



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

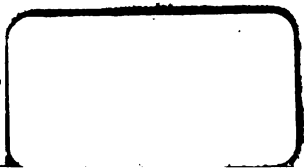
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



















N O U V E A U  
D I C T I O N N A I R E  
*H I S T O R I Q U E.*

---

CA = CO

---



N O U V E A U  
D I C T I O N N A I R E  
H I S T O R I Q U E,  
O U

HISTOIRE ABRÉGÉE de tous les Hommes qui se sont fait un nom par des talens , des vertus , des forfaits , des erreurs , etc. , depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours ; dans laquelle on expose avec impartialité ce que les Écrivains les plus judicieux ont pensé sur le caractère , les mœurs et les ouvrages des Hommes célèbres dans tous les genres ;

*Avec des Tables chronologiques , pour réduire en corps d'histoire les articles répandus dans ce Dictionnaire.*

Par L. M. CHAUDON et F. A. DELANDINE.

Huitième Édition , revue , corrigée et considérablement augmentée:

---

*Mibi Galba , Otho , Vitellius , nec benefico , nec injuriâ cogniti.*  
Tacit. Hist. lib. I. § 1.

---

T O M E T R O I S I È M E .



A L Y O N ,

Chez BRUYSET AINÉ et Comp.<sup>o</sup>

---

An XII — 1804.

ROYAL  
NAVY  
OFFICE

· N O U V E A U  
**DICTIONNAIRE**  
*HISTORIQUE.*

---

C

**CAAB**, d'abord Rabbin, ensuite Mahométan, commença par faire des vers satiriques contre l'imposeur *Mahomet*. Mais ce prophète ayant conquis l'Arabie, il finit par chanter une de ses maîtresses. Il fut dès-lors son favori & son conseil. *Caab* l'aïda dans la composition de l'Alcoran. *Mahomet*, en reconnaissance, lui donna son manécaq. Il mourut l'an de J. C. 622.

**CAANTHE**, (Mythol.) fils de l'Océan. Son père lui ayant ordonné de poursuivre *Apollon*, qui avoit enlevé sa sœur *Mélie*, & ne pouvant le contraindre à le rendre, il mit le feu à un bois consacré à ce Dieu, qui, pour le punir, le tua à coups de flèches.

**CAATH**, fils de *Lévi*, père d'*Amram*, & aïeul de *Moïse*. Sa famille fut chargée de porter l'Arche & les vases sacrés du tabernacle, dans les marches du désert.

**CABADES**, ou **CAVADES**, **KOBAD**, roi de Perse, fils *Peroze*, ayant porté une loi i autorisoit la communauté des ames, & faisant usage de toutes les qui lui plaisoient, perdit

son trône & fut enfermé dans une tour. Sa femme le délivra de sa prison, en se livrant à la passion du gouverneur, éperdument amoureux d'elle. *Cabades* s'évada sous les habits de sa femme, fit crever les yeux à son frère, & reprit la couronne. Les Huns *Nephtalites* lui fournirent des secours. Il déclara la guerre à l'empereur *Ahasstase*, ravagea l'Arménie & la Mésopotamie, prit *Antide* & l'abandonna au pillage. Un vieillard lui représentant combien le carnage qu'on exerçoit dans le territoire de cette ville, étoit indigne d'un roi : *C'est pour vous punir*, répondit *Cabades*, *de votre résistance*. — *Plus notre résistance*, reprit le vieillard, *a été grande, plus votre victoire est glorieuse*. Cette réponse désarma *Cabades*, & le pillage cessa. La paix fut conclue quelque temps après ; mais la guerre recommença sous *Justin* & sous *Justinien*. *Cabades* fut moins heureux sous ce dernier empereur, & mourut en 531. C'étoit un prince guerrier, plus propre à conquérir des états qu'à régler les siens. Il fut cruel envers ses sujets, & implacable dans ses vengeance.



**CABALLO**, (Emmanuel) s'illustra dans le temps du siège de Gènes, sa patrie. Les François, qui l'assiégeoient depuis seize mois, avoient affamé cette ville. Un vaisseau chargé de vivres & de munitions alloit se rendre aux assiégeans, si *Caballo* ne fût monté tout de suite sur un autre vaisseau, & ne l'eût amené dans la ville, au milieu des François qui faisoient de continuelles décharges sur lui. Cette action héroïque lui mérita le nom de libérateur de sa patrie; & fit lever le siège en 1513.

**CABANE**, (Robert de) fils de la fameuse *Catanoise*, fut arrêté avec sa mère en 1345, après l'assassinat d'*André* de Hongrie. Voyez **ANDRÉ** n° v. On leur donna la question dans une place sur le bord de la mer. La mère mourut des douleurs de la torture, & le fils fut tenaillé.

**CABARNE**, (Mythol.) berger de l'isle de Paros, apprit à *Cérès* l'enlèvement de sa fille. Pour le récompenser, cette déesse l'imputa son grand-prêtre.

**CABASILAS**, (Nicolas) archevêque de Thessalonique en 1330, soutint le schisme des Grecs contre les Latins. Il publia des Traivés sur cette matière, & laissa d'autres ouvrages savans, clairs & méthodiques. Le meilleur est son *Exposition de la Liturgie Grecque*, imprimée en différens endroits en grec & en latin.

**CABASSUT**, (Jean) prêtre de l'Oratoire, professeur de droit canonique à Avignon, né en 1604, mourut à Aix, sa patrie, le 25 septembre 1685, à 81 ans. On a de lui: *I. Juris Canonice theoria & praxis*, réimprimée in-folio, en 1758, par les soins du célèbre canoniste *Gibert*, avec de savantes notes &

des sommaires. II. *Notitia ecclesiastica Conciliorum, Canonum, veterumque Ecclesiæ rituum*, in-folio, en 1680: ouvrage d'un moindre usage que le précédent, quoiqu'il y ait des dissertations utiles. On y trouve une notice des conciles, l'explication des canons, une introduction à la connoissance des rits anciens & nouveaux de l'Eglise & des principales parties de l'histoire ecclésiastique. *Cabassut* étoit un homme d'un esprit droit, d'un caractère doux, d'un jugement solide, d'une prudence consommée, d'une vertu sans tache.

**CABESTAN** ou **CABESTAING**; (Guillaume de) gentilhomme du comté de Rouffillon, & non Provençal, quoique *Nostradamus* le fasse descendre de l'ancienne maison de *Servièrre*; fut un poète du 13<sup>e</sup> siècle, qui chanta différentes dames, suivant l'usage du temps. *Tricline Carbonnel*, femme du seigneur de *Seillan*, fut sa dernière maîtresse. Le mari de cette dame, jaloux du troubadour, le tua, lui arracha le cœur, & le fit manger à sa femme.

*Tricline* dit à son époux que, puisqu'elle avoit mangé si noble viande, elle n'en mangeroit jamais d'autre; & elle se laissa mourir de faim en 1213. On attribue la même réponse à *Gabrielle de Vergi*. Voici une chanson de l'infortuné *Cabestan*: « Entre mille fleurs, dans un superbe jardin, je choisiss la plus belle. Dieu même, sans doute, la fit semblable à sa propre beauté. La modestie relève l'éclat de ses charmes. La douceur de ses regards m'a rendu le plus tendre & le plus heureux des amans. Je ne chante pas de vaines louanges, comme les autres poètes. De ses yeux, partent des traits dont personne ne peut se défendre; mais ils n'ont blessé personne autant

que moi. Jamais on ne vit tant de vertus & tant de grâces, Elle excelle dans l'art de plaire; sa sagesse imprime le respect aux amans présomptueux, & sa réputation est à l'abri de toute atteinte. » Un manuscrit italien dit, que le mari furieux contre *Cabestan*, se nommoit *Raimond*, & son épouse *Marguerite*. Il ajoute que les parens de celle-ci & du troubadour, ainsi qu'un grand nombre de chevaliers à la tête desquels se mit *Alphonse*, roi d'Aragon, démolirent le château de *Raimond*, firent de pompeuses funérailles aux deux amans, & les inhumèrent dans le même tombeau, où l'on grava leur histoire, & qui fut placé dans une église de Perpignan. Les chevaliers du Roussillon & du Narbonnois, venoient chaque année, célébrer l'anniversaire de *Marguerite* & de *Cabestan*, en assistant à un service solennel, institué par le roi d'Aragon en leur honneur.

I. CABOT, (Sébastien) célèbre navigateur, né à Bristol en 1474, étoit fils de *Jean Cabot*, qui avoit formé le projet de tenter le passage aux Indes par la mer du Nord. *Sébastien* étant entré au service du roi d'Angleterre, fit un voyage pour exécuter ce projet. Ses tentatives n'ayant pas réussi, & *Henri VIII* étant mort, il passa en Espagne, où il fut nommé chef & examinateur des pilotes : place qu'*Améric Vesputce* avoit occupée avant lui. En 1498, *Charles-Quint* lui donna le titre de capitaine-général, & l'envoya avec cinq vaisseaux en Amérique pour visiter les terres sées par le Paraguai. *Cabot* effectivement au Paraguai ; établit un fort, & demanda à *les-Quint* des forces suffisantes pour soumettre ces vastes contrées. Comme il ne put rien obtenir par ces, il repassa en Europe ; &

ayant vainement sollicité des secours nécessaires, il se dégoûta de la cour d'Espagne, & retourna en Angleterre. Par la protection du duc de *Sommerset*, il obtint une pension & la charge de gouverneur des compagnies des marchands & des domaines à découvrir. Il n'avoit point abandonné son premier projet de passer aux Indes par le Nord. Les tentatives avoient été faites jusqu'alors par le Nord-Ouest ; *Cabot* voulut essayer s'il seroit plus heureux par le Nord-Est. Il fit voile du port d'Harwich le 4 mai 1498, & au mois d'août il se trouva au 70° degré. Il n'osa pas aller plus loin ; mais l'année d'après il côtoya la Laponie. On ne fait ce que devint depuis cet habile navigateur. On trouve quelques détails sur son voyage, dans les additions faites au recueil de *Ramusio*.

II. CABOT, (Vincent) jurisconsulte Toulousain dans le 16<sup>e</sup> siècle, professa le droit dans sa patrie. On a de lui un gros volume, in-8°, intitulé : *Les Politiques de Vincent Cabot ; Toloisain* ; mélange informe, composé de maximes ridicules dans les auteurs sacrés & profanes, sans goût, sans méthode. L'auteur devoit publier quatre autres volumes à la suite du premier. Celui-ci a été publié en 1630, par le poète *Campistron*, ami de l'auteur, & dépositaire de ses manuscrits. L'avis préliminaire & l'épître au cardinal de *Richelieu*, sont de ce dernier.

CABREIRA, (Giraud de) troubadour Catalan, contemporain de *Pierre III*, roi d'Aragon, fit beaucoup de vers, mais il ne nous reste de lui, que des *Instructions* adressées à son jongleur *Cabre*. Il lui reproche de mal jouer du violon, de mal chanter, d'avoir

la tête plus dure qu'un Breton ; de ne favoir ni danser, ni sauter à la manière des jongleurs de Gascogne ; de ne débiter que de mauvaises pièces, & pas une de *Rudel*, de *Marcbres* & autres ; d'ignorer les sottes dont les jongleurs avoient coutume d'amuser les cours. A cette occasion, *Cabrera* entre dans un ennuyeux détail des historiettes & des romans, qui étoient en vogue de son temps.

I. CABRERA, (Bernard de) favori de *Martin*, roi de Sicile, voulut s'emparer de cette couronne en 1410, après la mort de son maître. *Blanche*, veuve de *Martin*, ayant refusé de l'épouser, *Cabrera* lui déclara la guerre. Il fut pris, & enfermé d'abord dans une citerne desséchée. On le transféra de là dans une tour environnée d'un filet, dans lequel *Cabrera* tomba en voulant s'évader. On l'y laissa pendant un jour, exposé à la risée du peuple. *Ferdinand*, successeur de *Martin*, lui accorda ensuite sa grâce, à condition qu'il quitteroit la Sicile. Il mourut quelque temps après.

II. CABRERA, (Pierre-Antoine) que *Mariana* appelle *GABRÀ*, commandant de la seconde flotte que le roi dom *Emmanuel* de Portugal envoya aux Indes en 1500, fut jeté par la tempête sur les côtes du Brésil, inconnu alors, & en prit possession au nom de son prince. Après plusieurs autres expéditions qui illustrèrent son courage, il revint en Portugal, & y mourut, regardé comme un grand homme de mer. — Il y eut aussi un *Louis CABRERA*, écrivain Espagnol, auteur d'une histoire curieuse de *Philippe II*, roi d'Espagne.

CACA, sœur de *Cacus*, découverte à *Hercule* le vol de son frère.

Son aversion extrême pour la rapine, lui mérita les honneurs divins qu'on lui rendoit à Rome.

CACHET DE GARNERANS, (N.) de l'académie de Lyon, exerça long-temps avec honneur les places de premier président au parlement de Trévoux, & d'intendant de Dombes. Une mémoire prodigieuse lui rendoit présent tout ce qu'il avoit lu, & sur-tout les auteurs Latins, dont il faisoit ses délices. On connoit de lui quelques écrits littéraires non imprimés, & entr'autres un drame de *Charles-Quint*, dont le sujet est aussi singulier que la manière dont il est traité. Il est mort en 1787, dans une maison de campagne, près de Trévoux.

CACUS, fameux berger du mont Aventin, qui infestoit tout le Latium par ses vols. *Virgile* & *Ovide* le font fils de *Vulcain*, parce qu'il mettoit le feu par-tout. *Hercule*, après avoir tué *Géryon* en Espagne, avoit emmené en Italie un troupeau de bœufs, qu'il faisoit paître dans le voisinage du mont Aventin. *Cacus*, pendant une nuit obscure, en vola plusieurs, qu'il tira par la queue dans son antre, afin de mieux cacher son larcin. Le héros à son réveil, s'apercevant qu'il lui manquoit des bœufs, courut à la caverne voisine pour les chercher. Il la trouva fermée d'une grosse pierre, & remarqua d'ailleurs que les pas des bœufs regardoient la campagne. Il passoit outre, lorsque par hasard quelques-uns de son troupeau ayant meuglé, ceux qui étoient dans la caverne leur répondirent. Aussitôt *Hercule* revint à l'antre. *Cacus* le voyant approcher, vomit des tourbillons fumée & de flammes pour se débiter à sa fureur. Mais le héros l'ayant saisi, l'étrangla, & emmena le

boeufs qu'il lui avoit volés. Les habitans des lieux circonvoisins, délivrés des violences de *Cacus*, élèverent un temple à leur libérateur.

**CADALOÛS**, évêque de Parme, concubinaire & simoniaque, fut élu pape en 1061 par la faction de l'empereur *Henri IV* contre *Alexandre II*, & prit le nom d'*Honoré II*. Ayant voulu soutenir son éléction par les armes, & n'ayant pu réussir, il fut condamné par tous les évêques d'Allemagne & d'Italie en 1062, & déposé par le concile de Mantoue en 1064. Quelques jours après son éléction, *Pierre Damien* lui prédit, dans de mauvais vers latins, « qu'il mourroit dans l'année. » Comme *Cadalouïs* ne jugea pas à propos d'accomplir la prophétie, *Pierre* se tira d'affaire, en disant « qu'il étoit mort à sa dignité & à son honneur. »

**CADAMOSTO** ou **CADAMUSTI**, (Louis) célèbre navigateur Vénitien, né vers l'an 1422, se fit connoître à l'infant dom *Henri* de Portugal. Ce prince, animé, comme le roi *Jean* son père, de l'esprit de découverte, voulut s'attacher *Cadamosto*. Il lui envoya le consul de la république de Venise en Portugal, nommé *Patrice Conti*, pour l'instruire du commerce avantageux de l'isle de Madère, conquise en 1430. *Cadamosto*, encouragé par l'espoir du gain, traita avec dom *Henri*, qui lui fit armer une caravelle, dont *Vincent Diaz*, marin de Lagos, fut le patron. Elle mit à la voile le 22 mars 1482 ; & après avoir mouillé à adère, ils reconnurent les isles naries, le Cap-Blanc, le régal, le Cap-Verd & l'embouure de la rivière de Gambra. Dans un second voyage qu'il fit l'année suivante, avec un Génois

nommé *Antoine*, ils pousèrent leurs découvertes jusqu'à la rivière de Saint-Dominique, à laquelle ils donnèrent ce nom, & d'où ils retournèrent en Portugal. Il habita long-temps à Lagos, attirant par ses politesses les négocians & les navigateurs. De retour dans sa patrie en 1464, il y publia la Relation de ses voyages, qui fut traduite en françois par *Pierre Redoner*, au commencement du seizième siècle.

**I. CADENET**, troubadour Provençal, étoit né au château de Cadener sur la Durance, dans le comté de Forcalquier. Les guerres civiles ayant détruit le manoir de ses pères, *Cadenet*, pauvre, inconnu, erra long-temps à pied, jusqu'à ce que *Raimond*, frère de l'évêque de Nice, le mit en équipage & en crédit. Le troubadour devint amoureux d'une religieuse d'Aix, encore novice, & n'ayant pu s'en faire écouter, il se fit Templier à Saint-Gilles. Il fut tué dans la Palestine, en combattant contre les Sarrasins, vers l'an 1280. On lui doit un Traité contre les *Galiadours* ou mauvais plaisans, & vingt-quatre chansons, où il célèbre le vin & l'amour, & où il reproche aux barons leurs brigandages devenus trop communs. « Ils n'ont, dit-il, que des cavaliers armés à la légère, pour aller plus vite butiner, comme aussi pour se sauver plus vite quand on leur fait tête. Autrefois, la magnificence des habits, les présens, les réceptions honnêtes, & d'autres semblables qualités distinguoient les galans. On ne se distingue plus aujourd'hui qu'en pillant les boeufs & les bouviers. Encore il paroît qu'on n'en est pas mieux vêtu. » Les siècles passés ne valoient pas mieux que le nôtre.

II. CADENET, (Antoinette) dame de Lambesc, se rendit célèbre dans le 13<sup>e</sup> siècle par ses chansons, & ses relations avec les principaux troubadours de son temps.

I. CADET, (Claude) né en 1695, dans les environs de Troyes en Champagne, devint membre du collège de médecine à Paris en 1724, & y mourut le 10 février 1745. On lui doit : I. *Observations sur les maladies scorbutiques*, Paris 1742, in-12. II. *Dissertation sur le scorbut*, 1744, in-12. *Cadet* étoit arrière-neveu de *Vallot*, premier médecin de *Louis XIV.*

II. CADET DE GASSICOURT, (Louis-Claude) fils du précédent, né à Paris le 24 juillet 1731, devint à 22 ans, apothicaire-major des invalides, & bientôt après, pharmacien en chef des armées Françaises en Allemagne & en Portugal. Ses profondes connoissances en chimie le firent admettre au nombre de membres de l'académie des sciences en 1766. Sa bienfaisance le rendit accessible aux indigens. Ayant gagné un procès contre un épyrique, dont il avoit montré que les compositions étoient dangereuses, il voulut en payer les frais, pour ne pas le réduire à la misère. Ses principaux écrits sont : I. *Une Analyse des eaux de Passy*, 1757, in-12 : elle peut servir de modèle en ce genre. II. *Une Réponse aux observations de Beaumé, sur l'éther vitriolique, & la réduction de chaux & d'étain, à travers les charbons*, 1775. Un grand nombre de *Mémoires* importants, inférés dans ceux de l'académie des Sciences, sur la bile, le borax, la décomposition du diamant, la terre foliée de tartre ; des *Analyses* d'une lave du Vésuve, de l'eau retirée de la grotte du chien près de Naples,

de la soude de varec, des eaux minérales de Fontenelles en Poitou, & de Vaugirard &c. Pendant la révolution, on l'employa avec *Lavoisier* à la monnoie, pour la fixation du titre des espèces & la fonte du métal des cloches. Il mourut des suites de l'opération de la pierre, en octobre 1799 : Il a laissé un frère, qui fut avec un égal succès la même carrière, & un fils connu par divers écrits de littérature.

CADIÈRE, (La) Voyez GIRARD, n.º III.

I. CADMUS, fils d'*Agenor*, roi de Tyr & de Sydon, fut envoyé par son père pour chercher *Europe* sa sœur, enlevée par *Jupiter*, avec défense de reparoitre devant lui qu'il ne l'eût trouvée. Il vint par mer des côtes de la Phénicie, s'empara du pays connu depuis sous le nom de Béotie, & y bâtit la ville de Thèbes. On dit qu'il apporta aux Grecs l'usage d'un nouvel alphabet.

*C'est de lui que nous vient cet art ingénieux,  
De peindre la parole & de parler aux yeux,  
Et, par les traits divers de figures tracées,  
Donner de la couleur & du corps aux pensées.*

BRÉBEUF.

Les poètes ont ajouté du fabuleux à l'histoire de *Cadmus*. Il alla combattre, suivant eux, avec le secours de *Minerve*, un dragon qui avoit dévoré ses compagnons. Le héros tua le monstre, & en sema les dents, d'où sortirent tout-à-coup des hommes armés, qui n'eurent rien de plus pressé que de se massacrer. Il n'en resta que cinq, qui aidèrent *Cadmus* à bâtir la ville de Thèbes. Dans la suite, ses sujets le

whafsèrent de ses états, & l'obligèrent de s'enfuir en Illyrie.

II. CADMUS, de Milet, le premier des Grecs qui ait écrit l'Histoire en prose. Il florissoit du temps d'*Halyates*, roi de Lydie.

C A D R Y, (Jean - Baptiste) ancien chanoine, théologal de l'église de Laon, fut l'homme de confiance, l'ami & le théologien de *Caylus*, évêque d'Auxerre. Il étoit né en 1680, à Tretz en Provence, & il mourut à Savigni près de Paris en 1756, à 76 ans. On a de lui plusieurs écrits sur les querelles occasionnées par la bulle *Unigenitus*, à laquelle il étoit fort opposé. Les principaux sont: I. Les trois derniers volumes de l'*Histoire du livre des Réflexions morales, & de la Constitution Unigenitus*, in - 4.<sup>o</sup> La précision n'est pas le principal mérite de ce livre, qui vraisemblablement n'intéressera guère la postérité. II. L'*Histoire de la condamnation de Soanen*, évêque de Senes, 1728, in - 4.<sup>o</sup> III. Des *Observations théologiques & morales*, sur les deux Histoires du P. *Berruyer*, en 3 vol. in - 12, 1755 & 1756.

CÆCIAS, (Mythol.) vent impétueux du Nord - Est, est représenté sur les monumens, tenant des deux mains un bouclier rond, d'où il fait tomber la grêle.

CÆCILIUS - STATIUS, poète comique, affranchi, fut contemporain d'*Ennius*, & mourut un an après lui. Ils étoient liés d'amitié. On trouve quelques - uns de ses fragments dans le *Corpus Poëtarum*, Paris 1714, 2 vol. in - fol.

CÆCULUS, (Mythol.) fils de *Vulcain*. Sa mère étant assise auprès de la forge de ce Dieu, une étincelle de feu la frappa, & lui fit mettre au monde, au bout de neuf mois,

un enfant, à qui elle donna le nom de *Cæculus*, parce qu'il avoit de fort petits yeux. Lorsqu'il fut avancé en âge, il ne vécut que de vols & de brigandages. Il bâtit la ville de Préneste. Ayant donné des jeux publics, il exhorta les citoyens à aller fonder une autre ville. Mais comme il ne pouvoit les y engager, parce qu'ils ne le croyoient pas fils de *Vulcain*, il invoqua son père, & l'assemblée fut aussitôt environnée de flammes. Ce prodige la saisit d'une telle frayeur, qu'on lui promit de faire tout ce qu'il voudroit.

I. CÆLIUS, Orateur Romain qui prit des leçons de *Cicéron*, avoit l'esprit vif & turbulent; il mourut fort jeune. *Quintilien* dit: " qu'il auroit mérité de vivre plus long-temps & d'avoir un meilleur esprit. " Ayant été accusé par *Atratinus* d'être entré dans la conjuration de *Catilina*, & d'avoir donné du poison à *Clodia* sœur de *Clodius*, il fut défendu par *Cicéron* & renvoyé absous. Il y eut encore un CÆLIUS, homme de qualité de la ville de Terracine, qui fut trouvé assassiné; personne ne pouvant être soupçonné de ce forfait que ses deux fils, ils furent cités en justice. Mais on les jugea innocens, parce qu'ils avoient été trouvés endormis, & les portes de la maison ouvertes.

II. CÆLIUS, (*Vibenus*) roi des Toscans, qui amena du secours à *Romulus* dans la guerre contre les Céciniens & les Antemnates, donna son nom au mont *Calvus* que le roi *Tullus - Hostilius* ajouta à la ville de Rome, & y fit bâtir son palais pour engager les autres à y habiter aussi.

III. CÆLIUS AURELIANUS, (Lucius) médecin méthodiste,



qu'on croit avoir vécu avant *Gallien*, & dont il nous reste un *Traité de celeribus & tardis Paf-fionibus*, Amsterdam 1722, in-4.<sup>o</sup>

**CÆNEUS**, Voyez **CENIS**.

**CÆSIUS-BASSUS**, Voyez **BASSUS**.

**CÆUS**, (Mythol.) fils de *Titan*, donna son nom à l'isle de *Caa* dans la mer Egée, où il établit son empire. Cette isle est fertile en troupeaux de bœufs & en vers à soie. *Simonide* y naquit.

**CAFFA**, (Melchior) habile sculpteur & excellent dessinateur, paquit à Malte en 1631, d'où il prit le nom de *Maltois*, qu'il rendit bientôt célèbre. Ses talens le firent comparer au cavalier *Bernin*, dont il fut l'élève, & embellirent de plusieurs morceaux quelques églises de Rome. Le groupe de *Saint Thomas de Villeneuve*, qu'on y voit dans l'église des Augustins, & que sa mort, arrivée dans cette ville en 1687, l'empêcha de terminer, a mis le sceau à sa réputation.

**CAFFARELLI DU FALGA**, (N.) officier général dans le corps du génie au service de France, fut d'abord employé dans l'armée du Rhin, commandée par le général *Biron*. En 1792, lorsque les commissaires de l'assemblée vinrent y apporter le décret qui prononçoit la déchéance du roi, il fut le seul qui refusa de s'y soumettre. Destitué alors, puis réintégré dans ses fonctions en 1795, il suivit *Bonaparte* dans ses expéditions, & contribua à ses victoires. Il fut glorieusement blessé en Egypte, & sa maison y fut pillée dans la révolte du Caire. Devenu membre du conseil d'état, il est mort dans le cours de l'an neuf, justement regretté pour ses lumières & son courage. On a

publié une notice sur sa vie, l'année suivante.

**CAFFIAUX**, (D. Joseph) Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Valenciennes en 1712, mourut subitement à Saint-Germain-des-Près, en décembre 1777. Il étoit chargé de l'Histoire générale de Picardie avec dom *Granier*, & avoit le titre d'historiographe de la province. On a de lui, un *Essai d'une Histoire de la musique*, in-4.<sup>o</sup> Mais son principal ouvrage est le *Trésor Généalogique*, dont il n'avoit publié que le premier volume in-4.<sup>o</sup>, lorsque la mort le surprit. On a trouvé dans cette compilation les titres anciens concernant les familles de France & des provinces voisines, connues en 1400 & auparavant. Ce recueil de titres, rangés dans l'ordre alphabétique, chronologique & généalogique, ne doit pas être regardé seulement comme les archives de la vanité : il suppose beaucoup de recherches curieuses, & des connoissances étendues dans l'histoire moderne. On lui a attribué les *Recherches historiques sur l'honneur du sexe féminin*, 4 vol. in-12 : livre dont l'objet étoit intéressant, & qu'il a eu le secret de rendre ennuyeux, parce qu'il est plus facile de compiler que d'écrire.

**I. CAFFIÉRI**, (Philippe) sculpteur, naquit à Rome en 1634, de parens qui se signalèrent dans la carrière militaire. Appelé en France par le cardinal *Mazarin*, il arriva à Paris en 1660, & fut employé utilement par *Colbert* & *Seignelai*, qui lui fit accorder l'inspection de la marine de Dunkerque. Il mourut en 1716.

**II. CAFFIÉRI**, (Jacques) sculpteur & fondeur, fils du précédent, naquit à Paris aux Gobelins.

en 1678 , & se rendit aussi recommandable par la délicatesse de son ciseau , que par les qualités de son caractère. Il est mort à Paris en 1755 , & y a laissé plusieurs bustes en bronze très - estimés. — Son fils *Jean-Jacques* , a marché sur les traces de ses pères , & a fait le buste de *Piron* pour la comédie française , ceux de *Quinault* , *Lulli* & *Rameau* pour l'opéra , celui d'*Helvétius* , la statue de *Sainte-Sylvie* aux invalides , & le groupe très-estimé de *Melpomène* & *Thalie* soutenant la lyre d'*Apollon* , qui a disparu dans l'incendie du théâtre de l'*Odéon*.

**CAGLIOSTRO**, fameux imposteur , dont le vrai nom étoit *Joseph Balsamo* , naquit à Palerme le 8 juin 1743. Ayant eu pour marraine *Vincente Cagliostro* , sa tante , native & habitante de Messine , il en prit ensuite le nom. Il quitta de bonne heure sa patrie , & épousa à Rome une jeune personne nommée *Laurence* , fille d'un fondateur en cuivre. *Joseph Balsamo* , étant encore dans sa plus tendre enfance , perdit son père ; il reçut quelque éducation par les soins de sa mère & de son aïeul. Il débuta par extorquer une somme importante à un orfèvre de Palerme nommé *Marrano* , à qui il avoit promis de découvrir un trésor. Il s'expatria à cette occasion ; il voyagea beaucoup dans le Levant , où l'ignorance turque accueille très-bien les charlatans en médecine. En 1773 , il fut découvert à Naples par l'orfèvre *Marrano*. Il se faisoit alors appeler marquis de *Pellegrini* ; mais ce nom emprunté ne le dispensa pas d'être mis en prison à requête de *Marrano*. Il obtint à bout de dix-sept jours son argissement , & il voyagea sous divers noms dans le nord de

l'Europe. Dans un mémoire juridique , ou plutôt dans un roman , il disoit que sa naissance étoit inconnue à lui-même. On fait ce qu'on doit croire de l'éducation donnée par le savant *Altotas* , *Musulman* à *Médine* & à *La Mecque* , ecclésiastique & chevalier de *Malte* à *Malte*. On apprécie cet accueil gracieux que le musé de *Médine* faisoit au jeune *Acharat* , la tendresse du chérif de *La Mecque* , qui pleuroit sur le fils infortuné de la nature , & la faveur du grand-maître de *Malte* , qui l'avoit accueilli dans son palais. Le nom de *Cagliostro* qu'il prit en France avec le titre de marquis , avoit été précédé par ceux d'*Acharat* , de marquis de *Pellegrini* , de comte *Harat* , de comte *Phénix* , de marquis d'*Annas* , qui tour-à-tour ont décoré , ou plutôt déguisé *Joseph Balsamo*. Après avoir joué son rôle de charlatan à *Strasbourg* , à *Lyon* , à *Bordeaux* & sur-tout à *Paris* , où tous les imposteurs se donnent rendez-vous , il fut mis à la Bastille : il porta , en sortant , une plainte juridique contre *Launai* , gouverneur de cette prison , pour réclamer de l'argent , des diamans & des bijoux , dont il l'avoit , disoit-il , dépouillé. Il perdit son procès tout d'une voix. Alors il se retira à *Londres* , & de là à *Rome* , où il fut condamné , comme chef d'*Illuminés* , à une prison perpétuelle. Il mourut en 1795 , dans la forteresse *Saint-Léon* , après avoir fait des dupes dans toute l'Europe. Sa femme , digne d'avoir un tel époux , & complice de ses fourberies , fut enfermée dans le couvent de *Sainte-Apolline*. Le savoir de *Cagliostro* en médecine étoit très-borné ; tout son art consistoit à ordonner des pillules dont il avoit le secret , & dont l'aloès étoit la base. Ces fortes de remèdes donnés à forte

dose, réussissent sur des tempéramens vigoureux, & débarrassent même quelques tempéramens délicats d'humeurs tenaces, en leur procurant un bien-être passager, lorsqu'ils ne les tuent pas. En 1791, *Onfroy*, libraire à Paris, a publié une *Vie de Cagliostro*. On trouva dans les papiers de cet imposteur, une prophétie, portant que *Pie VI* seroit le dernier pape, & que l'Eglise seroit dépouillée de tous ses états.

**CAGNACCI**, (*Guide Caulassi*, dit à cause de sa difformité) peintre Italien du dernier siècle, disciple du *Guide*, mourut à Vienne à 80 ans. Les tableaux dans lesquels il a imité son maître, sont les plus recherchés. — Il ne faut pas le confondre avec **CAGNACCI**, auteur des *Antiquités de Ferrare*, (*Antiquitates Ferrariae*) qu'on trouve dans le Trésor des *Antiquités de Gravius*.

**CAHAGNES**, (*Jacques*) professeur royal de médecine dans l'université de Caen, sa patrie, naquit en 1548, & mourut en 1612, à 64 ans. Il se distingua par sa science & par son zèle. Il rédigea un nouveau corps de statuts pour la faculté de médecine de Caen, qui ont été suivis jusqu'à présent. Sa bourse fut ouverte aux jeunes gens pauvres qui montroient du talent, & sur-tout de l'émulation, sans laquelle les talens ne font rien. Il les aidoit de ses conseils autant que de son argent. On a de lui : I. *La Centurie des éloges des Hommes célèbres de Caen*, 1609, en latin, in-8.° II. Une Traduction des livres de *Julien le Paulmier*, sur le cidre & sur le mal vénérien. III. Deux *Traités* en latin sur les *Fièvres*, 1616 ; & sur les *maladies de la tête*, 1618. On y reconnoit le bon praticien. Il laissa une bi-

bliothèque estimable par le choix des livres & la propreté des reliures.

**CAHUSAC**, (*Louis de*) écuyer, né à Montauban, où son père suivoit le barreau, commença ses études dans cette ville, & alla les achever à Toulouse, où il fut reçu avocat. De retour à Montauban, il obtint la commission de secrétaire de l'intendance. Ce fut pendant qu'il exerçoit cet emploi en 1736, qu'il donna la tragédie de *Pharamond*, dans laquelle il a blessé la vérité historique, sans rendre son sujet théâtral. Nul art, nul contraste. L'intérêt, trop partagé, ne peut se fixer sur aucun des personnages ; *Pharamond* est, de temps en temps, moins un héros qu'un fat. On y trouve plusieurs vers tournés avec esprit, mais trop d'antithèses, trop peu de nombre & d'harmonie. Cette pièce eut pourtant quelque succès. L'envie d'aller jouir à Paris des applaudissemens du parterre, lui fit abandonner la province. Le comte de *Clermont* l'honora du titre de secrétaire de ses commandemens. Ce fut en cette qualité qu'il fit la campagne de 1743 avec ce prince, qu'il quitta ensuite, pour se livrer absolument à la littérature. L'opéra l'occupa principalement ; il eut le bonheur de ne point éprouver de chute dans cette carrière, dans laquelle il s'ouvrit une route nouvelle. L'art de lier les divertissemens à l'action, de les en faire naître, de les varier, de les rendre animés, sembloit lui être réservé. Il a rappelé sur le théâtre lyrique la grande machine si négligée depuis *Quinault*, & si nécessaire à ce théâtre ; mais il ne faut point chercher dans ses productions la douceur & l'harmonie qu'exige la poésie chantante. Sa versification, un peu froide, &

quelquefois sèche, est naturelle ; aussi *Rameau* avoit-il préféré *Cahusac* à d'autres poètes, qui, avec plus d'esprit, ne savoient ni se borner aux ornemens simples, ni se plier à ses idées. « Le succès de la tragédie de *Pharamond*, dit *Sabathier*, & de sa comédie de *Zénéide*, ne prouve autre chose qu'un de ces momens de féduction, où le public approuve ce qu'il est forcé de condamner ensuite, quand la réflexion vient l'éclairer. Il n'en est pas de même de ses talens lyriques. Le théâtre de l'Opéra, où il se fraya une route nouvelle, lui procura des applaudissemens mérités. Les pièces qu'il a composées en ce genre, annoncent une adresse heureuse pour ajuster le merveilleux au fond du sujet, & le faire naître des circonstances. On peut le placer entre *Quinault* & *la Moshe*, en distinguant les différentes nuances qui les caractérisent tous trois. Ce n'est pas une petite gloire pour *Cahusac*, d'avoir réussi dans un genre de poésie, où tant de poètes célèbres, & *Voltaire* lui-même, ont échoué. » Cet auteur mourut à Paris au mois de juin 1759. Il étoit d'un caractère inquiet, vif, & trop exigeant ; fort délicat sur la réputation, & d'une sensibilité qui altéra son cerveau, & qui abrégéa peut-être ses jours. L'éloge & la satire excitoient également sa vivacité. Un Journaliste ayant beaucoup loué l'opéra de *Zoroastre*, *Cahusac* lui dit en l'embrassant : *Ah ! que je vous ai d'obligation ! Vous êtes le seul homme France qui ait eu le courage de du bien de moi...* On a de lui : *irigi*, in-12 : c'est un petit van joliment écrit. II. *L'Histoire la Danse ancienne & moderne*, petits volumes in-12, que les ans ont bien accueillie. III. Il a

donné au théâtre *Pharamond* & le *Comte de Warwick*, tragédies ; *Zénéide* & *l'Algérien*, comédies, dont la première appartient à *Watelet* : *Cahusac* ne fit que la mettre en vers. les *Fées de Polymnie*, les *Fées de l'Hymen*, *Zois*, *Naïs*, *Zoroastre*, la *Naissance d'Osiris*, & *Anacréon*, tous opéra ; outre celui des *Amours de Tempé*, qu'on lui attribue aussi. Il a laissé en manuscrit une tragédie de *Manlius* ; avec deux comédies, le *Mal-adrois par finesse*, & la *Dupe de soi-même*.

CAJADO, (*Hermicus*) poète Latin, né en Portugal, a laissé des *Eglogues*, des *Sylves* & des *Epigrammes*, Bologne 1501, in-4.° Elles ont été réimprimées, en 1745, dans le *Corpus Poëtarum Lusitanorum*. Les uns le font mourir à Rome, en 1508, d'un excès de vin : suivant *Monteiro*, qui a écrit la Vie de *Cajado*, ce poète mourut de chagrin dans sa maison de campagne. On remarque dans toutes ses productions un tour heureux, du génie, de la facilité, de l'élégance : ses Epigrammes ne manquent pas de sel.

CAÏET, (*Pierre-Victor-Palma*) né en 1525 à Montrichard en Touraine d'une famille pauvre, d'abord ministre Protestant, attaché à *Catherine de Bourbon*, sœur de *Henri IV*, fut déposé dans un synode, sur l'impertinente accusation de magie. Cette condamnation hâta son abjuration : il la fit à Paris en 1595, & mourut en 1610, à 85 ans, docteur de Sorbonne & professeur en hébreu au collège royal. *Caïet* étoit un homme officieux, & il eut le malheur d'avoir pour ennemis tous ceux auxquels il avoit rendu service. Ses habits négligés, sa façon de vivre, & sa fureur à chercher la pierre philosophale, le faisoient mépri-

fer, autant que son savoir le rendoit respectable. Malgré son extérieur mal-propre, & plus que modeste, *Henri IV* continua de l'admettre à sa cour, & voulut en même temps qu'il pût s'en passer, en lui faisant don d'une petite terre : retraite philosphique, propre à contenter l'ambition d'un savant. Les Calvinistes qu'il avoit quittés ne le traitèrent pas comme *Henri IV* ; ils l'accablèrent d'injures & de calomnies. Depuis son abjuration, il avoit eu une conférence avec *du Moulin*, & ce fut une nouvelle raison de mettre de mauvaise humeur ses anciens confrères. *Caïet* ne resta pas muet, & il publia, en 1603, contre *du Moulin*, le livre intitulé emphatiquement : *La Fournaise ardente & le Four de réverbère pour évaporer les prétendues Eaux de Siloë*, (c'étoit le titre d'un ouvrage de *du Moulin*) & pour corroborer le feu du Purgatoire — Il y a un trait qui, s'il est vrai, lui fait beaucoup d'honneur. L'union du comte de *Soissons* & de la sœur de *Henri IV* vint à un tel point, qu'ils ordonnèrent à *Caïet* de bénir leur mariage sur-le-champ. Ce ministre ayant refusé, le prince le menaça de le tuer — *Tuez-moi*, lui répondit *Caïet* : j'aime mieux mourir de la main d'un Prince que de celle d'un Bourreau. Voyez les différens témoignages que lui ont rendus ses contemporains dans le 35<sup>e</sup> volume des *Mémoires de Nicéron*. On a de lui plusieurs Ouvrages de controverse, moins consultés que sa *Chronologie septennaire*, 1606, in-8<sup>o</sup>, depuis la paix de *Vervins* en 1598, jusqu'en 1604. L'accueil que l'on fit à cet ouvrage, l'obligea d'ajouter à son Histoire de la paix, celle de la guerre qui l'avoit précédée. On a cette nouvelle Histoire dans les 3 tomes de sa *Chronologie noven-*

*nnaire* ; 1608, in-8<sup>o</sup>, depuis 1589 jusqu'en 1598. On y voit toutes les peines que *Henri IV* eut à effuyer pour se rendre maître de son royaume. L'abbé d'*Arigny* en a recueilli les principales particularités dans ses *Nouveaux Mémoires de Littérature*. Le docteur *Caïet* entre dans des détails, qui fournissent des amusemens à la curiosité, & des sujets de réflexion à la philosophie. Il y a dans la *Chronologie septennaire* des relations, des poésies, des manifestes, des instructions, des lettres, des plaidoyers & d'autres pièces, dont plusieurs auroient été perdues pour la postérité. Outre ces pièces publiques, il y a beaucoup d'anecdotes secrètes, inconnues aux autres écrivains, & dont l'auteur avoit été à portée de s'instruire à la cour de *Catherine de Bourbon*, & à celle de *Henri IV*, dont il étoit très-connu.

I. CAJETAN, (Constantin) abbé Bénédictin de Saint-Baronthe au diocèse de Pistoye, bibliothécaire du Vatican, mort à Rome le 17 septembre 1650, à 85 ans, étoit de Syracuse. Il pouvoit le zèle pour la gloire de son ordre, jusqu'au fanatisme. Il crut qu'il l'illustreroit beaucoup, s'il lui donnoit tous les grands hommes qu'il pourroit, ou du moins ceux qu'il croyoit tels. Après avoir mis dans sa liste une partie des Saints anciens, il travailla à la grossir des Saints modernes. Il commença par *S. Ignace de Loyola*, le fit Bénédictin, dans un livre publié à Rome en 1641. Le grand nombre des bénéfices que les enfans d'*Ignace* avoient enlevés à l'ordre de *S. Benoît*, l'autorisoit apparemment à penser que leur père étoit Bénédictin. La congrégation du Mont-Cassin ne voulut pas du saint

Espagnol, & défavoua *Cajetan* en 1644. *Cajetan* ne pouvant faire admettre des Jésuites dans son ordre, se tourna du côté des Franciscains & des Frères Prêcheurs. Il leur enleva *S. François d'Assise* & *Saint Thomas d'Aquin*. Le cardinal *Cobellucci* disoit, au sujet de ce voleur de Saints, « qu'il craignoit que *Cajetan* ne transformât bientôt *S. Pierre* en Bénédictin. » Voy. I. BENOIT, & III. IGNAÇE. *Cajetan* publia aussi divers écrits pour prouver que *l'Imitation de J. C.* étoit d'un abbé Bénédictin, nommé *GESSEN*. On lui doit encore l'édition des *Œuvres de Pierre Damien*, 1606—1640, 4 vol. in-fol. On trouve un article de *Cajetan* dans le 25<sup>e</sup> volume des *Mémoires* du P. *Nicaron*, & un catalogue détaillé de ses ouvrages. — Il ne faut pas le confondre avec le cardinal *Henri CAJETAN*, que *Sixte V* envoya, en 1585, légat en France, où il voulut dominer, & où il trouva des oppositions de la part du parlement de Paris. Ce prélat fut depuis envoyé en Pologne, & mourut en 1599, à 49 ans.

## II. CAJETAN, Voyez VIO.

CAÏETE, nourrice d'*Enée*, suivit ce prince dans sa navigation, & mourut, en abordant en Italie, au lieu où fut bâtie dans la suite la ville de Gaëte, près de son tombeau.

CAILLARD, (N.) célèbre avocat au parlement de Paris, mort depuis quelques années, ne savoit que plaider. Froid, taciturne, différent, inhabile sur presque toutes les matières; voilà ce qu'il faisoit dans le monde, dans les consultations avec ses confrères, dans son cabinet. Il lui falloit seulement le barreau & le bonnet barré; alors ce n'étoit plus le

même homme: on voyoit un esprit très-net, nourri des principes de la jurisprudence. Un rapide examen des pièces d'un procès, & de ses livres, lui suffisoit pour se trouver en état de plaider. Il étonnoit sur-tout par son abondance. Il fournissoit deux ou trois heures de plaidoirie, sans jamais se troubler, ni dans son plan, ni dans ses idées, & sans paroître embarrassé dans ses expressions. Elevé au-dessus du bavardage, mais n'atteignant que rarement l'éloquence, il ne manquoit de grâces ni dans l'élocution, ni dans le débit, & offroit quelquefois dans la discussion un ton élevé & noble.

I. CAILLE, (Nicolas-Louis de la) diacre du diocèse de Rheims, né le 15 mars 1713 à Rumigny, d'un capitaine des chasses de la duchesse de Vendôme, fit ses études avec succès au collège de Lisieux à Paris. Son goût pour l'astronomie le lia avec le célèbre *Cassini*, qui lui procura un logement à l'Observatoire. Aidé des conseils d'un tel maître, il eut bientôt un nom parmi les astronomes. Il partagea avec *de Thuri*, digne fils de cet homme estimable, le travail immense de la ligne méridienne ou de la projection du méridien, qui passant par l'observatoire, traverse tout le royaume. Dès l'âge de vingt-cinq ans, il fut nommé, à son insu, professeur de mathématiques au collège Mazarin. Les travaux de sa chaire ne le détournèrent point de l'astronomie. Cette science, à laquelle il étoit entraîné par un charme invincible, devint pour lui un devoir, lorsque l'académie des sciences l'admit dans son sein en 1741. La plus grande partie des autres compagnies favorables qui fleurissent en Europe, lui firent le même honneur, ou



plutôt lui rendirent la même justice. Animé de plus en plus du desir d'acquérir une connoissance détaillée du ciel, il entreprit, en 1750, avec l'agrément de la cour, le voyage du cap de Bonne-Espérance, dans le dessein d'examiner les étoiles australes, qui ne sont pas visibles sur notre horizon. Ce voyage, si intéressant par son objet, le fut encore plus par la manière dont il le remplit. Dans l'espace de deux ans, de 1750 à 1752, il détermina la position de 9800 étoiles jusqu'alors inconnues. Le savant & modeste astronome pouvoit immortaliser ses découvertes, en donnant son nom aux nouvelles constellations qu'il avoit observées; mais il aima mieux leur donner celui des différens instrumens d'astronomie. De retour en France, il ne cessa d'éclairer le public, sur les apparitions des comètes, & sur d'autres objets importans de l'Histoire du Ciel. Il faisoit imprimer le Catalogue des étoiles & les observations sur lesquelles il est fondé, lorsqu'une fièvre maligne l'emporta le 21 mars 1762, à 48 ans. Les qualités de son ame honorent sa mémoire, autant que les connoissances de son esprit. Froid, réservé avec ceux qu'il ne connoissoit pas, il étoit doux, simple, gai, égal avec ses amis. L'intérêt ni l'ambition ne le dominèrent jamais; il fut se contenter de peu. Sa probité faisoit son bonheur, les sciences ses plaisirs, & l'amitié ses délassemens. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, justement estimés: I. Plusieurs *Mémoires*, dont il a enrichi les recueils de l'Académie des Sciences. II. *Éléments d'Algèbre & de Géométrie*, Paris, in-8.<sup>o</sup> III. *Leçons Élémentaires d'Astronomie, d'Optique & de Perspective*,

1748 & 1753, à Paris, in-8.<sup>o</sup> IV. *Leçons Élémentaires de Mécanique*, 1743, Paris, in-8.<sup>o</sup> V. *Ephémérides de Desplaces*, continuées par l'abbé de la Caille, en 2 vol. in-4.<sup>o</sup> VI. *Fundamenta Astronomiæ*; in-4.<sup>o</sup>, Paris 1757. VII. *Table des Logarithmes pour les sinus & tangentes de toutes les minutes du Quart-de-Cercle*, Paris 1760, in-8.<sup>o</sup> VIII. *Nouveau Traité de Navigation*, par Bouguer, revu & corrigé par l'abbé de la Caille, Paris 1761, in-8.<sup>o</sup> IX. *Journal du voyage fait au Cap de Bonne-Espérance*, in-12. On remarque dans tous ses ouvrages, cette précision, cette netteté si nécessaires aux sciences abstraites; c'étoit là le caractère de son esprit. Aussi sûr dans ses jugemens que exact dans ses observations astronomiques, il n'affirma que ce qui lui paroissoit vrai. Jamais l'amour propre ne lui fit passer le point où il croyoit voir les bornes de son esprit. Il disoit avec simplicité: *Je ne fais pas cela.*

II. CAILLE, (André) pharmacien, a publié dans le dernier siècle le *Guidon des Apothicaires*, & le *Jardin Médicinal*.

III. CAILLE, (Jean de la) libraire de Paris, mort vers l'an 1720, a publié: I. Une *Histoire de l'Imprimerie*, 1689, in-4.<sup>o</sup>; elle est savante & curieuse. II. Une *Description de Paris*, 1714, in-8.<sup>o</sup>.

CAILLEAU, (André-Charles) libraire, né à Paris le 17 juin 1731, mort dans la même ville en 1798, avoit un caractère ouvert & une gaieté franche & vive, qu'il porta dans ses écrits. On lui doit une foule d'*Almanachs* chantans, d'*Estrennes* badines & plaisantes, dont plusieurs, par leur singularité, ou leur ton jovial, auroient mérité de surnager au-dessus

Des autres ouvrages de ce genre. *Cailleau* est auteur de quelques écrits plus sérieux, tels que : I. *La Vie de Le Sage*. II. *Le Spectacle Historique*, 1764, 2 vol. in-12. Ce sont des élémens d'histoire grecque & romaine, simples, clairs & très-utiles à l'instruction de la jeunesse. III. *Letres d'Héloïse & d'Abailard*, 1774, 2 vol. in-8.<sup>o</sup> IV. *Vie de Desfrues*, 1777, in-12. V. *Principes philosophiques de consolation*, traduits de l'allemand, 2 vol. in-12. VI. *Les Soirées de La Campagne*, in-12. VII. *Le Waux-hall*, poëme, in-12. VIII. *Etreneis Historiques*, 2 vol. in-12. IX. *Dictionnaire Bibliographique*, 3 vol. in-8.<sup>o</sup>

CAILLIÈRES, V. CALLIÈRES.

CAILLY, (le Chevalier Jacques de) né à Orléans, se disoit de la famille de la *Pucelle* qui délivra cette ville. Il cultiva l'amitié & les lettres, & mourut vers 1674, chevalier de l'ordre de St. Michel & gentilhomme ordinaire du roi. On a de lui un petit recueil d'*Épigrammes*, dont quelques-unes sont fines, & beaucoup d'autres triviales, mais versifiées naturellement. Cette ingénuité, relevée par quelques antithèses agréables & par plusieurs traits d'esprit, corrige beaucoup son style, souvent lâche & incorrect. Parmi ces épigrammes, on rencontre quelques madrigaux où il donne des louanges délicates. Tel est celui-ci, sur le portrait de *Louis XIV*, peint sans couronne :

Que cette majesté me plaît !  
 ce l'éclat qui l'entouronne,  
 ne lui faut point de couronne  
 pour nous apprendre ce qu'il est.

Sc. épigramme sur les étymologies : est encore plus connue :

*Alfana vient d'equus, sans doute ;  
 Mais il faut avouer aussi,  
 Qu'en venant de là jusqu'ici ;  
 Il a bien changé sur la roue.*

On trouve les différentes petites pièces de *Cailly* dans un *Recueil de Poésies* en 2 vol. in-12, publié par la *Monnoie* en 1714, sous le titre de la *Haye*.

CAÏN, premier fils d'*Adam* & d'*Eve*, naquit sur la fin de la première année du monde, & s'adonna à l'agriculture. Jaloux de ce que les offrandes d'*Abel* son frère étoient acceptées du Seigneur, tandis que les siennes en étoient rejetées, il lui ôta la vie, l'an du monde 130. Dieu le maudit, le condamna à être vagabond sur la terre, & lui mit un signe pour le soustraire à la vengeance des hommes. Il se retira à l'orient d'*Eden*, & y eut son fils *Enoch*, dont il donna le nom à une ville qu'il y fit bâtir. Ce fratricide fut tué par *Lamech*, selon une tradition des Hébreux, approuvée par *St. Jérôme*. Voyez le *Poëme* intéressant de *Gesner*. Suivant *Saint Augustin*, *Abel* est la figure de *JÉSUS-CHRIST* & des Chrétiens persécutés, & *Caïn* est des persécuteurs. Les commentateurs n'en restent pas là : ils font & résolvent plusieurs questions sur le motif du meurtre d'*Abel* ; l'instrument qui servit à le tuer ; le signe imprimé sur *Caïn*, que quelques-uns croient être un tremblement universel par tout le corps, qui rendoit visible l'agitation de sa conscience déchirée par les remords de son crime ; le genre de sa mort, & l'âge auquel il mourut : questions aussi frivoles que difficiles à résoudre. — On vit paroître dans le second siècle de l'Eglise, des *CAÏNITES*. C'étoit une secte de Gnostiques, qui étoit un rejeton

de celles de *Valentin*, de *Nicolas* & de *Carpocrate*. On les appela *CAINITES*, parce qu'ils honoroient *Cain* comme un homme formé par une vertu puissante, au lieu qu'ils regardoient *Abel* comme la production d'une vertu plus foible.

**CAÏNAN**, fils d'*Enos*, père de *Malaléel*, mourut l'an 2800 avant J. C., âgé de 910 ans. — Il y a eu un autre *CAÏNAN*, fils d'*Arphaxad* & père de *Sala*, sur lequel les savans disputent sans pouvoir s'accorder.

**CAÏO**, *Voy. CAYOT.*

**CAJOT**, (Joseph) Bénédictin de Saint-Vannes, mort en 1765, est auteur des *Plagiats* de J. J. Rousseau sur l'éducation, & des *Antiquités de Metz*, ou *Recherches sur les Médiomatriciens*, 1760, in-8.<sup>o</sup>

**CAÏPHE**, grand-prêtre des Juifs après *Simon*, condamna J. C. à la mort, fut déposé par *Vitellius* gouverneur de Syrie, & se rua, dit-on, de désespoir. C'est ce grand-prêtre qui, dans un conseil que tinrent les Juifs au sujet de *Jésus-Christ*, prophétisa « qu'il étoit expédient qu'un homme mourût pour tout le peuple. »

**CAIRELS**, (Élias) Troubadour, né à Sarlat dans le Périgord, embrassa d'abord la profession de dessinateur en armoiries; mais emporté bientôt par son goût pour la poésie, il composa, chanta & violonna. Ses productions offrent des difficultés qu'il se plaçoit à vaincre. Tantôt les vers sont très-courts, tantôt les rimes sont redoublées, tantôt il commence son couplet par les derniers mots du précédent. Il s'attacha, vers l'an 1220, à l'empereur *Frédéric II*, dont il ne vanta pas la générosité. « Il me fait tant maigrir, dit-il,

qu'une lime ne mordroit pas sur moi. Je suis forcé de le quitter, ne pouvant le suivre davantage. Je n'ai pas plus gagné avec lui qu'avec l'amour. » La Dame de ses pensées se nommoit *Isabelle*. Ce poète aimoit l'argent, & l'avoue dans toutes ses pièces. Il voudroit toujours, dit-il, trouver des marchandises en vente & avoir de quoi les acheter. On a deux de ses chansons sur la Croisade. Dans l'une il reproche au marquis de *Montferrat*, son indolence; & il l'engage, s'il ne veut être guerrier, à se faire abbé de Cîteaux.

**CAIRON**, (Thérèse le Boucher de) morte en Normandie en 1790, à l'âge de 51 ans, eut des vertus & des talens. Plusieurs petits poèmes manuscrits attestent ceux-ci. On connoît d'elle une *Ode sur l'insensibilité*, publiée dans divers journaux.

**CAÏT-BEI**, sultan d'Égypte & de Syrie, originaire de Circassie, étoit né esclave. Les Mamelucs, d'une commune voix, l'élirent pour leur souverain. Il défit près de Tarse l'armée de *Bajazet II* empereur des Turcs, commandée par *Querséol* son gendre. Cette victoire eut des suites heureuses. Il repoussa *Affimbée*, qui régnoit en Mésopotamie, & qui s'étant rendu maître de la ville de Bir sur l'Euphrate, faisoit des courses bien avant dans la Syrie. Il mit aussi les Arabes sous le joug, & dissipa cette multitude d'esclaves Ethiopiens, qui s'étant assemblés en très-grand nombre pour détruire les Mamelucs, menaçoient l'Égypte d'un terrible orage. Il mourut l'an 1449, & le 33<sup>e</sup> de son règne.

**CAÏUMARATH**, premier roi Persan, auteur de la secte des Mages,

Mages, enseigna, dit-on, à ses peuples l'usage de la fronde, & l'art plus utile de bâtir des maisons & de fabriquer des étoffes de laine, de poil & de coton. Pour vaquer plus librement à la prière, il abdiqua la couronne, & se retira dans une grotte solitaire qui avoit été sa première demeure. Les Orientaux lui ont accordé mille ans de vie.

CAÏUS-AGRIPPA, Voyez AGRIPPA, n° VI.

I. CAÏUS-POSTHUMIUS, affranchi d'Auguste, se fit un grand nom dans l'architecture, & eut pour disciple Coccéius qui le surpassa. Voyez COCCÉIUS.

II. CAÏUS, Macédonien, disciple de S. Paul, converti à Corinthe où il étoit établi, & où il avoit reçu cet Apôtre. Il l'accompagna depuis dans ses voyages, eut part à ses persécutions, & fut pris, avec Aribarque, par les séditieux d'Éphèse, que l'orfèvre Démétrius avoit excités contre S. Paul. On croit que c'est ce même Caïus à qui S. Jean adressa sa troisième Épître, dans laquelle il le loue de la pureté de sa foi, & de la charité qu'il exerce envers ses frères & les étrangers.

III. CAÏUS, célèbre entre les autres ecclésiastiques, florissoit à Rome au 3<sup>e</sup> siècle, sous le pontificat de Zéphyrin & sous l'empire de Caracalla. Il avoit été disciple de S. Irénée, ce qui ne l'empêcha pas de rejeter absolument l'opinion des Millénaires. Un anonyme, cité par Photius, dit positivement que Caïus étoit prêtre, & qu'il demouroit à Rome. Photius ajoute, qu'on tenoit encore qu'il avoit été même ordonné évêque des nations, pour aller porter la foi dans des pays infidèles, sans avoir

Tome III.

aucun peuple, ni aucun diocèse limité. Caïus eut une fameuse dispute à Rome contre Procle ou Procule, l'un des principaux chefs des Montanistes, & la mit par écrit dans un Dialogue, qui n'est pas venu jusqu'à nous, non plus que ses autres ouvrages.

IV. CAÏUS, (Saint) originaire de Dalmatie, & parent de l'empereur Dioclétien, fut élu pape le 17 décembre 283, & mourut le 22 avril 296. Il ordonna que les clercs passeroient par tous les sept ordres inférieurs de l'Eglise, avant que de pouvoir être ordonnés évêques.

V. CAÏUS, ou KAYE, (Jean) né à Norwich en 1510, étudia à Padoue avec succès sous le célèbre Montanus. A son retour en Angleterre, il fut successivement médecin du roi Edouard VI, de la reine Marie, & enfin de la reine Elizabeth. Il fit rebâtir presque à ses frais l'ancien collège de Gonnevill, à Cambridge, nommé depuis ce temps-là le Collège de Gonnevill & de Caïus, & y fonda vingt-trois places d'étudiants. Il mourut en 1573 à 63 ans, & fut enterré dans la chapelle de son collège, sous une tombe unie, avec cette seule inscription : *FUI CAÏUS*. Ses sentimens sur la religion ne tenoient qu'à son intérêt ; & dans les différentes révolutions qui agiterent de son temps l'Angleterre, il fut toujours attaché à la secte du prince régnant. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, où il suit les principes de Galien & de Montanus son maître. Les meilleurs sont : I. Un Traité de la suer Angloise, maladie qui ne duroit qu'un jour, & qui fit périr beaucoup de monde en Angleterre en 1551 ; il est intitulé : *De Ephemerâ Britannicâ*. La meilleure édition est celle de Londres

B

en 1721, in-8.° II. Un livre latin *De l'antiquité de l'Université de Cambridge*. III. *De Canibus Britannicis*, Londres 1570, in-8° : rare. IV. *Scirpium historia*, Londres 1570, in-12.

**CALABER**, ( *Quintus* ) ancien poète de Smyrne, est auteur des *Paralipomènes d'Homère*, espèce de supplément à l'*Illiade*. Ce poème grec, écrit élégamment, dont la meilleure édition est celle de *Paw*, Leyde 1734, in-8°, fut trouvé par le cardinal *Bessarion*, dans un monastère de la Terre d'Otrante en Calabre. Le chanoine *Brodeau* publia une édition de ce poète, avec des notes, à Basle en 1582.

**CALABRE**, ( *Edme* ) prêtre de l'Oratoire, savant & pieux, natif de Troyes, directeur du séminaire de Soissons, mourut en 1710. On a de lui une *Paraphrase sur le Misérere*, souvent réimprimée.

**CALABROIS**, ( *Le* ) Voyez **GIOACHINO**, & II. **GONSALVE**.

**CALABROIS**, ( *Matthias PRETI*, furnommé le ) naquit en 1643, dans la Calabre. *Lanfranc* fut son maître dans la peinture. Appelé à Malte, pour décorer l'église de Saint-Jean, il représenta dans le plafond la vie de cet Apôtre : morceau admirable, qui lui mérita le titre de chevalier de grace, une commanderie & une forte pension. Il se servoit aussi bien de l'épée que du pinceau. A Malte, il blessa mortellement un chevalier qui, par ses mauvais propos sur sa noblesse, le força de se battre avec lui. A Rome, il punit de même un peintre qui critiquoit ses tableaux. Obligé de s'enfuir à Naples, il tua un des gardes de la ville qui lui disputoit le passage, à cause de la peste qui avoit ravagé les provinces voisines. Ses talens

le sauvèrent du supplice. Le victorieux roi lui accorda sa grace, en disant, *Excellens in arte non debet mori* ; un excellent artiste doit être immortel. La conversation de ce peintre, loin d'annoncer une humeur querelleuse, étoit fort agréable & affaisonnée de traits historiques & mythologiques. Dans ses dernières années, il devint très-dévoit & très-charitable. Quand on lui représentoit que ses infirmités devoient suspendre son activité laborieuse: *Que deviendroient mes pauvres*, répondoit-il, *si je ne travaillois pas* ? Il mourut à Malte en 1699, à 56 ans. Ses principaux tableaux se voient à Modène, à Naples & à Malte. On les estime pour la vigueur du coloris, le relief des figures, la variété des inventions, l'art des ajustemens. Une touche moins dure, un dessin plus correct, l'auroient mis au rang des premiers peintres.

**CALAÏS**, ( *Mythol.* ) fils de *Borée* & d'*Orithye*, étoit frère de *Zéthès*. Ces deux héros avoient des ailes comme leur père. Étant partis avec les Argonautes pour la conquête de la toison d'or, ils furent reçus avec bonté par *Phinée*, roi d'Arcadie ou de Thrace, qui les pria à leur retour de donner la chasse aux *Harpyes* qui le tourmentoient & gâtoient toutes les viandes qu'on servoit sur sa table. Comme ils avoient des ailes, & qu'ils étoient bons tireurs d'arcs, ils les poursuivirent jusqu'aux isles *Plotes*, où *Iris* vint les avertir de ne pas chasser plus loin les chiens de *Jupiter*. Ils obéirent, & ces isles s'appellèrent *Strophades*, du nom de leur retour. *Hercule* tua ensuite les deux frères, & les changea en vents.

**CALAMIS**, graveur & statuaire célèbre d'Athènes. Ses ouvrages

faient fort estimés; mais *Cicron* le mettoit bien au-dessous de *Praxitéles* & de *Myron*. Les ouvrages les plus estimés de cet artiste, furent : I. La *Statue d'Apollon-Libérateur*, à Athènes. II. Le *Coloss*, du même dieu, transporté de l'Attique dans les jardins de *Servilius* à Rome, par *Lucullus*. III. Une *Statue d'Esculape*. IV. Un *Char* à quatre chevaux, avec son conducteur, exécuté en bronze. V. Des *Figures* d'ambassadeurs ciselées en or.

**CALANDRA**, (Jean-Baptiste) peintre en mosaïque, étoit de Verceil, & exerça ses talens à Rome, où l'on voit de lui, dans l'église de Saint-Pierre, les quatre docteurs de l'Église & un *S. Michel*, parfaitement exécutés. Il florissoit dans le XVII<sup>e</sup> siècle.

**CALANSON**, (Giraud de) jongleur de Gascogne, fut savant & spirituel. Il fit des chansons d'amour & des pièces morales contre les vices. On a conservé quinze de ses pièces. L'une célèbre *Pierre*, roi d'Aragon, qu'il nomme le protecteur de la jonglerie. La plus curieuse est une longue instruction donnée à un jongleur : « Sache, lui dit-il, bien trouver & bien rimer, bien parler, bien proposer un jeu parti. Sache jouer du tambour & des cymbales, & faire retentir la symphonie. Sache jeter & retenir de petites pommes avec des couteaux, imiter le chant des oiseaux, faire des tours avec des corbeilles, faire attaquer des châteaux, faire sauter au travers de quatre cerceaux; jouer de la citale & de la mandore, manier la manicarde & la guitare, qu'on entend volontiers; garnir la roue avec dix-sept cordes, (peut-être une espèce de vielle); jouer de la harpe, & bien accorder la gigue pour égayer l'air du psaltérion.

Jongleur, tu feras préparer neuf instrumens de dix cordes : si tu apprends à en bien jouer, ils fourniront à tous tes besoins. Fais aussi retentir les lyres & résonner les grelots.... Sache comment l'amour court & vole; comme il va nu & sans habits; comme il repousse la justice avec ses dards qu'il a fait aiguïfer, & ses deux flèches, dont l'une est d'or fin qui éblouit, & l'autre d'acier qui blesse si rudement qu'on ne peut guérir de ses coups. Apprends les ordonnances d'amour, ses privilèges & ses remèdes, & tu sauras expliquer ses divers degrés; comme il va rapidement; de quoi il vit; ce qu'il fait quand il part; les tromperies qu'il exerce alors, & comment il détruit ses serviteurs. Si tu fais bien ton métier, tu n'auras point à te plaindre des rigueurs de la fortune, ni de celles de l'amour. » *Calanson* mourut à la fin du 13<sup>e</sup> siècle.

**CALANUS**, philosophe Indien, suivit *Alexandre le Grand* dans son expédition aux Indes. Tourmenté d'une colique après 83 ans d'une vie saine, il pria le conquérant de lui faire élever un bûcher pour y terminer ses jours, suivant la coutume de son pays. Ce prince qui l'aimoit & l'estimoit, cédant avec peine à ses prières, ordonna à regret l'appareil de son sacrifice. Son armée eut ordre de se ranger en bataille autour du bûcher. *Calanus*, couronné de fleurs & magnifiquement vêtu, y monta d'un air tranquille, en disant, « que depuis qu'il avoit perdu la santé & vu *Alexandre*, la vie n'avoit plus rien qui le touchât. » Il supporta l'action du feu sans faire aucun mouvement, & sans donner aucun signe de douleur. Quelqu'un lui ayant demandé s'il n'avoit rien à

dire à *Alexandre* ? — Non ; répondit le philosophe, je compte le recevoir bientôt à *Babylone*. Le héros étant mort trois mois après dans cette ville, on crut que le brachmane avoit été prophète, & cela n'ajouta pas peu au merveilleux de son histoire.

**CALAS**, (Jean) négociant de Toulouse, de la religion prétendue réformée, fut accusé d'avoir étranglé, le 13 octobre 1761, *Marc-Antoine* son fils, en haine de la religion Catholique, qu'il vouloit, dit-on, embrasser, ou qu'il professoit secrètement. Ce jeune homme, d'un esprit sombre, inquiet & violent, s'étoit vraisemblablement détruit lui-même ; cependant la populace n'accusa pas moins le père d'être coupable de la mort de ce suicide. Il fut arrêté, condamné sur des présomptions de la plus grande force, mais sans la déposition d'aucuns témoins oculaires du crime, appliqué à la question ordinaire & extraordinaire ; enfin rompu vif le 9 mars 1762. Il parut au public qu'il y avoit de l'inconscience à juger un vieillard, âgé de 63 ans, comme seul coupable du meurtre de son fils, âgé de 29 ans, sans la participation d'aucun de ceux qui étoient alors dans la maison. Cependant *Jean-Pierre Calas*, frère puiné d'*Antoine*, ne fut condamné qu'au bannissement ; & la femme de *Jean Calas*, sa servante, & le fils d'un avocat de Toulouse, nommé *La-vaisse*, qui affuroient n'avoir pas quitté l'accusé, furent mis hors de cour. *Calas* soutint les douleurs de son supplice avec une résignation héroïque. Il ne s'emporta point contre ses juges, & ne leur imputa point sa mort. « *Il faut*, dit-il, *qu'ils aient été trompés par de faux témoins. Je meurs innocent ;*

*Jésus-Christ, qui étoit l'innocent même, a bien voulu mourir par un supplice plus cruel encore.* » La veuve & les enfans de cet infortuné vieillard se rendirent aux pieds du trône, pour faire revoir son procès au conseil du roi. Cinquante maîtres-des-requêtes, assemblés pour cette grande affaire, déclarèrent *Calas* & sa famille innocens. Ce fut le 9 mars 1765, que fut rendu cet arrêt mémorable. Comme le conseil, au lieu de décider s'il y avoit lieu à revoir le procès, & dans ce cas, le renvoyer à un parlement, le jugea quant au fond, l'arrêt ne put avoir d'exécution dans le ressort du parlement de Toulouse. On soupçonna même, ce qui n'étoit guères probable, que cet arrêt n'avoit été rendu que pour calmer les murmures de quelques Protestans, faussement persuadés que *Calas* avoit été immolé à la haine qu'on portoit à leur religion. Quoi qu'il en soit, le roi répara par ses libéralités, les malheurs arrivés aux *Calas*, si cependant de tels malheurs sont réparables. On recherche encore aujourd'hui les Mémoires qu'*Élie de Beaumont*, *Loiseau* & *Mariette* publièrent pour faire triompher l'innocence. — Voyez aussi le tome IV. de la continuation des *Causés célèbres*, par de la *Ville*. On a fait dans ces derniers temps, deux pièces de théâtre sur *Calas*, qui ont eu du succès.

**CALASIO**, (Marius de) Français, professeur d'Hébreu à Rome au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, composa une excellente *Concordance* des mots hébreux de la Bible, en quatre grands volumes in-folio, imprimés à Rome en 1621, & ensuite à Londres 1747, sous le même format, & avec le même nombre de volumes.

Cette édition, plus estimée que celle de Rome, a été donnée par *Guillaume Romain*. Le fond de cet ouvrage, utile aux Hébraïsans, est pris dans la *Concordance* du rabbin *Nathan*.

**CALCAGNI**, (Tiberio) sculpteur, né à Florence dans le 16<sup>e</sup> siècle, mérita par ses talens l'estime de *Michel-Ange*, qui l'associa à sa gloire, en le choisissant pour terminer divers morceaux de sculpture que son grand âge ne lui permettoit pas d'achever. — Un autre **CALCAGNI**, sculpteur comme le précédent, élève de *Jérôme Lombardi*, & surnommé le *Ferrarois*, mourut en 1593, après avoir orné l'église de Lorette des statues en argent des douze apôtres.

**CALCAGNINI**, (Célio) fils naturel d'un ecclésiastique de Ferrare, après avoir servi dans les troupes de l'empereur *Maximilien* & du pape *Jules II*, embrassa l'état ecclésiastique. Il devint protonotaire, & mourut à Ferrare en 1640. Ses Ouvrages latins ont été imprimés à Basse, 1614, en un vol. in-fol. Ils roulent sur des matières de grammaire & de morale. Il écrivoit avec facilité, mais sans grace & sans chaleur. D'ailleurs, en surchargeant ses écrits de citations pour faire étalage de science, il tomba dans le ridicule & dans l'ennui. On a de lui quelques vers, meilleurs que sa prose. La hardiesse qu'il eut d'attaquer *Cicéron*, & de critiquer son livre des *Offices*, parut téméraire à tous les favans de son temps. Il fut enterré dans la bibliothèque des Jacobins, à laquelle il avoit laissé tous ses livres, afin d'être après sa mort dans un lieu qui avoit fait ses délices pendant sa vie. On mit une inscription sur son tombeau, dans laquelle on lit

ces belles paroles : *Es diuturno studio hoc didicis, mortalia contemnere, & ignorantiam suam non ignorare.*

**CALCAR**, (Jean de) ainsi nommé, parce qu'il étoit d'une ville de ce nom dans le duché de Clèves, mourut à Naples, dans un âge peu avancé, en 1546. *Le Titien* & *Raphaël* furent ses modèles dans l'art de la peinture. Il prit tellement leur manière, que les talens de ces grands maîtres sembloient être devenus les siens. Plusieurs connoisseurs n'ont jamais su distinguer les tableaux du disciple, d'avec ceux du *Titien* son maître. L'immortel *Rubens* voulut garder jusqu'à sa mort une *Nativité* de *Calcar*. *Sandzart* l'acheta ensuite, & la revendit à l'empereur *Ferdinand*. C'est à *Calcar* qu'on doit les figures anatomiques du livre de *Vésale*, & les portraits des Peintres à la tête de leurs Vies par *Vasari*.

**CALCEOLARI**, (François) célèbre naturaliste de Vérone, dans le xvi<sup>e</sup> siècle. Son *Museum rerum naturalium*, à Vérone, 1622, in-fol. est rare & estimé; ainsi que le *Voyage du mont Balde*, en italien, in-4<sup>o</sup>, Venise 1566, & en latin 1571.

**CALCHAS**, fils de *Thestor*; reçut d'*Apollon* la science du présent, du passé & de l'avenir. L'armée des Grecs qui alloit assiéger Troie, le prit pour son grand-prêtre, & son devin. Il prédit que le siège durerait dix ans, & que la flotte, retenue par les vents contraires au port d'Aulide, ne seroit voite qu'après qu'*Agamemnon* auroit sacrifié sa fille *Iphigénie* à *Diane*. *Apollon* ayant envoyé une peste qui ravageoit l'armée Grecque devant Troie, il indiqua le moyen de



faire cesser ce fléau, en conseillant à Agamemnon de rendre *Brijsis* à son père qui étoit prêtre de ce Dieu. Après la prise de Troie, il retourna dans sa patrie avec *Amphiloehus*, fils d'*Amphiaraius*, & vint à Colophone en Ionie, d'où étant allé dans le bois sacré d'*Apollion* de Claros, il y trouva *Mppus* qui le surpassoit dans l'art de tirer des augures. Le dépit qu'il en conçut, le fit mourir de douleur.

**CALCIDIUS**, Voyez **CHALCIDIUS**.

**CALCONDILLE**, (Démétrius) savant imprimeur du 15<sup>e</sup> siècle, naquit à Candie, & s'établit successivement à Milan & à Florence, où il fit paroître une superbe édition, in-folio, d'*Homère*. Ce livre, le premier qu'on eût encore imprimé en grec, est très-cher, & a pour titre : *Homeri opera omnia cum textu graeco, labore & industria Demetrius, Mediolanensis Crescentis; Sumptibus Bernardi Nerisii & Nerii Tenaldis, Florentinorum; fol. idem, Jan. Florentia, 1488.*

**CALCULUS**, Voyez **GUILLAUME**, n<sup>o</sup> XII.

**CALDERINA**, (Bitina) née à Bologne, & fille d'un fameux jurisconsulte, s'appliqua de bonne heure à l'étude du Droit, & y fit tant de progrès, qu'elle en donna des leçons publiques dans l'université de Padoue, en l'absence de son mari *Jean de St. George* qui en étoit professeur. La réputation de *Calderina* y attira un grand nombre d'auditeurs. Elle mourut à la fin du 16<sup>e</sup> siècle.

**CALDERINI**, (Domitio) naquit vers l'an 1447, à Caldera, dans le territoire de Vérone,

d'où il prit le nom de *Calderinus*. Il devint professeur de belles-lettres à Rome, sous *Paul II & Sixte IV*, & mourut en 1477, à la fleur de son âge, d'une fièvre pourprée, causée par un excès de travail. Il fut un des premiers qui joignirent le secours de l'érudition à celui de la grammaire. On a de lui plusieurs auteurs anciens, enrichis de notes : *Martial, Juvenal, Virgile, Ovide, Perse, Catulle, Cicéron, Suétone, Properce, Silius-Italicus*, &c.

**CALDERON DE LA BARCA**, (Don-Pedro) chevalier de l'ordre de *S. Jacques*, porta les armes avec distinction. Il les quitta pour l'état ecclésiastique, & il fut fait prêtre & chanoine de Tolède. Nous avons de lui plusieurs *Pièces de Théâtre* en neuf volumes in-4<sup>o</sup>, 1689, à Madrid, sans compter plusieurs autres qui n'ont point été imprimées. *Calderon* étoit trop fécond pour être exact & correct. Les règles de l'art dramatique sont violées dans presque tous ses ouvrages. On voit dans ses *Tragédies* l'irrégularité de *Shakspear*, son élévation & sa bassesse, des traits de génie aussi forts, un comique aussi déplacé, une enflure aussi bizarre, même fracas d'action & d'incidens. Il ne connoit presque jamais ni la vérité, ni la vraisemblance, ni le naturel. Ses *Comédies* valent un peu mieux. On a imprimé en 1777, un drame traduit en français, ou plutôt imité de l'espagnol, dont la lecture est fort agréable; il est intitulé : *L'Alcade de Zalameda*, ou le *Paysan Magistrat*. **CALDERON** composa six vol. in-4<sup>o</sup>, d'*Œuvres sacrémentaux*, qui ressembloient pour le fonds aux anciennes *Pièces italiennes & françoises*, tirées de l'Écriture-Sainte, ou aux *Mystères*,

Ce poëte florissoit vers l'an 1640 ; il ne connoissoit que l'art des vers , & il règne dans ses *Tragédies*, l'ignorance la plus crasse de l'histoire. Il est curieux de comparer son *Héraclius* avec celui de *Cornéille*. *Voltaire* a traduit le premier. — Voyez l'art. LERME.

CALDERONA, ( Marie ) Voyez II. JUAN.

CALEB, de la tribu de *Juda* ; fut envoyé dans la Terre promise, avec d'autres députés pour reconnoître le pays. Il rassura le peuple d'Israël, épouvanté par le récit de ses compagnons de voyage. *Josué* & lui furent les seuls de ceux qui étoient sortis d'Égypte, qui entrèrent dans la Terre de promesse. *Caleb* eut pour son partage les montagnes & la ville d'Hébron, dont il chassa trois géans. *Othoniel* son neveu s'étant rendu maître de la ville du Débir, que l'oncle n'avoit pu prendre, *Caleb* lui fit épouser sa fille. Ce digne Israélite mourut à l'âge 114 ans.

CALENDARIO, ( Philippe ) sculpteur & architecte du XIV<sup>e</sup> siècle, éleva à Venise ses magnifiques portiques, soutenus de colonnes de marbre, qui environnent la place de Saint-Marc. Ces morceaux firent sa réputation & sa fortune. La république le combla de biens, & le doge l'honora de son alliance.

CALENDUS, Romain qui, suivant *Trogus*, nourrit Rome pendant dix-huit jours à ses frais, & obtint en récompense, qu'on donnoit son nom à autant de jours du mois. De là vint le nom de *Calendas*.

CALENTIUS, ( Elifus ) précepteur de *Frédéric*, fils de *Ferdinand II*, roi de Naples, laissa des

ouvrages estimables en vers & en prose. Il joignit les leçons de la philosophie aux agrémens de la poésie. Il inspira des vertus à son élève. Il n'approuvoit pas que l'on condamnât les criminels au dernier supplice. « On devoit, selon lui, obliger les voleurs à restituer ce qu'ils avoient pris, après les avoir fustigés ; rendre les homicides esclaves de ceux sur la vie desquels ils avoient attenté ; envoyer enfin les malfauteurs aux mines ou aux galères. » Il mourut vers 1503. Il étoit né dans le royaume de Naples. On a donné une édition de ses *Ouvrages* à Rome, in-folio, 1503 : édition plus estimée que celles qu'on a données après, parce qu'on y trouve beaucoup de pièces hardies. Son poëme du *Combat des Rats contre les Grenouilles*, imité d'*Homère*, a été réimprimé en 1738 à Rouen, dans un recueil in-12 des *Fables choisies de la Fontaine*, mises en vers latins, publié par l'abbé *Saas*. *Calentius* composa ce poëme à 18 ans, & le fit en sept jours.

I. CALÉNUS, ( Olénus ) fameux devin Étrurien du temps de *Tarquain le Superbe*, se rendit célèbre à l'occasion de la tête d'un homme, trouvée en creusant les fondemens d'un temple qu'on vouloit bâtir à *Jupiter*. Il s'appeloit *Tolus*, dit-on : *Caput Toli*, d'où est venu le nom de *CAPITOLE*. Comme ce que *Plinius* raconte sur ce devin a paru fabuleux, on n'a pas cru devoir s'y arrêter.

II. CALÉNUS, noble Romain, se signala par sa générosité dans le temps des proscriptions qui suivirent la mort de *Jules-César*. Malgré la défense de recevoir chez soi les pros crits, il cacha quelque temps dans sa maison le philo-

sophe *Varron*, son ami, qui étoit de nombre. *Antoine* alloit souvent se promener dans cette maison ; mais sa présence n'effraya jamais le courage d'un si généreux ami : & quoiqu'il fût témoin des supplices qu'on faisoit souffrir aux infracteurs de la loi des Triumvirs, & des récompenses qu'on accorderoit à ceux qui y obéissoient, sa fidélité ne se démentit jamais.

CALEPIN, (Ambroise) religieux Augustin, né à Calepio, bourg dans l'état de Venise, tira son nom de sa patrie. Il s'est rendu célèbre par son *Dictionnaire des Langues*, imprimé pour la première fois en 1503, & augmenté depuis par *Passerat*, *La Cerda*, *Chifflet* & d'autres. La meilleure édition étoit celle de ce dernier ; à Lyon, en 1681, en 2 vol. in-fol., avant que celle de *Facciolati*, professeur à Padoue, eût paru. On peut dire de cet ouvrage, ce qu'on a dit du *Mortier* : que c'est une ville nouvelle bâtie sur l'ancien plan ; mais il y a dans l'une & l'autre beaucoup de brèches à réparer. Un Dictionnaire Polyglotte seroit un ouvrage très-utile ; mais il faudroit remarquer à chaque article, ce que les langues ont emprunté les unes des autres. Les étymologies communes à différens mots, les métaphores employées par les peuples divers pour exprimer le même objet, seroient encore des observations intéressantes ; & ce sont ces observations, si précieuses aux grammairiens philosophes, qu'on chercheroit en vain dans *Calepin*. Il mourut en 1510, privé de la vue par son extrême vieillesse.

I. CALIARI, (Paul) surnommé *Véronèse*, parce qu'il étoit né à Vérone en 1532. Son père étoit sculpteur, & un de ses oncles peintre. Celui-ci le prit pour son

élève. Ses essais furent des coups de maître. Rival du *Tintoret*, s'il n'égalait point la force de son pinceau, il le surpassa par la noblesse avec laquelle il rendoit la nature. Une imagination féconde, vive, élevée, beaucoup de majesté & de vivacité dans ses airs de tête, de richesse dans son ordonnance, d'élégance dans ses figures de femmes, de fraîcheur dans son coloris, de vérité & de magnificence dans ses draperies ; voilà ce qui caractérise ses tableaux. On n'y desireroit que plus de choix dans les attitudes, de finesse dans les expressions, de goût dans le dessin & le costume. Comme il peignoit quelquefois de pratique, ses ouvrages ne sont pas tous de la même beauté. Le palais de Saint-Marc à Venise offre plusieurs de ses chefs-d'œuvre. Ses *Noces de Cana* sont admirables. Son *Repas chez Simon le Lépreux*, que *Louis XIV* fit demander aux Servites de Venise, & que, sur leur refus, la république fit enlever pour lui en faire présent, étoit un des plus beaux morceaux de la collection du roi. La plupart de ses dessins arrêtés à la plume & lavés au bistre ou à l'encre de la Chine, sont terminés ; ils sont les délices des amateurs. *Véronèse* mourut à Venise en 1588, à 51 ans, avec la réputation d'un grand peintre, d'un honnête homme, d'un bon chrétien, & d'un ami généreux. Ayant été reçu obligamment dans une campagne autour de Venise, il fit secrètement dans la maison un tableau représentant la famille de *Darius*, & le laissa en s'en allant. Voyez II. BRUN, à la fin. Le *Guide* disoit de lui : « Que s'il avoit à choisir parmi tous les peintres, il desireroit être *Paul Véronèse* ; que dans les autres on reconnoissoit l'art, au lieu qu'o,

dans les ouvrages de *Paul*, la nature se montrait dans toute sa vérité.

II. CALIARI, (Benoit) frère du précédent, avoit des talens semblables. On confondoit souvent leurs tableaux. Il laissoit jouir, par une modestie peu commune, son frère, de la gloire que ses ouvrages auroient pu lui acquérir, s'il s'en fût déclaré l'auteur. Il se chargeoit ordinairement des fonds & des parties d'architecture, qu'il peignoit avec supériorité. Il cultiva la sculpture en même temps que la peinture, & réussit dans ces deux arts. Il mourut en 1598, à 60 ans.

III. CALIARI, (*Charles & Gabriel*) tous deux fils de *Paul Véronèse*, héritèrent de ses talens. *Charles*, mort en 1596, à 26 ans, auroit, dit-on, surpassé son père, si sa trop grande application ne lui avoit coûté la vie. *Gabriel*, mort en 1631, auroit pu aller presque aussi loin; mais le commerce étoit sa principale occupation, & la peinture ne fut que son délassement.

CALIGNON, (*Soffrey de*) naquit à Saint-Jean près de Voiron en Dauphiné. Il fut d'abord secrétaire de *Lesdiguières*, puis chancelier de Navarre sous *Henri IV*, & employé par ce prince dans les négociations les plus difficiles. Il travailla avec *de Thou* à rédiger l'Edit de Nantes. C'étoit un homme consommé dans les affaires d'état & dans l'usage du monde. *Henri IV* l'auroit fait chancelier de France, s'il eût été Catholique. Il mourut en 1606, à 56 ans, emportant les regrets des savans & des citoyens. Sa Vie a été écrite par *Gui Allard*, avec celles du baron des Adrets & de *Dupty-Montbrun*, à Grenoble,

1675, in 12. On lui attribue l'histoire des choses les plus remarquables advenues en France es années 1587 & 1588 & 1589, par *S. C. Soffrey CALIGNON*, in-8°, 1590. Ces Mémoires, mal écrits & favorables aux Protestans, renferment d'ailleurs des particularités intéressantes.

CALIGULA, (*Caius - César*) empereur Romain, successeur de *Tibère*, naquit à Antium l'an 13 de J. C. Il étoit fils de *Germanicus* & d'*Agrippine*, fille de *Julie* & du grand *Agrippa*. Cet insensé s'imaginant qu'il étoit honteux pour lui d'avoir un grand homme, tel qu'*Agrippa*, au nombre de ses aïeux, faisoit sortir *Agrippine*, sa mère, d'*Auguste* & de *Julie* sa fille. *Tibère* l'adopta de bonne heure. Il n'avoit que 25 ans, lorsqu'il fut proclamé empereur, l'an 37 de J. C. Les commencemens de son règne annoncèrent au peuple Romain des jours fortunés. Il promit au sénat de partager avec lui le gouvernement, & de se regarder comme son fils & son élève. Il rendit la liberté aux prisonniers, rappela les exilés, brûla tous les papiers que *Tibère* avoit ramassés contre eux. Il réforma l'ordre des chevaliers, abolit les impôts, bannit de Rome des femmes qui avoient trouvé de nouveaux raffinemens de débauche. Rome l'appeloit, d'une commune voix, le modele des princes. Mais on rétracta bientôt ces éloges précipités. Une maladie le changea totalement. Ce prince, qui pendant huit mois entiers avoit promis tant de gloire & de félicité, devint un tyran, un monstre, un lâche, un insensé. Son orgueil monta à son comble. Il se vantoit d'être le maître de tous les rois de la terre, & regardoit les autres princes comme de vils esclaves. Il voulut

être adoré comme un dieu. Il paroïssoit tantôt avec des ailes aux pieds & un caducée à la main, comme *Mercure* ; tantôt sans barbe, avec une couronne de rayons sur la tête, un arc & des flèches, comme *Apollon* ; tantôt comme *Mars*, avec l'épée, le bouclier, le casque & une grande barbe. Il fit ôter les têtes des statues de *Jupiter* & des autres divinités, pour y mettre la sienne. Il se bâtit un temple, se nomma des prêtres, & se fit offrir des sacrifices. Il s'initia lui-même dans ce collège sacerdotal, y associa sa femme & son cheval. Le nouveau *Jupiter*, pour mieux mériter ce titre, voulut imiter les éclairs & les foudres. Dans les orages, il faisoit un bruit semblable à celui du tonnerre, avec une machine, & lançant une pierre contre le ciel, il s'écrioit : *Tuas-moi, ou je te tue !* — *Dion* rapporte qu'un Gaulois le voyant un jour assis sur un trône où il faisoit le *Jupiter*, ne put s'empêcher d'en rire. *Caligula* le fit venir, & lui demanda ce qu'il croyoit qu'il fût ? Le Gaulois lui répondit librement, un grand fou. *Caius*, qui auroit fait mourir une personne de qualité pour moins que cela, le souffrit sans lui rien faire, parce que c'étoit un cordonnier. Ses extravagances ne se bornèrent pas à la manie de passer pour Dieu. Il renversa les statues & les images des grands hommes ; il fit ôter de toutes les bibliothèques de Rome les bustes d'*Homère*, de *Virgile*, de *Tite-Live* ; il enleva aux familles tous les monumens de la vertu de leurs ancêtres. Les débauches les plus infâmes & la cruauté la plus barbare, vinrent ajouter l'horreur à tous ces ridicules. Incestueux avec ses trois sœurs, il parut avec elles en public dans

des postures infâmes. Il déshonora les femmes de Rome, les enlevant à leurs maris, & jouissant d'elles en leur présence : *Voy. MACRON & II. DRUSILLE*. Il établit des lieux publics de prostitution dans son palais. Il y plaça une académie de jeu, & tint lui-même école de friponnerie. Un jour manquant d'argent, il quitta les joueurs, descendit dans sa cour, y fit tuer sur-le-champ plusieurs personnes distinguées, & rapporta six cents mille sesterces. L'effusion du sang humain étoit pour lui le spectacle le plus agréable, les meurtres étoient ses récréations. Deux consuls, au milieu desquels il étoit assis, le voyant éclater de rire, lui en demandèrent la raison : *Je ris*, leur répondit le scélérat, *parce que je songe qu'à l'instant même, je puis vous faire égorger tous deux.* Un jour qu'il s'étoit mépris dans une exécution, un autre que le condamné ayant souffert la mort, il dit : *Qu'importe ? l'autre ne l'avoit pas plus mérité que lui.* Un chevalier exposé sans sujet aux bêtes, criant qu'il étoit innocent ; *Caligula* le fait rappeler, commande qu'on lui coupe la langue, & le renvoie pour être dévoré. Les parens étoient forcés d'assister au supplice de leurs proches, & de plaisanter avec lui. C'étoit, dit *Montesquieu*, un vrai sophiste dans sa cruauté. Comme il descendoit également d'*Antoine* & d'*Auguste*, il disoit : « qu'il puniroit les consuls, s'ils célébroient les jours de réjouissance établis en mémoire de la victoire d'*Actium*, & qu'il les puniroit, s'ils ne les célébroient pas. » *Drusille* sa sœur, à qui il accorda les honneurs divins, étant morte, c'étoit un crime de la pleurer, parce qu'elle étoit *Déesse*, & de ne la pas pleurer, parce qu'elle étoit *sa sœur*. — Le triste

plaisir de voir souffrir, le stattoit nellement, qu'il s'amusoit à faire donner la question ou mettre sur la roue des malheureux. On le vit fermer les greniers publics, & se plaire à voir à Rome un commencement de famine. Cette ame féroce portoit la démenche & la rage jusqu'à souhaiter « que le peuple Romain n'eût qu'une tête, pour pouvoir la couper d'un seul coup. » Une famine, une peste, un incendie, un tremblement de terre, la perte d'une de ses armées, étoient l'objet de ses vœux les plus ardens. Il ordonna qu'on nourrit d'hommes vivans les bêtes sauvages réservées aux spectacles. Il n'y eut que les brutes qui n'eurent pas à se plaindre de lui. Son cheval, nommé *Incitatus*, fut traité comme les grands-hommes Métoient du temps de la république : il le nomma pontife, & vouloit le faire consul. Il juroit par sa vie & par sa fortune ; il lui fit faire une écurie de marbre, une auge d'ivoire, des couvertures de pourpre, & un collier de perles. Ce cheval, digne convive de *Caligula*, mangeoit à sa table. L'empereur lui-même, lui servoit de l'orge doré, & lui présentoit du vin dans une coupe d'or, où il avoit bu le premier. — La mort de cet ennemi des hommes mit fin à ses extravagances & aux malheurs du peuple Romain. Il fut assassiné par un tribun des gardes prétoriennes, en sortant du spectacle, après un règne de près de quatre années, l'an 41 de J. C. qui étoit le 29<sup>e</sup> de son âge. On fit porter son corps dans un jardin, où ses sœurs ne le brûlèrent qu'à demi, & l'enterrirent précipitamment, de peur que la populace n'outrageât son cadavre. Ainsi périt ce monstre gangrené de vices, sans aucune vertu ; ce serpent, qui devoit dé-

vorier les Romains, selon l'expression de *Tibère*. Il souhaita que son règne fût signalé par quelque calamité publique ; mais n'en étoit-ce pas une assez grande, dit un homme d'esprit, que le monde fût gouverné par cette bête féroce ? L'abbé de *Condillac* a très-bien développé le caractère de *Caligula*. « Témoin, sous *Tibère*, des meurtres, qui, sur la fin du règne de cet empereur, devenoient tous les jours plus fréquens, le jeune prince, naturellement cruel, s'étoit, dit-il, enhardi à verser le sang des citoyens. Mais toujours tremblant pour lui-même, tant qu'il n'eut point le souverain pouvoir, il s'étoit formé dans l'art de dissimuler, que les malheurs de ses parens sembloient lui rendre nécessaire. Jamais il ne lui échappa alors un mot sur le sort de sa mère & de ses frères : il sembloit ignorer qu'ils eussent vécu. Il ne parut pas moins insensible aux injures qu'il recevoit lui-même. Mais dès qu'il se vit affermi sur le trône, son règne ne fut plus que le délire d'un esprit égaré & furieux. » Aussi a-t-on dit de lui qu'il n'y avoit jamais eu un meilleur esclave, ni un plus méchant maître. Il tint le glaive suspendu sur le peuple Romain. Implacable dans ses vengeances, & bizarre dans ses cruautés, son nom présente l'idée du plus abominable des hommes. Sa figure répondoit assez aux vices de son ame. Il avoit le menton relevé, le regard terrible (ce qu'il affectoit pour inspirer de la crainte), le cou délié, le front grand, le sommet de la tête chauve, les jambes minces & le corps mal proportionné. Finissons cet article par une excellente réflexion de *Montesquieu*. Après avoir décrit le règne de

*Caligula*, il s'écrie : « C'est ici qu'il faut se donner le spectacle des choses humaines. Que l'on considère dans l'Histoire de Rome, tant de guerres entreprises, tant de sang répandu, tant de grandes actions, tant de triomphes, de sagesse, de constance, de courage. Ce projet d'envahir tout, si bien formé, si bien soutenu, si bien accompli ; à quoi mène-t-il l'empire Romain ? A être la proie de cinq à six monstres. » *Voyez VII. DEMÉTRIUS, V JULIE, & JULIUS-CANUS.*

**CALISTE**, *Voyez CALLISTE.*

**CALISTÈNES**, *Voyez CALLISTHÈNES.*

**CALISTO** ou **HELICÉ**, (Mythol) fille de *Lycaon*, & nymphe de *Diane*. *Jupiter* ayant pris la figure de cette déesse, *Calisto* devint enceinte & accoucha d'*Arcaus*. *Juno*, toujours attentive aux démarches de *Jupiter*, & ennemie implacable de toutes celles qui pouvoient partager le cœur de son mari, métamorphosa la mère & le fils en ours. *Jupiter* les plaça dans le ciel : *Calisto* est la grande ourse, & *Arcaus* la petite, ou *Bootis*.

**CALIXTE**, *Voyez CALLIXTE.*

**CALIXTE**, (George) théologien Luthérien, né à Madelbui dans le Holstein en 1586, d'un ministre Luthérien, fut professeur de théologie à Helmstadt en 1614, & mourut en 1636, dans sa 70<sup>e</sup> année. On a de lui : I. *Anti-Moguntinus*, 1644, in-4<sup>o</sup>. II. *Un Traité latin contre le Célibat des Clercs*, 1631, in-4<sup>o</sup>, & d'autres ouvrages très-médiocres. Ce qu'il a fait sur quelques livres du Nouveau Testament, tels que sa *Concorde des Évangélistes*, n'a, selon

*Richard Simon*, rien de critique ni de recherché. Il s'applique cependant à chercher le sens littéral, en ajoutant quelques réflexions théologiques. Il donna son nom à une secte de Luthériens, appelés *CALIXTINS* ou *Sincréiques*, qui s'imaginèrent pouvoir réunir les différentes sectes Luthériennes, qui se haïssoient surant entr'elles ; qu'elles haïssoient les Catholiques. *Caliste* étoit naturellement modéré & tolérant. Il ne pouvoit souffrir qu'on donnât tant d'autorité à *Luther*, & qu'on craignit tant de s'éloigner de la moindre de ses opinions. Ses dernières paroles furent : « Je ne condamnerai aucun de ceux qui errent dans des questions non nécessaires au salut ; & j'espère que DIEU me pardonnera, si j'ai erré dans des choses de cette nature. »

**CALLARD**, (Jean - Baptiste) membre de l'académie de Caen, & professeur de médecine dans l'université de cette ville, y mourut en 1718. C'étoit un médecin éclairé & un citoyen zélé. On lui doit le premier établissement d'un jardin de Botanique à Caen. Il est connu par un ouvrage estimé, dont la dernière édition parut en 1693, in-12, sous ce titre : *Lexicon Medicum synonymicum*. Il en paroit une édition in-fol., augmentée des trois quarts, lorsque la mort l'enleva. Le manuscrit est resté entre les mains de sa famille.

**CALLIACH**, (Nicolas) Grec de Candie, y naquit en 1645. Il professa les belles-lettres & la philosophie à Padoue, où il mourut en 1707. On a de lui : *De ludis scanicis*, 1713, Patavii, in-4<sup>o</sup>, & dans le recueil de *Sallengre*.

**CALLICLÈS**, célèbre statuaire, étoit de Mégare, & fils de *Thioscome* qui avoit fait cette belle statue de *Jupiter*, que l'on admiroit à

**Mégare.** *Callicles* fit celle de *Dionogoras* qui avoit remporté la palme au combat du ceste, & cet ouvrage excitoit l'admiration de tous ceux qui le voyoient. Elle est citée par *Pausanias*.

**CALLICRATE**, ancien sculpteur Grec, se rendit célèbre par la finesse & la délicatesse de ses figures. On dit qu'il fit un chariot avec son conducteur, ses chevaux & leurs atelages, qu'une seule aile de mouche pouvoit couvrir. On raconte la même chose de *Myrméide* & de *Théodore*, Voyez ces noms.

**CALLITRATIDAS**, général Lacédémonien, remporta plusieurs victoires contre les Athéniens, & fut tué dans un combat naval l'an 405 avant Jésus-Christ. Sa grandeur d'ame égaloit son courage. Son armée étant réduite à la dernière extrémité par la famine, il refusa une grosse somme pour le prix d'une grace injuste. *J'accepterois cet argent*, lui dit *Cléandre*, un de ses officiers, *si j'étois Callitratidas*. — *Et moi aussi*, répartit celui-ci, *si j'étois Cléandre* : réponse semblable à celle que fit *Alexandre* à *Parménion*.

**CALLICRÈTE** de Cyane, fille célébrée par *Anacréon*, étoit savante dans la politique & se mêloit de l'enseigner.

**CALLIÈRES**, (François de) né en 1646, à Thorigni au diocèse de Bayeux, fut membre de l'académie Française, & employé par *Louis XIV* dans des affaires importantes. Il soutint avec honneur les intérêts de la France dans le congrès de Ryfwich, où il étoit plénipotentiaire. *Louis XIV* lui donna une gratification de dix mille livres, avec une place de secrétaire du cabinet. Il mourut le

5 mars 1717, à 72 ans. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : I. *Traité de la manière de négocier avec les Souverains*, 2 vol. in-12, qui ne prouvent pas, suivant *la Baumelle*, qu'il fût négocier ni écrire; mais ce jugement est trop tranchant. La forme du livre a fait tort au fond; le style est sans élégance & sans précision. L'ouvrage n'a pas moins été traduit en anglois, en italien, & réimprimé à Paris en 1750, sous le titre de Londres. II. *De la science du Monde*, in-12, où l'on trouve des réflexions utiles à l'honnête homme & au chrétien, mais présentées avec trop peu d'agrément. Ce livre fut traduit en allemand & en hollandois. III. *Panegyrique de Louis XIV*, duquel *Charpentier* a dit avec plus d'emphase que de vérité, que l'on pouvoit dire du héros & du panegyrique, ce que l'on avoit dit autrefois d'*Alexandre* & du portrait qu'en avoit fait *Apelles* : « Que l'*Alexandre* de *Philippe* étoit invincible, comme l'*Alexandre* d'*Apelles* étoit inimitable. » IV. *De la manière de parler à la Cour*. V. *Du bel-esprit*. VI. *Des bons mots & des bons contes*. VII. *Des Poésies* fort foibles, &c. Voyez IV. JOYEUSE. — Il ne faut pas le confondre avec *Jean de CALLIÈRES*, maréchal-de-bataille des armées du roi, qui écrivit l'*Histoire* de *Jacques de Mâtignon*, maréchal de France, & de ce qui s'est passé depuis la mort de François I, en 1547, jusqu'à celle du Maréchal en 1597. Cet ouvrage curieux, mais quelquefois inexact, fut publié à Paris en 1661, in-folio.

**CALLIGNOTE**, fut le premier qui fit connoître aux Mégalo-politains, les mystères d'*Eldufis*. On lui éleva en récompense, une



statue dans la principale place de Mégalopolis.

I. CALLIMAQUE, capitaine Athénien, fut choisi général dans un conseil de guerre, avant la bataille de Marathon, l'an 490 avant Jésus-Christ. Après ce furieux combat contre les Perses, on le trouva debout tout percé de flèches.

II. CALLIMAQUE, poète Grec, natif de Cyrène, garde de la bibliothèque de Ptolémée Philadelphe, florissoit vers l'an 280 avant Jésus-Christ. L'antiquité le regardoit comme le prince des poètes élégiaques, pour la délicatesse, l'élégance & la noblesse de son style. De tous ses poèmes il ne nous reste que quelques *Épigrammes* & quelques *Hymnes*, publiées par Mlle le Fevre, depuis Mad. Dacier, avec des remarques, à Paris 1675, in-4°, & par Théodore Gravius, à Utrecht 1697, en 2 vol. in-8°, & 1761, 2 vol. aussi in-8°. De la Porte du Theil a donné une nouvelle édition du texte grec, avec une traduction françoise, Paris, imprimerie royale, 1775, in-8°. Catulle mit en vers latins son petit Poème de *La chevelure de Bérénice*. On attribue à Callimaque un mot bien vrai & bien juste, qu'un grand livre est un grand mal. Il aimoit mieux les petits ouvrages que les grandes productions. « L'Euphrate, dit-il à la fin de ses *Hymnes*, est à la vérité un grand fleuve ; mais quant à moi, j'aime mieux ces petites fontaines claires & paisibles, dont toutes les gouttes sont plus précieuses que la fange & le limon des grands fleuves. »

III. CALLIMAQUE, architecte de Corinthe, inventeur, à ce qu'on croit, du chapiteau Corinthien,

vivoit l'an 540 avant Jésus-Christ. Il prit cette idée d'une plante d'acanthé qui environnoit un panier placé sur le tombeau d'une jeune Corinthienne. Ce panier étoit couvert par une tuile, qui, recourbant les feuilles, leur faisoit prendre le contour des volutes. Callimaque réussissoit encore dans la peinture & la sculpture. Il plaça dans le temple de *Minerve* à Athènes, une lampe d'or, dont la meche composée de fil d'amianté, brûloit toujours sans se consumer. On dit qu'il fut le premier qui trépana le marbre pour y creuser des plis & des fonds.

CALLIMAQUE ESPÉRIENTE, Voyez ce dernier mot.

I. CALLINIQUE, Voyez dans l'article AGILULPHE.

II. CALLINIQUE, d'Héliopolis en Syrie, auteur de la découverte du Feu grégeois. L'empereur Constantin-Pogonat s'en servit pour brûler la flotte des Sarrasins. L'eau qui éteint le feu ordinaire, n'avoit aucun empire sur ce nouveau fléau du genre humain. Cet ingrédient qu'on appeloit aussi l'huile incendiaire, le feu marin, le feu liquide, dévorait, dit-on, le fer & les pierres, suivoit toutes les directions qu'on vouloit lui donner, & ne pouvoit être éteint qu'avec du vinaigre, du sable ou de l'urine. Dans les batailles navales, on en remplissoit des brûlots, qu'on lâchoit à la faveur du vent, contre les vaisseaux ennemis. Dans les combats sur terre & dans les sièges des villes, on le souffloit par des tubes de cuivre, garnis à leur extrémité d'étoupes enflammées. On l'enfermoit quelquefois en poudre, ou en huile, dans des fioles de verre ou des vases de terre, que les soldats jetoient à la main.

somme nos grenades, après en avoir allumé l'amorce. La plus terrible manière de l'employer, étoit de le lancer avec l'arbalète. Les empereurs Grecs, sentant le prix d'une arme aussi redoutable, tirent de sa composition un secret d'état. Quand des princes, amis ou alliés la leur demandoient, ils leur envoyoit du feu préparé, en leur cachant soigneusement l'art d'en faire de semblable. C'étoit, disoient-ils, un présent céleste, apporté par un Ange, à Constantin le Grand, avec défense expresse, de le communiquer à personne; & ceux qui auroient cette indiscretion, seroient frappés de la foudre. *Vulturius* prétend donner la manière de le composer. Sous le règne de Louis XV, un chimiste de Grenoble, nommé *Dupré de Mayen*, renouvela les effets de l'invention de *Callinique*, dans une préparation qui fut éprouvée à Brest avec succès, & qu'on défendit ensuite à son auteur de publier. *Callinique* vivoit vers l'an 670 de Jésus-Christ.

**CALLINUS**, très-ancien poète Grec, florissoit à Ephèse vers l'an 776 avant Jésus-Christ. On lui attribue l'invention du vers élégiaque. Il ne nous reste de lui que quelques vers de ce genre, recueillis par *Scobée*.

**CALLIOPE**, (Mythol) l'une des neuf Muses, présidoit à l'éloquence & à la poésie héroïque. Les poètes la représentent comme une jeune fille couronnée de laurier, ornée de guirlandes, avec un air majestueux, tenant en sa main droite une trompette, dans sa gauche un livre, & trois autres auprès d'elle, l'*Iliade*, l'*Odyssée*, & l'*Enéide*. Le peintre *Lebrun* l'a représentée à Versailles avec une couronne d'or sur la tête, pour désigner sa prééminence.

**CALLIPATIRA**, femme célèbre d'Athènes, vivoit environ 428 ans avant Jésus-Christ. S'étant déguisée en maître d'escrime, pour accompagner son fils *Pisidore* aux Jeux Olympiques, où il n'étoit pas permis aux femmes de se trouver, elle s'y fit reconnoître par les transports de joie qu'elle eut de le voir vainqueur. Les juges lui firent grace; mais ils ordonnèrent que les maîtres d'escrime seroient eux-mêmes obligés d'être nus, comme l'étoient les athlètes qu'ils avoient instruits & qu'ils conduisoient à ces Jeux. D'autres ont conté ce fait de *Bérénice*, sœur de *Callipatira* & fille de *Diagoras*.

**I. CALLIRHOË**, jeune fille de Calydon, que *Coréus* grand-père de *Bacchus*, aima éperdument. Ce pontife n'ayant pu toucher son cœur, s'adressa à *Bacchus*, pour se venger de cette insensibilité. Le Dieu frappa les Calydoniens d'une ivresse qui les rendit furieux. Ce peuple alla consulter l'oracle, qui répondit: « que ce mal ne finiroit qu'en immolant *Callirhoë*, ou quelqu'autre qui s'offriroit à la mort pour elle. » Personne ne s'étant présenté, on la conduisit à l'autel: alors *Coréus*, privé de tout espoir, la voyant ornée de fleurs, & suivie de tout l'appareil d'un sacrifice, au lieu de tourner son couteau contre elle, se perça lui-même. *Callirhoë*, touchée d'une tardive compassion, s'immola pour appaiser les mânes de *Coréus*. — Voyez ACARNAS.

**II. CALLIRHOË**, fille de *Phocus* roi de Béotie, dont la rare beauté égaloit la sagesse, avoit été recherchée par trente jeunes gens des plus qualifiés & des plus riches de la Béotie. Mais son père qui l'aimoit tendrement, ne pouvant se résoudre à la quitter, les

amaisoit tous, tantôt sur un prétexte & tantôt sur un autre. Enfin ces jeunes aspirans, offensés de ces délais, formèrent entr'eux une conspiration contre *Phocus* & le ruèrent. A cette triste nouvelle, *Callirhoé* s'enfuit secrètement, & demeura cachée jusqu'au temps d'une fête solennelle que les Béotiens célébroient en l'honneur de *Pallas*. Lorsqu'elle fut qu'ils étoient assemblés, elle sortit de sa retraite, & vint s'asseoir au pied de l'autel de la Déesse, où fondant en larmes, elle se plaignit si amèrement de la cruauté de ses amans, que les Béotiens lui promirent de l'en venger. En effet, on commença aussitôt à instruire le procès des meurtriers de *Phocus*, qui, craignant la peine due à leur forfait, s'enfuièrent à *Hyppote*, où ils furent assiégés, sur le refus qu'on fit de les rendre. La ville ayant été prise, on éleva un grand bûcher au milieu de la place, & on y jeta tous les coupables.

**CALLISTE**, affranchi & favori de l'empereur *Claude*, oubliâ dans la prospérité son ancienne origine. On peut juger de son insolence par un trait que *Sénèque* rapporte, comme témoin oculaire. « *J'ai vu*, dit-il, *l'ancien maître de Caliste demeurer debout à sa porte*, » Ce maître l'avoit vendu comme un esclave de rebut, qu'il ne vouloit point souffrir dans sa maison, & *Calliste* lui rendoit le change, en l'excluant de la sienne pendant que d'autres y étoient admis.

**I. CALLISTHÈNES**, fameux scélérat, mit le feu aux portes du Temple de Jérusalem, le jour qu'on célébroit avec pompe la victoire que *Judas Machabée* avoit remportée sur *Nicanor*, *Timothée* & *Bacchides*. Cet incendiaire voulut se sauver

dans une maison voisine; mais il fut pris & brûlé viv.

**II. CALLISTHÈNES**, natif d'Olinthe, disciple & parent d'*Aristote*, accompagna *Alexandre* dans ses expéditions. *Aristote* l'avoit donné à son élève, pour modérer la fougue de ses passions; mais *Callisthènes*, plus misanthrope que courtisan, n'eut pas l'adresse de lui faire goûter la vérité. Il le révoltoit, en le corrigeant plutôt en pédant orgueilleux qu'en philosophe aimable. Il mettoit ses écrits fort au-dessus des conquêtes du roi de Macédoine, « qui devoit, disoit-il, attendre l'immortalité de ses écrits, plutôt que de la manie d'être le fils de *Jupiter*. » Plein de vanité, & la détestant dans les autres, il devint insupportable au jeune conquérant. *Callisthènes* ayant été accusé l'an 328 avant Jésus-Christ d'avoir conspiré contre la vie d'*Alexandre*, ce prince saisit cette occasion pour se défaire de son censeur. « Ce conquérant, dit l'historien *Justin*, irrité contre le philosophe *Callisthènes*, de ce qu'il désapprouvoit hautement qu'il voulût se faire adorer à la façon des rois de Perse, feignit de croire qu'il avoit trempé dans une conspiration formée contre lui. Il prit ce prétexte pour lui faire couper inhumainement les lèvres, le nez & les oreilles. Ainsi défiguré & mutilé, il le faisoit trainer à sa suite, enfermé avec un chien dans une cage de fer, pour être à son armée un objet d'épouvante & d'horreur. *Lyfimaque*, disciple de ce vertueux personnage, touché de le voir languir dans une misère qu'il ne s'étoit attirée que par une louable franchise, lui fit tenir du poison, qui le délivra de tant de tourmens & d'indignités. *Alexandre* l'ayant su,

tu, en fut si transporté de colère, qu'il fit exposer *Lyfimaque* à la rage d'un lion affamé. Quand ce brave homme vit venir à lui le monstre prêt à le dévorer, il s'enveloppa le bras de son manteau, lui plongea la main dans la gueule, & lui arrachant la langue l'étendit mort sur la place. Un acte si courageux frappa le roi d'une admiration qui le déforma, & qui lui rendit, depuis, *Lyfimaque* plus cher que jamais. » Histoire, livre xv<sup>e</sup>, chapitre 3. On dit qu'*Alexandre* fit graver ces mots sur le tombeau de *Callisthènes*: *ODI SOPHISTAM QUI SIBI NON SAPIT*. On trouve dans le tome septième des *Mémoires* de l'académie des belles-lettres de Paris, des recherches curieuses sur la vie & les ouvrages de ce philosophe, par l'abbé *Sevin*. Les philosophes qui sont venus depuis *Callisthènes*, ont cru, dit *Hardion*, devoir venger leur confrère, en déclamant avec fureur contre la mémoire d'*Alexandre*, dont le crime, aux yeux de *Sénèque*, ne peut jamais s'effacer. Qu'on raconte en détail les vertus & les belles actions du conquérant Macédonien, *Sénèque* aura toujours pour refrain : mais il a été le meurtrier de *Callisthènes* !

**CALLISTRATE**, orateur Athénien, pour lequel *Démosthènes* abandonna *Platon*, s'acquitt beaucoup d'autorité dans le gouvernement de la république. Le pouvoir que lui donnoit son éloquence, faisant ombrage, il fut banni à perpétuité.

**CALLIXÈNE**, célèbre courtisane de Thessalie, étoit si belle, suivant *Athénée*, qu'*Olympias* par donnoit à ses charmes l'infidélité de *Philippe* son époux. Cette princesse, ayant quelque soupçon sur les dispositions physiques de son

filz *Alexandre*, s'avisa, du consentement du roi, d'introduire *Callixène* auprès du jeune prince. Malgré les attraits & les caresses de cette beauté, l'entrevue se passa de manière que les doutes d'*Olympias* ne purent être éclaircis. Le bruit de cette aventure se répandit chez les Grecs, nation maligne & médifante. Les Athéniens n'eurent garde d'en faire honneur à la vertu d'*Alexandre* : ils aimèrent mieux attribuer sa vertu à sa simplicité ou à son impuissance ; ils lui donnèrent le sobriquet de *Margitès*, qui signifioit un imbécille, & se vengèrent par une plaisanterie des alarmes que leur donnoit déjà le jeune conquérant.

**I. CALLIXTE I<sup>er</sup>**, (Saint) pape, que quelques auteurs croient Romain, peut-être sans trop de fondement, succéda à *Zéphyrin* l'an 219, & souffrit le martyre le 14 octobre 222. Les actes de son martyre portent qu'il fut précipité dans un puits. C'est lui qui fit construire le célèbre cimetière de la voie Appienne.

**II. CALLIXTE II**, (Gui) filz du comte de *Bourgogne*, archevêque de Vienne en 1083, & pape en 1119, fit enfermer l'antipape *Grégoire*, & tint le premier concile général de Latran en 1123. Il mourut le 1<sup>er</sup> décembre 1124. Ce pontife réunissoit en lui les vertus épiscopales, le savoir & le zèle.

**III. CALLIXTE III**, (Alphonse DE BORGIA) de Xativa, au diocèse de Valence en Espagne, élu pape le 8 avril 1455, mourut le 6 août 1458. Ce pape joignit la vertu à la science. Étant évêque & cardinal, il ne posséda jamais qu'un bénéfice en commende. Il disoit, en parlant de son évêché

de Valence, « qu'il se contentoit d'une épouse vierge. » Il canonisa *S. Vincent-Ferrier*, qui lui avoit prédit qu'il seroit pape. *Calliste* avoit promis dès-lors d'armer les Chrétiens contre les Turcs. Il se donna en effet beaucoup de mouvemens pour cette guerre sainte ; mais il trouva les princes peu disposés à entrer dans ses vues. Il réhabilita la mémoire de la célèbre *Pucelle d'Orléans*, condamnée si indignement par des prélats & des docteurs, & brûlée comme sorcière par les Anglois en 1431. On a de lui quelques *Épîtres*, & on lui attribue l'*Office* de la Transfiguration.

**CALLIXTE**, Voyez **CALLIXTE**.

**CALLOT**, (Jacques) dessinateur & graveur, naquit à Nancy en 1593, d'un héraut d'armes de Lorraine. Des l'âge de douze ans, il quitta la maison paternelle, pour se livrer entièrement à son goût naissant. Ayant entrepris le voyage de Rome, il fut obligé de se mettre, faute d'argent, à la suite d'une troupe de Bohémiens. Revenu dans sa patrie, il s'échappa une seconde fois. De retour encore, il partit une troisième, du consentement de son père, qui céda enfin à l'impulsion de la nature. *Callot* passa de Rome à Florence, où il resta jusqu'à la mort du grand-duc *Côme II*, son Mécène & celui de tous ses talens. A son retour à Nancy, il se fit un fort heureux auprès du duc de Lorraine, son admirateur & son bienfaiteur. Son nom s'étant répandu dans l'Europe, l'Infante, gouvernante des Pays-Bas, lui fit graver le siège de Breda. *Louis XIII* l'appela à Paris, pour dessiner le siège de la Rochelle & celui de l'île de Rhé. Ce prince le pria

ensuite de graver la prise de Nancy, dont il venoit de se rendre maître. *Je me couperois*, dit-il ; *plutôt le ponce, que de rien faire contre l'honneur de mon Prince & de mon Pays.* Le roi, charmé de ses sentimens, dit que le *Duc de Lorraine étoit heureux d'avoir de tels sujets.* Une forte pension, qu'il lui offrit, ne put l'arracher à sa patrie ; il y mourut le 28 mars 1635, à 42 ans. On mit sur son tombeau une épitaphe latine, avec ces quatre vers françois :

*« En vain on feroit des volumes  
Sur les louanges de Callot.  
Pour moi, je n'en dirai qu'un mot ;  
Son burin vaut mieux que nos plumes. »*

Quoique *Callot* fût d'une famille noble, qui dès l'an 1417 avoit possédé les premières charges de sa patrie, il ne crut point déroger en se consacrant à la culture des arts. Il s'y livra avec une ardeur qui servit beaucoup à multiplier ses productions. Son œuvre contient environ seize cents pièces. La plus grande partie & la plus estimée de ses ouvrages est à l'eau-forte. Personne n'a possédé à un plus haut degré, le talent de ramasser dans un petit espace une infinité de figures, & de représenter dans deux ou trois coups de burin, l'action, la démarche, le caractère particulier de chaque personnage. La variété, la naïveté, la vérité, l'esprit, la finesse, caractérisent son burin. Ses *Foires*, ses *Supplices*, ses *Misères de La Guerre*, ses *Sièges*, ses *Vies*, sa grande & sa petite *Passion*, son *Eventail*, son *Parterre*, ses *Tentations de S. Antoine*, son *Martyre des Innocens*, ses *Gueux contrefaits*, le *Carrousel de Nancy*, les *Vues du Pont-neuf*, seront admirées & recherchées tant qu'il y aura des

artistes & des curieux : *Voyez* II. THOMASSIN. La célèbre Mad. de *Graigny* étoit arrière-petite-nièce de cet artiste.

**CALLY**, (Pierre) du diocèse de Séez, fut professeur d'éloquence & de philosophie à Caen. Il mourut en 1709, principal du collège des Arts de cette ville. On a de lui une édition de l'ouvrage de *Boèce* : *De Consolatione Philosophia, ad usum Delphini*, avec un long commentaire. Il s'est fait encore plus connoître par un ouvrage moins utile, mais plus singulier, intitulé : *Durand commenté, ou L'Accord de la Philosophie avec la Théologie, touchant la Transsubstantiation*, 1700, in-12. Il y renouveloit le sentiment du célèbre *Durand*. Cet auteur avoit prétendu, que si jamais l'Église décidoit qu'il y avoit une transsubstantiation dans le mystère de l'Eucharistie, il falloit qu'il restât quelque chose de ce qui étoit auparavant le pain, pour mettre de la différence entre la création ou la production d'une chose qui n'étoit point, & l'annihilation ou la destruction d'une chose réduite au néant. *Nesmond*, alors évêque de Bayeux, s'éleva contre ce sentiment, & *Cally* se rétracta.

**CALMET**, (D. Augustin) né à Mesnil-la-Horgne en 1672, Bénédictin de Saint-Vannes en 1688, fit paroître de bonne heure de grandes dispositions pour les langues Orientales. Après avoir enseigné la philosophie & la théologie à ses jeunes confrères, il fut envoyé, en 1704, à l'abbaye de Munster en qualité de sous-prieur. Il y forma une académie de huit ou dix religieux, uniquement occupés de l'étude des Livres saints. C'est là qu'il composa en partie ses *Commentaires*. D. *Mabillon* & le célèbre abbé *Duguet* ayant dé-

terminé à les publier en français plutôt qu'en latin, il suivit leur conseil. Sa congrégation récompensa ses travaux en le nommant abbé de Saint-Léopold de Nancy en 1718, & ensuite de Senones en 1728. Il mourut dans cette dernière abbaye, le 25 octobre 1757, à 85 ans. *Benoît XIII* lui avoit offert en vain un évêché *in partibus*. Ses vertus ne le cédoient point à ses lumières. Il avoit du savoir sans morgue, & de la piété sans rigorisme. Son caractère étoit plein de douceur & de bonté. L'étude ne lui fit pas négliger l'administration du temporel de son abbaye ; il y fit des réparations & des embellissemens, & augmenta beaucoup la bibliothèque. *Voyez* sa *Vie*, in-8°, par D. *Fangé*, son neveu, & son successeur dans l'abbaye de Senones. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dans lesquels on remarque une érudition vaste, sans être toujours choisie. I. *Commentaire littéral sur tous les livres de l'ancien & du nouveau Testament*, en 23 volumes in-4°, imprimés depuis 1707 jusques en 1716; réimprimés en 26 volumes in-4°, & 9 in-folio; & abrégés en 14 vol. in-4°. *Rondet* a donné une nouvelle édition de cet Abrégé, 1767—1773, en 17 vol. in-4°, à Avignon. *Voyez* RONDET. On s'est plaint que, dans le Commentaire & dans l'Abrégé, on ne s'attachoit pas assez à faire disparaître les difficultés formées par les philosophes contre beaucoup de passages des Livres saints : ce qui étoit d'autant plus aisé, qu'il a paru dans ces derniers temps des réponses très-satisfaisantes à toutes ces difficultés. II. *Les Dissertations & les Préfaces de ses Commentaires*, réimprimées séparément à Paris en 1720, avec dix-neuf *Dissertations* nouvelles, en 2 volumes

in-4.° C'est la partie la plus agréable & la plus recherchée du Commentaire de D. Calmet. Il compile tout ce qu'on a avancé avant lui sur la matière qu'il traite ; mais il est rare qu'il fasse penser. Il y a plus de faits que de réflexions ; mais comme la plupart de ces faits intéressent la curiosité des érudits, ce recueil a été très-bien accueilli. Il ne faut pas toujours compter sur l'exacritude de ses citations, parce qu'il cite ordinairement d'après d'autres. Aussi les incrédules qui ont puifé certaines objections dans ses *Commentaires*, en écartant les réponses, ont été souvent convaincus d'allégations fausses. III. *L'Histoire de l'ancien & du nouveau Testament*, pour servir d'introduction à l'*Histoire Ecclésiastique de Fleury*, en 2 & 4 vol. in-4°, & en 5 & 7 vol. in-12. Ce n'est point une Histoire écrite d'un style de roman, telle que celle du P. Berruyer. L'auguste simplicité des écrivains sacrés y est conservée, & leur récit est quelquefois appuyé de l'autorité des historiens profanes. IV. *Dictionnaire historique, critique & chronologique de la Bible* ; à Paris 1730, en 4 vol. in-folio, avec des figures & une Bibliothèque sacrée à la tête. « Nous nous soimés proposés, dit-il dans la *Préface*, de donner ici un Dictionnaire de la Bible, dans le goût & dans le dessein de notre Commentaire sur l'Écriture, c'est-à-dire que nous nous attachons principalement à la lettre, à l'Histoire, à la critique ; nous expliquons les termes difficiles ; nous comparons le texte de la Vulgate à l'Hébreu ; nous marquons exactement la position des provinces, des villes, des bourgades, des montagnes, des rivières, dont il est parlé dans l'Écriture ; nous fixons par une bonne chronologie

les événemens fameux, & nous tâchons d'éclaircir les difficultés qu'il y a sur les noms des plantes, des pierres précieuses, des animaux, des fruits ; nous rapportons ce qu'on fait des coutumes, des fêtes, des cérémonies des Hébreux, de leurs monnoies, de leurs mesures tant longues que creuses : en sorte que ce Dictionnaire peut être considéré, non-seulement comme l'abrégé, mais même comme le supplément de notre Commentaire, & tenir lieu de prolégomènes & d'introduction à l'Écriture, à la Chronologie, à l'Histoire, à la Géographie Sainte ; & des Livres qui traitent de la Police, de la République, des Lois, des mœurs & des cérémonies des Juifs ; de leurs plantes, de leurs pierres, de leurs animaux, de leurs maladies. Sur ce pied cet ouvrage est comme une bibliothèque qui tient lieu d'une infinité de Livres, & un répertoire très-utile pour ceux qui veulent lire l'Écriture avec fruit. » Dom Calmet y réduit par ordre alphabétique tout ce qu'il avoit répandu dans ses *Commentaires* & dans son *Histoire de l'ancien & du nouveau Testament* ; mais, au lieu d'abrégier ses livres & de donner des analyses bien faites, il les copie ordinairement mot à mot. Les figures ont renchéri ce Dictionnaire, sans donner toujours une idée vraie de l'objet qu'elles représentent. Peut-on beaucoup compter, par exemple, sur celle de la *Tour de BABEL* ? V. *Histoire ecclésiastique & civile de la Lorraine*, 3 volumes in-folio, réimprimée en 5, 1745 : la meilleure qu'on ait publiée de cette province. VI. *Bibliothèque des Ecrivains de Lorraine*, in-fol., 1751. C'est un recueil de mémoires, plutôt qu'une véritable bibliothèque critique, VII. *Histoire universelle*

*fille, sacrée & profane*, en 15 vol. in-4.<sup>o</sup> Cet ouvrage, écrit d'un style un peu pesant, n'est pas encore achevé. L'auteur s'est trop étendu sur l'histoire ecclésiastique & monastique. A cela près, l'ouvrage est savant & assez détaillé. Il copie un peu trop les historiens modernes, au lieu d'aller à la source. Il a pris mot pour mot dans *Fleury* tout ce qui regarde l'histoire de l'Eglise; & lorsqu'il l'abrège, il ne le fait ni avec autant d'agrément, ni avec autant de soin que l'abbé *Racine*. VIII. *Dissertations sur les apparitions des Anges, des Démons & des Esprits, & sur les Revivans & Vampires de Hongrie*; Paris 1746, in-12; & *Einfiidlen*, 1749, 1 volume in-12: compilation faite par un vieillard dont le jugement est affoibli. IX. *Commentaire littéral, historique & moral sur la Règle de S. Benoît*; 1734, 2 vol. in-4.<sup>o</sup> Il y a des choses curieuses sur des usages antiques, & les Bénédictins ne sont pas les seuls qui puissent lire ce livre avec fruit. X. *Dom Calmet* a laissé en manuscrit d'autres ouvrages, ou plutôt d'autres recueils; car il copioit, ou faisoit copier tout ce qu'il trouvoit de curieux dans la multitude des livres qu'il lisoit, ou qu'il avoit lus.

CALMO, (André) né à Venise vers 1510, fut en même temps comédien célèbre & auteur. Il a composé plusieurs Comédies en prose, dont la meilleure est la *Rodiana*, qui lui appartient véritablement, quoiqu'imprimée sous le nom de *Ruzante*. On a aussi de lui un volume de Lettres, sous le titre de *Lettere piacevoli*, Venise 1684, in-8<sup>o</sup>, qui ont eu de la vogue en leur temps. Ces Lettres, ainsi que presque tous ses autres ouvrages, sont écrites en patois

Vénitien. *Calmo* mourut à Venise, en 1571.

CALOCER, homme de basse naissance, après avoir gagné longtemps sa vie à conduire des chameaux, devint chef de voleurs, & se fit appeler roi dans l'isle de Chypre. Son audace ne resta pas impunie. *Delmatus*, neveu de *Constantin le Grand*, le prit vers l'an 324, & le punit en esclave. *Théophanes* dit qu'il fut brûlé vivif à Tharse; mais on ne punissoit du feu ni les rebelles, ni les voleurs.

I. CALO-JEAN, Voyez JEAN n<sup>o</sup> L.

II. CALO-JEAN, ou BEAU-JEAN, ou JOANNITZ, roi des Bulgares dans le 13<sup>e</sup> siècle, se soumit à l'Eglise Romaine sous *Innocent III*, en 1202. Il fit la guerre à l'empereur *Baudouin*, & l'ayant pris dans une embuscade, il le tint prisonnier plus d'un an à Trinobis ou Ernoë, capitale de la Bulgarie: ensuite il le fit mourir cruellement en 1206. Voy. I. BAUDOUIN. Il mourut lui-même peu de temps après.

CALPRENÈDE, (Gautier de Costes, seigneur de la) gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, natif du diocèse de Cahors, plut à la cour par la gaieté de son caractère & l'enjouement de son esprit. Il contoit plaisamment. La reine se plaignant un jour à ses femmes-de-chambre de leur peu d'assiduité auprès de sa personne, elles lui répondirent « qu'il y avoit dans la première salle de son appartement un jeune homme, qui donnoit un tour si agréable à ses historiettes, qu'on ne pouvoit se lasser de l'écouter. » Cette princesse l'ayant entendu,



le gratifia d'une pension. *La Calprenède* mourut au grand Andely-sur-Seine, en 1663. Il s'annonça d'abord par des romans, *Sylvandre*, *Cassandre*, *Cléopâtre*, *Pharamond*. Ces trois derniers romans, qui sont chacun en dix à douze gros vol. in-8°, sont tissus d'aventures conçues longuement & écrites avec négligence. « Cependant, dit un littérateur, malgré tout le mépris qu'on affecte pour *la Calprenède*, on ne peut se dissimuler qu'il n'ait été, parmi nous, comme le restaurateur du genre romanefque. Avant lui, nos romans n'étoient qu'un amas d'événemens bizarres, de prodiges incroyables, en un mot, des archives de féeries. Il les a rendus raisonnables, intéressans; il les a soumis aux règles de l'intrigue, de l'unité: s'il ne les eût pas fait si longs, le commun des lecteurs pourroit s'en accommoder encore, à l'exemple de quelques poètes qui y ont puisé tant de fois les situations, les sujets même de leurs opéra & de leurs tragédies. » On dit que le grand Condé se plaisoit à lui fournir des épisodes. On a encore de *la Calprenède* plusieurs tragédies, qui ont eu le sort de ses romans, & qui en ont presque toujours le ton. Il met dans la bouche de ses héros plus de pointes emphatiques, que de sentimens. Cependant son *Comte d'Essex*, la moins mauvaise de ses pièces, offre quelques bonnes scènes, que Boyer a copiées en partie dans la tragédie du même nom. Les autres pièces de *la Calprenède* sont: *Bradamante*, *Jeanne d'Angleterre*, *Clarionte*, *Phalante*, *Bélisair*, *Ermenégilde*, qui est en prose, & a donné à *La Mothe* l'idée d'écrire ainsi la tragédie; *la Mort des Enfans d'Hérode*, *Edouard*, & *la Mort de Mithridate*. Celle-ci fut jouée, pour la première

fois, le jour des Rois; *Mithridate* y prend une coupe pour s'empoisonner; comme il l'approchoit de ses lèvres, le parterre cria: *le Roi boit! le Roi boit!* ce qui hâta la chute de la pièce. Le cardinal de Richelieu ayant eu la patience d'entendre lire une tragédie de *la Calprenède*, dit que « la pièce n'étoit pas mauvaise, mais que les vers étoient lâches. » *Comment lâches!* s'écria le rimeur Gascon: *Cadédis, il n'y a rien de lâche dans la maison de Calprenède.*.. *Des-préaux* dit de lui:

*Tout a l'humour Gasconne en un  
auteur Gascon;  
Calprenède & Juba parlant du même  
ton.*

*La Calprenède* avoit été employé dans quelques négociations.

CALPURNIE, quatrième femme de Jules-César & fille de Pison, rêva, dit-on, que l'on assassinoit son mari entre ses bras, la veille de la mort de ce grand homme. On ajoute même qu'en s'éveillant, la porte de la chambre où ils couchoient s'ouvrit d'elle-même avec un grand bruit. Elle ne put obtenir de César, ni par ses larmes, ni par ses prières, qu'il ne sortiroit point. Ce héros ayant cédé aux instances de Brutus, qui lui dit qu'il étoit honteux de se régler sur les rêves d'une femme, se rendit au sénat, & il y fut poignardé par Brutus lui-même. « La beauté de Calpurnie, dit un historien, étoit accompagnée d'une grande sagesse, d'un esprit fort vaste, d'une éloquence qui ne cédoit en rien à celle des plus habiles orateurs, & d'une générosité vraiment romaine, & telle qu'il la falloit à l'épouse d'un homme qui, ayant formé le projet le plus grand & le plus audacieux

que l'esprit humain puisse enfanter, aspireroit à la conquête de l'univers. Elle conserva, dans l'une & dans l'autre fortune, une égalité d'ame que rien ne put jamais altérer. Quelque haut que fût le point de gloire où *César* monta par ses victoires & par ses triomphes, elle n'en devint ni plus fière, ni plus orgueilleuse. Tous les jours de sa vie, on la trouva toujours la même. » Après la mort de son epoux, *Calpurnie* passa le reste de ses jours dans la maison de *Marc-Antoine*.

**CALPURNIUS**, Sicilien, poëte bucolique du 3<sup>e</sup> siècle, contemporain de *Némésien*, poëte bucolique comme lui, a laissé sept *Eglogues*, traduites élégamment par *Mairault*, in-12. Voyez **MAIRAUT**. On les trouve dans les *Poeta rei venatica*, Leyde 1728, in-4<sup>o</sup> ; & dans les *Poeta latini minores*, Leyde 1731, 2 vol. in-4<sup>o</sup>. Le langage des bergers de *Calpurnius* est moins pur & moins naturel que celui des bergers de *Virgile*, ce poëte de la nature & de la raison. *Calpurnius* offre quelques morceaux, où la vie champêtre est peinte avec grace, & le sentiment rendu avec vérité ; mais dans tout le reste, on reconnoit le poëte du 3<sup>e</sup> siècle.

**CALPURNIUS - PISO**, Voyez **PISO**, n<sup>os</sup> I, II, III, &c.

**CALVAIRE**, (Les Filles du) ordre de religieuses, fondé par *Antoinette d'Orléans*, sous la direction du fameux *P. Joseph du Tremblai*, Capucin. Voyez **ANTOINETTE & XII. JOSEPH**.

**CALVART**, (Denys) peintre, né à Anvers en 1552, ouvrit une école à Bologne en Italie, d'où

sortirent le *Guido*, l'*Albani*, le *Dominiquin*, & plusieurs autres grands maîtres dignes d'être ses disciples. *Calvart* possédoit toutes les sciences nécessaires ou même utiles à la peinture : l'architecture, la perspective, l'anatomie. Ses ouvrages les plus remarquables sont à Bologne, à Rome, & Reggio. On les estime pour la disposition, l'ordonnance, la noblesse, le coloris. Ils ont été gravés pour la plupart par *Gilles Sadeler* & par *Augustin Carrache*. Les dessins de ce peintre sont d'ordinaire à la sanguine, à l'encre de la Chine ou à la pierre noire. *Calvart* mourut à Bologne en 1619, à 67 ans.

**CALVERT**, (George) né dans la province d'Yorck en 1582, secrétaire d'état en 1618, se démit de cette charge, & obtint de *Charles I* une permission pour lui & ses descendans, d'établir des colonies dans le Mariland. La douceur & l'humanité furent les seules armes qu'il employa contre les Indiens. Il mourut à Londres en 1632, estimé des Protestans & regretté des Catholiques.

**CALVI**, (Lazaro) fameux peintre de Gènes au 16<sup>e</sup> siècle, a laissé ses principaux ouvrages dans sa patrie.

**CALVIN**, (Jean) naquit à Noyon le 10 juillet 1509, d'un tonnelier, qui devint notaire & procureur fiscal de l'évêché. Sa mère étoit fille d'un cabaretier de Cambrai. *Jean* leur fils fut pourvu à l'âge de 12 ans d'une chapelle dans la cathédrale de Noyon, & quelques années après d'une cure, quoiqu'il n'ait jamais été élevé au sacerdoce. Son père

aimoit mieux faire de lui un avocat qu'un théologien : il semble qu'il prévoyoit les nouveautés qu'il voudroit introduire dans l'Eglise. Après avoir étudié le droit à Orléans, il alla en prendre des leçons à Bourges sous le fameux *Alcias*. C'est là qu'il connut le Luthérien *Wolmar*, qui lui inspira en même temps du goût pour la langue Grecque, & pour la liberté de penser. De Bourges, *Calvin* passa à Paris, où il se fit connoître en 1532, par son *Commentaire* sur les deux livres de *Sénèque*, *De la Clémence*. Ayant mis à la tête de cet ouvrage le nom de *Calvinus*, on l'a depuis appelé *CALVIN*, quoique son véritable nom fût *Caurin*. Ses liaisons avec les partisans de la nouvelle doctrine, & son ardeur à la soutenir, l'obligèrent à quitter Paris. Retiré à Angoulême, il y enseigna le Grec, & y prêcha ses erreurs. Il courut ensuite à Poitiers, à Nérac, de Nérac à Paris; mais, craignant toujours qu'on ne l'arrêtât, il se rendit à Basle. C'est dans cette ville qu'il publia, en 1535, son livre de *l'Institution Chrétienne*, traduit par lui-même en latin, dont la meilleure édition est celle de *Robert Etienne*, 1553, in-folio. Il composa cet ouvrage fameux pour servir d'apologie aux Réformés, condamnés aux flammes par *François I.* C'est l'abrégé de toute sa doctrine. Ce fut le Catéchisme de tous ses disciples. Le plan de *l'Institution* fut dressé sur celui du *Symbole des Apôtres*. Il y a quatre parties dans ce sacré formulaire de doctrine : la première sur Dieu le Père, & sur la création; la seconde sur son divin Fils & sur la rédemption; la troisième sur le Saint-Esprit; la quatrième sur l'Eglise Catholique & les biens spirituels qu'elle possède,

*Calvin* divisa de même son *Institution* en quatre livres, dont chacun répond à une des parties du Symbole. Il le dédia à *François I.*, avec une préface pleine d'éloquence, d'adresse & d'artifice. Dans le corps de l'ouvrage il ne s'écarta guères des sentimens de *Luther*; il enchérit même beaucoup par-dessus : la présence réelle est le seul point sur lequel il ne s'accorde pas avec lui. A travers les expressions fortes dont il se sert en parlant de la présence du Corps & du Sang de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, on voit qu'il pense que le Corps du Sauveur n'est réellement & substantiellement que dans le ciel. En blâmant les erreurs répandues dans cet ouvrage, on doit louer la pureté & l'élégance du style, soit en latin, soit en françois; car le nouvel apôtre le composa dans ces deux langues. On y découvre un esprit subtil & pénétrant, un savant consommé dans l'étude de l'Écriture & des Pères; mais toutes ces qualités sont ternies par le peu de discernement dans le choix des opinions, par des décisions téméraires & des déclamations emportées. Les principales erreurs répandues dans cet ouvrage & dans celui de *la Cène*, sont : que le libre arbitre a été éteint entièrement par le péché, & que Dieu a créé les hommes pour être le partage des démons; non qu'ils l'aient mérité par leurs crimes, mais parce qu'il lui plaît ainsi. Les vœux, si l'on excepte ceux du baptême, sont une tyrannie. Il ne veut ni culte extérieur, ni invocation des Saints, ni chef visible de l'Eglise, ni évêques, ni prêtres, ni fêtes, ni croix, ni bénédictions, ni aucune de ces cérémonies sacrées, que la religion reconnoît être si utiles au culte de Dieu, & la phi-

lofophie être fi néceffaires à des hommes matériels & groffiers, qui ne s'élevent que par les fens à l'adoration de l'Être fuprême. Il n'admet que deux facremens, le *Baptême* & la *Cène*. Il anéantit les indulgences, le purgatoire, la meffe, &c. Le patriarche de la nouvelle Réforme, après différentes courfes en Suiffe & en Italie, vint avec *Farel* s'établir à Genève, où il fut fait prédicateur & professeur en théologie. Une difpute fur la manière de célébrer la Cène, l'en fit chaffer au bout de deux ans, en 1538. Rappelé après trois ans de féjour à Strasbourg, il y fut reçu comme le pape de la nouvelle églife. Genève devint dès-lors le théâtre du Calvinifme. Il y établit une difcipline févère, fonda des confistoires, des colloques, des fynodes, des anciens, des diacres, des surveillans. Il régla la forme des prières & des prêches, la manière de célébrer la Cène, de baptifer, d'enterrer les morts. Auffi bon jurifconfulte que théologien dangereux, il drefsa, de concert avec les magiftrats, un code de lois civiles & eccléfiastiques, approuvé alors par le peuple, & regardé encore aujourd'hui comme le code fondamental de la république. Il fit plus; il rétablit une efpece d'inquifition, une chambre confiftoriale, avec droit de censure & d'excommunication. La rigueur de fon confistoire déplut à divers citoyens de Genève, & fur-tout aux jeunes gens qu'il menaçoit de peines temporelles. « Il femble aux jeunes gens, écrivoit-il à un de fes amis, que je les piffe trop; mais fi la bride ne leur étoit tenue roide, ce feroit pitié... Il y en a un qui eft en danger de payer un écot bien cher; je ne fais fi fa vie n'y demeurera point. » Ainfi

le *Calvinifme*, qu'on a cru être plus favorable à la liberté qui eft l'effence des républiques, eut pour auteur un homme dur jufqu'à la tyrannie. Le médecin *Michel Servet* lui ayant écrit quelques lettres fur le myftère de la Trinité, *Calvin* s'en fervit pour le faire brûler vif, ne penfant plus à ce qu'il avoit écrit lui-même contre les perfécuteurs des hérétiques. D'autres temps, d'autres fentimens. Pourfuiivi en France, il écrivit contre les intolérans; maître à Genève, il foutint qu'il falloit condamner aux flammes ceux qui ne penfoient pas comme lui. *Valentin Gentilis*, autre Arien, commençant à faire du bruit, le patriarche de Genève le fait arrêter, le condamne à faire amende honorable, & l'oblige de fe sauver à Lyon. *Calvin*, la plume à la main, traita fes adverfaires avec un emportement indigne d'un théologien. Il leur prodigue les épithètes de *pourceau*, d'*âne*, de *chien*, de *cheval*, de *taureau*, d'*ivrogne*, d'*enragé*. Lorsque *Charles - Quint* eut réduit, par fes armes victorieufes, la ligue de Smalkalde, le réformateur de Genève l'appela *Tyrant*, *Antiochus*; lui fouhaita un redoublement de goutte, & traita fon frère *Ferdinand de Sardanapale*. Son humeur violente n'empêcha pas qu'il n'eût beaucoup de feftateurs. Ce culte nu & dépouillé de tout, qu'il avoit introduit, fut un appât pour ceux qui croyoient par ce moyen s'élever au-deffus des fens & fe distinguer du vulgaire. *Calvin*, enivré du progrès de fa fefte, mais accablé d'infirmités, mourut à Genève le 27 mai 1564, à 55 ans, laiffant un grand nom, beaucoup d'admirateurs, & encore plus d'ennemis. Il s'étoit marié dans fa 30<sup>e</sup> année, à Strasbourg en 1539: « afin de donner en fa perfonne,

dit le Père *Fabre*, un exemple de la liberté qu'il accordoit à ceux de sa secte, d'user d'une femme, même après avoir fait vœu de continence perpétuelle en prenant les ordres sacrés. » Sa femme se nommoit *Idelette de BURE*, veuve d'un anabaptiste, à laquelle il fit changer de sentimens pour l'épouser. Il n'en eut qu'un fils, qui mourut avant lui. La mère étoit morte en 1549. — On a toujours regardé *Calvin* comme le second chef du Protestantisme. On l'a comparé à *Luther*, plus impétueux & moins souple que lui, mais aussi hardi à enfanter des opinions & aussi ardent à les soutenir. L'Allemand avoit quelque chose de plus original & de plus vif. Le François, inférieur pour le génie, l'emportoit par l'art. Tous deux d'une véhémence extraordinaire; mais le premier plus éloquent de vive voix, & l'autre plus pur, plus correct dans ses écrits. L'amour propre de *Luther* tenoit de son humeur violente; celui de *Calvin* étoit plus délicat, & ne se montroit qu'à demi. Il eut plus de peine à corriger son caractère. *Je suis*, disoit-il, *colère de ma nature : je combats sans cesse contre ce défaut ; mais jusqu'ici s'a été presque sans succès.* Aussi les Genevois, en comparant son humeur bilieuse avec le caractère de *Théodore de Bèze*, qui étoit doux & aimable, disoient, « qu'ils aimeroient mieux être en enfer avec celui-ci, qu'en paradis avec celui-là. » *Calvin* étoit d'ailleurs désintéressé, sobre, laborieux. Il ne laissa en mourant que la valeur de six-vingts écus d'or. Il étoit capable d'un très-grand travail, malgré la foiblesse de son tempérament. Il professoit la théologie trois fois la semaine, & prêchoit au moins tous les huit jours. Il visitoit les malades avec beaucoup

de soin, écoutoit ceux qui s'adressoient à lui pour lui demander des lumières ou des avis, & quoiqu'il reçût beaucoup de visites, il répondoit à toutes les lettres qu'on lui écrivoit. Enfin, s'il se fit des partisans par son esprit, il les conserva par son zèle, son activité & son adresse. Voyez la *VIE* de *Calvin* par *Gillot* : elle est assez estimée. Ses Ouvrages ont été imprimés à Amsterdam en 1667, quoique le titre porte 1671, en 9 vol. in-folio. Les curieux recherchent un *Traité* singulier de cet hérésiarque, pour prouver que les *Ames ne dorment pas jusqu'au jour du jugement*, Paris 1558, in-8.° Ses *Commentaires* sur l'Écriture, font la partie la plus considérable de ses *Œuvres*. L'auteur, très-médiocre hébraïsant, les a remplis, suivant l'abbé de *Longuerue*, de sermons, d'invectives & de sens étrangers. On voit briller dans la plupart de ses autres écrits du savoir, de la pénétration, de la politesse : rien ne le flattoit davantage que la gloire de bien écrire. *Vestphale*, Luthérien, l'ayant traité de déclamateur : « Il a beau faire, répondit *Calvin*, jamais il ne le persuadera à personne; l'univers fait avec quelle force je presse un argument, avec quelle précision je fais écrire... » Et pour prouver qu'il n'est pas déclamateur, il dit à son critique : *Ton école n'est qu'une puante étable à pourceaux.... m'entends-tu, chien ? m'entends-tu bien, frénétique ? m'entends-tu bien, grosse bête ?* Quels mots dans la bouche d'un réformateur ! On a eu bien raison de dire, que si *Luther* & *Calvin* revenoient au monde dans un siècle plus poli & plus éclairé que le leur, ils ne feroient guères plus de bruit que les scolastiques des siècles de barbarie. Cependant le Calvinisme s'est toujours maintenu

à Genève qui fut son berceau, & d'où il se répandit en France, en Hollande & en Angleterre. Il fut la religion dominante des Provinces-Unies, jusqu'en 1572, & quoique, depuis, cette république ait toléré toutes les sectes, le Calvinisme y est toujours la religion de l'État. En Angleterre, il a toujours été en décadence depuis le règne d'*Elisabeth*, malgré les efforts des Puritains & des Presbytériens pour le faire prédominer. Maintenant il n'y est plus guères professé que par des non-Conformistes, quoiqu'il subsiste encore, mais bien mitigé, dans la doctrine de l'église Anglicane. Il est encore dans toute sa vigueur en Écosse, aussi-bien que dans une partie de la Prusse. Des treize cantons Suisses, six sont Calvinistes. La religion est aussi mélangée dans quelques parties de l'Allemagne, comme dans le Palatinat. Mais la religion Catholique commence à y être la dominante, & la fille légitime prendra tôt ou tard la place des bâtarde qui l'avoient chassée... Plusieurs de nos frères séparés ont été frappés de cet argument victorieux de *Bossuet* : « Nous datons du temps des Apôtres, sans interruption & jusqu'à nos jours. Vous êtes de nouveaux venus arrivés d'hier & sans mission; ou réunissez-vous tout-à-fait à nous, ou séparez-vous tout-à-fait; & cessez d'être Chrétiens, si vous ne voulez vous résoudre d'être tout franchement & tout uniment Catholiques. » En France, où le Calvinisme s'étoit introduit sous *François I*, il fit les plus grands ravages. Neuf guerres civiles remplirent ce royaume de carnage & de sang. Sous la minorité de *Charles IX*, la reine *Catherine de Médicis* mita le feu pour conserver son auto-

rité; armant les Protestans contre les Catholiques, & les *Guises* contre les *Bourbons*, pour les accabler les uns par les autres. Cette funeste politique aigrit les plaies de l'État, sans fermer celles de l'Église. Les batailles de Dreux, de Saint-Denys, de Jarnac, de Moncontour, signalèrent le règne de *Charles IX*. Les plus grandes villes étoient alors prises, reprises, saccagées tour à tour par les partis opposés. On faisoit mourir les prisonniers de guerre par des supplices recherchés; on massacroit les citoyens; on inventoit des tourmens nouveaux pour exterminer les prêtres & les moines. Les églises étoient mises en cendre par les prétendus Réformés, & les temples par les Catholiques. Les empoisonnemens & les assassinats n'étoient regardés que comme des vengeances d'ennemis habiles. Enfin, une paix plus funeste que la guerre produisit la *Saint-Barthélemi*, qui mit le comble à tant d'horreurs. Le règne de *Henri III* fut presque aussi malheureux que celui de *Charles IX*; & *Henri IV*, son successeur, ne put remédier à tant de maux, qu'en se faisant Catholique, & en accordant l'Édit de Nantes aux Protestans. La révocation de cet édit, faite en 1685 par *Louis XIV*, n'éteignit point le Calvinisme en France. Presque tous les grands seigneurs l'abandonnèrent; mais le Tiers-état & le peuple conservèrent cette croyance, & l'on compte aujourd'hui environ huit cent mille Calvinistes répandus dans le Languedoc, la Guyenne, le Poitou, le Dauphiné, la Normandie, & dans quelques autres provinces. « Pour bien apprécier les malheurs que la Réforme a causés à la France, dit l'abbé *Pluquet*, il faudroit à la perte qu'elle a faite par

la révocation de l'Édit de Nantes, ajouter tout ce qui a péri dans les supplices & dans les guerres, depuis le premier bûcher qu'on alluma contre les Réformés en France, jusqu'à la révocation de l'Édit de Nantes; tous les citoyens qui sortirent du royaume, depuis le bannissement de *Jean le Clerc*, jusqu'au règne de *Louis XIV*; il faudroit évaluer tout le préjudice que reçurent la population, les mœurs, le progrès de la lumière dans un royaume, où, pendant plus d'un siècle & demi, les citoyens, armés & divisés, se faisoient la guerre comme les Alains; les Huns & les Goths l'avoient faite à l'Europe; en un mot, il faudroit savoir tous les avantages que les étrangers retirèrent de nos malheurs. Voilà les effets que produisit dans la France une Réforme, qui ne rendoit ni la foi plus pure, ni la morale plus parfaite, qui renouveloit une foule d'erreurs condamnées dans les premiers siècles de l'Église; dont les dogmes renversoient les principes de la morale, qui nioit la liberté de l'homme qui jetoit les hommes dans le désespoir, ou leur inspiroit une sécurité funeste; qui ôtoit tout motif pour la pratique de la vertu; qui se séparoit d'une Église, à laquelle les Protestans éclairés sont forcés de reconnoître qu'on ne peut reprocher aucune erreur fondamentale. »

**CALVISIUS**, (Sethon) chronologiste de Grosheh dans la Thuringe, né en 1556, mort à Leipzig 1617, étoit fils d'un pauvre payfan. Il avoit du goût pour la musique, & ce fut en donnant des leçons de cet art, qu'il se procura les moyens de cultiver les lettres. On a de lui plusieurs ouvrages, dont on a fait cas autrefois. Le prin-

cipal est son *Opus Chronologicum*; réimprimé à Franckfort en 1685, in-folio. Les calculs astronomiques sont l'appui de sa chronologie. *Scaliger* & plusieurs autres savans ont fait l'éloge de cet ouvrage. Mais on n'en doit aucun à la critique qu'il publia en 1612, in-4<sup>o</sup>, contre le Calendrier Grégorien, sous le titre d'*Elcnchus Kalendarii à Gregorio XIII comprobati*.

**CALVO**, (Boniface) noble Gênois, cultiva la poésie dans le 13<sup>e</sup> siècle. Pour se soustraire à la fureur des factions, il quitta sa patrie, & se réfugia auprès d'*Alphonse X*, roi de Castille. Le goût de la poésie Provençale qui régnoit à la cour de ce monarque, fut partagé par *Calvo*. On peut juger du mélange bizarre de galanterie & de religion qui régnoit alors, par ce vers du poète Gênois: « Si Dieu vouloit aimer une dame de ce bas-monde, il auroit de quoi se satisfaire dans celle que j'aime. » Il ajouta dans une autre pièce où il déplore la mort de cette amie: « malheureux que je suis! Si je favois un genre de mort pire que la vie qui me reste, je me la donneroie sur le champ; mais ne pouvant le trouver, je continue une vie pleine d'amertume.... Avec elle, ont disparu toutes mes espérances.... Elle disoit & faisoit si bien en tout point, que je ne prie pas Dieu de la recevoir dans son paradis. Le paradis me sembleroit, sans elle, mal meublé de courtoisie. Dieu ne sauroit manquer de la loger où il est. » *Calvo* fut envoyé par *Alphonse*, au comte de Provence, qui lui fit épouser une demoiselle de la maison de *Vintimille*.

**CALVO-GUALBES**, (François de) né à Barcelone en 1627, d'une

famille féconde en grands-hommes, passa au service de la France, après s'être distingué contre les Maures. Il accompagna *Louis XIV* lorsque ce prince alloit conquérir la Hollande, passa des premiers le Rhin, défendit avec intrépidité *Mastricht*, dont il étoit gouverneur, contre le prince d'*Orange*, & le contraignit de lever le siège. Ses services lui méritèrent le grade de lieutenant-général. Il servit en cette qualité en Catalogne, passa à la nage la rivière de *Ponte-Major*, & chargea si rudement les ennemis, que, sans la nuit, le duc de *Bourbonville* leur général eût été fait prisonnier. Il signala sa valeur en 1688 & 1689, & mourut l'année d'après à *Deinse*, à 63 ans. C'étoit un homme intrépide. Les ingénieurs le pressant de rendre *Mastricht*: *Messieurs*, dit-il, je n'entends rien à la défense d'une place; mais tout ce que je sais, c'est que je ne veux pas me rendre.

CALVUS, Voy. LICINIUS.

CALYBÉ, (Mythol.) vieille prêtresse du temple de *Junon*. La furie *Alecto* prit sa figure, pour exciter la haine de *Turnus* contre *Énée*.

CALYCÉ, jeune Grecque, aima un amant perfide. Dans son désespoir, elle se précipita dans la mer du haut d'un rocher. Le poëte *Sisychore* l'avoit célébrée dans ses vers.

CALYCOPIUS, fille d'*Otréus* roi de *Phrygie*, épousa *Thoas* roi de *Lemnos*. C'est la *Vénus*, mère d'*Énée*. Après sa mort, son mari la fit honorer comme une Déesse, institua des fêtes en son honneur, & lui fit élever des temples à *Caphos*, *Amathonte* & à *Byblos*.

CALYPSO, (Mythol.) Nymphé, fille du *Jour*, selon quel-

ques-uns; ou de l'*Océan* & de *Thétis*, selon d'autres. Elle habitoit l'isle d'*Ogygie*, que l'on présumoit être l'isle *Gozo*, où elle reçut favorablement *Ulysse*, qu'une tempête y avoit jeté. Elle l'aima, & vécut sept ans avec lui; mais le héros préféra sa patrie & *Pénélope* à cette *Déesse*, qui lui avoit cependant promis l'immortalité, s'il eût voulu la partager avec elle.

CAMA, (Mythol.) Dieu de l'hymen chez les Indiens, qui lui consacrent la marjolaine. Il porte, comme l'*Amour*, un arc & des flèches.

CAMALDULES; Voyez ROMUALD, (Saint) & AMBROISE le *Camald*.

CAMARGO, (Marie-Anne Cupi de) l'une des plus célèbres danseuses du siècle dernier, naquit à *Bruxelles* le 15 avril 1710. Son grand-père étoit un gentilhomme Italien, qui, s'étant établi en *Flandres*, y épousa une Espagnole, de la noble famille de *Camargo*. Ce fut ce nom que *Marie-Anne Cupi* prit, lorsqu'elle commença de se montrer en public. Elle débuta à *Bruxelles*, vint à *Rouen*, puis à *Paris*, où elle parut avec de plus grands succès dans le ballet, intitulé: *Les Caractères de la Danse*. On remarqua dès lors en elle beaucoup de noblesse, jointe aux graces, à la vivacité, à la légèreté, à la gaieté. Elle quitta l'*Opéra* en 1734, mais elle y rentra six ans après dans le ballet des *Fêtes Grecques & Romaines*; & le public l'applaudit avec transport. Elle se retira du théâtre en 1751, avec une pension de la cour; & depuis sa retraite, jusqu'au 28 avril 1770, que les beaux-arts l'ont perdue, elle se fit



mer par une conduite modeste , raisonnable & chrétienne.

CAMBDEN, (Guillaume) surnommé le *Strabon*, le *Varron* & le *Pausanias* d'Angleterre, naquit à Londres en 1551 d'un peintre. La recherche des antiquités de la Grande - Bretagne l'occupa une partie de sa vie. Il la parcourut en entier, & c'est d'après ses propres observations, qu'il publia sa *Britannia*, la meilleure description qu'on eût encore des îles Britanniques. La reine *Elizabeth* le récompensa par l'office de roi-d'armes du royaume. Il mourut le 9 novembre 1623, à 73 ans, après avoir fondé une chaire d'histoire dans l'université d'Oxford. On a de lui plusieurs ouvrages : I. Son excellente *Description* de l'Angleterre, réimprimée plusieurs fois sous le titre de *Britannia*, vainement attaquée par un nommé *Broock*, & bien accueillie dans tous les temps. La meilleure édition en latin est celle de 1607, & en anglais de 1722 ; & celle de Londres, 1772, 2 volumes in-folio, figures. Cette Description comprend l'Ecosse & l'Irlande ; mais comme il est moins exact que lorsqu'il décrit l'Angleterre, qu'il connoissoit mieux, on lui fit ce distique :

*Perlustras Anglos oculis, Cambdene, duobus,  
Uno oculos Scotos, cæcus Hibernigenas.*

II. Un *Recueil des Historiens d'Angleterre*, en 1602, in-folio, qui fut reçu avec le même applaudissement que sa Description. III. Des *Annales d'Angleterre sous le règne d'Elizabeth*, 1615 & 1627, en 2 vol. in-folio, & Oxford 1717, 3 vol. in-8° : ouvrage exact, & aussi vrai qu'on pouvoit l'attendre d'un

homme qui écrivoit la vie de sa bienfaitrice. IV. Un *Recueil de Lettres*, Londres 1691, in-4°, pleines d'anecdotes sur l'histoire civile & littéraire. Voyez sa *Vie*, par *Smith*, à la tête.

CAMBERT, (N.) musicien François, fut d'abord surintendant de la musique de la reine-mère *Anne d'Auriche*. Il donna, le premier, des opéra en France, conjointement avec l'abbé *Perrin*, qui l'associa au privilège que le roi lui avoit donné pour ce spectacle. *Lulli* l'ayant éclipsé, & ayant obtenu en 1672 le privilège, *Cambert* passa en Angleterre. *Charles II* le fit surintendant de sa musique, charge qu'il exerça jusqu'en 1677, année de sa mort. Il n'avoit pas le génie de *Lulli* ; mais ses mœurs étoient mieux réglées, & son caractère moins satirique. On a de lui les opéra d'*Arane*, de *Pomone* ; quelques *Diverissemens*, & de petits morceaux de musique. Le talent de toucher l'orgue l'avoit d'abord fait connoître.

CAMBIAZI, Voy. CANGIAGE.

CAMBIS, (Marguerite de) baronne d'Aigremont en Languedoc, a traduit une *Lettre de Boécès* sur la consolation, & un ouvrage de *Jean-Georges Triffin*, intitulé : les *Devoirs du veuvage*. Elle est morte à la fin du seizième siècle.

CAMBIS-VELLÉRON, (Joseph-Louis-Dominique, marquis de) d'une famille ancienne du comtat Venaissin, ancien capitaine de dragons, & colonel-général de l'infanterie du Comtat & d'Avignon, naquit dans cette ville en 1706, & y mourut en 1772. Son goût pour les livres, qu'il connoissoit en littérateur habile, lui avoit fait amasser des richesses nombreuses en ce genre ; sa bi-

bliothèque étoit une des plus belles de la province. Il se propofoit de la rendre publique , lorsque la mort l'enleva. Nous avons de lui : I. Un *Catalogue raisonné* des manuscrits de son cabinet, 2 vol. in-4°, où l'on trouve des choses curieuses & recherchées. II. *Additions ou Mémoires historiques de la vie de Roger de Saint-Lary de Bellegarde*, in-12, 1767. Il avoit amassé beaucoup de matériaux pour l'histoire de sa patrie. Le marquis de Cambis étoit un vrai philosophe Chrétien, d'un caractère sérieux, d'une ame ferme, aimant la vertu & l'inspirant par son exemple.

**CAMBOLAS**, (Jean de) président au parlement de Toulouse, ramassa les *Décisions notables* de sa compagnie, que son fils publia long-temps après la mort de son père, en 1659, in-folio ; & qu'on a réimprimées en 1735, in-4°.

**CAMBRA**, fille de *Belin*, un des anciens rois Bretons, fut belle, savante & grande mathématicienne. *Jean Pits*, dit qu'elle inventa la manière de construire & de fortifier les citadelles.

**CAMBRY**, (Jeanne de) née à Tournai, fille de *Michel de Cambry*, docteur en droit, joignit à la beauté, les dons de l'esprit & toutes les qualités qui peuvent assurer des succès dans le monde. Elle préféra de se consacrer à Dieu, dans l'ordre de *Saint-Augustin*, & se fit recluse à Lille, où elle mourut le 19 juillet 1639. On lui doit divers ouvrages de piété. Celui qui a pour titre : *Traité de la ruine de l'amour propre*, eut trois éditions en peu d'années.

**CAMBYSE**, fils & successeur de *Cyrus*, l'an 529 avant J. C.,

porta la guerre en Egypte pour la punir de sa révolte. Ne pouvant s'en ouvrir l'entrée qu'en se rendant maître de Peluse, il passa dans un assaut au premier rang, des chats, des chiens, des brebis & d'autres animaux, que les Egyptiens révéroient comme sacrés. Les assiégés n'osant tirer sur leurs dieux, ce stratagème ouvrit la place aux assiégeans. *Cambyse*, vainqueur de l'Egypte par une bataille qui décida du sort de ce royaume, tourna ses armes contre les Ammoniens. Il détacha cinquante mille hommes pour ravager le pays, & pour détruire le fameux temple de *Jupiter-Ammon*. La faim, la soif, le vent du midi, le sable, détruisirent cette troupe de brigands. *Cambyse* ne fut pas plus heureux dans son expédition contre les Ethiopiens : une cruelle famine qui les réduisit à se manger les uns les autres, le contraignit de retourner sur ses pas. Il vint à Thèbes, où il pillâ & brûla tous les temples. De là, il se rendit à Memphis, fit massacrer les prêtres du dieu *Apis*, & le tua lui-même d'un coup de poignard, indigné qu'un veau fut l'objet du culte de ce peuple. Il quitta l'Egypte pour retourner en Perse, où le faux *Smerdis* s'étoit fait proclamer roi. Il mourut peu de temps après, d'une blessure à la cuisse, que lui fit son épée en montant à cheval, l'an 525 avant J. C. Tous les historiens le représentent comme un tyran emporté. Les meurtres étoient des jeux pour lui : *Voyez* **PREXASPE**. Ce prince sanguinaire tua son frère dans un accès de frénésie, & d'un coup de pied dans le ventre, *Mérod* sa soeur, devenue sa femme, & pour lors enceinte.

**CAMDEN**, *Voy.* **CAMDEN**.

**I. CAMÉRARIUS**, (Joachim) né à Bamberg en 1500, se fit un nom célèbre par l'étendue de ses connoissances. Il possédoit les langues, l'histoire, les mathématiques, la médecine, la politique & l'éloquence. *Charles - Quint*, *Maximilien II* & quelques autres princes, l'honorèrent de leur estime. On a de lui des essais de traduction de *Démophilènes*, de *Xénophon*, d'*Homère*, de *Lucien*, de *Galien*, &c. Il mourut âgé de 74 ans, en 1574 à Leipzig, où il avoit été recteur de l'université en 1544. Il vit avec fermeté l'approche de la mort, & il fit les vers suivans dans les derniers jours de sa maladie :

*Morte nihil tempestivâ esse optatius, aiunt ;  
Sed tempestivam quis putat esse suam ?  
Qui putat, ille sapit ; namque  
ut fatalia vita,  
Sic & quisque sua tempora mortis  
habet.*

Le président de Thou dit qu'il avoit été excellent homme de cheval. Son traité intitulé, *Hippocomicon* ou *l'Art d'élever les Chevaux*, fut recherché dans son temps.

**II. CAMÉRARIUS**, (Joachim) fils du précédent, & plus profond que son père dans la connoissance de la médecine, naquit à Nuremberg en 1534. Il se refusa à plusieurs princes, qui voulurent l'avoir auprès d'eux, pour se livrer entièrement à la chimie & à la botanique. On a de lui plusieurs ouvrages dans ce dernier genre. I. *Hortus medicus*, Nuremberg 1654, in-4.° II. *De Plantis*, 1586, in-4.° III. *Epistola*. IV. *Electa Georgica sive Opuscula de re rusticâ*, ibid. 1596 in-8.° Ce dernier livre est recherché. V. *La Vie de Ph. Mélanchton* aussi en

latin ; 1655, in-8.° L'auteur mourut en 1598 à 68 ans, avec la réputation d'habile médecin. — Voyez **EOBANUS**.

**CAMÉRON**, (Jean) professeur de Grec à Glasgow en Ecosse, sa patrie, passa en France, enseigna à Bergerac, à Sedan, à Saumur & à Montauban. C'étoit un Protestant modéré. S'étant opposé en 1625 à la fureur des Huguenots révoltés contre *Louis XIII*, il les irrita tellement, qu'un d'eux faillit à le faire expirer sous le bâton. Il mourut peu de mois après à Montauban, à 46 ans. Il étoit persuadé qu'on pouvoit se sauver dans l'Eglise Romaine ; & il en suivit, à quelque chose près, la doctrine sur la grâce, dans son écrit intitulé : *Defensio de Gratiâ*, à Saumur, 1624, in-8.° Sa modération le fit détester par les fanatiques de son parti ; mais elle lui mérita l'estime des gens impartiaux. Il se l'étoit déjà acquise par ses talens, son érudition, & son caractère aimable. Parmi ses ouvrages, on distingue son *Myrothecium Evangelicum*, à Saumur 1677, 3 vol. in-4°, qu'on a inséré dans les *Critiques* d'Angleterre : il est plein de remarques, où son savoir brille autant que son jugement. On loue encore ses *Leçons de Théologie*, Saumur 1626 & 1628, 3 vol. in-4° ; & Genève 1659, in-folio : écrites d'un style un peu diffus, mais net.

**CAMÉRTUS**, chef des Rutules, épousa *Juturne*, sœur de *Turnus*. *Virgile* en parle dans le 12<sup>e</sup> livre de l'*Enéide*.

**CAM - HI**, empereur de la Chine, s'est rendu célèbre dans sa nation par son équité & ses lumières, & chez les étrangers, par l'accueil dont il honora les artistes

artistes & les savans Européens. *Cam-Hi* étoit bon poëte, & avoit beaucoup d'imagination & de sensibilité. Étant allé visiter les provinces intérieures de son empire, il fut défolé d'y retrouver encore un plusieurs endroits, malgré ses soins, le spectacle de la misère & du malheur du peuple. Il en contracta une mélancolie, qui le conduisit au tombeau, en 1724. Son quatrième fils, *Young-Tcheng* lui a succédé ; & , après avoir régné onze ans, il a laissé l'empire, en 1735, à son fils *Kien-Long*.

**CAMILLA**, (La Signora) sœur du pape *Sixte-Quint*, vint à Rome après l'élection de son frère en 1585. Les cardinaux de *Médicis d'Est* & *Alexandrin*, firent habiller cette payfanne en princesse, pour faire leur cour au pape, qui ne voulut pas la reconnoître sous ces habits magnifiques. Le lendemain *Camilla* étant retournée au Vatican, vêtue avec plus de simplicité ; *Sixte-Quint* lui dit en l'embrassant : *Vous êtes à présent ma sœur, & je ne prétends pas qu'un autre que moi vous donne la qualité de Princesse.* — *Camilla* lui demanda pour toute grâce, d'accorder des indulgences à une confrérie de Naples, dont on l'avoit faite la protectrice. *Sixte-Quint* la logea au palais de *Sainte-Marie-Majeure*, & lui donna une pension.

**I. CAMILLE**, (*Camilla*) fille de *Mitabe* roi des Volques, fut consacrée à *Diana* par son père, qui se trouvoit dans un péril pressé certain de la perdre. Cette héroïne soutint long-temps en personne l'armée de *Turnus*, contre *Énée*. Personne ne la surpassoit à la course, ni à faire des armes. Elle fut tuée en trahison par *Atrius*, qui la perça d'un coup de javelot.

Tome III.

**II. CAMILLE**, (*Marcus-Furius Camillus*) général Romain, illustre par ses vertus militaires & civiles, fut créé dictateur, & termina glorieusement le siège de *Vèies*, qui depuis dix ans occupoit les principales forces de la république. Après avoir triomphé des *Volques*, il porta ses armes contre les *Faliskes*, l'an 396 avant *Jésus-Christ*. Leur ville capitale se rendit à sa générosité, comme *Vèies* s'étoit rendue à son courage. Un maître d'école lui ayant amené la jeunesse dont il étoit chargé, *Camille* frémit d'horreur en voyant cette perfidie. « Apprends, traître, lui dit-il, que si nous avons les armes à la main, ce n'est pas pour nous en servir contre un âge qu'on épargne même dans le fagacement des villes. » Aussi-tôt il fit dépouiller ce perfide, en ordonnant à ses élèves de le remener à la ville à coups de verges. Les *Faliskes*, touchés de sa grandeur d'ame, se donnèrent de bon coeur à la république. De si grands services méritoient une reconnaissance signalée ; mais Rome fut ingrate. Un Romain ayant osé l'accuser d'avoir détourné une partie du butin fait à *Vèies*, il s'exila volontairement, & il fut condamné à l'amende par contumace. Ce grand homme, quittant sa patrie, demanda, dit-on, aux Dieux, que s'il étoit innocent, ils réduisissent bientôt les Romains à la nécessité de le regretter. Ses vœux ne tardèrent pas d'être accomplis. Les Gaulois s'étant présentés devant Rome, le sénat sentant le besoin qu'il avoit d'un homme qui seul valoit une armée, cassa l'acte de sa condamnation, & le créa dictateur pour la seconde fois. Le tribun *Sulpitius* étoit convenu avec *Brennus*, général Gaulois, d'une somme, moyennant laquelle il

D

dévoit se retirer. *Camille* survenu avec son armée dans le moment qu'on alloit consommer cet infame marché, se présenta dans le milieu de l'assemblée, & dit au barbare : *Rome ne traite point avec ses ennemis, lorsqu'ils sont sur ses terres; ce sera le fer, & non l'or, qui nous rachètera. En qualité de dictateur, je romps un traité qu'on n'a pu faire sans mon ordre.* Sur le champ on court aux armes, & de part & d'autre on se bat avec fureur. Les Gaulois, après avoir long-temps soutenu l'effort des Romains, furent obligés de prendre la fuite. Les vainqueurs les poursuivirent fort loin, & quelques jours après *Camille* les battit une seconde fois près de Gabiès, prit leur camp, & passa au fil de l'épée tout ce qui s'y trouva. Le dictateur entra à Rome en triomphe; on célébra sa valeur & ses vertus; on lui donna les noms de *Romulus*, de *Père de la Patrie*, de *Second Fondateur de Rome*. Après avoir sauvé la république par ses armes, il la sauva encore une fois par sa prudence. La dictature de ce grand homme ayant été prolongée, il calma les factions excitées par les tribuns parmi le peuple; qui vouloit s'établir à Veies; il l'engagea à demeurer à Rome & à rebâtir la ville, qui se releva bientôt de ses ruines. A peine la dictature de *Camille* étoit expirée, que tous les peuples de l'Étrurie se liguerent contre la république, tandis que les Latins & les Herniques abandonnoient son alliance. Dans des circonstances si critiques, si fallut élire un dictateur, & *Camille* le fut pour la troisième fois l'an 387 avant Jésus-Christ. Ayant enrôlé les jeunes gens & les vieillards en état de porter les armes, il mit les Étruriens en fuite, & força les Volques à recevoir la loi des Romains. H

défit ensuite les Herniques & les Latins, & obtint pour son retour un troisième triomphe. Nommé tribun militaire trois ans après, il remporta sur les Volques, habitans d'Anium, une victoire complète, reprit sur eux plusieurs villes, & revint avec son armée à Rome, où il fut reçu comme le héros de la république. On consacra dans le temple de *Junon* trois coupes d'or inscrites de son nom. Les Volques, toujours prompts à saisir l'occasion de la guerre, la renouvelèrent quelque temps après. *Camille*, tribun militaire pour la sixième fois, fut forcé de reprendre le commandement de l'armée. *Marcus Furius*, son collègue, méprisant sa vieillesse, voulut livrer bataille malgré lui. *Camille*, se méfiant de sa jeunesse & de son impétuosité, monta sur une éminence, pour voir le sort du combat, & pour y remédier au besoin. Le présomptueux *Furius* se laissa tromper par une feinte retraite des Volques. Revenus tout-à-coup, ils tombèrent sur les Romains que trop de vivacité dans la poursuite avoit mis en désordre. *Camille* accourt à l'instant avec le corps de réserve, rallie les troupes & les ramène au combat; & après une action fort vive, il force les ennemis à prendre la fuite, s'empare de leur camp, & l'abandonne en proie aux soldats. Cette guerre étant finie, une nouvelle invasion des Gaulois alarma Rome. *Camille*, quoiqu'accablé d'années, fut appelé à la dictature pour la septième fois. Ayant appris que l'ennemi étoit sur le bord de l'Anio, il s'y rendit avec son armée & la plaça sur une hauteur qui avoit plusieurs enfoncemens, de façon qu'il déroba aux Gaulois la vue d'une partie de ses troupes. Pour mieux les tromper, il se tint ren-

fermé dans son camp, & lorsqu'ils s'étoient dispersés pour ravager les campagnes des environs, il descendit dans la plaine & tomba sur eux si à propos, qu'il prit & pilla leur camp, après en avoir tué un grand nombre sur le champ de bataille & avoir dispersé tous les autres. Cet homme illustre mourut de la peste l'an 365 avant Jésus-Christ, après avoir apaisé une nouvelle sédition, & avoir retenu sa patrie sur le bord du précipice, où le choc des divers intérêts, l'orgueil des chevaliers & l'emportement du peuple alloient l'entraîner. Aussi lui éleva-t-on une statue équestre dans le marché de Rome. — Consultez l'article de BRENNUS, dans lequel vous verrez que *Tite-Live* & *Plutarque* ne sont pas d'accord avec *Polybe* sur la sortie des Gaulois de Rome. *Tite-Live* en attribue tout l'honneur à *Camille*, & nous l'avons suivi, sans répondre de ce fait.

III. CAMILLE, (Jacoma-Antonia VÉRONÈSE) née à Venise en 1735, fut réunir dès l'âge le plus tendre, aux agrémens d'une danse vive & gracieuse, les talens d'une excellente actrice. Elle débuta en 1744, à l'âge de neuf ans, dans un ballet, & trois ans après dans le comique, avec un égal avantage; elle fit présager dès-lors la renommée qu'elle mérita dans la suite. On lui dut les succès des ballets de la Comédie Italienne, & sur-tout ceux de l'*Esprit Follet* & des *Enfans vendangeurs*. La comédie des *Tableaux*, par *Pannard*, lui fit recueillir tous les suffrages, soit comme danseuse, soit comme actrice. Une simplicité sentimentale, un naturel exquis, le mérite de son jeu qu'aideroit une physionomie noble & agréable, une extrême modestie, la distin-

guèrent. Elle est morte à Paris, en 1768.

IV. CAMILLE, (Saint) Voyez LELLIS.

CAMILLIANI, (François) élève du célèbre sculpteur *Bandinelli*, naquit à Florence dans le 16<sup>e</sup> siècle, & excella dans les morceaux de sculpture destinés à l'embellissement des jardins. Les figures des fleuves *Arno* & *Mugnon*, dont il orna à Florence ceux de dom *Louis de Tolède*, sont justement renommés. Il employa quinze ans de sa vie à décorer ces jardins.

CAMILLO, (François) peintre; natif de Madrid & originaire de Florence, fut renommé pour la fraîcheur de son coloris. Il s'adonna avec succès aux sujets de dévotion, & parmi une foule d'excellens tableaux dont il orna plusieurs églises d'Espagne, on a distingué comme ses chefs-d'œuvre, celui de *Sainte-Marie Égyptienne*, dans l'église des Capucins d'Alcala-de-Hénarès; & un autre, où l'abbé *Zozime* est peint donnant la communion à la même Sainte. La grande habitude qu'il avoit acquise dans ce genre, lui fit ensuite commettre des inconvenances dans les figures, lorsqu'il voulut traiter les sujets profanes, où il donnoit toujours à ses héros, la physionomie de ses saints. Il est mort à Madrid en 1671, & a laissé un élève nommé *André Devargas*, qui a mérité de voir confondre ses ouvrages avec ceux de son maître.

CAMILLO-PORCIO, Voyez CORDES, n<sup>o</sup> I.

CAMILLY, Voyez CHAMILLY. On a donné sous ces deux noms les *Lettres Portugaises*; mais le chevalier de *Camilly* mort en 1733

auquel le continuateur de l'*Advocat* en attribue la publication, n'a pas pu faire ce présent au public, puisque la 1<sup>re</sup> édition est de 1682.

**CAMIRO & CLYTIE**, (Mythol.) filles de *Pandare*, restèrent jeunes orphelines. *Vénus* les fit élèves, & pria *Jupiter* de les marier; mais ce dieu irrité contre leur père, chargea au contraire les *Marpies* de les livrer aux *Furies*.

**CAMMA**, dame de Galatie, n'est connue que par le trait suivant. *Sinoris*, amoureux de *Camma*, assassina, pour la posséder, *Sinatus* son époux. La vengeance que la veuve tira du meurtrier, a immortalisé son amour & son audace. Après avoir résisté aux présens & aux sollicitations de *Sinoris*, elle craignit qu'il n'y ajoutât bientôt la violence, & feignit de consentir à l'épouser. Elle le fit venir dans le temple de *Diane*, dont elle étoit prêtresse, comme pour rendre leur union plus solennelle. C'étoit la coutume que l'époux & l'épouse fussent ensemble dans la même soupe: *Camma*, après avoir prononcé les paroles sacrées, & fait le serment ordinaire, prit la première le vase qu'elle avoit rempli de poison, & après avoir bu, la présenta à *Sinoris*, qui ne soupçonnant aucun artifice, avala sans défiance la coupe fatale. Alors *Camma* transportée de joie, s'écria qu'elle mouroit contente, puisque son époux étoit vengé. Ils expirèrent bientôt l'un & l'autre. Ce trait historique a fourni à *Thomas Corneille* le sujet d'une de ses tragédies.

**CAMENA**, (Mythol.) divinité Romaine, simoit la jeunesse & lui inspiroit le goût du chant.

**CAMOËNS**, (Louis de) d'une ancienne famille de Portugal, originaire d'Espagne, naquit à Lisbonne vers 1517. Une imagination vive, beaucoup d'ardeur pour la gloire & la poésie, annoncèrent de bonne heure ce qu'il pouvoit devenir. Il parut à la cour, & y essuya des disgrâces. Exilé à Santaren dans l'Éstramadure, il chanta son exil comme *Ovide*, & se garda bien de l'attribuer à ses satires trop emportées & à ses galanteries peu discrètes. Ayant obtenu la permission de servir dans l'armée navale qui alloit secourir Ceuta en Afrique, il perdit un œil dans un combat. De retour dans sa patrie, & obligé de la quitter de nouveau, il s'embarqua pour Goa en 1553. Son esprit & ses agréments lui firent bientôt des amis, que son humeur satirique lui fit perdre. Le viceroi l'exila sur les frontières de la Chine. Il fit naufrage en y allant, & se sauva à la nage, tenant son Poème de la *Lusiade* de la main droite, & nageant de la gauche. Cinq ans après, il revint à Goa, d'où il repassa en Europe, avec son Poème, le seul trésor qui lui restoit. La publication de cet ouvrage, recherché avec ardeur & applaudi avec transport, lui attirâ de grands éloges, & rien de plus. Le roi *Sébastien* lui accorda une pension d'environ vingt écus, qui ne le tira pas de la misère. Obligé de se montrer à la cour, il y paroïssoit le jour comme un poète indigent, & le soir il envoyoit son esclave pour mendier de pain en pain. Cet esclave, plus sensible que les courtisans & les compatriotes du poète, l'avoit suivi des Indes, & ne le quitta qu'à la mort. Le chagrin & l'indigence hâtèrent celle de *Camoëns*: elle arriva en 1579. Il étoit âgé d'environ

62 ans, & n'avoit point été marié. Il mourut dans un hôpital, en reprochant à ses concitoyens leur ingratitude. On mit sur son tombeau cette épitaphe : *Ci-gît LOUIS CAMOËNS, prince des Poètes de son temps.* Nous trouvons dans le recueil des épitaphes, celle-ci qui est plus philosophique :

*Plus célèbre après son trépas,  
Que fortuné pendant sa vie,  
Ci-gît qui ne recueillit pas  
Les lauriers d'Is à son glé.*

Sa taille étoit au-dessous de l'ordinaire, mais bien proportionnée. Il avoit le visage plein, le teint blanc, de belles couleurs, des yeux grands & animés, les cheveux blonds, le nez aquilin, le front élevé. Son air serein & ouvert prévenoit avantageusement en sa faveur. On dit qu'il étoit d'une société douce & aimable; que son courage d'esprit égaloit celui qu'il montra dans les combats, & qu'il supportoit les malheurs comme il avoit bravé les dangers. Il étoit enclin aux plaisirs & à l'amour, plus libéral qu'il ne convient de l'être quand on n'a qu'une fortune précaire; porté à la raillerie & à la satire, que l'on ne pardonne jamais à ceux qui ont une supériorité réelle. L'Espagne & le Portugal le comblièrent d'éloges, & il faut avouer qu'il les méritoit à certains égards. Sans marcher sur les traces d'*Homère* ni de *Virgile*, l'auteur de la *Lusiade* a plu & plaît encore. Son poème ne sera, si l'on veut, que la relation d'un voyageur poète, & l'Histoire de la découverte des Indes Orientales par les Portugais; mais cette relation est ornée de quelques fictions hardies & neuves. Son épisode d'*Isès de Castro* est d'une beauté touchante. La description du géant *Adamastor*, gar-

dien du cap des Tourmentes, est un morceau égal à tout ce que l'imagination des plus grands poètes a pu produire. « Dans presque tout le reste, ce n'est que l'Histoire du Portugal, dit *La Harpe*, amenée en épisodes qui se succèdent avantageusement, & qui souvent sont mal fondés. Il n'y a ni d'effets grands dangers, ni des situations assez attachantes, ni des personnages assez héroïques pour former la fable d'un poème. L'auteur manque de l'imagination qui invente; mais il a l'imagination qui peint. » En général, il y a de la vérité & de la chaleur dans ses descriptions. Les lieux, les mœurs, les caractères y sont bien représentés, les images variées, les passions bien rendues, les récits charmans. Le poète passe avec une facilité surprenante du sublime au gracieux, & du gracieux au sublime. C'est en faveur de ces beautés, qu'on a pardonné à *Camoëns* le peu de liaison qui règne dans son ouvrage, le ridicule mêlé souvent avec le beau, le mélange monstrueux des Dieux du Paganisme avec les Saints de la religion Chrétienne. *Mars* s'y trouve à côté de *Jésus-CHRIST*, & *Bacchus* avec la Sainte *Vierge*. *Vénus*, aldée des conseils du Père Éternel, & secondée des flèches de *Cupidon*, tend les *Néréides* amoureuses des Portugais dans cette île enchantée, dont *Camoëns* fait une description si voluptueuse. La *Lusiade* fut imprimée à Lisbonne, en 1572; in-folio; & réimprimée à Paris 1759, en 3 vol. in-11. Malgré ses défauts, elle a été traduite en plusieurs langues. La meilleure version que nous en eussions en France, étoit celle de *du Rarrois de Castro*, 1735, en 3 vol. in-12, avec des notes trop longues de la moitié, & une vie de l'auteur assez



inexacte; mais celle que *La Harpe* a publiée en 1776, en 2 vol. in-8°, vaut infiniment mieux. On a encore de *Camœns* un *Recueil de Poësies*, moins connues que sa *Lusiad.*

**CAMOR** ou **CAMO**, ( *Pierre de* ) marchand de Toulouse en 1320, fut l'un des sept présidens de l'académie du *Gai-Saber*; devenue celle des *Jeux Floraux*. Il est resté de lui quelques *Chansons*.

**CAMOUX**, ( *Annibal* ) un des plus célèbres centenaires de ce siècle, naquit à Nice le 19 mai 1638, c'est-à-dire, la même année précisément que *Louis XIV.* Il commença sa longue carrière par être manoeuvre. S'étant rendu ensuite à Marseille en 1650, il servit sur les galères en qualité de soldat. Après un très-long service, & ayant atteint sa centième année, il fut gratifié par le roi d'une pension de trois cents livres. Cet homme vivace n'étoit nullement cassé, & marchoit fort droit. On ne remarquoit son grand âge qu'à ses rides, à ses cheveux blancs, & à un peu de surdité. Il bêchoit la terre, vivoit d'alimens grossiers, & buvoit beaucoup de vin. Il mâchoit continuellement de la racine d'angelique; il attribuoit à cet usage, qu'il tenoit d'un vieil hermite, la longue durée de sa vie. Il mourut à Marseille le 18 août 1759, âgé de 121 ans & trois mois, après une légère maladie de dix jours, l'unique peut-être qu'il eût eue. On a publié sa *Vie* in-12.

**CAMPANELLA**, ( *Thomas* ) Dominicain Calabrois, né dans un petit bourg nommé *Stillo*, en 1568, se distingua dans sa jeunesse, contre un vieux professeur de son ordre dans une dispute publique. Le vieillard, irrité d'avoir été em-

barrassé par un jeune homme, alla l'accuser d'avoir voulu livrer la ville de Naples aux ennemis de l'Etat; & ce qui n'étoit pas moins grave, d'avoir des sentimens erronés. *Campanella* paya ses argumens par 27 ans de prison. Il y essuya jusqu'à sept fois la question pendant 24 heures de suite, & n'en sortit qu'à la sollicitation du pape *Urbain VIII.* Il vint à Paris en 1624, fut protégé par le cardinal de *Richelieu*, & y mourut en 1639, à 71 ans, pour avoir pris de l'antimoine. On a de lui des écrits de philosophie & de théologie, dans lesquels il se montre plus singulier que judicieux: Il avoit de l'esprit, mais peu de jugement; & il fut encore un de ces écrivains qui se plaignent toujours des autres, & n'ont à se plaindre que d'eux-mêmes. Celui de tous ses ouvrages qui a fait le plus de bruit, est son *Atheïsmus triumphatus*, à Rome in-folio, 1631; Paris 1636, in-4°. Quoique les bibliographes rangent ordinairement cet ouvrage parmi les apologistes de la religion, on prétend qu'il seroit mieux placé parmi ses adversaires. En faisant semblant d'y combattre les Athées, *Campanella* semble les favoriser, en répondant très-foiblement aux argumens qu'il leur prête. Voilà pourquoi l'on a dit qu'il auroit dû l'intituler, *Atheïsmus triumphans*. C'est la seule raison qui peut le faire rechercher, quoiqu'il ne mérite pas d'être lu. Sa *Monarchia Messie*, 1633, in-4°, est encore au nombre de ces livres qu'on recherche & qu'on méprise. On lui doit aussi: I. *La cité du Soleil*, roman politique dans le genre de *l'Entopie*, imprimé plusieurs fois, & la dernière à Utrecht en 1643, in-12, à la suite du *Mundus alter de Hall*. L'auteur y demande la communauté des femmes, & y ap-

gelle souvent l'astrologie judiciaire au secours des événemens. II. *De Monarchiâ Hispanicâ discursus*, Amsterdam 1653, in-12. Ce livre a été traduit en allemand, & augmenté par *Besaldas*. Il y en a aussi une Traduction angloise imprimée à Londres en 1654, in-4.° L'auteur y indique au roi d'Espagne, les moyens de parvenir à la monarchie universelle.

CAMPANI, (Mathieu) né dans le diocèse de Spolète, curé à Rome, enseigna dans un écrit estimé des savans, la manière de bien railler les verres des lunettes. On lui doit aussi les pendules nommées nuettes, parce que leur mouvement ne fait aucun bruit, & cette lanterne employée depuis dans la lanterne magique, par le moyen de laquelle les heures paroissent pendant la nuit peintes distinctement sur un drap. Les autres inventions dont on lui est redevable, répandirent son nom dans l'Europe. C'est avec un télescope de *Campani*, que *Cassini* découvrit les deux satellites les plus proches de *Saturne*. — *Joseph CAMPANI*, son cadet & son élève, exécutoit avec beaucoup de justice ce que son frère imaginait. Ces deux artistes ingénieux vivoient encore en 1678:

I. CAMPANIUS, savant mathématicien de Lombardie, dans le 11<sup>e</sup> siècle, dont on a *Enallidâ data*, Venet. 1482, in-folio. *Elementa*, Basilee, 1546, in-folio.

II. CAMPANUS, (Jean.- Antoine) naquit en 1427, suivant *Nicéron*, à *Cavella* dans la Campagne de Rome, & suivant d'autres, près de Capoue; d'une payzanne qui accoucha de lui sous un laurier. De berger, devenu valet d'un curé, il apprit assez de latin sous

son nouveau maître, pour être précepteur à Naples. Ses talens lui ayant acquis de la réputation, *Pie II* le nomma évêque de *Crotona* & ensuite de *Teramo*. *Paul II* & *Sixte IV* l'employèrent dans des affaires très-difficiles. Ce dernier pontife le soupçonnant d'être entré dans une conspiration tramée contre lui, le banait de toutes les terres de l'Eglise. On attribua sur-tout sa disgrâce à la lettre qu'il écrivit à *Sixte IV*, en faveur des habitans de *Cita-di-Castello*, assiégés par les troupes papales. *Qu'est-ce que tout ceci, lui disoit-il; sinon une barbarie digne des Turcs, & non une conduite chrétienne de sacerdotale?* CAMPANUS, consumé par la maladie & le chagrin, mourut à *Siene* en 1477, à 50 ans. Il avoit signalé plusieurs fois son éloquence dans des actions publiques, entr'autres à la diète de *Ratisbonne*. L'Allemagne bien moins florissante alors qu'aujourd'hui, lui déplut si fort, qu'à son retour en Italie, ce vénérable prélat se trouvant au haut des Alpes, abaissa ses culottes, & dit en tournant le derrière à l'Allemagne :

*Aspicit nudatas, barbara terra, nates.*

Parmi ses illustres amis; on distinguoit le cardinal *Bessarion*. *Campanus* fit un jour vingt vers à la louange de ce cardinal; qu'il fit chanter en carnaval, par des musiciens masqués. Ils plurent si fort à *Bessarion*, qu'il donna aux musiciens autant de ducats qu'il y avoit de vers; & comme *Campanus* feignoit d'en ignorer l'auteur, *Bessarion* lui dit en lui prenant la main: *Où sont ces doigts, Campani, qui ont écrit de moi tant de mensonges?* & lui mit au doigt une hague de 60 ducats. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages écrits quelquefois avec licence, mais presque tou-

jours avec politesse & avec esprit. On peut dire de son style, *SAPIT ANTIQUITATEM*, du moins dans les endroits qu'il s'est donné la peine de limer. *Politian* dit dans l'épigramme qu'il lui fit :

*Mi joca disiderunt Charitus ; nigro  
fale Momus ,  
Mercurius niveo , iussit utroque  
Venus.*

Ses principales productions sont : I. *Epistola & Poëmata*, à Leipzig, 1707, in-8.° II. *Andrea Brachii Vita*, qui a été traduite par *Nicolas Piccini*. III. *Titi Livii Decades*, ex edit. *Camp.* 3 vol. in-fol. IV. *Opera varia*, in-fol., à Rome 1495 : rare.

**CAMPASPE** ou **PANCASTE**, l'une des plus belles femmes de l'Asie, devint favorite d'*Alexandre*, qui la fit peindre par *Apelles*. Le peintre ne put voir tant de charmes sans devenir éperdument amoureux ; & *Alexandre* eut la générosité de lui céder *Campaspe*. Ce trait a fait le sujet d'un opéra moderne.

**CAMPÉ**, ( Mythol. ) geolière des Enfers, ne voulut pas en laisser forer les Titans qui desiroient marcher au secours de *Jupiter*. Ce dieu la plongea dans le Tartare, pour la punir.

**CAMPEGGE**, ( Laurent ) Bolognois, cardinal de la création de *Léon X*, avoit été marié avant que d'entrer dans l'état ecclésiastique. *Clément VII* l'envoya en 1524 en Allemagne avec la qualité de légat, pour assister à une nouvelle diète convoquée à Nuremberg ; mais il ne put rien obtenir de cette assemblée. Quatre ans après, en 1528, on l'envoya à Londres pour être adjoint de *Wolsey*, dans le jugement sur le divorce de *Henri VIII*

avec *Catherine d'Aragon*. Il dit à l'un & à l'autre ce qu'ils devoient attendre d'un légat sage & pacifique. Il alléguait au roi le tort qu'il faisoit à sa réputation, le mécontentement des Anglois, le désespoir d'une princesse pleine de vertu & de raison. N'ayant pu rien obtenir de l'opiniâtreté de *Henri*, il voulut persuader à la reine de se laisser séparer d'un époux, dont elle n'avoit ni le cœur, ni la confiance ; de sacrifier sa volonté au repos de l'Europe, menacée de la guerre & d'un schisme. *Campegge* n'ayant rien pu conclure, revint à Rome, & y mourut en 1539. On trouve plusieurs de ses Lettres, importantes pour l'histoire de son temps, dans le recueil intitulé : *Epistolarum miscellaneorum libri X*, à Basse, 1550, in-folio.

**CAMPEN**, ( Jacques ) architecte, né à Harlem d'une famille illustre, s'est rendu célèbre par la reconstruction de l'Hôtel-de-Ville d'Amsterdam, qui avoit été réduit en cendres. Cet édifice noble & majestueux a coûté à la Hollande soixante huit millions. *Campepe* mourut en 1638, après avoir relevé un grand nombre d'autres bâtimens dans la même ville.

**CAMPER**, ( Pierre ) savant médecin Hollandois, mort à Amsterdam au commencement de la révolution Française, se fit connoître par un grand nombre de *Mémoires* qui furent couronnés par les sociétés sçavantes de France. Deux de ses écrits les plus remarquables ont pour objet de juger des passions de l'homme par les traits de son visage. Le premier offre les différences que présentent les traits des hommes des différens pays & des différens âges ; l'autre indique aux peintres la manière d'exprimer les diverses

passions. Il a été traduit en françois en 1792, un vol. in-4°, avec onze planches. Moins diffus que *Lavater*, moins conjectural que *Porta*, *Casper* se fait lire avec intérêt, non-seulement par les dessinateurs & les artistes, mais par les moralistes. C'est après sa mort que son fils a publié ces deux ouvrages.

I. CAMPI, (Pierre-Marie) prêtre de Plaifance dans le XVII<sup>e</sup> siècle, est compté par les Italiens pour un des bons historiens de cet état. Son *Histoire ecclésiastique de Plaifance*, écrite en italien, fut imprimée à Plaifance même en 1661 & 1662, en 3 vol. in-fol. Elle passe pour exacte.

II. CAMPI, (Bernardin) peintre de Crémone, connu par des tableaux estimés, & par un ouvrage en italien sur la peinture, imprimé à Crémone en 1580, in-4°, sous ce titre : *Parce sopra la Pittura*. Les peintres & les amateurs trouvent à s'y instruire.

III. CAMPI, (Antoine) peintre Crémonois, a fait une *Histoire* de cette ville. La première édition de Crémone, 1585, in-fol., avec figures d'*Augustin Carrache*, est rare; la réimpression de Milan 1645, in-4°, lui est fort inférieure, & est assez commune.

IV. CAMPIAN, (Edmond) né à Londres en 1540, d'abord diacre Anglican, se fit Jésuite à Rome en 1573. Il repassa en Angleterre, où il perdit la vie le 28 novembre 1581, sous le règne de l'ombreuse *Elizabeth*. Il fut accusé de haute trahison, parce qu'il étoit en correspondance avec le pape, ennemi de cette princesse. Après sa mort, on lui coupa la tête, & son corps fut mis en quatre quat-

tiers; traitement qu'on fit aussi à deux de ses confrères. Le Jésuite *Paul Bombino* a donné l'Histoire de la vie & du martyre de son confrère, à la fin de laquelle il met ces paroles : *DEO laus, B. Q. V. M. M. & beatissimo nostrorum Martyrum Anglorum principi Edmundo Campiano...* « *Gloire à DIEU, & à la bienheureuse Vierge MARIE sa mère, & qu' trois fois heureux Edmond Campian, prince de nos Martyrs Anglois.* » On a du Père CAMPIAN, une *Chronique universelle*, une *Histoire d'Irlande*, un *Traité* adressé aux universités d'Angleterre, pour prouver la vérité orthodoxe, & d'autres ouvrages qui l'ont moins fait connaître que son martyre. Voyez *DUBAUS*.

L. CAMPISTRON, (Jean-Gabriel) né à Toulouse en 1615, d'une famille souvent honorée du Capriculat, eut des dispositions heureuses, qu'une bonne éducation fit fructifier. Son goût pour la poésie & pour les belles-lettres l'amena à Paris. *Racine* fut son guide dans la carrière dramatique. *Campistron* imita ce grand homme; mais s'il approcha de lui dans la conduite de ses pièces, il ne put jamais l'égaliser dans les beautés du détail, dans cette vérification enchanteuse qui l'a mis à côté de *Virgile*. Trop foible pour éviter les défauts de *Racine*, & ne pouvant comme lui les racheter par des beautés sublimes, il le copia dans cette manière douceuse de crayonner l'amour de ses héros, dont il fit quelquefois, il faut l'avouer, des *soupirans* plus dignes de la haute comédie, que de la scène tragique, où la passion doit toujours employer un style grand, noble & ferme. Enfin, pour nous servir d'un tour passant

de l'abbé *Delille*, on voit chez *Campistron*,

*Toujours des feux, toujours des  
beaux yeux; c'est toujours  
Ou de charmans appas, ou de ten-  
dres amours.*

*Racine*, en formant *Campistron* du côté du théâtre, n'oublia pas la fortune du jeune poëte. L'ayant proposé au duc de *Vendôme*, pour la composition de la pastorale héroïque d'*Acis & Galatée*, qu'il devoit faire représenter dans son château d'*Anet*; ce prince, aussi satisfait de ses talens que de son caractère, le fit secrétaire de ses commandemens, ensuite secrétaire-général des galères. Il le fit depuis nommer chevalier de l'ordre de *Saint-Jacques* en Espagne, commandeur de *Chimène*, & marquis de *Pénarage* en Italie. Le poëte, devenu nécessaire au prince par l'enjouement de son esprit & la vivacité de son imagination, l'avoit suivi dans ces différens pays. *Campistron*, préférant le repos aux plaisirs de la cour du duc de *Vendôme*, se retira dans sa patrie quel que temps après. Il épousa *Mlle de Maniban*, sœur du premier président de *Toulouse*, & de l'évêque de *Mirépoix*, depuis archevêque de *Bordeaux*. Il mourut à *Toulouse*, le 11. mai 1729, à 67 ans, d'une apoplexie. Cette maladie fut causée, selon les uns, par la colère où il se mit contre des porteurs de charites, qui refusèrent de le porter à cause de sa pesanteur; selon d'autres, par un excès de gourmandise. Mais il est plus probable que l'apoplexie qui le suffoqua, fut la suite très-naturelle & très-innocente de son embonpoint excessif. Il étoit mainteneur de l'académie des Jeux Floraux depuis 1694, & membre de l'académie Française de-

puis 1701. *Campistron* jouit à *Toulouse* de tous les agrémens qu'il méritoit. Les sociétés distinguées qu'il avoit fréquentées à *Paris*, lui donnoient le moyen d'affaisonner sa conversation de beaucoup d'anecdotes intéressantes, dont les provinciaux sont encore plus curieux que les *Parisiens*. Il aimoit la bonne chère, & il avoit l'indolence d'un homme de plaisir. Quoique secrétaire du duc de *Vendôme*, il trouvoit plus court de brûler les lettres qu'on écrivoit à ce prince, que d'y répondre. Aussi le duc le voyoit devant un grand feu; dans lequel il jetoit un tas de papiers: *Voilà*, dit-il, *Campistron* tout occupé à faire ses réponses. Il survoit ce prince jusques sur le champ de bataille. A la journée de *Steinkerque*, le duc de *Vendôme* le voyant toujours à ses côtés, lui demanda: *Que faites-vous ici*, *Campistron*? — *Monseigneur*, lui répondit-il, *j'attends que vous vouliez vous en aller*. Ce sang froid d'un poëte dans un moment très-périlleux, plus infiniment au héros. — Son THÉÂTRE, 1750. 3. vol. in-12. est un de ceux qui ont été le plus souvent réimprimés après les ouvrages dramatiques de *Cornéille*, de *Racine*, de *Crébillon* & de *Voltaire*. On y trouve beaucoup d'intelligence de l'art. La disposition de ses pièces est presque toujours heureuse, les caractères bien soutenus, le dialogue régulier, les situations quelquefois touchantes; mais le style est faible & sans coloris. Les épithètes, les conjonctions, les expressions communes reviennent trop souvent. Le sentiment est assez bien rendu; mais point de grands tableaux, point de ces tirades admirables de nos grands poëtes, si l'on excepte ces vers

imités ou pluri-copiés de *Cornille*, & que la crainte de l'application qu'on pourroit en faire à *Louis XIV*, obligea de supprimer :

*Je fais qu'en triomphant les États  
s'affoiblissent ;*

*Le Monarque est vainqueur, & les  
peuples gémissent :*

*Dans le rapide cours de ses vastes  
projets,*

*La gloire dont il brille accable ses  
sujets.*

Ce n'est pas que *Campistron* n'ait voulu peindre. On trouve chez lui des détails de caractères, des traits historiques, des monologues, des harangues ; mais ces tirades ne font effet sur les spectateurs, que lorsqu'elles sont animées par le génie du poëte. Si le pinceau de l'auteur tragique est foible, alors ces tirades ne produisent que des longueurs, des inégalités, des écarts, qui refroidissent la chaleur des sentimens & ralentissent la marche de l'action. I. *Virginie* ; son coup d'essai, fut foiblement applaudie, parce que la morale est un peu traînante. II. Son *Arminius* est un succès plus heureux. Cette pièce est pleine de grands sentimens. III. *Andronic*, une de ses meilleures pièces, & qui est restée au théâtre, fut encore mieux accueillie. Elle est animée par un vif intérêt & des scènes touchantes. C'est à peu près l'histoire de *Dinorah* sous *Carlos*, sous d'autres noms. IV. *Alcibiade* la suivit de près, & partagea l'applaudissement de ses aînés. Le caractère du héros & l'esprit de sa nation, y sont peints avec assez de vérité & de noblesse ; mais l'amour y est foible & languoureux. V. L'art qui règne dans *Tiridate*, la fit passer pour une de ses bonnes pièces. C'est un frère amoureux de sa sœur ; mais

cet amour est traité avec délicatesse, & l'horreur qu'inspire une passion si criminelle, n'est pas médiocre. En admirant la simplicité du sujet, on ne fut pas moins frappé de l'adresse avec laquelle le poëte tient le spectateur suspendu sur la cause de la tristesse de *Tiridate*, & sur son opposition au mariage d'*Erinice* avec *Abradate*. La pièce offre des situations attendrissantes, & des sentimens nobles & pathétiques. Le style même a plus de force & de chaleur que dans ses autres tragédies. Toutes ces pièces, à l'exception de *Virginie*, ont été conservées au théâtre, où elles ne reparoissent néanmoins que rarement. VI. *Phocion*, *Adrien*, *Phraate*, *Attius*, *Pompée*, tragédies ; le *Jaloux défabusé*, l'*Amané Amant*, comédies, dont la première se joue encore ; *Achille*, *Alcide* ou le triomphe d'*Hercule*, *Acis & Galathée*, tragédies-opéra, ne sont plus guères lues ni représentées. On fit sur la dernière l'épigramme suivante :

*A force de forger, on devient forgeron ;*

*Il n'en n'est pas ainsi du pauvre  
Campistron ;*

*Au lieu d'avancer, il recule :  
Voyez Hercule !*

Il n'y a que le *Jaloux défabusé*, la pastorale d'*Acis & Galathée*, mise en musique par *Lulli*, qui reparoissent de temps en temps. La comédie du *Jaloux*, quoiqu'un peu froide par le fonds, mériteroit, par la vérité des caractères, par l'art de la conduite & par la facilité du style, de se soutenir sur la scène ; mais il faudroit que le jeu des acteurs répondit aux finesses de détail, répandues dans l'ouvrage. Voyez ALBERONI.

II. CAMPISTRON, (Louis de) frère du précédent, cultiva comme

lui la poésie française. Jéuite dès l'âge de 15 ans, il se forma dans cette société l'esprit & le goût. Le duc de Vendôme le retint auprès de lui dans ses campagnes d'Italie. Les deux frères étoient les oracles des officiers dans toutes les matières de bel esprit & de littérature. On a de lui des *Poésies*, répandues dans le recueil des *Jeux Floraux*; quatre *Stances sur la Sympathie*, pleines de naturel & d'aménité; une assez belle *Ode* sur le jugement dernier, fausement attribuée par quelques-uns à Mlle Chéron, & les *Quaisons funèbres de Louis XIV & du Dauphin*. Il mourut en 1733, à 77 ans. Le *Père de Campistron* versifioit facilement comme son frère, mais il manque de nerf & de coloris; on trouve le même défaut dans sa prose.

CAMPO, (Antonio) auteur Italien, né à Crémone au quinzième siècle, est regardé par ses compatriotes comme un des bons historiens de cette importante ville du duché de Milan. Son *Histoire* est en italien. La meilleure édition est celle de 1585, à Crémone, in-folio. On l'estime moins pour les recherches qu'elle renferme, que pour les planches au burin d'*Augustin Carrache*. Elle est rare & recherchée; mais l'édition de Milan, in-4°, est d'un prix très-inférieur.

CAMPRA, (André) musicien célèbre, né à Aix le 4 décembre 1660, mort à Versailles le 29 juillet 1744, à 84 ans, se fit d'abord connoître par des motets exécutés dans des églises & par des concerts particuliers. Son premier ouvrage fut le motet *Deus noster refugium*, qu'il composa à 17 ans. Ces petites productions lui procurèrent la place de maître de musique de la maison professe

des Jéuites à Paris, & ensuite la maîtrise de la métropole. Son génie, trop resserré dans les motets, s'exerça sur les opéra. Il remplit heureusement cette nouvelle carrière. Il marcha sur les pas de *Lulli*, & l'enseigna de fort près. Son *Europe Galante*, son *Carnaval de Venise*, ses *Fêtes Vénitienes*, ses *Agés*, ses *Fragmens de Lulli*, ballets; *Hélène*, *Alcine*, *Téléphe*, *Camille* & *Tancrede*, tragédies-opéra, parurent avec beaucoup d'éclat, & se maintiennent encore aujourd'hui. On admira la variété, les grâces, la vivacité de sa musique, & sur-tout, est art si rare d'exprimer avec justesse le sens des paroles. L'*Europe Galante* commença sa réputation. On dit que cet artiste étoit maître de musique de la cathédrale de Paris, lorsqu'il faisoit cet opéra, s'endormit pendant les répétitions. Il rêva pendant son sommeil à l'*Europe Galante*. Le sous-chanteur l'ayant éveillé, il chanta, à moitié endormi, l'air du quatrième acte: *Pivir, vivir gran Saltana*. On imagine bien que, si ce fait est vrai, on ne lui laissa pas achever son air. *Campes* a aussi retouché l'*Uphigénie de Desjardins*.

CAMPS, (François de) naquit à Amiens en 1643, d'un écrivain. *Faron*, évêque de Mende, le tira du couvent des Dominicains du faubourg Saint-Germain, où il servoit les masses; se chargea de ses études, &c. le fit son secrétaire. Ce prélat lui donna le prieuré de Flare; obtint pour lui l'abbaye de Saint-Mascel, la coadjutorerie de Glanbeves, & enfin l'évêché de Pamiers. Mais n'ayant pas pu obtenir ses bulles à cause de sa mauvaise conduite, il eut un déshonneur de l'abbaye de Signy. On a de lui plusieurs *Dissertations*.

sur les médailles, sur l'histoire de France, sur le titre de *Trio-Christien* donné aux Rois de France, sur la garde des mêmes princes, sur les filles de la maison de France données en mariage à des princes hérétiques ou païens, sur la noblesse de la race royale, sur l'hérédité des grands fiefs, sur l'origine des armoiries, sur les dignités héréditaires attachées aux terres titrées, &c. Son cabinet étoit riche en médailles; le célèbre *Vaillant* a publié les plus curieuses, avec des explications. L'abbé de *Camps* mourut à Paris en 1723, à 81 ans. Il étoit savant, laborieux; & ses recherches ont servi aux historiens qui sont venus après lui. Ses mœurs, qui avoient été peu réglées dans le feu de l'âge & des passions, devinrent plus décentes dans la vieillesse.

**CAMPSON - GAURI**, sultan d'Égypte, fut élevé à cette dignité par les Mamelucs vers l'an 1504 de Jésus-Christ. Il la refusa d'abord; mais la fortune, qui l'avoit tiré de l'esclavage pour le mettre au nombre des Mamelucs, & lui faire obtenir les premiers emplois auprès des sultans, le plaça malgré lui sur le trône. Il gouverna avec une prudence admirable, fut l'arbitre de l'Orient, & balança la puissance de deux grands monarques, *Ismaël* roi de Perse, & *Selim* empereur des Turcs. Il fut enfin opprimé par ce dernier, & trahi par un de ses sujets nommé *Ceyrbei*, gouverneur d'Alep & de Comagène. *Selim* feignant de marcher contre *Ismaël*, tourna contre *Campson*. Les armées se rencontrèrent dans la Comagène, au même lieu où deux ans auparavant les Turcs avoient défait les Perses. *Ceyrbei*, accomplissant la promesse qu'il avoit faite à *Selim*, se rangon

de son parti. *Campson*, âgé de plus de 70 ans, chargé d'embonpoint & incommodé d'une hernie, tomba de son cheval, & fut écrasé l'an 1516.

**CAMULUS**, ( Mythol. ) Dieu de la guerre chez les anciens Sabins, paroît sur leurs monumens, portant une pique & un bouclier.

**CAMUS - BEAULIEU**, ( Le ) Voyez dans l'article ARTHUS III, n° IV.

**I. CAMUS**, ( Jean-Pierre ) né à Paris en 1582, d'une famille noble, nommé à l'évêché de Belley dès l'âge de 26 ans, fut sacré dans sa cathédrale par *Saint François de Sales*. Il se rendit digne de l'amitié de ce saint, par l'usage de ses talens & par l'ardeur de son zèle. Il instruisit son peuple, le soulagea, combattit les hérétiques, en convertit plusieurs, s'éleva contre tous les abus, & quelquefois avec plus de vivacité que de prudence. L'oisiveté & la mollesse, dans lesquelles certains moines paroïsoient croupir, le mettoient de mauvaise humeur. En faisant allusion à leur gourmandise & à leurs révérences, il les comparoit à des cruches qui se baissent pour se remplir; & il leur déclara dans la chaire & dans le cabinet, une guerre un peu trop acharnée. On vit paroître successivement plusieurs ouvrages contre eux : *Le Directeur désintéressé*, la *Désappropriation claustrale*, le *Rabat-joie du triomphe monacal*; les *Deux Hermites*, le *Réclus & l'Instable*; l'*Antimoine bien préparé*, 1632, in-8°, très-rare, &c. &c. L'*Apocalypse de Meliton*, que *Voltaire* lui a attribué, 1668, in-12, est l'abrégé de son *Traité de l'ouvrage des Moines*, 1633, in-8°. Elle est d'un Minime apostat,



nommé *PITHOIS* : Voyez ce mot. Il fallut que les religieux employassent le cardinal de Richelieu pour calmer l'animosité de *Camus*. Il lui fit des représentations amicales sur cette multitude d'ouvrages, dont les titres bleffoient le bon goût autant que la charité. Je ne vous connois, lui dit Richelieu, d'autre défaut, que cet acharnement contre les Moines ; & sans cela je vous canoniserois. — Plût à Dieu ! lui répondit avec vivacité *Camus*. Nous aurions l'un & l'autre ce que nous souhaitons : vous seriez Pape, & moi Saint. Le pieux & ardent évêque, après avoir travaillé pendant vingt ans au salut de son peuple, se démit de sa dignité pour ne plus penser qu'au sien propre. Il mourut à l'hôpital des Incurables le 26 avril 1652, à 70 ans. Il avoit refusé deux évêchés considérables, Arras & Amiens. La petite femme que j'ai épousée, disoit-il par un jeu de mots ridicule, est assez belle pour un *Camus*. Ce prélat avoit beaucoup d'esprit & d'imagination dans un corps très-morrifié. Cette imagination perce dans tous ses ouvrages, écrits avec une facilité merveilleuse ; mais d'un style moitié moral, moitié burlesque, semé de métaphores singulières & d'images gigantesques, d'ailleurs lâche, diffus & incorrect. Il prêchoit comme il écrivoit, & peut-être plus singulièrement encore. *Nicaron* rapporte quelques traits de ses discours, que nous allons rapporter. Dans un sermon qu'il faisoit aux Cordeliers le jour de S. François : Mes Pères, leur disoit-il, admirez la grandeur de votre Saint ; ses miracles passent ceux du Fils de Dieu, Jésus-Christ avec cinq pains & trois poissons ne nourrit que cinq mille hommes, une fois en sa vie : & S. François avec une coupe de vin nourrit tous

les jours, par un miracle perpétuel, quarante mille saints. Prêchans dans l'assemblée des trois États du royaume, le premier dimanche de l'Avent 1614, un sermon qu'il a fait imprimer, il parla ainsi : Qu'eussent dit nos pères, de voir passer les offices de judicature à des femmes & à des enfans au berceau ? Que reste-t-il plus, si non comme cet Empereur ancien, d'admettre des chevaux au Sénat ? Et pourquoi non, puisque tant d'ânes y ont entrée ? Il n'aimoit pas les Saints nouveaux, & disoit un jour en chaire sur ce sujet : Je donnerois cent de nos Saints nouveaux pour un ancien. Il n'est chassé que de vieux chiens. Il n'est chassé que de vieux Saints. — Il se plaisoit fort à faire des allusions, quelque mauvaises qu'elles fussent. Parlant un jour des couvens, il disoit : Dans les anciens monastères, on voyoit de grands moines, de vénérables religieux ; à présent, illic passerent nidificabunt : l'on n'y voit plus que des moineaux. — Il disoit dans le même goût, qu'après leur mort, les Papes devenoient des papillons, les Sires des cirons, & les Rois des roitelets. — Ce qu'il dit un jour à Notre-Dame, avant de commencer son sermon, est plus spirituel : Messieurs, on recommande à vos charités une demoiselle qui n'a pas assez de bien pour faire vou de pauvreté. Il comparoit les Evêchés à des bâillons, parce que ceux qui les obtenoient, devenoient ordinairement paresseux, & cessoient de prêcher. On lui vanroit un homme qui étoit tout à la fois musicien, poëte, peintre & astrologue ; il répondit, que c'étoit un fou à quatre parties. On voit par ces citations, que *Camus* fut le Bièvre de son siècle. Outre les ouvrages cités plus haut, on a de lui : I. Plusieurs volumes d'*Homélies*. II. Dix volumes de *Diversités*.

**I.** Des Romans pieux, *Dorothee, Alcime, Daphné, Hyacinthe, Carpie, Spiridon, Alexis*. Son siècle avoit encore, plus que le nôtre, le goût frivole & dangereux des lectures romanesques. Il crut que, pour guérir les malades, il falloit déguiser les remèdes. Il se mit à écrire cette foule d'historiettes, où les leçons de la vertu étoient ornées des charmes de la fable, & où le lecteur trouvoit à se distraire, sans se pervertir. Ce fut *S. François de Sales* qui lui donna le conseil de faire des Romans pieux; mais il en abusa. Ses productions romanesques & sans goût sont tout ce qu'on peut lire de plus ennuyeux, du moins aujourd'hui que ce genre a été traité par de bonnes plumes. On a plus de deux cents volumes de cet infatigable écrivain. Les seuls qu'on trouve à présent dans les bibliothèques choisies, sont: *L'Esprit de Saint François de Sales*, en six volumes in-8°, réduites en un seul par un docteur de Sorbonne; & *L'Avoisinement des Protestans vers l'Eglise Romaine*, publiée par *Richard Simon* en 1703, avec des remarques; sous ce titre: *Moyens de réunir les Protestans avec l'Eglise Romaine*. « L'auteur y détruit, dit *Nicéron*, la fausse idée que les deux partis se forment l'un de l'autre, & les rapproche en faisant voir qu'il n'y a pas entre leurs sentimens bien expliqués, tant de différence qu'on s' imagine ordinairement. » Il étoit surpris que les Catholiques parlant de l'Écriture Sainte comme d'un livre qui a besoin d'interprètes, du moins pour les simples, ne l'expliquassent que rarement dans leurs livres, & que les Protestans qui la trouvent claire comme le jour, se massent à l'expliquer. — *CAMUS* définissoit la politique: « *Ars non tam regendi quam fallendi*

*hominer.* » Voyez *II. COLLET & ABELLI*.

**II.** *CAMUS*, (*Etienne le*) né à Paris en 1632, d'une ancienne famille de robe, *Voy. II. LAUNOI*, docteur de Sorbonne en 1650, évêque de Grenoble en 1671, revêtu de la pourpre Romaine par *Innocent XI*, ne dut cette dignité qu'à sa vertu. Il avoit été aumônier du roi avant d'être évêque. Entraîné par le torrent de la cour, il aimait le monde & en fut aimé. Quoiqu'il eût été fort dissipé dans ce poste, il disoit depuis: *Qu'on avoit dit de lui plus de mal qu'il n'en avoit fait; mais que depuis son changement on disoit plus de bien qu'il n'en faisoit, & que c'étoit une espèce de compensation*. Il joignit les austérités d'un pénitent aux travaux d'un évêque. Il fonda deux séminaires. Il visita tous les ans son diocèse, l'instruisit par ses sermons & ses exemples, & y répandit d'abondantes aumônes. Les pauvres furent légués ses héritiers à sa mort, arrivée en 1707, à 75 ans. C'est à lui qu'on est redevable de la *Théologie morale de Grenoble*, composée à sa prière par *Genet*, depuis évêque de *Vaison*: On a encore de lui: *I. Plusieurs Lettres à ses curés. II. Des Ordonnances synodales*, pleines de sagesse. **III.** Une *Dissertation* contre un auteur qui avoit nié la virginité de la Sainte Vierge, &c. &c.

**III.** *CAMUS*, (*Jean le*) lieutenant-civil au châtelet de Paris, mort le 28 juillet 1710, à 74 ans, fut renommé pour son austérité dans les fonctions de la magistrature, qu'il exerça pendant plus de quarante ans. Il a fait des *Observations* sur la coutume de Paris, que *Ferrière* a insérées dans son *Commentaire*. Il publia les *Actes de notoriété du Châtelet*, dont

*Dénifart* a donné une seconde édition.

IV. CAMUS, ( Charles-Étienne - Louis ) de l'académie royale des sciences de Paris, de la société royale de Londres, examinateur des ingénieurs & du corps royal de l'Artillerie de France, professeur & secrétaire perpétuel de l'académie royale d'Architecture, honoraire de l'académie de Marine, mort le 4 mai 1768, âgé de 58 ans, est principalement connu par son *Cours de Mathématiques*, en 4 vol. in-8°, à l'usage des ingénieurs. On a encore de lui des *Elémens de Mécanique*, des *Elémens d'Arithmétique*, & d'autres ouvrages qui ont eu du cours, sans être du premier mérite. Il avoit été l'un des savans envoyés dans le Nord en 1736, pour y déterminer la mesure de la terre.

V. CAMUS, ( Antoine le ) né à Paris en 1722, mort dans la même ville en 1772, à 50 ans, y exerça la médecine avec succès, & écrivit sur la science qu'il cultivoit. Nous avons de lui: I. *La Médecine de l'esprit*, Paris 1753, 2 vol. in-12. La physique & la morale ont également dicté cet ouvrage qui est écrit avec facilité & avec chaleur. Les raisonnemens de l'auteur ne sont pas toujours justes; mais en général ses conjectures sont ingénieuses, & peuvent être très-utiles. II. *Abdeker*, ou *l'Art de conserver la beauté*, 1756, 4 vol. petit in-12, roman dans lequel l'auteur a fait entrer beaucoup de recettes & de préceptes dont les dames ont profité, quoique plusieurs de ces recettes ne soient que de la charlatanerie. Les véritables cosmétiques sont la santé & la tempérance. III. *Mémoire sur divers sujets de Médecine*, 1760, in-8°. IV. *Mémoire sur l'état actuel*

de la Pharmacie, 1765, in-12. V. *Projet d'augmenter le petite-Vérole*, 1767, in-12. VI. *Médecine pratique*, 3 vol. in-12, ou 1 vol. in-4°. VII. Il a travaillé au *Journal Économique*, depuis le mois de janvier 1753, jusqu'en 1765. Le Camus avoit du feu, de l'imagination, de la gaieté, des connoissances variées, & sa société étoit agréable. — Il avoit un frère *Nicolas le CAMUS de Mezières*, architecte expert, né à Paris le 6 mai 1721, mort le 25 juillet 1779, dont nous avons un *Essai sur les Bois de charpentes*, 1763; le *Génie de l'Architecture*, 1780, in-8°; un *Traité de la force des Bois*, 1782, in-8°; le *Guide de ceux qui veulent bâtir*, 2 vol. in-8°.

VI. CAMUS, ( Charlotte le ) de Melsons, épouse d'André Girard le Camus, conseiller d'état, étoit de l'académie des *Ricoprati* de Padoue; différentes pièces de vers lui méritèrent les éloges des beaux esprits du règne de Louis XIV. Le portrait de ce prince fait par *Mignard*, lui fit tant de plaisir, qu'elle en fit un en vers, qui parut dès le lendemain dans les recueils du temps. Elle mourut le 22 juin 1702.

I. CAMUSAT, ( Jean ) habile imprimeur du 17<sup>e</sup> siècle, avoit pris pour devise, la toison d'or, avec ces mots: *Tegit, & quos tangit inaurat*. Il eut constamment le soin de ne publier que des ouvrages d'un mérite reconnu, & fit ainsi la réputation de tous ceux qui sortirent de ses presses. L'académie françoise qui l'avoit choisi pour son imprimeur, le chargea souvent de parler pour elle, & de répondre aux lettres qui lui étoient adressées. Camusat s'acquitta toujours de cet honorable emploi, avec autant d'esprit que de facilité.

II. CAMUSAT,

II. CAMUSAT, (Nicolas) né à Troyes en 1575, chanoine de cette ville, y mourut en 1655 à 70 ans. C'étoit un homme d'étude & de piété. Il tourna ses lectures & ses recherches du côté de l'histoire. Ayant fouillé toutes les bibliothèques, il a laissé des ouvrages savans. I. *Promptuarium sacratum Antiquitatum Tricastinae diocesis*, 1610, in-8° : recueil utile à ceux qui veulent suivre les différentes variations de l'ancienne discipline en France. II. *Historia Albigensum*, 1615, in-8°, recueillie sur les meilleurs manuscrits. III. *Mélanges historiques*, ou *Recueil de plusieurs Actes, Traités & Lettres missives depuis 1500 jusqu'en 1580*; in-8°, 1619 : curieux & recherché; &c. *Camusat* étoit un homme respectable, qui partageoit son temps entre les fonctions de son église & l'étude. Négligé dans son extérieur & vivant d'une manière fort simple, il avoit plus de moyens de soulager les pauvres dont il étoit le père.

III. CAMUSAT, (Denys-François) petit-neveu du précédent, né à Besançon en 1697, mourut à Amsterdam en 1732, à 35 ans, dans un état qui n'étoit guère au-dessus de l'indigence. Deux fautes, qu'il fit successivement, faillirent à l'y jeter. Il étoit bibliothécaire du maréchal d'Estées, & il quitta ce poste; il n'avoit point de fortune, & il se maria. On a de lui : I. *L'Histoire des Journaux imprimés en France*, 2 vol. in-12, où l'érudition est répandue avec peu d'agrément. Le style a une certaine vivacité; mais il s'écarte trop souvent des règles de la bienséance : il tombe dans le trivial & le bas. II. Les deux premiers volumes de la *Bibliothèque des livres nouveaux* : Journal mort en naissant.

Tome III.

III. Les quatre premiers volumes de la *Bibliothèque Française* ou *Histoire Littéraire de la France*; autre Journal mieux accueilli que le précédent, & qu'on poussa jusqu'au trente-quatrième volume. IV. *Des Mélanges de Littérature*, tirés des Lettres manuscrites du père de la Pucelle, de Jean Chapelain, &c. in-12.

CANACÉE, (Mythol.) fille d'Éole, épousa secrètement son frère. Elle mit au monde un fils qui fut exposé par sa nourrice, & qui par ses cris découvrit sa naissance à son aïeul. Éole, indigné de cet inceste, en fit manger le fruit par les chiens, & envoya un poignard à sa fille pour s'en punir elle-même; *Macarée*, son frère & son mari, se sauva à Delphes, où il se fit prêtre d'Apollon.

CANAPE, (Jean) médecin; professa la chirurgie à Lyon en 1542, & y devint médecin de François I. Savant dans la langue grecque, il traduisit plusieurs ouvrages d'*Hippocrate*, & d'autres médecins Grecs.

CANAYE, (Philippe) sieur du FRESNE, naquit à Paris en 1551, d'un avocat célèbre. Après s'être distingué dans le barreau, il devint conseiller-d'état sous Henri III, ambassadeur en Angleterre, en Allemagne, à Venise sous Henri IV, & contribua beaucoup à pacifier les querelles de cette république avec Paul V, qui lui en marqua sa reconnaissance. Ses *Ambassades* ont été imprimées en 1635, 3 vol. in-fol. avec sa Vie à la tête. Le troisième est le plus intéressant; c'est une histoire du différend de Paul V & des Vénitiens, très-capable de satisfaire la curiosité du lecteur. *Canaye*

E

mourut le 27 février 1610, à 60 ans, avec la réputation d'un homme sage, intègre & désintéressé. Il avoit été Calviniste & président de la chambre de Castres; mais il se convertit en 1600, après la conférence de Fontainebleau entre le cardinal du Perron & du Plessis Mornai. Nommé l'un des juges de cette célèbre conférence, il prouva par son exemple que la victoire & la vérité étoient du côté de l'Église Romaine. On lui doit une traduction françoise de la *Logique d'Aristote*. — L'abbé de CANAYE, membre de l'académie des belles-lettres de Paris sa patrie, mort en 1782, dans la 88<sup>e</sup> année de son âge, étoit de la même famille, & lui faisoit honneur par ses lumieres & son caractère. C'est à ce caractère qu'il dut en partie une santé ferme & vigoureuse pendant sa longue carrière. L'abbé de Canaye n'ayant dans son cœur que des passions douces & honnêtes, fut heureux dans la retraite & dans le monde. Il étoit entré dans l'Oratoire en 1716, y avoit passé environ 12 ans, & s'y étoit fait aimer. Son esprit, dit *Dacier*, réunissoit la naïveté & la finesse, la légèreté & la profondeur, l'enjouement & la solidité. Il avoit le talent de bien raconter, & il ne racontoit jamais autant qu'on auroit voulu. Habile à saisir le ridicule, il ne se servoit de cette arme dangereuse que contre ceux qui affichent des prétentions sans avoir des titres. Avec ses amis, il se borroit à cette plaisanterie douce, qui flatte sans offenser. Il fut dans tous les temps lié de la plus tendre amitié avec *Foncemagne* & *d'Alembert*. Celui-ci lui a dédié son *Essai sur les Gens-de-lettres*. L'abbé de Canaye a donné au public plusieurs *Mémoires* dans le recueil de ceux de

l'académie des belles-lettres. Les plus considérables sont ceux qui concernent la naissance & les progrès de la *Philosophie ancienne*. Ces *Dissertations* sont le résultat de plusieurs livres anciens & modernes : résultat qui prouve un esprit net & une mémoire étendue. Les livres de sa nombreuse bibliothèque étoient chargés de notes. Sans morgue sur sa naissance, il ignoroit à 40 ans quelles étoient les armoiries de sa famille. Philosophe pratique, très-paresseux, il répondoit à ceux qui l'excitoient à travailler. « En littérature comme au théâtre, le plaisir est rarement pour les acteurs. » — Le Père CANAYE, Jésuite, si connu par sa prétendue Conversation avec le maréchal d'*Hocquincourt*, étoit aussi parent de *Canaye* l'ambassadeur. Il avoit été professeur de rhétorique au collège de Clermont à Paris. Il fut ensuite directeur de l'hôpital de l'armée de Flandres. *Saint - Evremont* avoit étudié sous lui; & il faut avouer qu'il n'a pas contribué à illustrer son maître, en lui faisant faire au maréchal d'*Hocquincourt*, gouverneur de Péronne en 1654, des réponses qui serviroient plus à ridiculiser les matières de controverse qu'à les prouver.

CANDACE, reine d'Éthiopie qui vivoit du temps d'*Auguste*, étoit une princesse d'un grand courage & d'une rare vertu. Elle avoit été si chérie de ses sujets, que toutes les Reines qui lui succédèrent, voulurent porter son nom. C'est un des premiers Annuques de cette reine, qui fut converti & baptisé par l'apôtre *S. Philippe*.

CANDALE, Voyez VI. FOIX.

CANDAULE, roi de Lydie, eut l'imprudence de faire voir sa

femme dans les bains à *Gygès* son favori, pour qu'il admirât ses charmes. La reine ayant aperçu cet officier, l'engagea, soit par amour, soit par vengeance, d'ôter la vie à son époux. *Gygès*, devenu roi de Lydie par ce meurtre, eut la femme & la couronne de son prince, vers l'an 716 avant J. C. L'aventure de *Gygès* a été révoquée en doute par quelques critiques.

**CANDIAC**, (Jean-Louis-Elizabeth de MONTCALM de) génie précoce, étoit frere puiné du célèbre marquis de *Montcalm*. Il vit le jour à Candiaco, dans le diocèse de Nîmes en 1719. Des le berceau, il apprit à connoître les lettres par le moyen du bureau typographique. A trente mois, il les connoissoit toutes, & à trois ans il lisoit parfaitement le latin & le françois, imprimé ou manuscrit. A quatre ans, on lui apprit la langue latine; à cinq, il faisoit des versions en cette langue; à six, il lisoit le grec & l'hébreu. Il possédoit dès-lors les principes de l'arithmétique, de l'histoire, de la géographie, du blason, de la science des médailles. Dans quatre semaines, il parvint à écrire correctement & facilement. Montpellier, Nîmes, Grenoble, Lyon, Paris même, admirèrent ses progrès surprenans & l'étendue de ses connoissances. Il avoit lu une toule de poëtes, d'orateurs, d'historiens, de philosophes, d'épistolaires, de grammairiens, dans un âge où les autres enfans bégayent à peine leur propre langue. Ce petit prodige ne fit que passer vite. Une complication de maux le leva à la France, dont il avoit l'admiration. Il mourut à Paris le 8 octobre 1726.

**INDIDIEN**, Voyez VALERIA.

**CANDISH**, ou **CAVENDISH**, (Thomas) gentilhomme Anglois de Trimbs, dans la province de Suffolck, après s'être signalé dans divers combats en Europe, & avoir parcouru une partie de l'Amérique en navigateur habile & intelligent, entreprit en 1586 un voyage autour du monde. De cette course qu'il fit avec trois galions, & accompagné de cent-vingt soldats, il rapporta des lumieres nouvelles, & des richesses considérables. Il rentra en septembre 1588 dans le port de Plimouth, d'où il étoit sorti en juillet 1586. L'année 1591 fut l'époque d'un nouveau voyage autour du monde. Il partit le 26 août de Plimouth, avec cinq vaisseaux, aborda au Brésil, & en repartit en janvier 1592, pour continuer sa course. Mais la disette des vivres l'ayant obligé d'y retourner, il perdit quatre de ses vaisseaux, & n'arriva qu'avec un seul à la baie de Saint-Vincent. Trente de ses gens qu'il avoit envoyés pour butiner, furent massacrés par les Portugais, & lui-même, réduit à la dernière misère, fut obligé de prendre la route d'Angleterre; il mourut avant que d'y arriver, victime de sa curiosité, & peut-être d'une ambition avide & intéressée. *Laët* raconte ses voyages dans son *Histoire du Nouveau Monde*.

**CANDITO**, (Pierre) peintre né à Munich, à la fin du 15<sup>e</sup> siècle, orna de ses ouvrages le palais de *Maximilien*, duc de Bavière; ils méritèrent d'être gravés par *Raphuël* & les deux *Sandeler*. On remarque, parmi eux, les *Hermites de Bavière*, & quatre *Docteurs de l'Eglise*.

**CANENTE**, (Mythol.) Cette Nymphé, femme de *Picus*, roi.

des Laurentins, conçut une si vive douleur de ce que *Cicé* avoit changé son mari en oiseau de son nom, que son corps disparut peu à peu, & s'évapora dans les airs. Cette aventure rendit célèbre le lieu près du Tibre où cette métamorphose arriva, & les poëtes l'ont appelé *Canente*, du nom de cette Nymphé.

**CANGE**, (Charles du Fresne DU) trésorier de France à Amiens sa patrie, naquit l'an 1610. Après avoir fréquenté quelque temps le barreau de Paris, il retourna à Amiens, & se livra entièrement à l'étude de l'histoire sacrée & profane, Grecque & Romaine, ancienne & moderne. En 1668, il vint habiter la capitale, & s'y fit autant estimer par ses talens, que par sa douceur, sa politesse & sa modestie : Voyez **MABILLON**. Quoiqu'il eût embrassé la partie la plus dégoûtante de la littérature, & que, suivant ses expressions, il ne se fût arrêté qu'à la recherche de vieux mots, il sortoit de la poussière de ses livres avec l'air le plus affable. *C'est pour mon plaisir*, disoit-il à ceux qui craignoient de le détourner, *que j'étudie, & non pour être à charge à moi-même ou aux autres*. Sa carrière littéraire s'ouvrit par l'**HISTOIRE de l'Empire de Constantinople, sous les Empereurs François**, en 1657 : ouvrage plein d'érudition & de critique. Les autres livres qui le suivirent, sont : I. Son *Glossaire de la basse Latinité*, en 3 vol. in-folio; réimprimé en six; en 1733, par les soins des Bénédictins de Saint-Maur, & augmenté de quatre nouveaux volumes par l'abbé *Carpentier*, de l'ordre de Cluni : Voyez II. **CARPENTIER**. On n'ignore pas combien ce Dictionnaire demandoit de recherches.

Il n'y avoit que *du Cange* qui pût assaisonner une matière si sèche, de tant de choses savantes & curieuses. On rapporte au sujet de ce livre, une anecdote fort singulière. L'auteur fit venir un jour quelques libraires dans son cabinet, & leur montrant un vieux coffre qui étoit placé dans un coin, il leur dit : « qui'ils y pourroient trouver de quoi faire un livre, & que s'ils vouloient l'imprimer, il étoit prêt à traiter avec eux. » Ils acceptèrent l'offre avec joie; mais s'étant mis à chercher le manuscrit, ils ne trouvèrent qu'un tas de petits morceaux de papier qui n'étoient pas plus grands que le doigt, & qui paroissoient avoir été déchirés, comme n'étant plus d'aucun usage. *Du Cange* rit de leur embarras, & leur assura de nouveau, que son manuscrit étoit dans le coffre. Enfin, l'un d'eux ayant considéré plus attentivement quelques-uns de ces petits lambeaux, y trouva des remarques, qu'il reconnut être le travail de *du Cange*. Il s'aperçut même qu'il ne lui seroit pas impossible de les mettre en ordre, parce que, commençant tous par le mot que l'auteur entreprenoit d'expliquer, il n'étoit question que de les ranger suivant l'ordre alphabétique. Avec cette clef, & sur la connoissance qu'il avoit de l'érudition de *du Cange*, il ne balança point à faire marché pour le coffre & pour les richesses qui étoient dedans. Ce traité fut conclu sans autre explication; & telle est, dit-on, l'origine du *Glossaire latin*. On trouve dans cet ouvrage beaucoup de mots sans interprétation. Quand on demandoit à *du Cange* pourquoi il n'en avoit pas donné le sens : *C'est*, répondoit-il modestement, *afin d'exciter quelqu'un à le chercher; si je ne l'ai pas mis, c'est que je ne*

le fais pas. Le Jésuite *Vavasseur* parlant de ce *Glossaire*, disoit : « Il y a plus de soixante ans que je m'applique à ne me servir d'aucun des mots que du *Cange* a si laborieusement recherchés. »

II. *GLOSSAIRE de la Langue Grecque du moyen âge*. Lyon 1688, 2 vol. in-folio, en grec & en latin. Ce n'est pas celui de ses ouvrages où il y ait le moins d'érudition.

III. Des éditions de l'*Histoire de S. Louis*, par *Joinville*, in-folio, 1688, avec de savantes remarques. — des *Annales de Zonare*, en 2 vol. in-folio. — de la *Chronique pascalle d'Alexandrie*, in-fol., 1689, enrichie de notes & de dissertations. C'est pendant l'impression de cette Chronique, que *du Cange* mourut le 23 octobre 1688, à 78 ans, laissant beaucoup d'autres ouvrages manuscrits, dont on peut voir la liste dans un *Mémoire sur sa vie & ses écrits*, imprimé en 1752. *Louis XIV* donna une pension de deux mille livres à ses quatre enfans, en reconnaissance des travaux du pere. Le grand *Colbert* lui fit proposer de rassembler en un corps tous les écrivains de l'Histoire de France. Il en donna un essai; mais ce projet n'ayant pas été goûté, il l'abandonna. On a encore de lui :

VI. *Historia Byzantina illustrata*, 1680, in-folio. Il fait connoître dans cette Histoire, qui fait partie de la Byzantine, diverses familles de Constantinople; il donne la description de cette ville: il éclaircit beaucoup de points d'histoire dans des dissertations & dans des notes savantes. V. *Illyricum vetus & novum*, Pofonii, 1746, in-folio. VI. Un livre très-curieux, intitulé : *Traité historique du chef de S. Jean - Baptiste*, Paris, 1665, in - 4.<sup>o</sup> — Voyez III. *FRESNE*.

**CANGIAGE**, ou **CAMBIAZI**, (Lucas) né à Monéglià, dans les états de Gènes en 1527, reçut les premières leçons de l'art de la peinture dans la maison paternelle. Son pere ne l'habilloit qu'à moitié, afin que, gardant la maison, il fût plus assidu au travail. Dès l'âge de 15 ans, il fit des tableaux qui reçurent beaucoup d'éloges, & à 17 on l'employoit dans les grands ouvrages publics. Peu de peintres ont eu plus de facilité. Il peignoit des deux mains. Tout ce qui reste de lui a de la vivacité, des grâces, de la légèreté; on n'y désireroit que plus de choix. Ses dessins sont estimables, & on en conserve encore un grand nombre, quoique sa femme & sa servante s'en servissent pour allumer le feu. Devenu veuf, il présenta en vain au pape *Grégoire XIII*, un placet accompagné de deux tableaux, espérant obtenir une dispense pour pouvoir épouser sa belle-sœur, dont il étoit passionnément épris. *Philippe II*, roi d'Espagne, l'ayant appelé à sa cour, il s'y rendit dans le dessein d'avoir sa recommandation auprès du pape. Mais comme on lui dit que sa demande déplairoit à ce prince, il tomba dans une espèce de délire, & mourut peu de temps après à l'Escorial en 1585, à 58 ans. Le *Guide* a gravé quelques-uns de ses tableaux.

**CANG-Y**, ( Mythol. ) Dieu des Chinois, régissant les cieus inférieurs, & ayant sur l'homme pouvoir de vie & de mort. Il est toujours suivi de trois génies subalternes, dont l'un dispense la pluie, le second fait prospérer les navigations, le troisieme préside aux naissances & à l'agriculture.

**CANINI**, ( *Jean-Angé & Marc-Antoine* ) freres, Romains, connus



par leur goût pour l'antiquité. *Jean-Ange Canini*, disciple du *Dominiquin*, joignit à ce goût plusieurs autres talens. Il excelloit à dessiner les pierres gravées, qu'il touchoit avec esprit & avec légèreté. Il avoit sur-tout l'art de conserver la finesse des airs de tête. Il vint en France à la suite du cardinal *Chigi*, légat du saint-siège, à qui son frère étoit aussi attaché, & il eut l'honneur de connoître le grand *Colbert*, le plus ardent protecteur des lettres & des beaux arts. *Canini* lui communiqua le dessein d'un ouvrage qu'il avoit déjà ébauché : c'étoit une suite des *Images des Héros & des Grands Hommes de l'antiquité*, dessinés sur les médailles, les pierres antiques & les autres anciens monumens. Le ministre applaudit au projet, & pour animer *Canini*, il l'engagea à offrir son ouvrage à *Louis XIV.* *Canini*, revenu à Rome, pensa sérieusement à remplir son engagement ; mais la mort l'enleva peu de temps après. — *Marc-Antoine CANINI*, son frère, habile sculpteur, se chargea de ce qui restoit à faire, & publia ce recueil en italien, l'an 1669, in-fol. On l'a réimprimé en 1731, en françois, à Amsterdam, in-4.<sup>o</sup> Les figures de l'édition de 1669, furent gravées par *Etienne Picart* le Romain, & *Guillaume Vales*, deux des plus habiles maîtres du siècle passé, qui se trouvèrent à Rome lorsque *Canini* entreprit de publier son livre. Ces figures sont accompagnées d'une explication curieuse, & qui fait connoître la capacité des deux frères *Canini* dans l'histoire & la mythologie.

I. CANISIUS, (Pierre) natif de Nimègue, pieux & savant provincial des Jésuites, parut avec éclat au concile de Trente. Ses principaux ouvrages sont : I. *Summa*

*doctrina Christiana*, in-8.<sup>o</sup> II. *Institutiones Christiana*. Il mourut en 1597, à 77 ans, à Fribourg en Suisse, en odeur de sainteté.

II. CANISIUS, (Henri) neveu du précédent, natif de Nimègue comme lui, professeur de droit canon à Ingolstadt, mort en 1609, laissa plusieurs ouvrages estimables. I. *Summa Juris Canonici*. II. *Commentarium in Regulas Juris*. III. *Antiqua Lektionen*, en 7 vol. in-4.<sup>o</sup> ; réimprimées par les soins de *Jacques Bafnage*, sous ce titre : *THESAURUS Monumentorum ecclesiasticorum & historicorum*, seu *Lektionen antiqua*, cum *notis variorum*, à *Jacobo Bafnage*, in-folio, 7 tomes en 4 volumes, Amsterdam 1725. Le savant éditeur les a ornées de préfaces particulières à la tête de chaque ouvrage, pour en faire connoître le sujet & l'auteur, & des remarques utiles & curieuses, avec quelques notes & variantes de *Capperonier*. Ce recueil renferme diverses pièces importantes sur l'histoire du moyen âge & sur la chronologie. *Canisius* avoit beaucoup d'érudition, mais elle étoit sage & modeste.

CANITZ, (le Baron de) célèbre poète Allemand, d'une famille ancienne & illustre de Brandebourg, naquit à Berlin en 1654, cinq mois après la mort de son père. Après ses premières études, il se mit à voyager en Italie, en France, en Angleterre, en Hollande. De retour dans sa patrie, il fut chargé de négociations importantes par *Frédéric II*, électeur de Brandebourg. *Frédéric III*, son successeur, s'en servit aussi utilement. Il mourut à Berlin en 1699, à 45 ans, conseiller-privé d'état. Il réunit les qualités d'homme d'état & de poète, au talent de la poésie beaucoup d'autres connoissances, & l'étude des langues

mortes & vivantes. Ses *Poésies* Allemandes ont été publiées pour la dixième fois en 1750, in-8.<sup>o</sup> Il prit *Horace* pour modèle, & l'égalait quelquefois. Son style est aussi pur que délicat. C'est le *Pope* de l'Allemagne. Le baron de *Canitz* ne se contentoit pas de cultiver les beaux arts; il les protégeoit, non en amateur fastueux, superficiel, inutile; mais en amateur éclairé, solide, vrai & généreux. Sa mère étoit une femme singulière. Ayant épuisé la France en modes nouvelles, elle voulut faire venir un mari de Paris. Son correspondant lui envoya un aventurier d'environ cinquante ans, nommé de *Binbroc*, d'un tempérament foible & valétudinaire. Il arrive: Mad. de *Canitz* le voit & l'épouse. Les dégoûts que lui procura ce mariage, empêchèrent les veuves de Berlin d'adopter cette mode. — *Voyez les Mémoires de Brandebourg*, tome 2.

**CANNAMARÈS**, (Jean) payfan de Catalogne, se tira malheureusement de l'obscurité qui étoit son partage. Le 7 décembre 1492, le roi *Ferdinand*, après la conquête de Grenade sur les Maures, sortoit de son palais, accompagné d'une foule de courtisans & de magistrats; ce malheureux, qui s'étoit caché derrière une porte par où le roi devoit passer, s'élança tout-à-coup, tira l'épée, & frappa le prince entre le cou & les épaules. Le coup fut si violent, que s'il n'eût été affoibli par un collier d'or que le roi portoit ordinairement, il ne pouvoit éviter d'être tué sur la place. *Ferdinand*, qui se sentit frappé, ne perdit rien de sa présence d'esprit; & s'étant aperçu que ceux de sa suite alloient se jeter sur l'assassin pour le poignar-

der, il les en empêcha, & se contenta d'ordonner qu'on le mit en prison, pour savoir s'il avoit des complices. On interrogea l'assassin, & l'on connut que c'étoit un fou, qui s'étoit imaginé que la couronne d'Aragon lui appartenoit, que *Ferdinand* l'avoit usurpée sur lui, & la retenoit injustement. Le roi, dont la blessure étoit fort légère, vouloit qu'on le renvoyât sans le punir; mais, à son insçu, il fut condamné à être tiré à quatre chevaux: le seul égard que l'on eut à sa folie, fut qu'on l'étrangla auparavant.

**CANO**, *Voyez* III. **CANUS**.

**CANO**, (Allonzo) né à Grenade en 1600, fut tout à la fois peintre, sculpteur & architecte. *Michel Cano* son père, *François Pacheco* & *Herrera le vieux*, lui enseignèrent les élémens de ces différens arts, qu'il cultiva tous avec succès. Le duc d'*Olivares* l'ayant fait venir à Madrid en 1638, il lui fit accorder la place de directeur-général des ouvrages royaux, & l'honneur d'enseigner le dessin au prince des Asturies. *Cano* est mort à Grenade en 1676. Parmi les nombreux ouvrages en tout genre dont il est auteur, il faut distinguer trois *Statues*, possédées par la cathédrale de Hébrija, qui commencèrent sa réputation, à 24 ans; & une *Statue* de la Conception de la Vierge, dans la cathédrale de Grenade, ouvrage dont un Génois offrit vainement huit mille pistoles.

**CANON**, *Voyez* QUANWON.

**CANONISATION**, *Voyez* JEAN XVI, Pape.

**CANOPE**, (Mythol.) divinité Égyptienne, dont les prêtres passoient pour des magiciens. On l'a:

doroit sous la figure d'un grand vase, surmonté d'une tête humaine, & couvert de caractères hiéroglyphiques. Les Chaldéens adorateurs du feu, défioient les Dieux de toutes les autres nations, comme n'étant que d'or, d'argent, de pierre ou de bois, de pouvoir résister au leur. Un prêtre du dieu *Canope*, accepta le défi, & l'on mit les deux Dieux aux prises ensemble. On alluma un grand feu, au milieu duquel on plaça la statue de *Canope*, de laquelle il sortit une grande quantité d'eau, qui éteignit entièrement le feu. Le dieu *Canope* demeura ainsi vainqueur, & fut regardé comme le plus puissant des Dieux; mais il ne dut cet avantage qu'à la ruse. Un des prêtres de ce Dieu, ayant percé le vase de plusieurs petits trous, & les ayant ensuite exactement fermés avec de la cire, l'avoit rempli d'eau, que la chaleur du feu fit bientôt sortir, après avoir fondu la cire. *Strabon* dit que *Canope* fut le pilote de *Ménélas*, qui, étant mort sur les côtes de la morsure d'un serpent, obtint un superbe tombeau près de l'une des embouchures du Nil, où l'on bâtit ensuite la ville qui porta son nom.

CANTACUZÈNE, Voyez JEAN V, n° LIII. — & II. MATTHIEU.

CANTA-GALLINA, (Rémi) graveur, peintre & ingénieur, eut la gloire d'enseigner à *Callot* les premiers éléments de l'art, qui le rendit si célèbre. *Canta-Gallina* s'adonna principalement aux paysages qu'il dessinait à la plume & qu'il gravait ensuite. Il est mort à Florence en 1624.

CANTALUPO, Voyez COSTANZA.

CANTARINI, (Simon) surd nommé *le Pézarès*, parce qu'il étoit né à Pézaro en 1612, disciple & ami du *Guide*, se perfectionna en l'imitant. On confondit quelquefois les ouvrages du maître avec ceux de l'élève. Ce peintre célèbre mourut à la fleur de son âge, à Vérone en 1648. Il a gravé plusieurs de ses ouvrages.

CANTEL, (Pierre-Joseph) né au pays de Caux en 1645, entra dans la compagnie de Jésus & s'y distingua. Il mourut à Paris en 1779, à 34 ans : son ardeur pour l'étude abrégé ses jours. Nous avons de lui : I. Un *Traité de Romanâ Republicâ*, in-12, à Utrecht, 1707, figures. C'est un excellent Abrégé des antiquités Romaines. II. *Metropolitanarum urbium Historia civilis & ecclesiastica, tomus primus*. C'est le seul qui ait paru. Il donna le *Justin ad usum Delphini*, Paris, 1677, in-4°; & le *Valère-Maxime*, aussi *ad usum*, &c. Paris, 1679. Ces éditions sont estimées.

I. CANTEMIR, (Démétrius) naquit en 1673, d'une famille illustre de la Tartarie. Son père, de gouverneur des trois cantons de Moldavie, devint prince de cette province en 1654. *Démétrius*, envoyé de bonne heure à Constantinople, se flatoit de lui succéder; mais il fut supplanté à la Porte par un concurrent. Le ministre Ottoman l'envoya en 1710, gouverner la Moldavie, à la place de *Nicolas Mauro Cordato*. A peine fut-il arrivé à Jassy, qu'il reçut ordre de faire construire un pont sur le Danube, pour le passage de l'armée Turque, & que le grand-vizir réclama de lui le payement d'une forte somme, s'il vouloit être maintenu dans son gouver-

nement. *Cantemir* offensé se déterminâ à profiter de l'occasion pour affranchir les Moldaves du joug des Turcs ; & le czar *Pierre I*, lui ayant fait des propositions avantageuses, il les accepta. *Démétrius* suivit son nouveau souverain dans ses conquêtes. Il eut, en dédommagement de ce qu'il avoit perdu le titre de prince de l'Empire, avec des terres, des domaines, & une autorité entière sur les Moldaves, qui quittèrent leur patrie pour s'attacher à son sort. Il mourut en 1723, à l'âge de 50 ans, dans ses terres de l'Ukraine, aimé & estimé. On a de lui plusieurs ouvrages : I. *L'Histoire & l'origine de la décadence de l'Empire Ottoman*, traduite du latin en françois, par *la Jonquières*, 1743, en 4 vol. in-12 ou un in-4.° II. *Système de la Religion Mahométane* ; ouvrage écrit & imprimé en langue Russe, par ordre de *Pierre le Grand*, à qui il est dédié. III. *État présent de la Moldavie*, en latin avec une grande Carte du pays. IV. *Dialogues moraux*, sous ce titre : *le Monde & l'Âme*, imprimés en Moldavie. V. *Histoire de la Création*, avec des observations physiques. Elle est écrite en latin. VI. *Histoire ancienne & moderne de la Moldavie*, écrite en langue moldave. VII. *Introduction à la musique Turque*, aussi en moldave. *Cantemir* parloit ou entendoit onze langues ; il fut membre de l'académie de Berlin. L'Anglois *Tyndall* a écrit la vie de ce prince érudit, & l'a placée en tête de sa traduction en langue angloise de *l'Histoire de l'origine & de la décadence de l'Empire Ottoman*.

II. CANTEMIR, (Antiochus) dernier fils du précédent, & l'objet des complaisances de son père par ses qualités & ses talents, s'adonna

comme lui à l'étude, aux sciences & aux arts. L'academie de Pétersbourg lui ouvrit ses portes, & le ministère Russe l'initia dans les affaires de l'état. Il se conduisit, dans les différentes révolutions qui agitèrent ce gouvernement, avec une sagesse & une prudence consommées. Successivement ambassadeur à Londres & à Paris, on admira également en lui le ministre & l'homme de lettres. Il mourut dans cette dernière ville, le 11 avril 1744, à 35 ans, & il fut remplacé dans son ambassade par le comte de *Bestucheff*. Les Russes connoissoient, à la vérité, avant lui, quelques mauvaises chansons rimées ; mais il est le premier qui ait introduit chez eux des poésies d'une certaine étendue. Outre une traduction d'*Anacréon* & des Epîtres d'*Horace*, il donna aux Russes huit *Satires*, des *Fables*, des *Odes*, &c. Les vers de ses *Satires* sont pleins de raison & de poésie ; la plupart ont passé en proverbe, comme ceux de *Despréaux*. Ce *Boileau Russe* a fait connoître plusieurs ouvrages étrangers, à ses compatriotes : *La Pluralité des Mondes* ; les *Lettres Persanes* ; les *Dialogues d'Algarotti sur la lumière*. L'abbé de *Guaasco*, traducteur de ses *Satires*, in-12, a écrit la Vie de ce prince, également propre aux sciences abstraites & aux arts agréables.

CANTENAC, (N. de) rimailleur peu connu, dont les *Poésies nouvelles* parurent en 1662 & 1665, à Paris chez *Girard*. Elles auroient croupi dans l'obscurité, sans une pièce de mauvais goût, trop répandue, intitulée : *L'Occasion perdue & recouvrée*, que des littérateurs peu instruits ont attribuée long-temps au grand *Cornille*. Il est vrai que les pointes dont four-

millent ces stances licencieuses, sont assez dans la manière alambiquée des derniers ouvrages de ce père du théâtre. Ajoutez à cela, qu'on lit dans le *Carpenteriana*, que « *Corneille* avoit traduit l'*Imitation* en vers françois, pour expier le mal que pouvoit faire l'*Occasion perdue*, &c. » Ce qui put induire *Charpentier* à croire que *Corneille* en étoit l'auteur, c'est qu'à la fin de cette pièce qui étoit destinée à être insérée dans les *Œuvres de Cantenac*, on lit : *FIN des Poésies nouvelles & galantes du sieur de C...* Au reste, l'*Occasion perdue*, &c. manque dans la plupart des exemplaires des *Poésies de Cantenac*, sans que ce retranchement paroisse sensible, parce que c'est un cahier postiche de quatorze pages, dont les chiffres n'interrompent pas ceux du recueil. Ce fut le premier président de *Lamoignon* qui ordonna ce retranchement. Le seul motif de purger la mémoire du grand *Corneille* d'une imputation non méritée, nous a engagés à tirer *Cantenac* de l'oubli où son nom étoit plongé. — Voyez les *Mémoires de Trévoux*, décembre 1724; & les *Mémoires de Nicéron*, tome 15, page 381.

**CANTERUS**, (Guillaume) né à Utrecht en 1542, mort en 1575, à 33 ans, se livra avec passion à l'étude : son application avança sa mort. Il vivoit cependant avec beaucoup de sobriété, ne mangeant jamais chez ses amis, & ne les traitant jamais chez lui; mais les veilles ruinèrent sa santé. C'étoit un critique aussi docte qu'intelligent, qui, dans un petit nombre d'années, donna beaucoup d'ouvrages. I. Huit livres de *Corrections*, d'explications & de fragmens de divers auteurs en latin, réimprimés dans le *Trésor de Gruter*.

II. *Diverses Éditions*. III. *Des Traductions* de quelques écrivains Grecs & Latins. IV. *Des Poésies latines*, &c.—*Théodore CANTERUS*, son frère, exerça la magistrature & cultiva les sciences. Il mourut vers 1615, après avoir aussi publié beaucoup de remarques sur plusieurs Auteurs de l'antiquité. — *André CANTERUS*, frère des deux précédens, fut mis au nombre des enfans précoces. A dix ans, il répondoit à toutes les questions qu'on lui faisoit sur l'écriture sainte, la jurisprudence & l'histoire.

**CANTEVEN**, (Mythol.) dieu honoré sur la côte du Malabar & sur celle de Coromandel. Il est beau jeune, bien fait; & les femmes jeûnent un jour de l'année en son honneur. *Canteven*, amant de la belle *Paramasceri*, femme d'*Ixora*, périt sous les coups de ce dieu. Sa femme mourut de douleur : *Ixora* voulut la ressusciter; mais elle refusa de revoir la lumière, si son cher *Canteven* ne ressuscitoit avec elle. *Ixora* y consentit, & le jeûne solennel des Indiennes fut établi, pour rappeler le souvenir du désespoir qu'avoit éprouvé *Paramasceri*.

**CANTWEL**, (André) médecin, du comté de Tipperary en Irlande, membre de la société royale de Londres, mort le 11 juillet 1764, se distingua par divers ouvrages estimés. Les plus connus sont : I. *Dissertations* latines sur la médecine, sur les fièvres, sur les sécrétions. II. *Nouvelles Expériences* sur le remède de *Mille. Stephens*. III. *Histoire* d'un remède pour la foiblesse des yeux. IV. *Tableau* de la petite-Vérole, 1758, in-12. V. *Dissertation* sur l'incubation.

**CANULÉIUS**, Tribun du peuple Romain, se fit aimer des républicains par son opposition aux Nobles. Il souleva le peuple vers l'an 445 avant Jésus-Christ, & obtint que les plébéiens pourroient s'allier avec les patriciens.

**I. CANUS**, Voyez **JULIUS-CANUS**.

**II. CANUS**, (Melchior) Dominicain Espagnol, né à Tarazon dans le diocèse de Tolède en 1523, professeur de théologie à Salamanque, fut envoyé au concile de Trente sous *Paul III*, & peu de temps après nommé évêque des isles Canaries. Il ne garda pas long-temps son évêché, il rentra dans son cloître, & mourut à Tolède en 1560, à 37 ans, provincial de Castille. Ce religieux courtisan étoit d'un caractère fier, vis & ambitieux; il avoit pendant long-temps refusé l'épiscopat, peut-être pour ne pas s'éloigner de *Philippe II*, dont il avoit gagné l'esprit en flétant sans réserve ses passions. Il soutint à ce monarque qu'il pouvoit faire la guerre à quelque prince que ce fût, lorsqu'il s'agiroit de faire valoir ses droits. Cette décision, qui regardoit principalement le pape, ne plut pas à la cour de Rome. *Canus* est principalement connu par son Traité intitulé : *Locorum theologorum libri XII*, à Padoue, 1727, in-4.° Ce livre est estimé, tant pour les excellentes choses qu'il renferme, que pour la manière élégante de les exprimer. On lui reproche seulement d'avoir trop affecté d'imiter les ouvrages de rhétorique d'*Aristote*, de *Cicéron*, de *Quintilien*, & des autres auteurs profanes; & de fatiguer son lecteur par de longues digressions, & par une foule de questions étrangères à son sujet. Les lieux théologiques

d'où il tire ses argumens, sont l'Écriture-sainte, les traditions apostoliques, les Pères, les conciles, &c. Comme l'auteur étoit zélé pour l'ultramontanisme, il fait dépendre l'autorité des conciles de l'autorité des papes, auxquels il attribue l'infailibilité. Ce théologien, d'ailleurs judicieux, condamnoit fortement toutes ces questions vaines & absurdes, dans lesquelles des scolastiques barbares noyoient la raison du temps de *Scot*, d'*Ockam*, & de tous les autres champions de l'ineptie. Il n'étoit pas plus ami des Jésuites, & les regardoit comme les précurseurs de l'*Antechrist*. On lui attribue *Prælectiones de penitentia*.

**III. CANUS** ou **CANO**, (Sébastien) Biscaïen, compagnon de l'illustre *Magellan* dans ses courses maritimes, passa avec lui vers l'an 1520 le détroit auquel ce célèbre voyageur donna son nom. Après la mort de *Magellan*, il gagna les isles de la Sonde, d'où il alla doubler le cap de Bonne-Espérance. Il rentra dans Séville en 1522, ayant le premier fait le tour du monde par l'Orient, en trois ans & quatre semaines. *Charles-Quint* lui donna pour devise un Globe terrestre avec ces paroles : *PRIMUS ME CIRCUM-DEDISTI*; c'est-à-dire, "Tu m'as le premier parcourue tout autour." — Il ne faut pas le confondre avec *Jacques CANUS*, Portugais qui découvrit en 1484 le royaume de Congo.

**I. CANUT II**, roi de Danemarck, obtint le surnom de *Grand*, en régnant par la terreur sur un peuple timide, en s'emparant par le carnage de la souveraineté de l'Angleterre, sur laquelle il n'eut d'autre droit que celui de la force.

Il fit bientôt la conquête du royaume de Mercie, & gagna la bataille d'Asseldun, où l'armée du jeune *Edmond*, fils du roi *Ethelred*, fut taillée en pièces, l'an 1016. L'amour de ses sujets donna à ce dernier encore une armée; il ne voulut point la sacrifier à ses intérêts, & envoya un cartel au prince Danois. Celui-ci le refusa, parce qu'il étoit d'une constitution foible, & que son ennemi avoit reçu de la nature & de l'éducation, des forces si extraordinaires, qu'on l'avoit surnommé *Côte de fer*. On en vint à une conférence; les deux rois prirent leurs officiers pour arbitres. Le royaume fut partagé. *Edmond* conserva toutes les provinces situées au midi de la Tamise, & une partie du Vessex; le reste fut le partage de l'usurpateur. Après la mort d'*Edmond*, assassiné par *Stréon*, *Canut* priva les deux fils de ce prince de l'héritage de leur père, & épousa la reine *Émme*, veuve d'*Ethelred*. Il avoit laissé son beau-frère *Ulfon* pour regir le Danemarck; celui-ci ayant cherché à se faire reconnoître pour souverain de ce royaume, *Canut* le fit assassiner. Ce dernier tourna aussitôt ses armes contre la Norwège, & après avoir défit *Olaus* roi de cette contrée, le 29 juillet 1030, il s'empara de ses états. *Canut* rassasié de triomphes & de gloire, fit le voyage de Rome pour aller visiter le pape, & revint mourir en Angleterre en 1035, après avoir comblé l'église de bienfaits. Ce roi étoit petit, foible & mal proportionné dans sa stature; mais il eut un génie vaste, fécond en ressources, & maître des évènements. Il ne pardonna jamais à ses ennemis; mais il fut contenir son ressentiment, & ne se venger d'eux qu'en invoquant les lois. Il passa sa vie plutôt à conquérir

qu'à gouverner. Il rétablit cependant les anciennes lois Saxones & forma un code où le meurtre n'étoit puni que par une amende, & où l'on trouve cet article, déjà en usage chez plusieurs autres peuples: « Si un homme est accusé, & qu'aucuns témoins ne veuillent déposer contre lui, il sera condamné ou absous par le jugement de Dieu en portant le fer chaud. » Si tous les princes ont des flatteurs, un conquérant tel que *Canut* ne pouvoit en manquer; mais il savoit apprécier leurs éloges. Un courtisan lui disoit un jour, que rien n'étoit au-dessus de sa puissance. *Canut*, sans lui répondre, se fit conduire au bord de la mer, au moment où les eaux montoient, & leur ordonna d'un ton de maître de se retirer. Les eaux indociles mouillèrent bientôt les pieds du monarque. Alors *Canut* se tournant vers les courtisans leur dit: *Apprenez que tous les mortels sont dépendans & foibles. L'Être créateur est le seul puissant. Lui seul peut dire à l'Océan: tu viendras jusqu'ici & pas au-delà; & anéantir d'un signe de tête tous les monumens de l'orgueil des hommes.*

II. CANUT IV, (Saint) roi de Danemarck, frère & successeur de *Hérolf*, monta sur le trône en 1080. Il entreprit l'expédition d'Angleterre, qui ne fut point heureuse. Il fut tué dans l'église de Saint-Alban, & mis au nombre des martyrs en 1087. Un de ses fils, qui souffrit aussi le martyre, fut canonisé par le pape *Alexandre III* en 1164. Il y a eu quelques autres princes de ce nom; mais leur histoire est peu intéressante.

CAOURSIN, (Guillaume) né à Rhodes, fut toujours attaché à l'ordre de ce nom en qualité de

secrétaire & de vice-chancelier, sans y être reçu. Il étoit marié, & mourut en 1531. Ses *Ouvrages*, qui concernent l'ordre de Rhodes, furent imprimés à Ulm en 1496, in-folio, avec plusieurs figures en bois; ils sont assez rares.

CAPACCIO, ( Jules-César ) né à Capagna dans le royaume de Naples, fut gentilhomme du duc d'Urbain & secrétaire de la ville de Naples. Il mourut en 1631, après avoir contribué à établir l'académie de *gli Otiosi*. On a de lui une *Histoire de Naples*, imprimée dans cette ville en 1607, in-4°, qui est au nombre des livres rares; & des *Apologues* en vers italiens, 1619, in-4°, avec figures.

CAPANÉE, l'un des commandans de l'armée des Argiens, se distingua pendant la guerre de Thèbes, par sa force & son courage. Ce fut le premier qui escadala les murailles de cette ville; & il mourut sur le haut du rempart, accablé de flèches & de pierres. C'étoit un impie qui avoit coutume de dire, qu'il ne faisoit pas plus de cas des foudres de Jupiter, que de la chaleur du midi, & qu'il prendroit Thèbes malgré son tonnerre. Il périt de la foudre; & lorsque *Thésée* fit faire de sompneuses funérailles aux autres guerriers morts devant Thèbes, on ne brûla point pour cette raison le corps de *Canapie* avec les autres, & on lui éleva un bûcher particulier. *Voy. EVADNÉ.*

CAPÈCE, ( Scipion ) Napolitain, poète Latin du XVI<sup>e</sup> siècle, tâcha d'imiter *Lucrèce* dans son poème *Des principes des choses*, à Franckfort 1631, in-8°, & y réussit assez bien. Le cardinal *Bembo* & *Manuce* menoient cet ouvrage à côté de son modèle. On en a

donné une édition avec la traduction italienne, in-8°, Venise 1754. On a encore de *Capèce*, des *Élégies*, des *Épigrammes*, & un poème *De Vate maximo*, que *Gesner*, sans doute ami de ce poète, égaloit aux productions de l'antiquité.

CAPEL, ( Arthur ) baron d'*HAMDAM*, étoit gouverneur de Gloucester, lorsque *Fairfax*, chef des parlementaires, vint assiéger cette place en 1645. Ce général se servit d'une ruse singulière pour tâcher d'emporter la place. Il fit venir *Arthur*, fils de *Capel*, étudiant alors à Londres, pour engager son père à lui conserver la vie, en s'accommodant avec le parlement. Quoique le jeune homme n'eût que dix-sept ans, il répondit toujours, que son père étoit trop sage pour avoir besoin des avis d'un enfant. *Fairfax* furieux, fit mettre le jeune *Arthur*, nu jusqu'à la ceinture, au milieu d'une troupe de soldats qui avoient les épées tirées contre lui. Pendant qu'il regardoit ce triste spectacle, il entendit un des officiers de *Fairfax*, qui lui dit : *Préparez-vous à vous rendre, ou à voir répandre le sang de votre fils...* *Capel*, pour toute réponse, cria à son fils avec fermeté : *Mon fils, souvenez-vous de ce que vous devez à Dieu & au Roi;* paroles qu'il répéta trois fois. Il rentra ensuite dans la place, & exhorta les officiers à demeurer fermes, non pour venger son fils, mais pour venger leur roi. Ce bon citoyen ayant été forcé de capituler, fut condamné en 1649 par les mêmes juges que *Charles I*, & périt par le même supplice. — *Voy. CAPPEL.*

CAPPELLA, ( *Marcianus Mineus Felix* ) poète Latin, vivoit vers l'an 490 de J. C. On croit qu'il étoit Africain & proconsul. On a



de lui un poëme intitulé : *De nuptiis Philologia & Mercurii, & de septem Artibus liberalibus.* — GROTIUS âgé seulement de 14 ans, donna une bonne édition de cette production mediocre en 1599, in 8°, avec des notes & des corrections. Il rétablit une infinité d'endroits corrompus, avec une sagacité admirable dans un enfant de son âge.

CAPELLI, Voy. CAPPELLI.

CAPELLO, (Blanche) d'une des plus illustres familles patriennes de Venise, seconde femme de François II de Médicis, grand-Duc de Toscane, se vit élevée au rang suprême par un événement singulier. Un jeune Florentin, nommé Pierre Bonaventuri, d'une famille honnête, mais pauvre, commis de la maison de banque que tenoient à Venise les *Salviati* de Florence, habitoit en face du palais Capello. Il vit *Blanche*, que la nature avoit douée d'une beauté rare ; il en devint éperdument amoureux, & lui fit l'aveu de sa passion. Une figure intéressante parloit en faveur de *Bonaventuri* : il fut écouté. *Blanche* ne put se défendre de l'aimer dès cette première entrevue, & elle hésita d'autant moins à se livrer à son penchant, qu'elle prit en ce moment *Bonaventuri* pour *Salviati* lui-même, homme d'une maison très-estimable à Florence, & à laquelle la sienne pouvoit s'allier sans disproportion. Désabusée sur ce point dans un second entretien qu'elle eut avec lui, elle perdit l'espérance de l'épouser sans cesser de l'aimer, & lui défendit de la voir désormais. *Bonaventuri*, plus passionné que jamais, trouva moyen de lui faire parvenir un billet, par lequel il la conjuroit, avant que de prendre une dernière résolution, de profiter de l'obscurité de la nuit,

& du temps où tout le monde dans sa maison seroit livré au sommeil, pour venir le trouver & lui accorder un entretien ; ce qui lui étoit d'autant plus aisé, qu'elle n'avoit que la rue à traverser. Il la rassuroit en même temps sur les suites de cette démarche, en lui jurant que sa vertu ne seroit point compromise dans ce rendez-vous nocturne. *Blanche*, trop éprise & trop foible pour se refuser à cette proposition, sortit de sa maison la nuit suivante, dès qu'elle crut pouvoir le faire avec sûreté, laissant la porte entrouverte pour son retour, & se glissa dans la chambre de son amant. Elle en sortit vers la pointe du jour, & voulant rentrer chez elle, la porte se trouva fermée. Que faire dans cette cruelle circonstance ? Il s'agissoit de prendre un parti prompt & décisif, *Blanche* le prit sans hésiter : elle engagea sa foi à *Bonaventuri*, & lui proposa de fuir avec elle, ce qui fut exécuté sur le champ. Ils se jetèrent dans la première barque, sans même avoir eu le temps de se déguiser, & étant sortis heureusement des Lagunes, ils prirent le chemin de Florence. Arrivés à Pistoie, un prêtre leur donna la bénédiction nuptiale. *Bonaventuri* conduisit sa jeune épouse chez son père, qui vivoit obscurément à Florence dans un état très-voisin de la pauvreté. *Blanche*, consolée par l'amour des disgrâces de la fortune, partagea sans murmurer, avec sa belle-mère, les soins les plus bas & les plus humilians du ménage. Elle vivoit ainsi depuis quelque temps, ne se laissant presque jamais voir hors de sa maison ; lorsque le hasard ayant fait passer le grand-Duc sous ses fenêtres, elle en fut remarquée. L'impression que sa beauté fit sur ce prince, fut bientôt suivie d'un vif empressement de la con-

notre ; il s'en ouvrit à un de ses favoris. Ce favori avoit une femme adroite & intrigante , qui ayant eu un entretien avec la belle-mère de *Blanche* , lui fit des offres de service pour sa bru , & entr'autres celle de lui faire obtenir du grand-Duc telle grace qu'elle auroit à lui demander. *Blanche* écouta d'autant plus volontiers cette dernière proposition, qu'elle vivoit dans une inquiétude continuelle du côté de sa famille , dont elle appréhendoit les poursuites , & qu'elle avoit songé plus d'une fois à trouver des recommandations auprès du grand-Duc , pour en obtenir une sauvegarde qui la mit à couvert. L'avisée enfui e par cette dame , elle se rendit chez elle. Le grand-Duc s'y trouva comme fortuitement , & se présenta à elle en un moment où la dame étoit passée dans un autre appartement sous quelque prétexte , & l'avoit laissée seule. Son premier mouvement , à l'aspect imprévu du prince , fut de se jeter à ses genoux , en le suppliant de ne point attenter à son honneur. Il la releva avec bonté , lui fit une déclaration d'amour pleine de ménagement & de respect , & se retira aussitôt : la laissant si interdite , qu'elle ne songea point à profiter de l'occasion pour lui demander la sauve-garde. Sa situation , après cette entrevue , ne tarda pas à changer de face. Le grand-Duc manda son mari , & lui donna un poste considérable à la cour ; il accumula rapidement sur sa tête les honneurs & les pensions , & *Blanche* se vit bientôt élevée à une fortune brillante. Le jeune *Bonaventuri* ne jouit pas long-temps de sa prospérité : l'orgueil & la présomption s'emparèrent de son ame ; il se fit des ennemis puissans , & il fut poignardé la nuit dans les rues de Florence en 1574 , par une

troupe d'affassins soudoyés. Quelques années après , le grand-Duc devenu veuf par la mort de *Jeanne d'Autriche* , sa première femme , plus épris que jamais des charmes de *Blanche* , l'épousa solennellement le 20 septembre 1579. Deux ambassadeurs & le patriarche d'Aquilée furent députés à Florence par la république de Venise , pour assister à la cérémonie de ce mariage. Un diplôme du sénat , par lequel elle étoit déclarée reine de Chypre , y fut lu publiquement , & la couronne royale lui fut mise sur la tête par un des ambassadeurs. Le grand-Duc vécut toujours avec sa nouvelle épouse dans la plus parfaite union , & rien n'eût manqué à leur bonheur , si les propos indecens & les déclamations du cardinal *Ferdinand de Médicis* , son frère , qui résidoit à Rome , n'y eussent mêlé quelque amertume. Ce cardinal , infatué des alliances de sa maison avec les Têtes couronnées , ne parloit de celle-ci qu'avec mépris. Dans un voyage que ce cardinal fit à Florence dans l'automne de 1585 , il fut invité un jour par le grand-Duc à une partie de chasse dans la belle maison de *Poggio à Cajano* , à quelques milles de Florence. Ce fut là que , le cardinal dînant avec son frère & sa belle-soeur , sur la fin du repas , la grande-Duchesse , & presqu'au même moment le grand-Duc , furent saisis subitement de cruelles douleurs dans les intestins , & succombèrent en peu d'heures à la violence du poison. *Blanche* mourut cinq heures après avoir vu expirer son époux. Le cardinal fut d'autant plus accusé de cette double mort , qu'il leur refusa , dit-on , les secours qu'ils réclamoient , & défendit qu'on allât chercher des médecins.

CAPERONIER , Voyez CAPERONIER.

**CAPET**, Voyez HUGUES-CAPET.

**CAPHYRA**, (Mythol.) fille de l'*Océan*, fut la nourrice de *Neptune*.

**I. CAPILUPI**, (Camille) natif de Mantoue, s'est rendu fameux par son libelle intitulé, *les Stratagèmes de Charles IX contre les Huguenots*, en italien, à Rome 1572, in-4°; traduit en françois, 1574, in-8° Il y décrit le massacre de la Saint-Barthélemi. Il rapporte des choses fort singulières sur les motifs & les suites de cette violence; mais ce libelle est rempli d'idées fausses & de faits calomnieux.

**II. CAPILUPI**, (Lelio) frère du précédent, poëte Latin, naquit à Mantoue comme *Virgile*. Il se jouoit si heureusement des vers de son compatriote, & réussissoit si bien à leur donner un autre sens, qu'il surpassa en ce genre *Aufone*, *Proba-Falconia*, & les autres qui se sont exercés sur le même sujet. Il a chanté dans cette sorte de vers l'origine des moines, leurs regles, leur vie; les cérémonies de l'Eglise; l'Histoire du mal de Naples, &c. Deux de ses frères, *Hippolyte* & *Jules*, avoient le même talent de décomposer & de recoudre *Virgile*. Outre leurs *Centons*, on a des vers de ces poëtes, dont les pensées & les expressions ne sont qu'à eux. On a réuni leurs *Poësies*, in-4°, Rome 1590. Une petite partie des *Poësies* de *Lelio* se trouve aussi dans les *Delicia Poëtarum Italorum*. Cet auteur célèbre mourut en 1560, à 62 ans. On a imprimé séparément son *Centon es Virgilio de vitâ Monachorum*, à Venise 1550, in-8°; & son *Centon contre les Femmes*, Venise, même année, in-8°. Dans l'un & dans l'autre il n'a pas épargné le sel,

& même le gros sel. *Virgile*, le plus doux des hommes, ne se seroit pas attendu qu'on mettroit ses écrits en lambeaux pour en faire des satires.

**CAPISTRAN**, (Saint JEAN de) disciple de *S. Bernardin* de Sienne, & frère Mineur comme lui, marcha sur les traces de son maître. Il tiroit son nom de *Capistran* dans l'Abruzze, où il étoit né en 1385, d'un gentilhomme Angevin. Il exerça d'abord une charge de judicature, & épousa une fille d'une bonne famille. Mais ayant voulu réconcilier les habitans de Pérouse avec *Ladislas* roi de Naples, il fut mis en prison par les Péruisiens, qui l'accusèrent d'avoir voulu favoriser ce prince. Dieu l'éclaira alors sur la fragilité des choses humaines, & il prit l'habit de *S. François*. Il signala son zèle & son éloquence dans le concile de Florence, pour la réunion de l'église Grecque avec l'église Romaine; dans la Bohème contre les hérétiques; dans la Hongrie contre les Turcs. Il se mit à la tête d'une croisade contre les Hussites, & en convertit plusieurs. Lorsque *Hunade* entra en vainqueur dans Belgrade, *Capistran* prédicateur de l'armée, regardé comme un prophète, s'y distingua tellement, qu'il parut incertain à qui on devoit l'avantage, ou à la valeur du héros, ou aux sermons du missionnaire. *Capistran* ne balança point de s'attribuer la gloire de cette journée, dans ses lettres au pape & à l'empereur. Purifié sans doute par la pénitence de ce mouvement de vanité, il mourut faiblement dans le couvent de Villech en Hongrie, le 23 octobre 1456, à 71 ans. On lui a reproché encore d'avoir joint le bûcher aux sermons dans ses missions contre

les

les hérétiques & les Juifs; mais c'étoit un des préjugés de son siècle, de croire qu'il falloit réduire les errans par le fer & le feu. D'ailleurs, les supplices contre les Hussites avoient été ordonnés par la puissance séculière, & non par les missionnaires. *Alexandre VIII* le canonisa en 1690. On a de lui un grand nombre d'écrits: un *Traité de l'autorité du Pape & du Concile*, un *peutrop ultramontain*; un *Traité de l'excommunication*; un autre *sur le Mariage*; quelques-uns *sur le Droit Civil, l'Usure & les Contrats*; l'*Apologie du Tiers-Ordre de S. François*; le *Miroir des Clercs*, &c.

**I. CAPISUCCHI**, (Blaise) marquis de *MONTERIO*, d'une famille Italienne, fut capitaine célèbre par son intelligence dans l'art militaire. Les Protestans ayant mis le siège devant Poitiers en 1569, jetèrent un pont sur la rivière pour donner l'assaut. *Capisucchi*, Romain, & héritier du courage de ses anciens compatriotes, se jeta dans l'eau avec deux autres, & coupa les câbles du pont, qui fut bientôt entraîné par les eaux. Il ne signala pas moins sa valeur sous le duc de Parme. Le pape lui donna ensuite le commandement de ses troupes à Avignon & dans le comtat Venaissin.

**II. CAPISUCCHI**, (Paul) chanoine du Vatican, auditeur de rote, évêque de Néocastro & vice-légat de Hongrie, s'acquitta avec honneur de plusieurs négociations, dont *Clément VII* & *Paul III* le chargèrent. Ce dernier pontife l'ayant envoyé à Avignon, alors déchiré par mille factions, il calma tout par sa prudence. Il mourut à Rome en 1539, à 60 ans. — Il y a eu plusieurs autres personnes de mérite, du même nom;

Tome III,

*Camille CAPISUCCHI*, frère de *Blaise*, & aussi bon guerrier que lui, commandant des troupes du pape en Hongrie; *Raimond* de la même famille, de Dominicain devenu cardinal, mort en 1691, auteur de plusieurs ouvrages de théologie.

**CAPITO**, *Voy. XV. ROBERT.*

**CAPITOLINUS**, *Voyez II. MANLIUS.*

**CAPITOLINUS**, (*Julius*) historien Latin du 3<sup>e</sup> siècle, auteur de plusieurs *Vies* d'empereur, où il ne fait presque que copier *Hérodien*. Il n'écrivoit, ni avec pureté, ni avec exactitude. On trouve son ouvrage dans le recueil intitulé: *Scriptores Historia Romana Latinæ veteres*, à Heidelberg, 1742, en 3 vol. in-folio.

**CAPITON**, (*Wolfgang*) théologien Luthérien, ami d'*Æcolampade* & de *Bucer*, naquit à Haguenau, en 1478, d'un des premiers magistrats de cette ville, & mourut de la peste en 1542. Sa première femme étoit veuve d'*Æcolampade*. La seconde se piquoit de bel-esprit; & s'avoisoit même de prêcher, lorsque son mari étoit malade. On a de *Capiton* plusieurs ouvrages; entr'autres, une *Grammaire Hébraïque*, & la *Vie de Jean Æcolampade*.

**CAPNION**, *Voy. REUCHLIN.*

**CAPORALI**, (*César*) natif de Pérouse, fut gouverneur d'Atri au royaume de Naples, & mourut à Castiglione, près de Pérouse, en 1601. Sa vivacité, son enjouement & le talent de tourner tout en plaisanterie, firent rechercher sa société. Il s'est fait connoître par des *Poésies burlesques*, imprimées en 1656, in-12. Il a donné aussi la comédie du *Fou*, & celle de *La Berceuse*.

F

**CAPPEL**, (Louis) né à Sédan en 1585, ministre Protestant & professeur d'hébreu à Saumur, effaça la gloire des autres Hébraïsans, par une critique sûre & une érudition consommée. Ces deux qualités brillent dans tous ses ouvrages, justement estimés des savans. Les principaux sont : I. *Arcanum punctuationis revelatum*, à Leyde 1624, in-4°, dans lequel il montre invinciblement la nouveauté des points voyelles du texte hébreu, contre les deux *Buxtorf*. Cet ouvrage, la terreur des théologiens de Genève attachés aux *Buxtorf*, souleva contre lui leur parti, composé de presque tous les Protestans : mais il n'en a pas été moins recherché par les amateurs de l'antiquité sacrée. II. *Critica sacra*, imprimée à Paris en 1650, in-folio, qui fit encore plus de bruit que le traité précédent. C'est le plus savant ouvrage que nous ayons sur les diverses leçons de l'ancien Testament. Il seroit encore meilleur, si *Cappel* eût consulté avec plus de soin les manuscrits de la Bible. Il n'auroit pas tant multiplié les diverses leçons qu'il rapporte. Cette Critique déplut tellement à ceux de son parti, qu'ils en empêchèrent pendant dix ans l'impression. L'auteur ne put parvenir à la faire imprimer dans aucune ville Protestante. Mais *Jacques Cappel*, son fils, s'étant fait Catholique, obtint, par le moyen du Pere *Petau* Jésuite, du Père *Moria* de l'Oratoire & du Père *Marsenne* Minime, un privilège pour l'imprimer à Paris. Le Père *Moria*, qui conduisoit cette impression, ne manqua pas d'y retrancher certains endroits où *Cappel* combattoit ses sentimens. C'est ce que ne savoient pas, dit le Père *Niceron*, ceux qui accusèrent *Cappel* d'avoir eu des intelligences avec

ce Père, pour établir l'autorité de la Vulgate sur la ruine des textes originaux. L'ouvrage de *Cappel* ne manqua pas d'être aussitôt attaqué par différens auteurs. *Jean Buxtorf*, avec lequel il sembloit devoir être continuellement en guerre, y opposa son *Ani-critica*, 1653, in-4°, à laquelle *Cappel* répondit d'une manière satisfaisante. Le célèbre *Grotius* lui répondit : « *Contentus esto magnis potius quam multis laudatoribus.* » III. Des Commentaires sur l'ancien Testament, publié à Amsterdam, avec l'*Arcanum*, 1689, in-folio. *Cappel* mourut à Saumur le 16 juin 1658, à 73 ans. Voyez le catalogue de ses ouvrages dans le tome 22° des *Mémoires* du Père *Niceron*, qui a accordé un article à un autre *Louis CAPPEL*, mort en 1676, & oncle de celui que nous avons fait connoître. — Voy. CAPPEL.

**CAPPELLI**, (Marc-Antoine) Cordelier, né à Est, écrivit d'abord en faveur de Venise, dans son différend avec *Paul V* : *Parere della Controversia*, &c. 1606, in-4°; puis s'étant rétracté, il employa sa plume contre les ennemis de l'autorité du pape : *De summo Pontificatu B. Petri*, 1621, in-4° *De Canâ Christi supremâ*, 1625, in-4°. Il passa par les charges de son ordre, & mourut à Rome en 1625.

**I. CAPPERONNIER**; (Claude) né à Mont-Didier en Picardie l'an 1671, fut destiné d'abord à la tannerie par ses parens. Il apprit de lui-même les éléments de la langue Latine, dans les momens qu'il pouvoit dérober à son travail. Un de ses oncles, Bénédictin de l'abbaye de Corbie, l'ayant fait étudier, ses progrès furent tels que ses heureuses dispositions l'avoient promis. Il vint

Paris en 1688, & se livra avec tant d'ardeur à l'étude du Grec, qu'on le mit à côté de ceux de son siècle, qui connoissoient le mieux cette langue. Il ne sépara jamais l'étude de la langue Grecque, de celle de la Latine, pensant avec raison, que la première le conduiroit à une parfaite intelligence de la seconde. L'université de Basle, instruite de son mérite, lui offrit une chaire de professeur extraordinaire en Grec, avec des honoraires considérables pour toute sa vie, & une entière liberté de conscience, sans laquelle ses honoraires n'auroient été que peu de chose. Son mérite ne fut pas moins connu dans sa patrie que dans l'étranger. Il fut nommé, en 1722, à la place de professeur en Grec au collège royal à Paris, & quelque temps après à celle de garde de la bibliothèque du roi; il soutint dans ces deux emplois la réputation qu'il s'étoit acquise. Il mourut d'une paralysie à la gorge, le 24 juillet 1744, à 73 ans, chez Crozat, dont il avoit élevé les fils. On a de lui plusieurs ouvrages. I. Une édition de *Quintilien*, in-folio, 1725, avec des corrections & des notes. Le roi, à qui il la dédia, récompensa son travail par une pension de huit cents livres. II. Une édition des *Anciens Rhéteurs Latins*, publiée à Strasbourg en 1756, in-4.<sup>o</sup> Voyez II. CANISIUS. III. *Observations Philologiques*, en manuscrit, qui réunies, feroient plusieurs volumes in-4.<sup>o</sup> L'auteur redresse une infinité de passages des anciens auteurs Grecs & Latins, & relève beaucoup de fautes commises par les traducteurs modernes. IV. *Traité de l'ancienne prononciation de la langue Grecque*: ouvrage, achevé dont on faisoit espérer l'impression. V. *Apologie de Sophocle*, 1719, in-8<sup>o</sup>: il le

défend contre *Voltaire*. VI. *Remarques sur la Traduction de Longin*, par *Despréaux*. Elles sont insérées dans l'édition de ce poëte donnée en 1747, par *Saint-Marc*. Des mœurs douces & simples, une piété éclairée & sincère, un caractère communicatif & officieux, le firent regretter de tous ceux qui font cas de la probité réunie au savoir. Sa mémoire étoit prodigieuse, & elle lui tenoit lieu de recueil.

II. CAPPERONIER, (Jean) neveu du précédent, né à Mont-Didier en 1716 & mort à Paris en 1775, à 59 ans, étoit membre de l'académie des Inscriptions, professeur de Grec au collège royal, & garde de la bibliothèque du roi. Savant, officieux & bon, il se plaisoit à communiquer ses lumières, & à encourager les jeunes gens dans leurs travaux. Ses ouvrages sont: I. Une édition de *Joinville*. II. *Anacreontis carmina*, 1748, in-12: rare. III. *C. J. Casaris Opera*, Paris, *Barbou*, 1754, 2 vol. in-12: édition recherchée. IV. une édition de *Plaute*, avec un bon glossaire, 1759, 3 vol. in-12. V. Une édition de *Sophocle*, que *Vauvilliers* a publiée après la mort de son ami, en 2 vol. in-4.<sup>o</sup> VI. Plusieurs *Mémoires* dans le *Recueil de l'académie des Inscriptions*.—Il avoit un fils, jeune homme laborieux, savant, déjà attaché à la bibliothèque du roi, qui eut le malheur de se noyer près de Saint-Cloud.

I. CAPPONI, (Pierre) magistrat de Florence, s'est fait un nom par son intrepidité. Lorsque *Charles VIII*, roi de France, partit pour sa brillante expédition de Naples, il exigea dans sa marche que les Florentins lui fournissent de l'argent, & qu'ils lui accordassent une sorte de juridiction;

dans leur république. *Capponi*; un de leurs députés, & qui avoit été ti-devant ambassadeur à la cour de France, se trouva un jour avec ses collègues, en présence de *Charles*, à une conférence où un secrétaire de ce prince lisoit les conditions qu'on vouloit prescrire. Il arracha brusquement le papier des mains du secrétaire, le déchira avec emportement; & élevant la voix: *Eh bien, dit-il, faites battre le tambour, & nous, nous sonnerons nos cloches. Voilà ma réponse à vos propositions.* Il sortit en même temps de la chambre. Ce discours hardi fit imaginer qu'il n'auroit jamais eu cette audace, s'il ne se fût senti en état de la soutenir. Il fut rappelé, & on lui accorda des conditions modérées. — Voyez *COCLES*.

II. *CAPPONI*, (Laurent) de la même famille que le précédent, quitta l'Italie & vint s'établir à Lyon, où il employa en bienfaits une fortune immense, acquise dans le commerce. Pendant la famine qui désoloit cette ville en 1573, *Capponi* nourrit, à ses frais, quatre mille pauvres. A sa mort, presque tous les citoyens assistèrent à son convoi, & le pleurèrent.

*CAPRA*, (Benoît) juriconsulte de Pérouse sur la fin du 14<sup>e</sup> siècle, est auteur de plusieurs ouvrages peu connus; quoique *Socin* l'appelle *illustre, célèbre, homme d'un excellent jugement & d'une conscience timorée.*

*CAPRARA*, (Énée, comte de) seigneur de Siklos, chevalier de la Toison d'or, & général des armées Impériales, étoit de Bologne en Italie, & neveu du fameux général *Piccolomini*. Il porta les armes de bonne heure, &

ne les quitta que fort tard. Il fit quarante-quatre campagnes. Il se signala sur-tout dans celle de 1685, lorsque, sous le commandement du duc de *Lorraine*, il prit d'affaut, sur les Turcs, la ville de Neuhausel. Ce succès & quelques autres, firent oublier qu'il avoit été battu auparavant par *Turenne*. Depuis il commanda souvent en chef l'armée de l'empereur. Il mourut à Vienne en 1601, à 70 ans, aussi bon politique qu'excellent capitaine. Il avoit été envoyé en 1682 & 1683, ambassadeur à la Porte, où il ménagea les intérêts de l'empereur en homme habile.

I. *CAPRÉOLE*, (Jean) Dominicain, professeur de théologie à Paris, laissa des *Commentaires sur le Maître des Sentences*, 1588, in-fol., & une *Défense de S. Thomas*. Il florissoit vers le milieu du 15<sup>e</sup> siècle.

II. *CAPRÉOLE*, (Élie) mort en 1516, est auteur d'une *Histoire de Bresca*, sa patrie, en 14 livres, qu'on trouve dans le tome 9<sup>e</sup> de la Collection des Historiens d'Italie, de *Grævius*.

*CAPRIATA*, (Pierre-Jean) avocat Gênois, s'appliqua également à expliquer les questions épineuses de la jurisprudence, à plaider des causes, à répondre à des consultants, & à finir les procès par la voie de l'arbitrage. Mais il se fit connoître principalement comme historien. On a de lui l'*Histoire des guerres d'Italie*, depuis 1613 jusqu'en 1634, Genève, 1638, 3 vol. in-4.<sup>o</sup> L'auteur se flatte, avec raison, d'avoir tenu la balance entre les puissances, sans aucune partialité ni pour les uns ni pour les autres. Il expose les faits avec netteté,

& en développe les motifs, les causes & les suites avec candeur. *Andri Balbo*, noble Vénitien, se plaignit à *Capriata*, qu'il n'avoit pas assez ménagé sa république. Il répondit : « Qu'il avoit rendu justice à son gouvernement; mais qu'il avoit dû raconter les issues des combats telles qu'elles avoient été. Des événemens qui nous ont fait de la peine quand ils sont arrivés, ne peuvent pas se lire avec plaisir; mais un historien ne doit pas les taire. » *Capriata* ne voulut dédier son ouvrage à aucun prince, pour que la flatterie ou la complaisance ne corrompissent point sa plume. Il vivoit dans le 18<sup>e</sup> siècle.

**CAPRUS**, (Mythol.) dieu révéré à Phaselis en Pamphylie, recevoit en hommage de petits poissons salés.

**CAPTAL DE BUCH**, (Le)  
Voyez **GRAILLY**.

**CAPUCINS**, Voyez **BASCHI & OCHIN**.

**CARA**, Voyez **KARA**.

**CARACALLA**, (Marc-Aurèle-Antonia) naquit à Lyon, le 4 avril 188, de *Sépime-Sévère*, Voyez ce mot, & de *Julie Domne*. Il porta dans sa jeunesse le nom de *Bassien*, & se montra dans l'enfance doux & humain. Mais ces bonnes dispositions s'effacèrent bientôt, & l'on ne vit plus en lui qu'un penchant décidé à tous les vices. L'éducation qu'on lui donna ne put le réformer. Il avoit le tempérament mal sain, la taille médiocre, la physionomie farouche, le caractère sombre, emporté, présomptueux, fourbe, jaloux & bizarre; & quoiqu'adonné de bonne heure au vin & aux femmes, il n'en étoit pas moins cruel. Son père le déclara Cé-

sar à l'âge de neuf ans, & lui donna ensuite le titre d'empereur. Après la mort de ce prince, les soldats lui donnèrent le trône impérial conjointement avec son frère *Géta*. Ce fut le 4 février 211. Il étoit alors en Angleterre, & avoit près de 23 ans. Quelques historiens ont prétendu que, pour régner plutôt, il avoit avancé les jours de son père. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il avoit voulu l'assassiner quelque temps auparavant, & qu'il se montra extrêmement jaloux du pouvoir souverain. Ne pouvant supporter que son frère gouvernât avec lui, il le fit poignarder entre les bras de *Julia* leur mère, qui fut teinte de son sang. Le fratricide, resté seul empereur, gagna les soldats en augmentant leur paie de moitié. Cette libéralité aveugla ces misérables: ils approuvèrent son crime, & déclarèrent *Géta* ennemi du bien public. Il rentra ensuite dans Rome avec tous les soldats en armes, criant « que *Géta* avoit eu envie de le tuer lui-même, & qu'en le tuant, il n'avoit fait que suivre l'exemple de *Romulus*. » Pour diminuer l'horreur de son crime, il fit mettre *Géta* au rang des Dieux, se metant fort peu en peine qu'il fût dans le ciel, pourvu qu'il ne régnât pas sur la terre: *Sit divus, dum non sit vivus*. Il chercha par-tout des apologistes de ce meurtre. *Papinien* fut mis à mort, pour n'avoir pas voulu, à l'exemple de *Sénèque*, colorer un tel forfait. *Il n'est pas si aisé, répondit-il, d'exuser un parricide, que de le commettre*. Le scélérat, déchiré par des remords continuels, fit un voyage dans les Gaules. Il troubla les peuples, viola les droits des villes, & ne s'en retira qu'après avoir inspiré une haine universelle. Ses impôts & ses exactions,



épuisèrent toutes les provinces. Sa mere lui reprochant ses profusions, le tyran lui répondit ces mots : *Sachez que tant que je porterai cela, en lui montrant une épée nue, j'aurai tout ce que je voudrai.* Cette épée ne défendit pas son empire contre les Barbares. Les Cates, les Allemands & d'autres peuples de la Germanie lui ayant déclaré la guerre, il acheta la paix à prix d'argent. Sa lâcheté ne l'empêcha pas de prendre le nom de *Germanique*, de *Parthique* & d'*Arabique*. Il contrefit *Alexandre* & *Achille*, & ordonna à tout le monde de l'appeler *Alexandre* ou *Antonin* le *Grand*. Ne pouvant imiter la valeur de ce héros, il en copia les manières, marchant comme lui la tête penchée sur une épaule, & tâchant de réduire ses traits à la figure de ce conquérant. Cette manie alloit si loin, que *Caracalla* fit défense à tous ceux qui suivoient la doctrine d'*Aristote*, de paroître en public, & même de prononcer son nom. *Le chef du Lycée*, disoit-il, *trempa dans la conjuration d'Antipater*; il fut un des principaux auteurs de la mort de son disciple. Ne souffrons point que le nom d'un meurtrier se conserve parmi les hommes : & d'après cette idée, il faisoit brûler les ouvrages d'*Aristote*. Le nouvel *Alexandre* ne se montra pas digne de l'ancien, même par ses vertus morales. Etant allé à Alexandrie en sortant d'Anzioche, il donna ordre à ses soldats de faire main-basse sur le peuple, pour le punir de quelques railleries lâchées au sujet de la mort de *Géta*. Le carnage fut, dit-on, si horrible, que toute la plaine étoit couverte de sang; la mer, le Nil, les rivages voisins en furent teints pendant plusieurs jours: Ce barbare finit par interdire les assemblées des sçavans,

& par faire murer tous les quartiers de la ville. La terre fut bientôt délivrée de ce monstre. Un centenaire des Prétoriens le tua peu de temps après, le 8 avril 217. Le jour de sa mort, fut un jour de réjouissance pour tous les peuples. Méchant envers tous, sans être bienfaiteur d'aucun, il laissa une mémoire aussi odieuse que celle des *Caligula* & des *Néron*.

CARACCIO, (Antoine) baron Romain du 17<sup>e</sup> siècle, se fit un nom célèbre par ses *Poésies* Italiennes. Parmi ses tragédies on distingue *il Corradino*, imprimée à Rome en 1694. Un ouvrage plus important l'occupa: c'est son *Imperio vendicato*, Poème épique en quarante chants, imprimé à Rome en 1690, in-4.<sup>o</sup> Les Italiens le placent immédiatement après *Ariosto* & le *Tasse*; mais les gens de goût, en admirant la facilité & l'abondance de l'auteur, mettent son poème beaucoup au-dessous du *Roland furieux* & de la *Jérusalem délivrée*.

I. CARACCIOLI, (Robert) surnommé de *Lice*, parce qu'il étoit né à Lice dans le royaume de Naples, mort vers la fin du 15<sup>e</sup> siècle, entra, dès sa jeunesse, dans l'ordre des FF. Mineurs, & s'y distingua par son zèle & son talent pour la prédication. La dignité d'évêque d'Aquilée dont il fut revêtu, loin de ralentir son ardeur, lui donna de nouvelles forces. Animé de la charité de l'*Apôtre des Nations*, auquel on le comparoit, il déclamoit vivement contre les mœurs corrompues de son siècle, contre le faste & le luxe des cardinaux & de la cour Romaine. On a de lui différens recueils de ses *Sermons*, un *Traité de la formation de l'Homme*, & un *Miroir de la Foi Chrétienne*. La plupart de ses *Œuvres* furent imprimées

mées en 3 vol. Venise, 1490 & Lyon 1503. On mit sur son tombeau, à Lice, deux vers latins, dont le sens étoit, que depuis S. Paul, on n'avoit jamais vu dans le monde un si célèbre Prédicateur. « Mais ceux qui firent ces vers, dit le Pere Fabre, n'en connoissoient apparemment point d'autres, ou peut-être ne furent-ils pas fâchés de relever par-là la gloire de leur ordre. »

II. CARACCIOLI, (Jean-Antoine de) natif de Melphes, d'une famille illustre de Naples, fut le dernier abbé régulier de Saint-Victor de Paris. Il tyrannisa ses confrères, & se vit obligé de permuer son abbaye en 1551 avec l'évêché de Troyes. Il se fit connoître d'abord avantageusement par son *Miroir de la vraie Religion*, Paris 1544, in-16; mais il ternit ensuite sa réputation par son attachement aux nouvelles opinions. Séduit & perverti par le fameux Pierre Martyr, il prêcha le Calvinisme à ses diocésains, & les scandalisa en se mariant. Il mourut en 1569, à Château-neuf-sur-Loire, peu estimé des deux partis. Il termina la postérité masculine de la branche dont étoit Jean-Antoine CARACCIOLI, maréchal de France. Ils descendoient de Jean CARACCIOLI, nommé grand sénéchal de Naples, par la reine Jeanne II de Naples, d'abord amoureuse de lui, & qui, s'en étant dégoûtée, le fit assassiner en 1432. — Voyez CARAZZOLE & ERCEMBERG.

III. CARACCIOLI, (César-Eugenio) de la même famille que le précédent, florissoit dans le 17<sup>e</sup> siècle, & se fit connoître par quelques ouvrages. Le plus considérable est une *Histoire Ecclesiastique de Naples*, en italien, 1654, un vol. in-4.<sup>o</sup> Charles Lellis y fit un

vol. in-4.<sup>o</sup> d'augmentations. Cette Histoire est peu commune, même en Italie.

I. CARACHE, (Louis) peintre célèbre, né à Bologne en 1545, ne montra pas d'abord tout ce qu'il fut dans la suite. Cet homme, qui surpassa tous les peintres de son temps, auroit abandonné la peinture, s'il eût suivi les conseils de son maître. Les chefs-d'œuvre d'Italie réveillèrent peu à peu son génie. Il s'attacha sur-tout à la manière du Corrège, joignant les beautés de l'antique à la fraîcheur des ouvrages modernes, & opposant les graces de la nature aux afféteries du goût dominant. Ce fut par ses conseils qu'on établit à Bologne une académie de Peinture, dont il fut le chef & le modèle. Il pouvoit l'être, par son goût grand & noble, par sa touche délicate, par sa simplicité gracieuse. L'histoire de S. Basile & celle de Ste Cécile, qu'il peignit dans le cloître de S. Michel in Bosco à Bologne, forment une des plus belles suites, qui soient sorties de la main des hommes. Ce grand peintre mourut à Bologne en 1619, à 64 ans.

II. CARACHE, (Augustin) cousin du précédent, Bolonois comme lui, & fils d'un tailleur, naquit en 1557, & excella dans la peinture & la gravure. Il partagea son esprit entre les arts & les lettres, éclairant les uns par les autres. Son habileté dans le dessin lui faisoit réformer souvent les défauts des tableaux qu'il copioit. Ce qui reste de lui est d'une touche libre & spirituelle, sans manquer de correction. Ses figures sont belles & nobles; mais ses têtes sont moins fières que celles d'Annibal son frère. Il mourut à Parme 1602, à 45 ans. Ce peintre aimoit

le luxe, la magnificence, la société des grands; & s'habilloit plutôt en seigneur qu'en artiste. Il laissa un fils naturel, mort à 37 ans. *Carache* a gravé très-agréablement & très-correctement plusieurs morceaux au burin, d'après le *Corrège*, le *Titmore*, & d'autres grands peintres.

III. CARACHE, (Annibal) frère du précédent, naquit en 1560, & eut pour maître *Louis Carache* son cousin. Il se perfectionna à Parme, à Milan & à Venise. *Annibal* & *Augustin* ne pouvoient vivre ensemble, ni séparément. La jalousie les éloignoit l'un de l'autre; le sang & l'habitude les réunissoit. *Annibal*, le plus illustre, faisoit dans l'instant la figure d'une personne. Ayant été volé dans un grand chemin avec son père, il alla porter sa plainte chez le juge, qui fit arrêter les voleurs, sur les portraits qu'il en dessina. Il n'avoit pas moins de talent pour les *Caricatures*: c'est-à-dire pour ces portraits qu'on charge de mille ridicules, en conservant pourtant la ressemblance de la personne dont on veut se venger. Le *Corrège*, le *Titien*, *Michel-Ange*, *Raphaël*, le *Parnesin*, furent ses modèles. C'est dans leur école qu'il apprit à donner à ses ouvrages cette noblesse, cette force, cette vigueur de coloris, ces grands coups de dessin, qui le rendirent si célèbre. Sa galerie du cardinal *Farnèse*, chef-d'œuvre de l'art, & chef-d'œuvre trop peu récompensé, est un des plus beaux morceaux de Rome. Le cardinal *Farnèse* crut bien payer cet ouvrage, achevé à peine en huit ans, en lui donnant cinq cents écus d'or. *Annibal* en tomba malade de chagrin; & cette tristesse, jointe aux maladies que lui avoient laissées ses dé-

bauches, l'emporta en 1618. Cet artiste étoit un vrai philosophe, dédaignant le luxe & les trop grandes sociétés. Le faste qui environne les grands ne l'éblouissoit point. Le cardinal *Borghèse* étant venu le voir, il s'esquiva par une fausse porte. Pour corriger son frère *Augustin* de sa vanité, il dessina son père enfant une aiguille & sa mère tenant une paire de ciseaux. (Ils étoient tailleurs.) Il étoit enthousiaste des grands peintres, & jugeoit sévèrement ses rivaux. Il voulut être enterré à côté de *Raphaël Jospin* qu'il avoit critiqué, voulut lui faire mettre l'épée à la main. *Annibal* prenant un pinceau, lui répondit, c'est avec cette arme que je vous défie & que je veux vous vaincre. Il avoit souvent des disputes avec son frère *Augustin*, qu'il chérissoit cependant beaucoup & dont il étoit chéri; il ne pouvoit vivre ni avec lui, ni sans lui. Ses tableaux principaux sont à Bologne, à Parme, à Rome, à Paris; il y en avoit chez le roi & chez le duc d'Orléans. Ce grand maître laissa plusieurs élèves dignes de lui: entre autres, le *Guerchin*, l'*Albane*, le *Guide*, le *Dominiquin*, le *Bolognese*, &c. Lorsqu'on lui parloit de quelque grand monument de peinture ou de sculpture, il gardoit quelquefois le silence & le dessinait sur-le-champ sur la muraille, en disant: *Les Poètes peignent avec la parole, & les Peintres avec le pinceau.*—Voyez BERNINI.

CARAFE, (Antoine) de l'illustre maison de ce nom, cardinal dans le 16<sup>e</sup> siècle, aussi distingué par ses lumières que par son rang, fut mis par *Sixte-Quint* à la tête des éditeurs de la *Bible des Septante*. Elle fut publiée par ses soins, avec la préface & les scolies de *Pierre Morin*, à Rome 1587, in-folio.

Cette Bible fut traduite en latin, & parut à Rome 1588, in-folio. L'une & l'autre sont rares. Le Pere Morin en a donné une nouvelle édition à Paris en 1628, 3 vol. in-folio. Il y a joint le Nouveau Testament en grec & en latin. — De la même famille étoit le marquis *CARAFE*, mort dans le 17<sup>e</sup> siècle, après avoir cultivé avec succès la poésie italienne. On a de lui, en manuscrit, dans la bibliothèque du Vatican, des *Odes*, où l'incorrection du style est rachetée par la vivacité des images. Mais ce qui le rendit plus estimable, c'est le courage avec lequel il supporta l'adversité. La fortune l'avoit comblé de ses dons; des malheurs imprévus les lui enlevèrent. Passant de l'abondance à la pauvreté, il ennoblit son indigence par la philosophie & la privation de toutes les choses agréables. Il méritoit d'autant moins de perdre ses richesses, qu'il en avoit fait l'usage le plus noble. — Le prince *Charles-Marie CARAFE*, ambassadeur d'Espagne à la cour de Rome, a publié un ouvrage ayant pour titre: *L'Ambasciatore politico Cristiano*, 1692, in-4.<sup>o</sup> Ce qu'il y a de plus curieux dans cet ouvrage, c'est la description des cérémonies observées à Rome, à Vienne, à Madrid, à Londres, à la Haye, à Constantinople & en Perse, dans la réception des ambassadeurs.

**CARAGLIO**, (Jean-Jacques) graveur en pierres fines, originaire de Vérone, se fit également connoître par ses estampes, ses gravures en sautois & ses médailles. *Sigismund I*, roi de Pologne, l'appela à sa cour, employa ses talens, & les récompensa.

**CARAMUEL DE LOBKOWITS**, (Jean) Cistercien, né à Madrid en

1606, d'un père Flamand & d'une mère Allemande, fut d'abord abbé de Melrose aux Pays-Bas, puis évêque titulaire de Missi; ensuite, par un changement singulier, ingénieur & intendant des fortifications en Bohême, après avoir été soldat. Son humeur bizarre & inconstante, l'ayant fait d'évêque militaire, le fit d'ingénieur encore évêque. Il eut successivement les évêchés de Königgratz, de Campano & de Vigevano. Il mourut dans cette dernière ville en 1682, à 76 ans. C'étoit un homme d'un esprit infini, & dont on disoit qu'il avoit reçu le génie au huitième degré, l'éloquence au cinquième, & le jugement au second. Il se mêla beaucoup de théologie morale, & n'en fit pas mieux. Il fut un des plus ardens défenseurs de la probabilité, pour laquelle il fit une *Apologia*. On a encore de lui un grand nombre d'ouvrages, dont on voit le catalogue dans le tome 29<sup>e</sup> des *Mémoires* du Père Niceron. Comme la plupart n'ont point passé en France, nous ne citerons que sa *Trishemia Steganographia vindicata*, Norimbergæ, 1521, in-4.<sup>o</sup>; & sa *Théologie latine*, 7 vol. in-folio.

**CARANUS**, premier roi de Macédoine, & le septième des Héraclides depuis *Hercule*, selon la fable, chassa *Midas*, & fonda sa monarchie vers l'an 804 avant J. C. Il fit marcher des chèvres devant ses drapeaux, en mémoire de ce qu'un troupeau de ces animaux l'avoit conduit à Edesse, dont il s'empara.

**CARAVAGE**, (Michel-Ange) dont le nom étoit *Amerigi*, naquit d'un maçon au château de Caravage dans le Milanès, en 1569. Il commença d'abord par porter le mortier aux maçons, & finit par être un des plus grands ar-

tistes d'Italie. Il dut tout à la nature, ses talens & ses progrès; mais il reçut d'elle en même temps une humeur querelleuse & fatirique, qui remplit sa vie d'amertume. Ayant appelé en duel le *Josépin*, & celui-ci refusant de se battre, il alla à Malte pour se faire recevoir chevalier servant. Les faveurs de cet ordre ne purent contenir son caractère. Il insulta un chevalier de distinction, & fut mis en prison. S'étant sauvé à Rome, où il avoit déjà tué un jeune homme, il eut encore quelques affaires fâcheuses, & mourut sans secours sur un grand chemin en 1609, à l'âge de 40 ans. Ce peintre n'avoit point d'autre guide que son imagination, souvent déréglée. De là le goût bizarre & irrégulier qui règne dans ses ouvrages. Il vouloit être singulier, & n'avoit pas de peine à y réussir. Il eut d'abord le pinceau suave & gracieux du *Giorgion*, qu'il changea pour un coloris dur & vigoureux. S'il avoit un héros ou un saint à représenter, il le copioit sur quelque paysan. Il imita la nature, à la vérité; mais non dans ce qu'elle a de gracieux & d'aimable.

**CARAVANA**, (Pierre de) troubadour, a laissé des *Sirventes*, dont le meilleur exhorte les Lombards à se bien défendre contre l'empereur *Frédéric II*. Chaque couplet finit par ce refrain: *Gardez-vous bien de lui, Lombards.* « Je ne puis, dit-il, me résoudre à aimer les Allemands; le cœur me soulève, lorsque j'entends leur jargon; il me semble ouïr l'aboïement des chiens enragés. »

**CARAUSIUS**, tyran en Angleterre dans le 3<sup>e</sup> siècle, étoit né en Flandre d'une famille obscure. De grands talens pour la

guerre de terre & de mer, le firent distinguer dans celle que *Maximien Hercule* fit aux *Bagaudes*. Cet empereur lui confia le commandement d'une flotte, chargée de défendre les côtes de la Gaule Belgique & de l'Armorique. Mais ayant appris qu'il se ménageoit un parti chez les peuples voisins, il ordonna de le faire mourir. *Carausius*, en secret averti de cet ordre, passe avec sa flotte en Angleterre l'an 287, & s'y fait reconnoître empereur. Il gagna le cœur de ces insulaires, & les forma aux armes & à la discipline. En vain *Maximien*, deux ans après, vint l'attaquer avec une flotte formidable; il fut battu, & obligé de lui laisser, par un traité, la Grande-Bretagne, pour la défendre contre les Barbares. Il associa ensuite l'usurpateur à la puissance souveraine en lui confirmant le titre d'Auguste. *Carausius* n'en jouit pas long-temps. Un de ses officiers, nommé *Allectus*, l'assassina l'an 294, & se revêtit de la pourpre impériale, quoiqu'il n'eût pas ses talens. *Carausius* joignoit, à une imagination vive, à un caractère ferme, le génie d'un grand politique & le courage d'un héros. Il fit rétablir, pendant la paix qu'il s'étoit procurée, la muraille de *Septime-Sévère*. Il avoit environ 50 ans lorsqu'il fut assassiné.

**CARAZZOLE**, (Joannin) natif d'Ombrie en Italie, d'une famille fort médiocre, fut un triste exemple des caprices de la fortune. Devenu secrétaire de *Jeanne II*, reine de Naples, vers l'an 1415, il plut, ainsi que beaucoup d'autres, à cette princesse, qui l'aima passionnément. Elle lui donna le duché de Melfi, & la charge de grand-connétable du royaume; mais une si haute élévation eut

une fin tragique. Cette reine le dépouilla de tous ses biens & de tous ses honneurs, & le fit mourir avec autant de cruauté, qu'elle avoit eu d'amour pour lui. *Le Pogge* assure que ce fut *Carazzolo* qui se chargea d'affaffiner *Jean CARACCIOLI*, grand-général du royaume de Naples, qui avoit profité de la passion de la reine à son égard, pour augmenter ses biens & dominer dans l'État.

**CARBON**, orateur célèbre, dont *Cicéron* fait l'éloge dans son *Brutus*, eut deux fils. Le premier suivit le barreau comme son père, mais il n'approchoit pas de ses talens. Cependant *Cicéron* lui donne de la noblesse dans le style & de la dignité dans le débit : il fut tué par ses foldats dans le temps des guerres civiles, parce qu'il avoit voulu les ramener à l'ancienne discipline. *Cn. CARBON*, frère de celui-ci, s'attacha au parti de *Marius*, & eut une grande autorité dans Rome. Étant en Sicile durant son troisième consulat, il y fut affaffiné par ordre de *Pompe*, pendant qu'il satisfaisoit aux besoins de la nature.

**CARBONEL**, (*Tricline*). Voyez **CABESTAN**.

**CARBONEL**, (*Bertrand*) est connu sous le nom de *Bertrand de Marseille*, parce qu'il naquit dans cette ville, & descendoit des vicomtes qui en avoient été souverains. Lourd, sans idée, sans esprit dans sa jeunesse, il acquit ensuite les plus brillantes qualités pour plaire à la belle *Porcelet*, fille du seigneur d'Arles. Il devint poète pour elle; cela n'empêcha pas celle-ci d'en épouser un autre. *Carbonel* dans son désespoir se fit moine à l'abbaye de Mont-Majour. Ses chansons sont tendres & spi-

rituelles. Il y dit : « Ma dame ne répondit rien, l'autre jour, à la déclaration que je lui fis de ma flamme. Ce silence mit dans mon cœur un désordre affreux, semblable à celui d'un vaisseau dont la tempête a brisé les mâts & le gouvernail. L'amour ne considère ni l'or ni l'argent, mais la discrétion, la gaieté, l'honneur, & le sage mélange de la folie & de la raison. Si je manque des biens de la fortune, je suis riche de ces derniers trésors. Si je vau quelque chose, si je fais heureusement des vers, c'est à vous, madame, c'est à l'amour que je dois en rendre grâce. Je tiens de vous tout ce que j'ai. » L'une des pièces les plus curieuses de *Carbonel*, est un dialogue entre son cœur & lui. Il vivoit dans le 13<sup>e</sup> siècle.

**CARCADO**, Voyez **MOLAG**.

**CARCASSÉS**, (*Arnaud de*) troubadour Provençal, dans le 13<sup>e</sup> siècle, nous a laissé un conte assez libertin & d'une invention bizarre, dont *Milloy* donne l'extrait dans son *Histoire des Troubadours*. Ce conte se termine ainsi : « Ceci a été fait par *Arnaud de Carcassés*, qui a aimé beaucoup de dames; & pour corriger les maris qui veulent garder leurs femmes : il vaudroit bien mieux les laisser aller où il leur plaît; c'est le parti le plus sûr. »

**CARCAVI**, (*Pierre de*) conseiller au parlement de Toulouse, puis conseiller au grand conseil à Paris, & garde de la bibliothèque du roi, naquit à Lyon, & mourut à Paris en 1684. Il fut ami de *Fermat*, de *Pascal* & de *Roberval*. On trouve plusieurs de ses Lettres dans le *Recueil* de celles de *Descartes*, avec lequel

il s'étoit brouillé après une liaison fort étroite. *Carcati* étoit bon mathématicien. Il publia divers écrits pour démontrer l'impossibilité de la quadrature du cercle. Il enrichit la bibliothèque du roi de l'exemplaire de la fameuse Bible Calviniste de *Gaffarel*, connue sous le nom de *Bible de l'Ours*. L'abbé *CARCATI* son fils, attaché à la bibliothèque du roi, a donné au théâtre deux comédies; *la Comtesse de Follenville*, & *le Parnasse bouffon*. Il est mort à Paris le 25 février 1723, à l'âge de 58 ans.

**CARDA**, (Mythol.) divinité Romaine, présidoit aux parties vitales de l'homme, telles que le foie, le cœur, la rate, & étoit invoquée dans les maladies qui les affectoient.

**I. CARDAN**, (Jérôme) naquit à Pavie le 24 septembre 1501, d'une mère qui l'ayant eu hors du mariage, tenta vainement de perdre son fruit par des breuvages. Il vint au monde avec des cheveux noirs & frisés. La nature lui accorda un esprit pénétrant, accompagné d'un caractère beaucoup moins heureux. Bizarre, inconstant, opiniâtre, il se piquoit, comme *Socrate*, d'avoir un démon familier; mais son démon, s'il en eut un, fut moins sage que celui du philosophe Grec. *Cardan* avoit la démarche, ainsi que les propos & les fantaisies d'un insensé. Après avoir signalé sa folie, autant que son savoir dans la médecine & les mathématiques, à Padoue, à Milan, à Pavie, à Bologne, il se fit mettre en prison dans cette dernière ville. Dès qu'il eut recouvré sa liberté, il courut à Rome, obtint une pension du pape, & s'y laissa mourir de faim le 21 septembre 1576, pour accomplir son horoscope. Il avoit promis

de ne pas vivre jusqu'au-delà de 75 ans; il voulut tenir sa parole. Ses mœurs se ressentirent du dérèglement de son esprit. Les femmes & le jeu occupèrent tout le temps qu'il ne donnoit pas à l'étude. Ses *Œuvres*, recueillies en 1663 par *Charles Spon*, en 10 volumes in-folio, sont une immense compilation de rêveries & d'absurdités. On ne sauroit nier qu'il ne fût orné d'un grand nombre de connoissances, & qu'il n'eût fait plus de progrès dans la philosophie, la médecine & l'astronomie, que la plupart de ceux qui, de son temps, n'avoient cultivé qu'une seule de ces sciences. Mais le besoin qui le faisoit travailler plutôt pour du pain que pour la gloire, le jetoit dans des digressions beaucoup trop longues; & la bizarrerie de son esprit le faisoit donner dans d'autres écarts. La lecture de ses ouvrages est fatigante: le principal est le *Traité de Subtilitate*, attaqué par *Jules Scaliger* dans ses *Exercitations*, quelquefois avec justice, & plus souvent sans raison. L'édition la plus rare de ce traité est celle de Nuremberg en 1550, in-folio, *Richard le Blanc* le traduisit en françois, 1556, in-4.<sup>o</sup> Dans ce livre, il rapporte quelques dogmes de diverses religions, avec les argumens dont on les appuie: il propose les raisons des Païens, des Juifs, des Mahométans, & des Chrétiens; mais celles des Chrétiens sont toujours les moins fortes. Cependant dans l'histoire de sa vie, de *Vita propria*, histoire où il avoue également ses bonnes & ses mauvaises qualités avec une franchise peu commune, il paroît plus superstitieux qu'esprit fort. Il assure que, quoiqu'il fût naturellement vindicatif, il négligeoit la vengeance ob *DEI venerationem*. — « Quand je suis seul, disoit-il,

Je suis plus qu'en tout autre temps avec ceux que j'aime, DIEU & mon bon Ange. » Son *Traité de Rerum Varietate*, Basle 1557, in-fol., mérite aussi quelque attention. *Cardan* étoit un assez bon géomètre pour son temps. Il perfectionna la théorie des problèmes du troisième degré, grâces aux lumières de *Tartaglia*, célèbre mathématicien, dont il s'attribua les découvertes en vrai plagiaire. La manie de l'astrologie judiciaire éclata dans tous ses traités astronomiques. C'est lui qui réveilla dans ces derniers siècles toute cette philosophie secrète & chimérique de la Cabale & des Cabalistes, qui remplissoit le monde d'esprits, auxquels on pouvoit devenir semblable en se purifiant par la philosophie. Il attribuoit à son étoile ses impiétés, ses méchancetés, ses dérèglemens, son amour pour les femmes, sa passion pour le jeu, &c. Voyez sa *Vie* plus au long & la liste de ses ouvrages, dans le *Dictionnaire de Bayle*, & sur-tout dans le quatorzième volume des *Mémoires du Père Nicéron*. Il avoit pris cette belle devise : *TEMPUS MEA POSSESSIO, TEMPUS AGER MEUS.* « Le temps est ma richesse, c'est le champ que je cultive. » Voyez *LOMAZZO*.

**IL CARDAN**, (Jean-Baptiste) fils aîné du précédent, docteur en médecine comme lui, eut la tête tranchée à 26 ans, en 1560, pour avoir empoisonné sa femme, jeune personne sans bien, dont il s'étoit dégoûté peu de temps après le mariage. C'est à cette occasion que son père fit son traité : *De utilitate ex adversis capiendâ*, De l'utilité que l'on doit retirer des adversités. — On a du fils un traité de *Fulgure*, & un autre de *Abstinentiâ Ciborum fetidorum*, im-

primés avec les ouvrages de son père.

**CARDEA**, (Mythol.) nymphe Romaine, aimée de *Janus*, présidoit à la conservation des ferrures & des gonds des portes, & protégeoit les propriétés.

**CARDENAL**, (Pierre) prêtre & poète Provençal, natif d'Argente près de Beaucaire, avoit été élevé pour être chanoine dans la cathédrale du Puy. Dans la suite, il se chargea de l'éducation de la jeunesse de Tarascon. *Charles II*, roi de Naples & de Sicile, exempta cette ville de tout subside pendant dix ans, à condition qu'elle entretiendrait l'homme de lettres qui faisoit fleurir le pays par ses soins & ses talens. *Cardenal* réussissoit dans tous les genres de littérature. On a de lui, *Las Laurours de la Dama d'Argensa*. Il composa peu de chansons, mais il excella dans les *Sirventes*, qu'il remplit de bonne morale. *Jacques I*, roi d'Aragon, l'honora de son amitié. Ce troubadour mourut âgé de plus de cent ans.

**CARDI**, Voyez *CIVOLL*.

**CARDON**, (Horace) originaire de Lucques, acquit une grande fortune dans la librairie à Lyon. Cette ville lui dut un grand nombre d'établissmens utiles. Attaché à *Henri IV*, il empêcha, à la tête d'une troupe de bourgeois, les Ligueurs de s'emparer de Lyon. *Henri IV* l'anoblit en 1605.

**CARDONNA**, (Jean-Baptiste) Espagnol, évêque de Tortose, a publié un petit traité sur les *Diptyques*, qui est curieux. On appelle *Diptyque*, un livret ancien, qui n'a que deux feuilles. On écrivoit, chez les Romains, sur ces sortes d'*Agenda*, les noms des consuls



& des magistrats ; & chez les premiers Chrétiens, les noms des évêques & des morts remarquables. On voyoit à Sens, des *Diptyques* contenant l'office des foux. Ils font bordés de feuilles d'argent, & fermés par deux planches d'ivoire.

CARDONNE, ( Dioni Dominique de ) secrétaire - interprète et garde des manuscrits de la bibliothèque du roi, devint professeur de langue turque & persanne au collège royal. Il est mort en décembre 1783, après avoir laissé : I. Une *Histoire d'Afrique & d'Espagne*, sous la domination des Arabes, 1765, trois volumes in-12. Elle est estimée. II. *Mélanges de littérature orientale*, 1770, 2 vol. in-12. III. *Contes & Fables indiennes*, 1777, in-8.<sup>o</sup> Cet ouvrage avoit été commencé par *Galland*. On a imprimé de *Cardonne*, après sa mort, de nouveaux *Mélanges de littérature orientale* en 2 vol. in-12, 1796.

CARDONNE, ( le Duc de )  
*Voy. MOTHE-HOUDANCOURT.*

CARDONNOI, *Voyez VACQUETTE.*

CARDUCHO, ( Vincent ) né à Florence en 1568, & mort à Madrid en 1638, fut peintre des rois *Philippe III* & *Philippe IV*. Il travailla presque toujours en Espagne, & y fit paroître une foule de tableaux estimés, dont un grand nombre embellissent le château du Pardo. Il reçut pour ces derniers ouvrages seuls, une somme de vingt mille ducats. *Carducho* publia en 1633, un *Traité* sur l'excellence de la peinture & du dessin, en forme de dialogue, & s'opposa avec succès à ce que la peinture fût soumise à un impôt que l'Espagne vouloit mettre

dans ce temps-là sur les beaux arts.

CAREL, ( Jacques ) plus connu sous le nom de *LERAC*, qui est l'anagramme de son nom, naquit à Rouen. Son Poëme intitulé : *Les Sarafins chassés de France*, dont le héros est *Childebrand*, fit naître ces quatre vers de *Boileau* :

*O le plaisant projet d'un Poëte ignorant,*

*Qui, de tant de Héros va choisir Childebrand !*

*D'un seul nom quelquefois le son dur & bizarre*

*Rend un Poëme entier ou burlesque ; ou barbare.*

L'abbé *Carel* fit des efforts de génie, pour justifier le choix de son héros contre le fatistique. Il voulut prouver que le nom de *Childebrand* avoit quelque conformité avec celui d'*Achille* ; ce qui n'ajouta pas peu au ridicule dont il s'étoit couvert.

CARETÈNE, fut mère de *Gondebaud*, roi des Bourguignons-Vandales. Elle fut connue par sa vertu & sa piété. C'est par ses soins que *Cloilde* & *Sedeube* échappèrent aux recherches de son fils, qui les auroient fait périr avec *Chilpéric* leur père. *Caretène* mourut à Lyon, & fut enterrée dans l'église de Saint-Michel qui est détruite, & où on lisoit son épitaphe.

CARGLI, gentilhomme de la province de Lincoln en Angleterre, & bouffon de la reine *Elizabeth*, étoit un homme facétieux, agréable, hardi, franc, qui avoit des réparties vives, & parloit plusieurs langues, sans en avoir appris aucune. Cette princesse, qui s'amusoit de ses bouffonneries, l'admettoit souvent à sa table, ou en

particulier dans sa chambre, pour plaisanter avec lui. Comme leur conversation se faisoit ordinairement en latin, *Elizabeth* disoit quelquefois : *Après avoir oublié mon latin, je le parle encore avec Cargli, & il me répond dans la même langue sans l'avoir jamais apprise.* Un jour que la reine lui dit : *Quel chien de latin parlez-vous, Cargli ? — Madame, répliqua-t-il, il est de la même espèce que celui de Votre Majesté ; car je parle un latin de fou, & vous un latin de femme.* Une autre fois, la reine étant à Hamptoncourt à se promener avec quelques femmes de sa suite, elle se tourna vers *Cargli*, & lui demanda ce qu'on disoit d'elle à la cour, *On dit, répliqua-t-il, que Votre Majesté a bien peu d'esprit, puisque, de vingt-quatre maris qu'on lui a présentés, elle n'en a pas su choisir un.*

CARI, Voyez CARY.

CARIBERT ou CHEREBERT, roi de Paris, succéda à son père *Clovis I* en 561, & mourut à Paris en 567. Ami des belles-lettres, il parloit le latin comme sa langue naturelle. Son zèle pour l'observation des lois, procura le bonheur & la tranquillité de ses sujets. Roi pacifique, mais jaloux de son autorité, il favoit la soutenir avec autant de dignité que de fermeté. Ce prince prenoit ses femmes dans les conditions les plus humbles. *Miroslève* & *Marconise* étoient filles d'un ouvrier en laine, & la troisième, nommée *Tudogilde*, avoit pour père un berger. *Pierre le Grand* a fait à peu près de même au commencement de ce siècle ; mais *Catherine* eut quelques qualités qui justifèrent le choix de son époux ; & l'histoire, en rappelant les noms de ces trois reines, ne parle que de leur beauté, C'est sous le règne

de *Caribert* que commença la puissance des maires du palais, qui dans la suite absorba celle des rois mêmes. Il ne laissa que des filles. Il ne faut pas le confondre avec *CARIBERT* ou *Charibert*, roi d'Aquitaine, frère de *Dagobert I* ; & mort au château de Blaye en 631.

CARIBDE, Voyez CARYBDE.

CARIGNAN, Voyez SAVOÏE.

CARIN, (Marc-Aurèle) fils aîné de *Carus* & de *Magnia-Urbica*, naquit l'an 249. Son père le déclara César en août 282, & Auguste un an après. Il le laissa dans les Gaules pour contenir l'Occident, tandis qu'il alloit en Orient, combattre les Perses & d'autres peuples. *Carin* étoit peu propre à se faire aimer & respecter. Sa figure annonçoit l'orgueil & la présomption ; son caractère étoit féroce ; son penchant à la débauche, extrême. Il excita les murmures des peuples confiés à ses soins. *Carus*, instruit de ses emportemens & de sa vie déréglée, s'écria : *Je ne le reconnois plus pour mon fils !* & il vouloit même le priver du titre d'*Auguste*. Mais comme sa bravoure contenoit les habitans du Nord, il lui laissa le gouvernement. A la mort de ce prince, *Carin* fut reconnu empereur au commencement de 284, ainsi que *Numérien* son frère. Cet événement le détermina de passer à Rome, où il se concilia la bienveillance du peuple par des jeux magnifiques. Ensuite il alla combattre *Julien*, gouverneur de la Vénétie, Voyez V. JULIEN, qui avoit pris le titre d'empereur, & lui ôta la victoire & la vie dans une bataille livrée près de Véronne. Il porta de là ses armes contre *Diocétien*, que les soldats

avoient aussi revêtu de la pourpre. Il le défit dans plusieurs combats ; mais, quoique vainqueur dans sa dernière bataille, près de la ville de Murge en Mœsie, il fut assassiné l'an 285, par un tribun dont il avoit séduit la femme. C'étoit un prince d'un esprit pervers & d'un cœur corrompu : il porta le déshonneur dans la plupart des familles des Gaules, & accabla les peuples d'impôts. Sans égard pour les hommes respectables que son père lui avoit donnés pour conseils, il les chassa de sa cour, & mit à leur place les vils compagnons de ses plaisirs & les ministres de ses exactions. Il ôta la vie au préfet du prétoire, & donna sa dignité à un homme de la lie du peuple. Un simple notaire, qui le servoit dans ses débauches, fut élevé au consulat. Ce prince, se faisant un jeu des liens sacrés de l'hymen, avoit épousé neuf femmes, qu'il répudioit à mesure qu'il s'en dégoûtoit, & même pendant le temps de leur grossesse.

**CARIUS**, (Mythol.) fils de Jupiter & d'une nymphe nommée *Torrébie*, apprit la musique de sa mère, & l'enseigna aux Lydiens. Ces peuples, par reconnaissance, donnèrent son nom à l'une de leurs montagnes, & y consacèrent un temple magnifique en son honneur.

**CARLE**, (N.) bijoutier de Paris, eut une tête ardente, qui lui fit prendre part aux divers mouvemens de la révolution. Il contribua à donner le premier exemple des insurrections populaires, en excitant le peuple des environs de la place Dauphine, où il demeurait, à demander le renvoi du cardinal de Brienne, nommé mi-

nistre, & en faisant brûler publiquement son effigie, revêtu d'habits pontificaux. Quelque temps après, en réjouissance de la prise de la Bastille, il donna un splendide repas à toute sa section, dans la grande salle du palais. Nommé commandant de bataillon, il parut vouloir défendre *Louis XVI*, le 10 août 1792 ; mandé aussitôt à la municipalité, il y fut accusé d'avoir donné l'ordre de tirer sur les rassemblés, en cas d'attaque des Tuileries. Livré au peuple après son interrogatoire, deux gendarmes, qu'il avoit sous ses ordres, l'assassinèrent ; & sa tête sanglante fut promenée au bout d'une pique.

**CARLE MARATE**, Voyez *MARATE*.

**CARLE VANLOO**, Voyez *VANLOO*.

**CARLENCAS**, Voyez *JUVENEL*.

**CARLETON**, (Dudley) ambassadeur d'Angleterre à Venise, en Savoie, en Hollande, en France, remplit successivement & avec succès son emploi de négociateur. Il étoit né en 1573, & mourut en 1632. Ses *Négociations*, publiées par Mylord *Royston*, furent traduites en français, en 3 volumes, in-12. *Carleton* fut le dernier ministre Anglois, qui eut place au conseil d'Etat des Provinces-Unies, conformément à un privilège accordé à la reine *Elizabeth*, quand elle les prit sous sa protection.

**CARLIERUS**, Voyez *CHARLIER*.

**CARLIN**, Voyez *BERTINAZZI*.

**CARLO MADERNO**, Voyez *MADERNO*.

**I. CARLOMAN**, fils aîné de *Charles Martel*, & frère de *Pépin* le

le *Bref*, répandit beaucoup de sang dans une expédition contre les Allemands révoltés. Il se crut obligé d'en faire pénitence; & , après la mort de son épouse, il cessa de gouverner l'Allemagne & la Thuringe, pour se faire moine du Mont-Cassin. Il s'étoit fait un nom dans le monde par sa valeur & ses vertus; il s'en fit un dans le cloître, par sa vie humble & pénitente. L'abbé du Mont-Cassin l'ayant envoyé en France pour tâcher d'obtenir une entrevue entre *Astolphe* & le pape *Etienne*, il s'arrêta à Vienne en Dauphiné, & y mourut le 17 août 755. *Pepin* son frère envoya son corps au Mont-Cassin avec des présens considérables.

II. CARLOMAN, fils de *Pepin le Bref*, & frère de *Charlemagne*, fut roi d'Austrasie, de Bourgogne, & d'une partie de l'Aquitaine, en 768. Par sa mort, arrivée en 771, *Charlemagne* devint maître de toute la monarchie Française. *Gerberge*, sa femme, qui avoit voulu procurer à ses deux fils la succession de leur père, fut obligée de céder toutes ses prétentions à *Charlemagne*, qui la traita avec bonté.

III. CARLOMAN, fils de *Louis le Bègue*, & frère de *Louis III*, eut l'Aquitaine & la Bourgogne en partage, l'an 879. Ces deux princes, unis de cœur & d'intérêts, battirent souvent les Normands. *Louis III* étant mort en 882, *Carloman* devint seul roi de France, & mourut lui-même d'une blessure qu'un sanglier lui fit à la chasse, le 6 décembre 884.

IV. CARLOMAN, fils de *Louis le Germanique*, partagea le royaume de Bavière avec ses frères *Louis* & *Charles*. Il fut encore roi

*Tome III,*

d'Italie & empereur. Il mourut en 880, sans laisser d'enfans de son épouse légitime. Ses infirmités l'avoient empêché d'agir par lui-même, & la foiblesse de sa santé nuisit à sa gloire. — Voyez aussi l'article d'ADRIEN II.

CARLONE, (Jean) peintre Gênois, né en 1590, mort à Milan en 1630, à 40 ans, peignoit parfaitement le raccourci. Tout ce qui sortoit de son pinceau avoit de la grandeur, de la force & de la correction. Le plafond de l'Annonciade de Gênes, sur lequel il a représenté l'histoire de la Vierge, est un très-beau morceau. *Jean-Baptiste*, son frère, finit ses ouvrages, qu'il avoit laissés imparfaits. Ce dernier réussissoit particulièrement dans les peintures à fresque. Cette famille a produit plusieurs autres peintres & sculpteurs.

CARLOS, (Don) fils de *Philippe II*, roi d'Espagne, parut, dès son bas âge, violent dans toutes ses passions. Il déplut à son père, par son caractère hautain & indocile, par des plaisanteries très-déplacées, & par des vices, dont les suites furent funestes. Voyant *Philippe* irrité contre lui, il traita avec les rebelles de Hollande, & leur promit de partir dans quelque temps, pour se mettre à leur tête. Afin de n'être pas surpris avant son départ, il fit mettre dans la ruelle de son lit un coffre rempli d'armes à feu. Il se fit faire de petits pistolets d'une invention nouvelle, pour porter toujours sur lui, sans qu'on les pût voir; & il commanda à un fameux ouvrier François, de lui faire, pour sa chambre, une serrure à secret, qui ne se pût ouvrir que par-dedans. *Philippe*, instruit & alarmé des

G

précautions qu'il prenoit, résolu de s'affurer de sa personne. L'ouvrier de cette serrure extraordinaire, trouva le moyen de l'ouvrir. Le roi entra, pendant la nuit, dans la chambre de Don Carlos. Le malheureux prince dormoit si profondément, que le comte de Lerma put ôter, sans l'éveiller, les pistolets qu'il tenoit sous son chevet. Il alla s'asseoir ensuite sur le coffre où étoient les armes à feu. Le prince ayant été éveillé avec peine, s'écria qu'il étoit mort : le roi lui dit, *que tous ce qu'on faisoit étoit pour son bien.* Mais Don Carlos, voyant qu'il se saisissoit d'une cassette pleine de papiers qui étoit sous son lit, entra dans un désespoir si furieux, qu'il se jeta tout nu dans un brasier que ses gens avoient laissé allumé dans la cheminée, à cause du froid extrême qu'il faisoit alors. Il fallut l'en tirer de force, & il parut inconsolable de n'avoir pas eu le temps de s'y étouffer. On démeubla d'abord sa chambre, & pour tout meuble on n'y laissa qu'un méchant matelas à terre. Aucun de ses officiers ne parut depuis en sa présence. On lui fit prendre un habit de deuil ; il ne fut plus servi que par des hommes vêtus de même. Le roi ayant vu ses desseins & ses intelligences par les papiers dont il s'étoit saisi, lui fit faire son procès ; & il fut, dit-on, condamné à mort. On prétend qu'il se fit ouvrir les veines dans un bain ; d'autres disent qu'il fut empoisonné ou étranglé. On place sa mort au 4 juillet 1568. Quelques auteurs ont cru que Philippe s'étoit porté à cette dure extrémité par un transport de jalousie. On dit qu'il découvrit que le prince aimoit & étoit aimé de la reine *Elizabet*

qui lui étoit destinée, & que son père avoit prise pour lui-même. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette princesse mourut peu de temps après. L'Histoire de Don Carlos, par l'abbé de *Sains-Réal*, au lieu de débrouiller cette triste aventure, n'a servi qu'à l'obscurcir encore, parce qu'il s'est moins attaché à chercher la vérité, qu'à ourdir un roman intéressant. — Voyez PHILIPPE II, roi d'Espagne.

CARLOSTAD ou CAROLSTAD, (André-Rodolphe) dont le véritable nom étoit *Bollenstein*, chanoine, archidiaque & professeur de théologie à Wittenberg, donna le bonnet de docteur à *Martin Luther*, & se lia d'amitié avec lui. Un jour qu'ils étoient à table, *Luther*, avec un air dédaigneux, le défia d'écrire contre lui : & la dispute s'étant échauffée assez vivement de part & d'autre, *Luther* tira de sa bourse un écu d'or, & promit de le donner à *Carlostad*, s'il entreprenoit d'écrire : « Tenez, lui dit-il, prenez-le, & écrivez contre moi le plus fortement que vous pourrez. » *Carlostad* accepta la condition. Ensuite ils se touchèrent dans la main, en se promettant mutuellement de se faire la guerre. *Luther* but à la santé de *Carlostad*, & au bel ouvrage qu'il alloit mettre au jour. *Carlostad* lui fit raison, & avala le verre plein ; ainsi la guerre fut déclarée à la manière Allemande, le 22 août 1524. L'adieu des combattans fut mémorable. « Puis-je te voir sur la roue ! dit *Carlostad* à *Luther* ; qui lui répliqua : *Puisses-tu te rompre la cou, avant de sortir de la ville !* » Voilà comment étoit prêché le nouvel Évangile : un cabaret produisit le chef des Sacramentaires ! En effet, *Carlostad*

Écrivit contre le système de Luther sur l'Eucharistie. Mais il donna dans les plus grandes absurdités, en disant que ces paroles de JÉSUS-CHRIST dans la Cène, *Ceci est mon Corps*, ne se rapportoient pas à ce qu'il donnoit; mais qu'il vouloit seulement se montrer assis à table. C'étoit un fanatique bouillant & singulier. Il se livroit à tout le monde, & personne ne le vouloit. Il erra long-temps de ville en ville, persuadant aux écôliers de mépriser les sciences, de ne s'attacher qu'à la Bible, de brûler tous leurs livres, & d'apprendre quelque métier. Il leur en donna l'exemple, en se faisant laboureur. Il fut le premier ecclésiastique en Allemagne qui se maria publiquement. Cette cérémonie se fit avec beaucoup de profanation. Ses disciples firent des oraisons propres pour ce mariage, & les chantèrent à la Messe. La première commençoit ainsi: *O Dieu, qui; après l'exécration aveuglement de vos Prêtres; avez daigné faire la grâce au bienheureux Carlostad, d'être le premier qui ait osé prendre femme, sans avoir égard aux lois du Papisme; nous vous prions, &c.* Il se retira à Basle après avoir vu Zuingle; & y mourut dans la misère en 1541. On a de lui beaucoup d'Ouvrages de controverse, méprisés des Catholiques & peu estimés des Protestans.

CARLUS, (Diodé de) troubadour Provençal, dont il nous reste peu de pièces. L'une d'elle reproche à un jongleur, d'avoir moins l'air d'un poëte que d'un marchand; celui-ci lui répond qu'il est effectivement un marchand, puisqu'il est venu lui vendre de l'honneur & du mérite.

CARMAGNOLE, (François) capitaine célèbre, fut ainsi appelé de lieu de sa naissance. D'abord

réduit à garder les pourceaux, il parvint, de cette profession ignoble, à la dignité de général de Philippe Visconti, duc de Milan. Il soumit à l'obéissance de ce prince; Parme, Crémone; Bresce, Bergame, &c. Son mérite lui avoit acquis le commandement; l'envie l'en dépouilla. Carmagnole retira chez les Vénitiens, & devenu général de leur armée, marcha contre son prince, & l'obligea à demander la paix. Ses services ne l'empêchèrent point d'être traité comme un perfide. Ayant été battu dans un combat naval, on l'accusa de quelque intelligence avec l'ennemi, & sur cette accusation très-peu fondée, on lui coupa la tête en 1432. Son véritable crime étoit d'avoir traité les grands d'orgueilleux dans la paix & de lâches dans la guerre.

CARMAIN, Voyez CRAMAIL.

CARMANOR, (Mythol.) Crétois, purifia Apollon souillé du sang du serpent Python. Ses fils Chrysothémis & Eubulus remportèrent, les premiers, le prix des jeux Pythiques, institués pour célébrer la victoire de ce Dieu.

CARMBLITES, Voy. THÉRÈSE (Sainte) — FRANÇOISE d'Amboise. — & AVRILLOT.

CARMELUS, (Mythol.) divinité de Syrie, qui donna son nom au mont Carmel, sur lequel on lui avoit consacré un autel célèbre. Un prêtre de Carmelus; suivant Tacite, prédit à Vespasien qu'il seroit bientôt empereur.

CARMENTE; prophétesse d'Arcadie & mère du roi Evandre; fut ainsi appelée à cause des oracles qu'elle rendoit en vers. Son véritable nom, dit-on, étoit Nisostrate. Elle avoit un temple

dans le huitième quartier de Rome, où l'on ne pouvoit pénétrer avec des vêtemens de cuir. Elle est représentée sur une médaille de *Fabius-Maximus-Eburnus*, comme une jeune vierge ayant les cheveux frisés, bouclant sur ses épaules, & surmontés d'une couronne de sèves. Près d'elle est une harpe pour désigner ses chants prophétiques. On faisoit présider *Carmente* à la naissance des enfans dont elle fixoit les destinées. Les mères célébroient une fête solennelle en son honneur, le 11 & le 15 janvier de chaque année; & elle avoit quinze flamines ou prêtres attachés à son culte. Il y avoit à Rome une porte qui s'appelloit d'abord *Carmentale*, & dans la suite *Scélérate*, parce que ce fut par cette porte que sortirent les trois cent-fix Fabiens, lorsque suivis de leurs chiens, ils allèrent contre les Étrusques, & tombèrent dans une embuscade près du fleuve Crémère, où ils périrent tous sans qu'il en revint un seul.

**CARMES**, Voyez l'article du pape HONORÉ III, qui approuva leur règle. — & PAFEBROCK.

**CARMES - DÉCHAUSSÉS**, Voyez JEAN de la Croix, & THÉRÈSE (Sainte).

**CARNÉADE**, de Cyrène, fondateur de la troisième académie, apôtre du pyrrhonisme comme *Arctéfilas*, mais d'un pyrrhonisme plus raisonnable. Il admettoit des vérités constantes, & inaltérables, fondées sur l'essence même de Dieu, mais obscurcies par tant de ténèbres, que l'homme ne pouvoit démêler la vérité parmi les faussetés dont elle étoit entourée. Il consentoit que la vraisemblance nous déterminât à agir, pourvu qu'on ne prononçât sur

rien d'une manière affirmative. Il différoit d'*Arctéfilas*, son maître, en ce que celui-ci ne reconnoissoit absolument ni vérités, ni vraisemblances, & enhardissoit ses disciples à nier tout ce qu'on leur proposoit. Les Stoïciens, & sur-tout *Chrysippe*, eurent en *Carnéade* un adversaire redoutable, mais il les réfuta avec beaucoup de retenue, disposant son esprit à les combattre par une prise d'ellébore, & avouant que sans *Chrysippe*, il n'auroit pas été ce qu'il étoit. La morale lui parut préférable à la physique; aussi s'y appliqua-t-il davantage. Ce philosophe païen avoit souvent sur les lèvres cette maxime, digne d'un philosophe Chrétien: *Si l'on savoit, disoit-il, qu'un ennemi vint s'asseoir sur de l'herbe qui cacheroit un aspic, on agiroit en mal-honnête homme, si on ne l'en avertissoit pas; quand même notre silence ne pourroit pas être repris publiquement.* Mais la conduite des Sages du paganisme se démentoit presque toujours. Ce grave philosophe ne rougissoit pas d'avoir chez lui une concubine. *Plutarque* nous a conservé un assez bon mot de *Carnéade*, dans le Traité où il marque la différence qu'il y a entre un flatteur & un ami. « Le manège est la seule chose, disoit ce philosophe, où les jeunes princes n'ont rien à craindre de la flatterie. Leurs autres maîtres, assez souvent, leur attribuent de bonnes qualités qu'ils n'ont point. Ceux qui luttent avec eux se laissent tomber. Mais un cheval renverse par terre, sans distinction de pauvre ou de riche, de sujet ou de souverain, tous les mal-adroits qui le montent. » Ayant su qu'*Antipaeter*, son antagoniste, s'étoit détruit par le poison: *Qu'on m'en donne aussi, s'écria-t-il!* — *Es quoi, lui dit-on?* — *Du vin miellé,* répondit-il, ayant bientôt repris:

cette faillie de courage. — *Carnéade* étoit sur-tout fort éloquent. Il domptoit en flattant; il commandoit lors-même qu'il prenoit un air de supplians. Les Athéniens ayant été condamnés à payer cinq cents talens pour avoir pillé la ville d'Orope, ce philosophe député à Rome parla avec tant de force, que *Caton*, se défiant des charmes de ses discours: *Renvoyez, dit-il, ce Grec! il semble que les Athéniens, en le chargeant de leurs affaires, aient voulu triompher de leurs vainqueurs.* — *Carnéade* mourut âgé de 85 ans, la 129<sup>e</sup> année avant Jésus-Christ, regrettant fort la vie. Il y eut à sa mort une éclipse de lune: comme si le plus bel astre après le soleil, dit froidement le plat historien *DIOGÈNE Laërce*, eût pris part à cette perte! *Carnéade* étoit extrêmement laborieux, & si avare du temps, qu'il ne songeoit ni à couper ses ongles, ni à manger. Il falloit que sa servante vint sans cesse le forcer à prendre des alimens.

**CARNUS**, ( Mythol. ) *Acar-nanien*, devint prêtre d'Apollon, & prédit les plus grands malheurs aux Héraclides, qui marchoiert dans l'Éolie contre les Athéniens. Les premiers le tuèrent à coups de flèches; aussitôt on attribua à ce meurtre, la peste qui ravagea leur territoire. On institua bientôt les fêtes *Carnées*, qui se célébroient lorsque la lune entroit dans son plein, au mois Athénien *Métabrion*. Elles offroient une image de la vie militaire, & des combats de musique, dont *Terpandre* remporta pour la première fois le prix.

**CARO**, ( Annibal ) né à *Cisna Nuova* en Istrie, l'an 1507, d'une famille noble, fut successivement secrétaire de plusieurs pré-

lats, puis du duc de *Parma*, & enfin de *Pierre-Louis Farnèse*. Ce prince le députa vers *Charles-Quint* pour une commission importante. *Caro*, jussi bon négociateur que grand poète, s'en acquitta avec succès. Peu de temps après son retour en Italie, son maître ayant été tué, par les *Plaisantins*, ses nouveaux sujets; les cardinaux *Alexandre* & *Ranuce*, & le duc *Ottave Farnèse*, se disputèrent *Caro*. Canonicans, prieurs, abbayes, commanderies même de l'ordre de *Malte*; tout lui fut prodigué. Il étoit trop heureux: l'envie l'attaqua. Il eut le triste plaisir de voir son ennemi poursuivi à sa prière par le saint-Office, arrêté & condamné comme hérétique, se dérober à peine aux feux de ce terrible & sacré tribunal. *Caro*, accablé d'infirmités & degoûté du métier de courtisan, quitta ses protecteurs, & finit sa vie dans l'étude & la retraite, en 1566, à 59 ans. Sa mémoire est encore chère aux gens-de-lettres d'Italie, par les excellentes productions dont il les a enrichis. Les principales sont: I. Une Traduction de l'*Énéide de Virgile*, en vers italiens, que la pureté & l'élégance du style, la fidélité & le choix des expressions, ont fait mettre à la tête des ouvrages qui font le plus d'honneur à leur langue. L'édition la plus rare est celle de Venise, 1581, in-4.<sup>o</sup> Il y en a eu plusieurs autres: une des meilleures est celle de Paris, 1765, 2 vol. in-8.<sup>o</sup> II. Un recueil de ses *Poésies*, imprimé à Venise, en 1584, in-4.<sup>o</sup> La langue toscane s'y montre dans toute sa beauté. Les grands seigneurs, les gens-de-lettres, s'en firent tout un accueil favorable à ses Sonnets. On le compara à *Pétrarque*, & à *Bembo*, & il soutient quel-



quois le parallèle. III. Des Traductions de quelques Auteurs sacrés & profanes, des Oraisons de *Saint Grégoire de Nazianze* & de *Saint Cyprien*, de la Rhétorique d'*Aristote*, &c. Sa Traduction en prose de *Longus*, a été supérieurement imprimée par *Bodoni*, à Parme, 1786, in-4°. IV. Un commentaire du *Capitolo* de *MOLZA*, Voyez ce mot. V. Deux volumes de *Lectures*, regardées par les Italiens comme des modèles en ce genre. Elles furent imprimées à Venise, en 1582, in-4°; & elles ont reparu à Padoue en 1749, en 3 vol. in-8°, avec la Vie de l'auteur.

CARON, Voyez CHARON.

CARON, ( N. ) récollet Irlandois, est auteur d'un ouvrage qui fit beaucoup de bruit dans le temps, & dans lequel il établit avec force l'indépendance temporelle des souverains, & combattit l'infailibilité des papes. Il est dédié à *Charles II*, roi d'Angleterre; il est devenu extrêmement rare, parce que l'édition fut presque consumée en entier, dans l'incendie de Londres de 1666. On l'a compris dans le recueil des traités & des preuves des libertés de l'église Gallicane.

CAROUAGIUS, ( Bernardin ) horloger, né dans le 16<sup>e</sup> siècle, fit oublier la difformité d'une figure désagréable, par les qualités de l'esprit & une extrême habileté dans son art. Entr'autres ouvrages recherchés, il fit pour le profond jurisconsulte *Alciat*, une horloge d'un mécanisme singulier. Non-seulement elle marquoit les heures; mais le marteau en frappant la cloche, frappoit aussi une bougie qui s'allumoit à l'heure prescrite.

CAROUGE, Voyez GRIS (le).

I. CARPENTIER, ( Jean le ) né à Abfcons en Ostrevan, étoit chanoine régulier de l'abbaye de *Saint-Aubert* de Cambrai, lorsqu'il se retira en Hollande avec une fille, dont il eut plusieurs enfans, suivant *Foppens*, dans sa Bibliothèque Beligique. Il y mourut vers 1670, assez avancé en âge. Il gaignoit sa vie à faire des généalogies, qui se trouvent dans son *Histoire de Cambrai & du Cambresis*, Leyde 1664, 2 vol. in-4°. Il ne faut pas trop compter sur sa véracité, ni sur son exactitude. Il n'y a qu'une édition de ce livre; cependant on voit des titres qui portent 1668.

II. CARPENTIER, ( Pierre ) prieur de Donchéri, né à Charleville en 1697, entra de bonne heure dans la congrégation de *Saint-Maur*, & s'y fit estimer par son savoir; mais ayant été pourvu d'un gros bénéfice par l'abbé de *Pomponne*, & appuyé du crédit d'un ministre, il passa dans l'ordre de Cluni. Il vécut à Paris sans être attaché à aucune maison, cultivant les lettres, & fouillant dans les archives & dans les bibliothèques. Il mourut au mois de décembre 1767, à 70 ans. Il est auteur, en partie, de l'édition du *Glossaire de du Cange*, 6 vol. in-folio, & en entier du *Supplément* à ce *Glossaire*, 4 volumes in-folio, 1766, qui peuvent se relier en deux. Ce livre, plein d'érudition, est non-seulement un supplément du précédent: l'auteur y a fait entrer l'explication de plusieurs mots françois qui ont vieilli. Il l'a enrichi de diverses tables très-intéressantes, qui facilitent les recherches du lecteur. Il a donné un *Errata* pour le *Glossaire* en 6 vol., dont il avoit composé en entier huit lettres.

On a encore de lui *Alphabetum Tyronianum*, in-fol. 1747.

III. CARPENTIER, (Antoine-Manhieu) célèbre architecte, né à Rouen en 1709, mort à Paris en 1772, a bâti l'Arſenal, dirigé les augmentations du palais Bourbon, élevé les châteaux de Courteille & de la Ferté dans le Perche, celui de Batinvilliers sur la route d'Orléans. Son défintéreffement égaloit fa probité & ſes talens. " Je n'ai jamais pris mon crayon, diſoit-il, dans la penſée d'en retirer de l'argent. " Auſſi répandit-il en bienfaits la plus grande partie de ſa fortune.

IV. CARPENTIER, (N.) né à Beauvais, mort en 1778, à 39 ans, remplit avec ſuccès l'emploi d'expert-eſtimeur, & a publié quelques ouvrages ſur ſa profeſſion : I. *Avantage des Inventaires*. II. *Observations ſur les Noms anciens & modernes*, 1768, in-8.° III. *L'Art de l'Archiviste - Expert*, 1769, in-12. IV. *L'Aspecteur des Bonds de bois*. V. *Ébauches des Principes sûrs pour eſtimer le revenu net*, 1775, in-8.°, &c.

V. CARPENTIER, Voyez MARIGNI & les CHARPENTIER.

I. CARPI, (Jacques) tira ſon nom de Carpi dans le Modenois. Il s'appelloit *Bérenger*, & ſloriſſoit vers l'an 1520. Il fut un des reſtaurateurs de l'anatomie. Les ignorans l'accuſèrent d'avoir diſſéqué deux Eſpagnols en vie, pour approfondir davantage cette ſcience. On avoit imputé le même crime, & avec auſſi peu de vraisemblance à *Heraſtrate* & à *Hierophila*. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que *Carpi* fit pluſieurs découvertes anatomiques, & qu'il fut un des premiers qui guérirent du mal vénérien, par les frictions mercurielles. Ca

ſecret lui acquit des richesses conſidérables. Nous avons de lui des *Commentaires ſur l'Anatomie de Mondrus*, imprimés en 1521, in-4.°

II. CARPI, (Hugues) peintre & graveur, naquit en Italie dans le 15.° ſiècle, & fut l'un des premiers inventeurs des gravures en bois à trois planches; genre qui fut enſuite adopté par pluſieurs graveurs, & particulièrement par *Antoine de Trento* & *Balthazar Peruzzi*. La première de ces planches ſervoit de profil ou de trait, la ſeconde de détrempe, la troiſième d'ombre. *Carpi* a laiffé pluſieurs eſtampes ſur papier gris.

CARPI, (le cardinal) Voyez ROISSARD.

CARPIONI, (Jules) peintre & graveur, né à Veniſe, en 1611, fut élève du peintre *Alexandre Varotari*, dit le *Padouan*. Il excella dans les ſujets nommés de caprice, & pouſſa ce genre de peinture à un degré de perfection auquel aucun peintre avant lui n'étoit parvenu. Il eſt mort à Véronne en 1674, après avoir parcouru pluſieurs villes d'Italie, où il laiffa un grand nombre de ſes productions, renommées pour l'invention, le deſſin & le coloris.

CARPO, (Mythol.) fille de Zéphire, devint l'une des quatre ſaiſons, chez les anciens Sabins. Elle aima paſſionnément *Camillus*, fils de *Miandre*. Elle préſidoit à la conſervation des fruits.

CARPOCRATE, hérétique du ſecond ſiècle, contemporain de *Bafilide*, étoit d'Alexandrie. Il enſeignoit que *Jésus-CHRIST* n'étoit qu'un pur homme, fils de *Joſeph*; que ſon ame n'avoit ſuſſeſ de celles des autres hommes, qu'un peu plus de ſores & de vertus,

& que cette surabondance de grace lui avoit été accordée de Dieu, pour vaincre les Démonz qui avoient créé le monde. Il rejetoit l'ancien Testament, nioit la résurrection des morts, & soutenoit qu'il n'y a aucun mal dans la nature, & que tout dépend de l'opinion. Il laissa un fils, nommé *Epiphane*, qui fut héritier de sa doctrine. Les Adamites joignirent ses rêveries aux leurs. Il eut plusieurs autres disciples, dont quelques-uns portoient des marques à l'oreille. Ils avoient des images de *Jésus-CHRIST*, qu'ils plaçoient à côté de celles de *Pythagore*, de *Platon*, d'*Aristote*, &c.

I. CARPZOVIVS ou CARPZOV, (Benoit) naquit dans le marquisat de Brandebourg, en 1565. Il se rendit très-habile dans la jurisprudence; fut professeur en droit à Wittemberg, puis conseiller de l'électeur de Saxe. Il mourut en 1624, laissant quatre fils: *Conrad*, professeur en droit dans l'université de Wittemberg, & trois autres, dont il est parlé ci-dessous.

II. CARPZOVIVS, (Benoit) né en 1595, & mort en 1666, passa pour celui qui eut encore le mieux écrit sur la pratique d'Allemagne. Il professa avec distinction dans l'université de Wittemberg. Retiré à Leipzig sur la fin de ses jours, il abandonna la jurisprudence, pour s'appliquer entièrement à l'étude de l'Écriture-Sainte. — Son frère, *David-Benoit*, ministre Luthérien, a laissé une *Dissertation* sur les vêtements sacrés des Hébreux, 1655, in-4.° Elle offre beaucoup de recherches.

III. CARPZOVIVS, (Jean-Benoit) frère des deux savans de l'article précédent, fut ministre Luthérien. On a de lui quelques

ouvrages de controverse, & une dissertation de *Ninivitarum Penitentia*, imprimée à Leipzig, 1640, in-4.° Il mourut en 1657 à Leipzig, où il avoit été professeur en théologie. Il laissa plusieurs enfans, entr'autres deux fils.

IV. CARPZOVIVS, (Jean-Benoit) fils du précédent, naquit à Leipzig en 1639, & y mourut en 1699. Il s'est fait un nom par la *Version* latine de plusieurs livres des Rabbins, & par beaucoup de *Dissertations* singulières sur l'Écriture-Sainte. On peut en voir la liste dans la *Bibliothèque sacrée* du *Père le Long*. — Son frère, *Frédéric-Benoit*, conseiller de la ville de Leipzig, sa patrie, fut utile à tous les savans d'Allemagne, & fut tout aux auteurs des *Acta Eruditorum*, commencés en 1682, par *Otho Mencke*. Ses correspondances servirent beaucoup à enrichir ce Journal. Il mourut en 1699, à 50 ans.

CARRA, (Jean-Louis) né à Pont-de-Vesse, en Dombes, de parens pauvres, eut une jeunesse sauvageuse, & qui, dit-on, ne fut pas exempte de crimes. Les papiers publics de 1792, révélèrent une procédure criminelle, instruite en 1758, contre *Carra*, dans laquelle il fut déclaré de prise de corps, pour vol avec effraction, par le bailliage de Mâcon, & renvoyé deux ans après sous un plus amplement informé; & l'on se rappelle que cette sorte de jugement ne justifioit point l'accusé. Si les preuves ne paroissent pas suffisantes pour le condamner aux dernières peines, le plus amplement informé, laissoit toujours dans l'opinion publique & la conscience des magistrats, des présomptions fortes, qui avoient empêché qu'ils ne prononçassent solennellement sa justification. *Carra* voyagea en Moldavie & pé-

général près de l'Hospodar qui régnoit dans cette contrée, & à qui il servit quelque temps de secrétaire. Revenu en France, les troubles de la révolution flattèrent son ame ulcérée & ardente; & il se fit bientôt remarquer par l'exagération de ses opinions & un emportement forcé contre les autorités. Devenu bibliothécaire national, il parvint bientôt à l'assemblée législative & à la convention. Il y déclara que, pour soulever toute l'Allemagne contre l'Empereur, il ne demandoit que douze presses, des imprimeurs, & 50000 hommes; il fit armer le peuple de piques; il remit à l'assemblée une tabatière d'or, qui lui avoit été envoyée par le roi de Prusse à qui il avoit dédié l'un de ses écrits, & il demanda que cet or qu'il méprisoit, fût employé à faire la guerre au souverain de qui il l'avoit reçue. Un journal, qu'il avoit entrepris sous le titre d'*Annales Politiques*, lui donna la facilité de faire circuler ses motions révolutionnaires; & il s'y vanta d'avoir organisé le plan d'attaque du 10 août. Dans une séance des Jacobins, il s'écria, „ Hâtons-nous de proscrire Louis XVI, toute la race des Bourbons, & de porter le duc d'York sur le trône. „ Danton lui-même fut forcé alors de le faire rappeler à l'ordre. Les relations de Carra avec le ministre Roland & plusieurs chefs du parti de la Gironde, le rendirent suspect aux membres du comité de salut public. Dénoncé successivement par Marat & Couthon, il fut décoré d'accusation, & envoyé à l'échafaud, le premier novembre 1793, à l'âge de 50 ans. Carra avoit une physionomie marquée, le front chauve, la taille haute. Il avoit des con-

noissances & de la facilité pour écrire. Ses ouvrages sont: I. *Système de la Raison ou le Prophète Philosophe*. Cette brochure, imprimée à Londres en 1773, contenoit déjà des déclamations contre la royauté. Le style en est incorrect, revêtu d'images Orientales, quelquefois inintelligible. L'auteur paroît souvent ne pas s'entendre lui-même. II. *Histoire de la Moldavie & de la Valachie*, 1778, in-12. Elle a plus d'inérêt dans les faits, & de correction dans le style. III. *Nouveaux principes de Physique*, 1782, 2 vol. in-4.° IV. *Essai sur la Nautique Aérienne*, 1784. L'auteur prétendoit y enseigner l'art de diriger les ballons & d'accélérer leur course. V. *Examen Physique du Magnétisme animal*, 1785, in-8.° Dans cet écrit sage & assez judicieux, il doute, observe & compare les diverses opinions sur un agent annoncé avec enthousiasme, employé avec charlatanisme, & combattu avec persévérance. VI. *Dissertation élémentaire sur la nature de la Lumière, de la Chaleur, du Feu & de l'Électricité*; 1787, in-8.° VII. *Un Mot de Réponse à M. de Calonne, sur sa Requête au Roi*. VIII. *Histoire de l'ancienne Grèce, de ses Colonies & de ses Conquêtes*, traduite de l'Anglois, 1787, 6 vol. in-8.° IX. *L'Orateur des États-Généraux*, 1789, in-8.° X. *Annales Politiques*. XI. *Mémoires Historiques sur la Bastille*, 1790, 3 vol. in-4.°

## CARRACHE, Voy. CARACHE.

I. CARRANZA, (Barthélemi) né en 1503, à Miranda dans la Navarre, d'une famille noble, entra chez les Dominicains, & y professa la théologie avec éclat. On l'envoya au Concile de Trente en 1545. Il y soutint, avec beaucoup de force & d'éloquence,

que la résidence des évêques étoit de droit divin. En 1554, *Philippe II* roi d'Espagne, ayant épousé la reine *Marie d'Angleterre*, mena avec lui *Carranza*, qui travailla de toutes ses forces à rétablir la religion Catholique, & à extirper la Protestante. Ce prince le nomma bientôt à l'archevêché de Tolède. *Charles-Quint*, alors dans sa retraite de Saint-Just, le fit appeler pour l'avoir auprès de lui dans ses derniers momens. L'empereur fut soupçonné, je ne sais pourquoi, d'être mort dans les sentimens de *Luther*; & *Carranza*, accusé de penser comme ce patriarche de la Réforme, fut arrêté par ordre du saint-Office en 1559. Il dit aux deux évêques qui l'accompagnoient, lorsqu'il fut conduit à l'inquisition; *Je vais en prison, au milieu de mon meilleur ami & de mon plus cruel ennemi*. Ce propos ayant donné aux deux prélats de l'émotion: *Messieurs*, ajouta-t-il, *vous ne m'entendez pas, mon grand ami, c'est mon innocence; mon grand ennemi, c'est l'archevêché de Tolède*. Après huit ans de prison il fut conduit à Rome, où sa captivité fut encore plus dure & plus longue. (Voyez l'article II. NAVARRE.) On le jugea enfin en 1576, & on lui lut sa sentence. Elle portoit en substance, que « quoiqu'il n'y eût point de preuves certaines de son hérésie, il ne laisseroit pas de faire une abjuration solennelle des erreurs qu'il n'avoit pas avancées. » *Carranza* se soumit à ce décret, comme s'il avoit été juste. Il mourut la même année au couvent de la Minerve, à 73 ans, après avoir protesté les larmes aux yeux, & prêt à recevoir son Dieu, qu'il ne l'avoit jamais offensé mortellement en matière de foi. Le peuple méprisa les oppresseurs, & rendit justice à l'opprimé. Le

jour de ses funérailles toutes les boutiques furent fermées comme dans une grande fête. Son corps fut honoré comme celui d'un Saint. *Grégoire XIII* fit mettre sur son tombeau une Épitaphe, dans laquelle on parloit de lui, comme d'un homme également illustre par son savoir & par ses mœurs, modeste dans la prospérité, & patient dans l'adversité. « Il falloit encore, dit un savant, qu'il marquât d'une note d'infamie les jugemens iniques qui avoient flétri ce digne prélat; mais c'eût été, ajoute-t-il, exiger trop de choses à la fois de la multitude. » — Les principaux ouvrages de *Carranza*, sont: I. *La Somme des Conciles, & des Papes, depuis Saint Pierre jusqu'à Jules III*, en latin, 1681, in-4°: ouvrage qui pourroit servir d'introduction à l'Histoire ecclésiastique, si l'auteur ne s'étoit laissé entraîner par les préjugés de l'Ultramontanisme. II. *Traité de la résidence des Evêques & des autres Pasteurs*, imprimé à Venise, en 1547, in-4°. III. *Un Catechisme Espagnol*, 1558, in-folio, approuvé d'abord par l'inquisition, censuré ensuite, & abscus de toute censure par le concile de Trente, en 1563. IV. On lui attribue encore un *Traité de la Patience*. Un homme qui avoit été si long-temps dans les prisons de l'inquisition, ne pouvoit que connoître cette vertu.

II. CARRANZA, (Jérôme) naît de Séville, & chevalier de l'ordre de Christ en Espagne, étoit gouverneur de la province de Honduras en Amérique l'an 1689. Il a donné un livre de la pratique des armes, sous le titre de *Philosofia de las Armas*, Saint-Lucar, 1582, in-4°, qui est recherché, parce qu'il est rare.

CARRARE, (François) d'une famille illustre d'Italie, qui s'étoit

empêchée de la souveraineté de Padoue, & qui en avoit été dépouillé par *Maria de l'Escales*, seigneur de Vérone. Les Vénitiens la lui firent rendre en 1338. La reconnaissance devoit attacher pour toujours les *Carrares* à la république : cependant *François Carrare*, un des rejetons de cette famille, prit le parti du roi de Hongrie contre les Vénitiens, & ce prince le contraignit de s'accorder avec les républicains, dès qu'il put se passer de son secours. En 1370, il lui fit faire une trêve, & en 1374, une paix défavorable. Il avoit attendu inutilement à la vie du doge & des principaux sénateurs : ses émissaires avoient été découverts & punis. Comptant peu sur le roi de Hongrie, il chercha d'autres alliés pour satisfaire la malignité de son cœur. Secondé du duc d'Autriche, du patriarche d'Aquilée & des Génois, il déclara la guerre aux Vénitiens & s'empara de Chiozza, après une vigoureuse résistance. Pour se venger de la perte qu'il avoit faite devant cette place, il fit passer par la main du bourreau deux des officiers qui s'étoient le plus distingués à la défense de la ville. Il reçut enfin la peine due à sa perfidie ; enfermé dans Vicence, il fut obligé de se rendre prisonnier, & finit ses jours dans le château de Côme. Son fils *François* eut le bonheur de s'évader, entra dans Padoue en 1390, & se reconcilia avec les Vénitiens, auxquels il jura une amitié éternelle, qu'il ne tarda pas à rompre. Les Vénitiens eurent le dessus. Son fils *Jacques* fut fait prisonnier dans Vérone. Lui-même fut obligé de se rendre à *Gallas*, général des Vénitiens, à cause du soulèvement des Padouans contre lui. Ils furent menés tous deux à Venise, avec

un autre de ses fils nommé *François*, qui avoit aussi été fait prisonnier. Les Vénitiens, sans examiner trop le droit qu'ils en avoient, mais consultant au moins l'intérêt qui les portoit à se défaire de pareils ennemis, les firent condamner à mort, & décapiter dans la prison en 1405. Les deux *François* moururent dans le plus violent désespoir, & les bourreaux furent obligés de les affommer pour se défendre de leurs fureurs. *Jacques* mourut dans de grands sentimens de piété. *François* avoit encore deux autres fils en Toscane : *Uberin*, qui termina ses jours à Florence sans postérité ; & *Marsile*, qui se maria à Gènes, & fit des efforts inutiles pour rentrer dans le bien de ses ancêtres, lequel demeura aux Vénitiens.

CARRÉ, Voyez MONTGERON & QUARRÉ.

CARRÉ, (Louis) né le 26 juillet 1663, à Cloufontaine dans la Brie, d'un bon laboureur, fut disciple du Père *Malebranch*, qui se l'attacha, lui apprit les mathématiques & les principes de la métaphysique. Il les enseigna lui-même à plusieurs personnes. Il eut même nombre de femmes pour disciples : la première qu'il instruisit, s'apercevant qu'il employoit beaucoup d'expressions vicieuses, lui dit qu'en revanche de la philosophie qu'elle apprenoit de lui, elle vouloit lui apprendre le François ; & il reconnoissoit qu'à cet égard, il avoit beaucoup profité avec elle. L'académie des sciences se l'associa en 1667. Ses travaux furent interrompus par une indisposition habituelle, « qui le fit enfin tomber dans un état, dit *Fonsenelle*, où il fut le premier à prononcer son arrêt. Il dit à un prêtre, qui, selon la pratique ordinaire, cherchoit des

détours pour le préparer à la mort, qu'il y avoit long-temps que la Philosophie & la Religion lui avoient appris à mourir. Il eut toute la fermeté que toutes deux ensemble peuvent donner, & qu'il est encore étonnant qu'elles donnent toutes deux ensemble. Il comptoit tranquillement combien de jours il avoit à vivre, & enfin au dernier, combien d'heures : car cette raison qu'il avoit tant cultivée, fut respectée par la maladie. Deux heures avant sa mort, il fit brûler en sa présence beaucoup de lettres de femmes, qu'il avoit. On comprend assez sur quoi ces lettres rouloient, & que sa discrétion étoit fort différente de celle qu'ont eue en ce cas quantité de gens d'une autre espèce que lui. Il mourut le 11 avril 1711, à 48 ans. Je n'ajouterai que quelques traits à ce qui a été dit sur son caractère. Il ne demandoit jamais deux fois ce qui lui étoit dû, pour les peines qu'il avoit prises. On étoit libre d'en user mal avec lui, & par-dessus cela on étoit sûr du secret. Il aimoit l'académie des Sciences comme une seconde patrie, & il auroit fait pour elle des actions de Romain. « On a de lui : I. Un ouvrage sur le calcul intégral, sous ce titre : *Méthode pour la mesure des surfaces, la dimension des solides, &c.* in-4.° II. Plusieurs *Mémoires*, dans le recueil de l'académie.

CARRELET, ( N. ) curé de Dijon, & docteur en théologie, mort en 1766, laissa des *Œuvres spirituelles & pastorales*, 7 vol. in-12, où les Fidèles trouvent à la fois l'édification & l'instruction.

CARRERA, ( Pierre ) prêtre Sicilien, fort habile aux échecs, a donné un *Traité* italien sur ce jeu, 1617, in-4.°, recherché des

curieux. On a encore de lui une savante *Histoire de Caane*, en italien, 1639 & 1641, 2 vol. in-folio. Il mourut à Messine en 1647, à 76 ans.

CARRERI, ( Alexandre ) né à Padoue en 1538, mourut dans la même ville en 1626. Il étoit curé de la paroisse de Saint - André, mais il quitta ce bénéfice pour se livrer entièrement à l'étude de la jurisprudence. Il publia plusieurs ouvrages dans cette partie, où il adopte les opinions les plus outrées sur la puissance & l'infaillibilité des papes.

CARREY, ( Jacques ) peintre de Troyes, né en 1645, mort en 1726, étoit élève de *le Brun*. Il suivit de *Noiset* à Constantinople; & à son retour, *le Brun* l'employa à la galerie de Versailles.

CARRIER, ( Jean-Baptiste ), monstre de férocité, naquit à Yolsi près Aurillac en 1756, & passa la plus grande partie de sa vie dans les obscures fonctions de procureur. Député du département du Cantal à la convention nationale, il y mérita bientôt par ses dénonciations & ses principes sanguinaires, l'honneur d'être envoyé en mission dans le Calvados, pour y dissiper les attroupemens formés en faveur des députés de la Gironde, qui venoient d'être pros crits. Délégué ensuite dans la Vendée, il arriva à Nantes le 2 octobre 1793, & annonça aussitôt qu'il alloit faire un cimetière de cette partie de la France, plutôt que de ne la pas régénérer. Quelques jours après, il écrivit au comité révolutionnaire de cette ville. « Comment le comité travaille-t-il donc ? vingt-cinq mille têtes doivent tomber, & je n'en vois pas encore une. » Pour hâter l'exécution de cet affreux projet, *Carrier*, 1793.

tontent de la guillotine. qui ex-terminoit trop leuement à son gré, imagina la construction de bateaux à foupape, qui, s'ouvrant au milieu de la Loire, noyoient cent personnes à la fois. Mêlant la plaisanterie à l'atrocité, il appela *Mariages républicains*, l'union d'un homme & d'une femme garrottés des mêmes liens, & jetés ensemble à la riviere. Des vieillards dans la décrépitude, des enfans de dix à douze ans ne furent pas égargnés; les prêtres, les riches, tout ce qui portoit le caractère de la probité & des vertus, furent immolés. « Peuple, s'écrioit-il, prends ta massue pour en écraser les hommes opulens; fais- moi d'un sabre pour l'enfoncer dans le cœur des prêtres, des nobles & des négocians! Tu es en guenilles, & l'abondance est près de toi. » Après la chute du parti de la Montagne, la convention rappela *Carrier*. Celui-ci, dénoncé par les agens mêmes de ses fureurs, fut envoyé devant le tribunal révolutionnaire de Paris, qui le condamna à mort le 15 décembre 1794. Il marcha au supplice avec courage, soutenant toujours qu'il étoit pur & innocent, qu'il n'avoit fait qu'obéir à la Convention, qui après avoir ordonné tout ce qu'il avoit exécuté, l'en punissoit ensuite, & lui faisoit expier ses propres crimes.

**CARRIERA**, (Roza-Alba) célèbre par son talent pour la peinture, dans l'école de Venise, morte en 1761, réussit supérieurement dans le portrait. Ses Pastels sont connus de toute l'Europe : elle a traité la miniature dans un goût nouveau, qui lui donne une expression singulière.

**CARRIÈRES**, (Louis de) né à Angers, entra dans la con-

grégation des Pères de l'Oratoire, où il remplit divers emplois. Il mourut à Paris en 1717, dans un âge avancé, avec la réputation d'un homme savant & modeste. L'Écriture-Sainte fut sa principale étude; nous avons de lui : un *Commentaire littéral de la Bible*, inséré dans la Traduction françoise, avec le texte latin à la marge, en 24 vol. in-12, imprimé à Paris, depuis 1701 jusqu'en 1716. On en donna une nouvelle édition in-4.<sup>o</sup> en 6 vol., avec des cartes & des figures en 1750; & on le trouve dans la *Bible*, publiée par l'abbé *Rondet* en 17 vol. in-4.<sup>o</sup> & in-8.<sup>o</sup> Ce *Commentaire*, qu'on trouve séparément en 5 vol. in-12 & 10 vol. in-18, ne consiste presque que dans plusieurs mots adaptés au texte, pour le rendre plus clair & plus intelligible. Il a eu beaucoup de succès, & il est d'une utilité journalière.

**CARRY**, Voyez **LACARRY**.

**CARS**, (Laurent) fils d'un graveur de Lyon, & graveur lui-même, naquit en 1701, & mourut à Paris en 1771. On a de lui différens Morceaux d'après *le Moine* & *Boucher*. Il étoit à l'académie de peinture.

**CARSILLIER**, (Jean-Baptiste) de Manté, avocat au parlement de Paris, mort en 1760, se distingua dans le barreau & sur le Parnasse. On a de lui : I. Quelques *Mémoires* sur des affaires particulières. II. Des *Pièces de Vers* en latin & en françois : la plus connue est sa *Requête au Roi pour le Curé d'Antoin*, contre le Curé de Fontenoi, 1745, in-12. III. *Essai des Aut-ers*, en vers, 1744, in-12. Sa poésie est foible.

**CARSUGHI**, (Rainier) Jésuite, né en 1647 à Citerna, petite ville de la Toscane, laissa



de bonnes *Epigrammes* ; & un poëme latin sur l'*Art de bien écrire*, recommandable par les graces du style & par la justesse des règles. Cet ouvrage, publié à Rome, in-8°, 1709, peut tenir lieu d'une Rhétorique. *Carfughi* mourut en 1709, provincial de la province Romainé.

**CARTALO**, Carthaginois, fut envoyé à Tyr pour y offrir des dépouilles au dieu *Hercule*, dont il étoit grand-prêtre. A son retour il trouva Carthage assiégée par son pere *Masée*, qui en avoit été banni injustement. Il passa au travers de son camp, mais sans le saluer. *Masée*, piqué de cette marque de mépris, le fit attacher sur une croix, où il expira.

**CARTE**, (Thomas) *Voyez* THOU, n.º III.

**CARTÉIL**, (Christophe) capitaine Anglois, natif du pays de Cornouaille, porta les armes dès l'âge de 22 ans, en 1572. Il s'acquit beaucoup de réputation dans ce métier, & fut fort estimé de l'illustre *Boisot*, grand-amiral des Provinces-Unies. En 1582, le prince d'Orange & les états des Provinces-Unies lui donnèrent la conduite de la flotte qu'ils envoyèrent en Moscovie. Lorsque *Carteil* fut repassé en Angleterre, la reine *Elizabeth* l'envoya avec *François Drake* dans les Indes Occidentales, où ils prirent les villes de Saint-Jacques de Carthagènes & de Saint-Augustin. Les ennemis mêmes y admirèrent la prudence & la conduite de *Carteil*, & ils avouèrent qu'ils n'avoient jamais vu la discipline militaire si bien observée, que dans les troupes qu'il commandoit. Après beaucoup d'heureux succès, il vint mourir à Londres en 1593.

**CARTELETTI**, (François-Sébastien) précéda *le Tasse* dans la carrière périlleuse de l'épopée; par un Poëme en italien sur le martyr de *Ste Cécile*. Quelques louanges que lui ait données *le Tasse* lui-même dans un Sonnet; les gens de goût placent cet ouvrage au rang des plus médiocres: Il a été imprimé plusieurs fois; mais l'édition la plus estimée est celle de Rome, corrigée & augmentée, en 1598, in-12.

**CARTER**, (François) de la société des Antiquaires de Londres; mort en 1783, est connu par son *Voyage de Malaga à Gibraltar*, 2 vol in-8°, 1778, en anglois; avec les planches séparées.

**CARTERON**, (N.) célèbre imprimeur de Lyon, prit pour devise quatre carterons, avec ces mots: *Les cartérons font les livres*.

**CARTES**, (Des) *Voyez* DESCARTES.

**CARTES à JOUER**, (De l'invention des) *Voyez* GRINGONNEUR.

**CARTHAGE**, (Mythol.) sœur de *Hercule* de Tyr, & d'*Astrie* sœur de *Latone*, donna son nom à la ville d'Afrique; que *Didon* augmenta ensuite.

**CARTICEYA**, (Mythol.) divinité Indienne du second ordre, & fils de *Shiva* & de *Parvati*; a six faces, une multitude d'yeux: Montée sur un paon, elle commande l'armée céleste. C'est le *Mars* Indien.

**CARTIER**, ou QUARTIER, (Jacques) de Saint-Malo, découvrit en 1534 une grande partie du Canada. Il fit son voyage sous les auspices de *François I*, qui disoit plaisamment: *Quoi ! le Roi*

d'Espagne & celui de Portugal parvenant fort tranquillement entr'eux le Nouveau Monde, sans m'en faire part ! Je voudrois bien voir l'article du testament d'Adam, qui leur liève l'Amérique. Le Baron de Lévi, dès l'an 1718, avoit découvert une partie du Canada. Cartier fit plus que découvrir, il visita tout le pays avec beaucoup de soin, & laissa une Description exacte des îles, des côtes, des ports, des détroits, des golfes, des rivières, des caps qu'il reconnut. Nos marins se servent encore aujourd'hui de la plupart des noms qu'il donna à ces différens endroits.

CARTISMANDA, reine de Brigantes en Angleterre, sous l'empire de Claude, embrassa avec ardeur le parti des Romains, vers l'an 43 de Jésus-Christ. Elle quitta Vénusius, son premier mari, pour épouser son grand-écuyer. Ce mariage mit la division dans le royaume; les uns étoient pour le mari chassé, les autres pour la reine. Vénusius assembla une puissante armée, chassa à son tour cette princesse, & l'eût prise sans l'aide des Romains, qui, sous prétexte de la secourir, se rendirent maître de son état.

CARTOUCHE, Voyez l'article de MANDRIN, où nous parlons en passant de ce scélérat.

I. CARTWRIGHT, (Christophe) ministre Anglican, né à York en 1602, mort en 1658, à 56 ans, laissa des ouvrages estimés des Hébraïques. Les principaux sont : *Electa Targumico-Rabbinica in Genesim*, Londres, 1648, in - 8° ; — *in Exodum*, 1653, in - 8°.

II. CARTWRIGHT, (Thomas) pasteur à Anvers & à Milddelbourg, ensuite curé de Warwick,

mort en 1603, est auteur : I. D'un *Harmonia Evangelique*. II. D'un *Commentaire sur les Proverbes de Salomon*, Leyde 1617, in - 4° ; — sur l'*Ecclesiaste*, Londres, 1604, in - 4° Il a fait quelques autres ouvrages en anglois, qui sont estimés.

I. CARVAJAL, (Jean de) évêque de Placentia, d'une famille illustrée d'Espagne, s'acquit une très-grande réputation par son habilité & par ses succès dans vingt-deux legations. Il fut honoré du chapeau de cardinal, & mourut à Rome en 1469, à 70 ans.

II. CARVAJAL, (Bernardin de) fut successivement évêque d'Astorga, de Bajadox, de Carthagène, de Siguença & de Placentia. Alexandre VI le fit cardinal en 1493. Il fut envoyé en Espagne & en Allemagne, & mourut évêque d'Ositie & doyen du sacré collège, en 1522, à 67 ans.

III. CARVAJAL, (Laurent de) conseiller du roi Ferdinand & de la reine Isabelle, mort du temps de Charles-Quint. On a de lui des *Mémoires de la vie de Ferdinand & d'Isabelle*, en espagnol. Ils sont plutôt d'un courtisan, que d'un historien fidèle.

CARVALHO D'ACOSTA, (Antoine) naquit à Lisbonne en 1650, avec les dispositions les plus heureuses. S'étant adonné à l'étude des mathématiques, à l'astronomie & à l'hydrographie, il entreprit la *Description topographique de sa patrie*. Il visita tout le Portugal avec un très-grand soin, suivant le cours des rivières, gravissant les montagnes, & examinant tout de ses propres yeux. Cet ouvrage, le meilleur qu'on ait sur cet matière, est en trois vol. in - folio, qui parurent depuis

1706 jusqu'en 1712. On y trouve l'histoire des lieux principaux, les hommes illustres qui y ont pris naissance, les généalogies des principales familles, les curiosités naturelles, &c. On a encore de cet auteur, un *Abrégé de Géographie*, & une *Méthode d'Astronomie*. Le Portugal le perdit en 1715, à 65 ans. Il mourut si pauvre, qu'on fut obligé de payer les frais de son enterrement.

CARVER, (Jonathan) naquit dans le Connecticut, province de l'Amérique Septentrionale, en 1732, d'un père qui étoit juge de paix. Il le perdit dès l'âge de quinze ans. Destiné d'abord à la médecine, il l'abandonna pour entrer comme enseigné dans un régiment où il servit, & fit toutes les guerres qui décidèrent du sort du Canada. Le traité, conclu en 1763, entre la France & l'Angleterre, mit fin aux hostilités. Carver jugeant dès-lors ses services militaires inutiles, résolut de reconnoître les pays les plus intérieurs de l'Amérique, & de pénétrer jusqu'à la mer Pacifique, à travers les terres. Son *Voyage* a été publié en 1786. On y trouve des détails curieux sur la géographie de cette immense contrée, & sur les mœurs des nombreuses nations qui l'habitent. Le long séjour qu'il fit parmi les *Nadoissus*, & les services qu'il leur rendit, lui fit accorder par un acte formel de ce peuple, un terrain considérable, situé au nord du lac *Pepin*. De retour de son voyage, il s'embarqua pour l'Angleterre, où il arriva en 1769. Il n'y fut pas accueilli comme il le desiroit. Une ame énergique comme la sienne, ne pouvoit descendre à cette impopularité & à cette adulation, qui trop souvent sont les seuls

moyens de s'attirer la faveur des gens en place. Forcé par les besoins d'une famille souffrante, d'exercer l'emploi chétif de commis d'une loterie, les chagrins de l'ame produisirent bientôt chez lui l'affoiblissement du corps. Il mourut le 31 janvier 1780, d'une dysenterie, suite d'abstinences forcées, à l'âge de 48 ans. Ainsi périt, au milieu d'une des premières villes du monde, un homme qui avoit sacrifié sa fortune & risqué sa vie, dans la vue de rendre à sa patrie d'importans services. La modestie de Carver lui donnoit l'air réservé. Il faisoit assez bien les vers. Outre son *Voyage*, qui a obtenu plusieurs éditions, il est auteur d'un petit *Traité sur la culture du tabac*.

CARVILIUS MAXIMUS, (*Spurius*) capitaine Romain, célèbre par ses vertus & sa bravoure, fut consul avec *Papirius Cursor*, l'an 293 avant Jésus-Christ. Il prit Amiterne, tua deux mille huit cents hommes, fit quatre mille prisonniers, & se rendit maître de Cominium, Palumbi, Herculana & d'autres places. De retour à Rome, il eut les honneurs du triomphe. — CARVILIUS, son fils, aussi consul, passe pour le premier Romain qui répudia sa femme, vers l'an 231 avant Jésus-Christ. D'autres attribuent cette innovation à *Carvilius Ruga*.

CARUS, (*Marcus - Aurélius*) naquit à Narbonne, d'une famille originaire de Rome, vers l'an 230. Elevé dans cette dernière ville, il cultiva les belles lettres avec succès, s'éleva par son mérite au consulat, aux premières dignités militaires. Il exerçoit la charge de préfet du prétoire, lorsqu'il fut élu empereur à la mort de *Probus*, en août 282. Il défait les Sarmates & les Perses, & nomma

Césars

César ses deux fils *Carin* & *Namérien*. Les grandes qualités qu'il montra, n'étant encore que particulier, & les belles actions qu'il fit étant empereur, lui ont acquis une place honorable dans l'histoire. Il avoit cultivé les belles-lettres & la politique. Son premier soin, en montant sur le trône, fut de venger la mort de son prédécesseur. Il fit punir ses assassins, & veilla à la sûreté publique. Comme la mort de *Probus* avoit mis en mouvement une partie des peuples de l'Occident, *Carus* envoya dans les Gaules *Carinus* son fils pour les contenir dans l'obéissance; & il marcha contre les Sarmates, qu'il soumit après leur avoir tué seize mille hommes & fait vingt mille prisonniers. Il porta bientôt après la guerre en Perse. Il reprit en 283 la Mésopotamie dont les Perses s'étoient emparés, & entra de là dans leur pays, agité alors par des guerres civiles. *Varanane II*, prince inquiet & belliqueux, vint au-devant de lui pour combattre. *Carus* le vainquit; & s'étant rendu maître de Ctésiphon, capitale de l'empire, il soumit aisément toutes les autres places. Cette conquête, illustrée par plusieurs victoires, lui fit donner le nom de *Perfique*, dont il ne jouit pas long-temps. Ayant fait camper son armée sur les bords du Tigre, à peu de distance de Ctésiphon, il fut tué au milieu d'un orage, par un coup de foudre, dont il fut frappé dans sa tente. Cet accident arriva vers le 20 décembre 283, après 16 ou 17 mois de règne. Il pouvoit être âgé d'environ 54 ans. Après sa mort, les Romains le mirent au rang de leurs Dieux.

L CARY, Voyez FALKLAND.

Tome III.

II. CARY, (Félix) de l'académie de Marseille, sa patrie, naquit en 1699 d'un libraire distingué dans sa profession, & mourut le 15 décembre 1754, dans sa 55<sup>e</sup> année. Ses *Dissertations* sur la fondation de la ville de Marseille, & son *Histoire des Rois de Thrace & du Bosphore par les Médailles*, in-4<sup>o</sup>, sont dignes d'un savant. Voyez LESBONAX. L'auteur étoit homme d'esprit & d'érudition. Il a fait beaucoup plus d'honneur à l'académie de Marseille; que certains versificateurs froids, qui ont eu cependant plus de réputation que lui.

CARYBDE & SCYLLA, (Myth.) sont deux noms célèbres dans la mythologie, la géographie & la morale. CARYBDE fut une femme adonnée à la rapine, qui, ayant volé des boeufs à *Hercule*, fut précipitée dans la mer de Sicile, & changée en gouffre horrible, qui semble retenir encore sa première rapacité. SCYLLA, fille de *Phorcus*, le disputoit à *Circé* dans l'art funeste de préparer des poisons: ayant abusé de son dangereux talent, elle fut changée en rocher; & le mugissement des flots qui se brisent contre ses flancs, fit feindre aux poëtes, qu'elle étoit entourée de chiens furieux & de loups hurlans sans cesse. Ces deux écueils sont fort voisins & à l'opposé l'un de l'autre dans le détroit de Sicile, de sorte qu'il est très-difficile de les éviter tous deux à la fois; ce qui a donné lieu à ce proverbe, pour signifier que de deux maux pressans, l'un est pour ainsi dire inévitable:

*Incidit in Scyllam, cupiens vitare Charybdim.*

CARYSTUS, fils de *Chiron* & de *Chariclée*, fonda dans l'île d'Eubée la ville de Caryste.

H

CASA, (Jean della) Voyez CASE.

CASALANZIO, (Joseph de) né à Peralta dans le royaume d'Aragon en 1556, d'une famille noble, n'embrassa que fort tard l'état ecclésiastique, dont il avoit toutes les vertus. Il fit un voyage à Rome, & entra dans la confraternité de la Doctrine chrétienne. Il sentit combien il étoit important d'instruire de bonne heure les enfans des devoirs de la religion. Quelques ecclésiastiques zélés se joignirent à lui, pour partager ce laborieux & important exercice. *Paul V*, persuadé de l'utilité de cet institut, l'érigea en congrégation, en 1617, sous le nom de *Congrégation Pauline*. Ces ecclésiastiques ne faisoient alors que des vœux simples; mais, en 1621, *Grégoire XV* leur permit de faire des vœux solennels, & leur donna le nom de *Clercs réguliers des Ecoles pies*. Leur habit ressemble beaucoup à celui que portoient les Jésuites, & ils ont été quelquefois leurs rivaux en littérature, en philosophie, en théologie. Ils ont un grand nombre de colléges en Italie, en Espagne, en Allemagne, en Pologne & en Hongrie. Le pieux fondateur, en prenant l'habit de sa congrégation, renonça au nom qu'il portoit dans le monde, & prit celui de *Frère Joseph de la Mère de Dieu*. Il mourut faiblement à Rome, le 25 août 1648, à 92 ans. *Clément XIII* l'a canonisé en 1757.

I. CASALI, (Ubertin) cordelier, auteur d'un livre rare & singulier, intitulé : *Arbor vitæ crucifixæ JESU*, Venise 1485, in-fol. Il insinue que *JESUS-CHRIST* est le premier instituteur de l'ordre de *S. François*. Il avoit publié,

en 1321, un écrit pour les Spirituels contre les Frères de communauté. On le trouve dans les *Miscellanea* de *Balarç*.

II. CASALI, (Le comte) né dans l'état de l'Église au 18<sup>e</sup> siècle, s'est fait un nom dans les mathématiques. Les sciences abstraites n'avoient pas desséché son génie. Il se sert avec une égale facilité de la lyre & du compas. On a de lui des *Poésies*, qui ne sont pas sans mérite.

CASALS, (Guillaume-Pierre de) troubadour des environs de Narbonne, dans le 13<sup>e</sup> siècle, a laissé douze pièces de vers, d'une galanterie assez triviale & d'un style très-affecté. Dans l'un de ses *Sirventes*, il dit : « On voit des gens persuadés qu'il suffit, pour acquérir de l'honneur, d'élever de superbes édifices, de parler haut, & de faire les mauvais plaisans; tout cela n'est que fausse monnoie. Je ne puis souffrir un noble qui n'est point amoureux, une dame qui n'est point affable, un jeune gentilhomme qui n'aime point à rendre service, une demoiselle qui ne répond pas d'une façon polie, un riche avare, un jongleur désagréable, un fanfaron qui menace tout le monde, un homme qui va par-tout étalant ses titres & ses qualités ! »

CASANATE, (Jérôme) né à Naples en 1620, d'un régent au conseil suprême, fréquenta d'abord le barreau par complaisance pour son père; mais ayant fait un voyage à Rome, il embrassa l'état ecclésiastique. Son esprit orné & son caractère honnête, plurent à l'abbé *Altieri*, depuis pape sous le nom de *Clément X*. Ce pontife l'honora de la pourpre Romaine en 1673, & lui confia les

affaires les plus importantes. *Innocent XII*, sachant qu'il joignoit l'amour des lettres à la connoissance des affaires, le nomma bibliothécaire du Vatican. Son projet étoit de faire part au public des richesses que renfermoit le trésor confié à ses soins. L'abbé *Zacagni* donna, sous sa direction, un recueil d'*Ouvrages anciens manuscrits*, in-4° ; & ils auroient été suivi de plusieurs autres, si la mort du cardinal *Casatate*, arrivée en 1700, à 80 ans, n'avoit interrompu cette entreprise. Ce prélat laissa en mourant, sa bibliothèque aux Dominicains du couvent de la Minerve, à condition qu'elle seroit publique, avec un revenu de 4000 écus Romains, pour l'entretien de la bibliothèque, des bibliothécaires, & de deux professeurs.

I. CASA-NOVA, (Marc-Antoine) poète Latin de Rome, mort en 1527, s'est distingué dans le genre épigrammatique, auquel le portoit son humeur satirique & plaisante. Il se forma sur *Martial*, & en prit le style vif & mordant : il possédoit l'art d'aiguïser la pointe de la fin, & il avoit à cet égard la plus grande facilité. *Catulle* fut son modèle dans les vers qu'il composa pour les hommes illustres de l'ancienne Rome : cependant il est loin de cette pureté, de cette douceur qui charment dans le poète latin. Il en imite quelquefois l'élégance ; mais sa diction est plus forte que moëlleuse. On trouve ses *Poësies* dans les *Delicia Poëtarum Italorum*.

II. CASA-NOVA, (N.) sculpteur qui acquit de la réputation, & qui professa avec succès l'architecture & la sculpture à Dresde, où il mourut au commencement de 1796.

CASANOVE, (N.) auteur des *Thessaliennes*, comédie en trois actes, représentée aux Italiens en 1782, est mort quelque temps après.

CASAS, (Barthélemi de las) né à Séville en 1474, d'une famille noble, suivit, des l'âge de 19 ans, *Antoine de las Casas*, son père, qui passoit dans les Indes avec *Christophe Colomb*, en 1493. De retour en Espagne, il fut ecclésiastique & curé. Il quitta sa cure & sa patrie, pour aller travailler au salut & à la liberté des Indiens. Quelques gouverneurs faisoient détester le nom Espagnol par leurs cruautés ; *las Casas* résolut de retourner dans sa patrie, pour porter ses plaintes & les cris des Indiens aux pieds de *Charles-Quint*. L'affaire fut discutée dans le conseil. Les traits de barbarie que *las Casas* rapporta, touchèrent tellement l'empereur, qu'il fit des ordonnances très-sévères contre les persécuteurs, & favorables aux persécutés. Ces réglemens si justes, ne furent point observés. Les gouverneurs Espagnols continuèrent leurs brigandages. Il y eut même un docteur, *Sépulveda*, qui, s'éloignant des sentimens doux & modérés, qui conviennent si bien, dit le Père *Fabre*, à un vrai théologien, entreprit de justifier leurs violences par les lois divines & humaines, & par l'exemple des Israélites, vainqueurs des Chananéens. Ce livre, imprimé à Rome, fut pros crit en Espagne. *Las Casas*, devenu évêque de Chiapa, réfuta cette apologie de la tyrannie. Ce traité, intitulé *La destruction des Indes*, & traduit en tant de langues, est plein de détails qui font frémir l'humanité, mais dont quelques-uns paroissent exagérés,

*Sépulveda*, niant les uns, excusant les autres, ne se rendit point aux raisonnemens de l'évêque de Chiapa. L'empereur nomma *Dominique Soto*, son confesseur, pour être l'arbitre de ce différend. Le prélat mit toutes ses raisons par écrit, pour être envoyées à *Charles-Quint*; mais ce prince, accablé d'affaires, laissa celle-ci indécise. Les Indiens continuèrent d'être tyrannisés. L'évêque de Chiapa, désespérant de soulager les peuples opprimés, revint en Espagne en 1551, après s'être signalé pendant cinquante ans en Amérique, par un zèle infatigable & par toutes les vertus épiscopales. Ce qui affoiblit un peu la reconnaissance que lui doit l'humanité, c'est que tandis qu'il travailloit avec un zèle infatigable à la liberté des Indiens, il employoit tout son crédit à asservir les Nègres, pour les faire travailler en Amérique. Il mourut à Madrid en 1566, âgé de 92 ans. Il s'étoit démis de son évêché entre les mains du pape, peu de temps auparavant. L'ordre de *S. Dominique*, dans lequel il étoit entré en 1622, lui doit plusieurs établissemens dans le Pérou. Outre son *Traité* de la destruction des Indes, on en a plusieurs autres contre *Sépulveda*, dans lesquels on voit qu'avec beaucoup d'humanité & de savoir, il se laissoit quelquefois entraîner par la vivacité de son imagination. L'édition Espagnole de Séville, 1551, cinq parties en un vol. in-4°, caractère gothique, est plus estimée que les éditions suivantes en caractère ordinaire. On ne doit point oublier un ouvrage latin, de lui, aussi curieux que rare, sur cette question : *Si les Rois ou les Princes peuvent en conscience, par quelque droit ou en vertu de quelque titre, aliéner de la Couronne leurs citoyens & leurs*

*sujets, & les soumettre à la domination de quelques Seigneurs particuliers*; Tubinge 1625, in-4°. L'auteur y discute plusieurs points très-déli-cats & très-intéressans, touchant les droits des souverains & des peuples. La *Relation* de la destruction des Indes a été traduite en françois en 1697, par l'abbé de *Bellegarde*. On en a aussi une traduction latine, Franckfort, 1598, in-4°.

CASATI, (Paul) né à Plaisance en 1617, d'une famille distinguée, entra jeune chez les Jésuites. Après avoir enseigné à Rome les mathématiques & la théologie, il fut envoyé en Suède à la reine *Christine*, qu'il acheva de déterminer à embrasser la religion Catholique. Il mourut à Parme, en 1707, à l'âge de 91 ans, laissant plusieurs ouvrages en latin & en italien. Les principaux sont : I. *Vacuum proscriptum*. II. *Terra machinis mota*, Rome, 1668, in-4°. III. *Mechanicorum libri octo*, 1684, in-4°. IV. *De igne Dissertationes*, 1686 & 1695, 2 parties in-4°; estimées. V. *De Angelis Disputatio theologica*. VI. *Hydrostatica Dissertationes*. VII. *Optica Disputationes*, à Parme, 1705. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il fit ce traité d'Optique à 88 ans, étant déjà aveugle. Sa mort causa des regrets aux savans & aux gens de bien, qui aimoient son esprit, son excellent caractère & sa piété. On voit dans ses ouvrages de physique beaucoup de recherches & d'expériences, & plusieurs bonnes vues.

I. CASAUBON, (Isaac) naquit en 1559 à Genève, où son père, ci-devant ministre en Dauphiné, s'étoit retiré pour cause de religion. Il professa d'abord les belles-lettres dans sa patrie, & ensuite la langue grecque à Paris, *Henri IV* lui confia

la garde de sa bibliothèque en 1603. Jacques I, roi d'Angleterre, l'appela après la mort de ce prince, & le reçut d'une manière distinguée. Il mourut le premier juillet 1614, à 55 ans, & fut enterré à l'abbaye de Westminster. Il affecta toujours de montrer un esprit de paix dans les querelles de la religion; mais pour avoir voulu plaire aux Catholiques & aux Huguenots, il ne fut agréable ni aux uns ni aux autres. Un de ses fils s'étant fait Capucin, alla lui demander sa bénédiction. *Je te la donne de bon cœur*, lui dit son père. *Je ne te condamne point; ne me condamne pas non plus: Nous parotrons tous deux au tribunal de Jésus-Christ.* — Étant allé en Sorbonne, on lui dit: *Voilà une salle où l'on dispute depuis quatre cents ans.* — *Qu'y a-t-on décidé?* demanda-t-il sur-le-champ. On voit par ces réponses, que Casaubon étoit plutôt porté à la criminelle indifférence pour toutes les religions, qu'il ne penchoit pour le Calvinisme. On a de lui: I. Des *Commentaires* sur plusieurs auteurs anciens: sur *Polybe*, 1609, in-folio; sur *Théophraste*, *Athénée*, *Strabon*, *Polybe*, &c. &c. On remarque dans tous une littérature immense, des vues nouvelles sur plusieurs passages mal entendus. II. *De libertate ecclesiasticâ*, 1607, in-8°, traité imprimé jusqu'à la page 264, parce que le différend avec la république de Venise ayant été accordé, *Henri IV* en fit discontinuer l'impression. Ce fragment se trouve avec ses *Lettres*, Rotterdam, 1709, in-fol. III. Des *Exercitations sur les Annales de Baronius*, qui sont très-mauvaises. Il ne poussa son examen que jusqu'aux trente-quatre premières années, & on a dit avec raison, qu'il n'avoit attaqué l'édifice du Cardinal que par les girouettes. Le Clerc le blâme d'avoir écrit sur des matières qu'il

n'entendoit pas assez, & qu'il n'étoit plus temps d'étudier dans ses vieux jours. IV. Des *Lettres*, déjà citées. Elles sont intéressantes par bien des particularités, & surtout par la modestie & la candeur qui y règnent: ces deux vertus formoient le caractère de l'auteur. V. *Casauboniana*, 1710, in-4.°

II. CASAUBON, (Meric) fils du précédent, & d'une fille de *Henri Etienne*, né à Genève en 1599, élevé à Oxford, & ensuite chanoine de Cantorberi, refusa une pension que lui offroit *Olivier Cromwel* pour écrire l'Histoire de son temps. Il mourut en 1671, à 72 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages, aussi recherchés pour l'érudition, que dégoûtans par la dureté du style. Les principaux sont des *Commentaires* sur *Optat*, sur *Dionègne-Laërtes*, sur *Hierocles*, sur *Epictète*, &c. Ses *Lettres* ont été imprimées avec celles de son père.

CASAUX, (Charles de) consul de Marseille dans le temps de l'avènement de *Henri IV* à la couronne, aima mieux traiter avec le roi d'Espagne qu'avec son souverain. Il avoit déjà envoyé ses confidens à Madrid, & devoit bientôt livrer la ville à l'ennemi, lorsqu'un bourgeois nommé *Sibertat*, Corse d'origine, introduisit le duc de *Guise* par une porte qu'on lui avoit confiée, & tua *Casaux* de sa propre main, en 1596.

I. CASE, Voyez CASES.

II. CASE, (Jean de la) ou della CASA, archevêque de Bénévent, né d'une famille originaire de Mugello, dans l'état de Florence, en 1503, mourut à Rome en 1556, à 54 ans, dans le temps que *Paul IV* lui desti-



noit la pourpre Romaine: il étoit secrétaire de ce pontife, & avoit été nonce de *Paul III* à Venise. Il fut regretté des savans dont il étoit l'ami & le protecteur, & laissa plusieurs ouvrages italiens en vers & en prose, écrits avec autant d'agrément que de délicatesse. Sa *Galathée* ou *la Manière de vivre dans le monde*, traduite en françois, 1680, mérite sur-tout cet éloge. *La Case* avoit, dans sa jeunesse, & long-temps avant que d'avoir embrassé l'état ecclésiastique, composé quelques poésies licencieuses, appelées par les Italiens, *Capitoli*. Trois de ces *Capitoli*, *del Forno*, *degli Baci*, & *sopra il nome di Giovanni*, étoient si obscènes, qu'on les a supprimées dans les éditions des Œuvres de *la Case*, données depuis 1700; mais on les trouve, avec quelques autres pièces semblables de *Berni*, de *Mauro* & d'autres, dans un recueil imprimé à Venise en 1538, in-8.<sup>o</sup> Le *Capitolo del Forno* est sans doute un ouvrage très-indécent; l'auteur s'y propose de décrire, sous l'allégorie d'un four, les plaisirs de l'amour. Mais quoiqu'il se borne à la volupté conforme aux lois de la nature, on s'avisait de dire qu'il vouloit peindre des infamies, qui y sont entièrement opposées. Un passage équivoque, dans lequel il paroît s'accuser lui-même de ce goût détestable, lui attira une satire violente, de la part de *Vergerio*, son ennemi déclaré. Il y fit une réponse en vers latins, dans laquelle il nia le fait, & soutint qu'il n'avoit prétendu louer que la jouissance des femmes. Il faut convenir que le mot *Mestiero divino*, dont il se sert, ne tombe point sur l'abomination connue à Sodôme, mais sur les plaisirs des deux sexes. Voyez les *Obscr-*

*vations choisies de Grundlingius*; Leipzig 1707, in-8.<sup>o</sup>, dans lesquelles il a inséré le *Capitolo del Forno* avec le Poème apologétique de *la Case*. Malgré cette apologie, beaucoup d'écrivains Protestans adoptèrent les calomnies de *Vergerio*. Ils transformèrent même le *Capitolo del Forno*, en un livre latin, *De laudibus Sodomiae*, qui n'a jamais existé que dans leur imagination. Les mœurs de *la Case* ne méritoient point cet outrage; elles furent dignes d'un prélat vertueux. Il étoit d'ailleurs ami d'un repos philosophique, & redoutoit les embarras des cours. Tous les Ouvrages de cet auteur, ont été recueillis à Florence, 1707, en 3 vol. in-4.<sup>o</sup>; à Venise, 1728 & 1729, en 5 vol. in-4.<sup>o</sup>; & à Naples, 1703, en 6 vol. in-4.<sup>o</sup> Cette dernière édition est jolie. Parmi les auteurs qui ont justifié *la Case*, consultez les *Fragmens d'Histoire & de Littérature*, à la Haye, 1706, page 116 & suivantes.

CASEARIUS, (Jean) missionnaire de Cochin, a fait la *Description des Plantes de l'Hortus Malabaricus*, 1678 & suiv. 12 vol. in-folio; auxquels il faut joindre l'*Index de Commelin*, 1696.

CASEAUX, Voyez CASAUX.

CASEL, (Jean) né à Göttingen en 1533, professa la philosophie & l'éloquence à Rostoc & à Helmstad. Il faisoit grand cas des Peres Grecs, & il mourut dans cette dernière ville en 1613, à 80 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, & un recueil de *Lettres latines*, 1604, in-8.<sup>o</sup> Il s'opposa fortement à l'opinion de *Daniel Hofman*, qui soutenoit que la philosophie étoit contraire à la théologie, & qu'il y avoit plu-

ieurs choses vraies en théologie ; qui sont fausses en philosophie. ”

I. CASENEUVE , *Voyez* CASA-NOVA.

II. CASENEUVE, (Pierre de) Touloufain, prêtre de l'église de Saint-Etienne, mort en 1652, à 61 ans, est auteur des *Origines* ou *Etymologies françoises*, insérées depuis à la suite du *Dictionnaire étymologique de Ménage*. On a encore de lui : I. *L'Origine des Jeux Floraux de Toulouse*, où l'on trouve des recherches curieuses. II. *Le Franc-Alleu de Languedoc*, Toulouse, 1645, in-fol. III. *La Catalogne Françoise*, 1644, in-4.° IV. *La Carité*, roman, in-8.° V. *Vie de S. Edmond*, in-8.° Caseneuve étoit un homme de bonnes mœurs & modeste. Il ne voulut jamais désigner quel successeur il desiroit qu'on lui donnât dans son bénéfice, & refusa qu'on tirât son portrait. Les états de Languedoc lui ayant offert une pension, pour l'engager à travailler à l'*Histoire des Comtes de Toulouse*, il continua cette Histoire, qu'il avoit déjà entreprise ; mais il ne voulut pas de pension. Le plaisir de travailler pour sa patrie lui paroissoit une récompense suffisante.

CASES, (Pierre - Jacques) peintre, né à Paris en 1676, mourut dans la même ville le 25 juin 1754. Il eut pour maîtres dans son art, Houasse, ensuite Bon Boullongne. Il remporta le grand prix de peinture en 1699, & fut reçu membre de l'académie en 1704. Cases peut être considéré comme un des premiers peintres de l'école Françoise. Son dessin est correct & de grande manière ; ses compositions sont d'un génie facile : il drapoit parfaitement bien, & possédoit à un très-grand degré l'intelligence du

clair-obscur. Sa touche est moëlleuse, son pinceau brillant. Il y a beaucoup de fraîcheur dans ses teintes. Cet illustre artiste a beaucoup travaillé ; mais ses ouvrages ne sont pas tous de la même beauté. Sur la fin de sa vie, le froid de l'âge & la foiblesse des organes lui ont fait produire des tableaux où ce maître est inférieur à lui-même. On voyoit de ses ouvrages, à Paris dans l'église de Notre-Dame, au collège des Jésuites, à la Charité, au petit Saint-Antoine, à la chapelle de la Jussienne, à l'abbaye de Saint-Martin, & principalement à Saint-Germain-des-Prés, où il a représenté la vie de S. Germain & de S. Vincent. On admiroit à Saint-Louis de Versailles une *Sainte Famille*, qui est une des belles productions de ce maître. Cases a réussi surtout dans les tableaux de chevalier. Le roi de Prusse a deux morceaux précieux de ce peintre, qui ont été comparés pour le beau faire aux ouvrages du Corrège. Le célèbre le Moine a été un des élèves de Cases.

I. CASIMIR I<sup>er</sup>, roi de Pologne, fils de *Micisslas*, mort en 1034, monta sur le trône après lui. Ses sujets s'étant révoltés sous la régence de sa mère, il passa incognito en France sous le nom de *Charles*, entra dans l'ordre de Cluni, & prit le diaconat. Sept ans après, les Polonois, livrés aux troubles & aux divisions depuis sa retraite, obtinrent de *Benoît IX*, en 1041, que leur roi remonteroit sur le trône, & se marieroit. De retour en Pologne, *Casimir* épousa une fille du grand duc de Russie, & en eut plusieurs enfans. Il civilisa les Polonois, fit renaitre le commerce, l'abondance, l'amour du bien public,

l'autorité des lois. Il régla parfaitement bien le dedans, & ne négligea point le dehors. Il défit *Maslus*, grand-duc de Moscovie, enleva la Silésie aux Bohémiens, & établit un siège épiscopal à Breslaw. Il mourut le 28 novembre 1058, après un règne de 18 ans.

II. CASIMIR III, le GRAND, né en 1309, fut roi de Pologne en 1333, après la mort de *Ladislas* son père. Il enleva plusieurs places à *Jean* roi de Bohême, *Voy. JEAN*, n° LXI, & conquit la Russie. Il joignit aux talens de la guerre, les vertus d'un grand roi, maintint la paix, fonda & dota des églises & des hôpitaux, & éleva un grand nombre de forteresses. On ne lui reproche que sa passion pour le vin & pour les femmes. L'évêque de Cracovie l'ayant excommunié, après l'avoir repris inutilement de ses fautes, *Casimir* fit jeter dans la rivière le prêtre qui lui signifia la censure. Il répara ses fautes par une sincère pénitence. Il mourut le 8 septembre 1350, d'une chute de cheval, après avoir régné 37 ans.

III. CASIMIR V, (Jean) fils de *Sigismond III*, roi de Pologne, d'abord Jésuite & cardinal, disputa le trône après la mort de *Ladislas VII* son frère, arrivée le 29 mai 1648. Ayant été élu, il renvoya son chapeau & prit la couronne. Le pape lui donna la dispense pour épouser *Louise-Marie de Gonzague*, veuve de son frère. Il fut d'abord défait par *Charles-Gustave*, roi de Suède; mais animé d'un vrai courage, & se montrant à la tête de ses armées, il eut le bonheur de le repousser ensuite, & de conclure un traité de paix avec son successeur en 1660. L'année d'après, son armée remporta

une victoire sur les Moscovites en Lithuanie. Une sédition élevée contre lui, qu'il apaisa, lui inspira du dégoût pour le gouvernement. Des 1661, il avoit annoncé aux Polonois, que la Moscovie, la Prusse & la maison d'Autriche profiteroient de leurs divisions, pour s'emparer d'une partie de la Pologne. Cette prédiction dédaignée alors, s'est vérifiée de nos jours. Ayant perdu la reine son épouse en 1667, *Casimir* descendit du trône, & vint se retirer à Paris dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, que *Louis XIV* lui donna, avec une pension convenable à un prince de son rang. Les plaisirs de la société & les charmes des belles-lettres, lui firent bientôt oublier les embarras brillans de la royauté. Il ne voulut jamais qu'on lui donnât à Paris le nom de *Mijesté*, titre qui lui rappeloit sa gloire & ses chaînes. Une femme du peuple, à Evreux, où il avoit l'abbaye de Saint-Taurin, l'ayant appelé *mon Révérend Père*, chacun se mit à rire. — *Elle a raison*, dit *Casimir*, *j'ai été Jésuite à Rome, & par conséquent Révérend Père; j'ai été Roi, ainsi Père de mon peuple; je suis Abbé; S. Paul ne dit-il pas ABBA PATER?* Il mourut à Nevers le 14 décembre 1672. Il avoit épousé secrètement en France, *Françoise Mignot*, veuve du maréchal de l'Hôpital du Hallier, morte en 1711. *Sigismond II* avoit été le dernier prince par les mâles de la maison de Jagellon; *Casimir* fut le dernier par les femmes.

IV. CASIMIR SARBIEVIUS, *Voyez SARBIEWSKI.*

V. CASIMIR, (Saint) grand-duc de Lithuanie, fils de *Casimir IV* roi de Pologne, disputa, à l'âge de 13 ans, la couronne de Hongrie

à *Matthias Corvin*. Les armes du père n'ayant pu gagner au fils cette couronne, qui d'ailleurs eût été un fardeau bien pesant pour le jeune *Casimir*, il se retira, très-content de cet événement, au château de Dobski, où il sanctifia sa retraite. Il mourut le 4 mars 1484, dans sa vingt-troisième année, martyr de la chasteté. Il avoit pratiqué auprès du trône toutes les austérités du cloître ; il fut canonisé en 1521.

**CASSAGNES**, (Jacques) garde de la bibliothèque du roi, membre de l'académie Françoisé & de celle des Inscriptions, naquit à Nîmes en 1634, & y fut élevé dans le sein d'une famille opulente. Il vint de bonne heure à Paris, & s'y fit connoître par des ouvrages bien différens, des *Sermons* & des *Poësies*. Les uns & les autres étoient bons pour le temps. Il étoit sur le point de prêcher à la cour, lorsque *Despréaux* lança contre lui un trait de satire, qui effaça toute sa gloire. L'abbé *Cassagnes*, trop sensible, crut regagner l'estime du public en enfantant ouvrages sur ouvrages. Le travail & la mélancolie lui firent bientôt perdre la tête : on le mit à Saint-Lazare, où il mourut en 1679, à 46 ans. L'abbé de *Brienne*, qui vécut pendant quelque temps dans la même retraite que lui, assure qu'il mourut en homme sage & chrétien. La *Préface des Œuvres de Balzac*, composée par *Cassagnes*, sa *Traduction de Salluste*, in-12, & quelques unes de ses *Poësies*, prouvent qu'il auroit pu faire quelque chose, sans l'affoiblissement de son cerveau. *Boileau*, qui causa son malheur, disoit au Père *Bourdaloue*, qui plaisantoit sur la folie attribuée ordinairement aux poëtes, qu'aux

*petites maisons*, il y avoit dix prédicateurs pour un poëte. L'infortuné abbé *Cassagnes* put y être à ce double titre ; mais il ne falloit pas contribuer à son malheur, par des satires injustes. Ce cantique de lui n'est pas si médiocre :

*Que chantez-vous, petits oiseaux ?  
Je vous regarde & vous écoute :  
C'est Dieu qui vous a fait si beaux ;  
Vous le chantez sans doute.*

*Son nom vous anime en ces bois ;  
Vous n'en célébrez jamais d'autre :  
Faut-il que mon ingrate voix  
N'imité pas la vôtre.*

*Vos airs si tendres & si doux,  
Lui rendent tous les jours hommage ;  
Je le bénis bien moins que vous,  
Et lui dois davantage.*

Voyez l'*Histoire de l'Académie Françoisé*, par l'abbé d'*Olivet*.

**I. CASSAN**, empereur des Mogols dans la Perse, abjura le Christianisme pour monter sur le trône en 1294. Il subjugua la Syrie, vainquit le sultan d'Égypte, & mourut en 1304, après être retourné à sa première religion.

**II. CASSAN**, Voyez **USUM-CASSAN**.

**I. CASSANDRE**, (*Cassandra*) fille de *Priam* roi de Troie, & d'*Hécube*, avoit le don de prophétie. *Apollon*, de qui elle l'avoit reçu, irrité des dédains que son amour essuyoit, décrédita ses prédictions, ne pouvant lui ôter le don d'en faire. Fermée comme insensée dans une tour, elle annonça inutilement à sa patrie ses malheurs : on ne la crut qu'après l'événement. *Cassandra* réfugiée dans le temple de *Pallas*, durant le sac & l'incendie de Troie, fut violée brutalement par *Ajax* le *Locrien*, différent de celui qui disputa les armes d'*Achille*. *Agamemnon*, tou-

ché de son mérite & de sa beauté ; l'emmena en Grèce pour la garder dans son palais. *Clytemnestre* la femme, fit assassiner l'amant & la maîtresse. On lui éleva un temple dans la ville de Leuctres. Sa statue y servoit d'asile aux jeunes filles, qui refusoient de se marier à des prétendants laids & disgraciés par la nature. Dès-lorselles devenoient prêtresses de *Cassandre*.

II. CASSANDRE, (*Cassander*) roi de Macédoine, après *Alexandre le Grand*, obligea les Athéniens de se mettre de nouveau sous sa protection, & confia le gouvernement de la république à l'orateur *Démétrius de Phalère*. Les Athéniens ayant refusé de le recevoir dans la ville, il fondit tout d'un coup sur Athènes, s'empara du Musée & s'en fit une forteresse. Ce coup imprévu intimida les Athéniens, & fit ouvrir leurs portes. *Olympias*, mère d'*Alexandre*, ayant fait mourir, par des supplices recherchés, la femme, les frères & les principaux partisans de *Cassandre*, il s'en vengea en assiégeant *Pydne*. *Olympias*, obligée de se rendre, fut condamnée à la mort par le vainqueur. Il fit périr en même temps *Roxane*, femme d'*Alexandre le Grand*, & *Alexandre* fils de ce conquérant. Parvenu au trône par des meurtres, il s'y soutint, en se liquant avec *Séleucus* & *Lysimaque*, contre *Antigone* & *Démétrius*. il les défit l'un & l'autre, & mourut hydropique trois ans après sa victoire, l'an 304 avant Jésus-Christ. Le philosophe *Théophraste* donna des leçons de politique à ce souverain : il eût dû plutôt lui en donner de modération & de sagesse.

III. CASSANDRE ou CASSANDER, (*George*) naquit en 1513 dans l'isle de Cassand, près de Bruges, d'où il a tiré son nom.

Après s'être distingué dans l'étude des langues, du droit, des belles-lettres & de la théologie, il se livra tout entier à la conversion des hérétiques. Il avoit toutes les qualités qu'il faut pour cet important ministère : un zèle actif, une douceur toujours égale, un désintéressement parfait, des mœurs pures, & un style modéré. Son ardeur pour la réunion des Protestans au sein de l'Église Catholique, lui a peut-être fait un peu trop accorder aux hérétiques ; mais on le lui a pardonné en faveur de ses motifs, & de son attachement constant à la vraie foi : cependant ses écrits conciliateurs ne satisfirent ni les Catholiques, ni les Protestans. *Ab utraque parte*, dit-il, dans une lettre, *plagas accipimus & ab illis lapidamur*. Ce traitement étoit d'autant plus injuste, que *Cassandre* n'eut d'autre passion que celle de connoître la vérité, & d'autre desir que celui de l'enseigner. Il mourut en 1566, âgé de 52 ans. Tous ses Ouvrages ont été publiés à Paris, in-fol, en 1616. Les principaux sont : *Le Traité du devoir de l'Homme pieux, & qui aime véritablement la paix, dans les différends de religion*, contre lequel *Calvin* écrivit vainement ; & son excellent livre des *Liturgies*. On convient qu'il est le premier qui ait écrit sur cette matière avec choix & avec quelques connoissances des vrais principes. L'empereur *Ferdinand I* l'ayant prié de travailler à pacifier les esprits, il entreprit d'expliquer les articles controversés de la confession d'Ausbourg, & publia une *Consultation*, bien digne, par sa modération, d'un ministre de J. C. On a encore de ce savant, un *Recueil d'Hymnes* avec des *Notes* curieuses.

IV. CASSANDRE, (*François*) mort en 1695, s'attacha avec

succès à l'étude des langues grecque & latine, & il fit quelques vers françois qui n'étoient pas sans mérite. Son humeur atrabilaire & son caractère orgueilleusement philosophique, ternirent ses talens & empoisonnèrent sa vie. Il vécut & mourut dans l'obscurité & l'indigence. Sa misanthropie le suivit jusqu'au tombeau; & il eut autant de peine à se mettre bien avec Dieu, qu'il en avoit eu à vivre avec les hommes. Son confesseur l'excitant à l'amour divin par la vue des bienfaits qu'il avoit reçus de Dieu : *Ah oui ! s'écria Cassandre d'un ton chagrin, il m'a fait jouer un joli personnage ! Vous savez comme il m'a fait vivre ? Voyez, ajouta-t-il en montrant son grabat, comme il me fait mourir.* Mais, en se plaignant de Dieu & des hommes, il ne voyoit pas qu'il avoit beaucoup plus à se plaindre de lui-même. *Boileau* l'a peint dans sa première satire sous le nom de *Damon* :

*Passant l'été sans linge, & l'hiver  
sans manteau,  
Et de qui le corps sec, & la mine  
affimée  
N'ont pas mieux refaits pour tant  
de renommée, &c.*

On a de lui : I. *La Traduction de la Rhétorique d'Aristote*, Paris 1675, la Haie 1718, in-12; la meilleure que nous ayons de l'ouvrage du philosophe Grec. II. *Les Parallèles Historiques*, in-12, Paris 1680. Ce livre, dont l'idée étoit bonne, est très-mal exécuté. Le style est dur, lourd, incorrect; & certainement, si les *Versions de Cassandre* sont écrites de même, on les a beaucoup trop vantées. III. *La Traduction des derniers volumes du président de Thou, que du Ryer n'avoit pas achevée.*

V. CASSANDRE-FIDÈLE, savante Venitienne, qui s'appliqua

avec succès aux langues grecque & latine, à l'histoire, à la philosophie, à la théologie. Elle joignoit à tant de sciences, la connoissance des arts agréables. Grande musicienne, elle s'accompagnoit avec une voix charmante, du luth & de la lyre. — *Louis XII*, roi de France, *Jules II*, *Léon X*, *François I*, *Ferdinand d'Aragon*, lui donnèrent des preuves non-équivoques de leur estime. Les savans ne l'admirèrent pas moins que les princes, & plusieurs même vinrent la voir à Venise, comme l'honneur de son sexe. Elle soutint à Padoue, dit *Moréri*, des thèses de philosophie pour un chanoine de Concordia son parent; mais ce fait est dénaturé. Lorsque *Bertulius Lambertus*, le chanoine dont il est ici question, fut reçu maître-ès-arts à l'université de Padoue, *Cassandre* fit seulement à cette occasion un discours latin, qui fut imprimé à Modène en 1487. *Philippe Tomasin* a publié le recueil des *Lettres & des Discours* de cette fille célèbre, & l'a enrichi de sa *Vie*; Padoue 1636, in-8.° Elle avoit épousé, dans ses voyages, un médecin de Vicence, nommé *Mario Marpelto*, dont elle fut veuve à 56 ans. Elle se retira alors chez les hospitalières de Saint-Dominique, qui la nommèrent leur supérieure, & elle y finit ses jours à l'âge de 102 ans, en 1567.

CASSARD, (Jacques) fils d'un armateur de Nantes, vit le jour dans cette ville en 1672. Ayant appris le pilotage à Saint-Malo, il commença à faire de petites courses, & se signala en 1697, dans l'expédition de Carthage, où il avoit suivi le célèbre *Pointis*. Son courage se montra sur-tout à la tête des *Flibustiers* qu'il com-

mandoit. En 1703, il nettoya la Manche de corsaires, & réprima les Anglois dans la Méditerranée. Chargé, en 1712, d'attaquer, à la tête d'une flotte, les Portugais dans leurs colonies, il prit la ville de Ripera, grande capitale des isles du Cap-verd, & fit un butin de plus de deux millions. Antigoa, Surinam, la Berbiche, Curaçao & autres possessions des Anglois & des Hollandois, éprouvèrent les effets de sa bravoure, & quelques-unes payèrent de riches rançons. Ayant joint son escadre à celle d'un officier d'un grade supérieur, en station à la Martinique, il la détacha, malgré les ordres du commandant, pour poursuivre, lorsqu'ils revinrent en France, une flotte Angloise, à laquelle il enleva deux vaisseaux. En arrivant à Toulon, il éprouva le mécontentement de la cour, & pour s'en venger, il voulut mettre l'épée à la main contre le commandant qui l'avoit dénoncé comme un homme également téméraire & opiniâtre. *Voyons, lui dit-il, si vous savez vous battre, comme vous savez écrire.* Mais les autres officiers les raccommodèrent, & il eut le titre de capitaine de vaisseau en 1713. La paix rendit ses talens inutiles. On oublia même qu'ils avoient servi l'État : car, ayant faigué le ministère de lettres & d'injures au sujet d'un armement fait pour la ville de Marseille, & que cette ville refusoit de lui payer, il fut renfermé dans le château du Ham, où il termina sa carrière en 1740, à 68 ans. *Cassard* avoit la valeur & l'intrépidité de *du Guai-Trouin*; mais ses mœurs étoient bien moins douces, & son commerce bien moins agréable. Il avoit la grossièreté d'un matelot & la dureté d'un soldat. Cette dureté lui suf-

cita bien des querelles, éloigna de lui ses amis, & l'empêcha d'être estimé ce qu'il valoit. *Du Guai-Trouin* lui rendit toujours justice. Un jour qu'il étoit à Versailles, dans l'antichambre du Roi, où il s'entretenoit avec plusieurs courtisans; tout-à-coup il aperçoit dans un coin un homme seul, & dont l'extérieur annonçoit la misère : c'étoit *Cassard*. *Du Guai-Trouin* quitta les seigneurs dont il étoit entouré, & va causer avec lui près de trois-quarts d'heure. Les courtisans étonnés, lui demandent à son retour, *avec qui il étoit ? — Comment, s'écria du Guai-Trouin, avec qui j'étois ? avec le plus grand homme de mer, que la France ait aujourd'hui.*

#### CASSE, Voyez DUCASSE.

I. CASSEM, frère d'*Ali-Ben-Hamid*, 3<sup>e</sup> calife des Arabes Musulmans en Espagne, fut placé sur le trône après la mort de son frère. *Hairam*, un des principaux seigneurs Arabes, se souleva contre lui, & fit proclamer un autre calife, nommé *Mortadha*, qui étoit du sang royal. La ville de Grenade ne voulant point le reconnoître, il se vit obligé de l'assiéger, & fut tué sur ses murailles. *Cassem* ne laissa pas cependant d'être reconnu dans Séville, lorsque la ville de Cordoue prêta hommage à *Jahia*, fils d'*Ali-Ben-Hamid*, son neveu; mais le règne de *Jahia* ne fut pas long. Les Cordouans, s'étant dégoûtés de lui, rappelèrent *Cassem*, qu'ils avoient chassé. Ce prince ne fut pas plutôt rétabli sur le trône, qu'il fit venir des troupes d'Afrique pour s'y affermir; mais cette entreprise souleva de nouveau cette ville mutine, en sorte qu'il se vit encore une fois chassé, sans espérance de retour. *Jahia*, son neveu, ayant repris sa place, se fit de

une personne, & l'enferma dans une maison forte, où il finit ses jours.

II. CASSEM I<sup>er</sup>, quatrième sultan de la race des Selgiucides, s'appeloit *Barkiarok*, de son nom de famille. Il prit celui de *Cassem*, lors de sa circoncision. *Mahmud*, son jeune frère, lui disputa l'empire, marcha contre lui, s'empara de la ville d'*Ispahan*, & de la personne de *Cassem*. Celui-ci, s'étant évadé, se réfugia auprès d'*Atabek*, gouverneur de *Schiras*, qui lui fournit des secours, & le fit reconnoître Sultan. *Cassem* triompha d'*Ismaël*, l'un de ses oncles qui s'étoit révolté, d'*Aslan*, sultan du *Khorasan*, & de *Mohamet* son frère, qui lui avoit enlevé une partie de ses provinces. Il mourut l'an 500 de l'hégire. Les Historiens racontent que *Cassem* s'étant retiré dans un lieu solitaire pour dormir, il écouta les hommes de sa garde, dont l'un disoit : « Ces sultans Selgiucides sont d'un naturel bien différent de celui des autres; ils ne savent ni se faire craindre, ni se venger des outrages qu'on leur fait. Voyez, ajouta-t-il, ce *Muide* qui a été long-temps rebelle, & a causé tant de malheurs; le sultan, pour récompense de ses trahisons, l'a élevé à la place de *Visir*. » *Cassem* fit mander quelques jours après *Muide*, lui ordonna de s'affeoier, & sans autres discours, d'un coup du cimeterre qu'il tenoit en main, lui coupa la tête avec tant de justesse, qu'elle demeura sur les épaules jusqu'à ce que le corps fût tombé par terre. Après cette exécution, *Cassem* se tournant vers ceux qui l'entouroient, leur dit : « Voyez maintenant si les princes de ma maison ne savent pas se faire craindre, & tirer vengeance de leurs ennemis. »

CASSIANUS - BASSUS, Voyez CONSTANTIN PORPHIROGENÈTE.

I. CASSIEN, (Jules) fameux hérésiarque du II<sup>e</sup> siècle, vivoit vers l'an 174. Il étoit comme le chef des *Docètes*, hérétiques, qui s'imaginoient que JÉSUS-CHRIST n'avoit qu'un corps fantastique, ou qu'une apparence de corps. *Cassien* avoit composé des *Commentaires* & un *Traité sur la continence*. Ces deux ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous. *St. Clément d'Alexandrie* les cite dans ses *Stromates*.

II. CASSIEN, (Jean) Scythe, ou plutôt Gaulois de nation, selon l'*Histoire littéraire de France*, sortit d'une famille illustre & chrétienne. Ayant été élevé parmi les Solitaires de la Palestine & de l'Égypte, il se proposa de bonne heure leur exemple à suivre. Il s'enfonça, avec *Germain* son ami, son parent & son compatriote, dans les solitudes les plus reculées de la Thébàide. Après avoir admiré & étudié les hommes merveilleux de ces déserts, il vint à Constantinople, & fut fait diacre par *S. Chrysostôme*, qui lui avoit servi de maître; de là il passa à Marseille, où il fut vraisemblablement ordonné prêtre. Il fonda un monastère d'hommes & un autre de filles, leur donna une règle, & eut sous lui jusqu'à cinq mille moines. Il mourut vers l'an 433, plein de jours & de vertus. On a de lui : I. Douze livres d'*Institutions Monastiques*, & vingt-quatre *Conférences* des Pères du Désert, traduites en 2 vol. in-8<sup>o</sup>, 1663, par *Nicolas Fontaine*. II. Un *Traité de l'Incarnation* contre *Nestorius*, fait à la prière du pape *S. Clément*. Le style des livres de *Cassien*, écrits en latin, répond aux choses



qu'il traite. Il est tantôt net & facile, tantôt pathétique; mais il n'a rien d'élevé ni de grand. *S. Benoit* recommandoit fort à ses religieux la lecture de ses conférences. Il y a dans la 13<sup>e</sup> des propositions qui n'ont pas paru conformes à la doctrine de l'Église sur la grâce. *Cassien* n'avoit jamais pu goûter celle de *S. Augustin*. Il pensoit qu'elle avoit des conséquences fâcheuses contre la bonté de Dieu & la liberté de l'homme. Cependant il établissoit, conformément à la foi de l'Église, que Dieu est le commencement de toute bonne œuvre. *S. Prosper*, disciple & défenseur de *S. Augustin*, a écrit contre *Cassien*. La dernière édition des Œuvres de ce saint solitaire est de Leipzig, 1722, in-fol. avec des commentaires & des notes. Il y en a aussi une édition de Paris, 1642, in-fol. On les trouve dans la *Bibliothèque des Pères*.

**CASSIGNEL** ou **CASSINEL**, (Gérarde) fille d'un chambellan de *Charles VI*, devint l'une des filles d'honneur de la reine *Isabeau* de Bavière, & fit les délices de sa cour par son esprit & sa beauté. *Charles VII*, n'étant encore que dauphin en devint très- amoureux. « Le roi, & son fils, dit *Juvenal des Ursins*, après qu'ils eurent été à Notre-Dame, en 1414, pour faire leurs offrandes & dévotions, partirent de Paris, & étoit le dauphin bien joli, & avoit un bel étendard tout battu d'or, où avoit un K, un cigne & un L. La cause étoit pour ce qu'il y avoit une demoiselle moult belle qu'on nommoit la *Cassinelle*, de laquelle on disoit le dauphin amoureux, & pour ce portoit-il le dit mot. » On voit par cette citation que les rébus datent de loin.

**I. CASSINI**, (Jean-Dominique) né à Périnaldo, dans le comté de

Nice, en 1625, d'une famille noble, s'appliqua d'abord à l'astrologie judiciaire; mais en ayant bientôt aperçu la chimérique absurdité, il passa à l'astronomie, dont la solidité devoit avoir plus de charmes pour un esprit né pour le vrai. Ses découvertes & ses succès répandirent bientôt son nom dans toute l'Europe. Le sénat de Bologne le choisit pour remplacer le Père *Cavalieri* dans la chaire d'astronomie. C'est dans cette ville qu'il traça une nouvelle Méridienne, plus utile & plus exacte que toutes celles que l'on avoit tracées jusqu'alors. Ce grand ouvrage étant fini, *Cassini* descendit du ciel sur la terre, pour régler les différends que les inondations fréquentes du Pô, son cours incertain & irrégulier, occasionnoient entre Ferrare & Bologne. Cette dernière ville lui donna, pour récompenser ses soins, la surintendance des eaux de l'état ecclésiastique. *Colbert* envia cet homme célèbre à l'Italie. *Louis XIV* le fit demander à *Clément IX* & au sénat de Bologne, seulement pour quelques années, afin de l'obtenir plus facilement. On le lui accorda. Le roi le reçut comme *César* avoit jadis reçu *Sofigène*; il eut une pension proportionnée aux sacrifices qu'il avoit faits. Le pape & Bologne le redemandèrent en vain quelques années après. L'académie des sciences, dont il étoit correspondant, lui ouvrit bientôt ses portes: Il se montra digne d'elle par plusieurs *Mémoires*. Il mourut le 14 septembre 1712, à 88 ans. Il perdit la vue, comme *Galilée*, dans les dernières années de sa vie: ce malheur ne lui ôta rien de sa gaieté. Sa vie fut aussi unie que son caractère, plein de modestie, de candeur & de simplicité. Il ne connut les cieux, que pour adorer

plus profondément le Créateur, dont ils racontent la gloire. Il communiquoit avec plaisir ses découvertes & ses vues, sans craindre qu'on les lui enlevât, parce qu'il étoit plus touché du progrès des sciences que de sa propre gloire. On a de lui un *Traité touchant la Comète* qui parut en 1652-53-64; un *Traité de la Méridienne de Saint-Péronne*, 1656, in-folio; plusieurs *Traités sur les Planètes*, & des *Mémoires* estimés. Ce fut lui, qui découvrit, en 1671, le 3<sup>e</sup> & le 5<sup>e</sup> satellites de Jupiter; il découvrit les deux premiers en 1684. Il inventa la méthode de représenter les éclipses de soleil pour tous les habitans de la terre. La Méridienne de l'Observatoire de Paris, commencée par *Picard*, fut continuée par notre astronome & par *la Hire*. Voyez son éloge dans ceux de *Fontenelle*.

II. CASSINI, (Jacques) fils du précédent, & son successeur à l'académie des sciences, naquit à Paris le 18 février 1677. Il hérita des talens de son père. Il manquoit à la Méridienne de France une perpendiculaire: il la décrivit en 1733, depuis Paris jusqu'à Saint-Malo, & la prolongea en 1734, depuis Paris jusqu'au Rhin, près de Strasbourg. Il mourut le 16 avril 1756, à 84 ans, dans sa terre de Thury, près de Clermont en Beauvoisis. Il étoit maître des comptes. Les *Mémoires* de l'académie sont ornés de plusieurs de ses observations. Il est compté parmi les astronomes qui connoissoient le mieux le ciel. On a de lui deux ouvrages très-estimés: I. *Les Élémens d'Astronomie*, avec les *Tables astronomiques*, 1740, 2 vol. in-4.° II. *Grandeur & figure de la Terre*, 1720, in-4.°

III. CASSINI DE THURY, (César-François) fils du précédent, noble Siennois, maître des comptes, directeur de l'Observatoire de la société royale de Londres, de l'institut de Bologne, des académies de Berlin & de Munich, pensionnaire & astronome de l'académie des Sciences, naquit à Paris le 17 juin 1714. Les soins de son père, aidés des heureuses dispositions du fils, eurent un tel succès, qu'il calcula à dix ans les phases de l'éclipse totale du Soleil, qu'on attendoit pour l'année 1727. Reçu à l'académie des Sciences, en 1735, comme adjoint furnuméraire, à l'âge de 21 ans, il s'occupa de la vérification de la méridienne qui passe par l'Observatoire, & y corrigea quelques petites erreurs. On forma bientôt après le projet de faire une description géométrique de la France; le jeune *Cassini* s'attacha à ce travail avec toute l'activité de son âge, & il y consacra, jusqu'à sa mort, une partie de son attention. On envoya des ingénieurs & des arpenteurs dans toute l'étendue du royaume, pour lever des plans & tracer des cartes, où les plus petits détails sont rendus avec fidélité. Les géographes ne se sont pas bornés à marquer tous les objets, même jusqu'à des chaumières isolées; ils y ont figuré le terrain autant qu'il a été possible. Le gouvernement accorda des encouragemens à cette entreprise intéressante, & *Cassini*, qui avoit sollicité ces encouragemens, a eu la consolation de voir terminer presque entièrement un travail si long & si difficile. Il mourut de la petite vérole, le 4 septembre 1784. Son caractère étoit franc & ouvert. Son ame paroissoit inaccessible à la haine, mais très-sensible à l'amitié. Il eut des liai-

sons dans les différentes classes de la société, & ne fut déplacé dans aucune. Estimé des magistrats, ses confrères, par sa probité, il étoit cher à ses confrères de l'académie, par sa simplicité & sa douceur. Quoiqu'admis dans la familiarité des grands, il fut conserver leur estime. On l'a blâmé quelquefois d'avoir trop cherché à se rapprocher d'eux; mais du moins, si on lui reprocha des motifs de vanité dans ses liaisons, il dut être exempt des soupçons d'intérêt, puisqu'elles ne lui procurèrent ni fortune, ni places, ni titres. Le désir de perfectionner l'astronomie & la géographie, lui avoit fait entreprendre quelques voyages. Il étoit à Vienne, en juin 1761, lors du passage de Vénus, & il avoit été accueilli par l'empereur François, l'impératrice-reine, & divers autres princes de l'empire, avec la distinction qu'il méritoit. On a de lui: I. une *Relation de deux voyages faits en Allemagne, 1763, in-4.* II. *Opuscules astronomiques, 1771, in-4.* III. *Des additions aux Tables Astronomiques de son père.* IV. *L'édition des Observations du même, sur la comète de 1531 & 1682, Paris, 1759, in-12.* V. *Plusieurs Mémoires, dans ceux de l'académie.* Le comte de *Cassini*, son fils, directeur de l'Observatoire, & membre de l'académie des Sciences, a suivi les traces de son pere & de ses deux aïeux.

I. CASSIODORE, fils d'un guerrier qui avoit repoussé les Vandales, qui venoient de faire une irruption dans la Sicile, se montra digne héritier des vertus de son père, & fut également propre à la guerre & aux affaires. *Valentinien III* lui confia une portion de l'administration pu-

blique, & il eut lieu de se féliciter de son choix. Le farouche *Atila*, arbitre du destin de l'Italie, menaçoit d'envahir les plus riches provinces de l'empire. *Valentinien*, trop foible pour l'arrêter dans le cours de ses conquêtes, se servit de la dextérité de *Cassiodore*, dans les négociations, pour détourner ce fléau des nations. Il le choisit pour ambassadeur auprès de ce roi Barbare, accoutumé à parler aux rois comme à des esclaves. *Cassiodore* eut à essuyer ses hauteurs insultantes; mais il opposa une indifférence dédaigneuse à ce colosse d'orgueil; & ses réponses fières, sans être outrageantes, donnèrent au Barbare une haute idée des forces de *Valentinien*. *Atila*, dépouillé de sa férocité, adopta un système pacifique, & conquit tant d'estime pour l'ambassadeur, qu'il lui demanda son amitié. L'empire recueillit avec reconnoissance le fruit de cette négociation. L'empereur voulut reconnoître ses services, par des terres & des dignités, qu'il eut la générosité de refuser; & content de sa fortune, il se crut assez récompensé, par la gloire d'avoir défendu l'Etat. Il se retira dans une contrée délicieuse de l'Abruzze, pour y jouir de lui-même. Il mourut dans le château où il étoit né.

II. CASSIODORE, (*Magnus-Aurel. CASSIODORUS*) Calabrois, d'une illustre famille, premier ministre du roi *Théodoric*, consul en 514, préfet du prétoire sous *Athalaric*, *Théodat*, & *Vitigès*; quitta le monde après la chute de ce dernier prince, vers l'an 540. Il bâtit un monastère près de sa patrie, & s'y retira à l'âge de 70 ans, ne s'occupant que de son salut. Sa solitude offroit toutes sortes de commodités, des réservoirs

réservoirs pour le poisson, des fontaines, des bains, des horloges au soleil & à l'eau, une bibliothèque aussi riche que bien choisie. C'est dans cette retraite qu'il mit au jour son *Commentaire sur les Pseaumes, & ses Institutions des divines Ecritures*, recueil de règles pour ses moines sur la manière de les étudier. Il indique les principaux auteurs de la science ecclésiastique, théologiens, historiens, ascétiques. Il leur propose pour travail manuel de transcrire des livres; approuvant l'agriculture & le jardinage, pour ceux de ces solitaires, peu propres aux lettres. Il leur cite des livres, qui traitent de cette matière. Outre ces ouvrages, on a encore de lui une *Chronique & des Traité Philosophiques*; celui de l'*Ame*, est un des meilleurs. Le style de *Cassiodore* est assez pur pour son temps, & assez simple, quoique plein de sentences & de pensées morales. Il avoit coutume de dire: « Qu'on verroit plutôt la nature errer dans ses opérations, qu'un souverain, qui ne donne pas à sa nation un caractère semblable au sien. » *Facilius errare naturam, quam principem formare rempublicam dissimilem sibi*. Il mourut saintement en 562, âgé de plus de 93 ans. Le père de *Sis-Marthe*, mort supérieur-général de la congrégation de Saint-Maur, a écrit la *Vie* de cet auteur, & l'a accompagnée de savantes notes. Les PP. *le Nourry & Garet*, ses confrères, avoient publié une bonne édition de ses Œuvres en 1679, à Rouen, deux vol. in-fol. Le marquis *Maffei* fit imprimer en 1721, à Vérone, un ouvrage qui n'avoit pas encore vu le jour. Il est intitulé: *Cassiodori Complexiones in Epistolas, Acta Apokolorum & Apocalypsim*, in-8.° On le réimprima à Lon-

Tome III.

dres, l'année suivante. Voyez *JORNANDÈS*.

**CASSIOPEE**, femme de *Céphée*, roi d'Éthiopie, & mère d'*Andromède*, fut assez vaine, pour prétendre surpasser en beauté les *Néréides*. *Neptune* vengea ses nymphes, en suscitant un monstre marin qui désola le pays. Pour appaiser ce dieu, *Andromède* fut exposée sur un rocher. Le monstre s'élançoit pour la dévorer, lorsque *Perseé*, monté sur *Pégase*, le terrassa & le tua. *Cassiopeé* fut placée, avec sa famille, au nombre des constellations.

**I. CASSIUS VISCELLINUS**, (*Spurius*) se distingua contre les Sabins, fut trois fois consul, une fois général de la cavalerie, & obtint l'honneur du triomphe deux fois. Son humeur remuante lui fit des ennemis. On l'accusa d'aspirer à la royauté. Ayant été nommé consul, avec *Proculus-Virginus*, l'an de Rome 268, il proposa la loi *Agraire*. Par cette loi, il étoit ordonné, qu'après avoir fait un dénombrement des terres conquises, dont les nobles s'étoient emparées, ou qu'ils s'étoient fait adjuger à vil prix, on les partageroit également entre tous les citoyens. En portant un décret qui devoit causer tant de troubles, *Cassius* n'avoit d'autre objet que de se rendre le maître de Rome. D'autres ambitieux, dans des temps très-postérieurs, ont eu le même dessein. Le peuple pénétra ses intentions perfides. Non-seulement il ne le seconda point; mais il l'abandonna même au ressentiment de la noblesse, qui le fit périr, sans pourtant avoir l'adresse de détourner sur la loi de *Cassius*, la haine qu'on portoit à son auteur. Il fut précé-

I

pité du mont Tarpéien. Sa maison fut rasée, & on bâtit à la place un temple à la déesse *Tellus*. — Il ne faut pas le confondre avec *CASSIUS BRUTUS* jeune Romain, qui se laissa corrompre pour de l'argent, & promit d'ouvrir une porte de Rome dans la guerre contre les Latins. Ayant été pris sur le fait, il s'enfuit dans le temple de *Pallas*, comme dans un asile inviolable; mais son père en fit fermer les portes, & l'y fit mourir de faim.

II. **CASSIUS LONGINUS**, (*Lucius*) préteur Romain, dont le tribunal redoutable étoit appelé *l'Œuil des accusés*. On lui attribue la maxime *Cui bono?* dont le sens est, que tout coupable, de quelque crime que ce soit, le commet par intérêt. Il vivoit l'an 113 avant J. C.

III. **CASSIUS LONGINUS**, (*Calus*) d'abord questeur sous *Crassus*, se signala ensuite contre les Parthes, & les chassa de Syrie. Étant entré dans le parti de *Pompe*, il fut défait comme lui à la bataille de *Pharfale*, l'an 48 avant J. C. *César* lui laissa la vie; mais cet ingrat ne s'en servit que pour conspirer contre celle de son libérateur. Ses menées furent longtemps cachées. *César*, les ayant découvertes, répondit à ses amis, qui lui conseilloyent de se défier d'*Antoine* & de *Dolabella*: *Ce ne sont pas ces beaux garçons, ces hommes parfumés, que je dois appréhender; mais plutôt ces hommes pâles & maigres, qui se piquent d'austérité*. Un jour il fit mettre au bas d'une statue, élevée à l'honneur de *Brutus*, l'auteur de la liberté de sa patrie: *UTINAM VIVERES!* « Plût à Dieu que tu vécuisses encore! » Une autre fois il répandit un billet, avec ces mots: Tu

n'es pas sans doute le vrai *Brutus* car tu dors. Ces trames sourdes étoient employées, pour que *Brutus* donnât le premier signal de la perte du tyran. *César* fut massacré. Un des conjurés ne sachant comment porter ses coups: *Frappe*, dit *Cassius*, quand ce devoit être à travers mon corps. *Octave* & *Antoine* se réunirent bientôt contre les conspirateurs. Ils les atteignirent à *Philippes*; *Cassius* y fut défait par *Antoine*, tandis que *Brutus* remportoit une victoire complète sur *Octave*. *Cassius*, s'imaginant que tout étoit désespéré, se retira dans sa tente, & s'y fit donner la mort par un de ses affranchis, l'an 42 avant J. C. Voyez à l'art. ANTOINE, n° III, une réponse de *Cassius* à ce Romain. C'est à lui que *Brutus* donna le nom de *dernier des Romains*. — *Velléius-Paterculus* a dit, en faisant le parallèle de *Brutus* & de *Cassius*: « Que celui-ci étoit meilleur capitaine, & que l'autre étoit plus honnête homme, de façon qu'on devoit préférer d'avoir *Brutus* pour ami, & craindre davantage d'avoir *Cassius* pour ennemi. » *Cassius* étoit savant; il aimoit & protégeoit les lettres. C'étoit un Epicurien, mais sans dérèglement extérieur. Fier, ambitieux, hardi, la doctrine qu'il avoit embrassée devoit le rendre peu scrupuleux sur les devoirs de la justice & de la vertu. Il avoit d'ailleurs le coup d'œil bon. Ce fut contre son avis qu'on livra la bataille de *Philippes*: il vouloit, avec raison, laisser détruire par la famine l'armée ennemie qui manquoit de tout.

IV. **CASSIUS**, (*Avidus*) célèbre capitaine Romain, se distingua par sa valeur & par sa conduite sous les empereurs *Marc-Aurèle* & *L. Vétus*. Plusieurs années

après la mort de celui-ci, arrivée l'an 169 de Jésus-Christ, *Cassius* ayant été salué empereur en Syrie, fut tué par trahison, trois mois après, & sa tête envoyée à *Marc-Aurèle*, l'an 175. Voyez *MARC*, n° VIII.

V. *CASSIUS SCÆVA*, soldat de *Jules-César*, se signala en plusieurs occasions sur terre & sur mer. Étant assiégé par un lieutenant de *Pompée* dans un château près de *Dyrachium*, ville de *Macédoine*, où il commandoit, il soutint tous les efforts des ennemis avec un courage invincible. Un présent de deux mille écus fut la récompense de sa bravoure. Elle n'éclata pas moins sur mer, lorsque *César* rendit la *Grande-Bretagne* tributaire. *Cassius scæva* s'étant embarqué avec quatre de ses compagnons dans une chaloupe, & l'ayant attachée à un rocher proche de l'isle, bordée d'un grand nombre d'ennemis, ceux-ci vinrent fondre sur lui. *Cassius* ne perdit point courage, quoique ses compagnons l'eussent lâchement abandonné. Il se défendit seul contre tous, jusqu'à ce qu'étant blessé en plusieurs endroits, il se jeta dans la mer, & se sauva à la nage. *César* vint le recevoir à bord, & louant sa valeur en présence de l'armée, il le fit centurion.

VI. *CASSIUS*, poëte tragique latin de la ville de *Parme*, dont *Horace* fait l'éloge dans la *Satire* dixième du livre premier, étoit tribun des soldats dans l'armée de *Brutus* & *Cassius* à la journée de *Philippes*. Après la mort de ces grands-hommes, il demeura dans le parti de *Sexus-Pompée*; mais que dans la suite il se soit donné à *Antoine* & l'ait servi utilement, c'est ce qu'on ne croira pas. Il fut toujours ennemi déclaré d'*Auguste*,

qu'il appeloit par mépris *PETIT FILS DE BOULANGER*. Après la défaite d'*Antoine* à *Actium*, *Cassius* se retira à *Athènes*. *Auguste* qui le fut, y envoya *Quintilius Varus* avec ordre de s'en défaire. Celui-ci l'ayant trouvé dans son cabinet, occupé à composer, le tua & le brûla avec ses livres & ses écrits.

VII. *CASSIUS*, Voyez *II. DION*.

*CASTAGNO*, (*André del*) fut le premier peintre de *Foscane* qui connut la manière de peindre à l'huile: *Dominique de Venise*, qui l'avoit apprise d'*Antoine de Messine*, étant venu à *Florence*, *André del Castagno* rechercha son amitié, & tira de lui ce beau secret. Il conçut ensuite une si cruelle jalousie contre *Dominique*, son ami & son bienfaiteur, que, sans avoir égard aux obligations qu'il lui avoit, il l'assassina un soir. *Dominique* n'ayant point reconnu son meurtrier, se fit porter chez ce cruel ami dont il ignoroit la perfidie, & mourut entre ses bras. *Castagno* étant au lit de la mort, déclara cet assassinat, dont on n'avoit pu découvrir l'auteur. Il fut enterré avec la haine & l'indignation publique. Dès qu'il eut appris le secret de *Dominique*, il fit plusieurs ouvrages dans *Florence*, qui furent admirés. Ce fut lui qui travailla, en 1478, au tableau que la république fit faire, où étoit représentée l'exécution des conjurés qui avoient conspiré contre les *Médicis*.

*CASTAING*, (*N...*) savant ingénieur, inventa vers 1680 la machine à marcher sur tranche, qui fut mise en oeuvre dans toutes nos monnoies sous le règne de *Louis XIV*. Ce monarque récom-

penfa magnifiquement l'inventeur, qui mourut à Paris au commencement du dernier fiècle.

**CASTALDI**, (Cornelle) naquit à Feltri, d'une famille ancienne, en 1430. Il s'adonna en même temps au barreau & à la poëfie, égayant la fécheresse de la jurisprudence par le charme des vers. Sa patrie l'ayant chargé de ses intérêts auprès des Vénitiens, il obtint tout ce qu'elle demandoit. Les grands & les gens-de-lettres le regrettèrent également. Padoue, où il se fixa par le mariage, lui doit l'établissement d'un collège. Il finit ses jours en 1537, à 57 ans. Ses *Poësies*, long-temps ignorées, ont été publiées pour la première fois par les soins de l'abbé *Conti*, Vénitien, 1757, in-4.<sup>o</sup> On y trouve des pièces italiennes & des pièces latines : les premières offrent beaucoup de facilité, & une grande abondance d'images ; les secondes respirent le goût de l'antiquité. La *Vie* de l'auteur, écrite avec une élégante simplicité par un patricien de Venise, est à la tête de ce recueil estimable.

**CASTALIE**, (Mythol.) nymphe aimée d'*Apollon*, & métamorphosée par ce Dieu en fontaine, dont les eaux inspisoient le goût de la poësie. La *Pythie* en buvoit avant que de s'asseoir sur le trépied & de prononcer ses oracles.

**CASTALION**, **CASTILION**, **CASTILLON**, ou plutôt **CHATEILLON** qui étoit son vrai nom, (Sébastien) naquit en 1515 dans les montagnes du Dauphiné. L'étude des langues savantes, & surtout de l'hébraïque & de la grecque, lui acquit l'estime & l'amitié de *Calvin*. Ce patriarche des Réformés lui procura une chaire au collège de Genève ; mais depuis s'étant

brouillé avec lui, à cause de son peu de docilité pour le système des Calvinistes sur la prédestination, le magistrat de Genève, tout dévoué à *Calvin*, le força de sortir de cette ville. Basle fut son asile : il y enseigna le grec, & y mourut, en 1563, à 48 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : I. Une *Version latine & françoise de l'Écriture*, Basle 1556, in-fol. La françoise, imprimée à Basle en 1555, in-folio, est très-rare. Dans ces deux traductions, il ne garde pas le caractère d'un interprète des livres saints, il leur donne un tour entièrement profane. Son style affecté, efféminé, surchargé d'ornemens, est indigne du sujet, & fait disparoître cette simplicité noble, ce ton de candeur & de force, que l'on remarque dans les originaux. Il manque, d'ailleurs, d'exactitude & de fidélité ; & dans la version latine il ne parle pas toujours bien la langue, quoiqu'il coure après les termes polis & élégans. La version françoise qui est d'ailleurs d'un style insupportable aujourd'hui, essuya beaucoup de contradictions de la part des Catholiques & des Protestans. II. Quatre livres de *Colloquia sacra*, Basle 1565, in-8.<sup>o</sup> Ce sont des *Dialogues* sur les principales histoires de la Bible : petit ouvrage écrit purement, mais qui n'est pas toujours conforme à la doctrine Catholique. III. Une *Version latine des Vers Sibyllins*, avec des remarques. IV. Une édition des trois premiers livres de l'*Imitation de Jésus-Christ*, en meilleur latin que ne l'est celui de l'original : entreprise inutile, puisque dans cet ouvrage, ainsi que dans l'*Écriture sainte*, on cherche l'onction & la solidité, & non les agréments du style. V. Un *Traité* polémique, pour prouver que les *Magistrats* ne

peuvent punir ceux qui se rendent coupables d'hérésie. Quoique les principes de ce livre puissent souffrir des contradictions, ils ont une force supérieure contre la conduite fière, intolérante & despotique de Calvin. Ce fut après la catastrophe de *Servet* que *Castalion* l'écrivit.

VI. Une Traduction latine des *Dialogues de Bern. Ochin*, dont il avoit embrassé, dit-on, les sentimens sur la polygamie. *Castalion*, qui avoit commencé par le Calvinisme, finit par une indifférence marquée pour toutes les religions. Il fut accusé de favoriser les erreurs des Anabaptistes, de penser sur la grace en Pélagien, & de ne pas croire beaucoup à la Providence.

CASTANEDA, Voy. FERDINAND, n° XIII.

CASTANIER D'AURIAC, auteur du roman des *Amours de Carite & Polidore*, étoit avocat-général au grand-conseil, & mourut en 1762. Son ouvrage est, selon *Quéron*, bien fait, bien écrit, d'une simplicité touchante, & le costume grec bien observé.

I. CASTEL, (Edmond) chanoine de Cantorbéry, savant dans les langues orientales, étoit né en 1606, à Halley dans le comté de Cambridge, & professa l'arabe à Londres avec beaucoup de distinction. La *Bible Polyglotte* de cette ville est dûe principalement à ses soins. On lui est encore redevable du *Lexicon Heptaglotton*, à Londres, 1659, 2 vol. in-fol. : Dictionnaire en sept langues, qui affoiblit ses yeux & ruina sa fortune, en lui acquérant un nom célèbre. Il mourut en 1685, accablé de dettes, & regretté des savans.

II. CASTEL, (Pierre) de Messine, professeur de médecine à Rome, & directeur du Jardin

botanique de sa patrie ; a publié *Hortus Messanenfis*, 1640, in-4°, figures. *De Smilace asperâ*, 1652, in-4°.

III. CASTEL, (François Perard) de Vire en Normandie, avocat au grand-conseil, banquier expéditionnaire en cour de Rome, mourut en 1687. Il laissa plusieurs ouvrages, où la théorie & la pratique des matières de bénéfice sont exposées savamment. Les plus recherchés sont : I. *Ses Questions notables sur les matières bénéficiales*, Paris 1689, 2 vol. in-fol. II. *Définitions du Droit Canon*, Paris 1700, in-fol., avec les remarques de *Dunoyer*. III. *Règles de la Chancellerie Romaine*, 1685, in-folio.

IV. CASTEL, (Louis-Bertrand) géomètre & philosophe, né à Montpellier en 1688, Jésuite en 1703, se fit connoître à *Fontenelle* & au Père de *Tournemine* par des ébauches qui annonçoient de plus grands succès. Le jeune homme étoit alors en province : ils l'appelèrent dans la capitale. *Castel* passa de Toulouse à Paris, à la fin de 1720. Il soutint l'idée que ses essais avoient donnés de lui. Le premier ouvrage qu'il mit au jour fut son *Traité de la Pesanteur universelle*, en 2 vol. in-12, 1724. Tout dépendoit, selon lui, de deux principes, de la gravité des corps, & de l'action des esprits ; l'une qui faisoit tendre sans cesse au repos, l'autre qui rétablissoit les mouvemens. Cette doctrine, la clef du système de l'Univers à ce qu'il prétendoit, ne parut point telle à l'abbé de *Saint-Pierre*. Quoiqu'amé du mathématicien, il l'attaqua ; le Jésuite répondit. Les écrits de part & d'autre supposoient beaucoup d'esprit dans les combattans, mais un esprit singulier. Le second ouvrage du Père *Castel* fut son *Plan*



d'une *Mathématique abrégée*, Paris 1727, in-4°, qui fut bientôt suivi d'une *Mathématique universelle*, 1728, in-4°. L'Angleterre & la France applaudirent à cet ouvrage. La société royale de Londres ouvrit ses portes à l'auteur. Son *Clavecin oculaire* acheva de faire connoître son genre d'esprit naturellement facile, fécond & inventeur. Il fut entraîné par la vivacité de son imagination. Ses systèmes n'étoient d'abord que des hypothèses; mais peu à peu il croyoit venir à bout de les réaliser. En qualité de géomètre il pouvoit démontrer l'analogie des sons & des couleurs; mais il n'y avoit qu'un radoteur millionnaire, qui pût tenter de fabriquer une machine aussi coûteuse que celle de son *Clavecin*, & dont l'exécution étoit impossible. Il faut avouer pourtant que cette chimère a produit des découvertes utiles. Le *Vrai Système de Physique générale de NEWTON*, 1743, in-4°, lui fit plus d'honneur dans l'esprit de certains savans; mais il déplut à d'autres. Il respectoit le philosophe Anglois, sans que sa doctrine lui parût propre à dévoiler le vrai système du Monde. « *Newton & Descartes*, disoit-il, se valent bien pour l'invention; mais celui-ci avoit plus de facilité & d'élévation; l'autre, avec moins de facilité, étoit plus profond. Tel est à peu près, le caractère des deux nations: le génie François bâtit en hauteur, & le génie Anglois en profondeur. Tous deux eurent l'ambition de faire un monde, comme *Alexandre* sur celle de le conquérir, & tous deux pensèrent en grand sur la Nature. » On a encore du Père *Castel* un traité intitulé: *Optique des Couleurs*, Paris 1740, in-12, & d'autres productions moins importantes; ce sont des brochures; ou des extraits répandus dans les

*Mémoires de Trévoux*, auxquels il travailla long-temps: Voyez ce *Journal*, au deuxième volume d'avril, 1757. Le style de *Castel* se ressentoit du feu de son esprit & des écarts de son imagination. *Montesquieu* l'appelloit l'*Araquin de la philosophie*. Un jour qu'on parloit, devant le célèbre *Fontenelle*, du caractère d'originalité que portent les ouvrages de ce savant, quelqu'un dit: *Mais il est fou*. — *Je le fais bien*, répondit *Fontenelle*, & j'en suis fâché, car c'est grand dommage! *Mais je l'aime encore mieux original & un peu fou, que s'il étoit sage sans être original*. Le Père *Castel* mourut le 11 janvier 1757, à l'âge de 68 ans. Il s'étoit retiré du grand monde quelque temps avant sa mort. Il y avoit d'abord été très-réputé, & avoit plu par ses faillies & sa vivacité. Les gens-de-lettres qui le consultoient, trouvoient en lui de la complaisance & des lumières. Il avoit avec eux la simplicité que donne l'étude des sciences exactes. On le trouvoit au milieu de ses livres, de ses écrits, de son atelier pour le *Clavecin oculaire*, & d'un nombre infini de pièces ramassées confusément dans le même réduit. L'abbé de la *Porte* publia en 1763, in-12, à Paris sous le titre d'*amsterdam*, l'*Esprit*, les *faillies & singularités du Père Castel*. L'auteur traite un grand nombre de sujets; il n'en approfondit aucun: cependant il pense beaucoup, & quelquefois très-bien.

V. CASTEL, Voyez FRÉARD. — & SAINT-PIERRE, n.º II.

CASTEL-BOLOGNÈSE, Voy. JEAN, n.º LXXVII.

CASTELLANE, (Boniface de) troubadour, de la noble famille de ce nom, en Provence, eut la

ête tranchée, pour s'être mis à la tête des Marceillois révoltés contre leur Comte. *Boniface* eut le goût de la poésie, & y réussit. Il aima, & célébra dans ses vers, une demoiselle de la maison de *Foz*, fille du seigneur d'Ières; mais son génie ardent réussissoit mieux dans la satire. Après avoir bu, il entroit dans une sorte de fureur poétique, qui le faisoit déclamer contre les personnes du plus haut rang; aussi finit-il beaucoup de ses chansons par ce refrain : *Bocca, qu'as dich ?* qui signifie, *Bouche qu'as-tu dit ?* Comme se reprochant la hardiesse de ses expressions. Après le procès de *Boniface*, tous ses fiefs furent confisqués, & réunis au domaine de *Charles d'Anjou*.

CASTELLANUS, *Voyez* III. CHATEL, & I. CHATELAIN.

CASTELLESI, *Voyez* CORNETO.

I. CASTELLI, (Bernard) peintre Génois, né en 1557, excellent coloriste, réussissoit dans le portrait. Il peignit les grands poètes de son temps, & fut chanté par eux. Il grava les figures de la *Jérusalem délivrée* du *Tasse*, son ami intime. On remarque du génie dans ses ouvrages, mais trop peu de naturel. Il mourut à Gènes en 1629, à 72 ans, laissant plusieurs tableaux à sa patrie, à Rome, à Turin, &c.

II. CASTELLI, (Valerio) fils de *Bernard*, né à Gènes en 1625, perdit trop jeune son père pour pouvoir profiter de ses leçons; mais son application suppléa à ce qu'il auroit pu apprendre sous un tel maître. Il excella dans les batailles. Ses ouvrages sont recommandables par le génie & le goût, le coloris & le dessin. Il mourut en 1659.

III. CASTELLI, (Benoit) célèbre mathématicien Italien, devint abbé du Mont-Cassin, & l'ami du savant *Cavalieri*. On connoit principalement de lui une *Apologie* pour Galilée. Il est mort au milieu du 17<sup>e</sup> siècle.

CASTELLOZA, (Donna) paroît Espagnole d'après son nom. Elle s'établit en Auvergne, où elle aima *Armand de Bréon*, qui devint l'objet de ses poésies. « Je vous aime, lui dit-elle, & j'y trouve ma satisfaction; quoique tout le monde dise qu'il sied mal à une dame, de faire à un chevalier des prévenances d'amour, & de le tenir continuellement auprès d'elle. Ceux qui le disent ne savent pas bien aimer; est bien fou, qui me blâme de cet amour: il ne fait guère ce qui se passe en moi. »

I. CASTELNAU, (Raimond de) troubadour du 13<sup>e</sup> siècle, attaqua principalement dans ses poésies, le luxe, l'avarice du clergé & des moines: « Si Dieu sauve pour bien manger, dit-il, & pour ne pas payer ses dettes, les moines noirs, les moines blancs, les templiers & les chanoines auront le ciel. *S. Pierre* & *S. André* sont bien dupes d'avoir tant souffert de tourmens pour un paradis qui coûte si peu aux autres. » Il vivoit sous *Alphonse X*, roi de Castille, dont le règne commença en 1252.

II. CASTELNAU, (Michel de) seigneur de *Mauviffière*, homme de guerre & de cabinet, aussi sincère que prudent, étoit d'une famille noble & ancienne. Il fut employé, par *Charles IX* & *Henri III*, dans plusieurs négociations aussi importantes que difficiles. Il mourut en 1592, après avoir été cinq fois ambassadeur en Angleterre. Les *Mémoires* de ses négociations, pa-

bliés par le *Laboureur*, 1669, 2 vol. in-folio, réimprimés à Bruxelles en 1731, 3 vol. in folio, sont au nombre des monumens curieux qui nous restent de l'histoire de son temps. Ils sont exacts & impartiaux. Les *Mémoires de Castelnau* avoient été déjà imprimés à Paris, en 1521, in-4.° Le *Laboureur* en parle ainsi dans la préface de son édition : „ Je dirai en faveur de ces Mémoires, qu'il n'y en a pas de plus véritables, & que personne ne s'est mieux acquitté d'un dessein tel que le sien, de donner une parfaite connoissance de la France, depuis l'an 1559 jusqu'en 1570. Son discours est pur & succinct, ses sentimens sont beaux & justes; on y voit la vérité sans aucun artifice, un savoir sans affectation, & une expérience sans faste & sans vanité. Aussi *Castelnau* est-il le seul des historiens modernes qu'on estime avoir moins de passion; & les Religioneux, contre lesquels il a combattu & négocié, n'ont point eu à lui faire de reproches contre ses Commentaires. Il a fait part au public de toutes ses connoissances, & il n'a rien ignoré de tous les secrets du gouvernement dont il a été dépositaire, avec *Jean de Morvilliers*, évêque d'Orléans. Leur beauté y a fait trouver un défaut, c'est qu'il les ait un peu trop abrégés, & qu'il ne les ait pas poursuivis plus avant. »

III. CASTELNAU, ( Jacques, marquis de ) maréchal de France, petit-fils du précédent, se signala dans plusieurs sièges & combats. Il eut le commandement de l'aile gauche à la bataille des Dunes, le 14 juin 1658, & fut blessé deux jours après au siège de Dunkerque. Il mourut de ses blessures à Calais, le 15 juillet suivant, à 38 ans, un mois après avoir reçu le bâton.

*Osmond* lui attribue mal à propos les *Mémoires de Michel de Castelnau*. Il est vrai qu'il engagea le *Laboureur* à les publier.

IV. CASTELNAU, ( Henriette-Julie de ) comtesse de *MURAT*, une des Muses Françaises, étoit petite-fille du maréchal, & héritière de sa maison. Elle épousa le comte de *Murat*, colonel d'un régiment d'infanterie, & mourut en 1716, à 45 ans. Elle a laissé des *Chansons*, & d'autres petites *Pièces de Poésie*, répandues dans différens recueils. On a encore d'elle : I. *Les Luins de Kernosi*, roman plein d'esprit & de graces, en 2 parties, in-12. II. *Des Contes de Fées*, en 2 volumes; aussi ingénieux que peuvent l'être ces sortes de productions. III. *Le Voyage de Campagne*, 2 vol. in-12, écrit avec agrément.

CASTELVETRO, ( Louis de ) né à Modène en 1505, prévint favorablement le public par ses talens. Il auroit pu être heureux dans sa patrie; mais la fureur de critiquer troubla son bonheur, & lui fit des ennemis de ses meilleurs amis. Leurs vexations l'obligèrent de quitter l'Italie pour l'Allemagne. De retour à Modène, après dix ans d'absence, il fut accusé d'avoir traduit en italien un livre de *Mélancthon*, & il fut poursuivi par le Saint-Office. Comme ses affaires prenoient un mauvais tour dans ce tribunal, il se sauva à Basse. On a de lui des *Éclaircissmens sur la Poétique d'Aristote*, pleins d'esprit, mais d'une subtilité qui dégénère souvent en chicane. Le feu ayant pris à la maison qu'il habitoit à Lyon, il se mit à crier : *Sauvez ma Poétique !* C'étoit en effet le meilleur de ses ouvrages. Ce seroit même un bon livre, selon la *Ménardière*, si la passion de con-

redire *Aristote* ne lui avoit fait embrasser d'étranges sentimens, & s'il n'y avoit pas fait entrer tant de questions & de raisonnemens inutiles. *Dacier* n'en juge pas si favorablement: « *Castelvetro*, dit-il dans sa préface sur la Poétique d'*Aristote*, a beaucoup d'esprit & de savoir, si l'on peut appeler esprit ce qui n'est qu'imagination, & donner le nom de savoir à une grande lecture. Qu'on assemble toutes les qualités d'un bon interprète, on aura une juste idée de *Castelvetro*, en prenant le contrepied. Il ne connoit ni le théâtre, ni les passions, ni les caractères, il n'entend ni les raisons, ni la méthode d'*Aristote*, & il cherche bien plus à le contredire qu'à l'expliquer. Il est d'ailleurs si entêté des auteurs de son pays, qu'il ne sauroit être bon critique. Comme le *Thésite* d'*Homère*, il parle sans mesure, & déclare la guerre à tout ce qui est beau. Il ne laisse pas quelquefois de dire de bonnes choses; mais elles ne valent pas le temps qu'on perd à les chercher. » Il est d'ailleurs fort obscur, & ne rapporte jamais que la moitié des passages qu'il cite, & même quelquefois il n'en rapporte que les premiers mots, qui ne font rien à son sujet, comprenant le reste qui y a rapport, sous un & cætera. La première édition de sa *Poétique*, imprimée à Vienne en Autriche, en 1770, in-4<sup>o</sup>, est recherchée. On fait cas aussi de celle de Basse 1776, in-4<sup>o</sup>. On a encore de lui: *Opere critiche*, 1727, in-4<sup>o</sup>. Il mourut à Chiavène en 1571, à 66 ans. C'étoit un homme sobre, réglé, de moeurs irréprochables. Il ne voulut point se marier, de peur que le soin du ménage ne le détournât de l'étude. Nullement attaché aux richesses, il abandonna à un de ses frères tout ce qu'il

possédoit. Ses amis avoient en lui un homme ardent & officieux: mais il falloit lui permettre de censurer les défauts d'un ouvrage; c'étoit là sa passion. Il se fit donc beaucoup d'ennemis; car qui aime à être critiqué?

CASTIGLIO, Voyez I. GONZALE.

I. CASTIGLIONE, Voyez BRNEDETTE (Le).

II. CASTIGLIONE, (Joseph) poète & critique, natif d'Ancone, se maria à Rome en 1582, devint gouverneur de Corneto en 1598, & mourut vers 1616. Il s'occupoit à faire des vers latins sur les divers événemens de son temps. Il a fait aussi quelques ouvrages de critique, contenus dans un livre imprimé sous le titre de *Varie Lectiones & Opuscula*, Rome 1694, in-4<sup>o</sup>.

CASTIGLIONI, ou CASTELLION, (Balthazar) poète Italien, né à Casatico dans le Mantouan, en 1478. Nommé ambassadeur du duc d'Urbain auprès de *Henri VIII* roi d'Angleterre, il reçut, de ce prince, l'ordre de la Jarretière. Il épousa ensuite *Hippolyte Torella*, femme d'une grande beauté, & d'un génie au dessus de sa beauté. Cette union, formée par l'amour & par la conformité des goûts, ne dura que quatre ans. *Léon X*, pour le consoler de la mort de sa femme, voulut lui donner le chapeau de cardinal. *Climent VII*, neveu de ce pontife, eut pour *Castiglioni* la même considération que son oncle: il l'envoya auprès de *Charles-Quint* traiter des affaires du saint-siège, de l'Eglise & du pape; *Castiglioni* gagna entièrement les bonnes grâces de ce prince. Il étoit aussi brave guerrier qu'habile négociateur. L'empereur le nomma

à l'évêché d'Avila. Ce prélat illustre mourut à Tolède en 1529, à 51 ans, pleuré par le pape & par l'empereur. Ses ouvrages, en vers & en prose, lui acquirent la réputation de grand poète & d'écrivain délicat. Son *Courisfan*, appelé par les Italiens un *LIVRE D'OR*, est une production toujours nouvelle, malgré les changemens des mœurs. Qui pouvoit mieux donner des préceptes aux courtisans, que celui qui avoit également plu dans tant de cours différentes, à Paris, à Londres, à Madrid ? Cet ouvrage a été traduit en français ; mais quelque bien qu'on le rende, la version sera toujours au-dessous de l'original. La première édition, donnée en 1528, in-folio, à Venise, est peu commune. Les *Poésies latines de Castiglioni* réunissent, si l'on en croit *Scaliger*, l'élevation des pensées de *Lucain*, & l'élégance du style de *Virgile*. La délicatesse, la netteté, l'agrément, caractérisent ses *Élégies*. Ses *Pièces Italiennes* sont aussi estimables que les latines, & on peut compter leur auteur parmi ceux qui ont fait le plus d'honneur à son siècle. On trouve quelques-unes de ces poésies dans les *Delicia Poëtarum Italarum*.

**CASTILLO - Y - SAAVEDRA**, (Antoine del) peintre, né à Cordoue en Espagne, mourut dans la même ville en 1667, âgé de 64 ans. Après la mort de son père *Augustin Castillo*, dont il fut disciple, il se rendit à Séville pour se perfectionner dans l'école de *François Zurbaran*. De retour dans sa patrie, il mérita l'estime de ses compatriotes par ses ouvrages. Sa réputation s'y est même tellement conservée, que l'on ne passe pas pour homme de goût, si l'on ne possède quelque morceau de cet

artiste. Il a traité avec un égal succès l'histoire, le paysage & le portrait. Son dessin est excellent ; mais son coloris manque de grâces & de bon goût. On dit qu'étant retourné à Séville, il fut saisi d'une si grande jalousie, à la vue des tableaux du jeune *Murillo*, dont la fraîcheur & le coloris l'emportoient de beaucoup sur les siens, qu'il en mourut de chagrin peu de temps après son retour à Cordoue.

**CASTILLON**, (Jean de) comte de *MOUCHAN*, naquit au château de Carbofte près de Mezin en Condomois, vers 1648, de *Michel de Castillon*, seigneur de Carbofte & baron de Mauvesin ; & de *Françoise de Cous*, nièce d'*Antoine de Cous*, alors évêque de Condom. Son père & sa mère étant morts lorsqu'il étoit en bas âge, il fut élevé sous la tutelle de *Pardailhan*, comte de Bonas, son proche parent. Son ardeur pour le service se développa de bonne heure ; elle avoit pour aliment l'exemple de ses ancêtres, presque tous militaires. Il entra dans les Mousquetaires en 1672, & dès la seconde année de son service dans ce corps, il obtint sur la brèche de Maffricht le grade de sous-brigadier, que lui accorda *Louis XIV*. Ce prince, témoin de sa valeur, marqua l'estime qu'elle lui inspiroit, en criant : *Je fais Mouchan sous-brigadier !* Le comte de *Mouchan* sortit des Mousquetaires en 1688, pour prendre une compagnie dans le régiment de Bourbonnois. Il se distingua par sa bravoure aux sièges de Philisbourg, de Manheim & de Frankendal, qui se firent la même année. Il servit l'année suivante en Allemagne sous le maréchal de *Duras*, & parvint en 1692, à la compagnie de grenadiers qu'il com-

anda au siège de Namur, à la bataille de Steinkerque. Il se trouva les années suivantes dans toutes les actions d'éclat qui se passèrent en Flandre. Lorsque Philippe fut appelé au trône d'Espagne, le comte de Mouchan, connu de Louis XIV pour un homme dont l'esprit étoit aussi sage que le cœur courageux, le choisit pour être un des six gentilshommes qui devoient accompagner le prince. Il le suivit donc à Naples, & obtint peu de temps après une commission de colonel réformé à la suite du régiment de Bourbonnois qu'il avoit quitté. De retour d'Italie il fut fait aide-major général de l'armée d'Allemagne, & se signala aux batailles de Spire & de Hochstet. Le défaut d'argent, la disette de vivres, la foiblesse du gouvernement & les embarras de l'administration, avoient produit parmi les troupes Espagnoles & Françaises, l'indiscipline & le mécontentement. Le comte de Mouchan fut nommé pour aller en Espagne faire les fonctions de major-général de l'infanterie, & il s'en acquitta avec autant d'intelligence que de fermeté. Il servit en qualité de major-général au siège de Gibraltar & à celui de Barcelone, & obtint le grade de brigadier en octobre 1705. La bataille d'Almanza en 1708, fut pour lui une nouvelle occasion de se montrer tel qu'il étoit, homme de tête & de main. Le maréchal de Berwick écrivit à Louis XIV après cette fameuse journée, que le Comte de Mouchan méritoit une récompense & une distinction particulière. Il fut nommé en effet au mois de mai de la même année colonel d'un régiment d'infanterie de son nom. Il auroit recueilli de plus grands fruits de ses travaux; mais il fut tué l'année suivante au siège de Tortose. Lorsqu'on lui eut

annoncé que ses blessures étoient mortelles, il voulut mourir en chrétien, après avoir combattu en héros. Les rois de France & d'Espagne lui donnèrent les regrets les plus sincères; & lorsque l'abbé de Mouchan fut présenté à Louis XIV, peu de temps après la mort de son frère, ce prince lui dit : qu'il avoit perdu en lui un de ses meilleurs Officiers & qu'il travailleroit toujours avec plaisir à l'avancement de ceux de sa maison. Cette famille en effet est non-seulement recommandable par son ancienneté, par ses alliances avec les premières maisons de la province; mais par l'avantage, infiniment plus précieux, d'avoir fourni depuis quatre siècles un grand nombre d'officiers dont le zèle, le courage & l'activité ne se sont jamais démentis.

I. CASTOR & POLLUX, (Mythol.) frères d'Hélène & fils de Leda, eurent pour pères, celui-ci Jupiter, & l'autre Tyndare; Voyez LÉDA. Ils s'aimoient tellement, qu'ils ne se quittèrent jamais, ni dans leurs voyages, ni dans leurs autres expéditions. Ils suivirent Jason dans la Colchide, & eurent beaucoup de part à la conquête de la Toison d'or. Jupiter ayant donné l'immortalité à Pollux, celui-ci sollicita son père de lui permettre de la partager avec Castor. Le dieu y consentit, à condition qu'ils vivoient & mourroient l'un après l'autre. Cette vie alternative dura jusqu'au temps que les deux frères furent métamorphosés en astres, & placés dans le Zodiaque sous le nom de la constellation des Jumeaux. Ce qui a donné lieu aux poètes de seindre cette vicissitude au sujet de Castor & de Pollux, c'est que ces étoiles ne paroissent jamais toutes deux à la fois sur l'horizon. Les Romains les hono-

roient dans la fête des Tyndarides. La ville de Céphalonie en Grèce leur rendit un culte particulier, ainsi que celle de Sparte, où ils avoient pris naissance, & d'Athènes qu'ils avoient preservée du pillage. On les croyoit favorables aux navigateurs, & auteurs de ces feux follets qui paroissent quelquefois dans l'air & au haut des mâts. *Castor* étoit le patron de ceux qui disputoient le prix de la course à cheval; & *Pollux*, celui des luteurs. On les voit souvent sur les médailles anciennes, tenant une pique, & ayant une flamme qui s'élève au-dessus de leurs casques. Les Lacédémoniens les représentoient par deux pièces de bois parallèles, jointes aux deux bouts. Cette figure désigne encore en astronomie, la constellation des Gémeaux.

II. **CASTOR**, officier Juif, se fit un nom pendant le siège de Jérusalem, par son intrépidité. La garde de la seconde tour lui avoit été confiée. Ne pouvant plus tenir, il fit semblant de vouloir parler à *Tite* ou à *Énée*. Cet *Énée* étoit un Juif retiré dans le camp des Romains. Dès qu'il fut au pied de la muraille, *Castor* roula sur lui une grosse pierre. *Énée* l'évita; mais un soldat qui l'accompagnoit, fut blessé. Alors *Tite* fit redoubler le jeu des machines contre la tour. *Castor* y mit le feu, & se jeta à travers les flammes, où il périt.

III. **CASTOR**, (Jérôme-Fra-) Voyez FRACASTOR.

**CASTORIE**, (l'évêque de) Voyez NÉERCASSEL.

**CASTRICIUS**, (*Marcus*) magistrat de Plaifance, l'an 85 avant J. C. Refusant des otages au consul *Cn. Carbo*, qui vouloit en-

gager cette ville dans le parti de *Marius* contre *Sylla*; *Carbo* lui dit, pour l'intimider, qu'il avoit beaucoup d'épées; Et moi, beaucoup d'années, repartit *Castricius*; voulant signifier par-là le peu qu'il risquoit, étant si avancé en âge. — Il ne faut pas le confondre avec *Titus CASTRICIUS*, célèbre rhéteur Romain, au second siècle.

**CASTRIES**, (N. maréchal de) parvint, par ses services militaires, au grade éminent de maréchal de France. Il commanda avec gloire, en cette qualité, une armée Française pendant la guerre de sept ans, & fut appelé ensuite au ministère de la marine, où il montra autant d'intelligence que de probité. Nommé membre de l'assemblée des notables, en 1787, il n'approuva point les changemens politiques qui se projetoient, & sortit bientôt après de France. Il mourut à *Wolfenbutel*, dans les états du duc de *Brunswick*, au mois de janvier 1800. Son fils, le duc de *Castries*, député aux états-généraux, servoit, en 1795, en Portugal.

**CASTRIOT**, Voyez SCANDERBERG.

I. **CASTRO**, (Inès de) Voyez INÈS.

II. **CASTRO**, (François-Alfonse de) Français, nommé à l'archevêché de Compostelle, mourut, avant que d'en avoir pris possession, en 1558, à 36 ans. Le P. *Féuardent* publia ses Ouvrages, à Paris en 1578, avec la *Vie* de l'auteur. Le principal, est son *Traité contre les hérésies*, Paris, 1534, in-folio, disposé selon l'ordre alphabétique des erreurs. L'auteur écrit passablement. Il avoit lu, mais sans

beaucoup de choix. La réfutation des nouvelles hérésies occupe plus de place chez lui que l'histoire des anciennes, & la controverse que l'histoire.

III. CASTRO, (Léon de) chanoine de Valladolid, mort en 1780, professeur de théologie à Salamanque, soutint assez mal à propos, dans un livre latin très-peu connu, que le texte de la Vulgate & celui des Septante sont préférables au texte Hébreu. Cet ouvrage est intitulé : *Apologeticus pro Vulgata translatione & LXX*, à Salamanque, 1785, in-folio.

IV. CASTRO, (Paul de) né à Castro, fut professeur de droit à Florence, à Bologne, à Sienna, à Padoue. Il avoit d'abord été copiste de Balde, & il acquit tant de savoir sous ce jurisconsulte, qu'on disoit de lui : *Si Bartholus non esset, esset Paulus*. On a de lui plusieurs ouvrages, souvent réimprimés, en 8 vol. in-folio. Il mourut l'an 1437. Cujas en faisoit le plus grand cas, & disoit de lui : *Qui non habet Paulum de Castro, tunicam vendat, & emat*.

V. CASTRO, (Anne de) née en Espagne, a fait plusieurs ouvrages ingénieux. Celui qui a pour titre : *Eternidad del rei Felipe III*, fut imprimé à Madrid, en 1629. Lopez de Vega a beaucoup loué Anne de Castro.

VI. CASTRO, Voyez III. GOMEZ, & III. DIANE.

CASTRUCCIO-CASTRACANI, naquit, selon la plus commune opinion, à Castruccio en 1281, au milieu des factions qui déchiroient alors l'Italie. Ses parens, Gibelins, furent obligés de se retirer avec lui à Ancone. Castruccio

les ayant perdus à l'âge de vingt ans, & ne sachant que devenir, passa en Angleterre, où il mérita les bonnes grâces d'Edouard I; mais ayant tué un seigneur de sa cour, dont il avoit reçu un soufflet, il se vit forcé de quitter cette île. Retiré en Flandre, il signala son courage & ses qualités militaires auprès de Philippe-le-Bel, qui le combla de bienfaits. Couvert de gloire, il retourna, l'an 1313, en Italie. Il se retira, non pas à Lucques, où les Guelfes étoient les maîtres; mais à Pise, alors la retraite des Gibelins. Il rétablit leurs affaires, leur fit ouvrir les portes de Lucques, & força les Guelfes d'en sortir. Castruccio, cher au peuple par sa prudence & son courage, fut élu gouverneur. Son alliance avec l'empereur Louis de Bavière, lui valut les titres de comte du palais de Latran, de duc de Lucques & de sénateur de Rome. Castruccio conduisit ce prince avec les quatre premiers barons Romains, & le fit couronner dans Rome, sans lui faire prêter serment de fidélité. Le légat du pape ne pouvant se défendre contre un tel homme, prit le parti de l'excommunier. Castruccio mourut peu de temps après, le 3 décembre 1328, à 47 ans. Après une victoire signalée contre les Florentins, qui furent précipités dans l'Arno (ceux-ci laissent sur le champ de bataille vingt mille deux-cent trente-un hommes morts, & il y eut dix mille hommes qu'on ne retrouva point; tandis que le vainqueur ne perdit que treize-cent soixante & dix hommes.) Castruccio, tout couvert de poussière & de sueur, passa en revue, le soir même, ses troupes revenant du combat, & prit une pleurésie dont il mourut. On dit, que se sentant près de sa fin, il fit appeler près de lui Paul Guinigi,



qu'il avoit désigné pour son successeur, & lui parla en ces termes : « Mon fils, si j'avois pu prévoir que je dusse mourir, sans être arrivé au terme où la fortune m'appelloit, je vous aurois laissé plus de domaines, moins d'ennemis & de jaloux ; je me serois contenté de la principauté de Lucques & de celle de Pise ; je n'aurois pas subjugué Pistoie, je n'aurois pas tant irrité les Florentins ; j'aurois vécu ami de ces deux peuples ; je vous aurois remis, il est vrai, un pouvoir moins vaste ; il eût été plus sûr & plus affermi : mais la fortune, qui veut être l'arbitre des choses humaines, ne m'a accordé ni assez de discernement pour la connoître, ni assez de temps pour la vaincre. Vous aurez entendu dire, que tout jeune encore, je vins dans la maison de votre père, qu'il m'éleva ; il me recommanda, en mourant, tout ce qu'il avoit de plus cher, c'est-à-dire, vous : je vous laisse de grands états, & j'en suis content ; mais je vous les laisse foibles & malades, & j'en ai de la douleur : souvenez-vous que Lucques n'aimera jamais à vivre sous vos lois ; souvenez-vous que les Pisans sont inconstans de leur naturel, & que, tout accoutumés qu'il sont à être dominés, ils ne souffriront jamais qu'un Lucquois les domine. Il vous reste Pistoie, qui ne sauroit vous être bien fidelle, soit parce que c'est une ville divisée en elle-même, soit parce qu'elle nous en veut, à cause des torts que nous venons de lui faire. Que vous dire des Florentins ? c'est que la nouvelle de ma mort leur fera plus de plaisir, qu'ils n'en auroient à conquérir la Toscane entière. Ne comptez ni sur l'empereur, ni sur les Visconti ; leurs secours sont d'or-

dinaire lents à partir & plus lents à arriver. Vous ne devez donc rien attendre que de votre prudence, de mon exemple, & de la réputation que vous avez acquise. Il importe beaucoup, dans ce monde, de savoir se connoître soi-même, & mesurer les forces de son génie, ainsi que celles de sa puissance. Celui qui ne se sent pas capable de régner par les vertus guerrières, ne doit songer qu'à régner par les vertus pacifiques ; je vous conseille de faire votre étude de ces dernières, & de tâcher de jouir, par ce moyen, des fatigues que j'ai essayées, & des obstacles périlleux que j'ai surmontés, par un bonheur que vous pourriez ne pas partager. » *Machiavel* a publié la *Vie* de ce célèbre capitaine, qui étoit son héros ; mais il a mêlé le mensonge à la vérité. Elle a été traduite en François par *Dreux de Radier*. On lui préfère celle d'*Aldé Manuce* le jeune, écrite en italien, peut-être avec moins d'élégance, mais avec plus d'exactitude. Elle fut imprimée à Lucques, in-4°, 1590. Voyez *BUONALICI*, à la fin.

**CASYAPA**, (Mythol.) divinité Indienne, créateur du ciel & de la terre. C'est l'*Uranus* des Grecs.

**CAT**, (Claude-Nicolas le) naquit à Bleraucourt, bourg de Picardie, en 1700. Son père, élève du célèbre *Maréchal*, premier chirurgien du roi, lui fit faire de très-bonnes études à Soissons & à Paris. Après avoir porté l'habit ecclésiastique pendant dix ans, il le quitta pour étudier en médecine & en chirurgie. Il commença, en 1724, à se faire connoître dans la république des lettres, par une *Dissertation* sur le balancement des arcs-boutans de l'église de Saint-Nicaise de

Rheims, phénomène de physique fort curieux. Il composa, en 1725, une *Lettre* sur la fameuse Aurore boréale qui parut cette année, & qui, étant la première qu'on eût observée en France, effraya beaucoup le vulgaire. En 1731, il obtint au concours la survivance de la place de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen. Il s'établit dans cette ville en 1733, & y forma, en 1736, une école publique d'anatomie & de chirurgie. Il rassembla ensuite les savans & les amateurs de la ville, & fit éclore une société littéraire, qui depuis, a été érigée en académie. Il en a été le secrétaire perpétuel pour les sciences. Il étoit correspondant de l'académie de Paris, doyen des associés regnicoles, de celle de chirurgie de Paris, de l'académie impériale des curieux de la nature à Pétersbourg, de l'institut de Bologne, &c. Le roi, instruit de son mérite, lui accorda, en 1759, une pension de 2000, & en 1766, des lettres de noblesse, que le parlement & la chambre des comtes de Normandie enregistrèrent *gratis*. Il mourut le 21 août 1768, âgé de 68 ans. On a de lui : I. *Dissertations*, couronnées à l'académie de Chirurgie, depuis 1732, première année de ces prix, jusqu'en 1738. C'étoit un athlète redoutable, & plusieurs académies furent obligées de le prier de ne plus se présenter au concours. II. *Traité des Sens*, en 2 vol. in-8°, Paris 1767 : ouvrage lumineux, plein d'idées profondes, dont quelques-unes ont paru trop hardies. III. *Lettres* concernant l'opération de la Taille. IV. Recueil de *Pièces sur la Taille*. V. *Dissertation* sur l'existence & la nature du fluide des nerfs, qui a remporté le prix à Berlin en 1753.

VI. *Mémoire*, qui a remporté le prix de l'académie de Chirurgie en 1755. VII. *La Théorie de l'Oùie*, 1758, in-8°. VIII. *Mémoire*, qui a remporté le prix à Toulouse en 1757. IX. *Eloge de M. de Fontanelle*, 1759, in-12, qu'on lit avec plaisir, parce qu'il y a quelques particularités qui ne se trouvent point ailleurs. X. *Traité* de l'existence du fluide des nerfs, 1765, in-8°. XI. *Traité* de la couleur de la peau humaine, 1765, in-8°. XII. *Lettre* sur les avantages de la réunion du titre de docteur en médecine, avec celui de maître en chirurgie. XIII. *Nouveau Système* sur la cause de l'évacuation périodique du sexe, 1765, in-8°. L'auteur ne se bornoit pas à compiler des observations ; il aimoit à combiner des idées, & aimoit peut-être un peu trop celles qui étoient systématiques. XIV. *Cours abrégé d'Ostéologie*, in-8°, 1767. Le *Cat* étoit un homme actif, ardent, laborieux, joignant beaucoup d'esprit & d'imagination à des connoissances variées. Il avoit approfondi la théorie de son art, & étoit heureux dans la pratique.

CATANEO, (Christophe) né à Gènes, écrivit en italien, dans le 16<sup>e</sup> siècle, un traité de *Géométrie*, dont Guillaume Dupréau a publié une traduction française en 1558.

CATANOISE, (La) Voyez CABBANE, & V. ANDRÉ.

CATARIN, Voyez CATHARIN.

CATEL, (Guillaume) conseiller au parlement de Toulouse, né en 1569, mort en 1626, à 57 ans, étoit un savant profond & un bon magistrat. Il a laissé : I. Une *Histoire des Comtes de Toulouse*, 1623, in-folio. II. *Des Mémoires* du Languedoc, 1633, in-folio, inférieurs à l'*Histoire* de

cette province, par D. *Vaissette*, & où ce Bénédictin a beaucoup puisé. *Cassal* est le premier qui ait joint à l'histoire les preuves des faits avancés; mais il n'auroit pas dû mettre ces preuves dans le corps de l'ouvrage. Il paroît avoir assez de discernement, & il égare les faits faux ou exagérés.

I. CATELLAN, (Jean de) conseiller au parlement de Toulouse, mort en 1700, à 82 ans, fut un magistrat recommandable par son équité & ses lumières. On a de lui le *Recueil des Arrêts remarquables du Parlement de Toulouse*, 1723, 2 vol. in-4°; auxquels on joint les *Observations de Vedal*, 1733; un vol. in-4°. *Catellan* est parfaitement instruit, dit *Bretonnier*, de l'esprit du fait, de ses circonstances & des motifs des arrêts. Il avoit, pour ainsi dire, un petit sénat domestique; son père étant doyen du parlement, son frère président dans la première chambre, & ses deux neveux conseillers. Cependant son recueil n'est pas si bon que celui d'*Olive*, qu'il contredit souvent mal à propos. Cette maison, une des plus anciennes de Toulouse, a produit un grand nombre d'évêques & de magistrats, également distingués.

II. CATELLAN, (Marie-Claire-Priscille-Marguerite de) de la même famille que le précédent, naquit à Narbonne en 1662. Son goût pour les lettres l'obligea de fixer sa demeure à Toulouse en 1697. Les mêmes études & les mêmes talens, joints aux liens du sang, l'unirent d'une étroite amitié avec le chevalier de *Catellan*, secrétaire perpétuel de l'académie des Jeux-Floraux. Cette compagnie couronna, plus d'une fois, les essais poétiques de *Mlle de*

*Catellan*. Son ouvrage le plus applaudi, fut une *Ode* à la louange de *Clémence Isaure*: cette *Ode* mérita le prix, & son auteur obtint peu après des lettres de maîtresse des Jeux-Floraux. Cette moderne *Corinne* mourut dans le château de la Masquere, près de Toulouse, en 1745, dans la 84<sup>e</sup> année de son âge. L'affabilité, la politesse, la discrétion, la décence, la bonne opinion d'autrui, étoient ses qualités distinctives; & ces vertus étoient embellies par une taille avantageuse, par une figure agréable, par les grâces de l'imagination & la délicatesse d'esprit.

CATESBY, (Marc) de la société royale de Londres, a publié l'*Histoire naturelle de la Caroline & de la Floride*, 1731 & 1743, 2 vol. in-folio, figures enluminées. Les explications sont en anglais & en français.

CATHALAN, (Jacques) Jésuite de Rouen, professa, prêcha & dirigea avec succès. Ses talens dans ces trois genres firent honneur à sa Société. Il étoit né en 1671, & il mourut en 1757, à 86 ans. On a de lui: I. L'*Oraison funèbre de la Duchesse d'Orléans*, 1723, in-4°. II. Celle de *Monseigneur, fils de Louis XIV*, in-4°. III. Celle de l'*Evoque de Trèves*, in-4°. Ces pièces offrent quelques passages heureux.

CATHARIN, (Ambroise) né en 1485, à Sienne, Dominicain en 1515, se distingua au concile de Trente. Il eut l'évêché de Minori en 1547, & l'archevêché de Conza en 1551; il mourut en 1553, à 68 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, mal écrits & sans méthode, mais pleins de choses savantes & singulières.

sur

sur beaucoup de points de théologie. On en a une édition de Lyon, 1542, in-8°, & on les trouve à la suite de ses *Enarrationes in Genesim*, Rome, 1552, in-folio. Il soutint que *Jésus-Christ* seroit venu, quand même le premier homme n'auroit pas péché. Il prétend encore que la chute des mauvais Anges vint, de ce qu'ils ne vouloient pas reconnoître le décret de l'incarnation. Il avance dans un *Traité de la Résurrection*, que les enfans morts sans baptême sont non-seulement exempts de peines, mais qu'ils jouissent même d'une félicité convenable à leur état. *Catharin* pouvoit la liberté de penser jusqu'à la hardiesse, & ne se piquoit guères de suivre *Saint Augustin*, *Saint Thomas*, & les autres théologiens. Une de ses opinions, qui parut d'abord l'une des plus libres, & qui depuis a toujours été suivie en Sorbonne, est celle sur l'intention extérieure du ministre des sacremens. Il soutint au concile de Trente, qu'il n'étoit pas nécessaire que le ministre eût une intention intérieure de faire une chose sacrée; mais qu'il suffisoit qu'il voulût administrer extérieurement le sacrement de l'église, quoiqu'il s'en moquât intérieurement. *Catharin* a fait encore un *Commentaire* sur les Epîtres de *S. Paul*, & les autres Epîtres canoniques; Venise 1551, in-fol. On lui attribue aussi un livre italien, recherché des curieux, intitulé: *Rimedio alla pestilente dottrina d'Ochino*, Rome, 1544, in-8°. Le vrai nom de *Catharin* étoit *POLITUS LANCELLOTUS*, qu'il quitta à 30 ans, pour se faire Dominicain. Il avoit professé le droit avec distinction, sous son premier nom.

CATHARRES, Voyez NOVAT.  
Tome III.

I. CATHERINE, (Sainte) vierge, fille de *Ceste*, tyran d'Alexandrie, fut martyrisée, dit-on; sous *Maximin*. On n'a commencé à parler d'elle qu'au neuvième siècle. On trouva le cadavre d'une fille sans corruption, au mont Sinai en Arabie. Les Chrétiens de ce pays-là, apparemment sur certains signes, le prirent pour le corps d'une martyre. Ils lui donnèrent le nom d'*Aicatarine*, c'est-à-dire pure & sans tache, lui rendirent un culte religieux, & lui firent faire une légende. Le cardinal *Baronius*, peu content de cette légende, dit « qu'il vaut mieux mettre des faits dans la vie des Saints, que de mêler des choses incertaines à leur histoire. » Il croit reconnoître *Sic Catherine*, dans le portrait que fait *Eusèbe* d'une femme illustre d'Alexandrie, qui résista à la passion du César *Maximin*; elle étoit noble, riche & savante. Mais *Rufin* ayant nommé cette femme *Alexandrine-Dorothee*, la conjecture de *Baronius* paroît porter à faux. Quoi qu'il en soit, les Latins reçoivent *Sic Aicatarine* des Grecs, dans le onzième siècle, & abrégèrent son nom, en l'appelant CATHERINE. Les philosophes l'ont prise pour leur patronne, parce qu'on raconte dans son histoire, qu'elle disputa, à l'âge de 18 ans, contre cinquante sages, qui furent vaincus par elle. L'Eglise célèbre sa fête le 25 novembre. — Voy. LAUNOY, n° II.

II. CATHERINE DE SIENNE, (Sainte) naquit jumelle d'un teinturier de Sienne, en 1347. Elle embrassa, à l'âge de 20 ans, l'institut des Sœurs de *S. Dominique*. Ses révélations, son zèle & ses écrits lui firent un nom célèbre. Elle réconcilia les Florentins avec

K

*Grégoire XI*, pour lors à Avignon. L'éloquence de la négociatrice fut si vive, qu'elle engagea le pontife à quitter les bords du Rhône pour ceux du Tibre. Elle joua un grand rôle dans toutes les querelles du schisme. Les Urbanistes ayant remporté quelques avantages sur les Clémentins, on ne manqua pas de l'attribuer à ses prières. Elle écrivit de tous côtés en faveur d'*Urbain*, traitant de démons incarnés les cardinaux qui favorisoient son compétiteur, & excitant tous les princes à lui faire la guerre. Elle mourut à Rome, le 29 avril 1380, à 33 ans. Sa *Légende* en italien, Florence, 1477, est très-rare : les éditions de 1524, in-4°, & 1626, in-8°, sont rares aussi. Sa *Vie* a été écrite en latin par *Jean Pins*, Bologne, 1515, in-4°. Il y en a une en français, par le P. *Jean de Rezac*, Paris, 1647, in-12. *Catherine* avoit paru par-tout avec éclat, & joui d'un grand crédit par son éminente piété, malgré sa jeunesse & ses visions. Tantôt elle avoit épousé JÉSUS-CHRIST, tantôt elle avoit vu la VIERGE. Une imagination vive & échauffée par les jeûnes & les veilles, produisoit en elle tous ces effets surprenans, si l'on en croit *Fleury*. Cette Sainte fut canonisée par *Pie II*, en 1461. Ce pape lui assigna un office, dont les hymnes disoient, qu'elle avoit porté sur son corps la forme des plaies de J. C. Les Franciscains, jaloux qu'on accordât cet honneur à d'autres qu'à leur séraphique fondateur, dénoncèrent cet office à *Sixte IV*, qui avoit été de leur ordre. Ce pontife défendit, même sous des peines ecclésiastiques, de peindre les images de cette Sainte avec les stigmates. Il adoucit toutefois son décret quelque

temps après, & en ôta les censures. « Les Cordeliers, dit *Sponde*, auroient mieux fait d'imiter la pauvreté & l'humilité de leur saint fondateur, que de vouloir restreindre la grâce par ces superbes disputes : parce que disputer du mérite des Ss., c'est produire des contestations inutiles, d'où naissent ensuite les jalousies, l'un soutenant un Saint, & l'autre un autre, & chacun s'opiniâtrant avec orgueil, à vouloir que son Saint soit plus grand que celui d'un autre, comme l'a remarqué l'auteur du livre de *l'Imitation de JÉSUS-CHRIST*. » On attribue à cette Sainte des *Poésies* italiennes, in-8°, Sienne, 1505 ; quelques *Traités* de dévotion, & des *Lettres*, qui sont purement écrites en italien : elles parurent à Bologne, en 1492, in-4°. Tous les ouvrages de *Ste Catherine* de Sienne, ont été publiés à Lucques & à Sienne, 1713, en 4 vol. in-4°.

III. CATHERINE, fille de *Charles VI*, roi de France, épousa *Henri V*, roi d'Angleterre. Après la mort de ce prince, en 1422, elle se remarria secrètement à *Owen Tider* ou *Tudor*, afin de légitimer les enfans qu'elle avoit eus de lui. Ce *Tider* étoit un seigneur du pays de Galles, d'une famille qui avoit régné autrefois en Angleterre. Les historiens qui aiment à médire, disent, à ce que prétend le P. d'*Orléans*, qu'il avoit été son tailleur. Sa bonne mine, son affabilité, ses complaisances, avoient touché la reine, qui oublia ce qu'elle devoit aux mânes de son époux. Ce second mariage fut tenu fort secret du vivant de cette princesse, & on ne le sut qu'après sa mort, qui arriva en 1438. *Tider* fut aussitôt mis en prison. Il se sauva quelque temps après ; mais

malheureusement, ayant été repris pendant les guerres civiles des maisons d'York & de Lancastre, il eut sur-le-champ la tête tranchée. *Catherine* eut de *Tider* un fils appelé *Edmond*, père de *Henri*, comte de *Richemont*, qui monta sur le trône d'Angleterre, sous le nom de *Henri VII*. Cette princesse, en sacrifiant sa gloire à son amour, donna à la Grande-Bretagne une postérité, qui soutint l'honneur du sang maternel.

#### IV. CATHERINE D'ARAGON,

filie de *Ferdinand V*, roi d'Aragon, & d'*Isabelle*, reine de Castille, épousa, en 1501, *Arthur*, fils aîné de *Henri VII*, dit le *Salomon* d'Angleterre. Ce prince étant mort cinq mois après cette union, le nouveau prince de Galles, connu depuis sous le nom de *Henri VIII*, s'unir à la veuve de son frère, avec une dispense de *Jules II*, accordée sur la supposition que le mariage n'avoit point été consommé. *Catherine* n'étoit née ni avec le talent, ni avec le desir de plaire. Son époux ne tarda pas de s'en dégoûter, & de proposer un divorce. Cette affaire importante fut plaidée avec deux légats de la cour de Rome, qui travaillèrent inutilement à réconcilier les deux époux. *Henri* fit prononcer une sentence de répudiation; le pape refusa de l'autoriser. *Catherine* ne voulut jamais consentir à la dissolution d'un mariage qui faisoit son malheur. Cette fermeté la fit éloigner de la cour pour toujours, en 1531. Il lui fut défendu de prendre, & à la nation de lui donner d'autre titre, que celui de princesse douairière de Galles. Le pape cassa la sentence de divorce, & ordonna à *Henri* de reprendre *Catherine*: cette princesse n'en fut pas moins exilée à

*Kimbalton*, où elle mourut, le 3 janvier 1536, âgée d'environ 55 ans. Quand elle se sentit près de la mort, elle écrivit à son mari, qui ne put refuser des larmes à sa lettre, & qui ordonna à sa maison de prendre le deuil. Des mœurs simples, le goût de la retraite, l'amour de l'ordre, formoient le fonds de son caractère. Les soins domestiques, la prière & le travail, firent ses occupations. Sa raison & sa vertu furent sans agréments, sans grâces, sans dignité. Elle étoit plus faite pour un monastère que pour une cour. Elle composa, dans sa retraite, des *Méditations* sur les Pseaumes, & un *Traité* des plaintes du pécheur.

#### V. CATHERINE DE MÉDICIS,

filie unique & héritière de *Lauren* de *Médicis*, duc d'Urbain, nièce de *Clement VII*, née à Florence en 1519, annonça de bonne heure beaucoup d'esprit, de finesse & de courage. La blancheur de son teint, la vivacité de ses yeux, la noblesse de ses traits, la mirent au rang des belles femmes de son siècle. Elle fut mariée par les intrigues du pape son oncle, en 1533, au dauphin de France, depuis *Henri II*. A la cour de *François I*, dont elle fut un des ornemens, elle montra, malgré sa jeunesse, ces sentimens de politique & de dissimulation, qui l'ont fait regarder comme un modèle en ce genre; vivant également bien, & avec la duchesse d'*Etampes*, maîtresse de *François I*, & avec *Diane de Poitiers*, maîtresse du dauphin, son époux. Voy. FERNEL. Après la mort de *Henri II*, elle fut deux fois régente du royaume: elle l'avoit déjà été durant le voyage du roi son mari en Lorraine, en 1553. Elle le fut la deuxième, pendant la minorité

de *Charles IX*; la troisième; depuis la mort de ce prince, jusqu'au retour de *Henri III*, alors roi de Pologne. Son objet principal, sous la minorité de *Charles IX*, fut de diviser, par l'intrigue, ceux qu'elle ne pouvoit gagner avec de l'argent. Placée entre les Catholiques & les Protestans, les *Guises* & les *Condés*, elle souleva les partis opposés, pour rester seule maîtresse. Elle accorda aux instances des Huguenots, le colloque de Poissi en 1561; & l'année d'après, l'exercice public de leur religion, dans la crainte que la jonction du roi de Navarre aux *Guises*, ne rendit ce parti trop puissant. Lorsque *Charles IX* fut déclaré majeur, elle se fit continuer l'administration des affaires, & brouilla tout comme auparavant. Ayant fait lever des troupes, sous le prétexte de se précautionner contre le duc d'*Albe*, mais réellement pour abaisser les Protestans; ce parti en prit de l'ombrage, & le royaume fut encore embrasé. *Catherine* avoit allumé la première guerre civile, en favorisant les Huguenots; elle causa la seconde, en les irritant. Elle eut beaucoup de part à toutes les actions sanglantes qui suivirent la prise d'armes. Ce fut en partie par ses conseils, que le massacre de la *St-Barthélemi* fut ordonné; & elle vit, avec une espèce d'indifférence, ce spectacle de désolation & d'horreur. L'air retentissoit d'imprécations & de cris menaçans. Le fracas des portes & des fenêtres enfoncées, les coups multipliés de pistolets & d'arquebuses, les hurlemens des gens poignardés ou prêts à l'être, le bruit des charrettes, les unes chargées du butin des maisons saccagées, les autres, des corps demi-morts qu'on alloit jeter dans la rivière, tout servoit à répandre

l'épouvante & la terreur. « Les Huguenots, dit *Desormeaux*, rencontroient par-tout une destinée tragique. On les tuoit sur les toits, on les précipitoit par les fenêtres; on les égorgeoit dans leur lit, dans les greniers, dans les caves: les femmes dans les bras de leurs maris, les maris sur le sein de leurs femmes, les fils aux pieds de leurs pères. On n'épargnoit pas même les enfans à la mamelle. On voyoit des jeunes filles, violées & traînées nues par les cheveux; des femmes grosses & prêtes d'accoucher éventrées, & jusqu'à de petits garçons précipitant dans la rivière des enfans au berceau. Il y avoit dans les places publiques des monceaux de cadavres, les portes en étoient bouchées; les chambres & les cours des maisons en étoient pleines, & quelques rues regorgeoient du sang humain qui couloit dans la Seine à gros bouillons. » *Catherine* doit être peinte aux yeux de la postérité, comme coupable d'une partie de ces abominations, puisqu'elle gouvernoit alors son fils; mais elle se brouilla avec ce prince sur la fin de sa vie, & ensuite avec *Henri III*. Elle mourut en 1589, à 70 ans, regardée comme une princesse d'un caractère incompréhensible. L'auteur de la *Henriade* la peint toujours prête à changer d'intérêts & d'amis, s'unissant tantôt avec les uns, tantôt avec les autres. Il reste une *Lettre*, par laquelle elle remercie le prince de *Condé* d'avoir pris les armes contre la cour. Lorsqu'on lui annonça, sur un faux bruit, la perte de la bataille de Dreux, que l'on donna d'abord comme gagnée par les Protestans: *Hé bien*, dit-elle, *nous prions Dieu en françois*. Elle voyoit les événemens les plus fâcheux, avec

l'indifférence nécessaire pour pouvoir y remédier ; elle favoit même diminuer l'avantage que ses ennemis en eussent pu prendre, par le fel d'un bon mot. Lorsque le roi de Navarre, qui venoit en 1578 de perdre la Réole, place importante, eut repris Fleurance, très-petite ville aux environs d'Auch, elle se contenta de dire, en soupirant : *C'est la revanche de la Réole, le Roi de Navarre a voulu faire chou pour chou, mais la mienne est plus pommée.* Elle avoit trouvé le moyen de détacher du parti des Protestans, un des gentilshommes les plus accrédités, *Ussac*, qui étant devenu amoureux d'une des filles de la reine-mère, se fit Catholique, & livra la Réole, dont il étoit gouverneur. Si on nous la peins quelquefois triste & abbanue, c'étoit une tristesse préparée, un abatement politique, pour se ménager des secours. C'est ainsi que, voyant son pouvoir anéanti par le crédit des *Guises*, sous le règne de *François II*, elle plaint son état, sa captivité & celle du roi son fils, au prince de *Condé*, & aux chefs des Protestans. *Souvenez-vous, mon Cousin*, écrivoit-elle au prince, de conserver les enfans, la mère & le royaume, comme celui qui y a le plus grand intérêt, & qui peut compter qu'il ne sera jamais oublié. La tristesse, les soupirs, les larmes même sur son sort & sur celui de la maison royale, ne lui coûtoient rien dans ces sâcheuses extrémités. Mais s'agissoit-il de faire tête aux revers ? elle affrontoit les périls, même ceux de la guerre, avec toute l'intrepidité d'un héros. Accoutumée aux hasards, pendant le siège de Rouen en 1562, elle alloit tous les jours au fort de Sainte-Catherine ; les canonnades & arquebuses, dit *Brantôme*, pleuroient autour d'elle, qu'elle s'en sou-

cioit autant que de rien. Le comtable & le duc de *Guise* lui remontrant qu'elle s'exposoit trop, elle n'en fit que rire, & leur demanda pourquoi elle s'épargneroit plus qu'eux... ? Est-ce que j'ai moins d'intérêt, ajouta-t-elle, ou moins de courage que vous ? Il est vrai que j'ai moins de force, mais je n'ai pas moins de cœur... Elle recherchoit avec empressement les officiers qui se distinguoient par leur valeur, & elle aimoit à se faire instruire de leurs actions, & des occasions où ils s'étoient signalés. Elle les présentoit ensuite elle-même au roi, & les lui recommandoit, en lui rappelant ce qu'ils avoient fait, ou pour sa personne même, ou pour ses prédécesseurs. S'ils avoient des démêlés ensemble, elle cherchoit à les réconcilier, avec tout le ménagement que leur délicatesse sur le point d'honneur pouvoit exiger. Elle prit ce soin pour la *Châteigneraie*, pour *Paradaillan*, & pour les braves *Crillon* & *Entragues*, au rapport de *Brantôme*. Cette conduite lui gagna le cœur de plusieurs officiers, qui ne croyoient pas trop hasarder en lui sacrifiant leur vie. On lui donna même l'éloge de *Mère des Gens-de-guerre*, *MATER CAS-TRORUM*, à l'exemple des Romains. Pendant le feu des guerres civiles, elle alloit quelquefois au camp, & y encourageoit les soldats ; elle dissimuloit même leurs murmures. Quelques soldats, en la voyant passer, en disoient mille horreurs. Le cardinal de Lorraine qui les avoit entendus, lui dit qu'il alloit les faire pendre. — Non, non, Monsieur le Cardinal, lui répondit-elle, laissez-les dire. Je veux apprendre à la postérité qu'une femme, une Reine & une Italienne, ont su commander à leur ressentiment. Ceux qui l'ont accusée d'avarice,



ne l'ont point connue ; elle n'aimoit que la dépense , & quand on lui oppofoit l'état d'épuisement où étoient les finances : *Il faut louer Dieu de tout*, difoit-elle , *mais il faut vivre*. Prodigue pour fes plaifirs , elle n'étoit point économe , lorsqu'il falloit récompenser les gens de mérite , qui avoient quelques droits à fes largesses : les favans & les artistes l'éprouvèrent en différentes occafions ; non-feulement elle les traitoit avec diftinction , mais elle favoit apprécier leurs ouvrages & leurs talens. Elle fit venir des manufcrits de Grèce & d'Italie ; fit élever les Thuileries , l'Hôtel-de-Soiffons , où depuis on a bâti la Halle aux blés ; on conftruifit auffi par fes ordres , Saint-Maur-des-Foffés , Monceaux en Brie , Chenonceaux en Touraine , &c. &c. Quelque indifférente que fût *Catherina de Médicis* pour toutes les religions , elle ne laiffoit pas d'être fuperftitieuſe. Elle croyoit non-feulement à l'astrologie judiciaire , mais encore à la magie. Elle portoit fur l'eftomac une peau de vélin , ou , felon quelques-uns , d'un enfant égorgé ; elle étoit convaincue que cette peau avoit la vertu de la garantir de toute entreprife contre fa perſonne. Rien ne dévoile mieux la noirceur de fon caractère , que l'éducation de fes enfans. Des combats de coqs , de chiens & d'autres animaux , étoient une de leurs récréations ordinaires. S'il y avoit quelque exécution confidérable à la Greve , elle les y menoit. Pour les rendre auffi lafcifs que fanguinaires , elle donnoit de temps en temps de petites fêtes , où fes filles d'honneur , les cheveux épars , couronnées de fleurs , fervoient à table demi-nues. Son exemple ne leur prêchoit pas moins le libertinage : *François de Vendôme*,

*Trollus de Meſgouez* & plusieurs autres , furent , dit-on , les conſolateurs de fon veuvage. Dans la foule de livres faits contre cette princeſſe , les curieux diftinguent : *Légenda ſancta Catharina Medicea* , 1575 , in-8° ; & *la vie & les actions de Catherine de Médicis* , par *H. Eſienne* , in-12 , & dans le *Journal de l'Étoile* , en 5 vol. Dans ce dernier libelle , l'auteur la fait deſcendre d'un charbonnier , qui ayant gagné quelque choſe , fit fon fils médecin. Celui-ci ayant fait une fortune immense , donna fon nom à ſa maifon , & prit pour armes cinq pilules ; c'eſt ainſi que *Henri Eſienne* qualifie les cinq tourteaux qui forment les armes des *Médicis*. Toutes les calomnies dont ce libelle infame eſt rempli , font à peu près dans ce goût ; on ne peut pouſſer plus loin la méchanceté & le menſonge. *Voy. I. MONTECUCULLI* , & *V. MONTMORENCI*.

VI. CATHERINE DE PORTUGAL , femme de *Charles II* , roi d'Angleterre , & fille de *Jean IV* , roi de Portugal , naquit en 1638 , fon père étant encore duc de Bragançe. Elle fut mariée en 1661 , à *Charles II*. Elle avoit , dit-on , l'ame plus belle que le corps , & elle eut l'eſtime , mais non le cœur du roi fon époux. Pendant le règne de *Jacques II* , cette princeſſe jouit de beaucoup de confidération ; mais en 1688 , elle réſolut d'aller en Portugal , où elle ne ſe rendit cependant qu'au commencement de 1693. Elle y fut déclarée régente en 1704 , par le roi *Pierre* , fon frère , à qui ſes infirmités rendoient le repos néceſſaire. *Catherine* fit éclater alors les grandes qualités qu'elle avoit reçues de la nature. Elle continua de faire la guerre à l'Éſpagne avec beaucoup de vigueur , Sage & prudente dans

des conseils, elle fut faire exécuter ce qu'elle avoit résolu; & pendant sa régence, l'armée Portugaise reconquit sur les Espagnols plusieurs places importantes. Cette princesse mourut en 1705, à 67 ans.

VII. CATHERINE ALEXIOWNA, payfanne, dont le nom étoit *Alfındey*, devenue impératrice de Russie, devoit le jour à des parens fort pauvres, qui vivoient près de Départ, petite ville de la Livonie. Elle naquit le 5 avril 1689. Au sortir de l'enfance, elle perdit son père qui la laissa dans les bras d'une mère infirme; le travail de ses mains ne suffisoit pas à leur entretien. Ses traits étoient beaux, sa taille charmante, & elle annonçoit de l'esprit. Sa mère lui apprit à lire, mais elle fit assez peu de progrès; & un vieux ministre Luthérien lui donna les principes de la religion. A peine avoit-elle atteint sa quinzième année, qu'elle perdit sa mère. Le bon ministre la reçut chez lui, & la chargea du soin d'élever ses filles. *Catherine* profita des maîtres de musique & de danse qu'on faisoit venir pour elles. La mort de son bienfaiteur qui survint, la replongea dans une extrême indigence. Son pays étant devenu le théâtre de la guerre entre la Suède & la Russie, elle alla chercher un asile à Marienbourg. Après avoir traversé un pays dévasté par les deux armées, & avoir couru de grands dangers, elle tomba entre les mains de deux soldats Suédois, qui sans doute n'auroient pas respecté sa jeunesse & ses charmes, si un bas-officier ne fût survenu, qui la leur arracha. Après avoir rendu grâces à son libérateur, elle reconnut en lui le fils du ministre qui avoit eu soin de son enfance. Ce jeune homme, touché de son état, lui

donna les secours nécessaires pour achever son voyage, & une lettre pour un habitant de Marienbourg, qui s'appeloit *Gluck*, & qui avoit été l'ami de cet officier. Elle fut très-bien reçue; on lui confia l'éducation de deux filles. Elle se comporta si bien dans ce pénible emploi, que, le père étant veuf, lui offrit sa main. *Catherine* la refusa, pour accepter celle de son libérateur, quoiqu'il eût perdu un bras & qu'il fût couvert de blessures. Le jour même que ces deux époux vont se jurer leur foi aux pieds des autels, Marienbourg est assiégée par les Russes; l'époux, qui étoit de service, est obligé d'aller avec sa troupe repousser l'assaut, & il périt dans cette action, sans avoir recueilli le prix de sa tendresse. Marienbourg est enfin emporté d'assaut, & la garnison & les habitans passés au fil de l'épée, on en proie à la brutalité du vainqueur. On trouva *Catherine* cachée dans un four: on se contenta de la faire prisonnière de guerre. Sa figure & son esprit la firent bientôt remarquer du général Russe *Menzikoff*; il fut frappé de sa beauté, & la racheta du soldat auquel elle étoit tombée en partage, pour la placer auprès de sa sœur, où elle fut accueillie avec tous les égards dus à la beauté, & à l'infortune. Quelque temps après, *Pierre le Grand* se trouvant à manger chez ce général, on la fit servir à table. Le Czar la distingua bientôt, & fut frappé de ses grâces. Il revint le lendemain chez *Menzikoff* pour revoir la belle prisonnière; elle répondit avec tant de vivacité à toutes les questions que lui fit ce monarque, qu'il en devint éperdument amoureux. Le mariage suivit de près cette inclination naissante; il se fit secrètement en 1707, & publiquement en 1712. Elle fut

couronnée en 1724, & reçut la couronne & le sceptre des mains de son époux. Le comte de *Bassowitz* dit dans son histoire de l'empire de Russie : « La *Carine* avoit été non-seulement nécessaire à la gloire de *Pierre*, mais elle l'étoit à la conservation de sa vie. Ce prince étoit malheureusement sujet à des convulsions douloureuses, qu'on croyoit être l'effet d'un poison qu'on lui avoit donné dans sa jeunesse. *Catherine* avoit trouvé le secret d'appaier ses douleurs par des soins pénibles & des attentions recherchées, dont elle seule étoit capable, & se donnoit toute entière à la conservation d'une santé aussi précieuse à l'état qu'à elle-même. Aussi le Czar, ne pouvant vivre sans elle, la fit compagne de son lit & de son trône. » Après la mort de ce prince en 1725, elle fut déclarée souveraine Impératrice de toutes les Russies. Elle se montra digne de régner, non par sa conduite secrète, qui étoit peu régulière, mais par son humanité. A son avènement à l'empire, les potences & les roues furent abattues. Elle institua un nouvel ordre de chevalerie, sous le titre de *Saint-Alexandre de Newski*. Elle reçut elle-même peu de temps après le collier de celui de l'Aigle-blanc. Pendant un règne de quinze à seize mois, elle suivit les plans de gouvernement de son époux, & soutint avec zèle tous les établissemens qu'il avoit formés ou commencés. De fréquens excès de vin de *Tökai*, lui causèrent une hydropisie, dont elle mourut le 17 mai 1727, à l'âge de 38 ans. C'étoit une princesse d'une fermeté au-dessus de son sexe. Elle suivoit *Pierre le Grand* dans ses expéditions, & lui rendit de grands services dans la malheureuse affaire

du Pruth. Ce fut elle qui conseilla au Czar de tenter le visir par des présens, ce qui lui réussit. On ne peut cependant dissimuler qu'elle eut une inclination qui excita la jalousie du Czar. Celui qui en fut l'objet étoit un chambellan, originaire de France, nommé *Mans de la Croix*. Le czar *Pierre* le fit décapiter sous prétexte de quelque crime, & fit planter sa tête sur un pieu, au milieu de la place de Pétersbourg. Pour pouvoir montrer à loisir à son épouse le spectacle du cadavre de son amant, il lui fit traverser cette place dans tous les sens, & la conduisit même au pied de l'échafaud. *Catherine* eut assez d'adresse ou de fermeté pour retenir ses larmes... On a soupçonné cette princesse de n'avoir pas été favorable au *ezarowitz Alexis*, que son père fit mourir. Comme aîné & sorti d'un premier mariage, il excluait du trône les enfans de *Catherine*; c'est peut-être le seul motif qui lui ait attiré ce reproche peu fondé. Elle ne savoit point écrire; sa fille *Elisabeth* signoit pour elle; & son ignorance fut cause de quelques abus de pouvoir, commis par les agens de l'état, auxquels elle remettoit les rênes.

VIII. CATHERINE II, (Alexiewna) Impératrice de Russie, étoit fille du prince d'*Anhalt-Zerbst*, gouverneur de Stettin, dans la Poméranie Prussienne, & se nommoit dans sa jeunesse, *Sophie-Auguste d'Anhalt*. Elle ne prit celui d'*Alexiewna*, qu'en embrassant le rit grec, pour épouser son cousin-germain, *Charles-Frédéric*, duc de *Holstein-Gottorp*, que l'impératrice *Elisabeth* avoit appelé auprès d'elle, après l'avoir fait élire grand-duc de Russie, & désigné pour son

successeur. *Catherine*, dirigée par une mère ambitieuse, s'attacha à se faire des partisans, & à se créer dans l'état un parti indépendant de celui de son époux. Douée des grâces de son sexe, avec un esprit vaste & hardi, le goût des connoissances, l'amour extrême du travail & du plaisir, une ambition profonde, & ne redoutant rien pour arriver à son but, elle ne tarda pas à devenir puissante & redoutée. Vainement des intrigues galantes avec le chambellan *Solticoff*, le Polonois *Pontiatowski*, *Grégoire Orloff*, avoient-elles détruit tout accord entre elle & le grand-duc; en vain, l'impératrice *Elisabeth* lui avoit elle-même témoigné quelque mécontentement. *Catherine* attacha à sa suite, à son parti, le peuple par des pratiques de dévotion, les grands par son accueil séduisant, l'armée par ses largesses. A la mort d'*Elisabeth*, le grand-duc monta sur le trône sous le nom de *Pierre III*. Elle avoit à le redouter. Bientôt une rébellion couronnée du succès, lui ôta l'empire pour le donner à son épouse. Quelque temps après, la mort subite de ce souverain, privé de sa liberté, fit accuser celle-ci de l'avoir ordonnée; & ce qui sembla justifier à cet égard tous les soupçons, fut l'imprudente promesse faite par l'Empereur, à la comtesse de *Voronzoff*, de l'épouser, de répudier *Catherine*, & d'exclure du trône, son fils *Paul Petrowitz*. « L'empereur de Russie, écrivait alors le roi de Prusse, a été détrôné par son épouse; on s'y attendoit. Cette princesse a beaucoup d'esprit, & les mêmes inclinations que la défunte *Elisabeth*. Elle n'a aucune religion; mais elle contrefait la dévote. C'est le second tome de *Zénon*, de son épouse *Adriana*, & de *Marie de Médicis*. » En effet,

pour assurer son pouvoir, l'impératrice se montra très-populaire dans les premiers jours. On la vit donner ses mains à baiser à la multitude, mettre pied à terre en appercevant des *papes* ou prêtres Russes rassemblés à l'entrée du palais, & embrasser les principaux d'entr'eux. Elle se rendit plusieurs fois au sénat pour y entendre juger des procès. D'un autre côté, elle donna de l'argent aux soldats, & avança en grade un grand nombre d'officiers supérieurs, en accordant une gratification d'une demi-année de paye à tous les officiers subalternes. Ces moyens appaisèrent les murmures, & firent oublier peu à peu ceux dont elle s'étoit servi pour régner. *Catherine II* alla se faire sacrer à Moscou; & cette cérémonie se fit en 1762, avec la plus grande solennité dans la chapelle des Czars, en présence de l'armée & d'un peuple immense. — Sachant, suivant un historien, quitter les plaisirs pour passer aux travaux les plus sérieux, & s'occuper des soins les plus pénibles du gouvernement, elle assistoit aux délibérations du conseil, lisoit toutes les dépêches des ambassadeurs, dictoit ou minutoit de sa main, toutes les réponses qu'il falloit leur faire, ne chargeoit ses ministres que des détails, & en surveilloit encore l'exécution. Bientôt elle fonda des hopitaux, & fit mettre des vaisseaux sur le chantier. Voyant avec peine que la population de ses états n'étoit point proportionnée à leur vaste étendue, & que les terres les plus fertiles manquoient de bras, elle publia une déclaration, qui invita tous les étrangers à venir s'établir en Russie, en leur promettant le libre exercice de leur culte, la faculté de quitter leur nouvelle habitation quand ils le voudroient,

& d'emporter dans leur patrie les richesses qu'ils auroient acquises. Des Allemands, des Moraves vinrent des-lors augmenter le nombre de ses sujets. — *Cath. rine II* employa le premier acte de sa puissance à faire reconnoître *Biren*, duc de Courlande, au lieu de *Charles de Saxe*, fils du roi de Pologne *Auguste III*. Ce dernier fut forcé de donner l'investiture de cette souveraineté au spoliateur de son fils. La mort de ce roi en 1763, fournit à l'Impératrice l'occasion de déployer tout l'ascendant de sa politique; elle parvint à neutraliser les cours de Versailles & de Berlin, & à leur faire promettre qu'elles ne se mêleroit point de l'élection du nouveau souverain. Dès-lors, la diète de Wola fut vaincue, soit par ses insinuations, soit par la terreur de ses armes; & *Catherine* fit proclamer roi de Pologne son ancien favori *Poniatowski*, qui prit le nom de *Stanislas-Auguste*. Cette élection favorisoit le plan qu'elle conçut alors, de réunir à son empire une partie de ce royaume. Pour l'exécuter, elle fit tracer une ligne de démarcation, qui comprenoit une grande partie de la Pologne dans ses états, & elle demanda qu'on fixât les limites de la Russie, telles qu'elle venoit de les présenter. — Ces vues ambitieuses ne tardèrent pas à inquiéter l'empire Turc, pour la sûreté de ses possessions sur la mer Noire. Il leva l'étendard de la guerre avec 300 mille hommes en 1769. Ses efforts furent impuissans. Les Russes chassèrent douze mille Tartares de la nouvelle Servie, & se rendirent maîtres d'Azoph & de Tangarok. D'un côté, *Romanoff* gagna les fameuses batailles du Pruth & de Kagoul, où deux cent mille Ottomans périrent, & le prince *Ropnia* s'empara d'Is-

mail; de l'autre, les escadres Moscovites parurent pour la première fois dans l'Archipel Grec, & brûlèrent complètement la flotte Turque dans la baie de Tschesmé, le 6 juillet 1770. L'Impératrice fit célébrer l'éclat de tant de triomphes par des fêtes & des monumens. Quelque temps après, *Romanoff* ayant enfermé à Schumla l'armée du grand-Visir, les Turcs furent forcés de demander la paix. Elle fut signée en 1774. *Catherine* obtint par le traité, les places d'Azoph & de Tangarok, la libre navigation de la mer Noire, & l'indépendance de la Crimée. L'opposition des Turcs n'avoit point empêché le démembrement de la Pologne. Il s'opéra par *Catherine*, le roi de Prusse & l'Empereur; & on ne laissa plus à *Stanislas* qu'une partie de son territoire. Une diète assemblée en 1773, fit cession des droits des Polonois aux trois puissances, & régla entr'elles les conditions du partage. Le pays échu à la Russie est le plus vaste, & renferme deux millions d'hommes. — Au milieu de ses conquêtes, l'Impératrice songea à obtenir une autre sorte de gloire, & à devenir législatrice. Il n'étoit aucun pays en Europe, où les lois fussent plus incertaines, plus embrouillées qu'en Russie. Les tribunaux y jugeoient sans règle, & par conséquent sans équité. Le pouvoir des juges étoit arbitraire & sans bornes. Ils faisoient à leur seule volonté, donner la question, ou exiloient en Sibérie. *Catherine* s'occupa sérieusement de remédier à ces abus. Elle établit dans le ministère de la justice, diverses cours ou conseils spéciaux, qui, n'ayant à prononcer chacun que sur un seul genre d'affaires, suivirent dès-lors une jurisprudence plus uniforme.

& plus régulière. Elle augmenta le traitement des magistrats, pour les mettre à l'abri de la subornation, & leur en assura la moitié pour le temps de la vieillesse, où ils ne pourroient plus exercer leur emploi. « Toutes les provinces de la Russie, dit l'un de ses historiens, & même les nations barbares qui vivent dans les parties les plus reculées de ce vaste empire, eurent ordre d'envoyer des députés à Moscou, pour présenter leurs idées sur les lois qui leur étoient les plus propres. *Catherine* se rendit elle-même dans cette capitale. L'ouverture des États se fit avec une pompe extraordinaire. C'étoit un spectacle intéressant & nouveau, de voir les députés de peuples nombreux, si différens par leurs mœurs, leur costume, leur langage, étonnés de se trouver ensemble pour discuter leurs lois, eux qui n'avoient jamais su qu'obéir aux volontés arbitraires d'un maître, que souvent ils ne connoissoient pas. L'Impératrice s'étoit fait ménager dans la salle, une tribune, d'où sans être aperçue, elle pouvoit tout voir & tout entendre. On commença par lire les instructions traduites en langue russe, dont l'original écrit en françois, & presque tout entier de la main de *Catherine*, a été déposé dans la bibliothèque de l'académie de Pétersbourg. Les applaudissemens en interrompirent souvent la lecture. Les seuls députés des Samoyèdes osèrent rester sans marque d'admiration. L'un d'eux prit même la parole, & dit : *Nous sommes simples & justes. Nous faisons tranquillement paître nos rennes. Nous n'avons pas besoin d'un code nouveau ; mais faites pour les Russes, nos voisins, & pour les Gouverneurs que vous nous envoyez, des lois qui arrêtent leurs brigandages.* » D'autres

séances ne furent pas aussi tranquilles. On avoit parlé de donner la liberté aux paysans : ceux-ci commençoient à se rassembler ; on craignit des insurrections. Des députés laissent entrevoir des idées funestes au pouvoir absolu, l'Impératrice en frémit, & se hâta de dissoudre les États. Avant leur séparation, ils décernèrent le titre de *Grande* & de *Mère de la Patrie* à cette princesse. Celle-ci fit distribuer à chacun des députés, une médaille d'or destinée à transmettre à la postérité, le motif qui les avoit fait rassembler ; elle s'empressa d'adresser son nouveau code à la plupart des souverains, & le roi de Prusse répondit au comte de *Solms* : « *Sémiramis* commanda des armées ; *Elisabeth* d'Angleterre est comptée au nombre des grands politiques ; *Mario-Thérèse* d'Autriche a montré beaucoup d'intrépidité à son avènement au trône. Mais aucune femme n'avoit encore été législatrice. Cette gloire étoit réservée à l'Impératrice de Russie. » — Après ce travail important, *Catherine* en ordonna un autre non moins utile. Ce fut de faire voyager plusieurs savans dans l'intérieur de ses vastes états, à peine connus, pour en observer la position, les productions, les ressources. *Pallas* & *Falk* parcoururent les rives du Wolga, & parvinrent jusqu'à Casan ; *Gmelin* & *Guldensfledt* visitèrent les bords du Tanais, jusqu'au Boristhène, & toutes les contrées qui s'étendent depuis Astracan jusqu'aux frontières de la Perse. *Blaumayer* fut chargé de vérifier les découvertes déjà faites dans l'archipel du Nord, & d'en tenter de nouvelles ; *Valchen-Steetz* pénétra dans les gorges du Caucase ; *Billings* assisté de *Hall*, de *Befing*, & du fameux mécanicien *Edwards*, parcourut l'Océan oriental jusques aux côtes du

*Japon. Pallas*, dans son voyage, avoit recueilli beaucoup d'objets d'histoire naturelle, qui formoient un cabinet précieux; l'Impératrice en ordonna l'acquisition. — L'académie de Pétersbourg obtint de nouveaux privilèges; & celle des arts reçut un plus grand nombre d'élèves. L'inoculation fut adoptée en Russie; l'Impératrice fut la première à s'y soumettre, & à inviter le grand-duc à l'imiter. Une peste affreuse qui ravagea Moscou, qui y emporta cent mille habitans, & menaçoit de ravir le reste, fut arrêtée dans son invasion. A la même époque, l'un des plus beaux diamans de l'univers fut acquis par *Catherine*, d'un Grec, qui, après l'avoir apporté d'Isphan, l'avoit déposé à la banque d'Amsterdam. Elle le paya cent mille livres sterling, & assura en outre au vendeur une pension de quatre mille roubles. La fameuse statue de *Pierre I*, fut inaugurée; elle est du célèbre *Etienne Falconnet*. Un immense rocher brut, transporté avec les plus grands frais des marais de la Karélie à Pétersbourg, lui servit de piédestal. En même temps, l'Impératrice recevoit à sa cour, le roi de Suède, l'empereur *Joseph II*, le prince héréditaire de Prusse, le prince *Henri*, & leur donnoit des fêtes superbes; elle accueillit *Diderot*, & le faisoit asseoir à côté d'elle. Des banques publiques étoient ouvertes à Pétersbourg, pour les nobles & les marchands; & à Tobolsk, pour donner plus d'activité au commerce de la Sibérie. Elle n'épargnoit rien pour la splendeur de la manufacture d'acier de Toula, dont les ouvrages rivalisent de perfection avec ceux d'Angleterre. Elle favorisoit les tanneries, les fabriques de fil d'or & d'argent, les fonderies de caractères d'imprimerie. Elle faisoit plan-

ter le mûrier dans l'Ukraine & y naturalisoit le ver à soie. Pour bannir l'oisiveté, elle établissoit en 1782, des courtiers à qui peuvent s'adresser tous les jours, à une heure indiquée, tous ceux qui demandent de l'occupation ou des ouvriers, & une maison de travail à Pétersbourg, pour y renfermer les paresseux & les mendians valides. *Catherine* fit plus; elle affranchit ceux qui se livreroient au négoce de la capitation & de tirer au sort pour le recrutement de la marine & de l'armée. Elle calma les Tartares Baschkirs qui s'étoient révoltés, & menaçoient de quitter son empire, comme avoient fait les Tourgouts, qui, pour éviter les vexations des gouverneurs Russes, étoient allés se réfugier en Chine. Voyez OUBACHÉ. Elle accorda de grands secours pour rétablir la ville de Twer, presque entièrement consumée dans un incendie; elle fonda en 1778, celle de Cherson, sur les bords du Niéper, au-dessus de l'embouchure du Bogh; on y voyoit peu de temps après, plus de quarante mille habitans, & il sortoit de ses chantiers, des vaisseaux marchands & de guerre, qui devinrent l'effroi des Ottomans. — Le commerce dans la mer Caspienne, & avec la Perse, fut favorisé. Malgré les obstacles du kan *Mahmed*, les navires Russes allèrent échanger leur fer, leur acier, leurs fourrures contre la soie & le coton du Guilan, les tapis de Perse, le schamaï & le lorfan, poissons excellens, & les chiens de mer dont les Moscovites vendent la peau aux Anglois, & dont ils emploient la graisse à faire du savon. Le commerce avec la Chine, ne reçut pas de moindres encouragemens. En 1653, des Sibériens & des Boukares avoient formé des caravanes, qui, traversant la Tartarie

Chinoise, alloient trafiquer jusqu'à Pékin. Elles y portoiert des fourrures, pour recevoir en échange de l'or, des pierreries, du thé & des porcelaines; mais ce négoce avoit été interrompu. *Catherine* le ranima. Elle écrivit à l'empereur de la Chine, qui consentit à faire de la petite ville de Kiachta, le rendez-vous des marchands Russes & Chinois. Pour faciliter cette communication, l'Impératrice fit partir pour Pékin plusieurs jeunes gens chargés d'étudier la langue & les usages de la Chine. Les établissemens de la Russie dans plusieurs isles de l'Archipel du Nord, la rapprochoient aussi du Japon; *Catherine* conçut le dessein d'ouvrir une branche de commerce avec cet empire; & elle accueillit un jeune Japonois, jeté par la tempête sur l'isle de Cuivre, qui lui fut amené à Pétersbourg par le docteur *Laxmann*, & à qui elle donna des maîtres de langues russe & tartare, pour qu'il pût servir d'interprète aux deux nations. D'un autre côté, elle s'empresça de secourir l'Empereur, qui desiroit la libre navigation de l'Écaut, & de favoriser les voyages faits dans les mers du Nord, pour y tenter le passage aux Indes. Enfin, un immense canal fut commencé par ses ordres, pour ouvrir une communication intérieure aux vastes contrées finies entre la Baltique & la mer Caspienne. — L'instruction de ses sujets, ne fut pas moins l'objet des soins de *Catherine*. Une commission d'enseignement fut établie: non-seulement toutes les villes eurent des maisons d'éducation, mais les campagnes obtinrent des écoles normales, sur le plan de celles d'Allemagne; & celle des cinq cents demoiselles Russes, fondée dans le fauxbourg de Saint-Alexandre-Newski, reçut un re-

venu fixe & annuel. La maison des cadets de terre lui dut son extension. Sept cents jeunes Russes y reçoivent tous les principes de l'art militaire, & ne peuvent quitter l'établissement que leur instruction ne soit terminée & complète. Elle dure quinze ans; & chaque élève coûte à l'état quatre mille quatre cent-dix roubles. Aucun d'eux ne peut recevoir le moindre présent de sa famille; en sorte que le fils de l'homme le plus riche, & celui de l'homme le plus pauvre, n'ont ni plus d'argent, ni plus de luxe. *Catherine* établit encore: 1.<sup>o</sup> une maison pour six cents cadets de la marine, qui font chaque année une campagne sur la mer Baltique, & sont sous la direction spéciale d'un amiral; 2.<sup>o</sup> une autre pour quatre cent soixante jeunes Russes destinés au génie ou à l'artillerie; 3.<sup>o</sup> une autre, pour deux cents élèves Grecs, Albaniens, Italiens ou Moscovites, auxquels on apprend la plupart des langues étrangères, & qui après leurs cours, entrent dans le militaire, ou deviennent interprètes au service de Russie; 4.<sup>o</sup> trois écoles de médecine & de chirurgie, une école-pratique d'accouchemens, une autre de clinique; 5.<sup>o</sup> une école de mines, pour soixante élèves instruits aux frais du gouvernement; 6.<sup>o</sup> une autre pour l'étude des beaux-arts; 7.<sup>o</sup> une autre spécialement consacrée à l'art théâtral, dans laquelle on apprend la danse, la musique & la déclamation; 8.<sup>o</sup> enfin, une école de navigation, où soixante-cinq élèves apprennent l'hydrographie, l'astronomie, l'architecture navale & la langue Angloise. L'Impératrice, sachant que les peuples de la Russie-Blanche montroient beaucoup d'attachement pour les Jésuites, fonda un séminaire pour cet ordre éteint,



& demanda que la cour de Rome le rétablît dans ses états. Elle espérait que tous les Jésuites Européens viendroient s'y réfugier, & y apporter leurs richesses & leurs lumières. Pour créer le courage & les actions utiles à la patrie, elle institua divers ordres de chevalerie; celui de *Saint-George*, en faveur des généraux qui, commandant une armée en chef, auroient gagné une bataille; celui de *Saint-Wolodimir*, pour ceux qui auroient bien servi l'état dans quelque emploi civil. — Au milieu de ces nombreux détails d'un gouvernement immense, *Catherine* pacifia l'Autriche & la Prusse, qui avoient déjà tiré l'épée pour l'électorat de Bavière. Dans la guerre entre les Etats-Unis, la France & l'Angleterre, elle conçut & exécuta le plan de mettre les autres états à l'abri des atteintes hostiles & de faire respecter leurs pavillons, par une confédération de la Russie, du Danemarck, de la Suède, de la Prusse, de l'Autriche & du Portugal. On appella cette confédération la *Neutralité armée*. Les Hollandais ayant hésité à s'y réunir, l'Angleterre leur déclara la guerre; mais la médiation de l'Impératrice la termina. — C'est alors qu'elle voulut exécuter le projet favori, qui depuis long-temps occupoit son imagination; c'étoit de chasser le Turc de l'Europe, de le repousser en Asie, & de se faire couronner Impératrice d'Orient à Constantinople. *Joseph II* devoit entrer dans son plan; elle le pria de venir en conférer avec elle soit à Mohilow, ville de Lithuanie, où elle arriva le 30 mai 1780, soit à Moscow, où l'empereur fut reçu avec une extrême magnificence. Dans leurs entretiens, l'attaque des Ottomans fut concertée, ainsi que le partage de leurs dépouilles.

*Catherine* commença en 1783 à déposséder *Sahim-Ghérai*, kan de la Crimée, & à s'emparer de cette longue péninsule, de l'île de Taman & de tout le Kuban. Elle restitua alors à ces contrées leurs anciens noms; la Crimée reprit celui de Tauride; le Kuban, celui du département du Caucase. Trente mille Tartares périrent dans cette conquête; soixante mille Zaporaviens furent enlevés à leur pays, conduits sur les côtes de la mer d'Azoph & de la mer Noire, où cette colonie fournit aujourd'hui des matelots aux escadres Russes dans ces mers. — Bientôt la Souveraine voulut visiter ces immenses contrées. Elle partit de Pétersbourg le 18 janvier 1787, avec une suite brillante & nombreuse; ses traîneaux alloient la nuit comme le jour. De distancé en distancé on avoit eu ordre d'allumer de grands feux pour marquer son passage. Toutes les maisons où elle s'arrêta furent réparées ou bâties exprès pour la recevoir, & meublées à neuf. A la fin de chaque repas, on faisoit don de tout le linge aux propriétaires de ces maisons. Après un mois de route rapide, l'Impératrice arriva à Kioeff, où les princes & nobles Polonois vinrent l'accueillir. Des rochers génoient la navigation du Niéper, on les brisa, & le fleuve reçut cinquante galères magnifiquement préparées pour porter *Catherine* & sa suite. A Kaniéff, le roi de Pologne, voyageant sous son ancien nom de *Poniatowski*, vint à sa rencontre, & se retira satisfait de l'avoir vue, & d'avoir été décoré par elle de l'ordre de *Saint-André*. Quelques jours après, l'empereur *Joseph II* la rejoignit à Kaïdek, & l'accompagna dans une grande partie de son voyage. Arrivée à Cherson, *Catherine* reçut

les hommages de ses sujets sur un trône qui coûtoit quatorze mille roubles. Là, elle vit lancer à l'eau un vaisseau de soixante-six canons & une frégate de quarante. En parcourant l'enceinte de la ville, on lui fit lire sur l'une des portes, cette inscription : « *C'est ici qu'il faut passer pour aller à Byzance.* » A Butchiserai, elle logea dans le palais du kan des Tartares ; & y jouit du spectacle d'une montagne si prodigieusement illuminée qu'elle parut tout en feu. Conduite à Pultawa, on lui présenta l'image de la fameuse bataille dont ce lieu avoit été le théâtre, entre le czar *Pierre I* & *Charles XII*, roi de Suède. Lorsqu'on lui fit remarquer la faute que firent les Suédois : « voilà donc, s'écria-t-elle, à quoi tiennent les destinées des empires ; sans cette faute, nous ne serions pas ici. » — Au retour de *Catherine*, la guerre ne tarda pas à être déclarée à la Porte. *Potemkin* fut mis en 1787 à la tête de l'armée Russe ; l'amiral *Krusz* eut le commandement de la flotte. Le premier combat se donna près d'Oczacow, & les Turcs y furent vaincus ; quelques jours après, le prince de *Nassau-Siegen* attaqua leur flotte dans le Liman, en brûla trois vaisseaux & en prit plusieurs autres. Tandis que le général *Tamara* s'emparoit de la Georgie, que *Cobourg* prenoit la ville de Choczyn, & *Potemkin* celle d'Oczacow, dont il fit massacrer les nombreux habitans ; *Kamenskoï* brûloit Galatza, la plus commerçante cité de la Moldavie, celle de Bender se rendoit à discrétion ; le prince *Gallitzin* triomphoit à Matzin, & *Souwaroff*, après avoir gagné la bataille de Foksan, donnoit l'assaut à la ville d'Ismaïl, & fouilloit ses lauriers en faisant passer trente mille Turcs

au fil de l'épée. C'est en apprenant tant de succès, que *Catherine*, concevant l'orgueil de réaliser bientôt le projet de porter sous un climat plus heureux le siège de son empire, dit ironiquement à *Witworth*, ambassadeur d'Angleterre : « Puisque M. *Pitt* veut me chasser de Pétersbourg, j'espère qu'il me permettra de me retirer à Constantinople. Cette espérance fut déçue : la politique des autres cours de l'Europe vint y mettre obstacle, & l'Impératrice fut forcée par elles à conclure la paix avec les Turcs, par le traité fait à Yassy, en 1792. Les articles fixèrent les limites de la Russie au Niefter, confirmèrent les droits des principales villes de la Moldavie & de la Valachie, & assurèrent la tranquillité du département du Caucase. — A peine cette paix fut-elle signée, que *Catherine* ne pouvant pardonner à la Pologne ni les actes de la diète de 1788 qui avoit abrogé la constitution qu'elle avoit dictée, ni celle établie à Varsovie le 3 mai 1791, lui déclara la guerre, & détermina le partage définitif de son territoire. La diète reçut cette déclaration avec courage, & ordonna les préparatifs de défense ; mais les Polonois ne furent jamais réunir leurs forces, & malgré les talens de *Taddée Kosciusko*, ils furent bientôt pressés & subjugués par les armées Russes. Les plaines de la Pologne, & la capitale elle-même, devinrent alors les tristes théâtres du pillage & de la plus sanglante désolation. Aussitôt la Russie & la Prusse partagèrent sans obstacle les restes de l'ancien royaume des *Casimirs* & des *Jagellons*. L'Impératrice y réunit quelque temps après la Courlande, la Sémigalle & le cercle de Pilten qui, par acte du 18 mars 1795, se

soumirent à elle. — *Catherine* tourna dès-lors toutes ses pensées à faire renaitre la monarchie en France, & à empêcher les principes de la révolution de cette contrée de pénétrer dans ses états. L'ambassadeur *Séjour* eut ordre de quitter Pétersbourg ; & elle lui dit lorsqu'il prit congé d'elle : « Je suis fâché de votre éloignement ; mais je suis aristocrate, car il faut faire mon métier. » *Catherine* défendit jusqu'à l'introduction des marchandises & des vins de France, & joignit à la flotte Angloise douze vaisseaux de ligne & huit frégates. Elle venoit de promettre à la coalition une armée de quatre-vingt mille hommes, lorsque le 17 novembre 1796, à dix heures du soir, elle succomba à une violente attaque d'apoplexie. Elle fut inhumée avec la plus grande solennité. Pour cette cérémonie, *Paul I* son successeur, fit sortir le cercueil de *Pierre III*, de l'église, où depuis trente-cinq ans il étoit déposé. On plaça au-dessus la couronne impériale, & il fut mis sur un lit de parade, à côté de celui de l'Impératrice auquel il fut attaché par une guirlande portant cette inscription : *Divisés pendant leur vie, unis à leur mort.* — Sans aimer le gouvernement monarchique ni moderne de la France, *Catherine* en préféroit les écrivains à ceux de toutes les autres nations. Elle entretenit une correspondance suivie avec *Voltaire* & *D'Alembert*. Elle fit offrir à ce dernier, vingt-quatre mille livres de pension, pour venir achever l'*Encyclopédie* dans ses états, & y surveiller l'éducation du grand duc. *D'Alembert* ne voulut point quitter sa patrie, & eut la modération de refuser des offres aussi généreuses. L'Im-

pératrice n'en acheta pas moins sa bibliothèque. Instruite que *Diderot* vouloit vendre la sienne, pour en faire la dot d'une fille unique, elle la fit acquérir, en laissa la jouissance au philosophe, & y réunit un traitement de bibliothécaire. Peu de temps après la mort de *Voltaire*, elle fit demander ses livres à *Mad. Denis*, sa nièce ; & lorsqu'elle les eut obtenu, elle écrivit à celle-ci : « Les ames sensibles ne verront jamais cette bibliothèque, sans se souvenir que votre oncle fut inspirer aux humains cette bienveillance universelle que tous les écrits, même ceux de pur agrément respirent, parce que son ame en étoit profondément pénétrée. Personne avant lui n'écrivoit comme lui : à la race future, il servira d'exemple & d'écueil. » L'enveloppe portoit ces mots : « A *Madame Denis*, nièce d'un grand homme qui m'aimoit beaucoup. » Pour remercier le célèbre chirurgien *Morand*, de l'envoi qu'il lui avoit fait de diverses pièces d'anatomie, *Catherine* lui adressa son portrait avec une riche collection de médailles d'or & d'argent frappées en Russie. Ses maximes favorites étoient celles-ci : « Il faut être constant dans ses projets : il vaut mieux mal faire, que changer de résolution : il n'y a que les fots qui soient indécis » *J. Castéra* qui a publié, l'an 8, à Paris, une Histoire de cette Impératrice, en 4 vol. in-12, où l'élégance du style est réunie à l'intérêt des faits, en a tracé le portrait suivant : « *Catherine* avoit été belle dans sa jeunesse, & elle conservoit dans les derniers temps de sa vie, de la grâce & de la majesté. Elle étoit d'une taille médiocre ; mais bien proportionnée, & comme elle portoit la tête fort élevée,

Devée, elle paroïssoit presque grande. Son front étoit ouvert, son nez un peu aquilin, sa bouche agréable & son menton un peu long, mais point difforme; ses cheveux étoient châtain-brun; ses sourcils noirs & bien garnis. Ses yeux bleus avoient une douceur souvent affectée, & plus souvent encore remplacée par de la fierté. Sa physionomie ne manquoit pas d'expression; mais cette expression monroit peu ce qui se passoit dans l'ame de *Catherine*; ou plutôt elle ne lui servoit qu'à le mieux déguiser. *Catherine* étoit ordinairement vêtue à la manière russe. Elle portoit une robe verte, assez courte, qui formoit par-devant une espèce de veste, & dont les manches étroites descendoient jusqu'au poignet. Ses cheveux légèrement poudrés, flottoient sur ses épaules, & étoient surmontés d'un petit bonnet couvert de diamans. Dans les dernières années de sa vie, elle mettoit beaucoup de rouge; car elle avoit encore des prétentions à ne pas laisser paroître sur son visage les empreintes du temps, & ce n'étoit peut-être qu'à cause de ces prétentions, qu'elle vivoit avec beaucoup de sobriété. Elle ne faisoit qu'un léger déjeuner, mangeoit modérément à dîner, & ne soupoit jamais. Les jours de cérémonie, cette princesse réunissoit sur sa personne & dans sa cour, tout ce que l'élégance Européenne peut ajouter d'éclat à la pompe Asiatique. Alors ses cheveux & sa robe étoient couverts de pierreries, & sa tête étoit parée d'une couronne de diamans d'un prix inestimable. » Cette femme extraordinaire eut l'ambition de réunir tous les genres de gloire; & elle ne négligea pas celle d'auteur. On lui doit plusieurs

*Chappe*, dont les réflexions insérées dans son *Voyage en Sibirie*, lui firent beaucoup de peine. II. *Sa Correspondance avec Voltaire* & d'autres savans. III. *Bibliothèque d'Histoire & de Morale*. Elle fut publiée pour servir à l'instruction des grands ducs *Alexandre & Constantin* ses petits fils, & renferme des Contes moraux & un bon Abrégé de l'Histoire de Russie. IV. *Théâtre de l'Hermitage*, 2 vol. in-8.° On y trouve des proverbes traduits de la langue russe & de petites pièces Françaises représentées sur le théâtre de l'Hermitage. Ce sont de simples canevas dramatiques plutôt que des pièces. Quiconque veut connoître plus particulièrement *Catherine*, peut consulter sa Vie, par *Castéra*; les Œuvres posthumes de *Rhullières*; l'Histoire de l'empire de Russie, traduite de l'anglois de *Tooke*, 6 vol. in-8.° Paris, *Crapelet*, 1801; la Vie de *Pierre III*, &c.—*Voy. PIERRE III, OUBAGHÉ, ROMANZOFF, POTEMKIN, SOUWAROFF, STANISLAS-AUGUSTE.*

IX. CATHERINE DE BOURBON, princesse de Navarre, duchesse de Bar, étoit fille d'*Antoine de Bourbon* & de *Jeanne d'Albret*, & sœur de *Henri IV*. Elle naquit à Paris le 7 février 1558. Son frère, devenu roi de France, la maria en 1599 avec *Henri de Lorraine*, duc de Bar. Elle eut assez de peine à consentir à ce mariage, formé par la politique; car elle avoit depuis long-temps une forte inclination pour le comte de *Soissons*. Aussi quand on voulut lui persuader que le duc de Bar, prince souverain, étoit plus digne d'elle: *Oui*, répondit-elle par un quolibet, *mais je n'y trouve pas mon compte*. *Voy.* l'article *CAÏRT*, *Elié* persista dans le Proj

testantisme, quoique son frère se fût fait Catholique. Lorsque les Huguenots du Poitou & de la Saintonge envoyèrent à *Henri IV*, peu de temps après sa conversion, des députés pour lui faire quelques demandes qui intéressoient leur secte : « *Adressez-vous à ma sœur, leur dit le roi, car votre état est tombé en quenouille.* » *Catherine* mourut sans enfans, à Nanci, le 13 février 1604, à 46 ans. C'étoit une princesse d'une vertu distinguée, d'un mérite supérieur, & qui, comme *Henri IV*, avoit la répartie vive, juste & prompte. Elle avoit eu dans sa cuisine *Fouquet de la Varenne*, qui de cuisinier de la sœur étoit devenu le messager des plaisirs du frère. Il fit en peu de temps une telle fortune auprès de *Henri IV*, que *Catherine* lui dit : *Je vois bien que tu as plus gagné à porter les poëtes de mon frère, qu'à figurer les miens.* Mlle de la Force a composé sur cette princesse un roman historique dont le fond est vrai. Une de ses aïeules, *CATHERINE de Foix*, fut femme de *Jean d'Albret* roi de Navarre, auquel *Ferdinand* enleva ce royaume en 1512. Cette princesse étoit très-courageuse. Elle disoit au roi son mari : *Dom JEAN, si nous fussions nés, vous Catherine & moi Dom Jean, nous n'aurions jamais perdu la Navarre.* Elle mourut la même année que le roi son époux, en 1516.

**X. CATHERINE DE LORRAINE**, fille de *Charles* duc de *Moyenne*, & nièce du *Balafré*, avoit épousé en 1599 *Charles de Gonzague*, duc de *Nevers* & depuis duc de *Mantoue*. Elle mourut le 8 mars 1618, âgée de 33 ans. *Henri IV* avoit tenté vainement de lui inspirer de l'amour. « *C'étoit une princesse de très-grande vertu,*

*dit l'auteur du Grand ALEXANDRE, qui honoroit fort la personne du Roi, mais qui faisoit peu de cas de sa passion.* » *Henri* prit occasion de la cérémonie du baptême des princes ses fils, pour l'arrêter à la cour. Il chercha inutilement les moyens de s'en faire écouter. La duchesse, renfermée dans les bornes du respect, évita constamment tout ce qui eût pu donner prise sur elle ; & dès le lendemain de la cérémonie du baptême, elle parut avec le duc de *Nevers* son mari, sans quasi dire adieu, & ne voulut plus revenir à la cour. Elle suivit son mari à son ambassade de Rome. Étant allée saluer la reine à son retour, le roi qui s'y trouva, pour se venger de son indifférence, dit assez haut, qu'elle étoit extrêmement changée. Ce n'est pas le meilleur mot de *Henri IV*.

**XI. CATHERINE, Voyez BORE. — PARR, &c.**

**CATHERINOT**, ( *Nicolas* ) avocat, né au château de *Lusson*, près *Bourges*, en 1628, plaïda dans cette ville, & y mourut en 1688 à 60 ans. Il a fait un grand nombre d'*Opuscules*, qui concernent le *Berry*. Quelques curieux les ont réunis, & ces recueils sont rares, quand ils sont complets ; la plupart sont in-4.<sup>o</sup> Cependant il y en a d'in-12 & d'in-8.<sup>o</sup> Voyez la *Méthode de l'abbé Lenglet*, T. XIII, pag. 99 & 100. Cet auteur ne fait pas grand cas de *Catherinot*. *Valois* disoit de lui, qu'il étoit honnête - homme & qu'il aimoit les savans ; mais qu'il étoit un savant du plus bas étage. Dans toutes ses paperasses il n'y a guères que du fatras, & il étoit très-digne, suivant un homme d'esprit, des armoiries de *Bourges*.

CATILINA, (Lucius) d'une des premières familles patriciennes de Rome, dérobé par son argent & ses amis au dernier supplice, qu'il méritoit pour avoir été accusé publiquement d'un inceste avec une Vestale, & pour avoir assassiné son propre frère, (Voyez SYLLA,) avait été successivement questeur, lieutenant-général & préteur, sans que son caractère eût changé. S'étant depuis présenté deux fois inutilement pour le consulat, & ayant eu Cicéron pour concurrent, il entreprit de le faire assassiner. Il y avait déjà long-temps qu'il tramait sourdement de détruire Rome par le fer & par le feu. Plusieurs jeunes-gens de la première naissance, réduits comme lui à la misère par leurs débauches, s'étant rendus ses complices, il leur fit boire, dit-on, du sang humain pour gage de leur union. Le jour avait été fixé au premier janvier. Un contre-temps obligea de remettre le projet au cinq de février. Dans cet intervalle Cicéron, averti par Fulvia, maîtresse d'un des conjurés, découvrit le complot de Catilina, qui, accusé en plein sénat, dit en frémissant, qu'il souffrirait sous les ruines de Rome l'embrasement où on le précipitoit. — Peu effrayé de ses menaces, Cicéron veilla à la sûreté de la république. On intercepta les lettres des principaux conjurés, & l'on en fit exécuter cinq. Catilina veut en vain se justifier, en rappelant son illustre origine, les services de ses ancêtres : voyant tous les esprits décidés contre lui, il quitta Rome, passa en Etrurie, à la tête de quelques légions mal armées, prêt à tout entreprendre ou à périr. Antoine, collègue de Cicéron, fit marcher Pétrius, son

lieutenant, contre le conspirateur. Catilina se battit en désespéré, toujours au premier rang. Il fut vaincu, & se fit tuer, pour ne point survivre à la ruine de ses affaires, l'an 62 avant J. C. Ainsi périt cet homme, à qui les plus noirs attentats ne coûtoient rien. Aussi hardi qu'habile, aussi ambitieux que politique; aussi capable de former de pernicieux desseins, que de les conduire; scélérat malgré ses remords, avide tout à la fois & prodigue. S'il eût été employé au service de sa patrie son activité, sa vigilance, sa valeur, son éloquence, c'eût été un héros. Tel qu'il vécut, & tel qu'il mourut, se fut un brigand, un peu moins obscur, mais non moins méchant que ceux qui périrent à un gibet. Voy. l'excellente Histoire de cette conjuration par Salluste. On peut y ajouter ce portrait de Catilina par Cicéron, dans sa belle Oraison pour Célius. « Catilina savoit présenter l'apparence des plus grandes vertus, sans en avoir la réalité. Lié avec une foule de scélérats, il affectoit d'être voué aux plus gens de bien. Ardent pour les plaisirs, sans être incapable d'application & de travail, il fut allier les excès de la volupté avec les fatigues de la guerre. Quel homme fut plus avide dans ses rapines, & plus prodigue dans ses largesses ? Mais ce qui tenoit en lui du prodige, c'étoit son talent pour se faire des amis, pour se les conserver par des soins attentifs, partageant avec eux tout ce qu'il avoit, les aidant de sa bourse, de son crédit, de ses peines, de ses crimes même s'il le falloit, & de son audace. C'étoit la flexibilité de son caractère qui prenoit toutes les formes, qui se plioit & se prêtoit à toutes les circonstances ; sérieux avec les

esprits austères & sombres ; gai avec les personnes enjouées, grave avec les vieillards , careffant avec la jeunesse , audacieux avec les scélérats , dissolu avec les débauchés. »

CATILLUS , ( Mythol. ) fils d'*Amphiaräus*, & frère de *Tiburtus*, bâtit en l'honneur de ce dernier, qu'il avoit eu le malheur de voir périr, la ville de Tibur.

I. CATINAT, (Nicolas) né à Paris le premier septembre 1637, du doyen des conseillers au parlement, commença par plaider, perdit une cause juste, & quitta le barreau pour les armes. Il servit d'abord dans la cavalerie, & ne laissa échapper aucune occasion de se distinguer. En 1667, il fit, aux yeux de *Louis XIV*, à l'attaque de la contr'escarpe de Lille, une action de tête & de courage, qui lui valut une lieutenance dans le régiment des Gardes. Elevé successivement aux premières dignités de la guerre, il se signala à *Maffricht*, à *Befançon*, à *Senef*, à *Cambrai*, à *Valenciennes*, à *Saint-Omer*, à *Gand* & à *Ypres*. Le grand *Condé* avoit su apprécier son mérite, & lui avoit écrit après la bataille de *Senef*, où *Catinat* avoit été blessé : *Personne ne prend plus de part que moi à votre blessure ; il y a si peu de gens comme vous, que l'on perd trop quand on les perd.* Lieutenant-général en 1688, il battit le duc de *Savoie* à *Staffarde* & à la *Marsaille*, se rendit maître de toute la *Savoie* & d'une partie du *Piémont*. La difficulté du local rendoit ses succès plus difficiles. Il encouragea ses troupes, en donnant l'exemple, de soutenir toutes les fatigues. « On le voyoit, disent les *Mémoires* du temps, gravissant les montagnes à pied, & glissant sur le cul,

comme le soldat dans les descentes. » *Catinat* ne fut ni moins actif, ni moins valeureux en *Flandres* ; il assiégea & prit *Ath*, en 1697. Il étoit maréchal de France depuis 1693, & le roi lisant la liste des maréchaux dans son cabinet, s'écria, à son nom : *C'est bien la Vertu couronnée !* La guerre s'étant rallumée en 1701, il fut mis en Italie à la tête de l'armée Française contre le prince *Eugène*, qui commandoit celle de l'empereur. La cour, au commencement de cette guerre, étoit indécise sur le choix de ses généraux, & balançoit entre *Catinat*, *Vendôme* & *Villeroi*. On en parla dans le conseil de l'empereur. *Si c'est Villeroi qui commande*, dit *EUGÈNE*, *je-le battraï ; si c'est Vendôme, nous nous battons ; si c'est Catinat, je serai battu.* Le mauvais état de l'armée, le défaut d'argent pour la faire subsister, le peu d'intelligence entre lui & le duc de *Savoie*, dont il soupçonnoit la droiture, l'empêchèrent d'accomplir cette prédiction du prince *Eugène*. Il fut blessé à l'affaire de *Chiari*, & obligé de reculer jusques derrière l'*Oglia*. Cette retraite, occasionnée par la défense que lui avoit faite la cour, de s'opposer au passage du prince *Eugène*, fut cause de ses fautes & de sa disgrâce. *Catinat*, malgré ses victoires & ses négociations, fut obligé de servir sous *Villeroi* ; & le dernier élève de *Turenne* & de *Condé*, n'agit plus qu'en second. Il souffrit cette injustice en homme supérieur à sa fortune. *Je tâche d'oublier ma disgrâce*, mandoit-il à ses amis, *pour avoir l'esprit plus libre dans l'exécution des ordres du Maréchal de Villeroi. Je me mettrai jusqu'au cou pour l'aider. Les méchants seroient outrés, s'ils savoient jusqu'où va mon intérieur à ce sujet.* Le roi

le nomma, en 1705, pour être chevalier de ses ordres; mais il refusa. Sa famille s'en plaignit amèrement à lui. *Eh bien*, dit-il à ses parens, *effacez-moi de votre généalogie !... Il n'augmentoît que le moins qu'il pouvoit la foule des courtisans. Louis XIV* lui ayant demandé pourquoi on ne le voyoit jamais à Marli, & si quelque affaire l'en empêchoit? *Aucune*, répondit le maréchal, *mais la cour est très-nombreuse, & j'en use ainsi, pour laisser aux autres la liberté de vous faire leur cour. La simplicité de son extérieur répondoit à son indifférence pour les honneurs. Ses jaloux disoient, en lui supposant un orgueil raffiné, dont il n'étoit pas capable : « Cet habit de drap uni, dont le Maréchal est toujours vêtu, est la manière la plus sûre de se faire remarquer. » Mais Catinat répondoit à cette insinuation maligne, en paroissant avec des habits magnifiques dans les cérémonies d'éclat. Il mourut en philosophe, ainsi qu'il avoit vécu, dans sa terre de Saint-Gratien, le 25 février 1712, âgé de 74 ans, n'ayant jamais voulu se marier. La postérité masculine de son frère aîné, a fini en 1745, par la mort de son fils, conseiller au parlement. Le maréchal de Catinat s'étoit élevé par degrés, sans cabale & sans intrigue. Philosophe au milieu de la grandeur & de la guerre, libre de tous préjugés, & n'affectant point de les mépriser, ignorant la galanterie & le métier de courtisan, ennemi de l'intrigue & du faste, & se bornant à cultiver l'amitié. L'auteur du *Siècle de Louis XIV*, à qui l'on doit ce portrait, dit, qu'il eût été bon *Ministre*, bon *Chancelier*, comme bon *Général*; & c'est ce que le duc de la Feuillade avoit dit à*

*Louis XIV*, en lui parlant de Catinat. Il avoit dans l'esprit une application & une activité, qui le rendoient capable de tout, sans qu'il parût se mêler de rien. Son sang froid ne se démentoit jamais. Il lui échappa, dans la malheureuse affaire de Chiari, un mot digne des plus grands hommes de l'antiquité. Après une charge infructueuse, il rallioit encore les troupes. Un officier lui dit : *Où voulez-vous que nous allions ? à la mort ? — Il est vrai*, répond Catinat, *la Mort est devant nous, mais la Honte est derrière. Les soldats l'appeloient LE PÈRE LA PENSÉE. Quelques anecdotes feront connoître la trempe de son ame. Catinat* reçut le bâton de Maréchal de France en Piémont. Le gentilhomme qui le lui apportoit, étant tombé malade en chemin, en chargea un courrier, qui eut, pour sa récompense, un billet de mille écus. Celui qui étoit chargé de le payer à Paris, écrivit au nouveau maréchal, que le gentilhomme prétendoit que c'étoit à lui que devoit revenir cette gratification : *Qu'on donne mille écus à chacun des deux*, répondit Catinat, qui n'étoit pas riche. Catinat se rendit ensuite à la cour, pour rendre compte de ce qu'il avoit fait dans le Piémont, & pour concerter le plan de la campagne suivante. Après qu'il eut épuisé tout ce qu'il avoit à dire sur les opérations militaires, *Louis XIV* lui dit : *C'est assez parler de mes affaires; comment sont les vôtres ? — Fort bien*, *SIRE*, *grâces aux bontés de Votre Majesté*, répondit le maréchal, malgré la médiocrité de sa fortune. — *Voilà*, dit le Roi, *en se tournant vers ses courtisans, le seul homme de mon royaume, qui m'ait tenu ce langage. Des que Catinat avoit eu le com-*



mandement des armées, son premier acte avoit été de refuser ce que les généraux appellent le traitement du pays. Il tallut un ordre du roi, pour qu'il l'acceptât dans la suite. *Catinat*, né pauvre & faisant les sacrifices d'un homme riche, ne pouvoit trouver, dans son économie, un supplément à la modicité de son revenu. Aussi, à la fin d'une campagne, pria-t-il avec confiance le ministre, de lui continuer une gratification de deux mille écus, qui, les autres années étoient de commodité, mais celle-ci de nécessité. Aussi humain que désintéressé, il ne fit, dans ses opérations militaires, que le mal qu'il ne pouvoit s'empêcher de faire. Après la prise de Philisbourg, en 1688, il ailla mettre à contribution le pays de Juliers & de Limbourg. *Faites de rudes exécutions*, lui écrivoit le barbare *Louvois*; *pillez, massacrez, brûlez, brûlez bien le pays*. *Catinat* fut allier dans cette occasion, le service de l'état avec les lois sacrées de l'humanité. Voici les propres paroles de ses ordres: « Si par l'opiniâtreté des habitans, le feu devient le seul moyen de les soumettre, qu'on ait grand soin de n'enflammer qu'une maison séparée de chaque village, afin que le feu ne puisse se communiquer. » Mais les contributions, grâce à ses soins, furent levées sans incendies & sans ravages. « La province de Juliers, écrivoit alors le gazetier de Hollande, a eu le bonheur que les troupes fussent commandées par ce général; si c'eût été tout autre, tout le pays auroit été brûlé. » Son sang froid, au milieu des agitations de la guerre, étoit aussi admirable que sa constante équité. *Pal-prat* rapporte, dans la préface de ses Comédies, que

quelques jours après la bataille de la Marfaille, un soir qu'il soupoit à la tente du maréchal de *Catinat*, on parla des différentes qualités des généraux. Le poëte, faisant allusion au héros qui étoit présent, dit: *J'en connois un si simple, que, sortant de gagner une bataille, il joueroit tranquillement une partie aux quilles.* « A peine eu-je achevé, que M. de *Catinat* me répartit froidement: *Je ne l'estimerois pas moins, si c'étoit en sortant de la perdre.* » On raconte ce trait d'une autre manière. Le lendemain de la bataille de Staffarde, il jous aux quilles. Un officier parut surpris d'un tel relâchement: *Vous vous trompez*, répondit *Catinat*; *cet amusement ne pourroit vous étonner, que dans le cas où le général auroit perdu la bataille.* La relation qu'il donna de cette fameuse journée, étoit si modeste, qu'on étoit tenté de demander, en la lisant: *Catinat en étoit-il?* tant il oublioit ses services, pour faire valoir ceux des autres! Il savoit que *Fauquières* étoit son espion auprès de *Louvois*, & il l'employoit, parce qu'il le croyoit habile. « *Pourquoi lui ferois-je du mal?* disoit-il à ses amis; *son ambition le tourmente, plus que ses délations ne me nuisent.* » Le maréchal de *Catinat* savoit respecter les préjugés, autant qu'un homme, dont l'esprit n'auroit pas été au-dessus des préjugés. Deux dragons de la garnison Françoisise, qui étoit dans Mantoue, passoient dans une rue. Un Italien, qui étoit irrité contre l'un des deux, lui enfonça son poignard par derrière, le tua sur la place, & se réfugia dans une église. Le camarade du mort le poursuivit jusques sur l'autel, & le massacra. Le peuple, indigné qu'on eût osé violer les immunités ecclésiastiques, s'attroupa & voulut fermer les portes. Mais le meurtrier,

s'étoit fait jour l'épée à la main, se retira dans la maison de son colonel. Elle fut investie dans le moment, & le dragon demandé avec menace d'un soulèvement général. Pour appaiser le tumulte, le général François fait conduire le dragon chargé de fers dans une prison. Il est envoyé, pendant la nuit, dans une place éloignée. Quelques jours après, on produit un cadavre, qu'on dit être celui du dragon. La multitude le croit, & regarde cette mort, comme un châtimement du ciel. Voyez la *Vie du Maréchal de Catinat*, 1775, in - 12.

II. CATINAT, l'un des chefs des *Camisards*; Voyez CAVALLIER.

CATINEAU, (N.) Sacristain de la ville de Beaupreau, se mit à la tête des mécontents qui s'insurgèrent dans le bas Anjou, en 1793, & devint le premier chef des Vendéens. Il combattit diverses fois avec bravoure, & s'empara de plusieurs villages. Après avoir remis modestement le commandement de ses troupes au jeune *Bonchamp*, qui fut tué à l'attaque de Chollet, il périt lui-même au siège de Nantes, à la fin de 1793.

CATOLET, (N.) auteur dramatique, mort en 1752, a donné plusieurs petites pièces aux spectacles de la foire, & aux Italiens, entr'autres les *Aventures de la rue Quincampoix*, & une parodie de l'opéra de *Médée & Jason*.

L. CATON, le *CENSEUR*, (*Marcus Portius Cato*) d'une famille plébéienne, originaire de Tusculum, ou Tivoly, naquit l'an 233 avant Jésus-Christ. Il servit d'abord dans la seconde guerre punique sous *Fabius Maximus*. Étant sorti de sa patrie, à la persuasion de *Valérius Flaccus*, il fut le premier

de sa famille qui s'établit à Rome, où son mérite le fit élever à toutes les charges sans avoir jamais effuyé de refus. Il commença par être tribun des soldats en Sicile, ensuite préteur en Sardaigne qu'il acheva de subjuguier. Ce fut là qu'*Ennius* lui enseigna le grec, quoiqu'il fût déjà avancé en âge; & il conserva toujours beaucoup de goût pour cette langue, même dans sa vieillesse. Enfin il fut fait consul avec son ami *Flaccus*. Les affaires d'Espagne demandant un homme consulaire, il y passa, réduisit les rebelles, & s'empara en peu de temps de plus de quatre cents places. On lui entendit dire à lui-même, « qu'il avoit pris plus de villes, qu'il n'avoit passé de jours dans son département. » Le peuple lui décerna, d'une commune voix, le triomphe & la censure. Son premier soin fut de réformer le luxe & de donner des mœurs aux Romains. Sa vigilance le fit estimer des citoyens, & sa dureté lui suscita quelques ennemis; mais cette haine passagère n'empêcha point qu'on ne lui élevât une statue, avec cette inscription : *A la gloire de CATON, qui a remédié à la corruption des mœurs*. Ce magistrat, de tout temps déclaré contre les femmes, contribua beaucoup à faire passer la loi qui défendoit aux citoyens d'en instituer aucune héritière. L'âge n'adoucit point sa sévérité : Voyez I. & II. SCIPION. Athènes ayant envoyé à Rome des philosophes & des orateurs pour une négociation, *Caton* alarmé de l'empressement de la jeunesse Romaine à les entendre, proposa de les renvoyer, & s'avança jusqu'à dire qu'on devoit chasser aussi les médecins : Voyez CARNÉADES. Il mourut en opinant pour la ruine de Carthage, l'an 151 avant Jésus-

Christ, à 85 ans, regardé comme un homme juste, mais inflexible & implacable dans ses vengeances. Sa rigidité demandoit des alimens. *Acilius* ayant brigué la censure en même temps que lui, il l'accusa publiquement d'avoir détourné à son profit les dépouilles des ennemis... Du temps de *Cicéron* il restoit encore de *CATON*, cent cinquante *Oraisons*, un *Traité de l'Art militaire*, des *Lettres*; une *Histoire* en sept livres, intitulée *Des Origines*, parce que dans les second & troisième livres, il expliquoit l'origine de toutes les villes d'Italie. *Cicéron*, qui loue cette *Histoire*, dit qu'il ne manquoit à son pinceau que cette vivacité de coloris inconnu de son temps. Nous n'avons actuellement que les fragmens de ce dernier ouvrage, avec un traité *De re rustica*. On l'a inséré dans *Rai rustica Scriptores*, à Leipzig 1735, 2 vol. in-4.<sup>o</sup> *Saboureux de la Bonnetaria* l'a traduit en françois dans le premier volume de son *Économie Rurale*, Paris 1771, 6 vol. in-8.<sup>o</sup> On attribue à *Caton*, mais sans raison, des *Distiques moraux*, sur lesquels le célèbre *Pibrac* a formé ses *Quatrains*. Ces *Distiques* sont d'un auteur du 7<sup>o</sup> ou 8<sup>o</sup> siècle. On les trouve avec le *Publius Syrus*, Leyde 1635, in-8<sup>o</sup>; & séparément, Amsterdam, 1754, in-8<sup>o</sup>; — 1759, 2 vol. in-8<sup>o</sup>; — latin & françois in-12. Il disoit ordinairement qu'il se repentoit de trois choses: d'avoir passé un jour sans rien apprendre; d'avoir confié son secret à sa femme; & d'avoir été par eau, lorsqu'il pouvoit voyager par terre. Quoiqu'il fût l'homme le plus sobre de son temps, puisqu'il ne buvoit que de l'eau à la guerre, & chez lui que le même vin que ses esclaves, il ne laissa pas, sur la fin de ses jours, sur-tout à la

campagne, de se réjouir avec ses amis qu'il prioit souvent à souper, & même de vanter le plaisir de la table. — Il eut deux fils, dont l'un servit avec honneur dans la guerre contre *Perse* sous *Paul-Émile*, & l'autre mourut du vivant de son père étant désigné preteur. Voy. le livre *De Republicâ Romanâ* du Père *Cassel*.

II. *CATON D'UTIQUE*, ainsi appelé parce qu'il mourut dans cette ville, étoit arriere-petit-fils du précédent. Il poussa l'amour de sa patrie jusqu'au fanatisme, & la vertu jusqu'à l'héroïsme. Le consul *Gellius*, sous les ordres duquel il servoit, lui offrant des récompenses militaires, il les refusa, jugeant qu'elles ne lui étoient pas encore dûes. Élevé à la dignité de questeur, il refusa de payer les pensions que *Sylla* avoit constituées à ses satellites sur le trésor public. Cette fermeté prenoit sa source dans l'austérité de ses mœurs & dans son système de philosophie. Il étoit Stoicien dans la théorie & dans la pratique. Il aimoit mieux être homme de bien, que de le paroître, & moins il étoit touché du désir de la gloire, plus elle sembloit venir le chercher. *Esse quam videri bonus malebat*, dit *Salluste*, *itaque quò minus gloriam petebat, eò magis illum assequabatur*. Il demanda le tribunat, pour empêcher un méchant homme de l'avoir. Il s'unit l'an 62 avant J. C. avec *Cicéron* contre *Catiline*, & avec les bons citoyens contre *César*. Il s'opposa aux brigues de ce général & de *Pompe* pendant leur union, & tâcha de les accorder pendant les guerres civiles. Ses soins ayant été inutiles, il se tourna du côté de *Pompe*, qu'il regardoit comme le défenseur de la république, tandis que son compétiteur

le menaçoit d'une prochaine servitude. Il porta toujours le deuil depuis le jour que commença la guerre civile, résolu de se donner la mort si *César* étoit vainqueur, & de s'exiler seulement si c'étoit *Pompée*. La bataille de *Pharsale* ayant tout décidé, ce zélé républicain s'enferma dans *Utique*, se préparant à exécuter son dessein. Il dit adieu à son fils & à ses amis, leur prouva que l'homme vertueux étoit toujours libre, & le méchant esclave. Il passa une partie de la nuit à lire le *Dialogue de Platon* sur l'immortalité de l'ame; puis essayant la pointe de son épée, & la plaçant à côté de lui, il dit : *Je suis enfin maître de moi-même*. Lorsque tout le monde fut retiré, il s'en donna un coup sous l'estomac. La blessure n'étant pas assez profonde pour le faire mourir sur l'heure, il tomba de son lit, & fit tomber en même-temps une table voisine. A ce bruit ses esclaves entrèrent : les cris qu'ils poussèrent, firent accourir son fils & ses amis, qui le virent baigné dans son sang & une partie de ses boyaux hors du ventre. Il avoit encore les yeux ouverts, mais sans parole, ce qui engagea son médecin à le remettre sur le lit & à panser sa plaie. Mais à peine eut-il fini que *Caton* reprenant ses esprits, repoussa le médecin, & avec un emportement qui tenoit de la fureur, il ouvrit sa blessure, arracha ses entrailles & expira devant eux à l'âge de 55 ans, l'an 48 avant Jésus-Christ. Telle fut la mort de cet illustre personnage qu'*Horace* appelle *NOBILIS LETHUM*, parce qu'il se tua pour ne pas se soumettre à son ennemi. *Cicéron* écrit dans le livre premier des *Offices*, que, « *Caton* fut le seul qui dû tuer lui-même, & que sous les autres qui étoient dans le même parti auroient pu être

blâmés de le faire, parce que leur vie avoit toujours été douce & leurs mœurs faciles, &c. » *Montesquieu* pense au contraire, que « si *Caton* se fût réservé pour la république, il auroit donné aux affaires un tout autre tour. » Mais cette réflexion - là peut être contredite. « *Caton*, dit l'abbé de *Mably*, se conduisant en citoyen de la république de *Platon* parmi des brigands, sa vertu ne lui fournissoit que des ressources impuissantes, & contrarioit même ses bonnes intentions. » Le parallèle de *Cicéron* & de *Caton*, fait par le même président, paroît plus juste. « L'accessoire chez *Cicéron*, c'étoit la vertu; chez *Caton*, c'étoit la gloire. *Cicéron* se voyoit toujours le premier, *Caton* s'oublioit toujours. Celui-ci vouloit sauver la république pour elle-même, celui-là pour s'en vanter. Quand *Caton* prévoyoit, *Cicéron* trembloit; là où *Caton* espéroit, *Cicéron* se confioit. Le premier voyoit toujours les choses de sang froid, l'autre au travers de cent petites passions. » *Caton* annonça, dès son bas âge, cette roideur inflexible de caractère qu'il fit paroître dans tout le cours de sa vie. *Drusus* son oncle étoit tribun du peuple, & plusieurs nations d'Italie, alliées des Romains, desiroient d'être admises au nombre des citoyens de Rome. *Pompéius*, l'un des chefs des alliés, s'avisa de demander en badinant au jeune *Caton* sa recommandation auprès de son oncle. L'enfant garda le silence, témoignant par son regard & par un air de mécontentement, qu'il ne vouloit pas faire ce qu'on lui demandoit. *Pompéius* insista, & voulant pousser à bout cet enfant, il le prit par le milieu du corps, & le porta à la fenêtre en le menaçant de le laisser tomber s'il

persévérerait dans son refus. Mais la crainte ne fit pas sur lui plus d'effet que les prières ; & Pompéius en le remettant dans la chambre , s'écria : « *Quel bonheur pour les Alliés , que ce ne soit là qu'un enfant ! car , s'il étoit en âge d'homme , nous n'aurions pas un seul suffrage.* »

HIST. ROM. Sa haine pour la tyrannie se manifesta , à l'âge de quatorze ans , par un trait remarquable , rapporté par *Plutarque* : *Sarpedon* , son gouverneur , l'avoit conduit dans le palais du dictateur *Sylla*. A l'aspect des têtes sanglantes des proscrits , il demanda le nom du monstre qui avoit assassiné tant de Romains. *C'est Sylla* , lui répondit *Sarpedon*. — *Eh quoi !* lui répliqua son jeune élève , *Sylla les égorga , & Sylla vit encore ! Donne - moi ton épée , ô Sarpedon ! afin que je l'enfonce dans le cœur du tyran , & que ma patrie soit libre*. Il prononça ces dernières paroles d'un ton de voix si élevé & avec un regard si animé , que *Sarpedon* fut saisi de crainte ; & depuis ce moment il observa plus soigneusement son élève , de peur qu'il ne se portât à quelque coup hardi auquel personne n'osoit même penser... *Caton* cultiva l'éloquence , afin d'avoir une arme de plus , capable de défendre les droits de la justice. Il auroit regardé au-dessous de lui de discourir , dans la seule vue d'obtenir la réputation d'excellent orateur. *On blâme votre silence* , lui dit un jour un de ses amis. — *A la bonne heure* , répondit *Caton* , *pourvu qu'on n'ait rien à blâmer dans ma conduite...* C'étoit un Romain , insulté par un homme diffamé , lui répondit avec cet air de fierté qui sied si bien à la vertu : *Le combat est trop inégal entre toi & moi ; ta coutume est de dire & de faire des infamies , & moi je n'en fais ni n'en dis...* Les vertus les plus

pures du paganisme offroient des ombres. Quoique *Velléius Paterculus* ait fait un éloge admirable de *Caton* d'Utique , il est cependant vrai qu'il passoit souvent les nuits à boire , & qu'on l'avoit vu plus d'une fois noyé dans le vin.

III. CATON , (*Valérius*) poète & grammairien Latin , né dans la Gaule Narbonnoise , ouvrit à Rome une école où l'on se rendoit de toutes parts. On disoit de lui , « qu'il étoit le seul qui fût lire & faire les poètes. » Il mourut fort âgé , l'an 30 avant Jésus - Christ , dans un état qui n'étoit guères au-dessus de l'indigence. La seule de ses Poésies qui soit parvenue jusqu'à nous , est sa pièce intitulée , *Dix* : ce sont des imprécations , que lui inspirèrent l'absence de son pays & celle de sa *Lydie*. *Christophe Arnold* publia ce petit Poème à Leyde en 1652 , in - 12 : cette édition est rare. On le trouve aussi dans le *Corpus Poetarum de Maittaire*.

CATROU , (*François*) né à Paris en 1659 d'un secrétaire du roi , Jésuite en 1677 , exerça le ministère de la chaire pendant sept ans avec distinction. Il auroit été mis au rang des meilleurs prédicateurs de son siècle , s'il avoit pu se captiver à réunir avec ordre dans sa mémoire les mêmes pensées qu'il avoit tracées sur le papier ; cette contrainte , qui lui paroïssoit avec quelque raison un travail perdu , l'arracha à la chaire. Le *Journal de Trévoux* , qui commença en 1701 , l'occupa environ douze années. Il fut chargé d'y travailler , & s'en acquitta avec honneur. Il employa les intervalles que lui laissoit cet ouvrage périodique , à composer plusieurs livres estimables. Les principaux sont :

*L'Histoire générale de l'empire du Mogol*, imprimée en 1702, réimprimée en 1705, & traduite en italien. On en a une édition de 1725, in-4°, & en 2 vol. in-12, augmentée du règne d'*Aureng-zeb*. Cette Histoire a été faite sur des mémoires curieux. II. *Histoire du Fanatisme des Religions Protestantes, de l'Anabaptisme, du Davidisme, du Quakerisme*; 1733, en 2 vol. in-12. La variété, la singularité des faits, jointes à l'agrément & à la vivacité du style, ne peuvent qu'attacher le lecteur. La narration est toujours élégante & intéressante, mais non pas toujours assez rapide & assez dégagée. III. *Traduction de Virgile*, avec des notes critiques & historiques, en 4 vol. in-12. *Catrou* a traité *Virgile*, comme *Berruyer* osa traiter depuis les écrivains sacrés. Il cherche dans son auteur des sens alambiqués. Il lui prête des phrases de roman, des mots précieux, des termes de ruelle. Sous prétexte de rendre les moindres circonstances d'une pensée noble, il emploie des expressions populaires, basses, comiques, burlesques même, qui la dégradent & l'avilissent. Il ajoute des notes & des phrases entières dans la traduction, & supplée quelquefois jusqu'à trois ou quatre lignes : comme s'il y avoit des lacunes à remplir dans son original, & si c'étoit à un traducteur à les remplir. Les *Commentaires*, dont il a orné ou chargé son *Virgile*, sont souvent remplis de raisonnemens subtils pour étayer des sens faux par des explications raffinées & peu naturelles, ou par des recherches déplacées, &c. &c. C'est ainsi du moins qu'en ont jugé le public, & l'abbé *des Fontaines*, dernier traducteur de *Virgile*, mais critique peut-être trop sévère de ceux qui avoient couru cette

carrière avant lui. IV. *L'Histoire Romaine*, en 21 vol. in-4°, & 20 vol. in-12. Ces deux éditions sont accompagnées de notes historiques, géographiques & critiques; de gravures, de cartes, de médailles, &c. Cette Histoire, traduite en différentes langues, est la plus étendue que nous ayons. Les faits y sont enchainés avec art, & les recherches très-savantes. Mais on y trouve un style souvent trop pompeux, des expressions ignobles, des termes hasardés, des hyperboles de rhétoricien, des raisonnemens alambiqués, des circonstances ajoutées & inutiles. On y rechercherait vainement la noble simplicité de *Tite-Live*, & la nerveuse précision de *Tacite*. En un mot, l'auteur écrit souvent à la *Maimbourg* & à la *Berruyer*. Ses harangues sont d'un bel esprit de collège. Les notes sont plus estimables. Elles sont presque toutes du Père *Rouillé*, associé & continuateur de *Catrou*. Le Père *Routh*, autre Jésuite, devoit achever l'édifice que ses confrères avoient commencé : mais la dispersion de la société a suspendu cet ouvrage. Le Père *Catrou* mourut le 18 octobre 1737, à 78 ans. Il conserva dans sa vieillesse, le feu & la vivacité d'imaginaiion qu'il avoit montrés dans son jeune âge.

CATTEMBERG, (Adrien) né à Rotterdam en 1664, y enseigna pendant plus de vingt-cinq ans la théologie arminienne. Il est auteur des ouvrages suivans : I. *Vie de Grotius en Flamand*, 1727, 2 vol. in-folio. II. *Bibliotheca Scriptorum remonstrantium*, 1728, in-12. III. *Syntagma sapientia Mosaitica*, 1737, in-4°.

CATTHO, (Angelo) natif de Tarente, fut d'abord domestique

du duc de Bourgogne, qu'il quitta apres la bataille de Morat, pour s'attacher à *Louis XI*, qui le nomma son aumônier, & ensuite archevêque de Vienne en Dauphiné. Il acquit beaucoup de crédit auprès de ce monarque, par le double emploi de médecin & d'astrologue. *Philippe de Commines*, son ami, atteste qu'il lui prédit, vingt ans avant l'événement, que le prince *Frédéric*, second fils d'*Alfonse* roi d'Aragon, monteroit sur le trône; ce qui arriva. Il prédit aussi à *Guillaume Briçonnet*, qu'il joueroit un grand rôle dans l'église, & qu'il toucheroit de bien près à la tiare. *Briçonnet* étoit alors marié; il fut dans la suite cardinal. En supposant que ces faits soient vrais, il n'y a pas là de quoi guérir personne de l'esprit d'incrédulité pour les prédictions: il n'est pas extraordinaire qu'un cadet monte sur le trône apres la mort de son aîné, & qu'un homme du monde entre dans l'église. Le prétendu prophète mourut à Bénévent en 1497. Sa devise étoit: " *INGENIUM SUPERAT VIRES.* " Ce fut à sa prière que *Philippe de Commines* entreprit ses *Mémoires*. En racontant la mort du duc de Bourgogne, cet historien dit qu'*Angelo Catho*, disant la messe en présence de *Louis XI*, dans l'église de Saint-Martin de Tours, lorsqu'on se battoit à Nanci le 5 janvier 1477, présenta au roi la patène à baiser, en lui disant: *Consummatum est!* lui annonçant par-là que l'armée du duc de Bourgogne venoit d'être défaite, & que lui-même avoit été tué. Le hasard véridia encore cette prédiction.

**CATTI**, (François) chirurgien, né à Lucques en Italie, fit une étude particulière de l'anatomie. Il vivoit vers le milieu du xv<sup>e</sup> siècle. Il est

auteur d'un ouvrage intitulé: *Anatomies Enchiridion*, Naples 1551, in-4.<sup>o</sup>

**I. CATTIER**, (Philippe) avocat au parlement de Paris, donnoit des leçons de grec. Il est auteur de divers ouvrages. I. *Exercitationes IV de usu lingua græcæ*, Paris 1647, in-4.<sup>o</sup> II. *Gazophylacium græcorum*. Cet écrit est d'un grand usage pour l'étude du grec, dans les écoles de Hollande. Il parut à Paris en 1651, & a eu d'autres éditions à Franckfort & ailleurs. III. *Hortus Augusti in quo radices lingue Latina revirescunt*, 1657, in-4.<sup>o</sup> *Cattier* eût mérité d'être professeur au collège royal; mais sa modestie le rendit inconnu à ses compatriotes & aux lexicographes François.

**II. CATTIER**, (Isaac) Parisien, médecin ordinaire du roi, reçut les honneurs du doctorat en 1637, dans l'université de Montpellier. Ses principaux ouvrages sont: I. *Diffibulatoris Morologia*, 1646, in-4.<sup>o</sup> II. *Description de la Macreuse*, Paris 1651, in-8.<sup>o</sup> III. *Observationes Medicinales rarioris*, Castris 1653, in-12; avec les *Observations de Pierre Borel*, Paris 1656.

**CATULLE**, (*Caius Valerius CATULLUS*) poète Latin, né à Véronne l'an 86 avant J. C., imita dans ses *Epigrammes*, la manière grecque, en l'anoblissant. Le plaisir & l'amour excitèrent son imagination, & donnèrent à ses vers cette simplicité élégante, ces grâces naturelles, cette facilité, cet enjouement qui faisoient son caractère. Les grands le recherchèrent & l'aimèrent. *Cicéron*, *Plancus*, *Cinna*, & les personnages les plus distingués de son siècle, furent ses amis. *Jules-César*, contre lequel il eut la hardiesse de faire des

épigrammes, s'en venge en l'invenant à souper. « Il ne faut pas cependant admirer trop la magnanimité de César, dit *La Harpe*, car les épigrammes ne sont pas bonnes, & je croirois volontiers que le bon goût de César fit grace aux épigrammes en faveur des madrigaux. Si *Catulle* lui récita ses vers sur le *Moineau de Lesbie*, & son épithalame de *Thétis & Péle*, son hôte dut être content de lui. Il dut voir dans *Catulle*; un génie facile qui excelloit dans les sujets gracieux, & qui s'élevoit, quand il vouloit, au sublime de la passion. L'épisode d'*Ariane*, abandonnée dans l'isle de *Naxos*, qui fait partie de l'épithalame, est du petit nombre des morceaux, où les anciens ont su faire parler l'amour. On ne peut le louer mieux qu'en disant que *Virgile*, dans son quatrième livre de l'*Énéide*, en a emprunté toutes les idées, tous les mouvemens, quelquefois même les expressions, & jusqu'à des vers entiers. L'*Ariane* de *Catulle* a servi à embellir la *Didon* de *Virgile*. Peut-on douter qu'un homme qui a rendu ce service à l'auteur de l'*Énéide*, n'eût pu devenir un grand poète, s'il eût aimé le travail & la gloire ? Mais *Catulle* n'aima que le plaisir & les voyages : deux choses qui laissent peu de loisir pour les lettres. Il étoit né pauvre, & des amis l'enrichirent, entr'autres, *Mælius*, dont il fit l'épithalame; sujet usé, mais dont il sut faire un ouvrage charmant, parce que le talent rajeunit tout. « Si le style de *Catulle* est pur, ses idées ne le sont pas toujours. C'est lui qui a donné occasion à ce mot : « *Qui décrit comme Catulle, vit rarement comme Caton.* » Il mourut l'an 57 avant J. C., l'année que *Cicéron* son ami revint de son exil.

Ce poète se trouve avec *Tibulle* & *Propertius*, cum *Notis variorum*, Utrecht 1680, in-8.° — ad usum *Delphini*, 1685, in-4.° On estime l'édition de *Constelier*, à Paris 1743, in-12, & réimprimée en 1754. Le texte a été épuré par l'abbé *Lenglet*, sur la belle édition de Venise donnée par *Corradini* en 1738, in-fol. : on trouve dans le même volume les Poésies de *Tibulle* & de *Propertius*, sur les corrections des meilleurs critiques, & particulièrement sur les leçons de *Joseph Scaliger*. Enfin, *Baskerville* l'a imprimé supérieurement comme tout ce qui est sorti de ses presses, en 1772, in-4.° La première édition de ces poètes réunis, est de 1472, in-folio, sans nom de ville ni d'imprimeur. Il en a paru une Traduction plus facile que correcte, par le marquis de *Pezai*, avec *Tibulle* & *Gallus*, 1771, en 2 vol. in-8.° L'édition qu'en donna *Vossius* à Londres 1684, & à Utrecht 1691, in-4.°, est recherchée des curieux; parce que l'éditeur fit entrer dans les notes le fameux *Traité de Beverland, De Prostitutionibus veterum*, qui n'a jamais vu le jour séparément; & que les notes en sont sçavantes & choisies. On estime aussi celle de *Padoue* avec *Tibulle* & *Propertius*, & les notes *Variorum*, 1737, in-4.° — Voyez I. MARTIAL.

CATULUS, Voyez LUTATIUS.

CATUS, Voyez ÆLIUS-SEXTUS - CATUS.

CATZ, ( Jacques ) pensionnaire de Hollande & de West - Frise, garde-des-sceaux des mêmes États, & stathouder des fiefs, politique habile, & poète ingénieux, se démit de tous ses emplois, pour cultiver en paix les lettres & la poésie. Il ne sortit de sa retraite



qu'aux instances réitérées des États, qui l'envoyèrent ambassadeur en Angleterre, dans les temps orageux de la république de *Cromwel*. De retour dans sa patrie, il se retira à Sorgoliet, une de ses terres, où il mourut en 1660, à 83 ans. Il étoit né à Browsershaven en Zélande l'an 1577. Ses *Poësies*, presque toutes morales, ont été imprimées plusieurs fois en toutes sortes de formats. Les Hollandois en font un cas infini. La dernière édition de ses *Œuvres* est de 1726, 2 vol. in-folio.

CAVADES, *Voyez* CABADE.

CAVAGNES, *Voyez* BRIQUEMAUT.

I. CAVALCANTI, (Guido) poëte & philosophe Florentin, élève de *Brunetto Latini*, survécut peu à son maître. Il mourut en 1300, laissant divers ouvrages en vers & en prose, entr'autres des *Règles pour bien écrire*. Ses *Sonnets* & ses *Cantoni* parurent à Florence en 1527, in-8°, dans un *Recueil d'anciens Poëtes Italiens*, qui est fort rare.

II. CAVALCANTI, (Barthélemi) né à Florence en 1503, étoit versé dans les belles-lettres. Il fut employé par *Paul III*, & par *Henri II*, roi de France. Il fit paroître beaucoup de prudence, d'intégrité & de capacité dans les affaires dont il fut chargé. *Cavalcanti* mourut à Padoue le 9 décembre 1562, à 61 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. *Sept livres de Rhétorique*, Venise 1558, in-fol. II. *Un Commentaire du meilleur état d'une République*, que *François Sarnovino* fit imprimer après la mort de l'auteur.

I. CAVALIER, (Jean) fils d'un payfan des Cévennes, est fameux par le rôle qu'il joua dans

les guerres des Camisards, sur la fin du règne de *Louis XIV*. Sa bravoure, aidée de l'enthousiasme de ces fanatiques, le fit regarder dans son pays comme un homme extraordinaire, suscité de DIEU pour le rétablissement du Calvinisme. De garçon boulanger, il devint prédicant, & de prédicant, chef d'une multitude d'enthousiastes, avec lesquels il exerça, vers l'an 1704, de grandes cruautés contre les Catholiques. Le maréchal de *Montrevel* tenta vainement de les réduire. Enfin, le maréchal de *Villars* lui proposa une amnistie ; il négocia avec *Cavalier*, qui promit de faire quitter les armes à son parti, à condition qu'on lui permettroit de lever un régiment dont il seroit colonel. Observé en France, il passa au service de l'Angleterre, & se distingua à la bataille d'Almanza. Il mourut gouverneur de l'isle de Jersey, & entièrement guéri de ses anciennes fureurs. Il étoit même, dans la société, d'un caractère doux, & d'un commerce aimable. Le traité avec *Cavalier*, n'avoit point fait cesser les troubles des Cévennes. Il y avoit encore deux chefs de rebelles, *RAVANEL* & *CATINAT*, qui furent pris en avril 1705. Le duc de *Berwick*, qui commandoit alors, demanda à *Catinat* pourquoi il étoit rentré dans le royaume ? ce misérable répondit : qu'il y étoit envoyé par la Reine d'Angleterre ; & que si on lui permettoit d'écrire à Londres, il pourroit les échanger avec le Maréchal de Tallard. — Et moi, répartit le duc indigné, je te réponds que dans quelques heures tu ne seras pas en vie ; & il fut exécuté. Comme ce malheureux ne méritoit point un article particulier, nous avons cru pouvoir joindre cette anecdote à l'article de *Cavalier*.

**IL CAVALIER**, (Louise) née à Rouen, le 23 novembre 1703, d'un procureur au parlement, épousa un gendarme de la garde, nommé *Lévêque*, & fut distinguée par sa belle figure & les grâces de son esprit. Ses poésies ont de l'agrément. On distingue parmi elles, les pièces intitulées : *Augustin*, *Miner*, *le Siècle*; elles ont été publiées à Paris en 1737. L'auteur mourut dans cette ville le 18 mai 1745.

**I. CAVALIERI**, (Bonaventure) Jésuite de Milan, & non Jésuite, comme le disent tous les Dictionnaires, naquit en 1598. Il fut professeur de mathématiques à Bologne, disciple de *Galilée*, & ami de *Toricelli*. Il passa en Italie pour être l'inventeur du calcul des infinitésimement-petits. On a de lui : I. *Directorium universale Uranometricum*, à Bologne, 1632. II. *Geometria indivisibilium continuorum*, Bologne, 1635; ouvrage original & très-ingénieux. L'auteur propose ses vues avec la modestie & le ménagement nécessaires à la vérité qui a le malheur d'être nouvelle. Son système subit le sort des nouveautés les plus dignes de l'approbation du public. De grands géomètres l'attaquèrent; de grands géomètres l'adoptèrent ou la défendirent. Il mourut en 1647, à 49 ans. Ce fut la goutte qui le jeta dans les mathématiques. Cette maladie cruelle le tourmentoit si fort, que *Benote Castelli*, disciple de *Galilée*, lui conseilla de distraire ses douleurs en s'appliquant à la géométrie. Il le fit, & s'en trouva bien.

**II. CAVALIERI**, (Marcel) religieux Dominicain, mort en 1705, à Gravina, dont il devint évêque, avoit d'abord professé la philosophie à Naples & à Bénévent. A la suite d'un tremble-

ment de terre qui anéantit presque entièrement cette dernière ville, il fut retiré sain & sauf du milieu des ruines du palais archiépiscopal. On lui doit des *Statuts Synodaux*, qui parurent en 1693, & divers *Écrits* sur les règles & cérémonies ecclésiastiques. — Son frère *Jean-Michel CAVALIERI*, comme lui religieux de l'ordre de *Saint-Dominique*, a fait imprimer un *Traité du Rosaire*, qui a eu plusieurs éditions; & une *Histoire des Papes, Patriarches & Archevêques*, tirés de son ordre. Elle parut en 1696.

**CAVALLI**, musicien Italien, que le cardinal *Mazarin* fit venir à Paris en 1660, pour mettre en musique l'opéra de *Xercès*, en cinq actes, qui fut représenté en italien dans la grande galerie du Louvre. Cet opéra eut peu de succès, parce que très-peu de gens entendoient l'italien, que presque personne ne favoit la musique, & que tout le monde haïssoit le cardinal. A proprement parler, ce ne fut qu'en 1672, que les François eurent un spectacle de l'Opéra.

**CAVALLINI**, (Pierre) peintre & sculpteur du XIV<sup>e</sup> siècle, disciple du fameux *Giotto*, mourut à Rome sa patrie, à l'âge de 83 ans, regardé comme un Saint & un bon peintre. On fait grand cas du *Crucifix* de l'église de Saint-Paul de Rome, lequel, si l'on en croit le peuple, a parlé à *Sainte Brigitte*.

**CAVANEL**, (N.) célèbre charlatan & opérateur de Paris, acquit une grande fortune en vendant son *Baume à Simon*, ainsi appelé du nom d'une guenon qui le distribuoit, & faisoit des tours d'agilité surprenans. *Cavanel* est mort vers 1760.

**CAUCASE**, (Mythol.) berger Scythe, menoit paître ses trou-

peaux sur le mont Niphate, & fut tué par *Saturne*, qui étoit venu se réfugier sur cette montagne, qui prit alors le nom de ce berger. *Prométhée* y fut enchaîné & déchiré par un vautour, par l'ordre de *Jupiter*.

**CAUCHON**, ( Pierre ) évêque de Beauvais, puis de Lisieux, l'un des plus zélés partisans de la maison de Bourgogne & des Anglois, contre *Charles VII*, son légitime souverain, étoit fils d'un vigneron. Il avoit des sentimens dignes d'une telle origine. Il fut un des juges de la Pucelle d'Orléans, & la livra au bras séculier. Il mourut, bientôt après, en 1443, de mort subite, en se faisant faire la barbe. *Valeran* dit à ce sujet dans un poème sur la *Pucelle* :

*Expirans cadit, & gelidâ præ morte cadaver,*

*Decubat; ultrices sic pendens crimina panas!*

*Calixte IV* l'excommunia après sa mort. Ses ossemens furent déterrés & jetés à la voirie. Voy. **JEANNE D'ARC**, n.º X.

**CAUCON**, ( Mythol. ) fils de *Clinus*, fut le premier qui introduisit les mystères d'Éléusis, chez les Messéniens.

**CAVE**, ( Guillaume ) d'abord curé d'Islington près de Londres, ensuite chanoine de Windfor, étoit né le 30 décembre 1637. Il mourut le 4 août 1713. C'est un des théologiens d'Angleterre qui ont le mieux connu l'histoire & les antiquités ecclésiastiques. Quelques savans l'ont accusé très-mal à propos de Socinianisme. Il fut toujours bon Anglican; mais il poussa plus loin que ceux de son église le respect pour les Pères. Il avoit des mœurs pures & une piété sincère. Les

ouvrages qu'il a produits, font honneur à son érudition. Les principaux sont : I. *L'Histoire littéraire des Auteurs Ecclésiastiques*, en latin; réimprimée en 1743 & 1749 à Oxford, in-folio, en 2 vol., avec des corrections & des additions de l'auteur même, communiquées à l'éditeur, & une longue Apologie de *Cave* contre *le Clerc*. Cet ouvrage est estimé pour les recherches. Sa critique n'est pas toujours sûre, &, quoique Anglois, il est crédule. Il n'a pas l'art de caractériser les auteurs comme *Dupin*; mais il a un style clair, net & coulant, soit en anglois soit en latin. II. *Le Christ. un jme primitif*, en anglois, traduit en françois, & imprimé à Amsterdam 1771: c'est un tableau intéressant de la vie & des mœurs des premiers Chrétiens. III. *Les Antiquités Apostoliques*, in-folio, 1676. IV. *Histoire de la vie, de la mort & du martyre des Saints contemporains des Apôtres*, in-folio, en anglois, comme le précédent & le suivant. V. *La Vie des Pères de l'Église du quatrième siècle*, 1683, in-folio. VI. *Gouvernement de l'ancienne Église*, 1683, in-8.º

**CAVEDONE**, ( Jacques ) peintre, né à Saffuelo dans le Modénois en 1580, saisit si heureusement la manière d'*Annibal Carrache*, son maître, que les connoisseurs confondoient souvent leurs tableaux. Peu de peintres ont mieux entendu l'art de dessiner le nu, & ont manié le pinceau avec plus de facilité. Les malheurs de sa famille dérangèrent son esprit & affoiblirent ses talens. Il fut réduit à peindre des *Ex-voto*, & à demander publiquement l'aumône. Un jour s'étant trouvé mal, on le traîna dans une écurie voisine, où il mourut.

mourut en 1660. Ses principaux tableaux sont à Bologne.

CAVEIRAC, (Jean Novi de) né à Nîmes le 6 mars 1713, embrassa l'état ecclésiastique & a publié divers écrits, relatifs à la théologie & à la politique. Ce sont : I. *L'Accord parfait de la Nature, de la Raison, de la Révélation & de la Politique*, 1753, in-12. II. *La Vérité vengée ou Réponse à la Dissertation sur la Tolérance des Protestans*, 1756, in-12. III. *Apologie de Louis XIV & de son Conseil, sur la Révocation de l'Édit de Nantes*, 1758, in-4.° IV. *Appel à la Raison des Ecrits & Libelles publiés contre les Jésuites*, 1762, 2 vol. in-12. V. *Lettres d'un Visigoth à M. Fréron, sur sa Dispute harmonique avec Rousseau*. VI. *Mémoire politico-critique sur le Mariage des Calvinistes*, 1756, in-8.° A la suite du troisième ouvrage de cet auteur, il ajouta une *Dissertation sur la Journée de la Saint-Barthélemi*. Quelques écrivains, qui ne l'ont pas lue, ont annoncé que *Caveirac* y avoit fait l'apologie de cette sanglante journée ; mais le but de l'auteur fut de prouver, en déplorant les horreurs du massacre, que la religion y eut moins de part que la politique, & qu'il y périt beaucoup moins de monde qu'on n'avoit cru. « Éloignés, dit-il, de deux siècles de cet affreux événement, nous pouvons le contempler, non sans horreur, mais sans partialité. On peut répandre des clartés sur ses motifs & ses effets tragiques, sans être l'approbateur tacite des uns, ou le contemplateur insensible des autres ; & quand on enlèveroit à la journée de la *Saint-Barthélemi*, les trois quarts des excès qui l'ont accompagnée, elle seroit encore assez affreuse, pour être détestée

Tome III.

de ceux en qui tout sentiment d'humanité n'est pas entièrement éteint. » D'après ce passage, *Linguet* a eu raison de dire, dans ses *Annales* : « L'abbé de *Caveirac* n'a point fait l'apologie de la *Saint-Barthélemi* ; mais on le détestera peut-être jusqu'à la fin des siècles, comme s'il l'avoit faite, parce qu'il a plu à des écrivains menteurs de l'en accuser. Une calomnie, qui a une secte pour organe, s'établit toujours malgré la preuve contraire, parce que chez les hommes la hardiesse & l'obstination du calomniateur à répéter ses impostures, deviennent une raison pour y croire ; au lieu que l'attention de l'accusé à se justifier, commence par fatiguer & finit par le faire paroître coupable. »

I. CAVENDISH, Voyez CANDISH.

II. CAVENDISH, (Guillaume de) duc de Newcastle, né en 1592 d'une illustre famille d'Angleterre, s'attacha à *Charles II*, dont il avoit été le précepteur. Il suivit ce prince à Paris, où il vécut très-à l'étroit, & revint en Angleterre, après son rétablissement sur le trône. Ce prince le combla de bienfaits. *Cavendish* mourut le 25 décembre 1675, à 84 ans. Nous avons de lui une *Méthode nouvelle de dresser & travailler les Chevaux*. Elle a été traduite en françois, & imprimée à Anvers, in-fol. 1658. Le grand nombre & la beauté des figures, dont cette traduction est ornée, la rendent très-précieuse, sur tout de la première édition. Sa seconde femme, *Marguerite Lucas*, publia sa *Vie*, in-fol. à Londres.

CAVICEO, (Jacques) prêtre Italien, eut de grands différens avec l'évêque de Parme sa pa-

M

trie. Il en fut exilé, & commit un homicide, à son corps défendant, dont il fut absous. Il devint ensuite vicaire-général de l'évêque de Rimini, puis de celui de Ferrare; & mourut en 1511, à 68 ans. Il s'est fait connoître par son roman de *Peregrin*, Venise 1526, in-8°; traduit en françois en 1528, in-8°, par François Daffy.

CAULASSI, Voyez CAGNACCI.

CAULET, (François-Etienne) de) né à Toulouse en 1610, d'une bonne famille de robe, abbé de Saint-Volusien de Foix à dix-sept ans, fut sacré évêque de Pamiers en 1645. Il donna une nouvelle face à son diocèse défolé par les guerres civiles, & par les dérèglemens du clergé & du peuple. Son chapitre étoit composé de douze chanoines réguliers de Sainte-Généviève, que *Sponde*, son prédécesseur, appeloit *douze léopards*: il les adoucit, il les réforma. Il fonda trois séminaires, visita tout son diocèse, prêcha & édifia par-tout. Louis XIV ayant donné un édit, en 1673, qui étendoit la régale sur tout son royaume, l'évêque de Pamiers refusa de s'y soumettre. On fit saisir son temporel, sans pouvoir l'ébranler. L'arrêt fut exécuté avec beaucoup de rigueur, & le prélat fut réduit à vivre des aumônes de ses partisans. Un de ses amis, le *Pelletier-des-Touches*, lui ayant envoyé une somme d'argent, le P. de la *Chaise* voulut punir cet acte de générosité & de charité, par une lettre de-cachet. Non, lui répondit Louis XIV, *il ne sera pas dit que sous mon règne quelqu'un ait été puni pour avoir fait l'aumône.*—Caulet mourut en 1680, dans sa 71<sup>e</sup> année, honoré comme un Saint par ses diocésains & ses

amis, & traité comme un homme de parti par les antijansénistes. Le pape Innocent IX le loua comme un évêque fidèle, que DIEU avoit suscité dans des temps fâcheux, pour élever sa voix comme une trompette, tandis que d'autres gardoient le silence. Il exalte sa générosité & son courage, quine se démentoient point, malgré la maladie, les privations, la pauvreté & les tribulations... On a de lui un *Traité de la Régale*, publié en 1681, in-4°.—L'évêque de Grenoble, Jean de CAULET, né à Toulouse en 1693, mort en 1763, connu par son *Instruction pastorale sur la Pénitence*, 1749, in-4°, étoit de la même famille.

CAULIAC, (Gui de) médecin de Montpellier au 14<sup>e</sup> siècle, est auteur d'un *Corps de Chirurgie*, estimé, & publié à Lyon en 1669, in-8°. Fallope en fit le plus grand éloge; & plusieurs autres médecins, tels que Jean Canape & Laurent Joubert, l'ont commenté. Cet ouvrage ayant été, pendant long-temps, le seul guide des chirurgiens, & le premier ouvrage écrit en françois sur leur profession, on l'appela par honneur, le *Guidon*. Cauliac fut médecin des papes Clément VI & Urbain V. C'est à Cauliac que nous devons la description de la terrible peste qui, en 1348, fit périr le quart du genre humain.

I. CAUMARTIN, (Louis le Fèvre de) d'une bonne famille de robe, fut président au grand-conseil, conseiller d'état, & enfin garde des sceaux en 1622. Il obtint cette dignité par le crédit du maréchal de Bassompierre. Louis XIII la lui accorda avec répugnance. *Caumartin est bête*, disoit-il, *je le suis aussi; mon Garde*

*des sceaux doit porter pour moi la parole ; & comment le pourra-t-il faire, s'il a besoin d'un interprète ?*  
Les talens que ce ministre avoit montrés dans ses ambassades & dans les autres commiffions qui lui avoient été confiées, décidèrent enfin ce monarque. Le nouveau garde des sceaux mourut peu de temps après, en 1623, à 72 ans. Il laiffa plusieurs enfans, dont le plus connu fut François, évêque d'Amiens, homme vraiment apostolique, mort d'apoplexie en 1652.

II. CAUMARTIN, (Louis-Urbain le Fèvre de) marquis de Saint-Ange, d'abord conseiller au parlement, puis maître des requêtes, intendant des finances & conseiller d'état, mort sous-doyen du conseil, le 2 septembre 1720, à 67 ans, étoit de la même famille que le précédent. C'étoit un magistrat plein d'esprit, de jugement & de savoir. C'est dans son château de Saint-Ange que Voltaire commença la *Henriade*, excité par tout ce que de Caumartin lui racontoit de Henri IV. Le poëte en a fait le portrait suivant, dans une pièce de vers peu connue :

*« Caumartin porte en son cerveau  
De son temps l'histoire vivante ;  
Caumartin est toujours nouveau  
A mon oreille qu'il enchante :  
Car dans sa tête sont écrites  
Et tous les faits & tous les dits  
Des grands hommes, des beaux  
esprits,  
Mille charmantes bagatelles,  
Des chansons vieilles & nouvelles,  
Et les annales immortelles  
Des ridicules de Paris. »*

Sa probité n'étoit pas moins connue que son esprit, & Boileau écrivit dans une de ses Satires :

*Chacun de l'équité ne fait pas son  
flambeau ;  
Tous n'est pas Caumartin, Bignon,  
ni d'Aguesseau.*

CAUMONT, Voyez FORCE & LAUZUN.

CAUN, général Persan, surnommé *le Chercheur d'aventures*, étoit fils d'un forgeron, & s'éleva par son courage au commandement des armées de Caicobad, premier souverain de la dynastie des Caianides. Il remporta plusieurs victoires, & fut tué dans une bataille par Afrakab, roi du Turkestan.

CAUNE, Voyez BIBLIS.

CAVOYE, (Louis d'Oger, marquis de) grand maréchal-des-logis de la maison du roi, né en 1640, fut le dernier rejeton d'une famille ancienne de Picardie. Il eut le bonheur d'être élevé auprès de Louis XIV. Dès qu'il fut en état de porter les armes, il se rendit en Hollande, & y acquit un nom célèbre par une action hardie, qui sauva la flotte de cette république, en 1666. Un brûlot Anglois venant à force de voiles sur l'amiral, il proposa à Ruyter d'aller dans une chaloupe, avec les chevaliers de Lorraine & de Coiffin, couper les câbles des chaloupes du brûlot. Ce dessein ayant été exécuté heureusement, les Anglois furent obligés de mettre le feu à leur brûlot. Les quatre seigneurs François, récompensés par les États-Généraux, ne s'acquirent pas moins de gloire par leur libéralité que par leur bravoure, en distribuant tout l'argent à l'équipage. Cavoye, de retour en France, suivit Louis XIV dans toutes ses campagnes, où son intrépidité lui acquit le titre de *Brave Cavoye*. Ce prince, qui l'honora

toujours d'une confiance particulière, lui donna la charge de maréchal-des-logis, pour l'engager à épouser une demoiselle laide, mais sage & très-amoureuse de lui. C'étoit *Louise de Coislogon*, fille d'honneur de la reine *Marie-Thérèse* d'Autriche, fille & sœur de deux lieutenans-de-roi de Bretagne. Son rang lui procura moins d'amis que son mérite. Le vicomte de *Turenne*, qui avoit recherché son amitié, sur l'idée que lui en avoit donnée l'action du brûlot, & le maréchal de *Luxembourg*, sont ceux avec lesquels il fut le plus étroitement uni. Ce fut lui qui conseilla au dernier, dans une action très-délicate, d'aller se rendre prisonnier à la Bastille; & cette démarche déconcerta ses accusateurs. Ce qui lui fait le plus d'honneur, est la protection qu'il accorda toujours aux malheureux opprimés. Aussi un officier, qu'il n'avoit jamais eu occasion d'obliger, lui rendit ce témoignage, qu'il ne s'étoit servi de son crédit, que pour faire plaisir à tout le monde. — *Cavoye* passa les vingt dernières années de sa vie dans l'exercice des vertus chrétiennes. Il mourut comme il avoit vécu, en 1716, âgé de 76 ans. Il avoit été très-lié avec *Racine*, & il étoit souvent avec lui. Il produisit à la cour l'abbé *Genest* & quelques autres gens-de-lettres, dont les entretiens servoient à orner son esprit, naturellement poli & agréable. Le duc de *Saint-Simon* qui déprécie, à son ordinaire, la naissance & l'esprit de *Cavoye*, dit « qu'il s'étoit érigé chez lui une espèce de tribunal, auquel il ne falloit pas déplaire; compté & ménagé jusques des ministres; mais d'ailleurs bon & fort honnête homme, à qui l'on pouvoit se fier en tout... C'étoit un des hommes de France le mieux fait & de la

melleure mine, & qui se mettoit le mieux; il en profita auprès des dames. C'étoit un temps où l'on se battoit fort malgré les édits; *Cavoye*, brave & adroit, s'y acquit tant de réputation, que le nom de *Brave Cavoye* lui demeura. » Voyez *BOUDEVILLE*.

**CAURRES**, (Jean de) principal du collège d'Amiens, né à Montreuil en Picardie, & mort en 1587, à 45 ans, donna ses mauvais vers, sous le titre d'*Œuvres morales & diversifiées*, 1575, in-8.<sup>o</sup> Ce recueil ne peut être recherché, qu'à cause des peintures que l'auteur y fait des vices de son siècle. Il blâme beaucoup la coquetterie des dames de son temps, qui portoient de petits miroirs, pendus à leur ceinture. Ce mal sera toujours incurable. *Caurres* publia encore un *Traité en vers, sur la conservation de la santé*; & un autre, sur la piété chrétienne, 1573, in-8.<sup>o</sup> Dans l'une de ses pièces, il fit l'apologie de la *Saint-Barthélemi*, qu'il regardoit comme nécessaire au repos de la France; comme si toute persécution n'étoit pas une atrocité, & tout massacre un crime.

**CAURROY**, (Eustache du) François, l'un des plus grands musiciens de son siècle, & un des sous-maitres de la chapelle des rois *Charles IX*, *Henri III* & *Henri IV*, a laissé une *Messe des Trépassés*, qui rend tout le pathétique & les horreurs de la mort. Il mourut en 1609, à 60 ans. *Piganiol de la Force* dit, dans sa *Description de la ville de Paris*, que « c'est une tradition reçue parmi ceux qui sont au fait de l'histoire de notre musique, que les *Noëls* que l'on chante, sont des gavottes & des menusets d'un ballet que

du *Curroy* avoit composé pour un divertissement de *Charles IX.* »

**CAURUS**, (Mythol.) vent de nord-ouest, est représenté âgé, barbu, tenant un vase rempli d'eau, qu'il est prêt à verser.

**CAUSATHAN**, (Mythol.) démon que *Porphyre* chassa, suivant lui, d'un bain public.

**CAUSSIN**, (Nicolas) Jésuite, né à Troyes en 1583, se fit un nom par ses sermons & ses ouvrages. Le cardinal de *Richelieu*, le croyant un homme simple, qu'il feroit aisément entrer dans toutes ses vues, le choisit pour confesseur de *Louis XIII.* Mais cette simplicité même, qui tenoit beaucoup à sa piété, le rendit très-opposé en plusieurs choses à l'administration du cardinal. Le P. *Caussin* regardoit avec horreur, l'alliance que le ministre avoit contractée avec les Protestans contre la maison d'Autriche. Il l'accusa auprès de son pénitent royal, de rendre le gouvernement odieux, en accablant le peuple d'impôts, & en traitant inhumainement la reine-mère, qui manquoit de tout à Bruxelles. Il forma le projet de la faire revenir. *Louis XIII* aimoit à l'entendre parler contre un ministre dont il se servoit, mais qu'il n'aimoit pas. Il étoit le premier à blâmer en secret ses galanteries. Il descendoit jusqu'aux moindres détails, trouvant fort mauvais qu'il ne dit point de bréviaire, lui qui avoit tant de bénéfices. Le confesseur, se servant de l'autorité que sa place lui donnoit, & du pouvoir que *Mlle de la Fayette* avoit sur l'esprit du roi, gagnoit peu à peu du terrain. Mais *Richelieu* ne s'endormoit pas. Dans un entretien qu'il eut avec le prince, il dissipa, à force de raisons & d'éloquence,

les impressions que le Jésuite avoit faites sur cet esprit foible, & *Caussin* fut bientôt relégué dans une ville de Bretagne. Il mourut à Paris en 1651, à 68 ans, regardé comme un homme d'une probité exacte & que rien ne pouvoit ébranler. On a de lui plusieurs ouvrages en françois & en latin. I. *Le Parallèle de l'Éloquence sacrée & profane*, in-4.<sup>o</sup> On peut voir ce qu'en dit *Gibert* dans ses *Jugemens sur les Rhéteurs*. II. *La Cour sainte*, en 5 vol. in-8<sup>o</sup>; pleins d'une morale rendue dans un style trivial, & accompagnée de contes, qui marquent plus sa piété que son jugement. Comme cet ouvrage eut un cours prodigieux, on disoit de l'auteur qu'il avoit mieux fait ses affaires à la cour Sainte qu'à celle de France. Ce livre fut traduit en toutes sortes de langues, imprimé, réimprimé : il est à présent au rang du *Pédagogue Chrétien* & des *Sept Trompettes*. III. *La Vie neutre des Filles dévotes, qui sont état de n'être ni mariées ni religieuses*; ou la *Vie de Sainte Isabelle de France* sœur du roi *S. Louis*.

**CAUTIUS**, (Mythol.) divinité Romaine, que l'on invoquoit pour rendre les jeunes gens prudents & rusés.

**CAUVET**, (Martin & Jean-Baptiste) furent deux frères, nés à Marseille, & qui acquirent une fortune si considérable dans le commerce, suivant l'historien de Provence *Noftradamus*, que pour la partager, ils ne prirent pas d'autre division que celle des quatre parties du monde. Les biens du midi & de l'orient furent cédés à *Martin*; ceux du couchant & du septentrion appartinrent à son frère. Ils vécurent dans le quatorzième siècle.



- CAUX DE MONTLEBERT , ( Gilles de ) contrôleur des fermes du roi , né à Ligneris dans le duché d'Alençon vers 1683 , & mort à Bayeux en 1733 , étoit parent de *Pierre Cornille*. Il eut , comme lui , beaucoup de goût pour la poésie dramatique. On a de lui deux tragédies ; *Marius* , représentée en 1713 , & *Lyfimachus* , en 1737. Quelques personnes assurent que la première pièce , la meilleure des deux , est du célèbre président *Hesnault*. Il laissa la seconde non finie ; son fils l'acheva. *Caux* est encore connu par quelques *Poésies*. Sa principale pièce est , *l'Horloge de sable , figure du Monde* : poème moral , dont l'allégorie est ingénieuse & la versification assez facile. On le trouve dans le *Choix des Poésies morales & chrétiennes , de la Morinière*. Il a été mis en vers latins par *d'Hérouville* , professeur au collège de la Marche.

I. CAXES , ( Patrice ) peintre & architecte de Florence , s'attacha à *Philippe II* & à *Philippe III* , rois d'Espagne , pour lesquels il peignit à fresque , dans une des galeries du palais de Pardo , *l'Histoire de Joseph*. On admire sur-tout le tableau où la femme de *Putiphar* oublie toutes les lois de la pudeur & de l'honnêteté. Il mourut à Madrid. On a de lui la *Traduction en espagnol du Traité d'Architecture de Vignoles*.

II. CAXES , ( Eugène ) peintre distingué , & fils du précédent , mourut en 1645 , à 65 ans. On ne peut se lasser d'admirer le beau *Tableau de Saint Joachim & de Sainte Anne* , qu'il peignit pour l'église Saint-Bernard de Madrid. Les grâces répandues dans cet ouvrage , la fraîcheur du coloris & la correction du dessin , peuvent le faire aller de pair

avec ceux des plus grands maîtres d'Italie.

CAXTON , ( Guillaume ) célèbre littérateur , employé dans diverses négociations par le roi d'Angleterre *Edouard IV* , mourut en 1494 , âgé de plus de 80 ans. Il s'adonna au commerce , sans négliger la politique & la littérature. C'est lui qui introduisit l'imprimerie en Angleterre. Il mit sous presse plusieurs livres , qu'il avoit ou composés ou traduits ; entre autres , une *Chronique en sept livres* , qu'il intitula : *Fructus temporum*. Les plus anciennes éditions de cet ambassadeur - artiste , sont de 1477.

CAYER , ( Jean-Ignace ) né à Lyon en 1704 , y fut chanoine de Fourvière , & devint membre de l'académie de cette ville. Sa douceur , sa bienfaisance le firent estimer de ses compatriotes , autant que ses lumières. Il y publia plusieurs opuscules de mathématiques & d'astronomie. Il travailloit à un traité sur la *Lumière* , lorsqu'il fut frappé d'apoplexie en 1754. On a encore de lui des *Dialogues des Morts* , qui ont été imprimés.

CAYET , Voyez CAÏET.

I. CAYLUS , ( Charles-Daniel de Lévis de Tubière de ) naquit à Paris en 1669 , d'une famille illustre. Élevé dans la piété & le savoir , il fut disciple de *Bossuet*. Le cardinal de *Noailles* le choisit pour son grand-vicaire en 1700 , & le roi le fit évêque d'Auxerre cinq ans après. Il mourut le 3 avril 1754 , à 85 ans. Les larmes des pauvres , à sa mort , publièrent l'abondance de ses aumônes. Il unifioit des mœurs pures à la douceur du caractère. Il parvint à une grande vieillesse sans en

éprouver les infirmités. Ses *Œuvres* ont été publiées en 4 vol. in-12; on n'y a point compris ses Mandemens & quelques autres écrits. L'abbé *Dessey*, chanoine d'Auxerre, mort en 1773, a donné sa *Vie*, 1765, 2 vol. in-12.

II. CAYLUS, (La marquise de) *Voy.* MAINTENON, vers la fin.

III. CAYLUS, (Anne-Claude-Philippe de Tubière de Grimoard de Peitels de Lévis, comte de) de la même famille que le précédent, naquit à Paris en 1692, & mourut dans cette ville le 5 septembre 1765, à 73 ans. Il entra au service de bonne heure, & se distingua dans la Catalogne & au siège de Fribourg. Après la paix de Rastadt, sa vivacité ne s'accommodant pas de l'inaction, il fit le voyage d'Italie. Il faisoit avec enthousiasme les beautés des chefs-d'œuvre répandus dans cette partie de l'Europe. Vers l'an 1715, il passa dans le Levant à la suite de l'ambassadeur de France à la Porte Ottomane. Arrivé à Smyrne, il voulut profiter d'un délai de quelques jours, pour visiter les ruines d'Ephèse, qui n'en sont éloignées que d'environ une journée. La campagne étoit alors infestée par une troupe de brigands, à la tête desquels étoit le redoutable *Caracayali*: il étoit dangereux de fréquenter les chemins. Mais le comte de *Caylus*, qui desiroit toujours puissamment ce qui pouvoit contribuer à ses études, s'avisa d'un singulier expédient qui lui réussit. Vêtu d'une simple toile de voile, ne portant sur lui rien qui pût tenter le voleur le plus avide, il se mit sous la conduite de deux brigands de la bande de *Caracayali* venus à Smyrne, & convint avec eux d'une certaine somme, à con-

dition néanmoins qu'ils ne toucheroient l'argent qu'au retour. Comme ils n'avoient d'intérêt qu'à le conserver, jamais il n'y eut de guides plus fidèles. Ils le conduisirent avec son interprète, vers leur chef, dont il reçut l'accueil le plus gracieux. *Caracayali*, instruit du motif de son voyage, voulut servir sa curiosité: il l'avertit qu'il y avoit dans son voisinage des ruines dignes d'être connues; & pour l'y transporter avec plus de célérité, il lui fit donner deux chevaux arabes, de ceux que l'on appelle *chevaux de race*, estimés les meilleurs coureurs. Le comte se trouva bientôt, comme par enchantement, sur les ruines indiquées; c'étoient celles de Colophon. Il y admira le reste d'un théâtre, dont les sièges pris dans la masse d'une colline qui regarde la mer, faisoient autrefois jouir du plaisir du spectacle, & de l'aspect le plus riant & le plus varié. Il retourna passer la nuit dans le fort qui servoit de retraite à *Caracayali*, & le lendemain il se transporta sur le terrain qu'occupoit anciennement la ville d'Ephèse. — De retour en France en 1717, il fit encore quelques voyages hors du royaume. Il alla deux fois à Londres en différens tems. Devenu sédentaire, il n'en fut pas moins actif. Il s'occupa de musique, de dessin & de peinture; il écrivit, il grava. C'est à son amour pour les arts que nous sommes redevables du magnifique ouvrage, qui met sous nos yeux les pierres gravées du cabinet du roi. Le célèbre *Bouchardon* en fit les dessins, & *Mariette* en composa les explications, 2 vol. in-folio. Reçu en 1731 dans l'académie royale de peinture & de sculpture, il composa la *Vie* des plus fameux peintres & sculpteurs de cette com-

pagnie ; & , pour étendre les limites de l'art , il recueillit dans trois ouvrages de nouveaux sujets de tableaux qu'il avoit rencontrés dans la lecture des anciens. Il fonda dans cette académie un prix annuel pour celui des élèves qui réussiroit le mieux à caractériser une passion. Les dessins coloriés qu'avoit faits à Rome le célèbre *Piuro Santa-Bartoli* , d'après des peintures antiques , lui tombèrent entre les mains. Il les fit graver : c'est un des livres d'antiquités les plus singuliers ; toutes les pièces en sont peintes avec une précision & une pureté inimitables. L'académie des Inscriptions lui ayant donné , en 1742 , une place d'honoraire , l'étude de la littérature devint sa passion dominante ; mais ce fut toujours relativement aux arts. Il travailla sur les embaumemens des momies Egyptiennes , sur le *Papyrus* , sur les masses énormes que les Egyptiens transportoient d'une extrémité de l'Égypte à l'autre. Il éclaircit plusieurs passages de *Pline* , qui ont rapport aux arts. Il fit revivre les tableaux de *Polignote*. Il reconstruisit , pour ainsi dire , le théâtre de *Curion* & le magnifique tombeau de *Mausole*. Il chercha dans les laves des volcans la pierre obsidienne , inconnue aux plus habiles naturalistes. Enfin il inventa le moyen d'incorporer les couleurs dans le marbre , & découvrit la peinture encaustique. Dans plus de quarante *Dissertations* qu'il a lues à l'académie , les arts & les lettres prêtent un secours mutuel à l'écrivain. Ce généreux protecteur fonda dans cette compagnie un prix de cinq cents livres , dont l'objet étoit d'expliquer par les auteurs & par les monumens , les usages des anciens peuples. Il rassembloit de toutes parts les antiquités de toute espèce.

Il les faisoit ensuite dessiner & graver , en les accompagnant d'observations savantes & judicieuses. C'est ce travail qui a produit son *Recueil d'Antiquités Egyptiennes , Etrusques , Grecques , Romaines & Gauloises* , en 7 vol. in-4° ; à Paris chez *Tillard*. Le dernier tome de cette précieuse collection a paru en 1767 , avec l'Éloge historique de l'auteur , par le *Beau*. Ses autres ouvrages sont : I. *Nouveaux sujets de Peinture & de Sculpture* , 1755 ; in-12. H. *Mémoires sur la Peinture à l'encaustique* , 1755 , in-8° III. *Tableaux tirés d'Homère & de Virgile* , avec des observations générales sur le costume , in-8° , 1757. IV. *Description d'un Tableau représentant le sacrifice d'Iphigénie* , 1757 , in-12. V. *L'Histoire d'Hercule le Thébain* , tirée de différens auteurs , in-8° , 1758. VI. *Discours sur les Peintures antiques*. VII. *Vies de Mignard* , de *le Moine* , & d'*Edme Bouchardon*. — On a encore de lui des Romans , dont on a imprimé en 1787 la collection en 10 vol. in-8° La *Traduction de Tyran le Blanc* , 1740 , 2 vol. in-12 ; du *Caloandre fidèle* , 1740 , 3 volumes in-12 ; les *Écossaises* , ou les *Œufs de Pâques* , in-12 , plaisanterie assez insipide ; *Féeries nouvelles* , 1741 , 2 vol. in-12 ; *Contes orientaux* , 1743 , 2 vol. in-12 ; cinq *Contes de Fées* , 1745 , in-12 ; les *Manstaux* , 1746 , in-12 , &c. Ces différens ouvrages , si l'on excepte ses romans qui n'étoient pour lui qu'un amusement , prouvent une grande étendue de connoissances en plusieurs genres. Mais on peut se plaindre qu'il a trop négligé son style , quelquefois lâche & souvent incorrect. Son mérite littéraire étoit soutenu par toutes les qualités qui honorent l'humanité. Il avoit un fond inépuisable de bonté naturelle , une tendresse courageuse

pour ses amis, une politesse vraie & sans apprêt, une probité innée, une haine profonde des faiseurs & des flatteurs. Son indifférence pour les honneurs étoit singulière. La simplicité noble de son caractère passoit peut-être un peu trop jusques dans son extérieur ; mais sa libéralité faisoit tout son luxe. Il encourageoit les talens par des récompenses, & il prévenoit les besoins des artistes indigens par des bienfaits. Sa famille descendoit d'une sœur de Jacques de Lévis comte de Caylus, l'un des mignons de Henri III, qui fut tué en duel le 27 avril 1576, par le beau d'Entragues, favori du duc de Guise. Henri III lui fit élever dans l'église de Saint - Paul un magnifique tombeau, que le peuple démolit en 1588.

IV. CAYLUS, (Mad. de) célèbre par ses grâces & son petit ouvrage intitulé, *Mes souvenirs*, étoit de la même famille que le précédent. Le marquis de La Fare lui adressa ce madrigal :

*M'abandonnant un jour à la  
tristesse,  
Sans espérance, & même sans desirs,  
Je regrettois les sensibles plaisirs,  
Dont la douceur enchantoit ma  
jeunesse ;  
Sont-ils perdus, disois-je, sans  
retour ?  
Et n'es-tu pas cruel, Amour,  
Toi que j'ai fait, dès mon enfance,  
Le maître de mes plus beaux jours,  
D'en laisser terminer le cours  
À l'épaveuse indifférence ?  
Alors j'aperçus dans les airs,  
L'enfant maître de l'univers,  
Qui, plein d'une joie inhumaine,  
Me dit, en souriant : ami, ne te  
 plains plus ;  
Je vais mettre fin à ta peine ;  
Je te promets un regard de Caylus.*

CAYOT, (Augustin) membre de l'académie de sculpture de Paris, depuis 1711, se fit un nom par les ouvrages sortis de son ciseau. On remarquoit sur-tout les *Deus Anges adorateurs* du maître-Autel de Notre-Dame de Paris, exécutés en bronze ; & une des *Compagnes de Diane* en marbre, dans le jardin des Tuileries. Il mourut à Verdun sa patrie en 1779, à 52 ans.

CAYSTRIUS, (Mythol) Ephésien, célèbre par ses victoires, mérita après sa mort un temple sur les bords d'un fleuve, qui de son nom fut appelé *Caystre* ; les cygnes se plaisoient au milieu de ses ondes.

CAZE, (N.) poète dramatique, dont on ignore la vie, est auteur de deux piéces de théâtre ; *Comane* & *l'Inceste supposé*. Elles furent représentées en 1639.

CAZEL, CAZES, Voyez CASEL, &c.

CAZOTTE, (Jacques) né à Dijon, d'abord commissaire de la marine, puis maire à Pierry près d'Épernay, occupoit cette place à l'époque de la révolution. Loin de favoriser les changemens qu'on vouloit faire dans la constitution de l'état, il s'en montra l'adversaire. Conduit à Paris au mois d'août 1792, il y fut jeté dans les prisons de l'Abbaye. Bientôt arrivèrent les affreux jours de septembre, pendant lesquels on massacra tous les prisonniers. Cazotte échappa à leur sort, par le dévouement de sa fille unique, belle, âgée de 17 ans, & qui s'étoit renfermée volontairement dans sa prison pour le servir. Lorsque le moment fatal arriva, elle se jeta dans les bras de son père, & ne

craignit pas de braver tous les coups qu'on vouloit lui porter, de le couvrir de son corps, & de demander au moins d'être frappée avec lui. Les assassins étonnés de son courage, sentirent un instant la pitié; la hache échappa de leurs mains; *Caçotte* & sa généreuse fille en profitèrent, pour traverser des cours pleines de victimes, & d'une foule immense avide de carnage, mais qui respecta en ce moment la vieillesse & la piété filiale. Quelques jours après, *Caçotte* fut arrêté de nouveau. Ses correspondances avec l'intendant de la liste civile, *Laporte*, avoient été surprises, & entraînaient sa perte. Le tribunal criminel le condamna à la mort, le 25 septembre 1792, après vingt-sept heures de débats. Il avoit alors 72 ans. C'étoit un homme probe, religieux; mais d'une imagination exaltée, que l'âge avoit affoiblie, & qui lui fit croire & annoncer, que *Louis XVI* seroit entouré d'une légion d'anges qui combattoient pour sa défense. On a publié en 2 vol. in-8°, & 6 vol. in-16, ses *Œuvres*, mêlées de vers & de prose; il cultivoit les deux genres, & même avec succès. La partie la plus importante de ce recueil est *Olivier*, que l'auteur intitule *Poème* en prose. Quelque nom qu'on lui donne, il prouve dans l'auteur de l'esprit, de l'imagination, de la gaieté, & une tournure originale. Il a couvert d'un voile agréable, la morale qui fait le fond de sa fiction. Trop de féerie, quelques longueurs, peu de liaison, surtout entre les chants, un dénouement trop précipité en sont les défauts. On en est dédommagé par la diversité des peintures, la vérité des caractères, & la vivacité du coloris. On trouve encore dans ce recueil, le *Diable amoureux*, &

le *Lord impromptu*, bagatelles ingénieuses, tissées avec assez d'art, & qui se font lire avec plaisir.

CEBA, (Ansaldo) politique, historien, orateur & poète Gênois, au commencement du 17<sup>e</sup> siècle, donna quelques traités dans chacun de ces genres. Les Italiens font quelque cas de son *Traité du Poème Epique*; mais il s'est surtout fait un nom par ses *Tragédies*; les plus estimées sont les *Jumelles de Capoue* & *Alcipe*. Le marquis *Maffei* les a jugées dignes d'entrer dans le *Recueil des meilleures Tragédies Italiennes*, imprimé à Vérone en 1723, en 3 vol. in-8°. Ce poète mourut en 1623, à 58 ans. Il avoit plus d'esprit que de discernement, du moins si l'on en juge par son Poème épique d'*Esther*, qu'il a rempli de fables indignes des vérités saintes de l'Écriture.

CÈBÈS, philosophe Thébain, disciple de *Socrate*, est auteur, à ce qu'on a cru, du *Tableau de la Vie humaine*, dialogue sur la naissance, la vie & la mort des hommes. *Gilles Boileau* le traduisit en français en 1653; & *Gronovius* le publia en grec en 1689. L'abbé *Sevin* a prouvé que cet excellent traité est d'un auteur plus récent que ce philosophe.

CÉBRION, (Mythol.) géant qui fit la guerre aux Dieux, & fut tué par *Vénus*.

CECCANO, (Annibal) né dans le pays de Labour, fut archevêque de Naples, & ensuite honoré de la pourpre en 1327, par *Jean XXII*. *Clément VI* l'envoya pour conclure la paix entre *Philippe de Valois*, roi de France, & *Edouard VI*, roi d'Angleterre. Le cardinal *Ceccano* étoit à Rome, lorsque le fameux *Rienzi* y exerçoit

son pouvoir tyrannique. Cette ville étoit dans un désordre extrême : le jubilé survenu au milieu des troubles, ne servit pas peu à les augmenter. *Ceccano* crut les apaiser en partie, en abrégeant le nombre des jours que les étrangers devoient employer à leurs stations. Les dispenses qu'il accorda à cette occasion, firent soulever le peuple de Rome, aussi mutin que superstitieux. Le mécontentement éclata lorsqu'on s'y attendoit le moins. Le cardinal avoit dans ses écuries un chameau qui excitoit la curiosité de la populace ; cet animal ayant été harcelé, le palefrenier s'irrita. On en vint aux injures, puis aux coups : les gens du légat chassèrent le peuple, qui brisa les portes, & fit voler les pierres de toutes parts sur les fenêtres du palais, en criant à l'*Hérétique* ! Le légat, revenu de cette première frayeur, ayant voulu quelques jours après faire les stations, on tira sur lui, d'une fenêtre grillée, deux flèches dont il ne fut point blessé. Ce crime fut mis sur le compte de *Rienzi*, déjà soupçonné d'avoir excité le peuple à la révolte. *Ceccano* excommunia de nouveau ce rebelle & ses complices, le qualifia de *Patarin*, nom d'hérésie odieuse & infamant, le chargea des plus horribles malédictions, le déclara déchu & incapable de toute charge, & lui interdit l'eau & le feu. *Rienzi*, coupable ou non de cet attentat, se sauva dans les caravanes des Pèlerins qui s'en retournoient. *Ceccano*, qui ignoroit sa fuite, n'en craignoit pas moins quelque nouvelle entreprise : il redoubla les précautions, & les poussa jusqu'au ridicule : il ne paroissoit jamais en public, sans porter une calote de fer sous son chapeau, & une cuirasse sous sa

soutane. Le pape lui donna la légation de Naples, pour le tirer de cette triste situation ; mais il fut empoisonné en chemin, l'an 1350. *Ceccano* n'avoit ni l'art de gagner les cœurs, ni celui de ménager les esprits, & il fut la victime de ses emportemens.

I. **CECCO D'ASCOLI**, ainsi appelé, d'Ascoli, ville de la Marche d'Aucone, où il naquit en 1257, joignit à beaucoup d'ouverture d'esprit un grand amour pour le travail. La poésie, la théologie, les mathématiques & la médecine l'occupèrent tour-à-tour. La réputation qu'il s'acquît dans cette dernière science, le fit connoître du pape *Jean XXII*, qui l'appela à Avignon pour être son médecin. Ses envieux l'obligèrent à quitter cette cour. Il vint à Florence, où son caractère caustique lui fit encore des ennemis. Il passa ensuite à Bologne, où il enseigna l'astrologie & la philosophie, depuis 1322 jusqu'en 1325. On le dénonça à l'inquisiteur comme un hérétique, qui attribuoit tout aux influences des astres, & qui s'avoit d'être prophète. *Cecco* abjura ses erreurs vraies ou prétendues, & se soumit à la pénitence. *Charles-Jean Sans Terre*, duc de Calabre, le rappela à Florence, & lui donna la qualité de son médecin & de son astrologue. *Cecco*, que ses malheurs auroient dû rendre sage, ne put résister à la démangeaison prophétique. Le duc l'ayant sollicité de tirer l'horoscope de sa femme & de sa fille, *Cecco* prédit qu'elles s'abandonneroient au libertinage : ce qui lui attira la disgrâce de ce prince. Ses ennemis n'en devinrent que plus acharnés : ils le firent enfermer dans les prisons du saint-Office. Il fut accusé d'avoir enseigné à Florence les

erreurs rétractées à Bologne, & d'avoir soumis J. C. même à l'empire des astres. Cette accusation ridicule & très-peu fondée, le fit condamner à être brûlé. La sentence fut exécutée en 1327, en présence d'une foule de peuple, qui s'attendoit à voir un des génies familiers qu'on lui supposoit, l'arracher des flammes. Cette injustice couvrit d'opprobre les inquisiteurs, & accabla de remords les dénonciateurs d'un vieillard septuagénaire, grand fou à la vérité, mais innocent de toutes les absurdités qu'on lui prêtoit. Son véritable nom étoit *François de Stabili* : *Cecco*, sous lequel il est connu, est un diminutif de *Francesco*. Il a donné un *Poème*, rude & grossier, sur la Physique. La première édition est de Venise, 1478, in-4°. Celles de Milan & de Venise, 1484 & 1492, in-4°, sont fort rares. Celles de Venise, 1487, in-4°, 1516, 1519 & 1550, in-8°, sont aussi assez recherchées : les deux dernières sont corrigées.

## II. CECCO, *Voyez* SALVIATI.

I. CECIL, (Guillaume) ministre d'État sous la reine *Elisabeth*, naquit en 1521, & mourut en 1598. Cette princesse le considéroit comme l'homme le plus habile de son conseil. Elle vouloit qu'il s'assit toujours en sa présence. *Je me fers de vous*, lui disoit-elle, *non pour vos mauvaises jambes, mais pour votre bonne tête*. Sa devise étoit : *Prudens qui patiens*. Il disoit souvent : *Je ne veux pas qu'un plus petit que moi me craigne, ni qu'un plus grand que moi me méprise*. L'histoire loue sa prudence, son éloquence, sa dextérité ; mais elle lui reproche d'avoir conseillé la mort de l'infortunée *Marie Stuard*.

II. CECIL, (Robert) second fils du précédent, fut ministre comme son père, sous *Elisabeth*, qui l'envoya à *Henri II* en 1598, pour traiter la paix avec l'Espagne. Il est regardé comme l'auteur de la mort du comte d'*Essex*, à laquelle, en effet, il contribua beaucoup. *Jacques I* le continua dans le ministère, & les Anglois ne s'en trouvèrent pas mieux. On prétend qu'il disoit à ce prince : *Ne craignez point de trop charger vos peuples. Semblables aux ânes, ils se laissent mener sans mors & sans bride, lorsque le fardeau qu'on leur met sur les épaules est un peu lourd*. Il mourut en 1612, avec la réputation d'un génie perçant, & d'un ministre peu populaire. On disoit qu'il avoit des yeux de lynx, & qu'il possédoit dans un corps petit & difforme, une tête vaste & capable des plus grands travaux. Sa *Correspondance avec Jacques* lorsqu'il n'étoit que *Roi d'Écosse*, a été traduite en françois 1767, in-12. Il laissa sept fils de son mariage avec *Catherine Howard*, fille du comte de *Suffolk*.

CECILE, (Sainte) est honorée comme martyre dans l'église Latine, depuis le v<sup>e</sup> siècle ; mais on ignore ce qui concerne sa vie, ses actions & sa mort. « Quelques auteurs prétendent, dit *Baillet*, qu'elle étoit Romaine, née de parens nobles ; qu'elle fut mariée malgré la résolution secrète qu'elle avoit prise de garder une virginité perpétuelle ; qu'elle convertit son époux *Valtrien*, dès les premiers jours de ses noces ; & enfin qu'elle souffrit le martyre du temps du pape *S. Urbain*, & de l'empereur *Alexandre Sévère*. » *Fortunat* de Poitiers, l'auteur le plus ancien qui en parle, fait entendre qu'elle termina sa vie en Sicile,

comme *St Thécle* à Séleucie. L'épiscôpe célèbre sa fête le 22 novembre. *St Cecile*, dit-on, réunissoit le son des instrumens aux chants qu'elle adressoit au Seigneur. C'est pourquoi les musiciens l'ont prise pour patronne.

**CÉCILIE**, Voy. **TANAQUILLE**.

**CÉCILIEN**, diacre de Carthage, fut élu évêque de cette ville en 311, après *Measurius*. Les évêques de Numidie n'ayant point été appelés à son ordination, se réunirent au nombre de 66, & donnèrent le siège de Carthage à *Majorin*. Ils condamnèrent son compétiteur sans l'entendre, & sans l'accuser d'autre chose que d'avoir été ordonné par des *Traditeurs*, c'est-à-dire par ceux qui avoient abandonné les Livres sacrés aux persécuteurs du Christianisme. *Donat*, évêque de Casenoire, leva l'étendard du schisme, & plusieurs prélats Africains le suivirent. L'empereur *Constantin* fit assembler à Rome un concile de dix-neuf évêques, pour terminer cette affaire. *Cécilien* fut conservé dans tous ses droits, & son accusateur *Donat* condamné. Un concile d'Arles, assemblé un an après, en 314, confirma la décision de celui de Rome. *Cécilien*, absous par les évêques, & soutenu par l'empereur, demeura en possession de l'évêché de Carthage. Il mourut vers l'an 347, & sa mort n'éteignit point le schisme : l'église d'Afrique en fut encore déchirée pendant pres de deux siècles. *Henri de Valois* & *Dupin* ont écrit l'histoire des Donatistes, l'un à la fin de son *Eusèbe*, l'autre dans sa nouvelle édition d'*Optat*.

**I. CÉCILIUS**, (Saint) né en Afrique vers l'an 211, étoit livré à toutes les erreurs du monde &

à tous les plaisirs de son siècle. Les exhortations d'*Osavius* & de *Minutius-Félix*, ses amis & ses compagnons de table, qui venoient d'embrasser l'évangile, le déterminèrent à les imiter. Le résultat des conférences de ces trois Néophytes, nous a été conservé par *Minutius* lui-même, dans un dialogue dont le cardinal *Orsi* a donné l'analyse dans le tome II de son *Histoire Ecclesiastique*. *Cécilius*, suivant *Baronius*, convertit depuis *S. Cyprien* qui l'honore toujours comme son père & son maître dans la sagesse.

**II. CÉCILIUS**, Voyez **MRTELLUS**.

**CÉCINA**, lieutenant de *Germanicus*, n'eut pas moins de courage que son général. Voyant qu'une terreur panique s'étoit répandue dans son camp, il fit inutilement les derniers efforts pour retenir le soldat qui fuyoit. Enfin il se coucha par terre tout au travers de la porte. Le soldat, qui ne pouvoit sortir sans marcher sur le corps de son commandant, s'arrêta, & le calme se rétablit peu à peu.

**I. CÉCROPS**, originaire d'Égypte, fondateur d'Athènes, se fixa en Grèce avec une colonie dans l'Attique, où il épousa *Agraule*, fille d'*Aète*; & donna le nom de Cécropie à la citadelle qu'il construisit, ainsi qu'à tout le pays d'alentour. Il soumit les peuples par les armes & la douceur, les tira des forêts, les polica, les distribua en douze cantons, & leur donna le sénat si célèbre depuis sous le nom d'Aréopage, ainsi qu'on le voit dans les marbres d'*Arundel*. On croit que c'est vers l'an 1582 avant J. C. qu'il aborda dans l'Attique. C'est à cette époque que commence l'histoire



d'Athènes. On regarde *Cécrops* comme le premier qui ait donné une forme certaine à la religion des Grecs. Il leur apprit à appeler *Jupiter le Dieu suprême*, ou plutôt le *Très-Haut*. Après avoir réglé le culte des Dieux, il leur donna des lois. La première fut celle du mariage ; avant lui ces peuples affouviſſoient indistinctement leur brutalité. *Cécrops* fit le dénombrement de ses nouveaux sujets, & il s'en trouva vingt mille. Il ordonna qu'on n'offrit aux Dieux que du blé, des fleurs & des fruits. Il mourut après un règne de 50 ans, & eut l'Athénien *Cranæus* pour successeur. *Cécrops* étoit représenté moitié homme & moitié serpent.

II. **CÉCROPS II**, septième roi d'Athènes, succéda à son père *Erechthée*, régna 40 ans, & eut pour fils *Pandion*. Il avoit épousé la sœur de *Dédale*.

**CÉDITIUS**, (*Quintius*) tribun des soldats en Sicile, se signala par une action hardie, l'an 254 avant J. C. L'armée Romaine enveloppée par les ennemis, étoit hors de toute espérance de salut. Il offrit au consul *Atilius-Collatinus* de se mettre à la tête de quatre cents jeunes gens déterminés, & d'aller affronter à leur tête ceux qui les tenoient ferrés de si près. Il prévoyoit bien que ni lui ni ses compagnons ne pourroient éviter de périr dans cette entreprise ; mais il étoit persuadé que, tandis qu'il attireroit une partie des ennemis au combat, le consul pourroit attaquer l'autre, & mettre par ce moyen les troupes en liberté. Ce qu'il avoit prévu, arriva. Les Romains se dégagèrent du péril dont ils étoient menacés. Tous ceux qui l'avoient accompagnés furent tués, & lui seul

fut conservé par un bonheur extraordinaire.

**CÉDRÉNUM**, (George) moine Grec du XI<sup>e</sup> siècle, laissa une *Chronique depuis Adam jusqu'à Isaac Comnène*, en 1057 : c'est une compilation sans choix & sans discernement, de plusieurs historiens, que le moine Grec a copiés & gâtés. Ce fatras a été imprimé au Louvre en 1647, 2 vol. in-fol., avec la traduction latine de *Xylander*, les notes de *Goar*, & le glossaire de *Fabrot*.

**CÉLADA**, (*Didacus*) savant Jésuite du XVII<sup>e</sup> siècle. Ses *Commentaires* sur plusieurs livres de la Bible, ont été recueillis à Lyon en 1658, in-folio, 6 volumes. Les savans en font cas.

**CÉLENO**, (Mythol.) étoit la principale des Harpies. Elle prédit aux Troyens qui abordèrent aux îles Strophades, qu'ils ne parviendroient à s'établir en Italie, que lorsque, dans une famine cruelle, ils auroient dévoré leurs tables.

**CÉLER**, Voyez **MÉTELLUS**.

**CÉLER & SÈVÈRE**, architectes, vivoient sous *Néron*, qui se servit d'eux pour construire sa *Maison dorée*. Pour avoir une idée de ce magnifique palais, il suffit de savoir que le colosse de ce prince inhumain, haut de cent vingt pieds, étoit au milieu d'une vaste cour, qui étoit environnée d'un portique formé de trois files de colonnes très-hautes, & qui avoit un tiers de lieue en long. Parmi les singularités qu'on y remarquoit, il y avoit une salle à manger circulaire, dont la voûte représentoit le firmament, & tournoit jour & nuit pour imiter le mouvement des astres. Les marbres

les plus rares, & les pierres précieuses, étoient prodiguées de toutes parts : l'or s'y trouvoit en si grande quantité, soit à l'extérieur, soit à l'intérieur, que ce vaste palais fut appelé la *Maison dorée*.

**CÉLESTE**, ( Mythol. ) divinité de Carthage, dont *Héliogabale* fit apporter la statue à Rome, pour l'épouser publiquement, en obligeant les sénateurs de lui faire des présents de noces. *Céleste* paroît la même que la lune; elle étoit quelquefois représentée montée sur un lion.

**I. CÉLESTIN I<sup>er</sup>**, ( Saint ) Romain, monta sur la chaire de *S. Pierre*, après *Boniface I*, & ce fut, suivant le *Père Pagi*, le 10 septembre 422. Il commença par rétablir le prêtre *Apiarius*, & le renvoyer en Afrique. Les évêques de cette contrée, assemblés en concile, prièrent le pape de ne plus recevoir à sa communion ceux qu'ils avoient rejétés de la leur. Voyez *APIARIUS*. *Célestin* fut plus applaudi dans la condamnation de la doctrine de *Nestorius*, qu'il fit prononcer par un concile tenu à Rome en 430. L'année d'après il envoya deux députés au concile général d'Éphèse, avec une lettre pour cette assemblée. Vers la fin de la même année, ayant appris que quelques prêtres Gaulois attaquoient la doctrine de *S. Augustin* après la mort de ce défenseur de la grâce, il écrivit aux évêques des Gaules, contre ceux qui avoient osé l'attaquer. Il mourut l'année d'après, en 432, regardé comme un pontife sage & prudent. Ses Lettres sont dans les *Epistola Roman. Pontif.* de *D. Constant*, in-fol., & dans les Collections des conciles.

**II. CÉLESTIN II**, de Tiferne, élu pape après *Innocent II*, le 25 septembre 1143, ne gouverna l'Église que cinq mois.

**III. CÉLESTIN III**, Romain, successeur de *Clément III*, en 1191, sacra la même année l'empereur *Henri VI*, avec l'impératrice *Constance*, & poussa d'un coup de pied la couronne qu'on devoit mettre sur la tête de ce prince, pour montrer qu'il avoit le pouvoir de le déposer. Les cardinaux la relevèrent, & la mirent sur la tête de *Henri*. Le pontife l'investit ensuite de la Pouille & de la Calabre, & lui défendit, comme suzerain de Naples & de Sicile, de penser à cette conquête. Il donna, quelque temps après, la Sicile à *Frédéric*, fils de *Henri*, à condition qu'il payeroit un tribut au saint-Siège, & ne tarda pas à l'excommunier. Il mourut en 1198, après avoir fait prêcher des croisades. Il reste de lui *XVII Lettres*. C'étoit un pontife éclairé.

**IV. CÉLESTIN IV**, de Milan, fut mis sur la chaire pontificale à la fin d'octobre 1241, après la mort de *Grégoire IX*. Il mourut lui-même dix-huit jours après son élection, regretté des gens de bien.

**V. CÉLESTIN V**, ( Saint ) appelé *PIERRE de Mouron*, naquit dans la Pouille en 1215, de parents obscurs, mais vertueux. Il s'enfonça dans la solitude, dès l'âge de dix-sept ans, passa ensuite à Rome, y fut ordonné prêtre, & se fit Bénédictin. Il se retira peu de temps après au Mont-de-Majelle, près de Sulmonce. C'est là qu'il fonda un nouvel ordre, connu depuis, sous le nom de *CÉLESTINS*, approuvé par *Grégoire X*, au second concile-gé-

néral de Lyon, & supprimé en France en 1778. Le nouveau fondateur se confina dans une cellule particulière, si bien fermée, que celui qui lui répondoit à la messe, le servoit par la fenêtre. C'est dans ce réduit qu'on l'alla chercher pour être pape en 1294. Les députés virent l'hermite octogénaire élu pontife, à travers une grille, pâle, desséché, la barbe hérissée, & les yeux enflés de larmes. On lui persuada d'accepter la tiare, & il quitta sa caverne. Il voulut mener avec lui un de ses religieux nommé *Robert*, qui lui répondit avec sagesse : « J'étois le compagnon de votre retraite, mais je ne puis l'être de votre élévation, ni courir les risques de votre nouvel état; épargnez-moi une peine qui ne serviroit point au soulagement de la vôtre. Je veux seulement être l'héritier de votre cellule & de votre repos. Souffrez que je vous laisse seul dans les périls où l'on vient de vous jeter, puisque je n'aurois pas le moyen de vous en retirer. » Le nouveau pape vint, monté sur un âne, à *Aquila*, entouré de prélats en superbe équipage, s'y fit sacrer, & commença déjà à faire repentir les cardinaux de leur choix. Le nouveau pape, avec les intentions les plus pures & les plus droites, commit bien des fautes, par simplicité, par ignorance, par défaut d'expérience, par l'artifice de ses officiers. Les mêmes grâces étoient accordées à trois ou quatre personnes; les bulles scellées en blanc, les bénéfices donnés avant qu'ils fussent vacans. « Il parut bientôt, dit un historien, que le ciel ne justifie pas toujours par les effets, les présomptions fondées sur le concours des circonstances qui semblent annoncer son choix. Ce nouveau pontife, parvenu dans la

solitude à l'âge de 72 ans, sans usage, sans études, sujet à la timidité & aux irrésolutions ordinaires à un homme droit, mais qui se sent dépourvu de connoissances & d'expérience, abandonné nécessairement aux impressions de l'intrigue & de la flatterie, fut d'autant plus facilement trompé que la crainte de l'être le faisoit souvent agir au hasard. Affermé sans le savoir aux personnes & aux passions étrangères, il commit plusieurs fautes, & fit sur-tout les plus mauvais choix pour des prélatures importantes. » On murmuroit de tous côtés. Le bon *Célestin*, instruit de ce soulèvement, donna sa renonciation au pontificat, cinq mois après avoir été élu, à l'instigation du cardinal *Cajetan*, couronné après lui sous le nom de *Boniface VIII*. C'est un conte que son successeur lui en inspira la pensée, en lui parlant la nuit avec une farbacane. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le nouveau pontife le fit enfermer dans le château de *Fumone* en *Campanie*. Des soldats le gardoient jour & nuit, & ne le laissoient voir à personne, de peur qu'on n'abusât de sa simplicité pour lui persuader de remonter sur le siège pontifical. *Pierre*, loin de se plaindre, dit un mot qui montrait assez la tranquillité de son ame : *J'ai désiré une cellule, & l'on m'en a donné une*. Il mourut dans sa prison le 19 mai 1296, à 76 ans, deux années après son élection; regardé comme un homme de bien, & un pontife incapable de gouverner. *Clément V* le canonisa en 1313. Il le méritoit par ses austerités & ses vertus, & par la résignation avec laquelle il avoit supporté les incommodités de sa prison & les mauvais traitemens de ses gardes. On a de lui divers

Opuscules

*Opuscules dans la Bibliothèque des Papes. Les principaux sont: Relatio vita sua; De virtutibus; De vitiis; De hominis vanitate; De exemplis; De sententiis Patrum.*

CELESTIUS, Voyez III. PAGE.

CÉLÉUS, (Mythol.) fut roi d'Éléus & père de *Triptolème*, à qui *Céris* enseigna l'art de la culture.

CELLAMARE, (Antoine de GIUDICE, prince de) grand d'Espagne, & grand-écuyer de la reine, né à Naples, en 1657, d'une famille illustre, originaire de Gènes, fut élevé auprès de *Charles II*, roi d'Espagne. Il fit plusieurs campagnes, & entrautres celle de 1702 en Italie, où il accompagna, à ses dépens, le nouveau roi *Philippe V*, petit-fils de *Louis XIV*, pour défendre Naples. Il se trouva, la même année, à la bataille de *Luzzara*, après laquelle il fut fait maréchal-de-camp des armées de sa majesté catholique. Il servit en cette qualité au siège de *Gaiète*, en 1707. Il y demeura prisonnier des Impériaux, & fut conduit au château de *Milan*, avec d'autres seigneurs Napolitains. Il ne fut échangé qu'en 1712, après cinq ans de détention. Il se rendit alors en Espagne, où il devint ministre du cabinet. Nommé, en 1715, ambassadeur extraordinaire à la cour de France, il y resta jusqu'à la fin de 1718, qu'étant devenu suspect, il eut ordre de sortir incessamment de France. Ce n'étoit point sans raison, qu'on avoit pris des ombrages contre lui. Il étoit, à l'instigation du cardinal *Alberoni*, l'âme d'une conspiration contre le duc d'Orléans, régent du royaume. « Il ne s'a-

gissoit de rien moins, disent les Mémoires de *Noailles*, que d'arrêter ce prince dans une de ses parties de plaisir, & de convoquer les états-généraux pour changer la forme du gouvernement, de soulever enfin la nation en faveur du roi d'Espagne. « Les papiers que l'abbé *Puerto-Carrero* portoit à Madrid, & qui lui furent enlevés, firent connoître les détails de cette conspiration, tramée avec la duchesse du *Maine* & quelques autres chefs de parti, par le prince de *Cellamare*. Voyez II. LENGLET, *initio*. A son retour en Espagne, il fut fait gouverneur & capitaine-général des frontières de la vieille Castille, & succéda aux biens & aux dignités de *Dominique Giudice*, duc de *Giovenazzo*, son pere. Il mourut à Séville, le 16 mai 1733, âgé de 77 ans.

I. CELLARIUS, (Christophe) né à *Smalkald*: en 1638, célèbre professeur d'éloquence & d'histoire à *Hall* en Saxe, mourut le 4 ju n 1707, âgé de 68 ans. Il s'est fait un nom parmi les savans, par plusieurs ouvrages de sa composition, & par la réimpression de beaucoup d'auteurs anciens. On a de lui : I. *Notitia Orbis antiqui*, 2 vol. in-4°, à *Leipzig*; 1701—1706; le meilleur ouvrage que nous ayons sur la géographie ancienne, mais plus savant que méthodique. II. *Atlas caelestis*, in-fol. III. *Historia antiqua*, Iène, 1698, in-12. C'est un abrégé de l'histoire universelle, fort exact, mais trop superficiel. Il donna, en 1702, une *Historia nova*, aussi abrégée que son histoire ancienne. IV. *De Latinitate media & infima aetatis*. V. Une édition du *Thesaurus de Faber*, qu'il a augmenté. VI. Des éditions de plu-

ieurs Auteurs anciens & modernes : de *Cicéron*, de *Cornelius Nepos*, de *Plin le jeune*, de *Quinto-Curce*, d'*Entrope*, de *Sextus-Rufus*, de *Velleius-Paterculus*, de *Laflance*, de *Minutius-Félix*, de *S. Cyprien*, de *Sedulius*, de *Prudence*, de *Silius-Italicus*, de *Pic de la Mirandole*, de *Cunaus*, &c. VII. *Dissertations académiques*, Leipzig, 1712, in-8.<sup>o</sup> On voit, par le grand nombre d'ouvrages dont il a enrichi la littérature, qu'il étoit fort laborieux. Mais quoiqu'il ait beaucoup composé, il ne faisoit rien avec précipitation. Sa santé lui étoit moins chère que l'étude : aussi le travail l'épuisa-t-il bientôt, & il sentit de bonne heure les infirmités de la vieillesse. Il eut long-temps à souffrir des douleurs de la pierre; mais, soit que son mal fût incurable, soit qu'il ajoutât peu de foi à la médecine, il ne voulut jamais y avoir recours.

II. CELLARIUS, (Salomon) fils du précédent, & licencié en médecine, fut enlevé, à l'âge de vingt-quatre ans, en 1700, au commencement d'une carrière qu'il parcourroit déjà avec distinction. On a de lui l'ouvrage intitulé : *Origines & Antiquitates Medicae*, qui a été publié par son père, Ienæ, 1701, in-8.<sup>o</sup>

III. CELLARIUS, Voyez KELLER.

CELLES, (Pierre de) Voyez PIERRE, n.<sup>o</sup> XV.

CELLIER, (Rémi) né à Bar-le-Duc, en 1688, fut connu de bonne heure par son goût pour l'étude & pour la piété. Il le cultiva dans la congrégation des Bénédictins de Saint-Vanne & de Saint-Hidulphe, dont il prit l'habit dans un âge peu avancé. Il

occupa plusieurs emplois dans l'ordre, & devint prieur titulaire de Flavigni. Il mourut en 1761, à 73 ans. Nous avons de se suivant : I. Une *Histoire générale des Auteurs sacrés & ecclésiastiques*, qui contient leurs vies, le catalogue, la critique, le jugement, la chronologie, l'analyse & le dénombrement des différentes éditions de leurs ouvrages; ce qu'ils renferment de plus intéressant sur le dogme, sur la morale, & sur la discipline de l'Eglise; l'histoire des Conciles, tant généraux que particuliers, depuis le 1<sup>er</sup> de Jérusalem jusqu'au 17<sup>e</sup> de Larran, & les actes choisis des Martyrs; 23 vol. in-4<sup>o</sup>, publiés depuis 1729, jusqu'en 1763 : compilation pleine de recherches, mais diffuse. L'auteur, beaucoup plus exact que Dupin, n'avoit pas le talent d'écrire & d'analyser comme lui. Il avoit d'abord commencé son Histoire en Latin : de là les latinismes qu'on trouve dans les premiers volumes. Son livre ne va d'ailleurs que jusqu'à S. Bernard. Ceux qui ne veulent ou ne peuvent lire les SS. Pères dans les originaux, doivent compter sur l'exactitude de ses extraits & de ses traductions. II. *Apologie de la morale des Pères*, contre *Barbeyrac*, 1618, in-4<sup>o</sup> : livre plein d'érudition, mais pesamment écrit. Dom Cellier avoit les verrus de son état, l'amour de la retraite & du travail. Il se fit aimer de ses confrères, qu'il gouverna en père tendre.

CELLINI, (Benvenuto) peintre, sculpteur & graveur Florentin, né en 1500, mourut dans sa patrie en 1570, à 70 ans. *Clément VII*, qui comptoit sur sa bravoure, autant qu'il estimoit ses talens, lui confia la défense

Le château Saint - Ange, assiégé par le comté de Bourbon. Le peintre le défendit en homme qui auroit été élevé dans les armes. L'orfèvrerie, la peinture, la gravure, la sculpture, l'occupèrent tour-à-tour. Un Anglois a donné huit cents louis d'une tasse d'argent ciselée par Cellini. Celui-ci étant venu en France, François I le combla de bienfaits, malgré la duchesse d'Étampes, maîtresse de ce prince, qui favorisoit le Primatice. De retour dans sa patrie, il sculpta à Florence, *Perfée* tranchant la tête de *Méduse*, & pour la chapelle du palais *Pitti*, un crucifix de marbre, qui fait l'admiration des curieux. On a de lui quelques ouvrages : I. *Traité sur la sculpture & la manière de travailler l'Or*. Cet écrit estimé vit le jour à Florence, en 1568, in-4°. On en a une seconde édition, Florence, 1731, in-4°, ornée d'une préface, où l'on trouve plusieurs traits curieux sur la vie & les ouvrages de Cellini. II. *L'Histoire de sa vie*, en un vol. in-4°, à Naples, sous le titre de Cologne 1730. Ce livre, écrit avec chaleur & enjouement, contient des anecdotes intéressantes sur l'état de la sculpture & sur l'histoire de son temps. L'auteur, dit-on, s'y vante d'avoir tué le comte de Bourbon d'un coup de fauconneau.

CELLOT, ( Louis ) né à Paris, recteur du collège de la Flèche, & ensuite provincial des Jésuites en France, mourut à Paris le 20 octobre 1678, à l'âge de 70 ans. Il écrivoit bien en latin & en grec. On lui doit, I. *Une Histoire de Godescalc*, 1655, in-fol. Elle est pleine de recherches curieuses. II. *Opera poetica*, 1630, in-8°. III. *Des Panégyriques & Sermons*, en latin, 1640, in-8°.

IV. *Histoire du premier Concile de Douzy*, tenu en 871, avec des notes; & quelques ouvrages de *Hincmar*, Paris 1656, in-4°. V. *Recueil d'Opuscales*, des auteurs du moyen âge. VI. Il combattit aussi contre *Hallier* & l'abbé de *Saint-Cyran*, sur l'affaire de la hiérarchie d'Angleterre, & publia à Rouen, en 1641, son livre de *Hierarchia*, qui fut mis à l'*Index*. *Hamon* se fit l'apologiste de *Cellot*, sous le nom d'*Alype de Sainte-Croix*.

CELMIS, ( Mythol. ) Thésalien, fut changé en diamant par *Jupiter*, pour avoir soutenu que ce Dieu n'étoit qu'un simple mortel.

I. CELSÉ, ( *Julius* ) vivoit quelque temps avant la naissance de Jésus-Christ. Il a fait une *Vie de César*, 1473, in-folio; & dans l'édition de *César cum notis variorum*, Leyde 1713, in-4°.

II. CELSÉ, ( *Cornel. Celsus* ) de la famille patricienne *Corallia*, appelé l'*Hippocrate* des Latins, florissoit sous *Auguste*, *Tibère* & *Caligula*. On ne fait ce qu'il étoit. Il naquit à Rome selon les uns, & à Vérone selon les autres. Il a écrit sur la rhétorique, la médecine, l'art militaire & l'agriculture; & si l'on en juge par ses ouvrages, ce devoit être un homme également propre à tout, aux armes & aux lettres. On croit qu'il consacra les dernières années de sa vie, & le temps de la plus grande maturité de l'âge, à la médecine. Il nous reste de lui un ouvrage sur cette science, en huit livres. Les quatre premiers regardent les maladies internes; le 5° & le 6°, les externes; le 7° & le 8°, les maladies chirurgicales. Cet ouvrage est estimable par la

pureté du langage, autant que par la justesse des préceptes. Le grammairien, l'historien & l'antiquaire y trouvent de quoi se satisfaire, comme le physicien & le médecin. La partie chirurgicale y est traitée avec beaucoup d'exactitude. La meilleure édition est de Padoue, 1722, in-8.<sup>o</sup> La première est de Florence, 1478, in-folio. Celle d'Elzévir, 1657, in-12, plaît à cause du format; & est moins belle que celle de Paris, 1771, in-12. *Nin* l'a traduit en françois, Paris 1753, 2 vol. in-12. Son *Abrégé de Rhétorique*, imprimé en 1569, est moins fait pour instruire des préceptes les ignorans, que pour les rappeler aux savans.

III. CELSE, philosophe Épicurien du 2<sup>e</sup> siècle. Il publia, sous *Adrien*, un libelle plein de mensonges & d'injures contre le Judaïsme & le Christianisme, & il osa lui donner le titre de *Discours de vérité*. Il reprochoit aux Juifs convertis d'avoir abandonné leur loi; & aux autres Chrétiens, d'être divisés en plusieurs sectes qui n'avoient rien de commun que le nom. Il ne voyoit pas qu'il confondoit les sectes séparées de l'église, avec l'église même. Ce philosophe présomptueux, croyant plaider la cause des Dieux, traitoit leurs adversaires avec le dernier mépris. *Origène*, à l'instigation d'*Ambroise* son ami, réfuta l'Épicurien, & dévoila toutes ses calomnies, dans une *Apologie* pleine de preuves fortes & convaincantes, rendues dans un style aussi élégant qu'animé. C'est, de toutes les *Apologies* de la Religion Chrétienne, la plus achevée & la mieux écrite que l'antiquité nous ait laissée. Nous en avons une bonne traduction françoise par *Bouhereau*, imprimée à Amsterdam en 1700,

in-4.<sup>o</sup> C'est à ce même *Celse* que le *Pseudomante* de *Lucien* est dédié.

IV. CELSE, (*Juvenius*) Jurisconsulte, fut arrêté pour avoir conjuré contre l'empereur *Domitien*, qui s'étoit fait haïr de tout le monde par ses cruautés: il évita par son adresse la punition qu'il devoit subir, en différant toujours de nommer ses complices, jusqu'à la mort de *Domitien*, qui fut assassiné l'an 96 de J. C.

V. CELSE; (*Caius Titus Cornelius*) tyran, qui s'éleva en Afrique du temps de l'empereur *Gallien*, vers l'an 265. Les Africains l'obligèrent d'accepter l'empire & le revêtirent du voile d'une statue, pour lui servir de manteau impérial; mais sept jours après il fut tué. Les habitans de *Siccé* laissèrent manger son corps aux chiens, & par un nouveau genre de supplice, ils attachèrent son effigie à une potence. C'étoit un homme d'une figure distinguée, plein de modération & d'équité; qui s'étoit retiré du tumulte des armes pour vivre tranquillement dans une maison de campagne près de Carthage, lorsque les chefs des légions de la province le firent proclamer empereur par le peuple.

CELTES, (*Conrad*) poëte Latin, natif de *Sweinfurt* près de *Wurtzbourg* en 1459, mourut à *Vienne* en 1508, à 47 ans, après avoir reçu le laurier poétique. Il a laissé des *Odes*, *Strasbourg*, 1513, in-8<sup>o</sup>; des *Épigrammes*; un *Poëme* sur les mœurs des Allemands, 1610, in-8, & une *Description historique* de la ville de *Nuremberg*, *Strasbourg* 1513, in-4.<sup>o</sup> L'imagination & les faillies ne lui manquoient pas, mais il n'est pas exempt des défauts de

son siècle. On peut lui reprocher des négligences dans le style, & des pensées plus brillantes que solides. On a encore de lui *IV Livres* en vers élégiaques, pour quatre maîtresses différentes que le poëte se vante d'avoir eues. Ils parurent à Nuremberg en 1502, in-4.<sup>o</sup> Ce volume est rare. L'empereur *Maximilien* lui confia la direction de sa bibliothèque, & lui accorda le privilège de donner lui-même la couronne poétique à ceux qu'il en jugeroit dignes.

**CELTUS**, (Mythol.) chef des Celtes, à qui il donna son nom, étoit l'un des trois fils de *Galathée* & de *Polyphème*.

**CENALIS**, en François  
**CENEAU**, (Robert) docteur de Sorbonne, évêque d'Avranches, ci-devant évêque de Vence & de Riez, mourut à Paris sa patrie en 1560. On a de lui des ouvrages d'histoire & de controverse. I. Une *Histoire de France*, dédiée au roi *Henri II*, en latin 1557, in-fol. C'est moins une histoire, qu'un énorme recueil de dissertations sur le nom, sur l'origine & sur les aventures des Gaulois, des François & des Bourguignons. Il se plaint, dès la première page, de ce qu'on a disputé aux François la gloire de descendre des Troyens. Plaisante gloire, que celle de venir en ligne directe d'une troupe de pauvres gens, qui se sauvent d'une petite ville incendiée ! On peut juger, par ce trait, de l'excellente critique du dissertateur. II. Un *Traité des poids & des mesures*, en latin, 1447, in-8.<sup>o</sup> III. *Pro tuendo sacro calibatu*, Parisiis, 1543 in-8.<sup>o</sup> IV. *Larva sycophantica in Calvinum*. Le goût de son siècle étoit de mettre des titres extraordinaires, souvent à de très-mauvais ouvrages.

**CENCHRIS**, (Mythol.) femme de *Cynire*, & mère de *Myrrha*. Ayant osé se vanter d'avoir une fille beaucoup plus belle que *Vénus*, cette déesse s'en vengea en inspirant à cette fille une passion infame pour son propre père. — Une jeune fille de ce nom fut tuée d'un dard que *Diane* lançoit à une bête fauve. Sa mère *Pirène* fut inconsolable de la perte de sa fille, & versa tant de larmes qu'elle fut changée en une fontaine de son nom.

**CENDÉBÉE**, général des armées d'*Antiochus Sidetès*, qui fit des courses sur les terres des Juifs sous la sacrificateure de *Simon*. Celui-ci ne pouvant, à cause de son âge avancé, aller au-devant de l'ennemi, y envoya ses deux fils, *Jean* & *Judas*, qui désirèrent *Cendébée* dans une grande bataille & tuèrent en pièces son armée, vers l'an 172 avant J. C.

**CÈNE**, (Charles le) théologien Protestant, né à Caen en 1647, d'abord ministre en France, ensuite en Angleterre après la révocation de l'édit de Nantes, mourut à Londres en 1703, à 58 ans. Son occupation principale, surtout depuis sa retraite, avoit été de travailler à une version nouvelle de la *BIBLE* en François. Il en fit imprimer le *Projet* en 1696. Ce *Projet*, plein d'excellentes remarques, annonçoit un bon ouvrage ; mais lorsque la version parut en 1741, Amsterdam, in-fol. par les soins du fils de l'auteur, libraire en cette ville, on rétracta ce jugement précipité. Sous prétexte qu'il ne faut pas traduire mot pour mot, & qu'un traducteur doit rendre le sens plutôt que les termes, le *Cène* se permit des libertés & des singularités, qui défigurent les livres sacrés. On a



encore de cet auteur quelques ouvrages théologiques, moins connus que son *Projet & sa Bible*. Les principaux sont : I. *De l'état de l'Homme après le péché, & de la prédestination au salut*, Amsterdam, 1684, in-12. II. *Entretiens, où l'on examine particulièrement les questions de la grace immédiate, du franc-arbitre, du péché originel, de l'incertitude de la métaphysique, & de la prédestination*. Il y a une seconde partie, mais qui est de *le Clerc*, Amsterdam, 1685, in-8.° III. *Conversations, où l'on fait voir la tolérance que les Chrétiens des différens sentimens doivent avoir les uns pour les autres, &c. avec un Traité de la Libéré de conscience*. Amsterdam 1687, in-12.

**CÉNIS, Canis, & CÈNÉE, Canus.** (Mythol.) jeune fille de Thessalie qui demanda à Neptune, pour récompense de ses complaisances, de changer de sexe, & de devenir homme & invulnérable; ce qui lui ayant été accordé, elle changea son nom en celui de *Cléa*, & se trouva peu après au combat des Lapithes contre les Centaures, où elle ne reçut à la vérité aucune blessure: mais elle fut écrasée sous une forêt d'arbres qui lui tombèrent sur le corps, & ensuite métamorphosée en oiseau, comme le dit *Ovide*. *Virgile* dit qu'elle reprit son premier sexe.

**CENNINI, (Bernard)** excellent orfèvre de Florence, au milieu du 15<sup>e</sup> siècle, est le premier qui introduisit l'imprimerie dans cette ville. Il eut deux fils, *Dominique* & *Pierre*, qui n'étoient pas moins habiles que leur père. Ils fabriquèrent eux-mêmes leurs poinçons, formèrent des matrices, & se procurèrent tout ce qui est nécessaire à une imprimerie. Le premier livre qui soit sorti de leurs presses,

& le seul qui nous reste d'eux, est de l'année 1471. Il a pour titre : *Virgilio Opera omnia, cum commentariis Servii*, Florentiæ, in-folio. A la fin de l'édition, on lit cet éloge naïf que se donnent les imprimeurs. « *Bernard Cennini, excellent orfèvre, de l'aveu de tout le monde, & Dominique son fils, jeune homme d'un talent singulier, ayant d'abord taillé leurs poinçons, ensuite fondu leurs caractères, ont imprimé ce livre, qui est leur premier ouvrage. Pierre CENNINI, autre fils de Bernard, a mis tous ses soins à le corriger, comme vous le voyez; car rien n'est difficile aux esprits de Florence. Finis.* » Ces artistes ont été inconnus à tous ceux qui ont écrit sur l'imprimerie avant le *P. Orlandin*.

**I. CENSORIN, (Appius Claud. CENSORINUS)** tyran en Italie sous l'empereur *Claude II*, étoit d'une famille de sénateurs, & avoit été deux fois consul. Après avoir servi la république dans les ambassades & dans les armées, il s'étoit retiré dans ses terres aux environs de Boulogne, pour y achever ses jours en paix. Mais les soldats vinrent tumultuairement lui offrir l'empire, & le forcèrent de l'accepter l'an 270. *Censorin*, revenu des illusions de ce monde, déjà âgé, & boiteux d'une blessure qu'il avoit reçue dans la guerre contre les Perses, n'accepta qu'à regret le dangereux honneur de la pourpre. En effet, sa chute fut aussi rapide que son élévation. A peine y avoit-il sept jours qu'il régnoit, que les soldats, qu'il vouloit soumettre à la discipline, lui ôtèrent le sceptre & la vie. On mit sur son tombeau : *Qu'il avoit été aussi malheureux Empereur, qu'heureux Particulier.*

II. CENSORIN, savant grammairien du 3<sup>e</sup> siècle. Il laissa un *Traité de Die natali*, dans lequel il traite de la naissance de l'homme, des mois, des jours & des années. Cet ouvrage, publié à Cambridge 1693, in-8<sup>o</sup>, & à Leyde 1743, ou 1767, aussi in-8<sup>o</sup>, est important pour la chronologie. *Censorin* avoit aussi composé un ouvrage des *Actus*; & il est souvent cité par *Sidoine Apollinaire*, & par *Cassiodore*.

III. CENSORIN, (C. Marcus) fut consul avec *Asinius Gallus*, sous l'empire d'*Auguste*, l'an de Rome 744, & huit ans avant J. C. *Horace* lui adresse une de ses *Odes*. C'est la septième du quatrième livre, dans laquelle il se propose de montrer que les louanges des poëtes sont d'un grand prix.

CENTENAIRE MODERNE, (Célèbres) VOYER CAMOUX, DRAKENBERG, FONTENELLE; IV. MARILLÉ, & III. PARR.

CENTLIVRE, (Sufanne) morte le 1<sup>er</sup> décembre 1723, après avoir été mariée trois fois, fit ses études à Cambridge, déguisée en homme. Elle se retira ensuite à Londres, où elle cultiva la poésie dramatique. On a d'elle quinze pièces de théâtre, dont la moins mauvaise est *l'Amant incéleste*. Elle brilloit par la figure encore plus que par l'esprit; & divers seigneurs la protégerent, entre autres le prince *Eugène* & le duc d'*Amant*, ambassadeur de France.

CENTORIO, (Ascagne) auteur Milanois, d'une maison illustre, dont il augmenta la gloire, porta les armes dans le 16<sup>e</sup> siècle, autant en philosophe qui réfléchit, qu'en brave qui s'expose à propos. Il profita du loisir que la paix lui procura, pour rediger les *Ademirans*

*militaires & historiques* qu'il avoit ramassés dans le tumulte de la guerre. Ils sont fort prisés en Italie, soit pour leur excellence, soit pour leur rareté. Ils parurent à Venise en 1565 & 1569, en 2 vol. in-4<sup>o</sup>, pour l'ordinaire reliés en un. Le premier traite, en six livres, des guerres de Transilvanie; & le second, de celles de son temps en huit livres.

CÉO ou CÉEL, (Sœur Yolande de) née à Lisbonne en 1603, religieuse au couvent de la Rose, de l'ordre de Saint-Dominique, & fait honneur au Portugal par ses ouvrages. Dès l'âge de seize ans, elle publia une comédie intitulée: *La Transformation par Dios*, qui fut jouée en présence de *Philippe III*, roi d'Espagne. Elle eut tant de succès, que *Céo* encouragée, se livra plus vivement au travail, & que cette religieuse a laissé deux volumes in-folio de Pièces de théâtre. Elle mourut à l'âge de 90 ans, en 1693.

I. CÉPMALÉ, (Mythol.) fut fils de *Dejon*, ou selon d'autres, de *Marcore* & de *Herse*, & mari de *Procris*, fille d'*Erectée* roi d'Athènes. *Aurore* l'enleva, mais inutilement; cette déesse, outrée de son refus, le menaça de s'en venger. Elle le laissa retourner auprès de *Procris*, sa femme, qu'il aimoit passionnément. Deyant de la fidélité de cette épouse, il se déguisa, & chercha longtemps les moyens de s'introduire chez *Procris*. Enfin y ayant été admis, il lui offrit de si grands présents, qu'elle étoit sur le point de se rendre à ses sollicitations, lorsque, reprenant sa première figure, il se fit connoître, & lui reprocha sa foiblesse. *Procris*, couverte de honte & de confusion, quitta son mari.

& se retira dans les forêts. Enfin, s'étant réconciliée avec lui, elle lui fit présent d'un chien de chasse que *Minos* lui avoit donné, & d'un javelot qui ne manquoit jamais son coup. *Céphale* avoit beaucoup d'ardeur pour la chasse & s'en occupoit tous les jours. *Procris*, mécontente de ses absences, & craignant que quelque Nymphé ne l'attirat dans les bois, s'avisa de le suivre secrètement & de se cacher dans les broussailles. Son époux, excédé de fatigue & de chaleur, étant venu par hasard se reposer sous un arbre voisin, où il invoqua, selon sa coutume, l'haleine du Zéphire (*Aura*) pour le rafraîchir; sa femme, qui l'entendit prononcer ce mot fatal *Aura*, soupçonnant qu'il parloit à une rivale, fit du bruit en se levant pour s'approcher: *Céphale* aussitôt, croyant que c'étoit quelque bête, lança son javelot & la tua. *Ovide* dit que *Jupiter*, touché du malheur de *Céphale*, le changea en rocher. Suivant *Apollodore*, il fut banni de sa patrie par l'aréopage, en punition du meurtre de *Procris*. Il se retira à *Thebes*, puis dans les Isles Fortunées.

II. CÉPHALE, célèbre orateur Athénien, se distingua par son exacte probité, encore plus que par son éloquence. *Aristophon*, son compatriote, se vantoit de ce qu'ayant été cité en justice quatre-vingt-quinze fois, il avoit toujours été absous.... *Céphale* se glorifioit, avec plus de raison, de n'avoir jamais été cité, quoiqu'il eût pris plus de part aux affaires qu'aucun citoyen de son temps. C'est lui qui introduisit l'usage des exordes & des péroraisons. Il florit avant *Eschine* & *Démophilènes*, qui parlent de lui avantageusement.

III. CÉPHALE, Corinthien, vivoit du temps de *Timoléon*, Corinthien comme lui. C'étoit un homme célèbre dans la science des lois & du gouvernement public; aussi *Timoléon* le prit-il pour son conseil & pour son guide, lorsqu'il voulut donner de nouvelles lois à *Syracuse*, l'an 339 avant J. C.

CÉPHAS, l'un des 72 disciples dont parle *S. Paul* dans l'*Épître aux Galates*. Quelques auteurs ont pensé que *Céphas* étoit un surnom de *S. Pierre*; mais ils ont été distingués par *Clément d'Alexandrie*, *Dorothee de Tyr*, le Père *Hardouin* & *Marcellin Molkenburk*. Ces deux derniers ont publié de savantes *Dissertations* sur ce sujet.

CÉPHÉE, (Mythol.) roi d'Arcadie, fut, selon la fable, rendu invincible, à cause d'un cheveu que *Minerve* lui avoit attaché sur la tête, après l'avoir tiré de celle de *Méduse*. On l'a dit fils de *Lycurgue*, & l'un des chasseurs qui tuèrent le sanglier de *Calydon*. — Un autre CÉPHÉE, roi d'Éthiopie & père d'*Andromède*, se distingua dans l'expédition des Argonautes, & fut placé, après sa mort, au rang des constellations.

CÉPHISE, (Mythol.) fleuve de l'Attique, étoit honoré comme un dieu par les habitans d'*Oropé*. On voyoit sur ses bords un figuier sauvage, près duquel *Pluton* étoit descendu dans les Enfers, après avoir enlevé *Proserpine*. C'est sur ces mêmes bords, que *Thésée* tua *Procruste*. — Un autre CÉPHISE, fleuve de la Phocide, où les Grâces aimoient à se baigner, aima inutilement plusieurs nymphes & en fut toujours dédaigné.

CÉPHUS, (Mythol.) divinité de *Memphis*, y étoit adoré sous

la figure d'un singe, ayant des pieds & des mains d'homme. *Plin* dit, que *Pompée* fit venir, d'Éthiopie à Rome, un singe ressemblant à *Céphas*.

**CÉPHYRE**, (Mythol.) fille de l'Océan, devint nourrice de *Neptune*.

**CÉPION**, (*Servilius Cepio*) étoit consul lorsqu'il pacifia l'Espagne, révoltée par le général *Viriatus*. Peu après, étant proconsul, il prit Toulouse dans la Gaule Narbonnoise, & y pilla un temple où étoient en dépôt de grandes sommes d'or & d'argent; mais dans la suite, il périt misérablement avec tous ceux qui avoient eu part à ce sacrilège. Dans son second consulat avec *C. Manlius*, on l'envoya contre les Cimbres qui venoient fondre sur l'Italie. Il se mit en campagne; & les ayant rencontrés près du Rhône, il leur livra bataille, & fut vaincu. A la nouvelle de cette défaite, le peuple Romain ordonna que ses biens seroient confisqués & vendus à l'encan; qu'il abdiqueroit le consulat & seroit renfermé dans une prison. Il en fut retiré quelque temps après, & mis en pièces par le peuple qui traîna son cadavre aux Gémonies.

**CÉRAMBE**, (Mythol.) habitant du mont Othrys, se retira sur le Parnasse, dans le déluge de *Deucalion*, & y fut changé en éscarbot.

**CÉRANUS**, fils d'*Abas*, habitant de l'île de Paros, voyant pêcher à Constantinople un grand nombre de poissons, les acheta pour les rendre à la mer. Quelque temps après, ayant fait naufrage & s'en étant sauvé, on dit qu'un dauphin l'avoit porté jus-

qu'à la caverne de l'île de Zaccynthe, qui de son nom fut appelée *Céranion*.

**CÉRATIN**, (Jacques) savant grammairien Hollandois, né à Horne, mourut à Louvain, le 20 avril 1530. On lui doit des additions au *Lexique Grec de Manuce*, & un traité de *Sono Gracarum litterarum*, Cologne 1529, in-8.° Ce dernier ouvrage a été réimprimé à Paris, en 1536.

**CERBIÉRI**, (N. comte de) né dans la Morée, vint s'établir en Russie, & y fut accueilli par l'impératrice *Catherine II*. Ses connoissances dans la mécanique, se développèrent dans l'art qu'il employa, pour faire voiturer à Pétersbourg, le rocher énorme qui y sert de base à la statue de *Pierre I. Cebiéri*, retourné dans sa patrie, s'y appliqua à la culture de la canne à sucre & de l'indigo. Pour l'aider dans ce travail, il fit venir des planteurs de la Martinique; mais ceux-ci l'affasfinèrent avec sa femme, en 1782.

**CERCAMONS**, jongleur de Gascogne, composa des vers & des *Pastourelles*; & courut le monde, d'où il prit le nom de *Cherche-monts, Cercamons*. Il se plaint dans ses poésies, de ce que les troubadours inquiètent les maris & les femmes, en inspirant de la jalousie aux premiers, & en peignant l'amour comme trompeur aux autres. Ce jongleur vivoit sous le règne de *S. Louis*.

**CERCEAU**, Voyez *ANDROUET* & l'article suivant.

**CERCEAU**, (Jean-Antoine du) né à Paris en 1670, entra chez les Jésuites, & s'y fit un nom par son talent pour la poésie françoise & latine. Il mourut

subitement en 1730 , à 60 ans , à Xeret, maison du duc d'Aiguillon, pres de Tours, au retour d'un voyage, où il avoit accompagné Mad. la princesse de Conti. Ce Jésuite s'annonça d'abord par un volume de *Poésies latines*, Paris 1705, in-12, parmi lesquelles il y en a quelques-unes d'estimables. Ses vers françois, imités de Marot, quoique fort au-dessous de leur modèle, offrent des morceaux d'un tour assez original; mais ils sont, en général, d'un ton de plaisanterie, qui n'est guères au-dessus du burlesque. Il confondoit quelquefois le familier avec le bas, & le naïf avec le trivial. On lit cependant avec plaisir le conte intitulé *la Nouvelle Ève*, & quelques autres pièces, dont le style est agréable & piquant. Ses *Réflexions sur la Poésie Française*, sont aussi pesantes, que quelques-unes de ses poésies sont légères. La règle, qu'il donne pour distinguer les vers de la prose, est ingénieuse, mais fautive. Il a composé encore des pièces dramatiques, pour les pensionnaires du collège de *Louis-le-Grand*. Ses comédies sont : *Esopé au Collège*; *l'École des Pères*; *le Point-d'Honneur*; *le Faux Duc de Bourgogne* ou *les Incommodités de la Grandeur*, & *l'Enfant Prodigue* : ces deux dernières pièces sont les meilleures. Les autres offrent, par fois, de bonnes plaisanteries & des caractères soutenus; mais on sent que l'auteur les faisoit à la hâte, & qu'il se fioit trop sur sa facilité. Elles ont cependant un mérite peu commun au théâtre; celui de la décence des sujets & des expressions. *Du Cerceau* a laissé plusieurs ouvrages commencés. C'étoit son humeur qui dirigeoit son imagination, & cette humeur étoit ca-

précieuse. Ses autres productions sont : I. *L'Histoire de la dernière révolution de Perse*, 2 vol. in-12. II. *L'Histoire de la conjuration de Rienzi*, un vol. in-12. Le Père Brumoy y mit la dernière main. Elle est écrite d'une manière intéressante. III. Une critique de *l'Histoire des Flagellans*, de l'abbé Boileau. IV. Plusieurs extraits du *Journal de Trevoux*, sur-tout des *Dissertations* sur la musique des anciens. Ses *Pièces de théâtre* ont été imprimées en Hollande, en 2 volumes in-12.

CERCHI, (Umiliana de) née à Florence en 1219, fut renommée pour ses vertus & ses abondantes aumônes. Devenue veuve, après cinq ans d'une union mal assortie, elle prit l'habit du tiers-ordre de *Saint-François*, fonda la congrégation des Terzins, à Florence, & s'enferma dans une tour pour y passer le reste de ses jours, dans les pratiques de la dévotion. Elle mourut en 1246.

CERCYON, fameux voleur, qui exerçoit ses brigandages dans l'Atrique, & qui, forçant les passans à lutter contre lui, massacroit ceux qu'il avoit vaincus. Il avoit une force de corps & de bras si extraordinaire, qu'il faisoit plier les plus gros arbres l'un contre l'autre, & ensuite il y attachoit ceux qu'il avoit terrassés. Ce voleur fut vaincu par *Thésée*, qui, après l'avoir abbattu sous lui, le punit à son tour par le même supplice qu'il avoit fait souffrir à tant d'autres. *Platon* fait *Cercyon* un des inventeurs de la lune.

I. CERDA, (Jean-Louis de la) Jésuite de Tolède, florissoit dans le 16<sup>e</sup> siècle. Il est connu par son *Commentaire sur Virgile*, à Lyon 1619, 3 vol. in-folio. Ce fortua-

s'annonce pas qu'il eût beaucoup de précision & beaucoup de goût. Une pensée ordinaire, un mot qui ne dit rien, exercent très-souvent l'esprit du laborieux & savant commentateur. Il explique ce qui n'a pas besoin d'être expliqué, & disserte pesamment sur ce qu'on doit sentir avec délicatesse. Cet ouvrage le rendit si célèbre, qu'*Urbain VIII* voulut avoir son portrait. On a encore de lui un *Commentaire* sur *Tertullien*, dans le goût de celui de *Virgile*. L'érudition est prodiguée dans l'un & dans l'autre; mais il y a peu de gens qui puissent faire une pareille dépense. Il mourut en 1643. — Il ne faut pas le confondre avec *LA CERDA*, poète Espagnol, dont les *Tragédies* sont très-estimées en Espagne.

II. CERDA, (Bernarde Ferreira de la) Portugaise, savante dans la rhétorique, la philosophie & les mathématiques, écrivoit poliment en prose & en vers. On a d'elle un *Recueil* de Poésies, un volume de *Comédies*, & un poème intitulé : *España liberata*, &c. Elle vivoit au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle.

III. CERDA, Voyez CORONEL. — EBOLI. — & I. ESPAGNE.

CERDON, hérésiarque du 2<sup>e</sup> siècle, admettoit deux Principes, l'un bon & créateur du ciel, l'autre mauvais & créateur de la terre. Il rejetoit l'ancien Testament, & ne reconnoissoit du nouveau, qu'une partie de l'Évangile de *Saint Luc*, & quelques Épîtres de *Saint Paul*. Il prétendoit encore, dit-on, que *Jésus-Christ* n'avoit qu'un corps fantastique. La doctrine des deux principes fut la source de l'hérésie des *Manichéens*.

CERDUAL, (Cerdowalla) Voyez BERGIVS I, n.º II.

CÉRÉIDAS, donna des loix aux habitans de *Mégalopolis*. Près de mourir, il se tourna vers ses amis, & leur dit qu'il quitoit sans regret la vie, & qu'il se hâtoit d'aller rejoindre *Homère*, le prince des poètes, *Hécate*, le plus illustre des historiens; *Olympe*, le plus excellent des musiciens, & *Pythagore*, le plus sage des philosophes.

CÉRÈS, (Mythol.) fille de *Saturne* & de *Cybele*, sœur de *Jupiter* & mère de *Proserpine*, courut la terre & la mer, deux flambeaux à la main, pour chercher sa fille; que *Pluton* lui avoit enlevée dans les plaines de l'Enna. Excédée de fatigue, elle arriva chez *Éleusius* roi de l'Attique, qui la reçut avec bonté; & remarquant en elle beaucoup de sagesse & de vertu, il la pria d'être la gouvernante de son fils *Triptolème*, à qui elle apprit l'art de cultiver la terre. Lorsqu'il fut instruit, elle l'envoya par tout l'univers enseigner l'agriculture aux hommes. *Cérès*, après avoir parcouru le monde, sans avoir rien appris de sa fille, revint en Sicile, où la nymphe *Aréthuse* lui dit que *Proserpine* étoit femme de *Pluton*, & reine des enfers. A ce discours, *Cérès* monte sur son char, & va trouver *Jupiter* pour se plaindre de l'outrage qu'elle avoit reçu de son frère, & fondant en larmes, elle le conjure de lui rendre sa fille. *Jupiter* le lui promit, pourvu qu'elle n'eût rien mangé dans les enfers. Mais, comme sur le rapport indiscret d'*Ascalaphe* qui étoit son gardien, il fut prouvé qu'en se promenant dans les jardins de *Pluton*, elle avoit cueilli une grenade, & en avoit mangé sept grains, son retour fut déclaré impossible. *Cérès*, outrée de dépit de se voir frustrée de ses espérances, se

mourir *Ascalaphe* & le changea en hibou, oiseau de mauvais augure. Cependant *Jupiter*, pour calmer sa douleur, permit à *Proserpine* de passer six mois sur la terre & six mois dans les enfers. Tous les poëtes attribuent à *Cérès* l'invention du labourage, & la font préfigurer aux moissons & à tout ce qui concerne l'agriculture. On la prend aussi quelquefois pour la terre même. *Virgile* appelle *Cérès* & *Bacchus*, les astres les plus brillans de l'univers, *vos clarissima mundi lumina, Bacchus & alma Ceres*. On représente cette Déesse couverte de mamelles pleines, ce qui la faisoit appeler *Mammusa*; & quelquefois avec une faucille dans une main, & dans l'autre une gerbe d'épis & de pavots. Sa tête est ordinairement couronnée d'une guirlande de cette dernière plante, qui est d'une grande fécondité. Son char est attelé de lions ou de serpens. On célébroit plusieurs fêtes en son honneur. Les unes s'appelloient *Éleusines*, d'*ÉLEUSINA*, nom donné à *Cérès*, ou de la ville d'*Éleusis* qui leur donna naissance. Les autres fêtes appelées *Thesmophories*, tiroient leur nom de celui de *THESMOPHON*, ou Législatrice, donné à cette déesse à cause des lois qu'elle établit chez les Athéniens. Enfin, les *Ambarvalis*, ainsi nommées d'*AMBIRE ARVA*, étoient destinées à faire des processions dans les champs pour obtenir une bonne récolte. Les fêtes *Éleusines*, les plus célèbres des trois, qu'on appelloit aussi *Mystères*, étoient de deux sortes, les grands & les petits mystères. Il falloit passer par ceux-ci, pour être initié aux premiers, & les seuls Athéniens étoient initiés. La fête où se faisoit cette grande cérémonie, revenoit tous les cinq ans, & duroit neuf

jours. On la solennisoit à *Éleusis*. Comme *Cérès* avoit donné aux Athéniens des leçons de morale & d'humanité, un prêtre répétoit ces leçons à ceux ou à celles qu'il initioit, & ils devoient promettre de les observer. L'initiation se faisoit de nuit dans le temple de la Déesse, & l'on n'oublioit rien pour la rendre imposante. D'une profonde obscurité, le candidat passoit tout d'un coup à une éclatante lumière, & découvroit une statue de *Cérès*, aussi majestueuse que l'art humain avoit pu la faire. Bientôt les ténèbres chassoient la lumière. Des éclairs, des coups de tonnerre, des figures & des voix extraordinaires achevoient de persuader aux assistans qu'ils étoient dans le palais & sous les yeux d'une divinité. Un silence absolu sur ce qu'on avoit vu & entendu, étoit une des conditions imposées aux initiés. Les Athéniens se hâtoient d'y faire admettre leurs enfans, pour leur assurer la protection de la Déesse dans la vie présente, & un éternel bonheur dans la vie future. Par une partialité peu honorable, ils refusoient d'y admettre les étrangers, quoiqu'ils fussent persuadés que les non-initiés seroient après leur mort dans la fange & dans l'obscurité. Cette exclusion parut si injuste à *Diogène* le cynique, qu'il ne voulut jamais être initié. *Quoi?* disoit-il avec indignation, *Epaminondas* seroit dans la boue, tandis que les plus vils Athéniens obtiendroient, par une cérémonie, les premières places dans les Isles des bienheureux? *Socrate*, apparemment vit ces mystères du même oeil, car il ne s'y fit point admettre, & ce fut peut-être, aux yeux de ses juges, une des raisons qui rendirent sa religion suspecte. Le secret des mystères *Éleusiniens* ne

méritoit pas sans doute d'être connu, puisque *Socrate* le dédaignoit. C'étoit un crime de le révéler. « On faisoit serment de se taire, dit *Voltaire*, & tout serment fut toujours un lien sacré. Aujourd'hui même encore, nos pauvres Francs-Maçons jurent de ne point parler de leurs mystères. Ces mystères sont bieu plats; mais on ne se parjure presque jamais. » Les mystères de *Cérès* étoient peut-être aussi peu importants; cependant ceux qui y participoient furent respectés, tant que le nombre en fut petit. Mais dès qu'il s'accrut, il n'eut pas plus de considération, dit encore *Voltaire*, que les barons Allemands, quand le monde s'est vu rempli de barons. *Georges Whéler* découvrit, dans le siècle passé, une statue colossale de *Cérès* par *Phidias*, dont *Périclès* avoit orné le temple d'Éleufis. Deux voyageurs Anglois l'ont achetée & envoyée à l'université de Cambridge.

CÉRESTE, ( le Marquis de )  
Voyez BRANCAS, n.º II.

CÉRÉTA, ( Laura ) dame de Bresce, recommandable par les qualités de son cœur & de son esprit, fut veuve après dix-huit mois de mariage, & profita de sa liberté pour se livrer avec ardeur à la philosophie & à la théologie. Elle mourut à la fleur de son âge, & ne vit pas la fin du xv<sup>e</sup> siècle. Elle étoit en relation avec les grands & les savans. On a d'elle, soixante & douze *Lettres*, publiées in-8º, en 1640, par *Philippe Thomassin*.

CÉRÉTUS, ( Daniel ) médecin de Bresce en Italie, qui vivoit en 1470, a fait quelques Poésies latines, que l'on trouve dans le *Sannazar*, d'Amsterdam 1728, in-8º.

CERF DE LA VIEUVILLE, ( Jean - Laurent le ) garde des sceaux du parlement de Normandie, né à Rouen en 1664, mourut dans la même ville en 1707 à la fleur de son âge, d'un excès de travail. On a de lui une *Comparaison de la musique Italienne & de la musique Française*, contre le *Parallèle des Italiens & des François*, in-12. Le style de cet ouvrage, semé d'anecdotes sur l'opéra François, est fort vif. L'auteur y soutient l'honneur de sa patrie avec autant de feu, qu'on en a montré depuis contre le célèbre *Jean - Jacques*. C'étoit l'abbé *Raguenet*, qui avoit attaqué la musique Française & exalté l'Italienne. Il défendit son sentiment, & le *Cerf* le sien. Celui-ci publia deux nouveaux volumes. Le médecin *André*, alors associé au Journal des savans, tourna les deux dernières parties en ridicule, après avoir parlé avec éloge de la première. *La Vieuville*, piqué au vif, répondit par une brochure intitulée : *L'Art de décrier ce qu'on n'entend point, ou le Médecin Musicien*. L'ouvrage a toute l'amertume que le titre promet. *Fontenelle* disoit, que si quelqu'un, par une vivacité & une sensibilité extrêmes, avoit jamais mérité le nom de fou complet, de fou par la tête & par le cœur, c'étoit *la Vieuville*. Mais, comme la folie n'exclut que la raison, & non l'esprit, le *Cerf* en avoit beaucoup, & même tant, qu'il n'avoit pas le sens commun.

CERINTHE, hérésiarque, disciple de *Simon le Magicien*, commença à publier ses erreurs vers l'an 54. Il attaquoit la divinité de Jésus-Christ, & n'admettoit en lui que la nature humaine. *Saint Jean* écrivit son *Evangile* à la prière des fidèles, pour réfuter



ses erreurs sacrilèges. On ajoute même, qu'ayant trouvé *Cerintus* dans les bains publics, où il alloit pour se laver, il se retira avec indignation, en disant; *Fuyons, de peur que nous ne soyons abîmés avec cet ennemi de J. C.*

**CERISANTES**, ( Marc Duncan, fleur de ) fils de *Marc Duncan*, gentilhomme Ecoissois, établi à Saumur, avoit de l'esprit & une figure agréable; mais il étoit vain, ambitieux & fanfaron. Le marquis de *Vigean* lui confia l'éducation du marquis de *Fors* son fils aîné, qui étant devenu colonel du régiment de Navarre, donna une lieutenance à son précepteur. Le marquis ayant été tué au siège d'Arras en 1640, *Cerisantes* vendit sa lieutenance, & fut envoyé l'année d'après à Constantinople, par le cardinal de *Richelieu*. Il passa ensuite en Suède en qualité d'envoyé; mais ses rodomontades & son insolence le firent rappeler en 1646. Rome lui parut une ville propre à tenter fortune; il s'y rendit en 1647. C'est dans cette année qu'éclata la fameuse révolte de Naples. Le duc de *Guise*, homme ardent & téméraire, se chargea de porter du secours aux rebelles. *Cerisantes* le suivit dans cette expédition périlleuse, & mourut pendant le siège de Naples en 1648. Il fit un testament, par lequel il laissa des legs à ses parens & à ses amis: il avoit à peine de quoi se faire enterrer: mais il se croyoit déjà propriétaire de tous les biens que le duc de *Guise* lui avoit promis pour l'engager à partager ses périls. Il se mêloit de poésie, & s'il n'avoit fallu, pour réussir en ce genre, qu'une tête chaude, il y auroit excellé.

**CÉRISIERS**, ( René de ) Jésuite plein de piété & de simplicité, vivoit sous *Lois XIII*. Il est peu connu des Biographes; mais le peuple, & mêmes les âmes sensibles qui ne sont pas peuple, connoissent & lisent avec plaisir son *Innocence reconnue*, ou *Vie de Sainte Geneviève de Brabant*. Ce petit ouvrage, dit *BERQUIN*, qui fait partie de la *Bibliothèque bleue*, écrit en quelques endroits avec une affectation ridicule, est plein de morceaux de la simplicité la plus noble & la plus onctueuse. Il seroit à souhaiter que quelque écrivain rajcunit ce livre, dont la lecture plaît beaucoup aux enfans. On a encore de *Cerisiers*: *Les heureux Commencemens de la France Chrétienne*, ou *Vie de Saint Rémy*, Rheims, 1647, in-8.° L'auteur manque un peu de critique.

**CERISY**, Voyez II. HABERT.

**CERMENAT**, ( Jean - Pierre ) né à Milan, a publié un ouvrage politique sous le titre de *Rapsodia, de re:â regnorum ac rerum publicarum Administratione*, 1561, in-12. Cet écrit, dédié à l'ambassadeur de France chez les Grisons, est divisé en trente-huit chapitres. Il a été traduit en François, la même année, par *Guéroult*, qui dédia sa Traduction aux échevins de Lyon. Il n'étoit pas digne de passer dans une autre langue & devoit mourir dans la sienne. Son titre de *Rapsodia* très-bien choisi, annonce tout son mérite.

**CERNUNNAS**, ( Mythol ) divinité Gauloise, étoit invoquée par les chasseurs. On la représentoit avec des cornes, de longues oreilles, & un anneau passé dans chacune des cornes.

**CÉRON**, ( N. ) est auteur de la jolie comédie de *L'Amant auteur & valet*.

**CERONI**, (Jean - Antoine) sculpteur Milanois, mort à Madrid en 1640, à l'âge de 61 ans, fut appelé en Espagne, à cause de sa grande réputation, par le roi *Philippe IV*. Les beaux anges de bronze, un des principaux ornemens du nouveau Panthéon de l'Escorial, & la célèbre façade de l'Eglise de Saint-Etienne à Salamanque, sont ceux de ses ouvrages qui ont le plus contribué à immortaliser son nom.

**CERQUOZZI**, *Voy. MICHELANGE des Batailles*, n.º XII.

**CERTAIN**, (Mlle) vivoit au milieu du dix-septième siècle. On a imprimé en 1665 ses *Poésies* qui sont médiocres.

**CERTALDO**, (Jean de) c'est le premier nom de **BOCACE**; *Voyez* ce dernier mot, sous lequel il est plus connu.

**CERVANTES SAAVEDRA**, (Miguel) naquit en 1547 à Alcalá de Henarés, ville de la nouvelle Castille. Ses parens, voyant ses dispositions aux lettres, voulurent en faire un ecclésiastique ou un médecin; mais il étoit né pour la poésie, & il fit des vers malgré eux. Ses premiers essais furent mal accueillis. Il quitta l'Espagne & se rendit à Rome, où la misère le força d'être valet-de-chambre du cardinal *Aguaviva*. Dégoûté d'un emploi qui lui convenoit si peu, il s'engagea sous les drapeaux de *Marc-Antoine Colonne*, & se trouva comme simple soldat à la bataille de Lépante, en 1571: il s'y signala, & y perdit la main gauche. Après avoir servi encore trois ans dans le royaume de Naples, il soupira pour sa patrie. Sa traversée fut malheureuse. Ayant été fait esclave par un corsaire Algérien, il forma le projet de se mettre en

liberté avec treize compagnons de son infortune. Leur dessein fut découvert par un traître. Les malheureux Espagnols furent traînés devant le roi d'Alger. Ce prince leur promit la vie, s'ils vouloient déclarer l'auteur de l'entreprise. *C'est moi*, lui dit *Cervantes* *! sauve mes frères, & fais-moi mourir*. Le roi respecta son courage; mais il n'en resta pas moins dans les fers. Enfin, après un esclavage de cinq ans & demi, sa famille parvint à rassembler la somme nécessaire pour sa rançon. De retour en Espagne, où il avoit été regardé dès son jeune âge comme le meilleur poète de son temps, *Cervantes* fit jouer ses Comédies avec le plus grand succès. Son *Don Quichotte de la Manche* acheva sa réputation. Le duc de Lerme, premier ministre de *Philippe III*, peu ami des talens & des gens-de-lettres, le traita un jour avec trop peu de considération. *Cervantes* s'en vengea en entreprenant une satire fine de la nation & du ministre, entêtés alors de chevalerie. Cet ouvrage, traduit dans toutes les langues des peuples qui ont des livres, est le premier de tous les romans comiques, par le génie, le goût, la naïveté, la bonne plaisanterie; par la pureté, le naturel du style; par la vérité des portraits; par l'art de narrer, par celui de bien entremêler les aventures, de ne rien prodiguer, & sur-tout par le talent d'instruire en amusant. On voit à chaque page des tableaux comiques & des réflexions judicieuses. Un jour que *Philippe III* étoit sur un balcon du palais de Madrid, il aperçut un étudiant qui, en lisant, quitoit de temps en temps sa lecture, & se frappoit le front avec des marques extraordinaires de plaisir: *Cet homme*

*est fou*, dit le roi aux courtisans, ou bien il lit *Don Quichotte*. Le prince avoit raison; c'étoit effectivement ce livre que l'étudiant lisoit. « C'est un ouvrage, disoit *St.-Évremond*, que je puis lire toute ma vie, sans en être dégoûté un seul moment; de tous les ouvrages que j'ai lus, ce seroit celui que j'aimerois le mieux avoir fait. J'admire comment, dans la bouche du plus grand fou de la terre, *Cervantes* a trouvé le moyen de paroître l'homme le plus entendu & le plus grand connoisseur qu'on puisse imaginer. » Voyez *RABELAIS*. Le même écrivain donnoit pour tout conseil à un exilé, celui « d'oublier sa maîtresse, & de lire *Don Quichotte*. » Ce chef-d'œuvre, qui devoit faire la fortune de *Cervantes*; lui attira des persécutions. Le ministre le fit maltraiter, & il fut obligé de discontinuer. Un *Alonzo Fernandez de Avellaneda*, écrivain pitoyable, s'étant avisé de le continuer, & de décrier l'auteur après l'avoir pillé, *Cervantes* se vit obligé de reprendre son ouvrage. Ce travail ne l'empêcha pas de mourir dans l'indigence. Il eut cependant des protecteurs généreux, puisqu'ils excitèrent en lui la plus vive reconnoissance. On ne peut rien lire de plus touchant, que la lettre qu'il écrivit au comte de *Lémos* quelques jours avant d'expirer. « Je me meurs. Je suis bien fâché de ne pouvoir pas vous dire combien votre arrivée en Espagne me cause de plaisir. La joie que j'en ai, auroit dû me rendre la vie. Mais la volonté de Dieu soit faite! Votre excellence fera du moins que ma reconnoissance a duré autant que mes jours... Il faudroit, pour me guérir, un miracle du Tout-puissant, & je ne lui demande que d'avoir soin de Votre

Excellence... *A Madrid, ce 19 avril 1616.* » Il avoit reçu l'extrême-onction, lorsqu'il écrivit cette lettre, que nous avons abrégée. Ce fut le dernier soupir du cygne. Il mourut le 23 du même mois, à l'âge de 69 ans. *Laplace* lui a fait cette épitaphe :

« *Toujours plaisant, quoique moral,  
Ci git dont l'aimable génie  
Ne connut point d'original,  
Et n'a pas encor de copie.* »

Outre *Don Quichotte*, traduit en françois par *Filleau de Saint-Martin*, en 4 vol. in-12, on a de *Cervantes*: I. *Douze Nouvelles*, la Haie 1739, 2 vol. in-8°, traduites en françois, 2 vol. in-12, la Haie 1744; Paris 1775. Le génie de l'auteur de *Don Quichotte* s'y montre de temps en temps; mais elles ne valent pas ce roman, à beaucoup près. Quatre seulement sont dignes de lui : *Le Curieux impertinent; Rincones & Corcadille; la Force du sang*, la plus intéressante de toutes; & *le Dialogue des deux Chiens*, critique charmante des mœurs espagnoles, où respirent la gaieté, le naturel & la philosophie. II. Huit *Comédies*, dont aucune n'est supportable au lecteur accoutumé aux excellentes pièces du théâtre François. Point d'intérêt, point de conduite, souvent de l'esprit, toujours de l'in vraisemblance. Dans celle qu'il appelle *l'Heureux Russe*, le héros, après avoir été au premier acte le plus grand coquin de Séville, se fait Jacobin au Mexique dans le second acte. Il est l'exemple du couvent. Il a de fréquens combats sur le théâtre avec le Diable, & demeure toujours vainqueur. Appelé pour exhorter à la mort une dame dont la vie avoit été scandaleuse, il se charge de ses péchés & lui donne ses mérites. Les diables aussitôt s'emparent du Jacobin

& couvrent son corps d'un ulcère épouvantable. Au troisième acte il meurt & fait des miracles. Voilà, dit *Florian*, une des comédies de l'auteur de *Don Quichotte*, & c'est peut-être la meilleure. Nous avons encore de *Cervantes*, dans le genre dramatique, huit petites pièces que les Espagnols appellent *Enrameses*. La plupart ont du comique & du naturel. III. La *Galathée*, en six livres. Il débuta par cet ouvrage. Quoiqu'il y ait de l'esprit, & quelquefois du sentiment & du naturel, on y aperçoit ce malheureux goût de scolastique qui régnoit alors. Les bergers de *Cervantes* diffèrent comme s'ils étoient sur les bancs. Ils font de longs traités pour ou contre l'amour, & citent tous les héros de la fable & de l'histoire. Le style est trop emphatique. Le soleil n'éclaire le monde qu'avec la lumière qu'il reçoit des yeux de *Galathée*. *Florian*, qui a traduit ce roman pastoral, Paris 1783, y a fait des changemens qui le rendent plus agréable. IV. Les *Travaux de Persius & de Sigismonde*, traduit plus anciennement en françois, avec la *Galathée*, 4 volumes in-12. On trouveroit peu de romans qui offrirent plus d'aventures surprenantes que les *Travaux*, &c. & une plus grande variété d'incidens épisodiques : mais la vraisemblance y est peu observée. Cependant l'élégance du style, la vérité de quelques tableaux & l'épisode de *Rupert*, le font lire avec plaisir. V. Il est auteur d'une satire ingénieuse, intitulée : *Voyage du Parnasse*. C'est un ouvrage en vers, peu piquant pour nous, parce que les mauvais poètes qu'il y ridiculise nous sont très-peu connus. Quant aux Poésies de *Cervantes*, on en jugeroit bien mal, si on les jugeoit d'après celles de *Don Quichotte* que le traducteur François a

Tome III.

presque toujours estropiées. Voyez sur ce traducteur le mot CHAISE, n.° I. La plupart sont agréables dans l'original, si l'on en excepte quelques comparaisons trop fortes, & quelques images recherchées. Sa *Vie* a été écrite par *Don Gregorio-Alayan Esfcar*; elle a été mise à la tête de l'édition espagnole de *Don Quichotte*, imprimée à Londres en 1738, 4 vol. in-4.° On en a aussi une par *Dandé*. Les dernières éditions de la version françoise de *Don Quichotte* sont en 4 vol. On en avoit ajouté, dans les éditions précédentes, deux autres volumes qui ne sont point de *Cervantes*, & qui étoient indignes de lui. Il y a une autre suite en 8 vol. qui est pitoyable. On a une jolie édition de l'original de *Don Quichotte*, faite à Amsterdam, 1755, en 4 volumes in-12, avec de belles figures. Les principales Aventures de ce roman ont été imprimées à la Haie 1746, in-fol. ou in-4.° avec des estampes estimées, par *Coyvel & Picart* le Romain. L'édition espagnole, faite par *Joachim Ibarra*, est magnifique.

CERVATON, (Anne) dame Espagnole, fille de *Germaine de Foix*, qui épousa *Ferdinand V*, roi d'Arragon, fut la plus belle & la plus spirituelle personne de la cour de ce monarque. Elle savoit le latin, & écrivoit également bien en vers & en prose. *Frédéric de Tolède*, duc d'Albe, l'aima avec passion.

CERVEAU, (René) prêtre du diocèse de Paris, mort en 1780, est auteur du *Nécrologe des plus célèbres Défenseurs & Confesseurs de la Vérité du dix-septième & du dix-huitième siècle*, 1760, & années suivantes, en 6 vol. in-12. Dans ce catalogue d'hommes presque

sous obscurs, opposés au Formulaire & à la Bulle *Unigenitus*, on trouve quelques articles qui peuvent servir à l'histoire littéraire. On a encore de lui : I. *L'Esprit de Nicole*, 1765, in-12, publié dans un temps où une foule de compilateurs sans esprit rédigeoient par chapitres l'esprit de nos grands écrivains. Celui de *Nicole* ne réussit pas infiniment. II. *Poèmes sur le Symbole des Apôtres & les Sacremens*, 1768, in-12. — Voy. *France Littéraire*, tom. premier & troisième. *Carveau* remporta, en 1779, le prix d'éloquence de l'académie Française, par l'éloge de *Molière*. Il y avoit déjà obtenu le prix de poésie. Il fut long-temps dans l'intimité du duc de la Vallière.

CÉRULARIUS, Voy. xv. MICHEL.

CÉRUTTI, (Joseph-Antoine-Joachim) naquit à Turin le 13 juin 1738. Après avoir été élevé chez les Jésuites, il entra dans leur ordre, & fut professeur à leur collège de Lyon. Très-jeune encore, il remporta, la même année, deux prix académiques à Toulouse, & à Dijon. Les questions en étoient intéressantes. Il s'agissoit de flétrir le duel & d'en borner les ravages. Il falloit déterminer pourquoi les républiques modernes avoient acquis moins de splendeur que les républiques anciennes. Avant de connoître *Cérutti* pour l'auteur de ce dernier écrit, on le crut de *J. J. Rousseau*. L'ordre des Jésuites, ébranlé, alloit succomber sous les attaques des cours : *Cérutti* prit sa défense, & composa à Nancy, sous les yeux du roi *Stanislas*, l'*Apologie de l'Institut*, 1762, deux parties in-8.° Peu de temps après, il fut obligé de se présenter chez le procureur-général du parlement de Paris, pour abjurer l'or-

dre qu'il venoit de défendre. Ses ennemis répandirent alors qu'après avoir fait le serment prescrit, il demanda s'il y avoit encore quelque chose à signer, & que le magistrat lui répondit : *Oui, l'Alcoran ; mais je ne l'ai pas chez moi...* Quelle apparence, qu'un homme d'esprit, tel que *Cérutti*, ne sût pas précisément ce qu'il devoit signer. Son *Apologie*, trop remplie de conglubata & d'antithèses, mais semée de traits brillans & de tirades éloquentes, le fit connoître au Dauphin, qui lui fit un accueil distingué. Il fut tiré à la cour. C'est là que la beauté & l'esprit d'une dame du premier rang, lui inspirèrent une passion violente & malheureuse, qui lui fit perdre beaucoup de temps, & le jeta dans une longue maladie ; mais l'amitié le consola des peines de l'amour. La duchesse de Brancas, devint sa mère, sa providence ; car c'est ainsi qu'il l'appeloit. Elle lui donna un honorable asile pendant quinze ans dans sa maison de Fléville, près de Nancy. La première fois qu'elle le reçut, elle lui mit un anneau au doigt, en lui disant agréablement que l'amitié venoit d'épouser le mérite. Venu à Paris, quelque temps avant la révolution, il en devint un chaud partisan, & lui consacra dès-lors toutes ses pensées. Son intimité avec *Mirabeau* le fit souvent employer par celui-ci pour la rédaction de ses nombreux discours & de ses rapports ; & il en prononça l'éloge à Saint-Eustache, lors des obsèques de ce député en 1791. *Cérutti* fut appelé à la législation, & obtint cet honneur par la publication d'un Mémoire aux François sur la nécessité des contributions patriotiques. Il mourut en février 1792, & la municipalité de Paris donna alors son nom à l'une de ses rues. — *Cérutti*

doit aimable en société, doux, complaisant, sachant plier son esprit & son caractère suivant les temps & les personnes qu'il approchoit. Sa figure avoit été agréable, & un fond de sensibilité & de mélancolie la rendoit intéressante. Sa conversation, vive & animée comme ses écrits, le tendre accent de ses paroles, lui donnoient le moyen de plaire à tous les esprits & de s'attacher les cœurs. Il parloit avec grâce, avec éloquence. On lui a reproché, avec raison, d'avoir flatté toutes les idoles du moment. Outre les ouvrages que nous avons cités, on a encore de lui : I. *L'Aigle & le Hibou*, apologue en vers. Ceux-ci, coupés toujours de la même manière, sont monotones & profanes. Le sujet est un aigle, qui, pour apprendre à régner, parcourt les diverses contrées & en étudie les gouvernemens. Les notes qui accompagnent ce petit écrit valent beaucoup mieux que la poésie. II. *Opuscules divers*. Ils furent publiés par *Marnisa*, ami de l'auteur, & ils offrent trois morceaux, écrits avec autant de goût que de finesse : c'est peut-être ce que *Crussi* a fait de mieux. Le premier est une *Dissertation* sur les monumens antiques à l'occasion d'une inscription de six vers grecs, trouvée sur une tombe découverte à Naples en 1756. Le second est une *Épître* sur le *Charlatanisme*; le troisième, un petit *Poème* sur les *Échecs*, où la difficulté de peindre les événemens de ce jeu, est adroitement vaincue. III. *Les Jardins de Bux*, poème, 1792. Les descriptions de ce poème ne sont point imaginaires. Elles sont puisées dans un site plein de fraîcheur & de beauté. IV. *Lettre* sur les avantages & l'origine de la gaieté françoise, p. 12. V. *Discours* sur cette ques-

tion : *Combien un esprit trop subtil ressemble à un esprit faux*, 1759, in-8.° VI. Autre sur ce sujet : *Les vrais plaisirs ne sont faits que pour la vertu*, 1761, in-4.° Ces deux discours obtinrent le prix de l'académie de Montauban. VII. Autre sur la question : *Pourquoi les Arts utiles ne sont-ils pas cultivés préférablement aux Arts agréables*, 1761, in-4.° VIII. Autre sur l'origine & les effets du desir de transmettre son nom à la postérité, 1761, in-8.° IX. *Traduction* libre de trois Odes d'*Horace*, 1789. X. De l'*Intérêt* d'un ouvrage dans le sujet, le plan & le style, 1763. Celui-ci en a beaucoup. La justesse qui le distingue, ne le guida point dans plusieurs brochures politiques, où il se livra trop aux illusions du moment. Nous ne citerons que sa *Correspondance* avec *Mirabeau*, & ses *Idees simples* sur les assignats. Si ces idées sont simples, elles ne sont guère judicieuses, & l'événement a bien démenti les belles espérances qu'il donnoit à ses lecteurs sur ces richesses imaginaires. XI. Il a été le principal rédacteur de la *Famille villageoise*, journal consacré à faire pénétrer dans les campagnes les principes de la révolution. Il auroit été encore plus à la portée du peuple, si l'auteur eût été moins bel esprit, & plus avare de tours antithétiques & de phrases recherchées. On a réuni, en 1793, sous le titre d'*Œuvres diverses*, in-8.°, diverses pièces de *Crussi* déjà publiées. « En général, » dit l'auteur des *Trois Siècles*, « les ouvrages de cet écrivain sont pleins d'esprit & de légèreté; mais de cet esprit recherche, qui, loin de donner du prix aux bonnes choses, ne fait souvent que les dépriser. L'esprit ne plaît qu'autant qu'il assaisonne la raison, sans chercher trop à se montrer. » Ce

jugement, quoique sévère, n'est point mal appliqué ; cependant le recueil des écrits purement littéraires de *Céruis*, en les corrigeant avec un peu de soin, offrirait de l'intérêt, de la variété & de l'agrément.

1. CÉRYNES, fils de *Téménus* roi d'Argos, fut tué d'un coup de flèche par son beau-frère *Diphonte*.

I. CÉSAIRE, (Saint) frère de *S. Grégoire de Nazianze*, & médecin de l'empereur *Julien*, conserva une foi pure & des mœurs innocentes au milieu d'une cour païenne. Il se joua de la dialectique de *Judea*, & lui prouva un jour avec tant de force l'impiété de l'idolâtrie, que ce prince s'écria : *O bienheureux père ! O malheureux enfans !* paroles qui marquoient le bonheur du père d'avoir produit de tels enfans, & le malheur des enfans d'être si fermes dans une religion qu'il croyoit mauvaise. *Césaire* s'exila lui-même de la cour, & se retira dans sa famille, à la prière de *S. Grégoire de Nazianze*. Il fut ensuite questeur de Bithynie, & mourut en 368. On lui attribue quatre *Dialogues*, qui sont d'un auteur plus récent : on les trouve dans la *Bibliothèque des Pères*.

II. CÉSAIRE, (Saint) né en 470, près de Châlons-sur-Saône, se consacra à Dieu dans le monastère de Lérins, sous la conduite de l'abbé *Porcain*. Ses austérités l'ayant rendu malade, on l'envoya à Arles pour rétablir sa santé. Trois ans après il fut élevé, malgré lui, sur le siège de cette ville. Il gouverna son diocèse en apôtre. Il fonda à Arles un monastère de filles, & leur donna une règle, adoptée depuis par plusieurs autres monastères. *V. des articles gr-*

donne la flagellation contre les religieuses indociles. Les évêques commençoient à n'er de cette espèce de correction, comme dans la loi de *Moïse* ; mais peu conforme, suivant quelques théologiens, à l'esprit du christianisme. La calomnie vint interrompre les biens qu'il faisoit à son diocèse. On l'accusa auprès d'*Alaric* d'avoir voulu livrer aux Bourguignons la ville d'Arles ; on le calomnia de nouveau auprès de *Théodoric* ; mais ces deux princes reconnurent l'innocence de cet homme apostolique, ainsi que la méchanceté de ses calomnieurs. Son nom n'en fut que plus célèbre. Dans un voyage à Rome, où il étoit desiré depuis long-temps, le pape l'honora du *Pallium*, & permit à ses diacres de porter des *salmatiques* comme ceux de l'église de Rome. On croit que c'est le premier prélat d'Occident qui ait porté le *Pallium*. Le pape ajouta à ces honneurs le titre de son vicaire dans les Gaules, avec le pouvoir de convoquer des conciles. *Césaire* prévida à celui d'Agde en 506, au second concile d'Orange en 529, & à plusieurs autres. Il mourut le 27 août 544, à 74 ans, la veille de la fête de *S. Augustin*, dont il avoit été un des plus fidèles disciples. Nous avons de lui des *Homélies*, mises au jour par *Baluse*, Paris 1669, in-8° ; & d'autres Ouvrages dont il seroit à souhaiter que quelqu'un donnât une bonne édition. On les trouve dans la *Bibliothèque des Pères*. Non-seulement il avoit composé ses sermons pour les prêcher à son peuple : mais il les envoyoit encore à ses confrères de France, d'Italie & d'Espagne, afin qu'ils y pussent des instructions pour leur troupeau. Il copioit souvent lui-même les discours des autres,

notamment ceux de *S. Augustin* sur les matières de la grâce.

III. CÉSAIRE, (Saint) diacre, arrivant d'Afrique à Terracine en Italie, y vit avec effroi immoler un jeune homme en l'honneur d'*Apollon*. Il condamna ce sacrifice inhumain; mais il fut arrêté & jeté dans la mer, l'an 300, sous l'empire de *Dioclétien*. Une antique église de Rome étoit sous l'invocation de ce martyr; en sévelie sous des ruines, elle fut rebâtie avec magnificence par le pape *Clément VIII*.

IV. CÉSAIRE, né à Cologne, entra dans l'ordre de Citeaux, devint maître des novices, dans le monastère d'Heisterbach près de Bonn, & mourut vers l'an 1240. On a de lui un *Recueil* de miracles & d'historiettes dont il entretenoit ses novices. Il fut d'abord imprimé à Nuremberg & réimprimé à Douai en 1604. Il a été mis à l'*index* en Espagne. On doit encore à *Césaire* un écrit intitulé: *De vita & passione Sancti Engelberti*, Cologne 1633.

CÉSALPIN, (André) né en 1519 à Arezzo, savant en philosophie & en médecine, professa à Pise avec éclat, & fut ensuite premier médecin du pape *Clément VIII*. Quoiqu'il vécut dans une cour saine, sa foi n'en fut pas plus pure. Ses principes approchoient un peu de ceux de *Spinosa*. Il n'admettoit, comme *Aristote*, que deux substances: Dieu & la matière. Le monde étoit peuplé, selon lui, d'âmes humaines, de démons, de génies, & d'autres intelligences plus ou moins parfaites, mais toutes matérielles. Il croyoit, dit-on, que les premiers hommes furent formés de la matière avec laquelle quelques phi-

losofes s'imaginent que s'engendrent les grenouilles. Mais, en avouant ce qui a pu faire tort à *Césalpin*, il ne faut point lui dérober la gloire d'avoir connu la circulation du sang, & la vraie méthode dans la distribution des plantes. Ses principaux ouvrages sont: I. *Speculum artis medicae Hippocraticum*. II. *De Plantis libri XVI*, à Florence en 1583, in-4°: ouvrage rare, & le premier dans lequel on trouve la méthode de distribuer les plantes conformément à leur nature. Il en distribua les classes selon le nombre, les différences ou les rapports des semences. Rien ne manque à cette excellente histoire, que d'être ornée de figures, dont la beauté, pour certains curieux, est souvent un mérite supérieur à l'érudition même. *Césalpin* étoit, pour son temps, très-habile dans la physique. Il comparoit les semences des plantes aux œufs des animaux; & la manière dont les parties de l'œuf se développent, approchoit beaucoup, selon lui, des premiers accroissemens que donne à la plante la fermentation dans chaque graine. Le fameux *Jean Ray* dit, dans la préface de sa *Nouvelle Méthode de Botanique*, qu'il a profité du système ingénieux de *Césalpin*; qu'avant cet auteur, on n'arrangeoit les plantes que suivant les lieux où elles croissoient & les vertus qu'elles avoient: distinction grossière, qui n'établissoit ni genre ni espèce; qui confondoit tout, & réunissoit, sous un même chapitre, les plantes les moins semblables entr'elles. Cependant, quelques secours que *Ray* eût tiré pour la méthode de celle de *Césalpin*, il ne jugea pas à propos de suivre cet auteur en tout. III. *De Metallicis libri tres*, à Rome, 1596, in-4°: peu commun. IV. *Praxis*



*universa Medicina. V. Quæstionam Peripæneticarum libri quinque*, Rome 1603, in 4.<sup>o</sup> Ce dernier ouvrage fut attaqué par le médecin *Taurel* dans ses *ALPES CÆSÆ*, hoc est, *Andræ Cæsarpini monstrosa dogmata discussa & excussa*. Il veut lui prouver qu'il est athée; mais ses preuves ne sont point de démonstrations. VI. *De Medicamentorum fuculamentibus*, Venise 1593, in-4.<sup>o</sup> *Césarpin* mourut à Rome en 1604, à 84 ans. VII. *Dæmonum investigatio*, Florence 1580, in-4.<sup>o</sup> L'auteur recherche dans ce livre si quelques maladies sont causées par un pouvoir surnaturel.

I. CÉSAR, (*Caius Julius CÆSAR*) naquit à Rome, l'an 98 avant J. C. de l'illustre famille des *Jules*, qui se vançoit de descendre d'*Iule*, fils d'*Énée*. Né simple citoyen d'une république, il forma de bonne heure le projet d'assujettir sa patrie, & il en vint à bout par le double talent de l'éloquence & des armes. Le tyran *Sylla*, qui voyoit en lui plusieurs *Marius*, voulut le faire mourir; mais, vaincu par les importunités de ses amis, il lui laissa la vie, en leur disant : *Que celui dont les intérêts leur étoient si chers, renverseroit un jour la république... Caton* qui le connoissoit bien, disoit : *Qu'il s'appliquoit de sang froid, & par une méditation sombre, à ruiner la république... César* encore jeune alloit à Rhodes étudier la rhétorique sous le célèbre *Apollonius*; mais il fut pris dans le trajet par des pirates qui lui demandèrent vingt talens pour sa rançon. Il se mit à rire de cette demande, comme venant de gens qui ne connoissoient pas le prix de leur proie, & au lieu de vingt talens, il leur en promit cinquante. Il fut treize jours parmi ces hommes

séroces, & les traita avec tant de hauteur & de mépris, que toutes les fois qu'il vouloit reposer, il envoyoit leur commander de ne point faire de bruit. Il osa même les menacer de les faire meure en croix. Ces corsaires regardoient cette menace comme une fanfaronnade de jeune homme. Cependant aussitôt que *César* eut recouvré sa liberté, il arma quelques petits bâtimens, surprit les pirates qui étoient encore à l'ancre, & les fit périr par le supplice dont il les avoit menacés. — L'Asie fut le premier théâtre de sa valeur. Il se distingua sous *Thermus*, préteur, qui l'envoya vers *Nicomède*, roi de Bithynie, auquel, dit-on, il se prostitua. De retour à Rome, il signala son éloquence contre *Dolabella*, accusé de péculat. Son nom se répandant peu à peu, il fut élevé aux charges de tribun militaire, de questeur, d'édile, de souverain pontife, de préteur & de gouverneur d'Espagne. Ce fut en arrivant à Cadix, que voyant la statue d'*Alexandre*, il dit, en répandant des larmes : *A l'âge où je suis, il avoit conquis le monde, & je n'ai encore rien fait de mémorable!* Ce désir de la gloire, joint à de grands talens secondés par la fortune, le conduisit peu à peu à l'empire. On lui avoit entendu dire : *Qu'il aimeroit mieux être le premier dans un hamac, que le second dans Rome.* Et il avoit cité plus d'une fois ce vers d'*Euripide* : *Si la vérité & la justice doivent être violées, c'est pour régner.* Revenu en Italie, il demanda le triomphe & le consulat : il fut créé consul l'an 59 avant J. C. avec *Bibulus*, qu'il obligea bientôt d'abandonner cette place. Ainsi l'ambitieux *César* eut seul l'administration de la première république de l'univers. Les gens d'esprit de Rome en firent

des railleries au lieu de s'alarmer. Au lieu de mettre dans les dates de leurs lettres : *CÉSAR & BIBULUS éant consuls*, ils écrivoient : *JULES & CÉSAR éant consuls*. On fit courir en même temps ce distique :

*Non Bibulo quicquam nuper, sed  
Cæsare factum est ;  
Nam Bibulo fieri consule nil mo-  
mini.*

Il s'unit à Pompée & à Crassus par serment, & forma ce qu'on appelle le premier triumvirat. *Caton*, qui vit porter ce coup à l'état, & qui ne put le parer, s'écria : *Nous avons des maîtres, c'en est fait de la république !* — *César* recueillit les premiers fruits de cette union. Tout plia sous ses violences & ses artifices, hormis *Caton*. Il se procura l'amitié des chevaliers, en leur accordant une part dans les impôts, & celle des étrangers, en les faisant déclarer alliés & amis du peuple Romain. Il éloigna de Rome *Cicéron* & *Caton*, les plus grands défenseurs de la liberté, & s'assura des consuls de l'année suivante. Son crédit lui fit obtenir le gouvernement des Gaules. Il partit, roulant dans son esprit les plus vastes projets. Son dessein étoit de subjuguier les Gaules, de ramener son armée victorieuse contre la république, & d'aller à la souveraine puissance les armes à la main. Ses premiers exploits furent contre les Helvétiens : il les battit, & tourna ses armes contre les Germains & les Belges. Après avoir raillé en pièces leur armée, il attaque les Nerviens, les défait, & subjugué presque tous les peuples des Gaules. *Voy. CORNÉLIE*. Ses conquêtes & ses victoires occasionnèrent un nouveau triumvirat entre *César*, *Crassus* & *Pompée*, qui, sans le penser, deve-

noient les instrumens de la fortune de leur collègue, & de leur propre perte. Un des articles de la confédération, fut de faire proroger à *César* son gouvernement pour cinq nouvelles années, avec la qualité de proconsul. De nouveaux succès dans les Gaules, en Germanie & dans la Grande-Bretagne, le couvrirent de gloire, & lui donnèrent de nouvelles espérances sur Rome. *Pompée* commença alors à se détacher de lui, & à obtenir pour lui-même ce qu'il devoit partager avec son collègue. *César* prit occasion des honneurs extraordinaires qu'on venoit d'accorder à *Pompée*, pour demander le consulat avec prolongation de ses gouvernemens. Mais ayant appris que la brigade de ses ennemis avoit fait rejeter sa demande, parce qu'il étoit absent, & qu'on vouloit d'ailleurs l'obliger à venir la faire en personne, il fut si piqué de ce refus, qu'il dit en mettant la main sur son épée : *Celle-ci obtiendra ce qu'on me refuse injustement*. Comme il étoit instruit de tout ce qui se tramoit à Rome contre lui, il passa les Alpes à la tête de trois légions ; & s'arrêta à Ravenne. Dès que le sénat eut appris sa marche, il lui nomma un successeur, & rendit un arrêt qui lui ordonnoit de licencier son armée dans un temps déterminé, s'il ne vouloit être poursuivi comme ennemi de la république. A cette nouvelle, *César* s'approcha du Rubicon, petite rivière qui séparoit son gouvernement de la Gaule Cisalpine, du reste de l'Italie, & qu'il ne pouvoit passer en armes, sans se déclarer ouvertement rebelle aux lois & aux ordres du sénat. *Antoine*, alors tribun du peuple, avoit pris la fuite après avoir formé opposition au sénatusconsulte. *César* commença sa

guerre, sous le spécieux prétexte de venger les droits du tribunal violés en la personne d'Antoine. Il marche secrètement vers Rimini & passe le Rubicon. Le héros s'arrête un moment sur les bords de cette rivière, qui ser voit de bornes à sa province. La traverser avec une armée qui a subjugué les Gaulois, intimidé les Germains, réduit les Bretons, c'étoit lever l'étendard de la révolte. Il s'arrêta donc en disant à ses principaux officiers : *Si je diffère à la passer, je suis perdu ; & si je la passe, que je vais faire de malheureux !* Enfin, après avoir encore réfléchi un instant, il se jeta dans l'eau en criant : *Le sort en est jeté !* Il continua sa marche avec précipitation, & Rimini, Pesaro, Ancone, Arezzo, Ofimo, Acoli, &c. sont à lui. Une conduite sage & modérée, en dévoilant ses projets ambitieux, les soutenoit. Il faisoit passer à Rome des sommes immenses, pour corrompre les magistrats, ou acheter les magistratures ; ce qui donna lieu à ce bon mot : *César a conquis les Gaules avec le fer des Romains, & Rome avec l'or des Gaulois.* Son armée ne lui étoit pas moins dévouée. Tandis que Pompée passe en Épire, abandonnant l'Italie à son ennemi, César s'y comporte en vainqueur & en maître. Rome, à son approche, perd le sentiment de ses forces. César y étant entré, veut se saisir du trésor. Le tribun Métellus s'y opposa fortement, & chacun le louoit de sa fermeté. Mais César, parlant en vainqueur, le menaça de le tuer sur-le-champ s'il n'obéissoit : *Tu n'ignores pas, jeune homme, lui dit-il, qu'il m'est plus aisé de le faire que de le dire.* Ces dernières paroles troublerent si fort Métellus, qu'il exécuta avec soumission tous les

ordres de César. Pompée, nommé général des troupes de la République, s'étoit retiré dans le fond de l'Italie avec une armée peu aguerrie. Ses lieutenans commandoient dans différentes provinces. César marchant d'abord à eux, dit qu'il alloit combattre des troupes sans général, pour revenir ensuite combattre un général sans troupes. Dans toutes ses expéditions, ce grand homme s'attacha plutôt à se concilier les cœurs par la bienveillance qu'à les soumettre par la force des armes. Un certain Domitius désespérant de pouvoir défendre sa place, avoit demandé du poison à un de ses esclaves, qui étoit médecin. Cet esclave lui donna un breuvage qu'il avala, dans l'espérance de mourir très-promptement. A peine a-t-il le poison dans l'estomac, qu'il apprend la clémence dont le vainqueur usoit envers ses prisonniers. Il se met à déplorer son infortune, & à se plaindre de la promptitude avec laquelle il avoit pris cette funeste résolution. Mais le médecin calma ses frayeurs, en l'assurant que le breuvage qu'il lui avoit donné, n'étoit point mortel, & n'étoit capable que de procurer un assoupissement. Domitius aussitôt se leva & alla trouver César, qui lui accorda la liberté. — Après s'être assuré des partisans à Rome par un mélange heureux de douceur & de fermeté, César partit pour l'Espagne. Il forma, en passant, le siège de Marseille, en laissant la conduite à Trébonius, & alla battre en Espagne Périus, Afranius & Varron, généraux de Pompée. De retour à Rome, où il avoit été nommé dictateur, il favorise les débiteurs, rappelle les exilés, rétablit les enfans des proscrits, s'attache, par la clémence, les ennemis qu'il s'étoit faits par

la force, & obéit le consulat pour l'année suivante. Il quitta l'Italie pour aller en Grèce combattre *Pompée*, s'empara de toutes les villes d'Épire, se signala en Étolie, en Thessalie, en Macédoine, & anéantit enfin son rival & son ennemi. *Le voici*, dit-il à ses soldats, *ce jour si attendu. C'est à nous à voir si nous aimons véritablement la gloire.* L'armée de *Pompée* fut entièrement mise en déroute à la journée de Pharsale, l'an 48 avant J. C. Un rien décida de cette fameuse bataille, qui, en soumettant la République Romaine à *César*, le rendit maître du Monde entier : ce fut l'attention qu'il eut de recommander à ses soldats de frapper directement au visage les cavaliers de *Pompée* qui devoient entamer l'action. Ces jeunes gens, jaloux de conserver leur figure, tournèrent bride honteusement. Sept mille cavaliers prirent la fuite devant six cohortes. *Pompée* laissa sur la place quinze mille des siens, tandis que *César* n'en perdit que douze cents. La clémence du vainqueur envers les vaincus attira un si grand nombre de soldats sous ses drapeaux, qu'il fut en état de poursuivre son ennemi. Ce grand homme n'étoit déjà plus : il venoit d'être massacré inhumainement en Égypte, où il avoit cru trouver un asile. *César* le pleura, & lui fit élever un tombeau magnifique. Son courage, conduit par un art supérieur, lui ménagea de nouvelles victoires. Il vainquit *Ptolomé*, roi d'Égypte, se rendit maître de son royaume, & le donna à la fameuse *Cléopâtre*, dont il eut un fils, nommé *Césarion*. *Pharnace*, roi de Pont, ne tarda pas de tomber sous ses coups. Cette victoire lui coûta peu. La guerre fut commencée & finie dans un jour. C'est ce qu'il

exprima par ces trois mots : *VENI, VIDI, VICI.* Il repassa ensuite avec tant de rapidité en Italie, que l'on y fut aussi surpris de son retour que de sa prompte victoire. Son séjour à Rome ne fut pas long ; il alla vaincre *Juba* & *Scipion* en Afrique, & les fils de *Pompée* en Espagne. On le vit bientôt à Rome triompher, cinq jours consécutifs, des Gaules, de l'Égypte, du Pont, de l'Afrique & de l'Espagne. La dictature perpétuelle lui fut décernée. La République expira, & Rome eut un maître sous le titre d'empereur. Le sénat lui permit d'ornez sa tête chauve d'une couronne de laurier. On délibéra même, dit-on, de lui donner sur toutes les Dames Romaines des droits qui font frémir la pudeur. *César*, au plus haut point de sa gloire, voulut l'augmenter encore, en décorant la ville de Rome de nouveaux édifices, pour l'utilité & pour l'agrément ; en faisant creuser, à l'embouchure du Tibre, un port capable de recevoir les plus gros vaisseaux ; en desséchant les marais Pontins, qui rendoient mal-saine une partie du Latium ; en coupant l'isthme de Corinthe, pour faire la jonction de la mer Égée & de la mer Ionienne ; en réformant le Droit, & le réduisant à ce qu'il a de plus important ; en rassemblant de nombreuses bibliothèques publiques. C'est à lui qu'on doit la réformation du Calendrier Romain, faite par *Sosigènes*, savant astronome, qu'il appela d'Alexandrie, pour régler l'année sur le mouvement du soleil. Voyez *SOSIGÈNES*. *Cicéron* dit à ce sujet, que la ciel changeoit à la volonté de *César* : il auroit pu ajouter, & la terre aussi. Cependant au milieu des projets que *César* formoit pour l'embellissement de Rome, & pour la splendeur de l'empire,

il se tramoit une conspiration contre lui. *Caïus-Cassius* en étoit le principal chef: Voyez son article. Quoique *César* n'ignorât point les menées de ses ennemis, il monroit une grande sécurité & faisoit des préparatifs pour la guerre contre les Parthes. Plus de soixante sénateurs étoient entrés dans le complot. Le jour fut pris pour l'exécution. C'étoit aux ides de mars, parce que ce jour-là on devoit donner à *César*, au moment qu'il sortiroit de Rome, le titre de ROI, en conséquence d'un prétendu oracle des Sybilles, qui annonçoit que les Parthes ne pourroient être vaincus, si les Romains n'avoient un Roi pour leur général. On étoit convenu que *César* ne prendroit ce titre que hors de Rome & même hors de l'Italie; mais qu'à Rome il n'auroit que celui de *Dicteur*. Les avertissemens qu'avoit eus *César*, de se défier particulièrement du jour des ides de mars; les alarmes de *Calpurnie* sa femme, qui tâcha par ses prières & par ses larmes de l'empêcher de sortir ce jour-là, auroient dû lui faire prendre quelques précautions. Mais *Brutus*, l'un des conjurés, quoiqu'il fût le confident de *César*, craignit que la conspiration ne fût découverte, s'il différoit de se rendre au sénat. Il lui représenta « que les sénateurs étant actuellement assemblés pour lui accorder le diadème, ce seroit les outrager que de rompre leur délibération par la crainte d'un vain songe de *Calpurnie*. » En disant ces mots, ce perfide ami le prit par la main & l'entraîna en quelque sorte hors de sa maison. Le sénat s'assembloit, ce jour-là, dans un palais que *Pompée* avoit fait bâtir & qui portoit son nom. Dès que *César* eut pris place, les conjurés l'environnèrent comme pour le

saluer. *Tullius-Cimber*, l'un d'eux; s'approcha de lui pour lui demander la grace de son frère qui étoit exilé. *César*, importuné de ses instances, le repoussa pour l'éloigner. Alors *Servilius-Casca*, qui étoit derrière sa chaise, le frappa à l'épaule d'un coup de poignard: le coup glissa, & *César* s'étant retourné, lui cria: « Traître! que fais-tu? » Et comme il s'étoit levé, il reçut dans l'estomac un coup mortel. Dans l'instant tous les conjurés fondirent sur lui avec tant de fureur, que plusieurs d'entre eux se blessèrent eux-mêmes. Tout mourant qu'il étoit, il se défendoit comme un lion, lorsqu'apperevant *Brutus* un poignard à la main, il lui fit un tendre reproche, se couvrit la tête de sa robe & alla tomher percé de vingt-trois coups, aux pieds de la statue de *Pompée*, dans la 56<sup>e</sup> année de son âge, l'an 44 avant J. C. *Cicéron*, qu'on n'avoit point admis dans le secret du complot, parce que sa timidité étoit connue, se plaignit après coup que les conjurés n'eussent pas fait main-basse sur les principaux amis de *César*. Ils ont exécuté un projet d'enfant, avec un courage de héros, écrivit-il à *Atticus*; l'arbre est abattu, mais les racines subsistent. Couper les racines de la tyrannie, étoit impossible alors; elles tenoient aux mœurs qu'on ne pouvoit plus changer. Mais si Rome ne pouvoit plus demeurer libre; s'il falloit nécessairement qu'elle subit la loi d'un seul, *César* n'auroit-il pas mérité qu'on eût préféré sa domination à celle de tous les autres ambitieux de Rome? « On a beaucoup parlé de sa fortune, & d'un homme d'esprit; mais cet homme extraordinaire avoit tant de grandes qualités, sans aucun défaut, quoiqu'il eût bien des

vices, qu'il auroit été bien difficile que quelque armée qu'il eût commandée, il n'eût été vainqueur ; & qu'en quelque République qu'il fût né, il ne l'eût gouvernée. » Ses avantages étoient, une figure noble & gracieuse, un esprit brillant & solide ; une éloquence tour-à-tour agreable & mâle, également propre à gagner le cœur d'une femme & à ranimer celui d'un soldat ; une hardiesse surprenante pour enfanter les projets les plus vastes, une activité merveilleuse pour les suivre dans tous leurs détails, & un talent supérieur pour les faire réussir ; une valeur qui subjugoit tout, & une clémence qui captivoit le cœur de ses ennemis mêmes. *Voyez CATTULLE.* — *César* apprend la mort de *Caton*, & il s'écrie : *O Caton ! je t'envie la gloire de ta mort ; car tu m'as envié celle de te sauver la vie.* Cette douceur prenoit sa source autant dans sa politique que dans son caractère : *Je veux*, disoit-il, *regagner tous les esprits par cette voie, s'il est possible, afin de jouir longtemps du fruit de mes victoires.* Il eut, par-dessus tout, le grand art de former des hommes qui lui ressemblassent, & de faire autant de héros, de tous les capitaines de son armée. Il leur donna la leçon & l'exemple. Son armée ayant plié à la bataille de Munda en Espagne, il se jeta au milieu des ennemis pour se faire tuer, & leur arracha la victoire par cet acte de valeur. Sa vie, dans les camps, étoit simple & frugale. On lui servit un jour des asperges, où l'on avoit mis de l'huile de senteur, au lieu de l'huile ordinaire ; il les mangea, sans faire semblant de s'apercevoir de la méprise. On le vit coucher de préférence sous le toit d'une maison de paysan au dehors, pour que ses officiers ma-

lades pussent trouver une chambre au-dedans. Il fut, en un mot, tel que devoit être le maître de Rome, si Rome avoit dû en avoir un. Son nom est à côté & au-dessus peut-être de celui d'*Alexandre*. *Plutarque* écrit, « qu'il emporta de force, ou qu'il réduisit par la terreur de ses armes, huit cents villes ; qu'il subjuga trois-cents peuples ou nations ; qu'il désir, en différens combats, trois millions d'hommes, dont un million fut tué dans les batailles & un autre million fait prisonnier. » S'il eut les qualités d'*Alexandre*, il eut aussi quelques-uns de ses vices : cette ambition sans bornes, déterminée à tout oser, à tout gagner ou à tout perdre. Le héros Romain poussa encore plus loin que le conquérant Grec, le goût de la débauche. On disoit de lui : « qu'il étoit le mari de toutes les femmes, & la femme de tous les maris. » — *César* cultiva toujours les lettres au milieu du tumulte des armes. S'il se fût livré entièrement à l'éloquence, *Cicéron* auroit eu un rival qui l'auroit égalé. *Plin*e rapporte de lui des choses extraordinaires, entr'autres, « qu'il écrivoit & lisoit en même temps ; qu'il dictoit à ses secrétaires, & donnoit audience à des ambassadeurs. » Des ouvrages en vers & en prose, que *César* avoit composés, il ne nous reste que ses *Commentaires* sur les guerres des Gaules, & sur les guerres civiles : ouvrage qui, quoique fait en forme de mémoires, peut passer pour une histoire complète, mais pas toujours impartiale. *Voyez MÉTELLUS.* Le héros narre ses victoires avec la même rapidité qu'il les a remportées. L'éloge qu'en faisoit *Cicéron*, n'est point outré. Le voici : *Nudi sunt, reddi & venusti, & omni orationis ornate, langu-*

*veste, detracto; stultis scribendi materiam praebeat, sanos verò homines à scribendo deterruit.* Parmi les éditions de ces Commentaires, les curieux recherchent la première de Rome 1469, in-folio; celle *cum notis variorum*, Amsterdam 1697, in-8°; Leyde 1713, in-8°, & 1737, 2 vol. in-4°; celle de Londres, in-folio, 1712; celle *ad usum Delphini*, in-4°, 1678; celle d'*Elzévir*, 1735, in-12; celle de *Barbois*, 2 vol. in-12, 1755, qui est ornée de quatre cartes & d'une nomenclature géographique; & celle de Glasgow, 1750, in-folio. D'*Abblancourt* a traduit les *Commentaires de César*, in-4°, & en 2 vol. in-12. En 1787, *Turpin de Crissé* en a donné une traduction en françois, avec des notes judicieuses & savantes, qui présentent une instruction tout à la fois politique & militaire, 3 vol. in-8°. Les Historiens ont remarqué qu'aucun de ses meurtriers ne lui avoit survécu de trois ans, & que tous avoient péri de mort violente. Voy. au mot CROMWEL, un parallèle entre lui & César.

II. CÉSAR, (*Lucius Casar*) oncle de *Marc-Antoine* le triumvir, avoit suivi le parti de *Pompée*. Ayant été député des deux factions pour parler de paix, il fut mis au rang des profcrits par le jeune *Octave*, & assassiné peu après. *Antoine*, vivement piqué de l'outrage fait à son oncle, ne se reconcilia avec *Octave* qu'à condition qu'il abandonneroit *Cicéron* à sa vengeance pour lui faire subir le même traitement.—Voyez II. JULIE, épouse de *Marc-Antoine*.

CÉSAR DE BORGIA, Voyez BORGIA.

CÉSAR DE VENDÔME, Voyez I. VENDÔME.

CÉSARA, petite fille de *Noty* se retira en Irlande, suivant la tradition de cette île, après le déluge, & en fut la première habitante.

CÉSARI, (*Alexandre*) dit *le Grec*, habile graveur en creux au 16<sup>e</sup> siècle, mérita les éloges de *Michel-Ange* son contemporain. Le chef-d'œuvre de cet artiste est, au rapport de *Vasari*, un camée représentant la tête de *Phocion* l'Athénien. *Michel-Ange* voyant une médaille de *Césari*, représentant d'un côté le pape *Paul III*, & de l'autre *Alexandre le Grand*, prosterné aux pieds du grand-prêtre des Juifs, s'écria qu'elle étoit le chef-d'œuvre de l'art, & que la gravure, loin d'acquérir plus de perfection, ne pouvoit que rétrograder! *Césari* a gravé aussi le portrait de *Henri II* roi de France, sur une cornaline.

CÉSARI, Voyez SAINT-CÉSARI.

CÉSARINI, (*Julien*) cardinal, d'une famille noble de Rome, présida au concile de Basse, & parut avec éclat à celui de Florence. Le pape *Eugène IV* l'envoya en Hongrie, pour prêcher la croisade contre les Turcs, & pour porter le roi *Ladislas* à rompre avec eux. Il n'y avoit point de prétexte pour violer une paix jurée sur l'Évangile; mais *Césari* fit valoir la prière du pape, & la maxime de ne pas garder la foi aux hérétiques, & encore moins aux Musulmans. Il persuada. Il y eut une bataille donnée près de Varne, en 1444, Voyez AMURAT II, gagnée par les Turcs contre les Chrétiens. Le cardinal, qui s'y étoit trouvé, périt dans cette journée. Les uns disent qu'en passant une rivière,

Il fut abimé par le poids de l'or qu'il portoit; d'autres assurent que les Hongrois mêmes le tuèrent, & se vengèrent sur lui du mauvais succès de leur parjure. — De la même famille étoit *Virginio CÉSARINI*, jeune seigneur Romain, mort en 1624 à 30 ans, après avoir montré des connoissances rares en médecine, en jurisprudence, dans les langues, & avoir cultivé avec succès l'art oratoire & la poésie latine & italienne. On frappa, à son honneur, une médaille, où son portrait étoit à côté de celui de *Plé de la Mirandole*.

**CÉSARION**, naquit à Alexandrie, de *Jules-César* & de *Cléopâtre*; il avoit une ressemblance marquée avec son père, & possédoit plusieurs de ses qualités. Lorsqu'il eut atteint sa treizième année, *Antoine* & *Cléopâtre* le déclarèrent successeur du royaume d'Égypte, de l'isle de Chypre & de la Coélysirie. Mais *Auguste*, loin de lui confirmer ce riche héritage, le fit mourir cinq ans après. Il fut porté, dit-on, à cette cruauté par le philosophe *Arius*, l'un de ses courtisans, qui lui dit, „ que le monde seroit embarrassé de deux *Césars*, & qu'il n'en pouvoit souffrir qu'un. ”

**CÉSONIE**, ( *Milonia* ) femme de l'empereur *Caligula*, n'étoit ni fort jeune ni fort belle, lorsque ce prince l'épousa l'an 39 de Jésus-Christ. Mais elle avoit l'art de se faire aimer, en entrant dans tous les goûts de son époux, l'accompagnant dans ses voyages habillée en Amazone, flattant son inclination pour le luxe & la volupté. On prétend qu'elle pouvoit la complaisance jusqu'à permettre qu'il l'exposât nue aux yeux de ses favoris, dans la fureur de ses débauches infâmes. *Caligula*

ayant été assassiné, *Chéras* envoya le tribun *Callus-Lupus*, pour se défaire de *Césionis* & de sa fille *Julie-Drusille*. Cet homme perça la mère de plusieurs coups d'épée, & écrasa le tête de la fille contre la muraille de la galerie où son père avoit été poignardé, afin qu'il ne demeurât rien d'un sang si abominable. *Césionis* présenta son sein découvert au fer meurtrier, avec une constance admirable.

**CESPÈDES**, ( *Paul* ) peintre de Cordoue; s'est rendu célèbre en Espagne & en Italie où il fit deux voyages. Sa manière de peindre approche beaucoup de celle du *Corrége*: même exactitude dans le dessin, même force dans l'expression, même coloris. Voyant une statue antique de *Sénèque* le philosophe, sans tête, il en substitua une qui excita l'admiration publique. On ne peut encore voir sans émotion son tableau de la *Cène* dans la cathédrale de Cordoue; où chaque Apôtre présente un caractère différent de respect, d'amour & de sainteté; le *CHRIST*, un air à la fois de grandeur & de bonté; & *Judas*, un air chagrin & faux. Les talens de *Cespèdes* ne se bornoient pas à la peinture, si l'on en croit l'enthousiasme des auteurs Espagnols pour cet artiste, il fut philosophe, antiquaire, sculpteur, architecte; savant dans les langues hébraïque, grecque, latine, arabe & italienne; grand poète & fécond écrivain. Il mourut en 1608, âgé de plus de 70 ans.

**CESTIUS**, satirique impudent; osa exercer sa critique sur *Cicéron*. Sa témérité fut punie comme elle le méritoit. Ce censeur parasite mangeoit un jour chez *M. Tullius*; fils de *Cinros*, qui avoit alors le



gouvernement de l'Asie. *Tullius*, qui ne tenoit rien du génie de son père, & qui avoit très-peu de mémoire, demanda plusieurs fois à un de ses domestiques, quel étoit celui qui mangeoit au bas bout de sa table ? Comme il oublioit toujours le nom de *Cestius*, le domestique lui dit enfin : *C'est ce misérable censeur, qui souvenoit que votre père étoit un ignorant...* *Tullius* indigné, ordonna qu'on apportât des verges, & fit rudement fouetter le *Zoïle* en sa présence.

I. CÉTHÉGUS, noble Romain, qu'on croit être le même que *Publ. Corn. Céthégus*, qui prit le parti de *Marius* contre *Sylla*, jouit d'un si grand crédit dans Rome, qu'il étoit presque impossible de réussir en rien sans son entremise. Il avoit une maîtresse à laquelle il ne pouvoit rien refuser, & qui, par cette raison, disposoit à son gré de toute la république. *Lucullus* fut obligé de faire sa cour à cette femme, pour obtenir la permission d'aller combattre *Mithridate*, & les Romains de la première qualité ne rougirent pas de commettre mille bassesses, pour monter aux charges par la recommandation de *Céthégus*.

II. CÉTHÉGUS, (*Caius Corn.*) convaincu d'avoir conspiré avec *Catilina* à la ruine de sa patrie, & d'avoir été le plus emporté de ses complices, fut étranglé dans sa prison.—Un autre sénateur de cette famille, convaincu d'adultère, fut décapité sous *Valentinien*, en 368.

CÉTHURA, seconde femme d'*Abraham*, que ce patriarche épousa à l'âge de cent quarante ans, & dont il eut six enfans :

*Zamram*, *Jecsan*, *Madan*, *Madian* ; *Juboc* & *Sud*. *Abraham* donna des présens à tous ses enfans, & les envoya demeurer vers l'Orient dans l'Arabie déserte, ne voulant pas qu'ils habitassent dans le pays que le Seigneur avoit promis à *Isaac*. On croit que c'est d'eux que sortirent les Madianites, les Ephéens, les Dédanéens & les Sabéens, dont il est souvent parlé dans l'Écriture.

CÉTO, (Mythol.) fille de *Neptune*, épousa son frère *Phorcus*, & en eut les *Phorcyades* & les *Gorgones*.

CÉUS, (Mythol.) fils de *Titan* & de la *Terre*, prit les armes contre *Jupiter*, qui avoit abusé de *Latone* ; mais il fut foudroyé comme ses frères.

CÉYX, (Mythol.) fils de l'étoile du Jour, roi de *Trachinie*, étoit mari d'*Alcyone*, fille d'*Eole*. Ce prince, voulant aller consulter l'oracle de *Claros* sur la métamorphose de son frère en épervier, sa femme, qui l'aimoit tendrement, craignant qu'il ne lui arrivât quelque malheur dans son voyage, le conjuroit, par ses prières & par ses larmes, de renoncer à cette résolution ; *Céyx* de son côté la prioit aussi avec instance de le laisser partir, lui promettant qu'il seroit de retour avant deux mois. Enfin il partit. A peine son vaisseau étoit en pleine mer, qu'il fut battu d'une violente tempête & coulé à fond. Cependant *Alcyone* faisoit nuit & jour des vœux pour le retour de son cher époux, lorsqu'elle apprit en songe qu'il étoit mort. A son réveil, elle courut sur le rivage de la mer, où, après avoir porté ses regards de tous côtés, elle aperçut de loin un cadavre

au milieu des flots. Ayant bientôt reconnu que c'étoit *Clyz*, elle étoit se précipiter dans la mer, lorsque les Dieux, touchés de compassion, la changèrent en oiseau de son nom. Aussitôt elle vola sur la tête de son mari; & après lui avoir donné mille baisers, qui lui rendirent le sentiment, elle le vit tout-à-soup changé comme elle en *Alcyon*. Le calme régnoit sur les mers dans le temps que ces oiseaux faisoient leurs nids, attachés aux algues marines & suspendus sur les flots.

CÉZELI, (Constance de) d'une ancienne & riche famille de Montpellier, femme de *Barri de Saint-Aunet*, gouverneur pour *Henri IV* à *Leucate*, s'est immortalisée par un courage au-dessus de son sexe. Les Espagnols prirent son mari, en 1570, comme il alloit communiquer un projet au duc de *Montmorenci*, commandant en Languedoc. Ils marchèrent aussitôt avec les Ligueurs vers *Leucate*, persuadés qu'ayant le gouverneur entre leurs mains, cette place ouvriroit tout de suite ses portes. L'intrepide *Constance* rassembla la garnison & les habitants, & se mit à la tête des assiégés, une pique à la main. Les assiégeans furent repoussés par-tout où ils se présentèrent. Honteux & désespérés de leur mauvais succès, ils envoyèrent dire à cette héroïne, que si elle continuoit à se défendre, ils alloient faire pendre son mari. *Constance* fut auendrie, sans être ébranlée. J'ai des biens considérables, répondit-elle, les yeux baignés de larmes; je les ai offerts, & je les offre encore pour sa rançon; mais je ne rachèterai point par une indigne lâcheté, une vie, dont il auroit honte de jouir. Les assiégeans ayant échoué dans

une nouvelle attaque, ils eurent la basse cruauté de faire mourir *Barri*, & levèrent le siège. La garnison voulut user de représailles sur le seigneur de *Loupian*, Ligueur, fait prisonnier. Cette femme, aussi généreuse que vaillante, s'y opposa. *Henri IV*, pénétré d'admiration, lui envoya le brevet de gouvernante de *Leucate*, avec la survivance pour son fils.

CÉZENE, (Michel de) Voyez OCKAM.

CHABANES, Voyez DAMMARTIN.

I. CHABANES, (Jacques de) seigneur de *la Palice*, maréchal de France, gouverneur du Bourbonnois, de l'Auvergne, du Forez; du Beaujolois, du Lyonnais, se signala dans toutes les guerres de son temps. Il suivit le roi *Charles VIII* à la conquête de *Naples*, & *Louis XII* au recouvrement du duché de *Milan*. Il contribua beaucoup au gain de la bataille de *Ravenne*, en 1512. Prisonnier l'année d'après à la journée des *Éperons*, après s'être comporté en grand capitaine: & en soldat plein de bravoure, il échappa à ceux qui l'avoient arrêté. L'Italie fut encore témoin de plusieurs de ses exploits. Il se trouva à la prise de *Villefranche*, à la bataille de *Marignan*, & au combat de *la Bicoque*, en 1522. De l'Italie il passa en Espagne, secourut *Fontarabie*, fit lever le siège de *Marseille*, & alla mourir, les armes à la main, à la bataille de *Pavie*, en 1525. Si *François premier* l'avoit cru, il se seroit retiré, au lieu de courir le risque de cette journée. *Chabanes* eut son cheval tué sous lui, & comme il se mettoit en état de combattre à pied, il fut fait prisonnier par un Espagnol, & eut brutalement de sang

froid par un autre. *D'Arnaud* rapporte sa mort à un autre événement que la bataille de Pavie. « *La Palice*, dit cet écrivain, commandoit dans une citadelle; il avoit fait une sortie vigoureuse; il est couvert de blessures; il veut reprendre le chemin du fort : les Espagnols lui ferment le passage. Alors il s'appuie contre une muraille, se défend long-temps avec son épée & soutient le choc de plusieurs assaillans. Cédant enfin à sa malheureuse situation, il tombe tout couvert de sang. Un soldat a l'inhumanité de lui décharger un coup de pique sur la tête, qui lui fracasse les os; l'épée échappe enfin des mains de *La Palice*; il est traîné expirant à la tente de *Gonsalve*, qui le menace de lui faire souffrir une mort ignominieuse, s'il n'oblige à l'instant les assiégés de lui livrer le fort. Ce grand homme écoute tranquillement l'Espagnol, & se contente de proférer ces mots, d'une voix mourante : *Qu'on me porte aux pieds des remparts !* & là, il fait appeler son lieutenant, qui paroît « *Cornon*, lui dit-il, *Gonsalve*, que vous voyez, menace de m'ôter un reste de vie, si vous ne vous rendez promptement. Mon ami, vous devez savoir en quel état est la citadelle : regardez-moi comme un homme déjà mort; & si vous avez quelque espoir de tenir jusqu'à l'arrivée du duc de *Nemours*, faites votre devoir. » *La Palice*, continue le même auteur, n'étoit ni Grec, ni Romain; il étoit François. On ne sauroit mettre trop souvent sous nos yeux ces portraits de famille. *Mendoza*, un des généraux Espagnols, ne put, dit l'Histoire, s'empêcher dans une occasion de s'écrier : *O heureux LA PALICE !* Que Ferdinand avec toute sa puissance, que *Gonsalve* avec toute son

habileté, ne paroissent peus auprès de toi ! Eloge d'autant plus flatteur, qu'il étoit dans la bouche d'un ennemi.

II. CHABANES, (Joseph-Gaspard Gilbert de) évêque d'Agen, mort en 1767, avoit prêché avec quelque succès. On a de lui des *Sermons* & quelques *Discours*, imprimés séparément. C'étoit un prélat de beaucoup d'esprit, qui avoit débuté, dans son diocèse, par la hauteur & l'esprit de réforme, & qui finit par la bonté & l'indulgence : aussi étoit-il presque généralement aimé. Il n'étoit point de la branche du maréchal de *Chabanes*, qui s'étoit éteinte dans son petit-fils; mais d'une autre branche perpétuée par un oncle du maréchal.

CHABANON, (N. de) de l'académie Française & de celle des Belles-lettres; né en 1733... mort à Paris le 12 juillet 1792, étoit un poète médiocre, mais un littérateur estimable, instruit & laborieux. Il donna, en 1762, au théâtre sa tragédie d'*Eponine* qui n'eut aucun succès; il fit imprimer, en 1764, celle d'*Eudoxie*, qui ne réussit guère plus à la lecture que l'autre à la représentation. *Chabanon* essaya aussi de l'opéra par celui de *Sabinus*, joué en 1773; mais il échoua encore, parce que le travail ne supplée point le génie. Sa versification est, en général, sèche, pénible & glacée. Les ouvrages en prose de *Chabanon*, ont plus de mérite. Les principaux sont : I. *Traduction des Pythiques de Pindare*; avec des notes, 1771, in-8.<sup>o</sup> *Voltaire* en a fait l'éloge. II. *Traduction des Idylles de Théocrite*. C'est la seule de ce poète ancien, qui nous en donne une foible idée. Elle est, en général, écrite avec pureté & quelquefois avec élégance; mais manquant de chaleur &

& de coloris. Dans l'*Egal sur le genre bucolique* qui la précède, les poètes qui s'y sont exercés, sont sagement appréciés. III. *Eloge de Rameau*, 1764. IV. *Dissertation sur Homère*. V. *Vie du Dante*, 1773, in-8.° VI. *De la Musique*, considérée en elle-même & dans ses rapports avec la parole, les langues, la poésie & le théâtre, 1785, 2 vol. in-8.° Cet ouvrage, écrit avec goût & justesse, mérita beaucoup de lecteurs. VII. *Eloge de Foncemagne*, 1780. VIII. *Eloge de le Féron*, 1791. IX. *Tableau de quelques circonstances de ma vie*, 1795. Cet écrit est posthume ; l'auteur s'y peint comme souvent trompé par les événements & les objets de ses plus tendres affections. L'espérance des succès littéraires, qui fut souvent déçue, troubla aussi la vie de ce littérateur qui méritoit d'être heureux. Il avoit toutes les qualités sociales. Doux, officieux, complaisant, il ne s'indignoit point des succès des autres ; il s'efforçoit à les soutenir par ses éloges & à les servir ; & il s'est peint avec vérité dans ce vers :

*J'aime à louer ; j'y trouve une douceur  
secrète.*

Malgré son érudition, il cultivoit les arts agréables & jouoit avec supériorité du violon. — Son frère, *CHABANON de Maugris*, mort en 1780, avoit comme lui du goût pour la poésie & la musique. Il donna à l'opéra, en 1775, *Alexis & Daphné*, pastorale tirée d'une idylle de *Gessner* ; & *Philtémon & Baucis*, ballet héroïque. On a encore de ce dernier, une traduction du troisième livre d'*Horace*, en vers durs & raboteux. Elle parut en 1773.

*CHABAUD*, (Joseph) Oratorien du diocèse de Senès, mort en 1762, remporta des prix dans diverses académies, & publia le

Tom. III.

*Parnasse Chrétien*, 1760, 2 vol. in-12 ; recueil de vers, où il a inséré ce qu'il avoit fait de plus supportable en poésie.

I. *CHABOT*, (Jeanne) abbesse du Paraclet, laissa son abbaye, au grand scandale de ses contemporains, pour professer publiquement la religion protestante, sans néanmoins se marier, ni abandonner son habit de religieuse. Elle mourut le 25 juin 1593. Son nom a semblé un titre pour quitter le cloître. Voyez V. *CHABOT*.

II. *CHABOT*, (Philippe) seigneur de *Briou*, d'une famille illustre originaire du Poitou, amiral de France, chevalier de l'ordre de St-Michel & de la Jarretière, gouverneur de Bourgogne & de Normandie, fut pris à la bataille de Pavie, en 1525, avec le roi *François I*, dont il étoit le favori. On l'envoya l'an 1535 en Piémont, à la tête d'une armée : les villes du Bugey, de la Bresse, de la Savoie, lui ouvrirent leurs portes. Il auroit poussé plus loin ses conquêtes, si ses ennemis n'y eussent mis des bornes. On ne sait pourquoi *Montmorenci* & le cardinal de *Lorraine*, jaloux de sa faveur, l'accusèrent de malversation. Une commission, à la tête de laquelle étoit le chancelier *Poyet*, le condamna, en 1541, à perdre sa charge, & à payer une grosse amende. *François I*, aux reproches duquel il avoit répondu insolamment, auroit voulu un arrêt de mort, pour le rendre plus respectueux, & pour avoir le plaisir de lui donner sa grâce. Comme il ne put payer l'amende de 70,000 écus à laquelle il avoit été condamné, il demeura plus de deux ans en prison. La sentence prononcée contre *Chabot*, avoit aussi peu satisfait le chancelier que le roi. Sous prétexte que c'étoit à ce magistrat, en

qualité de président du tribunal, à y donner la dernière forme, *Poyet* se la fit apporter, & ajouta de son chef aux concussions & malversations dont étoit convaincu l'amiral, les mots *infidélités, déloyautés*. Il ajouta encore à la privation des offices & au bannissement auxquels on le condamnoit, la clause : *sans pouvoir jamais être rappelé*. Cette rigueur ne se soutint pas long-temps contre les larmes de la duchesse d'*Etampes*. L'amiral obtint la permission de mettre sous les yeux des mêmes commissaires qui l'avoient jugé, quelques pièces qui servoient à sa justification, & qui n'avoient point été produites pendant le cours de la procédure. Les commissaires, sans porter atteinte au premier jugement, déclarèrent l'accusé exempt du crime de lèse-majesté, & d'infidélité au premier chef. Bientôt après, le roi lui permit de venir à la cour. Eh bien, lui dit-il, *vanterez-vous encore votre innocence ?* — *SIRE*, répondit humblement l'amiral, *j'ai trop appris que nul n'est innocent devant son Dieu & devant son Roi ; mais j'ai du moins cette consolation, que toute la malice de mes ennemis n'a pu me trouver coupable d'aucune infidélité envers Votre Majesté*. Abattu par ce revers, & ne conservant plus rien de sa première fierté, il sollicita & obtint des lettres de grâce qui le déchargeoient de l'amende & le rétablissoient dans ses emplois, mais aux dépens de son honneur, puisqu'il paroïssoit s'interdire à jamais tous les moyens de revenir contre le premier jugement. Le chancelier qui les dressa, non-seulement y inséra mot à mot le premier arrêt; mais il eut l'attention d'ajouter, qu'il avoit été porté au vu & au Ju du Roi, & muni de son approbation, ce qui achevoit de le mettre à l'abri de toute révision. *Chabot* mourut le 2<sup>e</sup> juin 1543, regardé comme un

homme plus courtisan que grand politique, & comme un seigneur vain & fastueux, qui avoit plus de fierté dans les manières, que de générosité dans le cœur. Sa postérité masculine fut éteinte par la mort de son fils, qui ne laissa que des filles. — Il y avoit d'autres branches, de l'une desquelles étoit le fameux *Jarnac* : un petit-fils de celui-ci a commencé la branche des *Rohan-Chabot*, qui prit ce titre de *Marguerite*, héritière de *Henri* duc de *Rohan*, & épouse de *Henri de Chabot*, mort en 1655.

### III. CHABOT, *Voy. JARNAC.*

IV. CHABOT, (*Pierre Gautier*, dit) né en Poitou l'an 1516, précepteur des petits-fils du fameux chancelier de l'*Hôpital*, s'appliqua principalement à leur expliquer *Horace* d'une manière particulière. Son *Commentaire* sur ce poète est une analyse du texte, suivant les règles de la grammaire & celles de la rhétorique. Il fit imprimer un échantillon de cet ouvrage en 1582, & le mit en entier au jour cinq ans après. Il travailloit à une seconde édition, lorsqu'il mourut en 1597, à 80 ans. *Jacques Grassier*, héritier de ses remarques nouvelles, les inséra dans l'édition de 1615, in-folio.

V. CHABOT, (*François*) né à *Sainte-Geniez* dans le département de l'*Aveyron*, se fit capucin, & quitta le froc si-tôt que les décrets de l'assemblée constituante le lui permirent. Une humeur atrabilaire, une violence naturelle, l'habitude de l'imposture en firent le lieutenant de *Robespierre*, près duquel il siégea à la première législature & à la convention. Ses motions peignent sa férocité; elles eurent pour objet de dénoncer les généraux *Dillon*, *Rochambeau*, le duc

de *Briffac*, & un grand nombre de ses collègues; de faire mettre à prix la tête de *Lafayette*; de tranquilliser l'assemblée sur les massacres qui s'opéroient au mois de septembre 1792 dans les prisons; de s'opposer à ce qu'on donnât des conseils à *Louis XVI* accusé; de demander une nouvelle loi contre les émigrés, si simple, qu'un enfant pût les envoyer à la guillotine; d'abroger la loi martiale, afin que le peuple pût librement se rassembler, se faire justice, & frapper quiconque lui paroît ennemi de la révolution. *Chabot*, ayant fait vœu de pauvreté, comme capucin, & ne pouvant avoir de fortune, n'annonça pas moins, en épousant une Autrichienne, qu'il jouissoit de sept cent mille livres. Il introduisit, l'un des premiers, le dégoûtant costume qui distinguoit alors les chauds patriotes, surnommés *Sans-culottes*. On le vit entrer à la Convention, la poitrine découverte, les jambes nues, en sabots, avec le bonnet rouge sur la tête. Renfermé au Luxembourg comme complice de *Danton*, il fut envoyé à l'échafaud le 5 avril 1794. Il avoit cherché à s'empoisonner quelques jours auparavant avec du sublimé corrosif; mais les douleurs qu'il ressentit en ayant fait soupçonner la cause, on lui donna des secours, & on prolongea ses jours jusqu'à son exécution, qu'il subit avec fermeté à l'âge de 35 ans.

**CHABRÆUS**, ( *Dominique* ) mort au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, a donné *Stirpium Sciagraphia & Icones*. Genève, 1677, in-folio.

**CHABRIAS**, général Athénien, célèbre par ses grandes actions, défait, dans un combat naval, *Pollis* général Lacédémonien. Envoyé au secours des Thébains

contre les Spartiates, & abandonné de ses alliés, il soutint seul, avec ses gens, le choc des ennemis. Il fit mettre ses soldats l'un contre l'autre, un genou en terre, couverts de leurs boucliers, & étendant en avant leurs piques; cette attitude empêcha qu'ils ne fussent enfoncés: *Agéfilas*, général des Lacédémoniens, quoique vainqueur, fut obligé de se retirer. Les Athéniens érigèrent une statue à *Chabrias*, dans la posture où il avoit combattu. Ce grand-homme rétablit ensuite *Nectenabo* sur le trône d'Égypte: peu de temps après, il mit le siège devant *Chio*, & y périt l'an 355 avant J. C. Son vaisseau fut coulé à fond. Il auroit pu l'abandonner & se sauver à la nage; mais il préféra la mort à une fuite honteuse. *Chabrias* avoit une grande idée du poste de général, & il croyoit qu'il falloit être pourvu d'excellentes qualités pour le bien remplir: *Je préférerois, disoit-il; une armée de Cerfs commandée par un Lion, à une armée de Lions commandée par un Cerf.*

**CHABRIT**, ( *Pierre* ) conseiller au conseil souverain de Bouillon, & avocat au parlement de Paris, mourut dans cette ville en 1785. Né sans fortune, les besoins & les chagrins abrégèrent ses jours. En lisant ses ouvrages, on estimera son esprit; en le voyant, on estimoit encore davantage son caractère. Ses mœurs étoient simples; il n'avoit point cette politesse affectée qui cache souvent les vices de l'âme. Quoiqu'il fût très-doux, il paroïssoit capable de résolutions fortes, & il soutenoit les travaux les plus pénibles. Son livre intitulé: *De la Monarchie Française, & de ses Loix*, 1784, 2 vol. in-8°, offre des vues nou-

velles, & de grandes connoissances ; mais on lui a reproché de les répandre d'une main trop économe, de ne pas donner assez de développement à ses idées, assez d'étendue à ses phrases, de chercher trop à imiter le style de *Montesquieu*, dont il a souvent la précision & l'énergie, mais plus souvent encore la sécheresse. L'auteur obtint, en 1782, de l'académie Française, le prix consacré à l'encouragement d'un homme de Lettres. *Diderot* avoit proposé à *Catherine II*, impératrice de Russie, de lui envoyer *Chabrit* pour l'aider dans l'établissement de sa nouvelle législation. « *Chabrit*, disoit-il, desire d'être utile. Il a profondément étudié nos lois, nos usages, nos coutumes, les progrès successifs de notre civilisation. Il a le sens juste, le caractère doux & simple, des mœurs pures, des lumières sans prétention, & avec de la modestie, les connoissances qu'une souveraine qui songe nuit & jour au bonheur de ses sujets, ne fauroit manquer d'ambitionner. » *Chabrit* étoit mort avant la réponse de l'impératrice.

I. CHABRY, (Marc) peintre & sculpteur, mort en 1727 à Lyon, où il s'étoit marié, étoit né à Barbantane en 1660. L'empereur *Liéopold* l'avoit appelé auprès de lui. Lyon renfermoit plusieurs de ses ouvrages, entr'autres le maître-hôtel de l'Église Saint-Antoine, la figure de *Louis XIV* qui se voyoit à l'Hôtel-de-Ville, & le piédestal de la statue équestre qui se voyoit en Bellecour. La révolution qui a couvert Lyon de ruines, y a détruit ces trois ouvrages. Une *Figure d'Hercule*, & une *Statue de la Vierge*, présentées à Versailles, lui méritèrent le titre de *Sculpteur du Roi*. Un négociant

de Lyon, nommé de *Bargues*, acheta deux mille livres un *Christ* de buis sculpté par cet artiste, & le maréchal de *Villeroy* lui en donna six mille d'une statue de l'hiver.

II. CHABRY, (Marc) fils du précédent, suivit la profession de son père, se distingua comme lui dans la sculpture, & orna Lyon sa patrie, de ses ouvrages. Cette ville lui doit les *Bassins* qui se voyoient dans la place de Bellecour, la *Chaire* & les *Statues* de l'Église des Carmes-Déchauffés, & plusieurs autres dans celle des Chartreux. La révolution a détruit plusieurs de ces morceaux.

CHACABOUT, solitaire Asiatique, devint chef d'une secte qui s'est étendue dans les isles du Japon, au Tunquin, & dans le royaume de Siam. Ceux qui transgressent ses lois, doivent passer en divers corps pendant l'espace de trois mille ans, avant que d'être admis à la région du bonheur. *Chacabout* défend aux hommes l'abus des lumières, en cherchant à connoître les secrets que Dieu s'est réservés. Les plus grands crimes, suivant lui, sont le meurtre, l'homicide & la perfidie.

CHACON, Voyez CIACONIUS.

CHÆKSPIR : c'est ainsi qu'on prononce en anglois SHAKESPEAR ; Voyez ce dernier mot.

CHAILLON, (Jacques) docteur en médecine au XVII<sup>e</sup> siècle, de la ville d'Angers, est auteur des deux ouvrages suivans : I. *Recherches de l'origine & du mouvement du sang*, Paris 1664, in-8<sup>o</sup> ; 1677 & 1699, in-12. II. *Questions de ce temps*, Angers 1663, in-8<sup>o</sup> : c'est presque le même ouvrage que le précédent.

**CH AIS**, ( Charles ) né à Genève en janvier 1701, devint pasteur à la Haye en 1728, & mourut dans cette ville en octobre 1785, dans la 85<sup>e</sup> année de son âge & la 58<sup>e</sup> année de son ministère. Les malheureux soutenus par ses consolations, les jeunes gens éclairés par ses instructions, & les pauvres secourus par ses charités, tous le pleurerent unanimement. On s'empressa pendant cinquante ans à entendre ses sermons, où l'on voyoit les principes clairs & solides d'une sagesse morale, & les sentimens affectueux d'un homme qui connoissoit le cœur humain; & qui savoit le toucher. Né avec une figure intéressante, & s'étant formé à une politesse douce & attentive, il fut encore un homme aimable dans le monde, à qui il fut plaisir sans trop s'y livrer. Comme homme de lettres, il écrivit avec savoir, avec ordre, avec netteté. Nous avons de lui : I. *La Sainte Bible avec un Commentaire littéral & des Notes choisies, tirées de divers Auteurs Anglois*; ouvrage publié depuis 1742 jusqu'à 1777, six volumes in-4<sup>o</sup>. Il a laissé en manuscrit un septième volume. Cette production est justement estimée; il est dommage que l'auteur n'ait pas fini ce Commentaire, qui n'embrace pas même tous les livres historiques de l'ancien Testament. II. *Le Sens littéral de l'Écriture-Sainte, traduit de l'Anglois de Stackhouse*, in-8<sup>o</sup>, 3 vol. 1738. III. *Lettres Historiques & dogmatiques sur le Jubilé & les Indulgences*, in-8<sup>o</sup>, 3 vol. 1751; peu favorable aux principes des Catholiques, contre lesquels l'auteur étoit injustement prévenu. IV. *Les Mœurs Angloises*, traduites de l'Anglois de Brown. V. *Catéchisme historique & dogmatique*, in-8<sup>o</sup>, 1755. Mais un monument plus précieux que les livres de

*Chais*; est la maison de charité que l'Église Protestante François fonda à la Haye. *Chais* en conçut le plan, le fit goûter, en obtint l'exécution, & veilla à sa conservation avec le zèle de l'humanité & de la charité.

I. **CH AISE**, ( Jean Filleau de la ) frère du traducteur de *Don Quichotte*, naquit à Poitiers, & vint à Paris de bonne heure. Il s'attacha à la duchesse de Longueville; au duc de Rohan, & aux Solitaires de Port-Royal. Il mourut en 1693. Son *Histoire de Saint Louis*, en 2 vol. in-4<sup>o</sup>, faite sur les Mémoires du savant *Tillemont*, est recherchée aujourd'hui & devenue rare. Quoiqu'écrite d'un style lâche, elle fut reçue avec tant d'empressement, que le libraire fut obligé, le premier jour de la vente, de mettre des gardes chez lui. Le parti opposé à Port-Royal, engagea l'abbé de Choisy à donner une autre *Histoire de Saint Louis*. Elle fut composée en moins de trois semaines; &, malgré son air superficiel, les agrémens & la légèreté du style du nouvel historien, firent oublier l'exacritude & l'érudition de l'*Histoire de la Chaise*, dont les matériaux seuls avoient coûté deux ans de recherches. — **FILLEAU DE SAINT MARTIN**, son frère, donna en 1697 la seule traduction passable que nous ayons de *Don Quichotte*. Mais il est loin de l'élégance & de la finesse de l'original. Il n'a songé qu'à être littéral. Presque toutes les expressions comiques sont manquées. D'ailleurs le roman de *Cervantes*, quoiqu'excellent, offre quelques longueurs & quelques traits de mauvais goût, qu'on pouvoit retrancher.

II. **CH AISE**, ( François de la ) né en Forez l'an 1624, fit



fit Jésuite au sortir de sa rhétorique. Il étoit petit-neveu du Père Cotton, célèbre dans cette compagnie. Après avoir professé avec beaucoup de succès les belles-lettres, la philosophie & la théologie, il fut élu provincial de la province de Lyon. Il remplissoit cet emploi, lorsque Louis XIV le choisit pour son confesseur, à la place du Père Ferrier, en 1675. Une figure noble & intéressante, un esprit orné, un caractère doux & poli, lui acquirent beaucoup de crédit auprès de son pénitent. Il présenta au roi presque tous les sujets pour les bénéfices, & ce ne fut pas toujours avec choix. Il aimoit le luxe & les plaisirs, plus qu'il ne convenoit à un religieux, & sur-tout au confesseur d'un roi. Les mécontents lui reprochèrent souvent ses maisons de campagne, ses équipages, ses repas, ses richesses qu'il répandoit sur sa famille. Madame de Maintenon, peu amie des Jésuites, quoiqu'ennemie des Jansénistes, lui attribua long-temps la tiédeur de Louis XIV. Cette dame le trouvoit faux & beaucoup trop familier. « Il a, dit-elle dans une lettre au cardinal de Noailles, plus de talent pour le mal que pour le bien. Cela peut-il être autrement, quand les intentions ne sont pas droites ? Peut-être aussi est-ce faute de lumière. Il fait de grandes doléances au Roi... Il surprend sa bonté par de tels discours. » — « Le Père de la Chaise est venu me voir, dit-elle dans une autre lettre : il étoit gai, libre à sa manière. Sa visite avoit plus l'air d'une insulte que d'une honnêteté. » Les Jansénistes lui furent encore moins favorables que Madame de Maintenon. Ils l'accusèrent d'indulgence, dans un temps où, selon eux, il auroit dû être sévère. Ils

le blâmèrent encore plus d'être entré dans toutes les persécutions que la société leur suscita. Il est sûr qu'il ne leur fut pas favorable, & qu'il tourna l'esprit de son pénitent contre eux : mais si on le compare à son successeur le Père Tellier, il étoit très-modéré. Duclos le peint comme un homme qui avoit plus de souplesse & d'adresse que ce Jésuite normand. « sachant à propos alarmer ou calmer la conscience de son pénitent, il ne perdoit point de vue ses intérêts ni ceux de sa compagnie, qu'il servoit sourdement, laissant au roi l'éclat de la protection. Persécuteur voilé de tout parti opposé, il en parloit avec modération, en louoit même quelques particuliers. Il monroit sur sa table le livre du Père Quesnel, ses *Réflexions morales*, & disoit à ceux qui paroissoient étonnés de son estime pour un auteur d'un parti opposé à la société : *Je n'ai plus le temps d'étudier ; j'ouvre ce livre, & j'y trouve toujours de quoi m'édifier & m'instruire.* A sa mort, en 1709, le roi en fit publiquement l'éloge, rappela les occasions où le Père de la Chaise avoit pris contre lui le parti de gens accusés ou suspects ; & ajouta : je lui disois quelquefois, vous êtes trop doux. Ce n'est pas moi qui suis trop doux, me répondoit-il, c'est vous, sire, qui êtes trop dur. » Il est bon de rapprocher de ce jugement de Duclos, celui du duc de Saint-Simon : « Le Père de la Chaise, dit-il, étoit d'un esprit médiocre, mais d'un bon caractère ; juste, droit, sensé, sage, doux & modéré, fort ennemi de la délation, de la violence & des éclats. Il avoit de l'honneur, de la probité, de l'humanité, de la bonté affable, poli, modeste, même respectueux. Il étoit distingué en

tout genre, quoique fort attaché à sa famille; il se piquoit de noblesse, & il la favorisait en tout ce qu'il put; il étoit soigneux de bons choix pour l'épiscopat, surtout pour les grandes places; & il fut heureux tant qu'il eut l'entier crédit. Facile à revenir, quand il avoit été trompé, & ardent à réparer le mal que son erreur lui avoit fait faire, d'ailleurs judicieux & précautionné... Par bien des faits en sa vie, il supprima bien des friponneries, & des avis anonymes contre beaucoup de gens, en servit quantité, & ne fit jamais de mal, qu'à son corps défendant; aussi fut-il généralement regretté. Les ennemis même des Jésuites furent forcés de lui rendre justice, & d'avouer que c'étoit un homme de bien & honnêtement né, & très-digne de remplir sa place. » On a imprimé à Cologne en 1696, l'histoire particulière du Père de la Chaise, 2 vol. in-16. Elle est remplie de traits sauriques. Il mourut le 20 janvier 1709, à 85 ans, membre de l'académie des Inscriptions, dans laquelle il méritoit une place par son goût pour les médailles. Le Père de la Chaise reçut de toutes parts les plus beaux morceaux d'antiquités, & les communiqua toujours à l'académie, qui ne lui doit pas peu à cet égard. Voyez CAULET.

CHALX, (Dominique) curé de Baux près de Gap, Botaniste exact, & recommandable par ses lumières & sa bienfaisance. On a inféré sa *Flore Gapenoise* dans l'*Histoire des plantes du Dauphiné*, par Villars. Ce dernier a lu au Lycée de Grenoble, l'éloge de *Chalx*, mort à 69 ans, dans le courant de l'an huit.

CHALAIS, (Henri de Talcyrand prince de) étoit un cadet de l'illustre maison de Talcyrand. Il parut à la cour de Louis XIII, & plut à ce prince par les agréments de sa figure, & par son habileté dans divers exercices. Il fut nommé grand-maire de la garde-robe. Gaston, frère du roi, en fit son favori, & la fameuse duchesse de Chevreuse son amant. Le cardinal de Richelieu avoit indisposé une partie des courtisans par son orgueil & son despotisme. Gaston étoit à la tête des mécontents. Il se forma un complot pour assassiner le ministre, qui ayant su que Chalais y étoit entré, le fit occuper par le comte de Louvigni d'avoir conspiré contre la vie du roi. La cour étoit alors à Nantes, où le grand-maire fut d'abord mis en prison. Une commission tirée du parlement de Bretagne, le garde des sceaux Marillac à leur tête, lui fit son procès. On peut voir la relation de ce procès dans le Journal d'Aubery. « Je dirai seulement que le bruit public dans le temps fut, dit de Bury; que le Comte s'étoit reconnu coupable d'avoir conseillé à Gaston de quitter la Cour & de se joindre aux Huguenots; d'avoir sollicité les Commandans de plusieurs places importantes, de les livrer à ce prince pour les mettre en état de résister au Roi; d'exciter les troubles dans le royaume; enfin d'avoir assisté à un Conseil où le grand-Prieur étoit avec ceux de sa faction, dans lequel on avoit proposé de poignarder le Cardinal de Richelieu, pour tirer de prison le Maréchal d'Ornano. » Tels furent les principaux chefs d'accusation. A l'égard des autres qu'on mêla dans cette grande affaire, je rapporterai seulement ce que dit le Père Griffet, & je laisserai aux lecteurs la liberté d'en penser ce

qu'ils jugeront à propos, ne trouvant pas ce qu'il avance appuyé de preuves suffisantes. « Il paroît, dit ce Jésuite, qu'il y eut encore d'autres dépositions, qui furent tenues plus secrètes; car on ajoute que *Chalais*, soit par la force de la vérité, soit par l'espérance d'arrêter les procédures, en nommant parmi les complices une Reine qu'on ne pouvoit s'empêcher de ménager, avoit déposé qu'il s'étoit mêlé parmi les conjurés, de faire déclarer le roi impuissant & incapable de régner, de lui ôter la couronne, de faire casser son mariage avec *Anne d'Autriche*, qui auroit ensuite épousé MONSIEUR; & que cette princesse étroitement liée avec la duchesse de *Cherouse*, & par elle avec la plupart des conjurés, ayant eu connoissance de ce projet, y avoit donné les mains: mais cette déposition ne fut point rendue publique; & il n'est pas même certain qu'elle ait existé... Quoi qu'il en soit, *Gaston*, sollicita en vain la grâce de *Chalais*; il fut condamné à avoir la tête tranchée. Les amis de cet infortuné courtisan firent absenter le bourreau, dans l'espérance que les délais donneroient le moyen de toucher le roi. Mais *Richelieu*, craignant de perdre cette occasion d'intimider ses ennemis, se servit d'un cordonnier détenu pour crime dans les prisons de Nantes. Cet homme, armé d'une espèce de hache de tonnelier, donna plus de trente coups au malheureux *Chalais*, avant que la tête fut séparée de son corps. Au vingtième coup, le mourant s'écria pour la dernière fois: *JESUS ! MARI !* Cette exécution se fit le 19 août 1626. Un ennemi de *Chalais*, ou un courtisan de *Richelieu*, osa lui faire une épitaphe, où il avoit la sorte barbare de

dire que c'étoit par un trait de la justice divine, qu'au lieu d'être décapité, il avoit été haché. On a prétendu que, pendant l'instruction du procès, le cardinal de *Richelieu* s'étoit masqué plusieurs fois pour aller trouver le prisonnier, auquel il promit son pardon s'il avouoit qu'il avoit conspiré contre le roi. *Chalais* fit, dit-on, cet aveu; mais voyant qu'il n'avoit servi qu'à avancer sa mort, il nia constamment ce prétendu complot. Voyez l'*Histoire de Louis XIII* par *le Vaffor*, les *Mémoires de Bassompierre*, & le sixième volume des *Mémoires* de l'abbé d'*Arzigni*. On rapporte dans ce dernier ouvrage, que lorsque *Chalais* habilloit *Louis XIII*, il lui faisoit des grimaces par derrière; que même dans sa prison, il ne pouvoit s'empêcher de dire du mal du roi: ce qui fit dire à *Louis XIII*: *Cet homme est d'un malicieux naturel*. Mais il se peut faire aussi, que ceux qui vouloient le perdre dans l'esprit de ce prince ombrageux, aient supposé les propos & les grimaces faites par derrière.

CHALCAS, Voy. CHALCHAS.

CHALCIDIUS, philosophe Platonicien du 3<sup>e</sup> siècle, a laissé un bon *Commentaire* sur le *Timée* de son maître. Quelques favans l'ont cru Chrétien, parce qu'il parle de l'inspiration de *Mofse*. Il est vrai qu'il rapporte ce que les Juifs & les Chrétiens en ont pensé; mais il en parle avec l'indifférence d'un philosophe, sans se déclarer ni pour les uns, ni pour les autres: il ne paroît décidé, que lorsqu'il s'agit du Paganisme. Son *Commentaire*, traduit du grec en latin, parut à Leyde en 1617, in-4.<sup>o</sup>

CHALCINUS, descendant de *Céphale*, vivoit deux siècles après

te héros, banni d'Athènes, pour avoir tué sa sœur *Procris*. Son petit-fils desiroit revoir la patrie de ses ancêtres; mais avant que de s'y présenter, il alla consulter l'oracle de *Délphes*, qui lui imposa une expiation. *Chalcinus* parut alors à Athènes, où il reçut le droit de bourgeoisie.

I. **CHALCONDYLE**, (*Démétrius*) Grec, né à Candie, suivant *Fontenai*, réfugié en Italie, après l'invasion des Turcs, mourut à Rome, en 1513, après avoir publié une *Grammaire* grecque, in-fol. dont la première édition, sans date & sans nom de ville, est très-rare. *Fontenai* dit qu'il fut imprimeur à Florence, puis à Milan, & qu'il imprima lui même dans la première ville, l'*Homère* grec, en 2 vol. in-fol. qui porte son nom. Ce dernier ouvrage passe pour un chef-d'œuvre typographique, soit parce qu'il est en beaux caractères avec de grandes marges, soit parce qu'on le croit le premier livre grec imprimé. Sa date est de 1488. Le titre de cet *Homère* ne prouve pas que *Chalcondyle* fût imprimeur. *Deburne* le rapporte entier. Il y est dit : *Labore & industria Demetrii Chalcondyla*; & plus bas, *Florentia Typis Bernardi & Nerii Tanaidis Gillii*. Cette édition fut réimprimée à Paris en 1525, & à Bâle, en 1546, in-4.

II. **CHALCONDYLE**, (*Laonic*) natif d'Athènes, écrivit, dans le 15<sup>e</sup> siècle, une *Histoire des Turcs*, en dix livres, depuis 1298, jusqu'en 1462. Cette *Histoire*, traduite en latin par *Glausfer*, est intéressante pour ceux qui veulent suivre l'empire Grec dans sa décadence & dans sa chute, & la puissance Ottomane dans son origine & ses progrès; mais il y a beaucoup de faits posés sans examen. L'*Histoire de Chalcondyle* parut en grec & en latin, au Louvre

1650, in-fol. Il y en a une traduction françoise, de *Vigenère*, continuée par *Mézerai*, 1662, 2 vol. in-fol.

**CHALES**, (*Claude-François Millet de*) Jésuite; né à Chamberi en 1621, fit honneur à sa société, par ses talens pour les mathématiques. Ses supérieurs l'ayant chargé d'enseigner la théologie, en auroient fait d'un excellent mathématicien un théologien médiocre, si le duc de Savoie n'avoit dit qu'on devoit laisser vieillir un tel homme dans la science pour laquelle il avoit un talent décidé. Il professa avec distinction à Marseille, à Lyon, à Paris, & mourut à Turin en 1678, à 57 ans. On a de lui un *Cours de Mathématiques* complet, 4 vol. in-fol. Lyon 1690. Son *Traité de la Navigation*; & ses *Recherches sur le centre de Gravité*; sont les deux morceaux de ce recueil dont les connoisseurs font le plus de cas. Le Père de *Chales* n'a pas beaucoup inventé; mais il a ramassé avec choix & avec jugement les idées des autres, & c'est un mérite plus rare qu'on ne pense. Voyez EUCLIDE.

**CHALES**; Voyez CHASLES.

**CHALIER**, (*Marie-Joseph*) né en 1747, à Beutard en Dauphiné, d'une famille Piémontoise, embrassa d'abord l'état ecclésiastique, & le quitta pour suivre une vie désordonnée. Chassé de son pays, il parcourut le Portugal, le royaume de Naples, & vint à Lyon suivre la carrière du négoce, où il acquit quelque fortune. Dès l'origine de la révolution françoise, il en adopta les idées les plus outrées & les plus sanguinaires. Disciple de *Marat* qu'il étoit allé admirer à Paris, il en reçut des leçons, pour immoler à Lyon tous les citoyens distingués par leurs lumières ou leur

probité. *Châlier*, avide d'imiter les massacres exécutés à Paris les deux & trois septembre 1792, entra au club des Jacobins de Lyon, un poignard à la main, & proposa d'établir une guillotine sur le pont *Morand*, pour exécuter 900 personnes, & jeter leurs corps dans le Rhône. Cet horrible projet fut heureusement déjoué. Bientôt les Lyonnais, lassés de la tyrannie de la Convention, firent un généreux effort pour en seconder le joug; *Châlier* alors fut arrêté, traduit devant le tribunal criminel, & condamné à mort, le 17 juillet 1793. Après le siège de Lyon, les révolutionnaires déterrèrent le corps de *Châlier*, honoré par eux comme un martyr, le brûlèrent, renfermèrent ses cendres dans une urne d'argent, & les portèrent à la Convention, qui les fit placer au Panthéon. Elles en furent ôtées quelque temps après.

**CHALINIÈRE**, (Joseph-François Sans du Bois de la) chanoine pénitencier de l'église d'Angers, membre de l'académie de la même ville, & ancien professeur en théologie, est auteur des *Conférences du diocèse d'Angers sur la Grâce*; en 3 vol. in-12. Quoiqu'il eût moins de précision & de netteté dans l'esprit que *Babin*, le premier auteur de ces Conférences, son ouvrage ne laisse pas d'être estimé. Il partagea sa vie entre l'étude & les exercices de son ministère, & se distingua autant par son zèle que par son érudition. Il mourut en 1759.

**CHALIPPE**, (François-Louis) Récollet sous le nom de Père *Candido*, mort à Paris sa patrie en 1757, à 90 ans, après 73 ans de profession religieuse, se fit respecter par son savoir & ses vertus. *Baillet* ayant dit qu'il étoit étonnant que,

CH A dans un ordre aussi étendu que celui de *S. François*, il n'eût pas encore paru de ce saint fondateur, qui fût écrite d'une manière supportable, le Père *Chalippe* entreprit cette Histoire & la publia, in-4°, 1728. Cet ouvrage est estimé pour les recherches & la critique. On a encore de lui quelques *Sermons* détachés, qu'il avoit prêchés dans différentes occasions.

**CHALLE**, (Charles-Michel-Ange) professeur de l'académie de peinture à Paris, sa patrie, naquit en 1718, & mourut dans cette ville, le 8 janvier 1778, honoré de lettres de noblesse & décoré du cordon de l'ordre de *Sain-Michel*. Ses tableaux ornent divers édifices de la capitale. Celui qu'on voit à Saint-Hippolyte, représentant le clergé de Rome qui félicite ce Saint sur sa conversion, est un des plus estimés. Le roi de Prusse, pour lequel il avoit fait une *Vénus* & une *Diane*, tenta en vain de l'appeler à Berlin. Les Anglois, l'impératrice de Russie & d'autres princes, lui firent les mêmes invitations, & ne réussirent pas mieux que *Frédéric*. *Challe* a imité tour-à-tour la manière du *Guide*, de *Salvator Rosa* & de *Boucher*, & les a quelquefois imités avec succès. Il n'eut point d'enfans de son épouse, fille du célèbre *Nattier*. Il a laissé, en manuscrit, la traduction des *Œuvres de Plinse*, & un *Voyage d'Italie*.

**I. CHALLONER**, (Thomas) né à Londres en 1525, suivit *Charles-Quint* dans son expédition d'Alger, & s'échappa du naufrage à l'aide d'une corde. De retour dans sa patrie, *Elisabah* l'envoya comme ambassadeur en Allemagne & en Espagne. Il revint mourir à Londres, le 7 octobre 1565. On lui doit un *Poème* en latin à la louange d'*Henri VIII*, une traduction en

anglois de l'*Eloge de la Folie*, par *Erasme*, & un ouvrage, in-4°, imprimé à Londres, en 1579, sous ce titre : *De Republicâ Anglorum inflau-randa*.

**II. CHALLONER**, (Robert) quitta, à vingt ans, la religion protestante pour se faire catholique, & devint évêque de Dibra. Il mourut en 1778, après avoir publié des *Mémoires* pour servir à l'histoire de ceux qui ont souffert en Angleterre pour la religion, Londres 1741.

**CHALON**, prêtre de l'Oratoire, mort au milieu du siècle qui vient de finir, a publié, en 1720, un très-bon *Abrégé de l'Histoire de France*, en 3 vol. in-12. Le président de Harlay lui avoit demandé cet ouvrage pour servir à l'éducation de son fils. *Hénault* qui le loue, reconnoit y avoir puisé avec succès. Cet *Abrégé*, à peine connu, mériteroit une autre édition.

**CHALONS**, (Philibert de) prince d'Orange. *Voy. ORANGE*.

**CHALOTAIS**, (Louis-René de Caradeuc de la) procureur-général au parlement de Rennes, mort le 14 juillet 1785, fut l'un des premiers magistrats qui se signalèrent dans l'affaire de l'expulsion des Jésuites. Son *Compte rendu* de leurs Constitutions, 1762, 2 vol. in-12, sera long-temps célèbre par la force & l'énergie du style. Mais, comme l'éloquence entraîne quelquefois trop loin, il n'a point gardé de justes mesures, lorsqu'il a parlé des hommes célèbres que la société éteinte a produits dans presque tous les genres. Une affaire plus intéressante encore l'occupa ensuite. Il crut, en qualité d'homme public, pouvoir contrarier les opérations du commandant de la province, qui n'agissoit que par ordre de la cour. Cette démarche lui atira une

disgrace longue, des emprisonnements, & son procès lui fut fait par des commissaires nommés par le gouvernement. Les accusations intentées contre lui ayant paru destituées de preuves, il revint dans sa patrie, & y jouit de l'amitié & de l'estime de tous ses concitoyens. Il avoit dans la conversation beaucoup de feu, d'agrément, & l'esprit de saillie. Le marquis de *Luchet* le compare à cet égard à *Voltaire*. Comme ce fameux poëte, il ne fut pas toujours réprimer ses bons mots, & il éprouva comme lui qu'une parole hasardée mal-à-propos est quelquefois la source de bien des peines. Parmi les *Mémoires* qu'il publia pendant le cours de sa fameuse affaire, on distingua l'*Exposé justificatif de sa conduite*, 1767, in-4°. Il écrivit l'un de ses *Mémoires* avec un cure-dent & de la suie; & c'est à cette occasion que *Voltaire* dit que son cure-dent gravoit pour l'immortalité. On a encore de lui un *Essai d'éducation nationale*, 1763, in-8°, où l'on trouve des vues lumineuses & quelques idées qu'on ne pourroit adopter qu'avec des modifications.—Son fils, aussi procureur-général du parlement de Rennes, fut immolé par le tribunal révolutionnaire de Paris, le 28 messidor an 2, à l'âge de 65 ans.

**CHALUCET**, (Armand-Louis Bonia de) étoit évêque de Toulon, lorsque le duc de Savoie assiégea cette ville en 1707. Il rendit de grands services en cette occasion. Il s'appliqua avec ardeur à entretenir l'union parmi les commandans de l'armée qui devoit la défendre. Il fournit de l'argent & de la farine pour le pain, & pendant le siège il demeura intrépide au milieu des bombes, qui tombè-

rent au nombre de treize dans sa maison, même au coin de son lit. En reconnoissance de son zèle, la ville lui fit dresser un monument dans l'hôtel-de-ville, avec une inscription honorable. Ce prélat avoit autant de lumières que de vertus. Il mourut au mois d'août 1712.

**CHALUET**, (Mathieu de) conseiller au parlement de Toulouse, juge de la poésie François, & mainteneur des Jeux-Floraux, étoit d'une ancienne famille d'Auvergne. Il fut nommé par *Henri IV.* à une place de conseiller d'état, sans employer d'autre sollicitation que celle de son mérite & de son attachement au roi. Il est principalement connu dans la république des lettres, par sa traduction des *Œuvres de Sénèque* le philosophe, mise au jour à Paris en 1604, in-folio. Il a rendu en-phrases longues & hournouffées les pensées concises & vives de son original. *Chaluet* mourut à Toulouse en 1607, à 79 ans.

**CHAM**, fils de *Noé*, frère de *Sem* & de *Japhet*, né vers l'an 2476 avant J. C., cultiva la terre avec son père & ses frères après le déluge. Un jour que *Noé* avoit pris du vin avec excès, il s'endormit dans une posture indécente. *Cham* le vit & en avertit ses frères, pour exposer son père à leurs railleries. *Noé*, instruit de son impudence, maudit *Chanaan* fils de *Cham*, punissant le père dans les enfans. *Cham* eut une nombreuse postérité. On croit que l'Égypte, où il s'établit, l'adora dans la suite sous le nom de *Jupiter Ammon*.

**CHAMBERLAYNE**, (Édouard) gouverneur du duc de *Grafton*, mort à Chelsea en 1703, est auteur de l'*État présent de l'Angleterre*,

dont *Jean* son fils donna une nouvelle édition, qui a été suivie de quelques autres. La première est de 1671, in-12. *Jean*, mort en 1725, a traduit beaucoup d'ouvrages françois, italiens & hollandais.

**CHAMBERS**, (Éphraïm) naquit à Milton, dans le West-Morland, d'un fermier qui le destinoit à une profession mécanique. *Éphraïm* ayant fait de bonnes études à Oxford & plein de goût pour les sciences, se plaça chez un faiseur de globes. Mais la passion des études du cabinet l'empoyant, il se renferma dans la retraite, où il conçut le projet de son *Encyclopédie*, dont les deux premiers volumes in fol. parurent en 1728, & qui fut augmentée ensuite de trois autres volumes. L'auteur avoit été sollicité d'en donner une édition en France, où il s'étoit rendu pour changer d'air. Mais il aimoit mieux retourner dans sa patrie en 1739, & s'étant livré au travail plus que jamais, il n'y vécut pas long-temps. Il mourut l'année d'après à Ilington, le 15 mai 1740. Il se fit lui-même son épitaphe, dans laquelle il dit qu'il a été *multis per vulgatus, paucis notus; nec eruditus, nec idiota, transiens vitam inter lucem & umbram*, &c. &c. Le plan de son *Encyclopédie* est bon; mais l'exécution n'y répond pas toujours. On y désire une foule de choses dans les articles de sciences & d'arts libéraux. On ne trouve quelquefois que deux ou trois phrases, où il falloit des pages. Dans la partie des arts mécaniques, presque tout est à suppléer; *Chambers* aimant la solitude, compiloit des livres, & ne voyoit guères d'artistes. Dans les autres parties, il a copié souvent sans choix & sans mesure les livres françois. Il faut avouer ce-

pendant qu'il y a un certain nombre d'articles traités avec clarté & méthode. *Chambers* a eu part à l'*Histoire philosophique* de l'académie des sciences de Paris, publiée par *Murray*, en 3 vol. in-8.<sup>o</sup>

**CHAMBONNIÈRE**, (N.) musicien François, mort en 1670, composoit des pièces avec goût, & les exécutoit avec le même succès sur le clavecin. Ses ouvrages sont divisés en deux livres, dans lesquels on distingue deux pièces, *La Courante & la Marche du marié & de la mariée*.

**I. CHAMBRAI**, (Robert de) élu abbé de Saint-Étienne de Caen l'an 1368, mort en 1393, étoit d'une illustre maison de Normandie au diocèse d'Évreux. Le pape *Clement VII* lui accorda, par une bulle, le droit de porter les ornemens pontificaux dans son monastère, & dans les autres églises qui en dépendent, même en présence, de l'évêque diocésain & de tout autre prélat. Ce fut de son temps que les armes des meilleures familles de Normandie, avec leurs alliances, furent peintes dans les lieux des plus fréquentés de cette abbaye. C'est donc une erreur, de croire que ce sont les armes des seigneurs qui accompagnèrent le duc *Guillaume* l'an 1066 à la conquête d'Angleterre, puisque ces armes n'ont été peintes que vers 1370, sous le règne de *Charles V* dit le Sage.

**II. CHAMBRAI**, (Jacques-François de) chevalier, grand-croix de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, né à Évreux en 1687, étoit de la même famille que le précédent. Il s'acquit une grande réputation dans la guerre qu'il fit toute sa vie aux Infidèles, sur lesquels il prit onze vaisseaux, en-

tr'autres la *Patronne de Tripoli* en 1723, & en 1732 la *Suliane*, portant pavillon de contre-amiral du grand seigneur. Pour récompense de ses services, le grand-maitre le fit vice-amiral & commandant-général des troupes de terre & de mer, de la religion. Ce brave homme fit construire à ses frais dans l'isle de Gozo une forteresse appelée de son nom la *Cité neuve de Chambrai*; & par cet ouvrage important il a mis les Gozétins à l'abri des insultes des Barbaresques, rendu le siège de Malte presque impossible, & assuré le commerce des puissances Chrétiennes dans la Méditerranée. Il mourut en 1756, à 69 ans, à Malte, avec la réputation d'un des plus grands hommes de mer de son siècle. L'ordre a accordé à son petit-neveu *Louis de Chambrai*, marquis de Conflans, la permission de porter la croix de Malte.

**III. CHAMBRAI**, (Rolland FRÉARD, sieur de) appelé aussi *Chantelou*, parent & ami de *Desnoyers* secrétaire d'état, est plus connu pour avoir amené le *Poussin* de Rome en France, que par son *Parallèle de l'Architecture antique avec la moderne*, à Paris, in-fol. en 1650, quoique bien accueilli dans son temps, & assez estimé encore aujourd'hui. Il a été réimprimé en 1702. On a encore de lui une version française du *Traité de la Peinture* de *Léonard de Vinci*, Paris 1651, in-fol.

**I. CHAMBRE**, (Marin Cureau de la) né au Mans vers l'an 1594, membre de l'académie Française & de celle des sciences, médecin ordinaire du roi, égaya l'étude de la médecine & de la philosophie par la culture des belles-lettres. Il laissa des ouvrages dans tous ces genres. I. *Les Caractères*,



*des Passions*, 4 vol. in-4°, réimprimés à Amsterdam en 5 vol. in-12. II. *L'Art de connoître les hommes* : deux ouvrages de morale, qui ne valent pas, pour le fonds & pour la forme, *Abbadie* & *La Bruyère*. Il y a beaucoup de choses vagues, & quelques-unes chimériques. III. *La Connoissance des Bêtes*, in-4°. IV. *Conjectures sur la digestion*. V. *Le Système de l'Ame*; & plusieurs autres morceaux sur des matières de physique. Il mourut le 29 novembre, en 1669, à 75 ans, pénétré des vérités de l'Évangile, dont il avoit pratiqué les devoirs.

II. CHAMBRE, (Pierre Cureau de la) fils puiné du précédent, & membre comme lui de l'académie Française, fut destiné d'abord à la médecine; mais une surdité qui lui survint, le fit tourner du côté de l'église. Il mourut en 1693, curé de Saint-Barthélemi. Ses connoissances ne se bornoient pas aux matières ecclésiastiques. Il écrivit peu; mais il engagea plusieurs personnes timides, quoiqu'habiles, à écrire. Il se comparoit à *Socrate*, qui ne produisant rien de lui-même, aidoit les autres à produire. On lui a attribué plusieurs bons mots. Le P. *Hardouin* ayant prétendu que l'*Histoire des Juifs* de *Josèphe* étoit de quelque moine du 13<sup>e</sup> siècle. « Nous le croirons, dit l'abbé de la *Chambre*, quand il nous aura prouvé que les Jésuites ont composé les *LETTRÉS Provinciales*. » Il vouloit qu'en écrivant on effaçât beaucoup : il disoit que les ratures des Auteurs sont des mouches qui s'écient bien sur les Muses. Quoiqu'il aimât la poésie, il ne fit jamais qu'un seul vers en sa vie; *Boileau*, à qui il le récita, s'écria en l'admirant : *Ah! M. le Curé, que la rime en est belle!* On

a de lui plusieurs *Panegyriques* imprimés séparément in-4°. *Voy.* **BOUROURS**, à la fin.

III. CHAMBRE, (François Illharart de la) docteur de la maison & société de Sorbonne, & chanoine de Saint-Benoit, mourut à Paris, sa patrie, en 1753, à 56 ans. On a de lui différens ouvrages, qui prouvent qu'il avoit approfondi les matières qu'il a traitées. Les principaux sont: I. *Un Traité de la vérité de la Religion*, 5 vol. in-12. II. *Un Traité de l'Église*, 6 vol. in-12. III. *Un Traité de la Grace*, 4 vol. in-12. IV. *Un Traité du Formulaire*, en 4 volumes in-12; & plusieurs autres écrits contre le Baianisme, le Jansénisme & le Quésnellisme, qu'on lut dans le temps. V. *Une Introduction à la Théologie*, in-12, &c.

CHAMBROY, (N.) chirurgien de Lyon, fut renommé dans son art, & publia, en 1680, un *Traité des Maladies vénériennes*. Il mourut en 1715. Son fils devint abbé de Sainte-Geneviève à Paris.

CHAMIER, (David) Dauphinois, fut long-temps ministre à Montelimar. Nommé en 1612 professeur de théologie à Montauban pour les Protestans, il y fut tué d'un coup de canon en 1621, sur un bastion où il faisoit les fonctions de prédicant & de soldat. Ce ministre, souvent employé dans les affaires difficiles de son parti, dressa avec *Forget* le célèbre *Édit de Nantes*. La politique ne nuisit point en lui à la controverse. On a de lui 4 vol. in-fol. contre *Bellarmin*, sous le titre singulier de *Panstratie Catholique*, ou *Guerre de l'Éternel*. Quoique ce titre soit fanatique, & que l'ouvrage le soit aussi, on y trouve pourtant des choses curieuses. Son petit-fils,

ministre en Dauphiné, accusé de prêcher violemment en faveur du Calvinisme, fut roué en 1683, & placé parmi les martyrs de la secte. Le grand-père & le petit-fils étoient, de l'aveu des Protestans, des hommes roides, inflexibles, & incapables de céder aux artifices que la Cour mettoit en usage pour les affoiblir.

I. CHAMILLARD, (Étienne) Jésuite, né à Bourges 1656, enseigna les humanités & la philosophie avec succès. On le vit paroître ensuite dans les chaires, & il annonça la parole de Dieu pendant vingt ans avec autant de zèle que de fruit. Il mourut à Paris en 1730, à 70 ans. Il étoit très-versé dans la connoissance de l'antiquité. On a de lui : I. Une savante édition de *Prudence* à l'usage du Dauphin, avec une interprétation & des notes; Paris 1687, in-4°. Elle est rare. II. *Dissertations sur plusieurs Médailles, Pierres gravées & autres Monumens d'antiquités*, in-4°, Paris, 1711. Le P. Chamillard, qu'une inclination naturelle avoit porté à l'étude des médailles, étoit devenu un antiquaire habile. Cependant le desir de posséder quelque chose d'extraordinaire, & qui ne se trouvât point dans les autres cabinets de l'Europe, l'aveugla sur deux médailles qu'il crut antiques. La première étoit un *Pacatien* d'argent, médaille inconnue jusqu'à son temps, & qui l'est encore aujourd'hui. Le P. Chamillard, ayant trouvé cette pièce, en fit grand bruit. *Pacatien*, selon lui, étoit un tyran; mais par malheur personne avant lui n'en avoit parlé, pas même *Treb. Pollio*; & ce tyran sortoit de dessous terre, après quatorze ou quinze cents ans d'oubli. La fausseté de cette médaille a été généralement reconnue, depuis la mort de son pos-

seur. La seconde médaille sur laquelle il se trompa aussi, étoit une *Annia Faustina*, Grecque, de grand bronze. La princesse y portoit le nom d'*Aurelia*, d'où le P. Chamillard conclut qu'elle descendoit de la famille des *Antonins*. Elle avoit été frappée, selon lui, en Syrie, par les soins d'un *Quirinus* ou *Cirius*, qui descendoit, à l'en croire, de ce *Quirinus* dont il est parlé dans l'Évangile de *S. Luc*. Chamillard étala son érudition dans une belle dissertation. Il triomphoit, lorsqu'un antiquaire Romain se déclara le père d'*Annia Faustina*, & en fit voir quelques autres de la même fabrique. Voy. COLONIA.

II. CHAMILLARD, (Michel de) d'abord conseiller au parlement de Paris, maître des requêtes, conseiller d'état, contrôleur-général des finances en 1699, & ministre de la guerre en 1707, parvint à toutes ces places par son adresse au billard, jeu qui plaisoit beaucoup à *Louis XIV*. Il ne voulut se charger ni des finances, ni de la guerre, qu'après que le roi lui eut dit : *Je serai votre second*. Il connoissoit lui-même son inhabileté, & il écrivoit à *Catinat* : *Je ne suis qu'un robin qui fait son noviciat dans la guerre; ainsi, entre vous & moi, tout ce que je vous dis ne veut rien dire*. Les cris du public l'obligèrent à se démettre de ces deux emplois, du premier en 1708, & du second en 1709. Voy. BONNEVAL. Il augmenta les impôts, il multiplia les billets de monnaie, il vendit à vil prix les croix de Saint-Louis; il se servit de tous les expédiens auxquels on a recours dans les temps malheureux. Peu de ministres ont effuyé autant d'épigrammes que Chamillard, parce que les peuples souffroient, & que

les souffrans se plaignent volontiers. Lorsqu'il mourut en 1721, à 70 ans, un anonyme lui fit cette épitaphe :

*Ci git le fameux Chamillard,  
De son roi le protonotaire,  
Qui fut un Héros qu'billard,  
Un Zéro dans le ministère.*

Il étoit en effet regardé comme un ministre foible & incapable, mais comme un particulier honnête homme. Il donna une grande preuve de sa probité, lorsqu'il étoit conseiller au parlement. Rapporteur d'un procès injustement perdu par sa négligence, il rendit à la partie condamnée vingt mille livres dont il s'agissoit dans cette affaire.

I. CHAMILLY, (Noël Bouton de) cadet d'une maison ancienne, originaire du Brabant, porta les armes de bonne heure & avec distinction. Il passa l'an 1663 en Portugal, & y servit en qualité de capitaine de cavalerie sous le maréchal de *Schomberg*. Ce fut pendant les loirs que lui laissoient ses fonctions militaires, qu'il se lia de l'amitié la plus tendre avec une religieuse Portugaise. Les *Lettres* qu'on a données au public, 1682, in-12, & souvent réimprimées depuis, sont le fruit de leurs amusemens. Voyez *SUBLIGNI*, & II. *DORAT*. Après avoir passé par tous les grades, & s'être signalé en 1675, par la belle défense de Grave, il fut honoré du bâton de maréchal de France en 1703. Il mourut à Paris, en 1715, à 79 ans. Le roi l'avoit nommé chevalier de ses ordres en 1705. Il n'eut point de postérité; & celle de son frère aîné fut éteinte en 1722. Celui-ci lui étoit supérieur pour l'esprit, à ce que dit l'abbé de *Saint-Pierre*, qui peint

d'ailleurs le maréchal de *Chamilly* comme bienfaisant & généreux. Il l'étoit en effet. Après la défense de Grave, *Louis XIV* lui permit de lui demander une grâce. *SIRE*, lui répondit *Chamilly*, je vous prie de m'accorder celle de mon colonel qui est à la Bastille. — *Et qui peut être votre colonel?* lui répartit le roi avec surprise. — *C'est M. de Briquemault: j'ai eu autrefois une compagnie dans son régiment; il m'a formé dans l'art de la guerre, & je ne pourrois, sans ingratitude, oublier ce service.* Le roi, touché de la générosité de *Chamilly*, lui accorda ce qu'il demandoit.

II. CHAMILLY, (Claude-Christophe LORMIER D'ÉTOGES de) né à Paris, devint premier valet de chambre de *Louis XVI*, & demanda à être fermé au Temple avec ce dernier; ce qui lui fut accordé. Il fut ensuite transféré à la Force & dans la prison du Luxembourg. *Chamilly*, à qui *Louis* adressa des remerciemens dans son Testament, fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire de Paris, le 23 juin 1794, à l'âge de 62 ans.

CHAMOS, (Mythol.) Dieu des Cananéens & des Moabites, étoit adoré sur les monts couverts de chênes. *Salomon* lui éleva un temple sur celui des Oliviers. *Vossius* croit que *Chamos* est le même que le *Comus* des Grecs.

CHAMOUSSET, (Charles-Humbert PIARRON de) maître des comptes à Paris, né dans cette ville en 1717, n'a vécu que pour se rendre utile à ses concitoyens. N'envifageant que le soulagement des malheureux, il s'est efforcé de procurer, par d'excellens projets, les utiles établissemens que sa fortune ne lui permettoit pas d'entreprendre. Il publia d'abord le *Plan d'une*

*Pans Maison d'association pour les Malades*; deux Mémoires, l'un sur la conservation des enfans, l'autre sur l'emploi des biens de l'hôpital Saint-Jacques; *Observations sur la liberté du commerce des grains*, in-12. Ces différents Mémoires & Projets ont été rassemblés par l'abbé *Deshouffeyes*, chanoine de Rouen, mort en Sorbonne dont il étoit docteur, en 1783. Il les a publiés sous le titre d'*Ouvres complètes de M. de Chamouffet*, 1783, 2 vol. in-8.° Ce recueil intéressant renferme de plus, tout ce que ce bon citoyen a fait pour l'humanité malheureuse en général, pour l'humanité malheureuse en particulier, ses découvertes en médecine, & ses idées pour augmenter les agrémens de la société. C'est à lui qu'on doit l'invention de la *petite Poste*. Tous ses momens furent employés à consoler les infortunés. Il pourvoyoit à leurs besoins en santé; il les traitoit dans leurs maladies. Habile dans l'art de guérir & pratiquant lui-même la chirurgie, une foule de malheureux abordoit continuellement son hôtel, qu'on auroit pu appeler à juste titre l'*Hôtel de la Bienfaisance*. Il faignoit les uns, administroit les autres, donnoit des conseils à ceux-là, des alimens à ceux-ci, & de l'argent à tous. Ces pauvres gens le bénissoient. *Chamouffet* préféra la charge de maître des comptes à celle de conseiller au parlement, pour consacrer plus de temps aux œuvres de miséricorde. Il étoit d'une société douce & agréable. Il avoit une gaieté polie, & ce bon ton qui se rencontrent toujours dans une ame sensible. Sa naissance, sa fortune & ses talens lui firent proposer de fort bons mariages. Il étoit sur le point d'en conclure un, lorsqu'il adressa ces paroles à la Dile qu'on lui destinoit: *S'il*

*est doux d'exister pour ce qu'on aime, il l'est presque autant de consacrer une partie de son existence à ceux qu'on plaint! Mon dessein est de me retirer dans ma terre & d'y fonder un Hôpital. Quelle sera ma joie, lorsque mes vassaux vous verront partager ma charité, & vous loueront comme un Ange descendu du Ciel! Cette effusion de cœur manqua son effet sur la jeune demoiselle, & le mariage ne se fit point. Chamouffet embrassa le célibat: non ce célibat philosophique si fort à la mode, mais celui qui conserve la pureté des mœurs. Sa principale récréation étoit la musique, qu'il aimoit passionnément. Ce citoyen vertueux est mort, trop tôt pour l'humanité, le 27 mars 1773; à 56 ans.*

CHAMPAGNE, (le Comte de) *Voy.* THIBAUT IV.

I. CHAMPAGNE, ou CHAM-FAIGNE, (Philippe) peintre, né à Bruxelles en 1602, mort en 1674, à 72 ans, vint à Paris en 1621, & s'y perfectionna sous la *Poussin*, & sous *Duchefne*, premier peintre de la reine. Après la mort de cet artiste, il eut sa place, son appartement au Luxembourg, & une pension de douze cents livres. Il auroit été aussi premier peintre du roi, si le crédit, la réputation & les talens de *le Brun* ne lui eussent enlevé cette place. La décence guida toujours son pinceau, ainsi que ses mœurs. Il ne se chargeoit d'aucun tableau, dont les figures auroient été entièrement nues. Il ne travailloit jamais le dimanche, quoiqu'il fût très-laborieux. Se levant dès quatre heures du matin, & maniant le pinceau toute la journée, il disoit à ses élèves: *Vous devez déjeuner sans quitter l'ouvrage, & la récréation de l'après dîner est le temps que vous mettez à descendre l'escalier pour aller à l'en-*

*droit du travail.* Le cardinal de Richelieu auroit voulu se l'attacher ; mais craignant d'être l'esclave de ce ministre, & aimant mieux l'être de son pinceau, il répondit : *Je borne toute mon ambition à être le premier de mon art. Ainsi je n'ai rien à désirer de son éminence, puisqu'il lui est impossible de me rendre le plus habile peintre.* Son caractère ne pouvoit guères s'affortir avec celui du ministre. Il étoit doux, complaisant, bon ami. Ses tableaux ont de l'invention, son dessin est correct, ses couleurs sont d'un bon ton, & ses paysages agréables ; mais ses compositions sont froides, & ses figures n'ont pas assez de mouvement. Il copioit trop servilement ses modèles. Le *Crucifix* de la voûte des Carmélites du fauxbourg Saint-Germain, regardé comme un chef-d'œuvre de perspective, est de lui. On voit encore beaucoup de ses ouvrages dans plusieurs maisons royales, & dans différentes églises de Paris.

II. **CHAMPAGNE**, (Jean-Baptiste) peintre, neveu du précédent, né à Bruxelles en 1643, fut élevé par son oncle. Il faisoit entièrement sa manière de peindre ; mais il mit dans ses tableaux moins de force & de vérité. Ses principaux ouvrages se voient à Vincennes, aux appartemens bas des Tuileries, & dans plusieurs églises de Paris. Il mourut, professeur de l'académie de peinture, en 1688, à 45 ans.

**CHAMPENETZ**, (L.) officier aux gardes-Françoises, connu par l'agrément de son esprit & de ses vers, périt à 35 ans, victime du tribunal révolutionnaire de Paris, qui le condamna à mort en juillet 1793. Il avoit travaillé aux *Actes des Apôtres*, feuilles gaies & malignes qui parurent au commen-

cement de la révolution, & où l'on trouve des détails piquans & des anecdotes assez curieuses. Les couplets satiriques de *Champcenez* lui avoient quelquefois mérité l'amadverfion de l'ancien gouvernement. En voici deux de lui qui sont gais sans être méchans :

*D'un ami suivant les leçons,  
Je fais des chansons & des dettes ;  
Les premières sont sans façons ;  
Mais les secondes sont bien faites.  
C'est pour échapper à l'ennui  
Qu'un homme prudent se dérange.  
Quel bien est solide aujourd'hui ?  
Le plus sûr est celui qu'on mange.*

*Eh ! qui ne doit pas maintenant ?  
C'est la mode la plus constante,  
Et le plus petit intrigant  
De mille créanciers se vante.  
Vieux parens, en vain vous prêchez ;  
Vous êtes d'ennuyeux apôtres.  
Rappelez-vous donc vos péchés,  
Pour être indulgens sur les nôtres.*

**CHAMPDIVERS**, (Odette de) fille d'un marchand de chevaux, plut à *Charles VI*, dont l'esprit étoit déjà affoibli. On cherchoit moins à le guérir qu'à l'amuser, parce que sa maladie paroïssoit incurable. La reine sa femme fut la première à lui procurer cette jeune demoiselle, en qui les agrémens de l'esprit ornoient la beauté. *Charles*, subjugué par *Odette*, se laissoit conduire par elle, tandis qu'il résistoit aux prières de ses autres domestiques. Un des effets de la triste maladie de ce prince, étoit de refuser de changer de linge. *La petite Reine*, car c'est ainsi qu'on l'appelloit, le menaçoit de son indifférence ou de sa haine, & dans la crainte de n'en être plus aimé, il faisoit ce qu'on exigeoit de lui. *Odette* calmoit ses humeurs, & l'arrachoit à ses caprices. Les moyens qu'elle employoit, dit *Saint-Foix*, étoient plus na-

tarés que ceux dont on se servit dans la suite. On faisoit entrer dans sa chambre dix ou douze hommes bizarrement vêtus & barbouillés de noir, qui le prenoient sans lui rien dire, le déshabillèrent & le mettoient au lit : il en avoit peur, & n'osant leur résister, il faisoit tout ce qu'ils vouloient. Nous ignorons l'année de la mort d'*Odette*.

**CHAMPEAUX**, (Guillaume de) archidiacre de Paris dans le 12<sup>e</sup> siècle, fonda une communauté de chanoines Réguliers à Saint-Victor-lès-Paris, & y professa avec distinction. *Abailard* son disciple devint son rival, & disputa longuement & vivement avec lui. *Champpeaux* mourut religieux de Cîteaux en 1121, après avoir été pendant quelque temps évêque de Châlons-sur-Marne. On a de lui un *Traité de l'origine de l'Âme* dans le *Thesaurus anecdotorum* de *Marsenne*, & d'autres Ouvrages manuscrits.

**CHAMPFORT**, (N.) né à Paris, commença sa carrière par être clerc de procureur, ensuite précepteur chez un riche Liégeois nommé *Vaneck*, qui l'emmena dans sa patrie. Revenu à Paris, *Champfort* travailla d'abord au *Journal encyclopédique*. Bientôt après, il publia les *Éloges de Molière* & la *Fontaine*, qui méritèrent le prix de l'académie Française & de celle de Marseille. Ces deux excellens Discours commencèrent sa réputation, & parurent deux *Traités* complets de la comédie & de la fable. *Champfort*, forcé par son peu de fortune d'accepter les bienfaits du duc de *Choiseul* & de Mad. *Helvétius*, se mit à travailler au *Vocabulaire François* & au *Dictionnaire des Théâtres*. Ce dernier ouvrage lui donna l'idée de devenir auteur

dramatique; & il y réussit. Sa tragédie de *Mustapha* & *Zéangir*, donnée en 1778, a des beautés, & a obtenu des succès. On dit que *Voltaire*, lisant le quatrième acte de cette pièce, s'écria : « *Dianthe*, voilà du *Racine* ! » On a cependant reproché à l'auteur d'avoir calqué son rôle de *Soliman* sur celui de *Mithridate*. *La jeune Indienne* & *Le Marchand de Smyrne* sont deux jolies comédies remplies de philosophie & de fraîcheur, écrites avec un naturel élégant & facile. *Champfort* publia plusieurs Poésies fugitives, des *Épîtres*, des *Contes*, des *Fables*, des *Épigrammes*, des Traductions de l'*Anthologie* & de *Martial*. L'*Épître d'un père à son fils sur la naissance d'un petit-fils*, obtint le prix de l'académie Française, & le méritoit par ces beaux vers :

*Sainte Religion dont le regard descend*  
*Du Créateur à l'homme, & de l'être au néant,*  
*Montre-nous cette chaîne adorable & cachée,*  
*Par la main de Dieu même à son trône attachée,*  
*Qui pour notre bonheur, unit la terre au ciel,*  
*Et balance le monde aux pieds de l'Éternel.*

*Champfort* fut reçu à l'académie Française. Cependant dans les derniers temps de sa vie, il composa un rapport pour demander la suppression des academies; rapport que *Mirabeau* s'étoit chargé de prononcer à l'assemblée nationale. Ce dernier étoit lié d'amitié avec *Champfort*, & lui soumettoit ses ouvrages, ses opinions, & se plaisoit souvent à adopter les siennes. La Brochure sur l'ordre de *Cincinnatus* fut faite par eux, & les morceux les plus

Éloquens de cet écrit font de *Champfort*. Celui-ci, partisan de la révolution Française, envisagea cependant avec horreur les crimes qu'elle produisit. Voyant écrits sur toutes les murailles ces mots tracés par les Jacobins, *Fraternité ou la Mort*, il dit : « La fraternité de ces gens-là avec les autres citoyens, ressemble fort à celle de *Cain & d'Abel*. » *Champfort*, sous le ministère de *Roland*, obtint une place à la bibliothèque nationale ; ce qui ne l'empêcha pas d'être emprisonné sous *Robespierre*. Il contracta dans les fers une si profonde horreur pour la prison, que quelque temps après ayant été élargi, puis menacé d'être enfermé de nouveau, il se tira un coup de pistolet, & se fit plusieurs blessures avec un rasoir. Il ne survécut que peu de jours à cet événement, & mourut en avril 1794. Ses Œuvres ont été recueillies à Paris, en 1795, en 4 vol. in-8.<sup>o</sup> On y trouve plusieurs autres Opuscules en prose, des *Pensées diverses*, des *Observations sur l'imitation de la nature dans l'art dramatique*, &c. en général de l'esprit & du jugement, mais peu d'invention, & un peu trop d'affectation dans le style. « *Champfort*, dit un critique célèbre, est toujours ingénieux & correct, mais sa délicatesse recherchée devient subtilité : il s'attache trop à de petits rapports, & souvent son esprit s'échappe & s'évapore comme dans un alambic. »

I. CHAMPIER, (Symphorien) premier médecin d'*Antoine* duc de Lorraine, suivit ce prince en Italie, & y combattit à côté de lui. Son savoir & sa valeur le mirent en commerce avec plusieurs savans, François & étrangers. Il mourut à Lyon le 10 mai, vers 1540.

après avoir publié beaucoup de mauvais ouvrages : I. *Les grandes Chroniques des Ducs & Princes de Savoie*, Paris 1516, in-fol. ; compilation mal écrite, mais pleine de recherches. II. *De origine & commendatione civitatis Lugdunensis*, Lyon, 1507 & 1537, in-fol. Ce livre est plein de fables. La seconde édition est plus ample que la première ; & l'auteur y a pris le nom de *PIERCHAM* : c'est l'anagramme du sien. III. *La Vie du chevalier Bayard* ; ouvrage romanesque, indigne de ce héros. IV. *Recueil des Histoires d'Austrasie*, &c. V. *Le Triomphe de Louis XII*. C'est une histoire en style ampoulé : elle est pourtant assez sincère. VI. *La Nef des Dames*, la *Nef des Princes* ; in-4.<sup>o</sup> VII. *Rosa Gallica*, 1514, in-8.<sup>o</sup> VIII. *Castigationes Pharmacopolarum*, 1532, en quatre tomes ; in-8.<sup>o</sup> IX. *Hortus Gallicus*, 1533, in-12. X. *Campus Elysius*, 1553, in-12, &c. XI. *Gallini campi historiales* ; *Basilica*, 1532. XII. *De Dialecticâ, Rhetoricâ, Geometriâ* ; Basle 1537. XIII. *Crebatio medicamentorum*, Lyon 1537. XIV. *De Phlegmone*, Lyon. XV. *Miroir des Apothicaires*, Paris 1539. XVI. *Prophéties des Sybilles*, Paris, in-4.<sup>o</sup> XVII. *Doctrine du père de famille* ; in-8.<sup>o</sup> XVIII. *Déclaration du ciel & du monde*, Paris 1515. XIX. *Poëlice subsidiaire*, Lyon 1531. XX. *Du Royaume des Allobroges*, Lyon, in-8.<sup>o</sup>, Paris 1538. XXI. *Fondemens & origine des titres de noblesse*, Paris 1535. XXII. *De monarchiâ Gallorum*. XXIII. *Chroniques de Lorraine*. XXIV. *De claris Lugdunensibus* ; in-8.<sup>o</sup> Il avoit été consul de Lyon en 1520 & 1533.

II. CHAMPIER, (Claude) fils du précédent, écrivit à l'âge de 18 ans ses *Singularités des Gaules*, livre curieux, imprimé en 1538.

in-16. — Son cousin *Jean Bruyren* **CHAMPIER**, docteur en médecine, exerçoit cet art à Lyon dans le même siècle. On a de lui : *De re cibariâ*, Lyon 1560, in-8.<sup>o</sup>  
II. La traduction, *De corde ejusque facultatibus d'Avicenne*, in-8.<sup>o</sup>, Lyon 1559.

**CHAMPIONNET**, (Jean-Étienne) général de la république Française, étoit avocat avant la révolution. Il servit dans l'armée de Sambre & Meuse, & se distingua au combat d'Alrenkirchen, au passage du Rhin à Neuwied, qu'il exécuta avec *Bernadotte*, & à la prise de Wurtzbourg. Envoyé en 1798 en Italie pour y commander l'armée contre le roi de Naples, il expulsa ce souverain de ses états, & fit prisonnier le général Autrichien *Mack*, avec tout son état-major. Cette victoire & l'indépendance où il voulut se mettre du directoire, le firent destituer. Il remplaça ensuite pour quelque temps le général *Moreau* en Italie, mais sans y obtenir de nouveaux succès. *Championnet* est mort au commencement de 1800, avec la réputation d'un général brave, & ayant des talens militaires ; mais offrant des principes de républicanisme dangereux, exagérés & contraires à la paix publique.

**CHAMPLAIN**, (Samuel de) né en Sainonge, fut envoyé par *Henri IV* dans le nouveau Monde, en qualité de capitaine de vaisseau. Il s'y signala par son courage & par sa prudence, & on peut le regarder comme le fondateur de la nouvelle France. C'est lui qui fit bâtir la ville de Québec ; il fut le premier gouverneur de cette colonie, & travailla beaucoup à l'érection d'une nouvelle compagnie pour le commerce du Canada. Cette société établie en

1628, fut appelée la compagnie des Associés, qui avoient à leur tête le cardinal de *Richelieu*. On a de *Champlain* les *Voyages de la nouvelle France, dite Canada*, in-4.<sup>o</sup>, 1632. Il remonte aux premières découvertes de *Verrazani*, & descend jusqu'à l'an 1631. Cet ouvrage est excellent pour le fond des choses, & pour la manière simple & naturelle dont elles sont rendues. On ne peut lui reprocher qu'un peu trop de crédulité. L'auteur paroit un homme de tête & de résolution, désintéressé, & plein de zèle pour la Religion & pour l'État. *Champlain* avoit demeuré en Amérique depuis 1903, & il mourut vers 1635.

**CHAMPMÊLE**, (Marie-Desmares femme de *Charles Chevriller*, sieur de ) née à Rouen en 1644, fut comédienne de province, & débuta au théâtre du Marais en 1669 avec un succès peu commun. Elle passa à celui de Bourgogne avec son mari, à la rentrée de Pâques 1670. Elle le suivit en 1679 au théâtre de *Guéneaud*, & fut conservée à la réunion en 1680. Cette actrice mourut en 1698, âgée de 54 ans. Élève de *Racine*, dont elle fut pendant quelque temps la maîtresse, suivant les Mémoires du temps, elle remplissoit les premiers rôles tragiques avec un applaudissement général. *Racine* la forma à la déclamation, en la faisant entrer dans le sens des vers qu'elle avoit à réciter, en lui montrant les gestes, en lui dictant les tons, & en les lui notant même quelquefois. Elle profita si bien des leçons de son maître, qu'elle effaça toutes ses rivales.

*Jamais Iphigénia en Aulide immolée.  
N'a coûté tant de pleurs à la Grèce  
assemblée,*



*Que, dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé,  
En a fait sous son nom verser la Champmêlé.*

BOILEAU, Ép. à Rac.

Cependant on doute qu'elle eût obtenu de nos jours les suffrages qu'on lui prodigua. La déclama-tion, comme l'a observé un au-teur judicieux, n'étoit qu'un ré-citatif mesuré, un chant presque noté, qui mettoit un obstacle à ces grands mouvemens de la tra-gédie, qui se peignent par un mot, par une attitude, par un si-lence, par un cri qui échappe à la douleur. Mlle de Champmêlé plai-soit & touchoit, & il falloit dé-chirer. — Son époux, moins bon acteur qu'elle dans le tragique, réussissoit mieux dans le comique. Il jouoit assez bien les Rois dans la tragédie. Champmêlé joignoit à ses talens celui d'auteur drama-tique. Nous avons de lui des *Co-médies*, dont quelques-unes lui appartiennent entièrement; il com-posa les autres en société avec la Fontaine. Celles-ci sont : I. *Le Florentin*, comédie en un acte & en vers, 1685. II. *La Coupe en-chantée*, comédie en un acte & en prose, 1688. III. *Le Veau perdu*. IV. *Je vous prends sans verd*. Les Œuvres de Champmêlé ont été im-primées en 2 vol. in-12, à Paris, 1742. Il étoit Parisien : il mourut en 1701, d'une manière assez extraordinaire. Il étoit allé chez les Cordeliers faire dire deux messes de mort, l'une pour sa mère, l'autre pour sa femme. L'ho-noraire de ces messes étoit alors de dix sous; Champmêlé ayant donné au sacristain une pièce de trente sous, le Religieux ne peut lui rendre les dix sous restans, « En ce cas, lui dit l'acteur, faites dire sur le champ une troisième

messe de mort; elle sera pour moi. En effet, il mourut subite-ment en sortant de l'église. Son talent principal dans ses comédies consistoit à peindre d'après nature les ridicules des petites sociétés bourgeoises. Ses situations sont neuves & intéressantes, ses inci-dens heureux & plaisans; son style incorrect, mais badin & enjoué. Il connoissoit le théâtre moins par une étude réfléchie, que par un exercice journalier; mais il se li-vroit trop à la facilité que lui donnoit cette connoissance : pres-que tous ses dénouemens sont manqués ou amenés par de petits moyens; preuve de la stérilité ou de la paresse de l'auteur.

CHAMPRENU, (Jacques de) a fait la Tragédie d'*Ulysse*, repré-sentée en 1600.

I. CHAMPS, (Etienne Agard DES) né à Bourges en 1613, pro-vincial des Jésuites de Paris, se fit aimer au dedans & considérer au dehors par son mérite. Le grand Condé & le prince de Conti l'ho-norèrent de leur estime. Le pre-mier aimoit en lui sa vertu, em-bellie par un extérieur avantageux, & par un caractère honnête; il lui confia, dans les dernières années de sa vie, ce qu'il avoit de plus précieux. Ce Jésuite mourut à la Flèche le 31 juillet 1701, à l'âge de 88 ans, accablé par cette ex-trême vieillesse, & survivant, pour ainsi dire, à lui-même. Il s'est fait principalement connoître des théologiens par son livre *De Hæresi Janseniana*, dédié à Inno-cent X, en 1654. La manière de la grâce y est approfondie. On l'a réimprimé à Paris, en 1728, in-fol.

II. CHAMPS, (François-Mi-chel-Christien DES) Champenois,

né en 1688, d'abord destiné à l'état ecclésiastique, ensuite à l'état militaire, finit par le mariage & les finances. On a de lui quatre tragédies; *Caton d'Utique*, pièce foible, qui fut jouée sur les théâtres de Paris & de Londres, & imprimée en 1715; *Antiochus*, imprimé à Paris chez *Musier*, 1717; *Artaxercès & Médus*, qui eurent un succès moins heureux. On lui doit encore un ouvrage qui prouve de l'érudition, quoiqu'il ne soit pas toujours exact. Il a pour titre : *Recherches historiques sur le théâtre François*. L'auteur mourut à Paris en 1747, à 64 ans. — Voyez DESCHAMPS.

**CHAMPY**, (Jacques) avocat au parlement de Paris dans le 17<sup>e</sup> siècle, est connu par deux livres peu communs : I. *La Coutume de Melun commentée*, Paris 1687, in-12. II. *Celle de Meaux*, ibid. même année.

**CHAM-TI**, (Mythol.) Dieu des Chinois, qui préside du haut du ciel au gouvernement de l'univers & des corps terrestres.

**CHAMYNUS**, citoyen de Pise, renommé par ses richesses & son amour pour la vérité; déplut à *Pantalon*, fils d'*Omphalion*, tyran de sa patrie. Celui-ci l'ayant fait mourir, fut tourmenté de remords; & pour s'en affranchir; il consacra sous les biens du proscrit à élever un temple à *Cérès*, qui en fut surnommée *Chamynus*.

**CHANAAN**, l'un des fils de *Cham*, donna son nom à cette portion de terre, promise à la postérité d'*Abraham*, appelée dans la suite Judée, & aujourd'hui Palestine ou la Terre-Sainte. On montrait autrefois son tombeau, long de vingt-cinq pieds, dans la caverne de la montagne des Léopards, qui n'étoit pas loin de Jérusalem.

**CHANCELLOR**, (Richard) célèbre marin Anglois, qui naviguant dans la mer Blanche, pour y trouver un passage aux Indes par les mers du Nord & de l'Est, y découvrit le port d'Archangel, où, bientôt après, la Russie fit jeter les fondemens d'une ville. La découverte de *Chancellor* date de 1538. Elle favorisa le commerce des Anglois avec les Russes, qui s'accrut au point que le produit de la douane d'Archangel, monta bientôt à la somme annuelle de cent mille roubles. Les Anglois en tirent des cuirs, de la potasse, du goudron, des plumes, de la cire, du kaviar, du liège, de la rhubarbe, des cordages, des soies de Perse & de la Chine. *Chancellor* mourut quelque temps après son expédition.

**CHANDIEU**, (Antoine de *la Roche*) ministre Protestant, d'une famille noble du Dauphiné où il étoit baron de *Chandieu*, se retira à Genève en 1583, & mourut en 1591, à 57 ans. On a de lui un grand nombre d'*Ouvrages de controverse*, 1615, in-fol.; dans lesquels il prend les noms de *Sadel* & de *Zamariel*, qui en hébreu signifient *Champ de Dieu* & *Chant de Dieu*. Ces livres sont ignorés pour la plupart. L'auteur étoit peu versé dans l'antiquité ecclésiastique; mais comme il parloit avec feu, il eut du crédit dans son parti. « Les erreurs, dit *Chorier*, sembloient des vérités dans la bouche de *Chandieu*. Le roi (*Henri IV*) l'écoutoit avec plaisir; mais il quitta la cour dès que ce prince eut abjuré. Il eut peur qu'on ne le regardât comme un captif attaché au char de triomphe de l'Eglise catholique, qui avoit porté ce prince à l'Eglise. » Voy. GREVIN.

I. CHANDLER, (Marie) née à Malmesbury en 1687, fut célèbre en Angleterre par ses Poésies. On estime sur-tout son *Poème* sur les eaux de Bath, qui a été loué par *Pope*. Elle mourut à 57 ans, en 1745.

II. CHANDLER, (Samuel) ministre Anglois, né à Hungerford, a publié divers ouvrages, relatifs à l'histoire & à la défense du Protestantisme, & mourut le 3 mai 1766. On lui doit : I. *Discours* contre *Ans. Collins*, sur la nature des miracles, & les preuves de la religion Chrétienne, 1725, in-8.° II. *Réflexions* sur la conduite des Déistes modernes, 1727, in-8.° III. *Preuves* de la Résurrection de J. C., 1744, in-8.° IV. *Marmora Oxoniensia*, Oxford, 1763, in-folio. V. *Traduction* en anglois de l'histoire de l'Inquisition, par *Limbroch*, 1731, deux volumes in-4.° VI. *Histoire* des Persécutions, 1736, in-8.°

CHANDOS, (Jean) chevalier de la Jarretière, fut nommé, par *Edouard III* roi d'Angleterre, lieutenant-général de toutes les terres que ce prince possédoit hors de cette île. Ce fut lui qui fit prisonnier *Bertrand du Guesclin* dans la bataille donnée en Bretagne l'an 1364. Lorsqu'*Edouard III* exigea le duché d'Aquitaine en principauté, en faveur du prince de Galles son fils, *Chandos* devint le connétable du jeune prince. Il fut tué en 1369, au combat de *Lusfac* en Poitou.

CHANDOUX, (N.) philosophe chimiste, fut pendu sur la place de Grève en 1651, après avoir été convaincu d'avoir fabriqué de la fausse monnaie. C'étoit un de ces génies libres, qui, dans la reconnaissance des lettres & de la phi-

losophie, entreprirent de secouer le joug de la scolastique & des chicanes Péripatéticiennes. Mais, en voulant se frayer un chemin nouveau, il donna dans des rêveries qui causèrent sa perte.

CHANG - KO, (Mythol.) divinité Chinoise, est particulièrement honorée par les célibataires, qui lui offrent des vœux.

CHANGE, Voyez DUCHANGÉ.

CHANTAL, (Sainte-Jeanne-Françoise Fremiot de) naquit à Dijon le 13 janvier 1572. Son père président à mortier, avoit refusé la charge de premier président, que *Henri IV* lui avoit offerte. La jeune *Fremiot* fut mariée à *Christophe de Rabutin*, baron de *Chantal*, l'aîné de cette maison. Sa vie dans le mariage fut un modèle achevé : la prière succédoit à la lecture, & le travail à la prière. Sa piété ne se démentit point, lorsqu'elle eut perdu son mari, tué par malheur à la chasse. Quoiqu'elle n'eût alors que 28 ans, elle fit vœu de ne point se remarier, & vécut depuis comme une femme qui n'étoit plus dans le monde que pour Dieu & ses enfans. Leur éducation, le soin des pauvres & des malades, devinrent ses uniques occupations & ses seuls divertissemens. Ayant connu *S. François de Sales* en 1604, elle se mit entièrement sous sa conduite. Ce saint évêque ne tarda pas à lui communiquer son projet pour l'établissement de l'ordre de la *Visitation*. Elle entra dans ses vœux, & en jeta les premiers fondemens à Annecy l'an 1610. Voyez XII FRANÇOIS. Le reste de sa vie fut employé à fonder de nouveaux monastères, & à les édifier par ses vertus & par son zèle. Lorsqu'elle mourut le 13 décembre 1641, âgée de

près de 70 ans, on en comptoit 87. Il y en eut à la fin du siècle 150, & environ 6600 religieuses. Elle termina ses jours à Moulins. Dans l'instant même qu'elle expira, elle fut canonisée par la voix de ses filles & par celle du peuple. Le pape Benoît XIV a confirmé ce jugement, en la béatifiant en 1751, & Clément XII en la canonisant en 1767. On publia ses Lettres, 1660, in-4.<sup>o</sup> L'abbé Marfollier & l'abbé Cordier ont publié sa Vie.

CHANTELOU, Voyez CHAMBRAI, n<sup>o</sup> III.

CHANTELOUVE, ( François de ) gentilhomme Bordelois, chevalier de Malte, est auteur de deux pièces dramatiques, assez rares : *Pharaon*, 1582, in-16 ; *Coligni*, 1575, in-8<sup>o</sup>, réimprimé vers 1740.

CHANTEREAU LE FÈVRE, ( Louis ) intendant des fortifications de Picardie, puis des Gabelles, ensuite de l'évaluation de la principauté de Sedan, enfin intendant des finances des duchés de Bar & de Lorraine, exerça tous ces emplois avec beaucoup d'applaudissement. L'esprit des affaires étoit soutenu en lui par l'étude de l'histoire, de la politique, des belles-lettres, par un grand fonds d'érudition. *Chantereau* étoit né à Paris en 1588, & il y mourut en 1658, à 74 ans, regretté des savans, auxquels sa maison servoit de retraite. On a de lui : I. Des *Mémoires sur l'origine des Maisons de Lorraine & de Bar*, in-folio, 1642 ; composés sur les pièces originales. II. Un *Traité des Fiefs*, 1662, in-folio ; dans lequel il s'attache à accréditer cette erreur, indigne d'un savant tel que lui ; « Que les fiefs héréditaires n'ont commencé qu'après *Hugues Capet*. »

*Chantereau* étoit plus propre à rétablir des passages tronqués, qu'à débrouiller le chaos dans lequel l'origine des anciennes maisons & dignités est plongée. III. Un *Traité* touchant le mariage d'*Ansbert* & de *Blitilde*, 1647, in-4.<sup>o</sup> IV. Un autre où il agit cette question : *Si les Terres d'entre la Meuse & le Rhin sont de l'Empire ?* 1644, in-4.<sup>o</sup>, ou in-8.<sup>o</sup>

CHANTEREINE, ( N. de ) officier distingué, devint colonel de la garde à pied de *Louis XVI*. Détenu dans les prisons de l'Abbaye, il y fut instruit des massacres que l'on préparoit pour les premiers jours de septembre, & se donna volontairement la mort de trois coups de couteau, en s'écriant : *Puisque nous sommes tous destinés à périr, mon Dieu, je vais à vous !* Il mourut aussitôt le 22 août 1792.

CHANTOCÉ, ( Gilles de Bretagne de ) étoit second fils de *Jean IV* duc de Bretagne & de *Jeanne* de France, sœur de *Charles VII*. François premier son frère, duc de Bretagne, l'avoit envoyé en Angleterre en qualité d'ambassadeur. On prétend qu'il y forma des liaisons suspectes, & que fort de l'appui du roi d'Angleterre, il demanda à son retour un apanage plus fort que celui que son père lui avoit fait assigner. François le fit arrêter & condamner à mort par son conseil secret. Il fut étranglé ou étouffé entre deux matelas, après trois ans & dix mois de prison, la nuit du 24 au 25 avril 1450. Son plus grand crime, à ce que disent quelques historiens, étoit la haine implacable que lui portoient le duc son frère, & *Arthur de Montautan*, que le prince Gilles supplanta en amour, en épousant secrètement *Françoise de*

*Dinant*, riche héritière, & dont il étoit aimé. On ajoute, que le cordelier qui avoit confessé *Chansoté*, cita de sa part le duc son frère au jugement de Dieu, pour y comparoitre en un certain jour qu'il lui marqua par écrit; & que le duc mourut en effet peu de mois après. Si l'esprit se prête avec peine à ces ajournemens, le cœur ne peut s'empêcher d'être touché, & semble désirer ces vengeances temporelles de la Providence. — Voyez la Nouvelle historique de d'Arnaud, intitulée : *Le Prince de Bretagne. Pierre II*; successeur de François, fit punir les complices de la mort de son frère Gilles.

CHANVALON, (N. de) Oratorien, auteur d'un ouvrage estimé, intitulé : *Manuel des champs*, in-12, mourut en 1765.

I. CHANUT, (Pierre) conseiller - d'état ordinaire, & ambassadeur de France auprès de la reine *Christine*, étoit de Riom. Il avoit commencé sa carrière diplomatique à Lubeck, où il fut employé en qualité de médiateur entre la Pologne & la Suède. Après l'abdication de *Christine*, cette reine entretint toujours un commerce de lettres avec lui, & le traita comme son ami. Il mourut à Paris en 1662, laissant des *Mémoires*, qui ont été publiés après sa mort en 1665, 3 vol. in-12. Voyez DESCARTES.

II. CHANUT, (Marial) fils du précédent, fut abbé d'Issoire, aumônier de la reine *Anne d'Autriche*, & vifiteur - général des Carmélites en France, qu'il gouverna pendant trente ans avec zèle. On a de lui quelques Traductions d'ouvrages de piété : celle du *Concile de Trente*, in-4° & in-12 :

celle de la *Vie & des Œuvres de Sainte Thérèse*, in-4°. Son style est foible & languissant. Il mourut en 1695, dans un âge avancé.

CHAON, fils de *Priam*, que son frère *Hélénus* tua par mégarde à la chasse. *Hélénus* le pleura beaucoup, & pour honorer sa mémoire, il donna son nom à une contrée de l'Epire, qu'il appella *Chaonia*, célèbre par les glands qu'elle produisoit, & par des pigeons qui prédisoient, dit-on, l'avenir.

CHAOR - BOOS, (Mythol.) Dieu des Indiens, préside aux vents. Les malades accourent dans son temple pour immoler en son honneur des oiseaux, & obtienent la santé. C'est particulièrement dans le royaume d'Assem que son culte est établi.

CHAPEAUVILLE, (Jean) Liégeois, chanoine de Liège & grand - pénitencier, mourut en 1617, à 66 ans. Il a donné une *Histoire Ecclesiastique de Liège*, 1612 & 1618, en trois volumes in-4°, pleine de recherches, mais assez mal digérée.

L. CHAPELAIN, (Jean) naquit à Paris, le 4 décembre 1595. Au sortir des classes, il se chargea de l'éducation des enfans du marquis de *la Trousse*, grand-prévôt de France, & ensuite de l'administration de ses affaires. Ce fut chez ce marquis, qu'il crut sentir des talens pour la poésie. Le succès qu'eut son *Jugement de l'Adonis* du cavalier *Marini*, lui fit croire qu'il étoit appelé à enfanter un Poème épique. Le plan de sa *Jeanne d'Arc*, d'abord en prose, sembla fort beau; mais lorsque l'ouvrage, mis en vers, après vingt ans de travail, vint le jour, il fut sifflé par les moines.

des connoisseurs. Une Ode au cardinal de Richelieu, la critique du *Cid*, une vaste littérature, quelques pièces de poésie, lui avoient fait une foule de partisans & d'admirateurs. La considération dont il jouissoit, étoit telle, que le cardinal de Richelieu voulant réfuter un ouvrage, pria Chapelain « de lui prêter son nom en cette occasion, offrant de lui prêter sa bourse en quelqu'autre. » La *Pucelle*, publiée en 1656, in-folio, avec figures, détruisit en un moment la gloire de quarante années. On reconnut que l'on pouvoit favoir parfaitement les règles de l'art poétique, & n'être pas poète. Moutmort lui adressa ce distique :

*Ille Capellani dudum expectata  
Puella,  
Post tanta in lucem tempora pro-  
dit anus.*

Le poète Linière le traduisit ainsi en François :

*Nous attendions de Chapelain  
Une Pucelle  
Jeune & belle ;  
Vingt ans, à la former, il perdit son  
latin ;  
Et de sa main  
Il sort enfia  
Une vieille sempiternelle.*

Ce Poème eut d'abord six éditions en dix-huit mois, grâce à la réputation de l'auteur, & au mauvais goût de quelques-uns de ses partisans ; mais les vers en parurent durs aux arbitres de la poésie. Boileau, Racine, La Fontaine & quelques autres, s'imposèrent la peine de lire un certain nombre de pages de ce poème, lorsqu'il leur échappoit quelque faute contre le langage. Boileau voulant faire connoître la dureté anti-poétique des vers de Chapelain, fit cette tirade à son imitation :

*Droits & roides rochers, dont peu  
tendre est la cime ;  
De mon flamboyant cœur l'Âpre état  
vous savez.  
Savez aussi, durs bois, par les hivers  
lavés,  
Qu'holocausse est mon cœur pour un  
front magnanime.*

Chapelain, devenu la risée du public, après en avoir été l'oracle, voulut bien avouer qu'il faisoit mal des vers ; mais il soutint en même temps, qu'en digne disciple d'Aristote, il avoit observé toutes les règles de l'art. Il n'avoit, à la vérité, manqué qu'à une seule : celle d'intéresser & de plaire. Mad. de Longueville, à qui un des admirateurs de Chapelain vantoit la beauté de la *Pucelle*, répondit : *Oui, cela est parfaitement beau, & parfaitement ennuyeux.* Cette réponse revient au propos du Campagnard de Boileau :

*« La Pucelle est encore une œuvre  
bien galante,  
Et je ne fais pourquoi je bâille en  
la lisant. »*

Le poème de Chapelain, en excitant le mépris du public, n'empêcha pas que le grand ministre Colbert ne lui demandât une liste des savans que Louis XIV vouloit honorer de gratifications, ou de pensions. Il en obtint lui-même une de trois mille livres, & n'en fut pas moins avare. Il portoit un manteau au cœur de l'été, sous prétexte qu'il étoit indisposé ; & Conrart lui dit à ce sujet que son habit étoit plus indisposé que lui. Cet habit étoit si recousu, que les fils formoient dessus la représentation d'une toile d'araignée, ce qui le fit appeler par un mauvais plaisant : *le Chevalier de l'Ordre de l'Araignée.* On connoit les plaisanteries de Despreaux & de Racine

sur sa perruque. On la métamorphosa en comète. *Furetière*, qui avoit part à tous ces badinages mêlés de bassesse, remarqua que la métamorphose manquoit de justesse, en un point : *C'est*, dit-il, *que les comètes ont des cheveux, & la perruque de Chapelain est si usée qu'elle n'en a plus.* Un plaissant répondit, au nom de *Chapelain*, qu'il aimoit mieux conserver sa pension que ses cheveux. « Nous étions mal avec *Chapelain*, *Pélisson* & moi, dit *Ménage*, nous cherchâmes à nous réconcilier. Nous allâmes chez lui, & je vis encore à sa cheminée, les mêmes tisons que j'y avois vus il y avoit douze ans. » Son avarice fut, dit-on, la cause de sa mort. S'étant mis en chemin pour se rendre à l'académie, un jour de pluie, il ne voulut pas payer pour passer le ruisseau sur uné planche. Il passa au travers de l'eau, & s'étant mouillé jusqu'à mi-jambe, il ne laissa pas d'aller à l'assemblée académique, qui lui faisoit espérer deux ou trois jetons. Le froid le saisit, & il en eut une oppression de poitrine dont il mourut. Le jour qu'il expira, les sacs de son argent étoient encore rangés autour de lui, & il les contemplot avec plaisir. C'est à cette occasion, qu'un homme de lettres dit à *M. de Valois* : *Je vous annonce, Monsieur, que notre ami Chapelain vient de mourir comme un meunier, au milieu de ses sacs.* Il faut avouer que *Chapelain*, comme poète, étoit tel qu'on l'a dépeint; mais il étoit d'ailleurs doux, complaisant, officieux, sincère. Il avoit de la philosophie dans le caractère, & il refusa la place de précepteur du grand-Dauphin, que le duc de *Montausier* lui avoit fait donner. On doit le regarder comme un des principaux ornemens de l'académie Française

dans son aurore, par les qualités de son cœur & la justesse de son goût. Il mourut le 22 février 1674, à 79 ans. Les ouvrages qui restent de lui, outre son *Poème de la Pucelle*, dont il n'y a eu jamais que douze chants imprimés, (les douze autres étant restés manuscrits dans la bibliothèque du Roi) sont une *Paraphrase* en vers du *Miserere*; des *Odes* parmi lesquelles celle qu'il adressa au cardinal de *Richelieu*, mérite d'être distinguée. On lui attribue encore une *Traduction* du roman de *Gusman d'Alfarache*... *Van-Effyn* a fait un parallèle ingénieux de l'*Iliade* d'*Homère*, avec la *Pucelle de Chapelain*. Il y eut une grande différence non-seulement entre les ouvrages, mais encore entre les personnes du poète Grec & du versificateur François. L'homme de génie mourut dans la pauvreté, & le rimailleur dans l'opulence : on lui trouva cinquante mille écus à sa mort. Les plaisans prétendent que c'étoit pour marier sa *Pucelle* à un enfant de bonne maison, ou pour la faire canoniser; mais ces railleries étoient assez froides. *Chapelain* rebuté par les femmes, s'en vengeoit en soutenant que la plus spirituelle ne pouvoit jamais avoir qu'une moitié de raison. Dans la liste des savans auxquels *Colbert* voulut donner des gratifications au nom du roi, *Chapelain*, y est pour trois mille livres, comme le plus grand poète qui ait jamais été, & de plus solide jugement. Voyez I. BOILLEAU; BARDIN; BOURZÉIS; III. CAMUSAT.

II. CHAPELAIN, (Charles-Jean-Baptiste le) Jésuite né à Rouen le 15 août 1710, d'un procureur-général au parlement, se consacra à la chaire, & occupa bientôt celle de la Cour. Il fut

applaudi à Versailles, autant qu'il l'avoit été à Paris. Après la dissolution de la société, il fut appelé à Vienne par l'Impératrice-reine, & y prêcha avec succès. Une maladie l'ayant forcé de quitter la cour impériale, il se retira à Malines auprès du cardinal archevêque de cette ville. Il s'y livroit aux occupations du ministère, lorsque, le 26 décembre 1780, il tomba mort au moment où il entroit dans la méropole pour célébrer la Messe. On a de lui des *Sermons*, Paris, 6 vol. 10-12, remarquables par la clarté du style, la force du raisonnement & le pathétique des péroraisons. Des mœurs pures & une piété solide vinrent à l'appui des vérités qu'il annonça pendant plus de trente années.

1. CHAPELLE, (Claude - Emmanuel) LULLIER fut surnommé *Chapelle*, parce qu'il étoit né en 1624 dans le village de la Chapelle entre Paris & Saint-Denis. Il étoit fils naturel de *François Lullier*, maître des comptes. Il eut *Giffardi* pour maître dans la philosophie, & la nature dans l'art des vers. La délicatesse & la légèreté de son esprit, l'enjouement de son caractère, le firent rechercher des personnes du premier rang, & des gens-de-lettres les plus célèbres, *Racine*, *Despréaux*, *Molière*, *la Fontaine*, *Bernier*, l'eurent pour ami & pour conseil. *Boileau* l'ayant un jour rencontré, le prêcha sur son penchant pour le vin. *Chapelle* seignit d'entrer dans ses raisons, le poussa dans un cabaret pour moraliser plus à son aise, & le fit enivrer avec lui. Il disoit quelquefois des vérités assez dures à ce poète. Un jour *Boileau* lui lut à la fin d'un repas un de ses ouvrages, que *Chapelle*

critiqua sévèrement. *Tais-toi*, lui dit le satyrique, *tu es ivre*. — *Je ne suis pas si ivre de vin*, lui répliqua *Chapelle*, *que tu l'es de ses vers*. Les productions de *Chapelle* portent l'empreinte de son caractère, mêlé de mollesse, de plaisanterie, & quelquefois de malignité. Son *Voyage*, composé avec *Bachaumont*, est le premier modèle de cette poésie aimable & facile, dictée par le plaisir & l'indolence. Un bel esprit a dit, que *Chapelle* étoit plus naturel que poli, plus libre dans ses idées que correct dans son style; mais le talent de dire des riens avec esprit, est bien au-dessus de la correction. Le seul défaut que je lui reprocherois avec *Despréaux*; c'est qu'il tombe souvent dans le bas. *Chapelle* avoit dans la conversation les charmes que nous admirons dans ses ouvrages, une chaleur douce; mais si séduisante, qu'on ne pouvoit s'empêcher de prendre beaucoup de part à ce qu'il disoit. Un jour qu'il étoit avec Mlle *Chouars*; fille d'esprit & de mérite, la femme de chambre les trouva tous deux en larmes. Elle en demanda la raison; & *Chapelle* lui répondit d'un ton naïf & animé, qu'ils pleuroient la mort du poète *Pindare* tué par les médecins. Il recommença alors l'énumération des talens & des belles qualités de *Pindare* d'un air si pénétré, que la femme de chambre partagea la douleur commune, & fondit en larmes. Cette anecdote fait le sujet d'une très-jolie pièce de vers insérée dans un *Almanach des Muses*. La liberté fut la divinité de *Chapelle*. Il ne sacrifia à personne, pas même aux princes. Le grand *Condé* l'ayant invité à souper, il aimait mieux suivre des joueurs de boules avec lesquels il se trouva & s'enivra. Le prince lui en faisant des re-



proches : *En vérité, Monseigneur, lui dit-il, c'étoient de bonnes gens & bien aisés à vivre, que ceux qui m'ont donné ce souper...* Le duc de Brissac engagea Chapelles à l'accompagner dans ses terres. Celui-ci y consentit. Arrivé à Angers, Chapelles alla diner chez un chanoine de ses amis. Après le repas, il vint trouver le duc pour lui apprendre qu'ayant lu chez le chanoine un passage de *Plutarque* portant : *Qui suit les grands, serf devient*, il ne pouvoit continuer la route, & s'en retournoit à Paris. Ce qu'il fit aussitôt malgré toutes les instances du duc. Toutes les fois qu'il étoit en pointe de vin, il expliquoit le système de *Gassendi* aux convives, & lorsqu'ils étoient sortis de table, il continuoit la leçon aux maîtres d'hôtel... Plusieurs traits de la comédie des *Plaideurs*, dont Chapelles fournit sa part, furent le fruit des petits repas que *Boileau*, *La Fontaine*, *Racine* se donnoient. Ce dernier, ami intime de Chapelles, lui demanda ce qu'il pensoit de sa *Bérénice*? — « *Ce que j'en pense*, répondit Chapelles?

Marion pleure, Marion crie,  
Marion veut qu'on la marie. »

Cette faillie naïve, qui a été attribuée mal à propos à d'autres, est un jugement très-sensé de cette tragédie, ou plutôt de cette pastorale héroïque. Les hommes un peu instruits des anecdotes littéraires, ont sans doute entendu parler du fameux souper fait à Auteuil, qui se termina par un événement plus vrai que vraisemblable. Le vin jeta tous les convives, de la joie la plus immodérée, dans la morale la plus sérieuse. Les réflexions sur les misères de la vie & sur cette maxime peu consolante de quelques philosophes anciens : *Que le premier bonheur est de ne point naître*, & le se-

cond de mourir promptement; leur firent prendre une résolution extravagante : ils se déterminèrent à se jeter dans la rivière qui n'étoit pas loin. La folie alloit se consumer, lorsque *Molière* leur représenta qu'une si belle action ne devoit pas être enlevée dans les ténèbres, & qu'elle méritoit d'être faite en plein jour à la face de tout Paris. Cette plaisanterie les arrêta dans leur beau dessein, & Chapelles dit en riant : *Oui, Messieurs, ne nous noyons que demain matin; & en attendant, allons boire le vin qui nous reste.* On sent bien que le jour suivant changea leurs idées. — Chapelles ne se refusoit jamais un bon mot. Mécontent d'un mauvais diné qu'on lui avoit donné, il s'approcha de *Cherreau*, qui étoit l'un des convives, & lui dit tout haut : *Où irons-nous dîner en sortant d'ici.* On louoit devant lui le portrait d'un seigneur de la cour, grand parleur, & l'on disoit qu'il n'y manquoit que la parole. *Il n'en est que meilleur*, reprit Chapelles. Cet aimable Épicurien vécut sans engagement, content de huit mille livres de rente viagère, & mourut à Paris en septembre 1686, âgé d'environ 70 ans. D'Assouci le représente comme étant tout esprit, & n'ayant presque point de corps : ce qui fait penser qu'il étoit petit, maigre & fluet. On a de lui, outre son *Voyage*, quelques petites Pièces fugitives en vers & prose, qu'on lit avec plaisir. *Le Fèvre de Saint-Marc* a donné en 1755, en 2 volumes in-12, une nouvelle édition du *Voyage de Chapelles & Bachaumont*, & des ouvrages du premier; avec des notes & des mémoires curieux sur la vie de l'un & de l'autre. Voyez BACHAUMONT, & I. CHARTIER.

II. CHAPELLE, (Henri, fleur de la) Voyez BESSET. — & HUTTEN.

III. CHAPELLE, (Jean de la) né à Bourges en 1655, d'une famille noble, fut pendant plusieurs années receveur-général des finances de la Rochelle. Homme d'esprit & cherchant à plaire, il ne ressembloit point aux Turcaret de son temps. Le prince de Conti, qui aimoit son caractère & sa conversation, lui donna le titre de son secrétaire, & l'envoya en Suisse en 1687. Louis XIV, instruit de son talent pour les affaires, l'employa aussi quelque temps dans le même pays. La Chapelle fit connoître bientôt ses dispositions pour la politique & pour les intérêts des princes. Les *Lettres d'un Suisse à un François*, sur la guerre de 1701, composées sur les Mémoires des ministres de la cour de France, sont pleines de réflexions judicieuses, & quelquefois triviales. C'est un tableau de l'état où se trouvoient alors les puissances belligé-rantes. Comme tous les prophètes en politique, il annonça, aux ennemis de la France, des malheurs qui ne leur arrivèrent point. L'auteur cacha en vain son nom & sa patrie; son style le décela. L'académie Française lui avoit ouvert ses portes en 1688, après la mort de l'abbé Furétière. Dans son discours de réception, il regretta d'être réduit à déplorer les égaremens de son prédécesseur, au lieu de donner des louanges à son mérite, & des pleurs à sa mémoire. " Il mourut à Paris, le 29 mai 1723, âgé de 68 ans. Outre ses *Lettres d'un Suisse*, recueillies en huit volumes in-12; on a de lui plusieurs tragédies, *Ajax*, *Zaïde*, *Téléphone*, *Cléopâtre*; & le *Carrosse d'Orléans*, comédie ou plutôt petite farce qu'on joue encore quelquefois. Ces pièces sont recueillies dans le tome dix du Théâtre François, 1737. Le Cha-

pellet fut un de ceux qui tâchèrent d'imiter Racine: car Racine, dit un homme d'esprit, forma sans le vouloir, une école, comme les grands peintres; mais ce fut un Raphaël, qui ne fit point de Jules Romain. Les pièces de l'imitateur sont fort au-dessous de leur modèle. Elles eurent pourtant quelque succès, & l'on joue encore sa *Cléopâtre*. On lui doit de plus: *Les Amours de Catulle & de Tibulle*. L'histoire de celles de Catulle est en deux volumes, & celles de Tibulle sont en trois; ce sont des romans plutôt que des histoires. L'auteur y a fait entrer les pièces des poètes latins, traduites ou imitées en vers françois, & le souvenir de l'original nuit souvent à la copie. *Catulle & Lesbie* y parlent fort mauffadement, si l'on en croit l'abbé de Chaulieu. L'auteur dit à la fin de son *Tibulle*, qu'il désireroit employer le reste de sa vie à écrire l'Histoire du règne de Louis XIV: c'étoit bien mal s'y préparer, que d'exercer sa plume sur des aventures romanesques.

IV. CHAPELLE, (Armand de la) pasteur de l'église Wallonne à la Haye, mort dans cette ville en 1746, étoit aussi zélé pour sa religion, qu'ardent à cultiver les lettres. Sa *Bibliothèque Angloise*, 1716 à 1727, quinze vol. in-12, & sa *Bibliothèque raisonnée des Ouvrages des Savans*, juillet 1728, à juin 1735, quatorze vol. in-8°, sont deux journaux, qu'il entreprit avec quelques autres littérateurs; & ils eurent une espèce de succès, moins pour le style qui manque souvent de pureté & de précision, qu'à cause de l'érudition & de la critique qu'il sut y répandre. On a encore de lui, la traduction du traité de H. Danton,

intitulé : *La Religion Chrétienne démontrée par la résurrection de JÉSUS-CHRIST*, Paris, 1729, in-4°; & un *Traité de la Nécessité du Culte public*, 1746, in-8°, où il tâche de justifier les assemblées des Religionnaires du Languedoc.

CHAPELLES, (le Comte de)  
Voyez dans l'article BOUTEVILLE.

CHAPELLIER, (Isaac-Réné GUI le) né à Rennes d'un avocat distingué dans sa profession, & qui avoit obtenu des lettres de noblesse sur la demande des états de sa province, acquit lui-même de la réputation au barreau de Rennes. Dans les troubles qui agitérent le parlement & la noblesse de Bretagne, il prit parti contre eux, & mérita ainsi d'être appelé par le Tiers-état à l'assemblée Constituante. Là, il développa une grande facilité à s'énoncer, un organe sonore, & de la lucidité dans les idées; là, il s'éleva contre les rassemblemens de troupes conduites près de Paris, le renvoi de M. Neckar, les privilèges des provinces, la propriété territoriale du clergé. Il fit décréter que tout député ne pouvoit être considéré comme un mandataire d'une simple province, mais comme l'un des représentans de la Nation entière. Membre du comité de Constitution, il fit supprimer les droits d'aînesse, & rédigea le décret portant abolition de la noblesse. Les Protestans d'Alsace lui durent le libre exercice de leur culte & leur appel à tous les droits de citoyen. D'après les plans qu'il proposa, les privilèges exclusifs accordés aux théâtres furent abolis, & la haute cour nationale organisée. Sur la fin de la session, il parut se repentir d'avoir trop sapé la monarchie & les prérogatives de la royauté; il chercha à les

telever dans la révision de la Constitution, qu'il proposa, & en mettant des bornes à l'excessive influence des clubs ou sociétés populaires. Mais le mal étoit fait, & le torrent trop impétueux pour pouvoit être contenu. Le décret que *Chapellier* obtint sur cet objet, ne servit ensuite qu'à le faire proscrire, ainsi que tous ceux qui adoptèrent cette révision, & les dispositions contre les clubs. Obligé de fuir en Angleterre, il revint bientôt à Paris, pour éviter le séquestre de ses biens, prononcé contre tous les absens. Arrêté aussitôt, traduit devant le tribunal révolutionnaire, il y fut condamné à mort le 22 avril 1794, & conduit à l'échafaud, à l'âge de 39 ans, au milieu de ses deux collègues *Thouret* & *d'Espréménil*. *Chapellier* étoit meilleur logicien qu'orateur; il avoit le talent précieux pour une grande assemblée, de résumer avec clarté les divers avis, & de proposer ensuite avec force, celui qu'il croyoit le plus convenable. Il avoit le visage ovale, le teint bilieux, la taille moyenne, les yeux foibles & toujours garnis de lunettes. Il aimoit la parure, le jeu & tous les plaisirs.

CHAPOTON, (N.) est auteur de deux tragédies, *Coriolan*, jouée en 1638; & *Orphée & Eurydice*, représentée en 1640.

CHAPOULARD, (N.) sergent au régiment de Cambresis, fut arrêté à Perpignan, avec les officiers de ce régiment, au commencement de la Révolution, & conduit à Orléans. Touché de la situation de son lieutenant-colonel, *d'Adhémar*, vieillard respectable, il demanda à porter ses fers, & à réunir leur poids à celui des siens. Cette demande qui fut souvent

réitérée,

Entrée, fit ôter les chaînes à d'Adémar. Le sergent fut massacré quelques jours après à Versailles, avec les autres prisonniers d'Orléans, le 9 septembre 1792.

**CHAPPE D'AUTÉROCHE**, (Jean) célèbre astronome de l'académie des sciences de Paris, naquit à Mauriac en Auvergne l'an 1722, d'une famille noble. Il prit l'état ecclésiastique de bonne heure, & se consacra dès-lors à sa science favorite, à l'astronomie. L'académie des sciences le nomma en 1760, pour aller observer en Sibirie le passage de Vénus, fixé au 6 juin 1761. L'abbé Chappe partit avec l'enthousiasme qu'inspire ce qu'on aime. Arrivé à Tobolsk, capitale de la Sibirie, à travers mille périls, il fit son observation, & termina son opération & ses calculs. De retour en France, il rédigea la *Relation de son voyage en Sibirie*; & la fit superbement imprimer à Paris en 1768, en 2 vol in-4.° La minéralogie, l'histoire naturelle, politique & civile, le tableau des mœurs & des usages, rien n'est négligé dans cet ouvrage, enrichi d'ailleurs d'excellentes cartes géographiques, que l'auteur lui-même avoit tracées ou rectifiées. L'auteur prétend que le vaste empire de Russie offre plus de marais & de déserts, que de villes peuplées & de campagnes florissantes. Il peut y avoir de la sévérité dans quelques-unes de ces observations; mais elles sont en général vraies & justes. Voyez l'article KRACHENNIKOW. Un nouveau passage de Vénus étant annoncé pour le 3 Juin 1769, notre astronome partit en 1768, pour l'aller observer en Californie; il l'observa en effet le 3 juin 1769. Une maladie épidémique désoloit cette

Tome III.

contrée : l'Abbé Chappe en fut attaqué, & il mourut le premier août suivant, victime de son zèle pour l'astronomie. Il avoit dit en quittant Paris, que *s'il étoit sûr de mourir le lendemain de son observation, ce ne seroit point un motif pour le détourner de ce voy g.* En effet, quatre jours avant sa mort, il dit à ceux qui l'environnoient : *Il faut finir; je sens que je n'ai plus que huit jours à vivre; j'ai rempli mon objet & je meurs content.* Cependant ses Observations, publiques par Cassini, Paris 1772, in-4°, sous le titre de *Voyg. de Californie*; n'ont pas répandu sur l'astronomie des lumières dignes du sacrifice de la vie. La vraie distance du soleil, qu'on les devoient, à ce qu'on espéroit, faire connoître, reste toujours une espèce de problème. L'abbé Chappe étoit plus attaché aux sciences, qu'aux agréments d'une vie douce & paisible. Son caractère étoit noble, distingué, droit & plein de candeur. Il avoit un esprit ouvert, aimable, gai, & cependant capable de fermeté.

**CHAPPOTIN DE SAINT-LAURENT** (Michel) littérateur, attaché à la bibliothèque du roi, mort à Paris sa patrie, en 1775; publia en 1754, une traduction du *Traité des Diamans & des Pierres de Jeffries*, in-8.°

**CHAPPUZEAU**, (Samuel) Génevois, précepteur de *Guillaume III* roi d'Angleterre, ensuite gouverneur des pages du duc de *Brunswick-Lunebourg*, mourut dans cet emploi, à Zell le 31 août 1701, vieux, aveugle & pauvre. On lui doit : I. *Les Voyages de Tavernier*, qu'il mit en ordre, & qu'il publia en 1675, in-4.° II. *Un Projet d'un nouveau Dictionnaire Historique, Géographique, Philosophique, ouvrage*

R

qu'il ne put achever. *Moréri* avoit profité, dit-il, de son manuscrit. III. Le *Théâtre François*, en quatre livres : ouvrage mal digéré, sans ordre & sans exactitude. L'auteur y traite de l'usage de la comédie, des auteurs qui soutiennent le théâtre, & de la conduite des comédiens. Il se mêloit aussi de poésie. On a de lui plusieurs pièces : l'*Académie des Femmes*, le *Riché mécontent*, la *Dame d'intrigue*, *Colin-Maillard*, les *Eaux de Pyrmont*, *Armetzar* ou les *Amis ennemis*. Elles sont rassemblées sous le titre de *la Muse enjouée* ou le *Théâtre comique*. On n'y reconnoit ni le génie de *Molière*, ni celui de ses imitateurs. Il n'est pas cependant sans mérite, du côté de l'intrigue & de l'invention ; mais sa versification est pitoyable. On lui doit un ouvrage en prose, intitulé : *Lyon dans son lustre*, in-8.<sup>o</sup>

#### CHAT, Voyez CHAT.

I. CHAPUIS, (Claude) né en Touraine, étoit chanoine de Rouen, valet de chambre & garde de la bibliothèque du roi. Il mourut vers 1572, assez avancé en âge. On a de lui : I. Différentes *Poésies*, dans un livre intitulé : *Blasons anatomiques du corps féminin*, faits par divers auteurs, Lyon 1537, in-16. II. *Discours de la Cour*, Paris 1543, in-16, &c.

II. CHAPUIS, (Gabriel) neveu du précédent, natif de Nozeroy, vécut à Lyon jusqu'en 1589, qu'il vint s'établir à Paris, où il mourut vers 1611. On a de lui : I. *Discours politiques & militaires*, traduits de différens auteurs, à Paris 1593, in-8.<sup>o</sup> II. *Primaléon de Grèce*, 1618, 4 vol. in-16. III. Plusieurs volumes d'*Amadis des Gaules*, qui a vingt-quatre livres & autant de volumes. Voyez

*HERBERAI & LOBEIRA*. IV. Un livre curieux, intitulé : *Les factieuses Journées contenant cent Nouvelles*, par G. C. D. T. (Gabriel CHAPUIS de Tours) Paris 1584, in-8.<sup>o</sup>, peu commun. Voy. *GILLES*, n<sup>o</sup> VI. — *GARZONI* — & IV. *MARIUS*.

III. CHAPUIS, (François) médecin de Lyon dans le dernier siècle, y a publié un *Traité sur la Peste*.

CHAPUIS MAUBOST, (Jean-Pierre) né en Forez, devint un officier d'artillerie distingué, & dirigea toutes les batteries des Lyonnais, en 1793, contre l'armée de la Convention. Fait prisonnier par les vainqueurs, il fut condamné à être fusillé. Vainement lui offrit-on la vie au moment de l'exécution, à condition qu'il serviroit dans l'artillerie de la République, il préféra la mort, qu'il subit à l'instant même.

CHARAS, (Moïse) habile pharmacopole, né à Uzez, en exerça d'abord la profession à Orange, d'où il vint s'établir à Paris. S'étant fait connoître avantageusement par son *Traité de La Thériaque*, il fut choisi pour faire le cours de chimie au Jardin royal des plantes de Paris, & s'en acquitta avec un applaudissement général durant neuf années. Sa *Pharmacopée*, 1753, 2 vol. in-4.<sup>o</sup>, fut le fruit de ses leçons & de ses études ; & quicqu'on ait fait mieux depuis, elle n'est pas hors d'usage. On la traduisit dans toutes les langues de l'Europe, & en chinois même, pour la commodité de l'empereur. Il explique dans cet ouvrage, pourquoi l'eau-forte fond tous les métaux, excepté l'or ; & pourquoi l'eau régale, qui met l'or en fusion, ne peut pas fondre les autres métaux, par exemple l'arg.

est. « L'argent, dit-il, a des pores, dont l'ouverture est proportionnée à la grosseur des pointes des particules de l'eau-forte, assez aiguës par un bout pour entrer, & assez larges par l'autre pour séparer les parties du métal. Mais l'or, dont les pores sont beaucoup plus étroits que ceux de l'argent, ne peut pas admettre ces particules; donc l'eau forte doit fondre l'argent & non pas l'or. Quant à l'eau régale, elle doit au contraire fondre l'or & non pas l'argent. Les parties de ce dissolvant, subtilisées par le sel ammoniac, passent trop librement par les pores de l'argent, & ne trouvent que dans l'or, des pores disposés à les seconder dans leurs fonctions. » Les ordonnances contre les Calvinistes, l'obligèrent de quitter sa patrie en 1680. Il passa en Angleterre, de là en Hollande, & ensuite en Espagne avec l'ambassadeur, qui le menoit au secours de son maître *Charles II*, languissant depuis sa naissance. On étoit alors convaincu en Espagne, que les vipères, à douze lieues à la ronde de Tolède, n'avoient aucun venin, parce qu'un archevêque le leur avoit ôté : le docteur François s'éleva contre cette erreur. Les médecins de la cour, jaloux du mérite de *Charas*, ne manquèrent pas d'être scandalisés de sa témérité; ils le déferèrent à l'inquisition, & il n'en sortit qu'après avoir abjuré la religion Protestante. *Charas* avoit alors 72 ans. Il revint à Paris, fut agrégé à l'académie des sciences, & mourut bon Catholique en 1698, âgé de 80 ans. On a de lui, outre sa *Pharmacopée*, un excellent *Traité de la Thériaque*, à Paris 1668, in-12, dont nous avons parlé; & un autre non moins estimable, de la *Viper*, 1694, in-8. Il joignit à

celui-ci un *Poème* latin sur ce reptile, qui n'est que médiocre pour le style. Voyez la *Relation de son voyage en Espagne*, dans le *Journal de Verdun*, année 1776, mois de mars & suivans.

CHARBUY, (N.) professeur d'éloquence au collège d'Orléans, mourut dans cette ville en 1788. Il est auteur de plusieurs livres élémentaires estimés, & de plusieurs autres ouvrages, qui prouvent des connoissances historiques, & des talens pour la poésie. Les principaux sont : I. Une *Traduction des Partitions Oraisoires de Cicéron*, où le traducteur a ajouté de très-bonnes notes. II. *Abrégé chronologique de l'Histoire des Juifs*. III. *Aurelia liberata* ou *Orléans délivré*, poème latin en trois chants, qui a été traduit par de *Mérlé*. IV. Une *Épître* latine sur un *Voyage à Paris*, traduite dans le recueil amusant des *Voyages*, imprimé chez *Nyon* en 1784.

I. CHARDIN, (Jean) fils d'un joaillier protestant de Paris, né en 1643, voyagea en Perse & dans les Indes Orientales. Le roi de Perse le nomma en 1666 son *Marchand*, & il vint à Paris l'an 1670 avec cette commission. Il retourna en Perse en 1677, & parcourut ce pays avec une attention particulière: le commerce de pierreries, qu'il connoissoit très-bien, lui donnoit le moyen de s'introduire par-tout. De retour en Europe, *Charles II*, roi d'Angleterre, lui conféra de sa main la dignité de chevalier. Il mourut à Londres en 1713, à 70 ans, estimé & regretté à cause de son caractère franc & honnête, & de son esprit net & judicieux. Le *Recueil de ses Voyages*, traduits en italien, en anglois, en flamand & en allemand, est en 10 vol. in-12.

1711 ; & 4 vol. in-4°, 1735 ; Amsterdam, avec figures. Ils sont à la fois très-curieux & très-vrais ; & on doit bien les distinguer de ceux de Paul Lucas , & de tant d'autres voyageurs , qui n'ont couru le monde que pour en rapporter des ridicules & des menfonges. Chardin donne une idée complète de la Perse, de ses usages, de ses mœurs, de ses coutumes, &c. La description qu'il fait des autres pays Orientaux qu'il a parcourus, n'est pas moins exacte. Ses Voyages peuvent être très-utiles, sur-tout à ceux qui feroient le même commerce que lui.

II. CHARDIN, (Jean-Baptiste) célèbre peintre Parisien, de l'académie, né en 1698, mort en 1739, avoit été marié deux fois. C'étoit un excellent artiste & un homme modeste. Il a peint beaucoup de petits sujets domestiques avec le coloris le plus vrai. L'impératrice de Russie, le roi de Suede & d'autres princes étrangers étoient pressés à se procurer ses ouvrages. Le tableau du roi qu'on appelle *le Bénédicité* & celui du *Jacquet*, qu'acheta Mad. *Viduire*, sont cités avec éloge. Chardin étoit bon coloriste ; mais son talent ne se bornoit pas là. Un particulier lui ayant demandé un tableau, dont les couleurs fussent très-vives & très-brillantes. *Eh ! qui vous a dit*, s'écria l'artiste, *qu'on fait des tableaux seulement avec des couleurs ?*

CHARDON, (l'Ordre de) Voyez JACQUES IV, roi d'Écosse.

CHARENTON, (Joseph - Nicolas) Jésuite, né à Blois en 1649, mourut à Paris en 1735, à 86 ans. On a de lui *l'Histoire générale d'Espagne, du Père Mariana Jésuite, traduite en François, augmentée du Sommaire du même auteur & des fastes*

*jusqu'à nos jours ; avec des notes historiques, géographiques & critiques, des médailles & des cartes géographiques*, à Paris 1725, en 5 vol. in-4°, qui se relie en 6. C'est par l'ordre de Philippe V, roi d'Espagne, qu'il entreprit cette traduction ; il la dédia à ce prince. Sa préface est curieuse, & l'ouvrage est estimable.

I. CHARÈS, orateur Athénien. Il lui arriva un jour de parler fortement contre les fourcils terribles de Phocion ; Les Athéniens s'en étant mis à rire, Phocion leur dit : *Cependant ces sourcils ne vous ont fait aucun mal ; mais les risées de ces beaux plaisans ont fait souvent verser bien des larmes à votre ville.* On croit que ce Charès est le même qui vivoit l'an 367 avant Jésus-Christ.

II. CHARÈS, sculpteur Lydien, disciple de *Lysippe*, s'immortalisa par le fameux *Colosse du Soleil*, l'une des sept merveilles du monde ; cette statue étoit d'airain, & avoit cent cinquante pieds de hauteur. Charès y employa douze ans, & le plaça à l'entrée du port de Rhodes. Elle avoit un pied sur la pointe d'un des rochers de ce port & l'autre pied sur le rocher opposé, de façon que les navires passaient à pleines voiles entre ses jambes. Ce colosse fut abattu par un tremblement de terre, après avoir été 56 ans debout. Moavias, calife des Sarasins, s'étant emparé de Rhodes l'an 667 de J. C., le vendit à un marchand Juif qui en chargea neuf cents chameaux. On pouvoit à peine embrasser son pouce.

CHARETTE DE LA COINTRIE, (François-Athanase de) général des insurgés de la Vendée, naquit à Couffé en Bretagne en 1763, & entra au service de la marine,

où il obtint le grade de lieutenant de vaisseau. Fatigué des excès produits par la révolution, il se mit à la tête d'un rassemblement du Bas-Poitou, & le 10 mars 1793, il s'empara de Pornic, petit port près de Nantes, & quelques jours après de Machecoul, après avoir battu le général *Beysfer*. Il mit alors le siège devant Nantes, dont il ne put se rendre maître par la défection d'une colonne d'Angevins non accoutumés au feu, & qui se retirèrent à la première attaque. Après diverses rencontres où il fut tantôt vainqueur & tantôt repoussé avec avantage par *Turreau* & *Conclaux*; après avoir signé un traité de pacification, aussitôt rompu que signé, & cherché à favoriser la descente de Quiberon, il fut fait prisonnier dans le combat de la Chabotière. Blessé à la tête & à la main, fuyant à travers un bois, il fut forcé de rendre les armes. Conduit à Angers, on lui fit son procès, & on le transféra à Nantes pour y être fusillé. Lui-même donna aux soldats le signal de sa mort; & trois jours après, la municipalité de Nantes fut forcée de le faire exhumer, pour calmer la terreur extrême des habitans qui croyoient qu'il s'étoit évadé, & se trouvoit encore à la tête d'une armée de six mille hommes. Sa veste fut vendue après lui six cent quarante-huit livres en or. *Charette* avoit la taille moyenne & mince, & le regard fier. Son caractère dur & trop hautain ne lui attacha pas ses soldats; mais il eut un courage réfléchi & déterminé, une conception vive, & le dévouement le plus entier à son parti. Les royalistes Vendéens lui ont reproché cependant d'avoir nui à leur cause, en divisant leurs forces, & en n'ayant jamais voulu se soumettre au commandement des autres chefs.

CHARIBERT, *Voyez* CARYBDE RIBERT.

CHARIBDE, *Voyez* CARYBDE.

CHARICLO, (Mythol.) fille d'*Apolion*, épousa le centaure *Chiron*, & en eut une fille nommée *Ocyrodé*.

CHARIDÈME, illustre Athénien, fut exilé de sa patrie par ordre d'*Alexandre*, contre lequel il s'étoit déclaré. S'étant réfugié à la cour de *Darius* roi des Perses, ce prince le fit mourir pour lui avoir dit avec trop de franchise & de liberté ce qu'il pensoit de son armée & de celle du roi de Macédoine.

I. CHARILAÛS, neveu de *Lycurgue*, & roi de Lacédémone l'an 885 avant J. C., commença de se signaler par une victoire sur les Argiens. Il fit ensuite la guerre aux Tégéates, & quoiqu'il eût suivi le commandement de l'Oracle, il ne laissa pas d'être mis en déroute, & même d'être pris dans une sortie que firent les Tégéates, secondés par leurs femmes. Il racheta sa liberté en leur accordant la paix. Ce roi étoit d'un naturel si doux, qu'*Archelaüs*, son collègue, disoit quelquefois, en parlant de sa grande bonté: *Qu'il ne s'étonnoit pas que Charilaüs fût si bon envers les gens de bien; puisqu'il l'étoit même à l'égard des méchans.*

II. CHARILAÛS, Lacédémonien, étoit fort attentif à conserver la beauté de sa chevelure. On lui demanda un jour pourquoi il en prenoit tant de soin? il répondit: „ Que c'étoit le plus bel ornement d'un homme, le plus agréable, & celui qui coûtoit le moins de dépense. „ *Quia ex ornatu hoc foret pulchrior venustiorque*



*ae sumptus minimi.* Une autre fois on lui demanda pourquoi *Lycurgue* n'avoit fait si peu de lois ? Il faut peu de lois, dit-il, à ceux qui parlent peu... *Pauca dicentibus, paucitas legum sufficit.* Il faut remarquer que les *Lacedémoniens* parloient peu, & qu'ils disoient beaucoup en peu de mots : d'où vient cette expression qui dure encore, un *style laconique*, pour dire un style vif & concis.

**CHARILE**, jeune fille de *Delphes*, se présenta au souverain de cette ville, dans une famine, pour en obtenir quelques secours. Celui-ci, importuné de ses prières, la chassa avec outrage: *Charile* alors se pendit de désespoir. Pour appaiser ses mânes, on institua les fêtes *Charilles*, qui se célébroient à *Delphes* tous les neuf ans, & pendant lesquelles le roi distribuoit des denrées à tous les assistans.

**CHARISIUS**, grammairien Latin dont parle *Priscien*. Son ouvrage se trouve dans le *Recueil des Anciens Grammaticiens de Putschius*, Hanovre 1605, in-4.<sup>o</sup>

**CHARITÉ**, Voyez **FOR**.

**CHARITÉ**, (les Frères de la) Voyez **JEAN DE DIEU**, n<sup>o</sup> 17.

**CHARITÉ**, (les Filles de la) ou **SŒURS GRISSES**, Voyez **GRAS**, & **VINCENT DE PAUL**.

**CHARITON D'APHRODISE**, secrétaire d'un rhéteur nommé *Athénagore*, vivoit à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, si ces noms ne sont pas supposés, comme il y a grande apparence. On a trouvé de notre temps un roman grec sous son nom, intitulé : *Les Amours de Charitas & Calyrhoé*, dont d'*Orville*, professeur d'histoire à Amsterdam, a publié une édition en 1750, 2 vols.

in-4.<sup>o</sup>, avec la traduction latine & des notes. Il y en a une traduction françoise, par *Lurcher*, à Paris en 1763, 2 vol. in-8.<sup>o</sup> *Fallet* en a donné une version nouvelle en 1775, in-8.<sup>o</sup> La table de ce roman est assez bien conduite, sans épisodes & sans écarts. Il y a de l'intérêt, & il est bien ménagé. Le dénouement en est simple; la vraisemblance est gardée presque partout : nulle situation licencieuse, point d'images obscènes. La 2<sup>e</sup> traduction est plus élégante que la 1<sup>re</sup>; mais celle-ci est d'une fidélité plus scrupuleuse.

**CHARLAS**, (Anroine) prêtre de Couferans, supérieur du séminaire de Pamiers sous *Caula*, mourut dans un âge avancé en 1698, à Rome où il s'étoit fixé après la mort de cet évêque. On a de lui : I. *Tractatus de Libertatibus Ecclesie Gallicanae*, in-4.<sup>o</sup> Le but de l'auteur n'étoit d'abord que d'attaquer différens abus, introduits, selon lui, par les jurisconsultes & les magistrats François, sous prétexte de conserver les libertés de leur église. Mais un de ses protecteurs à la cour de Rome, l'engagea à étendre la matière, & à traiter des droits du pape, violés, aux yeux des Ultramontains, dans les articles du clergé de France, en 1682. La dernière édition de cet ouvrage en 1720, à Rome, in-4.<sup>o</sup>, 3 vol., est bien plus ample que la première. II. *De primatu summi Pontificis*, in-4.<sup>o</sup> III. *De la puissance de l'Église*, contre le Jésuite *Maimbourg*.

#### ROIS DE FRANCE.

**I. CHARLEMAGNE**, ou **CHARLES 1<sup>er</sup>**, roi de France & premier empereur d'Occident, étoit fils de *Pepin le Bref* & de *Bertrade*. Il naquit vers 742, au château de

**Saltzhourg**, dans la haute Bavière. Après la mort de son père, il eut l'Austratie & la Neustrie, avec quelques provinces de l'ancienne Germanie; & après celle de *Carloman* son frère en 771, il fut reconnu roi de toute la monarchie Française. Ses premiers exploits furent contre les Saxons. Il trouve à leur tête un homme digne de se mesurer avec lui, le fameux *Witiking*: il le défait près de Paderborn, rase le temple de ces barbares, massacre leurs prêtres, sur les débris de leur idole, & pousse ses conquêtes jusqu'au *Weser*. Tandis qu'il se battoit sur les bords de ce fleuve, l'Italie imploroit son secours. *Didier*, roi des Lombards venoit de reprendre l'exarchat de Ravenne sur le pape *Adrien*, Voyez *DIÉDER*, n° III. *Charles* vole à lui, le fait prisonnier en 774, & est couronné souverain de Lombardie à Monza. Le conquérant renouvelle au pontife la donation de l'exarchat. *Adrien* lui confirme, par reconnoissance, le patriat de Rome, avec le droit d'ordonner de l'élection des papes & de la confirmer. Les Romains de leur côté lui abandonnent tous leurs droits & toute leur puissance. *Charlemagne* étoit venu en Italie pour défendre *Adrien*; il passe en Espagne pour rétablir *Ibin-Algrabi* dans Sarragoffe. Il assège Pampelune, se rend maître du comté de Barcelone, est défait à Roncevaux l'an 778 par les Arabes & les Gascons, & perd dans cette journée *Roland*, son neveu supposé, si célèbre dans nos anciens romans. Les Saxons avoient profité de son absence pour se révolter. *Charles* accourt, s'en venge par le massacre de Verden, fait trancher la tête à quatre mille cinq cents des principaux partisans de *Witiking*, remporte de nouvelles

viictoires sur ce général, & le soumet à l'État & à la religion, qui n'eurent pas depuis de plus zélé défenseur. Pour prévenir de nouvelles révoltes, & forcer les vaincus à rester fidèles, le vainqueur les répandit dans plusieurs villes de ses royaumes. *Charles*, maître de l'Allemagne, de la France & de l'Italie, marche à Rome en triomphe, se fait couronner empereur d'Occident par *Léon III* l'an 800, & renouvela l'empire des Césars, éteint en 476 dans *Augustule*. On le déclara César & Auguste, on lui décerna les ornemens des anciens empereurs Romains, sur-tout l'aigle impériale. *Nicéphore*, empereur d'Orient, qui recherchoit son amitié, lui envoya des ambassadeurs pour assurer la paix entre les deux empires, & ils furent reçus avec un appareil frappant, & qui sembloit accumuler merveilles sur merveilles. Les ambassadeurs trouvèrent *Charlemagne* en Alsace, dans son palais de Selz: ce prince crut devoir leur donner une idée de la magnificence de l'empire, d'autant plus qu'il avoit eu à se plaindre de l'arrogance des Orientaux qui regardoient tous les Occidentaux comme des barbares. Il voulut qu'on les introduisit à son audience, d'une manière qui leur causât autant de surprise que d'embarras. On les fit passer par quatre grandes salles magnifiquement ornées, où l'on avoit distribué les officiers de la maison de l'empereur, tous richement vêtus, tous dans une contenance respectueuse, & debout devant celui des seigneurs qui les commandoit. Dès la première où étoit le connétable assis sur un trône, les ambassadeurs alloient se prosterner; on les en empêcha, en leur représentant que ce n'étoit

qu'un officier de la couronne. Même erreur dans la seconde; où ils trouvèrent le comte du palais avec une cour encore plus brillante. La troisième où étoit le maître de la table du roi; & la quatrième où présidoit le grand-chambellan, en redoublant leur incertitude, donnèrent lieu à de nouvelles méprises, le degré de magnificence augmentant à proportion du nombre de salles. Enfin, deux seigneurs vinrent les prendre, & les introduisirent dans l'appartement de l'empereur. Le monarque, tout éclatant d'or & de pierrerie, étoit debout au milieu des rois ses enfans, des princesses ses filles, & d'un grand nombre de ducs & de prélats avec lesquels il s'entretenoit familièrement. Il avoit la main appuyée sur l'épaule de l'évêque *Hetton*, pour lequel il affecta d'autant plus de considération, qu'il avoit essuyé plus de mépris dans son ambassade à la cour de Constantinople. Les ambassadeurs, saisis de crainte, se jetterent à ses pieds. Il s'aperçut de leur embarras, les releva avec bonté, & les rassura en leur disant qu'*Hetton* leur pardonnoit, & que lui-même, à la prière du prélat, vouloit bien oublier ce qui s'étoit passé. Un traité avantageux fut le fruit de ce magnifique étalage dont nous n'offrons ici le détail que pour faire connoître les mœurs du temp. Il portoit que *Charlemagne* & *Nicéphore* auroient également le nom d'*AUGUSTE*, & que le premier prendroit le titre d'*Empereur d'Occident*, & le second celui d'*Empereur d'Orient*. Depuis Bénévent jusqu'à Bayonne, & de Bayonne jusqu'en Bavière, tout étoit sous la puissance de *Charlemagne*. Qu'on suive les limites de son empire, on verra qu'il

possédoit toute la Gaule, une province d'Espagne, le continent de l'Italie jusqu'à Bénévent, toute l'Allemagne, les Pays Bas, & une partie de la Hongrie. Les bornes de ses états étoient à l'orient le Naab & les montagnes de la Bohême, au couchant l'Océan, au midi la Méditerranée, au nord l'Océan & l'Oder. Dès qu'il fut empereur, *Irène*, impératrice d'Orient, voulut, dit-on, l'épouser, pour réunir les deux empires; mais une révolution subite ayant précipité du trône cette princesse, fit évanouir ses espérances. Vainqueur par-tout, il s'appliqua à policer ses états, rétablit la marine, visita ses ports, fit construire des vaisseaux, forma le projet de joindre le Rhin au Danube par un canal, pour la jonction de l'Océan & du Pont-Euxin. Il avoit donné des lois les armes à la main, il les soutint dans la paix & en ajouta de nouvelles. Aussi grand par ses conquêtes que par l'amour des lettres, il en fut le protecteur & le restaurateur. Voyez II ADRIEN & ALCUIN. On tint devant lui des conférences, qu'on peut regarder comme l'origine de nos académies. Son palais fut l'asile des sciences. *Pierre de Pise* vint d'Italie, *Alcuin* d'Angleterre, &c. Voyez *ERDULFE*: tous furent comblés de biens & de caresses. L'Église, dans son empire, lui dut le chant Grégorien, la convocation de plusieurs conciles, la fondation de beaucoup de monastères. Ouvrez l'école de Paris qu'il établit, il en érigea dans toutes les églises cathédrales, & à Rome un séminaire. C'est relativement à son nom que l'on donna le nom de livres *Caroling*, à un *Traité sur la culte des Images*, dont la dernière édition est de Hanovre 1734.

in-8<sup>o</sup>, sous ce titre : *Augusta Concilii Niceni II Censura*. Outre les *Capitulaires*, dont la meilleure édition est de *Baluze*, Paris 1677, 2 vol. in-folio, on a de *Charlemagne* une *Grammaire*, dont on trouve des fragmens dans la *Polygraphie de Trithème*. Ses lois sur les matières tant civiles qu'ecclésiastiques, sont admirables, surtout pour un temps moins éclairé que le nôtre. Il ordonna, ( ce qu'il est heureux qu'on commence à exécuter en France ) que les poids & mesures seroient mis par tout son empire sur un pied égal. Il réprima autant qu'il put la mendicité, en ordonnant que chaque paroisse eût à recevoir ses pauvres, à les nourrir, à les faire travailler. Il fixa irrévocablement le prix du froment, du seigle, de l'avoine. Il régla le prix des étoffes, & l'habillement de ses sujets, sur leur état & sur leur rang. Il ordonna par son testament que les querelles des trois princes ses fils pour les limites de leur état, seroient décidées par le jugement de *la crois*; ce jugement consistoit à donner gain de cause à celui des deux partis qui tenoit le plus longtemps les bras élevés en crois : s'il les assujettit à ce jugement, c'est que le génie ne prévaut jamais entièrement sur les coutumes d'un siècle superstitieux. Se sentant près de sa fin, il associa à l'empire *Louis*, le seul fils qu'il lui restoit, lui donna la couronne impériale & tous ses autres états, à l'exception de l'Italie, qu'il garda pour *Bernard*, bâtard de son fils *Pepin*. Il mourut l'année d'après, en 814, dans la 71<sup>e</sup> année de son âge, la 47<sup>e</sup> de son règne, & la 14<sup>e</sup> de son empire. On l'enterra à *Aix-la-Chapelle*, avec les ornemens d'un chrétien pénitent, & ceux d'un empereur & d'un roi de

France. Lorsqu'*Othon III* fit ouvrir son tombeau, on retira ceux que le temps & l'humidité n'avoient pas gâtés, & ils sont encore aujourd'hui partie du trésor de l'empire, particulièrement sa couronne & son cimetière. Le nom de ce conquérant législateur remplit la terre. « Le prince étoit grand, dit un homme de génie, l'homme l'étoit davantage. Les rois ses enfans furent ses premiers sujets, les instrumens de son pouvoir & les modèles de l'obéissance. Il mit un tel tempérament dans les ordres de l'état, qu'ils furent contrebalancés & qu'il resta le maître. Tout fut uni par la force de son génie. Il empêcha l'oppression du clergé & des hommes libres : en menant continuellement la noblesse d'expédition en expédition, il ne lui laissa pas le temps de former des desseins, & l'occupa toute entière à suivre les siens. L'empire se maintint par la grandeur du chef. S'il eût fait de Rome sa capitale, si ses successeurs y eussent fixé leur principal séjour, & sur-tout s'il n'eût pas suivi l'usage de son temps, de partager ses états à ses enfans, & s'il n'eût pas déchiré ainsi son héritage, & armé nécessairement ses successeurs les uns contre les autres, il est vraisemblable qu'on eût vu renaître l'empire Romain. On ne voit point dans cette scission, cet esprit de prévoyance qui comprend tout, & qui brille dans ses autres lois. Vaste dans ses desseins, simple dans l'exécution, nul souverain n'eût, à un plus haut degré, l'art de faire les plus grandes choses avec facilité, & les plus difficiles avec promptitude. Il parcourroit sans cesse son vaste empire, portant la main où il menaçoit de tomber, passant rapidement des Pyrénées en Allemagne, & d'Allemagne en

Italie. " Quelques historiens modernes lui ont disputé le titre de *Grand*; ils ont sans doute raison, si par *Grand* ils entendent *parfait, exempt de défauts*; mais s'ils attachent à ce mot le sens qu'on y attache ordinairement, personne ne mérita mieux de porter le nom de *Grand*, que *Charlemagne*. Son caractère ne parut cruel qu'à l'égard des Saxons: il étoit doux d'ailleurs, & ses manières étoient simples, ainsi que celles des grands hommes. Il aimoit à vivre avec les gens de sa cour. On lui a reproché d'avoir eu neuf femmes à la fois; mais, en supposant que ce fait fût vrai, ses maîtresses ne le dominèrent point. Il gouverna sa maison avec la même sagesse que son empire. Il fit valoir ses domaines & en tira de quoi répandre d'abondantes aumônes & soulager son peuple.. Il révéroit dans les ecclésiastiques la dignité de leur caractère, mais il vouloit qu'ils s'y conformassent. Un jeune homme auquel il venoit de donner un évêché, s'en retournoit très-satisfait: s'étant fait amener son cheval, il y monta si légèrement, que peu s'en fallut qu'il ne sautât par-dessus. L'empereur qui le vit d'une fenêtre de son palais, l'envoya chercher: *Vous savez, lui dit-il, l'embarras où je suis pour avoir de bonnes troupes de cavalerie. Étant aussi bon écuyer que vous l'êtes, vous seriez fort en état de me servir; j'ai envie de vous retenir à ma suite; vous m'avez tout l'air de réussir, & d'être encore meilleur cavalier que bon évêque.* Généreux, mais sage dans ses libéralités, il ne donnoit jamais qu'un seul évêché, ou qu'une seule abbaye, à une seule personne. Il concilioit, par ce moyen, la saine politique à la sévérité des canons ecclésiastiques. *En ne réunissant pas plusieurs bénéfices sur la même tête, je trouve,*

disoit-il, le moyen de multiplier mes obligés. Un sujet pourvu de plusieurs abbayes, ne m'est pas plus attaché que celui qui n'en a qu'une. — Lorsque ce monarque scelloit ses ordres, il le faisoit avec le pommeau de son épée, où étoit gravé son sceau, & disoit: *Voilà mes ordres...* & voilà, ajoutoit-il, en montrant son épée, *ce qui les fera respecter de mes ennemis.* Tout étoit grand dans ce prince; il étoit de la plus haute taille, avoit les yeux grands & vifs, un visage gai & ouvert, le nez aquilin. Il ne portoit en hiver, dit *Éginhard*, qu'un simple pourpoint fait de peau de loutre, sur une tunique de laine bordée de soie. Il mettoit sur ses épaules une espèce de manteau de couleur bleue; & pour chaussure, il se servoit de bandes de diverses couleurs, croisées les unes sur les autres. Ennemi du luxe, il tâchoit de le proscrire de sa cour. Quand il voyoit quelques-uns de ses courtisans magnifiquement vêtus en habits de soie avec des fourrures de grand prix, il les menoit précipitamment à la chasse, & les faisoit courir dans les bois à travers les halliers. Les beaux habits revenoient en lambeaux ou humides de pluie. Il ne vouloit point alors qu'aucun seigneur changeât d'habit; puis il leur disoit en présence de tout le monde: " Voyez comme vous voilà faits, tandis que mon manteau de peau de mouton, que je tourne à mon gré selon le temps qu'il fait est aussi beau qu'il étoit hier. Rougissez & apprenez à vous habiller en hommes. Laissez la soie & les parures aux femmes. L'habit est pour l'usage, & non pour la montre. " *Charlemagne* avec sa peau de mouton paroitra, aux yeux du philosophe, bien plus intéressant que s'il étoit environné de toutes les vaines décorations du luxe.

*Paschal III* mit ce prince au nombre des Saints, en 1165 ou 66, & *Louis XI* ordonna que sa fête seroit célébrée le 28 janvier. On fait cette fête dans plusieurs églises d'Allemagne, quoique dans d'autres, comme à Metz, on fasse tous les ans un service pour le repos de son ame. Quoi qu'il en soit, le Paganisme lui auroit, sans doute, accordé l'apothéose, & il la méritoit. « Les pays qui composent aujourd'hui la France & l'Allemagne jusqu'au Rhin, dit un historien célèbre, furent tranquilles pendant près de cinquante ans, & l'Italie pendant treize. » Depuis son avènement à l'empire, point de révolutions en France, point de calamités pendant ce demi-siècle, qui par-là est unique. Quelques pirates seulement infestoient les frontières de l'empire; & *Charles*, qui savoit les contenir, prévoyoit les maux qu'ils feroient un jour : *Eh! si malgré ma vigilance, disoit-il, ils insultent les côtes de mes états, que sera-ce donc après ma mort?* — Voyez son *Histoire* par de la *Brière*, 2 volumes in-12; & par *Gaillard*, 4 vol. in-12.

II. CHARLES II, dit *le Chauve*, fils de *Judith*, seconde femme de *Louis le Débonnaire*, né à Franckfort sur le Mein, le 13 juin 823, devint roi de France en 840. Élu empereur par le pape & le peuple Romain en 875, il fut couronné l'année d'après. Le commencement de son règne est célèbre par la bataille de Fontenai en Bourgogne, donnée en 841, où ses armes, jointes à celles de *Louis de Bavière*, vainquirent *Lothaire* son frère. *Charles* ne profita point de sa victoire. La paix fut conclue. Il conserva l'Aquitaine avec la Neustrie, tandis que *Louis* avoit la Germanie, *Lothaire* l'ainé l'

talie & le titre d'empereur. Voyez ADRIEN II. Une nouvelle guerre vint l'occuper. Les Normands avoient commencé leurs irruptions & leurs ravages. *Charles* leur opposa l'or au lieu du fer. Ces ménagemens indignes d'un roi, qui auroit plutôt dû se battre que marchander, occasionnèrent de nouvelles courses & des déprédations. Ayant su profiter de la mort de *Louis le Germanique*, & reprendre sur ses enfans ce qu'il avoit cédé dans le dernier partage de la Lorraine, il fut battu par *Louis*, second fils du prince défunt. Pressé à la fois par son neveu, par les Mahométans, par les intrigues du pape, l'empereur vaincu repassa en Italie poursuivi par ses vainqueurs. Il mourut à Briord en Bresse, le 6 octobre 877, à 54 ans; après avoir régné trente-sept ans comme roi de France, & presque deux comme empereur. Les historiens disent qu'un Juif, nommé *Sédécias*, son médecin & son favori, l'empoisonna. C'est à son empire que commence le gouvernement féodal, & la décadence de toutes choses. Il n'avoit pas su défendre, contre les papes, les droits de sa couronne; il ne les défendit pas mieux contre ses propres sujets. La France, dévastée par les guerres civiles que les enfans de *Louis le Débonnaire* s'étoient faites entr'eux, étoit devenue la proie des Normands. Les seigneurs François, obligés de se défendre chacun sur son territoire, s'y fortifièrent, & se rendirent redoutables aux successeurs de *Charles*. Ils ne les laissèrent sur le trône, que tant que ceux-ci eurent en main de quoi les enrichir; mais quand enfin ils furent dépouillés de tout, les grands, qui n'avoient plus rien à en espérer, se firent déclarer rois: tels que *Eudes* & *Raoul*, dont la puissance ne passa

pas cependant à leur postérité. Les grands offices militaires, les dignités & les titres, les duchés, les marquisats, les comtés devinrent héréditaires; & ce ne fut pas un petit coup porté à l'autorité royale. Le règne de *Charles II* doit être regardé comme l'époque de la ruine de la maison *Carlovingienne*. Artificieux, fourbe, méchant, haï à la fois des grands & du peuple, il ne fut point défendre ses états contre les Normands, & sans cesse il vouloit dépouiller sa famille. Les savans qu'il combloit de ses bienfaits à l'exemple de son aieul, lui donnèrent le nom de *Grand*: la postérité, plus équitable, ne lui a laissé que celui de *Chauve*. « En effet, dit un historien, ce monarque étoit un prince plus puissant que digne de l'être, plus sensible à l'ambition qu'à la gloire, moins prudent que rusé, & plus avide de conquêtes, que propre à régir & à défendre ses états. Tout ce qu'il eut de grand ou de singulier, c'est que dans l'alternative de prospérités & d'adversités, où il passa presque toute sa vie, il soutint beaucoup mieux les revers que la bonne fortune. »

III. CHARLES III, le *Simple*, fils posthume de *Louis le Bègue*, naquit le 17 septembre 879. Le trône fut usurpé pendant sa minorité. *Foulques*, archevêque de Rheims, arma pour le lui faire rendre, & le couronna le 29 janvier 893. Sa foiblesse se manifesta dès qu'il eut en main les rênes de l'Etat. Il ne profita pas de ses avantages au-dehors, & ne remédia pas aux guerres intestines de son royaume. Les Normands continuèrent leurs ravages. *Charles le Simple*, touché des représentations de son peuple accablé par ces pirates, offrit à leur chef *Rollon*,

la paix, sa fille *Giselle*, & la *Neuftrie* qu'ils appeloient déjà *Normandie*, sous la condition qu'il embraseroit le Christianisme. Le barbare demanda encore la Bretagne: on disputa, & on la lui céda. L'empereur *Louis IV* étant mort, *Charle le Simple* auroit pu être élu; mais réduit à un petit domaine par les usurpations des grands de son royaume, dépouillé de la *Lorraine* par l'empereur *Henri l'Oiseleur*, & privé de la Bretagne, comme nous venons de le dire, il se vit hors d'état de faire valoir ses droits à l'empire. Il s'étoit aliéné le cœur de la noblesse, par la dureté superbe d'un ministre, ou plutôt d'un maître qu'il se donna en la personne de *Haganon*, homme d'une origine obscure, mais habile, plein de la fermeté & du courage qui manquoient au roi. De ce moment la noblesse ne put plus approcher le foible monarque. Le duc de Saxe, arrivé pour le voir, sollicita en vain cette grace. Choqué de ce refus: « De deux choses l'une, dit-il: Ou *HAGANON* sera bientôt roi avec *Charles*, ou *CHARLES* sera bientôt simple gentilhomme avec *Haganon*... » La prédiction ne tarda pas à se vérifier. Les seigneurs, irrités de la tyrannie du ministre, se révoltent contre *Charles & Robert*, frère du roi *Eudes*, fait éclater le soulèvement, & se fait sacrer roi en 922 par *Hervé*, archevêque de Rheims. *Charles* lui livra bataille & le tua. Cette mort ne lui donna pas la victoire. Il fut battu par *Hugues le Grand* son fils, & contraint de se sauver chez *Herbert*, comte de Vermandois, qui, sous prétexte de défendre sa couronne, l'enferma au château de Peronne; il y mourut le 7 octobre 929, à 50 ans, après une captivité de sept années. Il eut

*d'Opive*, sa quatrième femme, un fils qui fut *Louis d'Outremer*.

IV. CHARLES IV, le *Bel*, troisième fils de *Philippe le Bel*, parvint à la couronne de France en 1322, par la mort de son frère *Philippe le Long*; & à celle de Navarre, par les droits de *Jeanne* sa mère. Il se signala d'abord par les recherches des financiers, presque tous venus de Lombardie & d'Italie pour piller la France. On confisqua le fruit de leurs rapines, & on les renvoya dans leurs pays tels qu'ils étoient venus : *Punition la plus grande qu'on pût leur infliger*, dit *Mézerai*. Les semences de division entre l'Angleterre & la France subsistoient toujours. La guerre commença entre *Charles le Bel* & *Edouard II*. *Charles de Valois*, son oncle, alla en Guienne, & s'empara de plusieurs villes en 1324. La reine *Isabelle* d'Angleterre fut priée de passer la mer, pour aller rétablir la concorde entre ces deux princes, dont l'un étoit son frère, & l'autre son mari. L'affaire fut terminée par un traité en 1326. *Charles* rendit au roi d'Angleterre tout ce qu'il lui avoit pris, à condition que ce prince viendrait en personne à sa cour rendre hommage de la Guienne, ou qu'il en chargerait *Edouard* son fils, en lui cédant le domaine de cette belle province. L'arrivée du jeune prince en France, fut le sceau de la paix entre les deux nations. *Charles le Bel* mourut le 31 janvier 1328, à l'âge de 34 ans. Il fut le premier roi qui accorda des décimes au pape, *Jean XXII*, qui lui promit de les partager avec lui. Ce pontife fit de vains efforts pour mettre sur sa tête la couronne impériale, qu'il vouloit ôter à *Louis de Bavière*. *Charles le Bel* n'avoit ni assez de courage, ni assez d'in-

trigue, pour pouvoir la prendre & la garder. Il montra cependant du zèle pour la justice, & ses courtisans disoient de lui qu'il tenoit plus du philosophe que du roi. Mais ses peuples n'en furent guères mieux traités, & il laissa l'état accablé de dettes. Il eut successivement trois femmes. La dernière *Jeanne d'Évreux*, lui donna *Blanche*, mariée à *Philippe* duc d'Orléans, fils de *Philippe VI*, dit de *Valois*. Ses autres enfans moururent en bas âge.

V. CHARLES V, le *Sage*, fils aîné du roi *Jean* & de *Bonne de Luxembourg*, naquit à Vincennes, le 21 janvier 1337. Il fut le premier enfant de France qui prit le titre de *Dauphin*. Couronné à Rheims en 1364, il trouva la France dans la désolation & l'épuisement. Il remédia à tout par ses négociateurs & ses généraux. *Bertrand du Guesclin* tomba, dans le Maine & dans l'Anjou, sur les quartiers des troupes Angloises, & les défit toutes les unes après les autres. Il rangea peu à peu le Poitou, la Saintonge, le Rouergue, le Périgord & une partie du Limousin, le Ponthieu, sous l'obéissance de la France. Il ne resta aux Anglois que Bordeaux, Calais, Cherbourg, Bayonne, & quelques forteresses. « La valeur de *du Guesclin* avoit tellement épouvanté nos ennemis, dit *Mézerai*, qu'ils n'osoient plus le regarder que par les créneaux de leurs murailles. » Le vainqueur des Anglois s'étoit déjà signalé par ordre de *Charles V* en Espagne; il avoit chassé du royaume de Castille *Pierre le Cruel*, meurtrier de sa femme, & avoit fait couronner à sa place un bâtard frère de ce roi. Ses avantages sur l'Angleterre étoient toujours constants, une bataille navale sur les côtes de la Ro-



chelle en 1362, où le comte de Pembrock & huit mille des siens furent faits prisonniers, accéléra une trêve entre la France & l'Angleterre. Les François avoient perdu, sous le roi Jean, tout ce que Philipp-Auguste avoit conquis sur les Anglois. Charles s'en remit en possession par sa dextérité & par ses armes. La mort d'Edouard III le mit en état d'achever la conquête de la Guienne. qu'il reprit toute entière, à la réserve de Bordeaux. L'empereur Charles IV, s'étant voué à Saint-Maur de France dans les douleurs de la goutte, & voulant jouir, avant de descendre au tombeau, de la consolation de voir Charles le Sage, vint de Prague à Paris, comme la reine de Saba étoit venue voir Salomon. Le roi de France le reçut avec magnificence. Cet événement fut bientôt suivi de sa mort, qui arriva le 16 septembre 1380, à 43 ans. Les historiens le font mourir d'un poison que le roi de Navarre lui avoit fait donner lorsqu'il n'étoit encore que dauphin. Le médecin de l'empereur arrêta, dit-on, la violence du poison, en lui ouvrant le bras par une fistule qui donnoit issue au venin. Charles V fut enterré à Saint-Denis, avec son épouse, Jeanne de Bourbon, morte en 1377. Le jour même de sa mort, il supprima, par une ordonnance expresse, la plupart des impôts. On trouva, dans ses coffres, dix-sept millions de livres de son temps, dûs à l'ordre & à l'économie qu'il mit dans les finances, & aux soins de faire refleurir l'agriculture & le commerce. Jamais prince ne se plut tant à demander conseil, & ne se laissa moins gouverner que lui par ses courtisans. Ayant appris qu'un seigneur avoit tenu un discours trop libre devant le jeune prince Charles son fils aîné, il

chassa le coupable de sa cour, & dit à ceux qui étoient présents : *Il faut inspirer aux enfans des Princes l'amour de la vertu, afin qu'ils surpassent en bonnes œuvres ceux qu'ils doivent surpasser en dignité.* Insensible à la flatterie, il connoissoit le véritable prix des éloges. Le sire de la Rivière, son chambellan & son favori, s'entretenoit avec ce prince sur le bonheur de son règne : *Oui*, lui dit le roi, *je suis heureux, parce que j'ai le pouvoir de faire le bien....* Edouard disoit qu'il n'y avoit point de roi qui parût si peu à la tête de ses armées, & qui lui suscitât tant d'affaires. Dans moins de cinq années, sans sortir de son cabinet, Charles V, aidé du connétable du Guesclin, se vit en état de punir, avec le glaive de la justice & du souverain, ce vassal ambitieux. La guerre avec l'Angleterre fit renaitre la marine. La France eut une flotte formidable pendant quelque temps. C'est à Charles V qu'on doit encore l'arrêt qui fixe la majorité de nos rois à quatorze ans : arrêt qui remédia aux abus des régences, qui absorboient l'autorité royale. Il déracina, autant qu'il put, l'ancien abus des guerres particulières des seigneurs. Pour réprimer la licence militaire, il défendit à tout homme d'armes de se retirer sans la permission d'un officier supérieur; de jamais rien exiger des bourgeois & des paysans; de lever des compagnies sans une permission expresse. Les jeux de hasard furent défendus; & il n'honoroit de ses bonnes grâces Jean de Saintré, que parce qu'il ne jouoit ni aux cartes ni aux dez. Les talens eurent en lui un protecteur. Il aimoit les livres & encourageoit les auteurs. Ce fut sous son règne que parut le *Songe du Vergier*, qui traite de la puissance ecclésiastique & tenait

potelle. On l'attribue à divers savans, à Philippe de Maiçières, à Raoul de Presles; mais ce dernier ne fit que l'abrégé. Son véritable auteur est Charles de Louviers. Il a été imprimé à Paris en 1491, in-folio & dans les *Libertés de l'Église Gallicane*. On raconte, au commencement de ce livre, que Charles V se faisoit lire chaque jour quelque ouvrage sur le gouvernement. Sa bibliothèque étoit placée dans le château du Louvre. Il vint à bout de rassembler environ neuf cents volumes : collection, à la vérité, mal choisie; mais qui marquoit du moins ce qu'étoit un prince, à qui son père n'avoit laissé qu'environ vingt volumes. C'est de son temps que l'on joua les premières pièces dramatiques, appelées *Mystères*. Dans l'examen que l'abbé de Mably a fait du règne de Charles V, il a très-bien montré tout ce qu'étoit ce prince, & tout ce que la France lui devoit. « Charles, dit-il, comprit que le bonheur du peuple est le ressort le plus puissant que la politique puisse mouvoir pour le rendre redoutable au-dehors. Tel fut son premier principe, & tel à toujours été celui de tous les princes qui ont médité de grandes entreprises. Ses vertus lui gagnèrent promptement le cœur de ses sujets, & le bon ordre qu'il établit entre les parties désunies de son État, ne donna à tous les François qu'un même intérêt. L'abondance succéda à cette misère dont parlent tous nos historiens, & la France trouva en elle-même autant de ressources que la république Romaine. Charles le Sage ne parut point à la tête de ses armées, & força cependant ses ennemis à le regarder comme un grand capitaine. Il en avoit en effet les principales parties; jamais gé-

néral n'établit avec plus de précision l'état de la guerre : de son palais, il en régloit toutes les opérations; il étoit l'ame du fameux du Guesclin, qui n'agissoit que par ses ordres. Ses projets étoient formés sur une connoissance exacte de ses forces & de celles de ses ennemis; & malgré l'ignorance où l'on étoit encore de la science militaire, cette guerre présente un spectacle aussi instructif qu'intéressant. Charles avoit un génie vaste & intrépide, conduit, mais jamais borné par la prudence. Inébranlable dans ses résolutions, après avoir été sage dans les conseils, modéré dans ses espérances, plein du passé, attentif à toutes les démarches de ses ennemis, & pour ainsi dire présent dans l'avenir, il se défia toujours de la fortune. Pour l'attacher plus sûrement à ses armes, il avoit tempéré l'impétuosité de la valeur Française. Comme un autre Fabius, il voyoit sans émotion les incurSIONS de ses ennemis; & les armées nombreuses des Anglois qui se répandoient dans la France par la Picardie, y étoient, pour ainsi dire, assiégées. Elles n'osoient insulter une seule forteresse, ou se répandre dans un autre pays que celui que Charles leur avoit abandonné, & elles s'uyoient à Bordeaux, plus ruinées par leur marche & par la disette qui les avoit suivies, que nos soldats ne le furent après les batailles de Creci & de Mauvertuis. Du Guesclin étoit le Marcellus & l'épée de la France; Charles en fut le bouclier, comme Fabius l'avoit été de sa patrie; ou plutôt, je le répète encore, ce prince n'est comparable qu'à tout le corps même de la république Romaine. »

VI. CHARLES VI, dit le Bien-Aimé, fils du précédent, né

le 9 décembre 1368 à Paris, parvint au trône en 1380, âgé seulement de douze ans neuf mois. Sa jeunesse livra la France à l'avarice & à l'ambition de ses trois oncles, les ducs d'Anjou, de Berry & de Bretagne. Ils étoient, par leur naissance, les tuteurs de l'état; ils en devinrent les tyrans. *Louis d'Anjou*, après s'être emparé du trésor de son pupille, accabla le peuple d'impôts. *Voy. LOUIS*, n.º XXVIII. La France se souleva. Les rebelles de Paris, qu'on nommoit les *Maillotins*, parce qu'ils s'étoient servi de maillets de fer pour se défaire des Financiers, furent punis, sans qu'on pût faire cesser les murmures. La sédition étoit arrivée pendant l'absence du roi. *Charles*, âgé seulement de quatorze ans, mais guerrier dès l'enfance, venoit de gagner sur les Flamands révoltés contre le comte de Flandres, la bataille de Rosbecq, dans laquelle il leur tua vingt-cinq mille hommes en 1382. Cette victoire jeta l'épouvante dans les villes rebelles: toutes se soumirent, à l'exception de Gand. *Voyez BENOIST*, n.º XVIII. Il se préparoit à fondre sur l'Angleterre, lorsque, marchant contre *Jean de Monfort*, duc de Bretagne, chez qui *Pierre de Craon*, *Voy. CRAON*, assassin du connétable *Clisson*, s'étoit réfugié; il fut frappé d'un coup de soleil, qui lui tourna la tête & le rendit furieux. Sa démence s'étoit annoncée quelques jours auparavant, par des égaremens dans les yeux & dans l'esprit. Les uns prétendent qu'elle provenoit d'une potion amoureuse; les autres, de la frayeur que lui causa un grand homme noir, espèce de fantôme, qui, quelques momens auparavant, étoit sorti d'un buisson, & qui ayant arrêté son cheval par la

bride, avoit crié: *Arrête, Princes! Tu es trahi... Où vas-tu?* Dans ses premiers accès, le roi tira fort épée & tua quatre hommes. Les projets de guerre, comme on le pense bien, s'évanouirent. On signa une trêve de vingt-huit ans avec *Richard II*. *Charles* étoit toujours dans la frénésie; pour comb.e de malheur, il reprénoit quelquefois sa raison: *V. CHAMP-DIVERS, GILEMME & GRINGONNEUR*. Ces lueurs de bon sens furent fatales. On n'osa point assembler les États, ni rien décider, & *Charles* resta roi. *Jean Sans-peur*, duc de Nevers & de Bourgogne, vint à la cour pour y exciter des troubles & s'emparer du gouvernement. Ce prince, né scélérat, fit tuer le duc d'Orléans, frère du roi. Ce meurtre mit le feu aux quatre coins du royaume. Les Anglois ne manquèrent pas de profiter de la division. Ils remportèrent une victoire à Azincours en 1415, qui couvrit la France de deuil. Sept princes François restèrent sur le champ de bataille: *Voy. ALBERT*, n.º II. Les ennemis prirent Rouen avec toute la Normandie & le Maine. Les François, divisés sous les noms d'*Orléanois* & de *Bourguignons*, s'immoloient à l'envi aux fureurs de l'une & de l'autre faction. Le duc de Bourgogne fit regorger de sang la capitale & les provinces; & lorsqu'il fut tué en 1419 par *Tannequin de Chatel*, sa mort, loin d'arrêter le carnage, ne fit que l'augmenter. *Philippe le Long*, son fils, voulant venger ce meurtre, s'unit avec *Henri V*, roi d'Angleterre, & avec *Isabelle de Bavière*, femme de *Charles VI*, princesse dénaturée, qui, par ce complot, faisoit perdre la couronne au dauphin son fils. *Henri V* fut déclaré régent en 1420 & héritier du royaume, par

son mariage avec *Catherine*, dernière fille de France. Le roi d'Angleterre vint à Paris, & y gouverna sans contradiction. Le dauphin, retiré dans l'Anjou, travailla vainement à défendre le trône de son père. On croyoit que la couronne de France seroit pour toujours à la maison de *Lancastre*. Il n'étoit nullement probable qu'un jeune prince facile, voluptueux, sans expérience tel qu'étoit le dauphin, triomphât du vainqueur d'Azincourt, souvenu de l'Angleterre, de la moitié de la France & de la Bourgogne. Mais on oublie toujours dans les calculs politiques, la mort qui nous poursuit sans cesse, & qui n'épargne pas plus les conquérans que les bergers. Deux ans après son mariage, *Henri V* mourut à Vincennes, en 1422. *Charles VI* ne lui survécut que fort peu de temps, étant mort le 20 octobre de la même année, âgé de 54 ans. Son Testament fera connoître son caractère. *Je laisse, dit Charles, à la chapelle de Sainte-George, pour les réparations, mille & cinq cents francs; item à m'Amie qui m'a loyaument servi, deux mille & cinq cents francs. Et le surplus, ajouta-t-il, en s'adressant à ses officiers, vous êtes compagnons & devez être frères, partagez entre vous tous bellement; & si vous ne pouvez être d'accord, & que le Diable je mette entre vous, vous voyez là une hache, bonne, forte & bien tranchante, rompez l'arche, (le coffre fort), & puis en aïs, qui en avoir pourra. . . . .* Sa maladie avoit dégénéré en une sombre imbecillité, & plusieurs l'attribuerent à la magie. Sa démente ayant augmenté par un accident arrivé dans un ballet, on envoya chercher un magicien à Montpellier, pour le désensorceler, au lieu d'appeler des médecins pour le guérir. « La mort

*Tome III.*

de *Charles VI* sauva la France, dit le président *Hesnard*, comme celle de *Jean Sans-Terre* avoit sauvé l'Angleterre. Quand on considère ces temps malheureux, ajoute ce sage historien, on ne sauroit comprendre l'aveugement des peuples. Ils abandonnent, sans le moindre murmure, les lois fondamentales de l'État, à la fureur d'une reine deshonorée, & à l'imbecillité d'un roi sans volonté; tandis que dans d'autres temps ils s'opposent avec véhémence à des dispositions sages, faites pour les rendre heureux. *Anne d'Autriche* est l'objet de la haine des Parisiens, & *Isabelle de Bavière* l'est de leur confiance. On consent à devenir sujet d'un roi d'Angleterre, & on refuse de reconnoître *Henri IV*. » Le tableau que fait l'abbé *Millos* du malheureux règne de *Charles VI*, est effrayant: « Déprédation dans les finances, mépris des lois, trahisons, violences & injustices; c'est par-là que les princes & les seigneurs signaloient leur autorité. Dans le temps que le peuple mouroit de faim, & qu'on lui retranchoit le nécessaire, ils étoient un faste qui sembloit inviter à la révolte. Les gens de guerre sans frein & sans discipline, étoient des voleurs de grand chemin, encore plus à craindre que les ennemis. Presque tous ressembloient à ce fameux brigand, nommé *AIMERIGOT Tête Noire*, qui possédoit plusieurs châteaux dans le Limousin & l'Auvergne. » Le peuple étoit livré à la rapacité de ces barbares, qui renonçoient souvent à leur pays pour exercer impunément leurs brigandages. Écrasé d'ailleurs par des impôts, dont les grands & les financiers profitoient seuls, tandis que le roi manquoit du nécessaire, il étoit tourmenté à la fois par la famine & par les maladies con-

S

magieuses. Dans cet état désespérant, il avoit perdu tout sentiment de patriotisme & de vertu : tantôt stupide sous le poids de la douleur, tantôt furieux dans l'ardeur des factions. S'il y avoit eu quelque remède aux maux publics, au bouleversement total des choses, on auroit pu l'espérer du parlement. Cette compagnie rendue sédentaire par *Philippe le Bel*, mais ne s'assemblant que deux fois par an, devint perpétuelle sous *Charles VI*. *La foiblesse du cerveau du roi, & les partialités des princes furent cause*, dit *Pasquier*, *qu'ayant leurs esprits bandés ailleurs, on ne se souvint plus d'envoyer nouveaux rôles de conseillers, & par ce moyen le parlement fut continué*. Les magistrats demeurant les mêmes, les séances n'étant plus interrompues, il eut des principes, des règles fixes, un plan que les États-Généraux n'eurent jamais. De six enfans mâles que *Charles VI* avoit eus, *Charles VII* fut le seul qui lui survécut. Sa fille *Catherine* épousa *Henri V*, roi d'Angleterre. — *Voy. l'Histoire de Charles VI*; publiée sous le nom de *Mlle de Luffan* par *Baudot de Juilli*, en 9 vol. in-12; & celle de *le Laboureur*, 1663, 2 vol. in-fol.

VII. CHARLES VII, dit *le Victorieux*, parce qu'il reconquit presque tout son royaume sur les Anglois, moins par lui-même que par ses généraux, étoit fils de *Charles VI*. Il naquit à Paris le 22 février 1403. Il prit la qualité de régent en 1418, *Voy. JEAN Sans-Peur*, n.º LXVII, & fut couronné à Poitiers en 1422. *Isabelle* de Bavière, sa mère, & mère dénaturée, fit proclamer roi *Henri VI*, fils de *Henri V* roi d'Angleterre. *Charles VII* eut donc à combattre, en prenant le sceptre, des factions

intestines & des troupes étrangères. Tous les avantages furent d'abord du côté des Anglois, qui furent vainqueurs à Crévan près d'Auxerre en 1423; à Verneuil en 1424; & à Janville en 1427. Ils ne nommoient *Charles VII*, alors dans le Berri, que *le roi de Bourges*. Il se moqua de leur insolence, & s'en vengea à la bataille de Gravelle en 1423, & à celle de Montargis en 1427. Ces deux succès ne découragèrent pas les Anglois. Ils possédoient plusieurs belles provinces de France. Le Languedoc, le Dauphiné, l'Auvergne, le Bourbonnois, le Berri, le Poitou, la Xaintonge, la Touraine, l'Orléanois, & une partie de l'Anjou & du Maine, composoient tout le royaume de *Charles VII*. Le reste étoit entre les mains de l'Angleterre, dont l'alliance avec le duc de Bourgogne, sembloit présager encore de nouvelles conquêtes. Le duc de Bretagne même embrassa, pendant quelque temps, le parti de ces étrangers, entraîné par le torrent contre sa propre inclination. Une brouillerie survenue entre le duc de Bourgogne & le duc de Bedford, régent d'Angleterre, avoit laissé respirer *Charles*, qui en avoit profité pour négocier un accommodement avec le duc de Bretagne. Le comte de *Richemont*, son frère, si connu depuis sous le nom d'*Arthur le Justicier*, avoit accepté l'épée de connétable, mais en exigeant que *Charles VII* disgraciât tous ses favoris. La crainte que la valeur de *Richemont* inspireroit aux Anglois, ne les empêcha pas de mettre le siège devant Orléans, qui fut prêt à se rendre, quoique le brave *Dunois* le défendit. *Charles VII* pensoit déjà à se retirer en Provence, lorsqu'on lui présenta une jeune paysanne de

vingt ans, pleine de courage & de vertu, qui lui promit de faire lever le siège d'Orléans, & de le faire sacrer roi à Rheims. On résiste d'abord. On arme ensuite cette amazone. Elle marche à la tête d'une armée, se jette dans Orléans, & en chasse les Anglois le 8 mai 1429. De nouveaux succès viennent à la suite. Le comte de Richemont défait les Anglois à la bataille de Patay, où le fameux Talbot fut fait prisonnier. Louis III, roi de Sicile, joint ses armes à celles de son beau-frère. Auxerre, Troyes, Châlons, Soissons, Compiègne se rendent au roi. Rheims, occupé par les Anglois, lui ouvre ses portes. Il y est sacré, le 17 juillet 1429, en présence de la Pucelle, prise bientôt après au siège de Compiègne, & brûlée à Rouen comme forcière, le 14 juin 1431. Henri VI, pour animer son parti, quitte Londres & vient de faire sacrer à Paris, le 27 novembre de la même année. Cette ville étoit alors aux Anglois. Les François ne tardèrent pas de s'en rendre les maîtres. Charles y fit son entrée en 1437. Il soumit ensuite la ville de Metz, gagna la bataille de Fourmigni en 1450, se rendit maître de la Normandie & de la Guienne. Enfin Talbot ayant été tué à la bataille de Carille, en 1451, les comtes de Dunôis, de Penthièvre, de Foix & d'Armagnac, généraux de Charles VII, reprirent toutes les conquêtes des Anglois, & il ne leur resta plus que Calais. Charles ne fut en quelque sorte, selon le président Hefnault, que le témoin des merveilles de son règne. S'il parut à la tête de ses armées, ce fut comme guerrier, & non comme chef. Voltaire ne pense pas de même. « Charles VII, dit-il, régna son royaume à peu près comme Henri IV le conqui-

cent cinquante ans après. Il n'avoit pas, à la vérité, ce courage brillant, cet esprit prompt & actif, & ce caractère héroïque de Henri IV. Mais obligé, comme lui, de ménager souvent ses amis & ses ennemis, de donner de petits combats, de surprendre des villes & d'en acheter, il entra comme lui dans Paris, par intrigue & par force. » Il nous paroît que Voltaire n'a pas assez senti combien Henri étoit au-dessus de Charles. Henri IV fut redevable de sa couronne à lui-même; Charles ne le dut qu'aux généraux qui le faisoient agir : à Dunôis, à Saintrailles, à Arthus le Justicier, à Culant, &c. Sans eux il auroit souvent négligé ses armes & ses affaires, pour se livrer à ses amours. Voy. SOREL & X. MARIE. Un jour qu'il étoit tout occupé d'une fête, il demanda à la Hire, qui lui parloit de choses plus importantes, ce qu'il pensoit de ces divertissemens ? Je pense, lui répondit la Hire, qu'on ne sauroit perdre son royaume plus gaiement. Le dauphin, fâché de cette indolence, & aigri contre son père par les ducs d'Arleson & de Bourbon, se révolta contre lui. Son père le poursuit, le désarme, & lui pardonne. Sa clémence ne le corrigea pas : il persista dans sa rébellion, & se maria avec la fille du duc de Savoie, pour se ménager un appui contre le ressentiment du roi. On a bien eu raison de dire de Charles VII, qu'il avoit été malheureux par son père & par son fils. La fin de son règne, quoique infortunée pour lui, fut assez heureuse pour la France, sur-tout si l'on en considère le commencement. Quant à lui-même, il éprouva que le trône ne donne pas le bonheur. Il se laissa mourir de faim à Meung-sur-Yèvre en Berry, le 22 juillet

1461, âgé de 58 ans, dans la crainte d'être empoisonné par le dauphin son fils. *Voy. II. CHATEL.* Ce roi avoit des qualités aimables & même brillantes; mais il se laissa gouverner par ses courtisans & ses maîtresses. Il aimoit cependant la vérité. *Mais qu'est-elle devenue, disoit-il quelquefois? il faut qu'elle soit morte & morte sans trouver de confesseur.* « *Charles VII*, dit un historien, dans la suite de sa vie ainsi qu'à la mort, n'offrit qu'un long tissu de contradictions: il fut en butte aux plus grands revers, en commençant & avant de commencer à régner, & durant trente ans ensuite accompagnés sans interruption de la victoire; plein de foi, religieux jusqu'à la piété, & très-peu réglé dans ses mœurs; plus soldat que capitaine, plus heureux qu'habile, choisissant bien ses généraux, & assez mal ses favoris; bon, libéral, populaire, affable jusqu'à la familiarité, & parfaitement obéi, si ce n'est de son fils, dont il ne fut ni aimé ni ménagé, tandis qu'il étoit adoré de son peuple. » C'est sous *Charles VII* que cessèrent de se tenir les cours plénières; la guerre contre les Anglois en fut le prétexte. Elles étoient fort à charge au roi & à la noblesse. La noblesse s'y ruinoit au jeu; le roi en dépenses énormes de table, d'habits & d'équipages: il lui falloit chaque fois habiller ses officiers, ceux de la reine & ceux des princes. Ce fut lui qui assembla à Bourges l'Église Gallicane, & qui éleva, en établissant le 7 juillet 1438 la *Pragmatique-sanction*, cette barrière qui arrêta les abus de la cour de Rome jusqu'au règne de *François I.* Ce fut aussi sous *Charles VII*, que la *Taille* devint perpétuelle. Jusques-là les États-généraux, suivant les besoins de l'État, n'étoient imposé

une taille. Il y avoit des droits légers sur la vente des boissons en détail, appelés *Aydes & Gabelles*. Ils avoient nommé des gens pour les percevoir: ces impôts n'étoient que pour un temps. *Charles VII* les rendit perpétuels, & paya des préposés pour les recueillir. Il jugeoit ou faisoit juger par ses officiers les malversations de ces préposés, qui l'auroient été par le peuple, s'il eussent continué à être les préposés du peuple. Ce fut encore sous ce prince que la gendarmerie fut réduite à quinze compagnies, chacune de cent hommes-d'armes: chaque gendarme avoit son cheval-léger. Il établit aussi cinq mille quatre cents archers, dont une partie combattoit à pied, & l'autre servoit de cavalerie légère. La France prit une nouvelle face. Lorsqu'il en devint roi, ce n'étoit qu'un théâtre de carnage; chaque ville, chaque bourg avoit garnison. On voyoit de tous côtés des forts & des châteaux bâtis sur les éminences, sur les rivières, sur les passages, & en pleine campagne. Les rois n'avoient eu jusques-là que les troupes que devoient fournir les feudataires, qui ne les prêtoient que pour le nombre de jours stipulé, & avec lesquels on pouvoit livrer une bataille, & rien de plus. Mais quand *Charles VII* eut des troupes à lui, il détruisit beaucoup de ces forteresses, & *Louis XI* encore plus. Outre ce prince, il eut de *Marie d'Anjou* son épouse, *Charles* duc de Guienne, mort sans alliance en 1472, huit filles; & trois autres filles d'*Agnes Sorel*. *Voyez CŒUR. — JEAN n° LXXI. — & MARTIAL d'Auvergne, n° II.* de ses ouvrages. Son *Histoire* a été publiée par *Baudot de Juilly*, 2 volumes in-12,

**VIII CHARLES VIII**, dit l'*Affable* & le *Courtois*, fils de *Louis XI*, roi de France, naquit à Amboise le 30 juin 1470. Il monta sur le trône en 1483, âgé de 13 ans & deux mois. Son esprit n'avoit reçu aucune culture. *Louis XI* craignant que son fils ne se liguât contre lui, comme il s'étoit ligué lui-même contre son père, le tint dans l'obscurité & dans l'ignorance. Il se borna à lui faire apprendre ces mots latins : *QUI NESCIT DISSIMULARE, NESCIT REGNARE*. La sœur de *Charles VIII*, *Anne* de France, dame de *Beaujeu*, eut le gouvernement de la personne de son frère, par le testament de son père, confirmé par les États-généraux. *Louis* duc d'*Orléans*, connu depuis sous le nom de *Louis XII*, premier prince du sang, jaloux de ce que l'autorité avoit été confiée à une femme, excita une guerre civile pour avoir la tutelle. On se bannit dans les provinces, & surtout en Bretagne; mais le duc ayant été fait prisonnier à la journée de *Saint-Aubin* le 26 juillet 1488, & enfermé tout de suite dans la tour de *Bourges*, les divisions cessèrent. Le mariage de *Charles VIII*, en 1491, avec *Anne* de *Bretagne*, une des plus belles princesses de son temps, cimentait la paix, & procura de nouveaux États à la France. *Charles* & *Anne* se cédèrent mutuellement leurs droits sur la Bretagne, & *Charles* s'engagea à payer les dettes qu'*Anne* avoit contractées pour se défendre lorsqu'elle n'étoit que duchesse. La conquête du royaume de *Naples* tenoit l'ambition du roi de France, qui avoit pour prétexte les droits de la maison d'*Anjou*, cédés à *Louis XI*. Il fait la paix avec le roi d'*Aragon*, lui rend la *Cerdagne* & le *Roussillon*,

& persuadé par deux Cordeliers dévoués à la cour d'*Espagne*, lui fait une remise de 300,000 écus qu'il devoit; sans faire attention que douze villages qui joignent un État, valent mieux, dit un historien, qu'un royaume à 300 lieues de chez soi. *Charles*, enivré de sa chimère, & poussé par *Briçonnet* & de *Vesc* ses favoris, qui avoient des intelligences avec *Lodovic Sforce* & *Alexandre VI*, descend en Italie. Voyez *CARFONI*. Il est reçu avec acclamation dans *Florence* le 17 novembre 1494; & le 31 décembre suivant, il entre dans *Rome* en vainqueur & la lueur des flambeaux, & fait des actes de souverain dans cette métropole du monde Chrétien. *Alexandre VI*, réfugié dans le château *Saint-Ange*, capitule avec lui, l'investit du royaume de *Naples*, & le couronne empereur de *Constantinople*. Le pape disoit en parlant de cette expédition, que *les François étoient venus, ensemble, en Italie, la craie à la main, pour y marquer leurs logemens*. Le terreur que *Charles VIII* avoit inspirée, lui ouvrit les portes de *Capoue* & de *Naples*. Il entra dans cette dernière ville le 21 février 1495 avec les ornemens impériaux. Le pape, les Vénitiens, *Sforce* duc de *Milan*, *Ferdinand* d'*Aragon*, *Isabelle* de *Castille*, étonnés d'une conquête si prompte, travaillèrent à la lui faire perdre. Il fallut qu'il repartit pour la France, six mois après l'avoir quittée. Il n'y rentra qu'avec beaucoup de peine, & par une victoire. Il fallut livrer bataille à *Fornoue*, village près de *Plaisance*, le 6 juillet 1495. L'armée des confédérés étoit forte d'environ 40000 hommes; la sienne n'étoit que de 8000. Les François, leur roi à leur tête, furent vain-



queurs dans cette journée, d'au-  
tant plus glorieuse, qu'il n'y perdit  
que 80 hommes, & qu'il délivra  
le duc d'Orléans son cousin, assiégé  
dans Novare. Naples fut perdue en  
aussi peu de temps qu'il avoit été  
conquis. Le succès prompt & décisif  
de la confédération des puissances  
contre Charles, devint un trait de  
lumière pour tous les princes &  
sous les politiques. Le système de  
l'équilibre du pouvoir naquit alors.  
Cet art d'empêcher un souverain  
de s'élever à un degré de force,  
incompatible avec la liberté géné-  
rale, fut bientôt perfectionné.  
Pendant toutes les guerres dont  
l'Italie fut peu de temps après le  
théâtre, on sentit l'importance de  
cette politique nécessaire, qui,  
pendant la paix, prévient les  
dangers éloignés, & qui, pendant  
la guerre, empêche les conquêtes  
trop rapides. Ce ne fut pas le seul  
effet de l'invasion de Charles VIII  
en Italie. Elle servit encore à  
rendre général le changement fait  
dans les troupes Françaises. Tous  
les princes qui se montrèrent sur  
cette nouvelle scène, établirent la  
force militaire de leurs royaumes  
sur le même pied que celle de  
France. Le service des vassaux  
féodaux ne pouvant être que d'un  
foible & dangereux usage dans des  
pays éloignés, il fallut nécessaire-  
ment employer des troupes ré-  
gulières, & constamment entre-  
tenues. Charles VIII avoit marché  
en Italie avec une cavalerie entière-  
ment composée de ces compa-  
gnies de gens d'armes formées par  
Charles VIII, & conservées par  
Louis XI. Son infanterie étoit com-  
posée en partie de Gascons, armés &  
disciplinés à la manière des Suisses.  
Dés-lors, les peuples d'Europe  
apprirent à connoître la supério-  
rité de l'infanterie dans la guerre.  
L'esprit impétueux de la nation

Françoise se plia d'abord difficile-  
ment à la subordination & à la  
discipline. Mais peu à peu ils fu-  
rent en état de le disputer aux  
Suisses mêmes pour l'ordre & la  
valeur; & les gentilshommes du  
plus haut rang qui avoient craint  
d'entrer dans des corps militaires  
soudoyés, abandonnèrent leurs  
anciens préjugés, & servirent avec  
distinction. Charles, auteur d'une  
partie de ces changemens, ne put  
point en profiter pour tenter de  
conquêtes nouvelles; celle de Na-  
ples lui avoit trop coûté. Revenu  
en France, il ne songeoit qu'à  
y faire fleurir les arts & la paix  
lorsqu'il mourut d'apoplexie le  
7 avril 1498, au château d'Am-  
boise, à 27 ans, dont il en  
avoit régné 15. Sa santé avoit  
toujours été chancelante, mais sa  
valeur ne tenoit pas de sa santé;  
aussi les étrangers lui donnèrent-  
ils ce vers pour devise :

*Major in exiguo regnabat corpore  
virtus.*

« Dans son débile corps logeoit une  
grande ame. »

Sa bonté & sa douceur étoient sans  
égales. Il étoit si tendrement aimé  
de ses domestiques, que deux tom-  
bèrent morts en apprenant qu'il  
venoit d'expirer. Les historiens  
rapportent une action qui fait  
d'autant plus d'honneur à sa vertu,  
qu'il aimoit beaucoup les femmes.  
Dans le temps qu'il étoit à Ast,  
il trouva, le soir, en se retirant  
dans son appartement, une jeune  
fille fort belle, que les courtisans  
lui avoient achetée. Cette fille le  
supplia, les larmes aux yeux, de  
sauver son honneur. Le roi fit  
venir ses parens, & ayant su que  
leur pauvreté les avoit empêchés  
de marier leur fille, & les avoit  
obligés à la vendre; il paya sa

Got ; & la renvoya pénétrée de respect & de reconnaissance. Charles VIII avoit projeté peu de temps avant sa mort , de diminuer la taille , de supprimer les épices des juges ; d'obliger les évêques à résider dans leurs diocèses , sous peine d'être privés de leur temporel ; & de donner chaque jour une audience , où le moindre de ses sujets fût admis librement. C'est sous lui que le grand-conseil fut érigé en cour souveraine , & les coutumes rédigées. Les quatre enfans , trois princes & une princesse , qu'il avoit eus d'Anne de Bretagne étant morts en bas âge , le duc d'Orléans , son cousin , lui succéda sous le nom de Louis XII. — Voy. BEDFORT.

IX. CHARLES IX , né à Saint-Germain-en-Laye le 27 juin 1550 , monta sur le trône le 15 décembre 1560 , après la mort de son frère François II , fils de Henri II. Il n'avoit pas encore onze ans , quand il fut sacré à Rheims , le 15 mai 1561 , par le cardinal de Lorraine. Catherine de Médicis sa mère , lui ayant demandé si la foiblesse de son âge pourroit lui permettre de supporter la fatigue des longues cérémonies qui accompagnent le sacre de nos rois ? Oui , oui , Madame , lui répondit-il , ne craignez rien ; qu'on me donne des sceptres à ce prix , la peine me paroîtra bien douce : la France vout bien quelques heurts de fatigue. Le plus grand embarras de la reine sa mère , étoit d'arrêter l'ardeur qu'il montrait pour la guerre. Eh ! pourquoi , disoit-il en se plaignant , me conserver si soigneusement ? Veut-on me tenir toujours enfermé dans une boîte , comme les meubles de la couronne ? — Mais , Sire , lui remontrait-on , ne peut-il pas arriver quelqu'accident fâcheux à

voire personne ? — Qu'importe ? ré pondit-il. Quand la France me perdroit , n'ai-je pas des frères pour prendre ma place ?... Catherine de Médicis eut l'administration du royaume , avec le roi de Navarre , Antoine de Bourbon , qu'on déclara lieutenant-général. Catherine , partagée entre deux factions , celle des Bourbons & celle des Guises , résolut de détruire l'une par l'autre , & alluma ainsi la guerre civile. Elle commença par assembler les États dans Orléans , le 13 décembre 1560 ; & cette assemblée ne produisit aucun bien réel. Le chancelier de l'Hôpital qui en fit l'ouverture , exhorta vainement les députés à oublier toutes les disputes , & à se réunir pour l'avantage commun. Le défaut d'harmonie , la rivalité des trois ordres , les intérêts de parti étoient un obstacle invincible aux vues bienfaisantes de ce magistrat. La noblesse & le tiers-état , déclamaient contre l'ignorance , les désordres & sur-tout contre les richesses du clergé , dont une partie devoit être employée , selon eux , à payer les dettes de l'état. L'orateur du clergé investiva contre les Calvinistes , ennemis de sa doctrine & jaloux de ses biens. Il demanda même que quiconque auroit présenté ou présenteroit des requêtes , pour leur obtenir l'exercice de leur religion , fût puni comme hérétique. En vain l'Hôpital insista pour que l'on retranchât ces noms odieux de Luthériens ; Huguenots , Papistes , qui sentoient les anciennes factions Guelfe & Gibeline , & qu'on ne retint que le beau nom de Chrétiens ; les esprits étoient trop aigris , pour être modérés. Après la paix , les finances étoient ce qui intéressoit le plus la patrie. Les dettes montoient à quarante-deux millions ,

quelque *Henri II* eût trouvé dix-sept cent mille écus dans l'épargne. On proposa de faire rendre compte aux administrateurs des revenus du roi. C'étoit en particulier le cardinal de *Lorraine* qu'on avoit en vue; il étoit alors tout puissant, & la demande si juste des États fut inutile. Tout le fruit de cette célèbre assemblée se réduisit à une ordonnance, par laquelle l'administration de la justice fût entièrement réservée aux gens-de-robe, & la pragmatique renouvelée par rapport aux élections; mais la cour de Rome fut rétabli. Le concordat l'année d'après. Les États d'Orléans furent suivis du colloque de Poissy, tenu au mois d'août 1561, entre les Catholiques & les Protestans. Cette conférence ne pouvoit guères être utile, parce que les deux religions ainsi que les cœurs, étoient diamétralement opposés. D'un côté, on voyoit le cardinal de *Lorraine*, le cardinal de *Tournon*, des évêques & des théologiens défenseurs de l'autorité & de la puissance du pape; de l'autre, étoient de simples ministres Protestans, dépouillés de biens, & voulant que les prêtres Catholiques fussent aussi pauvres qu'eux. Les ministres des deux religions ne s'accordant ni pour le dogme, ni pour la discipline, se séparèrent très-mécontents les uns des autres. On prétend que le cardinal de *Tournon*, ayant reproché à *Catherine de Médicis*, qu'elle avoit mise au hasard la religion Catholique, en permettant cette dispute solennelle, la reine lui répondit: *Je n'ai rien fait que de l'avis du conseil & du parlement de Paris.* Le résultat du colloque fut un édit favorable aux Protestans, long-temps connu sous le nom d'*Édit de janvier*, parce qu'il fut donné en janvier 1562, au milieu

des députés de tous les parlements du royaume, assemblés à *Sain-Germain-en-Laye*. Dans les malheurs de l'état, leur dit le chancelier de l'Hôpital, *n'imitons pas Caton, à qui Cicéron reprochoit d'opiner au sein de la corruption, comme il étoit fait dans les temps vertueux de la république.* Par cet édit, il fut permis aux Calvinistes d'avoir des temples dans les fauxbourgs de toutes les villes. Nul magistrat n'étoit autorisé à les inquiéter; au contraire, on devoit leur prêter main forte contre toute insulte; mais aussi ils devoient réformer les églises, les maisons, les terres, les dixmes dont ils s'étoient emparés; & on leur enjoignoit de donner en tout l'exemple de la soumission aux lois, en leur permettant de servir Dieu selon leur conscience. On avoit cru par des moyens modérés pacifier les troubles, & le royaume fut en feu. Un autre événement hâta la guerre civile. Le duc de *Guise*, en passant près de *Vass* en Champagne, trouva des Calvinistes qui chantoient leurs psaumes dans une grange. Une partie de ses gens les insultèrent. On commence à se battre. *Guise* accourut pour appaiser le tumulte: il est frappé d'une pierre; ses gens furieux tuent soixante personnes. Ce massacre, fort exagéré par le bruit public, fut le signal de la révolte. *Condé*, déclaré peu de temps après chef & protecteur des Protestans, surprit Orléans, devint le boulevard de l'hérésie. Les Huguenots, à son exemple, se rendirent maîtres de Rouen & de plusieurs villes. Le duc de *Guise* les vainquit à Dreux le 15 décembre 1562. Les généraux des deux armées furent faits prisonniers: c'étoit le prince de *Condé* & le connétable de *Montmorency*, qui commandoient. *Guise*

gagna la bataille, quoiqu'il ne commandât qu'en second. Du champ de victoire de Dreux, il alla assiéger Orléans. Il étoit prêt à y entrer, lorsque *Polrot*, huguenot fanatique, l'assassina en 1563. La même année *Charles IX* fut déclaré majeur à 13 ans & un jour, au parlement de Rouen, après la prise du Havre sur les Anglois, ennemis de la France & amis des Huguenots. La paix fut conclue l'année suivante avec l'Angleterre. *Charles*, après l'avoir jurée, partit pour faire la visite de son royaume. A Bayonne il eut une entrevue avec *Isabelle* d'Espagne, sa sœur, femme de *Philippe II*. La présence du roi ne pacifia pas les troubles dans les différentes provinces. Les Huguenots, animés par *Condé* & par *Coligni*, voulaient se saisir de sa personne à la fin de septembre 1567. Le roi qui étoit dans le centre d'un corps de Suisses, & marchoit en bataille au milieu d'eux, loin de se rebuter du mauvais temps, & de la fatigue qu'il eut à essayer, les anima lui-même : *Courage*, leur dit-il, *mes amis ! j'aime mieux mourir libre & roi avec vous, que vivre captif*. Le roi qui partit précipitamment la nuit du 28 au 29 septembre, n'arriva qu'à cinq heures du soir à Paris, & fut quinze ou seize heures à cheval & sans manger. Rien ne l'aigrit tant contre les Calvinistes, que cette entreprise. Il ne l'oublia jamais. Il est à présumer qu'elle fut cause de la haine mortelle qu'il conçut contre l'amiral de *Coligni*. Le connétable de *Montmorenci*, non moins irrité que le roi, gagna la bataille de Saint-Denis, le 10 novembre 1567, & mourut de ses blessures. Le duc d'Anjou, depuis *Henri III*, se mit bientôt après à la tête de l'armée royale. Ce prince, général heu-

reux, quoique roi foible dans la suite, fut vainqueur, le 13 mars 1569, de *Condé* dans la bataille de Jarnac, & de *Coligni*, le 3 octobre suivant, dans celle de Montcontour. L'éclat de ces deux journées inspira à *Charles IX* une vive jalousie contre le duc d'Anjou son frère. Après la mort d'*Anne de Montmorenci*, la reine-mère demanda, pour le duc d'Anjou, la dignité de connétable. Le roi pénétrant ses vues, qui étoient de donner à ce prince de nouvelles occasions de se signaler, lui répondit : *Tout jeune que je suis, je me sens assez fort pour porter mon épée ; & quand cela ne seroit pas, mon frère, plus jeune que moi, seroit-il propre à s'en charger ?*... Une paix avantageuse aux Protestans, vint finir cette guerre sanglante, & servit de préparatif à de nouveaux carnages. Les avantages accordés aux Huguenots, donnèrent des soupçons aux chefs de ce parti. *Charles*, élevé dans la perfidie par le maréchal de *Retz* & par *Catherine* sa mère, dissipa tout ombrage, en donnant sa sœur en mariage au jeune *Henri*, roi de Navarre. Ces apparences séduisantes cachèrent le complot le plus affreux. Le dimanche 24 août 1572, jour de *Saint-Barthélemi*, toutes les maisons des Protestans furent forcées en même temps. Hommes, femmes, enfans, les *Guises* massacrèrent tout sans distinction. *Coligni*, Voyez ce mot, n° 111. fut assassiné par *Bejme*. Son corps, séparé de sa tête, fut pendu par les pieds au gibet de Montaucon. *Charles IX*, qui pendant le massacre avoit animé les meurtriers, voulut encore aller jouir de ce spectacle horrible. Un de ses courtisans l'avertissant de se retirer, parce que le cadavre sentoit mauvais, il lui répondit par ces mots de

*Vitellius* : « Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon. » Voyez **LIGNEROLES & HENNUYER**. « Le massacre dura sept jours, dit l'abbé *Pluquet*. Durant ce temps, il fut tué plus de cinq mille personnes dans Paris, entr'autres cinq à six cents gentilhommes. On n'épargna ni les vieillards, ni les enfans, ni les femmes enceintes; les uns furent poignardés, les autres tués à coups d'épées & d'arquebuses, précipités par les fenêtres, affommés à coups de crocs, de maillets ou de leviers : le détail de la cruauté des Catholiques, fait frémir tout lecteur en qui l'humanité n'est pas absolument éteinte. » — Comme les ordres expédiés pour les massacrer; avoient couru par toute la France, dit *Bossuet*, ils firent d'étranges effets, principalement à Rouen, à Lyon, à Toulouse. Cinq conseillers du Parlement de cette dernière ville, furent pendus en robes rouges : vingt à trente mille hommes furent égorgés en divers endroits, & on voyoit les rivières traîner avec les corps morts, l'horreur & l'infection dans tous les pays qu'elles arrosoient. (*Bossuet*, abrégé de l'Histoire de France.) Voyez aussi **V. CATHERINE de Médicis**. Il y eut plus de deux mille Protestans d'égorrés à Lyon. Le bourreau de cette ville, à qui le gouverneur ordonna d'en aller expédier quelques-uns qui étoient dans les prisons, répondit : *Qu'il ne travailloit que judiciairement.* « Voilà l'homme le plus vil par son état, dit un écrivain d'esprit, qui a plus d'honneur qu'une reine & son conseil. » Cette boucherie, pour laquelle *Grégoire XII* fit une procession à Rome, parce qu'il la regardoit faussement comme la fin des guerres civiles, porta la rage de la vengeance au cœur des

Protestans, déjà assez animés par la fureur du fanatisme. Ils ne voulerent point laisser reprendre les places de sûreté, qu'on leur avoit accordées. Montauban leva l'étendard d'une nouvelle révolte. La Rochelle l'imita. Le duc d'Anjou, qui en fit le siège, y perdit presque toute son armée; & les Huguenots, malgré la Saint-Barthélemi, & les victoires de Jarnac & de Montcontour, furent toujours formidables. *Charles*, depuis la barbarie qu'il avoit approuvée & excitée, paroissoit tout changé. Son sang couloit à travers les pores de sa peau : maladie regardée par quelques-uns comme un effet de la vengeance divine, & qui l'emporta à 24 ans, le 30 mai 1574. *Je me console*, dit-il avant de mourir, *de n'avoir point de fils; ce ne seroit qu'un enfant.* Il se repentit d'avoir régné, & encore plus d'avoir laissé régner des hommes violens sous son nom. Pendant sa dernière maladie, l'affreuse journée de la Saint-Barthélemi fut sans cesse présente à sa mémoire. Il marquoit, par ses transports & par ses larmes, le regret qu'il en ressentoit. *Ambroise*, avoit-il dit quelques jours auparavant à son chirurgien, *je ne sais ce qui m'est survenu depuis deux ou trois jours; mais je me trouve l'esprit & le corps tout aussi émus que si j'avois la fièvre. Il me semble, à tout momens, soit que je veille, soit que je dorme, que ces corps massacrés se présentent à moi la face hideuse & couverte de sang. Je voudrois bien qu'on n'y eût pas compris les foibles & les innocens.* *Pierre Matthieu* le représente ayant la taille haute, maigre & effilée, les épaules courbées, les jambes grêles, le visage pâle, les yeux hagards & la physionomie farouche. Ce roi sanguinaire aimoit pourant les lettres & les

Deux-arts, qui auroient dû adoucir la férocité de son ame. Il reste encore des vers de lui, qui ne font pas sans mérite pour son temps. Dans un moment d'humeur, il fit cet impromptu :

François I<sup>er</sup> prédit ce point,  
Que ceux de la maison de Guise  
Métroient ses enfans en pourpoint,  
Et son pauvre peuple en chemise.

Il aimoit les poètes, quoiqu'il ne ne les estimât pas. On assure qu'il disoit d'eux, " qu'il falloit les traiter comme les bons chevaux, les bien nourrir & ne les pas raffasier. " Il apprécioit leurs éloges suivant leur ayant valeur. Un poète lui ayant présenté des vers sur les victoires de Jarnac & de Montcontour, où il louoit sa valeur : *Ne faites rien pour moi*, lui dit-il ; *toutes ces louanges ne sont que mensonge & flatterie, puisque je ne les ai pas méritées. Adressez-les au duc d'Anjou qui vous vaille tous les jours de la besogne.* Son plus grand plaisir étoit la chasse, à laquelle il se livroit avec une sorte d'emporement, parce qu'on lui ôta l'occasion de signaler ailleurs son courage. En rêve, il appeloit ses chiens par leur nom l'un après l'autre. Il se plaisoit aussi à forger & à battre le fer. Son activité étoit extrême ; il appeloit les maisons *les tombeaux des vivans*. Il ne tourna pas cette grande vivacité du côté des affaires ; car c'est depuis lui que les secrétaires d'état ont signé pour le roi. *Villeroi* lui ayant présenté plusieurs fois des dépêches à signer dans le temps qu'il alloit jouer à la paume : *Signez, mon père*, lui dit-il, *signez pour moi.* — *Et bien, mon maître*, reprit *Villeroi*, *puisque vous me le commandez, je signerai.* C'est encore sous ce règne de sang que furent faites nos lois les plus sages, & les ordonnances les plus salutaires

à l'ordre public, par les soins de l'immortel chancelier de l'Hôpital. Ce grand homme donna pour devise au roi deux colonnes, avec ces mots : *PIETATE & JUSTITIA.* Quelle devise pour l'auteur de la Saint-Barthélemi ! *Charles* s'étoit exercé sur les bêtes à verser le sang de ses sujets. Un de ses plaisirs étoit d'abattre d'un seul coup la tête des ânes & des cochons qu'il rencontroit en allant à la chasse. *Lansac*, un de ses favoris, l'ayant trouvé l'épée à la main contre son mulot, lui demanda gravement : " Quelle querelle est donc survenue entre Sa Majesté très-Chrétienne & mon mulot ? " En 1790, on a mis au théâtre une tragédie de *Charles IX*, où les horreurs de la Saint-Barthélemi sont retracées. On a de ce monarque un ouvrage que *Villeroi* publia en 1625, sous ce titre : *Chasse Royale composée par Charles IX*, in-8.<sup>o</sup> C'est la première & seule édition. Ce prince ne laissa pas d'enfans d'*Élisabeth* d'Autriche son épouse ; mais il eut de *Marie Touchet*, *Charles* duc d'Angoulême. Voyez A Y M A R, n.<sup>o</sup> II. — & VI. ÉLISABETH.

## E M P E R E U R S.

X. CHARLES le Gros, fils de *Louis le Germanique*, roi de Suabe en 876, fut élu roi d'Italie & empereur en 881 ; mais on le destitua dans une diète tenue auprès de Mayence en 887, par les François & les Allemands. Il avoit réuni sur sa tête toutes les couronnes de *Charlemagne*. Il parut d'abord assez fort pour les porter ; mais sa foiblesse se fit bientôt connoître. Il fut méprisé par ses sujets & par l'impératrice *Richarde*, qu'on accusoit d'un commerce secret avec *Luidward*, évêque de Verceil, son premier ministre. Ce prélat, chassé

de la cour par *Charles*, se retira auprès d'*Arnoul* son neveu, duc de Carinthie, & l'anima tellement contre l'empereur, qu'il fut le premier mobile de la destitution de ce prince, dont il devint le successeur. L'empereur déposé, réduit à demander sa subsistance à *Arnoul* son rival, mourut de chagrin auprès de Constance, le 13 janvier 888.

XI. CHARLES IV, fils de *Jean de Luxembourg*, & petit-fils de l'empereur *Henri VII*, monta sur le trône impérial, en 1347. Son règne est célèbre par la fameuse Bulle d'OR, donnée dans la diète de Nuremberg en 1356; *Barthole* la composa. Le style de cette charte se ressent de la barbarie du siècle. On commence par apostropher les sept péchés mortels. On y prouve la nécessité de sept électeurs, par les sept dons du Saint-Esprit, & par le chandelier à sept branches. Par cette loi fondamentale, on fixe 1.<sup>o</sup> Le nombre des électeurs à sept. 2.<sup>o</sup> On assigne à chacun d'eux une grande charge de la couronne. 3.<sup>o</sup> On règle le cérémonial de l'élection & du couronnement. 4.<sup>o</sup> On établit deux vicariats. 5.<sup>o</sup> Les électorsats sont déclarés indivisibles. 6.<sup>o</sup> On confirme aux électeurs tous les droits de la souveraineté, appelée supériorité territoriale. 7.<sup>o</sup> Le roi de Bohême est placé à la tête des électeurs séculiers. Cette loi de l'Empire, conservée à Frankfort, & écrite sur du vélin très-mal propre, en très-mauvais latin, avec un grand sceau ou bulle d'or au bas, fut presque achevée à Nuremberg. On y mit la dernière main à Metz aux fêtes de Noël. *Charles IV*, s'imaginant que ce parchemin l'établissoit le roi des rois, se fit servir dans une cour plénière en prince qui l'auroit été. Le duc de *Luxembourg* & de *Bra-*

*ban* lui donna à boire; le duc de *Saxe*, grand-maréchal, parut avec une mesure d'argent pleine d'avoine, qu'il prit dans un gros tas devant la salle à manger. L'électeur de *Brandebourg* donna à laver à l'Empereur & à l'Impératrice, & le comte *Palatin* posa les plats sur la table. *Charles IV* gouvernant l'Empire depuis plus de trente ans, fit élire son fils *Wenceslas* roi des Romains, quoiqu'il n'eût que quinze ans & qu'il fût foible de corps & d'esprit, moyennant cent mille ducats d'or qu'il donna à chacun des électeurs. Il voulut, sur la fin de ses jours, revoir la cour de France. Il avoit été élevé sous le règne de *Charles le Bel*; il s'étoit trouvé à la bataille de *Cressy*: & il étoit attaché au roi *Jean* son beau-frère, & à *Charles V* son neveu. Il écrivit en 1377 à ce prince, que « se sentant déjà vieux & cassé par les douleurs de la goutte, il souhaitoit de le voir encore une fois avant que de mourir. » Le roi fit tout préparer pour sa réception. On lui fit des entrées magnifiques dans toutes les villes; mais on prit garde de ne lui rendre aucun des honneurs que les sujets rendent à leur souverain. On se souvenoit des présensions chimeriques de souveraineté que quelques empereurs, & entr'autres *Henri IV*, avoient eues sur tous les royaumes chrétiens. On ne lui présenta pas le poêle, on ne sonna pas les cloches, & ceux qui le haranguèrent, ne manquèrent pas de lui dire que c'étoit par ordre du roi. *Charles*, très-satisfait de l'accueil que lui fit *Charles V*, retourna dans ses États, & mourut le 29 novembre 1378, à Prague, dont il avoit fondé l'université en 1361. Il introduisit, avant qu'il fut en Allemagne, les lois & les coutumes de France, où il avoit été élevé. Il aimait encore plus sa

famille, que l'Allemagne. On disoit même, que « comme il l'avoit ruinée pour acquérir l'Empire, il ruina ensuite l'Empire pour remettre sa maison. » Il en fit garder les trésors & les ornemens dans un de ses châteaux de Bohême. Son siècle, superstitieux & barbare, se prévenoit toujours pour celui qui avoit ces ornemens à sa disposition. *Charles* étoit même si persuadé qu'il perpétueroit de cette manière la couronne impériale dans sa famille, qu'il fit graver les armes de Bohême sur le pommeau de l'épée de *Charlemagne*. *Charles IV* aimoit & cultivoit les lettres. Il parloit cinq langues. Mais il joignoit à une ame foible un esprit vain, & un cœur intéressé & avide. L'empereur *Maximilien* ne l'appeloit que *La peste de l'Empire*, & ce mot peint ses talens politiques & son administration. *Charles IV* avoit été marié quatre fois. 1.° A *Blanche*, sœur de *Philippe VI*, roi de France, morte en 1347, après vingt ans de mariage. 2.° A *Anne*, fille du comte Palatin du Rhin, morte en 1352. 3.° Sa troisième femme fut *Anne*, fille du duc de Jure dans la basse Silésie, qui mit au monde *Venceslas* son successeur. 4.° Il donna sa main à *Élisabeth*, fille du duc de Poméranie, de laquelle il eut les princes *Sigismond* & *Jean*. Il laissa aussi de ses trois derniers mariages dix filles, toutes très-bien mariées. Par son testament, il donna la Bohême à *Venceslas*, le Brandebourg à *Sigismond*, & deux duchés dans la Silésie à *Jean* son troisième fils. On a de lui de bons *Mémoires sur sa vie*. C'est au commencement de son règne qu'on doit placer l'invention des armes à feu, par *Berthold Schwartz*, Franciscain de Fribourg en Brisgau.

XII. CHARLES V, dit communément CHARLES-QUINT, étoit le fils aîné de *Philippe* archiduc d'Autriche, fils de l'empereur *Maximilien*, & de *Jeanne* de Castille, fille unique de *Ferdinand* & d'*Isabelle*. Il naquit à Gand, le 25 février 1500, jour de *S. Matthias*, ce qui fit dire à son aïeule que *le sort étoit tombé sur Matthias*, espèce de prédiction qui se vérifia dans la suite. Archiduc après la mort de son père en 1506, déclaré roi d'Espagne en 1516, il fut empereur deux ans après, à la mort de *Maximilien*, son grand-père. *François I*, roi de France, lui disputa l'empire par ses intrigues & son argent. *Charles*, qui se servit des mêmes armes, & dont la jeunesse donnoit moins d'ombrage aux électeurs que la valeur de son rival, l'emporta sur lui. Cette rivalité alluma la guerre entre la France & l'Empire, en 1521. L'Italie en fut principalement le théâtre. Elle avoit commencé en Espagne, elle fut bientôt dans le Milanois. *Charles-Quint* s'en empara, & en chassa *Lautrec*. Il ne resta à *François I* que *Crémone* & *Lodi*; *Gênes*, qui tenoit encore pour les François, leur fut bientôt enlevée par les Impériaux. *Charles* ligué avec *Henri VIII*, roi d'Angleterre, pour porter des coups plus sûrs à la France, tenta d'en corrompre les généraux. Il promet *Eldonore* sa sœur, au connétable de *Bourbon*, & *Bourbon* le sert contre sa patrie. *Adrien VI*, Florence & Venise se joignent à lui. Son armée, conduite par *Bourbon*, entre en France, fait le siège de *Marseille*, le lève, & revient en Italie en 1524. La même année, les François, commandés par *Bonnivet*, sont battus à *Biègnes*, & perdent le chevalier *Bayard*, qui seul valoit une ar-



mée. L'année d'après se donna la fameuse bataille de Pavie, le 24 février 1525, où François I fut pris. Charles-Quint, alors à Madrid, reçut son prisonnier, & dissimula sa joie. Il poussa la feinte jusqu'à défendre les marques de l'allégresse publique. *Les Chrétiens*, dit-il, ne doivent se réjouir que des victoires qu'ils remportent sur les Infidèles.... François I étant tombé malade, Charles le tranquillisa par la promesse d'une liberté prompte, & n'en différa pas moins l'exécution de sa promesse. « La prise d'un roi, d'un héros, qui devoit faire naître de si grandes révolutions, ne produisit guères, dit un historien célèbre, qu'une rançon, des reproches, des démentis, des défis solennels & inutiles. Au lieu d'attaquer la France immédiatement après la bataille de Pavie, il chicana en Espagne avec François I, sur les conditions de sa liberté. » Voyez l'article BURGENSIS. Le roi de France, à qui ses malheurs & l'humour conquérante de son adversaire avoient donné des amis, eut pour lui Clément VII, le roi d'Angleterre, les Florentins, les Vénitiens & les Suisses. Bourbon marche contre Rome en 1527, & y est tué; mais le prince d'Orange prend sa place: Rome est pillée & saccagée. Le pape, réfugié au château Saint-Ange, est fait prisonnier; & l'empereur, qui auroit pu le mettre en liberté par une simple lettre, ordonne des processions & des prières pour demander à Dieu sa délivrance. Cette comédie dura jusqu'à ce que Clément VII eût acheté sa liberté. Un traité conclu le 5 août 1529, à Cambrai, appelé le *Traité des Dames*, entre Marguerite de Savoie, tante de Charles-Quint, & Louise de Sgoyie, mère de François I, con-

cilia ces deux monarches. Charles s'accommoda aussi avec les Vénitiens, & donna la paix à Sforce & à ses autres ennemis. Tranquille en Europe en 1535, il passa en Afrique avec une armée de plus de cinquante mille hommes, & commença ses opérations par le siège de la Goulette. L'expérience lui ayant appris que les succès suivoient la vigilance, il visitoit souvent son camp. Une nuit, faisant semblant de venir du côté des ennemis, il s'approche d'une sentinelle, qui cria suivant l'usage: *Qui va là?* Charles lui répondit en contrefaisant sa voix: *Tais-toi, je ferai ta fortune.* La sentinelle, le prenant pour un ennemi, lui tira un coup de fusil, qui heureusement fut mal ajusté. Charles fit aussitôt un cri, qui le fit reconnoître. Voyez aussi TAMAIQ. Après la prise de la Goulette, il défait le fameux amiral Barberousse, entre victorieux dans Tunis, rend la liberté à vingt-deux mille esclaves Chrétiens, & rétablit Malek-Hascen sur son trône. Voy. AYSA. Comme il pouvoit être à toute heure dans le cas de donner ou de recevoir bataille, il marchoit toujours en avant au milieu des enfans perdus. Le marquis du Guist est obligé de lui dire: *Comme général, je vous ordonne de vous placer au centre de l'armée & avec les enseignes...* Charles, pour ne pas affoiblir la discipline militaire qu'il avoit établie, obéit sans murmure. La paix de Cambrai, en pacifiant la France & l'Espagne, n'avoit pas rapproché le cœur des deux rois. Charles-Quint entre en Provence en 1536, avec cinquante mille hommes, s'avance jusqu'à Marseille, met le siège devant Arles, & fait ravager en même temps la Champagne & la Picardie. Contraint de se retirer après avoir

perdu presque toute son armée ; il pense à la paix. On conclut une trêve de dix ans à Nice, en 1538. Il s'étoit cru si assuré du succès, qu'il avoit dit à *Pierre de la Baume*, qui le prioit de le rétablir sur son siège de Genève, dont il avoit été chassé par les Calvinistes : *M. l'Evêque, quand j'aurai conquis la France pour moi, je prendrai Genève pour vous . . . Charles se trompa, & apprit à mieux connoître les François. Avant cette expédition, ce prince demandant un jour à un gentilhomme François, qui étoit parmi ses prisonniers, combien il y avoit de journées d'une place de Provence où il étoit, jusqu'à Paris ? ce gentilhomme lui répondit : Si par journées vous entendez des batailles, il peut y en avoir seize, à moins que vous ne soyez battu dès la première. . .* En 1539, les Gantois s'étant révoltés, l'empereur, qui vouloit calmer cet orage naissant, obtint de François I la permission de passer par la France. Toutes les histoires font mention de la pompe & de la magnificence avec laquelle il fut reçu. La politique pouvoit profiter des circonstances, pour faire révoquer le traité de Madrid si onéreux à la France ; mais la franchise généreuse de François I, étoit un sûr garant pour Charles. Voy. TRIBOULET. Le roi de France pourtant ne dissimula pas le parti que de lâches courtisans lui sugéroient : « Voilà une dame, lui dit-il un jour en lui montrant la duchesse d'Estampes, qui me conseille de ne point vous laisser sortir de Paris, que vous n'ayez révoqué le traité de Madrid. » *Si le conseil est bon, répondit Charles un peu déconcerté, il faut le suivre. Mais ce prince, craignant que la générosité de François ne cédât sous les instances de sa maîtresse,*

crut devoir la mettre dans ses intérêts. Le soir même, comme il alloit se mettre à table & qu'il se lavoit les mains, il feignit de laisser tomber aux pieds de la duchesse un anneau de très-grand prix qu'il portoit au doigt ; cette dame l'ayant ramassé, le présenta à l'empereur, mais celui-ci lui dit : « Je vois bien que cet anneau veut changer de maître, & je vous prie de le garder. » Dès ce moment, la duchesse changea de langage, & affermit François premier dans sa noble résolution de ne point violer les droits de l'hospitalité. Un cavalier Espagnol lui avoit déjà dit, que si les François ne le retenoient prisonnier, ils seroient bien foibles ou bien aveugles. *Ils sont l'un & l'autre*, lui répondit l'empereur ; & *c'est sur cela que je me fie*. Il auroit pu répondre avec plus de vérité : *Ils sont généreux, & c'est ce qui me tranquillise*. Charles-Quint resta six jours à Paris. Charles ayant remédié à la révolte des Pays-Bas, où il s'étoit rendu, disoit-il, *comme roi & juge, le sceptre & l'épée à la main*, médita en 1541 la conquête d'Alger. Le vix *André Doria* n'approuvoit point ce projet hasardeux. *Mon père*, lui dit l'empereur, *soixante-douze ans de vie à vous, & vingt-deux ans d'empire à moi, doivent nous suffire. S'il faut périr, périssons*. Il fallut partir ; l'expédition fut malheureuse, comme tous les gens sensés l'avoient prévu . . . Charles avoit promis l'investiture du Milanois à François, pour un de ses fils ; sorti de France, il oublia sa promesse, ce qui ralluma la guerre en 1542. Il se liga avec l'Angleterre contre les François ; mais ses entreprises eurent peu de succès. Son armée fut défaite à Cerifoles, & la paix conclue à Crépi en 1545. Quelques années auparavant il avoit

passé en Afrique contre *Barberousse*; & en étoit revenu sans gloire. *Charles-Quint* n'eut pas un caractère moins dissimulé dans les querelles du Luthéranisme, que dans ses guerres contre *François I* & *Clément VII*. Il opposa, à la confession d'Ausbourg & à la ligue offensive & défensive de Smalkade, des troupes & des édits; mais il n'accorda pas moins la liberté de conscience jusqu'à la tenue du concile général. Il est vrai qu'il avoit de puissans adversaires; ni la victoire qu'il remporta à Mulberg, sur l'armée des confédérés, en 1547, ni la détention de l'électeur de Saxe & du landgrave de Hesse, ne firent point quitter les armes aux Protestans. Il publia, l'année d'après, le grand *Interim* dans la diète d'Ausbourg: formulaire de foi, catholique pour le dogme, favorable aux hérétiques pour la discipline. On permettoit le coupe aux laïcs & le mariage aux prêtres. Ce tempérament ne satisfit personne. *Maurice* électeur de Saxe, & *Joachim* électeur de Brandebourg, toujours ses ennemis ligués avec *Henri II*, le forcèrent, en 1552, de signer la paix de Passaw. Cet traité portoit que l'*Interim* seroit cassé & annullé; que l'empereur termineroit à l'amiable dans une diète les disputes sur la religion; & que les Protestans jouiroient, en attendant, d'une pleine liberté de conscience. *Charles-Quint* ne fut pas plus heureux devant Metz, défendu par le duc de *Guise*: un stratagème sauva la ville, & ruina son armée, composée de toutes les forces de l'Empire. Ce fut l'une des plus grandes peines de sa vie. Forcé de lever le siège, & considérant l'ascendant que le jeune roi *Henri II* prenoit sur lui, il s'écria: *Je vois bien que la fortune est une femme qui préfère les*

*jeunes gens aux vieillards*. On frappé une médaille sur cet événement. Elle offre un aigle attache aux colonnes d'*Hercule*, qui sont les armoiries d'Espagne, avec ces mots: *Non ultra Metas*, qui signifioient également qu'on ne passoit point au-delà de ces bornes, ou au-delà de Metz. Il se vengea de ce malheur sur Terouane, qu'il prit & rasa l'année suivante. La guerre duroit toujours sur les frontières de la France & de l'Italie, avec beaucoup de succès balancés. *Paul IV* alloit se joindre à la France. *Charles-Quint*, vieilli par ses maladies, & gri par les prospérités de ses ennemis & par ses revers, se propose de finir sa vie, jusques-là tumultueuse, dans un monastere. Il fait elire roi des Romains son frere *Ferdinand*, & lui cède l'empire le 7 septembre 1556, après s'être démis l'année d'au paravant, le 25 octobre 1555, de la couronne d'Espagne, en faveur de *Philippe* son fils. *J. fais*, lui dit il dans la cérémonie de cette cession, *une chose dont l'antiquité fournit peu d'exemples, & qu' n'aura pas beaucoup d'imitateurs dans la postérité. . . Si vous fussiez, ajouta-t-il, entré par ma mort en possession de tant de provinces, j'aurois sans doute mérité quelque chose pour vous avoir laissé un si vaste héritage. Mais puisque je vous en fais jouir d'avance, je vous demande que vous donniez au soin des affaires & à l'amour de vos peuples, ce que vous devez à un père qui vous chérie.* Il avoit avoué peu de temps avant, que ses plus grandes prospérités avoient été mêlées de tant de chagrins, qu'il n'avoit jamais goûté de véritable contentement. Déterminé à disparaître de dessus la scene du monde, il s'embarqua en Zelande, ayant à sa suite plus de quarante vaisseaux. Un vent favorable le conduisit en Espagne, & il aborda

à Laredo, port de Biscaye, où il fut reçu par le grand connétable de Biscaye, qui vint au-devant de lui avec beaucoup de seigneurs. À peine ce prince fut-il descendu de son vaisseau, qu'une tempête qui s'éleva subitement au port, en éloigna la flotte, & coula à fond le navire impérial. Aussitôt que Charles eut touché le rivage, il se mit à genoux, & collant sa bouche sur la terre, il dit : « qu'il faisoit avec respect cette mère commune de tous les hommes ; & que comme autrefois il étoit sorti tout nu du sein de sa mère, il seroit nu, volontairement & sans aucune contrainte, dans le sein de cette autre mère. » Il se retira à Saint-Juste, monastère situé dans un vallon agréable, sur les frontières de Castille & de Portugal. La promenade, la culture des fleurs, les expériences de mécanique, les offices, les autres exercices claustraux, remplirent tout son temps sur ce nouveau théâtre. Tous les vendredis de carême il se donnoit la discipline avec la communauté. Un matin qu'il éveilloit à son tour les religieux, il secoua fortement un novice, enseveli dans un profond sommeil ; le jeune homme, se levant à regret, lui dit d'un ton chagrin : *C'étoit bien assez que vous eussiez troublé le monde, sans venir encore troubler ceux qui en sont sortis !* Un bouffon nommé Pedro, lui ayant paru étonné de ce qu'il le saluoit, & lui ayant dit : *Voulez-vous me prouver que vous n'êtes plus Empereur ?* — Non, lui répondit Charles ; mais je n'ai plus rien à se donner, que cette marque de courtoisie... On a prétendu que, dans sa retraite, il regretta le trône, parce que le vulgaire ne peut se persuader qu'on puisse abandonner sans regret, ce que les am-

bitieux desirèrent avec fureur. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le cardinal de Granvelle disant à Philippe II : *Il y a aujourd'hui un an que l'Empereur s'est démis de tous ses états ; ce prince lui répondit : Il y a aussi aujourd'hui un an qu'il s'est repent.* Mais cette réponse prouve seulement que l'ambitieux Philippe II n'imaginoit pas que son père pût avoir oublié le théâtre où il avoit joué un si grand rôle. Quelques historiens, tels que Brantôme, n'ont pas mieux jugé de Charles-Quint en disant qu'il n'avoit quitté la couronne que pour avoir la tiare. Ce dessein chimérique n'entra jamais dans sa tête. (Voyez CARRANZA ; & I. BOURDEILLES vers la fin.) Charles-Quint finit son personnage par une scène singulière. Il fit célébrer ses obsèques pendant sa vie, se mit en posture de mort dans un cercueil, entendit faire pour lui-même toutes les prières qu'on adresse à Dieu pour ceux qui ne sont plus ; & ne sortit de sa bière que pour se mettre dans un lit : (Voyez ESCALQUENS.) Une fièvre violente qui le saisit la nuit d'après cette comédie funèbre, l'emporta le 21 septembre 1558, âgé de près de 59 ans. Charles-Quint ne vouloit être ni loué, ni blâmé. Il appelloit ses historiens Paul-Jove & Sclidan, ses menteurs, parce que le premier avoit dit trop de bien de lui, & l'autre trop de mal. En l'envisageant du côté de l'esprit, du courage, de la politique, il méritoit des éloges. Personne ne fut jamais mieux s'accoutumer aux génies divers des peuples & des états. Grave en Espagne, prévenant dans les Pays-Bas, fier en Allemagne, simple avec le peuple, familier avec les militaires, poli avec les grands, ingénieux avec les gens-de-lettres.

aimable avec les femmes, compatissant avec les pauvres; il prenoit toutes les formes. En le considérant du côté de la modération dans les desirs, de la droiture, de la franchise, de la probité, de la sincérité, on ne fait quelles épithètes lui donner. Reconnu généralement pour dissimulé, il juroit toujours, *A fé de hombre de bien, Foi d'homme d'honneur*; & faisoit ordinairement le contraire de ce qu'il juroit. *Machiavel* étoit un de ses auteurs favoris. Ses traits étoient tous conçus avec cette ambiguité, qui affoiblit la réputation, sans augmenter les états. Engageant les autres à s'ouvrir par l'air de confiance qu'il portoit, il ne s'ouvroit presque jamais lui-même. Les Espagnols comparent ce prince à *Salomon* pour la sagesse, à *César* pour le courage, à *Auguste* pour le bonheur; & le reste de l'Europe l'a comparé à *Annibal* pour la fidélité à tenir ses promesses. (\*) Il avoit cepen-

dant des qualités, qui dans la société le rendoient aimable. Il aimoit à railler, & il souffroit la raillerie. Il se tenoit en garde contre la flatterie; & quand il recevoit à sa cour quelque nouveau seigneur, il avoit l'habitude de le conduire dans son cabinet, & de lui dire: „ Je vous donne avis que vous me plairez en me disant la vérité, & que je suis ennemi né des flatteurs. ” — Un de ses courtisans l'ayant un jour loué excessivement, en présence de quelques seigneurs qui renchérissoient encore: *Je vois bien, dit-il, que vous pensez à moi, même dans vos songes* — Dans un village d'Aragon, où, selon l'usage du pays, il y avoit un roi de Pâques, celui qui jouoit ce personnage, se présenta à l'empereur & lui dit qu'il étoit roi: *Tant pis, lui dit Charles! vous avez pris là un dangereux emploi.* — On cite de lui plusieurs traits de bonté. Dans un voyage à Bruxelles, ses chevaux

---

(\*) Un auteur nous a blâmés d'avoir peint *Charles-Quint* comme un prince qui connoissoit peu la droiture & la franchise. Sans lui citer les nombreux historiens qui ont parlé comme nous, il suffira de lui répondre par ce passage de l'abbé de *Condillac*. „ Tout l'art de négocier, dans le 17<sup>e</sup> siècle, consistoit à se tendre des pièges, à traiter avec mauvaise foi, & à former le projet de se servir d'un allié pour l'abandonner ensuite, ou pour l'écraser. La dissimulation & la fausseté étoient le sublime de la politique, au point qu'on tiroit vanité d'être dissimulé & faux. Tels étoient, sur-tout, *Ferdinand* le Catholique, *Charles-Quint* & *Philippe II*. Il y a des historiens qui les en louent. Vous voyez que, si les princes sont quelquefois assez aveugles pour croire qu'un vice est une vertu en eux, les écrivains sont souvent assez sots & assez bas, pour donner à ce vice le nom de vertu. ” (*Cours d'Histoire*, tom. XIII, p. 221 & 222.) *Mably* dit que *Charles-Quint* n'étoit pas plus honnête homme que *Ferdinand*; mais qu'il mit plus d'honnêteté dans sa politique, parce qu'il étoit plus habile, c'est-à-dire qu'il trompa, mais avec plus d'art. Nous ajouterons que le Père *Berthier*, qui doit être une autorité pour notre censeur, dit que dans la guerre survenue, en 1543, entre *Charles-Quint* & *François I*, ce dernier prince auroit été aisé à calmer, s'il avoit eu en tête un adversaire moins ambitieux & plus jaloux de garder sa parole. Nous n'avons donc été, dans l'article de *CHARLES-QUINT*, que les échos des historiens les plus sages & les plus exacts.

étrasèrent une brebis. Le berger le fit assigner pour avoir un dédommagement, & le juge condamna l'empereur. Les courtisans voulurent l'indisposer contre ce magistrat; mais le prince ne leur répondit qu'en employant par la suite ce juge intègre dans des affaires importantes. — Un seigneur qui le suivoit seul à la chasse du sanglier, s'étant blessé avec son couteau qui, suivant l'usage de ce temps-là, étoit empoisonné avec du suc de jusquiame. Le seul moyen d'arrêter le poison étoit de le sucer. Charles n'hésita pas un instant, & malgré la résistance du seigneur, il lui donna un prompt soulagement. — Il faisoit, des petites querelles occasionnées par le cérémonial, le cas qu'elles méritent. Deux dames s'étant vivement disputé le pas à la porte d'une église, il décida que *la plus folle passeroit la première*. — Les conseils lâches des courtisans le trouvoient souvent inébranlable. Quelques seigneurs lui conseiltoient de se livrer à son penchant pour la femme d'un brave officier de son armée : *A Dieu ne plaise, dit-il, que j'offense l'honneur d'un homme, qui défend le miea l'épée à la main !* ... Neuf voyages en Allemagne, dix aux pays-Bas, sept en Italie, six en Espagne, quatre en France, deux en Angleterre, deux en Afrique, prouvent son inconcevable activité. Il connut les hommes, & le choix de ceux qu'il employoit fut une des principales causes de ses succès. Il apprecioit aussi très-bien les différens états de la vie civile. *Les gens de qualité, disoit-il un jour, me dépouillent, les gens de lettres m'instruisent, les marchands m'enrichissent*. Charles V avoit épousé ELISABETH, fille d'Emmanuel roi de Portugal, dont il eut : 1.<sup>o</sup> PHILIPPE II; 2.<sup>o</sup> JEANNE,

mariée à Jean infant de Portugal;  
3.<sup>o</sup> MARIE, épouse de l'empereur Maximilien II. Ses enfans légitimés furent DON JUAN d'Autriche, & MARGUERITE d'Autriche. Les rois d'Espagne n'ont porté le titre de MAJESTÉ que depuis son avènement à l'empire. *Antoine de Vèra* a donné sa *Vie* en espagnol, qui a été traduite par le *Hayer*. *Léon* l'a écrite en italien, & on l'a traduite en françois, en 4 volumes in-12; mais on préfère l'*Histoire* du même prince, écrite en anglois par *Robertson*, & traduite en notre langue avec autant d'élégance que de fidélité, par *Suard*, Paris 1771, 2 vol. in-4.<sup>o</sup> & 6 vol. in-12. On ne peut lire l'histoire de *Charles-Quint* avec indifférence, si l'on fait attention que pendant son règne les puissances de l'Europe formèrent un vaste système politique, où chacune prit un rang conservé depuis avec autant de stabilité, que peuvent le permettre des révolutions intérieures & des guerres étrangères. Les principes qui s'établirent alors entre les monarchies, ont encore aujourd'hui des effets sensibles; puisque les idées sur l'équilibre du pouvoir, formées à cette époque, influent encore sur presque toutes les grandes opérations des Cours. *Charles-Quint* avoit pris pour devise les cinq voyelles A, E, I, O, U, dont le sens caché étoit, *Austriacorum Est Imperare Orbis Universo*.

XIII. CHARLES VI, cinquième fils de l'empereur *Léopold*, né le 1.<sup>er</sup> octobre 1685, déclaré archiduc en 1687, fut couronné empereur d'Allemagne en 1711. Il prit beaucoup de part à la guerre de la succession d'Espagne, allumée dans les dernières années du règne de son père. *Léopold* le

fit proclamer à Vienne, en 1703, roi d'Espagne sous le nom de *Charles III*. Il alla faire en cette qualité son entrée publique à Madrid, où il fut reconnu par une partie de la nation. Mais *Philippe V*, légitime héritier du trône, ayant reçu des troupes de France & le duc de *Vendôme* pour général, l'obligea de quitter sa capitale & de se retirer en Catalogne, où il perdit tout à l'exception de Barcelone & de Tarragone. Ayant été élu empereur en 1711, il continua de faire la guerre par ses généraux, dont le principal étoit le comte de *Staremberg*. La paix fut enfin signée à Rastadt entre l'empereur & la France, le 6 mai 1714, & ratifiée par l'empire le 9 octobre suivant. Par ce traité & par celui de Bade qui le suivit le 7 septembre 1714, les frontières de l'Allemagne furent remises sur le pied du traité de Ryfwick. On céda à l'empereur les royaumes de Naples & de Sardaigne, les Pays-Bas, les duchés de Milan & de Mantoue. L'Allemagne, tranquille depuis cette paix, ne fut troublée que par la guerre de 1716 contre les Turcs. L'empereur se ligua avec les Vénitiens pour les repousser. Le prince *Eugène*, qui les avoit vaincus autrefois à Zentas fut encore vainqueur à Peterfwaradin. Temeswar, la dernière place qu'ils possédassent en Hongrie, se rendit l'an 1716. Cette guerre finit par la paix de Passarowitz en 1718, qui donna à la maison impériale Temeswar, Belgrade & tout le royaume de Servie. Les victoires remportées sur les Ottomans n'empêchèrent pas le roi d'Espagne de recommencer la guerre contre l'empereur. Le cardinal *Alberoni*, alors premier ministre de cette monarchie, vouloit

recouvrer les provinces démembrées par la paix d'Utrecht. Une flotte Espagnole débarqua en Sardaigne, & en moins de huit jours chassa les Impériaux de tout le royaume. La quadruple alliance conclue à Londres le 2 août 1718, entre la grande-Bretagne, la France, l'Empereur & les États-généraux, fut occasionnée par cette conquête. Elle avoit pour objet de maintenir les traités d'Utrecht & de Bade, & d'accommoder les affaires d'Italie. L'empereur satisfaisoit *Philippe V*, en le reconnoissant roi d'Espagne, & en nommant *Don Carlos*, son fils aîné, successeur éventuel des duchés de Parme, de Plaisance & de Toscane. L'empereur avoit la Sicile, au lieu de la Sardaigne. Le roi d'Espagne ayant rejeté ces conditions, la guerre continua avec des succès inégaux, jusqu'à la disgrâce d'*Alberoni*. *Philippe V* accéda le 26 janvier 1720 à la quadruple alliance, & fit évacuer les îles de Sicile & de Sardaigne. Le traité de Vienne, signé le 30 avril 1725, finit tout. *Charles* renonça à ses prétentions sur la monarchie Espagnole, & *Philippe* aux provinces qui en avoient été démembrées. La *Pragmatique Sanction*, qui avoit effuyé d'abord quelques contradictions, avoit été reçue l'année d'au paravant, comme une loi fondamentale. L'empereur, par ce règlement, appelloit à la succession des états de la maison d'Autriche, au défaut d'enfans mâles, sa fille aînée & ses descendans; ensuite ses autres filles & leurs descendans, selon le droit d'ainesse. *Charles VI*, heureux par ses armes & par ses traités, avoit pu l'être plus longtemps, s'il n'eût travaillé à exclure le roi *Stanislas* du trône de Pologne. *Auguste II* étant mort en 1733, *Charles VI* fit élire *Fréd*

*Acrio-Auguste*, fils du feu roi, & appuya son élection par ses armées & par celles de Russie. Cette démarche alluma la guerre. L'Espagne, la France, la Sardaigne la lui déclarèrent. Les François prirent Kell, Trèves, Tarbach, Philisbourg. Le roi de Sardaigne, à la tête des armées Française & Espagnole, s'empara en peu de temps de tout le duché de Milan. Il ne resta plus à l'empereur que la ville de Mantoue. L'armée Impériale est battue à Parme & à Guastalla. Don Carlos, à la tête d'une armée Espagnole, se jette sur le royaume de Naples, & après avoir défait les ennemis à la bataille de Bitonto, prend Gaëte, Capoue, & se fait déclarer roi de Naples en 1734. L'année d'après il est couronné à Palerme roi des Deux-Siciles. Le vaincu fut trop heureux de recevoir les conditions de paix que lui offrirent les vainqueurs. Les préliminaires du traité furent arrêtés à Vienne le 3 octobre 1735. Par ce traité, le roi Stanislas abdiquoit la couronne de Pologne & en conservoit le titre. On le mettoit en possession des duchés de Lorraine & de Bar. On assignoit au duc de Lorraine le grand duché de Toscane. Don Carlos gardoit le royaume des Deux-Siciles. Le roi de Sardaigne avoit Tortone, Novare, la souveraineté de Langhes. L'empereur renroit dans le duché de Milan & dans les états de Parme & de Plaisance. La France y gagnoit la Lorraine & le Bar après la mort de Stanislas, & garantissoit la Pragmatique Sanction. La mort du prince Eugène fut un surcroit de malheur pour Charles VI. Les Ottomans se jettent sur les terres de la maison d'Autriche. L'armée Impériale, ruinée par les marches, la peste & la famine, tenta

en vain de s'opposer à leurs progrès. Tous les avantages furent du côté des Turcs, & dans le cours de la guerre, & dans la paix signée le 1<sup>er</sup> septembre 1739. On leur céda la Valachie impériale, la Servie, Belgrade & Sabach, après les avoir démolies. On régla que les rives du Danube & du Sahu seroient désormais les frontières de la Hongrie & de l'empire Ottoman. Charles VI mourut l'année d'après, le 20 octobre 1740, à 55 ans, avec le regret d'avoir perdu tout le fruit des conquêtes du prince Eugène. Il fut le seizième & le dernier empereur de la maison d'Autriche, dont la tige masculine fut éteinte avec lui. — Voyez MARIE-THÉRÈSE, & MÉTASTASE.

XIV. CHARLES VII, fils de Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière, & de Thérèse-Cunegonde, fille de Jean III roi de Pologne, naquit à Bruxelles le 6 août 1697, épousa en 1722 la fille de l'empereur Joseph, & succéda en 1726 à son père dans l'électorat de Bavière. Après la mort de Charles VI, en 1740, il demanda le royaume de Bohême, en vertu du testament de Ferdinand I; la haute Autriche, comme province démembrée de la Bavière; & le Tirol, comme un héritage enlevé à sa maison. Il refusa de reconnoître l'archiduchesse Marie-Thérèse, pour héritière universelle de la maison d'Autriche, & protesta contre la Pragmatique Sanction, dont une armée de cent mille hommes auroit dû faire la garantie, suivant la pensée du prince Eugène. Ses prétentions furent le signal de la guerre de 1741. Les armes de Louis XV firent couronner l'électeur, duc d'Autriche à Lintz, roi de Bohême à Prague, & enfin empereur à Frankfort le 24 janvier



1742. Des commencemens si heureux ne se soutinrent pas, & Charles VII sembloit l'avoir prévu: car lorsque le maréchal de Saxe le félicita sur son couronnement à Prague, il lui répondit: *Oui, certes! me voilà Roi de Bohême, comme vous êtes Duc de Courlande.* Les troupes Françoises & Bavauroises furent détruites peu à peu par celles de la reine de Hongrie, qui reprit Passaw, Lintz, la haute Autriche, & s'empara d'une partie de l'électorat de Bavière. La guerre étoit un fardeau trop pesant pour un prince accablé d'infirmités & dénué de grandes ressources, tel qu'étoit Charles VII. On lui reprit tout ce qu'il avoit conquis. En 1744 le roi de Prusse ayant fait une diversion dans la Bohême, Charles en profita pour recouvrer ses états. Il rentra enfin dans Munich, sa capitale, & mourut deux mois après, le 20 janvier 1745, dans la quarante-huitième année de son âge. On trouva, dit-on, ses poumons, son foie & son estomac gangrenés, des pierres dans ses reins, & un polype dans son cœur. Il eut les honneurs funéraires qu'on décerne aux empereurs.

*Rois d'Espagne.*

CHARLES 1<sup>er</sup>, roi d'Espagne, Voyez CHARLES-QUINT, empereur; c'est le même.

XV. CHARLES II, roi d'Espagne, fils & successeur de Philippe IV en 1665, à l'âge de quatre ans; épousa en premières noces Marie-Louise d'Orléans, & en secondes Marie-Anne de Bavière, princesse de Neubourg. Il n'eut point d'enfans, ni de l'une, ni de l'autre. La seule chose qui l'occupait dans sa vie, fut le choix d'un successeur. Son premier testament, fait en 1698, appelloit au trône

d'Espagne le prince de Bavière; neveu de sa femme. Deux ans après, en 1700, il déclara Philippe de France duc d'Anjou, héritier de toute la monarchie Espagnole, par un nouveau testament signé le 2 octobre. Il mourut le 1<sup>er</sup> novembre suivant, âgé de 39 ans. Quelques mois avant sa mort, il fit ouvrir les tombeaux de son père, de sa mère & de sa première femme, & baïsa les restes de ces cadavres. Sa santé avoit toujours été fort chancelante, ainsi que son esprit. Il avoit été élevé dans l'ignorance. Il ne connoissoit pas les États sur lesquels il régnoit; & lorsque les François affligèrent Mons, il crut que cette place étoit au roi d'Angleterre. Son testament occasionna un embrasement général; mais ces événemens n'appartiennent point à son article. En lui finit la branche aînée de la maison d'Autriche, régnante en Espagne. Voy. PHILIPPE V.

XVI. CHARLES III, roi d'Espagne, naquit le 20 janvier 1716, de Philippe V & d'Élisabeth Farnèse, sa seconde femme. Roi des Deux-Siciles en 1734, il gouverna ce royaume avec sagesse & avec douceur. Appelé au trône d'Espagne, par la mort de son frère Ferdinand VI, en août 1759, il tâcha de tirer la nation de l'inertie dans laquelle elle languissoit. Il rétablit sa marine, encouragea les arts, protégea le commerce, & créa pour les Espagnols celui du Levant, qu'ils connoissoient à peine. Le pacte de famille qu'il conclut avec la France, lui fut nuisible dans la première guerre, où il l'entraîna contre l'Angleterre. Les Anglois s'emparèrent des trésors de la Havane en 1763, & la paix fut peu avançagée à

**E**spagne. Mais les résultats de la guerre de 1778 furent plus heureux. *Charles III* enleva Mahon aux Anglois, & se fit donner la *Louisiane*. Il mourut en 1789.

*R o i s d'Angleterre.*

**XVII. CHARLES 1<sup>er</sup>**, roi d'Angleterre, d'Écosse & d'Irlande, naquit à Dumfermling, le 19 novembre 1600. Successeur de *Jacques I*, son père, en 1625, il épousa la même année *Henriette de France*, fille de *Henri le Grand*. Son règne commença par des murmures contre le monarque, & finit par le renversement de la monarchie. La faveur de *Buckingham*, son expédition malheureuse à la Rochelle, les conseils violens de *Guillaume Laud*, archevêque de Cantorbery, produisirent un mécontentement général. En Angleterre, tout tendoit à l'indépendance; en Écosse, les grands & le peuple étoient encore moins disposés à la soumission. Ils avoient le même amour de la liberté, & plus ardent encore, parce que les principes de la secte dominante, celle des Presbytériens, avoit jeté dans tous les esprits des germes d'insurrection. Cette semence ne tarda pas à éclore. *Charles*, attaché aux cérémonies du culte, envoya la liturgie Anglicane aux Écossais. Il ordonna en même temps à toute la nation de la recevoir, & au clergé de ne pas en suivre d'autre. Cette liturgie qui, aux yeux des peuples prévenus, se rapprochoit trop du culte catholique, fut proclamée au milieu des plus violens murmures, en juillet 1637. Mais lorsqu'on vit le doyen de la cathédrale d'Édimbourg paroître en surplis, pour commencer l'office, le peuple entra en fureur; la guerre civile éclata, & les Écossais armèrent contre leur souverain. On

conclut un traité équivoque pour faire finir les troubles. *Charles* congédia son armée. Les Écossais, secrètement soutenus par *Richelieu*, seignirent de renvoyer la leur, & l'augmentèrent. *Charles*, forcé d'armer de nouveau, assemble tous les pairs du royaume, convoque le parlement, & ne trouve par-tout que des factieux & des perfides. Le comte de *Strafford* étoit son unique appui. On l'accuse d'avoig voulu détruire la réformation & la liberté; sous ce faux prétexte on le condamne à mort en mai 1641, & *Charles* est forcé de signer sa condamnation. Pressé de tous côtés, il convoque un nouveau parlement, qu'il ne fut plus maître de casser ensuite. On y décida qu'il faudroit le concours des deux chambres pour la cassation. On obligea le roi d'y consentir, & deux ans après on le contraignit de sortir de Londres. La monarchie Angloise fut renversée avec le monarque. En vain il livra plusieurs batailles aux parlementaires: la perte de celle de *Nazerbi*, en 1645, décida tout. *Charles* désespéré alla se jeter dans les bras de l'armée d'Écosse, qui le livra au parlement Anglois. Le prince, instruit de cette lâcheté, dit: *Qu'il aimoit mieux être avec ceux qui l'avoient acheté chèrement, qu'avec ceux qui l'avoient basement vendu*. La chambre des communes établit un comité de dix-huit personnes, pour dresser contre lui des accusations juridiques. On érigea une cour de justice nouvelle, composée de *Fairfax*, de *Cromwel*, d'*Ireston* gendre de *Cromwel*, de *Waller* & de cent quarante-sept juges. Quelques pairs qui s'assembloient encore dans la chambre haute, furent sommés de joindre leur assistance juridique à cette nouvelle chambre; aucun d'eux

n'y voulut consentir. La nouvelle cour de justice n'en continua pas moins ses procédures ; & pour les légitimer en partie , la chambre basse déclara , d'après divers publicistes , que le *pouvoir souverain résidoit originellement dans le peuple* , & que ses représentans avoient l'autorité légitime. « C'étoit , dit *Voltaire* , une question que l'armée jugeoit par l'organe de quelques citoyens ; c'étoit renverser toute la constitution de l'Angleterre. La nation est , à la vérité , représentée également par la chambre des communes ; mais elle l'est aussi par le roi & par les pairs. On s'est toujours plaint dans les autres états , quand on a vu les particuliers jugés par des commissaires ; & c'étoient ici des commissaires , nommés par la moindre partie du parlement , qui jugeoient leur souverain. Il n'est pas douteux que la chambre des communes ne crût en avoir le droit ; elle étoit composée d'*Indépendans* qui pensoient tous que la nature n'avoit mis aucune différence entre le roi & eux , & que la seule qui subsistoit étoit celle de la victoire. » Cette secte , ou ce parti des *Indépendans* s'étoit d'abord caché , parce qu'étant à peine compris pour Chrétiens , ils auroient trop blessé les autres sectes. Mais lorsque les Presbytériens les plus outrés se furent jetés dans leur parti , ils levèrent la tête. Leur esprit d'indépendance s'empara même de plusieurs soldats de l'armée , qui se firent appeler les *Aplanisseurs* : nom qui signifioit qu'ils vouloient tout mettre au niveau , & ne reconnoître aucun maître au-dessus d'eux , ni dans l'armée , ni dans l'état , ni dans l'église. Les *Indé-*

*pendans* , semblables aux Quakers } en ce qu'ils ne vouloient d'autres prêtres qu'eux-mêmes , & d'autre explication de l'Évangile que leurs propres lumières , différoient d'eux en ce qu'ils étoient aussi turbulens que les Quakers étoient pacifiques. Leur projet chimérique , dit encore *Voltaire* , étoit l'égalité entre tous les hommes ; (\*) mais ils alloient à cette égalité par la violence. Ils furent les plus ardens ennemis du monarque , & les plus souples instrumens de l'usurpateur *Cromwel* . C'est par leurs intrigues que l'infortuné *Charles* fut enfin condamné à mourir sur un échafaud. Quelques-uns des juges furent d'avis de ne condamner *Charles* qu'à une prison perpétuelle , comme on l'avoit fait à l'égard d'*Édouard II* & de *Richard II* ; mais *Cromwel* opina fortement à la mort , & son avis prévalut. *Charles* entendit sa sentence avec résignation ; on lui accorda un délai de trois jours avant l'exécution , & dans cet intervalle il parut toujours doux & tranquille. Le calme ne l'abandonna point sur l'échafaud. Il salua sans affectation ceux qui se mouvèrent près de lui , pardonna à ses ennemis , retroussa ses cheveux sous un bonnet qu'on lui présenta , & posa lui-même sa tête sur le billot. Quelque temps avant sa mort , ce monarque avoit écrit au prince de *Galles* , son fils : « Les Anglois sont un peuple sage , quelque infarvés qu'ils soient à présent. Si Dieu vous donne du succès , usez-en avec modestie , & ayez toujours de l'éloignement pour la vengeance. S'il vous rétablit à des conditions dures , tenez tout ce que vous aurez promis... Que mon expérience vous ap-

(\*) *Voltaire* rejetoit l'égalité des fortunes ; mais sa réflexion ne peut tomber sur l'égalité politique qui étoit dans ses principes.

preme à ne point affecter plus de pouvoir qu'il n'en faut réellement pour le bien des sujets, non pour la satisfaction des favoris. Par-là vous ne manquerez pas de moyens d'être un bon père à l'égard de tous, & un prince libéral envers ceux que vous voudrez favoriser." Charles eut la tête tranchée le 9 février 1649, dans la quarante-neuvième année de son âge, & la vingt-cinquième de son règne, les uns disent par la main du bourreau, les autres par celle d'un grand-seigneur, masqué. Charles, d'une taille au-dessus de la médiocre & bien proportionnée, avoit dans son air de tête de la noblesse & de la douceur. Son tempérament étoit sain, robuste, & capable de supporter les plus grandes fatigues. Il eut des vertus; mais les défauts qui les accompagnoient, joints aux disgrâces de la fortune, lui empêchèrent d'en tirer tout le fruit qu'il pouvoit en espérer. Son inclination bienfaisante étoit obscurcie par des manières impérieuses; sa piété dégénéroit quelquefois en superstition. Il s'occupoit trop des petites choses, & un mémoire à dresser fixoit plus son attention qu'une bataille à livrer. Son jugement naturel perdoit beaucoup, par sa déférence aux conseils des personnes d'une capacité inférieure à la sienne, & sa modération ne le garantissoit pas toujours des résolutions brusques & précipitées. Ses qualités, enfin, le rendoient plus propre à faire le bonheur d'un Etat monarchique & soumis, qu'à réprimer ou à modérer les emportemens d'une nation décidée à s'ériger en république. Lorsque ce projet se tramoit, & qu'il étoit déjà question de se défaire du roi, Bellièvre, ambassadeur de France, qui en avoit été instruit des pre-

miers, alla pour communiquer à Charles ce secret important. On fit attendre long-temps l'ambassadeur. Enfin le roi vint, & lui dit: *J'étois à la représentation d'une comédie, qui est la plus plaisante chose du monde.* — SIRE, répondit l'ambassadeur, *c'est une tragédie dont il est question!* & lui ayant rendu compte de tout ce qu'il savoit, le roi répliqua froidement à la proposition de se sauver sur un bateau que l'on seroit trouver dans l'endroit le plus favorable, par ce vers d'Alain de Lille: "*QUI jacet in terrâ, non habet undè cadat.*" — SIRE, dit Bellièvre, *on peut lui faire tomber la tête.* Le prince ne s'offensa pas de cette répartie; & comment l'auroit-il prise en mauvaise part, lui qui témoigna plusieurs fois son mépris pour la basse adulation des courtisans? Un jour entr'autres, quelques personnes de sa cour s'entretenoient devant lui sur l'espèce des chiens qui méritoit le plus notre attachement. Toute la compagnie convint que c'étoit l'Espagneul, ou le Limier: mais le roi prononça en faveur de ce dernier; à cause, disoit-il, qu'il possédoit le bon naturel de l'autre, sans en avoir la cajolerie... Après la mort funeste de ce prince infortuné, la chambre des pairs fut supprimée; le serment de fidélité & de suprématie aboli, & tout le pouvoir remis entre les mains du peuple, qui venoit de tremper ses mains dans le sang de son roi. Cromwel, principal auteur de cette catastrophe, déclaré général perpétuel des troupes de l'Etat, régna despotiquement sous le titre modeste de Protecteur. La constance de Charles dans ses revers & dans le supplice, étonna ses ennemis mêmes: les plus envenimés ne purent s'empêcher de dire, "qu'il étoit mort avec bien plus de gran-

deur qu'il n'avoit vécu ; & qu'il prouvoit ce qu'on avoit souvent dit des *Stuarts*, qu'ils soutenoient leurs malheurs mieux que leurs profpérités. " On l'honore aujourd'hui comme un martyr de la religion Anglicane : le jour de sa mort est célébré par un jeune général. Ce prince aimoit la peinture & les beaux-arts. Son économie & son peu de revenus ne l'empêcherent pas de vivre avec magnificence. Il possédoit vingt-quatre maisons royales, toutes assez bien meublées pour qu'il passât de l'une à l'autre sans avoir besoin d'y transporter la moindre chose. Il aimoit les gens d'esprit, & étoit bon juge de leurs productions. *Jacques I.*, son père, l'avoit fait recevoir docteur dans l'université d'Yorck, avec toutes les fourrures & cérémonies accoutumées, dit le père de *Saint-Remald*. On lui attribue un petit ouvrage, intitulé : *Icon Basiliki*, qui est traduit en françois, sous le titre de *Portrait du Roi*, in-12. Ce livre, qui étoit, selon *Burnet*, du docteur *Gauden*, mais que *Charles I* avoit lu & approuvé, est plein de sentimens de religion & de bonté. Il produisit autant d'effet sur les Anglois, que le testament de *César* sur les Romains, & fit détester à ces insulaires, ceux qui les avoient privés de leur roi. Son *Procès* est aussi traduit en françois, petit volume in-12, réimprimé dans la dernière édition de *Rapin Thoiras*. Voyez l'*Abrégé de l'Histoire universelle de Roustan*, où il expose les imprudences & les fautes qui menerent *Charles* à l'échafaud ; tom. VIII, chap. XXII. " Les préjugés, l'erreur, la flatterie, dit-il, assiégent les princes dès le berceau ; & ils sont souvent corrompus, avant de savoir ce que c'est que corruption. Il est donc juste de les plaindre, lors

même qu'on ne peut les justifier. — Voyez ÉVANS. — & III CROMWEL.

XVIII. CHARLES II, fils du précédent, né le 29 mai 1630, étoit à la Haye lorsqu'il apprit la mort funeste de son père. Il passa secrètement en Écosse, & se fit des partisans. Reconnu d'abord en Irlande roi d'Angleterre par le zèle du marquis d'*Ormond*, il fut battu & défait par *Cromwel* à *Dunbar* & à *Worcester*, en 1651. Il se sauva à grand-peine à travers mille périls, déguisé tantôt en bucheron, tantôt en valet de chambre, & se retira en France auprès de la reine sa mère. *Monck*, gouverneur d'Écosse, devenu maître absolu du parlement après la mort de *Cromwel*, en septembre 1658, s'imagina de faire revenir le roi, & y réussit. *Charles* fut rappelé en Angleterre en 1660, & l'année suivante couronné à Londres. L'un de ses premiers soins fut de venger la mort du roi son père, sur ceux qui en étoient les auteurs ou les complices : dix des plus coupables furent punis du dernier supplice ; mais ce peu de sang étant répandu, il se montra clément : le peuple, qui avoit paru si fort républicain, aima son roi, & lui accorda tout ce qu'il voulut. La guerre contre les Hollandois & contre les François, quoique très-onéreuse, n'excita presque point de murmures : elle finit en 1667, par la paix de *Breda*. Cinq ans après, il fit un traité avec *Louis XIV*, contre la Hollande. La guerre qui en fut la suite, ne dura que deux ans, & laissa à *Charles* tout le temps qu'il falloit pour faire fleurir la paix, les arts & les belles-lettres dans son royaume, & pour rétablir Londres, désolé par la peste

& par un horrible incendie : ce dernier séau fut attribué par des fanatiques aux Catholiques, aussi peu coupables de ce crime, que les premiers Chrétiens le furent de l'incendie de Rome sous Néron. On croit communément que le feu prit chez un boulanger par l'irruption de son four allumé, qui enflamma la maison, & ensuite une partie de la ville, parce qu'un vent de nord qui souffla trois jours avec violence, donna plus d'activité au feu. Les flammes détruisirent 89 églises, la maison-de-ville, plusieurs hôpitaux, un grand nombre d'édifices publics, 400 rues & plus de 13,200 maisons. Des 26 quartiers de la ville, 13 furent ruinés & huit considérablement endommagés. Mais l'industrielle activité des Anglois répara tout, & Londres sortit de ses cendres plus régulier & plus beau qu'avant l'incendie. Charles, voulant s'attacher tous ses sujets, fit publier la liberté de conscience, & suspendit les lois pénales contre les non-Conformistes. Pour conserver la paix dans son royaume & la tranquillité sur le trône, il se rappela souvent ce que lui avoit dit Gourville : *Un roi d'Angleterre qui veut être l'homme de son peuple, est le plus grand roi du monde; mais, s'il veut être quelque chose de plus, il n'est rien du tout.* Pour s'attacher davantage ses sujets, il se plaisoit à dîner souvent avec ce qu'il appeloit ses bons citoyens de Londres, & sur-tout à l'installation d'un nouveau maire. Il permettoit aux convives la plus grande familiarité, montrait de la joie & en inspiroit. Lorsque la liberté alloit un peu trop loin, il se bornoit à répéter ce refrain d'une ancienne chanson : *Tout homme seul est aussi grand qu'un roi.* En 1660, il fonda la société royale

de Londres & l'encouragea. Le parlement d'Angleterre lui assigna un revenu de douze mille livres sterlings. Charles, malgré cette somme, & une forte pension de la France, fut presque toujours pauvre. Il vendit Dunkerque à Louis XIV deux cent cinquante mille livres sterlings. Sa prodigalité, son irrégion, ses mœurs déréglées, déshonorèrent son règne, & les qualités brillantes & aimables qui l'auroient rendu un des premiers princes de l'Europe. On a prétendu qu'il n'avoit jamais dit une chose folle, ni fait une sage. Son caractère fut toujours porté à la douceur & à l'indolence. Un jour que le duc d'York, son frère, lui proposoit quelques mesures précipitées & violentes. *Mon frère, lui dit-il, je suis trop vieux pour recommencer mes courses; vous le pouvez, si c'est votre goût.* Un seigneur Anglois, qui connoissoit son infouciance, disoit, en comparant les deux frères : *CHARLES a le talent de régner, & ne peut en soutenir les travaux; le duc d'YORK soutiendrait les fatigues du trône, mais il n'en a pas les talens.* Le dévouement de Charles à la France, le fit soupçonner cependant de vouloir se rendre absolu par le secours de cette couronne. Clifford, un des ministres favoris, disoit que la qualité de vice-roi sous un grand monarque tel que Louis XIV, étoit préférable pour son maître à celle d'esclave de cinq cents de ses insolens sujets. Sa foiblesse lui fit sacrifier ses plus fidèles serviteurs, lorsqu'ils déplurent à la nation. Voy. HYDE. Il mourut d'apoplexie le 16 février 1685, à 55 ans, sans postérité. Ce monarque étoit indulgent, même envers ceux qui l'attaquoient dans leurs écrits. Il vit, un jour, en passant, un homme

au pilori. Il demanda pourquoi il étoit là ? — *SIRE*, lui répondit-on, *c'est parce qu'il a composé des libelles contre vos ministres. — Le grand sot*, dit le roi ! *Qui ne les écrivoit-il contre moi ? on ne lui auroit rien fait . . .* Il n'eut point d'enfans de la reine *Catherine de Portugal*, princesse vertueuse, qui ne put jamais se faire aimer de son époux. La duchesse de *Portsmouth*, qui étoit une Française, eût un empire absolu sur son cœur, & fut le canal de toutes les grâces. Il eut cependant d'autres maîtresses ; mais c'étoit moins l'amour, que le dégoût des affaires, qui le rappeloit auprès d'elles : le plaisir de vivre & de parler sans contrainte, étoit, suivant le duc de *Buckingham*, sa vraie sultane favorite. Étant en France, il avoit demandé en mariage une nièce du cardinal *Mazarin*, dont il effuya un refus à cause de sa mauvaise fortune. Ses maîtresses lui coûtoient beaucoup, & il étoit accablé de dettes lorsqu'il mourut. On lui trouva pourtant quatre-vingt-dix mille guinées en or, qu'il avoit si bien cachées, qu'aucun des courufans qui l'entouroient, n'en favoit rien. *Charles II* fut favorable aux Catholiques : on croit même avec fondement, qu'il eut l'avantage de mourir muni des sacremens de l'église. On prétend qu'un prêtre Catholique nommé *Huddleton*, d'autres disent un Bénédictin, qui avoit eu beaucoup de part à la conversion de *Charles*, lui donna le viatique ; & que ce prince le remercia de l'avoir sauvé deux fois, son corps à la première, & son ame à la seconde. La chambre des communes avoit voulu dès son vivant exclure son frère, le duc d'*York*, de la couronne d'Angleterre. *Charles* cassa ce parlement, & finit sa vie sans en af-

sembler davantage. Il est vrai qu'il son argent l'avoit rendu maître de la plupart des suffrages. — Voy. les articles *MONTMOUTH*. — *III. BARCLAI*. — *BARROW*. — & *I. BUTLER*.

#### ROIS de Suède.

**XIX. CHARLES GUSTAVE X**, fils de *Jean Casimir*, comte Palatin du Rhin, né à *Upsal* en 1622, monta sur le trône de Suède en 1654, après l'abdication de la reine *Christine*, sa cousine. Brave & entreprenant, il ne connoissoit que la guerre, & la fit heureusement. Il tourna d'abord ses armes contre les Polonois, remporta la célèbre victoire de *Varsovie*, & leur enleva plusieurs places. Cette conquête fut rapide : depuis *Dantzick* jusqu'à *Cracovie*, rien ne lui résista. *Casimir* roi de Pologne, secondé par l'empereur *Léopold*, fut vainqueur à son tour, & délivra ses États, après avoir été obligé de les quitter. Les Danois avoient pris part à cette guerre. *Charles* marcha contre eux. Il passa sur la Mer glacée, d'isle en isle, jusqu'à *Copenhague*, & réunit la *Scanie* à la *Suede*. Il mourut à *Gottembourg*, le 13 février 1660, à l'âge de 37 ans, avec le dessein d'établir dans son royaume la puissance arbitraire : dessein qui ternit toutes ses autres qualités, sa valeur, son application aux affaires, &c. *Puffendorf* a écrit son *Histoire* en latin, 2 vol. in-folio, *Nuremberg* 1696, traduite en françois l'année d'après, *Ibid.* 2 vol. in-folio.

**XX. CHARLES XI**, né le 25 décembre 1655, étoit fils du précédent. Il succéda à son père en 1660. *Christiern V*, roi de *Danemarck*, lui ayant déclaré la guerre en 1674, *Charles* le

dit dans différentes occasions, à Helmstadt, à Lunden, à Landskroon, & n'en perdit pas moins toutes les places qu'il possédoit en Poméranie. Il recouvra ces places par le traité de Nimègue en 1676, & mourut le 15 avril 1697, dans la 42<sup>e</sup> année de son âge, lorsque l'Empire, l'Espagne & la Hollande, d'un côté, la France de l'autre, l'avoient choisi pour médiateur de la paix conclue à Ryfwick. C'étoit un prince guerrier, sage, prudent, mais despotique. Son précepteur ne lui inculqua que ces deux maximes, d'une mauvaife politique : *Il faut toujours dissimuler, & être roide dans toutes ses résolutions.* Il abolit l'autorité du sénat, il tyrannisa ses sujets. Sa femme le priant un jour d'en avoir compassion, *Charles* lui répondit : *Madame, je vous ai prise pour me donner des enfans, & non des avis...* On a imprimé un livre curieux des *Anecdotes de son règne*, 1716, in - 12. Voyez II. MEVIUS.

**XXI. CHARLES XII**, fils de *Charles XI*, naquit le 27 juin 1682. Il commença comme *Alexandre*. À l'âge de sept ans, il favoit déjà manier un cheval. Les exercices violens auxquels il se plaisoit, & qui découvroient ses inclinations martiales, lui formèrent de bonne heure une constitution vigoureuse. Quoiqu'il parût doux dans son enfance, il avoit, dans certaines occasions, une opiniâtreté infurmontable. Le seul moyen de plier son caractère étoit de le piquer d'honneur. Il avoit naturellement de l'aversion pour le latin; mais dès qu'on lui eut dit que le roi de Pologne & le roi de Danemarck l'entendoient, il l'apprit bien vite, & en retint assez pour le parler le reste de

sa vie. On lui fit traduire *Quintus-Curce*, dont le sujet lui plaisoit encore plus que le style. Son précepteur lui ayant demandé ce qu'il pensoit d'*Alexandre*? — *Je pense*, lui dit ce jeune prince, *que je voudrois lui ressembler.* — *Mais*, lui dit-on, *il n'a vécu que trente-deux ans.* — *Ah!* reprit-il, *n'est-ce pas assez, quand on a conquis des royaumes?* On rapporta ces paroles au roi son pere, qui s'écria : *Voilà un enfant qui vaudra mieux que moi, & qui ira plus loin que le grand Gustave.* Un jour il s'amusoit à regarder deux cartes géographiques, l'une d'une ville de Hongrie prise par les Turcs sur l'empereur; l'autre de Riga, capitale de la Livonie, province conquise par les Suédois. Au bas de la carte de la ville Hongroise, il y avoit ces mots de *Job* : *DEUS dedit, DEUS abstulit, Sit nomen Domini benedictum!* Le jeune prince ayant lu ces paroles, prit sur-le-champ un crayon, & écrivit sur la carte de Riga : « *DIEU* me l'a donnée, le Diable ne me l'ôtera pas. » *Charles XI* son pere étant mort en 1697, laissa à son fils âgé de 15 ans, un grand nombre de sujets pauvres, mais belliqueux, avec des finances en bon ordre. Mais de peur que la jeunesse de *Charles XII* ne le livrât à des dissipations, il retarda par son testament sa majorité jusqu'à dix-huit ans. Le nouveau roi, impatient de jouir de tout son pouvoir, se fit déclarer majeur à quinze; & lorsqu'il fallut le couronner, il arracha la couronne des mains de l'archevêque d'Upsal, & se la mit lui-même sur la tête avec un air de grandeur qui en imposa à la multitude. *Frédéric IV*, roi de Danemarck, *Auguste* roi de Pologne, *Pierre czar* de Moscovie, comptant



tirer avantage de sa jeunesse, se liguerent tous trois contre ce jeune prince. *Charles*, âgé à peine de 18 ans, les attaqua tous, l'un après l'autre; courut dans le Danemarck, assiégea Copenhague; força les Danois dans leurs retranchemens. Il fit dire à *Frédéric* leur roi, que, s'il ne rendoit justice au duc de *Holstein*, son beau-frère, contre lequel il avoit commis des hostilités, il se préparât à voir Copenhague détruite, & son royaume mis à feu & à sang. Ces menaces du jeune héros amenèrent le traité de Travendall, dans lequel ne voulant rien pour lui-même, & content d'humilier son ennemi, il demanda & obtint ce qu'il voulut pour son allié. Cette guerre finie en moins de six semaines dans le cours de 1700, il marcha droit à Nerva assiégée par cent mille Russes. Il les attaqua avec neuf mille hommes, & les force dans leurs retranchemens. Trente mille furent tués ou noyés, vingt mille demandèrent quartier, & le reste fut pris ou dispersé. *Charles* permit à la moitié des soldats Russes de s'en retourner désarmés, & à l'autre moitié, de repasser la rivière avec leurs armes. Il ne garda que les généraux, auxquels il fit donner leurs épées & de l'argent. Il y avoit parmi les prisonniers un prince Asiatique né au pied du Mont-Caucase, qui alloit vivre en captivité dans les glaces de la Suède. *C'est*, dit *Charles*, comme si j'étois prisonnier chez les Tartares de Crimée: paroles qu'on rapporte pour donner un exemple des bizarreries de la fortune, & dont on se rappela le souvenir, lorsque le héros Suédois fut forcé de chercher un asile en Turquie. Il n'y eut guères, du côté de *Charles XII*, dans la bataille de Nerva, que douze cents

soldats tués & environ huit cents blessés; Le vainqueur se mit en devoir dans le printemps de 1701, de se venger d'*Auguste*, après s'être vengé du *Czar*. Il passa la rivière de Duna, battit le maréchal *Stenau* qui lui en disputoit le passage, força les Saxons dans leurs postes, & remporta sur eux une victoire signalée. Il passe dans la Courlande qui se rend à lui, vole en Lithuanie, foumet tout, & va joindre ses armes aux intrigues du cardinal-primat de Pologne, pour enlever le trône à *Auguste*. Maître de Varsovie, il le poursuit, & gagne la bataille de Clissau, malgré les prodiges de valeur de son ennemi. Il met de nouveau en fuite l'armée Saxonne commandée par *Stenau*, assiége Thorn, fait élire en 1705 roi de Pologne *Stanislas Leczinski*. La terreur de ses armes faisoit tout fuir devant lui. Les Moscovites étoient dissipés avec la même facilité. *Auguste*, réduit aux dernières extrémités, demanda la paix: *Charles* lui en dicta les conditions, l'oblige de renoncer à son royaume, & de reconnoître *Stanislas*. Cette paix ayant été conclue le 24 novembre 1706, *Auguste* détrôné, *Stanislas* affermi sur le trône, *Charles XII* auroit pu & même dû se réconcilier avec le *Czar*: il aima mieux tourner ses armes contre lui, comptant apparemment le détrôner comme il avoit détrôné *Auguste*. Il part de la Saxe dans l'automne de 1707, avec une armée de quarante-trois mille hommes. Les Moscovites abandonnent Grodno à son approche: il les met en fuite, passe le Boristhène, traite avec les Cosaques, & vient camper sur le Dzena. *Charles XII*, après plusieurs avantages, s'avançoit vers Moscou par les déserts de l'Ukraine. La fortune l'abandonna à Pultawa, le 8 juillet 1709. Il fut

défait par le *Czar*, blessé à la jambe, soute son armée détruite ou faite prisonnière, & contraint de se sauver sur des brancards. Réduit à chercher un asile chez les Turcs, il repassa le Boristhène, gagna Oczakow, & se retira à Bender. Cette défaite remit *Auguste* sur le trône, & immortalisa le *Czar*. Le grand-Seigneur reçut *Charles XII*, comme le méritoit un guerrier dont le nom avoit rempli l'Europe. Il lui donna une escorte de quatre cents Tartares. Le dessein du roi de Suède, en arrivant en Turquie, fut d'exciter la Porte contre le *Czar*. N'ayant pas pu y réussir, ni par ses menaces, ni par ses intrigues, il s'opiniâtra contre son malheur, & brava le grand sultan, quoiqu'il fût presque son prisonnier. La Porte Ottomane souhaitoit beaucoup de se défaire d'un tel hôte. On voulut le forcer à partir. Il se retrancha dans sa maison de Bender, s'y défendit le 11 février 1713, avec quarante domestiques contre une armée, & ne se rendit que quand la maison fut en feu. De Bender on le transféra à Andrinople, puis à Demir-tocca. Cette retraite lui déplaisoit : il résolut de passer au lit tout le temps qu'il y seroit. Il resta dix mois couché, feignant d'être malade. Ses malheurs augmentoient tous les jours. Ses ennemis profitant de son absence, détruisoient son armée, & lui enlevoient non-seulement ses conquêtes, mais celles de ses prédécesseurs. Il partit enfin de Demir-tocca, traversa en poste, avec deux compagnons seulement, les états héréditaires de l'empereur, la Franconie & le Mecklenbourg, & arriva à Stralsund le 22 novembre 1714. Assiégé dans cette ville, il se sauva en Suède, réduit à l'état le plus déplorable.

Ses revers ne l'avoient point corrigé de la fureur de combattre. Il attaqua la Norwége avec une armée de vingt mille hommes, accompagné du prince héréditaire de Hesse, qui venoit d'épouser sa sœur, la princesse *Ulrique*. Il forma le siège de *Frédéricshall* au mois de décembre 1718. Une balle perdue l'atteignit à la tête, comme il visitoit les ouvrages des ingénieurs à la lueur des étoiles, & le renversa mort le 12 décembre sur les neuf heures du soir. Il n'avoit que 37 ans. Quelques-uns ont prétendu que *Charles XII* avoit été assassiné par l'ingénieur *Maigne*, d'après la sollicitation d'un officier nommé *Cronstedt*. Celui-ci, dit-on, qui avoit remis à l'ingénieur le pistolet qui servit à tuer le roi, reprit ensuite cette arme, & la garda jusqu'à la fin de ses jours suspendue dans son cabinet. L'opinion la plus commune, est qu'il périt d'un coup de fauconneau tiré de la place assiégée. Tous ses projets de vengeance périrent avec lui. Il méritoit des desseins qui devoient changer la face de l'Europe. Le *Czar* s'unissoit avec lui pour rétablir *Stanislas*, & pour détrôner son compétiteur. Il lui fournissoit des vaisseaux pour chasser la maison d'Hanovre du trône d'Angleterre, & y remettre le Prétendant; & des troupes de terre, pour attaquer *George* dans ses états de Hanovre, & sur-tout dans Brême & Werden, qu'il avoit enlevés au héros Suédois. *Charles XII*, dit le président de *Montesquieu*, n'étoit point *Alexandre*; mais il auroit été le meilleur soldat d'*Alexandre*. La nature ni la fortune ne furent jamais si fortes contre lui, que lui-même. Le possible n'avoit rien de piquant pour lui, dit le président *Hesnault*, il lui falloit des succès hors du vraisemblable. Le titre de

*Don Quichotte du Nord*, qu'on lui a donné, n'est pas décent; mais il le caractérise bien. Il porta, dit son historien, toutes les vertus des héros à un excès, où elles sont aussi dangereuses que les vices opposés. Inflexible jusqu'à l'opiniâtreté, libéral jusqu'à la profusion, courageux jusqu'à la témérité, sévère jusqu'à la cruauté, il fut dans ses dernières années moins roi que tyran, &, dans le cours de sa vie, plus soldat que héros. « Ce prince, dit *Duclos*, avoit des qualités estimables qui l'auroient fait chérir, s'il n'eût été qu'un particulier; une frénésie guerrière en fit un fléau pour le genre humain. Des milliers d'hommes détruits par le fer & par le feu furent les fruits de son règne. La dévastation, la dépopulation de la Suède, étoient, à la mort de *Charles XII*, au point qu'il ne restoit plus d'hommes que des enfans & des vieillards. On ne voyoit plus que des filles labourer les terres, servir les postes, & jusques dans les bains publics, on étoit réduit à les employer à toutes les fonctions que la foiblesse & la décence semblent leur interdire. » Le bel esprit qui a dit que *Charles XII* auroit été *Alexandre*, s'il eût eu moins de vices & plus de fortune, devoit ajouter, & plus de politique. Les projets d'*Alexandre* étoient non-seulement sages, mais sagement exécutés: au lieu que *Charles XII*, ne connoissant que les armes, ne se régloit jamais sur la disposition actuelle des choses, & se laissoit emporter avec une ardeur qui l'entraînoit souvent trop loin, & qui causa sa mort. Ce fut un homme singulier, mais ce ne fut pas un grand homme. Ce héros avoit une mille avantageuse & noble, un

beau front, de grands yeux bleus, les cheveux blonds, le teint blanc; un nez bien formé, mais presque point de barbe ni de cheveux, & un sourire désagréable. Cet homme, d'un courage effréné, pouffoit la douceur & la simplicité dans le commerce, jusqu'à la timidité. Ses mœurs étoient austères & dures même, & jamais il ne sacrifia à l'amour; ce qui le distingue de presque tous les héros anciens & modernes. Quant à sa religion, il fut indifférent pour toutes, quoiqu'il professât extérieurement le Luthéranisme... On croit faire plaisir au lecteur de rapporter quelques particularités, qui fassent connoître par les faits le caractère de *Charles XII*. Lorsqu'il battit les troupes de Saxe à Pulrask en Pologne, l'an 1702, le hasard fit que le même jour on joua à Marienbourg une comédie, qui représentoit un combat entre les Saxons & les Suédois au désavantage de ces derniers. *Charles*, instruit peu après de cette particularité, dit froidement: *Je ne leur envie point ce plaisir - là. Que les Saxons soient vainqueurs sur les théâtres, pourvu que je les batte en campagne . . . .* La princesse *Lubomirski*; qui étoit dans les bonnes grâces du roi *Auguste*, prit la route d'Allemagne, pour fuir les horreurs de la guerre cruelle qui désoleoit la Pologne, en 1705. *Hagen*, lieutenant-colonel Suédois, averti de ce voyage, se met en embuscade, & se rend maître de la princesse, de ses équipages, de ses pierreries, de sa vaisselle & de son argent comptant, objets extrêmement considérables. *Charles*; informé de cette aventure, écrit de sa propre main à *Hagen*: *Comme je ne fais point la guerre aux dames; le lieutenant-colonel renverra, aussitôt que présente reqne, sa prisonnière en liberté,*

*thoré, & lui rendra tout ce qui lui appartient : Et si, pour le reste du chemin, elle ne se croit pas assez en sûreté, le lieutenant-colonel l'escortera jusques sur la frontière de Saxe. . . .* Charles, qui faisoit indifféremment la grande & la petite guerre, suivant l'occasion, attaqua & battit en Lithuanie un corps Russe Il vit, parmi les vaincus restés sur le champ de bataille, un officier qui excita sa curiosité. C'étoit un François, nommé *Busanville*, qui répondit avec une grande présence d'esprit à toutes les questions qu'on lui fit. Il ajouta qu'il mouroit avec l'unique regret de n'avoir pas vu le roi de Suède. *Charles* s'étant fait conhoître, *Busanville* leva la main droite, & dit avec un air plein de satisfaction : *J'ai souhaité depuis plusieurs années de suivre vos drapeaux ; mais le sort a voulu que je servisse contre un si grand prince : DIEU bénisse Votre Majesté, & donne à ses entreprises tout le succès qu'Elle desire !* Il expira quelques heures après, dans un village où il avoit été porté. On l'enterra avec de grands honneurs, & aux dépens du roi. . . . *Charles* ayant forcé les Polonois à exclure le roi *Auguste* du trône où ils l'avoient placé, entra en Saxe pour obliger ce prince lui-même à reconnoître les droits du successeur qu'on lui avoit donné. Il choisit son camp près de Lutzen, champ de bataille fameux par la victoire & par la mort de *Gustave-Adolphe*. Il alla voir la place où ce grand homme avoit été tué. Quand on l'eut conduit sur le lieu : *J'ai tâché, dit-il, de vivre comme lui ; DIEU m'accordera peut-être un jour une mort aussi glorieuse.* — *Charles* se promenant près de Leipzig, un paysan vint se jeter à ses pieds pour lui demander justice d'un grenadier qui venoit de lui enlever

ce qui étoit destiné pour se diner de sa famille. Le roi fit venir le soldat. Est-il bien vrai, lui dit-il d'un visage sévère, que vous ayez volé cet homme ? — *SIRE*, lui dit le soldat, je ne lui ai pas fait tant de mal, que Votre Majesté en a fait à son maître ; vous lui avez ôté un royaume, & je n'ai pris à ce miraud qu'un dindon. Le roi donna dix ducats de sa propre main au paysan ; & pardonna au soldat en faveur de la hardiesse du bon mot, en lui disant : *Souviens-toi, mon ami, que si j'ai ôté un royaume au roi Auguste, je n'en ai rien pris pour moi.* Les plus grands dangers ne firent jamais la moindre impression sur ce prince. Ayant eu un cheval tué sous lui à la bataille de Nerva, sur la fin de 1700, il sauta légèrement sur un autre, en disant gaiement : *Ces gens-ci me font faire mes exercices.* — Un jour qu'il dictoit des lettres pour la Suède à un secrétaire, une bombe tomba sur la maison, perça le toit, & vint éclater près de la chambre même du roi. La moitié du plancher tomba en pièces. Le cabinet où le roi dictoit, étant pratiqué en partie dans une grosse muraille, ne souffrit point de l'ébranlement ; & , par un bonheur étonnant, nul des éclats qui sautèrent en l'air, n'entra dans le cabinet, dont la porte étoit ouverte. Au bruit de la bombe, & au fracas de la maison qui sembloit tomber, la plume échappa des mains du secrétaire. *Qu'y a-t-il, lui dit le roi d'un air tranquille ? Pourquoi n'écrivez-vous pas ?* Celui-ci ne put répondre que ces mots : *Eh ! Sire ! . . . la bombe ! . . .* — *Eh bien,* reprit le roi, *qu'a de commun la bombe avec la lettre que je vous dicte ?* continua. — Les ennemis de *Charles* étoient sûrs de son approbation, lorsqu'ils se conduisoient militai-

rement. Un célèbre général Saxon lui ayant échappé par de savantes manœuvres, dans une occasion où cela ne devoit pas arriver, ce prince dit hautement : Schulembourg nous a vaincus. — Il avoit conservé plus d'humanité que n'en ont d'ordinaire les conquérans. Un jour d'action, ayant trouvé dans la mêlée un jeune officier Suédois blessé & hors d'état de marcher, il le força à prendre son cheval, & continua de combattre à pied à la tête de son infanterie. — Quoique Charles vécût d'une manière fort austère, un soldat mécontent ne craignoit pas de lui présenter, en 1709, du pain noir & moisi, fait d'orge & d'avoine, seule nourriture que les troupes eussent alors, & dont elles manquoient même souvent. Ce prince reçut le morceau de pain sans s'émouvoir, le mangea tout entier, & dit ensuite froidement au soldat : *Il n'est pas bon, mais il peut se manger.* — Lorsque dans un siège ou dans un combat on annonçoit à Charles XII la mort de ceux qu'il estimoit & qu'il aimoit le plus, il répondoit sans émotion : *Eh bien ! ils sont morts en braves gens pour leur prince.* Il disoit à ses soldats : *Mes amis, joignez l'ennemi, ne tirez point ; c'est aux poltrons à le faire.* Ceux qui vouloient lui plaire dans sa retraite de Bender, l'accompagnoient dans ses courses à cheval, & étoient tout le jour en bottes. Un matin qu'il s'étoit rendu chez son chancelier Mullern, encore endormi, il prit tous ses souliers, & les jeta dans le feu. Quand le chancelier sentit, à son réveil, l'odeur du cuir brûlé & en apprit la raison ; voilà un étrange roi, dit-il, dont il faut que le chancelier soit toujours botté. Il ne fut pas plus économe à Bender, qu'il ne l'avoit été à Stockolm.

Grothusen, son favori & son trésorier, étoit le dispensateur de ses libéralités, ou plutôt de ses prodigalités. Il lui apporta un jour un compte de soixante mille écus en deux lignes : *Dix mille écus donnés aux Suédois & aux Janissaires par ordre de S. M., & le reste mangé par moi... Voilà,* dit le roi, *comme j'aime que mes amis me rendent leurs comptes.* Mullern me fait lire des pages entières pour des sommes de dix mille francs, j'aime mieux le style laconique de Grothusen. — Un de ses vieux officiers, soupçonné d'avarice, se plaignit à lui de ce qu'il donnoit tout à ce dernier favori. *Je ne donne de l'argent,* répondit Charles XII, *qu'à ceux qui savent en faire usage...* Cette générosité déplacée dans des circonstances qui exigeoient la plus sévère économie, réduisit le roi à n'avoir pas de quoi donner, & plusieurs de ses sujets à n'avoir pas de quoi vivre. Son Histoire a été pesamment écrite par Nordberg, son chapelain, en 3 vol. in-4°, Amsterdam 1742 ; & élégamment par Voltaire, en un vol. in-12 ou in-8°. — Voy. ADLERFELDT, GOETZ & PATKUL.

#### Autres SOUVERAINS & PRINCES

XXII. CHARLES II, roi de Navarre, comte d'Evreux, dit le Mauvais, naquit l'an 1332. Il avoit de l'esprit, de l'éloquence & de la hardiesse ; mais sa méchanceté ternit l'éclat de ses talens. Il fit assassiner Charles d'Espagne de la Cerda, connétable de France, en haine de ce qu'on avoit donné à ce prince le comté d'Angoulême, qu'il demandoit pour sa femme, fille du roi Jean. Charles V, fils de ce monarque, & lieutenant-général du royaume, le fit arrêter. Mais le Navarrois s'étant sauvé de sa prison, conçut le projet

de le faire roi de France. Il vint souffler le feu de la discorde à Paris, d'où il fut chassé, après avoir commis toutes sortes d'exces. Dès que *Charles V* fut parvenu à la couronne, le roi de Navarre chercha un prétexte pour reprendre les armes. Il fut vaincu. Il y eut un traité de paix entre *Charles* & lui, en 1365. On lui laissa le comté d'Evreux, son patrimoine, & on lui donna Montpellier & ses dépendances pour ses prétentions sur la Bourgogne, la Champagne & la Brie. Le poison étoit son arme ordinaire : on prétend qu'il s'en servit pour *Charles V*. Sa mort, arrivée en 1387, à 55 ans, fut digne de sa vie. Il s'étoit fait envelopper dans des draps trempés dans de l'eau de vie & du soufre, soit pour ranimer sa chaleur affoiblie par les débauches, soit pour guérir sa lèpre : le feu prit aux draps tandis qu'on les couvoit, & le consuma jusqu'aux os. C'est ainsi que presque tous les historiens François racontent la mort de *Charles II* : cependant, dans la lettre que l'évêque de Dax, son principal ministre, écrivit à la reine *Blanche*, sœur de ce prince, & veuve de *Philippe de Valois*, il n'est fait nulle mention de ces affreuses circonstances; mais seulement des vives douleurs que le roi avoit souffertes dans sa dernière maladie, avec de grandes marques de pénitence & de résignation à la volonté de Dieu... *Voltaire* a prétendu que *Charles le Mauvais* n'étoit pas plus mauvais que tant d'autres princes. *Ferreras* avoit dit avant lui : « Les François l'ont surnommé *le Mauvais*, à cause des occupations qu'il leur a données, & des troubles qu'il a fomentés dans leur pays. Si l'on envisage cependant ses actions, on conviendra qu'il n'a

point été assez méchant pour mériter ce surnom. » C'est précisément ses actions qui l'en ont rendu digne. Il étoit, dit le P. *Daniel*, fourbe, perfide, vindicatif, cruel, & il fut la cause de la ruine entière de la France; & le P. *Daniel* parle directement comme *Mariana*, qui a tracé avec énergie ses cruautés, ses violences, son avarice, ses trahisons & ses infames débauches. Les meilleurs historiens l'ont peint comme *Mariana*. Mais une des manies de notre siècle est de vouloir rétablir les réputations les plus décriées, & de détruire les mieux établies. — Voyez *Lu Gaston*.

XXIII. CHARLES MARTEL, fils de *Pepin Hérissal*, & d'une concubine nommée *Alpaïde*, fut reconnu duc par les Austrasiens en 715. Héritier de la valeur de son père, il défit *Chilperic II*, roi de France, en différens combats, & substitua à sa place en 718, un fantôme de roi nommé *Clotaire IV*. Après la mort de ce *Clotaire*, il rappela *Chilperic* de l'Aquitaine, où il s'étoit réfugié, & se contenta d'être son maire du palais. Il tourna ensuite ses armes contre les Saxons & les Sarrasins. Ceux-ci furent taillés en pièces près de Poitiers, l'an 732. On combattit un jour entier. On a écrit que les ennemis perdirent trois cent soixante-quinze mille hommes, ce qui paroît peu vraisemblable. *Abdrame* leur chef fut tué, & leur camp pillé. Cette victoire acquit à *Charles* le surnom de *Martel*, comme s'il se fût servi d'un marteau pour écraser les Barbares. Leurs incursions continuant toujours dans le Languedoc & la Provence, le vainqueur les chassa entièrement, & s'empara des places dont ils s'étoient rendus maîtres

dans l'Aquitaine. *Charles* ne posa point les armes ; il les tourna contre les Frisons révoltés, les gagna à l'Etat & à la religion, & réunit leur pays à la couronne. *Thierry*, roi de France, étant mort en 737, le conquérant continua de régner sous le titre de *Duc* des François, sans nommer un nouveau roi. Il jouit paisiblement dans ses dernières années de sa puissance & de sa gloire, & mourut le 22 octobre 741, à Cressy-sur-Oise, après avoir gouverné vingt-quatre ans. Il fut regretté & comme guerrier & comme prince. On le voyoit passer rapidement des Gaules dans le fond de la Saxe, & des glaces de la Saxe dans les provinces méridionales de l'Europe. Le clergé perdit beaucoup sous ce conquérant ; il entreprit de le dépouiller, & se trouva dans les circonstances les plus heureuses. « Il étoit craint & aimé des gens de guerre, dit un savant, & il travailloit pour eux : il avoit le prétexte de ses guerres contre les Sarrasins. Il fut haï du clergé, mais il n'en avoit aucun besoin. Le pape, à qui il étoit nécessaire contre les Lombards & contre les Grecs, lui tendoit les bras. » *Carloman* & *Pepin*, enfans de *Charles Martel*, partagèrent après lui le gouvernement du royaume.

XXIV. CHARLES DE FRANCE, second fils du roi *Philippe le Hardi*, naquit en 1270. Il eut en apanage les comtés de Valois, d'Alençon & du Perche en Paris. Il fut investi, en 1283, du royaume d'Aragon, & prit en vain le titre de roi. *Boniface VIII* y ajouta celui de vicair de saint-Siège. Il passa en Italie, y fit quelques exploits, & y fut surnommé *Défenseur de l'Eglise*. Il servit avec plus de succès en Flandres & en

Guienne, où *Charles le Bel* l'avoit envoyé contre le roi d'Angleterre. Il soumit tout le pays qui est entre la Dordogne & la Garonne. Cette conquête accéléra la paix. *Charles* mourut de paralysie à Nogent, le 16 novembre 1325, à 55 ans. On a dit de lui « qu'il avoit été *filz de roi, frère de roi, oncle de trois rois, & père de roi, sans être roi.* » Il fut frère de *Philippe le Bel*, oncle de *Louis Hutin*, de *Philippe le Long* & de *Charles le Bel*, & père de *Philippe VI*, dit de *Valois*. Il avoit eu successivement trois femmes. C'est de sa première épouse, *Marguerite de Sicile*, morte en 1299, qu'il eut *Philippe VI*.

CHARLES DE VALOIS, *Voyez* DIANE, n.º III.

CHARLES DE BOURBON (Le Connétable) *Voyez* II. BOURBON.

CHARLES DE BOURBON (Les Cardinaux) *Voyez* III. BOURBON.

*Rois de Naples.*

XXV. CHARLES DE FRANCE, comte d'Anjou, frère de *S. Louis*, né en 1220, épousa *Béatrix* héritière de Provence, qui l'accompagna en Egypte, où il avoit suivi *S. Louis*. Il y fut fait prisonnier l'an 1250. Ce prince à son retour soumit Arles, Avignon, Marseille, qui prétendoient être indépendantes, & qui même, après les succès de *Charles*, conservèrent de grands privilèges. Le pape *Urbain IV* voulant se venger de *Mainfroi*, l'appela en Italie. Il fut investi du royaume de Naples & de Sicile en 1265. *Mainfroi*, usurpateur de ce royaume, fut vaincu par lui & tué l'année d'après dans les plaines de Bénévent. Sa femme, ses enfans, ses trésors furent livrés au vainqueur, qui

se périt en prison cette veuve & le fils qui lui restoit. *Conradin*, duc de Souabe, & petit-fils de l'empereur *Frédéric II*, étant venu avec *Frédéric d'Ausriche* pour recouvrer l'héritage de ses aïeux, fut fait prisonnier deux ans après, & exécuté dans le marché de Naples par la main du bourreau. Ces exécutions ternirent le règne de *Charles*. Un Gibelin, passionnément attaché à la maison de Souabe, & brûlant de venger le sang répandu, trama un complot contre lui. Les Siciliens se révoltèrent, excités par *Pierre III* roi d'Aragon. Le second jour de Pâques 1282, au son de la cloche de vêpres, tous les François furent massacrés dans l'île, les uns dans les églises, les autres aux portes, ou dans les places publiques, les autres dans leurs maisons. Il y eut huit mille personnes d'égorées. *Voy. PORCELETS & PROCHITAS*. *Charles* mourut le 7 janvier 1285, à 66 ans, avec la douleur d'avoir forcé ses sujets, par des oppressions, à commettre ce forfait à jamais exécration, connu sous le nom de *Vêpres Siciliennes*. Ce prince ayant fixé son séjour à Naples, l'embellit par des édifices somptueux, & pourvut à sa défense par des murailles, des châteaux & des tours. Il rétablit ou plutôt il donna de nouveaux privilèges à l'université : elle reprit bientôt sa première splendeur, & sa réputation s'étendit dans toute l'Europe. Naples gouvernée en forme de république, avoit conservé ses privilèges sous les rois Normands & sous les empereurs d'Allemagne. Deux ordres composoient cette république : les nobles, représentés par le sénat : & les simples citoyens, qui s'assembloient de temps en temps pour les affaires impor-

tantes. *Charles*, voulant dominer au dedans comme au dehors, défuni insensiblement ces deux ordres, & bientôt il n'y eut plus d'assemblée. Sa puissance en Europe étoit formidable. Maître de la Sicile, de la Pouille, de la Calabre, des comtés de Provence, du Maine & d'Anjou, de l'île de Corfou, de celle de Malte; il obtint le titre de roi de Jérusalem, que *Marie*, fille du prince d'Antioche, lui céda avec tous ses droits. Il joignoit à ces avantages celui d'être l'oncle du roi de France, d'avoir à sa disposition tous les *Guelfes* d'Italie, de tenir sur pied des troupes nombreuses commandées par d'excellens capitaines; & il s'affura l'empire de la mer Méditerranée par ses ports & ses vaisseaux. Mais avec tant de puissance, il eut très-peu de bonheur, du moins de ce bonheur qui consiste dans la paix de l'ame & dans le calme des passions. *Charles* eut de *Blaisie* de Provence, sa première femme, *Charles le Boiteux* son successeur, *Philippe*, & *Robert*; avec trois filles, *Beatrix*; impératrice de Constantinople, *Blanche*, comtesse de Flandres, & *Isabelle*.

XXVI. CHARLES II, le Boiteux, s'étoit signalé du vivant de son père. Mais, dans un combat naval qu'il livra en 1283 au roi d'Aragon, *Pierre III*, qui avoit des prétentions au royaume de Sicile, il avoit été fait prisonnier avec plusieurs seigneurs François. Conduit à Messine, il fut condamné par les partisans du roi d'Aragon à perdre la tête, comme son père l'avoit fait couper à *Conradin*. Ce fut un vendredi que l'arrêt lui fut prononcé. Ce prince religieux se félicita de mourir le même jour que J. C. son Sauveur,



Sa réſignation & ſa piété touchèrent *Conſtance*, reine d'Aragon & fille de *Mainfroi*, qui lui ſauva la vie & l'envoya à Barcelone, où il fut détenu pendant quatre ans. Après la mort de *Charles* ſon père, *Robert* comte d'Artois, ſon parent, eut la régence. *Charles* le *Boiteux* fut enſuite couronné à Rome roi des deux Siciles; mais il eut deux compétiteurs, dans *Alphonſe*, & *Jacques* roi d'Aragon. On propoſa un accommodement, & *Charles* fut confirmé ſur le trône. Cependant *Frédéric*, frère de *Jacques* roi d'Aragon, profita de l'abſence de *Charles* pour s'emparer de la Sicile. *Jacques* indigné qu'on violât ainſi les traités, donna lui-même des troupes pour dépouſſer ſon frère. Mais l'uſurpateur fut ſe maintenir en Sicile, & il eut enſin la permiſſion de porter le titre de roi pendant ſa vie. *Charles* employa le reſte de ſes jours à faire fleurir la religion & les arts dans le royaume de Naples. Il mourut en 1309, à 61 ans, laiſſant pluſieurs enfans de *Marie de Hongrie*, ſon épouſe. Les principaux ſont : *Charobert*, roi de Hongrie; *Robert*, ſon ſucceſſeur à Naples, & *S. Louis*, évêque de Toulouſe. *Charles* avoit toutes les vertus d'un bon prince, bienſaiſance, affabilité, amour de la juſtice. Aux yeux des Napolitains, ſon règne fut l'âge d'or de la monarchie. Il ordonna, par ſon teſtament, à ſon ſucceſſeur de payer ſes dettes, de diminuer les impôts, de reſtituer les conſiſcations injuſtes faites au profit du tréſor royal. Perſonne ne fut mieux pardonner les fautes & ſe ſouvenir des ſervices. Il recherchoit les talens, & les récompénſoit, même dans ſes ennemis. Peut-être fut-il trop libéral, même envers les églīſes. La religion veut

qu'on l'honore, non par des dons multipliés, mais par des bienſais répandus ſur ſes enfans, ſur-tout quand le peuple a beſoin d'être ſoulagé; & celui de Naples devoit l'être.

*Ducs de Bourgogne, & COMTES de Flandres.*

XXVII. CHARLES, duc de Bourgogne, dit le *Hardi*, le *Guerrier*, le *Téméraire*, fils de *Philippe le Bon*, naquit à Dijon en 1433. Il ſuccéda à ſon père en 1467. Deux ans auparavant il avoit gagné la bataille de Monthéri. Il fut encore vainqueur à Saint-Trojan contre les Liégeois: il les ſoumit, humiliâ les Gantois, & ſe déclara l'ennemi irréconciliable de *Louis XI*, (Voyez l'article de ce monarque) avec lequel il fut toujours en guerre. Ce fut lui qui livra à ce prince le connétable de Saint-Paul, qui étoit allé ſe remettre entre ſes mains, après en avoir reçu un ſauf-conduit: cette perfidie lui valut Saint-Quentin, Ham, Bohain, & les tréſors de la malheureuſe victime de ſa lâcheté. Ses entrepriſes, depuis, furent toutes ſuſſes. Altéré de ſang & incapable de repos, il fit la guerre aux Suiffes ſous quelque léger prétexte. En vain ces peuples libres lui repréſentèrent que tout ce qu'il pourroit gagner chez eux, ne valoit pas les éperons des chevaliers de ſon armée; il aſſiégea la ville de Granſon, la prit, & ſe fit paſſer au fil de l'épée huit cents hommes qui la gardoient. Mais ce fut ſon dernier ſuccès. Les Suiffes remportèrent ſur lui les victoires de Granſon & de Morat, en 1476. C'eſt à cette dernière journée qu'il perdit ce beau diamant, vendu alors pour un écu, que le duc de Florence acheta depuis ſi chèrement. Les piques &

Les espadons des Suiffes, triomphèrent de la grosse artillerie & de la gendarmerie de Bourgogne. *Charles le Téméraire* périt le 5 janvier 1477, à 44 ans, défait par le duc de Lorraine, & tué en se sauvant après la bataille qui se donna près de Nanci, qu'il avoit assiégé. *Voy. CATTHO.* Cette défaite fut en partie occasionnée par un certain *Campo-Basso*, Napolitain, l'un de ses principaux officiers, & qui étoit vendu aux intérêts du duc de Lorraine. Ainsi la trahison fut vengée par la trahison. « Le duc de Bourgogne, dit un historien, étoit le plus puissant de tous les princes qui n'étoient pas rois, & peu de rois étoient aussi puissans que lui. A la fois vassal de l'empereur & du roi de France, il étoit très-redoutable à l'un & à l'autre. Il inquiéta tous ses voisins, & presque tous en même temps. Il fit des malheureux, & le fut lui-même. Cependant, malgré son ambition, il eut quelques vertus. Il fut chaste, défendit vigoureusement le duel, & rendit la justice avec exactitude. » *Voyez RHINSAULD.* Il eut de sa première femme une fille unique, *Marie*, qui épousa *Maximilien* archiduc d'Autriche. Il avoit pris en secondes noces *Marguerite d'York*, dont il n'eut point d'enfans.

**XXVIII. CHARLES**, comte de Flandres, étoit fils de *Canut* roi de Danemarck, & succéda à *Baudoin*, qui l'institua son héritier en 1119. Il s'appliqua constamment à rendre les Flamands heureux. Ennemi de la flatterie, charitable à l'excès, il épuisa plusieurs fois ses trésors en faveur des pauvres. Il leur distribua un jour dans la ville d'Ypres jusqu'à huit mille pains, & eut soin de

tenir toujours le blé à bas prix; afin qu'on ne ressentit jamais les effets de la disette. Ses vertus lui firent accorder le titre de *Vénérable*; mais elles ne le garantirent pas de la mort que des assassins lui donnèrent en 1124, dans l'église de Saint-Donatien de Bruges, où le comte alloit chaque matin faire sa prière. Rien ne put l'en détourner, quoiqu'on l'eût prévenu qu'on y méditoit un complot contre ses jours. « Nous sommes toujours entourés, dit-il, de dangers; il suffit que nous ayons le bonheur d'appartenir à Dieu, quand la mort nous frappe. »

*Ducs de Lorraine.*

**XXIX. CHARLES I<sup>er</sup>**, duc de Lorraine, fils puiné de *Louis d'Outremer*, naquit à Laon en 953, & fit hommage-lige de ses états à l'empereur *Othon II*, son cousin; ce qui indigna les seigneurs François. *Louis le Fainéant*, son neveu, étant mort, *Charles* fut privé de la couronne de France par les Etats assemblés en 987, & *Hugues Capet* fut mis sur le trône. Ce prince tenta vainement de faire valoir son droit par les armes. Il fut pris à Laon, le 2 avril 991, & renfermé dans une tour à Orléans, où il mourut trois ans après, à 41 ans.

**XXX. CHARLES II**, duc de Lorraine, étoit fils du duc *Jean*, empoisonné à Paris le 27 septembre 1382, & de *Sophie de Wirtemberg*. Il se signala dans plusieurs combats, fut connétable en 1418, & mourut en 1430.

**XXXI. CHARLES IV DE LORRAINE**, petit-fils de *Charles III*, prince guerrier, plein d'esprit, mais turbulent & capricieux. Il se brouilla souvent avec la France, qui le dépouilla deux fois de ses

Etats, & le réduisit à subsister de son armée qu'il louoit aux princes étrangers. En 1641, il signa la paix, & aussitôt après se déclara pour les Espagnols, qui moins traitables que les François, & comptant peu sur sa fidélité, l'enfermèrent dans la citadelle d'Anvers, & le transférèrent de là à Tolède jusqu'en 1659. L'histoire de sa prison se trouve à la fin des *Mémoires de Beauveau*, Cologne, 1690. in-12. Trois ans après, en 1662, il signa le traité de Montmarre, par lequel il faisoit Louis XIV héritier de ses états, à condition que tous les princes de sa famille seroient déclarés princes du sang de France, & qu'on lui permettoit de lever un million sur l'Etat qu'il abandonnoit. Qui auroit dit à Charles IV, que le don qu'il faisoit alors de la Lorraine sous des conditions illusoires, dit le président Hénault, se réaliseroit sous Louis XV, qui en deviendroit un jour le souverain par le consentement de toute l'Europe ? « Ce traité produisit de nouvelles bizarreries dans le duc de Lorraine. Le roi envoya le maréchal de la Ferté contre lui. Il céda Mefal, & le reste de ses Etats lui fut rendu. Le maréchal de Créqui l'en dépouilla de nouveau en 1670. Charles, qui étoit accoutumé à les perdre, réunit sa petite armée avec celle de l'empereur. Turanne le défit à Ladenbourg, en 1674. Charles s'en vengea sur l'arrière-ban d'Anjou, qu'il battit à son tour. Il assiégea l'année d'après le maréchal de Créqui dans Trèves, s'en rendit maître, & le fit prisonnier. Il mourut près de Birkenfeld la même année 1675, âgé de 72 ans. Pailillon lui fit une Epitaphe badine, où il est assez bien caractérisé :

*Ci gît un pauvre Duc sans terre,  
Qui fut, jusqu'à ces derniers jours,  
Peu fidelle dans ses amours,  
Et moins fidelle dans ses guerres.*

*Il donna librement sa foi  
Tour-à-tour à chaque Couronne ;  
Et se fit une étroite loi  
De ne la garder à personne.*

*Il entreprit tout au hasard ;  
Se fit tout blanc de son épée ;  
Il fut brave comme César,  
Et malheureux comme Pompée.*

*Il se vit toujours maltraité.  
Par sa faute & par son caprice ;  
On le détrôna par justice,  
On l'enterra par charité.*

« Ce prince, né avec beaucoup de valeur & de talens pour la guerre, dit le président Hénault, n'étoit cependant qu'un aventurier, qui eût pu faire fortune s'il fût né sans biens, & qui ne fut jamais conserver ses états. » Il étoit singulier en galanterie comme en guerre. Mari de la duchesse Nicole, il épousa la princesse de Cantecroix. Amoureux ensuite d'une Parisienne Marie-Anne Pajot, fille d'un apothicaire, il passa un contrat de mariage avec elle, du vivant de la princesse. Louis XIV fit mettre sa maîtresse dans un couvent, ainsi qu'une autre demoiselle à laquelle le bizarre Lorrain vouloit s'unir. Il finit par proposer un mariage à une chanoinesse de Pouffley, & il l'auroit épousée, sans les oppositions de la princesse de Cantecroix. — Voy. II. ESSARS.

XXXII. CHARLES V, second fils du duc François & de la princesse Claude de Lorraine, sœur de la duchesse Nicole de Lorraine & neveu de Charles IV, naquit à Vienne en Autriche, le 3 avril 1643. « Il succéda l'an 1675 à son oncle dans les Etats, ou plutôt,

dit le président *Hénault*, dans l'espérance de les recouvrer. L'empereur *Léopold* n'eut point de plus grand général, ni d'allié plus fidèle : il commanda ses armées avec gloire. Il avoit toutes les qualités de son malheureux oncle, sans en avoir les défauts, dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*. Mais en vain mit-il sur ses étendards : *AUT NUNC, AUT NUNQUAM* : *Où maintenant, ou jamais* ; le maréchal de *Créqui* lui ferma toujours l'entrée de la Lorraine. *Charles V* fut plus heureux dans les guerres de Hongrie, où il se signala par plusieurs victoires remportées sur les mécontents, & par des conquêtes sur le grand-Seigneur. En 1674, on le mit sur les rangs pour la couronne de Pologne ; mais ni son nom, ni ses intrigues, ne purent la lui procurer. Il prit en 1676 *Philisbourg* sur le maréchal de *Luxembourg*, & gagna, en 1687, la célèbre bataille de *Mohatz* sur les *Tures*. De retour de ses expéditions de *Turquie*, il vint servir contre la France, prit *Mayence* en 1690, & mourut la même année à 48 ans. *Louis XIV* dit en apprenant sa mort, que la moindre qualité du Duc de Lorraine étoit celle de prince. Je viens de perdre, ajouta-t-il, le plus sage & le plus généreux de mes ennemis. Il avoit eu la gloire de seconder *Jean Sobieski* dans la délivrance de *Vienn*e, & celle de le délivrer lui-même à la journée de *Barkam*. Ce prince, digne, par ses vertus politiques, militaires & chrétiennes, d'occuper le premier trône de l'Univers, ne jouit jamais de ses états. L'empereur lui fit épouser sa sœur *Éléonore-Marie*, fille de l'empereur *Ferdinand III*, & reine douairière de Pologne. De ce mariage naquit le duc *Léopold I*, père de l'empereur *François I* ; & de *Charles-*

*Alexandre de Lorraine*, dont nous allons parler. Étant venu à Paris après la paix des *Pyrenées*, *Louis XIV* lui avoit proposé *Mlle de Montpensier*, puis *Mlle de Nemours* ; mais ces deux mariages manquèrent par le caprice de *Charles IV* son oncle. *La Bru*ne a donné la *Vie* du duc *Charles V*, in-12. Il a paru aussi sous son nom un *Testament politique*, Leipzig, 1696, in-8° : l'ouvrage est médiocre, & il n'est pas de lui.

XXXIII. CHARLES-ALEXANDRE DE LORRAINE, gouverneur des Pays-Bas, grand-maitre de l'ordre Teutonique, naquit à *Lunéville* le 12 décembre 1712, de *Léopold I*, duc de Lorraine, & d'*Elisabeth-Charlotte d'Orléans*. Le prince *Charles*, quelque temps après le mariage de son frère avec l'héritière de la maison d'*Aurich*, fut fait général d'artillerie, puis feld-maréchal. Il commanda l'armée en *Bohême* l'an 1742 : s'étant emparé de *Czaslau*, il y livra bataille au roi de *Prusse*, qui remporta la victoire en perdant presque toute sa cavalerie. La paix ayant été faite la même année entre le roi de *Prusse* & la reine de *Hongrie*, le prince *Charles* tourna ses armes contre les *François*, qui faisoient de grands progrès en *Bohême* ; enleva *Piseck*, *Pilsen*, mit le siège devant *Prague* le 28 juillet, & prit *Leutmeritz* avant la fin de cette campagne. En 1744 il passa le *Rhin*, à la tête d'une armée, s'empara des lignes de *Spire*, de *Germenheim*, de *Lauterbourg* & de *Haguenau*, & s'établit au milieu de l'*Alsace*. Mais le roi de *Prusse* ayant fait une diversion puissante, le prince *Charles* fut obligé de passer le *Rhin* à *Bentheim* le 25 d'août, en présence de l'armée *Françoise*. De retour en

Bohême, il contraignit le roi de Prusse d'abandonner ses conquêtes. L'année suivante ce monarque le battit à Freidberg & à Prandnitz. Il commanda encore les armées Autrichiennes en 1757, défit le général Keith, & chassa les Prussiens de toute la Bohême. La même année, le 22 novembre, il les défit encore près de Breslau. Il n'eut pas le même bonheur le 5 décembre suivant, à la bataille de Lissa où il fut vaincu. Ce prince, souvent malheureux dans les combats, n'en fut pas moins un grand général. Brave, intrépide dans les dangers, sage dans le conseil, il se fit souvent redouter, même après sa défaite. Personne ne fut mieux que lui choisir un camp, le fortifier, faire une retraite sûre & honorable. Il se faisoit aimer & respecter, autant par sa générosité & son affabilité, que par son esprit, l'étendue de ses connoissances, & la protection qu'il accordoit aux lettres. Il mourut le 4 juillet 1780, en héros Chrétien, qui avoit toujours aimé la religion. Il avoit épousé le 7 janvier 1744 Marie-Éléonore d'Autriche, seconde fille de Charles VI, qui mourut la même année.

CHARLES, cardinal de Lorraine, *Voyez* I. LORRAINE.

CHARLES, duc de Mayenne, *Voyez* MAYENNE.

*Ducs de Savoie.*

XXXIV. CHARLES le Guerrier, duc de Savoie, étoit fils d'Amédée IX, & frère de Philibert I, auquel il succéda en 1482. Ce prince étoit bien fait, sage, vertueux, affable, libéral & instruit. Il eut beaucoup de traverses à effuyer au commencement de son règne. C'étoit pour y faire allusion, qu'il prit un Soleil naissant

sur une tempête, avec ces mots : *NON tamen inde minus.* L'an 1485, Charlotte reine de Chypre, & veuve de Louis de Savoie, confirma, en faveur de Charlotte, la donation qu'elle avoit faite de son royaume au duc son époux. C'est sur ce fondement que les ducs de Savoie ont pris le titre de Rois de Chypre. Charles épousa Blanche de Montferrat, fille de Guillaume Paléologue VI, marquis de Montferrat, dont il eut un fils qui lui succéda. Charles le Guerrier promettoit un règne glorieux, lorsqu'il mourut le 13 mars 1489, à 21 ans. Le marquis de Saluces, qu'il avoit vaincu en personne, & dont il avoit subjugué le pays, fut soupçonné de l'avoir fait empoisonner.

XXXV. CHARLES-EMMANUEL I<sup>er</sup>, duc de Savoie, dit le Grand, naquit au château de Rivoli en 1562. Il signala son courage au camp de Montbrun; aux combats de Vigo, d'Asi, de Châtillon, d'Orage, au siège de Verue, aux barricades de Suze. Il entreprit de se faire comte de Provence en 1590. Philippe II, son beau-pere, l'aida à se faire reconnoître protecteur de cette province par le parlement d'Aix, afin que cet exemple engageât la France à reconnoître le roi d'Espagne pour protecteur de tout le royaume. Le duc de Savoie, non moins entreprenant, aspiroit aussi à cette couronne. Son ambition sans bornes lui inspira des desseins sur le trône impérial, après la mort de l'empereur Matthias; sur le royaume de Chypre, qu'il vouloit conquérir; & sur la principauté de Macédoine, que les peuples de ce pays, tyrannisés par les Turcs, lui offrirent. Les Génois furent

obligés de défendre leur ville, en 1602, contre les armes de ce prince, qui fit tenter une escalade en pleine paix. Les chefs de cette entreprise ayant été faits prisonniers, furent pendus comme des voleurs de nuit, *Henri IV*, qui avoit aussi à s'en plaindre, & qui le batit plusieurs fois par le duc de *Lesdiguières*, Voyez ce mot, fit avec lui un traité par lequel il lui laissoit le marquisat de *Saluces*, pour la *Bresse* & le *Bugey*. Lorsqu'on lui parla à la cour de rendre le marquisat, il répondit : « Que le mot de *restitution* ne devoit jamais entrer dans la bouche des princes, & sur-tout des guerriers. » Toujours remuant, il s'exposa encore aux armes des Français, à celles des Espagnols & des Allemands, après la guerre pour la *Valteline*. Il mourut de chagrin à *Savillon* le 26 juillet 1630, à 78 ans. *Lingendes*, évêque de *Mâcon*, prononça son oraison funèbre. Son ambition le jeta dans des voies détournées & indignes d'un grand prince. Il n'y eut jamais d'homme moins ouvert que lui. On disoit que son cœur étoit comme son pays, inaccessible. Il bâtit des palais & des églises; il aimait & cultiva les lettres : mais il ne songea pas assez à faire des heureux & à l'être.

XXXVI. CHARLES-EMMANUEL II, fils de *Victor-Amédée I*, commença à régner en 1638, après la mort du duc François. Il n'avoit alors que quatre ans. Les Espagnols profitèrent de la foiblesse de la régence, pour s'emparer de diverses places; mais la paix des *Pyrenées* rétablit la tranquillité en *Savoie*: elle ne fut troublée que par un léger différend avec la république de *Gènes*. *Charles-Emmanuel* mourut en 1675, de la

révolution que lui causa un accident arrivé à *Victor-Amédée*, son fils, renversé de cheval en faisant ses exercices. *Turin* lui doit plusieurs de ses embellissemens. Il n'oublia pas les autres parties de ses états. Il perça un rocher qui séparoit la *Savoie* du *Dauphiné*, & y pratiqua un chemin large & commode, pour faciliter le commerce entre ces deux provinces; ce travail, digne d'*Annibal*, lui fit plus d'honneur qu'une conquête. Le nom de ce prince mérite d'ailleurs de passer à la postérité, par son esprit, & par la protection qu'il accorda aux gens-de-lettres.

XXXVII. CHARLES-EMMANUEL III, fils de *Victor-Amédée II*, naquit en 1701. D'excellens maîtres développerent les talens qu'il avoit reçus de la nature pour la guerre & pour la politique. Son père ayant renoncé volontairement à la couronne en 1730, *Charles-Emmanuel* monta sur le trône & l'occupa en grand prince. Il entra dans les projets que firent l'Espagne & la France, d'affoiblir en 1733 la maison d'*Aurriche*; & après s'être signalé dans cette courte guerre par la victoire de *Guaftalla*, il fit la paix, & obtint le *Novarois*, le *Tortonois*, & quelques autres fiefs dans le *Milanois*. Cette paix de 1738 fut suivie d'une guerre qui arma presque toute l'Europe. Le roi de Sardaigne, quelque temps incertain, s'unit au commencement de 1742 avec la reine de Hongrie contre la France & l'Espagne. Il eut des succès & des revers; mais il fut plus souvent vainqueur que vaincu; & lors même qu'il eut le malheur d'être battu, on admira en lui les dispositions & les ressources d'un général habile. Il eut encore le

bonheur de faire une paix avantageuse. Il resta en possession de toutes les acquisitions dont il jouissoit alors, & principalement de celles qu'il avoit faites en 1743, du Vigevanesque, d'une partie du Pavesan, &c. *Charles-Emmanuel*, tout entier à ses sujets, embellit ses villes, fortifia ses places, disciplina ses troupes, & régla tout par lui-même. Un de ses soins les plus assidus fut de travailler à payer ses dettes, pour pouvoir soulager ses peuples des impôts que la guerre avoit rendu nécessaires. On n'oubliera jamais ce qu'il dit, en 1763, à l'un de ses favoris : *C'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie ; je viens de supprimer le dernier impôt extraordinaire.* Il mourut le 20 février 1773 à 72 ans, après avoir été marié trois fois. Il n'avoit pas voulu prendre part à la guerre de 1756 ; mais il eut la gloire d'être le médiateur de la paix de Fontainebleau en 1763. Sa sage économie dans l'administration des finances, son éloignement du faste & des plaisirs, son attention à ne pas abandonner les rênes du gouvernement à des mains subalternes ; lui donnèrent le moyen de réformer bien des abus, de faire des établissements utiles, & de redonner l'abondance à un pays stérile. Tous les ordres de l'État furent sagement policés ; la débauche fut proscrire, le jeu restreint & modéré. Il régnoit une confusion extrême dans les diverses branches de la législation ; *Charles-Emmanuel* y mit de l'ordre par des ordonnances judiciaires, qui en simplifiant l'administration de la justice, abregèrent ses longueurs. Son *Code*, traduit en françois, a été imprimé à Paris (*Cacn*) 1771, 2 volumes in-12. La religion fut protégée & les talens de ses ministres encouragés ;

toutes les places ecclésiastiques ; même les évêchés furent donnés au concours.

XXXVIII. CHARLES de SAINT-PAUL, dont le nom de famille étoit *Vialart*, supérieur-général de la congrégation des Feuillans, fut évêque d'Avranches en 1640, & mourut en 1644. Il est très-connu par sa *Géographie sacrée*, imprimée avec celle de *Sanfon*, Amsterdam 1707, 3 vol. in-fol. Son *Tableau de la Rhétorique Françoisse* est au-dessous du médiocre : aussi reste-t-il dans l'oubli.

CHARLES BORROMÉE ; (Saint) Voyez I. BORROMÉE.

CHARLETON, (Gautier) médecin Anglois, naquit dans le comté de Sommerfet le 2 février 1619. Après avoir été reçu au doctorat à Oxford en 1642, il fut mis au nombre des médecins ordinaires du roi *Charles I*, & devint membre de la société royale de Londres. Sa réputation & ses succès le firent appeler à Padoue en 1678, pour y occuper la première chaire de médecine-pratique ; mais n'ayant pu s'accoutumer à ce pays, il revint à Londres, au bout de deux ans, & se retira ensuite dans l'isle de Jersey, où il mourut en 1707, à 87 ans. *Charleton* a beaucoup écrit : sur l'athéisme, sur la puissance de l'amour & la force de l'esprit, sur l'immortalité de l'ame, sur la loi naturelle & la loi divine positive ; mais particulièrement sur la médecine. Ses principaux ouvrages en ce genre sont : I. *Exercitationes physico-medicae, sive Oeconomia animalis*, Londres 1659, in-12. L'édition de la Haye, 1681, in-12, est plus ample. II. *Exercitationes Pathologicae*, Londres 1661, in-4.° III. *De diffi-*

*tendit & nominibus animalium*; Oxford, 1673, in-fol. IV. *De Scorbuto*, Londres, 1671, in-8.°

CHARLEVAL, (Charles FAUCON de RY, seigneur de) naquit avec un corps très-délicat & un esprit qui lui ressembloit. Il aima passionnément les lettres, & se fit chérir de tous ceux qui les cultivoient. Sa conversation étoit mêlée de douceur & de finesse : c'est le caractère de ses vers & de sa prose. Scarron, qui mettoit du burlesque par-tout, jusques dans ses louanges, disoit, en parlant de la délicatesse de son esprit & de son goût : *que les Muses ne le nourrissoient que de blanc-manger & d'eau de poulet*. Charleval avoit adressé à la femme de Scarron, qui fut ensuite Mad. de Maintenon, ce joli couplet :

*Bien sourent l'amitié s'enflâme  
Et je sens qu'il est mal-aisé  
Que l'amî d'une belle dame  
Ne soit un amant déguisé.*

Les qualités du cœur de Charleval égaloient celles de son esprit. Ayant appris que M. & Mad. Dacier alloient quitter Paris, pour vivre moins à l'étroit en province, il alla leur offrir aussitôt dix mille francs en or, & les pressa vivement de les accepter. Il régla sa conduite sur les maximes suivantes qu'il mit en vers :

*Modérons nos propres vœux,  
Tâchons de nous mieux connoître.  
Desires-tu d'être heureux ?  
Desire un peu moins de l'être.*

*La fameux souverain bien,  
En un séjour de misère,  
N'est qu'un pompeux entretien  
Et qu'une noble chimère. . .*

*Voici comment j'ai compté  
Dès ma plus tendre jeunesse :  
La vertu, puis la santé ;  
La gloire, puis la richesse.*

Fidèle au régime qu'il s'étoit prescrit, il poussa sa carrière jusqu'à l'âge de 80 ans, malgré la délicatesse de son tempérament. Le fréquent usage de rhubarbe lui causa un échauffement, qui produisit la fièvre. Les médecins comptoient de l'avoir chassée à force de saignées; ils disoient entr'eux, en présence de Thévenot, sous-bibliothécaire du roi : *Enfin voilà la fièvre qui s'en va. — Et moi, répliqua Thévenot, je vous dis que c'est le malade*; & Charleval mourut une ou deux heures après : c'étoit en 1693. Son esprit conserva dans l'âge le plus avancé les graces de la jeunesse, & son cœur tous les sentimens desirables dans les vrais amis. Ses *Poésies* tombèrent entre les mains du premier président de Ry, son neveu; mais ce magistrat ne voulut point faire ce présent au public, qui l'auroit bien accueilli. On en a fait un petit recueil en 1759, in-12. Elles sont pleines de légèreté & de graces, mais foibles d'imagination & de style. Elles consistent en Stances, Epigrammes, Sonnets, Chançons. On cite tous les jours dans la société quelques-unes de ses Epigrammes, telles que celle-ci :

*En vain Lisé fait la mignarde,  
Chaque jour elle s'enlaidit ;  
Ce n'est pas que je la regarde ;  
Mais tout le monde me le dit.*

La *Conversation du Maréchal d'Hocquin-court & du Père Canaye*, imprimée dans les *Œuvres de Saint-Evremont*, pièce plaisante & originale, est de Charleval jusqu'à la petite dissertation sur le Janénisme & le Molinisme, que Saint-Evremont y a ajoutée, mais qui est beaucoup moins piquante que le reste de l'ouvrage.

CHARLEVOIX, (Pierre-François-Xavier de) Jésuite, né



à Saint-Quentin en 1684, professa les humanités & la philosophie avec beaucoup de distinction. Nommé pour travailler au *Journal de Trévoux*, il remplit cet ouvrage, pendant vingt-quatre ans, d'excellens extraits. Il mourut en 1761, à 78 ans. Des mœurs pures & une science profonde le rendoient le modèle de ses confrères & l'objet de leur estime. On a de lui plusieurs ouvrages qui ont eu beaucoup de cours. I. *Histoire & Description du Japon*, en 6 vol. in-12, & 2 in-4.<sup>o</sup> Ce livre bien écrit & très-détaillé, renferme ce que l'ouvrage de *Kempfer* offre de vrai & d'intéressant, & l'on y trouve également ce qui peut satisfaire une curiosité religieuse & profane. II. *Histoire de l'Isle de Saint-Domingue*; 2 vol. in-4.<sup>o</sup>, Paris, 1730; ou Amsterdam 1733, 4 vol. in-8.<sup>o</sup> Cet ouvrage, qui est écrit avec simplicité & avec ordre, est aussi curieux que senté. L'auteur s'est borné à l'histoire civile & politique, sans entrer dans le détail des missions. III. *Histoire du Paraguay*, in-12, 6 vol. C'est le même ton, la même sagacité & la même exactitude, que dans les ouvrages précédens. IV. *Histoire générale de la Nouvelle France*, en 4 vol. in-12. C'est le meilleur de tous les livres écrits sur cette matière. V. *Vie de la Mère Marie de l'Incarnation*, 1724, in-12; livre écrit avec onction, & propre à nourrir la piété. Ces différens ouvrages ont été bien reçus de ceux qui jugent sans préjugé; l'on souhaiteroit seulement un peu plus de précision dans le style. L'auteur étoit diffus, & lorsqu'il parloit, & lorsqu'il écrivoit.

I. CHARLIER, (Jean) surnommé *Gerson*, prit ce nom d'un

village du diocèse de Rheims, où il vit le jour en 1363. Il étudia la théologie sous *Pierre d'Ailli*, & lui succéda dans la dignité de chancelier & de chanoine de l'église de Paris. *Jean Petit* ayant eu la lâcheté de justifier le meurtre de *Louis* duc d'Orléans, tué en 1408 par ordre du duc de Bourgogne, *Gerson* fit censurer la doctrine de ce partisan du tyrannicide, par les docteurs & par l'évêque de Paris. Son zèle n'éclata pas moins au concile de Constance, où il assista comme ambassadeur de France. Il s'y signala par plusieurs discours, & sur-tout par celui de la supériorité du concile au-dessus du pape. Il fit anathématiser, par le concile, l'erreur de *Jean Petit*. N'osant pas revenir à Paris, où le duc de Bourgogne l'auroit persécuté, il fut contraint de se retirer en Allemagne, déguisé en pèlerin; & ensuite à Lyon dans le couvent des Célestins, où son frère étoit prieur. Cet homme illustre poussa l'humilité jusqu'à devenir maître d'école. Il mourut à Lyon le 12 juillet 1429, à 66 ans. Nous avons un *Recueil de ses Ouvrages* en 5 vol. in-folio, publié en Hollande 1706, par les soins de *Dupin*. Ils sont distribués en cinq classes. On trouve dans la première, les *Dogmatiques*; dans la seconde, ceux qui roulent sur la *Discipline*; dans la troisième, les *Œuvres de morale & de piété*; dans la quatrième, les *Œuvres mêlées*. Cette édition est ornée d'un *Gersoniana*; ouvrage curieux, & digne d'être lu par les amateurs de l'histoire littéraire & ecclésiastique. *Gerson* a été, sans contredit, le docteur le plus recommandable de son temps: c'est l'éloge que lui donna le cardinal *de Zabarella* dans le concile de Constance, dont il fut l'ame. Il rendit des services signalés à l'Église & à l'État. Il se

montra plein de zèle pour la réforme, & soutint ce zèle par les mœurs les plus pures. Son style est dur & négligé, mais énergique. Il approfondit les manières & les traite avec méthode. Tout est appuyé ou sur l'Écriture ou sur la raison, & l'on ne peut que profiter de la lecture de ses ouvrages, si l'on s'arrête moins à la forme qu'au fonds. Quelques auteurs lui ont attribué l'excellent livre de *l'Imitation de Jésus-CHRIST*. « Jean Gerson, dit l'abbé Goujet, fut surnommé le *Docteur très-Chrétien*, ou *Évangélique*, & il méritoit un tel titre. La pureté de sa doctrine, & la piété solide qui brilloit dans ses mœurs, le lui avoient justement acquis. Ajoutons qu'il en étoit digne encore, pour avoir fait une guerre sainte au Pharisaïsme de son temps, & pour avoir heureusement triomphé de ceux qui vouloient introduire dans le Christianisme des nouveautés contraires à la liberté évangélique & à la simplicité de la religion, & qui s'efforçoient d'accabler les Fidèles sous le joug de plusieurs préceptes onéreux, & de divers établissemens dans la discipline, dont la plupart étoient inouis jusqu'alors dans l'Église..... Pour le cardinal de Cusa, j'ignore les raisons qui ont porté à l'honorer du même titre. Les uns l'ont loué de son bel esprit, de son habileté dans les affaires ecclésiastiques & politiques : les autres l'ont fait passer pour un excellent canoniste : d'autres ont admiré sa connoissance des mathématiques ; mais il ne paroît pas que l'on ait rien remarqué de singulier dans tout ce qu'il a écrit concernant la religion & la théologie, qui ait dû le faire distinguer des autres par la qualité de *Très-Chrétien*. »

II. CHARLIER, (Gilles) savant docteur de Sorbonne, natif de Cambrai dont il fut élu doyen en 1431, se distingua au concile de Basse en 1433, & mourut doyen de la faculté de théologie de Paris en 1472. On a de lui divers Ouvrages sur les cas de conscience, qu'on ne consulte plus. Ils furent imprimés à Bruxelles en 1478 & 1479, 2 vol. in-folio, sous le titre de *Carlierii Sporta & Sportula*.

I. CHARLOTTE DE SAVOIE, fille de Louis duc de Savoie, & d'Anne de Chypre, devint reine de France par son mariage avec Louis XI, qui l'épousa en secondes noces. Elle fut sage & vertueuse ; « Aussi, la lui falloit-il telle, dit Brantôme ; car étant ombrageux & soupçonneux prince, s'il en fut un, il lui eût bientôt fait passer le pas des autres. Quand il mourut, il commanda à son fils d'aimer & d'honorer fort sa mère, mais non de se gouverner par elle, parce qu'elle étoit plus Bourguignone que Française. » Cette princesse se tenoit ordinairement au château d'Amboise, où elle mena une vie retirée, pieuse & bienfaisante.

II. CHARLOTTE DE BOURBON, reine de Chypre, fille de Jean de Bourbon I, comte de la Marche, & mariée, en 1489, à Jean II, roi de Chypre, fut l'une des plus belles & des plus sages princesses de son temps.

III. CHARLOTTE, reine de Chypre, fille de Jean III, épousa d'abord Jean de Portugal, duc de Coïmbre, & en secondes noces Louis, duc de Savoie. Après la mort de son père, elle fut couronnée à Nicosie, souveraine des royaumes de Chypre, de Jérusalem,

falem & d'Arménie. Au retour de cette cérémonie, la haquenée qui la portoit s'étant cabrée, sa couronne tomba; ce qui fut regardé comme un funeste présage. En effet, *Jacques*, bâtard de son père, qui avoit embrassé l'état ecclésiastique, mit dans ses intérêts le sultan d'Égypte; & avec son secours il priva *Charlotte* de ses états. Celle-ci mourut à Rome de paralysie, en 1487, après avoir fait donation du royaume de Chypre au duc de Savoie son neveu, en présence du pape & de plusieurs cardinaux.

IV. CHARLOTTE DE BRUNSWICK WOLFFENBUTEL, née en 1684, épousa en 1711, *Alexis Pétrowitz*, fils de *Pierre le Grand*, czar de Russie, qui ne la rendit pas heureuse. On a même prétendu que ce prince lui donnant des sujets de jalousie & de mécontentement, elle se fit passer pour morte, qu'on enterra une bûche qu'on mit dans sa bière; que la comtesse de *Konismarck*, qui conduisoit cette aventure incroyable, lui fournit le moyen de se sauver avec un de ses domestiques; que ce domestique de la comtesse passa pour son père; qu'après avoir fait un voyage à Paris, elle s'embarqua pour l'Amérique, où elle épousa *d'Auban* officier François, qu'elle avoit connu à Pétersbourg; qu'étant revenue d'Amérique en France, elle fut reconnue par le maréchal de *Saxe*, qui découvrit cet étrange secret au roi; que *Louis XV*, quoiqu'alors en guerre avec la reine d'Hongrie, lui écrivit de sa main pour l'instruire de la bizarre destinée de sa tante; que la reine de Hongrie écrivit à la princesse, en la priant de se séparer d'un mari trop au-dessous d'elle, & de venir à Vicence;

mais que la princesse étoit déjà en Amérique; qu'elle y resta jusqu'en 1757, temps auquel son mari mourut; qu'alors elle se retira à Bruxelles, où elle subsistoit d'une pension de vingt mille florins que lui faisoit la reine de Hongrie. *Voltaire*, à qui l'historioire de l'aventurière de Bruxelles étoit connue, nie avec raison que ce fût la princesse *Charlotte*, qui, quoique sœur de l'impératrice d'Allemagne, épouse de *Charles VI*, eut un sort très-malheureux. Il prétend que son mariage avec le Czarovitz, fût très-infortuné. « *Alexis* son époux, se livra, dit-il, à toutes les débauches de la jeunesse & à toute la grossièreté des anciennes mœurs. Ces dérèglements l'abrutirent. Sa femme méprisée, maltraitée, manquant du nécessaire, privée de toute consolation, languit dans le chagrin, & mourut enfin de douleur le 1<sup>er</sup> novembre 1715, après avoir accouché d'un fils qui monta sur le trône, sous le nom de *Pierre II*. » L'aventurière qui prenoit son nom, mourut en janvier 1770, à Vitri près de Paris. Son extrait mortuaire fut imprimé dans le *Journal de Paris*, du 15 février 1781; & cet extrait mortuaire dément entièrement l'histoire ou plutôt la fable de son mariage avec le Czarovitz. Elle fut enterrée sous le nom de *Dortie-Elisabeth Danielson*; ce dernier nom fait soupçonner qu'elle étoit Angloise.

CHARLOTTE DES ESSARTS ;  
Voy. II. ESSARTS.

CHARLOTTE DES MONTMORENCY, Voyez X. MONTMORENCY.

CHARLOTTE - ÉLIZABETH DE BAVIÈRE, Voy. PHILIPPE, 4<sup>o</sup> XXI.

CHARLY;

CHARLY, (Louise) Voyez  
L. LABBÉ.

CHARMETTON, (Jean-Baptiste) chirurgien renommé de Lyon sa patrie, naquit en 1710. Appelé à la place importante de chirurgien-major de l'un des deux hospices de cette ville, il y institua les premiers cours de chirurgie & d'accouchemens qui s'y soient faits. Né sensible, il trouva sans cesse l'occasion d'être utile, & ne la laissa jamais échapper. Il employa la plus grande partie de ses loisirs à découvrir le traitement le moins incertain de plusieurs espèces de maladies : pour lui l'opération fut toujours la dernière ressource ; & lorsqu'il fut obligé de l'employer, elle fut presque toujours heureuse entre ses mains. En 1748, l'académie de chirurgie de Paris ayant proposé pour sujet de son prix de déterminer la nature & les usages des remèdes dessiccatifs & caustiques, d'expliquer leur manière d'agir, & de distinguer leurs différentes espèces, *Charmetton* le remporta. Il obtint encore une nouvelle couronne de la même académie en 1752, par un savant *Mémoire sur les écrouelles*, 1 vol. in-12. La vraie curation de cette maladie étoit ignorée ; *Rotrou* avoit vanté quelques remèdes ; *Fauré* avoit indiqué un bol de savon, d'éponge brûlée, & de racines de scrophulaire mêlées avec de la limaille de fer ; *Bordeu* avoit recommandé l'usage des eaux minérales de Lesbonnes & de Barrège : *Charmetton* est venu après eux présenter la méthode la plus simple, en proposant de commencer le traitement par les dissolvans les plus légers avant d'avoir recours aux plus actifs. Les deux *Mémoires* de *Charmetton* offrent une savante théorie ; mais

Tome III.

on y desireroit quelquefois plus de clarté & moins de concision. Avec des lumières, il eut des vertus : libéral envers les indigens, il ne mit jamais les riches à contribution. Il légua, en mourant, deux mille livres aux pauvres de sa paroisse, & vingt mille aux deux hôpitaux de sa patrie. Saïsi à l'âge de 71 ans d'une subite affection comateuse, il cessa de vivre le 27 janvier 1781.

CHARMIS, médecin empirique de Marseille, trop raffiné sur ce théâtre, vint briller sur celui de Rome sous l'empire de *Néron*. Il se fit un nom en ordonnant tout le contraire de ce que ses confrères prescrivoient. Il faisoit prendre des bains d'eau froide dans la plus grande rigueur de l'hiver. *Sénèque*, malgré toute sa sagesse, se faisoit gloire de suivre ses ordonnances. *Charmis* se les faisoit payer chèrement. On dit qu'il exigea d'un homme qu'il avoit soigné pendant une maladie, environ vingt mille livres de notre monnoie ; ce qui a fait dire à un écrivain de nos jours, que, *lorsque dans une grande ville le luxe ne connoît plus de bornes, les talens en réputation n'ont plus de prix.*

CHARMOIS, (N. de) secrétaire du maréchal de *Schomberg*, devint, dans le 17<sup>e</sup> siècle, l'un des amateurs les plus éclairés des beaux-arts. C'est particulièrement au célèbre peintre *le Brun* & à lui, que l'académie de peinture & de sculpture à Paris, dut son établissement en 1648. Le goût des chefs-d'œuvre de l'antiquité se répandoit en France, & on commençoit à croire que ceux qui cultivent les arts méritoient des distinctions. *Charmois* présenta au conseil une requête signée de plusieurs artistes demandant à s'assem-

X

bler pour conférer sur les objets de leurs travaux. Le chancelier *Seguier* la fit admettre; dès-lors, l'académie naissante s'assembla chez *Charmois*, qui en dressa les premiers réglemens. Il y établit un cours gratuit de géométrie par *Chauveau*, un autre d'anatomie par *Quatrouls*, un autre de perspective par le graveur *Abraham Bosse*. Il mourut quelque temps après, justement regretté pour son aménité & ses connoissances.

**CHARMUS**, jeune homme d'Athènes, fut le premier, dit-on, qui consacra un autel à l'Amour. Il fut contemporain de *Pisistrate*.

**CHARNACÉ**, (Hercule, baron de) fils d'un conseiller au parlement de Bretagne, fut un des plus habiles négociateurs de son temps. Ambassadeur de *Louis XIII* auprès de *Gustave* roi de Suède, il remplit ses négociations avec beaucoup de succès. Il négocia ensuite en Danemarck, en Pologne & en Allemagne. Joignant le courage à l'esprit, & les fonctions de colonel avec l'état d'ambassadeur, il voulut se trouver au siège de *Breda* en 1637, où commandoit le prince *Henri-Frédéric* d'Orange. *Charnacé* ayant dit à ce prince qu'il s'exposoit beaucoup : *V. A. seroit bien de se retirer.* — *Si vous avez peur*, répondit *Henri*, vous pouvez le faire. L'ambassadeur, piqué de cette réponse, monte sur-le-champ à la tranchée, & y est tué. Il fut sort regretté à la cour.

**CHARNES**, (Jean-Antoine des) doyen du chapitre de *Ville-neuve-les-Avignon* dans le 17<sup>e</sup> siècle, étoit homme de goût, d'une société aimable, & d'une plaisanterie fine. Les ouvrages qu'il a donnés au public, sont : I. *Conversations sur la Princesse de Clèves*,

petit in-12, imprimé à Paris en 1679, dans le temps que ce joli roman faisoit du bruit; elles ne manquent ni de pureté, ni de finesse. II. *Vie du Tasse*, in-12, Paris 1690; vraie & intéressante. III. Il a eu beaucoup de part aux agréables *Gazettes de l'ordre de La Boisson*, dont il étoit membre. Le caractère facile de ses productions lui fit une réputation à la cour : il y fut même question de le placer sous-précepteur auprès d'un grand prince; mais diverses raisons empêchèrent la réussite de ce projet. Cet auteur mourut au commencement du siècle passé.

**CHARNOIS**, (N<sup>o</sup>, le Vaucher de) né à Paris, commença à se faire connoître dans la littérature par la continuation du *Journal des Théâtres* entrepris par *Fuel de Méricourt*. Il travailla ensuite au *Mercur*, & fut chargé de la partie des spectacles, qu'il traita avec autant d'honnêteté que de goût. On lui doit des romans : *Clairville & Adélaïde*, & l'*Histoire de Sophie & d'Ursule*, 1788, deux vol. in-12; des *Recherches sur les Théâtres & les Costumes anciens* : ouvrage estimé. *Charnois* vivoit tranquille & heureux, aimé des gens de lettres qu'il guidoit par ses conseils, & près d'une épouse aimable, fille du célèbre comédien *Prévillo*, lorsqu'en 1791, il se chargea de la rédaction du *Moderateur*, journal commencé par *MM. Fontanes & Delandine*. Le titre de cette feuille devint funeste à son auteur. Lorsque les factieux, nés de la révolution, métamorphosèrent toutes les vertus en crimes, & que la modération sur-tout en devint un irrémédiable, la maison de *Charnois* fut pillée. Arrêté lui-même, & conduit après la journée du 10 août 1792, à la

prison de l'Abbaye, il y fut transféré le 2 septembre suivant.

I. CHARON, ou CARON, (Mythol.) fils d'Erèbe & de la Nuit, l'une des divinités infernales, étoit nautonnier des enfers. Les poètes ont feint que les âmes des morts alloient se rendre sur les bords du Styx; que Charon passoit dans sa barque celles qui avoient eu les honneurs de la sépulture & qui lui présentoient une obole, laissant impitoyablement errer toutes les autres pendant cent ans sur les bords de ce fleuve. Les pauvres & les riches étoient accueillis de la même façon par ce batelier farouche & intraitable. *Virgile* le représente sous la figure d'un vieillard mal-propre, rude & grossier. Le nom de Charon, qui signifie *gracieux*, lui a été donné par antiphrase. L'idée de cette fable est prise, selon *Diondore*, d'un usage des Egyptiens de Memphis, qui enterroient leurs morts au-delà du lac Achéron. Plusieurs ont regardé Charon comme un prince puissant, qui a donné des lois à l'Égypte, & levé le premier un droit sur les sépultures. Au moyen des trésors résultans de ce tribut, il fit construire ce labyrinthe célèbre, où l'opinion vulgaire plaçoit le vestibule des enfers. Cet ouvrage, qui subsiste en partie, conserve le nom de son fondateur, & les Arabes le nomment *Quellai Charon*, l'édifice de Charon. Sur un sarcophage antique du couvent de Saint-François de Palerme, Charon est représenté arrivant avec sa nacelle, pour emmener l'ombre d'une femme qui vient d'expirer. Ce monument a été gravé par *Houel*, dans son *Voyage de Sicile*. Il a été peint sur cuivre par l'Albani. Le nautonnier infernal est

aussi représenté par *Michel - Ange* dans son tableau du *Jugement dernier*, où l'on voit sa nacelle sur l'Achéron, coulant au pied de la croix.

II. CHARON, Voyez CHARON, & CHARONDAS n.º II.

I. CHARONDAS, de Catane en Sicile, donna des lois aux habitans de Thurium, bâti par une colonie de Thessaliens, & les divisa en dix tribus. Il leur défendit, sous peine de mort, de se trouver armés dans les assemblées. Un jour ayant appris, au retour d'une expédition, qu'il y avoit beaucoup de tumulte dans l'assemblée du peuple, il y vola pour l'appaîser, sans avoir eu l'attention de quitter son épée. On lui fit remarquer qu'il violoit sa propre loi; il répondit: *Je prétends la confirmer, & la sceller même de mon sang*; & sur-le-champ il s'enfonça son arme dans le sein. Parmi ses lois on remarque celles-ci: 1.º « Quiconque passoit à de secondes noces après avoir eu des enfans du premier lit, étoit exclu des dignités publiques; dans l'idée qu'ayant paru mauvais père, il seroit aussi mauvais magistrat. 2.º « Les calomnieateurs étoient condamnés à être conduits par la ville, couronnés de bruyères, comme les derniers des hommes. 3.º « Les déserteurs & les lâches devoient paroître trois jours dans la ville, revêtus d'un habit de femme. 4.º « *Charondas*, regardant l'ignorance comme la mère de tous les vices, vouloit que les enfans des citoyens fussent instruits des belles-lettres & des sciences. 5.º « Il ordonna que l'éducation des orphelins fût confiée aux parens maternels, parce que n'ayant aucune prétention à leur héritage, ils seroient plus attentifs à la

conservation de leurs jours. Il voulut au contraire que l'administration de leurs biens fût confiée aux parens paternels qui, pouvant devenir héritiers, étoient intéressés à ne pas les détériorer. " Ce législateur étoit disciple de *Pythagore*, selon *Diogène Laërce*. Il florissoit 444 ans avant J. C.

II. CHARONDAS, (Louis) ou LE CHARON, avocat de Paris & lieutenant-général de Clermont, mort en 1617, à 80 ans, a laissé divers Ouvrages de jurisprudence & de belles-lettres, que l'on consulte assez rarement, mais qui ont été utiles dans leur temps.

I. CHARPENTIER, (François) doyen de l'académie Française & de celle des belles-lettres, né à Paris en 1620, mourut dans cette ville le 22 avril 1702, à 82 ans. On le destina d'abord au barreau; mais il préféra les charmes des belles-lettres aux épines de la chicane. Les langues savantes & l'antiquité lui étoient tres-connues. Il contribua plus que personne à cette belle suite de Médailles, qu'on a frappées sur les principaux événemens du règne de *Louis XIV*. On a de lui : I. Quelques *Poésies*, pleines de grands mots & vides de choses. " Toute sa vie, écrivait *Boileau* à *Brossette*, il a eu le style le plus écolier. " II. La *Vie de Socrate*, in-12, qu'il accompagna des *Choses mémorables* de ce philosophe, traduite du grec de *Xénophon*. III. Une traduction de la *Cyropédie*, in-12. IV. La *Défense & l'excellence de la Langue Française*, 2 vol. in-12. Il s'étoit élevé une querelle pour savoir si les inscriptions des monumens publics de France, devoient être en latin, ou en français. Il n'est pas douteux que la langue latine ne soit plus propre aux inscrip-

tions que la françoise; & *Charpentier* ne l'a pas assez senti. " Mais, d'un autre côté, c'est dégrader, dit l'auteur du *Siecle de Louis XIV*, une langue qu'on parle dans toute l'Europe, que de ne pas s'en servir; c'est aller contre son but, que de parler à tout le public dans une langue, que les trois quarts au moins de ce public n'entendent pas. " Les inscriptions que *Charpentier* fit pour les tableaux des conquêtes de *Louis XIV*, peintes à Versailles par le *Brun*, montrèrent qu'il étoit plus facile de soutenir la beauté de notre langue, que de s'en servir heureusement. *Charpentier* cherchoit le délicat, & ne trouvoit que l'emphatique. *Racine* & *Boileau* firent des inscriptions plus simples, qu'on mit à la place de ses hyperboles. On a encore de *Charpentier* plusieurs Ouvrages manuscrits. Sa prose est assez noble, mais elle manque de précision. Cet écrivain étoit naturellement éloquent, & parloit d'un ton fort animé. Il avoit le corps robuste & sain, la voix mâle & forte, avec un certain air de confiance qui tenoit de l'intrépidité, selon les uns, & de l'impudence, selon les autres. Lorsque son feu s'allumoit par la contradiction, il lui échappoit quelquefois des choses plus belles que tout ce qu'il a écrit. Il aimoit à porter la parole au nom des académiciens ses confrères, & remplaçoit avec plaisir ceux que des raisons de timidité ou de paresse empêchoient de se montrer aux regards du public. Chargé par sa compagnie du panégyrique du roi, il entra tout-à-coup dans une espèce d'enthousiasme, & adressa une partie de son discours au portrait de *Louis XIV*, exposé dans la salle. Cette espèce d'invocation lui attira quelques épigrammes;

quoiqu'elle eût été faite dans le temps de la plus vile adulation. On a publié, en 1724, in-12, un *Carpentariana* : recueil qui n'a pas été mis, par le public, au rang des bons ouvrages de ce genre ; on y trouve pourtant quelques anecdotes curieuses. — V. CANTENAC.

II. CHARPENTIER, (Marc-Antoine) né à Paris en 1634, alla à Rome dès l'âge de 15 ans, pour y étudier la peinture ; mais étant entré dans une église, où l'on exécutoit un motet de *Carisfimi*, il fut tellement ravi d'admiration qu'il quitta aussitôt l'étude de la peinture pour celle de la musique. Après avoir été long-temps élève de ce même *Carisfimi*, il revint en France pour y devenir le rival de *Lully*. Nommé intendant de la musique du duc d'Orléans, régent de France, son élève dans la composition, il fut depuis maître de musique de la Sainte-Chapelle. Il mourut à Paris sa patrie, en 1702, à 68 ans. On a de lui des *Opéra* : celui de *Médée* fut très-applaudi de son temps. Il en avoit composé un autre, intitulé *Philomèle*, représenté trois fois au Palais royal. Le duc d'Orléans, qui avoit travaillé à cet ouvrage, ne voulut point qu'on le rendit public. On a encore de lui plusieurs autres Pièces de musique. La table du *Journal de Verdun* l'appelle *François mal-à-propos*.

III. CHARPENTIER, (Hubert) prêtre, né en 1565 à Colomniers, dans le diocèse de Meaux, est auteur de l'établissement des *Prêtres du Calvaire* sur le Mont-Valérien près de Paris. Il fit deux établissemens pareils sur la montagne de Betharam en Béarn, & à Notre-Dame de Garaison dans le diocèse d'Auch. Il mourut à

Paris en 1650, à 85 ans, avec une grande réputation de piété. — Voy. les CARPENTIER.

IV. CHARPENTIER, (N.) s'attacha à la fortune du lieutenant de police *Héault*, & mourut à Paris en 1730, après avoir donné au théâtre de l'Opéra-comique quelques pièces foiblement écrites & intrigues, mais où il se trouve quelques étincelles de gaieté. En voici les titres : *Les aventures de Cythère* ; *Qui dort dine* ; *Jupiter amoureux d'Io*.

V. CHARPENTIER, (Paul) né en 1699, mort en 1773, embrassa la profession religieuse dans l'ordre des Petits-Augustins, où il devint provincial. Il avoit fait un Poème sur l'horlogerie. On lui doit les deux écrits suivans : I. *Traduction de l'Histoire du siège de Rhodes*, par *Guichard*, 1765. II. *Lettre encyclique sur les affaires d'Espagne*, 1767, in-12.

CHARRETTE, (François-Athanase) Voy. CHARETTE.

CHARRI, (Jacques Prevost, seigneur de) gentilhomme Languedocien, se distingua dans les armées Françaises sous *Henri II* & *Charles IX*. Le maréchal de *Montluc* en parle souvent dans ses *Commentaires*, comme d'un des plus braves officiers de son temps. Il falloit qu'il fût aussi l'un des plus vigoureux, si l'on en croit ce qu'en dit *Boivin du Villars* dans son *Histoire des guerres du Piémont*. Il raconte que *Charri*, dans un combat où il défit trois cents Allemands de la garnison de *Crescentin*, abattit le bras d'un revers de son épée au capitaine de cette troupe, quoique armé de corselet & manches de maille ; & que ce bras fut porté à *Bonivet*, qui admira la force du coup.



*Charri* en 1563 commandoit dix enseignes d'infanterie, qui furent choisis par le roi pour en faire sa Garde-Françoise à pied; & il fut le premier mestre-de-camp du régiment des Gardes - Françoises, dont l'institution se rapporte à cette époque. Cet honneur lui coûta cher, & fut peu de temps après la cause de sa mort. En lui donnant ses provisions, on lui fit entendre secrètement, que l'intention du roi n'étoit point qu'il dépendît de *D'Andelot*, alors colonel-général de l'infanterie Françoise. *D'Andelot*, piqué de voir son autorité méconnue, conçut le projet de se défaire de *Charri*. On croit qu'il engagea dans ses intérêts *Chaselier Portant*, gentilhomme du Poitou, dont *Charri* avoit tué le frère quelques années auparavant. Cet officier suborna treize assassins, au nombre desquels on est fâché de trouver le brave *Mouvans*. Le 31 décembre 1563, *Charri* allant au Louvre, fut attaqué sur le pont Saint-Michel par *Chaselier* & ses complices, qui l'environnèrent, le tuèrent avec deux amis qui l'accompagnoient, & fortirent à l'instant de Paris. Telle fut la fin de *Charri*, qui, suivant *Brantôme*, « étoit un second *Montluc* en valeur & en orgueil, & qui l'auroit pu être en dignités, s'il ne s'étoit fait de trop grands ennemis pour l'atteindre. »

**CHARRIER**, (Marc-Antoine) avocat, fut député de Mende aux états-généraux de 1789, & s'y montra un ardent ami de la monarchie. Retiré dans le département de la Lozère, il le souleva contre la Convention, se mit à la tête du rassemblement, marcha sur Mende qu'il prit, eut divers succès sur les troupes de la république, fut fait prisonnier par elles & con-

duit devant le tribunal de l'*Aveyron*, qui le condamna à mort le 16 juillet 1794.

**CHARRON**, (Pierre) né à Paris en 1541, d'abord avocat au parlement, fréquenta le barreau pendant cinq ou six années. Il le quitta pour s'appliquer à l'étude de la théologie & à l'éloquence de la chaire. Plusieurs évêques s'empressèrent de l'attirer dans leurs diocèses, & lui procurèrent des bénéfices dans leurs églises. Il fut successivement théologal de Bazas, d'Acqs, de Leictoure, d'Agen, de Cahors, de Contourné & de Bordeaux. *Michel Montagne*, alors un des ornemens de cette dernière ville, lui accorda son amitié & son estime. Il lui permit par son testament de porter les armes de sa maison : grace puérile, mais dont un Gascon, quoique philosophe, devoit faire beaucoup de cas. *Charron* lui témoigna sa reconnaissance, en laissant tous ses biens au beau-frère de ce philosophe. En 1595, *Charron* fut député à Paris pour l'assemblée générale du clergé, & choisi pour secrétaire de cette illustre compagnie. Il auroit voulu finir ses jours chez les Chartreux ou chez les Céléstins; mais on le refusa dans ces deux ordres à cause de son âge avancé. Il mourut subitement d'une apoplexie sanguine à Paris, dans une rue, en 1603, à 62 ans. Il avoit fait l'année précédente son testament, qui étoit presque tout en faveur des pauvres écoliers & des pauvres filles. C'étoit un homme plein de sagesse & de piété, tel que devoit être un prêtre qui, aux lumières de la philosophie, joignoit les vérités & la morale de la religion. Son visage étoit toujours gai & riant, son humeur agréable. Il parloit avec autant de

force que d'aifance. On a de lui : I. *Les trois Vérités*, in-8.° 1595. Par la première, il combat les Athées ; par la seconde, les Payens, les Juifs, les Mahomérans ; par la troisième, les Hérétiques & les Schismatiques. Les Catholiques applaudirent à cet ouvrage, & les Protestans l'attaquèrent vainement : aucun de leurs écrivains d'alors n'avoit ni la force de style, ni l'esprit méthodique de *Charron*. II. *Traité de la Sagesse*, Bordeaux 1601, in-8.° *Elzévir*, in-12, 1646. Il y avoit dans la première édition quelques expressions inexactes, qui ont été rectifiées ou adoucies dans les éditions postérieures. 1.° L'auteur disoit en général, que les religions venoient des hommes, & non de Dieu. Il excepta dans la deuxième édition la religion Chrétienne, comme il le devoit. 2.° Il prétendoit que l'immortalité de l'ame étoit la plus universellement crue, & la plus foiblement prouvée ; & ce passage reprochable fut encore adouci. 3.° Les maux que les querelles, excitées dans le sein de l'Église, ont produits, étoient représentés avec autant d'élégance que de force ; mais il étoit très-facile de rejeter ces maux sur les passions des hommes qui ont abusé de tout, & qui ont changé les remèdes les plus salutaires en poisons détestables. 4.° *Charron* exposoit les difficultés des libertins avec beaucoup d'énergie, & ce fut ce qui fournit à ses ennemis une nouvelle occasion de semer des doutes sur son Christianisme. On lui reprocha, par exemple, d'avoir mis dans la bouche d'un Athée ces paroles : *En Religion est une sage invention des hommes, pour contenir la populace dans son devoir*. Le Jésuite *Garasse* l'accusa d'avoir commis à cet égard une honteuse pré-

varication, en faisant valoir indirectement la cause des impies, & en ne les réfutant pas avec assez de force. Il est très-faux que *Charron* soit coupable de cette criminelle partialité : car, après avoir rapporté fidèlement les objections des Athées, il les réfute avec autant de franchise que de solidité. Cependant ce livre, écrit avec force & avec hardiesse, devoit faire une vive sensation dans le public, & sur-tout parmi les théologiens. Deux docteurs de Sorbonne le censurèrent, ne faisant point attention que, dans plusieurs endroits de cet ouvrage, *Charron* parle plutôt en philosophe qu'en théologien. On souleva l'Université, la Sorbonne, le Châtelet, le Parlement, contre lui ; mais le président *Jeannin*, à qui l'on confia cette affaire, dissipa l'orage, & dit qu'il falloit permettre la vente du livre, *comme d'un livre d'État*. Cette décision n'empêcha point le Jésuite *Garasse* de mettre *Charron* au rang des *Théophile* & des *Vanini*. Il le croit même plus dangereux, *d'autant qu'il dit plus de vilainies qu'eux, & qu'il les dit avec quelque peu d'honnêteté*. Il le peint livré à un *Athéisme brutal*, *accoquiné à des mélancolies langoureuses & trauandes*. Plusieurs gens-de-lettres l'ont défendu contre les déclamations calomnieuses & emportées du Jésuite, entr'autres l'abbé de *Saint-Ciran*. *Garasse* auroit pu lui reprocher, avec plus de raison, que dans son livre de *la Sagesse* il copie souvent *Montagne* son maître, & même du *Vair*. Il transcrit même leurs propres paroles. III. *Seize Discours Chrétiens*, imprimés à Bordeaux, en 1600, in-8.°

I. CHARTIER, (Alain) archidiacre de Paris, conseiller au Par-

lement, fut secrétaire de *Charles VI* & de *Charles VII*, rois de France. Il fit les délices & l'admiration de la cour sous ces deux princes, qui l'envoyèrent en ambassade vers plusieurs souverains. *Marguerite d'Écosse*, première femme du dauphin de France, depuis *Louis XI*, l'ayant vu endormi sur une chaise, s'approcha de lui pour le baiser. Les seigneurs de sa suite s'étonnant qu'elle eût appliqué sa bouche sur celle d'un homme aussi laid, la princesse leur répondit : *Qu'elle n'avoit pas baisé l'homme, mais la bouche qui avoit prononcé tant de belles choses.* On lui donna le nom de père de l'éloquence Française : il étoit digne de ce titre par sa prose, plutôt que par ses vers. Le peu que nous avons de ces derniers, sont une preuve que *Chapelle* n'est pas l'inventeur des rimés redoublées, comme on le croit communément. *Chartier* étoit l'homme de son temps qui parloit le mieux. Il mourut à Avignon en 1449. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1617, in-4°, par du *Chefne*. La première partie renferme des ouvrages en prose, le *Corial*, le *Traité de l'Espérance*, le *Quadrilogue invectif* contre *Édouard III*, & plusieurs autres pièces qu'on lui a faussement attribuées. On trouve ses *Poésies* dans la seconde partie ; mais tous les morceaux ne sont pas de lui, & plusieurs même sont indignes de son nom. Il étoit natif de Bayeux, ainsi que ses deux frères qui suivent.

II. CHARTIER, (Jean) Bénédictin, eut la place de chantre de Saint-Denys. Il est auteur des grandes *Chroniques de France*, vulgairement appelées *Chroniques de Saint-Denys*, rédigées en françois, depuis *Pharamond* jusqu'au décès

de *Charles VII*, en 3 vol. in-fol. Paris 1493 : livre rare & très-cher. *L'Histoire de Charles VII*, par *Jean Chartier*, parut au Louvre en 1661, in-folio, par les soins du savant *Godefroi*, qui l'enrichit de remarques ; & de plusieurs autres pièces qui n'avoient pas encore vu le jour. *Chartier* est aussi crédule que peu exact. Il écrit sechement & en vrai compilateur.

III. CHARFIER, (Guillaume) conseiller au parlement de Paris, puis évêque de cette ville en 1447, fut un des commissaires nommés pour la révision du procès de la *Pucelle d'Orléans*, & pour la réhabilitation de sa mémoire. Dans ses dernières années, il encourut la disgrâce de *Louis XI*, par rapport à la députation qu'il accepta vers les princes pendant la guerre du *Bien public*. Le roi étendit le ressentiment jusques après sa mort, en ordonnant de mettre sur son corps une *Épitaphe* contenant les motifs de cette haine. Mais après le règne de *Louis XI*, le monument de son humeur vindicative fut supprimé ; & la postérité, dont il avoit voulu dicter le suffrage, rendit justice à la mémoire d'un prélat, dont les conseils, s'ils eussent été suivis par son prince, auroient prévenu bien des désordres. Il mourut le premier mai 1472.

IV. CHARTIER, (René) né à Vendôme, se fit médecin à Paris où il mourut en octobre 1654 à 82 ans. Il a donné une très-belle édition des *Œuvres d'Hippocrate* & de *Galien* en grec & latin. Paris, 1639, neuf vol. in-folio. Cette entreprise ruina l'éditeur.

V. CHARTIER, (Pierre) peintre en émail clair, excellent dans le 17<sup>e</sup> siècle à peindre les

leurs. On a beaucoup vanté son chef-d'œuvre, qui est un *Dessus-de-Bois* rond, où serpente une guirlande de fleurs. La finesse, la légèreté caractérise ce morceau précieux; la fraîcheur & le velouté font illusion à l'œil, & semblent appeler l'odorat.

**CHARTRES**, (Renaud de) évêque de Beauvais, puis archevêque de Reims en 1414, fut nommé chancelier de France en 1424, & reçut l'an 1439 le chapeau de cardinal, au concile de Florence, des mains du pape *Eugène IV*. La même année ce prélat sacra dans son église métropolitaine, en présence de la *Pucelle d'Orléans*, le roi *Charles VII*, auquel il rendit de grands services. Il mourut subitement le 4 avril 1443, à Tours où il étoit allé trouver le roi pour traiter de la paix avec l'Angleterre.

**I. CHASLES**, (Grégoire de) né à Paris le 17 août 1659, étudia au collège de la-Marche, où il fit connoissance avec *Colbert de Seignelay*, qui lui procura une place d'écrivain dans la marine. Il passa la plus grande partie de sa vie à voyager en Canada, au Levant, aux Indes Orientales. Il fut fait prisonnier en Canada par les Anglois, & subit le même sort en Turquie. *Chasles* étoit un homme enjoué, qui aimoit la bonne chère, un ami de *Bacchus*, qui ne parloit que d'arroser le gosier; mais trop enclin à la satire, sur-tout contre les moines. Quelques-unes de ses faillies le firent chasser de Paris, & reléguer à Chartres, où il vivoit assez mesquinement en 1719 ou 1720, âgé d'environ 60 ans. Il est auteur, I. *Des Illustres Françoises*, 3 vol. in-12, contenant sept histoires: augmentées de deux nou-

velles dans l'édition d'Utrecht, 1739, 4 vol. in-12, & de Paris 4 vol.; mais ces deux histoires sont bien inférieures aux premières, & les unes & les autres sont écrites d'une manière un peu languissante, quoique le fond de celles de *de Chasles* soit ordinairement intéressant. Il est, dit-on le héros de quelques-unes, & il paroît qu'il ne se piquoit ni de délicatesse ni d'une exacte probité avec les femmes. II. *Du Journal d'un Voyage fait aux Indes Orientales sur l'escadre de du Quesno*, en 1690; & 1691, Rouen 1721, 3 vol. in-12. III. *Du Tome VI de Dom Quichotte*.

**II. CHASLES**, (François-Jacques) avocat au parlement de Paris, a fleuri dans le dernier siècle. Il est auteur du *Dictionnaire universel chronologique & historique de Justice, Police & Finances*, contenant les édits & les arrêts du conseil, depuis l'année 1600 jusques & compris 1720, en 3 vol. in-fol. 1725. Cette compilation utile & assez bien faite, pourroit servir, pour ainsi dire, de boussole pour se conduire dans la décision des affaires embrouillées, si les arrêts n'étoient pas quelquefois contradictoires. Les matières que l'auteur y traite, sont éclaircies par des pièces sûres & authentiques.

**CHASOT**, Voyez **NANTIGNY**.

**CHASSAIGNE**, (Antoine de la) docteur de Sorbonne en 1710, ensuite directeur du séminaire des Missions étrangères, naquit à Châteaudun dans le diocèse de Chartres, & mourut en 1760 à 78 ans. Il joignit à des mœurs très-pures un savoir étendu; son attachement pour le parti opposé à la bulle *Unigenitus*, lui attira

bien des peines. On a de lui la *Vie de Nicolas Pavillon*, évêque d'Aleth, 3 vol. in-12. Cet ouvrage diffus est écrit avec un peu trop de négligence.

**CHASSÉ**, (Claude-Louis-Dominique de) seigneur de Ponceau, l'un des plus célèbres acteurs de l'Opéra, débuta sur ce théâtre au mois d'août 1721. Il y remplit les premiers rôles avec un grand succès jusqu'en 1757, qu'il demanda sa retraite. Son jeu étoit noble, & il fit servir ses connoissances à le perfectionner. Des prétendus gens de goût lui trouvoient plus de dignité que de feu, On connoit l'épigramme qui finit par ces vers :

*C'est un gentilhomme qui chante ;  
Il ne se fatigue pas.*

Mais, malgré cette critique, il fa-voit mettre de la chaleur dans les rôles qui en exigeoient ; il avoit soin seulement de la placer à propos : éloge qu'on a pu donner à quelques-uns de ses successeurs. Cet habile acteur mourut à Paris le 27 octobre 1786, à 88 ans. Il jouissoit depuis 50 ans de la pension de musicien de la chambre du roi, qu'il tenoit de *Louis XV*. Ce prince la lui avoit accordée de son propre mouvement. Au milieu des écueils de son état, il avoit conservé une probité sévère, qui augmentoit le prix de ses talens. « Acteur unique & homme estimable, dit *J. J. Rousseau*, il laissera

l'admiration & le regret de son talent aux amateurs de son théâtre, & un souvenir honorable de sa personne à tous les honnêtes gens.

**CHASSENEUX**, (Barthélemy de) à *Chasseneux*, né à Issi-l'Évêque près d'Autun en 1480, passa du parlement de Paris où il étoit conseiller, à celui de Provence, où il fut premier ou plutôt seul président ; car alors il n'y en avoit point d'autres. Il occupoit ce poste lorsque cette compagnie rendit, en 1540, le fameux arrêt contre les Vaudois, habitans de Merindol. Ce qui suspendit l'exécution de cet arrêt, fut, dit-on, une chose puérile en apparence, mais qui peint les mœurs du siècle. *Chasseneux* avoit publié en 1529 un gros fatras in-folio, intitulé *Catalogus gloria mundi*. « Il y raconte, dit *Garnier*, que dans les temps qu'il exerçoit à Autun la profession d'avocat (\*) il pullula tout-à-coup une si grande multitude de rats, que les campagnes furent dévastées & qu'on craignit une disette générale. Comme les remèdes humains paroissoient insuffisans contre ce fléau, on eut recours aux surnaturels. Le grand-vicaire fut chargé de les excommunier. Pour rendre cette excommunication valide, on crut devoir suivre toutes les formalités de l'ordre judiciaire. Sur la plainte rendue par le promoteur, les rats furent assignés à comparoître. Après les délais expirés, le promoteur obtint un arrêt par défaut, &

(\*) Quoique le conte des Rats, rapporté par *Garnier*, se trouve dans *de Thou*, *Bouche*, *Ganffridi*; *Nicéron* le révoque en doute, comme tiré du Martyrologe des Protestans. Il prétend que ce n'est pas dans son *Catalogue de la gloire du monde*, mais dans ses *Conseils*, que *Chasseneux* raconte l'Histoire non des Rats, mais de certaines Mouches qui détruisoient les raisins aux environs de Beaune. Voyez *Mémoires de Nicéron*, Tome III.

*Demanda* qu'on procédât à la sentence définitive. Le grand-vicaire constitua d'office un défenseur contre les accusés, & ce défenseur fut *Chasseneux*. Il s'attacha d'abord à prouver que les rats, dispersés dans un grand nombre de villages, n'avoient point été suffisamment appelés par une simple assignation, & qu'elle devoit leur être signifiée au prône de chaque paroisse, ce qui lui fit obtenir un délai assez considérable. Lorsqu'il fut expiré sans que les parties eussent comparu, il entreprit de les excuser, sur la longueur & les inconvénients du voyage, sur le danger évident de mort auquel ils étoient exposés de la part des chats, leurs ennemis jurés, qui les guettoient à tous les passages. Enfin il remontra tous les inconvénients & l'injustice de ces proscriptions générales, qui enveloppent les enfans avec les pères, les innocens avec les coupables; & fit si bien valoir toutes les raisons, soit d'équité naturelle, soit de droit positif, qui étoient favorables à la cause, qu'il acquit dès-lors de la célébrité, & jeta les fondemens de son élévation. Dans le temps qu'il poursuivoit avec chaleur l'exécution des arrêts du parlement d'Aix contre les Vaudois, d'*Allens* (\*) gentilhomme Pro-

vençal, alla le trouver, & lui remettant sous les yeux cet endroit de son ouvrage : *Pensez-vous*, lui dit-il, *qu'un premier Président doive, moins qu'un Avocat, respecter l'ordre judiciaire & en observer les formes ? ou croyez-vous qu'une société d'hommes mérite moins d'égards qu'un vil amas d'insectes ?* Le président rougit, & s'il ne désavoua pas publiquement ses premiers arrêts, il en suspendit tant qu'il vécut l'exécution. Les commissaires de la cour secondèrent les vues de *Chasseneux*, devenu beaucoup plus indulgent. *Guillaume du Belley*, seigneur de *Langai*, gouverneur du Piémont, fut chargé par le roi de s'informer des mœurs & des principes des Vaudois. Il manda à la cour, après une perquisition exacte, « que ceux qu'on nommoit *Vaudois* dans les montagnes de Provence, étoient des gens qui depuis trente ans avoient pris des terres en friche, à la charge d'en payer la rente à leurs maîtres, & que, par un travail assidu, ils les avoient rendues fertiles & propres au pâturage & au grain; qu'ils étoient gens de beaucoup de fatigue & de peu de dépense; qu'ils payoient exactement la taille au roi, & les droits à leurs seigneurs; qu'à la vérité on les voyoit peu à l'église; qu'y étant, ils ne

---

(\*) Ce gentilhomme ne s'appeloit pas d'*Allens*, mais *ALLEIN*. (Jacques de Renaud d') C'étoit un homme modéré dans un temps de fanatisme, très-verté dans les belles-lettres, & qui s'étoit acquis, par sa probité autant que par son savoir, beaucoup de crédit sur l'esprit du président de *Chasseneux*. Sa famille originaire d'Arles, jouit d'une considération méritée par les services qu'elle a rendus dans l'état militaire & dans les ambassades. *Nicolas de Renaud*, père de Jacques dont il est question ici, étoit ambassadeur de *Charles VIII* auprès du Saint-Siège; & les négociations auprès de cette cour demandoient alors autant de talent que d'adresse. C'est en faveur des services de la famille de *Renaud*, que *Louis XIV* érigea la terre d'*Allein* en marquisat, en mars 1695.

se mettoient point à genoux devant les images; qu'ils ne faisoient point dire de messes, ni pour eux, ni pour les morts; qu'ils ne faisoient pas le signe de la croix; qu'ils ne prenoient pas d'eau bénite; qu'ils n'ôtoient point le chapeau devant les croix; que leurs cérémonies étoient différentes des nôtres; que leurs prières publiques se faisoient en langue vulgaire; qu'enfin ils ne reconnoissoient ni le pape, ni les évêques, & avoient seulement quelques-uns d'entre eux qui leur servoient de ministres & de pasteurs dans les exercices de leur religion. " (*Fabre, HISTOIRE Ecclésiastique, Livre CXXI, n° 63.*) Ce rapport ayant été fait au roi, il envoya au parlement d'Aix une déclaration, datée du 18 de février 1541, par lequel il pardonnoit aux Vaudois, pourvu que dans trois mois ils abjurassent leurs erreurs. Aussitôt les habitans de Mérindol envoyèrent à Aix deux députés, pour demander qu'il plût au parlement de faire informer de leurs erreurs & de les leur faire connoître. *Chasseneux* les ayant mandés, leur remontra qu'il étoit inutile d'informer de ces erreurs, qui étoient notoires. Il les exhorta à y renoncer, & à ne pas obliger le parlement à procéder contre eux avec la dernière rigueur; que cependant ils pouvoient donner leur confession de foi. Ils le firent en effet, dans une requête, du 7 avril 1541, qui contenoit un grand nombre d'articles. Mais pendant qu'on les examinait à Aix, ainsi qu'à Paris, la mort emporta *Chasseneux*. Ce fut en 1542, à 60 ans, qu'il termina sa carrière. Tous les historiens conviennent, & *Piton* assure dans son *Histoire de la ville d'Aix*, qu'il mourut empoisonné avec un bou-

quet de fleurs. Il ne nous apprend pas d'où ce coup lui vint; mais il y a lieu de soupçonner, dit *Nicéron*, que ce fut l'effet de la haine que conçurent contre lui ceux qui étoient si fort acharnés à la ruine des habitans de Mérindol, & qui, peu de temps après, firent jouer contre eux une sanglante tragédie. On a de *Chasseneux* : I. Un *Commentaire latin* sur les Coutumes de Bourgogne & de presque toute la France, in-folio, imprimé cinq fois pendant la vie de l'auteur, & plus de quinze depuis. La dernière édition, enrichie de l'Éloge de *Chasseneux* par le président *Bouhier*, a été donnée in-4°, Paris 1717; & encore depuis refondue par le même éditeur dans une autre de deux vol. in-fol. *Chasseneux* fut un des premiers qui éclaircit le Droit coutumier en France, & qui le concilia avec le Droit Romain. Il ressemble d'ailleurs à la plupart des jurisconsultes de son temps, qui, contents d'entasser autorités sur autorités, ne songeoient, ni à soutenir leurs décisions par le raisonnement, ni à les éclaircir par la méthode, ni à les rendre plus agréables à lire par un style pur, simple & correct. II. *Consilia*, Lyon 1531, in-fol. Ce sont des consultations sur différentes matières de droit. III. *Les Épitaphes des Rois de France jusqu'à François I, en vers*, avec leurs effigies; Bordeaux, sans date, très-rare. — *Chasseneux* avoit épousé *Pétronille Languet*; mais le bien que lui apporta sa femme ne le dédommagea pas de sa mauvaise humeur.

**CHASSIGNET**, (Jean-Baptiste) né à Besançon dans le milieu du quinzième siècle, fut l'un de ceux qui commença à tirer notre poésie

de la barbarie. Sa Traduction des *Psalmes* a de la force & de l'harmonie. Les auteurs des *Annales Poétiques*, en ont fait connoître le mérite : jusqu'à eux, nul bibliographe n'avoit parlé de *Chassignet*.

**CHASTELAIN**, ( Claude ) chanoine de l'église de Paris, sa patrie, fut mis par de *Harlay*, archevêque, à la tête d'une compagnie pour la composition des Livres d'église. Il possédoit la science des liturgies, des rites & des cérémonies ecclésiastiques. Il avoit parcouru l'Italie, la France, l'Allemagne, & surtout il avoit étudié les usages de chaque église particulière. Il connoissoit tout ce qu'il y avoit de curieux dans les lieux où il passoit, & souvent il en instruisoit même les gens du pays. Il mourut en 1712, à 73 ans. On a de lui : I. Les deux premiers mois de l'année du *Martyrologe Romain*, traduits en françois ; avec des additions à chaque jour, des Saints qui ne sont point dans ce *Martyrologe*, placés selon l'ordre des siècles : la première, de ceux de France : la seconde, de ceux des autres pays ; avec des notes sur chaque jour. II. *Martyrologe universel*, Paris 1709, in-4°, composé dans le goût du précédent, plein de l'érudition la plus recherchée. Les *Bollandistes* lui ont dédié la 60<sup>e</sup> de leur savante collection.

**CHASTELAIN**, Voyez CHATELAIN.

**CHASTELET**, Voyez GUESCLIN à la fin, — & CHATELET.

**CHASTELET**, ( Gabrielle-Émilie de Breteuil, marquise du ) naquit en 1706 du baron de *Breteuil*, introducteur des ambassadeurs. Son esprit & ses grâces la firent rechercher en mariage par

plusieurs seigneurs distingués. Elle épousa le marquis du *Chastelet-Lomont*, lieutenant-général des armées du roi, d'une famille illustre. Les bons auteurs anciens & modernes lui furent familiers dès sa plus tendre jeunesse. Elle s'appliqua sur-tout à la lecture des philosophes & des mathématiciens. Son coup d'essai fut une explication de la *Philosophie de Leibnitz*, sous le titre d'*Institutions de Physique*, in-8.° adressée à son fils, son élève dans la géométrie, & élève digne d'elle. Les idées du philosophe Allemand ne lui ayant paru ensuite que des rêves, elle l'abandonna pour *Newton*. Elle traduisit ses *Principes*, & les commenta. Cet ouvrage, imprimé après sa mort, en 2 volumes in-4°, revu & corrigé par *Clairaut*, a paru digne de son auteur & de son censeur. La marquise du *Chastelet* mourut à 43 ans, d'une suite de couches le 10 septembre 1749, au palais de Lunéville. L'étude ne l'éloigna point du monde. On vit, non sans étonnement la commentatrice de *Newton* se livrer à tous les plaisirs, les rechercher même comme une femme ordinaire, & au sortir d'une table de jeu aller converser avec des philosophes & les instruire. Elle en avoit toujours auprès d'elle, à Paris, à Cyrei, & à Lunéville. *Voltaire* fut lié de bonne heure avec elle, d'abord par l'amitié, & bientôt par l'amour. « Ils furent inséparables pendant près de vingt années. Cette liaison eut pour *Voltaire* de grandes douceurs ; mais on ignore ce qu'elle coûta à sa tranquillité. Ils se querellèrent souvent ; mais ils se supportoient, parce que l'habitude de vivre ensemble les rendoit nécessaires l'un à l'autre. *Émilie* lui pardonnoit ses bruyantes humeurs ;



de son côté, il se monstroit indulgent pour ses caprices & même pour ses infidélités. Les colères de *Voltaire* étoient des coups de foudre; mais l'orage n'avoit rien de durable. Le calme & la sérénité renaissoient au moment où cessoit la tempête. *Émilie* aimoit l'étude & la célébrité; mais ce goût n'étoit qu'une passion secondaire. Ses deux passions dominantes étoit le jeu & l'amour. » La première lui coûta beaucoup d'argent; & la seconde troubla le repos de *Voltaire*, en excitant plusieurs fois sa jalousie. Voyez de plus amples détails dans la Vie de *Voltaire*, par du *Vernet*, que nous venons de citer. Cependant on ne pouvoit être aimé plus tendrement. La moindre absence mettoit Mad. du *Chastelet* au désespoir. *C'est une tête bien complètement tournée*, écrivoit Mad. de *Tencia* au maréchal de *Richelieu*; *elle me fait grande pitié*. Quoique Mad. du *Chastelet* fût liée avec des savans, & fût elle-même très-instruite, elle ne parloit ordinairement de science qu'à ceux avec qui elle croyoit pouvoir s'instruire. Elle vécut long-temps dans des sociétés où l'on ignoroit ce qu'elle étoit, & elle ne prenoit pas garde à cette ignorance. Les dames qui jouoient avec elle chez la reine, étoient bien éloignées de se douter qu'elles fussent à côté du commentateur de *Newton*; on la prenoit pour une personne ordinaire. On s'étonnoit seulement de la rapidité & de la justesse avec laquelle on la voyoit faire les comptes & terminer les différens du jeu. Dès qu'il y avoit quelque combinaison à faire, la philosophe ne pouvoit plus se cacher. On l'a vue diviser jusqu'à neuf chiffres par neuf autres, de tête & sans aucun secours, en présence d'un géomètre étonné, qui

ne pouvoit la suivre. Née avec une éloquence singulière, cette éloquence ne se déployoit que quand elle avoit des objets dignes d'elle. Le mot propre, la précision, la justesse & la force, étoient le caractère de son style; mais cette fermeté sévère & cette trempé vigoureuse de son esprit, ne la rendoient pas inaccessible aux beautés de sentiment. Les charmes de la poésie & de l'éloquence la pénétoient; & son oreille étoit extrêmement sensible à l'harmonie. Elle savoit par cœur les meilleurs vers, & ne pouvoit souffrir les médiocres. Elle en faisoit elle-même d'agréables. On peut en juger par cette inscription pour les jardins de *Cyrei* :

*Du repos, une douce étude ;  
Peu de livres, point d'ennuyeux ;  
Un ami dans ma solitude ,  
Voilà mon sort : il est heureux.*

L'étude de sa langue fut une de ses principales occupations. Elle parloit bien & avec feu; mais elle ne rendoit pas, comme tant d'autres femmes, sa conversation piquante, en relevant les ridicules de ses rivales en esprit & en beauté. Elle n'avoit ni le temps, ni la volonté de s'en appercevoir, & quand on lui disoit que quelques personnes ne lui avoient pas rendu justice, elle répondoit qu'elle vouloit l'ignorer. Un auteur ayant été enfermé pour avoir écrit contre elle, la marquise du *Chastelet* prit la plume en sa faveur, & lui procura son élargissement. Elle a laissé en manuscrit un *Traité* sur le bonheur, « le seul peut-être des ouvrages sur cette question, dit *Condorcet*, qui ait été écrit sans prétention & avec une entière franchise. » Il n'a point encore été publié. L'*Eloge* de Mad. du *Chastelet* par *Voltaire*, est à la

tête de la *Traduction des Principes de Newton*. Voy. LINANT.

**CHASTELLUX**, (François-Jean, marquis de) maréchal des camps & armées du roi, de l'académie François, & de diverses autres sociétés littéraires, mort à Paris, le 24 octobre 1788, étoit d'une famille illustre, qu'il illustra encore par ses talens militaires & littéraires, par l'aménité de son caractère & par ses ouvrages. Les principaux sont : I. *De la Félicité publique*, in-8.° Lorsque ce livre parut pour la première fois, il ne fit point cette sensation qui annonce un grand succès. Le titre parut vague, le style quelquefois négligé; le but de l'auteur ne sembloit pas assez déterminé. On ne vit pas d'abord qu'il s'étoit proposé de tracer un tableau du genre humain, & d'examiner dans quel siècle, dans quel pays, sous quel gouvernement il auroit été plus avantageux aux hommes d'exister. Quelques chapitres de cet examen sont superficiels; mais d'autres se distinguent par la sagesse des principes & la profondeur des recherches. Il ne faut pas pourtant mettre la *Félicité publique* au-dessus de l'*Esprit des Loix*, comme a fait *Voltaire*, trop sévère envers *Montesquieu* qui n'existoit plus, & trop indulgent envers le marquis de *Chastellux* qui passoit pour avoir du crédit à la cour. II. *Voyage dans l'Amérique Septentrionale*, en 1780, 1781 & 1782, in-8.° Ce voyage est instructif & agréable; mais les Anglo-Américains se font plaindre que l'auteur amuseoit quelquefois ses lecteurs à leurs dépens. Le marquis de *Chastellux* avoit servi en Amérique, & avec distinction. Il avoit été accueilli partout comme il le méritoit; &

ce devoit être une raison pour lui de ménager un peu les ridicules de ses hôtes. Il est vrai qu'il ne destinoit point ce livre à l'impression, & que divers morceaux lui ayant été dérobés & livrés à un Journaliste étranger, cette infidélité l'obligea de communiquer au public son manuscrit original.

**CHASTENET**, Voy. PUYSEGUR & CHEVREAU.

**CHASTEUIL**, Voy. GALAUF.

I. **CHASTRE**, (Claude de la) maréchal de France, chevalier des ordres du roi, & gouverneur de Berri & d'Orléans, s'éleva par son mérite & par la faveur du connétable de *Montmorenci*, dont il avoit été page. Il se fit un nom distingué par ses exploits en divers sièges & combats. S'étant jeté dans le parti de la Ligue, il se fit du Berri, qu'il remit dans la suite au roi *Henri IV*. Il mourut le 18 décembre 1614, à 78 ans, avec la réputation d'un très-brave officier, mais d'un médiocre général. — Il eut un fils, *Louis de la CHASTRE*, qui, sans beaucoup de mérite, obtint cependant le bâton de maréchal de France en 1616, & mourut en 1630. La maison de *la Chastre* tire son nom d'un grand bourg de Berri sur l'Indre. Elle a produit plusieurs autres personnages illustres: entr'autres, *Pierre de la CHASTRE*, archevêque de Bourges & cardinal, mort en 1171.

II. **CHASTRE**, (Edme, marquis de la) comte de *Nançai*, de la même famille que les précédens, maître de la garde-robe du roi, puis colonel-général des Suisses & Grisons en 1643, se signala à la bataille de *Nortlingue*, où il fut fait prisonnier. Il fut à la guerre d'Allemagne en 1645, &

& mourut de ses blessures la même année. On a de lui des *Mémoires*, curieux & intéressans, qui se trouvent imprimés avec ceux de *La Rochefoucauld*, à la Haye, in-12, 1691. Ils ont le mérite de la vérité avec l'air de roman.

III. CHASTRE, (Jean de) chanoine de l'église Saint-Nizier de Lyon & aumônier du roi, publia en 1647, une *Méthode pour accommoder le Bréviaire de Lyon avec le Romain*. On lui doit encore *Compendium Theologica veritatis Alberti Magni*, in-12, 1649.

CHAT, Voy. DUCHAT.

I. CHAT ou CHAPT, (Aymeri) étoit issu d'une illustre & ancienne maison du Périgord, qui fait remonter son origine aux anciens *Sires de Chabanois*, connus dans nos histoires des la fin du 11<sup>e</sup> siècle. Il fut d'abord trésorier de l'église Romaine, évêque de Volterre & gouverneur de Bologne, ensuite transféré à l'archevêché de la même ville en 1361. Il obtint, en 1365, de l'empereur *Charles IV*, la confirmation des privilèges de son église, & le titre de prince de l'empire. Il y fit fleurir l'université dont il étoit chancelier. Il fut transféré de nouveau en 1371, à l'évêché de Limoges, & nommé gouverneur de toute la vicomté de cette ville. Il mourut la veille de Saint-Martin, l'an 1390. Ce prélat, également recommandable par les qualités qui font le citoyen, par les vertus d'un évêque, & par le caractère libéral d'un prince, fut pleuré comme un père. Protecteur des savans & savant lui-même, il répandit ses bienfaits sur les gens-de-lettres.

II. CHAT DE RASTIGNAC, (Raimond de) de la même mai-

son que le précédent, seigneur de Meffilhac, fut chevalier des ordres du roi, capitaine de cinquante hommes d'armes, lieutenant-général & bailli de la haute-Auvergne. Il donna les preuves les plus éclatantes de zèle & d'attachement à nos rois, pendant les troubles qui de son temps agitoient la France. Il s'opposa, avec autant de succès que de courage, aux entreprises des Ligueurs en Auvergne, déconcerta leurs projets, & leur enleva plusieurs places dont ils s'étoient emparés. Il battit, en 1590, le comte de *Randan*, au combat d'Issoire, & le duc de *Joyeuse*, en 1592, à celui de Villemur. Il prit des mesures si efficaces pour les intérêts du roi, qu'il maintint une partie de l'Auvergne dans son obéissance, y fit rentrer l'autre, & vint à bout de rétablir entièrement la paix dans cette province. Ce héros citoyen, marcha en 1594, contre les révoltés, connus sous le nom de *Tard-venus*, qui s'étoient assemblés dans le Limouzin, les attaqua, en tua deux mille près de Limoges, & les mit entièrement en déroute. Le roi le récompensa de ses services, en le nommant chevalier du Saint-Esprit en 1594. Ce brave guerrier fut tué le vendredi 26 janvier 1596, à la Fère, où il étoit allé pour traiter de quelques affaires avec le roi. *De Thou* l'appelle un homme d'un courage infatigable, *virum indefessa virtutis*; & cet éloge ne paroitra pas outré à ceux qui feront attention aux différens événemens de sa vie.

III. CHAT DE RASTIGNAC, (Louis - Jacques de) de la même famille que les deux précédens, naquit dans le Périgord, l'an 1685. Après avoir brillé en Sorbonne

Torboane où il prit le bonnet de docteur, il alla à Luçon en qualité de grand-vicaire, & fut nommé à une des premières places du chapitre de la Cathédrale. Son mérite lui procura l'évêché de Tulle en 1721. Il fut député, en 1723, à l'assemblée du clergé, & y parut avec tant d'éclat, que deux mois après il fut transféré à l'archevêché de Tours. En 1730 & 1733, il présida, en qualité de commissaire du roi, au chapitre général de la congrégation de Saint-Maur, tenu à Marmouiers. Les talens par lesquels il se signala dans les assemblées du clergé de 1726, 1734 & 1743, le firent choisir pour chef de celles qui furent tenues en 1747 & 1748. Les procès-verbaux de ces différentes assemblées sont des monumens de son savoir & de son éloquence. Cet illustre prélat mourut en 1750, à 63 ans, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit. Il avoit le don de connoître les hommes & de les employer, & savoit faire aimer & respecter l'autorité. Né généreux & bienfaisant, il n'usoit de son crédit que pour faire du bien. On l'a vu dans les temps des inondations de la Loire, fournir la nourriture & des logemens à tous les pauvres habitans des campagnes voisines de Tours, avec leurs troupeaux, & à tout le menu peuple de la ville. Il se plaisoit à cultiver à ses frais les talens des jeunes ecclésiastiques, à inspirer à son clergé le goût des sciences. Esprit juste & conciliant, il se servoit de ses lumières pour terminer les différens & prévenir les dissensions. Des mœurs douces, un commerce sûr, un cœur né pour l'amitié, lui avoient attaché les plus illustres amis. On a de lui : I. *Des Harangues, des Discours & autres pièces, qui se trouvent dans*

*Tome III.*

les Procès-verbaux du clergé, II. *Des Lettres, des Mandemens & des Instructions Pastorales*, où il défend avec zèle la doctrine de l'Eglise. III. *Des Instructions Pastorales sur la Pénitence; la Communion & la justice Chrétienne*, contre le fameux livre du Père Pichon, Jésuite. Ces *Instructions Pastorales*, son principal ouvrage, ont été reçues avec le plus grand applaudissement par les uns, & attaquées avec beaucoup de vivacité par les autres.

CHATAM, ( Mylord ) Voyez PITT.

CHATEAU, ( Guillaume ) graveur d'Orléans, fut encouragé par Colbert. Il mérita les bienfaits de ce sage ministre, par plusieurs estampes gravées d'après les ouvrages du Poussin. Il avoit perfectionné son talent en Italie. Il mourut à Paris en 1683, à cinquante ans.

CHATEAUBRIAND, ( Françoise de Foix, épouse de Jean de Laval, comte de ) étoit fille de Phébus de Foix, & sœur du fameux comte de Lautrec, & du maréchal de Foix, qui lui durent en partie leur fortune. Elle fut maîtresse de François I, qui la quitta pour la duchesse d'Etampes. Cependant sa figure égaloit celle de sa rivale, & elle avoit la fierté d'une femme née dans une famille qui ne voyoit que les princes du sang au-dessus d'elle. « J'ai ouï conter, dit Brantôme, & le tiens de bon lieu, que lorsque le roi François I eut laissé Mad. de Châteaubriand, sa maîtresse favorite, pour prendre Mad. d'Etampes... que Mad. la Régente avoit prise avec elle pour une de ses filles... Mad. d'Etampes; pria le Roi.

Y

de retirer de madite dame de *Châteaubriand*, tous les plus beaux joyaux qu'il lui avoit donnés, non pour le prix & la valeur; car pour lors les pierreries n'avoient pas la vogue qu'elles ont eues depuis, mais pour l'amour des belles devises qui y étoient mises, engravées & empreintes, lesquelles la reine de Navarre, sa sœur, avoit faites & composées; car elle y étoit très-bonne maîtresse. Le roi *François* lui accorda sa prière, & lui promit qu'il le feroit; ce qu'il fit. Et pour ce, ayant envoyé un gentilhomme vers elle pour les lui demander, elle fit la malade pour le coup, & remit le gentilhomme dans trois jours à venir, & qu'il auroit ce qu'il demandoit. Cependant dans le dépit elle envoya querir un orfèvre, & fit fondre tous les joyaux, sans avoir respect ni acception des belles devises qui y étoient engravées; & après le gentilhomme retourné, elle lui donna tous ses joyaux convertis en lingots. *Allez, dit-elle, portez cela au Roi; & dites-lui, que puisqu'il lui a plu me révoquer ce qu'il m'avoit donné si libéralement, je le lui rends & lui renvoie en lingots d'or. Quant aux devises, je les ai si bien empreintes & colloquées en ma pensée, & les y tiens si chères, que je n'ai pu permettre que personne en disposât & jouît, & en eût du plaisir que moi-même. Quand le Roi eut reçu le tout en lingots, & les propos de cette dame, il ne dit autre chose, sinon: Retournez & rendez-lui le tout. Ce que j'en faisois n'étoit pas pour la valeur, car je lui eusse rendu deux fois plus, mais pour l'amour des devises; & puisqu'elle les a ainsi fait perdre, je ne veux pas de l'or, & le lui renvoie. Elle a montré en cela plus de courage & de générosité, que je n'eusse pensé provenir d'une femme.* **DAME**

*Galantes*, tom. 2. Le romancier *Varillas* rapporte que *Laval*, dans un accès de jalousie, fit ouvrir les veines à sa femme; mais ce conte doit être mis au rang de tant d'autres, qu'il débite avec autant de fausseté que d'effronterie. La comtesse de *Châteaubriand* mourut en 1537. Elle étoit née vers l'an 1475.

**CHATEAUBRUN**, (*Jean-Baptiste Vivien* de) maître d'hôtel ordinaire du duc d'*Orléans*, né à Angoulême en 1686, fut reçu membre de l'académie Française en 1753, à l'âge de 67 ans. Il avoit donné, au mois de novembre 1714, une tragédie de *Mahomet II*. Il composa quelques années après, les *Troyennes*. Cette seconde pièce, supérieure à la précédente, & qui est restée au théâtre, ne fut jouée qu'en 1754. Le plan manque de régularité; & comme le dit *Boileau*: *Chaque acte dans la Pièce est une Pièce entière*; mais les situations en sont attachantes & intéressent le spectateur. Celle du troisième acte, imitée de *Sénèque*, où *Andromaque* vient cacher son fils dans le tombeau d'*Hector*; a toujours produit l'attendrissement. Il étoit extrême, lorsque le célèbre & touchant *Gouffin* remplissant le rôle de *Andromaque*, disoit toute épouvantée à *Ulysse* ce seul vers :

*Ces farouches soldats, les laissez-vous ici ?*

*Châteaubrun* est aussi auteur des tragédies de *Philoctète* & d'*Asianax*, dont le principal défaut est d'être foibles de poésie, mais qui sont assez bien conduites. L'auteur mourut à Paris en 1775, à 89 ans. C'étoit un vrai philosophe; il ne tint qu'à lui de faire la plus grande fortune, & il la dédaigna. Il resta

plir avec honneur, près d'un demi-siècle, des postes qui en auroient enrichi d'autres, moins indifférens que lui sur les biens de ce monde. Il joignoit à ce rare désintéressement, des mœurs douces & irréprochables. « M. de Châteaubrun, dit le célèbre *Buffon* dans un Discours à l'académie, homme juste & doux, pieux, mais tolérant, sentoit, savoit que l'empire des lettres ne peut s'accroître & même se soutenir que par la liberté. Il approuvoit donc tout assez volontiers, & ne blâmoit rien qu'avec discrétion. Jamais il n'a rien fait que dans la vue du bien ; jamais rien dit qu'à bonne intention. » *De Châteaubrun*, livré pendant sa jeunesse aux affaires & à ses devoirs, ne s'en délassoit que par l'étude des poëtes Grecs & Latins, dont il s'étoit nourri, & dont il a porté le goût dans ses dernières tragédies. Il eut assez d'empire sur lui-même pour garder pendant quarante ans ses pièces dans son porte-feuille sans les faire jouer. L'emploi qu'il occupoit, & la crainte de déplaire à un prince pieux auquel il étoit attaché, furent les motifs qui l'arrê-  
tèrent.

**CHATEAU-GIRON**, (*Géofroy* de) gentilhomme Breton, défendit avec courage le duc de Bretagne, son souverain, contre les Anglois. Il leur fit lever le siège de *Saint-Malo* en 1382, & celui du *Mont-Saint-Michel*, après les avoir défaits dans un combat naval.

**CHATEAUGONTIER**, *Voyez* **BAILLEUL**.

**I. CHATEAUNEUF**, (*Pierre* de) troubadour connu par ses chansons, fut arrêté en route par des voleurs. Dépouillé & prêt à périr, il demanda permission de

leur chanter une de ses chansons : les voleurs, enchantés de sa voix, lui laissèrent la vie, & lui rendirent ce qu'ils lui avoient pris.

**II. CHATEAUNEUF**, *Voyez* **AUBESPINE**. — **BURETTE**. — **II. JARS**.

**CHATEAURENAUD**, (*François-Louis Rousselet*, comte de) d'une maison ancienne de Touraine, fut également utile à la France & sur terre & sur mer. S'étant consacré en 1661 au service de la marine, il se distingua à l'expédition de *Gigeri*, où il fut blessé. La mer Méditerranée étoit infestée par les pirates: Il donna la chasse à ceux de *Salé* avec un seul vaisseau. Nommé chef d'escadre en 1673, il défit le jeune *Raylor* en 1675. Il conduisit un convoi en Irlande en 1689, & l'année d'après il en ramena les troupes Françaises, & dix-huit mille Irlandois. Dans la guerre de la succession d'Espagne, il conduisit les flottes Espagnoles en Europe, & mit en sûreté les isles de l'Amérique. Ses services lui méritèrent la place de vice-amiral en 1701, le bâton de maréchal de France en 1704, & le collier des ordres du roi en 1705. Il mourut en 1716, à 80 ans, laissant plusieurs enfans. L'abbé de *Saint-Pierre* dit qu'il étoit un esprit médiocre, mais courageux, entreprenant & heureux.

**CHATEAUROUX**, *Voyez* **MAILLY**, n<sup>o</sup> II.

**CHATEIGNERAYE**, (*François* de Vivonne, seigneur de la) fils puiné d'*André de Vivonne*, grand-sénéchal du Poitou, parut avec distinction à la cour sous *François I* & *Henri II*. Il étoit lié de la plus tendre amitié avec *Gui de Chabot*,

seigneur de Jarnac; l'indiscrétion de ses propos le brouilla avec ce courtois. Il dit un jour à François I dont il étoit fort aimé, que Jarnac s'étoit vanté à lui d'avoir eu les faveurs de sa belle-mère, *Magdelaine de Puiguyon*, seconde femme de *Charles Chabot*, seigneur de Jarnac, son père. Le roi en plaisanta le jeune Jarnac; celui-ci piqué au vif, non content de nier le fait, répondit, que *sans le respect dû à sa Majesté, la Chateigneraye avoit menti*. Sur ce démenti qui devint public, *la Chateignerays* demanda à François I la permission d'un combat à outrance; mais ce prince ne la voulut point accorder. Ils l'obtinrent enfin de *Henri II*, successeur de François I. Le 10 juillet, 1547, le combat se fit en champ-clos dans le parc de Saint-Germain-en-Laye, en présence du roi, du connétable *Montmorency*, & de quelques autres seigneurs. *La Chateigneraye*, après avoir reçu une blessure très-dangereuse au jarret, tomba par terre. Sa vie étoit à la discrétion de Jarnac; le vainqueur supplia plusieurs fois le roi d'accepter le don qu'il lui faisoit de *la Chateigneraye*, qui ne vouloit point demander la vie. Le roi se laissa enfin gagner par les prières de Jarnac & par celles du connétable, & permit qu'on portât *la Chateigneraye* dans sa tente, pour le panser; mais la honte de se voir vaincu le jeta dans un tel désespoir, qu'il en mourut trois jours après, avec la réputation d'un des plus robustes & des plus braves hommes de la France. Il fut l'assailant dans le combat, & Jarnac le soutenant. Il avoit à peine 28 ans. Il se fioit tellement sur son adresse, & faisoit si peu de cas de son ennemi, qu'il avoit, suivant *Brantôme*,

préparé un souper splendide, pour régaler ses amis le jour même du combat; mais la fortune des armes en décida autrement. Le coup de Jarnac a passé depuis en proverbe, pour signifier une ruse, un retour imprévu de la part d'un ennemi. L'intervalle des formalités qui précédoient ces sortes de combats, avoit été employé par les deux champions à s'exercer dans les armes. Jarnac avoit, dit-on, si bien profité des leçons d'un maître d'escrime, qu'en s'exerçant avec lui, il ne manquoit jamais le coup qu'il porta à *la Chateigneraye*. Ce combat en champ-clos est le dernier qui se soit vu en France. Le regret qu'eut *Henri II* de la mort de *la Chateigneraye*, son favori, le fit jurer qu'il n'en accorderoit plus. A cette ancienne institution des lois Lombardes, succéda la licence des duels particuliers, qui depuis deux siècles a fait verser plus de sang en Europe, & sur-tout en France, qu'il n'en avoit été répandu dans les combats en champ-clos depuis leur origine.

I. CHATEL, (Tanneguy du) grand-maître de la maison du roi, d'une famille ancienne de Bretagne, passa l'an 1404 en Angleterre pour venger la mort de son frère aîné, tué par les Anglois devant l'isle de Jersey. Il revint de ceite expédition, chargé d'un riche butin. Il se signala ensuite en Italie contre l'armée de *Ladislas*, usurpateur de la couronne de Sicile. De retour en France, il combattit avec valeur à la journée d'Azincourt en 1415, & deux ans après se rendit maître de Monthléry, & de plusieurs autres places aux environs de Paris, occupées par les Bourguignons. Lorsque cette ville fut

prise par la faction de Bourgogne en 1418, il sauva le dauphin *Charles*, auquel il étoit attaché. Comme il étoit un de ses plus inimes confidens, on lui imputa le conseil du meurtre de *Jean Sans-Peur*, duc de Bourgogne, ennemi déclaré de ce prince. Après la mort de *Charles VI*, *Charles VII* récompensa ses services par la charge de grand-maître de son hôtel. Il l'envoya ensuite en Provence avec le titre de gouverneur; & c'est dans cette province qu'il mourut l'an 1449, avec la réputation d'un grand capitaine & d'un habile politique. Il n'eut point d'enfans; mais sa famille subsiste dans des branches collatérales.

II. CHATEL, (Tanneguy du) vicomte de la *Bellière*, neveu du précédent, a obtenu une place dans l'histoire par l'attention qu'il eut de faire rendre les derniers devoirs à *Charles VII*, abandonné par les courtisans, occupés alors à flatter le nouveau roi. Il employa 30,000 écus pour ces funérailles, & n'en fut remboursé que dix ans après. Dans le siècle suivant, *François II* après sa mort ayant été négligé par les *Guises*, comme l'avoit été *Charles VII*, on mit sur son drap mortuaire ces mots : *Où est maintenant Tanneguy du Châtel* Ce sujet fidelle fut tué d'un coup de fauconneau au siège de *Bouchain* en 1477.

III. CHATEL, (Pierre du) *Castellans*, l'un des plus savans prélats du 16<sup>e</sup> siècle, natif d'Arc en Barrois. Après avoir étudié & régenté à Dijon, il voyagea en Allemagne, en Italie, & dans la Grèce; & dans ses courses utiles il recueillit grand nombre de connoissances & l'estime des savans. De retour en France, il fut

lecteur & bibliothécaire du roi *François I*. Il étoit le seul homme de lettres que ce prince prétendoit n'avoir pas épuisé en deux ans. Il vivoit à la cour & y étoit goûté. Les envieux de son érudition & de sa faveur, se réunirent pour élever sur ses ruines un nommé *Bigot*, dont ils vantoient avec affectation l'esprit & le vaste savoir. Le roi, avant de le faire venir de Normandie, sa patrie, voulut le connoître. *Du Châtel* lui dit que c'étoit un philosophe qui suivoit les opinions d'*Aristote*. — *Et quelles sont ces opinions*, continua le prince? — *SIRE*, repartit l'adroit courtisan, *Aristote* préfère les républiques à l'état monarchique. Ce mot fit une impression si forte sur l'esprit de *François I*, qu'il ne voulut plus entendre parler de *Bigot*.... Ce prince voulant élever *Du Châtel* aux premières dignités de l'Eglise, fut curieux d'apprendre de lui s'il étoit gentilhomme? *SIRE*, répondit le savant bel-esprit, *ils étoient trois frères dans l'Arche de Noé; je ne sais pas bien duquel des trois je suis sorti*. Peu de temps après, il parvint à l'épiscopat. Il fut évêque de Tulle en 1539, de Mâcon en 1544, grand-aumônier de France en 1548, enfin évêque d'Orléans en 1551. Il y mourut d'apoplexie en prêchant le 3 février 1552. *Du Châtel* étoit très-verté dans les langues orientales, & fort éloquent en chaire. Il prononça en 1547 l'oraison funèbre de *François I*. La faculté de théologie de Paris fut scandalisée d'un endroit de son discours, où il disoit que l'ame du Roi étoit allée tout droit en Paradis. La faculté nomma des députés pour en aller faire des reproches à l'évêque de Mâcon, qui étoit alors à *St-Ger-*



main-en-Laye auprès de *Henri II*. En attendant que le prélat fût averti, on les adressa à un maître-d'hôtel, Espagnol, connu pour ses bons mots. *Mendoza* (c'étoit le nom du maître-d'hôtel) régala d'abord les députés ; & venant au sujet de leur voyage, il leur dit : « Vous craignez, Messieurs, que l'évêque de Mâcon n'ait porté atteinte à la croyance du purgatoire, en assurant que l'âme du roi avoit été en droiture au ciel ? Rassurez-vous. Tel étoit le caractère du feu roi mon maître ; il ne s'arrêtoit guères en un lieu, lors même qu'il y étoit à son aise. Supposé donc qu'il soit allé en purgatoire, il n'y aura fait que passer, & tout au plus goûter le vin en passant. » Cette plaisanterie un peu trop libre eut toutefois le bon effet, dit le Père *Berthier*, de faire connoître aux docteurs qu'ils alloient former une querelle où ils auroient tous les rieurs contre eux. (*Hist. de l'Eglise Gallicane*, liv. 53.) On a de du *Châtel* quelques Ouvrages. *Pierre Galland* a écrit la Vie de ce prélat, & *Baluze* l'a fait imprimer à Paris en 1684, in-8.<sup>o</sup>

IV. CHATEL, (Jean) fils d'un marchand drapier de Paris, ne profita point de l'éducation que son père lui avoit donnée. Il s'annonça dans le monde par un crime exécrationnable. Ce jeune homme, plein de son noir projet, trouva le moyen de pénétrer dans l'appartement de *Henri IV*, de retour à Paris, après son expédition des Pays-Bas en 1594. Ce prince s'avançoit vers deux officiers qui étoient venus lui rendre leurs devoirs & qui tombèrent à ses genoux : comme il se baïsoit pour les relever, *Châtel* lui donna un coup de couteau dans la lèvre

supérieure, du côté droit. Le coup lui cassa une dent. L'assassin se fourra dans la presse, mais on le reconnut à son visage effaré. Se voyant pris, il avoua aussitôt son crime. *Henri IV* voulut qu'on le laissât aller ; mais il fut conduit au Fort-l'évêque sous bonne garde. Il soutint, dans son premier interrogatoire, qu'il avoit commis ce parricide comme une action qu'il croyoit méritoire. Le roi n'étant pas encore réconcilié avec l'Eglise, & ne pouvant passer, selon lui, que pour un tyran, il s'imagina pouvoir expier ses péchés par ce forfait. On lui demanda chez qui il avoit étudié ? Il répondit que c'étoit chez les Jésuites du collège de Clermont. On l'avoit souvent enfermé dans la chambre des *Méditations*, où l'enfer étoit représenté avec plusieurs figures épouvantables, éclairées d'une lueur sombre, qui seule étoit capable de déranger l'imagination la moins foible. L'esprit mélancolique, bouillant & inquiet de *Châtel* ne put tenir contre les impressions de cette chambre funeste, & contre les propos très-imprudens que l'on tenoit alors. Le *Journal d'Henri IV* dit, tom. II, pag. 145, « qu'enquis par qui il avoit été persuadé de tuer le roi ? il répondit qu'en plusieurs lieux il avoit entendu dire qu'il étoit permis de le tuer. Interrogé s'il n'avoit pas entendu dire la même chose chez les Jésuites ? il répondit qu'oui, mais sans pouvoir nommer personne en particulier. » On peut encore citer le président de *Thou*, qui dit dans le Livre CIX<sup>o</sup> de son Histoire : *Tum sapè in illâ in quâ fueras educatus scholâ audivisse, licere Regem occidere, quippè tyrannum, neque à Pontifice pro Regi approbatum ; eam ratam certamque inter eos Patres sententiam esse. T. III AM.*

*Hist. Tom. 5, pag. 93, Francofurti 1621, in-8.* On croit pouvoir s'en rapporter à un historien dont le père & tous les parens étoient alors dans le parlement, & qui en étoit lui-même un des membres les plus distingués. Ce n'est pas qu'on doive conclure qu'aucun Jésuite exhorta nommément *Châtel* à assassiner *Henri IV*. Cet insensé avoit reçu chez ces Pères quelques-unes de ces impressions qu'on recevoit alors dans presque toutes les écoles ; & , ces impressions restant gravées dans un cerveau foible & furieux, il crut expier ses péchés en tuant son Roi. Mais il paroît, par le témoignage de divers historiens, que ni le P. *Guéret*, ni aucun de ses confrères, ne furent ses complices ; si par complice on entend celui qui conseille directement l'auteur d'un crime, ou qui y participe. Ils eurent seulement le malheur d'enseigner, comme plusieurs autres, une doctrine dont quelques enthousiastes tirèrent de fâcheuses conséquences. Les dépositions de *Jean Châtel*, jointes aux libelles injurieux contre *Henri III* & *Henri IV* qu'on trouva dans le cabinet du P. *Guignard* ; au souvenir du zèle ardent que divers Jésuites avoient fait éclater, dans les troubles de la Ligue, pour les intérêts de l'Espagne ; aux maximes de plusieurs prédicateurs, qui attaquoient la sûreté des rois, & les lois fondamentales de la France ; au pouvoir que les collèges & les confessions pouvoient leur donner sur la jeunesse, obligèrent le parlement de Paris d'envelopper toute la société dans la punition du crime de leur écolier. Le même arrêt condamna ce monstre aux peines accoutumées contre de semblables parricides, & or-

onna : *Que les Prêtres & autres soi-disans de la SOCIÉTÉ DE JÉSUS, comme étant corrupteurs de La jeunesse, perturbateurs du repos public, ennemis du Roi & de l'Etat ; videront dans trois jours de leurs maisons & collèges, & dans quinze de tout le Royaume. — Guignard fut pendu & brûlé, & Guéret, l'un des maîtres de Châtel, n'ayant rien avoué à la question, fut seulement banni du royaume, comme ses autres confrères. L'arrêt du parlement de Paris n'eut point d'exécution dans l'étendue de ceux de Bordeaux & de Toulouse. Châtel, le malheureux instrument du fanatisme de son siècle, fut tiré à quatre chevaux, après avoir été tenaillé. Il s'obstina à dire, qu'il ne se repentoit point de son attentat, & ne fit pas la moindre plainte au milieu de ses tourmens horribles, persuadé que son supplice effaceroit ses crimes & le conduiroit au ciel. Quelques Ligueurs en firent un martyr, & obtinrent que l'arrêt du parlement fût mis à l'Index à Rome. Les parens de l'assassin furent condamnés au bannissement & à une amende. On rasa la maison ; on éleva à la place une pyramide, sur laquelle on grava le crime & l'arrêt en lettres d'or. Cette colonne fut abattue dix ans après, lorsque la société fut rappelée en France. On verra avec plaisir l'extrait d'une lettre que *Henri IV* écrivit à diverses villes de son royaume, aussitôt après l'attentat de *Jean Châtel*. « Un jeune garçon, nommé *Jean Châtel*, fort petit, & âgé de dix-huit à dix-neuf ans, s'étant glissé avec la troupe dans la chambre, s'avanca sans être quasi apperçu ; & pensant nous donner dans le corps, du couteau qu'il avoit, le coup ne nous a porté que dans la lèvre supérieure du*

côté droit, & nous a entamé & coupé une dent... Il y a, Dieu merci, si peu de mal, que pour cela nous ne nous mettrons pas au lit de meilleure heure. » L'éditeur de notre *Dictionnaire historique*, où le contrefacteur de Liège, ayant cité l'*Histoire Ecclésiastique de Fabre* comme contraire à ce que nous avons rapporté, il est bon d'avertir que le P. *Fabre*, qui copie ordinairement de *Thou* mot pour mot, l'a tronqué en racontant l'attentat de *Jean Châtel*. La raison en est, que les derniers volumes de son *Histoire Ecclésiastique* éprouvèrent beaucoup de traverses, suscités par ceux qui voudroient enchaîner toute vérité historique, lorsqu'elle leur est défavorable. Mais il est encore des âmes fermes, que ni les menaces, ni les injures ne peuvent intimider, & qui pensent que le premier devoir d'un historien est de mettre sous les yeux du lecteur les faits essentiels, & non de les déguiser ou de les supprimer.

I. CHATELAIN, (George) *Castellanus*, gentilhomme Flamand, élevé à la cour des ducs de Bourgogne, passoit pour un des hommes de son temps, qui entendoit le mieux la langue Françoisé. Il mourut en 1475. On a de lui : I. Un *Recueil en vers Françoisés des choses merveilleuses avenues de son temps*, 1531, in-4.<sup>o</sup> II. *L'Histoire de Jacques Lallain*, Anvers 1634, in-4.<sup>o</sup>; & d'autres Ouvrages, qui ne sont lus aujourd'hui que par les savans qui veulent tout voir. On lui attribue le *Chevalier déshabillé*, ou la *Mort du Duc de Bourgogne devant Nancy*, 1489, in-4.<sup>o</sup>

II. CHATELAIN, (Martin), né aveugle à Warwicke dans le dernier siècle, faisoit au tour des ouvrages finis en leur genre : tels

que des violes, des violons, &c. On lui demandoit un jour ce qu'il desireroit le plus de voir ? *Les couleurs*, répondit-il, *parce que je connois presque tout le reste au toucher*. — Mais, répliqua-t-on, n'aimez-vous pas mieux voir le Ciel ? — Non, dit-il, j'aimerois mieux le toucher.

III. CHATELAIN, (Henri) né à Paris en 1684, passa en Hollande après la révocation de l'édit de Nantes, & fut pasteur de l'église Vallone d'Amsterdam, où il mourut en 1743, à 59 ans. Ses *Sermons* ont été imprimés en cette ville, 1759, 6 volumes in-8.<sup>o</sup> Ils sont plus solides qu'éloquens.

IV. CHATELAIN, (Claude) Voy. CHASTELAIN.

CHATELARD, Voy. CHATELARD.

CHATELARD, (N. du) gentilhomme Dauphinois, petit-neveu du côté de sa mère, du célèbre chevalier *Bayard*, étoit attaché à la maison de *Montmorenci*. Sa figure & sa taille étoient parfaites, & son esprit répondoit à sa figure. Il devint éperdument amoureux de la reine *Marie Stuart*, femme de *François II*, & on prétend que cette princesse ne fut pas insensible à ses soupirs. Lorsqu'elle partit pour l'Ecosse après la mort de son époux, *Châtelard* la suivit, & eut l'imprudence de se cacher la nuit dans sa chambre pour satisfaire sa passion. Il fut condamné à perdre la tête. Vraisemblablement, il n'eût point été puni aussi sévèrement qu'il le fut, s'il n'eût eu que *Marie* pour juge; mais elle ne put refuser son supplice à la dignité du trône offensée, & à son conseil : il fut décapité. *Le jour venu*, dit *Brantôme*, *Châtelard ayant été mené sur l'é-*

*châssé, avant de mourir, print en ses mains les Hymnes de Monsieur de Bonlard; & pour son éternelle consolation, se mit à lire tout entièrement l'hymne de la Mort, qui est très-bien fait, & propre pour ne point abhorrer la mort; ne s'aidant autrement d'aucun autre livre spirituel, ni de Ministre, ni de Confesseur. Après avoir fait entière lecture, il se tourna vers le lieu où il pensoit que la Reine fut, & s'écria tout haut: « Adieu, la plus belle & la plus cruelle Princesse du monde! » Et puis, constamment tendant le col à l'exécuteur, se laissa défaire fort aisément.*

CHATELET, *Voy. CHATELET. — BEAUCHATEAU, — & BEAUSOLEIL.*

CHATELET, (Paul Hay, seigneur du) gentilhomme Breton, avocat-général au parlement de Rennes, ensuite maître-des-requêtes & conseiller-d'état, fut nommé commissaire au procès du maréchal de *Marillac*. Celui-ci le récusâ, comme son ennemi capital, & comme auteur d'une *Satire* latine, en prose rimée, contre lui. On croit qu'il fit suggérer lui-même cette requête de récusation au maréchal; mais le cardinal de *Richelieu*, ayant découvert son artifice, le fit mettre en prison. Il en sortit quelque temps après, C'étoit un homme d'une belle figure & d'un esprit ardent, beau parleur & plein de saillies. Étant un jour avec *Saint-Pruil*, qui sollicitoit avec chaleur la grâce du duc de *Montmorenci*, le Roi lui dit: *Vous voudriez, je pense, avoir perdu un bras pour le sauver. — Je voudrois, SIRE, répondit de Châtelet, les avoir perdus tous deux, car ils sont inutiles à votre service; & en avoir sauvé un qui vous a gagné des batailles, & qui*

*vous en gagneroit encore. Il fit un Factum également hardi & éloquent pour ce général. Le cardinal de Richelieu lui ayant fait des reproches, sous prétexte que cette pièce condamnoit la justice du roi: Pardonnez-moi, répliqua de Châtelet, c'est pour justifier sa miséricorde, s'il a la bonté d'en user envers un des plus vaillans hommes de son royaume. Peu de temps après qu'il fut sorti de prison, on le mena à la messe du roi, qui tournoit la tête d'un autre côté, pour éviter la vue d'un homme puni injustement. Du Châtelet s'en aperçut, & s'approchant de M. de *Saint-Simon*, il lui dit: *Je vous prie, monsieur, de dire au Roi que je lui pardonne de bon cœur, & qu'il me fasse l'honneur de me regarder...* *Saint-Simon* le dit à *Louis XIII*, qui en rit, & qui caressa de Châtelet. Il mourut bientôt après, le 6 avril 1636, à 43 ans. Il étoit de l'académie Française; & il fut le premier qui y prononça un discours de réception. On a de lui divers Ouvrages en vers & en prose: I. *L'Histoire de Bertrand du Guesclin*, connétable de France, in-folio, 1666, & in-4°. 1693; curieuse par les pièces justificatives dont on l'a enrichie. II. *Les Observations sur la vie & la condamnation du Maréchal de Marillac*, Paris 1633, in-4°. III. *Recueil de Pièces pour servir à l'Histoire*, 1635, in-fol. IV. *Prose rimée*, en latin, contre les deux frères *Marillac*, dans le Journal du cardinal de *Richelieu*. V. Une *Satire* assez longue contre la vie de la cour. VI. Plusieurs *Pièces* de vers, qui ne sont pas ce qu'il a fait de mieux.*

CHATELLARD, (Jean-Jacques du) né à Lyon en 1693, entra de bonne heure dans la Compagnie

gnie de *Jésus*. Il professa d'abord les belles-lettres ; mais son goût l'entraînoit vers les mathématiques, & ses supérieurs ne voulurent pas le gêner. Après les avoir enseignées dans les collèges, il fut nommé professeur d'hydrographie à Toulon. Il remplit cette place avec honneur, & mourut en 1756, à 63 ans. On a de lui des *Elémens de Mathématiques* à l'usage des Ingénieurs, en 3 vol. in-12 : ils sont estimés.

CHATELUS, (Claude de Beauvoir, seigneur de) vicomte d'Avalon & maréchal de France, d'une famille noble & ancienne, suivit le parti des ducs de Bourgogne, dont il étoit né sujet, & qui lui firent de grands biens. Il fut employé dans plusieurs affaires importantes. Il mourut à Auxerre en 1453, avec une haute réputation d'intelligence & de bravoure. La cathédrale de cette ville fut, dit-on, si embellie par ses libéralités, que l'évêque & le chapitre lui accordèrent, & à sa postérité, une prébende en 1423, avec droit de la desservir l'épée au côté.

I. CHATILLON, (Gaucher, seigneur de) d'une maison alliée à celle de France, qui tire son nom de Châtillon-sur-Marne, entre Épernai & Château-Thierry, étoit sénéchal de Bourgogne & bouteillier de Champagne. Il suivit le roi *Philippe-Auguste*, au voyage de la Terre-Sainte, & se distingua au siège d'Acre, en 1191. Il ne se signala pas moins à la conquête de la Normandie, en 1200, en Flandres où il se rendit maître de Tournai, & à la bataille de Bovines, au gain de laquelle il contribua. Il prit ensuite le nom de comte de *Saint-Paul*, sa femme ayant hérité de ce comté.

Il mourut comblé d'honneurs & de gloire en 1219, la même année qu'il s'étoit croisé contre les Albigeois. La maison de *Châtillon* a produit plusieurs autres grands hommes. L'auteur des *Mémoires* pour l'instruction du duc de Bourgogne a raison de dire que cette maison a été décorée, dans ses premières branches, de tant de grandeurs, qu'il ne restoit que la royauté au-dessus d'elle.

II. CHATILLON, (Odet de) Voy. II. COLIGNY.

III. CHATILLON, (le Maréchal de) Voy. V. COLIGNY.

IV. CHATILLON, Voy. les articles CASTIGLIONI. — GJAL-  
THER. — SALADIN.

V. CHATILLON, (Louis de) peintre en émail, graveur & dessinateur de l'académie des sciences, étoit de Saint-Menehould, & mourut à Paris en 1734. Il fit, pour *Louis XIV*, différens portraits en émail, & grava une partie des conquêtes de ce prince, d'après *le Clerc*, & les *Parques* filant la destinée de *Marie de Médicis*, d'après *Rubens*.

CHATRI, femme d'un tailleur d'habits de la ville de Sens, sous *Henri III*, eut, vingt ans après son mariage, toutes les marques d'une véritable grossefle : elle demeura trois ans au lit, sans pouvoir accoucher. Enfin, ses douleurs s'étant apaisées, & l'enfure durant toujours, elle resta dans cet état près de vingt-quatre ans. Après sa mort, qui arriva à la soixante-huitième année de son âge, son mari la fit ouvrir, & on trouva dans son sein le corps d'une petite fille, tout formé, mais pétrifié. D'*Alibour*, alors médecin de la ville de Sens, & depuis

d'*Henri IV*, témoin oculaire de cette singularité, en a donné la *Relation*.

**CHATTERTON**, (Thomas) littérateur Anglois, né à Bristol en 1752, fut placé à quatorze ans chez un procureur. Malgré son extrême jeunesse, il avoit déjà le goût le plus vif pour le génie & les antiquités. Il enrichit les journaux de différentes observations & d'extraits de manuscrits anciens. Mais bientôt dégoûté de la chicane, & ne pouvant subsister par la littérature, il s'empoisonna à Londres, au mois d'août 1770. On a de lui: I. *Mélanges de vers & de prose*, 1778, in-8.° II. *Poésies de Rousley*, 1777, in-8.°, qu'on a publiées comme tirées de différens manuscrits, & qu'on croit être de ce jeune homme si précocé & si malheureux.

**CHAVAGNAC**, (Gaspard, comte de) né en Auvergne, d'une famille noble, servit avec distinction en France, & se retira ensuite en Autriche, où l'empereur le nomma son ambassadeur en Pologne. Il mourut dans sa patrie, après la paix de Nimègue. Il a publié des *Mémoires*, Paris, 1700, 2 vol. in-12. Ils renferment ce qui s'est passé de plus remarquable depuis 1624 jusqu'en 1679, & sont écrits d'une manière naïve & attachante.

**CHAUCER**, (N.) le *Mars* des Anglois, né à Londres en 1328, mort le 25 octobre 1400, à 72 ans, fut inhumé dans l'abbaye de Westminster. Il contribua beaucoup, par ses poésies à la louange du duc de *Lancastre* son beau-frère, à lui procurer la couronne. Il partagea la bonne & la mauvaise fortune de ce monarque. Ses *Poésies* furent publiées à Lon-

dres en 1721, in-folio. *Caïn* les a réimprimées à Paris, en 14 vol. in-12. On y trouve des contes pleins d'enjouement, de naïveté & de licence, faits d'après les *Troubadours* & *Boccace*. L'imagination qui les a dictés, étoit vive, riante, féconde, mais très-peu réglée, & trop souvent obscène. Son style est avili par grand nombre de mots obscurs & intelligibles. La langue Angloise étoit encore, de son temps, rude & grossière. Si l'esprit de *Chaucer* étoit agréable, son langage ne l'étoit pas, & les Anglois d'aujourd'hui ont peine à l'entendre. *Chaucer* a laissé, outre ses *Poésies*, des ouvrages en prose: le *Testament d'Amour*; un *Traité de l'Astronomie* & aux langues étrangères, autant qu'à la versification. Il avoit même voulu dogmatifer. Les opinions de *Wictef* faisoient alors beaucoup de bruit; *Chaucer* les embrassa, & se fit chasser pour quelque temps de sa patrie.

**CHAUFÉPIED**, (Jacques-George de) ministre Protestant d'Amsterdam, mort dans cette ville le 3 juillet 1786, étoit né à Leuwarde en Frise, le 9 novembre 1702. C'étoit un homme attaché à ses devoirs autant qu'à l'étude, & qui travailla jusqu'à la fin de sa longue carrière. Son *Dictionnaire historique & critique*, pour servir de supplément à celui de *Bayle*, à Amsterdam, 1750 & 1756, 4 vol. in-folio, est une compilation qui n'est pas toujours bien digérée. L'auteur en continuant *Bayle*, ne l'a imité ni dans le bien, ni dans le mal. Il n'a pas l'art d'intéresser ses lecteurs, comme le philosophe de Rotterdam; son style est lourd, incorrect. Mais il respecte la religion,

quoiqu'il déclame quelquefois contre les Catholiques, & qu'il se complaise à célébrer des ministres Protestans & des non-Conformistes Anglois, la plupart très-obscurs. La prolixité des notes dont il accompagne leurs articles, sert encore à rendre leur histoire plus ennuyeuse. D'autres articles se font lire avec plus de plaisir; & l'on y voit des recherches abondantes sur des littérateurs de France, & sur-tout d'Angleterre & de Hollande, avec des remarques curieuses.

CHAVIGNI, Voyez BOUTHI-  
LIER.

CHAVIGNI, (Jean *ARMES* de) abandonna Beaune, sa patrie, pour aller prendre des leçons d'astrologie ou de folie sous *Noftradamus*, médecin à Salon en Provence. Après la mort de son maître, il alla s'établir à Lyon. Il y médita, vingt-huit ans, sur les prophéties imprimées de l'astrologue Provençal, & sur les commentaires qu'il en avoit donnés de vive voix, & publia ses veilles sous le titre suivant : *La première face du Janus François, contenant sommairement les troubles, guerres civiles & autres choses mémorables advenues dans la France & ailleurs, de l'an de salut 1534, jusqu'à l'an 1589, fin de la maison Valoisenne; extraite & colligées des Centuries & autres Commentaires de M. Michel de Notre-Dame; in-4<sup>o</sup>, Lyon, 1584.* Il étoit naturel que *Chavigni* ayant passé une partie de sa vie avec un prophète, voulût l'être à son tour, & ne se bornât pas au rôle de commentateur. Il publia, en 1603, ses productions sous ce titre : *Les Pléiades du Sieur de Chavigni, Beauinois, divisées en sept livres, prises des anciennes Prophéties, & consacrées avec les*

*oracles du célèbre & renommé Michel de Notre-Dame, où est traité du renouvellement des siècles, changement des Empires, & avancement du Nom Chrétien; à Lyon, in-8<sup>o</sup>, de plus de neuf cents pages. Ses Pléiades sont autant de prédictions, enrichies d'un commentaire prophétique, & dédiées à Très-chrétien & victorieux Henri IV, roi de France & de Navarre. — Chavigni est la Sybille de Cumes, qui présenta à Tarquin son recueil d'oracles sur la destinée de l'empire Romain; il suit pas à pas Henri IV dans toutes ses conquêtes à venir, & après lui avoir fait renverser l'empire Ottoman, il le laisse enfin maître de tout l'univers.*

CHAULIAC, Voy. CAULIAC.

CHAULIEU, (Guillaume *Amfrye* de) naquit à Fontcneai dans le Vexin-Normand en 1639, avec un génie heureux & facile, qu'une excellente éducation perfectionna. Les agréments de son esprit & la gaieté de son caractère lui méritèrent l'amitié des ducs de Vendôme. Ces princes le mirent à la tête de leurs affaires, & lui donnèrent pour trente mille livres de rente en bénéfices. Le grand-prieur alloit souper chez lui comme chez un ami. L'abbé de Chaulieu avoit, dans son appartement du Temple, une société choisie de gens de lettres & d'amis, qu'il charmoit par son enjouement & par les qualités de son cœur. Elève de *Chapelle*, il se livra comme lui à la volupté, & rendit fidèlement dans ses poésies son génie & celui de son maître. On l'appeloit l'*Anacréon du Temple*, parce que, comme le poète Grec, il goûta les plaisirs de l'esprit & de l'amour jusqu'au dernier âge. A 80 ans, étant avec,

gle, il aimoit M<sup>lle</sup> de Launai, depuis Mad<sup>e</sup> de Staal, & l'aimoit avec la chaleur de la première jeuneſſe. L'abbé de Chaulieu mourut le 27 juin 1720, à 81 ans. Les meilleures éditions de ſes Poëſies ſont : celles de 1733, en 2 vol. in-8°, ſous le titre d'Amſterdam ; & celle de Paris en 1774, en deux vol. in-8°, d'après les manſcrits de l'auteur, & augmentée d'un grand nombre de pièces nouvelles. Deſſarts, libraire à Paris, a rendu ſervice au poëte, en réduiſant ſes ouvrages des deux tiers, & en retranchant une foule de poëſies médiocres & de vers de ſociété, dans l'Élite des poëſies de Chaulieu, un vol. in-12. L'auteur du Temple du goût l'a très-bien caractérisé dans les vers ſuivans :

*Je vis arriver en ce lieu  
Le brillant abbé de Chaulieu,  
Qui chantoit en ſortant de table.  
Il oſoit caſſer le Dieu,  
D'un air familier, mais aimable.  
Sa vive imagination  
Produiſoit, dans ſa douce ivreſſe,  
Des beautés ſans correction,  
Qui choquoient un peu la juſteſſe,  
Et reſpiroient la paſſion.*

Le Dieu du goût l'avertit „ de ne ſe croire que le premier des poëtes négligés, & non pas le premier des bons poëtes. „ En effet, il ſe permit des négligences qu'on ne pardonneroit aujourd'hui à aucun écrivain ; & ſes éditeurs ont groſſi ſon recueil d'un grand nombre de pièces fort inſipides. Dans le petit nombre de celles qui mériteroient d'être conſervées, ſes vers expriment avec feu les ſentimens du cœur. Son imagination eſt tour-à-tour ſimple, naïve, enjouée, originale. Gai au milieu des douleurs de la goutte, il inſpire cette gaieté à ſon lecteur, lors même qu'il l'entretient de ſes

maux. Horace & Anacréon ſont les deux auteurs de l'antiquité auxquels l'abbé de Chaulieu reſſemble le plus ; il a quelque choſe de la délicateſſe de l'un, & de la raifon aimable de l'autre. L'air de vérité fait ſur-tout le charme de ſes poëſies ; on voit qu'il penſe comme il écrit & qu'il eſt tel qu'il ſe peint lui-même. Il invite ainſi la Fare à venir ſouper chez lui avec une dame de ſes amies :

*Ce ſoir, lorsque la nuit, aux  
amans favorable,  
Sur les yeux des mortels répand  
l'aveuglement,  
Dans un petit appartement  
Les Grâces & l'Amour conduiront  
ma maîtresse.  
A cet objet de ma tendresse,  
De mon cœur partagé rejoins l'autre  
moitié ;  
Et donne-moi, ce ſoir, le plaisir  
d'être à table  
Entre l'Amour & l'Amitié.*

Les pièces ſur-tout qui ont une certaine étendue, ſont pleines d'eſprit & de ſentimens ; mais il y a quelquefois des longueurs ; & autant de licences en morales qu'en poëſie. Le mérite de Chaulieu étoit reconnu dans les pays étrangers, comme en France. Lorsque ſon neveu, maître-de-camp de cavalerie, fut bleſſé & fait priſonnier du duc de Savoie à la bataille de la Marſaille en 1693, ce prince eut toutes fortes d'égards pour lui, en conſidération de ſon oncle. Non ſeulement il le fit traiter par ſes propres chirurgiens, mais il l'honora lui-même de pluſieurs viſites. Lorsqu'il fut rétabli, il le renvoya en France, en exigeant pour unique rançon une parole expreſſe, „ que le neveu de l'abbé de Chaulieu viendroit paſſer l'hiver à ſa cour, puifqu'elle n'avoit jamais eu aſſez de



*charmes pour attirer l'abbé de Chau-lieu lui-même.* » Il auroit été reçu de l'académie Françoisé, si *Tourreil* n'eût pas cabalé pour l'en faire exclure : cet académicien exerça la même sévérité à l'égard de *Chaulieu*, que *Boileau* envers le marquis de *St-Aulaire*.

**CHAULMAR**, (Charles) est auteur d'une tragédie de *Pompée*, jouée en 1638, mais qui n'est pas restée au théâtre.

**CHAULNES**, (le Duc de) *Voy.*  
II. **ALBERT** (Honoré d')

**CHAUMETTE**, (Pierre-Gaspard) né à Nevers le 24 mai 1763, eut pour père un cordonnier. Il se fit mouffe, & devint ensuite clerc de procureur à Paris, puis employé au journal de *Prudhomme*. Ignorant, il ne douta de rien; factieux, il entreprit tout; hardi, il domina la multitude. Lorsque le peuple insurgé marcha contre la Bastille, *Chaumette* fut le premier qui arbora la cocarde nationale. Devenu membre de la municipalité du dix août 1792, qui s'installa elle-même, il fut nommé procureur de la commune de Paris, au mois de décembre de la même année. Le président lui ayant demandé dans cette circonstance son prénom, « Dans l'ancien régime, répondit *Chaumette*, je m'appelois *Pierre-Gaspard*, parce que mon parrain fut un imbécille qui croyoit aux Saints; je m'appelle maintenant *Anaxagoras*, ne voulant pour patron qu'un Saint qui a été pendu pour son républicanisme. » Le pouvoir de cet agent révolutionnaire devint alors extrême; son intimité avec *Hébert* augmenta son influence. Il fit la loi à son parti, à la convention même qui le redouta. *Pour démoraliser*, disoit-il la nation, il inf-

titua ces processions ridicules & indécentes qu'on appela *les Fées de la Raïson*. Il fit brûler les livres pieux & détruire les sculptures & les tableaux représentant les objets du culte catholique. Il proposa des guillotines ambulantes, montées sur quatre roues, pour verser à la suite des cohortes révolutionnaires le sang avec plus de profusion, & de mitrailler tous les soldats requis qui refuseroient de marcher. Il abreuva d'injures & de privations *Louis XVI*, prisonnier au Temple, & eut la férocité de faire passer au jeune *Charles*, fils de ce dernier, une petite guillotine pour lui servir d'amusement. *Robespierre* lui-même, crut devoir mettre un terme aux excès de *Chaumette*. Ce scélérat audacieux, par qui rien ne fut respecté, renfermé dans la prison du Luxembourg, y parut lâche & plein d'effroi. Transféré à la Conciergerie, on a observé qu'il y occupa le même cachot que son ami *Hébert*, qui l'avoit précédé, & qui reçut après lui *Danton* & *Robespierre*, par qui il fut envoyé à la mort. *Chaumette* fut exécuté le 13 avril 1794. Monté sur l'échafaud, il reprit assez de courage pour prédire à ceux qui l'avoient condamné, qu'ils ne tarderoient pas à le suivre; & les événemens justifèrent bientôt cette prédiction. On a attribué à *Chaumette* un *Précis* historique sur sa Vie, publié en 1793. *Voyez* **HÉBERT**.

**CHAUMOND**, (St.) porta d'abord le nom d'*Ennemond*, & vint à Paris sous le règne de *Clovis II*, qui le choisit pour être le parrain de son fils aimé qui régna après lui sous le nom de *Closaire III*. Nommé à l'archevêché de Lyon, il y fonda l'abbaye de *Saint-Pierre*.

Le 28 septembre 657. S. *Chaumont* fut assassiné près de Châlons-sur-Saône par des émissaires d'*Ebroim*, maire du palais, qui étoit devenu son ennemi personnel, parce que le saint évêque avoit eu le courage de lui reprocher ses vexations.

I. CHAUMONT, (Charles d'*Amboise* de) parvint, par la protection de son oncle le cardinal d'*Amboise*, aux grades de maréchal & d'amiral de France. Il ne manquoit ni de valeur, ni de connoissances dans l'art militaire; mais son opiniâtreté lui nuisit souvent. Il se trouva à la bataille d'Aignadel en 1509, & manqua de faire prisonnier le pape *Jules II* en 1511; mais il laissa prendre la *Mirandole*. Le vif chagrin qu'il conçut de cette perte, le mit au tombeau, dans le mois de février suivant, âgé de 38 ans. En mourant il sentit des remords pour avoir fait la guerre au Pape, & il en demanda l'absolution. Il fut le dernier de la branche aînée de la famille d'*Amboise*; son fils unique ayant été tué à la bataille de Pavie en 1524.

II. CHAUMONT, (Jean de) seigneur du Bois-Garnier, conseiller d'état ordinaire, & garde des livres du cabinet du roi, mourut le 2 août 1667, à 84 ans. Ce magistrat s'occupa de la théologie; mais il ne fut point engagé dans les liens du mariage, comme l'a légèrement avancé le *Dictionnaire historique de Ladvocat*, qui lui donne aussi le nom de *Jacques*. Nous avons de lui, *La Chaîne de diamans sur ces paroles : CECI EST MON CORPS*; Paris 1644, in-8°; & d'autres ouvrages de controverse.

III. CHAUMONT, (Paul-Philippe de) frère puîné, & non

fils du précédent, lui succéda dans la place de garde des livres du cabinet, & fut reçu de l'académie Française en 1654. *Louis XIV* dont il étoit lecteur, lui donna l'évêché d'Acqs en 1671. L'amour de l'étude le lui fit remettre en 1684, pour se livrer entièrement à son penchant. Il mourut à Paris en 1697, dans un âge assez avancé. *Chapelain* a parlé fort mal de lui dans sa *Liste de quelques Gens-de-lettres François, vivant en 1662*. « *Chaumont*, dit-il, ne manque pas d'esprit, & a assez le goût de la langue. On n'a pourtant rien vu de lui qui puisse lui faire honneur. S'il ne prêche bien, il prêche hardiment & facilement. Le desir de la fortune l'a engagé à des bassesses au-dessous de sa naissance, & à un certain air d'agir qui lui a fait tort; mais c'est plus par manque de jugement, que par malignité naturelle. » On a de lui un livre contre l'incrédulité, qui a pour titre : *Réflexions sur le Christianisme*, Paris 1693, 2 volumes in-12. Cet ouvrage est, selon *Nicéron*, solide & bien écrit.

CHAUSSE, (Michel-Ange de la) habile antiquaire Parisien, célèbre dans le dernier siècle, quitta sa patrie de bonne heure pour aller à Rome étudier les antiquités. Le même goût qui l'y avoit amené, l'y fixa. Son *Museum Romanum*, Rome 1690, in-folio, & 1746, 2 vol. in-fol. prouva ses succès. Ce recueil estimable comprend une suite nombreuse de gravures antiques, dont on n'avoit pas encore joui par l'impression. Il s'en est fait plusieurs éditions. *Gravins* l'inséra en entier dans son *Recueil des Antiquités Romaines*. Le même auteur publia à Rome, en 1707, un *Recueil de Pierres gravées antiques*, in-4°. Les

explications sont en italien, & les planches exécutées par *Barzoli*. On a encore de lui : *Pittura antiqua Cryptarum Romanarum & Sepulchri Nasonum*, 1738, in-folio. Ces différens ouvrages offrent beaucoup d'érudition & de sagacité ; les curieux les consultent souvent.

CHAUSSEE, (La) *Voy. NIVELLE*, n.º II.

I. CHAUVEAU, (François) peintre, graveur & dessinateur François, naquit à Paris en 1613, & y mourut en 1676, âgé de 63 ans. Il débuta par quelques estampes d'après les tableaux de *Laurent de la Hire* ; mais la vivacité de son imagination ne s'accommodant pas de la lenteur du burin, il se mit à graver à l'eau-forte ses propres pensées. Si ses ouvrages n'ont pas la douceur, la délicatesse & le moëlleux qui distinguent ceux de plusieurs autres graveurs ; il y mit du feu, de la force & de l'esprit. Sa facilité étoit surprenante. Ses enfans lui lisoient après souper les histoires qu'il avoit à traiter. Il en faisoit tout d'un coup le sujet le plus frappant, en traçoit le dessin sur la planche avec la pointe, & avant de se coucher la mettoit en état de pouvoir la faire mordre par l'eau-forte le lendemain, tandis qu'il graveroit ou dessineroit autre chose. Il fournissoit non-seulement des dessins à des peintres & à des sculpteurs ; mais aussi à des ciseleurs, à des orfèvres, à des brodeurs, & même à des menuisiers & à des ferruriers. Outre plus de trois mille pièces gravées de sa main, pour différens livres, tels que la *Pucelle*, *Alaric*, les *Délices de l'Esprit*, les *Métamorphoses de Benferade*, il y en a près de quatorze cens gravées d'après

ses dessins. On a encore de lui quelques petits tableaux assez gracieux. L'illustre *le Brun*, son ami, en acheta plusieurs après sa mort.

II. CHAUVEAU, (René) fils du précédent, marcha sur les traces de son père. Il avoit, comme lui, une facilité admirable pour inventer ses sujets & pour les embellir ; une variété & un tour ingénieux pour disposer toutes ses figures. Il se distingua dans la sculpture. Il fut employé par *Louis XIV* & par plusieurs princes étrangers. Le marquis de *Torci* fut le dernier pour qui il travailla, dans son château de *Sablé*. Ce seigneur lui ayant demandé par deux différenes fois, combien il vouloit gagner par jour ? *Chauveau*, piqué d'une question qui répondoit si peu à son mérite, quitta brusquement l'ouvrage & le château. Il vint tout de suite à Paris, & y mourut en 1722, âgé de 59 ans, de la fatigue du voyage, jointe à la douleur d'avoir converti son argent en billets de banque.

I. CHAUVÉLIN, (Germain-Louis) d'une famille distinguée dans la robe, occupa pendant quelque temps une charge de président à mortier au parlement de Paris. D'*Armenonville* garde des sceaux, & son fils le comte de *Morville*, ministre des affaires étrangères, ayant été disgraciés en 1727, il les remplaça l'un & l'autre. Il n'étoit point au-dessus de ces deux places. Sa connoissance des lois, son intégrité, sa fermeté, le rendoient très-propre à être chef de la justice ; & son génie souple & insinuant, sa profonde étude des hommes & des cours, ses vues étendues, ses correspondances multipliées lui donnoient une facilité extrême pour traiter avec les ministres des puissances

puissances étrangères. Il étoit d'ailleurs laborieux , expéditif , d'un abord facile & d'une conversation séduisante. Le cardinal de *Fleuri* lui donna toute sa confiance. *Chauvelin* sentant la supériorité de ses lumières sur celles du premier ministre, s'indigna de n'être qu'en second dans l'administration du royaume. Secondé par le parti de M. le duc , de Mad. la duchesse sa mère , & de quelques autres mécontents de la cour, il forma, dit-on, le projet de supplanter le cardinal. Sa disgrâce suivit bientôt ce dessein ambitieux. Pour le perdre dans l'esprit de *Louis XV*, on l'accusa d'avoir sacrifié, par le traité de Vienne, les intérêts des alliés de la France, à ceux de l'empereur, & d'avoir reçu de l'argent pour cette prévarication si peu vraisemblable. Il fut enfermé, en 1737, dans un château fort, comme un criminel d'état, & ensuite exilé à Bourges, où il se fit aimer par sa popularité. Il mourut le 1<sup>er</sup> avril 1762, à 78 ans, emportant l'estime publique. Pendant son ministère, il avoit protégé les beaux arts, & avoit accueilli les savans & les artistes avec cette politesse affectueuse, presque équivalente aux grâces.

II. CHAUVELIN, (Philippe de) abbé de l'abbaye de Montier-Ramey, & conseiller d'honneur depuis 1768, au parlement de Paris, étoit petit-fils du précédent. Il avoit été conseiller de la grand'-chambre, où il s'étoit distingué par ses lumières, sa sagacité & son éloquence. Il fit briller sur-tout ses talens dans l'affaire de la proscription des Jésuites. Après une vie traversée par des infirmités continuelles & par un travail infatigable, ce ma-

gistrat mourut le 14 janvier 1770, à 56 ans. Il étoit d'un esprit agréable, mais d'une figure & d'une taille qui ne répondoient point à son esprit. C'est à quoi fait allusion l'épigramme que lui a faite *La Place* :

*Des puissances du monde admirez  
le néant !*

*Ci git un Nain qui vainquit un Géant*

S'étant trouvé dans une maison, où un enfant effrayé de sa laideur, se mit à pleurer ; *il me prend sans doute pour un diable*, dit-il en s'adressant à la mère. — *Non*, lui répondit cette dame, *car les diables n'ont jamais eu de plus grand ennemi que vous*. Nous avons de lui deux *Discours* sur les Constitutions des Jésuites, prononcés en 1761, les chambres assemblées. — Son frère le marquis de *CHAUVELIN*, lieutenant-général des armées, & maître de la garde-robe de *Louis XV*, mourut subitement à Versailles dans l'appartement & sous les yeux de ce monarque. Il réunissoit en lui le mérite du guerrier, de l'homme d'état & du citoyen. Ses succès à Gènes dans la double qualité de ministre de France & de général, & sa conduite habile dans son ambassade de Suède, lui avoient acquis la confiance & l'estime du roi, qui trouvoit de plus en lui l'aménité des mœurs & les agrémens de l'esprit.

I. CHAUVIN, (Étienne) ministre Protestant, natif de Nîmes, quitta sa patrie après la révocation de l'édit de Nantes, & passa à Rotterdam, puis à Berlin, où il occupa avec distinction une chaire de philosophie. Il mourut en 1725, à 85 ans. On a de lui : I. Un *Lexicon philosophicum*, in-folio, 1692, publié à Rotterdam &

à Leward, 1713, avec figures : II. Un nouveau *Journal des Savans*, commencé en 1694, à Rotterdam, & continué à Berlin ; mais moins accueilli que l'*Histoire des ouvrages des Savans* par *Bosnage*, meilleur écrivain & plus homme de goût.

II. CHAUVIN, (Pierre) médecin du dernier siècle, a publié une édition plus complète des *Œuvres d'Emaler*, & un traité sur la *Bague divinatoire* de *Jacques Aymar*.

CHAZAN, *Voy.* BREGY.

CHAZELLES, (Jean-Mathieu de) professeur d'hydrographie à Marseille, de l'académie des sciences de Paris, naquit à Lyon en 1657, & mourut à Marseille le 6 janvier 1710, à 52 ans & demi. Il joignit à ses talens un grand fonds de religion : ce qui, comme dit *Fontenelle*, assure & fortifie toutes les vertus. Il avoit voyagé dans la Grèce & dans l'Égypte, & en avoit rapporté des observations & des lumières. Il y mesura les pyramides, & trouva que les quatre côtés de la plus grande sont exposés précisément aux quatre régions du monde, à l'Orient, à l'Occident, au Midi & au Septentrion. Ce fut lui qui imagina qu'on pourroit se servir de galères sur l'Océan, pour remorquer les vaisseaux, quand le vent leur seroit contraire ou leur manqueroit. En 1690, quinze galères, parties de Rochefort, donnèrent un nouveau spectacle sur l'Océan. Elles allèrent jusqu'à Torbay en Angleterre, & servant à la descente de Tingsmouth. *Chazelles* y fit les fonctions d'ingénieur, & se montra sous deux points de vue bien différens, sous ceux de savant & d'homme de

guerre. On lui doit la plupart des Cartes qui composent les deux volumes du *Neptune François*, 1693, in-folio, sans compter un grand nombre d'observations très-utiles pour l'astronomie, la géographie & la navigation. Son école de Marseille lui fut toujours chère, & les occupations plus brillantes qu'il eut si souvent, ne l'en dégoûtèrent point. Les plus grandes ames sont celles qui s'arrangent le mieux pour la situation présente, & qui dépensent le moins en projets pour l'avenir. Tel étoit *Chazelles*.

CHAZOT DE NANTIGNI, *Voy.* NANTIGNI.

CHÉCOCKE, (Mythol.) Dieu Africain, honoré dans le royaume de Loango, prédit l'avenir dans des songes, & veille à la conservation des tombeaux ; aussi, ses temples sont-ils comme ces derniers, placés près des chemins ; & l'on y voit sa statue noire & lugubre. Son culte consiste particulièrement à lui adresser des vœux en se frappant les mains.

CHEDEL, (Pierre CANTIN) graveur de petits sujets grotesques, de paysages, étoit élève de *Laurent Cars*, & fit honneur à son maître. Après avoir travaillé longtemps à Paris, il alla mourir à Châlons-sur-Marne, sa patrie, en 1762, âgé d'environ 62 ans.

CHELONÉ, (Mythol.) Nymphé paresseuse que *Jupiter* changea en tortue, pour la punir de ce qu'elle étoit arrivée la dernière à la célébration de ses noccs. Il la condamna à porter sa maison & à un éternel silence. Ainsi, la tortue devint chez les anciens l'emblème de la retenue silencieuse.

CHEFFONTAINES, (Christophe) en latin à *Capite Fontium*, &

appelé autrement *Pensentioù* ; étoit bas-Breton. Il florissoit vers le milieu du 16<sup>e</sup> siècle, & mourut à Rome en 1595, âgé de 63 ans. Sa science & sa piété l'élevèrent successivement, à l'emploi de professeur en théologie chez les Cordeliers, où il étoit entré de bonne heure ; à celui de général de leur ordre, dont il fut le 55<sup>e</sup> ; & à la dignité d'archevêque de Césarée. Il fit les fonctions épiscopales du diocèse de Sens, en l'absence du cardinal de *Pellé*, qui en étoit titulaire. L'envie l'avoit attaqué, lorsqu'il n'étoit que professeur. La nécessité qui le contraignoit de s'aller défendre à Rome, fut l'occasion pour lui de son élévation ; mais son mérite réel en fut la vraie cause. A la malice de ses ennemis, il opposa plus de patience que d'apologies en forme. Il vit cinq papes pendant son séjour dans cette capitale du christianisme : *Sixte-Quint*, *Urbain VII*, *Grégoire XIV*, *Innocent IX*, *Clement VII*. Les marques de bonté qu'il reçut de chacun de ces papes, témoignèrent assez combien on méprisoit les délations de ses ennemis. Engagé par devoir à enseigner la scolastique, il eut assez de pénétration pour en voir le foible, & assez de hardiesse pour oser écrire ce qu'il en pensoit. Son recueil intitulé : *Varii Tractatus & Disputationes de necessariâ Theologia scholastica correctione*, Paris 1586, in-8<sup>o</sup>, est recherché & mérite de l'être par les théologiens dégagés des minuties de l'école. Ses autres traités, les uns moraux, les autres dogmatiques, sont moins estimés, quoique dignes de quelque attention. Ils marquent un homme qui avoit secoué quelques préjugés, & qui cherchoit à en faire revenir son siècle. Il s'éleva contre le préjugé meurtrier de la noblesse de son

temps, & que la nôtre plus philosophe abandonne. son *Traité* sur cette matière est en françois, sous ce titre : *Chrétienne Confutation du Point d'honneur, sur lequel la Noblesse fonde ses monomachies & querelles*, Paris 1579, in-8<sup>o</sup>. Il le traduisit aussi en latin. On lui doit encore plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : I. *Défense de la foi que nos ancêtres ont eue en la Présence réelle*. II. *Réponse familière à une Epître contre le Libre-Arbitre* ; in-8<sup>o</sup>, Paris 1571. C'est cet ouvrage qui fournit à l'envie le prétexte de l'attaquer. III. *Defensio Fidei adversus Impios, Atheos, &c.* in-8<sup>o</sup>. *Cheffontaines* joignoit à la science théologique, quelque teinture des langues Grecque, Hébraïque, Espagnole, Italienne & Françoisse. Si la connoissance du bas-Breton peut être mise au rang des talens, ce savant possédoit parfaitement aussi ce patois, qui est peut-être plus mal aisé à apprendre qu'aucune langue morte ou vivante.

CHEKE, (Jean) né en 1514, fut professeur de Grec dans l'université de Cambridge sa patrie. Il essaya de changer la prononciation ordinaire de cette langue, surtout à l'égard des voyelles & des diphthongues. Cette nouveauté déplut au chancelier, qui ordonna par un décret, en 1542, de ne pas philosopher sur les sons, mais de s'en tenir à l'usage. *Henri VIII* lui confia l'éducation du jeune *Edouard* son fils, & le récompensa de ses soins par les titres de chevalier & de secrétaire d'état. Après la mort de ce prince, les Catholiques le firent mettre à la tour de Londres. Il montra d'abord beaucoup de constance ; mais la crainte du bûcher dont on le menaçoit, lui fit abjurer la religion

Anglicane. Cette cérémonie se fit en présence de la reine d'Angleterre. Le doyen de Saint-Paul fit un discours, dans lequel il le peignit comme un vrai pénitent. « Comme *S. Pierre*, il a versé des larmes pour avoir renié; comme *S. Paul*, il dit : *Quid me vis facere ?* » On lui prêtoit ces sentimens; car la crainte seule lui avoit inspiré son abjuration, & il mourut à Londres, le 13 septembre 1557, à 43 ans, du chagrin de l'avoir faite. On a de *Cheke* : I. Un *Traité de la superstition*, à Londres, 1705, in-8°, imprimé à la suite de la *Vie* de l'auteur par *Styrye*; cet ouvrage n'a rien de fort intéressant. II. Un *Livre de la prononciation véritable de la langue Grecque*, à laquelle l'auteur s'étoit attaché avec beaucoup de succès; Basle 1555, in-8°, en latin.

**CHELEBY**, (Moyse) Voyez **MOYSE**, n.° VI.

**CHELLES**, (Jean de) architecte du 13<sup>e</sup> siècle, s'occupa de la construction de l'église de Notre-Dame de Paris, & bâtit le portique du côté de l'archevêché.

I. **CHEMIN**, (Catherine du) femme du célèbre sculpteur *Girardon*, & digne de l'être par son talent supérieur de peindre les fleurs. L'académie de peinture & de sculpture lui ouvrit ses portes. Elle mourut à Paris en 1698. Son illustre époux consacra à sa mémoire le beau mausolée que l'on voit dans l'église de Saint-Landry. Ce monument de génie & de reconnaissance, fut exécuté par *Nourisson* & le *Lorrain*, deux de ses élèves, d'après le modèle de leur maître.

II. **CHEMIN**, (Jean-Baptiste) né le 26 novembre 1726, devint curé de Tourneville, dans le dio-

cèse d'Evreux, & s'appliqua particulièrement à l'Histoire de Normandie, sur laquelle il laissa plusieurs manuscrits. Il est mort le 15 mars 1781, après avoir publié les *Vies* de *S. Vénérand* & de *S. Maure*, martyrs.

**CHEMIN**, Voy. **DUCHEMIN**.

**CHEMINAIS**, (Timoléon) Jésuite, né à Paris en 1652, d'un commis de *M. de la Villière* secrétaire d'état, fit admirer son talent pour la chaire à la cour & à la ville. Lorsque ses infirmités lui eurent interdit le ministère de la prédication dans les églises de Paris, il alloit tous les dimanches instruire les pauvres de la campagne. On appeloit *Bourdaloue* le *Corneille* des prédicateurs, & *Cheminais* le *Racine*; mais on ne lui donne plus ce nom, depuis que *Maffillon* a paru. Ce n'est pas qu'il n'y ait dans ses *Sermons* des morceaux pathétiques & très-touchans; mais il n'a pas, à un degré aussi supérieur que l'évêque de Clermont, le talent d'enlever l'esprit & d'attendrir le cœur. Il ne se soutient pas si bien; il écrit avec moins de pureté. On dit qu'il vouloit s'affranchir du joug des divisions & des subdivisions, entraves du génie & quelquefois du sentiment. Le P. *Bretonneau* a publié ses *Discours* en 3 vol. in-12. Le P. *Cheminais* mourut en 1689, âgé de 38 ans, en digne ministre de cette religion qui l'avoit animé pendant sa vie. Sa carrière fut courte, mais elle fut bien remplie. On a encore de lui *Les Sentimens de piété*, imprimés en 1691, in-12; ouvrage qui se ressent un peu trop du style brillant de la chaire, & pas assez du langage affectueux de la dévotion. Le P. *Cheminais* avoit, dit-on, du talent pour les poésies légères

Et pour les vers de société; mais il ne nous reste de lui en ce genre que quelques vers, cités dans la *République des Lettres de Bayle*, (septembre 1686) qui les appelle *fort jolis & fort galans*.

I. CHEMNITZ, (Martin) *Chemnitius*, disciple de *Mélancthon*, est célèbre par son *Examen Concilii Tridentini*, cours de théologie Protestante, en quatre parties, qui forment 1 vol. in-fol., Francfort 1585, ou 4 vol. in-8.° Il fut attaqué par *Andrada*. . . *Chemnitz* mourut en 1586, à 64 ans. Il étoit né en 1522 à Britzen dans le Brandebourg, d'un ouvrier en laine. Son mérite le rendit cher aux princes de la communion, qui l'employèrent dans les affaires de l'Église & de l'État.

II. CHEMNITZ, (Chrétien) petit-neveu de *Martin*, naquit à *Koningsfeldt* en 1615. Après avoir été ministre à *Veimar*, il fut fait professeur de théologie à *Iene*, où il mourut en 1666 à 51 ans. On a de lui : I. *Brevis instructio futuri Ministri Ecclesie*. II. *Dissertationes de Prædestinatione*, &c. &c.

III. CHEMNITZ, (Bogeflas-Philippe) petit-fils de *Martin*, est auteur d'une *Histoire* très-détaillée & fort estimée en 2 vol. in-fol. de la guerre des Suédois en Allemagne sous le grand *Gustave-Adolphe*. La reine *Christine*, en récompense de cet ouvrage, anoblit l'auteur, & lui donna la terre de *Holstedt* en Suède, où il mourut l'an 1678.

CHENAYE DES BOIS, Voyez DESBOIS.

CHENIER, (André) fils d'un consul François à Constantinople, naquit dans cette capitale de l'empire Ottoman & se fit connoître

par un talent aimable pour la poésie. Quelques articles de lui, insérés en 1792 dans le journal de Paris, irritèrent les Jacobins, qui le firent condamner à mort deux ans après par le tribunal révolutionnaire de Paris. Il n'étoit âgé que de 31 ans.

CHENU, (Jean) avocat à Bourges, puis à Paris, se maria en 1574, & mourut en 1627, à 68 ans. On a de lui : *Ansiquités de Bourges*, Paris 1621, in-4.°; *Chronologie des Archevêques de Bourges*, en latin, 1621, in-4.°; & quelques livres de jurisprudence, oubliés. Ses autres ouvrages sont favans, mais mal écrits. C'étoit un homme très-laborieux.

CHEOPS, Voyez КОРНУФ.

CHERBURY, (Mylord) Voyez I. HERBERT.

CHEREAU, (François) graveur ordinaire du roi, né à Blois en 1681, mort à Paris en 1729, à 48 ans, a gravé *S. Jean dans le désert* d'après *Raphaël*; le portrait du cardinal de *Polignac* d'après *Rigaud*. Ces estampes sont très-estimées, ainsi que presque tout ce qui est sorti de son burin.

CHEREBERT, Voyez CA-RIERT.

CHÉRÉMOCRATE, célèbre architecte, bâtit le fameux temple de *Diane* à *Éphèse*, qui passa pour l'une des merveilles du monde.

CHÉRÉPHON, poëte tragique d'Athènes, vivoit du temps de *Philippe* roi de Macédoine. Il étoit ami de *Socrate* & de *Démophilènes*. *Aristophane* se moquoit de sa maigreur, qui étoit si extraordinaire qu'elle étoit passée en proverbe.



**CHÉRILE**, poète Grec, ami d'*Hérodote*, chanta la victoire que les Athéniens remportèrent sur *Xercès*. Son poëme charma tellement les vainqueurs, qu'ils firent donner à l'auteur une pièce d'or pour chaque vers, & qu'ils ordonnèrent qu'on réciteroit ses *Poësies* avec celles d'*Homère*. Si nous en jugeons par les fragmens qui nous en restent, dans *Aristote*, dans *Strabon*, & dans *Josèphe* contre *Apion*, cet ouvrage méritoit une telle récompense. Le général *Lysandre* voulut toujours avoir *Chérile* auprès de lui, pour que ce poète transmît à la postérité sa gloire & ses actions. — Il y eut un autre **CHÉRILE**, postérieur à celui-ci, qui, quoique mauvais versificateur, a acquis une sorte de célébrité, parce qu'*Alexandre* lui avoit permis de le suivre en Asie pour chanter ses victoires, & qu'il le récompensa comme il auroit fait un poète excellent. Quelques auteurs racontent la chose autrement, & disent que ce prince qui le connoissoit, lui avoit promis un philippe d'or pour chaque bon vers, & un soufflet pour chaque mauvais; & que s'en étant à peine trouvé sept de bons dans un poëme fort long, *Alexandre* indigné de son ignorance, le fit mettre en prison, où il le laissa mourir de faim.

**CHERIN**, (Bernard) généalogiste des ordres du Saint-Esprit & de Saint-Lazare, mort à Paris en 1785, méritoit de l'équité dans l'examen des titres, où d'autres n'ont mis qu'une simple complaisance. L'on disoit même qu'il étoit injuste à force de justes. On a de lui la *Généalogie de Montesquieu*, in - 4.<sup>o</sup>

**I. CHÉRON**, (Mythol.) fils d'*Apollon*, donna son nom

à la ville de Chéronée en Grèce; qui avant lui se nommoit Arné.

**II. CHÉRON**, (Élizabeth-Sophie) fille d'un peintre en émail de la ville de Meaux, naquit à Paris en 1648, & eut son père pour maître. A l'âge de 14 ans, le nom de cette enfant étoit déjà célèbre, & éclipsoit celui de son père. L'illustre *le Brun* la présenta en 1672 à l'académie de peinture & de sculpture, qui couronna ses talens en lui donnant le titre d'académicienne. Cette fille illustre se partageoit entre la peinture, les langues savantes, la poésie & la musique. Elle a dessiné en grand beaucoup de pierres gravées, travail pour lequel elle avoit un talent décidé. Ses tableaux n'étoient pas moins recommandables, par un bon goût de dessin, une facilité de pinceau singulière, un beau ton de couleur, & une grande intelligence du clair-obscur. Toutes les manières de peindre lui étoient familières. Elle a excellé dans l'histoire, dans la peinture à l'huile, dans la miniature en émail, dans le portrait, & sur-tout dans ceux des femmes : le seul qui nous reste de *Mad. Deshoulières* est de sa main. On dit qu'elle peignoit souvent de mémoire des personnes absentes, avec autant de ressemblance que si elle les avoit eues sous les yeux. Elle aimoit sur-tout à conserver les portraits de ses amis, pour avoir le plaisir, disoit-elle; de s'enretenir avec eux, même en leur absence. L'académie des *Ricovrati* de Padoue l'honora du surnom d'*Erato*, & lui donna une place dans sa compagnie. Une si grande réunion de talens lui fit accorder par *Louis XIV* une pension de cinq cents livres. Elle mourut à Paris le 3 septembre 1711, âgée

de 63 ans, aussi estimable par les qualités du cœur que par celles de l'esprit. Elle avoit été élevée dans la religion Protestante; mais l'ayant quittée pour la Catholique, elle prouva par ses vertus la sincérité de sa conversion. Une dame coquette lui ayant demandé cinq copies de son portrait, un ami de Mlle Chéron lui dit : « Eh ! pourquoi le tant multiplier ?... » *Quoniam*, répondit-elle, *multiplicata sunt iniquitates ejus*. On a de cette fille célèbre : I. *Essai des Pseaumes & Cantiques mis en vers*, enrichi de figures, à Paris 1693, in-8°. Les figures sont de Louis CHÉRON, son frère, bon graveur & habile peintre, né à Paris en 1660, & mort à Londres en 1723 à 63 ans. II. *Le Cantique d'Habacuc & le Pseaume CIII, traduits en vers françois*, & publiés en 1717, in-4°, par le Hay, ingénieur du Roi, qui avoit épousé cette femme d'esprit. III. *Les Cerises renversées*, pièce ingénieuse & plaisante, que le célèbre poète Rousseau estimoit & qu'on publia en 1717 avec la *Batrachomyomachie d'Homère*, traduite en vers par Boivin le cadet. La poésie de Mlle Chéron est foible, & ne vaut pas ses tableaux; il y a pourtant quelques jolis détails, & l'Ode sur le Jugement dernier, n'est pas un ouvrage méprisable. Quelques-uns ont attribué cette dernière pièce au Père Campistron Jésuite. L'abbé Bosguyon fit les vers suivans pour son portrait :

« DE deux talens exquis l'assemblage  
nouveau,  
Rendra toujours Chéron l'ornemens  
de la France.  
Rien ne peut de sa plume égaler  
l'excellence,  
Que les grâces de son pinceau. »

CHERSIPHON, Voyez CRÉSIPHON, n.° I.

CHÉRUBIN D'ORLÉANS, (le Père) Capucin, cultiva la physique & l'optique. On a de lui : I. *La Dioptrique oculaire*, à Paris 1671, in-fol. II. *La Vision parfaite*, 1677 & 1681, en 2 vol. in-fol. figures. Ces livres renferment des choses curieuses qui les font rechercher.

CHESEAUX, (Jean-Philippe de Loys de) né à Lausanne en 1717, mort à Paris en 1751 à 33 ans, étoit petit-fils du célèbre Croufas. Les académies des sciences de Paris, de Gottingen & de Londres, se l'associerent. C'étoit un savant universel. L'astronomie, la géométrie commune & sublime, la theologie, le droit; la médecine, l'histoire, la géographie, les antiquités sacrées & profanes, l'occupèrent tour-à-tour. Dès l'âge de 17 ans, il avoit fait trois Traités de physique sur la *Dynamique*, sur la *force de la poudre à canon*, & sur le *mouvement de l'Air dans la propagation du son*. On a encore de Cheseaux, un vol. in-8° de *Dissertations critiques sur la parole prophétique de l'Écriture-Sainte*, Paris 1751; un *Traité de la Comète de 1743*; une *Table des Équinoxes du Soleil & de la Lune*; & des *Éléments de Cosmographie & d'Astronomie*, qu'il composa en faveur d'un jeune seigneur. Ce dernier ouvrage, plein de clarté & de précision, est justement estimé.

CHESELDEN, (Guillaume) chirurgien célèbre de Londres, mort en 1752 à 64 ans, étoit de la société royale de cette ville, & correspondant de l'académie des sciences de Paris. Les heureux succès de Douglas dans l'extraction

de la pierre par le haut appareil, l'animerent à suivre & à pratiquer la même méthode, & dans l'expérience qu'il en fit, il ne trouva d'autre sujet de se repentir, que celui de n'avoir pas senti ce secours plutôt. Mais de toutes ses opérations celle qui lui fit le plus d'honneur, fut d'avoir donné la vue à un jeune homme de 14 ans, aveugle de naissance, en lui ouvrant la prunelle des deux yeux. On trouve les détails circonstanciés de cette opération, dans les *Transactions philosophiques*, & dans les *Mémoires de l'Académie de Chirurgie*. Cet habile lithotomiste donna, en 1713, une *Anatomie du Corps humain*; il y en a eu huit éditions: la dernière a été imprimée à Londres en 1752. Cet ouvrage est semé d'observations chirurgicales très-curieuses, & orné de quarante planches fort exactes. Le même auteur a donné une *Ostéographie*, Londres 1733, in-folio, avec de très-belles figures. On y trouve une exposition des maladies des Os, recommandable par son exactitude. Voy. BAULOT.

CHESNAYE, (Nicole de la), auteur absolument inconnu, auquel on attribue une Moralité par personnages, assez rare, qui est intitulée: *La Nef de santé, avec le gouvernement du Corps humain, la condamnation des Banquiers, & le Traité des Passions de l'Âme*; Paris, Verard, in-4°, sans date.

I. CHESNÉ, (André du) appelé le Père de l'Histoire de France, naquit en 1584 à l'Isle-Bouchard en Touraine. Il fut écrasé en 1640, à 56 ans, par une charrette, en allant de Paris à sa maison de campagne à Verrière. On a de lui: Une *Histoire des Papes*, Paris 1653, 2 vol. in-folio. II. Une

*Histoire d'Angleterre* en 2 vol. in-folio comme la précédente, Paris 1634, & regardées l'une & l'autre comme des compilations un peu indigestes. III. *L'Histoire des Cardinaux Français*, qu'il commença, & que son fils acheva en partie, Paris 1660. Il n'y en a eu que 2 vol. de publiés, & il devoit y en avoir quatre. C'est un ouvrage mal fait, mal digéré, & encore plus mal écrit. IV. *Recueil des Historiens de France*. Il devoit contenir 24 vol. in-folio. Du Chesne donna les deux premiers vol. depuis l'origine de la nation jusqu'à Hugues Capet: le troisième & le quatrième, depuis Charles Martel jusqu'à Philippe-Auguste, étoient sous presse lorsqu'il mourut, (Voyez DELRIO & HUGUES, n° VII.) Son fils François DU CHESNE, héritier de l'érudition de son père, publia le cinquième, depuis Philippe-Auguste jusqu'à Philippe le Bel. V. *Historia Francorum & Normannorum Scriptores*, in-fol. VI. *Les Généalogies de Montmoranci, Châtillon, Guines, Vergy, Dreux, Béthune, Chateigniers*, 7 volumes in-folio. VII. *Histoire des Ducs de Bourgogne*, 1619 & 1628, 2 vol. in-4°. VIII. *Bibliotheca Cluniacensis*, Paris, 1614, in-fol. &c.; recueil utile, publié avec Dom Marrier. — Du Chesne étoit un des plus savans hommes que la France ait produits pour l'histoire, surtout pour celle du Bas-Empire. Il communiquoit libéralement ses recherches, non-seulement à ses amis, mais encore aux étrangers. *Les Recherches sur les Antiquités des Villes de France*, que plusieurs écrivains lui ont attribuée, ne paroît être ni de cet écrivain, ni digne de sa plume.

II. CHESNE, (Jean-Baptiste) Philépotot du) Jésuite, né en 1682

un village du Chesne en Champagne, dont il prit le nom, mourut en 1735, dans sa 63<sup>e</sup> année. On a de lui : I. *Abrégé de l'Histoire d'Espagne*, in-12. II. *Abrégé de l'Histoire ancienne*, in-12. Ces deux ouvrages, quoique superficiels, ont servi à l'éducation de la jeunesse, pour laquelle l'auteur avoit du talent. III. *Le Prédestinarianisme*, 1724, in-4.<sup>o</sup> IV. *Histoire du Baianisme*, 1731, in-4.<sup>o</sup> V. *La Science de la jeune Noblesse*, 1730, 3 volumes in-12.

III. CHESNE, (Joseph du) *QUERCETANUS*, seigneur de la *Violette*, médecin ordinaire du Roi, étoit natif de l'Armagnac. Après avoir fait un assez long séjour en Allemagne, il vint exercer son art à Paris. Il avoit acquis de grandes connoissances dans la chimie, à laquelle il s'étoit particulièrement appliqué. Les succès qui suivirent sa pratique dans cette partie, déchaînèrent contre lui les autres médecins, sur-tout *Guy-Patin*, qui s'efforça de le couvrir de sarcasmes & de railleries. Il porta son acharnement jusqu'à s'en prendre à tout le pays d'Armagnac, qu'il appelloit *maudit pays*. Cependant l'expérience a fait voir que *du Chesne* a mieux rencontré sur l'antimoine que *Patin* & ses confrères. Ce savant chimiste, qui est appelé *du Chesne* par *Moréri*, mourut à Paris en 1609, dans un âge très-avancé. Il a fait en vers français, *La Folie du Monde*, 1583, in-4.<sup>o</sup>; *Le grand Miroir du Monde*, 1593, in-8.<sup>o</sup> Il avoit aussi composé plusieurs livres de *Chimie*, qui ont eu de la réputation; tel qu'un *Traité sur la Cure des Arquebusades*, un *Antidotaire spargyrique*; une *Apologie des Chimistes*.

IV. CHESNE, Voyez CHEYNE, & ENZINAS.

CHESTERFIELD, (Philippe Dorner Stanhope, comte de) né à Londres le 22 septembre 1695, mort le 24 mars 1773, à 78 ans, a été l'un des meilleurs philosophes moralistes d'Angleterre. Après avoir fait d'excellentes études, il voyagea pour connoître les hommes, dont la lecture ne donne jamais que des idées imparfaites. De retour dans sa patrie, il se produisit à la cour, & obtint en 1722, la place de capitaine aux Gardes-Suisses; mais trois ans après il fut disgracié, & privé de tous ses emplois. La mort de son père en 1726, le fit entrer dans la chambre-haute, & la mort de *George I*, en 1727, lui procura une situation brillante. Il eut le bonheur d'avoir pour contemporains, les hommes les plus illustres ou les plus célèbres de sa nation, *Addison*, *Vambrung*, *Garth*, *Gay*, *Pope*, &c., &c. Tous ces écrivains furent ses amis, & il ne s'enorgueillit pas avec eux, comme tant d'autres grands, d'être leur protecteur. Mais une funeste passion ternit sa gloire & altéra la douceur de sa vie: c'est l'amour excessif du jeu, qui le lia quelquefois avec les hommes les plus méprisables. Le poste d'envoyé à la Haye, en 1728, acheva de déranger son commerce avec les Muses. Les grâces d'une élocution facile & les prodigalités d'un caractère magnifique lui firent tant de partisans, que le roi le crut nécessaire en Hollande. En 1732, il eut l'honneur d'associer à l'ordre des Francs-Maçons le duc de Lorraine, depuis empereur sous le nom de *François I*. Ce prince le traita toujours en ami tendre. Le comte de *Chesterfield* étant tombé

malade à la Haye , demanda son rappel , & brilla sur un autre théâtre. Son éloquence & ses talens lui donnèrent une grande influence dans la chambre - haute. Enfin , décidé à cultiver dans une retraite honorable la philosophie & les lettres , il rompit les liens qui l'attachoient à la cour. Il se maria en 1733 , & son hymen fut heureux. Il avoit obtenu le gouvernement de l'Irlande , où son humanité & son humeur libérale ont rendu sa mémoire très-chère. Il conserva sa gaieté jusques dans sa vieillesse. Quelques jours avant sa mort , il alla se promener en carrosse. Quelqu'un lui demanda , *s'il avoit été prendre l'air ?* — *Non* , répondit-il , *j'ai été faire une répétition de mon enterrement.* On a de lui divers *Ouvrages de morale , de philosophie & de politique* , qui ne sont pas exempts de défauts , mais qui offrent des réflexions originales. Un des plus piquans est son *Bramine inspiré* , qui a été traduit en françois en un petit volume in-12. On distingue aussi ses *Lettres à son fils* , Amsterdam 1777 , 4 vol. in-12 , où il parle en homme qui connoit le monde , mais qui croit trop qu'on est toujours assez honnête , lorsqu'on est aimable. Au lieu de l'instruire des devoirs d'un citoyen , d'un philosophe , il lui apprend le moyen de tromper les femmes. Ce fils , pour lequel il écrivoit , étoit un bâtard ; car il n'a pas laissé d'enfans légitimes. On a accusé mylord *Chesterfield* de porter le scepticisme jusques dans les principes de la morale , de croire peu à la vertu , parce que lui-même n'en avoit pas beaucoup , du moins de celle qui véritablement mérite ce nom. Aussi le vit-on dans le parlement changer chaque jour d'opinion , parce qu'il changeoit d'intérêt. Il abandonna

la cause des rois , lorsqu'ils étoient dans l'infortune ; & trahit celle de la nation , lorsqu'il espéra la faveur des rois. C'est lui qui contribua le plus à rendre le parlement septennal ; & ce n'est pas la seule atteinte qu'il porta à la constitution de sa patrie.

I. CHETARDIE , ( Joachim Trotti de la ) bachelier de Sorbonne & curé de Saint-Sulpice de Paris , naquit en 1636 , au château de la Chétardie dans l'Angoumois , & mourut en 1714. Il avoit été nommé à l'évêché de Poitiers en 1702 ; mais il le refusa. Ses devoirs de pasteur ne l'empêchèrent point d'enrichir le public de plusieurs ouvrages utiles. Il publia : I. *Homélies pour tous les Dimanches & Fêtes de l'année* , 3 vol. in-4° pleines d'onction & de solidité. II. L'ouvrage connu sous le nom de *Catéchisme de Bourges* , en 2 vol. in-12 , & 1 vol. in-4°. III. *Explication de l'Apocalypse* , in-8.° & in-4.° IV. *Extraits Esclésiastiques* , 4 vol. in-12.

II. CHETARDIE , ( le Chevalier de la ) neveu du curé de Saint-Sulpice , mort vers 1700 , étoit un homme d'esprit , plein de politesse. Il est auteur de deux ouvrages dont les leçons sont excellentes , mais dont le style & les réflexions n'ont rien de bien remarquable. Le premier a pour titre : *Instruction pour un jeune Seigneur* ; & le second : *Instruction pour une Princesse* , in-12.

CHEVALET , ( Antoine ) gentilhomme Dauphinois , est auteur de la *Vie de S. Christophe par personages* , Grenoble , 1530 , in-fol. fort rare.

CHEVALIER , ( Nicolas ) François réfugié à Utrecht , à

cause de la religion Protestante qu'il professoit, a fait paroître un savant ouvrage, intitulé : *Recherches curieuses d'Antiquités conservées à Utrecht*, 1709, in-folio.

**CHEVALIER SANS RUFROCHE**, Voy. les articles **BARBAZAN**, **BAYARD**, **TREMOILLE**, trois guerriers auxquels on donna ce nom.

**CHEVALON**, (Claude) imprimeur distingué dans le 16<sup>e</sup> siècle, a publié des éditions précieuses & exécutées avec soin, telles que les *Œuvres de S. Jérôme*; de *S. Augustin*, le *Droit civil* avec des *Commentaires*.

**CHEVANES**, (Jacques de) né à Autun, se fit capucin, & obtint un nom parmi les prédicateurs & les théologiens. On lui doit plusieurs *Ouvrages* où il règne plus de piété que de bon goût. Il est mort à la fin du 17<sup>e</sup> siècle.

**CHEVASSU**, (Joseph) curé des Rouffes dans le diocèse de Saint-Claude, mort à Saint-Claude sa patrie, le 25 octobre 1752, à 78 ans, étoit l'exemple du troupeau qu'il instruisoit. On a de lui : I. *Des Méditations Ecclésiastiques*, 6 volumes in-12, 1764, où il y a des choses solides & peu de touchantes. II. *Le Missionnaire Paroissial*, 4 vol. in-12, renfermant ses *Prônes* & des *Conférences* sur les principales vérités de la religion. L'onction n'étoit pas la qualité dominante de cet orateur ; mais il étoit instruit, & possédoit bien l'Écriture & les Pères.

**CHEVERT**, (François de) né à Verdun-sur-Meuse, le 21 février 1695, d'abord enfant de chœur, s'éleva, du poste de simple soldat, au grade de lieutenant-

général. Il dut tout à son mérite, & rien à la faveur ni à l'intrigue. Il eut à luter contre l'envie & contre l'obscurité de sa naissance. Une étude profonde de la tactique, un amour extrême de ses devoirs, un desir ardent de se distinguer ; tels furent les protecteurs qui veillèrent à son avancement. Nous ne suivrons pas toutes les actions éclatantes qui le distinguèrent. Tout le monde connoît la retraite de Prague par le maréchal de *Belle-Isle*. *Chevert*, qu'il y laissa avec dix-huit cents hommes, pressé de se rendre par la famine, par les habitans, & par une armée nombreuse, prend les otages de la ville, les renferme dans sa propre maison, & met dans les caves des tonneaux de poudre, résolu de se faire sauter avec eux, si les bourgeois veulent lui faire violence. Il obtint ce qu'il demandoit, c'est-à-dire de sortir avec tous les honneurs de la guerre : le prince *Lobkowitz* lui accorda deux pièces de canon. — Les guerres de 1741 & de 1757, offrirent à notre guerrier les occasions les plus dangereuses & les plus brillantes. A la journée d'*Hastembeck*, il fut chargé de chasser l'ennemi des sommités d'une montagne couverte de bois. C'est en y pénétrant qu'il fixa sur le marquis de *Bréhan* des regards enflammés, & que le saisissant par la main : *Jurez-moi*, lui dit-il, *foi de chevalier, que vous & votre régiment vous vous ferez tuer jusqu'au dernier, plutôt que de reculer*. — La confiance qu'il inspiroit aux soldats étoit extrême. Dans une occasion où il s'agissoit de s'emparer d'un fort, il appelle un grenadier dont il connoissoit la bravoure : *Vas droit à ce fort*, lui dit-il, *sans t'arrêter. On te dira : Qui va là ? Tu ne répondras rien ; on te le dira*

encore, tu avanceras toujours sans rien répondre : à la troisième fois on sifflera sur toi ; on te manquera ; tu foudras sur la garde ; & je suis là pour te soutenir. Le grenadier partit à l'instant, & tout arriva comme Chevert l'avoit prévu. — Ce brave officier mourut le 24 janvier 1769, dans la 74<sup>e</sup> année de son âge. Il étoit commandeur-grand-croix de l'ordre de Saint-Louis, chevalier de l'aigle blanc de Pologne, gouverneur de Givet & de Charlemont, lieutenant-général des armées du roi. Il fut inhumé en la paroisse de Saint-Eustache de Paris. L'éloge le plus vrai qu'on puisse faire de Chevert, est apposé en forme d'épithaphe à la porte principale de cette église. Cet éloge est conçu en ces termes : « Sans aïeux, sans fortune, sans appui, orphelin dès l'enfance, il entra au service à l'âge de onze ans. Il s'éleva malgré l'envie à force de mérite, & chaque grade fut le prix d'une action d'éclat. Le seul titre de *Maréchal de France* a manqué, non pas à sa gloire, mais à l'exemple de ceux qui le prendront pour modèle. » Chevert étoit, dit-on, aussi fier de l'obscurité de sa naissance, que d'autres le sont de leur noblesse. Lorsqu'il fut parvenu aux premiers grades militaires, un gentilhomme réclama son crédit à la cour, en qualité de cousin. Chevert lui répondit : *Vous êtes gentilhomme ; vous ne pouvez être mon parent ; car vous voyez en moi le premier & le seul gentilhomme de ma race.* Le maréchal de Saxe, eut la plus grande estime pour lui. Il en faisoit l'éloge devant un officier titré qui crut l'atténuer, en disant : *Oui, Chevert, est un bon militaire, mais c'est un officier de fortune.* — Maurice répliqua aussitôt : *Vous me l'apprenez ; jusqu'à présent je n'avois eu*

pour Chevert que de l'estime ; mais désormais, je lui dois du respect.

CHEVILLARD, (Jacques) généralogiste, mort le 24 octobre 1751, âgé de 71 ans. On a de lui : I. Un *Dictionnaire Héraldique*, 1723, in-12 ; il contient les armes des princes, des grands officiers de la couronne, avec celles de plusieurs maisons & familles du royaume. II. *Carte* contenant les armes, les noms & qualités des gouverneurs, capitaines & lieutenans-généraux de la ville de Paris. III. D'autres *Cartes* concernant l'art héraldique : pauvre science & pauvre auteur ! Dans son *Dictionnaire Héraldique*, il n'y a guères que des estampes. L'historique des armoiries pouvoit être utile ; mais ces recherches demandoient un savant, & Chevallard ne l'étoit guère.

CHEVILLIER, (André) né à Pontoise en 1636, parut en Sorbonne avec tant de distinction, que l'abbé de Brienne, depuis évêque de Coutances, lui céda le premier lieu de licence, & en fit même les frais. Il mourut en 1700, à 64 ans, bibliothécaire de Sorbonne. Sa piété égala son savoir, & son savoir étoit profond. On l'a vu se dépouiller lui-même pour revêtir les pauvres, & vendre ses livres pour les assister. On a de lui : I. *Origine de l'imprimerie de Paris*, dissertation historique & critique, pleine d'érudition, & souvent citée dans les *Annales Typographiques de Maittaire*, 1694, in-4.<sup>o</sup> II. *Le grand Canon de l'Eglise Grecque*, traduit en françois, in-12, 1699. C'est plutôt une paraphrase, qu'une traduction. III. *Dissertation latine sur le Concile de Calcédoine*, touchant les formules de foi, 1664, in-4.<sup>o</sup>.

CHEVILLON, *Voy.* VIII.  
AMBOISE.

CHEVREAU, (Urbain) naquit à Loudun en 1613. Il fit paroître de l'esprit dans ses premières études. La reine *Christine* de Suède le choisit pour son secrétaire, & l'électeur Palatin pour son conseiller. *Chevreau*, fixé dans cette cour, contribua beaucoup à la conversion de la princesse électorale, depuis duchesse d'*Orléans*. Après la mort de l'électeur il revint en France, & fut choisi par *Louis XIV* pour précepteur du duc du *Maine*. Le désir de vaquer en repos aux exercices de la vie chrétienne, l'obligea de quitter la cour pour se retirer dans sa patrie. Il mourut le 15 février 1701, âgé de 88 ans, laissant une belle bibliothèque. Il ne rougit jamais de la religion au milieu des grands. Sa piété fut tendre, autant que son érudition fut profonde. On doit à ce savant bel esprit les ouvrages suivans : *Les Tableaux de la Fortune*, 1651, in-8°, depuis réimprimés avec des changemens, sous ce titre : *Effets de la Fortune*, en 1656, in-8° ; ouvrage qui fut bien accueilli dans le temps, quoiqu'il soit d'un style foible & incorrect. C'est un tableau raccourci des grandes révolutions arrivées dans le monde. II. *L'Histoire du Monde*, en 1686, réimprimée plusieurs fois. La meilleure édition est celle de Paris, 1717, en 3 vol. in-12, avec des additions considérables par *Bourgeois de Chasteney*. On sent, en lisant cette Histoire, que l'auteur a puisé dans les sources primitives ; mais il ne les cite pas toujours avec fidélité. L'histoire Grecque & la Romaine, la Mahométane, celle de la Chine, y sont traitées avec assez d'exactitude. L'auteur auroit pu se dispenser de

mêler aux vérités utiles de son ouvrage, les généalogies Rabbiniques qui le désignent, & quelques discussions, qui ne devoient entrer que dans une histoire en grand. Il semble qu'il ait voulu insérer dans son ouvrage, non les faits nécessaires, mais tout ce qu'il avoit mis dans sa tête ou dans ses recueils. Sa diction est d'ailleurs rude & raboteuse. III. *Œuvres mêlées*, deux parties in-12, la Haye 1697. Ce sont des lettres semées de vers latins & françois quelquefois ingénieux, quelquefois foibles ; d'explications de passages d'auteurs anciens grecs & latins ; d'anecdotes littéraires, &c. IV. *Chevreaux*, 2 vol., Paris 1697-1700 : recueil dans lequel l'auteur a versé de petites notes, des réflexions, des faits littéraires qu'il n'avoit pu faire entrer dans ses autres ouvrages ; parmi ces faits il y en a quelques-uns de hasardés. L'auteur n'ayant pas l'esprit méditatif, aimoit assez les compilations. Il avoit joint cependant à l'étude des anciens le commerce de quelques-uns des modernes, & il s'étoit formé chez les uns & chez les autres : mais la lecture, & la société des gens d'esprit, ne purent l'élever au-dessus du médiocre. V. Plusieurs pièces de théâtre, le *Mariage du Cid*, *L'Avocat dupé*, *Lucrèce*, *Coriolan*, *les deux Amis*, *L'Innocent exilé*, *les Frères rivaux*.

CHEVREMONT, (l'abbé Jean-Baptiste de) Lorrain de nation, secrétaire de *Charles V* duc de Lorraine, se retira à Paris après la mort de son maître, & y mourut en 1702. On a de lui : I. *La connoissance du Monde*. II. *L'Histoire de Kemiski*. III. *La France ruinée, par qui & comment*. IV. *Le Testament politique du Duc de Lorraine*, Leipzig 1696, in-8°. V. *L'É-*



est actuel de la Pologne. VI. *Le Christianisme éclairci sur les différens du temps en matière de Quietisme*, &c. Les ouvrages de l'abbé de Chevreumont n'ont rien pour gagner le lecteur : ils sont remplis de projets ridicules, d'idées fausses ; & le style en est languissant.

CHEVREUSE, (Marie de ROHAN Montbafon, duchesse de) née en 1600, d'Hercule de Rohan, duc de Montbafon, épousa, en 1617, Charles d'Albert, duc de Luynes, connétable de France. Après la mort du connétable, elle se maria en 1622 à Claude de Lorraine, duc de Chevreuse, ci-devant prince de Joinville, rival d'Henri IV auprès de la marquise de Verneuil, mort en 1657, à 79 ans. Cette dame fut célèbre par sa beauté & par son esprit. Voy. SIBILOT & III. AUBESPINE. « Je n'ai jamais vu qu'elle, dit le cardinal de Retz, en qui la vivacité suppléait au jugement. Elle avoit des saillies si brillantes, qu'elles paroissoient comme des éclairs ; & si sages, qu'elles n'auroient pas été défavorées par les esprits les plus judicieux de son siècle. » Son grand malheur étoit de laisser dominer sa raison par tous ceux qu'elle aimoit. Charles IV, duc de Lorraine, qui fut l'un de ses premiers adorateurs, la jeta dans les intrigues & les affaires. Le duc de Buckingham l'entretint dans ce goût, qu'elle ne perdit point à la cour orageuse de Louis XIII. Son attachement pour la reine Anne d'Autriche lui fit haïr le cardinal de Richelieu, parce qu'elle voyoit avec peine la manière dont ce ministre traitoit cette princesse. Le cardinal l'en punit par l'exil ; elle fut même obligée de sortir de France, & de se retirer à Bruxelles, d'où elle entretenoit un commerce ré-

glé avec la reine. Quand Anne d'Autriche fut devenue régente, la duchesse de Chevreuse revint triomphante à la cour ; mais sa faveur fut de courte durée. Étant entrée dans les intrigues contre le cardinal Mazarin, & se laissant gouverner par le coadjuteur, depuis cardinal de Retz, l'un de ses derniers amis, elle montra une conduite fort inconstante & fort incertaine, & fit beaucoup de fausses démarches. Cependant elle conserva toujours de l'ascendant sur l'esprit de la reine. Ce fut elle qui la porta à consentir à la disgrâce du fameux surintendant Fouquet. Elle mourut en 1679, à 79 ans. Ce fut par elle que le duché de Chevreuse vint à ses enfans du premier lit. Elle n'eut du second que trois filles, dont deux se firent religieuses, & la troisième mourut sans alliance. — Il ne faut pas la confondre avec sa belle-fille, Charlotte-Marie de LORRAINE, morte en 1652, à 25 ans, laquelle joue un rôle dans les Mémoires du cardinal de Retz.

CHEVRI, (N. \*\* de) fille d'un président à la chambre des comptes de Paris, vivoit à la fin du 17<sup>e</sup> siècle. Devenue religieuse de Saint-Pierre à Lyon, elle se fit quelque réputation par son talent pour la poésie. On connoit d'elle un Poème à Louis XIV, sur ce qu'on ne pouvoit lui donner de nom qui répondit à sa grandeur. On le trouve, dans le recueil qui a pour titre, *La nouvelle Pandore*.

CHEVRIER, (François-Antoine) né à Nanci d'un secrétaire du roi, montra dès sa jeunesse beaucoup d'esprit & de méchanceté. Il servit d'abord, en qualité de volontaire, dans le régiment de Tournaisis. Il se dégoûta bientôt du métier de la

guerre, & alla à Paris, où il travailla pendant quelque temps pour le théâtre comique. Se voyant obscurci par des rivaux, & s'étant fait des ennemis par son génie satirique, il quitta la capitale & se mit à courir le monde. Après avoir parcouru divers pays, s'être consacré tour-à-tour à l'intrigue & aux lettres, il alla mourir en Hollande en 1762. Une forte indigestion l'enleva à Rotterdam, le 2 juillet, à 41 ans. C'étoit un homme d'une assez haute taille; le visage maigre & alongé; les yeux vifs & pleins de feu. Une humeur âcre le rongeoit sans cesse, & il l'entretenoit par la liqueur bachique. Dans ses accès satiriques, il n'épargnoit personne, quoiqu'il fût d'une excessive poltronnerie, & qu'il eût recueilli quelquefois de tristes fruits de sa fureur de médire. Cet écrivain avoit d'ailleurs quelques talens, de l'esprit & de l'imagination, & surtout beaucoup de facilité; mais il en abusoit, & il n'a rien laissé de véritablement estimable. Il est auteur de quelques comédies: *La Revue des Théâtres*, en un acte en vers, 1753; *Le Retour du Goût*; *La Campagne*, 1754; *L'Épouse suivante*; *Les Fêtes Parisiennes*, 1755. On a encore de lui plusieurs ouvrages en prose: I. Plusieurs romans: *Cela est singulier*; *Maga-Kou*; *Mémoires d'une honnête Femme*, in-12; *Le Colporteur*, in-12. Ce dernier ouvrage, plein d'atrocités révoltantes & de faillies heureuses, est une satire affreuse des mœurs du siècle. II. *Mémoires pour servir à l'Histoire de Lorraine*, 2 vol. in-12. III. *Les Ridicules du siècle*, in-12: ouvrage qui fut pros crit dans sa nouveauté. L'auteur avoit trempé son pinceau dans le fiel, & presque tous ses caractères sont outrés; ce livre est

d'ailleurs très-médiocre. IV. *Le Journal militaire*. V. *Le Testament Politique du Maréchal de Belle-Isle*, son *Codicile & sa Vie*, en 3 vol. in-12, dont le premier renferme quelques vues judicieuses & quelques idées assez bonnes. Il eut beaucoup de cours; mais les deux autres furent moins goûtés. VI. *L'Histoire de Corse*, in-12, Nanci, 1749. VII. *Projet de Paix générale*. VIII. *Almanach des Gens d'esprit; par un Homme qui n'est pas sot*. L'indécence, la satire impudente, l'obscénité & l'impiété dominent dans cette misérable brochure, ainsi que dans la plupart des livres de cet écrivain, dont les mœurs ne valent pas mieux que les ouvrages. « Presque tous ses ouvrages, dit un écrivain, sont infectés de l'esprit de satire & du poison de la haine, & peuvent être comparés à ces nuées d'insectes éphémères qui piquent un moment, & ne vivent qu'un jour. » Il préparoit de nouvelles horreurs contre le marquis de Caraccioli, contre Fréron, &c. lorsqu'il mourut. *La Vie du P. Norbert*, Capucin; connu aussi sous le nom d'abbé *Platel*, fut une des dernières productions de *Chévrier*, & ce n'est pas la moins méchante.

CHEYNE, (George) Anglois, docteur en médecine de la société royale de Londres, naquit en Écosse en 1671. Il s'appliqua à la philosophie & aux mathématiques, ensuite à la médecine, & réussit très-bien dans la pratique de cette science. Il mourut en 1743, dans sa 72<sup>e</sup> année. Il est fort connu par un ouvrage intitulé: *De infirmorum sanitate tuenda*, à Londres, 1726, in-8<sup>o</sup>; traduit en français par l'abbé de la Chapelle, sous le titre de: *Règles sur la santé & les moyens de prolonger*

*La vie, ou Méthode naturelle de guérir les maladies du corps & celles de l'esprit qui en dépendent*, 2 vol. in-12, Paris 1749. Quoiqu'il y ait de bonnes choses dans ce livre, & que l'abbé Jacquin en ait profité dans son *Traité de la Santé*; celui-ci vaut mieux, parce qu'il est écrit avec plus de clarté & de précision, & qu'on y trouve des détails utiles que l'auteur Anglois a omis. On a encore de lui un *Traité de la Goutte*, 1724, in-8°, en anglois; & quelques ouvrages de philosophie & de mathématiques, qui ne valent pas ses livres de médecine.

**CHIABRERA**, (Gabriel) poète Italien, né à Savonne en 1552, fortifia à Rome son inclination & ses talens pour les belles-lettres. *Alde Manuce* & *Antoine Murat* lui donnèrent leur amitié, & l'aiderent de leurs conseils. Il mourut à Savonne le 14 octobre 1638, à 86 ans. Le pape *Urbain VIII*, protecteur des poètes, & poète lui-même, l'invita en 1624, à aller à Rome pour l'année sainte; mais *Chiabrera* s'en excusa sur son âge & sur ses infirmités. Ce poète étoit un des plus beaux esprits & des plus laids personnages de l'Italie. Il a laissé des *Poésies* héroïques, dramatiques, pastorales, lyriques. On estime surtout ces dernières, imprimées séparément en 1713, in-8°. L'abbé *Paolucci* publia un recueil de ses ouvrages en 1728, à Rome, en 3 vol. in-8°. La Vie de l'auteur, qu'on regarde comme le *Pindare* de l'Italie, est à la tête de ce recueil. On en a une édition plus récente, Venise en 1731, 4 vol. in-8°. Nous croyons devoir ajouter à la fin de l'article de ce poète, le jugement qu'en porte *Landi*, mais en corrigeant son style moitié

françois, moitié italien. « Il n'y a aucun genre de poésie sur lequel *Chiabrera* ne se soit exercé. Personne n'a fait plus de poèmes épiques que lui; il est auteur de l'*Italie délivrée*; de la *Florence*, de la *Gothiade*, de l'*Amadéide*, du *Roger*. Ce sont des poèmes de longue haleine; le nombre des petits est bien plus grand. Dans tous on trouve de la majesté, de l'harmonie, de la fécondité, soit d'images, soit d'expressions, & un grand fonds d'érudition grecque, latine & mythologique. Cependant les Poèmes de *Chiabrera* n'ont pas fait autant de fortune qu'on devoit l'espérer. Il est difficile qu'un génie rempli de poète, tel que celui des véritables poètes lyriques, puisse se plier à la marche lente & régulière d'un poème; & si *Pindare* avoit fait une *Iliade*, il auroit été vraisemblablement au-dessous d'*Homère*. La même raison a rendu les pièces de théâtre de *Chiabrera* inférieures à celles de quelques autres poètes de sa nation. C'est dans les odes & dans les petites pièces lyriques qu'il a vaincu tous ses rivaux. *Pindare* dans les sujets sublimes, *Anacréon* dans le genre érotique, il eut encore le mérite d'introduire de nouveaux mètres dans la poésie italienne, & il la rapprocha ainsi de la grâce & de la mélodie de la poésie grecque. On lui reproche seulement d'avoir mis trop de hardiesse dans ses métaphores; mais il se fit pardonner ce défaut par la noblesse des pensées, la vivacité des images & l'enthousiasme vraiment poétique, dont il anime ses lecteurs. » Peu d'écrivains ont joui de leur vivant d'une si grande réputation. Presque tous les princes d'Italie lui prouvèrent leur estime par des présents ou des récompenses. Nous avons cité

*Urbain VIII*;

*Urban VIII*; nous aurions pu nommer encore les grands ducs *Ferdinand I* & *Cosme II*, *Charles-Emanuel* duc de Savoie, *Vincens de Gonzague* duc de Mantoue, la république de Gênes, &c. &c.

**CHIAPPEN**, (Mythol.) dieu des sauvages qui habitent les environs de Panama en Amérique, en est honoré par des sacrifices sanglans, & par la privation de sel. C'est leur dieu de la guerre. Ils ne partent jamais pour aucune expédition, qu'ils n'aient consulté les prêtres de *Chiappen*, & immolé des esclaves à ce dieu.

**CHIARI**, (Joseph) peintre Romain, élève de *Carle Maratte*, mort d'apoplexie dans sa patrie en 1727, à 73 ans, se fit un nom parmi ceux de sa profession, par plusieurs beaux morceaux de peinture pour les églises & pour les palais de Rome. — L'abbé *CHIARI*, célèbre poète Italien, mort à Brescia, au mois de septembre, 1786, étoit de la même famille.

**CHICOT**, fou de *Henri IV*, fut très-attaché à ce prince. Il étoit né en Gascogne, & avoit de la fortune & de la valeur. Il se trouva en 1591 au siège de Rouen, & y fit prisonnier le comte de *Glaigny*, de la maison de Lorraine. En le présentant au roi, il lui dit : *Tiens, je te donne ce prisonnier qui est à moi*. Le comte, désespéré de se voir pris par un homme tel que *Chicot*, lui donna un coup d'épée au travers du corps, dont il mourut quinze jours après. Il y avoit, dans la chambre où il étoit malade un soldat mourant. Le curé du lieu, mauvais François & entêté des visions de la Ligue, vint pour le confesser; mais il ne voulut pas lui

Tome III.

donner l'absolution, parce qu'il étoit au service d'un roi huguenot. *Chicot*, témoin du refus, se leva en fureur de son lit, pensa tuer le curé, & l'auroit fait; s'il en eût eu la force; mais il expira quelques momens après. Ce bouffon mourut riche. Il disoit très-librement aux grands de la cour leurs vérités; & il joignoit à ses avis des plaisanteries; dont quelques-unes étoient agréables.

**I. CHICOYNEAU**, (François) conseiller-d'état & premier médecin du roi, naquit à Montpellier en 1672, de *Michel Chicoyneau*, professeur & chancelier de la faculté de médecine de cette ville. Après avoir été reçu au doctorat, n'étant âgé que de vingt-un ans, il fut pourvu en survivance des places de son père; & à sa mort, il y ajouta celle de conseiller en la cour des aides de Montpeiller. Envoyé pour guérir la peste de Marseille par le duc d'Orléans, régent du royaume, ce médecin parut plein d'audace & de confiance dans cette ville, où tout un peuple égaré n'attendoit que la mort; il rassura les habitans, il calma par sa présence leurs vives alarmes: on crut voir renaître l'espérance dès qu'il se montra. Ces services furent récompensés par un brevet honorable, & par une pension que le roi lui accorda. En 1731, il fut appelé à la cour pour y être médecin des enfans de France, par le crédit de *Chirac* dont il avoit épousé la fille; & à la mort de celui-ci, il fut fait premier médecin du roi, conseiller-d'état, & surintendant des eaux minérales du royaume. Il étoit aussi associé libre de l'académie des Sciences de Paris, à laquelle il fournit quelques Mémoires. Il mourut à

A a

Verfailles en 1752, âgé de près de 80 ans. *Chicoyneau* n'a laiffé que de très-petits ouvrages, & à peine connus. Le plus curieux eft celui où il foutient que la *Pefte n'eft pas contagieufe*; Lyon & Paris, 1721, in-12. On croit qu'il n'embrassa cette opinion que pour plaire à *Chirac* fon beau-pere, qui en étoit fortement entiché.

II. **CHICOYNEAU**, (François) né à Montpellier en 1702, eut pour premier maître fon père, dont on vient de parler. Le célèbre *Chirac* lui enseigna enfuite à Paris les principes de la médecine, du *Vernay* & *Winflow* l'anatomie, & *Vaillant* la botanique. *Chicoyneau*, né avec un génie facile, délicat, pénétrant, ne pouvoit que faire des progrès fous de tels maîtres. La démonstration des plantes fut fa première fonction dans l'univerfité de Montpellier: il la remplit avec le plus grand fuccès. Le jardin royal de cette ville, le plus ancien du royaume, & l'ouvrage de *Henri IV*, fut renouvelé entièrement & en peu de temps: Ce ne fut pas avec moins de diftinction qu'il préfida au cours public d'anatomie. Son père ayant voulu le faire revêtu de la charge de confeiller à la cour des aides, il parla le langage des lois avec la même affiance, mais avec beaucoup moins de goût que celui de la médecine. Il mourut en 1740 à 38 ans, professeur & chancelier de l'univerfité de médecine de Montpellier, il étoit le 5<sup>e</sup> de fa famille qui occupa cette dignité. Son fils, quoiqu'à peine forti du berceau, fut défigné par le roi pour être fuccesseur de fes pères. *Chicoyneau* avoit lu plusieurs *Mémoires* de fa compofition dans les affemblées de l'académie des Sciences de

Montpellier, dont il étoit membre. On retrouvoit dans tous l'observateur exact, ainfi que l'écrivain élégant.

CHIEVRES, Voyez CROY.

I. **CHIFFLET**, (Jean-Jacques) naquit à Befançon en 1588, d'une famille noble. Après avoir vifité en curieux & en favant les principales villes de l'Europe, il fut choifi pour médecin ordinaire de l'archiduchefle des Pays-Bas, & du roi d'Espagne *Philippe IV*. Ce prince le chargea d'écrire l'*Hiftoire* de l'ordre de la Toifon d'or. Il s'étoit déjà fait connoître au public par des ouvrages favans. Les principaux font: I. *Vefuntio, civitas Imperialis... monumentis illustrata*, &c. in-4<sup>o</sup>, à Lyon, 1650. Cette Hiftoire de Befançon eft en affez beau latin; mais l'auteur fait, de cette ville Celtique, une ville toute Romaine. D'ailleurs, fi l'on retranchoit de la partie civile l'érudition étrangère, & de la partie ecclésiastique les fables & les légendes, fon in-4<sup>o</sup> feroit un fort petit in-12. II. *Vindicia Hispanica*, in-folio, à Anvers, 1650; ouvrage fait pour prouver que la race de *Hugues Capet* ne descend pas en ligne mafculine de *Charlemagne*; & que du côté des femmes, la maifon d'Autriche précède celle des Capétiens. Ce livre a effuyé des contradictions, ainfi que tous ceux que *Chifflet* a publiés contre la France. L'auteur y raifonne plus en favant prévenu, qu'en hiftorien défintéreffé. III. *Le faux Childebrand*, 1649, in-4<sup>o</sup>; en réponfe au *Vrai Childebrand d'Auteuil de Gombault*, 1659, in-4<sup>o</sup>. C'eft encore pour contester l'opinion de ceux qui faifoient descendre *Hugues Capet* de *Childebrand*, frère de *Charles Martel*, IV. *De Ampuliis*

*Amens*, à Anvers, 1651, in-fol. ; dans lequel l'auteur traite de fable l'histoire de ce qu'on appelle *la Sainte-Ampoule*. Il entreprend de prouver qu'*Hincmar*, archevêque de Reims, en a été l'inventeur, pour faire valoir les droits de son église. Ce destructeur de l'*Ampoule* de Reims, admettoit le *Suaire* de Besançon ; il a même écrit un in-4.°, pour soutenir son sentiment. V. *Pulvis febrifugus ventilatus*, 1653, in-8.° C'est une déclamation contre le *Quinquina*, à peu près aussi solide que sa Dissertation sur le saint-*Suaire*. Ce savant mourut en 1660, âgé de 72 ans. Comme médecin, il n'est guère connu ; mais comme érudit, il a joui de quelque estime. Ses livres sont pleins de recherches, & si en les écrivant il eût secoué certains préjugés, & se fût attaché à un arrangement plus méthodique, ils auroient encore plus de réputation qu'ils n'en ont. Voyez *BLONDEL*. Ses *Ouvrages Politico-Historiques* ont été recueillis à Anvers en deux vol. in-fol.

II. **CHIFFLET**, (Jules) fils du précédent, docteur en théologie, prieur de Dampierre, & grand-vicaire de l'archevêque de Besançon, fut fait, l'an 1648, chancelier de l'ordre de la Toison d'or par *Philippe IV*, roi d'Espagne. Il n'étoit pas moins savant que son père, & il s'est fait connoître par plusieurs ouvrages, dont voici quelques-uns : I. *L'Histoire du bon Chevalier Jacques de Lalain*, Bruxelles 1634, in-4.° II. *Traité de la maison de Rye*, 1644, in-folio. III. *Les Marques d'honneur de la Maison de Tassis*, Anvers, 1645, in-folio. IV. *Breviarium historicum Velleris aures*, 1652, in-4.°

III. **CHIFFLET**, (Jean) frère du précédent, naquit à Besançon,

& devint chanoine de Tournai & prédicateur de *Philippe IV*, roi d'Espagne. Il étoit versé dans la connoissance du droit, des langues anciennes & des médailles. Il mourut en 1663. Ses principaux ouvrages sont : I. Plusieurs *Dissertations* sur des inscriptions. Elles ont été insérées dans le *Treſor* des antiquités Romaines de *Grævius*, & dans celui des antiquités Grecques de *Gronovius*. II. *Dissertation* sur *Justinien*, *Tribonien* & *Gratien*, Anvers 1651. On la trouve aussi dans le *Treſor* de la jurisprudence Romaine d'*Evrard Othon*. III. *Judic. um de fibuta Joanna Papiffæ*, 1666, in-4.° IV. *Dissertation* sur *Socrate* & ses diverses représentations, 1657, in-4.° Elle est en latin & tres-curieuse.

IV. **CHIFFLET**, (Pierre-François) savant Jésuite, né à Besançon, étoit parent des précédens. Après avoir professé plusieurs années la philosophie, la langue hébraïque & l'Écriture-sainte, il fut appelé à Paris l'an 1673, par le grand *Colbert*, pour mettre en ordre les médailles du roi. Il mourut le 5 octobre, & non le 11 mai, comme le dit le Dictionnaire de *Ladvocat*, en 1682, à 92 ans. On a de lui quantité d'ouvrages, entr'autres : *Lettre sur Béatrix, comtesse de Champagne*, Dijon 1656, in-4.° *Histoire de l'abbaye & de la ville de Tournus*, ibid, 1664, in-4.° Il a donné aussi des éditions de plusieurs anciens écrivains. — Il y a eu quelques autres gens de lettres de ce nom.

CHIGI, Voy. ALEXANDRE VII, n.° XIII.

CHILDEBERT, 1<sup>er</sup> fils de *Clovis* & de *Ste-Cloide*, commença de régner à Paris en 511.

Il se joignit à ses frères, *Clodomir* & *Clotaire*, contre *Sigismond* roi de Bourgogne, le vainquit, le fit massacrer, lui, son épouse & ses enfans, & précipiter dans un puits. *Gondemar*, devenu successeur de *Sigismond*, fut défait comme lui. Sa mort mit fin à son royaume, que les vainqueurs partagèrent entr'eux. Il y avoit près de 120 ans que la Bourgogne jouissoit du titre de royaume, quand elle fut réunie à la France en 524. Après avoir triomphé de leurs ennemis, Voy. *AMALARIC*, *Childebert* & *Clotaire* se firent la guerre entr'eux; mais un orage, qui vint fondre sur le camp du premier, l'obligea de faire la paix. *Childebert*, accompagné de *Clotaire*, tourna ensuite ses armes contre l'Espagne, alla mettre le siège devant Saragosse, fut battu & contraint de le lever en 542. De retour en France, il fit une cession à *Clotaire* de ce qui lui revenoit de la succession de *Théodebalde*, bâtard de *Théodebert* leur neveu. Il étoit malade lorsqu'il lui céda cet héritage. Dès qu'il fut en santé, il voulut le r'avoir, & seconda la révolte de *Cramne*, fils naturel de *Clotaire*: la mort mit fin à tous ses projets. Il fut enterré en 558, à Paris, dans l'église de Saint-Germain-des-Prés, qu'il avoit fait bâtir sous le titre de Sainte-Croix & de Saint-Vincent. Il ne laissa que des filles de sa femme *Ultragot*, inhumée dans la même église. Son frère *Clotaire* régna seul après lui. C'est le premier exemple de la loi fondamentale, qui n'admet que les mâles à la couronne de France. La charité de ce prince, & son zèle pour la religion, ont fait en partie oublier son ambition & sa cruauté. Il donna sa vaisselle d'or & d'argent pour soulager les

pauvres de sa capitale, & signala sa piété par un grand nombre de fondations. Voyez III. *GERMAIN* (St.)

II. *CHILDEBERT II*, fils de *Sigebert* & de *Brunehaud*, succéda à son père dans le royaume d'Austrasie en 575, à l'âge de cinq ans. Il se ligua d'abord avec *Gontran* son oncle, roi d'Orléans, contre *Chilpéric* roi de Soissons; puis il s'unit à celui-ci pour faire la guerre à *Gontran*. Il porta ensuite ses armes en Italie, mais sans beaucoup de succès. Après la mort de son oncle, il réunit à l'Austrasie les royaumes d'Orléans & de Bourgogne, & une partie de celui de Paris. Il mourut de poison trois ans après, en 596, à 26 ans. Son règne fut remarquable par divers réglemens pour le maintien du bon ordre dans ses états. Il y en a un qui ordonne que l'homicide sera puni de mort: auparavant il n'étoit condamné qu'à une peine pécuniaire.

III. *CHILDEBERT III*, dit le Juste, fils de *Thierry II* ou *III*, frère de *Clovis III*, succéda en 695 à ce dernier, dans le royaume de France, à l'âge de 12 ans. Il en régna seize sous la tyrannie de *Pepin*, maire du palais, qui ne lui donna aucune part au gouvernement. Il mourut l'an 711, & fut enterré dans l'église de Saint-Étienne-de-Choisy près Compiègne.—Voyez II. *DAGOBERT*; & I. *MADELÈNE*, à la fin.

*CHILDEBRAND*, fils de *Pepin le Gros* & frère de *Charles Martel*, est, selon quelques auteurs, la tige des rois de France de la troisième race, à ce qu'ils conjecturent d'après *Frédégaire* & son continuateur. Il eut souvent

le commandement des troupes sous *Charles Martel*, & il les conduisit avec courage.

I. **CHILDERIC I<sup>er</sup>**, fils & successeur de *Mérovée*, monta sur le trône des François l'an 456. Il fut déposé l'année suivante pour sa mauvaise conduite, & contraint de se retirer en Thuringe, d'où il ne fut rappelé qu'en 463. On connoit peu les autres évènements de son règne, ainsi que ceux des règnes précédens. On fait seulement qu'il fit la guerre à *Egidius*, général Romain, qu'il prit *Cologne* & *Trèves*, conquit la *Lorraine*, & se rendit maître de *Beauvais* & de *Paris*. On dit qu'ayant vaincu les Saxons, il les employa dans la guerre qu'il fit aux Allemands; mais en revenant de cette expédition, il mourut âgé de 45 ans, en 481, & non 451, comme le dit *Ladvocat*. Il avoit épousé *Basine*, de laquelle il eut *Clovis* & trois princesses. On découvrit à *Tournai*, l'an 1655, le tombeau de ce prince: l'empereur *Léopold* fit présent à *Louis XIV*, des armes, des médailles & autres antiquités qui s'y trouvèrent. Voyez **BASINE**.

II. **CHILDERIC II**, fils puiné de *Clovis* & de *Ste. Bathilde*, roi d'Austrasie en 660, le fut de toute la France l'an 670, par la mort de *Clotaire III*, son frère, & par la retraite forcée de *Thierry Ebroïn*, maire du palais, ayant voulu mettre ce dernier sur le trône, fut rasé & confiné dans un monastère, & le prince enfermé dans l'abbaye de *Saint-Denys*. *Childeric*, maître absolu du royaume, se conduisit d'abord par les sages conseils de *Léger* évêque d'Autun. Tant que le saint prélat vécut, les François furent

heureux; mais après sa mort, il se rendit odieux & méprisable à ses sujets, par ses débauches & ses cruautés. *Bodilon*, seigneur de la cour, lui ayant représenté avec liberté le danger d'une imposition excessive qu'il vouloit établir, il le fit attacher à un pieu contre terre, & fouetter cruellement. Cet outrage fit naître une conspiration. Le même *Bodilon*, chef des conjurés, l'assassina dans la forêt de *Livri* en 673, à peine âgé de 24 ans. Il fit le même traitement à la reine *Bilichide*, alors enceinte, & à *Dagobert* leur fils aîné, encore enfant. Leur autre fils, nommé *Daniel*, échappa seul à ce massacre. *Thierry* sortit de *Saint-Denys*, & reprit la couronne: Voyez **THIERRI II**, roi de France, & **CHILPERIC II**.

III. **CHILDERIC III**, dit l'Idiot, le Fainéant, dernier roi de la première race, fut proclamé souverain en 742, dans la partie de la France que gouvernoit *Pepin*, alors seul roi véritable, c'est-à-dire dans la *Neustrie*, la *Bourgogne* & la *Provence*. *Pepin* le fit descendre quelque temps après du trône sur lequel il l'avoit placé, le fit raser & enfermer dans le monastère de *Sithiu*, aujourd'hui *Saint-Bertin*, en 752. *Childeric* y mourut trois ans après sa déposition. C'étoit un prince foible, incapable, qui pouvoit à peine commander aux domestiques de sa maison. *Pepin* eut soin de faire consulter le pape pour savoir s'il étoit à propos de laisser sur le trône de France, des Princes qui n'en avoient que le nom? Le pape répondit, « qu'il valoit mieux donner le nom de Roi à celui qui en avoit le pouvoir. » Ainsi finit la première race des rois de France, qui ont vingt-un rois, à ne prendre



que ceux de Paris ; & près de quarante, si l'on comptoit ceux qui regnèrent en Austrasie , en Neustrie , dans l'Orléanois , dans le Soissonois. « Les quatre premiers de ces rois , dit *Mézercay* , furent idolâtres , & tous les autres Chrétiens. Mais , à dire le vrai , le baptême n'adoucit guères leur barbarie. Ils furent féroces & sanguinaires , jusqu'à *Clotaire II*. Ce prince & tous les suivans se montrèrent plus débonnaires & plus religieux , hormis *Childeric II* ; mais tous étant ou foibles de cerveau , ou mineurs , furent nécessairement sous la puissance d'autrui . . . . » C'est sous *Childeric* , l'an 743 , que fut convoqué le concile de *Leptine* , aujourd'hui *Leffine* en Cambresis. C'est dans ce concile que l'on commença à compter les années depuis l'Incarnation de J. C. Cette époque a pour auteur *Densy le Pais* dans son *Cycle* de l'an 526 , & *Bède* l'employa depuis dans son *Histoire d'Angleterre*.

**CHILLIAT** , ( Michel ) vivoit à la fin du 17<sup>e</sup> siècle , & a publié , *Méthode facile pour apprendre l'histoire de Savoie* , avec la description de ce duché , 1697 , in-12. — On attribue à un autre auteur de ce nom qui vivoit sous *Louis XI* , le Journal intitulé : *La Chronique scandaleuse* , renfermant les événemens publics depuis 1461 jusqu'en 1483. L'écrit , souvent calomnieux , n'en est pas moins recherché pour sa rareté.

**CHILLINGWORTH** , ( Guillaume ) ne a Oxtord en 1602 , consacra ses talens à la controverse. Les missionnaires Jésuites qui allèrent en Angleterre , sous les règnes de *Jacques I* & de *Charles I* , luttèrent contre lui , & eurent l'honneur de la victoire. *Chillingworth* fut terrassé par *Jean*

*Fischer* , le plus célèbre de ces athlètes sacrés , qui lui fit reconnoître la nécessité d'un juge infailible en matière de foi , & la convertit à la religion catholique. *Laud* , évêque de Londres , fâché que les ennemis de l'église Anglicane eussent fait cette conquête , tâcha de ramener le nouveau converti , qui , après avoir fait un voyage à Douai , reentra dans son ancienne communion , pour être revêtu de la chancellerie de *Salisbury* , & de la prébende de *Brixworth* dans le *Northampton*. Alors les Catholiques lancèrent contre lui quantité d'écrits. *Chillingworth* leur répondit , en 1637 , par son ouvrage traduit d'anglais en françois , sous ce titre : *La Religion Protestante , voie sûre pour le salut* , à Amsterdam 1730 , 3 vol. in-12. Cet ouvrage , modèle de logique , selon *Locke* , a paru plus solide aux Protestans qu'aux Catholiques ; mais les uns & les autres ont été forcés d'avouer qu'il y a de la netteté dans le style , de la force dans le raisonnement , & de l'érudition dans les autorités que l'auteur rassemble. *Chillingworth* avoit formé son esprit par l'étude de la géométrie. Il excelloit autant dans les mathématiques que dans la théologie. Il fit même la fonction d'ingénieur au siège de *Glocester* en 1643. Il se trouva à la prise du château d'*Arundel* , où il fut fait prisonnier. On le conduisit à *Chichester* ; il y mourut le 30 janvier 1644 , à 42 ans. Le ministre *Cheinell* , qui l'assista dans ses derniers momens , dit dans son livre , intitulé *Chillingworthi novissima* , « que la véritable hérésie de cet auteur étoit d'opposer la raison à la foi. » Il le représente comme un homme que la raison avoit rendu fou. Ce ministre pria le mourant de ré-

pondre à cette question : *Un homme qui est & qui meurt Turc, Papiste ou Socinien, est-il sauvé, ou peut-il l'être ?* — *Chillingworth*, qui étoit très-tolérant, répondit qu'il ne vouloit ni absoudre, ni condamner un tel homme ; & il dit à *Chinnell* : *Traitez-moi charitablement, puisque j'ai usé, pendant ma vie, de charité envers tout le monde...* *Chinnell* fut peu sensible à cette prière, car il vouloit lui refuser la sépulture. *Chillingworth* laissa la réputation d'un écrivain laborieux, & d'un citoyen zélé. On a de lui des *Sermons* en sa langue, & d'autres écrits, outre celui que nous avons cité ; mais c'est le seul qu'on ait traduit en françois.

**CHILMÉAD**, (Edmond) savant Anglois, né dans le comté de Gloucester, chapelain de l'église de Christ à Oxford, fut chassé de ce poste en 1648, à cause de sa fidélité pour le roi *Charles I.* Retiré à Londres, il subsista de la musique, & y mourut en 1654. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels il y a beaucoup de Traductions en anglois, de livres latins, françois & italiens. On lui doit encore des *Notes* sur divers auteurs, entr'autres sur la *Chronique de Jean d'Antioche*, dit *Malala*, Oxford 1681, in-8° ; & les *Catalogues* des manuscrits grecs de la bibliothèque Bodléienne ; mais ce Catalogue, que l'on dit exact & bien fait, n'a pas été imprimé.

**CHILON**, l'un des sept Sages de la Grèce, éphore de Sparte vers l'an 556. avant J. C., mena une vie toujours conforme à ses préceptes, & pensoit avec une grande justice. Il répondit à quelqu'un qui lui demandoit ce qu'il y avoit de plus difficile ? *Garder le secret, & savoir employer le temps,*

*& souffrir les injures sans murmurer.* Il avoit coutume de dire : « *Que comme les pierres de touche servent à éprouver l'or, de même l'or répandu parmi les hommes, étoit la pierre de touche des gens de bien & des méchans.* » Voici encore quelques-unes de ses maximes : *Honore les vieillards. — Ne méprise jamais les morts. — Forcé de choisir entre la perte & le gain déshonné, prends toujours la première. — Sois plutôt jaloux d'être estimé que craint, &c.* *Périandre* lui ayant écrit qu'il alloit se mettre à la tête d'une armée, & qu'il étoit prêt de sortir de son pays pour entrer dans le pays ennemi ; il lui répondit : « *Qu'il se mit en sûreté chez lui, au lieu d'aller troubler les autres ; & qu'un tyran devoit se croire heureux, lorsqu'il ne finissoit ses jours, ni par le fer, ni par le poison.* » C'est lui qui fit graver en lettres d'or ces maximes au temple de Delphes : *Connois-toi toi-même, & Ne desire rien de trop avantageux.* On dit que *Chilon* mourut de joie, en embrassant son fils, qui avoit remporté le prix du ceste aux jeux olympiques. Il ne se reprocha qu'une chose en mourant ; ce fut d'avoir arraché, pendant sa magistrature, l'un de ses amis à la mort qu'il avoit méritée par un crime.

**I. CHILPERIC I<sup>er</sup>**, fils puiné de *Clotaire I.*, voulut avoir Paris pour son partage, après la mort de son père, en 561. On tira au sort les quatre royaumes, & il régna sur Soissons. Il épousa en 567 *Galsuinde*, & lui assura pour dot, suivant l'usage de son temps, une partie des domaines dont il avoit hérité de *Charibert*. *Chilperic* avoit alors pour une concubine, la barbare *Frédégonde*. La reine fut trouvée morte dans son lit. Les

soupçon de cet attentat tomba avec raison sur la maîtresse, sur-tout lorsque le roi l'eut épousée. *Brunehaut*, sœur de *Galasuite*, arma *Sigebert* son mari, & venge sa mort, en obtenant les domaines donnés à sa sœur pour dot. Le règne de *Chilperic* fut une suite de querelles & d'injustices. Ses sujets furent accablés d'impôts; chaque arpent payoit une barrique de vin; on donnoit une somme pour chaque tête d'esclave. *Chilperic*, poussé par *Frédegonde*, commit toutes sortes de forfaits, jusqu'à sacrifier ses propres enfans à ce monstre d'impudicité & de barbarie. Il fut assassiné à Chelles, en revenant de la chasse, l'an 584. *Frédegonde*, pour laquelle il avoit tout fait, & *Landri* son amant, furent soupçonnés d'avoir eu part à ce meurtre. *Voy. FRÉDEGONDE. Grégoire de Tours* n'appelle *Chilperic* que le *Néron* & l'*Hérode* de son temps. Ce prince possédoit très-bien, dit-on, la langue latine: chose étonnante pour un siècle où les grands se faisoient un mérite de leur ignorance. Il ordonna qu'on se servit, dans l'écriture, des lettres doubles des Grecs: cette loi bizarre fut sans effet après sa mort. Il avoit écrit au sujet des disputes de l'Arianisme pour défendre de se servir, en parlant de DIEU, des noms de *Trinité* & de *Personne*; mais la résistance de quelques évêques lui fit abandonner cette entreprise. Les donations des rois précédens ayant trop enrichi le clergé séculier & régulier, *Chilperic* cassa la plupart des testamens faits en faveur de l'église, & tournoit les prélats en ridicule.

II. CHILPERIC II., appelé auparavant *Daniel*, fils de *Childeric II*, succéda à *Dagobert III* en 715, & fut nommé *Chilperic. Rain-*

*froi*, maire du palais, le mit à la tête des troupes contre *Charles Martel*; mais il fut défait, & contraint de reconnoître son vainqueur pour maire. *Chilperic II* mourut à Attigny en 720, & fut transporté à Noyon, où il est enterré.

CHIMÈNE, *Voyez CID* (le)

CHIMÈRE, (Mythol.) monstre né d'*Échidna* selon la fable, vomissoit feu & flamme, & ravageoit la Lycie: elle avoit une tête de lion, un corps de chèvre, une queue de serpent, (*Prima leo, postrema draco, media ipsa Chimara. LUCAN.*) *Bellérophon*, fils de *Glaucus*, roi de Corinthe, en délivra le pays par le secours de *Neptune*, qui lui donna *Pégase*; cheval ailé. On explique ce trait de mythologie, en disant que la *Chimère* étoit quelque montagne, dont le sommet recéloit un volcan & nourrissoit des lions; le milieu étoit couvert de pâturages, où les chèvres païssoient, & le pied étoit hérissé de serpens. *Bellérophon*, sans doute, la rendit habitable.

CHINA, (Mythol.) divinité des peuples Septentrionaux de la côte de Guinée en Afrique, protège la récolte du riz, & est honorée par une procession solennelle, qui s'exécute à minuit à la fin de novembre. Sa représentation est une tête de bélier pétrié avec de la farine de millet, des plumes, du sang & des cheveux. On brûle du miel devant cette idole.

CHINE-NOUNG, empereur de la Chine, l'an 2837 avant Jésus-Christ, enseigna aux hommes à cultiver la terre, à tirer le pain du froment & le vin du riz. Les Chinois lui doivent encore, suivant leurs historiens, l'art de faire

Les toiles & les étoffes de soie, la connoissance de traiter les maladies, les chançons sur la fertilité de la campagne, la lyre & la guitare. Les historiens Chinois ajoutent qu'il mesura le premier la figure de la Terre, & détermina les quatre Mers.

I. CHING, empereur de la Chine, vivoit l'an 1115 avant J. C. Il donna, dit-on, à l'ambassadeur de la Cochinchine, une machine qui se tournoit toujours vers le midi de son propre mouvement, & qui conduisoit furement ceux qui voyageoient par mer ou par terre. Quelques écrivains ont cru que c'étoit la boussole.

II. CHING, ou XI ou CHI-HOANG TI, empereur de la Chine vers l'an 240 avant J. C. rendit son nom illustre par un grand nombre de victoires; mais il le déshonora, en ordonnant de brûler tous les livres. Après avoir conquis toute la Chine, dont il ne possédoit auparavant qu'une partie, il porta ses armes victorieuses contre les Tartares; & pour empêcher leurs irruptions, il fit bâtir, dans l'espace de cinq ans, cette fameuse Muraille qui sépare la Chine de la Tartarie. Elle subsiste encore dans un contour de cinq cents lieues de France, s'élève sur des montagnes & descend dans des précipices, ayant presque par-tout vingt pieds de largeur, sur plus de trente de hauteur. Ce rempart, supérieur aux Pyramides d'Egypte, par son utilité comme par son immensité, n'a pas empêché les Tartares de subjuguier la Chine.

III. CHING, (Judas) savañt rabbin Juif, naquit en Arabie dans le 10<sup>e</sup> siècle, & se distingua par ses profondes connoissances des livres hébreux. Il a laissé sur cette

langue l'une des plus anciennes grammaires que l'on connoisse.

CHIN-HOAN, (Mythol.) génie Chinois qui prend soin des cités. Chaque ville a le sien, & dans le temple qui lui est consacré, une inscription en lettres d'or porte : « C'est ici la demeure du gardien spirituel de la ville. » Le mandarin qui prend possession du gouvernement de celle-ci, ne manque jamais d'aller rendre solennellement hommage au *Chin-Hoan*, & de le prier de lui inspirer de bonnes vues pour la prospérité publique.

CHINILADDAN, roi d'Assyrie, successeur de *Saosduchin*, vers l'an 667 avant J. C., défit & tua *Phraortes*, roi des Mèdes; mais *Cyaxares*, fils & successeur de ce prince, assiégea Ninive; comme il étoit sur le point de la prendre, *Chiniladdan* se brûla dans son palais, vers l'an 626 avant J. C. Quelques auteurs le confondent avec *Sardanapale*; d'autres prétendent qu'il est le même que le *Nabuchodonosor* dont fait mention le livre de *Judith*. Il est assez difficile de savoir la vérité, lorsque les évènements sont arrivés sous nos yeux; que doit-ce être, lorsqu'il y a deux mille ans entre eux & nous?

CHINTILA, Voyez SÜINTILA.

CHIO, (Mythol.) nymphe, fille de l'Océan, célèbre par sa beauté, donna son nom à une île fertile de l'Archipel Grec.

CHIONÉ, (Mythol.) fille de *Deucalion*, fut aimée d'*Apollon* & de *Mercur*. Elle les épousa l'un & l'autre en même temps, & eut du premier, *Philamon*, grand joueur de luth; & du second, *Autoliqu*, célèbre filou comme

son père. La beauté fatale de *Chioné* lui inspira une présomption si forte, qu'elle osa se préférer à *Diane*; cette déesse, pour la punir, lui perça la langue avec une flèche, & elle en mourut peu de temps après.

**CHIRAC**, (Pierre) premier médecin du roi, de l'académie des sciences de Paris, naquit en 1650, à Conques en Rouergue. Le célèbre *Chicoyneau*, chancelier de l'université de Montpellier, ayant connu les talens de ce jeune homme, alors ecclésiastique, lui confia l'éducation de ses deux fils, dont l'un fut depuis premier médecin du roi. Le goût de l'abbé *Chirac* pour la médecine, paroissant plus déterminé que sa vocation pour l'état ecclésiastique, il devint membre de la faculté de Montpellier en 1682, & y enseigna cinq ans après avec le plus grand succès. De la théorie il passa à la pratique, & ne fut pas moins applaudi. Le maréchal de *Noailles*, à la prière de *Barbeyrac*, alors le plus célèbre docteur de Montpellier, lui donna la place de médecin de l'armée de Rouffillon en 1692. L'armée ayant été attaquée de la dysenterie l'année d'après, *Chirac* lui rendit les plus importants services. Le duc d'Orléans voulut l'avoir avec lui en Italie en 1706, & en Espagne en 1707. *Homburg* étant mort en 1713, ce prince, déjà régent du royaume, le fit son premier médecin; & à la mort de *Dodart* en 1730, il eut la même place auprès de *Louis XIV.* Il avoit été reçu en 1716 membre de l'académie des sciences, & deux ans après il succéda à *Fagon* dans la sur-intendance des jardins royaux. Cet habile homme obtint du roi en 1728 des lettres de noblesse,

& mourut le 11 mars 1732, à 82 ans. Rochefort & Marseille lui eurent de grandes obligations; la première de ces villes dans la maladie épidémique connue sous le nom de *maladie de Siam*; & la seconde dans le ravage de la peste de 1720. Du sein de la cour, il procura à cette ville les médecins les plus instruits, les conseils les plus salutaires, les secours les plus abondans. On connoit de lui : I. Une grande *Dissertation*, en forme de thèse, sur les Plaies, traduite depuis peu en françois. II. Une partie des *Consultations* qui sont dans le deuxième volume du recueil intitulé : *Dissertations & Consultations Médecinales de MM. Chirac & Silva*, 3 vol. in-12. III. Deux *Lettres* contre *Vieussens*, célèbre médecin de Montpellier, sur la découverte de l'acide du sang, dans lesquelles on trouve beaucoup de vivacité & des personnalités. *Chirac* écrivoit avec trop peu de correction; il étoit taciturne, sec, sans agrément dans son parler, & n'avoit pas l'art de consoler les malades. Mais il possédoit un coup-d'œil excellent, & s'il ne favoit pas plaire, il favoit guérir; bien différent de ces petits-maîtres médecins qui amusant à merveille le malade, ne connoissent rien à la maladie.

**CHIRON**, (Mythol.) surnommé le Centaure, étoit fils de *Saturne* & de *Phyllira*. Son père ayant été surpris dans ses amours par sa femme *Ops*, il se changea tout-à-coup en cheval pour n'être point reconnu; c'est pour cela que son fils fut un monstre, moitié homme & moitié cheval, qu'on appela *Centaure*. Dès que *Chiron* fut grand, il se retira sur les montagnes & dans les forêts, où il s'appliqua à la connoissance

des plantes & à celle des étoiles. C'étoit vraisemblablement un des plus anciens personnages célèbres de la Grèce, puisqu'il a précédé la conquête de la Toison d'or & la guerre de Troie. La fable en fit un homme monstrueux. Quoi qu'il en soit, *Chiron* se rendit recommandable par ses connoissances & ses talens dans la médecine & la chirurgie. Il enseigna ces sciences à *Esculape*. Il eut aussi pour élèves *Achille*, *Castor* & *Pollux*, *Hercule*, *Jason*, *Médée*, *Diomède*, *Thésée* & plusieurs autres. *Hercule* lui ayant fait, sans le vouloir, avec l'une de ses flèches une plaie incurable qui lui causoit des douleurs violentes, *Chiron* pria les Dieux de le priver de l'immortalité & de terminer ses jours. *Jupiter* exauça sa prière, & le plaça dans le Zodiaque. C'est la constellation du Sagittaire. On attribue à *Chiron* le premier calendrier Grec, employé par les Argonautes dans leur expédition, & un *Traité* sur les maladies des chevaux. Un tableau antique trouvé à Herculaneum représente *Chiron*, donnant des leçons de musique à *Achille*.

**CHIRON**, Voy. BOISMORAND.

**CHISHULL**, (Edmond) célèbre antiquaire Anglois, résida longtemps à Smyrne & mourut dans sa patrie, le 18 mai 1733. Outre des *Poésies* latines & quelques ouvrages de controverse, on lui doit : I. Une *Dissertation* sur les médailles frappées en honneur des médecins. Elle est réunie à l'*Oratio Harveia* de Mead, 1724. II. *Antiquitates Asiaticæ*, 1728, in-fol. C'est un recueil précieux pour l'histoire Grecque des inscriptions & monumens découverts sur les côtes d'Asie & dans l'Archipel. *Chishull* les explique avec autant de clarté que de savoir.

**CHIVERNI**, Voy. HURAUFT.

**CHLORIS**, (Mythol.) fille de *Flora*, avoit épousé *Zéphyre*, qui lui donna l'empire des fleurs. *La Tourneux*, célèbre botaniste de Lyon, a donné à la description des plantes & des fleurs des environs de sa patrie, l'ingénieux nom de *Chloris Lugdunensis*. — Il y eut une autre **CHLORIS**, fille d'*Amphion* & de *Niobé*, qui épousa *Nellée*, dont elle eut *Nestor* & plusieurs autres enfans. Elle fut percée à coups de flèches avec ses frères & ses sœurs par *Apollon* & *Diane*, pour punir l'insolence de sa mère qui avoit osé se préférer à *Latone*.

**CHOCQUET**, (Louis) poète François du 16<sup>e</sup> siècle, est auteur du *Mystère* à personnages de l'*Apocalypse* de *S. Jean*, qui fut représenté en 1541 à Paris. Ce poème d'environ neuf-mille vers, & très-rare, fut imprimé la même année à Paris, in-fol., à la suite des *Actes des Apôtres des deux Grehans*.

**CHODORLAHOMOR**, fut roi de l'Elymaïde, vers l'an 1925 avant J. C. Les rois de Babylone & de la Mésopotamie relevoient de lui. Il étendit ses conquêtes jusqu'à la mer Morte. Les rois de la Pentapole s'étant révoltés, il marcha contre eux, les défit, & emmena un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels étoit *Loth*, neveu d'*Abraham*; le patriarche surprit pendant la nuit & défit l'armée de *Chodorlahomor*, & ramena *Loth* avec tout ce que ce prince lui avoit enlevé.

I. **CHOÏN**, (Marie-Émilie Joly de) d'une famille noble originaire de Savoie & établie en Bresse, fut placée vers la fin du dernier siècle auprès de la princesse de *Conti*. Le dauphin, qui eut occasion de la voir, en

devint, dit-on, amoureux. Sa figure n'étoit pas régulière; mais elle avoit de beaux yeux, des agrémens dans l'esprit, de la dignité dans les manières, & de la douceur dans le caractère. On prétend qu'elle ne souffrit les affiduités du dauphin, qu'après l'avoir épousé secrètement, comme *Louis XIV*, son père, avoit épousé *Mad<sup>e</sup> de Maintenon*. Depuis cette union, le prince réforma ses mœurs, & réprima son penchant à la prodigalité. Le roi, très-satisfait de ce changement, voulut que les ordonnances de son fils fussent acquittées au trésor royal, comme les siennes. *Mll<sup>e</sup> de Choin*, contente de sa propre estime, désigna d'avoir un rang & n'aspira point à la fortune. Le dauphin, à la veille d'un départ pour l'armée, lui ayant fait lire un testament par lequel il lui assuroit de grands revenus, elle le déchira, en disant : *Tant que je vous conserverai, je ne puis manquer de rien; & si j'avois le malheur de vous perdre, mille écus de rente me suffiroient*. Après la mort du dauphin, en 1711, elle se retira à Paris, dans une maison qu'avoit habitée *Mad. de la Fayette*; Elle y vécut dans une espèce d'obscurité, avec un petit nombre d'amis qui lui restèrent, & délivrée d'une foule de courtisans qui s'éloignèrent sans pudeur & sans préparatifs. Elle ne sortoit de sa retraite que pour faire de bonnes œuvres, & mourut en 1744. *Duclos* dit en 1730. Nous rapportons en partie son histoire d'après *La Beaumelle*; mais nous ne chercherons point que l'auteur du *Siècle de Louis XIV* dit, qu'il n'y a pas la moindre preuve que *Monseigneur* ait épousé *Mll<sup>e</sup> de Choin*. « Il faudroit, ajoute-t-il avec plus d'humeur que de rai-

son, être non-seulement contemporain, mais muni de preuves, pour avancer de telles anecdotes. Renouveler ainsi, au bout de 60 ans, des bruits de ville si vagues, si peu vraisemblables, si décriés, ce n'est point écrire l'histoire: c'est compiler au hasard des scandales. » Répondra, qui voudra, ou qui pourra, ce problème historique. *Duclos* semble l'avoir résolu dans ses *Mémoires*, en donnant de fortes présomptions de la réalité du mariage de *Mll<sup>e</sup> Choin*. « Son commerce avec le dauphin, dit-il, fut long-temps caché, sans être moins connu. Ce prince partageoit ses séjours entre la cour du roi son père, & le château de Meudon. Lorsqu'il y devoit venir, *Mll<sup>e</sup> Choin* s'y rendoit de Paris dans un carrosse de louage, & en revenoit de même, lorsque son amant retournoit à Versailles. Malgré cette conduite simple d'une maîtresse obscure, tout sembloit prouver un mariage secret. Le roi, dévot comme il étoit, & qui d'abord avoit témoigné du mécontentement, finit par offrir à son fils de voir ouvertement *Mll<sup>e</sup> Choin*, & même de lui donner un appartement à Versailles; mais elle refusa constamment & persista dans le genre de vie qu'elle s'étoit prescrit. Au surplus, elle paroïsoit à Meudon tout ce que *Mad. de Maintenon* étoit à Versailles, gardant son fauteuil devant le duc & la duchesse de *Bourgogne*, & le duc de *Berri*, qui venoient souvent la voir; les nommant familièrement le *Duc*, la *Duchesse*, sans addition de *Monsieur*, ni de *Madame*, en parlant d'eux & devant eux. Le duc de *Bourgogne* étoit le seul pour qui elle employât le mot de *Monsieur*, parce que son maintien sérieux n'inf-

piroit pas la familiarité, au lieu que la duchesse de *Bourgogne* faisoit à Mill<sup>e</sup> *Choin* les mêmes petites caresses qu'à Mad. de *Main-tenon*. La favorite de Meudon avoit donc tout l'air & le ton d'une belle-mère; & comme elle n'avoit le caractère insolent avec personne, il étoit naturel d'en conclure la réalité d'un mariage. ... Si je me suis permis ces petits détails domestiques, ajoute *Duclos*, qui les a puisés dans les *Mémoires de Saint-Simon*, c'est qu'ils donnent les notions les plus justes des personnages." La même raison doit servir d'excuse à cet article & à beaucoup d'autres de ce *Dictionnaire*.

II. CHOIN, (Louis-Albert-Joly de) né à Bourg-en-Bresse le 22 janvier 1702, de la même famille que Mill<sup>e</sup> de *Choin*, embrassa l'état ecclésiastique, & fut élevé dans le séminaire de Saint-Sulpice à Paris. Au sortir de cette école, il devint grand-vicaire de Nannes, & fut nommé évêque de Toulon en 1738. Son diocèse se ressentira long-temps des biens qu'il y produisit, par son zèle, par sa charité, par ses lumières. On a de lui un ouvrage important, réimprimé à Lyon en 1778, 3 vol. in-4°, sous ce titre : *Instruction sur le Rituel*, contenant la théorie & la pratique des sacrements & de la morale, & tous les principes & décisions nécessaires aux curés, confesseurs, &c. Ce livre, fruit d'une lecture assidue de l'Écriture, des Pères, des théologiens & des casuistes, renferme des principes sûrs & des applications lumineuses des décisions à chaque cas. Il peut presque tenir lieu de bibliothèque à un Ecclésiastique. Le 3<sup>e</sup> volume est divisé en deux parties, dont la seconde est le Rituel Romain

pour l'usage du diocèse de Toulon. De *Choin* mourut dans son diocèse, le 17 avril 1759, en sa 58<sup>e</sup> année.

I. CHOISEUL, (Charles de) marquis de *Praslin*, d'une des plus illustres familles de France, sortie de celle des anciens comtes de *Langres*, brilla au siège de la Fère en 1580, à celui de Paris en 1589, & au combat d'Aumale en 1592. *Henri IV*, qui aimoit en lui le grand général & le sujet fidèle, le fit capitaine de ses gardes. Il obtint le bâton de maréchal de France sous *Louis XIII*; en 1619, & fut employé dans la guerre contre les Huguenots, en 1621 & 1622. Quoiqu'il ne commandât pas en chef, il eut plus de part que les connétables de *Luyne* & de *Lesdiguières*, sous lesquels il servoit, à la prise de Clérac, de Saint-Jean d'Angeli, de Royan, de Carmain & de Montpellier. On prétend qu'il entendoit mieux la guerre de siège que celle de campagne. Il eut cependant, en différentes fois, le commandement de neuf armées. Il se trouva à 47 batailles ou combats, remit sous l'obéissance du roi 53 villes des rebelles, servit pendant 45 ans, & reçut dans toutes ses expéditions 36 blessures. Il mourut en 1626, âgé de 63 ans. Il réunissoit toutes les vertus civiles & militaires. Sa conduite en tout temps fut le résultat d'un fonds inaltérable de noblesse, de candeur, de respect pour lui-même, de bienfaisance pour les autres, & d'attachement le plus défintéressé & le plus inviolable pour ses rois.

II CHOISEUL DU PLESSIS-PRASLIN, (César de) duc & pair de France, neveu du précédent, se signala dès sa jeunesse en plu-



sièges & combats. Il fut fait maréchal de France le 20 juin 1645, gagna la bataille de Trancheron en 1648. L'exploit le plus éclatant de cet homme illustre fut la victoire de Rhétel, où il défit entièrement, l'an 1650, le maréchal de *Turenne* qui commandoit l'armée Espagnole. Cette journée fut un jour de triomphe pour la cour, dont la tranquillité dépendoit du sort des armes. *Choiseul* avoit été choisi l'année d'auparavant pour être gouverneur de *Monseigneur*. Il fut fait cordon-bleu en 1662, duc & pair l'année d'après. Voyez à l'article de *Louis XIV*, une réponse honorable que fit le monarque à ce héros qui gémissoit de ne pouvoir plus servir. Il mourut à Paris en 1675, à 78 ans, également recommandable par sa valeur, ses services & sa fidélité. Les héritiers de son nom ont succédé à ses talens. Le maréchal de *Choiseul* passoit pour être plus capable d'exécuter un projet, que de le former. Il avoit, dit-on, plus d'expérience que de talent, & plus de bon sens que de génie. *Turpin* a publié sa *Vie*, & celle du précédent, à la suite de l'*Histoire des Hommes illustres de France*, qu'il a continuée avec l'applaudissement du public. Elle compose le vingt-sixième volume.

III. CHOISEUL, (Claude de) dit le comte de *Choiseul*, de la branche de *Francière*, commença à servir en 1649, & donna des marques de sa valeur au combat de Vitri-sur-Seine. Il passa l'an 1664 en Hongrie, & s'y distingua à la bataille de Saint-Gothard. Il se signala ensuite au siège de Candie, où il eut son cheval tué sous lui à une sortie le 25 juin 1669. Il servit dans toutes les guerres de *Louis XIV*, qui lui donna le bâton

de maréchal de France en 1693. Il commanda depuis en Normandie & sur le Rhin, devint en 1707, doyen des maréchaux de France, & mourut le 15 mars 1711, à plus de 78 ans, sans laisser de postérité. Ce brave militaire, le troisième maréchal de France de sa famille, fut estimé de son roi, aimé des grands, honoré de la nation, qui respectoit en lui son âge, sa naissance & ses exploits.

IV. CHOISEUL DU PLESSIS-PRASLIN, (Gilbert de) frère du précédent, embrassa l'état ecclésiastique, tandis que ses frères prenoient le parti des armes. Ils se distinguèrent tous également. L'abbé de *Choiseul* fut reçu docteur de Sorbonne en 1640, & nommé à l'évêché de Cominges l'an 1644. La barbarie & l'ignorance crasse régnoient dans ce diocèse; on y connoissoit à peine la religion: *Choiseul* lui donna une nouvelle face, par ses visites, par ses soins; par ses lumières, par sa charité. Il nourrit les pauvres dans les années de misère, assista les pestiférés dans un temps de contagion, établit des séminaires, réforma son clergé par ses leçons & ses exemples. Devenu évêque de Tournai en 1671, il s'y montra, comme à Cominges, un homme apostolique. Il donna à l'étude tout le temps que lui laissoient les travaux de l'épiscopat. Ce prélat, digne des premiers siècles, mourut à Paris en 1689, à 76 ans. Il avoit été employé, en 1664, dans des négociations pour l'accommodement des disputes entre les théologiens, au sujet du gros livre de *Janſénius*. Il avoit eu aussi beaucoup de part aux conférences qui se tinrent aux États du Languedoc, sur l'affaire des quatre évêques. On a de lui plusieurs

ouvrages : I. *Mémoires* touchant la religion, en 3 vol. in-12, contre les Athées, les Déistes, le Libéralisme & les Protestans, & vainement ataqués par ceux-ci. II. Une *Traduction* françoise des *Pseaumes*, des *Cantiques* & des *Hymnes* de l'église; réimprimée plusieurs fois. III. *Mémoires* de divers exploits du maréchal du *Plessis-Fraslin*, 1675, in-4.<sup>o</sup> „ Le maréchal du *Plessis*, dit l'abbé *Langlet*, avoit composé ces *Mémoires* à la prière de *Ségrais*, qui les mettoit au net. „ Mais *Gilbert de CHOISEUL*, évêque de Tournai, les revit & les laissa dans l'état où ils sont. C'est un ouvrage digne de ces deux frères. Cette famille, aussi illustre qu'ancienne, a produit plusieurs autres personnes de mérite.

V. CHOISEUL, (Étienne-François de *Choiseul de Stainville*, duc de) né en 1719, & mort à Paris le 8 mai 1785. Après avoir été ambassadeur à Vienne, ministre des affaires étrangères & de la guerre, & avoir eu l'entière confiance de *Louis XV*, il fut disgracié, & jouit dans sa retraite de plus de considération que n'en obtient ordinairement un ministre renvoyé. C'est à lui qu'on dut en partie la paix de 1763. Il a eu le sort de tous ceux dont les talens font une vive sensation; on en a dit beaucoup de bien & beaucoup de mal. Mais ses plus grands ennemis n'ont pu lui refuser une certaine élévation de caractère, beaucoup d'esprit, un travail facile, & le talent de pénétrer les hommes & de profiter des événemens. Les poètes & les gens-de-lettres, pensionnés par lui, l'ont peint comme le plus magnanime des hommes; ceux qui n'eurent point de part à ses libéralités, ont cherché à affaiblir cet

éloge, en lui reprochant de la hauteur & une administration peu économique. S'il prodigua le bien de l'État, il ne fut certainement pas avare du sien. La générosité étoit donc chez lui une vertu naturelle. Mais cette vertu se change en vice dans un ministre qui gouverne un état obéré. On a publié ses *Mémoires*, Paris 1789, deux brochures in-12, qui n'apprennent pas grand'chose. C'est plutôt un recueil de quelques écrits du duc de *Choiseul*, que de véritables *Mémoires* historiques. Il avoit épousé *Mlle Crozat*, dont il n'a pas laissé d'enfans. Quoiqu'il fût d'une figure petite & désagréable, il prit en entrant dans le monde, le rôle d'homme à bonnes fortunes, qui lui réussit; & dans le cours de son ministère, il ne refusa guères les grâces qui lui furent demandées par de jolies femmes. *Mad. de Pompadour* fut l'origine de sa première faveur à la cour: faveur qui fut bientôt suivie de la disgrâce du cardinal de *Bernis*, à laquelle il eut beaucoup de part.

CHOISI, (François-Timoléon de) prieur de Saint-Lo, & grand-doyen de la cathédrale de Bayeux, l'un des quarante de l'académie Françoise, naquit à Paris en 1644. Son aïeul paternel avoit la réputation de jouer supérieurement aux échecs. Le marquis d'O, surintendant des finances, qui se croyoit fort habile à ce jeu, voulut essayer ses forces contre lui; *Choisi* eut non-seulement l'adresse de se laisser gagner, mais l'adresse plus grande encore de paroître se bien défendre. Le ministre s'attacha dès-lors son adversaire au jeu, lui trouva de la capacité dans les affaires, l'employa dans plusieurs intrigues secrètes & con-

tribua beaucoup à sa fortune. — L'abbé de *CHOISI*, son petit-fils, reçut une bonne éducation ; mais sa mère, dont il étoit l'idole, le gâta de bonne heure. Par un effet de la politique du cardinal *Mazarin*, on élevoit *Monsieur*, frere de *Louis XIV*, de la manière la plus efféminée ; on l'habilloit quelquefois en femme. *Mad. de Choisi* se prêtoit à cette extravagance par une suite de son goût pour l'intrigue, & elle faisoit prendre le même habit à son fils, soit pour faire sa cour à *Monsieur*, soit qu'elle trouva son petit abbé plus joli avec des cornettes & des mouches. On ne peut dissimuler les folies qu'il fit sous cet étrange ajustement. Sa première jeunesse ne fut pas fort réglée. Il est très-vrai qu'il vécut en femme pendant quelques années, & que sous le nom de la comtesse *des Barres*, il se livra, dans une terre auprès de *Bourges*, au libertinage que couvroit ce déguisement ; mais il n'est pas vrai que pendant qu'il menoit cette vie, il écrivoit son *Histoire Ecclésiastique*, comme le dit *Voltaire*, qui sacrifioit souvent la vérité à un bon mot. Le premier volume de cet ouvrage parut en 1703. L'abbé de *Choisi* avoit alors près de soixante ans : il auroit été difficile qu'à cet âge, il eût conservé les agrémens & la figure qu'il lui falloit pour jouer ce rôle. En 1685 il fut envoyé, en qualité d'ambassadeur, auprès du roi de *Siam*, qui vouloit, dit-on, se faire chrétien. L'abbé de *Choisi* se fit ordonner prêtre dans les Indes par le vicaire apostolique : non pas pour avoir de quoi s'amuser dans le vaisseau, comme le dit le satirique abbé *Langlet* ; mais par des motifs plus nobles. Il mourut le 2 octobre 1724, à Paris, à 81 ans. L'enjouement de son

C H O  
 caractère, les grâces de son esprit, sa douceur & la politesse le firent rechercher, peut-être plus qu'estimer. « Avec des qualités aimables pour la société, dit *d'Alembert*, il lui manqua la plus essentielle pour lui-même, la seule qui donne du prix à toutes les autres, la dignité de son état, sans laquelle les agrémens n'ont qu'un éclat frivole, & ne sont guères qu'un défaut de plus. Toujours plongé dans les extrêmes, où la décence comme la vérité ne se trouvent jamais, il joignoit à l'amour de l'étude trop de goût pour les bagatelles, à l'espèce de courage qui mène au bout du monde, les petiteesses de la coquetterie. Il fut dans tous les momens entraîné par les plaisirs, & tourmenté par les remords. Il avoit d'ailleurs le cœur bon, & les mœurs douces ; mais de cette douceur qui tient plus à la foiblesse & à l'amour du repos, qu'à un fonds de bienveillance pour ses semblables. Grâces à Dieu, dit-il dans ses Mémoires, je n'ai point d'ennemis ; & si je savois quelqu'un qui me vouloit du mal, j'irois tout à l'heure lui faire tant d'honnêtetés qu'il deviendroit mon ami. Avec ce naturel facile, il ne devoit pas en effet avoir des ennemis, & n'en eut pas. Il se flattoit même d'avoir des amis ; mais on n'en a pas, si on ne fait l'être, & pour être digne & capable d'aimer, il faut avoir dans le caractère une consistance & une énergie dont l'abbé de *Choisi* ne se piquoit pas. » Cet écrivain n'étoit pas savant, & il étoit très-éloigné de vouloir le paroître. On en voit la preuve dans le compte naïf qu'il rend à un de ses amis, de ses conversations, ou plutôt de son silence, avec les savans Missionnaires qu'il avoit trouvés dans son ambassade de *Siam*.

« J'ai,

« J'ai, dit-il, une place d'écou-  
 rant dans leurs assemblées, & je  
 me fers souvent de votre méthode;  
 une grande modestie, point de dé-  
 mangeaison de parler. Quand la  
 balle me vient bien naturellement,  
 & que je me sens instruit à fond  
 de la chose dont il s'agit, alors  
 je me laisse forcer, & je parle  
 à demi-bas; modeste dans le ton  
 de la voix aussi bien que dans les  
 paroles. Cela fait un effet admi-  
 rable; & souvent quand je ne dis  
 mot, on croit que je ne veux pas  
 parler: au lieu que la bonne rai-  
 son de mon silence, est une igno-  
 rance profonde, qu'il est bon de  
 cacher aux yeux des autres. » On  
 distingue parmi ses ouvrages, les  
 suivans: I. *Journal du Voyage de  
 Siam*, in-4.<sup>o</sup> & in-12. Cet ou-  
 vrage, écrit d'un style aisé, plein  
 de gaieté & de saillies, manque  
 quelquefois de vérité; il est d'ail-  
 leurs très-superficiel, ainsi que  
 la plupart de ses autres écrits.  
 Voy. GERBILLON. II. *La Vie de  
 David*, in-4.<sup>o</sup> & celle de *Salomon*,  
 in-12: la Vie de *David* est ac-  
 compagnée d'une interprétation  
 des Pseaumes, avec les différences  
 de l'Hébreu & de la Vulgate.  
 III. *HISTOIRE de France sous les  
 régnes de St. Louis, de Philippe de  
 Valois, du roi Jean, de Charles V  
 & de Charles VI*, 5 volumes in-4.<sup>o</sup>  
 Ces Vies avoient été publiées cha-  
 cune séparément; on les a réunies  
 en 1750, en 4 volumes in-12.  
 L'auteur les a écrites de cet air  
 libre & naturel qui fixe l'atten-  
 tion sur la forme, & empêche  
 de trop examiner l'exactitude du  
 fonds. IV. *L'Imitation de J. C.*,  
 traduite en françois, réimprimée  
 in-12 en 1735. La première édi-  
 tion étoit dédiée à Mad. de Main-  
 tenon avec cette épigraphe: « *Audi,  
 filia & vide, & inclina aurem tuam,  
 & concupiscet Rex decorem tuum.* »

Tome III.

Ce passage fut retranché dans la se-  
 conde édition, à cause des commen-  
 taires qu'il occasionna. V. *L'HIS-  
 TOIRE de l'Église*, en 11 volumes  
 in-4.<sup>o</sup> & in-12. En la comparant  
 à celle de *Fleury*, on fit le jeu de  
 mot que l'abbé *Fleury* étoit *Choisi*  
 dans son ouvrage, & que l'abbé  
*Choisi* étoit *Fleury* dans le sien.  
 Celui-ci auroit pu l'intituler: *Histo-  
 ire Ecclesiastique & Profane*. Il  
 y parle des galanteries des rois,  
 après avoir raconté les vertus des  
 fondateurs d'Ordres. C'est *Bossuet*  
 qui l'engagea, à ce qu'il dit, à  
 travailler à l'Histoire de l'Église.  
 « J'eus beau lui représenter, ajoute-  
 t-il, la grandeur du dessein, &  
 mon peu de capacité. *Je ne vous  
 conseillerois pas*, me dit-il, *d'en-  
 treprendre une Histoire pour les savans;  
 l'abbé de Fleury y travaille, & a  
 déjà donné quatre volumes qui ont un  
 grand succès. Je voudrois que vous  
 fîssiez un ouvrage pour les gens du  
 monde, les demi-savans, les femmes;  
 les religieux & religieuses, qui ne  
 demandent ni controverse, ni dis-  
 cussions trop exactes de chronologie;  
 mettez-y seulement les principaux faits;  
 les plus grandes hérésies, & cela dans  
 le plus grand détail; passez sous si-  
 lence une infinité de petits Hérétiques;  
 qui sont morts presque avant que de  
 naître; joignez-y, à l'exemple de M.  
 de Tillemont, les principales actions  
 des empereurs depuis Constantin, &  
 celles des rois de France qui ont tou-  
 jours été protecteurs de l'Église...  
 Encouragé par ce grand homme,  
 je travaillai, & lui portai le ma-  
 nuscrit de mon premier volume,  
 qu'il eut la bonté de corriger; ce  
 qui le doit rendre meilleur que  
 les suivans. » En ne voulant point  
 accabler son ouvrage d'érudition,  
 il a supprimé une infinité de faits  
 & de détails aussi instructifs qu'in-  
 téressans. Le ton de l'auteur n'est  
 pas assez noble, & il cherche trop*

B h

à égayer une histoire qui ne devroit être qu'édifiante. Il en a fait d'ailleurs une espèce d'histoire universelle, en y faisant entrer tout ce qui peut intéresser dans l'histoire des empires d'Orient & d'Occident, & dans celle de France. Quoiqu'on vante la façon d'écrire de l'abbé de Choisi, il faut avouer que les derniers volumes sont bien mal faits, & assez mal écrits. VI. *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV*, 2 vol. in-12. On y trouve des choses vraies, quelques-unes de fausses, beaucoup de hasardées; & le style en est trop familier. VII. *Les Mémoires de la Comtesse des Barres*, en 1736, petit in-12. C'est l'histoire des débauches de la jeunesse de l'auteur. Le compilateur de la *Vie de l'abbé de Choisi*, in-8.° publiée en 1748 à Genève, (qu'on croit être l'abbé d'Olivet,) s'est beaucoup servi de cet ouvrage scandaleux, dans le détail des aventures galantes de son héros. VIII. *Quatre Dialogues*, sur l'immortalité de l'âme, sur l'existence de Dieu, sur la providence & sur la religion; 1684, in-12. Le premier de ces Dialogues est de l'abbé Dangeau, le deuxième du même & de l'abbé de Choisi, le troisième & le quatrième de ce dernier. Ils sont dignes de l'un & de l'autre, quoique peu approfondis. On a réimprimé cet ouvrage à Paris, en 1768, in-12. Voyez DUCHÉ.

**CHOKIER-SURLET**, (Jean-Ernest) né à Liège en 1551, devint chanoine de la cathédrale, & mourut en 1650, après avoir fondé dans sa patrie plusieurs établissemens utiles, tels que la maison des Repenties, l'hôpital des Incurables, &c. . . *Juste-Lipse*, dont il fut l'ami, lui avoit inspiré le

goût des antiquités. On lui doit I. Des notes sur le traité de *Sénèque, De Tranquillitate Animi*, 1607. II. *De re nummaria prisca avi*, 1649, in-8.° III. *Facis historiarum Centuria dua*, 1650, in-fol. IV. Un *Commentaire sur la Politique de Juste-Lipse*, 1642, in-fol. V. Un *Traité de la Permutation des Bénéfices*, un autre des *Cas réservés*, & plusieurs *Ecrits* de controverse. — Son frère *Érasme de CHOKIER* fut un très-célebre jurisconsulte; il mourut en 1625, après avoir publié quelques ouvrages relatifs à sa profession.

**CHOLET**, (Jean) cardinal, natif du Beauvoisis, d'une famille noble, fonda à Paris le collège qui porte son nom. Il mourut le 2 août 1293. La fondation du collège des *Cholets* n'eut son exécution qu'en 1295. On y honore la mémoire de ce cardinal, qui dut sa fortune à ses talens.

**CHOLIÈRES**, (N..) est un auteur inconnu de quelques ouvrages presque aussi inconnus que leur auteur; il vivoit dans le 16<sup>e</sup> siècle. On a de lui : I. Des *Contes* sous le titre des *Neuf Matinées & Neuf Après-dînées du seigneur de Cholières*, Paris, 1610, 2 vol. in-12. Les *Matinées* avoient déjà été imprimées en 1585, in-8.°, & les *Après-dînées*, 1587, in-12. II. *La Guerre des Mâles contre les Femelles*, & autres *Œuvres Poétiques*, 1588, in-12. La rareté de ces ouvrages est leur seul mérite.

**CHOLIN**, (Pierre) de Zug en Suisse, fut précepteur de *Théodore de Bèze*. Il devint ensuite professeur de belles-lettres à Zurich, & mourut l'an 1542. *Cholin* étoit habile dans la langue grecque : *Budé* en faisoit beaucoup de cas. Il a traduit de grec en latin les

Frères que les Protestans regardent comme apocryphes. Il a eu part, avec *Léon de Juda*, *Bibliander*, *Pellican* & *R. Gantier*, à la *Bible de Zurich*, qui est chargée de notes littérales & de scolies sur les marges. Cette *Bible* a un nom parmi les Protestans.

I. CHOMEL, (Noël) curé de Saint-Vincent à Lyon, mort en 1712, s'appliqua de bonne heure aux connoissances qui intéressent le cultivateur, l'habitant des campagnes & les peres de famille. Les recueils qu'il avoit faits en ce genre, produisirent son *Dictionnaire économique* contenant l'art de faire valoir les terres, & généralement tout ce qui concerne l'agriculture & l'économie. Ce livre imparfait dans sa naissance, a été amélioré par *de La Mare*, qui en a donné une nouvelle édition à Paris en 1767, 3 vol. in-folio, entièrement corrigée & considérablement augmentée.

II. CHOMEL, (Pierre-Jean-Baptiste) docteur-régent & ancien doyen de la faculté de médecine de Paris sa patrie, médecin ordinaire du roi, associé vétéran de l'académie des sciences, mort en 1740, étoit neveu du précédent. Il s'appliqua avec succès à la botanique, dont il donnoit des leçons au jardin du roi. Nous avons de lui une *Histoire très-utile des Plantes usuelles*, en 3 vol. in-12, Paris 1761. Les connoissances que prouve ce livre, la douceur de son caractère, son humanité envers les pauvres, son assiduité auprès des malades, lui avoient donné la réputation d'un médecin aussi sage que savant. Modeste dans ses discours, simple dans son extérieur, il étoit plus occupé à soulager les personnes souffrantes qu'à éblouir ceux qui les assistoient par

une éloquence étudiée. — Son fils, *Jean-Baptiste-Louis*, docteur en médecine comme lui, mourut en 1765 à Paris sa patrie, après avoir donné divers ouvrages. I. *Essai sur l'Histoire de la Médecine en France*, in-12, ouvrage curieux & intéressant. II. *La Vie de Molin*, in-12. III. *Éloge de Duret*, 1765, in-12. IV. *Lettre sur une maladie de Bestiaux*, 1745, in-8.° V. *Dissertation sur un mal de gorge gangreneux*, 1749, in-12. C'est lui qui dirigea l'impression de l'*Abrégé de l'Histoire des Plantes usuelles*, de son père, faite en 1761, & dont il avoit paru plusieurs éditions.

CHOMENTOWSKI, noble Po'onois, fut renommé pour ses talens militaires. Lorsque *Kociusko* souleva une partie de la Pologne contre les Russes en 1794, *Chomentowski* partagea ses opinions & son zèle pour l'indépendance de sa patrie. Il fit soulever les paysans des districts de Chelm & de Lublin, se réunit à *Zajonczek*, & eut la tête emportée par un boulet de canon à la bataille de Chelm. La nouvelle de sa mort, vivement ressentie par ses soldats, fut la première cause de leur fuite & de leur défaite.

CHOMPRÉ, (Pierre) licencié en droit, né à Nancy, diocèse de Châlons-sur-Marne, vint de bonne heure à Paris, & y ouvrit une pension. Son zèle pour l'éducation de la jeunesse, lui procura beaucoup d'élèves; il leur inspiroit le goût de l'étude & l'amour de la religion. Il mourut à Paris le 18 juillet 1760, à 62 ans. On a de lui plusieurs ouvrages; les principaux sont : I. *Dictionnaire abrégé de la Fable*, pour l'intelligence des poètes, des tableaux & des statues dont les sujets sont

tirés de l'histoire poétique : petit in-12, souvent réimprimé. Une nouvelle édition, très-augmentée par Millin, a paru en l'an 9. II. *Dictionnaire abrégé de la Bible*, pour la connoissance des tableaux historiques, tirés de la Bible même & de *Flavius Josèphe*, in-12. III. *Introduction à la Langue Latine*, 1753, in-12. IV. *Méthode d'enseigner à lire*, in-12. V. *Vocabulaire universel Latin - François*, 1754, in-8.° VI. *Vie de Brutus, premier Consul à Rome*, 1730, in-8.° VII. *Vie de Callisthènes Philosophe*, 1730, in-8.° Ces deux Vies sont peu estimées, & le style en est trop négligé. VIII. La *Table de l'Histoire des Voyages* par l'abbé Prévost. IX. *Traduction des Modèles de latinité*, 1774, 6 vol. in-12. C'est la version d'un recueil de l'auteur, publié sous le titre de *Selecta Latini sermonis Exemplaria*, 1771, 6 vol. in-12. L'auteur a compilé ce qu'il a jugé de plus propre à son objet dans les anciens Auteurs latins, soit en prose, soit en vers : le texte y est conservé dans sa parfaite intégrité. Tous les extraits sont accompagnés d'un petit vocabulaire utile. Quant à la traduction, il y a plusieurs morceaux rendus avec fidélité & avec élégance ; mais on en trouve aussi un grand nombre qui sont semés d'expressions peu françoises, de phrases louches & mal construites.

**CHOPIN**, (René) natif de Bailleul en Anjou en 1537, plaida long-temps avec distinction au parlement de Paris : retiré ensuite dans son cabinet, il fut consulté comme un des oracles du droit. Il mourut à Paris en 1606, à 69 ans, entre les mains d'un opérateur qui le taillait de la pierre. On lui fit cette Épitaphe :

*CHOPINUS hic cubat,  
Memoria thesaurus & penus Legum.  
Tota Gallia nunc gemit Chopinum,  
Andi municipes gemunt alumnam,  
Cives Parisii gemunt patronum,  
Quem nunc Elifsi tenent colonum.*

Ses ouvrages ont été publiés en 1663, 6 vol. in-fol. en latin & en françois. Il y a aussi une autre édition, latine seulement, en 4 vol. Son latin est fort concis, & souvent obscur & ampoulé. On le comparoit au jurisconsulte *Tuberon*, qui avoit affecté de se servir des mots les plus surannés, Aussi *Chopin* ayant reproché à *Bacquet* d'avoir copié son *Traité du Domaine*, celui-ci lui répondit que cela n'étoit pas possible, attendu qu'il n'entendoit pas la moitié de son latin. Ses ouvrages les plus estimables sont : I. Le second vol. de la *Coutume d'Anjou*. La ville d'Angers lui accorda en 1581 le titre & les honneurs d'Échevin, pour le remercier de ce livre. II. Le traité *De Domanio*, pour lequel *Henri III* l'anoblit. III. Les livres, *De sacra Politicâ Monasticâ ; De privilegijs Rusticorum* : semés de belles recherches & de décisions judicieuses. Son livre sur la *Coutume de Paris* est trop abrégé, & rempli de trop de digressions & de citations de lois étrangères. *Chopin* avoit beaucoup d'esprit & d'érudition ; mais son zèle pour la Ligue lui valut une Satyre macaronique, sous le titre d'*ANTI-CHOPINUS*, 1592, in-4.°, attribuée à *Jean de Villiers-Hotman* : Comme le style burlesque de cette pièce ne convenoit pas à la matière, elle fut brûlée par arrêt du conseil. Ce qui y avoit donné lieu, est : *Oratio de pontificio Gregorii XIV ad Gallos Diplomate*, à *criticis notis vindicato*, Parisius, 1591, in-4.°, qui n'est pas dans ses Œuvres ;

non-plus que *Bellum sacrum Gallicum*, Poëma, 1562, in-4.° Le jour que *Henri IV* entra dans Paris, sa femme perdit l'esprit, & il reçut ordre d'en sortir; il y resta cependant par le crédit de ses amis. Ce jurisconsulte étudioit ordinairement couché par terre sur un tapis, & entouré des livres qui lui étoient nécessaires.

**CHORIAS**, (Mythol.) prêtresse de *Bacchus*, devint chef des *Ménades*, femmes guerrières, qui suivirent ce héros venant assiéger *Argos*. *Perfée* le repoussa : la plupart des *Ménades* périrent dans cette action, & obtinrent une sépulture commune; mais *Chorias* eut un tombeau à part près des fortifications d'*Argos*.

**CHORIER**, (Nicolas) avocat au parlement de Grenoble, né à Vienne en Dauphiné l'an 1609, cultiva de bonne heure la littérature, & négligea le barreau pour se livrer tout entier à l'histoire. Il publia celle du *Dauphiné*, en 2 vol. in-folio, 1661 & 1672. « *Chorier*, dit l'abbé *Langlet*, étoit un auteur peu exact. Il ne lui falloit que la plus légère connoissance d'un fait pour bâtir dessus une nouvelle histoire. » On doit porter le même jugement : I. De son *Nobiliaire du Dauphiné*, en 4 vol. in-12, 1697. II. De son *Histoire Généalogique* de la maison de *Sassenage*, en 4 vol. in-12. III. De son *Histoire du Duc de Lesdiguières*, en 2 vol. in-12. Ces ouvrages firent passer *Chorier* pour un écrivain ennuyeux; mais son livre intitulé, *Aloystia SIGÆ Tolitana Satyra Scodica de arcanis Amoris & Veneris*, le fit regarder comme un auteur infame. Cette abominable production, attribuée sans fondement à l'illustre *Louise Sigæ* de Tolède, est certainement

de *Chorier*; dont toute la vie a répondu aux maximes qui y sont débitées. Il en donna les six premiers dialogues à son libraire, pour le dédommager de la perte qu'il avoit faite sur le premier volume de l'*Histoire* du *Dauphiné*. Un magistrat de *Grenoble* se chargea, dit-on, d'en payer les frais, & le fils du libraire d'en faire la traduction. Ce livre, digne du feu, loin de rétablir les affaires de l'imprimeur, l'obligea d'abandonner son commerce, & d'éviter par la fuite un châtement exemplaire. Le septième entretien fut imprimé à Genève sur un manuscrit très-peu lisible; ce qui occasionna les fautes dont cette édition fourmille. *Chorier* eut l'impudence de s'en plaindre, voulant absolument en être reconnu pour l'auteur; & ses amis, trop convaincus de sa dépravation, n'eurent pas de peine à le croire. Son livre, imprimé ensuite sous le titre de *Joannis Meursii Elegantia latini sermonis*, in-12, & traduit en françois sous le titre de *Académie des Dames*, 2 petits vol. in-12, méritoit bien peu d'ailleurs qu'on le revendiquât. Son latin est très-peu de chose, quoiqu'*Allard*, Bibliothécaire du *Dauphiné*, dise qu'il est fleuri, agréable & coulant; & que ses vers, faits en la même langue, sont si beaux, qu'on les prendroit pour des productions du siècle d'*Auguste*. On croiroit volontiers qu'*Allard* a voulu faire une ironie, s'il avoit eu assez d'esprit pour cela. *Chorier* mourut à *Grenoble*, âgé de 83 ans, le 14 août 1692. C'est cette même année que parut à *Lyon*, in-4.°, la plus estimable production qu'il ait laissée, c'est la *Jurisprudence de Gui-Pape*, abrégé du grand ouvrage de ce jurisconsulte.



I. CHOSROËS I<sup>er</sup>, dit le Grand, fils & successeur de Cabade roi de Perse, en 531, donna la paix aux Romains, à condition qu'ils lui rendroient les villes qu'ils avoient conquises, & qu'ils ne fortifieroient point de places frontières. Quelques années après il revint sur les terres Romaines; *Bélifaire* le repoussa, & le força de rentrer dans ses états, l'an 542. Voyez TRIBUNUS. Après la mort de *Justinien*, *Chosroës* envoya un ambassadeur à *Justin II*, pour l'engager à continuer la pension que lui faisoit l'Empire. Ce prince lui répondit fièrement, *Qu'il étoit honteux pour les Romains de payer tribut à de petits peuples dispersés de côté & d'autre*. Une seconde ambassade n'ayant pas été mieux reçue, *Chosroës* leva une puissante armée, fondit sur l'Empire, prit plusieurs villes, & n'accorda une trêve de trois ans qu'après beaucoup de ravages. Il la rompit en 579, désola la Mésopotamie & la Cappadoce; mais son armée ayant été entièrement défaits par les troupes de l'empereur *Tibère II*, & lui-même contraint de s'enfuir, il mourut de chagrin en cette année, après un règne de 48 ans. C'étoit un prince fier, dur, cruel, imprudent; mais courageux, qui n'eut le titre de Grand que par ses talens militaires & ses conquêtes. C'est du moins ainsi que l'ont peint les auteurs Chrétiens; mais les écrivains Orientaux en parlent autrement. Ils lui donnent autant de vertus que de talens. Sa cour étoit l'asile du mérite malheureux. Il assistoit régulièrement à ses conseils; il protégeoit les sciences; il connoissoit la mécanique aussi bien que les meilleurs artistes. Quoique sa conversation fût toujours sérieuse, il ne trouvoit pas mauvais que ses court-

tisans l'égayassent. Au milieu de ses prospérités, il montrait une grande égalité d'ame. Un jour un courrier s'écria en l'abordant: *Dieu est juste! L'implacable ennemi de notre Roi vient de mourir.* — *A Dieu ne plaise*, répondit *Chosroës*, *que je me réjouisse de la mort de mon ennemi!* Il n'y a rien de plus ridicule pour des mortels, que de se réjouir à la vue d'un exemple de mortalité. — Un jour, comme il étoit à la chasse, voyant qu'il avoit envie de manger un plat de gibier, quelques-uns de ses gens allèrent à un village voisin, & y prirent la quantité de sel dont ils avoient besoin. Le roi, qui soupçonnoit qu'on n'avoit pas donné le prix de ce sel, ordonna qu'il fût payé sur-le-champ. Se tournant ensuite vers son premier ministre: *La chose*, dit-il, *est peu importante en elle-même, mais elle l'est beaucoup par rapport à moi. Un Roi doit toujours être juste, parce qu'il sert d'exemple à ses sujets. S'il m'est impossible de faire observer les lois de la justice à mon peuple dans les plus petites choses, je puis du moins lui faire voir qu'il est possible de les observer.* — On prétend qu'il fit mettre sur son diadème l'inscription suivante: *La vie la plus longue & la règne le plus glorieux passent comme un songe, & nos successeurs nous pressent de partir. C'est de mon père que je tiens ce diadème, qui servira bientôt d'ornement à quelqu'autre.* — Il confia l'éducation de son fils *Hormisdas* à *Buzurge-Mihir*, le premier des sages de la Perse. Un jour ce philosophe se trouvant à une conférence qui se tenoit entre des beaux-espits Grecs & Indiens en présence de *Chosroës*, ce monarque demanda quelle est la situation la plus fâcheuse? Un philosophe Grec répondit: *La vieillesse, accompagnée de la pauvreté.* Un sage Indien fut

*l'avis que c'étoit un extrême abatement d'esprit, suivi de violentes douleurs de corps... Buzurge - Mihir décida, que le plus malheureux des hommes étoit celui qui se trouvoit près du terme de sa vie sans avoir pratiqué la vertu. »* Chosroës fut un jour étonné de ce que ce philosophe gardoit le silence dans un de ses conseils, où chacun de ses ministres avoit donné son avis. *Les Conseillers d'état, répondit-il au Roi, doivent ressembler aux Médecins, qui ne donnent leurs remèdes qu'à ceux qui en ont besoin.*

IL CHOSROËS II, monta sur le trône de Perse l'an 590, à la place de son père *Hormisdas III*, que ses sujets avoient mis en prison, après lui avoir crevé les yeux. Le nouveau roi fit assommer son père, & fut chassé quelque temps après comme lui. Dans son malheur il s'adressa à l'Être-Suprême, lâcha la bride à son cheval, & lui laissa la décision de son sort. Après bien des fatigues, il arriva dans une ville des Romains. L'empereur *Maurice* le reçut avec bonté, lui donna des secours, & le fit proclamer roi une seconde fois. *Chosroës*, rétabli paisible sur le trône, punit les rebelles, récompensa ses bienfaiteurs, & les renvoya dans leurs états. Après la mort de *Maurice*, assassiné par *Phocas*, *Chosroës* voulant venger sa mort, pénétra dans l'empire avec une puissante armée en 604, s'empara de plusieurs villes, entra en Arménie, en Cappadoce, en Paphlagonie, défit les Romains en plusieurs occasions, & poussa ses dégâts jusqu'à Chalcédoine. *Héraclius* couronné empereur, après avoir fait mourir *Phocas*, demanda la paix au roi de Perse, en lui représentant qu'il n'y avoit plus aucun juste sujet de faire la guerre.

*Chosroës*, pour toute réponse, envoya une armée formidable en Palestine. Ses troupes prirent Jérusalem, brûlèrent les églises, enlevèrent les vases sacrés, massacrèrent les clercs, & vendent aux Juifs tous les Chrétiens qu'ils firent prisonniers. *Zonare* rapporte que, dans sa fureur, *Chosroës* jura qu'il poursuivroit les Romains jusqu'à ce qu'il les eût forcés de renier J. C. & d'adorer le Soleil. *Héraclius* ayant repris courage, défit les Perses, & proposa la paix à leur roi; qui écoutant à peine cette offre, dit avec dédain, *que ses généraux & ses soldats feroient la réponse.* L'armée Romaine, animée par plusieurs succès réitérés, remporta de nouvelles victoires, & obligea *Chosroës* à prendre la fuite. Ce prince, se laissant aller à l'abattement, désigna alors pour son successeur *Merdesane* son eadet, au préjudice de *Syroës* son fils aîné. Celui-ci prend les armes, fait arrêter son père, l'enferme sous une voûte qu'il avoit fait bâtir pour cacher ses trésors; & au lieu de nourriture, lui fait servir de l'or & de l'argent. Il mourut de faim au bout de quatre jours, en 628. Quelques historiens ont dit « que *Chosroës* savoit mieux *Aristote*, que *Démotène* ne savoit *Thucydide.* » Son ambition & sa cruauté ne prouvent pas qu'il eût beaucoup profité des leçons de morale du philosophe Grec.

CHOUET, (Jean-Robert) magistrat de Genève, sa patrie, fut le premier qui enseigna la philosophie de *Descartes* à Saumur. Rappelé à Genève en 1669, il y donna des leçons avec applaudissement. *Chouet* devint ensuite conseiller & secrétaire d'état, & composa l'*Histoire de sa République.* Il mourut le 17 septembre 1731.

à 89 ans. Ses écrits n'ont point encore été imprimés, & il n'y a pas apparence qu'ils voient le jour. L'auteur avoit tout ce qui prévient & qui attache : une physionomie heureuse, des manières honnêtes, une humeur égale, une conversation enjouée, & une extrême circonspection dans ses paroles & dans ses démarches.

**CHOUL**, (Guillaume du) gentilhomme Lyonnais, bailli des montagnes du Dauphiné, fit le voyage d'Italie pour se perfectionner dans la connoissance de l'antiquité. *La Croix du Maine* l'appelle « le plus diligent & le plus grand chercheur d'antiquités de son temps. » Il est connu par un traité excellent & rare, *De la Religion & Castrametation des anciens Romains*. Cet ouvrage singulier d'antiquités est remarquable, sur-tout par rapport à la seconde partie, qui traite de la manière de dresser & de fortifier les camps chez les Romains, de leur discipline & de leurs exercices militaires. Il a été traduit en latin, en italien & en espagnol. La première de ces versions fut imprimée à Amsterdam en 1685, in-4°; & la seconde l'avoit été à Lyon, par *Rouillé*, en 1559, in-folio. Ces deux éditions sont assez rares; mais moins que l'original françois, Lyon 1556, in-fol., avec des figures en bois, gravées par le petit *Bernard*. On a encore de lui, le *Promptuaire des Médailles*; un *Traité des Bains des Grecs & des Romains*. — Nous devons à *Jean du Choux*, fils du précédent, un petit traité latin, peu commun, intitulé : *Vivia Quercus historia*, Lyon 1555, in-8°; & une *Description* en latin des Plantes du Mont-Pila, imprimée aussi à Lyon.

**CHOUN**, (Mythol.) dieu du Pérou, parut dans cette contrée sous la figure d'un homme, qui avoit un corps sans os & sans muscles. Il aplanissoit les montagnes, combloit des vallées, & civilisa les premiers Péruviens, en leur donnant les élémens de la culture. Ceux-ci l'ayant offensé, il rendit leur pays aride, & y dessécha les plantes; mais dans la suite, touché de leur repentir, il ouvrit les fontaines & rétablit la fertilité.

**CHOUQUET**, Voyez l'article **LEMOS**.

**CHRAMNE**, fils naturel de *Clotaire I*, se révolta contre lui, & se ligua avec le comte de Bretagne; mais le père irrité livra bataille à son fils, le vainquit, & le brûla avec toute sa famille, dans une cabane où il s'étoit sauvé, en 560.

**I. CHRÉTIEN DE TROYES**, dit *Men-fsier*, poète François, qui vivoit vers l'an 1200, étoit orateur & chroniqueur de *Mad. Jeanne* comtesse de Flandres. Il a fait envers plusieurs *Romans de Chevalerie de la Table-ronde*, qui sont en manuscrit, pour la plupart. Celui de *Perceval le Gallois*, a été traduit en prose, & imprimé en 1530, in-fol.

**II. CHRÉTIEN**, (Gervais) plus connu sous le nom de *Maitre GERVAIS*, né à Vendes près de Caen, fonda à Paris, l'an 1370, le collège qui porte son nom, & mourut à Bayeux le 3 de mai 1383. Il étoit premier physicien, c'est-à-dire médecin du roi *Charles V*, chanoine de Paris, & chantre de Bayeux.

**III. CHRÉTIEN**, (Florent) naquit à Orléans en 1541, d'une famille noble. Son génie & ses talens le firent choisir pour veiller

à l'éducation d'*Henri de Navarre*, depuis roi de France. On a de lui divers ouvrages en vers & en prose; des *Tragédies*, traduites de *Buchanan*; une *Traduction d'Oppien*, en vers françois, imprimée à Paris, chez *Mamert Pausson* en 1575, in-4°; des *Epigrammes grecques*, les *Quatrains* de son ami *Pibrac*, mis en grec & en latin; des *Satires* très-mordantes contre *Ronsard*, sous le nom de *la Baronne*, 1564, in-8°. Il avoit du talent pour ce dernier genre, & il eut part à la *Satyre Menippée*. Il possédoit supérieurement les finesse de la langue grecque. Le président *de Thou*, dont il fut l'ami, dit que ses vers grecs avoient tant de grâces, qu'on les prenoit pour des vers anciens. Ce bel-esprit mourut en 1596, à 56 ans, après être rentré dans le sein de l'église Catholique. Quoiqu'il eût fait des *Satires*, il conserva des amis: son cœur n'avoit point de part à ses censures, qui ne prenoient leur source que dans la chaleur de son imagination. *Florent Chrézien* s'appeloit en latin *QUINTUS SEPTIMIUS CHRISTIANUS*; *Quintus*, parce qu'il étoit le cinquième de ses frères, & *Septimius*, parce qu'il naquit au septième mois de la grossesse de sa mère. Voyez *CUJAS*. — Son père, *Guillaume CHRÉTIEN*, médecin de *François I* & de *Henri II*, a traduit en françois quelques ouvrages de médecine, entr'autres le livre d'*Hippocrate*, intitulé; *De Geniturâ*, Paris 1559, in-8°.

CHRISÈS & autres semblables. Voy. CHRIZÈS, &c.

CHRIST, Voy. JÉSUS-CHRIST.

I. CHRISTIAN, autrement CHRISTIERN I<sup>er</sup>, roi de Danemarck, étoit fils de *Thierry*, comte d'*Oldembourg*. Il succéda à *Chris-*

*sophe* de Bavière en 1448, & se fit estimer & chérir par sa prudence, sa douceur, & par ses libéralités envers les pauvres, qui furent si abondantes, qu'il manquoit quelquefois du nécessaire. Il institua en 1478 l'ordre de l'*Éléphant*, & mourut en 1481.

II. CHRISTIERN II, roi de Danemarck, surnommé *le Cruel*, monta sur le trône après la mort de *Jean* son père, en 1513. Il aspira à la couronne de Suède dès qu'il posséda celle de Danemarck. Ayant eu le bonheur d'être élu en 1520, après quelques traverses, il devint le tyran de ses nouveaux sujets, qu'il avoit promis de traiter comme ses enfans. Il donna une fête aux principaux seigneurs ecclésiastiques & séculiers, & les fit égorgés les uns après les autres au milieu du festin. Voici les circonstances de cette horrible boucherie: *Christiern* choisit la fête de *Toussaint*, 1<sup>er</sup> novembre 1520, pour son couronnement. La cérémonie fut magnifique & dura huit jours. Le 8<sup>e</sup> fut destiné au superbe festin, où se devoient trouver les sénateurs & les officiers de la couronne de Suède. Les conviés, au nombre de 94, ne furent pas plutôt assemblés, que *Christiern* marcha en pompe à leur tête pour se rendre dans la principale église, où l'on devoit rendre grâces du couronnement. A la messe qui fut solennellement célébrée, le roi jura sur l'*Eucharistie*, de garder tous les privilèges de la nation. On retourna ensuite au palais royal. Les convives étoient déjà à table, ne pensant qu'à se livrer à la joie & au plaisir, lorsque *Christiern* se lève sous prétexte de quelque nécessité, & passe dans un cabinet voisin. On entend tout-à-coup un bruit ter-

rible. C'étoient des officiers Suédois qui arrivoient armés. Une partie se faisoit des avenues du palais, & l'autre se jette en foule, l'épée à la main, dans la salle du festin. Tous les coavives sont arrêtés. On dresse des échafauds devant la porte du palais; & les évêques, les grands du royaume & les sénateurs périssent par la main des bourreaux. Le grand-prieur de *Saint-Jean* de Jérusalem, qui avoit montré le plus de zèle pour la patrie, est attaché à une croix de *Saint-André*, où on lui fend le ventre & on lui arrache le cœur. Ensuite on se jette sur le peuple. Les soldats font main-basse sur tous ceux qui étoient accourus pour voir cette sanglante exécution. Tant d'inhumanité souleva tous les états du royaume. *Gustave*, à la tête de quelques Suédois, résolut de délivrer sa patrie de ce monstre. *Christiern*, qui avoit en son pouvoir à Copenhague la mère & la sœur de son ennemi, fit jeter ces deux princesses dans la mer, enfermées l'une & l'autre dans un sac. Le corps de l'administrateur de Suède fut déterré, & le barbare poussa sa férocité jusqu'à se jeter dessus & le mordre. Il faisoit couper les cadavres par morceaux, & les envoyoit dans les provinces pour inspirer une terreur générale. Les payfans furent menacés de se voir couper un pied & une main, s'ils faisoient la moindre plainte. *Un paysan*, qui est né pour la guerre, disoit le tyran, devoit se contenter d'une main & d'un pied naturel avec une jambe de bois. Ce scélérat, teint du sang de ses sujets, fut bientôt aussi exécration aux Danois qu'aux Suédois. Ses peuples, animés par *Frédéric* duc de Holstein, lui firent signifier l'acte de sa déposition.

l'an 1523, par le premier magistrat de Juland. Ce chef de justice porta à *Christiern* la sentence dans Copenhague même. Le tyran se dégrada lui-même en fuyant, & se retira en Flandres dans les états de *Charles-Quint* son beau-frère, dont il implora long-temps le secours. Après avoir erré dix ans, il fit de vains efforts pour remonter sur le trône. Les troupes Hollandoises lui furent inutiles. Il fut pris & mis dans une prison, où il finit ses jours le 25 janvier 1559, dans une vieillesse abhorrée & méprisée. Il avoit 78 ans. On l'appela le *Néron* du Nord. Voyez *FÉBOURG*. *Frédéric* de Holstein, son oncle, fut élu dans Copenhague roi de Danemarck, de Norwège & de Suède; mais il n'eut de la couronne de Suède que le titre: *Gustave-Wasa*, le libérateur de son pays, en fut proclamé roi.

III. CHRISTIERN III, neveu & successeur de *Frédéric I* en 1534, fut couronné l'an 1536 à la manière des Luthériens, dont il embrassa la secte, déjà introduite par son père dans ses états. Il chassa les évêques, & ne garda que les chanoines. Il mourut le 1<sup>er</sup> janvier 1559, à 56 ans, regretté comme un bon roi par ses sujets, & comme un protecteur par les gens-de-lettres. Il institua le collège de Copenhague, & rassembla une belle bibliothèque. Il eut, dit-on, une longue conférence avec *Christiern II* son prisonnier, qui ne lui survécut que vingt-quatre jours, & une parfaite réconciliation en fut le fruit. Il laissa plusieurs enfans de *Dorothee*, fille de *Magnus* duc de Saxe, entr'autres *Frédéric II*, qui lui succéda.

IV. CHRISTIERN IV, roi de Danemarck, succéda en 1588 à

*Frédéric II* son père. Il fit la guerre aux Suédois, & fut élu chef de la ligue des Protestans contre l'empereur, pour le rétablissement du prince Palatin, en 1625. Il mourut le 28 février 1648, à 71 ans, après s'être distingué par un grand nombre de belles actions. Il fut le fondateur des villes de Christianople & de Christianstadt, qui furent depuis cédées à la Suède par le traité de Roschild en 1658. *Christiern* son fils avoit été élu, de son vivant même, roi de Danemarck; mais il précéda son père au tombeau le 2 juin 1647. La plupart des historiens ne le comptent pas au nombre des rois de Danemarck.

V. CHRISTIERN V, monta sur le trône de Danemarck en 1670, après *Frédéric III* son père, qui l'avoit déclaré son successeur dès 1655. Il se liga avec les princes d'Allemagne, & déclara la guerre aux Suédois; mais ceux-ci battirent ses troupes en diverses occasions. Il mourut le 4 septembre 1699, dans sa 54<sup>e</sup> année. C'étoit un prince courageux & entreprenant.

I. CHRISTIN, (Jean-Pierre) né à Lyon en 1683, fut un ami éclairé des arts. Il rétablit, dans sa patrie, un concert qui s'y soutint long-temps, & une *Société des beaux-arts*, qui fut réunie ensuite à l'académie de Lyon. Il fonda un prix de physique au jugement de cette société, & lui légua ses livres, ses estampes & ses machines. Il mourut en 1755.

II. CHRISTIN, (N.\*\*) avocat, périt dans l'incendie de la ville de Saint-Claude sa patrie, en 1799. Il y fut regretté pour ses qualités personnelles & l'aménité de son caractère. Il avoit employé une grande partie de sa vie à réclamer l'affranchissement des serfs du

mont-Jura; ce qui lui avoit acquis les éloges & l'amitié de *Voltaire*. Ses *Mémoires* sur ce sujet ont été recueillis en 1772, in-8.<sup>o</sup> Il publia dans la même année, une savante *Dissertation* sur l'établissement de l'abbaye de Saint-Claude, & sur les droits des habitans, in-8.<sup>o</sup> L'auteur fut député du baillage d'Avall aux États-Généraux de 1789, & y montra de la modération & des principes amis de l'ordre.

I. CHRISTINE, (Sainte) Vierge, souffrit le martyre sous le règne de *Dioclétien*. L'Église en célèbre la fête le 24 juillet.

II. CHRISTINE, reine de Suède, née le 8 février 1626, succéda à *Gustave-Adolphe* son père, mort en 1532 au milieu de ses victoires. La pénétration de son esprit & son courage éclatèrent dès son enfance. *Gustave* espérant beaucoup de la jeune princesse, s'étoit plu à la mener avec lui dans ses voyages. Il la conduisit à Colmar; elle n'avoit pas encore deux ans. Le gouverneur demanda si on tireroit le canon, & si on ne craignoit pas que le bruit n'épouvantât l'enfant? *Gustave* hérita d'abord sur la réponse; mais, après un moment de silence: *Tirez*, dit-il; *elle est fille d'un soldat, il faut qu'elle s'y accoutume*. L'enfant, loin de s'effrayer, rioit, battoit des mains, & sembloit demander qu'on redoublât. Cette intrépidité plut à *Gustave*, qui depuis faisant la revue de ses troupes devant elle, & voyant le plaisir qu'elle prenoit à ce spectacle militaire: *Allez*, dit-il, *laissez-moi faire; je vous mènerai un jour en des lieux où vous aurez contentement*. Il mourut trop tôt pour lui tenir parole, & *Christine*, qui regretta toute sa vie de ne s'être pas trouvée dans une bataille & à la

tête d'une armée, regretta encore plus de n'avoir pas fait l'apprentissage de la guerre sous un tel maître. Rien n'échappa à l'activité de son esprit. Elle apprit huit langues, & lut en original *Thucydide & Polybe*, dans un âge où les autres enfans lisaient à peine des traductions. *Grotius, Bochart, Descartes & plusieurs autres savans* furent appelés à sa cour, & l'admirent. *Christine*, devenue majeure, gouverna avec sagesse, affermit la paix dans son royaume. Comme elle ne se marioit point, les États lui firent à ce sujet de vives représentations; elle s'en débarrassa un jour en leur disant : *J'aime mieux vous désigner un bon Prince & un successeur capable de tenir avec gloire les rênes du gouvernement. Ne me forcez donc point de me marier; il pourroit aussi facilement naître de moi un Néron qu'un Auguste.* Une des grandes affaires qui occupèrent *Christine* sur le trône, fut la paix de Westphalie, terminée au mois d'octobre 1648. *Salvius*, son second plénipotentiaire au congrès & son chancelier particulier, contribua beaucoup à la conclusion de cette importante affaire. La reine le récompensa, en l'élevant au rang de sénateur : rang toujours déferé en Suède à la naissance, & qu'elle crut pouvoir conférer au mérite. *Quand il est question, dit-elle au sénat, de bons avis & de sages conseils, on ne demande pas les seize quartiers, mais ce qu'il faut faire. Il ne manque à Salvius que d'être d'une grande maison, & il peut compter pour un avantage, qu'on n'ait point d'autre reproche à lui faire : il m'importe d'avoir des gens capables...* L'amour des lettres & la liberté lui inspirèrent le dessein, dès l'âge de vingt ans, d'abandonner un peuple qui ne savoit que combattre, & d'abdi-

quer la couronne. Elle laissa mourir ce dessein pendant sept années. Enfin, après avoir préfidé par ses ambassadeurs aux traités de Westphalie qui pacièrent l'Allemagne, elle descendit du trône pour y faire monter *Charles-Gustave*, son cousin-germain, le 16 juin 1654. Le dégoût pour les affaires, les embarras de la royauté, quelques sujets de mécontentement, contribuèrent autant à ce sacrifice, que sa philosophie & son goût pour les arts. *Christine* quitta la Suède peu de jours après son abdication, & fit frapper une médaille, dont la légende étoit : *Que le Parnasse vaut mieux que le Trône.* Travestie en homme, elle traversa le Danemarck & l'Allemagne, se rendit à Bruxelles, y embrassa la religion Catholique, & de là passa à Inspruck, où elle abjura solennellement le Luthéranisme. Le soir même on lui donna la comédie; ce qui fit dire aux Protestans, qui n'approuvoient point ce changement de religion, ou qui ne la croyoient pas sincère : *Il est bien juste que les Catholiques lui donnent le soir la comédie, puisqu'elle la leur a donnée le matin.* Elle écrivit sur un manuscrit, où l'on mettoit en doute la sincérité de sa conversion : *Chi lo fa non scrive, chi lo scrive non lo fa.* On peut se rappeler ici que c'est cette même princesse qui avoit pris pour devise : *FATA viam invenient;* « Les destins dirigeront ma route. » Indifférente pour toutes les religions, elle n'en changea, dit-on, que pour jouir avec plus de liberté, en Italie, des chefs-d'œuvre que ce pays renferme. Les Jésuites de Louvain lui promettant une place auprès de *Sainte-Brigitte* de Suède, elle leur répondit : *J'aime bien mieux qu'on m'place parmi les Sages.* Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'en

passant à Vienne en Dauphiné, *Boissac* fut très-mal reçu d'elle, pour lui avoir fait, au lieu de harangue, un discours sur les jugemens de Dieu & le mépris du monde. La cour de France lui rendit de grands honneurs. La plupart des femmes & les courtisans n'observèrent pas dans cette princesse le génie qui brilloit en elle; & n'y virent qu'une femme habillée en homme, qui dançoit mal, brusquoit les flatteurs, dédaignoit les coiffures & les modes. Des hommes moins frivoles, en rendant justice à ses talens & à sa philosophie, détestèrent l'affassinat de *Monaldeschi* son grand écuyer, & son amant selon quelques-uns. On fait qu'elle le fit poignarder presque en sa présence, à Fontainebleau dans la galerie des cerfs, le 10 novembre 1657. Les jurisconsultes qui ont compilé des passages pour justifier cet attentat d'une Suédoise jadis reine, méritoient d'être ou ses bourreaux ou ses victimes. L'horreur générale qu'inspira ce meurtre, la dégouta de la France. Elle voulut passer en Angleterre; mais *Cromwel* n'ayant pas approuvé ce voyage, elle repartit bientôt pour Rome. *Christine* s'y livra à son goût pour les arts & pour les sciences, principalement pour la chimie, les médailles & les statues. *Alexandre VII* étoit alors sur la chaire de St. Pierre. *Christine* ayant eu quelques sujets de mécontentement sous son pontificat, pensa à retourner en Suède en 1660, après la mort du roi *Charles - Gustave*. Les états n'étoient point disposés à lui redonner une couronne qu'elle avoit abdiquée. Elle revint à Rome pour la troisième fois, continua son commerce avec les savans de cette partie des arts, & avec les étrangers. Voyez *FILL-*

*CAÏA*. En 1685, année de la révocation de l'Édit de Nantes, elle écrivit au chevalier de *Tersfon*; ambassadeur de France en Suède, une lettre sur l'Édit révoatif. Elle y disoit que *les gens de guerre étoient d'étranges Apôtres*; & comparoit la France à un Malade à qui l'on coupe un bras, pour extirper un mal que la patience & la douceur auroient guéri. Elle déploroit le sort des Calvinistes avec un air de franchise, qui fit dire à *Boyle*, qui l'inféra dans son Journal, « que cette lettre étoit un reste de Protestantisme; c'étoit plutôt un premier mouvement de compassion pour les proscrits, ou un reste d'animosité contre la France. Le prince de *Condé* finit sa carrière l'année d'après. *Christine*, qui l'avoit toujours admiré, écrivit à *Mil<sup>e</sup> de Scuderi*, pour l'engager à célébrer ce héros. La mort, disoit-elle dans sa lettre, qui s'approche & ne manque jamais son moment, ne m'inquiète pas; je l'attends, sans la désirer ni la craindre. Elle mourut trois ans après, le 19 d'avril 1689, dans sa 63<sup>e</sup> année. Elle ordonna qu'on ne mettroit sur son tombeau que ces mots : *D. O. M. VISIT CHRISTINA*, ann. *LXII*. « Les inégalités de sa conduite, de son humeur & de ses goûts, dit d'*Alcembert*; le peu de décence qu'elle mit dans ses actions; le peu d'avantage qu'elle tira de ses connoissances & de son esprit, pour rendre les hommes heureux; sa fierté souvent déplacée; ses discours équivoques sur la religion qu'elle avoit quittée, & sur celle qu'elle avoit embrassée; enfin la vie, pour ainsi dire, errante qu'elle a menée parmi des étrangers qui ne l'aimoient pas: tout cela justifie, plus qu'elle ne l'a cru, la brièveté de son épitaphe. » Son mécontentement s'aug-



nonce presque toujours dans ses lettres par la menace de la mort. Dans l'affaire des franchises, dont elle foutint les injustes droits avec beaucoup de hauteur, elle écrivoit aux officiers du pape : *Je vous donne ma parole que ceux que vous avez condamnés à mort, vivront, s'il plaît à Dieu, encore quelque temps ; & si par hasard ils venoient à mourir, ils ne mourroient pas seuls.* Un musicien l'ayant quittée pour passer à la musique du duc de Savoie, elle daigna en être furieuse, au point d'écrire ces indignes paroles : *Il n'est plus au monde pour moi, & s'il n'y chante pas pour moi, il ne chantera pas long-temps pour qui que ce soit... Il doit vivre & mourir à mon service.* — *Christine* avouoit elle-même, qu'elle étoit *méfiante, soupçonneuse, ambitieuse jusqu'à l'ex-cès, emportée, impatiente, méprisante, railleuse, incrédule, indévote ; d'un tempérament ardent & impétueux, qui se portoit à l'amour, mais auquel elle ne succomba point par fierté.* Si on l'en croit, elle eut en général un mélange trop singulier de défauts & de grandes qualités, pour qu'on soit étonné de la diversité des jugemens qu'on porte encore sur elle. — Quant à sa constitution physique, *Christine* étoit infatigable ; elle couchoit souvent sur la dure au ferein. Elle mangeoit peu, & dormoit encore moins. Elle passoit deux ou trois jours sans boire, parce qu'on ne lui permettoit pas de boire de l'eau, & qu'elle avoit une répugnance invincible pour le vin & pour la bière. Elle souffroit la faim, la soif, le froid & le chaud, & elle faisoit de grandes traites à pied & à cheval. *Misson*, qui l'avoit vue à Rome l'année avant sa mort, en fait le portrait suivant : « Elle est fort petite, fort grosse & fort

grasse. Elle a le teint, la voix, & le visage mâles : le nez grand, les yeux grands & bleus, les sourcils blonds, un double menton parsemé de quelques longs poils de barbe, la lèvre de dessous un peu avancée, les cheveux châains, clairs, poudrés & hérissés sans coiffure en tête naissante, un air riant, des manières obligeantes. Figurez-vous pour l'habillement, un justaucorps d'homme de satin noir, tombant sur les genoux & boutonné jusqu'au bas, une jupe noire fort courte qui découvre un foulard d'homme, un fort gros noeud de ruban noir au lieu de cravate, une ceinture par-dessus le justaucorps, laquelle fait paroître la rondeur du ventre. » *Arkenholtz*, bibliothécaire du landgrave de Hesse-Cassel, a donné quatre gros vol. in-4.<sup>o</sup> sur cette princesse, sous le titre de *Mémoires & Sentences*, les unes triviales, les autres ingénieuses, fines & fortement pensées. La reine de Suède y parle, presque en même temps, pour la tolérance, & l'infailibilité du pape. Le second écrit a pour titre : *Réflexions sur la vie & les actions du Grand Alexandre*, auquel cette princesse aimoit à être comparée. On a imprimé une petite Satire contre elle, sous le titre de *Vie de la Reine Christine*, 1677, in-12 ; le *Recueil de ses Mémoires*, 1742, in-folio. Enfin *Lacombe* a donné en 1762, in-12, une *Histoire de Christine*, bien écrite. — Un autre *Lacombe* d'Avignon a publié des *Lettres choisies* de la reine de Suède, qui sont réellement d'elle, & des *Lettres secrètes* qui sont supposées.

**M. CHRISTINE DE FRANCE**, fille de *Henri IV* & de *Marie de Médicis*, née en 1606, épousa *Victor-Amé* duc de Savoie, en 1619. Elle consacra tous ses jours à la pratique des vertus & à l'éducation de ses enfans. Elle en eut six de son époux, qui la laissa veuve en 1637. Cette sage princesse gouverna, pendant la minorité de son fils, avec beaucoup de prudence. Ne donnant rien au luxe de la cour, elle fonda des monastères, & répara des églises. Elle mourut saintement en 1663, après avoir mis, par un vœu solennel, les provinces & la personne de son fils sous la protection de la Sainte Vierge : elle suivit en cela l'exemple de *Louis XIII*, son frère, dont elle eut la piété, sans en avoir les défauts.

**CHRISTINEN**, (Paul) né à Malines en 1553, mort en 1631, devint syndic du conseil de sa patrie, & a laissé un grand nombre d'ouvrages de jurisprudence, dont les plus remarquables sont : I. *Decisiones Curie Belgicae*, 1671, 3 vol. in-fol. II. *Jurisprudentia heroica*, 1668, in-fol. On trouve dans ce dernier écrit de grandes recherches sur l'histoire de la noblesse des Pays-Bas.

**I. CHRISTOPHE**, (Saint) eut la tête tranchée l'an 250, pendant la sanglante persécution de l'empereur *Dèce* contre les Chrétiens. On le représente ordinairement d'une hauteur prodigieuse, *Voy. ALESIO*, & *ESSARTS*, n.º I. parce que dans les siècles d'ignorance, selon *Molanus*, on s'imaginait ne pouvoir mourir subitement, ni par accident, le jour qu'on avoit vu une image de ce Saint :

*Christophorum videas, postea tutus es.*

On le plaçoit ordinairement au portail des cathédrales, ou à l'entrée des églises, afin que chacun le vit en entrant. Son nom, qui en grec signifie *Porte Christ*, a engagé apparemment les peintres à mettre l'enfant *Jésus* sur ses épaules. Les fables ajoutées par quelques légendaires à l'histoire de *S. Christophe*, ne doivent pas faire révoquer en doute son existence, qui a été reconnue par les Bollandistes & par d'autres critiques. « Quand il seroit vrai, dit *Baillet*, que le nom de ce saint eût été appellatif, & que les actes de son histoire seroient tous fabuleux, le consentement universel des Orientaux & des Occidentaux à solennifier son culte, détruit l'opinion de ceux qui tâchent de le faire passer pour un saint imaginaire. Le grand nombre de reliques qu'on honore de lui dans une infinité d'églises, fait juger qu'il étoit d'une grande taille. » *Vies des Saints*, au 23 juillet.

**II. CHRISTOPHE**, Romain de naissance, chassa le pape *Léon V.* & s'empara du siège de Rome en novembre 903 ; il fut chassé à son tour l'année suivante, relégué dans un monastère & chargé de chaînes. Il est regardé comme antipape par plusieurs auteurs.

**III. CHRISTOPHE**, fils aîné de *Romain Lecapène* & de *Théodora*, fut associé à l'empire par son père en 920. Deux des frères de ce prince, *Étienne* & *Constantin*, furent également déclarés Augustes. Ainsi l'on vit avec étonnement cinq empereurs régner en même temps à Constantinople. *Romain*, qui avoit usurpé le premier rang, occupoit le trône avec *Christophe*, *Étienne*, *Constantin IX* & *Constantin X* ; mais *Romain* fut celui qui eut l'autorité prépondérante.

*Christophe* régna, avec ses collègues, onze ans & trois mois, & termina sa vie à la fleur de son âge, en août 931. — Il ne faut pas le confondre avec *CHRISTOPHE*, fils de l'empereur *Constantin Copronyme*, déclaré César par son père en 769, & qu'*Irène* fit mettre à mort en 797, dans la ville d'Athènes où il étoit relégué.

IV. *CHRISTOPHE III* du nom, comme roi de Danemarck, & 1<sup>er</sup> comme roi de Suède, étoit fils de *Jean de Bavière* & neveu d'*Éric IX*, par sa mère *Sophie*. Les États de Danemarck l'appelèrent à la couronne en 1439. Il passa en Suède, & se rendit à Stockholm, où il fut proclamé roi en 1441. Il étoit bon, courageux, & son règne fut assez doux. Sa mort arrivée en 1448, fut l'époque de la défunion des deux royaumes, dont chacun eut un roi particulier.

*CHRISTOPHORSON*, (*Jean*) natif de Lancastre, fut placé en 1557, sur le siège de l'église de Chichester. Ce prélat a traduit du grec en latin, assez défectueusement, *Philon*, *Eusèbe*, *Socrate*, *Théodoret*, *Sozomène* & *Évagre*. Son style n'est ni pur, ni précis; les barbarismes le défigurent. Le traducteur brouille, renverse les périodes; il coupe & tranche le sens à sa mode, joint ce que les originaux ont séparé, & défunit ce qu'ils ont joint. Sa critique étoit peu sûre, & ses connoissances sur l'antiquité très-superficielles. *Jean Christophorson* connoissoit bien les langues, & principalement la grecque; mais cela suffit-il pour faire un bon interprète? Il mourut en 1558.

*CHRISTOPHORUS*, (*Angelus*) auteur Grec du 17<sup>e</sup> siècle,

publia l'an 1619, en Angleterre où il étoit alors, un *Etat de l'Eglise Grecque*. Ce livre, traduit en latin, & réimprimé à Leipzig, 1676, in-4<sup>o</sup>, roule principalement sur la discipline & les cérémonies. Il offre plusieurs choses curieuses sur les jeûnes des Grecs, sur leurs fêtes, sur la manière dont ils se confessent, sur la discipline monastique, &c. &c.

*CHRODEGANG*, ou *CHRODOGANG*, (Saint) évêque de Metz, mort le 6 mars 766, fut employé par *Pepin* en diverses négociations. La plus honorable est celle de l'année 753, où il fut chargé d'amener en France le pape *Étienne II*, qui lui accorda le *palium* avec le titre d'archevêque. Il institua une communauté de clercs réguliers dans sa cathédrale, & leur laissa une Règle. Elle a été publiée par le Père *Labbe* dans sa *Collection des Conciles*, & par le Père *le Coigne* dans ses *Annales*. Ce saint prélat est regardé comme le restaurateur de la vie commune des clercs: voilà l'origine la mieux marquée des chanoines réguliers.

*CHROMACE*, (Saint) *Chromatius*, pieux & savant évêque d'Aquilée au 4<sup>e</sup> siècle, défendit avec zèle *Rufin* & *S. Jean Chrysostôme*, fut ami de *S. Ambroise* & de *S. Jérôme*. Il mourut avant 412. Il nous reste de lui des *Homélies sur les huit Béatitudes* & quelques *Traité*s imprimés dans la Bibliothèque des Pères.

*CHRYSAME*, Theffalienne, nourrit un taureau d'alimens empoisonnés, & le lâcha ensuite dans le camp des ennemis de sa patrie. Ceux-ci le mangèrent, tombèrent dans l'assoupissement, & furent vaincus.

*CHRYSOR*,

**CHRYSAOR**, (Mythol.) naquit du sang répandu par *Méduse* à qui *Perse* avoit coupé la tête, & parut dès sa naissance armé d'une épée d'or. Il épousa la nymphe *Calirhoé*, dont il eut *Géryon*, *Échidna* & la *Chimère*, trois monstres de l'antiquité. *Chrysaor* fut, dit-on, le premier qui fut travailler l'ivoire & l'unir à l'or.

**CHRYSÉIS**, (Mythol.) fut fille de *Chrysès*, grand-prêtre d'*Apollon*. *Achille* l'ayant prise dans le sac de *Lyrnesse*, *Agamemnon* la garda pour lui. *Chrysès*, revêtu de ses ornemens pontificaux, vint redemander sa fille, offrant une riche rançon. *Agamemnon*, amoureux de la fille, chassa le père indignement. Le prêtre d'*Apollon* s'adressa alors à ce Dieu, qui affligea l'armée Grecque d'une maladie contagieuse. Les Grecs renvoyèrent *Chryséis*, sur l'avis du devin *Calchas*, & la peste cessa. Le vrai nom de cette fille étoit *Astynomé*.

**CHRYSÉRUS** ou **CHRYSORUS**, affranchi de l'empereur *Marc-Aurèle*, vers l'an 162 de J. C. Il est auteur d'un ouvrage qui contient la liste de tous ceux qui avoient commandé à Rome depuis la fondation de cette ville. Cet *Index* se trouve parmi les additions que *Scaliger* a inférées dans la *Chronique d'Ésèbe*.

**I. CHRYSÈS**, (Mythol.) fils de *Chryséis* & d'*Apollon*, selon les uns, & d'*Agamemnon*, selon les autres. On lui cacha sa naissance jusqu'au temps qu'*Oreste* & *Iphigénie* se sauvèrent de la Chersonèse Taurique, avec la statue de *Diane*, dans l'isle de *Sminthe*. *Chrysès* avoit succédé en cette isle à son aïeul maternel, dans la charge de grand-prêtre d'*Apollon*, & c'est là qu'ils se reconnurent tous trois,

*Tome III.*

en causant dans un festin. Ils s'en retournèrent dans la Taurique, puis à Mycène, pour prendre possession de l'héritage de leur père.

**II. CHRYSÈS**, architecte d'*Alexandrie* dans le 6<sup>e</sup> siècle, est regardé comme l'inventeur des digues propres à réprimer l'irruption des fleuves. Il en éleva à *Dara*, ville de la Perse, pour contenir le fleuve *Euripe*, dont le flux & reflux faisoient les habitans de ses bords.

**I. CHRYSIPPE**, étoit fils naturel de *Pélops*, roi d'*Élide* qui l'aimoit extrêmement. *Hippodamie* sa femme, craignant qu'un jour cet enfant ne régnât au préjudice des siens propres, le traita fort mal, & sollicita fortement ses fils *Atrée* & *Thyeste* de le tuer. Ceux-ci ayant refusé de se prêter à ce forfait, *Hippodamie* prit la résolution de l'égorger elle-même. S'étant saisie de l'épée de *Laius*, prince étranger, détenu prisonnier dans cette cour, elle en perça *Chryssippe*, tandis qu'il dormoit, & la lui laissa dans le corps. Il vécut encore assez de temps pour empêcher qu'on soupçonnât une main innocente de ce crime. L'honneur de cet assassinat, la honte & le dépit de se voir découverte, poussèrent *Hippodamie* à se donner elle-même la mort. D'autres disent qu'elle se réfugia à *Midée*, ville de l'*Argolide*, où elle mourut.

**II. CHRYSIPPE**, philosophe Stoïcien, natif de *Solos* dans la *Cilicie*, se distingua parmi les disciples de *Cléanthe*, successeur de *Zénon*, par un esprit délié. Il étoit si subtil, qu'on disoit « que, si les Dieux faisoient usage de la logique, ils ne pourroient se servir que de celle de *Chryssippe*. » Avec

C c

beaucoup de génie, il avoit encore plus d'amour propre. Quelqu'un lui ayant demandé à qui il confieroit son fils ? il répondit : *A MOI ; car si je savois que quelqu'un me surpassât en science, j'irois, dès ce moment, étudier à son école....* Diogène Laërce a donné le Catalogue de ses ouvrages, qui, selon lui, se montoient à trois cents onze *Traité de Dialectique*. Il se répétoit & se contredisoit dans plusieurs, & pilloit à tort & à travers ce qu'on avoit écrit avant lui. Ce qui fit dire à quelques critiques, « que si l'on ôtoit de ses productions ce qui appartenoit à autrui, il ne resteroit que du papier. » Il fut, comme tous les Stoïciens, l'apôtre du destin & le défenseur de la liberté : contradiction qu'il est difficile d'accorder. Sa doctrine sur plusieurs autres points étoit abominable. Il approuvoit ouvertement les mariages entre un père & sa fille, une mère & son fils. Il vouloit qu'on mangéât les cadavres, au lieu de les enterrer. Telles étoient les nobles leçons d'un philosophe qui passoit pour le plus ferme appui de l'école la plus sévère du Paganisme. *Chryssippe* déshonora sa secte par plusieurs ouvrages, plus dignes d'un lieu de débauche, que du Portique. *Aulu-gelle* rapporte cependant un fragment de son *Traité de la Providence*, qui lui fait beaucoup plus d'honneur. « Le dessein de la nature, dit-il, n'a pas été de soumettre les hommes aux maladies ; un tel dessein seroit indigne de la source de tous les biens. Mais si du plan général du monde, tout bien ordonné qu'il est, il résulte quelques inconveniens, c'est qu'ils se sont rencontrés à la suite de l'ouvrage, sans qu'ils aient été dans le dessein primitif & dans le but de la Pro-

vidence. » Ce philosophe mourut l'an 207 avant Jésus-Christ, d'un excès de vin avec ses disciples ; ou, selon d'autres, d'un excès de rire en voyant un âne manger des figues dans un bassin d'argent. — Voy. ÉPICURE.

CHRYSIS, prêtresse de *Junon* à Argos, s'étant endormie, laissa prendre le feu aux ornemens sacrés, puis au temple, & fut enfin brûlée elle-même. Cet incendie arriva la neuvième année de la guerre du Péloponnèse.

CHRYSOLANUS, ( Pierre ) archevêque de Milan au 12<sup>e</sup> siècle, se fit un nom par son savoir & ses vertus. On a de lui, dans *Allatius*, un *Discours* adressé à *Alesis Comnène* touchant la procession du Saint-Esprit, contre l'erreur des Grecs.

CHRYSOLOGUE, Voyez PIERRE, n.º VII.

CHRYSOLORAS, ( Emmanuel ) s'avant Grec du quinzième siècle, passa en Europe à la demande de l'empereur de Constantinople, pour implorer l'assistance des princes Chrétiens contre les Turcs. Il professa ensuite à Pavie & à Rome, la langue Grecque, presqu'entièrement ignorée alors en Italie. Il la fit renaitre, ainsi que la latine, devenue barbare. L'Italie & les lettres lui dûrent beaucoup. Ce savant mourut à Constance, durant la tenue du concile, le 15 avril 1415, à 47 ans. On a de lui : I. Une *Grammaire Grecque*, Ferrare 1509, in-8.º II. Un *Parallèle de l'ancienne & de la nouvelle Rome*. III. *Des Lettres*. IV. *Des Discours*, &c. — Jean CHRYSOLORAS, son neveu & son disciple, soutint la gloire de son oncle ; celui-ci mourut avant 1427. — Il y a eu aussi un Dé-

*merites* **CHRYSOLORAS**, autre écrivain Grec, qui vivoit à peu près dans le même temps, sous le règne de *Manuel Paléologue*.

**CHRYSOR**, (Mythol.) Dieu des Phéniciens, qu'ils regardoient comme l'inventeur de l'hameçon & de la pêche à la ligne; ce qui lui valut les honneurs divins, & le culte particulier des pêcheurs.

**CHRYSOTHÉMIS**, fille de *Clytemnestre*, & sœur d'*Oreste* & d'*Électre*, ne se livroit point comme cette dernière, suivant *Sophocle*, aux reproches violens & mérités par l'assassinat de son père *Agamemnon*.

**CHRYSOSTOME**, Voyez VII. JEAN; & III. DION.

**CHUBB**, (Thomas) né près de Salisbury en 1679, mort dans cette ville en 1747, fut d'abord apprenti gantier, ensuite chandelier. Son goût pour la métaphysique & la théologie, lui fit abandonner cette profession. Il publia un écrit intitulé : *La Supériorité du Père prouvée*, qui lui fit de la réputation & des ennemis. Quoiqu'il enveloppe ses opinions, il paroît qu'il ne regardoit JÉSUS-CHRIST, que comme un pur homme. A sa mort, on lui refusa la sépulture ordinaire; & de son vivant, il fut vivement réfuté par les théologiens Anglicans. Il n'est guères connu en France que par ses *Nouveaux Essais sur la bonté de Dieu, La liberté de l'Homme & l'origine du mal*, traduits en françois, Amsterdam 1732, in-12. On voit dans ce livre un génie subtil, mais un peu obscur. On a encore de lui des *Œuvres posthumes*, 2 volumes, in-12.

**CHUDMAI**, (Mythol.) génie bienfaisant, dont les Hérétiques

sectateurs de *Basilde*, gravoient le nom sur leurs *abraxas* ou talismans, pour être préservés de malheurs.

**CHUN YEOU-YU**, c'est-à-dire *Maitre du pays de Yu*, un des premiers empereurs de la Chine, successeur d'*Yao*, dont il épousa les deux filles, se montra digne de son prédécesseur en continuant les travaux immenses qu'il avoit commencés. Son nom est béni à la Chine. Il mourut l'an 2208 avant l'ère Chrétienne, la 48<sup>e</sup> année de son règne, & la 110<sup>e</sup> de son âge.

**CHURCHILL**, Voyez MARLEBOROUGH.

**CHURCHILL**, (Charles) poète satirique Anglois, né en 1731, d'un sous-ministre de Westminster, mort à Boulogne sur mer en 1764, prit l'état de son père & se maria. Il ne fut ni bon époux, ni bon ecclésiastique. Il se retira à Londres, où il fut d'abord maitre d'école, ensuite écrivain. Ses *Poésies* ont été recueillies en 2 vol. in-8.<sup>o</sup>

**CHUSAÏ**, l'un des plus fidèles serviteurs de *David*, ayant appris la révolte d'*Abfalon*, vint trouver le roi, la tête couverte de poussière & les habits déchirés. *David* l'ayant engagé à seindre d'entrer dans le parti d'*Abfalon*, pour pénétrer ses desseins & s'opposer aux conseils d'*Achitophel*, *Chusaï* alla à Jérusalem, gagna la confiance de ce prince rebelle, & détourna par sa prudence le conseil que lui donnoit *Achitophel* de poursuivre *David*. Ce service fut le salut de ce malheureux roi, qui passa aussitôt le Jourdain pour se mettre en sûreté, vers l'an 1023 avant J. C.

**CHUSAN-RASATHAÏM**, Éthiopien, roi de Mésopotamie,

fit la guerre aux Israélites & les réduisit en servitude. Dieu le permettoit ainsi, pour les punir de leur idolâtrie. Ils demeurèrent dans cet esclavage huit ans, à la fin desquels, Dieu, touché de leur repentir, se servit d'Othoniel pour les remettre en liberté, vers l'an 1414 avant J. C.

**CHYCUS**, surnommé *Æsculanus*, parce qu'il étoit d'Ascoli en Italie, se rendit célèbre par la hardiesse de ses opinions & ses visions astrologiques. Un médecin de Florence nommé *Garbo* devint son ennemi, & le dénonça à l'inquisition. Ce tribunal le condamna comme magicien, & le fit brûler vif en 1320. On doit à *Chycus* un *Commentaire* sur la sphère de *Sacrobofco*, & un *Traité* de physique en vers italiens.

**CHYNDONAX**, fut grand-prêtre des Druides dans les Gaules. En 1598, on découvrit son tombeau près de Dijon. Il renfermoit une pierre ronde & creuse, entourant un vase de verre orné de peintures, & on lisoit en grec cette inscription : « Dans le bocage de *Mythra*, ce tombeau couvre les restes du grand pontife *Chyndonax*. Impie, éloigne-toi, les dieux veillent auprès de ma cendre. »

**CHYTRÆUS**, (David) ministre Luthérien, né à Ingelting en 1530, & mort en 1600, à 70 ans, étoit un homme doux, modeste, sobre, & toujours disposé à obliger. Quoiqu'il eût plusieurs incommodités, il ne leur opposa jamais d'autres remèdes que la patience, l'abstinence & le repos. Mais le jugement ne le dirigea pas toujours, lorsqu'il prit la plume. On a de lui plusieurs ouvrages, qui furent recherchés, dans le temps, par ceux de son parti. Le

plus connu est un *Commentaire sur l'Apocalypse*, 1575, in-8°, rempli de rêveries. Il croit que l'*Antechrist* avoit commencé à paroître vers l'an 600, & que *S. Grégoire* le grand avoit été son premier pontife. On a encore de lui une *Histoire de la Confession d'Ausbourg*, & une *Chronologie* latine de l'*Histoire d'Hérodote* & de *Thucydide*, Helmstad 1585, in-4°, très-rare. *Chytraus* n'étoit guères au-dessus de ce qu'on appelle un compilateur Allemand. Il ne pensoit point; il recueilloit dans mille auteurs de quoi composer ses ouvrages. On en imprima le recueil à Hanovre, 1604, en 2 vol. ix-fol. — *Nathan CHYTRÆUS*, son frère, & ministre Luthérien comme lui, étoit pour le moins aussi versé dans les belles-lettres. Il mourut en 1598, à 55 ans.

**CIA**, femme d'*Ordelffi*, tyran de Forli dans le 14<sup>e</sup> siècle, étoit aussi brave que son mari. Au milieu des troubles qui agitoient alors l'Italie, *Ordelffi* gouvernoit dans Forli, & *Cia* gouvernoit Césène. C'étoient les deux places d'armes d'où ils bravoient leurs adversaires. Elles furent attaquées en même temps. *Ordelffi* écrivit à sa femme pour l'exhorter à se bien défendre; elle lui répondit : *Ayez soin de Forli, je réponds de Césène...* Elle avoit tenu parole, malgré les forces du légat qui l'assiégeoit, si *Ordelffi* n'eût encore écrit à *Cia* de faire décapiter *Jean Zaganella*, *Jacques Bastardi*, *Palezzino* & *Bettonuccia*, quatre Césénois qu'il soupçonnoit d'être *Guelfes*, c'est-à-dire favorables au pape. *Cia* n'obéit point à cet ordre : elle trouva les accusés innocens, & d'ailleurs elle craignoit que leur mort ne causât quelque révolte. Les quatre profcris, ayant su le danger qu'ils

avoient couru, se formèrent un parti, avec lequel ils forcèrent *Cia* à se renfermer dans la citadelle. Cette femme irritée fit couper la tête à *Scaraglino* & à *Tumperai*, deux confidens de son mari, qui lui avoient conseillé à elle-même de ne point agir contre les quatre Césenois. Le légat, voyant que cette héroïne faisoit une sorte de résistance dans la citadelle, la fit miner. *Cia*, pour retarder la prise de la place, s'avisa d'y enfermer un grand nombre de Césenois dont elle se défioit le plus. Le légat, allant un jour visiter les travaux, fut surpris de voir plus de cinq cents femmes échevelées se jeter à ses pieds avec de grands cris, & demander grâce pour leurs maris & leurs parens, qui alloient périr sous les ruines de la citadelle. *Albornos*, c'étoit le nom du légat, sentit l'artifice, & en profita pour presser la reddition de la place, qui en effet ne résista plus. Il sauva la vie à ceux qu'on avoit mis dans la tour, & *Cia* alla dévorer dans les fers son orgueil & son dépit.

I. CIACONIUS, ou CHACON, (Pierre) né à Tolède en 1525, mort à Rome le 24 octobre 1581, à 56 ans, fut employé par le pape Grégoire XIII à corriger le Calendrier, avec d'autres savans. Il étoit chanoine à Séville. C'étoit un homme en qui la modestie & le savoir brilloient également; ami de la retraite, & uniquement occupé de ses livres qu'il appeloit ses fidèles compagnons, ne se souciant pas de faire la cour aux grands, & les fuyant même. Il pensoit là-dessus comme *Horace* :

*Dulcis inexpertis cultura potentis amici;*

*Expertus metui....*

L'imprudente candeur veut des amis puissans;

Moi, j'appris à les craindre à mes propres dépens.

On doit à ses veilles des *Notes* savantes sur *Tertullien*, sur *Cassien*, sur *Pompéius-Festus*, sur *César*, &c. C'étoit son génie de corriger les anciens auteurs, de rétablir les passages tronqués, d'expliquer les difficultés, & de leur donner un nouveau jour. On a encore de lui : I. *Opuscula in Columna rostrata Inscriptiones, de pondribus & mensuris & nummis*; Rome 1608, in 8.<sup>o</sup> II. *De Triclinio Romano*, Rome 1590, in-8.<sup>o</sup> On a joint les traités de *Fulvius Ursinus* & de *Mercurialis* sur la même matière, dans une édition postérieure, faite à Amsterdam, in-12.

II. CIACONIUS, ou CHACON, (Alfonse) de Baëça dans l'Andalousie, professa avec distinction dans l'ordre de Saint-Dominique. Il mourut à Rome en 1599, à 59 ans, avec le titre de patriarche d'Alexandrie. On a de lui : I. *Vita & gesta Romanorum Pontificum & Cardinalium*, réimprimés à Rome 1676, en 4 vol. in-folio, avec une continuation : collection savante & pleine de recherches; mais plus propre à être lue par un érudit compilateur, que par un homme qui aime des faits choisis avec discernement & arrangés avec ordre. II. *Historia utriusque belli Dacici*. C'est dans cet ouvrage que *Ciaconius* veut prouver que l'ame de *Trojan* a été délivrée de l'enfer par les prières de *Saint Grégoire*. III. *Bibliotheca Scriptorum ad annum 1583*, publiée par *Camusat* à Paris, 1731, in-tol., & Amsterdam 1743 : répertoire utile aux bibliographes, mais qui n'est pas exempt de fautes. Les inquisiteurs, blessés des louanges que l'auteur donnoit aux hérétiques, ne voulurent pas permettre que cette Bibliothèque vît



le jour. Elle est par ordre alphabétique, & ne va que jusqu'à la lettre E. Il n'a presque tait que copier, selon *Niceron*, les *Épitomes* de *Gesner*, auxquels il a ajouté fort peu de chose. L'ouvrage n'est passable que pour les auteurs qu'il avoit été à portée de connoître. IV. *Explication de la Colonne Trajane*, en latin, 1576, in-fol. fig.; en italien 1680, in-fol. figures. *Ciaconius* manquoit de critique. Outre le conte de *Trajan* qu'il débitoit d'un air grave, il donnoit la pourpre Romaine à *Saint Jérôme*.

CIAMPINI, (Jean-Justin) maître des brefs de grâce, préfet des brefs de justice, & ensuite abrégiateur & secrétaire du grand parc; naquit à Rome en 1633, d'une honnête famille. Il abandonna l'étude du droit pour la pratique de la chancellerie apostolique. Ces emplois ne lui firent pourtant pas négiger les belles-lettres & les sciences. Ce fut par ses soins que se forma à Rome, en 1671, une académie destinée à l'étude de l'histoire ecclésiastique, pour laquelle il avoit une forte inclination. En 1677, il établit, sous la célèbre *Christine*, une académie de physique & de mathématiques, que le nom de sa protectrice & le mérite de ses membres firent bientôt connoître dans l'Europe. Ce savant mourut en 1698, à 65 ans. Né avec un tempérament vif, il se laissoit facilement emporter à la colère; mais il s'apaisoit de même. Quoiqu'il eût le cœur bon, il n'avoit point, avec ses amis, cette condescendance qui contribue à les conserver. Quand il avoit embrassé un sentiment, il ne falloit pas espérer qu'il l'abandonnât: cette opiniâtreté venoit en partie de son amour pro-

pre. Il se croyoit capable des plus grandes entreprises, & s'y livroit avec ardeur. On a de lui beaucoup d'ouvrages en italien & en latin, très-savans, mais peu méthodiques, & dont la diction n'est pas toujours pure. I. *Conjectura de perpetuo Azymorum usu in Ecclesia Latina*, in-4<sup>o</sup>, 1688. II. *Vetera Monumenta, in quibus præcipuè Musæva opera, sacrarum profanarumque Ædium structura, dissertationibus iconibusque illustrantur*, 1690, 1699, 2 vol. in-fol. C'est un traité sur l'origine de ce qui reste de plus curieux dans les bâtimens de l'ancienne Rome, avec l'explication & les dessins de ces monumens. III. *De sacris Ædificiis à Constantino Magno constructis*, in-fol. 1693. IV. *L'Examen des VIES des Papes*, publiées sous le nom d'*Anastase* le bibliothécaire; en latin, Rome 1688, in-4<sup>o</sup>. *Ciampini* prétend que ces Vies sont de plusieurs auteurs, & qu'il n'y a que celles de *Grégoire IV*, de *Sergius II*, de *Léon IV*; de *Benoît III*, & de *Nicolas I*, qui soient d'*Anastase*. V. Plusieurs autres *Dissertations*, imprimées & manuscrites. Ses Œuvres ont été recueillies à Rome en 1747, & forment 3 vol. in-fol. Tout ce qu'a fait *Ciampini* est estimé en Italie, & n'est pas commun dans les autres pays. Ce prélat étoit extrêmement curieux en livres, & il savoit discerner les bons.

CIASLAS, ou SEISLAS, le feizième des rois de Dalmatie, étoit fils du roi *Rodoflas*. Les Croates s'étant révoltés, *Ciaslas* qui commandoit quelques troupes, leur permit de vendre les prisonniers de guerre. Son père commandoit une autre armée; il la fit soulever, & lui enleva la couronne. Une action si dénaturée lui fit donner le nom d'apostat. Dieu

la laissa impunie quelque temps, pour en rendre la vengeance plus éclatante. *Ciaffas*, en guerre avec les Hongrois, remporta sur eux une grande victoire, où leur général périt. La veuve de ce général se mit à la tête des armées, entra dans la Dalmatie, enleva le camp de *Ciaffas*, qui fut lui-même du nombre des prisonniers. Cette héroïne lui fit couper le nez & les oreilles, & ensuite jeter chargé de chaînes dans la Save. Ses enfans pris avec lui furent traités de même; il ne resta de sa famille qu'une seule fille, mariée à *Tycomil*, kan de Rascie. On peut rapporter ces événemens à l'an 860 de J. C. ou environ.

CIBBER, (Gabriel) sculpteur Allemand, retiré à Londres, où il épousa la fille de *Guillaume COLLEY*, écuyer. Il est moins connu par ses ouvrages, que pour avoir donné le jour à un célèbre comédien de son nom. Celui-ci, *COLLEY CIBBER*, né à Londres en 1671, monta sur le théâtre à l'âge de 30 ans. Dégoûté de son état, il le quitta en 1731, & mourut en 1757, à 86 ans. Son caractère étoit fier & présumé; il avoit une grande idée de son mérite, & ne s'en cachoit pas. Il est le héros de la *Dunciade* de *Pope*, contre lequel il avoit lancé plusieurs traits de satire. Comme acteur, il s'étoit fait un nom distingué par l'excellence de son jeu. Il voulut joindre à la palme de la déclamation, la gloire plus durable d'auteur. On a un *Recueil de Pièces* de sa composition, 1760, 4 vol. in-12. Il faisoit, comme *Boiffi*, les événemens du jour, pour assurer le succès de ses comédies; mais la plupart sont irrégulières, & pleines de mauvaises plaisanteries. C'est quelquefois le

mélange monstrueux du mauvais goût de *Shakespear*, & des farces de la foire. *Cibber* eut un fils acteur comme lui, dont la vie & la mort furent également malheureuses. Il périt en 1757., sur un vaisseau dans le canal *Saint-George*; & sa conduite defordonnée lui avoit fait éprouver toutes sortes de malheurs. Sa femme, *Susanne-Marie Arne*, étoit une excellente actrice. Elle traduisit en anglois l'*Oracle de Saint-Foix*, & mourut en 1766.

CIBÉNIUS, Allemand d'origine, publia à Lyon, en 1544, un *Leuque* poétique & historique, qui fut estimé.

I. CIBO, (Catherine) duchesse de Camérino, dans la Marche d'Ancône, fille de *François Cibo* comte d'Anguillara, & de *Magdelaine de Médicis*, avoit une facilité étonnante pour s'instruire. Elle savoit l'hébreu, le grec, le latin, la philosophie & la théologie. Le pape *Léon X* son oncle, la maria à *Varéno* duc de Camérino, dont elle n'eut qu'une fille nommée *Julie*, qu'elle maria à *Gui Urbado* duc d'Urbin. Le pape *Paul III* ayant ôté le duché de Camérino à son gendre, *Catherine* en eut tant de chagrin, qu'elle ne trouva de consolation que dans l'exercice des bonnes œuvres. Elle fonda le premier couvent qu'aient eu les Capucins en Italie, & mourut le 10 février 1557.

II. CIBO, célèbre sculpteur Italien, rendoit avec la plus grande vérité les veines & les muscles de l'homme, comme on peut le voir dans sa statue de *S. Barthélemi* écorché, qui tient sa peau sous le bras, que l'on admire dans la cathédrale de Milan.

CICERI, (Paul-César de) abbé commendataire de *Nour-*

Dame en Basse-Touraine, prédicateur ordinaire du roi & de la reine, & membre de l'académie Françoisse, naquit à Cavaillon dans le Comtat-Venaissin en 1718, d'une famille noble, originaire de Milan. Il remplit, pendant le cours d'une vie assez longue, l'honorable ministère de la chaire, avec autant de succès que de zèle. Privé de la vue sur la fin de ses jours, & par conséquent assez désooccupé, il se détermina à revoir ses *Sermons*; & sa mémoire fut presque son unique guide dans ce travail. On les imprimoit, lorsqu'il mourut le 27 avril 1759, à l'âge de 81 ans. L'abbé de Cicéri allioit aux vertus chrétiennes & morales, un caractère aimable & une humeur égale. Ses actions n'étoient pas la réfutation de ses discours. Ce recueil a paru à Avignon en 1761, chez *Jean Jove* & *Jean Chailliol*, en 6 volumes in-12. Une diction pure, saine & naturelle des desseins communément bien pris, des citations appliquées à propos, des mouvemens bien ménagés, des raisonnemens & des preuves; voilà ce qui lui assureroit une place parmi le petit nombre des orateurs sacrés de la seconde classe, s'il avoit plus de cette onction qui pénètre le cœur,

I. CICÉRON, (*Marcus-Tullius CICERO*.) *Plutarque*, qui fait descendre la famille *Tullia* de *Tullus Ausius*, roi des Volsques, prétend que le surnom de *Cicero* fut donné à l'orateur Romain, parce qu'il avoit une verrue sur le nez, de la forme d'un pois appelé *cicer*; ce qui est contredit par *Cicéron* lui-même, qui nous apprend que son père & son aïeul portoient ce surnom. *Varron* qui le tire à *cicribus ferendis*, parce que quel-

qu'un de cette famille semoit des pois par prédilection, paroît avoir trouvé la vraie origine de ce sobriquet. Quoi qu'il en soit, *Cicéron* étoit né à Arpinum, petite ville du pays des Volsques, aujourd'hui *Teyre de Labour* en Italie, le 3 des nones de janvier, l'an 105 avant J. C., sous le consulat de *Publius Rutilius* & de *Servilius Capius*. Son père, qui étoit chevalier Romain, s'appeloit *M. Tullius*, & sa mère *Helvia*. Le jeune *Cicéron* montra un goût extraordinaire pour l'étude; son père prit un soin particulier de son éducation en le mettant sous la direction de *Crassus*, qui présidoit à ses études & en régloit le plan. Il reçut les leçons des plus habiles maîtres de Rome, & il égala bientôt la gloire de tous les orateurs de son temps. La nature lui avoit accordé tous les dons nécessaires à l'éloquence: une figure agréable; un esprit vif, pénétrant; un cœur sensible; une imagination riche & féconde. La première fois qu'il plaida en public, il enleva les suffrages des juges, l'admiration des auditeurs, & fit renvoyer *Roscius*, son client, absous de l'accusation d'avoir été le meurtrier de son père. *Cicéron*, malgré ces applaudissemens, n'étoit pas encore content de lui-même; il sentoit qu'il n'étoit pas tout ce qu'il pouvoit être. Il quitta Rome, passa à Athènes, & s'y montra, pendant deux ans, moins le disciple que le rival des plus illustres orateurs de cette capitale de la Grèce. *Apollonius Molan*, l'un d'entr'eux, l'ayant un jour entendu déclamer, demeura dans un profond silence, tandis que tout le monde s'empressoit d'applaudir. Le jeune orateur lui en ayant demandé la cause: *Ah!* lui répondit-il, *je vous loue sans doute & vous admire; mais je plains le son*

de la Grèce ! Il ne lui restoit plus que la gloire de l'éloquence : vous allez la lui ravir & la transporter aux Romains... Cicéron, de retour à Rome, y fut ce que Démosthènes avoit été à Athènes. Ses talens le firent monter aux premières dignités. A l'âge de trente-un ans, il fut questeur & gouverneur en Sicile. A son retour il obtint la charge d'édile, & fut condamner *Verris* ; le déprédateur de cette province, à réparer ses concussions. On le nomma ensuite préteur, & enfin on l'honora du consulat, soixante-trois ans avant Jésus-Christ. Pendant son édilité, il se distingua moins par les jeux & les spectacles que sa place l'obligeoit de donner, que par les grandes sommes qu'il répandit dans Rome affligée de la disette. Son consulat est à jamais célèbre par la découverte de la conspiration de *Catilina*, qui, à l'exemple de *Sylla*, vouloit tremper ses mains dans le sang de ses concitoyens. Cicéron, averti par *Fulvia* maîtresse d'un des conjurés, évanta le complot, & fit punir les factieux. Cette entreprise étoit d'autant plus difficile à déconcerter, que *César* la favorisoit secrètement. Bien des gens avoient traité auparavant Cicéron d'homme de deux jours, qu'on ne devoit pas élever à la première dignité de l'État ; on ne vit plus alors en lui que le citoyen le plus zélé, & on lui donna par acclamation le nom de *Père de la Patrie*. Le jour de l'expiration de son consulat, étant obligé de faire les sermens ordinaires, & se préparant à haranguer le peuple selon la coutume, il en fut empêché par le tribun *Méteillus* qui vouloit l'outrager. Cicéron avoit commencé par ces mots : *JE JURE..* le tribun l'interrompit, & déclara qu'il ne lui permettoit pas de haranguer.

Il s'éleva un grand murmure. Cicéron s'arrêta un moment, & renforcant sa voix noble & sonore, il dit pour toute harangue : *JE JURE QUE J'AI SAUVÉ LA PATRIE !* L'assemblée enchantée s'écria : *Nous jurons qu'il a dit la vérité !* Ce moment fut le plus beau de sa vie... *Clodius* ayant cabalé contre lui quelque temps après, Cicéron se vit obligé de sortir de Rome, après l'avoir sauvée, & se retira à Thessalonique en Macédoine. Les vœux de toute l'Italie le rappellèrent l'année suivante, 58<sup>e</sup> avant J. C. Le jour de son retour fut un jour de triomphe ; ses biens lui furent rendus, ses maisons de la ville & de la campagne rebâties aux dépens du public. Cicéron fut si charmé des témoignages de la considération & de l'alégresse publique, qu'il dit : « Qu'à ne considérer que les intérêts de sa gloire, il eût dû, non pas résister aux violences de *Clodius*, mais les rechercher & les acheter. » Sa disgrâce avoit cependant fait beaucoup d'impression sur lui, plus même qu'on n'auroit dû l'attendre d'un homme formé dans l'école de la philosophie : il fatigua de ses plaintes ses amis & ses parens ; & cet homme qui avoit si bien défendu les autres, n'osa pas ouvrir la bouche pour se défendre lui-même. Le gouvernement de Cilicie lui étant échu, il s'y distingua par son équité, par son désintéressement, & il réunit l'affabilité & l'activité, deux vertus si rarement compatibles. Les Parthes étant venus attaquer Antioche en pleine paix, il se mit à la tête des légions, pour garantir sa province de l'incurSION de ces peuples. Il surprit les ennemis, les défit, se rendit maître de Pindenisse l'une de leurs plus fortes places, la livra au pillage,

& en fit vendre les habitans à l'enchere. Ses exploits guerriers lui firent décerner par ses soldats le titre d'*Imperator*, & on lui auroit accordé à Rome l'honneur du triomphe, sans les obstacles qu'y mirent les troubles de la république. Ces applaudissemens étoient d'autant plus flatteurs que la valeur & l'intrépidité ne passaient pas pour ses plus grandes vertus. Dans le commencement de la guerre civile de *César* & de *Pompée*, où Rome étoit plongée, lorsque *Cicéron* y revint, il parut d'un caractère foible, timide, flottant, irrésolu, se repentant de ne pas s'attacher à *Pompée*, & n'osant se déclarer pour *César*. Enfin, après avoir flotté long-temps entre ces deux rivaux, il se décida à suivre *Pompée* dans sa fuite. Les railleries de ses envieux & de ses ennemis déterminèrent son incertitude. Ses faisceaux ornés de lauriers, ses licteurs, & tout cet appareil d'un empereur qui s'étoit cru destiné au triomphe, l'exposèrent tous les jours à des plaisanteries amères. Il mit donc à la voile le 11 juin 50 ans avant J. C., se précipitant, dit-il, les yeux ouverts & volontairement dans sa ruine. Il arriva heureusement au camp de *Pompée* avec son fils, son frère, son neveu, & sur-tout avec une somme considérable : chose toujours précieuse à un chef de parti. Le général reçut son argent avec grand plaisir, & ne profita guères de ses conseils. Pendant tout le cours de cette guerre fatale, ce ne fut qu'une suite continuelle d'imprudences & de fausses démarches, où des amis perfides plongèrent *Pompée*; & la bataille de Pharsale en fut le funeste dénouement. *Cicéron*, malade de corps & d'esprit, ne se trouva point à ce malheureux combat;

& sentant qu'il falloit abandonner le vaincu à sa destinée, il vint se livrer sans hésiter à la discrétion du vainqueur. Après bien des inquiétudes & des délais, il eut une entrevue avec *César* auprès de Tarente. A peine ce héros généreux & clément l'eut-il aperçu qu'il courut au-devant de lui pour l'embrasser. Ils marchèrent quelque temps ensemble. Le vainqueur de *Pompée* lui parla toujours avec beaucoup de modération & de familiarité, & *Cicéron* dès-lors tâcha d'obtenir son amitié par les plus basses adulations. Dans son discours pour le roi *Déjotarus*, il commence par avouer qu'il est interdit en sa présence; il l'appelle le vainqueur du monde, *victorem orbis terrarum*. Son discours pour *Marcellus* n'est en grande partie que l'éloge de *César*; & de *César* maître de Rome. Il est triste que celui qui dans Rome libre avoit été surnommé le Père de la Patrie, ait été forcé, dix-sept ans après, à louer l'oppresser de la patrie. Dans les troubles qui suivirent l'assassinat de *César*, il favorisa *Octave* pour s'en faire un protecteur; & cet homme qui s'étoit vanté « que sa robe avoit détruit les armées d'*Antoine*, » donna à la république un ennemi cent fois plus dangereux. On lui reprochoit de craindre moins la ruine de la liberté, que l'élévation d'*Antoine* son ennemi personnel. Dès que le triumvirat fut formé, *Antoine*, contre qui il avoit prononcé ses *Philippiques*, demanda sa tête à *Octave*, qui eut la lâcheté de la lui accorder. *Cicéron* voulut d'abord se sauver par mer; mais ne pouvant soutenir les incommodités de la navigation, il se fit mettre à terre, disant : « Qu'il préféreroit de mourir dans sa patrie, qu'il avoit

Autrefois sauvée des fureurs de *Catiline*, à la douleur d'en vivre éloigné. Les assassins l'atteignirent auprès d'une de ses maisons de campagne : il fit aussitôt arrêter sa litière, & présenta tranquillement son cou au fer des meurtriers. Le tribun *Popilius Léna*, qui devoit la vie à son éloquence, exécuta sa commission barbare, coupa la tête & la main droite de *Cicéron*, & porta ce digne tribut au féroce triumvir. *Fulvie*, femme d'*Antoine*, aussi vindicative que son époux, perça en plusieurs endroits, avec un poinçon d'or, la langue de *Cicéron*. Ces tristes restes du plus grand des orateurs, du libérateur de sa patrie, furent exposés sur la tribune aux harangues, qu'il avoit tant de fois fait retentir de sa voix éloquente. Il avoit soixante-trois ans lorsqu'il fut égorgé, l'an 43 avant J. C. Les historiens peignent *Cicéron* avec une taille haute, mais mince, le cou d'une longueur extraordinaire, le visage mâle & les traits réguliers; l'air si ouvert & si serein, qu'il inspiroit tout-à-la-fois l'attachement & le respect. Son tempérament étoit foible, mais il l'avoit fortifié par la frugalité. Dans les habits & la parure, que les sages ont regardés comme les enseignes de l'âme, il observoit ce qu'il a prescrit dans ses *Offices*. Il s'habilloit avec la modestie & la décence qui convenoient à son rang & à son caractère. Il aimoit la propreté sans affectation. Il évitoit avec soin les singularités, également éloigné de la négligence grossière & de la délicatesse excessive. Rien n'étoit plus aimable que sa conduite & ses manières dans sa vie domestique & dans la société de ses amis : père indulgent, ami zélé & sincère, maître sensible & généreux. Son humeur étoit natu-

rellement enjouée, & son esprit tourné à la raillerie. Voy. *ent' autres* l'article *DOLABELLA*. L'usage qu'il en fit dans les affaires publiques, fut toujours assez mesuré pour ne lui attirer aucun reproche; mais dans les conversations particulières, il mêla trop souvent des plaisanteries, bonnes ou mauvaises, aux choses les plus sérieuses : il ne craignit pas assez de se faire des ennemis par ses bons mots. On a remarqué encore, qu'il s'enfloit trop dans la prospérité, qu'il s'abattoit trop dans la disgrâce; dans l'une ou dans l'autre situation, il se persuadoit aisément qu'elles ne devoient jamais finir. La plus vive & la plus éclarante passion de son cœur fut celle de la gloire, & cette soif de louange que rien n'étoit capable de satisfaire. Il le confessoit lui-même : il la nourrissoit avec indulgence, & la portoit quelquefois jusqu'au ridicule. On se moqua souvent de l'affectation avec laquelle il célébroit perpétuellement son mérite & ses services. Dans son *Traité des locuteurs* sont comme deux écoliers devant leur maître; toujours en extase & l'encensoir à la main, uniquement occupés, ce semble, à adresser des louanges à *Cicéron* & sur sa prose & sur ses vers. Chose singulière, que la vanité dans les génies les plus élevés ! On diroit, aux précautions que prenoit l'orateur Romain, qu'il se défioit du suffrage de la postérité. Cette postérité, en oubliant ses foiblesses, a rendu justice à ses sublimes talens. Les ouvrages qui nous restent de lui, contribuent autant à l'immortaliser, que son amour & son zèle pour la patrie. — La première édition de *Cicéron*, complète, est de Milan, 1498 & 1499, 4 vol. in-folio.

Celle de Venise 1534—36—37, 4 vol. in-fol. est aussi fort rare. Celle d'Elzevir est de 1642, 10 vol. in-12, ou 1661, 2 vol. in-4.<sup>o</sup> Il n'y a de Cicéron, cum notis variorum, in-8.<sup>o</sup>, que *Epistola ad familiares*, 1677, 2 vol. ad Aticum, 1684, 2 vol.; *De Officiis*, 1688, 1 vol.; *Orationes*, 1699, 3 tom. en 6 vol. Pour les compléter, il faut y joindre les 6 volumes qu'a donnés Davifus à Cambridge depuis 1737 jusqu'en 1745, qui sont : *De Divinatione*; *Academica*; *Tusculana Quaestiones*; *De finibus bonorum & malorum*; *De naturâ Deorum*; *De Legibus*, & *Rhetorica*; Leyde 1761, in-8.<sup>o</sup> Le Cicéron de Gronovius, Leyde 1692, 4 vol. in-4.<sup>o</sup>; & celui de Verburge, Amsterdam 1724, 2 vol. in-folio, ou 4 vol. in-4.<sup>o</sup>, ou 12 vol. in-8.<sup>o</sup>, sont estimés. Il y en a une jolie édition de Glascow 1749; 20 vol. in-12; & une de Paris, 1767, 14 vol. in-12. Les livres de Cicéron, ad usum Delphini, sont : *De arte Oratoriâ*, 1687, 2 vol. in-4.<sup>o</sup> *Orationes*, 1684, 3 vol. in-4.<sup>o</sup> *Epistola ad familiares*, 1685, in-4.<sup>o</sup> *Opera Philosophica*, 1689, in-4.<sup>o</sup> Enfin l'abbé d'Olivet donna en 1740, en 9 vol. in-4.<sup>o</sup>, une belle & savante édition des ouvrages de l'orateur Romain. On les divise ordinairement en quatre parties. I. Ses *Traitéts sur la Rhétorique*, qui sont mis à la tête des rhéteurs Latins, comme ses harangues à la tête des orateurs. Ses trois *Livres de l'art Oratoire*, traduits par l'abbé Colin, in-12, sont infiniment précieux à tous ceux qui cultivent l'éloquence. Dans cet excellent ouvrage, la sécheresse des préceptes est égayée par tout ce que l'urbanité Romaine a de plus ingénieux, de plus délicat & de plus riant. Son livre intitulé *l'Orateur* ne le cède, ni

pour les préceptes, ni pour les tours au précédent. Cicéron y donne l'idée d'un orateur parfait, non tel qu'il y en ait jamais eu, mais tel qu'il peut être. Son *Dialogue* adressé à Brutus, est un dénombrement des personnages illustres qui ont brillé au barreau chez les Grecs & les Romains. Il n'appartenoit qu'à un génie fécond & flexible, tel que Cicéron, de crayonner avec tant de ressemblance tant de portraits différens. Ses *Partitions oratoires* sont une très-bonne rhétorique donnée par divisions & sous-divisions de matières, d'un style fort simple, mais clair & à la portée de ceux qui commencent. II. Ses *Harangues*. Elles sont mises à côté, & peut-être au-dessus de celles de *Démôsthènes*. Ces deux grands hommes, si souvent comparés, parviennent par des routes différentes à la même gloire. L'éloquence de l'orateur Grec est rapide, forte, pressante : ses expressions sont hardies, ses figures véhémentes ; mais son style est souvent sec & dur. L'éloquence de l'orateur Latin est plus douce, plus coulante, plus abondante, & peut-être même trop abondante. Il relève les choses les plus communes, & embellit celles qui sont les moins susceptibles d'agrément. Toutes ses périodes sont cadencées, & c'est sur-tout dans cet arrangement des mots, qui contribue infiniment aux grâces du discours & au plaisir de l'oreille, qu'il excelle au plus haut degré. On a remarqué que *Démôsthènes* auroit été encore plus goûté à Rome que *Cicéron*, parce que les Romains étoient naturellement sérieux ; & *Cicéron* à Athènes plus que *Démôsthènes*, parce que les plaisanteries & les fleurs dont il ornoit son éloquence, auroient amusé les Athéniens, peuple léger & badin. Parmi les bons mots qu'on attribue à cet orateur, nous

ferons choix des plus agréables. *Varrès* avoit été préteur en Sicile, où il avoit exercé une rapacité énorme. Il fut cité en jugement; & pour engager l'orateur *Hortensius* à prendre sa défense, il lui avoit fait présent d'un Sphynx d'ivoire, qui étoit une statue de grand prix. *Cicéron* plaidoit contre ce préteur. *Hortensius*, son défenseur, feignoit de ne rien comprendre aux discours de *Cicéron*. Je m'en étonne, lui répliqua malignement cet orateur, car vous avez chez vous le Sphynx. — *Publius Cotta* qui se donnoit pour habile jurisconsulte, quoiqu'il fût fort ignorant, étant cité en témoignage par *Cicéron*, répondit qu'il n'avoit aucune connoissance du fait: Non, non; c'est du Droit, lui répondit *Cicéron*. — *Métellus Népos*, l'un de ses adversaires, pour lui reprocher qu'il étoit un homme nouveau, c'est-à-dire, un homme d'un sang peu connu, lui faisoit souvent cette question: *QUIS EST PATER TVUS?* Quel est votre père? Votre mère, répliqua *Cicéron*, fatigué de ses redites, a rendu pour vous cette question difficile à résoudre. La conduite de sa mère n'étoit pas en effet fort régulière. — Le même *Métellus* lui reprochoit un jour qu'il avoit fait mourir plus de gens en les accusant, qu'il n'en avoit sauvé en les défendant. Je l'avoue, répondit *Cicéron*: car il y a en moi encore plus de bonne foi que d'éloquence. — Un jeune homme qui étoit accusé d'avoir empoisonné un de ses parens dans un gâteau, s'emportoit & faisoit des menaces à *Cicéron*. Courage, mon ami, lui dit cet orateur! j'aime encore mieux tes menaces que ton gâteau. — Un certain *Octavius* avoit été esclave en Afrique; or c'étoit l'usage dans ce pays de percer les oreilles aux esclaves. Un jour que

*Cicéron* plaidoit, cet homme s'avisa de dire qu'il ne l'entendoit point. Tu as pourtant l'oreille bien percée, lui dit *Cicéron*. — *M. Appius*, plaidant une grande cause, dit dans son exorde, que son ami pour lequel il plaidoit, l'avoit supplié d'apporter dans cette affaire beaucoup de soin, d'exactitude, d'érudition & de bonne foi. Comment as-tu le cœur assez dur, lui dit *Cicéron* en l'interrompant, pour ne rien faire de ce que tu as promis à ton ami?... C'est par des réparties semblables, que cet orateur, souvent au défaut d'un raisonnement solide, repoussoit son adversaire, qu'il l'éblouissoit, qu'il l'accabloit. Si la personne contre laquelle il parloit méritoit des égards, il préparoit, pour ainsi dire, le trait avant que de l'enfoncer; il amollissoit la partie qu'il vouloit bleffer: mais ses armes n'en étoient pas moins victorieuses. La plupart des autres bons mots qu'on cite de lui, ne méritoient guères d'être dits, & ne sont pas dignes d'être écrits. III. Livres Philosophiques. Ce qui doit étonner, dit un homme d'esprit, c'est que dans le tumulte & les orages de sa vie, cet homme, toujours chargé des affaires de l'Etat & de celles des particuliers, trouva encore du temps pour être instruit à fond de toutes les sectes des Grecs, & qu'il fût le plus grand philosophe des Romains, ainsi que l'orateur le plus éloquent. Ses livres des Offices sont infiniment recommandables par le ton de bonnes mœurs, de réflexion, d'humanité, de patriotisme, qui y règnent tour-à-tour. On y voit *Cicéron*, non peut-être tel qu'il a été précisément, mais tel qu'il a désiré d'être. Si ce traité ne peut faire un Chrétien, il est du moins très-propre à former un bon citoyen, un homme droit & rais



sonnable. Ses livres *des Loix*, dont il ne nous reste que trois, attachent autant par leur goût exquis de politique, que par les beaux sentimens de patriotisme & de vertu, les grandes vues & les détails admirables dont ils sont remplis; mais les matières pourroient être quelquefois amenées avec plus d'art, & arrangées dans un ordre plus méthodique. Les interlocuteurs, comme nous l'avons déjà remarqué, semblent n'être placés dans ce traité, qui est en forme de dialogue, que pour écouter *Cicéron* & lui applaudir. Cet orateur avoit composé aussi, à l'imitation de *Platon*, un livre *De la République*, qui n'est pas parvenu jusqu'à nous. On trouve dans ses *Tusculanes*, dans ses *Questions académiques*, & ses deux livres *de la nature des Dieux*, le philosophe profond & l'écrivain élégant. On a accusé trop légèrement *Cicéron* de ne pas croire à l'immortalité de l'ame. « Un vrai académicien & un honnête homme, tel qu'étoit *Cicéron*, n'étoit pas, dit l'abbé *d'Olivet*, un homme qui ne crût rien. C'étoit un philosophe, qui, ne déférant à la simple autorité d'aucune secte en particulier, se réservoir le droit d'examiner le pour & le contre de toutes les opinions, & n'usoit de cette liberté, que pour s'attacher à ce qu'il jugeoit le moins douteux & le plus sain. » IV. Ses *Épîtres*. Bayle leur donnoit la préférence sur tous les ouvrages de ce grand écrivain. L'homme-de-lettres, l'homme-d'état, ne devroient jamais se lasser de les relire. On peut les regarder comme une histoire secrète de son temps. Les caractères de ses plus illustres contemporains y sont peints au naturel, les jeux de leurs passions développés avec finesse. On y apprend

à connoître le cœur de l'homme & les ressorts qui le font agir. *Cicéron* s'étoit aussi mêlé de poésie; & quoiqu'il nous reste de lui quelques beaux fragmens, *Juvenal*, ayant conigné dans ses *Satires* ce vers barbare :

*O fortunatam, natam me Consule,  
Romam!*

l'a couvert d'un ridicule éternel. Parmi les traductions de ses ouvrages, on distingue : I. Les *Oraisons* par *Villefore*, 8 vol. in-12. II. Les *Épîtres familières*, 4 vol.; les *Offices*, un vol.; la *Vieillesse* & l'*Amitié*, un vol. par *Dubois*. III. Les *Lettres à Brutus*, par l'abbé *Prévôt*, un vol.; celles à ses amis par le même, 5 vol. in-12. IV. Les *Lettres à Atticus*, 6 vol. par l'abbé *Mongault*. V. Les *Tusculanes*, deux vol.; & les *Caillinaires*, un vol. par l'abbé *d'Olivet*. VI. Des *Vrais Biens & des vrais Maux*, par l'abbé *Régner Desmarais*, in-12; la *Divination*, par le même, in-12. VII. Le *Traité des Loix*, par *Morabin*, in-12. L'infatigable *du Ryer* avoit traduit la plus grande partie des *Ouvrages de Cicéron*, 1670, en 12 vol. in-12; mais cette version, lâche, incorrecte & infidelle, ne peut être d'aucun usage. L'abbé *Prévôt* nous a donné une *Histoire de Cicéron, tirée de ses écrits & des monumens de son siècle, avec des preuves & des éclaircissemens*, en cinq vol. in-12. Cet ouvrage, traduit de l'anglois de *Middleton*, est écrit avec cette élégance qui caractérise le style des autres productions de cet écrivain. *Morabin* a publié une autre *Histoire de l'Orateur latin*, en 2 vol. in-4.<sup>o</sup> Chacune a son mérite, & les littérateurs, qui veulent connoître *Cicéron*, doivent lire l'une & l'autre. *Thomas*, dans son *Essai sur les Éloges*, a consacré un chapitre à l'Orateur Romain.

Quoique nous ne pensions pas en tout comme lui, nous ne pouvons nous empêcher de transfirer un beau portrait qu'il en trace. Cicéron, dit-il, né dans un rang obscur, devint, par son génie, l'égal de Pompée, de César, de Caton. Il gouverna & sauva Rome. Il fut vertueux dans un siècle de crimes, défenseur des lois dans l'anarchie, républicain parmi les grands qui se disputoient le droit d'être ses oppresseurs. Il eut cette gloire, que tous les ennemis de l'état furent les siens. Il vécut dans les orages, les travaux, les succès & les malheurs. Enfin après avoir 60 ans défendu l'état & les particuliers, lutté contre les tyrans, cultivé, au milieu des affaires, la philosophie, l'éloquence & les lettres, il périt. Un homme à qui il avoit servi de protecteur & de père, vendit son sang; un homme à qui il avoit sauvé la vie, fut son assassin. Trois siècles après, un empereur plaça son image dans un temple domestique, & l'honora à côté des dieux. Il est triste que celui, qui dans Rome avoit été surnommé le Père de sa Patrie, ait été forcé dix-sept ans après, à louer l'oppressé de la patrie. S'il sacrifia sa gloire ou ses intérêts à l'intérêt de Rome, il faut l'admirer; s'il redouta César, il faut l'excuser & le plaindre. Mais ce qui prouva que son ame n'étoit pas flétrie par la servitude, c'est l'éloge de Caton, qu'il composa vers le même temps. On s'étonne quelquefois que le même homme, qui avoit loué le destructeur de la liberté Romaine, ait eu le courage de louer Caton, vainqueur & martyr de la liberté. Il y a des caractères ardents qui sont un mélange de grandeur & de foiblesse, & quelques personnes mettent Cicéron de ce nombre,

Vertueux, dit-on, mais circonspect, tour-à-tour brave & timide, aimant sa patrie, mais craignant les dangers, ayant plus d'élévation que de force; sa fermeté, quand il en eut, tenoit plus à son imagination qu'à son ame. On ajoute, que foible par caractère, il n'étoit grand que par réflexion; il comparoit sa gloire avec sa vie, & le devoit au danger. Alors il se faisoit un système de courage; sa probité devoit de la vigueur, & son esprit donnoit du ressort à son ame. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons douter que Cicéron, sous César même, n'ait toujours paru attaché à sa patrie & à l'ancien gouvernement. Ses amis cherchèrent à le détourner de faire l'éloge de Caton, ou du moins voulurent l'engager à l'adoucir; il n'en fit rien. On voit cependant, par uné de ses lettres, qu'il sentoit toute la difficulté de l'entreprise. L'éloge de Caton à faire, disoit-il, est un problème d'Archimède à résoudre. Nous ne pouvons juger comment le problème fut résolu; nous savons seulement que l'ouvrage eut le plus grand succès. Tacite nous apprend que Cicéron, dans cet éloge, élevoit Caton jusqu'au ciel. Cicéron aimoit la gloire, mais il ne l'attendoit pas toujours; il se précipitoit sur elle, comme s'il eût été moins sûr de l'obtenir. Pardonnons-lui pourtant, & surtout après son exil. Songeons qu'il eut sans cesse à combattre la jalousie & la haine. Un grand homme persécuté a des droits que n'a pas le reste des hommes. Il étoit beau à Cicéron, au retour de son bannissement, d'invoquer ces dieux du Capitole, qu'il avoit préservés des flammes étant consul; ce sénat qu'il avoit sauvé du carnage; ce peuple Romain qu'il avoit dé-

robé au joug & à la servitude; & de montrer d'un autre côté son nom effacé, ses monumens détruits, ses maisons démolies & réduites en cendres pour prix de ses bienfaits. Il étoit beau d'attester sur les ruines mêmes de ses palais, l'heure & le jour, où le sénat & le peuple l'avoient proclamé le *Père de la Patrie*. Eh! qui pourroit lui faire un crime de parler de ses grandes actions, dans ces momens, où l'ame réclamant contre l'injustice des hommes, semble élevée au-dessus d'elle-même, par le sentiment & le caractère auguste du malheur. « Tous les historiens n'ont pas jugé de *Cicéron* aussi favorablement que *Thomas*, & nous avons recueilli les témoignages des plus impartiaux, en composant cet article. Quelques critiques n'ont pas plus ménagé l'auteur lui-même, que d'autres l'administrateur de la chose publique. Le principal défaut que *Fontenelle* trouve à *Cicéron*, comme écrivain, c'est d'être un peu diffus & trop verbeux. « Cet auteur, dit aussi *Montaigne*, étouffe, par ses longueries, ce qu'il a dit de vif & de moëlle; » & d'autres critiques, des anciens mêmes, l'en ont pareillement blâmé. Ce reproche seroit injuste, si *Cicéron* n'étoit diffus que dans ses livres philosophiques, par exemple, dans celui de *La Nature des Dieux*: car il y traitoit des matières nouvelles au plus grand nombre de ses lecteurs: mais il l'est dans tous ses ouvrages, dans ceux sur la morale, sur la rhétorique, &c. Riche en belles paroles, il les prodigue. On sent que son tour d'esprit le portoit à cette abondance, autant que l'habitude à l'éloquence du barreau & de la place publique. Aussi dans ses *Traitéz de morale*, &

en particulier dans celui de l'*Amicitie*, il se borne quelquefois à paraphraser en périodes harmonieuses, des vérités utiles sans doute, mais un peu froides & souvent communes. Ce défaut se fait sentir sur-tout en lisant les traductions françoises; car les charmes de l'original le font disparaître en partie. Voyez II. CATION. — ALCIONIUS. — LABERIUS. — PREYSIUS. — PHILELPHÉ. — III. TULLIE. — NIZOLIUS. *Cicéron* laissa un fils, appelé comme lui *MARCUS-TULLIUS*; mais il se montra bien indigne d'un tel père: sans génie, brutal, débauché, il étoit tellement adonné au vin, qu'on le surnomma *Bicongius*, c'est-à-dire qui contient deux congés ou six pintes. Quoiqu'il eût été mis au nombre des proscrits, on ne le fit pourtant pas mourir. Au contraire, lorsqu'*Octave* se vit le maître, il le rétablit dans ses biens & le fit préteur; il devint même consul, ayant été substitué à *Caius Annius*, l'an 30 avant J. C. Il acheva l'année, dont il ne restoit plus que deux mois. Ainsi il ne fut consul que comme ceux qu'on appeloit *Consules suffecti*. Pendant la courte administration, il ordonna que les statues d'*Ansoine* seroient détruites. Voyez l'article CESTIUS.

II. CICÉRON, (*Quintus-Tullius*) frère de l'Orateur Romain, après avoir été préteur, l'an de Rome 691, eut, au sortir de sa charge, le département de l'Asie, où il demeura trois ans. *César* le prit ensuite pour son lieutenant dans la guerre des Gaules. Il n'eut pas lieu de se repentir de son choix. *Cicéron* se comporta avec tout le courage & la prudence possibles dans plusieurs occasions périlleuses; mais durant la guerre civile,

ville, il abandonna le parti de ce général, pour suivre celui de *P. romps* : ce qui fut la cause de sa perte. Compris dans la proscription des Triumvirs, il fut tué avec son fils, l'an 43 avant J. C. On trouve de lui, ainsi que de l'Orateur son frère, quelques *Poésies* dans le *Corpus Poetarum de Maittaire*. On a une Histoire des quatre *Cidron*, par l'abbé *Macé*, Voyez ce mot, n° II.

CID, (Le) dont le vrai nom étoit *Rodrigue Dias de Bivar*, fut élevé à la cour des rois de Castille, & s'acquît, par sa bravoure, la réputation d'un des plus grands capitaines de son siècle. Dès qu'il fut en état de porter les armes, on le fit chevalier. Les historiens ou plutôt les romanciers Espagnols, ont mêlé à l'histoire du *Cid* une foule de faits merveilleux : voici à quoi les réduit *Farrás*, qui a discuté avec autant d'exactitude que de jugement les points les plus intéressans des *Annales d'Espagne*. Le *Cid* s'attacha à Don *Sanche* roi de Castille, qu'il accompagna en 1063 en Aragon. Il se signala à la bataille de *Grac*, dans laquelle fut tué Don *Ramire I*, roi d'Aragon. Il servit encore avec valeur Don *Sanche* dans la guerre contre *Alfonse* son frère, roi de Léon, & le suivit au siège de *Zamora*, où Don *Sanche* fut tué par trahison. *Alfonse VI* ayant réuni la Castille au royaume de Léon, le *Cid* paroît s'être attaché à ce prince. Il épousa en 1074 *Dona Xiména Diaz*, fille du comte Don *Dizque Alvarez* des *Asturies*. *Alfonse* lui ayant donné des sujets de mécontentement, il quitta la Castille, emmenant avec lui plusieurs de ses parens & de ses amis. Secondé par ces braves gens, il entra dans l'Aragon qu'il ravagea, & s'empara du château

Tome III.

d'Alcocer. Les mécontents de Castille & de Léon s'étant rangés sous ses drapeaux, il fit des courses sur les terres des Maures qu'il ne cessoit de harceler. L'avantage qu'il tiroit des lieux escarpés, lui fit donner la préférence aux quartiers de *Teruel*, & il se maintint là dans une forteresse appelée depuis la *Roche du Cid*. Enfin, après la mort de *Hiaya*, roi de Tolède, il se rendit maître de *Valence*, & y demeura jusqu'en 1099 qu'il mourut. Voilà l'exposé sommaire des belles actions de ce héros Castillan. Tout ce qu'on trouve de plus dans *Mariana* & dans d'autres historiens, est fabuleux ; sans en excepter son combat avec Don *Gomez*, que le *Cid* tua, dit-on, dans un combat particulier. On ajoute qu'il aimoit passionnément *Chiméne* ou *Ximéne*, fille de ce comte, & qu'il n'en étoit pas moins aimé. L'honneur exigeoit d'elle la vengeance, l'amour vouloit le pardon ; celui-ci l'emporta. *Chiméne* demanda le *Cid* au roi *Ferdinand*, pour essuyer ses larmes, & en fit son époux. C'est cette situation déchirante qu'a si bien exprimée le grand *Corneille* dans la tragédie intitulée *Le Cid*, imitée de l'Espagne.

CIECHANOWIECZ, Voyez KISKA.

CIEL, (Mythol.) *Celus*, le plus ancien des Dieux, étoit fils de la *Terre*. Il eut quantité d'enfans. *Saturne*, un d'entr'eux, surprit son père pendant la nuit & le mutila avec une faulx. Du sang qui coula de la plaie sur la *Terre*, naquirent les *Géans*, les *Furies* & les *Nymphes Mèlles* : le reste fut jeté avec la faulx dans la mer, & de l'écume qui s'y éleva, fut formée *Vénus*, que les flots portèrent dans l'île de *Cypré*.

D d

**CIENFUÉGOS**, (Alvarez) né l'an 1657 à Aguerra, ville d'Espagne dans les Asturies, Jésuite en 1676, professa la philosophie à Compostelle, & la théologie à Salamanque avec beaucoup d'applaudissement. Sa pénétration & son habileté engagèrent les empereurs *Joseph I & Charles VI* à l'employer auprès des rois de Portugal dans diverses négociations importantes, qu'il termina au gré des deux couronnes. Ce dernier empereur lui procura le chapeau en 1720, non sans difficulté, par rapport à son ouvrage *sur la Trinité*, dans lequel plusieurs docteurs croyoient avoir trouvé des propositions insoutenables. L'empereur le fit ensuite son ministre plénipotentiaire à Rome, évêque de Catane, puis archevêque de Montréal en Sicile. Ce cardinal, après s'être démis de son archevêché, mourut à Rome le 19 août 1739, à 82 ans. On a de lui différens ouvrages : I. *Enigma theologicum in mysterio SS. Trinitatis*, Vienne 1717, 2 vol. in-folio. II. *Vita abscondita sub speciebus eucharisticis*, Rome 1728, in-folio. III. *La Vida del venerabile P. Jean Nieto*, 1693, in-8.° IV. *La Vida del santo Francisco de Borgia*, 1702, in-fol.

**CIEZAR**, (Joseph) peintre Espagnol, mort à Madrid en 1699, dans sa 40<sup>e</sup> année, excelloit à peindre les paysages & les fleurs. Ces dernières sont rendues avec tant de délicatesse & de légèreté, qu'on diroit que l'air va les faire mouvoir.

**CIGALA**, (Lanfranc) noble Génois, fut juge & poète, vers 1248. Une Provençale nommée *Berlanda*, de l'ancienne maison Génoise de *Cibo*, dont une branche étoit venue s'établir de Gênes à Marseille, devint l'objet de ses

chants. Enchanté de son sourire ; il lui donna le nom poétique de *Beltis*. « On se garantiroit, dit-il, plutôt d'un archer à double haubert, que du double regard perçant de cette belle. D'un de ses yeux elle frappe ; puis redoubiant de l'autre, elle y joint un charmant petit sourire. Elle est entrée ainsi, & s'est enfoncée profondément dans mon cœur. » Une complainte touchante exprima la douleur du poète à la mort de *Berlanda*. « Il y a plus de mille ans, dit-il, que la mort n'a commis un si grand crime. Personne ne vit la beauté que je pleure sans l'aimer. Elle rendoit bons les méchans & meilleurs les bons. » La dévotion remplaça l'amour dans le cœur de *Cigala*. Il chanta les Croisades & les guerres d'outremer. « Je ne regarde point comme chevalier, s'écria *Cigala*, qui-conque ne va pas de bon cœur & de tout son pouvoir au secours de Dieu qui en a si grand bes. in. » Ce dernier mot peint assez la simplicité du temps. Dans une de ses Pièces, il examine cette question : « Si l'homme loyal peut user de tromperie envers les trompeurs. » Dans une autre, il se récrie contre le style obscur & entortillé qui étoit à la mode de son temps. « Je saurois bien faire, dit *Cigala*, si je le voulois, des chançons fines & subtiles. Mais je n'aime point les poésies obscures, & je veux que les miennes soient aussi claires que le jour. Le savoir est peu estimable, si la clarté ne l'illumine. Un auteur obscur est comme mort ; & un homme d'esprit doit en avoir assez pour tirer de l'eau claire d'un clair ruisseau. » *Cigala*, au rapport de *Nostradamus*, fut assassiné en 1278, dans un voyage qu'il faisoit de Provence à Gênes.

**CIGALE**, ( Jean-Michel ) im-  
 posteur, qui parut à Paris en 1670,  
 s'y disoit *Prince du sang Ottoman*,  
*Bassa & Plénipotentiaire Souverain*  
*de Jérusalem, du royaume de Cypre,*  
*de Trébizonde, &c.* Il s'appeloit au-  
 trement *Mahomet Bei*. Ce prince,  
 vrai ou prétendu, naquit, selon  
*Rocoles*, de parens Chrétiens, dans  
 la ville de Trogovisti en Vala-  
 chie. Son père étoit fort estimé  
 de *Mauthias*, vaivode de Molda-  
 vie. Il mit son fils auprès de ce  
 prince, qui l'envoya avec son  
 résident à Constantinople. Après  
 la mort de *Mauthias*, *Cigale* revint  
 en Moldavie, où il espéroit de  
 s'élever, avec l'appui des seigneurs  
 du pays; mais n'ayant pu réussir  
 dans son dessein, il retourna à  
 Constantinople & se fit Turc. Cet  
 aventurier courut de pays en pays,  
 racontant par-tout son histoire avec  
 une hardiesse qui la faisoit prendre  
 pour vraie, quoique ce ne fût  
 qu'une suite d'impostures. Il y par-  
 loit de l'antiquité de la famille des  
*Cigales* en Sicile, & s'y faisoit des-  
 cendre de *Scipion*, fils du fameux  
 vicomte *Cigale*, qui fut fait pri-  
 sonnier par les Turcs en 1561. Il  
 disoit que *Scipion* étant captif avec  
 son père, prit le turban pour plaire  
 à *Soliman II*; qu'il fut élevé aux  
 premières charges de l'empire, &  
 qu'il épousa la sultane *Canon Sa-  
 lier*, fille du sultan *Achmet*, &  
 sœur d'*Osman*, d'*Amurat IV*, &  
 d'*Ibrahim*, aïeul de l'empereur *Ma-  
 homet IV*. Il se disoit fils de cette  
 sultane, & racontoit de quelle ma-  
 nière il avoit été établi vice-roi  
 de la Terre-Sainte, puis souve-  
 rain de Babylone, de Caramanie,  
 de Magnésie & de plusieurs autres  
 grands gouvernemens, & enfin  
 vice-roi de Trébizonde, généra-  
 lissime de la mer Noire. Il ajou-  
 toit qu'il s'étoit enſui secrètement  
 en Moldavie, d'où il avoit passé

dans l'armée des Cosaques, alors  
 en guerre avec les Moscovites.  
 Enfin il alla en Pologne, où la  
 reine *Marie de Gonzague* le reçut  
 fort honorablement, & lui per-  
 suada de recevoir le baptême. *Ci-  
 gale* parcourut ensuite les diffé-  
 rentes cours de l'Europe, & fut  
 traité par-tout avec distinction.  
 Après différentes courses à Rome,  
 à Naples, à Venise, à Paris, il  
 passa à Londres: le roi d'Angle-  
 terre lui fit un accueil gracieux.  
 Il jouissoit du fruit de son im-  
 posture, lorsqu'un homme de con-  
 dition, qui savoit son histoire,  
 l'ayant vu à Vienne, démasqua  
 ce fourbe, qui n'osa plus repa-  
 roître.

**CIGNANI**, ( Charles ) peintre  
 Bolonois, né en 1638, fut disci-  
 ple de l'*Albane*. Il mourut en 1719,  
 à 82 ans. *Clément XI*, qui avoit  
 souvent employé son pinceau, le  
 nomma prince de l'académie de  
 Bologne, appelée encore aujour-  
 d'hui l'*Académie Clémentine*. La cou-  
 pole de la *Madona del Fuoco* de  
 Forli, où ce peintre a représenté  
 le paradis, est un des plus beaux  
 monumens de la force de son gé-  
 nie. Ses principaux ouvrages se  
 voient à Rome, à Bologne, à  
 Forli. Ils sont tous recommanda-  
 bles par un dessin correct, un co-  
 loris gracieux, une composition  
 élégante. *Cignani* peignoit avec  
 beaucoup de facilité, drapoit avec  
 goût, exprimoit très-bien les pas-  
 sions de l'ame, & les auroit en-  
 core mieux rendues, s'il ne se fût  
 pas attaché à finir trop ses ta-  
 bleaux. On n'y trouve jamais cette  
 sorte de négligence qui plaît sou-  
 vent parce qu'elle annonce la viva-  
 cité & le feu de la composition.  
 Une longue vie qui donna à *Ci-  
 gnani* le temps de travailler beau-  
 coup, le mit à même de gagner

beaucoup d'argent; cependant il ne fut jamais riche, parce que ses amis dans le besoin, & tous les pauvres en-général, partagèrent le fruit de ses travaux. Cet artiste joignoit à ses talens une douceur de mœurs & une bonté de caractère aussi estimables que rates. Il parloit avec éloge de ses plus cruels ennemis. On voyoit de lui au Palais-Royal à Paris, un *Noli me tangere*; & dans le cabinet du roi, une *Descente de Croix*, & *Notre-Seigneur apparissant en jardinier à la Magdeleine*, qui sont des morceaux admirables.

## CIGOLI, Voy. CIVOLI.

CILIX, fils d'*Agénor* & frère d'*Europe*, alla fonder une colonie dans cette contrée de l'Asie-Mineure, qui de son nom fut appelée *Cilicie*.

CIMABUÈ, (Jean) peintre & architecte de Florence, mort en 1300, à 70 ans, est regardé comme le restaurateur de la peinture. Instruit par les peintres Grecs que le sénat de Florence avoit appelés, il fit renaitre cet art dans sa patrie. *Charles I*, roi de Naples, passant par Florence, l'honora d'une visite. On possède encore quelques restes de ses tableaux à fresque & à détrempe, où l'on remarque du génie & beaucoup de talent naturel, mais peu de ce bon goût, que l'on doit aux réflexions & à l'étude des beaux ouvrages. Voy. GIOTTO.

I. CIMON, général des Athéniens, étoit fils de *Miltiade* & d'*Égésiphile*. Les premières années de sa vie ne lui avoient point fait d'honneur, ni donné de lui une idée fort avantageuse. Son père étant mort chargé d'une amende, *Cimon* fut emprisonné pour l'acquitter, & il ne recouvra

sa liberté qu'en cédant *Elphiste* sa sœur & en même temps sa femme, à *Callias*, qui faisoit pour lui un fisc public. Sa mauvaise réputation avoit tellement indisposé le peuple contre lui, qu'il en fut très-mal reçu, lorsqu'il se présenta parmi ceux qui aspiraient aux charges. Rebuté par ce fâcheux accueil, il songeoit à renoncer absolument aux affaires publiques, lorsqu'*Aristide*, découvrant en lui de grandes qualités à travers de grands défauts, lui rendit l'espérance, & s'appliqua particulièrement à le former. Bientôt après *Cimon* trouva des occasions fréquentes de se signaler dans les combats. Les Athéniens ayant armé contre les Perses, il enleva à ces derniers leurs plus fortes places & leurs meilleurs alliés en Asie. Il défit le même jour les armées Persanes par terre & par mer; & sans perte de temps, il vola au devant de quatre vingt vaisseaux Phéniciens qui venoient joindre la flotte des Perses de la Chersonèse, les prit tous, & tailla en pièces la plus grande partie des troupes qui les montoient. Il mit en mer une flotte de deux cents vaisseaux, passa en Cypre, attaqua *Artabase*, se rendit maître d'un grand nombre de ses vaisseaux, & poursuivit le reste de sa flotte jusqu'en Phénicie. En revenant, il atteignit *Mégabize*, autre général d'*Artabaner*, lui livra combat & le défit. Ces succès contraignirent le roi de Perse à signer ce traité si célèbre, qui procura une paix glorieuse pour les Athéniens & leurs alliés. Quand il fallut partager les prisonniers faits dans ses victoires, on s'en rapporta au général vainqueur: il mit d'un côté les prisonniers tout nus, & de l'autre leurs colliers d'or, leurs brasserelets, leurs armes, leurs ba-

Mrs., &c. Les alliés prirent les dépositaires, croyant avoir fait le meilleur choix ; & les Athéniens gardèrent les hommes, qu'ils vendirent chèrement aux vaincus. *Cimon* parut aussi grand dans la paix que dans la guerre. Il rendit beaucoup de ses concitoyens heureux par ses libéralités. Sa maison devint l'asile de l'indigent. Il fit abattre toutes les haies qui entouraient ses terres & ses jardins, afin de permettre à chacun d'y prendre ce qu'il jugeroit à propos. Il avoit tous les jours une table servie simplement, mais abondamment, où sous les pauvres citoyens étoient admis sans distinction. Il fut le premier qui établit des écoles publiques à Athènes, comme *Pythagore* en avoit établi en Italie. L'orateur *Gorgias* disoit de lui : *Qu'il amassoit des richesses pour s'en servir, & qu'il s'en servoit pour se faire aimer & estimer.* Malgré ses vertus morales, il n'égaloit point *Thémistocles* dans la science du gouvernement. Son crédit fut ébranlé par ses absences fréquentes, par les vérités dures qu'il disoit au peuple ; & après avoir servi sa patrie, il eut la douleur d'en être banni par l'ostracisme. On le rappela ensuite ; on le nomma général de la flotte des Grecs alliés. Il porta la guerre en Egypte : il reprit son ancien projet de s'emparer de l'île de *Cypré* ; mais il ne put l'exécuter, étant mort, à son arrivée dans cette île à la tête de son armée, l'an 449 avant J. C.

II. *CIMON*, vieillard Romain, ayant été condamné par le sénat, pour quelque crime, à mourir de faim dans les fers ; sa fille, qui avoit la liberté de le venir voir, le fit subsister quelque temps, en lui donnant à sucer son propre sein. Les juges, informés de cette pitié

industrielle, firent grâce au père en faveur de la fille. *Tite-Live* & d'autres écrivains disent, que c'étoit la mère de cette fille, & non le père, qu'on avoit condamnée à mourir de faim. Quoi qu'il en soit, un graveur Flamand ayant copié une *Charité Romaine* de *Rubens*, mit au bas ce quatrain :

*Discite quid sit amor ! Laetas plura  
grata parentem,  
Quem miseranda fames & fera vincla  
promunt.  
Tantus amor fertur vitam moruisse  
Cimoni,  
Sicque fuit patri filia facta parens.*

*Du Balloi* a employé dans sa *Zelmire* ce trait d'histoire intéressant.

III. *CIMON*, (Cléonius) peintre ancien, fut le premier qui représenta avec succès les plis & draperies des vêtements, & qui fut le nu distingua les veines & les nerfs. Il fut aussi l'inventeur des portraits en profil. On dit qu'ayant eu à peindre un borgne, il imagina de le représenter ainsi, pour cacher sa difformité.

*CINARÉ*, (Mythol.) femme de *Ehefalie*. Elle eut deux filles d'une vanité effrénée, qui s'étant préférées à *Junan*, furent changées par cette déesse en marches, qu'on fouloit en entrant dans l'un de ses temples.

*CINCINNATUS*, (*Lucius Quinctius*), ainsi surnommé à cause qu'il portoit des cheveux bouclés & frisés, fut tiré de la charrue pour être consul Romain, l'an 458 avant J. C. Il maintint, par une sage fermeté, la tranquillité pendant le cours de sa magistrature, & retourna labourer son champ. On l'en tira une seconde fois, pour l'opposer aux Éques & aux Volstques. Le seul regret qu'il



témoigna aux députés de la république, c'est « que son champ alloit rester inculte cette année ; » mais le sénat, touché de sa naïveté généreuse, ordonna que le petit domaine du nouveau consul seroit cultivé aux dépens de l'État. *Cincinnatus*, environné d'un nombreux cortège, fut conduit dans son logis. En entrant à Rome, il commença par haranguer le peuple pour le rassurer. Le lendemain, il donna ordre à tous les citoyens capables de porter les armes, de se trouver, avant le coucher du soleil, au champ de Mars, avec du pain cuit pour cinq jours, & douze pieux chacun. Le dictateur marcha à la tête de son armée en ordre de bataille, & arriva au milieu de la nuit près du camp des ennemis, qu'il fit investir. On en vint aux mains. Les Éques battus de tous côtés demandèrent la paix au dictateur, qui la leur accorda à condition qu'ils passeroient sous le joug ; ce qui fut exécuté. L'armée du consul *Minucius* ayant été délivrée par cette victoire, *Cincinnatus* lui fit abdiquer le consulat : *Vous apprendrez, lui dit-il, la guerre comme lieutenant, avant de commander les légions comme consul.* En effet, *Minucius* s'étoit laissé surprendre par l'ennemi. *Cincinnatus* revint ensuite à Rome, où on lui décerna le triomphe, & il ne tint qu'à lui de se voir aussi riche qu'il étoit illustre. On lui offrit des terres, des esclaves, des bestiaux ; il les refusa constamment, & se démit de la dictature, au bout de seize jours, pour aller reprendre sa charrue l'an 456 avant J. C. Élu une seconde fois dictateur, à l'âge de 80 ans, il triompha des Préneftiens, & abdiqua vingt-un jours après. Ainsi vécut ce Romain, simple & sublime tour-à-

tour ; ou plutôt toujours sublime ; jusques dans sa simplicité : aussi grand, dit l'histoire, quand ses mains victorieuses ne dédaignoient pas de tracer un sillon, que lorsqu'il dirigeoit les rênes du gouvernement, & qu'il triomphoit des ennemis de la république. Ce fut lui qui fit augmenter le nombre des tribuns du peuple pour les diviser. On les augmenta de cinq. *Cincinnatus* jugea bien qu'ils seroient moins unis, à mesure qu'ils deviendroient plus nombreux.

CINELLI, (Jean) médecin de Florence, né en 1625, avoit des connoissances dans son art & possédoit une vaste littérature ; mais il se fit des ennemis par son caractère dur & caustique. Ayant déchiré cruellement dans sa *Bibliothèque volante* le docteur *Moniglia* ; premier médecin de *Côme III*, il fut mis en prison, & n'obtint la liberté qu'à condition qu'il se rétracteroit publiquement. Il sortit bientôt des états du grand duc de Florence ; & après avoir parcouru l'Italie, il se fixa à Lorette où il exerça la médecine. C'est dans cette ville qu'il mourut le 16 août 1706, à 81 ans. Sa *Bibliothèque volante* en italien, réimprimée à Venise en 1734 en vingt parties, est une compilation de beaucoup de brochures fugitives, de petits traités sur des matières intéressantes, avec des jugemens critiques, pas toujours équitables, & des notices sur leurs auteurs. *Magliabechi*, ce savant bibliothécaire, intime ami de l'auteur, l'aïda de ses lumières & de ses recherches.

I. CINNA, (*Lucius-Cornélius*) consul Romain, l'an 87 avant J. C. Ayant voulu rappeler *Marius*, malgré les oppositions d'*Octavius* son collègue, partisan de *Sylla*, il se vit obligé de sortir de Rome,

fut dépouillé par le sénat de la dignité consulaire. Retiré chez les alliés, il leva promptement une armée de trente légions, vint assiéger Rome, accompagné de *Marius*, de *Carbon* & de *Sertorius*, qui commandoient chacun un corps d'armée. La famine & les désertions ayant obligé le sénat de capituler avec lui, il entra dans Rome en triomphateur, assemble le peuple à la hâte, fait prononcer l'arrêt du rappel de *Marius*. Des ruisseaux de sang coulèrent bientôt dans Rome. Les satellites du vainqueur égorgèrent sans pitié tous ceux qui venoient le saluer, & auxquels il ne rendoit pas le salut : c'étoit le signal du carnage. Les plus illustres sénateurs furent les victimes de sa rage. *Octavius* son collègue eut la tête tranchée. Ce barbare fut tué trois ans après, l'an 84 avant J. C., par un centurion de son armée. « Il avoit, dit un homme d'esprit, toutes les passions qui font aspirer à la tyrannie, & aucun des talens qui peuvent y conduire. » Quoique d'une maison patricienne, il s'étoit attaché au parti du peuple, où il espéroit trouver plus de considération que dans celui de la noblesse qui le méprisoit. C'étoit un homme d'une humeur hautaine & violente, sans mœurs, sans réflexion, précipité dans ses desseins & dans ses engagements, qu'il soutenoit néanmoins avec un courage digne d'un meilleur citoyen. Étant consul, il se proposa d'abolir toutes les lois de *Sylla*, & d'en établir de nouvelles; & pour y parvenir, il traita les plus gens-de-bien & les personnes les plus considérables avec tant d'injustice & de fureur, que la plupart, pour se soustraire à sa tyrannie, prirent le parti de se réfugier en Grèce.

II. CINNA, (*Cnèius-Cornélius*) devoit le jour à une petite-fille du grand *Pompée*. Il fut convaincu d'une conspiration contre *Auguste*, qui lui pardonna, à la prière de l'impératrice *Livie*. L'empereur le fit venir dans sa chambre, lui rappela les obligations qu'il lui avoit, & après quelques reproches sur son ingratitude, le pria d'être de ses amis; & lui donna même le consulat qu'il exerça l'année suivante, environ la 36<sup>e</sup> du règne d'*Auguste*. Cette générosité toucha si fort *Cinna*, qu'il fut depuis un des sujets les plus zélés de ce prince. Il lui laissa, selon *Dian*, ses biens en mourant. *Voltaire* doute beaucoup de la clémence d'*Auguste* envers *Cinna*. *Tacite* ni *Suétone* ne disent rien de cette aventure. Le dernier parle de toutes les conspirations faites contre *Auguste* : auroit-il passé sous silence la plus célèbre ? La singularité d'un consulat donné à *Cinna* pour prix de la plus noire perfidie, n'auroit pas échappé à tous les historiens contemporains. *Dion Cassius* n'en parle qu'après *Sénèque*, & ce morceau de *Sénèque* ressemble plus à une déclamation qu'à une vérité historique. De plus, *Sénèque* met la scène en Gaule, & *Dion* à Rome. Cette conspiration, réelle ou supposée, a fourni au grand *Cornille* le sujet de l'un, & peut-être du premier de ses chef-d'œuvres tragiques.

III. CINNA, (*Caius-Melvius*) poète Latin, vivoit dans le temps des Triumvirs. Il avoit composé un poème en vers hexamètres, intitulé *Smyrna*, dans lequel il décrivait l'amour incestueux de *Myrrha*. *Servius* & *Priscien* nous en ont conservé quelques vers, insérés dans le *Corpus Poetarum* de *Maittaire*.

CINNAMES, historien Grec du 12<sup>e</sup> siècle, accompagna l'empereur

*Manuel Comnène* dans la plupart de ses voyages. Il écrivit l'*Histoire* de ce prince en six livres. Le premier contient la vie de *Jean Comnène*, & les cinq autres celle de *Manuel*. C'est un des meilleurs historiens Grecs modernes, & on peut le compter après *Thucydide*, *Xénophon*, & les autres historiens anciens. Son style est noble & pur; les faits sont bien détaillés & choisis avec goût. Il ne s'accorde pas toujours avec *Nicéas*, son contemporain. Celui-ci dit que les Grecs firent toutes sortes de trahisons aux Latins; & *Cinnamès* assure que les Latins commirent des cruautés horribles contre les Grecs. Ils pourroient bien avoir raison tous les deux. *Da Cange* a donné une édition de *Cinnamès*, in-fol. 1670, imprimée au Louvre, en grec & en latin, avec de savantes observations.

CINQ - ARBRÉS, (Jean) *Quinquarboreus*, naît d'Aurillac, nommé professeur royal en langues hébraïque & syriaque en 1554, avoit beaucoup de piété; & ce qui est assez rare dans un savant, il étoit homme d'oraison. Il mourut l'an 1587, après avoir laissé: I. Une *Grammaire Hébraïque*, imprimée plusieurs fois, & dont la meilleure édition est de 1609, in-4.° II. La *Traduction* de plusieurs ouvrages d'*Avicenne*, médecin Arabe.

CINQ-MARS, (Henri Coiffier, dit *Ruzé*, marquis de) second fils d'*Antoine Coiffier* marquis d'*Effiat*, maréchal de France, fut redevable de sa fortune au cardinal de *Richelieu*, intime ami de son père. Il fut fait capitaine aux gardes, puis grand-maitre de la garde-robe du roi en 1637, & deux ans après, grand-écuyer de France. Son esprit étoit agréable, & sa figure séduisante. Le cardinal de

*Richelieu*, qui vouloit se servir de lui pour connoître les pensées les plus secrètes de *Louis XIII*, lui apprit le moyen de captiver le cœur de ce prince. Il parvint à la plus haute faveur; mais l'ambition étouffa bientôt en lui la reconnoissance qu'il devoit au ministre & au roi. Il haïssoit intérieurement le cardinal, parce que *Richelieu* prétendoit le maîtriser: il n'aimoit guères plus le monarque, parce que son humeur sombre gênoit le goût qu'il avoit pour les plaisirs. *Je suis bien malheureux*, disoit-il à ses amis, *de vivre avec un homme qui m'ennuie depuis le matin jusqu'au soir!* Cependant *Cinq-Mars*, par l'espérance de supplanter le ministre & de gouverner l'état, dissimula ses dégoûts. Tandis qu'il tâchoit de cultiver le penchant extrême que *Louis XIII* avoit pour lui, *Richelieu* lui donna quelques mortifications auxquelles il fut très-sensible. Il se trouvoit ordinairement en tiers dans les conseils que le roi tenoit avec le cardinal. *Je veux*, disoit *Louis*, *que mon cher ami s'instruise de bonne heure des affaires de mon conseil, afin qu'il se rende capable de me rendre service.* Le cardinal, à qui la présence de *Cinq-Mars* étoit importune, & ne trouvant pas bon qu'il lui marchât toujours sur les talons quand il alloit chez le Roi, lui reprocha un jour son ingratitude dans les termes les plus énergiques. Il lui dit qu'il n'appartenoit pas à une tête aussi légère que la sienne, de se mêler des affaires d'état, & qu'il ne faudroit qu'un homme tel que lui, pour décréditer la France auprès des puissances étrangères. Il lui défendit de se trouver désormais à aucun conseil, & il le traita avec tant de dureté, que *Cinq-Mars* en pleura de dépit & de colère. Dès-lors celui-ci médita une ven-

yeance éclatante. Il excita *Gaston* duc d'Orléans à la révolte, & tira le duc de *Bouillon* dans son parti. On envoya un émissaire en Espagne, & l'on fit un traité avec *Gaston* pour ouvrir la France aux ennemis. Le roi étant allé en personne, l'an 1642, conquérir le Roussillon, *Cinq-Mars* le suivit, & fut plus que jamais dans ses bonnes grâces. *Louis XIII* lui parloit sans cesse de la peine qu'il ressentait d'être dominé par un ministre impérieux. *Cinq-Mars* profitoit de ses confidences pour l'aigrir encore davantage contre le cardinal : il lui proposoit tantôt de le faire assassiner, tantôt de le renvoyer de la cour. *Richelieu*, dangereusement malade à Tarascon, ne doutoit plus de sa disgrâce ; mais son bonheur voulut qu'il découvrit le traité conclu par les factieux avec l'Espagne. Il en donna avis au roi. L'impudent *Cinq-Mars* fut arrêté à Narbonne & conduit à Lyon. On instruisit son procès ; il falloit des preuves nouvelles pour le condamner : *Gaston* les fournit pour acheter sa propre grâce. *Cinq-Mars* eut la tête tranchée, le 12 septembre 1642, n'étant que dans la 22<sup>e</sup> année de son âge. On raconte que *Louis XIII*, sachant à peu près l'heure de l'exécution, regardoit quelquefois sa montre, & qu'il disoit : *Dans une heure d'ici, Monsieur le Grand-Ecuyer passera mal son temps.* — Voyez les articles **FABERT, DE THOU n<sup>o</sup> IV, & FONTRAILLES.**

**CINTHIO, Voy. GIRALDI.**

**CINUS** ou **CINO**, jurisconsulte de Pistoie, étoit d'une famille noble du nom de *Simibaldi*. On a de lui : I. Des *Commentaires* sur le Code & sur une partie du Digeste. II. Quelques *Pièces de Poésie* italienne. *Cres-*

*cimbeni* dit qu'il est le plus doux & le plus agréable poète qui ait fleuri avant *Pétrarque*. Il est regardé par les Italiens comme le premier qui a su donner de la grâce à la poésie lyrique. Ils lisent encore ses vers, dont le *Recueil* a été imprimé à Rome en 1559, & à Venise en 1589. Il mourut à Bologne en 1336, avec la réputation d'un homme savant.

**CINXIA**, (Mythol.) divinité Grecque qui présidoit aux noces, & dont l'emploi particulier étoit de faciliter les nouvelles mariées à délier leur ceinture.

**CINYRAS**, roi de Cypre, & père d'*Adonis* par sa fille *Mirra*, est compté parmi les anciens devins. Il étoit si opulent, que les richesses qu'il possédoit ont donné lieu au proverbe *Cinyras opes*. Son royaume fut ruiné par les Grecs ; auxquels il ne voulut pas fournir les vivres qu'il leur avoit promis pour le siège de Troie. On lui attribue la fondation de Paphos & de Smyrne, ainsi que l'invention des tuiles, du marteau, des tenailles, du levier & de l'enclume. Ses descendants furent successivement grands-prêtres du temple de *Vénus* à Paphos.

**CIOFANI**, (Hercule) de Sulmone en Italie, commenta savamment & avec élégance, dans le 16<sup>e</sup> siècle, les *Métamorphoses* d'*Ovide*, qu'il aimoit comme son compatriote, Francfort, 1661, in-fol.

**CIPIÈRE**, (Philibert de Marcellilly, seigneur de) étoit un gentilhomme Mâconnois, capitaine de cinquante hommes d'armes, & gouverneur de la ville d'Orléans. Après avoir signalé sa valeur & sa prudence sous *Henri II*, il fut choisi pour veiller à l'éducation

du duc d'Orléans, depuis *Charles IX*, qui le fit ensuite premier gentil-homme de sa chambre. « Ce fut, dit *Brantôme*, le maréchal de *Retz*, Florentin, qui pervertit ce prince, & lui fit oublier la bonne nourriture que lui avoit donnée le brave *Cipière*... » Il mourut à Liège l'an 1565, en allant prendre les eaux d'Aix-la-Chapelle. *Cipière* étoit, suivant de *Thou*, un grand capitaine & un homme de bien, qui avoit également à cœur la gloire de son maître & la tranquillité de l'état.

**CIPPUS**, (*Marcus Génuius*) venoit vainqueur des ennemis de Rome, lorsque se regardant dans le Tibre, il crut voir des cornes sur son front. Ayant consulté les prêtres, ceux-ci lui annoncèrent qu'il seroit roi de Rome, s'il y restoit. *Cippus*, ne voulant point détruire la constitution de sa patrie, s'exila volontairement. Le sénat par reconnoissance, fit sculpter une tête cornue au-dessus de la porte par laquelle *Cippus* étoit sorti de Rome, & accorda à ce citoyen autant de terrain en Italie, qu'il pût en renfermer dans un sillon tracé depuis l'aube du jour jusqu'au soir.

**CIRAN**, (St.) né dans le Berri, fut élevé à Tours, & y devint échançon du roi *Clovis II*. *Sigebert* son père, qui étoit évêque de Tours, voulut le marier, mais *Ciran* préféra abandonner les grandeurs du monde, pour embrasser l'état ecclésiastique. Il réforma le clergé de Tours, & bâtit le monastère de Meubec & celui de Lourey, où il mourut en 657. *Mabillon* a écrit la Vie de ce solitaire.

**CIRANI**, (Élizabeth) fille célèbre par son talent pour la peinture, illustra l'école de Bologne,

sa patrie. Formée sur les tableaux des grands maîtres, elle avoit de belles idées, qu'elle rendoit heureusement. Son coloris est frais & gracieux; mais sa manière n'est ni ferme, ni décidée. Quoiqu'elle eût plus de talent pour les sujets simples ou tendres, elle choisissoit de préférence les sujets terribles; mais elle manquoit de force pour les exécuter.

**CIRCÉ**, (Mythol.) fille du *Soleil* & de la nymphe *Persa*, étoit savante dans l'art de composer des poisons. Elle se servit de ce dangereux secret contre le roi des Sarmates, son mari, qu'elle empoisonna pour régner seule. Ce crime l'ayant rendue odieuse à ses sujets, ils lui ôtèrent la couronne & l'obligèrent de prendre la fuite. Elle se retira sur les côtes d'Italie à l'extrémité du Latium, & donna son nom au cap *Circéen*, sur lequel elle bâtit un palais enchanté. Ce fut là qu'elle changea en monstre marin la jeune *Seylla*, parce qu'elle étoit aimée de *Glaucus*, dieu marin, pour lequel elle avoit conçu une violente passion. Elle en usa de même à l'égard de *Picus*, roi d'Italie, qu'elle changea en pivert, parce qu'il refusa de quitter sa femme *Canente* pour s'attacher à elle. *Ulysse*, poussé par la tempête, étant abordé sur cette côte, éprouva dans ses compagnons changés en pourceaux la puissance des enchantemens de *Circé*. Pour lui, elle le reçut avec bonté, & fut si charmée de le voir, que non-seulement elle rendit à ses compagnons leur première forme, mais elle l'engagea à l'aimer & à rester avec elle pendant un an. *Circé* fut honorée comme une divinité dans l'isle d'*Ea*, où elle faisoit sa principale résidence. Voy. **ULYSSE & TÉLÉPHONE**.

**CIRILLO**, (Bernardin) se fit connoître sur la fin du 16<sup>e</sup> siècle par une *Histoire* curieuse & peu commune, en italien, de la belle, mais malheureuse ville d'Aquila, sa patrie, dans l'Abruzze. Elle fut imprimée à Rome en 1570, in-4.<sup>o</sup> Pour avoir un corps d'Histoire complet de cette ville, des savans qu'elle a produits, & des calamités qu'elle a effuyées, on y joint ordinairement celle de *Salv. Massozio*, auteur du même pays; cette dernière fut imprimée à Aquila en 1594, in-4.<sup>o</sup>

**CIRINI**, (André) clerc régulier de Messine, mort à Palerme en 1664, à 46 ans, est auteur de plusieurs ouvrages concernant la venaison: I. *Varie Lectiones, sive De Venatione Heroum*, Messine 1650, in-4.<sup>o</sup> II. *De Venatione & naturâ Animalium*, Palerme 1653, in-4.<sup>o</sup> III. *De naturâ & solertiâ Canum, De naturâ Piscium*, ibid. IV. *Istoria della Peste*, Gènes 1656, in-4.<sup>o</sup>

**CIRNUS**, abandonna l'isle de Théràmène où il régnoit, & qui étoit dévastée par la peste, pour aller s'établir en Afrique, où il fonda la ville de Cyra.

**CIRO-FERRI**, peintre & architecte Romain, né en 1634, fut comblé d'honneurs par *Alexandre VII*, par les trois papes ses successeurs, & par d'autres princes. Le grand-duc de Florence le chargea d'achever les ouvrages que *Pierre de Cortone*, son maître, avoit laissés imparfaits: le disciple s'en acquitta dignement. Une grande manière, une composition sage; un beau génie, feront toujours admirer ses ouvrages. Cette admiration seroit encore mieux méritée, s'il eût animé & varié davantage ses caractères. *Ciro-Ferri* mou-

rut à Rome en 1689, à 55 ans, de la jaloufie que lui causa le mérite de *Bacici*, célèbre peintre Génois.

**CIRÓN**, (Innocent) chancelier de l'université de Touloufe, professa le droit en cette ville avec réputation au 17<sup>e</sup> siècle. On a de lui des *Observations* latines sur le Droit canonique, qui sont estimées, & qui l'étoient davantage autrefois; imprimées à Touloufe, 1645, in-folio.

**CISNER**, (Nicolas) Luthérien, né à Mosbach dans le Palatinat en 1529, fut professeur en droit à Heidelberg, & ensuite recteur de l'université de cette ville, où il mourut de paralysie, le 6 mars en 1583, à 54 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, qui ne sont pas assez bons pour que nous en donnions la liste. Nous citerons cependant ses *Opuscula Politico-Philologica*, parce qu'ils renferment quelques pièces utiles pour l'histoire & le droit public de l'Allemagne. Ils furent imprimés à Francfort en 1611, in-8.<sup>o</sup>

**CISNEROS**, (D. Garcias de) cousin du cardinal *Ximènes*, & abbé du Mont-Serrat. Voyez **IGNACE DE LOYOLA**.

**CISSUS**, (Mythol.) jeune homme aimé de *Bacchus*, fut tué par accident en jouant avec les Satyres. Le dieu inconsolable de sa perte le changea en lierre, plante qui lui fut depuis consacrée, & que l'on découvrit, pour la première fois, dans le territoire d'Acharne en Attique, patrie de *Cissus*. — Un Égyptien du même nom, empoisonné par sa femme, qui lui avoit fait manger des œufs de serpent, invoqua avec ferveur *Sérapis* pour être garanti de la mort. Ce dieu lui inspira de mettre la main dans un vase où étoit une mu-

rène. Celle-ci le mordit, & *Ciffus* fut guéri.

CISTERNAY, Voyez FAY.

CITEAUX, (Ordre de) *Voy* ÉTIENNE, n° XII; ROBERT, n° XIII; & BERNARD, n° III.

CITRA-POUTRIN, (Mythol.) secrétaire du dieu *Jama*, adoré par les Indiens, il tient le registre, où sont inscrits les bonnes actions & les crimes de chaque mortel. On célèbre sa fête en jeûnant en son honneur, & en se contenant de manger un peu de riz cuit au lait, le jour de la pleine lune du mois *Chiadri*.

CITRY DE LA GUETTE, (N.) a publié diverses traductions, dont quelques-unes sont estimées, & qui ont naturalisé dans notre langue plusieurs ouvrages espagnols, tels que ceux de *Ferdinand Soto*, sur la conquête de la Floride, d'*Antonio de Solis*, sur la conquête du Mexique, d'*Augustin d' Zarate*; sur celle du Pérou. *Citry* est encore auteur d'une *Histoire des deux Triumvirats*, depuis la mort de *Caïlina* jusqu'à celle d'*Antoine*, Paris 1719, 4 vol. in-12. Elle offre du naturel dans le style, & de l'intérêt dans les faits. On y a réuni dans cette édition l'*histoire d'Auguste* par *Larrey*. *Citry* est mort au commencement du siècle passé.

CIVILIS, (*Claudius*) Batave, illustre par sa noblesse & par sa valeur, vivoit dans le premier siècle. Il avoit été accusé d'avoir voulu troubler le repos de l'empire sous *Néron*, qui le fit mettre aux fers. *Galba* l'en tira, & s'en repentit. *Civilis*, voulant venger son injure, souleva contre Rome les Bataves & leurs alliés. Il conduisit cette révolte avec adresse; ennemi déclaré sans le paroître, il sut abuser les Romains qui ne lui soupçonnoient point de

tels sentimens. Mais quelque temps après il leva le masque, & s'étant joint aux Gaulois, il défit *Aquilus* sur les bords du Rhin. Les Germains, attirés par le bruit de cette victoire, unirent leurs armes aux siennes. *Civilis*, fortifié par ce secours, vainquit en deux combats *Lupercus* & *Herennius-Gallus*, qui tenoient pour *Vitellius*, & feignit de n'avoir pris les armes qu'en faveur de *Vespasien*. Il se servit heureusement de ce prétexte, battit *Vocula* & fit entrer quelques légions dans son parti; mais lorsque la révoque des Gaules, qu'il avoit suscitée l'an 70 de J. C., eut détrompé les Romains, ils se rendirent près de *Certalis*. Ce général fut attaqué dans son camp même, vers Trèves, où *Tuor* & *Classicus* s'étoient unis avec lui. On le battit; mais ayant ranimé son courage & celui de ses troupes, il défit les ennemis & prit leur camp. Une seconde victoire repoussa *Civilis* dans la Batavie. Ce rebelle sut donner des couleurs si favorables à sa révolte, qu'on la lui pardonna. En d'autres temps un grand homme, innocent, qui dédaignoit de se justifier des inculpations de l'envie, étoit condamné pour prix de ses services: ici, un imposteur trouve le moyen, grâce à ses belles paroles, d'é luder les justes accusations dont on le charge.

CIVILLE, (François de) gentilhomme Normand, mérite une place dans l'Histoire, par la singularité de son aventure au siège de Rouen, en 1562. Il étoit capitaine de cent hommes de pied, faisant partie de la garnison Protestante de cette ville, lorsque l'armée royale vint l'assiéger. Blessé à un assaut, le 15 octobre, d'un coup d'arquebuse à la joue & mâchoire droite, la balle sortant par derrière proche la fossette du cou, il tomba du haut du rempart dans le

**Blessé**, c'étoit vers onze heures du matin, & fut enterré sur la place, avec le corps d'un autre guerrier, qu'on trouva étendu près de lui. Vers la nuit, son valet informé du malheur de son maître, & voulant lui procurer une sépulture plus honorable, obtint du gouverneur, le comte de *Montgomery*, la permission d'aller l'exhumer. Mais ayant découvert les deux corps, il ne put reconnoître celui de son maître, tant le visage étoit défiguré par le sang, l'enflure, & la boue. Il se rencontra avec un homme qui l'avoit accompagné, lorsque celui-ci aperçut, au clair de la lune, reluire quelque chose à l'endroit où étoient les corps. Il s'en rapprocha, & vit que cet éclat partoît d'un diamant qu'avoit au doigt l'un d'eux, dont la main étoit restée découverte. A ce signe, le valet reconnut son maître. Il retourne enlever ce corps, & lui trouve encore un reste de chaleur. Il se hâte de le porter aux chirurgiens de la garnison, qui d'abord refusent de le secourir, le regardant comme mort. Ce zélé domestique n'en pensant pas de même, le porte dans la maison où il avoit coutume de loger. *Civille* resta là cinq jours & cinq nuits sans aucune marque de sentiment, & sans mouvement, mais brûlant de fièvre. Cependant des parens du blessé, de *Verbois*, de *Vally*, & *Daval*, l'étant venus voir, appelèrent deux médecins, *Gueron* & *Le Gras*, & un chirurgien, *Jacques Davaux*. Ceux-ci jugerent à - propos de le panser. On lui fit avaler quelque peu de bouillon en lui desserrant les dents. Le lendemain, l'appareil levé, le malade commença à revenir à lui, & même articula quelques p'aintes, mais sans reconnoître personne. Peu à peu la connoissance lui revint, & on commençoit à ne pas désespérer de lui, quoiqu'il

est toujours une violente fièvre, lorsque le 26 octobre, onze jours après sa blessure, la ville fut emportée d'assaut. La frayeur lui causa un redoublement de fièvre des plus violens. Cependant quatre soldats qui pillèrent la maison où il étoit, se trouvant par hasard de la compagnie d'un de ses amis, le capitaine *Lago*, le traitèrent avec beaucoup d'humanité. Mais au bout de quelques jours ces soldats ayant été contraints de quitter ce logement, qui avoit été marqué pour un officier de l'armée royale, *Desmoulin* lieutenant des Gardes-Écossaises, les valets de cet officier le jetèrent sur une méchante paille dans une petite chambre de derrière. Pour comble de disgrâce, quelques ennemis du jeune frère de *Civille*, étant venus le chercher dans cette maison, dans le dessein de le tuer, & ne l'ayant pas trouvé, s'en vengèrent sur le blessé, & le jetèrent par la fenêtre sur un tas de fumier. Il demeura là trois jours & trois nuits, en chemise, avec un simple bonnet de nuit sur la tête, exposé aux injures de l'air. Au bout de ces trois jours, un de ses parens, de *Croisset* son cousin-germain, étant venu s'informer de lui dans la maison, une vieille femme lui répondit qu'il avoit été jeté par la fenêtre dans une cour de derrière. Ce parent voulut le voir, & fut étrangement surpris de le trouver vivant. Cependant l'abstinence & le froid ayant apparemment produit de bons effets, il étoit presque sans fièvre, & quelques heures après, il fut transporté par eau, au château de *Croisset* sur-la-Seine, à une lieue de Rouen. Il y fut traité par les mêmes médecins & chirurgiens qui l'avoient d'abord secouru; & au bout de quelques mois ayant repris une



partie de ses forces, il fut transporté chez deux gentilshommes, frères, du pays de Caux, de *Ruffosse* & de *Sainte-Marie le Bailloul*, qui avoient d'excellens remèdes pour les plaies. Leurs soins réussirent parfaitement. *Civille* se vit bientôt en état de reprendre le métier de la guerre, où il essuya depuis de nouveaux coups & beaucoup de fatigues qui rouvrirent ses anciennes plaies. Ce ne fut qu'en 1586 que deux fameux médecins, *Lavinus* de Prague & *Maillard* d'Orléans, le guérèrent radicalement en Angleterre où il s'étoit réfugié comme Protestant. Il y écrivit lui-même son *Histoire* en 1606, 44 ans après sa blessure, étant alors âgé de 70 ans. C'est de cette *Histoire* que cet article est tiré. *Misson* l'avoit vue en Angleterre entre les mains d'un gentilhomme du nom de *Sicquerville*, lequel avoit épousé une arrière-petite-fille de *Civille*, & l'a insérée à la suite de son *Voyage d'Italie*. Nous ajouterons que *Civille* étant plus qu'octogénaire, devint amoureux & jaloux d'une jeune demoiselle; & qu'ayant passé la nuit sous ses fenêtres par un temps de gelée, il gagna une fluxion de poitrine qui termina sa carrière: ce qui a inspiré à un poète cette épigramme:

*Ci gît qui fut deux fois braver la mort,*

*Et deux fois revint à la vie;*

*Et dont l'amoureuse folie,*

*Dans l'hiver de ses ans, a terminé le sort.*

**CIVOLI** ou **CIGOLI**, (Louis) né au château de Cigoli en Toscane, l'an 1559, fut appelé ainsi du nom de sa patrie: car son vrai nom étoit *Gardi*. *Alexandre Allori*, peintre renommé du 16<sup>e</sup> siècle, lui apprit l'art de peindre; l'étude

de l'anatomie lui dérangoit l'esprit; mais le repos & l'air natal le lui ayant rétabli, il fut reçu comme peintre à l'académie de peinture de Florence, & comme poète à celle de *la Crusca*. Il touchoit très-bien le luth: on lui reprocha que cet instrument l'empêchoit de finir ses tableaux, & il le brisa. C'est à lui qu'on doit le dessin du palais *Médicis*, dans la place *Madama*; & celui du piedestal du cheval en bronze, qui portoit la statue du grand, du bon *Henri IV*, sur le Pont-neuf à Paris. Son pinceau étoit ferme, vigoureux, & déceloit le génie. Le pape lui donna un bref pour le faire recevoir chevalier-servant de Malte; il reçut cet honneur au lit de la mort. Il mourut à Rome en 1613, à 54 ans. Ses principaux ouvrages sont dans cette dernière ville & à Florence. Un *Ecce Homo*, qu'il fit en concurrence avec le *Baroque* & *Michel-Ange de Caravage*, éclipsa les tableaux de ces deux peintres.

**CLAESEN**, Danois, savant dans l'Histoire, recueillit un grand nombre de livres sur les Mathématiques & les Arts, dont il a légué la jouissance au public dans la ville de Copenhague. Il est mort dans le 18<sup>e</sup> siècle.

**CLAGNI**, (l'Abbé de) Voyez **LESCOT**.

**I. CLAIR**, (Saint) fut envoyé de Rome dans les Gaules, vers l'an 280, & devint le premier évêque de Nantes. On croit qu'il mourut dans le diocèse de Vannes; mais en 878 son corps fut porté dans l'abbaye de *Saint-Aubin* d'Angers.

**II. CLAIR**, (Saint) né à Vienne en Dauphiné, devint abbé du monastère de *Saint-Marcel* & le modèle de la piété. Il mourut le premier janvier 660. Ses reliques furent

déposées dans l'église de Saint-Pierre de Vienne, & dispersées ensuite par les Huguenots dans le 16<sup>e</sup> siècle. On dit que sur la fin de ses jours il prédit les ravages que les Vandales & les Sarrasins causeroient, 72 ans après, en France.

III. CLAIR, (Saint) naquit à Rochester en Angleterre. Il quitta sa patrie pour prêcher la foi dans les Gaules au diocèse de Rouen. Une femme qui l'aimoit, furieuse de sa résistance, le fit assassiner en 894.

CLAIR, Voyez LECLAIR.

CLAIRAC, (Louis - André de la Mamie) ingénieur en chef à Bergues, mourut en 1751. Nous avons de lui : I. *L'ingénieur de Campagne, ou Traité de la Fortification passagère*, in-4.<sup>o</sup> II. *Histoire de la dernière Révolution de Perse, avant Thamas-Koulikan*, 3 vol. in-12.

CLAIRAUT, (Alexis-Claude) naquit à Paris le 7 mai 1713 d'un habile maître de mathématiques, qui lui apprit à lire dans les *Éléments d'Euclide*. Depuis *Pascal*, personne n'avoit montré plus de génie pour les sciences, que le jeune *Clairaut*. A quatre ans, il savoit lire & écrire; à neuf, l'application de l'Algèbre à la Géométrie lui étoit déjà familière, & la solution des problèmes les plus difficiles n'étoit qu'un jeu pour lui. A onze ans, il lisoit, il entendoit les sections coniques & l'analyse des *Infiniment-petits* du marquis de l'Hôpital. Au même âge, il avoit fait sur quatre Courbes du troisième genre qu'il avoit découvertes, un Mémoire, imprimé dans les *Miscellanea Berolinensia* de 1724, avec un certificat honorable de l'académie des sciences. Il soutint l'idée qu'avoient donnée de lui de

si heureux commencemens; & il publia en 1730 des *Recherches sur les Courbes à double courbure*, in-4.<sup>o</sup> dignes des plus grands géomètres. L'académie des sciences lui ouvrit son sein à dix-huit ans, avant l'âge prescrit par ses réglemens, & l'affocia, Voyez MAUPERTUIS, aux académiciens qui allèrent au Nord pour déterminer la figure de la Terre. Au retour de la Laponie, il osa calculer la figure du Globe, c'est-à-dire quelle forme lui doit imprimer son mouvement de rotation, joint à l'attraction de toutes ses parties. Il soumit encore au calcul l'équilibre qui retient la lune entre le Soleil & la Terre, suivant le système Newtonien de ces trois corps. L'aberration des étoiles & des planètes, que *Bradley* avoit trouvé être des phénomènes de la lumière, doit encore à *Clairaut* la théorie claire qu'on en a. Nous ne parlons pas d'une infinité de *Mémoires* sur les mathématiques & l'astronomie, dont il a enrichi l'académie. C'est d'après ses vues, que l'opinion de regarder les comètes comme des planètes aussi anciennes que le monde, & soumises à des lois universelles, n'est pas seulement une hypothèse, mais une vérité prouvée. Nous avons de lui : I. *Éléments de Géométrie*, 1741, in-8.<sup>o</sup> très-estimables par leur clarté & leur précision. Il y suit une route contraire à la méthode ordinaire. Il remonte de la Géométrie pratique à la connoissance des principes & des axiomes : méthode qui laisse à l'élève le plaisir d'être en quelque sorte inventeur avec son maître. On prétend qu'il composa ces *Éléments* pour l'illustre marquise du CHATELET : Voyez son article. II. *Éléments d'Algèbre*, 1746, in-8.<sup>o</sup>, qui ont le mérite des précédens. III. *Théorie de la figure de la Terre*,

1743, in-8.° IV. *Tables de la Lune*, 1754, in-8.° Ces ouvrages le firent regarder comme un des premiers géomètres de l'Europe, & il obtint les récompenses qu'il méritoit. Il étoit de la société du *Journal des Savans*, qu'il remplit d'excellens extraits. Il obtint après sa mort, un *Éloge* historique dans ce *Journal*, dont l'auteur s'exprime ainsi : « M. Clairaut se devoit au monde, & ne pouvoit se livrer à nous tout entier. Il ne nous a rien donné que d'excellent. Il traitoit en maître, & presqu'en se jouant, les objets de son ressort, lorsqu'il les jugeoit dignes de lui; mais il avoit peu le loisir de s'occuper de rendre compte des idées des autres, tandis qu'il avoit lui-même tant d'idées importantes à exposer pour le progrès des sciences, tant de découvertes utiles à publier. Souvent, en lisant les ouvrages qu'il se proposoit d'analyser, il s'abandonnoit à l'ardeur de découvrir, & quitoit l'auteur pour résoudre les problèmes. Dans nos assemblées, où il étoit fort assidu, nous avons eu lieu d'admirer constamment cette modestie, cette douceur qui doubloient le prix de ses talens, qui embellissoient l'éclat de sa gloire en le tempérant. L'homme supérieur ne brilloit que dans ses ouvrages : l'homme simple, juste, égal, se monroit seul dans la société; & c'est une autre sorte de gloire qu'on ne peut trop publier, une gloire qui nous le rend plus cher, qui mêle plus d'amertume à nos regrets. Ajoutons que, sur les matières les plus étrangères aux travaux qui remplirent toute sa vie, il avoit le goût le plus fin & le tact le plus sûr; que s'il critiquoit peu, & toujours avec douceur, il applaudissoit toujours à-propos; & que son approbation, dont il

n'étoit ni prodigue ni avare, étoit en tout genre un prix très-flateur. Clairaut est mort le 17 mai 1765, au bout de quelques jours de maladie, entre les bras de son père, qui avoit déjà vu périr dix-neuf enfans. » Il avoit eu un frère cadet, qui auroit peut-être égalé la sagacité de son aîné, s'il n'étoit mort à l'âge de 16 ans. Un an auparavant, il avoit publié un *Traité des Quadratures circulaires*, que l'académie des sciences honora de ses éloges. On a mis les vers suivans au bas du portrait de Clairaut :

*Par ses travaux la Terre a changé  
de figure; (a)*

*La Lune vis par lui ses écarts dévoilés; (b)*

*Ces Globes chevalus, errans à l'aventure,*

*Fixèrent leur retour, à sa voix rappelés; (c)*

*Et son calcul profond, rival de la nature,*

*Démontra les secrets à Newton révélés.*

CLAIRE, (Sainte) née à Assise en 1193, d'une famille noble, renonça au siècle entre les mains de S. François l'an 1212. Ce saint instituteur lui donna l'habit de pénitence à Notre-Dame de la Portioncule. Elle s'enferma ensuite dans l'Eglise de Saint-Damien près Assise, où elle demeura quarante-deux ans, avec plusieurs compagnes de ses austérités & de ses vertus. Cette église fut le berceau de l'ordre des Pauvres-Femmes, appelé en Italie *della Povera-Donna*, & en France de *Sainte-Claire*, ou *Clarisses*. Cette fondatrice le gouverna suivant les instructions qu'elle avoit reçues de S. François.

(a) Voyage au Nord. (b) Tables de la Lune. (c) La Comète de 1759.

À l'imitation de son père spirituel, elle fit un Testament, pour recommander à ses sœurs l'amour de la pauvreté. « Elle vit dans cette vertu, dit un écrivain, le retranchement de tous les objets propres à enflammer les passions. Elle la regardoit comme l'école de la patience, par les occasions qu'elle fournit de souffrir toutes sortes de privations, & comme le moyen de parvenir à ce parfait détachement du monde, qui fait l'essence de la véritable piété. » Elle mourut le 11 août 1253 à 60 ans. Son corps fut porté à Assise. Ce convoi, honoré de la présence du pape & des cardinaux, se fit comme un triomphe, au son des trompettes & avec toute la solennité possible. *Alexandre IV* la mit, peu de temps après, dans le catalogue des Saints. Les religieuses de son ordre sont divisées en *Dumianistes*, scrupuleuses observatrices de la règle donnée à leur fondatrice par *S. François*; & en *Urbanistes*, qui suivent les réglemens mitigés, donnés par *Urbain VI*.

**CLAIRFAIT**, (N. Comte de) Wallon d'origine, chevalier de la toison d'or, devint feld-maréchal au service de l'empereur. Il avoit commencé à se faire avantageusement connoître contre les Turcs, lorsqu'il fut appelé en 1792, à commander les troupes Autrichiennes contre la France. Il déploya dans cette guerre les plus grands talens. Pour pénétrer en Champagne, il eut à forcer le poste important de la Croix-des-Bouquets. Une chaussée pratiquée au milieu d'un bois de haute futaie, où l'on avoit fait des abatis de bois considérables, conduisoit à une hauteur défendue par une batterie de canons chargés à mitraille. Surmonter ces obstacles furent pour

*Clairfait* l'affaire de quelques heures. Après avoir pris Longwi & Stenai, il se retira dans les Pays-Bas, & y perdit la fameuse bataille de Jemappes; mais cette défaite fut pour lui un triomphe, car il disputa long-temps la victoire, quoique son armée fût de la moitié moins nombreuse que celle des François. Sa retraite sur le Rhin, où on le vit combattant sans cesse, n'oubliant aucune de ses ressources, réparant par la prudence & les connoissances de l'art, les dangers de sa situation, assura sa gloire. *Clairfait* placé sous le commandement du prince de Cobourg, obtint de brillans avantages à Aldenhoven, à Quievrain; à Hanson, à Famars. Il commandoit l'aile gauche à la bataille de Nerwinde & décida de son succès. Opposé ensuite dans la West-Flandres au général *Pichegru*, il lui disputa pas à pas le terrain, malgré l'inégalité de ses forces; & ce ne fut qu'après sept combats qu'il le laissa maître du pays. Sa retraite sur Thiel, fut alors aussi savante que courageuse. *Clairfait* prit en 1795 le commandement de l'armée de Mayence, & y attaqua le camp retranché que les François avoient établi devant cette ville. Ceux-ci avoient mis près de six mois à fortifier ce camp; *Clairfait* le fait tourner par six escadrons de cavalerie, l'attaque avec le reste de son armée, le prend en une nuit, & fait un très-grand nombre de prisonniers. *Clairfait*, poursuivant les François avec toute la chaleur de la victoire, reçut à Manheim l'ordre de s'arrêter. Piqué de voir mettre un terme à ses succès, il donna sa démission, & se rendit à Vienne, où l'empereur lui accorda l'accueil qu'il méritoit; ce souverain alla lui-même lui rendre visite. Bientôt après, il devint membre du conseil de la guerre, & mourut à

E e

Tome III.

Vienne en 1798. *Clairfait*, sévère partisan de la discipline militaire, fut estimé, mais redouté de ses soldats. Brave, instruit, doué du plus grand sang froid, calme au milieu de l'action, quelquefois trop circonspect, il prouva par ses opérations que la guerre pouvoit être considérée comme un simple jeu calculé. Il a emporté la réputation du général le plus savant & le plus habile qui ait été opposé aux François pendant leur révolution.

**CLAMORGAN**, (Jean de) capitaine de la marine, servit pendant quarante-cinq ans sous trois rois. Il publia un *Traité de la Chasse au loup*, qu'il offrit à Charles IX, prince passionné pour la chasse. Cet ouvrage parut à Paris, chez Jacques Dupuis, en 1576, & il a été inséré dans la *Maison rustique*. *Clamorgan* présenta à François premier une *Mappe-monde* d'une forme nouvelle avec l'indication des longitudes, que le monarque fit placer à la bibliothèque de Fontainebleau. On lui attribue quelques écrits non imprimés sur l'*Astronomie* & la *Poëse de la Navigation*.

**CLAPASSON**, (N.) de Lyon & de l'académie de cette ville, a publié une *Description des Curiosités & Monumens de sa patrie*, in-8°, Lyon, 1741. Elle est bien écrite & estimée.

**CLARA**, (DIDIA-) fille de l'empereur Julien I, fut mariée au sénateur *Cornélius Repentinus*. Son père étant parvenu à l'empire l'an 193 de l'ère Chrétienne, elle obtint le titre d'Auguste pour elle, & la charge de préfet de Rome pour son époux. Mais celui-ci ne la conserva que durant le règne de son beau-père. *Septime-Sévère*, qui l'en dépouilla, priva aussi, la même année, *Didia-Clara* de sa

qualité d'Auguste, & du patrimoine qu'elle tenoit de son père. Ainsi elle éprouva dans l'espace de quelques mois toutes les faveurs & toutes les rigueurs de la fortune. Elle avoit alors environ 40 ans.

**CLARA D'ANDUSE**, dont on ignore la patrie, se distingua par ses poésies dans le 13<sup>e</sup> siècle. L'amour ne la rendit point heureuse, à ce qu'il paroît par une pièce adressée à son amant, où elle lui dit : « Les médifans, les esprits soupçonneux, destructeurs de la joie & de la vertu, ont mis mon cœur dans une vive agitation & dans une tristesse profonde. Leurs mauvais discours vous obligent de vous éloigner de moi, vous que j'aime par-dessus toutes choses ! j'ai perdu le plaisir de vous contempler ; j'en meurs de douleur, de fureur & de rage. C'est en vain qu'on me reproche mon amour. Non, rien ne peut diminuer la tendresse de mon cœur pour vous, ni l'ardent désir que j'ai de vous voir. Je n'ai point d'ennemis, tant odieux me soient-ils, qui ne me deviennent chers, si je leur entends dire du bien de vous ; & je me brouille avec mes meilleurs amis, s'ils m'en disent du mal. Ami, j'ai tant de douleur & de désespoir de ne vous voir pas, que lorsque je veux chanter, je pleure & je soupire. Que ne puis-je obtenir par ces couplets l'objet de mes vœux ! »

**CLARAMONTIUS**, (Scipion) né à Césène en 1565, fut à la fois bon historien & grand mathématicien. Ses ouvrages sont une *Dissertation sur la hauteur du Caucase* ; une autre, sur la comète de 1618 ; une autre, sur trois nouvelles étoiles apparues en 1572, 1600 & 1604 ; une autre,

fut les phases de la Lune. On lui doit encore : I. Une *Réfutation* du Système de *Tycho-Brahé*. II. Une *Histoire* de la ville de Césène, en seize livres, 1641, in-4.<sup>o</sup> III. *De conjectandis cufusque moribus*, lib. x.

CLARENCE, (le duc de)  
Voyez V. GEORGE.

CLARENDON, (Edouard, comte de) Voyez I. HYDE.

CLARET, Voyez TOURRETTE (de la)

CLARISSES, ou RELIGIEUSES DE STE CLAIRE, Voyez CLAIRE.

I. CLARIUS, moine de Saint-Pierre-le-Vif de Sens, est auteur d'une *Chronique* utile à l'histoire de France. C'est celle de son abbaye qui s'étend jusqu'à l'année 1124. Elle a été continuée par un anonyme jusqu'en 1184. D'Achéry l'a publiée en grande partie dans son *Spicilège*.

II. CLARIUS ou CLARIO, (Isidore) né au château de Chiara près de Bresce, en 1495; de Bénédictin du Mont-Cassin devenu évêque de Folligno, il parut avec distinction au concile de Trente, & se fit aimer & respecter de son peuple pour son zèle & sur-tout pour sa charité. Il laissa plusieurs ouvrages, estimables par l'érudition qu'ils renferment & par leur utilité. Les principaux sont : I. *Scholia in Bibliâ*, à Venise 1564, in-folio. II. *Scholia in Novum Testamentum*, 1545, in-8.<sup>o</sup> Ces deux ouvrages, souvent consultés, sont au rang des meilleurs qui aient été faits en ce genre. Son double Commentaire fut mis à l'Index, pour quelques passages, de la préface, dans lesquels l'auteur ne respectoit pas assez la Vulgate; mais la défense de le lire fut levée par les députés du

concile de Trente pour l'examen des livres. III. Des *Sermons* latins, 1 vol. in-fol., & en 2 in-4.<sup>o</sup> IV. Des *Lettres* avec deux *Opuscules*, Modène, 1705, in-4.<sup>o</sup> Ce savant & saint prélat mourut le 28 mai 1555, à 60 ans. Il écrivoit nettement & avec facilité.

I. CLARKE, (Samuel) né à Brackley dans la province de Northampton en Angleterre, fut très-versé dans les langues Orientales, & devint directeur de la bibliothèque Bodléenne. Il a aidé *Walthon* dans l'édition de sa *Polyglotte*, & est mort le 27 décembre 1669, après avoir publié un traité de *Profodia arabicâ*, 1661.

II. CLARKE, (Samuel) ministre Anglois, fut persécuté par *Cromwel*, & député pour féliciter *Charles II* sur son rétablissement au trône d'Angleterre. Il mourut en 1682, après avoir publié dans sa langue un *Martyrologe*, les *Vies* des généraux Anglois, l'*Histoire* de *Guillaume le Conquérant*, un *Traité* contre la Tolérance, les *Vies* de quelques hommes célèbres de son siècle, 1684, in-folio.—Son fils, mort en 1701, est connu en Angleterre par plusieurs ouvrages sur l'Écriture sainte.

III. CLARKE, (Samuel) né à Norwick le 11 octobre 1675, d'un magistrat de cette ville, obtint par son mérite la cure de la paroisse de Saint-Jacques de Londres. Il fut quelque temps dans le parti des nouveaux Ariens, parmi lesquels se trouvoient *Newton* & *Whiston*. Il soutint son sentiment dans un livre intitulé : *La Doctrine de l'Écriture sur la Trinité*, imprimé en 1712, réimprimé avec des additions en 1719, & donné au public pour la troisième fois après sa mort, avec des augmentations trouvées

dans ses papiers, écrites de sa propre main. Son attachement trop connu à la secte qu'il avoit embrassée, l'empêcha d'être archevêque de Cantorbéri. La reine *Anne* vouloit lui donner cette dignité, *Gipson*, évêque de Londres, dit à cette princesse : *Madame, Clarke est le plus savant & le plus honnête homme de l'Angleterre : il ne lui manque qu'une chose, c'est d'être Chrétien.* — *Clarke* se distingua autant par son caractère que par ses talens. Doux, communicatif, il a été également recherché par les étrangers & par ses compatriotes. Il mourut le 11 mai 1729, à 54 ans, après avoir abandonné l'Arianisme. Malgré quelques opinions particulières, il avoit un grand fonds de religion. « Je me souviens, dit l'auteur des *Elémens de la philosophie de Newton*, que dans plusieurs conférences que j'eus, en 1726, avec le docteur *Clarke*, jamais ce philosophe ne prononçoit le nom de DIEU qu'avec un air de recueillement & de respect très-remarquable. Je lui avouai l'impression que cela faisoit sur moi ; & il me dit, que c'étoit de *Newton* qu'il avoit pris insensiblement cette coutume, laquelle doit être en effet celle de tous les hommes. » Son désintéressement étoit extrême. Après la mort de *Newton*, en 1727, on lui offrit la place d'intendant de la monnoie, qui rapporte annuellement douze cents louis ; mais un revenu si considérable ne put tenter un philosophe qui connoissoit mieux le prix du temps que celui des richesses : il le refusa. Ses Ouvrages, publiés à Londres en 1738, en 4 vol. in-folio, sont pour la plupart en anglois ; quelques-uns ont été traduits en françois. On remarque dans tous un savant éclairé, un écrivain méthodique, qui met les matières les plus abstraites à la portée de tout le monde, par une

netteté & une précision admirables. Le bel-esprit qui l'a appelé une *vraie Machine à raisonnement*, devoit ajouter que c'étoit une machine si bien dirigée, qu'elle n'en produisoit ordinairement que de convaincans & de démonstratifs. On a de lui : I. *Discours concernant l'être & les attributs de Dieu, les obligations de la Religion naturelle, la vérité & la certitude de la Révélation Chrétienne*, contenus en 16 sermons, prêchés dans l'église cathédrale de Saint-Paul, en 1704 & 1705, à la lecture fondée par *Robert Boyle*. Cet ouvrage, traduit en françois par *Ricotier*, Amsterdam 1727, 3 vol. in-8°, & dans lequel l'auteur a suivi le plan d'*Abbadie*, a été réimprimé plusieurs fois. L'édition d'Avignon, 1756, sans nom de ville, en 3 vol. in-12, renferme quelques *Notes*, & une *Dissertation* du même docteur sur la spiritualité & l'immortalité de l'ame, traduite de l'anglois. II. *Des Paraphrases sur les quatre Evangélistes*. III. *Dis-sept Sermons sur différens sujets intéressans*. IV. *Lettres à Dodwel* sur l'immortalité de l'ame, avec des réflexions sur le livre intitulé *Amyntor*, ou Défense de la Vie de *Milton*. V. *Lettres à M. Hoadley* sur la proportion de la vitesse & de la force. VI. *La Physique de Rohault* traduite en latin, 1718, in-8°. VII. Une autre Traduction, dans la même langue, de *l'Optique de Newton*, 1719, in-8°. *Clarke* fut un des premiers qui soutinrent dans les écoles les principes de ce célèbre physicien. VIII. *De savantes Notes sur les Commentaires de César*, Londres 1712, in-fol. IX. *L'Iliade d'Homère* en grec & en latin, Londres 1754, 4 vol. in-4°, avec des observations pleines d'érudition qui développent bien le sens du poète Grec. L'auteur mourut en achevant cet ouvrage, dont il n'avoit encore publié que la moitié. Voyez I. COLLIN &

— Il ne faut pas le confondre avec un autre théologien Anglois, *Guillaume CLARKE*, né dans le comté de Shrop en 1696, mort en 1771, auteur de l'*Accord des Morneics Romaines, Saxones & Angloises*, en Anglois 1767, in-4.<sup>o</sup>

**CLARKSON**, (David) né en 1621 dans la province d'Yorck, mort à Londres en 1687, étudia les Antiquités ecclésiastiques, & fut le maître de *Tilloson*. Il a publié un *Traité* sur l'état primitif de l'Épiscopat, & un autre sur la Liturgie, 1716.

**CLARUS**, (*Julius*) jurisconsulte habile, natif d'Alexandrie de la Paille, remplit les premières places de la ville de Milan, & mourut en 1575. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Francfort, 1636, in-folio, & ne sont plus d'aucun usage.

**CLATHRA**, (Mythol.) divinité de l'Étrurie, présidoit aux grilles & aux serrures. Les Romains adoptèrent son culte, & lui consacèrent un temple en commun avec *Apollon*, sur le Mont Quirinal.

**CLAVASIO**, Voyez I. ANGE.

**CLAUBERGE**, (Jean) savant Calviniste, né à Solingen en Westphalie l'an 1622, mort le 31 janvier 1665, à 33 ans, est un des premiers qui aient enseigné la philosophie de *Descartes* en Allemagne. L'électeur de Brandebourg lui donna des témoignages non équivoques de son estime. Ses Ouvrages ont été recueillis en 2 vol. in-4<sup>o</sup>, à Amsterdam, 1691. Le plus estimable est sa *Logica vetus & nova*, dont il faisoit cas avec raison.

**CLAUDE-LYSIAS**, Voyez **LYSIAS**, 2<sup>o</sup> II.

**I. CLAUDE I<sup>er</sup>**, (*CLAUDIUS Néro*) fils de *Drusus* & oncle de *Caligula*, né à Lyon dix ans avant l'ère Chrétienne, fut le seul de sa famille que son neveu laissa vivre. Après la mort de *Caligula*, assassiné, *Claude* fut proclamé empereur par les soldats qui le rencontrèrent par hasard, comme il se cachoit pour échapper aux meurtriers. Quoique le sénat eût envie de rétablir la république, on n'osa s'opposer à son élection, & on le reconnut l'an 41 de J. C. Il étoit alors dans sa 50<sup>e</sup> année. Les maladies de sa jeunesse l'avoient rendu foible & timide. Au commencement de son règne, il s'annonça assez bien; mais il se démentit bientôt, & ce ne fut plus qu'un enfant sur le trône. Il avoit refusé tous les titres fastueux que l'adulation des courtisans avoit inventés; il avoit orné Rome d'édifices publics, & l'avoit charmée par son affabilité & sa politesse, son application aux affaires, & son équité. Mais il ne parut ensuite qu'un imbécille, qui ne connoissoit ni sa force, ni sa foiblesse, ni ses droits, ni ses devoirs. Le sénat, toujours flatteur parce qu'il n'étoit plus maître, décerna les honneurs du triomphe à l'empereur, pour le succès de ses armes dans la Bretagne. *Claude* voulut le mériter lui-même, passa dans cette île l'an 43 de J. C., & y fut vainqueur par ses généraux. A son retour, il retomba dans sa stupidité. L'impudique *Messaline*, sa femme, le subjuga au point, qu'il en apprit les débauches, & en fut même témoin, sans en être troublé. Ce monstre de barbarie & de lubricité, vouloit-elle se venger du mépris d'un amant, elle trouvoit son foible époux toujours prêt à lui obéir. Treize



sénateurs & plus de trois cents chevaliers furent mis à mort sous son règne. L'imbécille tyran voyoit avec une joie calme & stupide ces exécutions sanguinaires. Il étoit tellement familiarisé avec l'idée des tortures, qu'un de ses officiers lui rendant compte du supplice d'un homme consulaire, il répondit froidement : *Je ne vous avois pas dit de le faire mourir ; mais qu'importe puisqu'il est fait ?... Voyez* III NARCISSE. *Camille*, gouverneur de la Dalmatie, s'étant fait proclamer empereur, écrivit au fantôme qui régnoit à Rome, une lettre pleine de menaces, s'il ne se démettoit de l'empire ; *Claude* alloit se soumettre, si on ne l'en avoit empêché. Après la mort de *Messaline*, sa troisième femme, dont il se défit pour ses débauches, il épousa *Agrippine* sa nièce, quoiqu'il eût promis de ne plus se marier. Celle-ci le subjuga encore : c'est à sa sollicitation qu'il adopta *Néron*, au préjudice de *Britannicus*. Elle l'empoisonna dans un ragoût de champignons ; mais comme le poison le rendit simplement malade, elle envoya chercher *Xénophon*, son médecin, qui feignant de lui donner un de ces vomitifs dont il se servoit ordinairement après ses débauches, lui fit passer une plume empoisonnée dans la gorge ; il en mourut l'an 54 de J. C., âgé d'environ 65 ans. *Claude* n'étoit qu'un homme ébauché, disoit sa mère. De lui-même il n'étoit qu'idiot ; sa foiblesse en fit un tyran. Il inventa cependant trois lettres, & composa quelques ouvrages qui se sont perdus.

II. CLAUDE II, (*Aurélius*) né dans l'Illyrie en 214, d'abord tribun militaire sous *Dèce*, eut ensuite le gouvernement de sa

province sous *Vaurien*. L'armée le déclara empereur l'an 268, après la mort funeste de *Galien*. L'empire reprit une nouvelle vie sous ce nouveau *Trojan*. Il défit le rebelle *Auréole*, abolit les impôts, rendit aux particuliers les biens que son injuste prédécesseur leur avoit enlevés. Une femme, instruite de son équité, vint la trouver & lui dit : *Prince, un Officier nommé Claude, a reçu ma terre de Galien ; c'étoit mon unique bien ; faites-la-moi rendre.* — *Claude*, reconnoissant que c'étoit de lui-même qu'elle parloit, lui répondit avec douceur : *Il est juste que Claude empereur restitue ce qu'a pris Claude particulier.* — Tandis qu'il faisoit fleurir l'empire au dedans, il le défendoit au dehors. Les Goths, au nombre de trois cent vingt mille, pillent la Thrace & la Grèce, *Claude* marche contre eux, les poursuit jusqu'au Mont-Hœmus, & remporte la victoire la plus signalée. La peste qui étoit dans leur armée, contribua à leur défaite. Elle se glissa malheureusement dans celle des Romains, y fit les mêmes ravages, & emporta *Claude* en 270, à l'âge de 56 ans. Cet empereur fut à la fois grand capitaine, juge équitable, & bon prince. Un plus long règne eût rendu à Rome tout son éclat & à l'empire son ancienne gloire. Voyez AURÉOLE.

III. CLAUDE, (Saint) natif de Salins en Bourgogne, fut chanoine & archevêque de Besançon. Il quitta cette dignité pour se renfermer dans le monastère de Saint-Oyan, dont il fut abbé, & où il mourut saintement l'an 696, ou selon le P. *Chifflet* en 703, âgé de 99 ans. Cette abbaye bâtie sur le Mont-Jura, porta le nom de *S. Oyan* jusqu'au 13<sup>e</sup> siècle, qu'elle prit celui de *S. Claude*. Le

Corps de ce Saint y subsistoit encore sur la fin du siècle passé & étoit devenu un objet de dévotion pour une foule de pèlerins qui y accouroient de toutes parts. Il s'est formé peu à peu une ville fort agréable auprès de ce monastère. En 1743 le pape *Benoît XIV* y érigea un évêché suffragant de Lyon, & changea l'abbaye en église cathédrale.

IV. CLAUDE, Espagnol d'origine, devint évêque de Turin dans le 8<sup>e</sup> siècle & soutint l'erreur des *Iconoclastes* ou Briseurs d'images. Il voulut les détruire dans son diocèse; mais ses attentats & ses écrits sur ce sujet, furent condamnés par les évêques & le pape.

V. CLAUDE, frère Célestin, vivoit sous le règne de *Charles VI*, au commencement du 15<sup>e</sup> siècle, & il étoit digne d'éclairer le nôtre. Nous avons de lui un ouvrage philosophique, *Des erreurs de nos sensations & des influences célestes sur la terre*, contre l'astronomie judiciaire, où il s'exprime avec tant de justesse & de précision, qu'on le croiroit l'ouvrage d'un moderne, si on le traduisoit du latin sans indiquer l'auteur. C'est à *Oronce Finé* qu'on a l'obligation de ce livre; il le fit imprimer en 1542 chez *Simon Colines*. L'auteur mérite d'être placé à côté des *Bacon* & des *Locke*.

VI. CLAUDE, (Jean) né à la Sauvetat près de Villefranche d'Agen en 1619, d'un père ministre, fut élevé par lui dans le sein de la théologie & de la controverse. Ministre à l'âge de 26 ans, il professa ensuite pendant huit ans la théologie à Nîmes avec le plus grand succès. *Claude* s'étant opposé aux sages intentions de quelques-uns de son parti, qui

vouloient réunir les Protestans à l'Église, le ministère lui fut interdit par la cour dans le Languedoc & dans le Querci. Il vint à Paris, & fut ministre de *Charanton* depuis 1666 jusqu'en 1687, année de la révocation de l'édit de Nantes. Il passa alors en Hollande; où ses talens & son nom l'avoient annoncé depuis longtemps. Le prince d'*Orange* le gratifia d'une pension: Il mourut peu de temps après le 13 janvier 1687, à 68 ans, regardé par son parti comme un orateur, & comme l'homme le plus capable de combattre *Arnauld* & *Bossuet*. Son éloquence étoit forte, animée, serrée, pressante. Il manquoit d'une certaine élégance; mais son style n'en étoit pas moins fort, potr être simple. Peu de controversistes se sont servis plus heureusement des finesse de la logique & des autorités de l'érudition. On remarque ce caractère dans tous ses ouvrages, dont les principaux sont: I. *Réponse au Traité de la Perpétuité de la foi sur l'Eucharistie*, 1671, 2 vol. in-8.° II. *Défense de la Réformation*, ou *Réponse aux Préjugés légitimes de Nicole*, 2 vol. in-4.° & in-12. III. *Réponse à la Conférence de Bossuet*, in-12. IV. *Les Plaintes des Protestans cruellement opprimés dans le Royaume de France*; à Cologne 1713, in-12. V. *Plusieurs Sermons* in-8.°, écrits avec une éloquence mâle & vigoureuse. VI. Cinq volumes in-12 d'*Œuvres Posthumes*, contenant divers *Traité*s de théologie & de controverse. *Claude* méritoit d'être l'ame de son parti, autant par ses talens, que par son intégrité & ses mœurs. Sa conduite & son éloquence n'étoient malheureusement que trop propres à persuader ceux qui admettoient les mêmes principes que lui. Sa *Vie* a été

écrite par *la Devèze*, Amsterdam 1687, in-16. Voyez GASTINAU & CONRAD.

VII. CLAUDE, (Jean-Jacques) petit-fils du précédent, naquit à la Haye en 1684. Dès l'âge de 15 ans, il publia une *Dissertation* latine sur la salutation des Anciens, Utrecht 1702, in-12; & à l'âge de 18 ans, une autre *Dissertation* dans la même langue, sur les nourrices & les pédagogues. S'étant consacré ensuite, par la suggestion du ministre *Marin*, à l'étude de la théologie, il devint pasteur de l'église François de Londres en 1710, & mourut en 1712 à 28 ans, fort regretté. Après sa mort, son frère fit imprimer un vol. de ses *Sermons*, où il y a plus de solidité, que d'ornement & de pathétique.

VIII. CLAUDE DE FRANCE, fille de *Louis XII* & d'*Anne de Bretagne*, naquit à Romorantin en 1499. La reine sa mère, qui n'aimoit pas François comte d'Angoulême, depuis roi de France, voulut la marier à *Charles d'Auriche*; mais *Louis XII*, qui avoit d'abord cédé à ses desirs, s'y opposa par le conseil des seigneurs les plus sages de sa cour. La princesse Claude fut donc fiancée au prince François, en 1506, & ce mariage fut célébré à Saint-Germain-en-Laye, le 14 mai 1514. Une piété sincère, un caractère égal, une extrême bonté; telles furent les qualités, qui la firent appeler de son temps *la bonne Reine*. Elle n'étoit pas si bien partagée du côté des qualités extérieures. Elle boitoit un peu: défaut qu'elle tenoit de sa mère. Sa taille étoit médiocre. Les traits de son visage, qui ressembloient à ceux de son père, n'avoient rien qui fixât l'attention, qu'un grand air de douceur. Aussi *Louis XII* dit à *Anne de Bre-*

*tagne*, qui lui faisoit craindre les dégoûts du comte d'Angoulême: *Oui, elle n'est pas belle; mais sa vertu touchera le Comte, & il ne pourra s'empêcher de lui rendre justice.* Son unique soin fut de plaire à son époux, & de servir Dieu & les malheureux. Elle avoit pris pour devise une Lune au plein avec ces mots: *CANDIDA CANDIDIS*. Elle avoit été couronnée à Saint-Denys en 1517, & elle mourut à Blois le 20 juillet 1524, à 25 ans, après avoir donné le jour à trois princes & à quatre princesses.

IX. CLAUDE DE FRANCE, duchesse de Lorraine, septième enfant de *Henri II* & de *Catherine de Médicis*, naquit à Fontainebleau en 1547. On la maria en 1558: à *Charles II* du nom, duc de Lorraine postérité. Ses vertus la firent aimer de son époux & de ses sujets. Elle mourut le 20 février 1575.

X. CLAUDE, peintre ancien, natif de Marseille, excella dans l'art de peindre sur le verre. Étant venu à Rome, il y fit connoître le premier cette invention.

CLAUDE DE TOURNON, Voy. TOURNON, n.<sup>o</sup> III.

I. CLAUDIA, Vestale, fut accusée d'un inceste; mais *Vesta*, suivant la Fable, fit un prodige en sa faveur pour manifester sa sagesse. *Claudia* tira seule avec sa ceinture le vaisseau sur lequel étoit la statue de *Cybèle*, qu'on venoit de chercher en Phrygie, & qui étant entré dans le Tibre, s'y trouvoit tellement engravé, que plusieurs milliers d'hommes avoient inutilement essayé de le faire avancer. Cette vestale étoit de la famille patricienne des *Claudes*.

II. CLAUDIA, dame Romaine, fut convertie par *S. Paul*. Cet apôtre en parle sur la fin de sa seconde Épître à *Timothée*. On ignore de qui elle étoit femme.

III. CLAUDIA, (ANTONIA-) fille de l'empereur *Claude*, fut d'abord mariée à *Cnéius Pompéius*, condamné à perdre la tête à l'insurrection de *Messaline*; & ensuite à *Sylla Faustus*, dont elle eut un fils. Ce second époux de *Claudia* fut assassiné par ordre de *Néron*, l'an 62 de J. C. Elle fut victime elle-même de la barbarie de ce prince. Devenu veuf de *Poppée*, morte enceinte sous ses coups, il offroit de donner la main à *Claudia* & de la faire reconnoître impératrice. Elle rejeta ses offres; & *Néron* lui fit ôter la vie, lorsqu'elle étoit encore à la fleur de son âge.

CLAUDIEN, poète Latin, natif d'Alexandrie en Égypte, fleurissoit sous *Aradius* & *Honorius*, qui lui firent ériger une statue dans la place Trajane. Il fut l'ami de *Silicou*, qui périt en voulant usurper le trône impérial. Alors l'amitié d'un grand homme devenu coupable, fut un crime; & *Claudian* quitta la cour. On croit qu'il passa sa vie dans la retraite & la disgrâce. Ce poète étoit né avec un esprit vif & élevé: c'est le caractère de ses écrits. Une imagination qui a quelquefois l'éclat de celle d'*Homère*, & des expressions de génie, de la force quand il peint, de la précision toutes les fois qu'il est sans images, assez d'étendue dans ses tableaux, & sur-tout la plus grande richesse dans ses couleurs; voilà les beautés de *Claudian*. Mais il est rare que la fin de ses pièces réponde à leur commencement. Il est souvent enflé. Il se laisse emporter à

ses saillies. Il n'a nul goût pour varier le tour de ses vers, qui retombent sans cesse dans la même cadence. Les écrivains qui ont dit que c'est le poète héroïque qui a le plus approché de *Virgile*, devoient aussi remarquer que ce n'est que de fort loin. Il passe pourtant pour un des derniers poètes Latins, qui aient eu quelque pureté dans un siècle grossier... Parmi les éditions de *Claudian*, on estime la première, de Vicence 1482, in-folio; celle de *Heinsius* le fils, Elzevir 1650, in-12; celle de *Barthius*, quoique chargée d'un long commentaire, Francfort 1650, in-4°; celle des *Variorum*, 1665, in-8°; l'édition donnée in-4° 1677, *ad usum Delphini*, laquelle est peu commune; & celle de *Burman*, Amsterdam 1760, in-4°. Les pièces que les connoisseurs lisent avec le plus de plaisir dans *Claudian*, sont les *Invectives* contre *Rufin*, en deux livres; celles contre *Eutrope*, aussi en deux. Après ces pièces, vient le poème de l'*Enlèvement de Proserpine*; & celui du *Consulat d'Honorius* suit de près. L'*Enlèvement de Proserpine* est plein de verve & d'enthousiasme. Les caractères sont naturels & bien dessinés, les images vives & heureuses, les pensées justes & sages, les descriptions piquantes. Le troisième livre, presque tout dramatique, est plein de mouvemens tendres & passionnés. Le nombre de morceaux où le faux goût de son siècle se mêle quelquefois, est petit en comparaison des morceaux touchans & bien écrits.

CLAUDIEN MAMERT, prêtre & frère de *Mamert* archevêque de Vienne, publia dans le cinquième siècle un *Traité sur la nature de l'Âme*, contre *Fausle* de Riez,

qui prétendoit, dit-on, qu'elle n'est pas spirituelle; Hanau 1612; & Zwickau 1655, un vol. in-8.° L'histoire Ecclésiastique de l'abbé Racine lui attribue une pièce de vers contre la poésie profane; mais ce poëme est une suite de la Lettre de S. Paulin de Nole à Jove. C'est avec plus de raison qu'on lui donne l'Hymne de la Croix, que plusieurs diocèses chantent au Vendredi-Saint: *Pange, lingua, gloriosi Prælium certaminis*, &c. Elle se trouve dans la Bibliothèque des Pères, & dans les livres d'église. Mamere avoit été moine dans sa jeunesse, & avoit lu une partie des auteurs Grecs & Latins. Il étoit un des plus savans de son temps: il mourut en 473 ou 474.

CLAUDINE DE TOURNON, Voy. TOURNON, n.° III.

L. CLAUDIUS PULCHER, fils d'Appius Claudius Cæcus, consul Romain l'an 249 avant J. C., avec L. Julius Pullus, perdit une bataille navale en Sicile contre les Carthaginois. Il fit une autre entreprise sur Drepani; mais Asdrubal, gouverneur de la place, en étant averti, l'attendit en bataille à l'embouchure de son port. Claudius, quoique surpris de trouver les ennemis en bonne posture, les attaqua inconsidérément. Asdrubal, se servant de son avantage coula à fond plusieurs vaisseaux des Romains, en prit 93, & poursuivit les autres jusqu'àuprès de Lilybée. Les dévots du Paganisme crurent que le mépris, bien louable en lui-même, s'il eût pris sa source dans une philosophie éclairée, que Claudius avoit fait paroître des augures, lui avoit attiré ce châtement; car comme on lui présenta la cage où étoient les oiseaux sacrés, voyant qu'ils ne vouloient pas de grain: *Qu'ils boivent*, dit-il,

*puisqu'ils ne veulent point manger*; & aussitôt il les fit jeter à l'eau. Claudius de retour à Rome, fut déposé & condamné à l'amende. On l'obligea même de nommer un dictateur. Il désigna un certain C. Glauca, l'objet de la risée du peuple. Le sénat contraignit ce dernier à se démettre en faveur d'Attilius Collatinus. Claudius ne respectoit pas plus la patrie que sa religion. Il étoit un de ces téméraires, trop communs aujourd'hui, qui se moquent également, & des honneurs qu'on rend à Dieu, & de l'obéissance qu'on doit aux hommes placés à la tête du gouvernement.

II. CLAUDIUS, (Appius) décemvir Romain, très-connu par la mort de Virginie. — Voyez VIRGINIE & CLAUSUS.

III. CLAUDIUS MARIUS VICTOR ou Victorinus, rhéteur de Marseille dans le 5<sup>e</sup> siècle, mort sous l'empire de Théodose le jeune & de Valentinien III, laissa un Poëme sur la Genèse en vers hexamètres, & une Epître à l'abbé Salomon, contre la corruption des mœurs de son siècle. Ces deux ouvrages ont été imprimés, in-8°, 1536, 1545, 1560, avec les Poésies de St. Avie de Vienne. Victor mourut vers l'an 445.

IV. CLAUDIUS CENTINIANUS, grammairien, introduisit dans la langue latine l'usage de substituer l's à l'r dans plusieurs mots, & on prononça *fusius* & *Valisus* pour *furius* & *Valerius*.

CLAVER, (Pierre) missionnaire Espagnol, fut envoyé, en 1610, à Carthagène en Amérique pour y prêcher la foi & la charité chrétienne. Sa vie entière fut consacrée à la bienfaisance. Il se fit le consolateur des Nègres, l'ami des pauvres & des prisonniers, & mourut le 8 septembre 1774. Le P. Fleurian a écrit la Vie de Claver.

**CLAVERET**, (Jean) né à Orléans, y suivit la profession d'avocat pendant quelque temps. Venu à Paris, il donna au théâtre diverses pièces : *L'Esprit Follet*, le *Pèlerin amoureux*, les *Eaux de Forges*, l'*Écuyer*, la *Vifue différée*, le *Roman du Marais*, comédies; *Proserpine*, tragédie représentées en 1639. On ignore la date de la mort de cet auteur.

**CLAVIÈRE**, (Étienne) fils d'un François qui s'établit à Genève, entra avec vivacité dans toutes les querelles qui troublèrent cette petite république; il ne put cependant y faire adopter le système populaire. Genève étoit un théâtre trop resserré pour son génie intriguant. Il se rendit à Paris; & lorsque la révolution fut faite, il s'en montra le partisan outré & le prôneur exagéré. Pour se faire connoître, il publia diverses petites brochures qui décelent du talent, de la finesse; mais trop d'idées systématiques, dès lors peu justes, & rendues dans un style incorrect & déclamatoire. Après la retraite de *Tarbé* du ministère des contributions publiques, il obtint cette place, en mars 1792. Il ne réussit pas mieux que ses prédécesseurs à rétablir les finances. On l'accusa même de concussion. Soit que cette accusation fût fondée, ou qu'elle ne le fût pas, il fut traduit au tribunal révolutionnaire, & s'écria, lorsqu'il reçut son acte d'accusation : *La Victime échappera à ses bourreaux!* En effet, retiré dans sa chambre, il se plongea en poignard dans le cœur, pour arracher sa fortune à la confiscation & la conserver à sa famille. Ses amis & ses ennemis lui accordoient de la sagacité & des connoissances; mais les derniers lui trouvoient un amour propre extrême, & une tête exaltée. *Mallu du Pan*, qui l'appelle *le plus artificeux & le plus immoral des perturbateurs*,

l'accuse d'avoir proposé au général *Montesquiou*, d'employer l'armée du Var à extorquer aux Génois un emprunt forcé de trente millions, en espèces, à quatre pour cent, & de faire servir l'armée des Alpes à une opération semblable sur les Bernois & les Genevois. Cette imputation; faite de la part d'un ennemi, devoit être rejetée, si *Clavière* s'étoit montré d'ailleurs sage, modéré & juste. Il étoit naturellement craintif, & se croyoit toujours entouré d'ennemis prêts à l'exposer à des évènements sinistres. Il sembla ainsi avoir depuis long-temps prévu son fort.

**CLAVIGNY**, (Jacques de la Marieuse de) du diocèse de Bayeux, dont il fut chanoine, abbé de Gondam, est auteur de plusieurs petits ouvrages, in-16 : I. *Traduction libre des Pseaumes, des Vêpres du Dimanche*. II. *Du Luxe*. III. *La Vie de Guillaume le Conquérant, roi d'Angleterre*. IV. *Les Prières que David a faites à Dieu comme Roi*. Il mourut en 1702.

**CLAVILLE**, Voyez IV. MAISTRE.

**CLAVIUS**, (Christophe) Jésuite de Bamberg, fut envoyé à Rome, où *Grégoire XIII* l'employa à la correction du Calendrier. Il fut chargé d'expliquer & de faire valoir la réforme qui y fut faite en 1581. C'est ce qu'il exécuta dans son traité *De Calendario Gregoriano*. Cet ouvrage fut attaqué par plusieurs Protestans passionnés, entr'autres par *Joseph Scaliger*; mais *Clavius* le défendit avec autant de savoir que de vivacité. Ce Jésuite, aussi profond géomètre qu'habile astronome, fut regardé comme un nouvel *Euclide*. On a de lui plusieurs ouvrages, recueillis en 5 vol. in-fol. On y trouve : I. *Des Commentaires sur Euclide, sur Théodore, sur Sa-*

*crobusco*. II. Des *Traité*s de mathématiques. III. Ses *Apologies* du Censeur Romain, contre *Scaliger* & *Lydiat*. *Clavius* mourut à Rome le 6 février 1612, à 71 ans.

CLAUSUS, roi des Sabins, réunir ses forces à celles de *Turnus* contre *Énée*. C'est de ce prince que descendoit *Appius CLAUDIUS*, qui peu après l'expulsion des *Tarquins*, vint à Rome avec cinq mille cliens. On lui donna un des quartiers de la ville pour s'y établir avec sa suite. Telle étoit l'origine de la famille des *Claudiens*, selon *Virgile*.

CLAYTON, (Robert) évêque de Clogher en Irlande, mort en 1758, publia divers ouvrages pour réfuter les incrédules. Mais il est surtout connu : I. Par son *Journal du Voyage du Grand Caire au Mont-Sinaï*, 1753, in-4° & in-8°, en anglois. On trouve dans cet ouvrage des recherches curieuses sur les hiéroglyphes & la mythologie des anciens Égyptiens. II. par son *Introduction* à l'Histoire des Juifs, qui a été traduite en françois. III. Par sa *Défense* de l'histoire du vieux & du nouveau Testament contre *Bolyngbroke*, 1759, trois vol. in-8°.

CLÉANDRE, Phrygien d'origine, esclave de condition, fut gagner les bonnes grâces de l'empereur *Commode*, qui en fit son favori & son chambellan, l'an 182 de J. C., après la mort de *Perennius*, puni deux ans auparavant du dernier supplice pour ses concussions & ses crimes. *Cléandre*, dans ce poste glissant, ne fut pas plus modéré que celui auquel il succédoit. Créé ministre d'état, il vendoit toutes les charges de l'empire, plaçoit à prix d'argent des affranchis dans le sénat, & l'on compta en une seule année vingt-cinq consuls désignés. Il castoit les jugemens des magistrats ; &

ceux qui lui étoient suspects, il les rendoit criminels auprès de son maître. Enfin son insolence & sa cruauté montèrent à un tel excès, que le peuple Romain ne pouvant plus souffrir, fut sur le point de se soulever. L'empereur, contraint d'abandonner *Cléandre* à l'indignation publique, lui fit couper la tête l'an de J. C. 190.

CLÉANTHE, philosophe Stoïcien, né à Assion dans l'Éolide en Asie, fut d'abord athlète, & se mit ensuite parmi les disciples de *Zénon*. Il gaignoit sa vie à tirer de l'eau pendant la nuit, afin de pouvoir étudier le jour. l'Aréopage l'ayant appelé pour répondre quel métier le faisoit vivre, il amena un jardinier & une bonne femme : il puisoit de l'eau pour l'un, & pétrissoit pour l'autre. Les juges voulurent lui faire un présent ; mais *Cléante*, qui avoit un trésor dans son travail, refusa de l'accepter. Après la mort de *Zénon*, il remplit sa place au Portique, & eut pour disciples, le roi *Antigone* & *Chrysippe* qui fut son successeur. Ce philosophe, qui florissoit environ l'an 240 avant J. C., se laissa mourir de faim, à l'âge de 99 ans. Comme presque tous les Stoïciens, il pensoit qu'on ne doit s'applaudir, ni se plaindre de sa destinée, se savoir gré de ses vertus, ni se dédaigner pour ses vices. Le mal moral ou physique ne lui paroissoit pas moins nécessaire à la beauté de l'univers, que le bien physique ou moral. La perfection pour lui, étoit de subir volontairement une destinée inévitable. Il enduroit patiemment les plaisanteries des philosophes, ses confrères. Quelqu'un l'ayant appelé *âne* : *Je suis celui de Zénon*, répondit-il, *il n'y a que moi seul qui puisse porter son paquet*. — On lui reprochoit un jour sa timidité : *C'est un heureux défaut*, dit-il, *j'en commets moins de*

*fautes.* — On le blâmoit un jour de ce qu'il avoit tant de singularité dans ses opinions, il répondit : *Seroit-ce la peine d'être philosophe, si je pensois comme les autres & si je suivois la foule ?* — Les Athéniens lui offrirent le droit de bourgeoisie dans leur ville. *Quoi donc !* répondit-il, *est-on déshonoré pour être né dans une ville plutôt que dans une autre ? Quel nouveau mérite acquerrois-je en me faisant Grec par adoption ?* Il comparoit les Péripatéticiens aux instrumens de musique, qui font du bruit & ne s'entendent pas eux-mêmes. Cette comparaison a dû être appliquée long-temps aux philosophes. De tous les ouvrages qu'il avoit composés, il ne reste que des fragmens dans les *Stromates* de Clément Alexandrin, & dans *Carmina Novem Poetarum* de Plantin, 1568, in - 8.<sup>o</sup>

I. CLÉARQUE, Spartiate, envoyé à Byzance par sa république, profita des troubles de cette ville pour s'ériger en tyran. Lacédémone l'ayant rappelé, il aima mieux se réfugier dans l'Ionie, près du jeune Cyrus, que d'obéir. Après la victoire d'Artaxerce, sur ce prince son frère, Cléarque alla chez Tiffapherne, satrape d'Artaxerce, avec plusieurs officiers Grecs. Tiffapherne les arrêta, & les envoya au roi qui les fit mourir, contre la foi du traité, l'an 403 avant J. C. La grande maxime de Cléarque étoit qu'on ne sauroit rien faire d'une armée, sans une sévère discipline : aussi répétoit-il souvent, qu'un soldat doit plus craindre son général que les ennemis.

II. CLÉARQUE, philosophe Péripatéticien, & disciple d'Aristote, étoit natif de Sorli. Tous les anciens auteurs parlent de lui avec éloge, & assurent qu'il ne cédoit en mérite à aucun de sa secte. Il composa divers ouvrages, dont il ne reste qu'un fragment du *Traité touchant le Sommeil*, conservé par Josèphe.

CLÉCIDES, ancien peintre Grec, excelloit à bien représenter le nu.

CLÉLIE, fille Romaine, fut donnée en otage à *Porfenna*, lorsqu'il mit le siège devant Rome, vers l'an 507 avant Jésus-Christ, pour rétablir les *Tarquins* sur le trône. Ennuyée du tumulte du camp, elle se sauva & passa le Tibre à la nage, malgré les traits qu'on lui tiroit du rivage. *Porfenna*, à qui on la renvoya, lui fit présent d'un cheval superbement équipé, & lui permit d'emmener avec elle, en s'en retournant, celles de ses compagnes qu'elle voudroit : elle choisit les plus jeunes, parce que leur âge les exposoit davantage. Le sénat fit ériger à cette héroïne une statue équestre dans la place publique.

CLÉMANGIS ou DE CLAMINGES, (Nicolas) né à Claminges, village du diocèse de Châlons, docteur de Sorbonne, ensuite recteur de l'université de Paris, fut secrétaire de l'anti-pape *Benoit XIII*. On l'accusa d'avoir dressé la bulle d'excommunication contre le roi de France, *Charles VI*. N'ayant pu se laver entièrement de cette imputation, il alla s'enfermer dans la Chartreuse de Valle-Profonde, & y composa plusieurs ouvrages. Le roi lui ayant accordé son pardon, il sortit de sa retraite, & mourut proviseur du collège de Navarre vers 1430. Il avoit été chanoine de Langres; il étoit alors chantre & archidiacre de Baieux. Ses écrits ont été publiés à Leyde en 1613, in-4.<sup>o</sup> Les plus considérables sont : un traité *De corrupto Ecclesia statu*, à Wittenberg 1608, in-4.<sup>o</sup>, inséré dans le *Spicilège du Père d'Acheri*; & plusieurs *Lettres*. Son latin est assez pur, pour un temps où la barbarie régnoit. Il ne cède presque en rien à la plu-



part des anciens pour l'éloquence, la noblesse des pensées, l'élégance du style, les applications des auteurs profanes & sacrés; mais il est déclamateur, satirique, & ami de l'exagération.

**CLÉMENCE DE HONGRIE**, fille du roi de Hongrie, épousa en 1315 *Louis X*, dit *le Hutin*, roi de France. Cette princesse étoit une des plus belles personnes de son temps. Sa vertu égaloit sa beauté, & se faisoit remarquer dans ses actions comme dans ses discours. Ayant été obligée de se rendre en France par mer, son vaisseau fut battu d'une si horrible tempête, qu'il fut près de faire naufrage. *Clémence* moins effrayée pour elle que pour sa suite, adressa à Dieu cette prière : « Beau sire, Dieu, garde que ta gente soit en-fénelie sous les eaux; ou s'il te faut une victime, épargne ceux que ma fortune expose à la fureur des ondes, & contente-toi de ma mort. » Un si noble sentiment fut récompensé. Le ciel calma la tempête; & *Clémence* en fut quitte pour la perte de ses bijoux. Son affabilité la fit adorer des François. *Louis X*, à sa mort arrivée le 8 juin 1316, la laissa enceinte. Elle accoucha sept mois après d'un prince nommé *Jean*, qui ne vécut que cinq jours.

**CLÉMENCE ISAURE**, Voyez ISAURE.

**CLÉMENCET**, (D. Charles) né à Painblanc au diocèse d'Aurun, entra dans la congrégation de Saint-Maur en 1722, âgé de dix-huit ans. Après avoir enseigné avec distinction la rhétorique à Pontle-Voy, il fut appelé à Paris dans le monastère des Blancs-Manteaux, où il mourut en 1778. C'étoit un

homme pieux, vrai, sincère, bon ami, mais ardent, attaché à ses opinions & souffrant avec peine qu'on les combattit. Doué d'une mémoire heureuse, & né avec l'amour du travail, il travailla jusqu'au tombeau. Les fruits de son application sont : I. *L'Art de vérifier les Dates*, 1750, in-4°, qu'il composa avec D. Durand, & qu'il fit réimprimer avec D. Clém. nt, 1770, in-folio : c'est plutôt un nouvel ouvrage, qu'une nouvelle édition. La partie historique contient le fonds & la substance de l'histoire universelle depuis J. C. jusqu'à nos jours; & l'on ne peut pousser plus loin le savoir & l'exactitude chronologique. On en a donné une nouvelle édition en 1786. II. *Lettre à Morénas sur son Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique de Fleury*, 1757, in-12 : bien écrite & pleine de choses bien discutées, mais où l'on retrouve trop la chaleur de son esprit & du parti de Port-Royal qu'il avoit embrassé. III. *Histoire générale de Port-Royal* depuis la réforme de l'abbaye jusqu'à son entière destruction, 1755—1757, 10 volumes in-12. Ce livre, qui renferme plusieurs pièces importantes, est fait avec beaucoup de soin; plus d'impartialité & de précision l'auroient rendu agréable, & peut-être plus utile. IV. Chargé par ses supérieurs de continuer *l'Histoire littéraire de France*, il en donna le 10<sup>e</sup> vol. en 1756, & le 11<sup>e</sup> en 1759. Il en parut depuis un douzième qui est de D. Clément. V. *La Justification de l'Histoire Ecclésiastique de Racine*, 1760, in-12. VI. *La Vérité & l'Innocence victorieuses de l'Erreur & de la Calomnie*, au sujet du *Projet de Bourg-Fontaine*, 1758, 2 vol. in-12, &c. Ce livre qui est écrit chaudement, n'est pas le

leul dans lequel l'auteur ait combattu les Jésuites. Il donna diverses brochures contr'eux avant & après l'arrêt du Parlement de 1762. Il auroit été sans doute plus généreux de ne pas jeter des pierres à ceux qui étoient à terre. Mais puisqu'un religieux vouloit écrire contre des religieux, il auroit dû prendre un ton plus modéré; le sien ne l'étoit assurément pas. Qu'on en juge par ce titre d'une brochure: *Authenticité des Pièces du procès-criminel de religion & d'état, qui s'instruit contre les JÉSUITES depuis deux cents ans, démontrée; 1760, in-12.*

I. CLÉMENT, (*Cassius CLEMENS*) sénateur, prit le parti de *Pescennius Niger*, contre l'empereur *Sévère*. Comme ce prince lui faisoit son procès en personne, il lui représenta avec beaucoup de hardiesse: « Que la cause de *Niger*, quoique vaincu, n'étoit pas moins juste que celle de *Sévère* qui étoit vainqueur; qu'ils avoient tous deux eu le même but, de détrôner un usurpateur; & que si *Sévère* punissoit les partisans de *Niger*, il devoit punir les siens propres; que c'étoit commettre une injustice dont il ne se laverait jamais aux yeux de la postérité. » Ces réflexions firent rentrer en lui-même l'empereur, qui accorda la vie à *Clément*, avec une partie de ses biens, l'an de J. C. 194.

II. CLÉMENT D'ALEXANDRIE, (Saint) philosophe Platonicien, devenu Chrétien, s'attacha à *S. Pantenus* qui gouvernoit l'école d'Alexandrie, & qu'il compare à une abeille industrieuse, qui formoit son miel des fleurs des apôtres & des prophètes. *Clément*, élevé au sacerdoce, fut mis après lui à la tête de cette école l'an 190. Il eut un grand nombre de disciples, que l'on compte en-

suite parmi les meilleurs maîtres; entr'autres *Origène* & *Alexandre* évêque de Jérusalem. Mais la violence de la persécution le força d'abandonner son école. Il se cacha, non par crainte de la mort: « Mais quand JÉSUS-CHRIST nous ordonne de fuir, dit-il, ce n'est pas qu'il veuille que nous regardions la persécution comme un mal, ni que nous redoutions la mort; mais pour nous apprendre que nous ne devons ni être cause de notre mort, ni contribuer aux crimes de ceux qui nous persécutent, & qu'il ne faut leur donner aucun sujet de dispute, de plainte, de procès, de haine. » Il répondit à ceux qui demandoient pourquoi Dieu n'empêchoit pas le mal qu'on faisoit aux Chrétiens? « qu'il ne falloit pas regarder comme un mal, une mort qui nous ouvroit un chemin plus court pour aller à lui. » Il mourut vers l'an 220. Parmi ses ouvrages, les plus célèbres sont: I. Son *Exhortation aux Païens*, dans laquelle il tourne en ridicule les fables qui faisoient la matière ordinaire de leurs poésies, & les exhorte à ouvrir les yeux à la vérité. II. Son *Pédagogue*. C'est, selon lui, un maître destiné à former un enfant dans la voie du ciel, & à le faire passer de l'état d'enfance à celui d'homme parfait. *Dupin* auroit voulu retrancher de ce livre tout ce qui a rapport aux péchés contre la chasteté. On désireroit aussi plus de liaison dans les idées, & plus de justesse dans les raisonnemens. III. Ses *Stromates* ou *Tapisseries*, tissues des maximes de la philosophie chrétienne, auxquelles il a mêlé quelquefois celles de la philosophie stoïcienne; car il jetoit sur le papier, sans beaucoup de choix, tout ce qui se présentait à son esprit ou à sa mémoire. IV. Ses

*Hypotyposes* ou *Instructions*, dans lesquelles il fait un peu trop d'usage du Platonisme, sur-tout pour un docteur si voisin des Apôtres. L'école d'Alexandrie ne s'appliqua pas assez à éviter ce reproche : ses chefs, en inventant des systèmes fondés sur la métaphysique, ne s'écartèrent que trop souvent de la simplicité de la foi. L'érudition de *Clément* s'étendoit au sacré & au profane. Il étoit beaucoup plus fort sur la morale, que sur le dogme. Il écrit presque toujours sans ordre & sans suite. Son style est en général fort négligé, excepté dans son *Pédagogue* où il est plus fleuri. La meilleure édition des *Ouvrages* de ce Père, est celle d'Oxford, donnée par le docteur *Potter* en 1715, 2 vol. in-folio. On fait encore cas de celle de Paris, 1629 : celle-ci est peu commune. Une partie de ses *Ouvrages* ont été traduits en françois, Paris 1696, in-8.°

III. CLÉMENT I<sup>er</sup>, (Saint) disciple de *S. Pierre*, dont il reçut l'ordination, suivant le témoignage de *Tertullien*, succéda l'an 91 à *S. Clet* ou *Anaclet*. L'apôtre *S. Paul* parle de lui dans son *Épître aux Philippéens*. Ce fut sous son pontificat que *Domitien* excita la seconde persécution contre les Chrétiens. Quoi qu'en disent plusieurs savans modernes, il y a bien de l'apparence que c'est à *S. Clément*, & non à *S. Fabien*, qu'on doit rapporter la mission des premiers évêques dans les Gaules. Il mourut saintement, ou, selon d'autres, il souffrit le martyre l'an 100. On a attribué à ce saint pape plusieurs *Ouvrages* anciens. Le seul qui soit de lui, est une *Épître aux Corinthiens*, publiée à Oxford en 1633 par *Patricius Junius*, sur un manuscrit venu d'Alexandrie, où elle

est à la fin du Nouveau-Testament. C'est un des plus beaux monumens de l'antiquité ; la plupart des auteurs l'ont citée après l'Écriture-Sainte. « Il y a, dit *Tillemont*, beaucoup de force & d'onction. Le style en est clair. Elle a un grand rapport avec l'*Épître aux Hébreux*. On y trouve le même sens & les mêmes paroles ; ce qui a fait croire à quelques-uns que *S. Clément* étoit le traducteur de cette *Épître* de *S. Paul*. » On a publié à Rome, en 1706, une *Vie* de ce saint pape par *Philippe Rondinini*.

IV. CLÉMENT II, Saxon, appelé auparavant *Suidger*, évêque de Bamberg, élu pape au concile de Sutri en 1046, mourut le 9 octobre 1047. C'étoit un pontife vertueux, qui montra beaucoup de zèle contre la simonie.

V. CLÉMENT III, Romain, évêque de Préneste, obtint la chaire apostolique après *Gégoire VIII*, le 19 décembre 1187, & mourut le 27 mars 1191, après avoir publié une croisade contre les Sarrasins. C'est le premier des papes qui ait ajouté l'année de son pontificat aux dates du lieu & du jour. *Voy. GUIBERT*, n.° 1.

VI. CLÉMENT IV, (Guy Foulquois ou de Foulques) né de parens nobles à Saint-Gilles sur le Rhône, d'abord militaire, ensuite jurisconsulte, devint secrétaire de *S. Louis*. Après la mort de sa femme, il embrassa l'état ecclésiastique. Il devint archevêque de Narbonne, cardinal-évêque de Sabine, & légat en Angleterre. Enfin, il fut élu pape à Pérouse le 5 février 1265. On eut beaucoup de peine à lui faire accepter la papauté, qu'il ne garda que quatre ans, étant mort à Viterbe le 29 novembre 1268. Le trône

pontifical

pontifical ne changea point ses mœurs. Il ne voulut jamais consentir au mariage de sa nièce, qu'à condition qu'elle épouserait le fils d'un simple chevalier. La lettre qu'il écrivit à *Pierre le Gros*, son neveu, dans cette occasion, est un monument trop remarquable pour ne pas l'insérer ici. « Plusieurs se réjouissent de notre promotion, lui dit-il ; mais nous n'y trouvons matière que de crainte & de larmes. Nous sentons seuls le poids immense de notre charge. Afin donc que vous sachiez comment vous devez vous conduire en cette occasion, apprenez que vous devez être plus humble. Nous ne voulons pas que vous & votre frère, ni aucun autre des nôtres, viennent vers nous sans notre ordre particulier ; autrement, ils s'en retourneroient confus & frustrés de leurs espérances. Ne cherchez pas à marier votre soeur plus avantageusement à cause de nous. Nous ne le trouverions pas bon, & nous ne vous y aiderions pas : toutefois, si vous la mariez au fils d'un simple chevalier, nous nous proposons de donner trois cents tournois d'argent. (C'étoit environ cent écus.) Si vous aspirez plus haut, n'espérez pas un denier de nous ; encore voulons-nous que ceci soit très-secret, & qu'il n'y ait que vous & votre mère qui le sachiez. Nous ne voulons pas qu'aucun de nos parens s'enfle, sous prétexte de notre élévation ; mais que *Mabille* & *Cécile* prennent des maris, comme si nous étions dans la simple cléricature. Voyez *Gélie*, & dites-lui de ne pas changer de place ; mais qu'elle demeure à Suze, qu'elle garde la gravité & la modestie convenables dans ses habits ; qu'elle ne se charge de recommandations pour personne ; elles seroient inutiles à celui pour qui on les seroit, &

*Tome III.*

nuissables à elle-même. Si on lui offre des présens à ce sujet, qu'elle les refuse, si elle veut avoir nos bonnes grâces. Saluez votre mère & vos frères. Nous ne vous écrivons pas avec la Bulle, ni à ceux de notre famille ; mais avec le sceau du pêcheur, dont les Papes se servent pour les affaires secrètes. Donnée à Pérouse le jour de saintes Perpétue & Félicité, c'est-à-dire le septième de mars 1265. » Ses nièces aimèrent mieux se faire religieuses que d'accepter la petite dot que leur offroit leur oncle. — *Clément IV* tâcha de dissuader *S. Louis* d'une nouvelle croisade, & ne la publia qu'avec répugnance : preuve d'un jugement sain & supérieur à son siècle. C'est sous le pontificat de *Clément IV*, que les confrères du *Gonfanon* s'affocièrent à Rome en l'honneur de la Sainte Vierge. Cette confrérie a été, dit-on, la première & le modèle de toutes les autres. On a de ce pape quelques Ouvrages & des Lettres dans le *Thesaurus Anecdotorum* de Martenne.

VII. CLÉMENT V, appelé auparavant *Bertrand de Goth* ou *de Goth*, né à Villaudran dans le diocèse de Bordeaux, fut archevêque de cette église en 1300. Après la mort de *Benoit XI*, le sacré collège, assemblé à Pérouse, fut long-temps divisé ; enfin il se réunit en sa faveur, & lui donna le siège pontifical le 3 juin 1305. Son couronnement se fit le 14 septembre de la même année, à Lyon où il appela les cardinaux. *Matthieu Rosso des Ursins*, leur doyen, dit à cette occasion : *L'Église ne reviendra de long-temps en Italie ; je connois les Gascons*. Le vieux cardinal ne se trouvoit pas. Le nouveau pape établit la cour Romaine sur les bords du Rhône.

F f

Il déclara vouloir faire son séjour à Avignon, & s'y fixa en 1309. Les Romains se plaignirent beaucoup, & malheureusement la conduite de *Clément V* sembloit fournir des sujets à la médisance. Ils dirent qu'il avoit établi le saint Siège en France, pour ne pas se séparer de la comtesse de *Périgord*, fille du comte de *Foix*, dont il étoit éperdument amoureux, & qu'il menoit toujours avec lui. On l'accusoit de faire un honteux trafic des choses sacrées, & de souffrir que quelques-uns de ses officiers fissent payer les bénéfices. Il s'appropriâ tous les revenus de la première année de ceux qui devoient vaquer en Angleterre. « Dans le voyage qu'il fit de Lyon à Bordeaux, on se plaignit partout, dit le *P. Brumoi*, des frais immenses que causoit sa présence & celle de toute sa cour : jusques-là que l'archevêque de Bourges, *Gilles de Rome*, épuisé par les dépenses de cette réception, fut réduit à suivre tous les offices de son église comme un simple chanoine. » *Clément V* se joignit à *Philippe le Bel* pour exterminer l'ordre des Templiers, & l'abolit en partie dans un consistoire secret pendant le concile général de Vienne en 1312 : Voy. MOLAY. Ce pontife mourut le 20 avril 1314, à Rochemaure près d'Avignon, comme il se faisoit transporter à Bordeaux pour respirer l'air natal. *Villani* & les historiens favorables aux Templiers ont tâché de flétrir la mémoire de ce pontife. Mais les Italiens ne sont pas tout-à-fait croyables sur les papes d'Avignon ; & les défenseurs des Templiers, contre *Clément V* en particulier, avoient trop d'intérêt de charger son portrait de couleurs odieuses. Cette réflexion ne doit pas empêcher,

dit le *P. Brumoi*, de dire les faits universellement avoués ; & c'est ce que nous avons fait dans cet article, où *Clément V* est peint à peu près tel qu'il étoit, ou du moins tel que nous l'avons vu d'après les meilleurs historiens. Son couronnement avoit été suivi de présages que les Italiens regardèrent comme funestes. Ce spectacle avoit attiré tant de monde à Lyon, qu'une vieille muraille, trop chargée de spectateurs, s'écroula, blessa *Philippe le Bel*, écrasa le duc de Bretagne, renversa le pape, & lui fit tomber la tiare de dessus la tête. Les Romains appellent encore aujourd'hui la translation du saint Siège, *La Captivité de Babylone*. » On doit à *Clément V* une compilation nouvelle, tant des Décrets du concile général de Vienne auquel il avoit présidé, que de ses Épitres ou Constitutions : c'est ce qu'on appelle les *Clémentines*, dont les éditions de Mayence 1460, 1467 & 1471, in-fol. sont rares.

VIII. CLÉMENT VI, (Pierre ROGER) Limousin, docteur de Paris, fut élu pape le 13 mai 1342, après la mort de *Benoît XII*. Il avoit été Bénédictin de la Chaise-Dieu en Auvergne, puis archevêque de Rouen, enfin cardinal. Le commencement de son pontificat fut marqué par la publication d'une Bulle, par laquelle il promettoit des grâces à tous les pauvres clercs qui se présenteroient dans deux mois. Cette promesse en attira en peu de temps plus de cent mille, qui inondèrent Avignon & fatiguèrent le pape. *Clément VI* ne trouva rien de mieux, que de faire quantité de réserves de prélaures & d'abbayes, comptant pour nulles les élections des chapitres & des communautés. Quand on lui représentoit que

ses prédécesseurs n'avoient pas agi ainsi, il répondoit laconiquement : *Nos prédécesseurs ne savoient pas être Papes.* En 1343 il accorda, pour la 50<sup>e</sup> année, l'indulgence que *Boniface VIII* n'avoit établie que pour la centième. Sa Bulle est la première qui compare cette indulgence au Jubilé de l'ancienne Loi. On comprit à Rome, en 1350, depuis un million, jusqu'à douze cent mille pèlerins. *Clément*, alors à Avignon, Voyez V. JEANNE, voulant faire élire un empereur en Allemagne, sans attendre, dit *Fleury*, la mort de *Louis de Bavière*, reprit les procédures de *Jean XXII* contre ce prince. Après une monition où il lui enjoignit de venir se soumettre en personne à ses ordres, il prononça en 1346 une dernière sentence contre lui. Par cette bulle, promulguée solennellement le Jeudi-Saint, « il défend à qui que ce soit de lui obéir, d'observer les traités faits avec lui, de le recevoir chez eux, ni de demeurer en sa communion ; enfin il le charge de malédictions. » (*Fleury, Hist. Eccl.*) Malgré cette bulle, *Louis de Bavière* conserva des partisans en Italie, qui cherchèrent à décrier le pape, même après la mort de ce prince. En 1351 on vit paroître une lettre écrite au nom du prince des ténèbres, en style empoulé, au pape *Clément* son vicaire, & ses conseillers les cardinaux. Satan rapportoit les péchés favoris de chacun d'eux, & les exhortoit à mériter de plus en plus les premières places de son royaume. Il finissoit par les complimens des sept péchés mortels. *Votre mère la Superbe vous salue, avec ses sœurs l'Avarece & l'Impureté ; & les autres, qui se vantent que par votre secours elles sont bien dans leurs affaires. Donné au centre des Enfers, en pré-*

*sence d'une troupe de Démons...* Cette Lettre, dit *Fleury* qui la rapporte, parut avant la dernière maladie du pape, qui en fit peu de compte. *Clément VI* mourut à Avignon le 6 décembre 1352, dans de grands sentimens de religion. L'année d'auparavant, étant tombé malade, il donna une constitution où il disoit : *Si autrefois étant à un moindre rang, ou depuis que nous sommes élevés sur la chaire Apostolique, il nous est échappé, en disputant ou en prêchant, quelque chose contre la Foi catholique ou la morale chrétienne, nous le révoquons & le soumettons à la correction du saint Siège.* — *Fleury* a peint *Clément VI*, d'après *Villani*, comme un pontife livré au luxe, à la magnificence : en retenant sa maison à la royale, y recevant les plus belles dames, & leur accordant des grâces : enrichissant ses parens, & en faisant plusieurs cardinaux, quoiqu'ils fussent de mœurs peu ecclésiastiques. Mais en disant le mal d'après l'historien Italien sans doute un peu passionné, il auroit dû rapporter le bien d'après *Pétrarque*, qui avoit beaucoup connu *Clément VI*. Ce poète le représente comme un prélat savant, un prince généreux & un homme aimable : *C'étoit, dit-il, la Clémence même.* Au milieu du faste de sa cour, il n'oublia pas les intérêts de l'Eglise. Il travailla avec zèle à la réunion des Grecs & des Arméniens. Nous avons de lui des *Sermons*, & un *Discours* pour la canonisation de *St. Yves*. Sa nièce, qui étoit de la branche aînée de sa famille, épousa le maréchal de *Boucicaut*. La branche cadette dont il étoit, finit vers l'an 1430.

IX. CLÉMENT VII, (Jules de MÉDICIS) étoit fils posthume de *Julien de Médicis*, tué à Florence

par les *Pazzi* en 1478, & d'une simple demoiselle, qui prétendit être reconnue pour sa femme après sa mort. Il fut d'abord chevalier de Rhodes; *Léon X* son cousin l'ayant fait cardinal en 1513, l'envoya légat à Bologne, & lui donna les archevêchés de Florence, d'Embrun, de Narbonne, & l'évêché de Marseille. Ce pape l'avoit déclaré fils légitime, sur la déposition de quelques personnes, qui assurèrent qu'il y avoit eu entre son père & sa mère une promesse de mariage. La faveur dont il jouit sous *Léon X*, lui fraya le chemin à la chaire pontificale. Il y monta après la mort d'*Adrien VI*, le 19 novembre 1523. Une fausse politique, toujours dirigée par l'intérêt, fut le mobile de ses démarches & la source de ses malheurs. Il se liga avec *François I*, les princes d'Italie & le roi d'Angleterre, contre l'empereur *Charles-Quint*. Cette Ligue appelée *sainte*, parce que le pape en étoit le chef, ne lui procura que des infortunes. Le connétable de *Bourbon*, qui avoit quitté *François I* pour *Charles-Quint*, fit sommer *Clément VII* de lui donner passage par Rome, sous prétexte d'aller à Naples en 1527. Le pape refusa, & sa capitale fut saccagée pendant deux mois entiers. Les barbares qui suivirent *Alaric*, commirent moins d'exces. Il y avoit beaucoup de Luthériens parmi les Impériaux. Les soldats de cette secte, s'étant saisis des habits du pape & de ceux des cardinaux, s'assemblèrent dans le conclave, revêtus de ces habits; & après avoir dégradé *Clément*, ils élurent à sa place *Martin Luther*. Ils exercèrent sur-tout leur fureur sur la basilique de *St-Pierre*; ils fouillèrent dans les tombeaux des souverains pontifes, soulèrent aux

pieds les reliques, & changèrent la chapelle pontificale en écurie. Les vases sacrés furent employés à des usages profanes; on pillâ les églises; & les dames Romaines, qui y avoient cherché un asile contre la brutalité du soldat, n'y furent pas plus respectées qu'ailleurs. Les Espagnols & les Italiens, plus cruels & plus avarés encore que les Allemands Luthériens, s'acharnèrent sur les grands & sur les riches. Prélats, évêques, abbés, magistrats, banquiers, tous furent tourmentés, pendus par les pieds, brûlés, déchirés à coups de fouet, pour obtenir d'eux de plus fortes rançons. Après les avoir dépouillés de leurs biens, les barbares vouloient encore qu'ils trouvaient de l'or pour se racheter de leurs mains sanglantes. Plusieurs de ces malheureuses victimes se donnèrent la mort; d'autres s'échappant des mains des furieux, se précipitèrent par les fenêtres dans les rues, où leurs corps demeurèrent sans sépulture. Le pape, assiégé dans le château Saint-Ange, n'en sortit qu'au bout de six mois déguisé en marchand. Il fut obligé d'accepter toutes les conditions qu'il plut au vainqueur de lui imposer. *Clément VII* eut bientôt après un nouveau sujet de chagrin. Ayant refusé des lettres de divorce à *Henri VIII*, & se voyant forcé de condamner son mariage avec *Anne de Boulen*, il lança une bulle contre ce prince, qui en prit occasion de se séparer de l'Église Romaine. Il mourut le 26 septembre 1534, avec la réputation d'un politique qui se trompa quelquefois dans ses calculs. Il avoit eu, quelque temps avant sa mort, une entrevue à Marseille avec *François I*, qui maria son fils le duc d'Orléans, depuis *Henri II*, avec *Catherine de Médicis*. Cette alliance illustre no

**Corrigez** pas son caractère ; naturellement très-économe. Entendant parler un jour d'un Romain qui restoit vingt jours sans boire & sans manger, il dit avec une vivacité qui déceloit son avarice : *Il faudroit de tels hommes pour une armée.* Au reste, cette réponse citée par quelques historiens comme un trait d'avarice, pourroit bien n'être que la répartie d'un homme d'esprit. Il en est de même de l'avis qu'il donna à sa nièce Catherine de Médicis, de ménager le cœur de son époux pour avoir des enfans ; & que des historiens fatigues ont rendu par ces mots indécens, qu'un pontife n'a pas dû prononcer : *« Fate figlioli in ogni maniera. — Voyez BASCHI & GENÈVE. — Voyez aussi les articles I. DUPRAT. — JULES III, vers le milieu ; & MACHIAVEL, initio.*

**X. CLÉMENT VIII,** (Hippolyte Aldobrandin) originaire de Florence & né à Fano dans l'État ecclésiastique, étoit frère de Jean Aldobrandin cardinal. Il fut d'abord auditeur de rote & référendaire de Sixte V, qui l'honora de la pourpre en 1585. Il devint ensuite grand pénitencier & légat en Pologne, où il se distingua par son zèle pour la religion Catholique. Enfin il fut élu souverain pontife après la mort d'Innocent IX, le 30 janvier 1592. Prévenu contre Henri IV par les Espagnols & les Ligueurs, il envoya une bulle & un légat en France, pour ordonner aux Catholiques d'élire un roi, & lui refusa long-temps l'absolution. Olivieri, auditeur de rote, craignant les effets de ce refus opiniâtre, lui dit : *Clément VII perdit l'Angleterre par complaisance pour Charles-Quint ; Clément VIII perdra la France par complaisance pour Philippe II.* Ces paroles frappèrent le

pontife. Henri ayant su que le pape étoit plus favorablement disposé à son égard, envoya à Rome du Perron & d'Offat, depuis cardinaux, qui parvinrent à le réconcilier avec le saint Siège. La cérémonie de l'absolution se fit en la personne de ces deux envoyés le 7 septembre 1595. Le pape les toucha du bout d'une petite baguette, à l'imitation des anciens Romains, qui affranchissoient ainsi leurs esclaves, & pour marquer qu'on rendoit la liberté chrétienne à ceux qui étoient liés par les censures. Clément, extrêmement satisfait de cet événement, voulut le faire passer à la postérité par des médailles, qui portoient son portrait d'un côté, & de l'autre celui de Henri IV. Les François eurent beaucoup de peine à empêcher qu'il ne se servit de cette formule : *Nous réhabilitons Henri dans sa royauté.* L'absolution de Henri IV avoit failli à être retardée par l'expulsion des Jésuites de France en 1594, après l'attentat de Jean Châtel : *« Est-il juste, dit-il au cardinal d'Offat, de punir tout un corps pour la faute d'un particulier ? Les grands services que les Jésuites ont rendus à l'Église dans toutes les parties du monde, sont bien mal récompensés. Je vois par-là, quoi que vous puissiez dire, M. le cardinal, que les Calvinistes sont encore bien puissans en France. »* Être hérétique, ou ennemi de la société, étoit alors à peu près la même chose, du moins à Rome. En 1595, deux évêques Russes vinrent prêter obédience au saint Siège, au nom du clergé de leur province : de retour chez eux, ils trouvèrent leur église plus obstinée que jamais dans le schisme. Une autre légation du patriarche d'Alexandrie eut des suites plus heureuses : les députés abjurèrent entre ses mains.



les erreurs des Grecs, & reconnurent la primauté de l'Église Romaine. Le livre du Jésuite *Molina*, ayant fait naître une querelle entre les Dominicains & les Jésuites sur les matières de la grâce, le roi d'Espagne renvoya les combatans à *Clément VIII*. Ce pontife établit à Rome les fameuses congrégations de *Auxiliis*, ou des *Secours de la Grâce*, composées de prélats & de docteurs distingués. Ces congrégations commencèrent à s'assembler le 2 janvier 1598. Les jugemens des consultants ne furent pas favorables à *Molina*. Le pape avoit cette affaire fort à cœur. Il assista en personne à toutes les conférences, toujours accompagné de quinze cardinaux. Les soins qu'il se donna pour faire finir ces disputes, contribuèrent beaucoup à sa mort, arrivée le 3 mars 1605, à 69 ans. Il n'eut pas le bonheur de les terminer. Elles recommencèrent sous *Paul V*, son successeur. — *Clément* fut recommandable comme pontife & comme prince. Il condamna les duels, établit une congrégation pour l'examen des nouveaux évêques en Italie; réprima les brigandages usuraires des Juifs, en ne leur permettant de s'établir qu'à Rome, Ancône & Avignon; ramena un grand nombre d'hérétiques au sein de l'Église, & ne contribua pas peu à la paix de Vervins en 1598. Après la mort d'*Alfonse II*, duc de Ferrare & de Modène, il accrut le domaine ecclésiastique du duché de Ferrare. La succession du dernier duc appartenoit naturellement à son cousin-germain *César d'Est*; mais *César*, déclaré fils naturel, prit en vain les armes. Trop foible pour résister aux foudres spirituels & temporels du saint Père, il s'accommoda enfin avec lui, & renonça au Ferrarois. — *Clé-*

*ment VIII* a corrigé le *Pontifical Romain*, imprimé à Paris en 1664, in-folio, & 1683 in-12; & le *Cérémonial des Evêques*, ibid. 1633, in-folio. — Voyez CLÉMENT, n.º XVII. — MUGNOS. — & JAMÉS.

XI. CLÉMENT IX, (Jules *Rospigliosi*) d'une famille noble de Pistoie en Toscane, naquit en 1599. *Urbain VIII*, qui l'avoit donné au cardinal *Berberin* son neveu pour auditeur de légation, ou plutôt pour conseil, l'envoya depuis nonce en Espagne. Pendant onze ans qu'il remplit cette place, il se fit aimer des grands, & tellement considérer du roi, qu'il le pria d'être parrain d'une de ses filles. Après la mort d'*Alexandre VII*, il fut placé sur le trône de Saint-Pierre le 20 juin 1667, & se montra un pontife libéral, magnifique, ami des lettres, & encore plus illustre par son caractère pacifique. Il commença par décharger les peuples de l'État ecclésiastique, des tailles & des autres subsides, & il employa ce qui lui restoit de son revenu, à procurer du secours à Candie contre les Turcs. Il ne souhaita pas moins ardemment de donner la paix à l'Église de France. La distinction du *fait* & du *droit* dans l'affaire de *Janjénus*, la troublait depuis long-temps. *Clément IX* étouffa ces contestations, & content des soumissions des quatre évêques opposans, il leur rendit ses bonnes grâces & les honora d'un Bref en 1668. Le roi, satisfait du succès de la négociation pour la paix, l'annonça lui-même à la France, & fit frapper une médaille pour en conserver le souvenir. Ce bon pontife, dont le règne fut trop court, mourut le 9 décembre 1669, dans sa 71<sup>e</sup> année, du chagrin que lui causa la perte de l'île de Candie.

**XII. CLÉMENT X,** (Jean-Baptiste-Émile *Altiéri*) Romain, d'une ancienne famille de cette ville, fut fait cardinal par *Clément IX*, son prédécesseur. Ce pape, au lit de la mort, se hâta de le revêtir de la pourpre sacrée, & lorsqu'*Altiéri* vint le remercier de sa promotion, il lui dit : *Dieu vous destine à être mon successeur ; j'en ai quelque pressentiment.* La prédiction de *Clément IX* s'accomplit ; & son successeur, élu le 29 avril 1670, fut aussi doux & aussi pacifique que lui. Il mourut le 22 juillet 1676, à 86 ans. Le cardinal-patron, son neveu, gouverna sous son pontificat : ce qui fit dire au peuple, « qu'il y avoit deux papes, l'un de fait & l'autre de nom. »

**XIII. CLÉMENT XI,** (Jean-François *Albani*) né à Pesaro en 1649, d'un sénateur Romain, fut d'abord secrétaire des brefs, & enfin créé cardinal en 1690. Il fut élu pape le 24 novembre 1700, après *Innocent XII*. Il n'accepta la tiare qu'au bout de trois jours, & qu'après avoir consulté des hommes pieux & éclairés pour savoir s'il devoit se charger de ce fardeau. Le cardinal de *Bouillon*, devenu depuis peu doyen du sacré collège, eut beaucoup de part à la nomination de *Clément XI*, dont l'esprit, la piété & la prudence s'étoient fait connoître sous les pontificats précédens. Les vertus du nouveau pontife lui méritèrent une médaille frappée en Allemagne. D'un côté l'on voyoit son buste, avec cette légende :

*Albanum colubre patres, nunc maximo rerum*

*Roma colit . . .*

Et de l'autre, ses armes entourées d'une couronne de fleurs, avec ces quatre mots : *IUSTITIA, PIETAS,*

*PRUDENTIA, ERUDITIO.* *Clément XI* n'avoit que cinquante-un ans lorsqu'il fut placé sur la chaire de *St.-Pierre*. L'Église avoit besoin d'un pape qui fût dans la force de l'âge. L'Italie alloit devenir le théâtre de la guerre : en effet celle de la succession ne tarda pas à s'allumer. L'empereur *Léopold* le força à reconnoître l'archiduc pour roi d'Espagne. *Clément*, quoique naturellement porté pour la France, renonça à son alliance, & réforma les troupes qu'il avoit armées. Son pontificat fut encore troublé par les querelles du Jansénisme. Il donna, en 1705, la bulle *Vineam Domini Sabaoth*, contre ceux qui soutenoient les cinq fameuses propositions, & qui prétendoient qu'on satisfaisoit par le silence respectueux à la soumission due aux bulles apostoliques. *Voy. DUPIN.* En 1713, il publia la fameuse constitution *Unigenitus* contre cent & une propositions du Nouveau-Testament de *Quesnel*, prêtre de l'Oratoire. « L'abbé *Renaudot*, l'un des plus savans hommes de France, rapportoit, suivant *Voltaire*, qu'étant à Rome la première année du pontificat de *Clément XI*, un jour qu'il alla voir ce pape-ami des savans, & qui l'étoit lui-même, il le trouva lisant le livre qu'il proscrivit ensuite. « Voilà », lui dit le pape, un ouvrage excellent ; nous n'avons personne à Rome, qui soit capable d'écrire ainsi. Je voudrois attirer l'auteur auprès de moi. Il ne faut pourtant pas regarder ces éloges de *Clément XI*, & les censures dont ils furent suivis, comme une contradiction. On peut être fort touché, dans une lecture, des beautés frappantes d'un ouvrage, & en condamner ensuite les défauts cachés. Le bien, il est vrai, s'y montreroit de tous côtés ; le mal, il falloit le cher-

cher, mais il y étoit. *Clément XI* mourut le 19 mars 1721 dans sa 72<sup>e</sup> année, après un règne de plus de vingt ans. Ce pape étoit aussi pieux que savant. Il forma une congrégation composée des plus habiles astronomes d'Italie, pour soumettre à leur examen le *Calendrier Grégorien*. On y reconnoît quelques défauts; mais comme on ne pouvoit les corriger que par des moyens très-difficiles, on aima mieux le laisser tel qu'il étoit. *Clément XI* donna retraite au fils de *Jacques II*, qui jouit à Rome des honneurs de la royauté sous le nom de *Jacques III*. Ce fut encore à ce pontife que la Provence dut quelques bâtimens chargés de grains, avec des sommes considérables, qu'il envoya pour être distribués pendant la peste de 1720. *Clément XI* écrivoit assez bien en latin. Le *Bullaire* de ce pape avoit été publié en 1718, in-folio. Le cardinal *Albani*, son neveu, recueillit tous ses *Ouvrages*, & les fit imprimer à Rome en 2 volumes in-folio, 1729. Sa *Vie* est à la tête de ce recueil. *La-fiteau* & *Reboulet* l'ont aussi écrite. Le premier a publié la sienne en 2 volumes in-12, & le second en 2 vol. in-4.<sup>o</sup> Celle-ci est la meilleure, quoiqu'elle ait souffert des contradictions. Voyez *GUIDI* & *II*, *MARSIGLI*.

XIV. CLÉMENT XII, (*Laurent Corsini*) pape après *Benoît XIII* en 1730, mort le 6 février 1740, presque âgé de 88 ans, étoit né à Rome d'une ancienne famille de Florence. Après avoir exercé plusieurs prélatures à Rome, & rempli la place de trésorier de la chambre apostolique, il obtint la pourpre en 1706. Dès qu'il eut été couronné souverain pontife, il abolit une

partie des impôts, & fit châtier ceux qui avoient malversé sous le pontificat précédent. Le lendemain de son couronnement, le peuple assemblé de toutes parts avoit crié à sa suite: *Vive le Pape CLÉMENT XII! Justice des injustices du dernier ministère!* Et le nouveau pape eut égard à leurs plaintes: mais lorsque les cardinaux voulurent lui indiquer certains sujets pour l'administration générale des affaires, il leur répondit: *C'est aux Cardinaux à élire le Pape: mais c'est au Pape à choisir ses Ministres.* Ses revenus furent pour les pauvres. Son trésorier lui ayant rendu ses comptes, il vit qu'il n'avoit pas quinze cents écus en caisse: *Comment!* dit le Pontife: *J'étois plus riche étant Cardinal, que depuis que je suis Pape!* & cela étoit vrai. Après sa mort, le peuple Romain lui érigea par reconnaissance une statue de bronze, qui fut placée dans une des salles du Capitole.

XV. CLÉMENT XIII, (*Charles Rezzonico*) d'une famille originaire de Côme dans le Milanais, naquit à Venise en 1693. Il fut d'abord protonotaire apostolique participant, puis gouverneur des villes de *Rieti* & de *Fano*, ensuite auditeur de rote pour la nation Vénitienne. *Clément XII*; plein d'estime pour ses connoissances & ses vertus, le décora de la pourpre en 1737. Il fut élevé sur le siège de Padoue en 1743, & signala son épiscopat par une piété si tendre & une charité si généreuse, qu'après la mort de *Benoît XIV*, il fut élu pape le 6 juillet 1758. Son pontificat sera long-temps célèbre, par l'expulsion des Jésuites du Portugal, de la France, de l'Espagne & du royaume de Naples. Les efforts

qu'il fit pour les soutenir furent inutiles. Ayant voulu, par le conseil de quelques personnes qu'il écoutoit trop facilement, exercer en 1768, dans les états de Parme, une juridiction qui n'appartient qu'au souverain, il perdit le comtat d'Avignon & la principauté de Bénévent, qui ne furent rendus au saint Siège que sous son successeur. Le roi de France avoit fait saisir le premier état en juin 1768, & le roi de Naples le second quelque temps après. *Clément XIII* mourut subitement le 2 février 1769, à 76 ans, avec la douleur de n'avoir pu pacifier les troubles élevés dans l'Église. Un grand fond de religion & de bonté, un caractère bienfaisant, une douceur inaltérable, lui ont mérité les regrets de ses sujets, & la vénération des ennemis même du saint Siège. Trop de facilité à céder à ce que lui inspiroient ses ministres, & trop peu de discernement dans le choix qu'il en faisoit, furent les seules taches de son pontificat, dont les Romains se souviennent avec reconnoissance. Le port de Civita-Vechia étoit négligé depuis long-temps, & commençoit à se combler : *Clément XIII* le fit nettoyer & reconstruire ; & ce beau monument de son règne date de l'an 1761. La disette qui affligea Rome en 1764, lui donna une nouvelle occasion de signaler sa bienfaisance ; il prodigua les secours aux infortunés. C'est ce pontife qui a ordonné qu'à la Messe on diroit tous les Dimanches la *Préface de la Trinité* pour expier les outrages faits de nos jours à ce mystère. *N. B.* Les ennemis des Jésuites nous ont reproché d'avoir traité *Clément XIII* avec trop d'indulgence. Le *Voyage d'Italie*, par *Duclos*, qui a paru en 1791, justifie ce que nous

avons dit long-temps avant lui. « *Clément XIII*, dit cet historien, est de la plus haute piété. Il a toujours eu des mœurs pures, beaucoup de candeur & de douceur dans le caractère ; le cœur & l'esprit droits. Peut-être ne lui a-t-il manqué pour avoir plus d'étendue dans l'esprit, que de l'avoir appliqué aux affaires, & d'avoir osé prévoir qu'il monteroit un jour sur le trône... Le cardinal *Possioni* dit hautement, qu'il avoit refusé sa voix à *Rezzonico*, parce qu'il le croyoit incapable de gouverner l'Église. Il a souvent répété ce propos dans l'affaire de Portugal. Quand on lui objectoit la pureté d'âme de *Clément XIII* ; JÉSUS-CHRIST, disoit *Possioni*, rendoit le même témoignage à *Nathanaël* : *Bonus Israelita*, &c. ; mais il n'en fit pas un apôtre. Les cardinaux auroient dû suivre le conseil qu'un anonyme afficha à la porte du conclave : *Si doctus, doceat nos ; si sanctus, oret pro nobis ; si prudens, gubernet nos.* — *Clément XIII* n'ayant pas les qualités propres au gouvernement, ne s'est pas, comme tant d'autres, imaginé les avoir ; & ce n'est pas un mérite commun que de savoir se juger. Uniquement occupé de son salut, il abandonna toutes les affaires à son ministre ; mais il n'a pas été heureux dans le choix qu'il a fait du cardinal *Torrigiani*. Ce ministre est honnête homme, grand travailleur, entendant bien l'affaire quant au positif des lois, mais incapable d'en connoître l'esprit, d'y faire fléchir la lettre, ou de réformer ce qu'elles peuvent avoir de vicieux. Plus opiniâtre que ferme, la contradiction l'affermir dans un sentiment qu'on lui seroit abandonner en le flattant. » On doit conclure de cette citation

que le vertueux *Clément XIII*, avec un ministre plus prudent, n'auroit pas fait de fausses démarches, & n'auroit laissé qu'un souvenir honoré par sa piété & ses bonnes œuvres.

XVI. CLÉMENT XIV, (Jean-Vincent-Antoine Ganganelli) naquit d'un médecin, à Saint-Arcangelo, bourg pres de Rimini, le 31 octobre 1705. Dès l'âge de dix-huit ans, il entra dans l'ordre des Mineurs conventuels. Il s'accoutuma de bonne heure à répondre avec justesse & précision. *Ses réparties sont vives, disoient ses supérieurs; mais il y met tant de raison, qu'on ne peut s'en offenser.* Il se prêtoit alors volontiers à toucher des orgues. *Les facultés de son ame, dit l'un de ses confrères, sont dans une telle harmonie, qu'il n'y a rien d'étonnant qu'il soit naturellement musicien.* On le fit passer successivement à Pésaro, à Recanati, à Fano, & à Rome même, pour y étudier la philosophie & la théologie. Il devint bientôt professeur à son tour. Ses disciples l'aimoient autant qu'ils le respectoient : il leur inspiroit des pensées élevées, des sentimens nobles, les dégageant de toutes les petitesesses & de tout ce qui s'appelle moinerie. *Benoît XIV* mettant un jour la main sur la tête du Père Ganganelli, dit au général de son ordre : *Tenez grand compte de ce petit Frère; je vous le recommande fortement.* Ce fut sous le règne de ce pape immortel, que Ganganelli devint consultant du Saint Office : place importante à Rome. Ce pontife éclairé voyant qu'il unissoit le flegme germanique à la vivacité italienne, l'appeloit souvent pour avoir son avis : *Il joint, disoit-il, un jugement solide à une vaste érudition; &*

*ce qui fait plaisir, c'est qu'il est mille fois plus modeste qu'un homme qui ne fait rien, & qu'on croiroit qu'il n'a jamais gardé la retraite, tant il est gai.* C'étoit le moyen de plaire à Lambertini, dont on connoit l'enjouement & les heureuses faillies. — Le Père Ganganelli allant un jour à Assise, rencontra un paysan qui lui prédit sa grandeur future. Ils marchoient de compagnie; le paysan, apres l'avoir entendu parler, lui dit : *C'est dommage que vous ne soyez qu'un Frère convers!* (Il en jugeoit ainsi sur son extérieur simple & négligé.) *Car il me paroît, mon Frère, que si vous aviez étudié, vous pourriez bien être comme Sixte V.* Nous avons son portrait chez nous, & je trouve que vous avez son air rusé... Ganganelli fut élevé au cardinalat par *Clément XIII*; & il n'en fut ni moins modeste, ni moins comparissant. Un de ses domestiques étant tombé malade, il se rendit auprès de lui avec la plus grande précipitation, & apres lui avoir donné tout ce qu'il avoit dans sa bourse, il s'écria : *Il n'y a pas d'autre grandeur que celle de faire du bien.* Ce fut sa maxime lorsqu'il fut pape. Mais quelques vertus & quelques talens qu'il fit paroître étant cardinal, on ne s'attendoit pas à voir un religieux sur la chaire de Saint-Pierre. La liberté avec laquelle il s'expliquoit sur la nécessité de déférer aux volontés des souverains, ne paroissoit pas lui concilier les cardinaux. Dans la plupart des congrégations qui se tenoient sous les yeux du pape même, au sujet des duchés de Parme & de l'affaire des Jésuites, il avoit donné des avis tellement contraires aux sentimens du pontife & du secrétaire d'état, qu'on prit le parti de ne le plus consulter. *On ne me communique rien,*

étoit-il, & je fais tout. Mais on a beau faire : si l'on ne veut pas voir la Cour de Rome déchoir de sa grandeur, il faudra, nécessairement, se réconcilier avec les Souverains ; ils ont les bras plus longs que les frontières, & leur pouvoir s'élève au-dessus des Alpes & des Pyrénées. Ces sentimens connus des cours étrangères, en éloignant de lui le ministère papal, lui concilioient les princes, & lui assuroient, en cas de vacance du saint Siège, de puissans protecteurs. Clément XIII étant mort en 1769, le conclave fut très-orageux. Enfin le sacré collège, décidé par l'éloquence persuasive du cardinal de Bernis, proclama le cardinal Ganganelli souverain pontife le 19 mai 1769, quoiqu'il ne fût pas encore évêque. Lorsqu'après son exaltation, on lui demanda s'il n'étoit pas fatigué ? *Je n'ai jamais vu*, répondit-il, *cette cérémonie plus à mon aise.* Aucun pape n'avoit été élu dans des temps plus difficiles. Le Portugal, brouillé avec le saint Siège, vouloit se donner un patriarche : la manière dont le prédécesseur de Clément XIV avoit traité le duc de Parme, avoit indisposé les rois de France, d'Espagne & de Naples : Venise prétendoit réformer les communautés religieuses, sans le concours du pape : la Pologne cherchoit à diminuer son autorité : les Romains eux-mêmes murmuroient. Un esprit d'innovation répandu de toutes parts, attaquoit tous les principes reçus sur le gouvernement pontifical. Pour prévenir sa destruction ou son affoiblissement, Clément XIV chercha d'abord à se concilier les souverains ; il envoya un nonce à Lisbonne ; il supprima la lecture de la bulle *In canâ Domini*, qui révoltoit & indignoit les princes ; il négocia avec l'Espagne

& la France, sans rien faire qui pût marquer la pusillanimité ou la bassesse. — Pressé de se décider sur le sort des Jésuites, il demanda du temps pour examiner cette grande affaire. *Je suis*, écrivoit-il, *le Père des fidèles, & sur-tout des Religieux. Je ne puis détruire un Ordre célèbre, sans avoir des raisons qui me justifient aux yeux de Dieu & de la postérité . . . Les affaires, disoit-il dans une autre occasion, ont leur maturité comme les fruits ; & ce n'est qu'au moment qu'elles pressent, que nous devons penser à les terminer. Notre imagination est notre plus grande ennemie, & je tâche de la réprimer avant que de prendre un parti dont je pourrois me repentir.* Après plusieurs années de discussion, il donna, le 21 juillet 1773, le fameux Bref qui éteint à jamais la Compagnie de Jésus. Depuis cette suppression, Clément XIV, accablé de travaux, de soucis & de craintes, regrettant sous la tiare sa cellule de Cordelier, ne fit presque plus que languir. Dès la fin de juillet 1774, le pape n'étoit plus qu'une ombre de lui-même : ses os sembloient diminuer & s'amollir. Des dattres rentrées, que l'art des médecins ne purent attirer au dehors, lui faisoient souffrir des douleurs cruelles. Sa voix s'étoit éteinte. *Je vais à l'éternité*, disoit-il, & *je fais pourquoi.* Il rendit le dernier soupir le 22 septembre suivant. Cet événement funeste donna lieu à des conjectures malignes, détruites en partie par le médecin du pape, qui attesta qu'il avoit été victime non du poison, mais d'un travail excessif & d'un mauvais régime. L'Église perdit par cette mort un pontife sage, courageux, juste, éclairé, ami des lettres. Élevé comme Sixte V de l'ombre du cloître à l'éclat du

trône, placé comme lui dans des circonstances difficiles, considéré comme *Sixte* des étrangers & des souverains, il ne fut ni dur, ni inflexible, ni superbe comme ce pape. Il traitoit avec beaucoup d'indulgence les religieux qui vouloient quitter leur cloître. Un général d'Ordre se plaignant d'un bref de sécularisation qu'il avoit accordé à l'un de ses religieux : *Vous devez plutôt m'en remercier*, lui répondit ce pape ; *ce religieux se seroit perdu chez vous, auroit entraîné les autres dans sa perte, & vous auroit peut-être égorgé*. Se regardant comme le père commun de tous les Chrétiens, il accueilloit également bien les étrangers, hérétiques, ou catholiques. Aussi Mylord\*\*\* disoit-il un jour à quelques-uns de ses compariotes : *Vous connoissez mes richesses & ma fille unique. Je l'adore. Et bien, je la donnerois au Pape, s'il pouvoit se marier, tant je suis enchanté de sa personne & de son esprit*. Les Anglois placèrent, de son vivant, un buste parmi ceux des grands hommes. Quand *Clément XIV* apprit cette nouvelle : *Plût à Dieu*, dit-il, *qu'ils fissent pour la Religion, ce qu'ils font pour moi !*... Il étoit très-secrèt, &, suivant l'expression d'un cardinal homme d'esprit, son pontificat n'étoit pas celui des curieux. *Un Souverain*, disoit ce pape, *qui a beaucoup de confidens, ne sauroit manquer d'être trahi. Ce qui n'a pas été dit, ne s'écrit point*. — Une princesse s'étant montrée curieuse de favoir s'il n'avoit rien à craindre de ses secrétaires ? *Non*, répondit-il ; *j'en ai cependant trois*, en montrant ses doigts. Les petits artifices des politiques subalternes lui étoient inconnus. Si jamais il trompa ceux qui vouloient le deviner, ce n'étoit que par son silence. La vérité,

lorsqu'il parloit, s'exprimoit toujours par sa bouche. Infatigable au travail, il veilloit une partie des nuits pour s'occuper des affaires de l'Église dont il étoit le chef, ou des États dont il étoit le père. *La règle*, disoit-il quelquefois, *est la boussole des Religieux ; mais le besoin des Peuples est l'horloge des Souverains : à quelque heure qu'ils aient besoin de nous, il faut être à eux*. Il étoit d'un caractère enjoué, disant souvent de bons mots, mais ne bleffant jamais personne. *Je ne suis point surpris*, disoit-il un jour, *que M. le Cardinal de Bernis ait beaucoup désiré de me voir Pape. Ceux qui cultivent la Poésie, aiment les métamorphoses*. — Comme il vouloit mettre quelques nouveaux droits sur les marchandises qui venoient de l'étranger, on lui représenta qu'il indisposeroit les Anglois & les Hollandois. *Bon, bon*, répondit-il en souriant, *ils n'oseront montrer leur mécontentement ; car, s'ils me fâchent, je supprimerai le Carême*. — Il parut très-peu ému des libelles que ses ennemis lancèrent contre lui. *On me feroit presque croire*, disoit-il, *que ceux qui veulent me noircir, pensent que je suis un Grand-homme ; car les satires n'attaquent le plus souvent que le mérite*. Son amour pour les lettres, l'engagea à former à Rome un *Museum*, où il rassembla beaucoup de restes précieux de l'antiquité. Mais il ne décidoit jamais sur ces monumens en homme qui veut passer pour un amateur, pour un homme de goût. « Né dans un village, élevé dans un cloître, disoit-il au chevalier de Chatelux, je n'ai pu acquérir les lumières nécessaires pour les juger en connoisseur. Mais, comme Souverain, je me suis cru obligé d'exposer aux yeux des artistes les modèles les plus par-

faits de l'antiquité, pour qu'ils pussent les étudier & les imiter. » — Il s'étoit fait donner une liste des plus célèbres écrivains de ses états, & , si la mort n'eût pas empêché l'exécution de ses desseins, il devoit récompenser ceux dont les ouvrages avoient pour objet la religion ou la patrie. « Il est juste, disoit-il au cardinal *Cavalchini*, que les auteurs qui nous instruisent ou nous édifient, trouvent des rémunérateurs dans les princes. L'argent ne peut être mieux employé qu'à soutenir le mérite & à encourager les talens. Il est honteux qu'il n'y ait des recherches établies que pour les malfaiteurs, & qu'on ne s'informe ni de la fortune, ni de la demeure des hommes qui éclairent le monde. » Quoique très-zélé pour la religion, il avoit pour les errans la même indulgence que le divin législateur envers les SADCUCÉENS & les Samaritains. Il disoit : *Pour maintenir la foi, n'oublions pas la charité. S'il ne nous est point permis d'avoir une tolérance criminelle pour l'erreur, il nous est défendu de haïr & de persécuter ceux qui malheureusement l'ont embrassée.* Ajoutons à ces traits, qu'il fut sobre, désintéressé, & qu'il ne connut pas le népotisme. Sa succession fut celle d'un religieux plutôt que d'un pape. On le pressoit de faire un testament : il répondit, que les choses iroient à qui elles appartiendroient. Assis au rang des rois, il fut servi comme un simple religieux. Lorsqu'on lui représenta que la dignité papale exigeoit plus d'apprêts, il se contenta de répondre : *Ni S. Pierre, ni S. François ne m'ont appris à dîner plus splendidement ; & lorsque le chef de cuisine vint le supplier de le conserver dans son poste, il lui dit : Vous ne perdrez pas vos*

*appointemens ; mais, pour vous mettre en exercice, je ne perdrai pas ma santé.* Quelquefois il donnoit à dîner à des grands d'Espagne dans son palais de Castelgandolfe. Alors le repas étoit plus splendide ; & oubliant sa souveraine autorité, il faisoit gaiement les honneurs de la fête, sans permettre que personne se levât pour le saluer... Le marquis de *Caraccioli* a donné sa *Vie*, Paris 1775 & 1776, un vol. in-12 ; & la *Traduction* des prétendues *Lettres & autres Écrits* dont la plus grande partie a été faussement attribuée à ce souverain pontife, 1776 & 1777, en 3 vol. in-12. Le mérite principal des *Lettres* mises sous le nom de *Clément XIV*, est d'être un assez bon roman moral, de renfermer des principes de sagesse, de douceur, d'indulgence, & de représenter fidèlement le caractère du pontife. Si l'éditeur avoit voulu se mettre au-dessus de tout soupçon, il auroit déposé dans une bibliothèque publique les originaux, avec les attestations de ceux qui avoient reconnu l'écriture. Quand on met à la tête d'un livre le nom d'un pape qui ne fait que de mourir, on ne sauroit prendre assez de précautions pour prouver au public que ce livre est de lui. Quant aux autres écrits qui composent le troisième volume, la plupart sont très-médiocres ; & quand même ils seroient, ce qu'on ne croit pas, de *Clément XIV*, ils ne peuvent guères ajouter à sa réputation. Ce pontife, persuadé qu'il y a trop d'écrivains médiocres, craignoit toujours d'être tenté d'en accroître le nombre. Il disoit un jour en plaisantant : *Qui sait s'il ne passera pas un jour par la tête de Frère François, de vouloir faire un livre ? Je répondrais cependant bien que ce ne sera*



pas l'histoire de ses ragoûts ; ou le Livre sera bien court. On a publié en 1787, en 2 volumes in-12, de nouvelles Lettres de Clément XIV ; mais elles ne font pas plus de lui que les premières.

XVII. CLÉMENT VII, regardé comme pape : Voy. GENÈVE (Robert de).

XVIII. CLÉMENT VIII, antipape : Voyez MUGNOS (Gilles).

XIX. CLÉMENT, (Jacques) Dominicain, natif du village de Sorbon au diocèse de Rheims, étoit âgé d'environ vingt-cinq ans, & venoit d'être fait prêtre lorsqu'il prit la résolution d'affassiner Henri III. C'étoit un homme d'un esprit foible & d'une imagination dérégée. Il consulta son prieur Bourgoing sur son dessein ; & cet homme, au lieu de l'en détourner, lui conseilla de prier & de jeûner, pour connoître la volonté de Dieu. On assure même qu'on lui parla pendant la nuit, & qu'on lui fit entendre une voix comme venue du ciel qui lui ordonnoit de tuer le tyran. On dit encore, que la duchesse de Montpensier, sœur des Guises, acheva de le déterminer. Elle l'assura, dit-on, que s'il échappoit, le pape ne manqueroit pas de le faire cardinal ; & que s'il périssoit, il seroit canonisé comme libérateur de sa patrie, gouvernée par un persécuteur de la foi. Voyez l'HIST. ECCL. du Père Fabre, année 1589. Le fanatique partit de Paris le dernier de Juillet 1589, avec plusieurs lettres de recommandation, & fut amené à Saint-Cloud par la Guesle, procureur-général. Celui-ci soupçonnant un mauvais coup, & l'ayant fait épier pendant la nuit, on le trouva pro-

fondément endormi, son bréviaire auprès de lui, ouvert à la page du meurtre d'Holoferne par Judith. Le parricide, conduit le lendemain premier août chez le roi, dit qu'il venoit lui apprendre les choses les plus importantes de la part de ses fidelles serviteurs de Paris ; mais qu'il ne pouvoit les communiquer qu'à lui seul. Comme on se retiroit, on entendit Henri III s'écrier : *Ah malheureux ! que t'avois-je fait pour m'affassiner ainsi ?* On rentre, & l'on voit son sang couler du bas-ventre, où ce scélérat avoit enfoncé son couteau & l'avoit laissé dans la plaie. Le roi le retira lui-même, & en frappa le monstre à la tête. Les seigneurs, dans le premier mouvement, le percèrent de mille coups. Son corps fut ensuite traîné sur la claie, tiré à quatre chevaux, & brûlé. Cet exécration fut reçu bien autrement par les Ligueurs. Lorsque la mère de Jacques Clément parut à Paris, après le parricide commis par son fils, les prédicateurs engagèrent le peuple à aller vénérer cette *bienheureuse mère d'un j'a'nt Martyr* : c'est ainsi qu'on appeloit en chaire le monstre, tandis qu'on ne donnoit à Henri que le nom d'Hérode. Son portrait fut placé sur les autels de Paris. La Sorbonne, à ce que disoit l'abbé de Longuerue, délibéra de demander sa canonisation. On proposa de lui ériger une statue dans l'église de Notre-Dame : on alla en foule à Saint-Cloud râcler la terre teinte de son sang. On imprima le *Martyre de S. Jacques Clément*, Paris 1589, in-8°, avec sa figure. Sixte-Quint prononça son éloge dans un confissoire, & osa le comparer à Judith & à Éléazar. « Cette mort, dit-il, qui donne tant d'étonnement & d'admiration, sera crue à peine de la postérité.

Un très-puissant roi, entouré d'une forte armée, qui a réduit Paris à lui demander miséricorde, est tué d'un seul coup de couteau par un pauvre religieux. Certes ! ce grand exemple a été donné, afin que chacun connoisse la force des jugemens de Dieu. » Telle étoit, dit le P. *Fabre* qui nous a fourni presque tout cet article, la force des préjugés qui régnoient alors, fondés sur des principes qu'un zèle outré avoit établi dans des temps de trouble & de confusion. On doit rappeler les maux que ces préjugés ont fait commettre, parce que l'histoire des siècles passés doit être la leçon des siècles à venir. On ne sauroit trop répéter d'ailleurs, que l'esprit du Christianisme n'inspire que douceur & soumission, & que les Ligueurs touchoient en vain, pour autoriser leurs attentats, une religion sainte qui les défavoue.

XX. CLÉMENT, (Julien) chirurgien - accoucheur, natif d'Arles en Provence, excella dans l'art de soulager les femmes dans l'enfantement. Il fut appelé trois fois à Madrid, pour la reine d'Espagne, en 1713, 1716 & 1720. *Louis XIV* l'avoit anobli dès 1711, avec la clause expresse qu'il ne pourroit quitter la pratique des accouchemens. Cet habile homme mourut à Paris en 1729, à quatre-vingts ans.

XXI. CLÉMENT, (Pierre) né à Genève en 1707, exerça d'abord le ministère évangélique dans sa patrie ; mais les pasteurs Genevois le forcèrent d'y renoncer en 1740. Il passa en Angleterre, où il devint gouverneur de *mylord Waldegrave*, & l'accompagna dans ses voyages en Italie. Enfin il se fixa à Paris, & composa depuis 1749 jusqu'en 1754, un Bul-

letin de littérature. Il en fit un recueil, sous le titre de *Nouvelles Littéraires de France*, en 1755, 4 volumes in-8°, & on le réimprima à Lyon en 2 vol. in-12. Cet ouvrage, écrit d'un style léger & faillant, assaisonné par le sel de la critique, & rempli de jugemens impartiaux, plut beaucoup, quoique la décence y soit souvent offensée, & que l'auteur affecte trop d'esprit & de gaieté. Il vouloit paroître homme du monde & homme de plaisir, & il affiche trop souvent le ton de ces deux personnages. On a encore de lui un recueil de *Poésies légères*, in-12 ; & trois pièces de théâtre : I. *Les Francs-Maçons trahis*, 1740. II. *Une Mérope*, 1749. III. *Le Marchand de Londres*, tragédie angloise, traduite de *Lillo*, 1751, in-8° : cette dernière pièce est la seule dont on se souvienne. Cet auteur étoit fait pour le plaisir & la société. Il avoit beaucoup de goût pour la satire, & il ne manquoit pas de talent dans ce genre dangereux. L'extrême vivacité de son esprit le jeta dans la folie ; il fut enfermé à Charenton, & y mourut en 1767, à 60 ans.

XXII. CLÉMENT, (Denys-Xavier) de l'académie de Nancy, doyen de l'église collégiale de Ligny, prédicateur du roi, confesseur de *Mesdames*, né à Dijon en 1706, mourut en 1771, à 65 ans, avec une grande réputation de piété. Ayant surmonté par sa patience une difficulté qu'il avoit dans la parole, il se consacra de bonne heure à la chaire & à la direction, & il servit utilement l'église dans ce double emploi. Il ramena avec une charité douce & patiente, plusieurs incrédules & quelques libertins à la vérité & à la vertu. *Stanilas*, roi de Po-

logne, lui avoit donné le titre de son prédicateur ordinaire. Ses *Sermons* ont été imprimés en 1772, 4 vol. in-12. Il y règne l'éloquence simple & forte d'un homme de bien, qui n'a pas puisé ses ornemens dans les auteurs profanes, mais qui s'est nourri dès son enfance, du lait substantiel de l'Évangile; toutefois son coloris est foible. Nous avons quelques ouvrages de piété, où l'abbé *Clément* montre le même esprit que dans ses *Sermons*, avec un style plus froid & plus compassé. Les principaux sont : *Avis à une Personne engagée dans le monde*, in-18. *Méditations sur la Passion*, in-12. *Instructions sur le Sacrifice de la Messe*, in-12. *Maximes pour se conduire chrétiennement dans le monde*, in-12; *Exercices de l'Âme pour la Pénitence & l'Eucharistie*, in-12, &c.

**XXIII. CLÉMENT D'ASCAIN**, (le Père) Capucin, né dans le Béarn, occupa dans son ordre les places de définitif & de provincial, & montra le plus grand zèle pour le maintien de la discipline & pour le progrès des lumières. Il occupa pendant plus de 50 ans les meilleures chaires de la Guienne & des provinces voisines. Ses missions produisirent de grands biens, parce que se bornant à l'instruction, il dédaigna la vaine pompe d'une éloquence mondaine, & n'en convertit que mieux les pêcheurs. Il mourut à Bayonne le 26 juin 1781, dans la 86<sup>e</sup> année de son âge, & la 71<sup>e</sup> de son entrée dans le cloître. On a gravé le portrait de ce digne religieux, au bas duquel nous avons osé mettre ces quatre vers, qui n'expriment que foiblement ce que nous pensons de sa piété, de ses travaux, de ses succès, & de son caractère :

*Il fut doux sans foiblesse, austère avec prudence ;  
Il subjuga l'esprit, il sut toucher les cœurs ;  
Et joignant les vertus au don de l'éloquence,  
Il prouva constamment ses discours par ses mœurs.*

**XXIV. CLÉMENT DU MEZ**, (Alberic) premier maréchal de France qui ait joui d'une certaine réputation, étoit fils d'un ministre de *Philippe-Auguste*. Il commanda les armées de ce prince, le suivit en Palestine, & fut tué au siège d'Acre, en 1191. Son frère & son fils furent aussi maréchaux de France, ainsi que son petit-fils, en qui fut éteinte la postérité masculine.

**XXV. CLÉMENT**, (Claude) Jésuite de Franche-Comté, professa les belles-lettres à Madrid. Il s'est fait connoître par son *Système bibliographique*, & a publié ses idées à ce sujet, dans un ouvrage, in-4<sup>o</sup>, publié à Lyon en 1635, sous ce titre : *Musci sive Bibliothothecæ tam privatae quam publicæ constructio, cura, usus. Libri IV*. A la fin de l'ouvrage, l'auteur a placé une description de la bibliothèque de l'*Ejécutial*.

**XXVI. CLÉMENT**, (David) savant bibliographe Allemand, a publié une *Bibliothèque curieuse*, ou *Catalogue raisonné des livres rares & difficiles à trouver*, Göttingue, 1750, 9 vol. in-4<sup>o</sup>. La mort de l'auteur l'empêcha de finir cet important ouvrage, qui suit l'ordre alphabétique & se termine aux lettres *I-HI*.

**XXVII. CLÉMENT**, (François dom) né à Barze en Bourgogne le 7 avril 1714, entra dans la congrégation des Bénédictins de Saint-Maur, & se dévoua, comme plusieurs de ses confrères, à l'étude approfondie

approfondie de l'histoire. Ces derniers avoient publié les dix premiers volumes de l'Histoire littéraire de France, finissant au douzième siècle; dom *Clément* fut chargé de la continuer, & s'en occupa avec une activité infatigable, dans le monastère des Blancs-manteaux de Paris. Les tomes onze & douze de cet important ouvrage ne tardèrent pas à paroître. Une autre grande collection vint alors attirer son attention: c'étoit celle des anciens historiens de France, commencée par *André Duchesne* & suivie par dom *Bouquet*. Dom *Clément* lui succéda dans ce travail, & fit paroître les volumes douze & treize, qui renferment l'un & l'autre cent articles, curieux & profonds, sur des historiens peu connus. On doit encore au même savant: I. *Nouveaux éclaircissements sur l'origine du Pentateuque des Samaritains*. Cet ouvrage avoit été commencé par un ami de dom *Clément*; celui-ci le termina & le publia. II. *Catalogue des manuscrits de la maison professe des Jésuites, déposés à la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés*. III. *L'Art de vérifier les dates*, 1780—1787, 3 vol. in-folio. Cet ouvrage, regardé comme le chef-d'œuvre de l'érudition, avoit été foiblement commencé par les Bénédictins *Danvine*, *Clément* & *Durand*, & n'avoit paru qu'en un vol. in-4.<sup>o</sup> Dom *Clément* le compléta, & en fit l'inventaire savant & utile de l'historien, du publiciste & du jurisconsulte. Il passa treize ans de sa vie à le composer, se levant toujours, en été, au milieu de la nuit pour travailler, & ne se permettant presque aucune distraction. On a reproché à la Table chronologique de ce recueil immense, qui parut en 1792, de manquer de précision & d'être chargée de trop de détails; mais l'ouvrage en lui-

Tome III.

même est le monument le plus précieux que le savoir ait élevé dans le 18<sup>e</sup> siècle. Dom *Clément* fut nommé associé libre de l'académie des Inscriptions. Les suppressions opérées par la révolution française lui firent successivement quitter sa retraite des Blancs-manteaux, l'abbaye de Saint-Germain & celle de Saint-Denis, où il s'étoit retiré. L'un de ses neveux lui donna enfin un asile. Là, au milieu des livres, des chartes, des manuscrits, préparant une quatrième édition de *L'Art de vérifier les dates*, il fut frappé d'apoplexie, & mourut quelques heures après, le 29 mars 1793, à l'âge de 79 ans. Voyez CLÉMENCET.

CLÉNARD, (Nicolas) né à Dieff dans le Brabant, mort à Grenade en 1542, voyagea en France, en Espagne & en Afrique, pour se familiariser avec les langues vivantes: il savoit déjà la plupart des langues mortes, le latin, le grec, l'hébreu. On a de lui: I. *Des Lettres Latines sur ses Voyages*, curieuses & rares, & dont la meilleure édition est celle de 1606, in-8.<sup>o</sup>, avec quelques additions. Le latin en est assez pur; il l'auroit été encore davantage, si l'auteur n'avoit pas entassé tant de langues différentes dans sa tête. II. *Une Grammaire Grecque*, qui eut long-temps beaucoup de cours. *Vossius* en publia une édition à Amsterdam en 1650, in-8.<sup>o</sup> III. *Meditationes Graecicæ in artem grammaticam*, Paris 1534, in-8.<sup>o</sup> Cet écrit a pour objet de faciliter l'étude du grec sans maître. IV. *Des Tables sur la grammaire hébraïque*, Louvain 1529, in-4.<sup>o</sup>

CLÉOBIS & BITON, Voyez l'article SOLON.

CLÉOBULE, fils d'*Evagoras*, l'un des Sept Sages de la Grèce,

G g

fit un voyage en Égypte, pour apprendre la philosophie de ce peuple. Il étoit contemporain & ami de *Solon*. On ne le connoit guères, que par ses maximes. Il recommandoit « de ne point s'enorgueillir dans la prospérité, de ne point s'abattre dans l'affliction; d'obliger ses amis pour se les attacher davantage, & ses ennemis pour en faire des amis; de se marier à sa semblable, parce qu'en prenant une femme de meilleure maison, on se rend esclave de ses parens; de ne flatter ni gronder sa femme en présence des étrangers, l'un étant une peitresse, & l'autre une indiscretion; d'examiner avant de sortir de sa maison, ce qu'on va faire, & à son retour ce qu'on a fait; d'être d'autant plus avare de sa liberté, qu'on en a plus à sa disposition; de ne souhaiter ni de commander, ni d'obéir, l'obéissance se changeant ordinairement en aversion, & le commandement en tyrannie, &c. &c. » Il disoit aussi : *Heureux le Prince qui ne croit rien de ce que lui disent ses courtisans*. Il mourut vers l'an 560 avant J. C., dans sa 70<sup>e</sup> année. — Il y a eu un autre *CLÉOBULE*, hérétique du premier siècle & contemporain de *Simon* le magicien; mais ses erreurs n'ont pas fait assez de bruit, pour mériter un article séparé. — Un autre *CLÉOBULE*, Lydien, fut auteur d'une chanson grecque, très-célèbre, appelée la *Chélidonie*, parce qu'elle célébroit le retour de l'hirondelle & des beaux jours. Les Rhodiens la faisoient chanter au commencement du printemps, par de jeunes enfans, allant de porte en porte, couronnés de fleurs.

*CLÉOBULINE*, fille du Sage de ce nom, se rendit également célèbre par sa beauté & par son esprit.

Les Egyptiens admirèrent ses *Énigmes*. Il faut croire que les historiens ont fait parvenir à la postérité les plus mauvaises; car nous n'en n'avons aucune qui mérite d'être dans le dernier de nos Journaux. En voici une pour échantillon : « Un père eut douze enfans; & chaque enfant eut trente fils blancs, & trente filles noires, lesquels sont immortels, quoiqu'on les voie mourir tous les jours. » Il ne faut être ni un *Œdipe*, ni un *Joseph*, pour appercevoir dans cette énigme l'Année qui a douze mois, & chaque mois trente jours & trente nuits.

*CLÉODÉE*, (Mythol.) fils d'*Hyllus*, fit, après la mort de son père, d'impuissans efforts pour reprendre la possession du Péloponnèse. Son courage lui mérita, de la part des Grecs, des statues & des autels.

*CLÉOMBROTE*, nom de deux rois de Lacédémone : l'un tué à la bataille de Leuctres en Béotie, gagnée par *Épaminondas*, général Thébain, l'an 371 avant J. C. : le second, genre de *Léonidas*, & qui monta sur le trône de Sparte, au préjudice de son beau-père. Voyez II. AGIS. Celui-ci ayant été rappelé par les Lacédémoniens, pour suivre le traître qui l'avoit dépouillé de son royaume, & le condamna à mort. *Chélonide*, épouse de *Cléombrote*, avoit quitté son mari, pour suivre son père dans la retraite. Cette femme, fille & épouse également malheureuse, apprend l'arrêt porté contre son époux. Elle va se jeter aux pieds de *Léonidas*, qui change la peine de mort en un exil, & presse sa fille de rester à sa cour. *Chélonide* aime mieux suivre son mari. — On connoit un 3<sup>e</sup> *CLÉOMBROTE*, philosophe, natif d'Ambrané, qui se

précipita dans la mer, après avoir tué le *Phédon* de *Platon* sur l'immortalité de l'ame.

**CLÉOMÈDE**, fameux athlète, étoit si fort, que, pour avoir été privé du prix de la victoire qu'il avoit gagnée à la lutte sur un habitant d'Epidaure, il rompit, dit-on, la colonne d'une école, sous laquelle il y eut soixante enfans d'écrasés. Il se sauva dans un sépulchre, où l'on fut bien surpris de ne le plus trouver. L'oracle, consulté sur cet événement, répondit qu'il étoit le *dernier des Héros*. Quel héros ! La réponse eût certes été plus juste, de le déclarer le dernier des forcenés.

**I. CLÉOMÈNE I<sup>er</sup>**, roi de Lacédémone, successeur d'*Anaxandride* son père, l'an 557 avant J. C., vainquit les Argiens, & délivra les Athéniens de la tyrannie des *Pisistratides*. Les premiers s'étoient opposés à l'invasion de ses armées dans l'Argolide. *Cléomène*, à la tête des Lacédémoniens & de leurs alliés, remporta sur eux une victoire aussi sanglante que signalée. Cinq mille Argiens se réfugièrent dans une forêt voisine ; *Cléomène* y fit mettre le feu malgré la prière des vaincus, qui furent bientôt consumés par les flammes. *Cléomène* tourna ensuite ses armes contre les Eginètes, & ne les punit pas moins cruellement. Son humeur vindicative se changea en fureur sur la fin de ses jours ; & , dans un accès de phrénésie, il se perça de son épée l'an 480 avant J. C. C'étoit un guerrier peu délicat & de mauvaise foi. Dans le cours de son expédition contre ceux d'Argos, ayant fait une trêve de quelques jours avec eux, il ne les attaqua pas moins dans une nuit, en tua une partie, & fit les autres pri-

sonniers, prétendant « que les nuits n'étoient pas comprises dans la trêve. » Voyez aussi TÉLÉSILLE.

**II. CLÉOMÈNE III**, fils de *Léonidas* roi de Lacédémone, lui succéda l'an 230 avant J. C. à l'âge de dix-sept ans. Sa première pensée, en montant sur le trône, fut d'arracher l'autorité aux éphores, magistrats puissans dans Lacédémone, qui faisoient la loi aux rois mêmes. Ses victoires sur les Achéens lui facilitèrent l'exécution de ce projet. De retour à Sparte, il fit assassiner les éphores, & afficher le nom de plus de quatre-vingts citoyens, condamnés au bannissement : le peuple, effrayé par ce coup d'éclat, reçut toutes les lois qu'il voulut lui donner. Il fit revivre la plupart de celles de *Lycurque*, procéda à un nouveau partage des terres, abolit les dettes, bannit le luxe, la mollesse, l'intempérance, autant par son exemple que par ses leçons. Son autorité affermie & la république réformée, *Cléomène* parcourut, les armes à la main, l'Arcadie & l'Élide, reprit quelques villes sur les Achéens, & les défit en bataille rangée. *Aratus*, chef des vaincus, implora le secours d'*Antigone* roi de Macédoine, contre le vainqueur. L'armée des Spartiates fut taillée en pièces à la bataille de Sélâsie. *Cléomène*, après cette défaite, retira en Égypte, y mourut d'une manière tragique. Ayant été bien accueilli de *Ptolémée Evergète* qui en étoit roi, il encourut ensuite la disgrâce de son successeur, qui le fit mettre en prison. *Cléomène* indigné brisa ses fers, excita une sédition, & finit par se donner la mort, l'an 220 avant l'ère chrétienne.

**III. CLÉOMÈNE**, sculpteur Athénien, étoit fils d'*Apollodorus* ;

on lui a attribué, sans preuve, la *Vénus de Médicis*; mais il avoit fait certainement les statues des neuf Muses, représentées dans le costume des femmes de *Theſpis*.

**CLÉON**, Athénien, étoit fils d'un corroyeur & corroyeur lui-même. Cependant, par ses intrigues, il acquit une si grande autorité à Athènes, qu'il parvint à se faire donner le commandement des armées. Quoiqu'il fût plus grand discoureur que grand guerrier, il prit des villes & battit les Lacédémoniens retirés dans l'île de Sphactérie. Mais, peu après, ayant été envoyé contre *Brasidas*, général Lacédémonien qui s'étoit jeté dans Amphipolis, il fut vaincu & mis en déroute dans une sortie que firent les assiégés. *Cléon* fut reconnu dans la fuite & massacré avec tous ceux qui l'accompagnoient, l'an 424 avant Jésus-Christ.

**CLÉONICE**, jeune fille de qualité, que *Pausanias* fit enlever à Byzance pour en faire sa maîtresse. Arrivée dans la maison de ce général, *Cléonice*, timide encore, & pleine de la pudeur de son âge, pria ses gens, avant que d'entrer dans la chambre de son ravisseur, qu'on éteignît toutes les lampes; mais comme elle s'approchoit du lit, elle en renversa une. *Pausanias* déjà endormi, s'éveillant au bruit, prend son poignard, & croyant courir sur un ennemi, frappe cette fille qui mourut du coup qu'elle reçut. Cet accident acheva de révolter tous les alliés contre lui.

**CLÉONYME**, fils de *Cléomène II*, roi de Sparte, mécontent de sa patrie qui l'avoit privé de la couronne, pour la donner à *Aréus* son neveu, sollicita le se-

cours du célèbre *Pyrrhus*, roi d'Épire, contre Lacédémone. *Pyrrhus* l'assiégea, & fut contraint de se retirer. Le courage des femmes de Sparte qui travaillèrent elles-mêmes aux retranchemens, contribua beaucoup à la levée du siège, l'an 273 avant J. C.

**CLÉOPATRE**, Voyez **OLYMPIAS**.

**I. CLÉOPATRE**, fille de *Ptolémée-Philométor*, roi d'Égypte, femme de trois rois de Syrie, & mère de quatre princes qui portèrent la couronne, épousa d'abord *Alexandre Bala*, ensuite *Démétrius*. Ce dernier prince lui ayant fait infidélité pour *Rodogune*, elle offrit sa main & sa couronne à *Antiochus* son frère. *Séléucus*, fils aîné de *Démétrius*, voulut monter sur le trône de son père. Il se fit un parti, & trouva dans *Cléopâtre* une mère cruelle & une ennemie irréconciliable. Cette femme ambitieuse, qui avoit causé la mort du père, en lui refusant un asile à Ptolémaïs, enfonça son poignard dans le sein du fils. Ce meurtre souleva le peuple contre elle; *Cléopâtre* l'appaîsa, en couronnant *Antiochus* son second fils. Ce jeune prince, borné au titre de roi sans en avoir le pouvoir, souffroit impatiemment de partager avec sa mère la suprême autorité. *Cléopâtre*, encore plus jalouse de régner que lui, fit préparer une coupe empoisonnée qu'elle lui présenta au retour de quelques exercices. Son fils souponnant sa scélératesse, l'obligea de prendre le poison qu'elle lui avoit apprêté. Ainsi mourut ce monstre d'ambition & de cruauté, l'an 120 avant J. C. Cette *Cléopâtre* est principalement connue par le rôle qu'elle joue dans la *Rodogune* du grand *Cornéille*.

II. CLÉOPATRE, fille de *Ptolomée-Épiphanes*, veuve & sœur de *Ptolomée-Philométor*, voulut assurer la couronne à son fils, après la mort du père; mais *Ptolomée-Physcon*, roi de la Cyrénaïque, traversa ses projets. Un ambassadeur Romain les accomoda, en les faisant convenir qu'il épouserait *Cléopâtre*; que le fils de la reine serait déclaré héritier du trône, mais que *Physcon* en jouirait durant sa vie. Voyez PTOLOMÉE, n.º VI.

III. CLÉOPATRE, fille de la précédente & de *Ptolomée-Philométor*, donna la main à son oncle *Ptolomée-Physcon*. Ce prince qui avoit répudié la mère pour épouser la fille, mourut bientôt après, & laissa à cette dernière la royauté d'Égypte & deux enfans, avec la liberté de s'associer celui qu'elle voudroit. *Cléopâtre* plaça sur le trône *Alexandre* son second fils, au préjudice de *Lathyrus* son aîné. Le jeune roi, effrayé de l'ambition de sa mère, à qui les plus grands crimes ne coûtoient rien, se vit forcé d'abdiquer l'empire; mais le peuple d'Alexandrie ne voulant pas souffrir qu'une femme tint seule le timon du gouvernement, obligea la reine de rappeler son fils. *Cléopâtre*, ne pouvant plus supporter de partage dans l'autorité royale, tenta à la vie du jeune roi. *Alexandre*, informé de son complot, prévint sa mère en la faisant mourir l'an 89 avant J. C. Cette princesse ambitieuse & dénaturée avoit tout sacrifié au desir effréné de régner: elle fut punie de ses crimes par un autre crime qui égaloit les siens.

IV. CLÉOPATRE, reine d'Égypte, fille de *Ptolomée-Aulète*. Son père en mourant laissa la couronne aux aînés des deux sexes,

l'an 51 avant J. C. avec ordre de se marier ensemble, suivant l'usage de sa famille. *Ptolomée-Denys*, frère de *Cléopâtre*, voulant régner seul, répudia & exila sa sœur, & fit casser le testament de son père par *Pompée*, qui lui adjugea le trône d'Égypte. Ce général Romain ayant été vaincu vers le même temps à la bataille de Pharsale, & fuyant en Égypte devant *César*, y fut massacré par ordre de *Ptolomée*. Ce fut en cette conjoncture que *Cléopâtre* demanda justice à son vainqueur contre son frère. Elle avoit tout ce qu'il falloit pour faire une profonde impression sur le cœur de ce héros: c'étoit la plus belle femme de son temps, la plus aimable, la plus ingénieuse: elle parloit toutes les langues, & n'eut jamais besoin d'interprète. Cette princesse, voulant solliciter elle-même *César*, arriva de nuit au pied du château d'Alexandrie. Il falloit tromper la garde Égyptienne: son guide la fit étendre au milieu d'un paquet de hardes, & la porta ainsi sur ses épaules au palais de *César*. Le conquérant Romain la vit, & sa cause fut gagnée. Il ordonna qu'elle gouverneroit l'Égypte conjointement avec son frère. Son juge étoit déjà son amant. Il en eut un fils, nommé *Césariou*, & promit de la mener avec lui à Rome & de l'épouser. Il comptoit faire passer dans l'assemblée du peuple une loi, par laquelle il seroit permis aux citoyens Romains d'épouser autant de femmes, même étrangères, qu'il leur plairoit. Arrivé à Rome, il fit placer la statue de sa maîtresse dans le temple de *Vénus*, à côté de celle de la déesse. *Ptolomée* s'étant noyé dans le Nil, *César* assura la couronne à *Cléopâtre* & à son autre frère, âgé alors de onze ans: mais cette princesse am-



bitieuse ne partagea pas longtemps le trône avec lui ; elle le fit empoisonner, des qu'il eut atteint sa quinziesme année. Après la mort de *César*, elle se déclara pour les Triumvirs. *Antoine* vainqueur à *Philippes*, la tira devant lui, pour répondre à quelques accusations formées contr'elle. *Cléopâtre* résolut dès-lors d'enchaîner *Antoine*, comme elle avoit enchaîné *César*. Elle fit son voyage sur une galère brillante d'or, enrichie des plus belles peintures, avec des voiles de soie couleur de pourpre, mêlée d'or, & des rames d'argent, qui ne se mouvoient qu'au son d'une infinité d'instrumens de musique. *Cléopâtre*, habillée en *Vénus* sortant de la mer, paroissoit sous un magnifique pavillon de drap d'or. Ses femmes représentoient les Nymphes & les Graces. La poupe & la proue étoient couvertes des plus beaux enfans, déguifés en Amours. Il n'en falloit pas tant pour séduire *Antoine*. Son armée, saisie comme lui d'admiration, se mit à crier que *Vénus* étoit venue trouver *Bacchus* : comparaison qui ne déplut point à *Antoine*. La reine d'Égypte éclipsa entièrement à ses yeux la belle *Lycoris* sa maitresse, & s'empara tellement de son esprit, qu'il fit mourir à sa priere la princesse *Artinod* sa sœur, réfugiée dans le temple de *Diane* à *Milet*, comme dans un asile impénétrable. Tout le temps qu'elle fut à *Tarse*, se passa en fêtes & en festins. Ces fêtes se renouvelèrent à *Alexandrie* avec une magnificence dont il n'y a jamais eu d'exemple. Ce fut à la fin d'un de ces repas, que *Cléopâtre*, détachant de son oreille une perle d'un prix inestimable, la jeta dans une coupe pleine de vinaigre, & l'avalait aussitôt, pour dévorer en un moment autant de

richesses, qu'*Antoine* en avoit employées pour satisfaire à leur luxe & à leurs débauches. « *Cléopâtre* fit voir, dit *Plutarque*, que *Placca* n'étoit qu'un ignorant dans la connoissance de l'art de la flatterie ; car elle imagina des moyens que ce philosophe n'avoit pas prévus. Ne perdant jamais de vue son amant, elle ne le quitoit ni le jour ni la nuit ; jouant aux dés avec lui, buvant avec lui, chassant avec lui, & assistant à tous les exercices des armes. » Un des plaisirs d'*Antoine* étoit de se mêler le soir à une troupe de libertins obscurs, de se déguifer en valet pour aller la nuit courir la ville, de s'arrêter aux portes des boutiques pour chercher querelle aux artisans. *Cléopâtre*, souvent déguisée en servante, fut de toutes les parties avilissantes de ce distributeur de couronnes. Quoiqu'elle eût bien plus d'esprit & de délicatesse, elle fut se mettre de niveau avec lui pour le subjuguier. La vie licencieuse & turbulente d'*Antoine* le rendoit suspect à la plupart des habitans d'*Alexandrie* ; mais il calmoit les esprits par des plaisanteries. Je prends pour vous, leur disoit-il, un masque comique ; je reserve le masque tragique pour les Romains. « Mais de rapporter, dit *Plutarque*, beaucoup de ses tours & de ses bons mots, cela seroit trop long & trop puérile. » Cet historien se borne à un seul trait, qu'il trouve plus plaisant que les autres. « Un jour qu'*Antoine* pêchoit à la ligne & qu'il ne prenoit rien, il étoit très-fâché, parce que *Cléopâtre* étoit présente. Il ordonna donc à des pêcheurs d'aller sous l'eau attacher secrètement à son hameçon quelqu'un des gros poissons qu'il avoit pris les jours précédens. *Cléopâtre* s'aperçut de la supercherie, & le

lendemain, elle fit accrocher à l'hameçon un poisson salé. A la vue d'une telle pêche, voilà de grands éclats de rire. » Alors Cléopâtre dit à Antoine : *Mon général, laissez-nous la ligne à nous autres, rois du Phare & de Canope; votre chasse, c'est de prendre des villes, des royaumes & des rois.* Un voyage d'Antoine à Rome interrompit ces fêtes, les unes éclatantes, les autres honteuses. Cléopâtre se consola de l'absence de son amant, par les charmes de l'étude : elle rétablit la bibliothèque d'Alexandrie, brûlée quelques années auparavant, & l'augmenta de celle de Pergame, composée de plus de deux cent mille volumes. Antoine, de retour à Alexandrie, y entra en triomphe, & fit proclamer Cléopâtre reine d'Egypte, de Cypre & de la Coéléfyrie; & les enfans qu'il en avoit eus, rois des rois : Voyez JUBA, n.º II. Sa passion pour elle l'avoit aveuglé au point de ne pouvoir lui rien refuser. C'est par ses instances qu'il fit mourir, comme nous l'avons dit, Arsinoé, sœur de cette princesse. C'est pour lui plaire uniquement qu'il répudia encore sa femme Octavie, sœur d'Octave, qui fut forcé après cet affront de lui déclarer la guerre. On arma donc de part & d'autre. Cléopâtre fit équiper une flotte de cinq cents vaisseaux, & voulut la commander en personne. On embarqua sur cette flotte deux cent mille hommes d'infanterie & douze mille de cavalerie. Octave de son côté se mit en mer avec des forces bien inférieures pour le nombre, mais supérieures par leur valeur & leur expérience. Les deux flottes se rencontrèrent à l'entrée du golfe d'Ambrasse sur les côtes d'Épire, près de la ville d'Actium, & en virent aux mains le 2 septembre, l'an 31 avant J. C.

Le combat fut douteux jusqu'à la retraite de Cléopâtre. Cette reine, effrayée du tumulte & des cris des combattans, prit la fuite & entraîna avec elle toute son escadre Égyptienne. Antoine qui la vit fuir, la suivit, & céda à Octave une victoire qu'il auroit pu lui disputer. Cléopâtre, prit la route d'Alexandrie, où Antoine se rendit peu après. Cette reine ambitieuse, pour ne point tomber entre les mains du vainqueur qui assiégeoit sa capitale, ne songea plus qu'à le gager & à lui faire un sacrifice de son amant. Mais s'étant apperçue qu'Octave souhaitoit avec passion de s'affurer de sa personne & de ses trésors, elle ramassa toutes sortes de poisons pour éprouver ceux qui faisoient mourir avec le moins de douleur. Après beaucoup de recherches, elle trouva que la morsure de l'aspic avoit l'avantage de ne causer ni convulsions ni tranchées. Ce fut celui auquel elle se fixa. Ainsi dès qu'elle eut appris qu'Antoine s'étoit percé de son épée, elle demanda une corbeille de figues qu'un paysan venoit d'apporter; & l'ayant approchée d'elle, on la vit un moment après se coucher sur un lit comme pour s'endormir : mais c'est que l'aspic qui étoit caché parmi les fruits, l'ayant piquée au bras qu'elle lui avoit tendu, le venin l'avoit tuée sans douleur, & même sans qu'on s'en apperçût, l'an 30 avant J. C. Plutarque & Dion écrivent que l'on n'a jamais rien su de certain de la mort de Cléopâtre; qu'on lui trouva seulement au bras deux petites marques livides, comme deux piqûres, qui donnèrent lieu de croire qu'elle s'étoit fait mordre par un aspic. On peut douter d'ailleurs que la morsure de ce serpent ait produit précisément l'effet qu'en attendoit Cléopâtre. Quoi qu'il en soit, C

mort fut très - prompt ; car les gens d'*Oſave* étant accourus, la trouvèrent ſans vie, parée de ſes habits royaux & couchée ſur un lit d'or. Des deux femmes qui la ſervoient, *Iras*, c'étoit le nom de la première, étoit morte à ſes pieds, & l'autre appelée *Charmion*, étoit mourante. *Voilà qui eſt beau, Charmion*, lui dit un des officiers d'*Oſave*... *Où*, répondit *Charmion*, très-beau & très-digne d'une reine qui deſcendoit de tant de rois ; & ſur-le-champ elle tomba morte au pied du lit. *Cléopâtre* termina ſa vie à 39 ans, dont elle avoit régné 22. Les ſtatues d'*Antoine* furent abattues ; mais celles de la reine d'Égypte furent conſervées, à la prière d'*Archibius* l'un de ſes amis & peut-être de ſes amans, qui donna mille talens à *Oſave*, pour épargner cet outrage à la mémoire de cette princesſe adorée. Après ſa mort, l'Égypte fut réduite en province Romaine. — On a donné ſous ſon nom deux ouvrages, qui ne ſont ni d'elle, ni dignes d'elle : I. *De medicamine faciei Epistoſta erotica*, dans le *Petrone Variorum*. II. *De morbis Mulierum*, dans *Gynæciorum libri ab Iſr. Spacchio collecti*, Strasbourg 1597, in - fol.

**CLÉOPHYLE**, Grec renommé pour nous avoir conſervé les Poèmes d'*Homère*, qu'il fit connoître le premier.

**CLÉOSTRATE**, astronome Grec, natif de Ténédos vers l'an 536 avant J. C., découvrit le premier les ſignes du Zodiaque, observa ceux du *Bélier* & du *Sagittaire*, & réforma le Calendrier des Grecs. — Ce nom fut celui d'un jeune Theſſalien, choiſi par le ſort, pour devenir la proie d'un animal furieux. Son ami *Ménéſtrate* lui ſauva la vie, en tuant ce dernier.

**CLÉOTHÈRE**, (Mythol.) fille de *Pandaree*, fut enlevée par les Harpies & livrée aux Furies comme elle alloit ſe marier.

I. **CLÉRAMBAULT**, *Voy. CLÉRAMBAULT*.

II. **CLÉRAMBAULT**, (Louis-Nicolas) né à Paris en 1676, mort dans la même ville en 1749 à 73 ans, plut à *Louis XIV* par ſes Cantates. Ce prince le nomma ſurintendant des concerts particuliers de *Mad. de Maintenon*. Il étoit déjà organiſte de *Saint-Cyr*. On a de lui cinq livres de *Cantates*, parmi leſquelles celle d'*Orphée* eſt regardée comme ſon chef-d'œuvre, *Voyez LOUVENCOURT*. On lui doit pluſieurs *Motets*, & des morceaux de muſique compoſés pour des fêtes particulières. *Clérambault* unit à la qualité d'habile muſicien, celle de bon père, de bon mari, de bon ami ; & les caprices ordinaires à quelques artiſtes, ne ternirent jamais ſes talens. *Clérambault* laiſſa une fille & deux fils. Sa famille étoit attachée à la cour depuis *Louis XI*.

III. **CLÉRAMBAULT**, (Céſar-François-Nicolas de) fils du précédent, devint organiſte de *St-Sulpice*, & eut de la réputation dans ſon genre. Il mourut en 1760.

I. **CLERC**, (Jean le) dit *Buſſy*, procureur au parlement de Paris, fut fait gouverneur de la Baſtille par le duc de *Guiſe* pendant les troubles de la Ligue. Il avoit été d'abord maître d'armes. Cet homme obſcur, un des chefs de la faction des *Seize*, entra dans la grand'chambre du parlement, ſuivi de cinquante ſatellites auſſi mutins que lui. Il oſa préſenter à cette compagnie une requête, ou plutôt un ordre de ſ'unir avec le prévôt des marchands, les écle-

vins & les bourgeois de Paris pour la défendre de la religion Catholique, c'est - à - dire contre la maison royale. Sur le refus du parlement, il mena à la Bastille en 1569, l'épée à la main, tous ceux qui étoient opposés à son parti. Le premier président, *Achille de Harlay*, & environ soixante autres membres de cet illustre corps, suivirent ce misérable, qui les conduisit comme en triomphe. Il les fit jeûner au pain & à l'eau, pour obliger ces magistrats à se racheter de ses mains; c'est ce qui lui mérita le titre de *Grand Pénitencier du Parlement*. Le samedi 28 août 1590, dit l'*Étoile*, *Buffy* qui, comme ses compagnons, ne vouloit pas entendre parler de paix, non par zèle pour la religion, mais par la peur du médecin qu'on nommoit *la corde*, vint aborder le président *Briffon*, auquel il dit avoir entendu parler de paix ou d'un accord. Ledit président filant doux, répondit : *Que de sa part il auroit toujours plus d'égard à la religion qu'à la nécessité.* — *Quoique très-grande nécessité, répondit Buffy, je sais que c'est la couverture de tout, que cette belle nécessité; mais je vous dirai, je n'ai qu'un enfant, & cependant je le mangerai plutôt à belles dents que de me rendre jamais; & il ajouta, mettant la main sur son épée: J'ai une épée tranchante, avec laquelle je mettrai en quartier le premier que je saurai qui parlera de paix...* Lorsque le duc de *Mayenne* délivra Paris de la faction des *Seize*, en 1591, le *Clerc* rendit la Bastille à la première sommation, à condition d'avoir la vie sauve. On lui tint parole; il se sauva à Bruxelles, où il vécut misérablement, faisant le métier de prévôt de salle, qui avoit été sa première profession. Il vivoit encore en 1634, ayant

toujours un gros chapelet à son cou, parlant peu, mais avec enthousiasme, des grands projets qu'il avoit manqués.

II. CLERC, (Antoine le) sieur de *la Forest*, maître-des-requêtes de la reine *Marguerite de Valois*, combattit d'abord pour les Calvinistes, & embrassa ensuite la religion Catholique, à laquelle il consacra ses talens. *S. François de Sales*, *S. Vincent de Paul*, le cardinal *du Perron*, les personnes les plus vertueuses & les plus éclairées de son siècle, furent liées avec lui. Il mourut à Paris en odeur de sainteté, le 23 janvier 1628, à 65 ans. On a écrit sa Vie sous le titre du *Séculier parfait*. Le cardinal *d'Estampes* vouloit le faire béatifier; mais la mort de cette éminence déranger sa projet. On a de le *Clerc* quelques Ouvrages de piété, de droit & d'érudition.

III. CLERC, (Michel le) natif d'Albi, avocat au parlement de Paris, l'un des Quarante de l'Académie Française, mourut à Paris le 8 décembre 1692, dans un âge assez avancé. Il est principalement connu par une Traduction des cinq premiers chants de la *Jérusalem délivrée* du *Tasse*, qu'il a rendue presque vers pour vers, & dans un style fort au-dessous du médiocre. Il avoit entrepris un ouvrage en prose, qui auroit fait plus de plaisir. Il devoit l'intituler : *Conformités des Poètes Grecs, Latins, Italiens & François*. Son dessein étoit de montrer que la plupart des poètes ne font que se copier mutuellement, & qu'ils doivent presque tous leurs ouvrages à ceux qui les ont précédés. On lui donne encore les tragédies de *Virginie* & d'*Iphigénie*, d'*Oreste*, & l'opéra d'*Orontée*, joué en 1688. C'est cet auteur que *Racine* honora de

l'épigramme : *Entre le Clerc & son ami Coras, &c.*

IV. CLERC, (Sébastien le) dessinateur & graveur, naquit à Metz l'an 1637, d'une famille si commune, qu'il entra fort jeune dans l'abbaye de *Saint-Arnould* de la même ville, en qualité d'aide-de-cuisine. Le goût qui décide les talens, le portoit à employer ses momens de loisir à former avec une plume divers petits portraits sur des chiffons de papier. Le prieur de la maison le trouva un jour occupé de cet amusement, & regarda ce qu'il faisoit : ce petit ouvrage lui parut tellement approcher de la belle nature, qu'il ne douta pas que le jeune *le Clerc* ne dût exceller, pour peu qu'il fût aidé par l'art. Il prit aussitôt la résolution de cultiver ses talens enfouis, lui mit le crayon à la main, & le confia à un de ses religieux pour veiller sur lui & l'instruire. Dès l'âge de dix ans, il manioit le burin. Il s'appliqua en même temps à l'étude de la géométrie, de la perspective, de la fortification, de l'architecture, & y fit des progrès aussi rapides que dans le dessin & la gravure. Le maréchal de *La Ferté* le choisit pour son ingénieur - géographe ; *Louis XIV*, pour son graveur ordinaire, à la sollicitation de *Colbert* ; & le pape *Clément XI* l'honora du titre de chevalier Romain. *Le Clerc* joignoit à un mérite supérieur, & au goût de tous les arts, un cœur sensible, & un caractère doux & insinuant. Il mourut à Paris le 25 octobre 1714, à 77 ans. Ce maître traitoit également bien tous les sujets : le paysage, l'architecture, les ornemens. On y apperçoit une imagination vive, brillante, mais bien réglée, un dessin très-correct, une fécondité

admirable, une expression noble & élégante, une belle exécution. Les productions de son burin, qui se montent à plus de trois mille, auroient suffi pour lui faire un grand nom, indépendamment des productions de sa plume. Les principales en ce dernier genre sont : I. Un *Traité de Géométrie théorique & pratique*, réimprimé en 1745 in-8°, avec la *Vie* de l'auteur. *Colbert*, instruit du succès de cet ouvrage, fit donner à *le Clerc* une pension de six cents écus & un appartement aux Gobelins. Mais il abandonna ensuite cette pension, qui l'attachoit au service du roi, pour travailler plus librement & sur des sujets de son choix. II. Un *Traité d'Architecture*, 2 vol. in-4.° III. Un *Discours sur le Point de vue*, matière que l'auteur avoit approfondie. Après *Callot*, c'est le graveur qui a fait voir le plus distinctement cinq ou six lieues de pays dans un petit espace. Voyez le *Catalogue raisonné de l'Œuvre de Sébastien le Clerc, avec sa Vie*, par *Jombert*, Paris 1775, 3 vol. in-8° ; ouvrage curieux & intéressant.—Il ne faut pas le confondre avec *Sébastien LE CLERC*, peintre, mort à Paris en 1763.

V. CLERC, (Laurent-Josse le) prêtre de Saint-Sulpice, étoit fils du célèbre graveur. Il s'est fait connoître dans la république des lettres, par quelques brochures pour éclaircir divers points d'histoire & de littérature ; & sur-tout par un *Traité du Plagiat littéraire*, que l'on conservoit manuscrit à la bibliothèque du séminaire de Saint-Irenée de Lyon. On ignore ce qu'est devenu ce dépôt, & s'il sera jamais rendu au public, toujours curieux de connoître ceux qui, ne faisant que copier ce qu'ils ont lu, le donnent pour des fruits de leurs

maïns ou de leur mémoire. On a encore de lui des Remarques sur le *Didionnaire de Bayle*, imprimées dans l'édition de Trévoux, 1734. Il y a quelques minuties dans sa critique ; mais on y trouve des observations judicieuses & solides. L'auteur avoit les mœurs simples & pures d'un vrai savant. Il se concilia l'estime & l'amitié de tous ses confreres. Il mourut en 1736.

VI. CLERC, (David le) ministre & professeur en hébreu à Genève, mourut dans cette ville en 1635, à 64 ans. Ses *Questions sacrae* ont été publiées avec les ouvrages d'*Étienne le Clerc*, son frere, en 1685 & 1687, 2 vol. in-8°, par *Jean le Clerc* son neveu, professeur à Amsterdam dont nous parlons au n.° VIII.

VII. CLERC, (Daniel le) médecin de Genève, & conseiller d'état dans sa patrie, né en 1652, neveu du précédent, fut aimé & estimé de ses concitoyens par sa bonté, sa candeur, & la facilité de son caractère. Il étoit naturellement gai, mais d'une gaieté froide, qui par cela même étoit plus piquante. Il s'acquît une réputation assez étendue parmi ceux de son art : I. Par l'*Histoire de la Médecine*, poussée jusqu'au temps de *Galien*, inclusivement ; à Amsterdam 1729, in-4.° Ce livre, plein de recherches savantes, est écrit avec netteté, & l'auteur y fait bien connoître le caractère des anciens médecins, leurs opinions, leurs pratiques, leurs remèdes. II. *Historia naturalis latorum Lumbricorum*, Genève 1715, in-4.° Ce traité des Vers-plats est très-estimé. III. *Le Clerc* a aussi publié, avec *Manger*, la *Bibliothèque Anatomique*. Il mourut le 8 juin 1728, à 76 ans.

VIII. CLERC, (Jean le) autre neveu de *David le Clerc*, & frere du précédent, naquit en 1657, avec la mémoire la plus heureuse, & des dispositions pour tous les genres de littérature. Après avoir parcouru la France, l'Angleterre & la Hollande, il se fixa à Amsterdam, où il professa les belles-lettres, les langues & la philosophie. En 1728, il perdit tout d'un coup la parole en donnant ses leçons. Depuis cet accident, sa mémoire & son esprit s'affoiblirent, & il ne resta du savant *le Clerc* qu'un automate languissant. Il parloit ; il sembloit même, à son air composé, qu'il pensoit encore : mais toutes ses idées étoient sans ordre & sans suite. Il s'amusoit sans cesse dans son cabinet à lire, à écrire, à corriger. Il donnoit ensuite ses brouillons à son copiste pour les porter à l'imprimeur, qui les mettoit au feu tout de suite. Il perdit sa femme, fille de *Grégoire Lati*, au milieu de ces accidens, en 1734. Il la suivit deux ans après, & mourut le 8 janvier 1736, sur la fin de sa 79<sup>e</sup> année. On ne peut lui refuser beaucoup d'ardeur pour le travail, une érudition vaste, un jugement solide, une fécondité surprenante, une grande facilité pour écrire sur toutes sortes de matières, mais quelques-uns de ses livres se ressentent de la rapidité avec laquelle il les composoit, & de la trop grande variété de ses travaux littéraires. Il avoit, presque toujours, cinq ou six ouvrages sur le métier, & il travailloit ordinairement à mesure que l'imprimeur manquoit de copie. Soixante ans d'étude n'avoient pu le ramener à la vérité. Sectateur secret de *Socin*, il n'oublia rien pour expliquer plusieurs des miracles rapportés dans l'ancien & le nou-

veau Testament, par des voies naturelles, pour détourner les prophéties qui regardent le Messie, & corrompre les passages qui prouvent la Trinité, & la divinité de J. C. On l'accusa d'avoir composé le livre intitulé : *Sentimens de quelques Théologiens de Hollande, touchant l'Histoire critique du Vieux Testament*, par Simon, & la *Défense* de ce même livre, dans l'intention de détruire l'inspiration des livres sacrés; 2 vol. in-8.<sup>o</sup> Il tâche fort inutilement d'y montrer que Moïse n'est pas l'auteur du Pentateuque, que l'histoire de Job est une méchante tragi-comédie, & le Cantique des cantiques une idylle profane & amoureuse. Voici ceux de ses ouvrages qui ont le plus de réputation : I. *Bibliothèque Universelle & Historique*; journal commencé en 1686, & fini en 1693, faisant 26 vol. in-12. On y trouve des extraits fort étendus & assez exacts des livres de quelque conséquence, accompagnés souvent de savantes remarques du journaliste. II. *Bibliothèque choisie*, pour servir de suite à la Bibliothèque universelle, en 28 vol. Le premier est de 1703, & le dernier de 1713. III. *Bibliothèque ancienne & moderne*, pour servir de suite aux Bibliothèques universelle & choisie, en 29 vol. in-12, depuis 1714 jusqu'en 1727. IV. *Ars Critica*, 3 vol. in-8.<sup>o</sup>, 1712 & 1730; un des bons ouvrages de l'auteur, & dans lequel on a repris la liberté avec laquelle il s'explique sur plusieurs écrivains, & principalement sur les Pères. V. *Traité de l'Incrédulité*, où l'on examine les motifs & les raisons qui portent les incrédules à rejeter la religion Chrétienne, 1714 & 1733, in-8.<sup>o</sup>; livre solide & bien fait. VI. *Parrhasiana*, ou *Pensées diverses sur des matières de*

*critique, d'histoire, de morale & de politique*: les unes justes, & les autres hasardées ou fausses; 2 vol. in-8.<sup>o</sup> Il n'a guères eu d'autre peine que de compiler, & d'ajouter à ses recherches quelques réflexions qui donnent à son livre un air de critique & de philosophie. VII. *Des Commentaires latins sur la plupart des livres de l'Écriture-Sainte*; à Amsterdam, 1710 & 1731, 5 volumes in-folio. VIII. *Harmonia Evangelica*, en grec & en latin, Amsterdam 1700, in-folio: ouvrage recherché. IX. *Une Traduction du Nouveau-Testament en françois, avec des notes*, 1703, in-4.<sup>o</sup> Ses ouvrages sur l'écriture déplurent aux Catholiques & aux Protestans, par une foule d'interprétations Sociniennes que le Clerc y glissa, tantôt avec art, tantôt à découvert. *Υπερ ΗΑΜΜΟΝΔ.* X. De nouvelles *Éditions* de plusieurs auteurs anciens & modernes, sacrés & profanes: de *Pedo Albinovanus*, de *Cornélius Sévère*, de *Sulpice-Sévère*, d'*Eschine*, de *Tite-Live*, de *Méandre*, de *Phlémon*, d'*Aufone*, d'*Érasme*, du *Traité de la Religion* de *Grotius*, &c. &c. XI. *Histoire des Provinces-Unies des Pays-Bas*, depuis 1560 jusqu'en 1728: compilation inexacte & mal écrite, réimprimée à Amsterdam 1738, trois tomes en 2 volumes in-fol. XII. *Histoire du Cardinal de Richelieu*, 2 vol. in-12, réimprimée avec des *Pièces* en cinq volumes. XIII. Beaucoup d'*Écrits polémiques*, dans lesquels règnent tres-souvent la présomption & l'aigreur. Voyez la *Vie* de J. le Clerc en latin, publiée par lui-même, Amsterdam 1711, in-8.<sup>o</sup> & dans ce *Dictionnaire*, les articles II. EUSEBE. — MARSIGLI, n.<sup>o</sup> I. & MURATORI, n.<sup>o</sup> III. de leurs ouvrages.

**IX. CLERC, (Paul le) Jéuite;** né à Orléans en 1647, enseigna les belles-lettres avec succès. Appelé à Paris, il eut divers emplois, & mourut en 1740, à 93 ans. Il est auteur des ouvrages suivans : I. *La Vie d'Antoine-Marie Ubaldin*, à la Flèche en 1686, in-16, & plusieurs fois réimprimée depuis. Le Père Jacques Biderman, de la même société, avoit écrit cette *Vie* en latin. II. *Réflexions sur les quatre Fins dernières*, Paris & ailleurs. III. Plusieurs *livres de Piété*.

**X. CLERC, (Charles-Guillaume le) libraire,** né à Paris le 28 octobre 1723, a publié quelques écrits utiles : I. *Instructions pour les Négocians*, 1789, in-12. Elles sont claires, précises, & le code commercial y est bien développé. II. *Supplément au Dictionnaire historique de l'advocat*, 1788. Il forme le quatrième volume de l'édition de 1777. Le Clerc fut député à l'assemblée constituante, & y détermina l'organisation des juges de commerce; il est mort le 26 septembre 1795.

**XI. CLERC DE SEPTCHÈNES, (N. le) né à Paris,** perfectionna ses études par des voyages, faits en Italie, en Hollande, en Suisse & en Angleterre, & publia, après son retour en France : I. *Mythologie des Grecs*, 2 vol. in-8° : ouvrage foible, peu approfondi, sans rapprochemens ingénieux. II. *Traduction des premiers volumes de l'Histoire de la décadence de l'empire Romain*, par Gibbon : elle est correcte & excite l'intérêt. *Septchènes* a publié encore une édition complète des *Œuvres de Fréret*, en 20 vol. in-12.

**XII. CLERC, (le) Voyez BRUÈRE.**

**CLERCS MINISTRES DES INFIRMES, Voyez LELLIS.**

**CLERCS RÉGULIERS DE LA MÈRE DE DIEU. Voy. LÉONARDI.**

**CLERCS RÉGULIERS MI-NEURS. Voyez ADORNE.**

**CLERCS DES ECOLES PIES: Voyez CASALANSIO.**

**CLEREL, (Nicolas) chanoine de Rouen,** a fait une *Relation* de ce qui se passa aux états provinciaux de Rouen, tenus en 1578, & a donné les *Discours* qu'il y prononça.

**I. CLEREMBAULT. Voy. CLÉRAMBAULT.**

**II. CLEREMBAULT, (Philippe de) comte de Palluau,** maréchal de France, en 1653, mourut à Paris en 1665, à 59 ans. Il servit en qualité de mestre-de-camp de la cavalerie-légère, aux sièges de Philisbourg, de Dunkerque, de la Bassée & de Courtrai. Les Espagnols ayant tenté, en 1648, de reprendre cette dernière place, il les repoussa vigoureusement. *Clérembault* étoit aussi distingué par le mérite de l'esprit, que par celui de la bravoure. Quoiqu'il eut quelque peine à parler, sa conversation étoit agréable; son esprit fin & délicat, donnoit un tour piquant à tout ce qu'il disoit. Il avoit été long-temps l'ami de Mad. Cornuel, célèbre par ses bons mots. S'étant brouillé avec cette dame, elle dit en plaisantant : *Je suis fâchée de l'avoir perdu; je commençois à l'entendre.* Le *Ménagiana* rapporte que dans ses derniers momens, le maréchal de *Clérembault* dit : *Je vais donner tête baissée dans l'avenir.* Mais on peut douter qu'il se soit servi d'une expression si peu convenable, & qui se trouve dans les *Essais* de



*Montaigne*, d'où quelque malin la tira sans doute, pour la mettre dans la bouche du maréchal de *Clérembault*. Il étoit père de *Jules Clérembault*, abbé de Saint-Taurin d'Evreux, l'un des 40 de l'Académie Française, mort en 1714. Celui-ci avoit succédé à la *Fontaine*; & comme il étoit contrefait, un plaçant dit, que l'*Académie* avoit choisi *Ésope* pour remplacer la *Fontaine*. L'abbé de *Clérembault* avoit d'autres titres que la difformité de sa taille, beaucoup d'esprit, une mémoire excellente; il connoissoit l'Histoire, & sa conversation abondoit en expressions fortes & singulières. La famille de *Clérembault* étoit connue des le 13<sup>e</sup> siècle; les fils du maréchal n'ont point laissé de postérité. Voyez L. LABOUREUR.

#### CLERGERIE, Voy. II. BRY.

CLERI, (Pétermann) né à Fribourg en Suisse, l'an 1510, capitaine au service de *Henri II*, puis colonel d'un régiment Suisse au service de *Charles IX*, rendit de grands services à ces princes dans plusieurs expéditions. Il se distingua à la bataille de Dreux, & perdit la vie à celle de Montcontour, le 3 novembre 1569, après avoir signalé sa valeur à la tête de son régiment, qui contribua beaucoup à décider la victoire. *Henri II* l'avoit créé chevalier en 1554.

CLERIC, (Pierre) Jésuite, natif de Béziers, mort à Toulouse en 1740, à 79 ans, après y avoir professé vingt-deux ans la rhétorique, fut couronné huit fois par l'Académie des Jeux-Floraux. La plupart de ses Poèmes se trouvent dans le *Parnasse Chrétien*, Paris 1750, in-12. Ce Jésuite avoit beaucoup de ce feu, qui caractérise le

poète; mais son imagination n'étoit pas assez réglée, & ses ouvrages manquent de correction. On a de lui une traduction de l'*Electre* de *Sophocle*, en vers français; & plusieurs autres Pièces de Poésie en latin & en français.

#### CLERMONT-D'AMBOISE, (Réné de) Voy. III. MONTLUC.

I. CLERMONT-TONNERRE, (François de) d'une famille ancienne & distinguée du Dauphiné, qui remonte jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle, naquit en 1629. Il embrassa l'état ecclésiastique, & fut nommé évêque de Noyon, après avoir occupé successivement trois sièges épiscopaux. Plein de la splendeur de sa race, il étala une vanité peu épiscopale. Il voulut qu'un chanoine de sa cathédrale lui portât la queue dans les processions & dans les autres cérémonies. Le chapitre s'opposa à cette singulière prétention. L'affaire fut portée au parlement. L'avocat *Fourcroi*, qui plaidoit pour les chanoines, dit que « la queue de M. de Noyon, étoit une comète dont la maligne influence s'étendrait sur toute l'église Gallicane. » — Un cordelier ayant dédié une Thèse à ce prélat, lui demanda si ses titres étoient tels qu'il le vouloit? « Mon père, lui dit l'évêque, vous avez oublié: *Viro in Scripturis potensissimo*. » Il croyoit en effet être un grand interprète de l'Écriture. Il ne se piquoit pas moins de bel-esprit, & il fut reçu de l'Académie Française, après la mort de *Barbier d'Aucour*, en 1694. On s'étonna que, tout rempli de sa noblesse & de celle de ses ancêtres, il eût voulu occuper la place d'un académicien roturier. Aussi l'abbé de *Caumartin* lui dit, dans la réponse à son discours: « Si les places de l'Académie Française n'étoient

considérées que par les dignités de ceux qui les ont remplies, nous n'aurions osé vous offrir celle dont vous venez de prendre possession ; & peut-être n'auriez-vous pas eu vous même tout l'empressement que vous avez témoigné pour l'avoir. » L'évêque de Noyon remplit du moins les fonctions d'académicien, en fondant un prix pour la poésie. On lui a attribué beaucoup de bons mots, qui ne méritent guères ce nom. On lui fait dire au duc de Mazarin, qui lui demandoit sa bénédiction à genoux : *Je vous donne ma compassion.* On ajoute que, lorsqu'il prêchoit, il appeloit son auditoire *Canaille Chrétienne.* Tout cela est bien peu vraisemblable de la part d'un homme qui, quoique singulier, avoit de l'esprit & connoissoit les bienséances. Il mourut en 1701, à 72 ans. Ceux qui ont parlé de son faste bruyant & de son orgueil, auroient dû dire aussi qu'il fit des choses nobles & généreuses, & qu'il racheta ses défauts par quelques vertus. Il gouverna bien son diocèse, établit des synodes, fonda un séminaire & répandit d'abondantes aumônes. — La famille de Clermont-Tonnerre est divisée en plusieurs branches. Le maréchal de Clermont-Tonnerre (Gaspard) qui étoit de celle de Crusy, obtint le bâton en 1747, & mourut en mars 1781. Sa famille est différente de celle des comtes de Clermont en Beauvoisis, qui produisit un connétable sous Philippe-Auguste, (Raoul de Clermont, mort en 1191) & qui s'éteignit vers l'an 1400. Voyez III. LUXEMBOURG.

II. CLERMONT-TONNERRE, (Stanislas, comte de) député de la noblesse de Paris aux états-généraux de 1789, y montra de l'énergie contre les désorganisa-

teurs, de la philosophie dans ses idées, de l'éloquence dans sa diction. On lui reprocha d'avoir abandonné son ordre, dès le commencement de l'assemblée, pour se réunir au tiers-état ; mais il ne se laissa point emporter par l'exagération de ceux qui, sous le prétexte de tout réformer, vouloient tout détruire. Pour opposer un contre-poids à la puissance effrayante du Club dit des Jacobins, il en fonda un autre, sous le nom de Club des Amis de la Monarchie. Il s'opposa au renvoi des ministres, & proposa plusieurs fois le système des deux chambres. Ses principes de modération devenus odieux, le firent comprendre au nombre des victimes massacrées dans les premiers jours de septembre 1793. Ses opinions ont été recueillies & imprimées, 1791, 4 vol. in-8.° On lui doit encore l'*Examen* de de la Constitution de 1791, in-8.° Il la discute avec profondeur, & développe les abus qu'on auroit dû y réformer. — Son père le duc de CLERMONT, périt avec courage sous la hache révolutionnaire le 26 juillet 1793, à l'âge de 74 ans.

CLERSELIER, (Claude) philosophe Cartésien, mort à Paris en 1684, à 70 ans, étoit beau-père de Rohaut, & fit la préface de la physique de son gendre. On a encore de lui la traduction de divers ouvrages de Descartes, qui n'avoit point de plus zélé partisan. La philosophie ne fit point en lui tort à la religion. Il fut Chrétien d'esprit & de cœur.

CLÉSIDE, peintre Grec, vécut sous le règne d'Antiochus I, vers l'an 276 avant J. C. Ayant eu quelque sujet de mécontentement de la reine Stratonice, il s'en vengea en la représentant dans les bras d'un

pêcheur. Cette princesse se trouva peinte avec tant de charmes dans ce tableau satirique, que, malgré son indécence, elle laissa subsister l'ouvrage & récompensa l'auteur. Le peintre ne connoissoit pas ce sexe, dont l'amour propre est la première & la plus forte passion: il auroit sans doute mieux servi sa vengeance, s'il eût prêté à *Stratonice* une laideur injurieuse.

CLET, (St.) *Voy.* I. ANACLET.

CLÉTA, (Mythol.) nom de l'une des Graces chez les Lacédémoniens, qui n'en comptoient que deux.

CLÉVELAND, (Jean) mauvais poète Anglois, très-attaché à la cause de *Charles I*, pour lequel il fut persécuté. On le priva des places qu'il avoit dans l'université de Cambridge; & on le réduisit à venir vivre à Londres de ses vers & des générosités des royalistes. Il mourut dans cette ville en 1658. Ses poésies ont paru pour la dernière fois en 1687, in-8.<sup>o</sup> Il avoit été un des rivaux de *Milton*, quoiqu'il lui fût très-inférieur.

CLÈVES, (Marie de) *Voyez* IV. JEANNE.

CLÈVES, (Anne de) *Voy.* I. CROMWEL, & HENRI VIII, n.<sup>o</sup> XX.

CLICQUOT - BLERVACHE, (Simon) né à Rheims le 7 mai 1723, fut d'abord inspecteur des manufactures, & devint procureur-syndic de sa patrie. Ses relations fréquentes avec les ministres, le firent avantageusement connoître, & M. de *Trudaine* le nomma, en 1765, inspecteur-général du commerce. Il exerça cette place avec honneur jusqu'en 1790, où elle fut supprimée. Ses qualités so-

ciales le firent aimer; il fut ami sûr, bon parent, bon époux. Sa vie fut marquée par des ouvrages utiles; sa mort par des regrets sincères. On lui doit: I. *Dissertation* sur l'effet que produit le taux de l'argent sur l'agriculture & le commerce. Elle fut couronnée, en 1755, par l'académie d'Amiens. II. *Autre* sur l'état du commerce en France, depuis *Hugues Capet* jusqu'à *François premier*. Elle obtint le prix de la même académie, en 1756. III. *Confidérations* sur les arts & métiers. Cet ouvrage, plein de vues judicieuses, mais qui pouvoient paroître hardies dans le temps, parut d'abord en 1758, in-12, sous le nom de *Delisle*. Il a été réimprimé depuis. L'abbé *Coyer* y puisa toutes les idées du roman de *Chinki*. IV. *L'Ami du Cultivateur*, par un Savoyard, 1789, 2 vol. in-8.<sup>o</sup> L'élégance & la clarté du style se réunissent dans cet écrit à des idées fortes sur les droits féodaux, les dimes, &c. V. *Mémoire* sur la possibilité & l'utilité d'améliorer les laines dans la province de Champagne. Cet ouvrage fit nommer son auteur membre de la société d'Agriculture de Paris. VI. *Confidérations* sur le traité de commerce entre la France & l'Angleterre. Il combat avec autant de justesse que de précision, les motifs de ce traité. VII. *Mémoire* sur l'état du commerce intérieur & extérieur de la France, depuis la première Croisade jusqu'au règne de *Louis XII*. Il fut couronné par l'académie des Inscriptions, & publié à Paris en 1790. L'érudition y est accompagnée de vérités utiles. VIII. On regrette deux Ouvrages que l'auteur a laissés manuscrits, l'un sur la Navigation de la rivière de *Vesle*, l'autre très-considérable sur le Commerce du Levant. — En général, tous les écrits de *Clicquot-Blervache* ont pour but l'intérêt public,

public, & prouvent tout à la fois un écrivain judicieux & un excellent citoyen.

**CLICTHOUE**, (Joffe) *Jodocus Clithoveus*, natif de Nieuport en Flandres, docteur de Sorbonne, mort théologal de Chartres le 22 septembre 1543, fut un des premiers qui combattirent *Luther*. Son *ANTI-LUTHERUS*, Paris 1524, in-fol., est estimé. Ses ouvrages, selon *Érasme*, sont *uberrius rerum optimarum fons*. Si la critique & la science des langues ne lui avoient manqué, il auroit été placé au rang des meilleurs controversistes. Il possédoit l'Écriture, & avoit beaucoup lu les Pères. Il réfute l'erreur avec solidité, sans s'emporter contre les errans. Son latin est plus pur que celui des scolastiques, & moins élégant que celui de plusieurs orateurs de son temps. On peut lire encore ses ouvrages avec fruit.

**CLIMAQUE**, *Voy. JEAN-CLIMAQUE*, (Saint).

**CLINAS**, célèbre médecin de Marseille, alla exercer son art à Rome, & y amassa tant de richesses, qu'il légua par son testament six millions de sesterces pour les fortifications de sa patrie.

**CLING**, (Conrad) *Clingius*, Allemand, religieux de l'ordre de Saint François, vivoit en 1550. Il a composé divers Traités de controverse : I. Un *Catéchisme*, Cologne 1570, in-8.° II. *De securitate Conscientiæ*, contre l'Interim de Charles-Quint, ibid. 1563, in-folio. On doit lire avec précaution ce qu'il a écrit sur la justification.

**CLINGSTET**, *Voy. KLINGSTET*.

I. **CLINIAS**, père d'*Alcibiade*, fit revivre l'hospitalité entre les  
Tome III,

Athéniens & les Lacédémoniens. Il se signala dans la guerre de *Xercès*, sur une galère armée à ses dépens, & fut tué à la bataille de Coronée, l'an 447 avant Jésus-Christ.

II. **CLINIAS**, Pythagoricien, qui vivoit vers l'an 520 avant l'ère chrétienne, égaya les leçons de la philosophie par les charmes de la musique. Il étoit d'un naturel prompt & bouillant; mais il trouvoit dans les sons de sa lyre, un lénitif qui calmoit les mouvemens de sa colère. Il avoit coutume de s'écrier dans ces occasions : *Ah! je m'adoucis*.

**CLIO**, (Mythol.) l'une des neuf Muses, fille de *Jupiter* & de *Mnémosyne*, préside à l'Histoire. On la représente couronnée de laurier, une trompette dans la main droite, & un livre dans la gauche. On lui attribuoit l'invention de la guitarre.

I. **CLISSON**, (Olivier de) connétable de France en 1380, sous *Charles VI*, élève de *Bertrand du Guesclin*, étoit Breton comme lui. Il porta d'abord les armes contre la France; mais *Charles V* l'attira à son service par de fortes pensions, & par l'espérance des grandes charges de la couronne. Il commandoit l'avant-garde à la fameuse bataille de Rosbecq, en 1382, contre les Flamands, qui y perdirent vingt-cinq mille hommes. Cinq ans après, s'étant rendu auprès du duc de Bretagne, celui-ci le fit arrêter, après l'avoir accablé de caresses. Il ordonna à *Bovalan*, capitaine de son château de l'Hermine, de le coudre dans un sac, & de le jeter dans la mer. *Bovalan* comptant sur les remords du duc, ne crut pas devoir exécuter cet ordre. Son

H h

maître, revenu à lui-même, rendit son prisonnier ; mais ce ne fut qu'après avoir reçu une grosse rançon. Ils se réconcilièrent depuis si sincèrement, que *Jean V*, en mourant, laissa ses enfans sous la garde de *Clisson*. Il méritoit cette confiance par son exacte probité ; car *Marguerite*, duchesse de Penthièvre, sa fille, ayant voulu lui insinuer de se défaire de ses pupilles, pour mettre la couronne ducal de Bretagne sur la tête de *Jean de Blois* son époux ; *Clisson* fut si indigné de cette horrible proposition, que la duchesse auroit éprouvé les effets de sa colère, si elle ne se fût retirée aussitôt de sa présence. Le connétable de retour en France, s'occupoit du projet de chasser les Anglois du royaume, lorsque *Pierre de Craon*, à la tête d'une vingtaine de scélérats, fondit sur lui la nuit du 13 au 14 juin 1393. *Clisson*, après s'être défendu assez long-temps, tomba de cheval, percé de trois coups & laissé pour mort par les assassins. Ses blessures n'étoient pas dangereuses, il en guérit. Le roi *Charles VI*, peu de temps après, fut attaqué de ses accès de frénésie. Les ducs de *Bourgogne* & de *Berri*, régens du royaume, dépouillèrent le connétable de toutes ses charges, après l'avoir condamné au bannissement perpétuel, & à une amende de cent mille marcs d'argent. Il se retira en Bretagne, & mourut dans son château de *Josselin* en 1407, aimé des gens de guerre auxquels il permettoit tous, & haï des grands qu'il traitoit avec hauteur. On le comparoit à *du Guesclin* pour le courage ; mais il lui étoit supérieur par l'art de se ménager des ressources, & de former des projets favorables à son ambition. Ses premiers exploits avoient annoncé qu'il fut. A la journée d'Aray,

il reçut un coup de lance qui lui creva un oeil, & il ne voulut pas quitter le champ de bataille. On se récria beaucoup, de son temps, sur la somme de dix-sept cent mille livres à laquelle on faisoit monter son bien ; on ne faisoit pas attention qu'il avoit joui pendant douze ans des appointemens de connétable, qu'il étoit très-riche de son patrimoine, & qu'il avoit conquis ses autres richesses plutôt sur les ennemis que sur l'état.

II. CLISSON, (*Jeanne de Belleville*, femme d'*Olivier III*, sire de) vivoit sous le règne de *Philippe de Valois*. Elle se rendit célèbre par son courage : son mari ayant eu la tête tranchée à Paris le 2 août 1343, *Jeanne* ne s'occupa que de sa vengeance. Elle n'avoit qu'un fils qu'elle envoya à Londres ; & dès qu'elle le fut en sûreté, elle vendit ses diamans, arma trois vaisseaux, fit des descentes en Normandie, & y força des châteaux. « On voyoit, suivant *Saint-Foix*, une des plus belles femmes de l'Europe, armée d'une épée d'une main & d'un flambeau dans l'autre, venger & sa famille & son pays. »

CLISTHÈNES, magistrat d'Athènes, de la famille des *Alcméonides*, fit un nouveau partage du peuple. Il le divisa en dix tribus, au lieu de quatre, & fut l'auteur de la loi connue sous le nom d'*Ostracisme*, par laquelle on condamnoit un citoyen au bannissement, de peur qu'il ne devint le tyran de sa patrie. Le nom d'*Ostracisme* vient du mot *Ostracon*, qui signifie écaille, parce que c'étoit sur une écaille qu'on écrivoit le nom du proscrit. *Clisthènes* fit chasser par cette loi le tyran *Hippias*, & rétablit la liberté de la république, l'an 510 avant J. C. Il étoit aïeul de *Périclès*.

**CLITE**, fille de *Mérops*, roi de Rhyndaque, épousa *Cyzicus*, fondateur de la ville de Cyzique. Cette princesse s'étrangla, pour ne pas survivre à son mari qu'elle aimoit tendrement, & qui avoit été tué dans un combat.

**CLITEMNESTRE**, *Voy. CLYTEMNESTRE*.

**CLITOMAQUE**, philosophe de Carthage, quitta sa patrie à l'âge de quaranté ans. Il se rendit à Athènes, où il fut disciple & successeur de *Carnade*, vers l'an 140 avant J. C. Il avoit composé un grand nombre d'ouvrages qui se sont perdus, & dont on faisoit cas.

**CLITOPHON**, ancien historien de Rhodes, ou Rhoda, colonie des Rhodiens près du Rhône, mérite quelque considération. On cite de lui plusieurs ouvrages assez importants, dont il n'existe plus que des passages dans le livre des *Fleuves* & des *Petits Parallèles*, attribué à *Plutarque*. — *Voyez le Tom. XX des Mémoires des Inscriptions*, in-4<sup>o</sup>, pag. 15.

**CLITOR**, fils d'*Azan*, fonda une ville d'Arcadie, où *Cérès* & *Esculape* avoient des temples. On voyoit dans ses environs une fontaine dont l'eau avoit le goût du vin.

**CLITORIS**, (Mythol.) fille d'un Myrmidon, étoit si petite, que *Jupiter*, amoureux d'elle, fut obligé de se transformer en fourmi pour la visiter.

**CLITUMNE**, fleuve de l'Ombrie, fut honoré comme un dieu. Son temple, suivant *Pline*, étoit placé sur ses bords; & l'on y voyoit la statue du fleuve vêtue en habit romain. Un pont séparoit la partie des eaux, qui étoit sacrée, de celle qui ne l'étoit pas. Dans

la première, on pouvoit se baigner & se purifier, mais on ne pouvoit passer en bateau que dans la seconde.

I. **CLITUS**, frère d'*Hellanice* & nourrice d'*Alexandre le Grand*, se signala sous ce prince, & lui sauva la vie au passage du Granique. Un Satrape alloit abattre d'un coup de hache la tête du héros, lorsqu'*Clitus* coupa d'un coup de sabre le bras prêt à frapper. Ce service lui gagna l'amitié d'*Alexandre*. Il jouissoit de sa confiance & de sa familiarité. Un jour ce roi s'étant mis à exalter ses exploits & à rabaisser ceux de *Philippe* son père, dans un accès d'ivresse; *Clitus*, qui apparemment n'étoit pas moins échauffé, osa relever les actions de *Philippe*, aux dépens de celles de son fils: *Tu as vaincu*, lui dit-il, *mais c'est avec les soldats de ton père*. Il alla jusqu'à lui reprocher la mort de *Philotas* & de *Parménion*. *Alexandre*, dans le feu de la colère & du vin, le perça d'un javelot, en lui disant: *Va donc aussi rejoindre Philippe, Parménion & Philotas!* Quand la raison lui fut revenue, & qu'il vit *Clitus* noyé dans son sang, il vouloit s'immoler pour apaiser ses manes: mais les philosophes *Callisthènes* & *Diogenes* l'en empêchèrent.

II. **CLITUS**, Juif, fut condamné, sous l'empereur *Vespasien*, à avoir les deux mains coupées, en punition d'une sédition qu'il avoit excitée à Tibériade. L'historien *Josèphe*, qui avoit chargé *Lévi*, un de ses gardes, d'infliger ce châtement au coupable, touché par les prières de *Lévi*, modéra la peine de *Clitus*, & lui laissa une main, sous la condition qu'il se couperoit lui-même l'autre. Ce malheureux se fit sur-le-champ sauter la gauche.

**CLIVE**, (N.) fils d'un procureur de Shrewsbury, parvint par son génie & ses talens militaires, à être nommé lord & gouverneur-général du Bengale. Né sans fortune, il avoit commencé à se jeter dans le commerce des Indes, où il avoit acquis des bénéfices lorsque la guerre élevée dans l'Inde entre les Anglois & les François, lui fit prendre le parti des armes. Il s'éleva, par sa valeur, au commandement général, & établit la puissance Angloise au point de splendeur où elle est parvenue en Asie. On lui a reproché des concussions, d'avoir été sans foi dans ses traités, & d'avoir regardé comme indifférens les crimes qui pouvoient le conduire à son but; mais l'envie a un peu chargé ce tableau. En effet, elle l'a accusé d'avoir fait périr de faim, en 1769, une immense population dans le Bengale, & à cette époque, il n'étoit pas dans l'Inde. Le lord *Clive* étoit naturellement mélancolique; & après avoir joui de tous les avantages de la puissance, de la fortune & des grandeurs, il s'est donné volontairement la mort. Lord *Clive* a eu l'honneur de voir sa statue placée dans l'hôtel de la compagnie des Indes, en Angleterre.

**CLOACINE**, (Mythol.) divinité de Rome, présidoit aux égouts de cette ville. *Titus Tatius* ayant trouvé une statue dans un cloaque, en fit la déesse *Cloacine*.

**CLOCHES**, (Bénédiction des) Voy. JEAN XIII.

**CLODION** le *Chevelu*, fut surnommé ainsi, parce qu'il ordonna, dit-on, par une loi que les princes du sang royal porteroient des cheveux longs, au lieu que le reste des François les portoit très-

courts. Successeur de *Pharamond* son père vers l'an 427, il passa pour le second roi des François. Il prit Tournai, Cambrai, fut défait par *Attilius*, reprit courage, se rendit maître de l'Artois & d'Amiens. Après la prise de cette ville, il envoya son fils assiéger Soissons. Ce jeune prince y ayant été tué, *Clodion* en mourut, dit-on, de douleur en 447 ou 48. On ne fait ni le nom de sa femme, ni le nombre de ses enfans. Plusieurs auteurs disent, qu'il n'en eut que deux, *Clodebaut* & *Clodomir*. Ce qu'il y a de certain, c'est que *Clodion* laissa à *Méronée* la tutelle de l'un de ses fils.

**CLODIUS**, (*Publius*) sénateur Romain, de la famille *Clodienne*, étoit à la fois libertin sans pudeur, mauvais citoyen & ennemi de la république. Il fut surpris en rendez-vous avec *Pompéïa*, femme de *César*, dans la maison même de son mari, où l'on célébroit ce jour-là les mystères de la Bonne-Déesse. On fait qu'il étoit défendu aux hommes d'y paroître. *Clodius* s'y introduisit, déguisé en musicienne. On lui fit son procès: il corrompit ses juges à force d'argent, & fut absous. *Clodius* devenu tribun, fit exiler *Cicéron*, & fut tué ensuite par *Milon*, l'an 53 avant J. C. *Cicéron* se chargea de la défense du meurtrier. — Voy. **FULVIE**, **GABINIUS**, & **H. MILON**. On ne peut rien ajouter à l'idée que les historiens nous donnent de la corruption de ses mœurs. Il fut incestueux avec ses trois sœurs; du moins le public l'en accusoit: mais on fait qu'il ne faut pas toujours croire le public.

**CLODOALDE**, Voyez **CLOUD** (Saint).

**CLODOMIR**, fils de *Clovis* & de *Closilde*, héritier du royaume d'Orléans, fit la guerre à *Sigismond* roi de Bourgogne, le prit prisonnier, le fit mourir, & fut tué lui-même en 524 : Voyez **CLOTILDE**. Il laissa trois enfans de sa femme *Gonduque* : les deux premiers, *Gontaire* & *Théodebalde*, furent massacrés par *Childebert* & *Clotaire*, leurs oncles. Le troisième, *Clodoalde*, se sauva dans une retraite, fut rasé, & s'y sanctifia.

**CLOOTZ**, (Jean-Baptiste de) baron Prussien, naquit à Cleves le 24 juin 1755. Possesseur d'une grande fortune, il la prodigua dans ses voyages, ses projets, ses goûts dispendieux. En Angleterre, il se lia avec *Burke*, alors l'un des chefs du parti de l'opposition. Appelé en France par les principes d'une révolution qui flottoit son imagination ardente & son amour extrême de la liberté, il en devint l'apôtre le plus extravagant ; dès-lors, il changea son nom patronimique, pour prendre celui d'un philosophe ancien, & se fit nommer *Anacharsis*. Il changea de même son titre de *Baron* pour le qualifier d'*Orateur du genre humain*, & il chercha à justifier cette dernière dénomination en paroissant, le 17 juin 1790, devant l'Assemblée nationale, à la tête d'une nombreuse députation, déguisée par divers costumes étrangers, mascarade appelée l'*Ambassade du genre humain*. *Clootz* donna douze mille livres pour faire la guerre aux rois ; il offrit de lever une légion Prussienne, sous le nom de légion *Vandale* ; il demanda qu'on mit à prix la tête du roi de Prusse, & donna beaucoup *Ankarstroom*, l'assassin du roi de Suède. « Mon cœur est françois, s'écrioit-il, &

mon ame a toujours été *sans-culotte*. » Ce fou, digne des petites maisons, n'en fut pas moins député à la Convention. Là, il fit la guerre à *Héjus*, dont il se déclara l'ennemi personnel, & publia une brochure, intitulée : *La République Universelle*, utile à conserver pour quiconque aime à juger combien l'esprit humain, avec de fausses idées philosophiques, tend à s'égarer. Il y soutient que le peuple est souverain du monde, qu'il est *Dieu*, que l'univers n'est qu'une famille qui se réunira aux François qui est le *Peuple-Dieu*. *Clootz*, dont les extravagances déplurent à *Robespierre*, fut arrêté & condamné à mort le 24 mars 1794. Il la subit avec fermeté & sans déroger à ses idées. En allant à l'échafaud avec *Hébert*, il l'exhorta à bannir tout sentiment religieux dans ses derniers momens ; & il demanda à être exécuté le dernier, pour se convaincre, disoit-il, des véritables principes du matérialisme, en voyant tomber les têtes des compagnons de son trépas. Il étoit neveu de *Corneille Paw*, écrivain érudit & distingué. Envieux de la gloire de son oncle, il voulut aussi écrire & faire du bruit. L'orgueil le conduisit bientôt à la déraison, & celle-ci à la mort.

**CLOPINEL**, ou *JEAN de Meun*, naquit à Meun en 1280, & fut appelé *Clopinel* parce qu'il étoit boiteux. Il s'appliqua à la théologie, à la philosophie, à l'astronomie, à la chimie, à l'arithmétique, & sur tout à la poésie. Il fit les délices de la cour de *Philippe le Bel*, par son esprit & par son enjouement. Quoique médisant & satirique à l'égard des femmes, il en fut aimé. Quelques dames voulurent, pour se venger de ses médisances,



se fustiger : il se tira d'embarras , en leur demandant que les premiers coups lui fussent portés par celle qui donnoit le plus de prise à la satire. On croit qu'il mourut vers l'an 1364. Il légua par son testament aux Dominicains de la rue Saint-Jacques , un coffre rempli de choses précieuses , à ce qu'on pouvoit juger au moins par sa pesanteur , & qui ne devoit être ouvert qu'après sa mort. On l'ouvrit , & l'on n'y trouva que des pièces d'ardoise. Les Jacobins , indignés de se voir joués , s'avisèrent de détacher *Clopinel* ; mais le parlement de Paris les obligea de lui donner une sépulture honorable dans le cloître même de leur couvent. Quelques biographes traitent cependant cette historiette de conte fait à plaisir. Le poète s'étoit d'abord fait connoître par quelques petites Pièces. Le roman de la *Rose* lui étant tombé entre les mains , il résolut de le continuer : *Guillaume de Lorris* , premier auteur de cet ouvrage , n'avoit pas pu l'achever. L'amour profane , la satire , la morale & l'érudition , mais sur-tout les deux premiers , y régnerent tour à tour. Il est fort bien écrit , pour un temps où notre langue ne faisoit que de sortir de la barbarie Celtique & Tudesque ; mais quelques louanges que les éditeurs de ce vieux roman lui aient données , on lira toujours les nouveaux avec plus de satisfaction. C'est un ras informe de satires , de contes , de faillies , de grossièretés , de traits moraux & d'ordures. Pour un moment de plaisir qu'on aura en le lisant , on rencontrera cent instans d'ennui. Il y a une ingénuité , une naïveté , qui plaît d'autant plus , qu'elle n'est plus de notre siècle ; voilà tout son mérite , quoi qu'en dise l'abbé *Langle* ,

qui nous a donné une édition de ce roman en 1735 , 3 volumes in-12. Cet ouvrage fut mis en prose par *Jean MOULINET* , chanoine de Valenciennes , qui florissoit vers l'an 1480. Cette espèce de version fut publiée à Paris en 1521 , avec ces quatre vers à la tête :

« C'est le Roman de la Rose ,  
Moralisé clair & net ,  
Traduisé de vers en prose  
Par votre humble Moulinet. »

*Clément Mardi* changea , en 1527 , plusieurs termes du roman de la *Rose* pour le rendre plus intelligible ; & les amateurs des vieilles guenilles de la langue françoise regardèrent cette liberté comme une profanation. *Clopinel* a fait encore une Traduction du livre *De la Consolation de la Philosophie* , par le célèbre *Boèce* , 1494 , in-folio. *Sorel* croit que c'est la première traduction françoise d'un ouvrage latin. Mais *Ducange* a prouvé que *Mikius de Harnes* avoit traduit auparavant la *Chronique* latine de l'archevêque *Turpin*. *Clopinel* a publié une traduction des *Lettres d'Abailard* , & un petit ouvrage sur les réponses des *Sybilles* , &c. *Clopinel* rapporte lui-même le titre de plusieurs de ses ouvrages dans une *Épître à Philippe IV*. « A ta royale majesté qui jadis au roman de la *Rose* ai enseigné ; j'ai traduit de latin en françois le livre de *Végèce* de la Chevalerie , le livre des *Merveilles de Hirlande* , le livre des *Épîtres de Pierre Abailard* , le livre de *Aelred* de spirituelle Amitié. J'envoie ores ( maintenant ) *Boèce* de la Consolation , que j'ai traduit en françois. »

CLOPPENBURG , ( Jean ) ministre Hollandois , professeur de théologie dans l'université de Francker , mourut en 1652 , à 60 ans.

On a de lui quelques *Ouvrages de Théologie*, Amsterdam 1684, deux volumes in-4.° On y trouve des dissertations érudites contre les Anabaptistes & les Sociniens, sur l'usure, sur les sacrifices des patriarches, sur le jour où *Jésus* mangea l'agneau pascal.

CLORIS, Voyez CHLORIS & I. FLORE.

CLOS, Voyez DUCLOS.

CLOSTER, fils d'*Arachné*, inventa, suivant *Plin l'ancien*, les fuseaux propres à filer la laine, la navette & quelques autres instrumens utiles à la tisseranderie & aux arts.

I. CLOTAIRE I, quatrième fils de *Clovis* & de *Cloilde*, roi de Soissons en 511, joignit ses armes à celles de *Clodomir* & de *Childebert* contre *Sigismond* roi de Bourgogne. Il suivit *Thierry* à la guerre contre le roi de Thuringe, s'unit ensuite avec son frère *Childebert*, & fit, de concert avec lui, une course en Espagne l'an 542. Après la mort de *Thierry*, *Clotaire* eut le royaume d'Austrasie; & après celle de *Childebert* en 558, il réunit tout l'empire François. Il se signala contre les Saxons & les Thuringiens, & mourut à Compiègne en 561, dans la 64.° année de son âge & la 51.° de son règne. L'année d'au paravant, *Chramne* son fils naturel s'étoit révolté, son père l'ayant surpris les armes à la main, le brûla avec toute sa famille, dans une cabane où il s'étoit retiré. Depuis cette vengeance atroce, prince vécut dans une tristesse profonde, qui le précipita enfin tombeau, le même jour, dit-on, à la même heure qu'il avoit donné la mort de son fils & de ses fiens. Il dit avant que d'expirer : *Hélas ! que dois être le Roi*

du Ciel, puisqu'il fait mourir ainsi les plus grands Rois sur la terre !... *Clotaire* eut six femmes, & laissa quatre enfans qui lui succédèrent. Ce prince étoit courageux, libéral & grand politique, mais cruel & ambitieux. Son règne n'offrit que des adultères, des incestes, des meurtres, des horreurs.—Voyez I. DAGOBERT & CLOTILDE.

II. CLOTAIRE II, fils & successeur de *Chilperic I* dans le royaume de Soissons, à l'âge de quatre mois, en 584, fut souvenu par *Frédegonde* sa mère contre les efforts de *Childebert*. Elle remporta sur ce prince une victoire signalée près de Soissons en 593. Après la mort de sa mère, il fut défait par *Théodebert* roi d'Austrasie, & par *Thierry* roi de Bourgogne. Ces deux princes étant morts, il réunit toute la monarchie Française. Il dompta les Saxons, tua de sa main leur duc *Berthoald*, & ne songea plus, après la victoire, qu'à assurer la paix de l'État, en y faisant régner la justice & l'abondance. Il mourut en 628, âgé seulement de 45 ans, laissant deux fils, *Dagobert* & *Charibert*. L'amour des lois, l'art de gouverner, le zèle pour l'observation des canons, ont fait oublier en partie sa cruauté. Il fit égorger les quatre enfans de *Théodoric*, son cousin; il condamna *Brunshaut* à une mort cruelle; il livra les Saxons à la fureur du soldat, &c. Ce fut *Clotaire II*, dit un écrivain, qui prépara de loin cette révolution si fatale à sa postérité, par laquelle les maîtres du palais furent placés sur le trône de leurs souverains : il consentit de donner à vie cette charge si importante, qui, dans son origine, n'étoit remplie que pour un temps. Les maîtres avoient favorisé son usur-

pation sur la malheureuse famille de *Thierry*. Elle fut vengée. Les enfans de *Clotaire* furent, à leur tour, précipités du trône par les enfans de ces mêmes hommes qu'ils avoient fait asseoir à leurs côtés. *Pasquier* dit à ce sujet, avec cette énergie qui lui est propre : *Dieu en fit une punition à la Royale.*

III. CLOTAIRE III, fut roi de Bourgogne & de Neufrie, après la mort de *Clouis II* son père en 655. *Basilde* sa mère, aidée de *S. Éloi* & de *S. Léger*, gouverna durant sa minorité avec beaucoup de sagesse. Cette princesse s'étant retirée au monastère de Chelles, *Ébroïn*, maire du palais, s'empara de toute l'autorité, & se fit détester par ses cruautés & ses injustices. *Clotaire III* mourut en 670, sans postérité.

CLOTHO ou CLOTHON, (Mythol.) la plus jeune des trois Parques, tient la quenouille, & file la destinée des hommes. Elle est représentée avec une longue robe de diverses couleurs, & une couronne ornée de sept étoiles sur la tête. *Restout* l'a peinte dans son tableau d'*Orphée* venant aux enfers pour en retirer *Eurydice*, & il a donné à cette Parque toutes les grâces de la jeunesse. Les Grecs croyoient qu'elle résidoit souvent dans la lune pour en régler les mouvemens.

CLOTILDE, (Sainte) fille de *Chilperic* roi des Bourguignons, épousa en 493 *Clouis*, premier roi Chrétien de France, malgré son oncle *Gondebaud*, meurtrier de *Chilperic* & usurpateur de son trône. Elle contribua beaucoup à la conversion de son époux, par son esprit & par sa vertu. Après la mort de *Clouis* en 511, *Clo-*

*domir* roi d'Orléans, *Childebert* de Paris, & *Clotaire* de Soissons, portèrent la guerre dans le royaume des Bourguignons. *Clotilde* excita cette guerre qui lui paroïsoit juste. Cette princesse avoit des droits à réclamer, & vouloit venger la mort de son père sur *Sigismond* roi de Bourgogne, fils & successeur de *Gondebaud*. *Clodomir*, aussi barbare que ce dernier, se souilla du sang de *Sigismond*, & de celui de sa femme & de ses enfans, qu'il avoit faits prisonniers. Il poussa la guerre avec furie, & fut tué dans une bataille. Ses enfans éprouvèrent bientôt tout ce que l'ambition & l'avarice inspirent de fureur à des parens cruels & dénaturés. *Childebert* & *Clotaire* formèrent ensemble le dessein de ravir leur héritage. Le premier avoit engagé *Clotilde* à les mener à Paris, où il vouloit, disoit-il, leur donner solennellement le titre de rois. A peine sont-ils arrivés dans cette ville, qu'on les arrête. Les deux oncles envoient à *Clotilde* des ciseaux & une épée, lui annonçant ainsi qu'il n'y a d'autre parti à prendre pour ces jeunes princes que le cloître ou la mort. *Clotilde* transportée de douleur, & ne prévoyant pas un parricide, dit qu'elle aimeroit mieux les voir morts, que dépouillés de leurs couronnes. Cette réponse devint le signal du crime : *Clotaire* égorgea de sa propre main les deux aînés. Le cadet dérobé à sa fureur, fut caché dans un couvent, & on l'honore sous le nom de *S. Cloud*. *Clotilde*, témoin de tant de malheurs, se retira à Tours, auprès du tombeau de *S. Martin*. Elle y mourut dans de grands sentimens de piété l'an 543. Son corps fut rapporté à Paris en l'église de Saint-Pierre & Saint-Paul, où *Clouis* étoit enterré. Cette princesse avoit l'esprit

noble, l'ame grande, un génie délicat, un caractère insinuant. Elle conserva toujours sur *Clovis* cet ascendant que donnent le mérite & les vertus. « Mais, quoique dévote, dit l'abbé *Le Gendre*, elle n'en étoit pas moins vindicative. Sans doute elle croyoit ses ressentimens justes : c'est l'erreur où tombent souvent les personnes de piété, qui se persuadent aisément que les injures qu'elles reçoivent, sont des injures faites à Dieu. » Il est certain que si elle avoit pu oublier le meurtre de son père, elle auroit épargné bien du sang ; sa maison n'auroit pas vraisemblablement été éteinte, ni ses petits-fils mis à mort. « *Clotilde*, dit l'abbé *Goujet* dans sa *Vie des Saints*, se laissa aller à deux passions d'autant plus dangereuses, qu'elles passent souvent pour grandeur d'ame : la vengeance & l'ambition. » Mais pleine de regret des fautes qu'elle avoit faites, elle les expia par la pénitence. — Il ne faut pas la confondre avec *CLOTILDE* sa fille, mariée à *Amalaric* roi des Visigoths. Voy. *AMALARIC*. Elle fut délivrée de la tyrannie de ce prince par *Childebert*, son frère ; mais elle mourut en revenant en France l'an 531. *Clotilde* étoit un modèle de patience. Son époux, qui étoit *Arien*, employa pour corrompre sa foi la violence & les outrages. Il la faisoit couvrir d'ordures lorsqu'elle sortoit pour aller à l'église, & il la frappoit lui-même jusqu'à lui faire vomir le sang.

**CLOUD**, (Saint) appelé auparavant **CLODOALDE**, le plus jeune des enfans de *Clodomir*, échappé au massacre & à la fureur de *Clotaire*, se retira auprès de *Séverin*, pieux solitaire, enfermé dans une cellule près de

Paris. Il fut ordonné prêtre en 551, par l'évêque *Eusèbe*. Son hermitage a produit le joli village de Saint-Cloud, à deux lieues de Paris. Il mourut saintement en 560. — Un autre *S. CLOUD*, parut avec éclat à la cour des rois d'Autrasie, & devint premier ministre de *Clotaire II*. Dégouté des grandeurs humaines, il se retira dans la solitude, où les habitans de Metz l'allèrent chercher pour en faire leur évêque. Il mourut en 696, à l'âge de 91 ans. Sa vie a été publiée par *Henschenius*.

**CLOVIO**, (Julio) peintre Esclavon, mort à Rome en 1578, âgé de 80 ans, excelloit dans la miniature. On a de lui des *Figures* admirables en ce genre, que l'on conserve au palais de *Farnèse*, dans un *Office de la Vierge* écrit à la main.

**I. CLOVIS I<sup>er</sup>**, (appelé aussi *CLODOVIX*, *LUDUVIC* ou *LOUIS*, car c'est le même nom) est regardé ordinairement comme le véritable fondateur de la monarchie Française. Il naquit vers l'an 467, & succéda à *Childeric* son père l'an 481 : Voyez *BASINE*. Occupé de bonne heure du soin d'étendre les conquêtes des François, il affermit leur puissance, & détruisit celle des Romains dans la partie des Gaules située entre la Somme, la Seine & l'Aisne. *Siagrius*, général Romain, fut vaincu par lui & décapité près Soissons, où le vainqueur établit le siege de sa monarchie. Ces victoires furent suivies d'autres succès remportés sur les Germains. *Clovis* les défit à Tolbiac près de Cologne en 496. Ses troupes commençant à plier, il fit vœu d'adorer le Dieu de *Clotilde* sa femme, s'il le rendoit vainqueur. La victoire lui étant restée, il fut baptisé le jour de

Noël de la même année, par *S. Remi*, archevêque de Rheims, avec trois mille personnes de son armée. Il étoit alors le seul roi Catholique qu'il y eût dans le monde. L'empereur *Anastase* favorisoit les Eutychiens; Voyez *ANASTASE II*; le roi des Vandales en Afrique, *Théodoric* roi des Ostrogoths en Italie, *Alaric* roi des Visigoths en Espagne, *Gondbaud* roi des Bourguignons, étoient Ariens. L'année après son baptême, en 494, les peuples renfermés entre les embouchures de la Seine & de la Loire, ainsi que les Romains qui gardoient les bords de la Loire, se donnèrent à lui. Ayant tourné ses armes contre *Alaric* roi des Goths, il gagna contre lui la célèbre bataille de Vouglé près Poitiers, & le tua de sa propre main l'an 507. Il soumit ensuite toutes les provinces qui s'étendoient depuis la Loire jusqu'aux Pyrénées, le Poitou, la Saintonge, le Bordelois, l'Auvergne, le Querci, le Rouergue, l'Albigeois; prit Angoulême & Toulouse: mais il fut vaincu près d'Arles par *Théodoric* en 509. *Anastase* empereur d'Orient, redoutant sa valeur & admirant ses succès, lui envoya le titre & les ornemens de consul, de patrice & d'auguste, avec une couronne d'or & un manteau de pourpre. Ce fut alors que Paris devint la capitale de son royaume. Il y mourut en 511, à 45 ans, après en avoir régné 30. Ce héros ne triompha pas seulement par les armes; il triompha encore davantage par la force de son génie & de ses lois. Mais il ne faut pas s'imaginer qu'il eût organisé le gouvernement, tel qu'il a été sous *Louis XIV* ou *Louis XV*. Quelques flatteurs de la cour l'ont dit; mais ils sont démentis par les codes

de lois des différens peuples établis dans les Gaules; par *Grégoire* de Tours & par les anciens annalistes. Il est évident que la forme du gouvernement parmi tous ces peuples, étoit extrêmement simple & grossière. Le roi ou le chef avoit l'autorité sur les soldats ou compagnons, qui par choix & non par crainte avoient suivi ses étendards; mais il dépendoit souvent de leurs caprices ou de leurs volontés. Si les premiers rois de France, dit *Robertson*, possédoient une autorité si bornée, même à la tête de leur armée, on conçoit que leur pouvoir, en temps de paix, étoit encore plus limité. « Ils montoient sur le trône, non par droit de succession, mais en conséquence d'une élection libre & volontaire faite par leurs sujets. Voyez la *Gaule Françoisé d'Hottoman*, Chap. VI, page 47. Le but de l'élection des rois n'étoit pas sans doute de leur conférer un pouvoir absolu; tout ce qui avoit rapport au bien général de la nation étoit mis en délibération publique, & se concluoit par les suffrages du peuple dans les assemblées annuelles, appelées *Champs de Mars*. Les rois ne subsistoient presque entièrement que des revenus de leurs domaines, des profits provenans de l'administration de la justice & de quelques petites amendes, &c. » Si quelques rois de la première race furent despotiques, ce fut une suite des circonstances ou de leur caractère, & non l'effet des lois générales du gouvernement. Malgré l'avantage inestimable du Christianisme, *Clovis* fut d'une cruauté qui ne répondoit guères à la douceur que la religion auroit dû lui inspirer. Il exerça des barbaries inouïes contre tous les princes ses parens. Il s'empara de leurs états.

*Sigebert* roi de Cologne, *Cararic* roi des Morins, *Remerc* roi du Mans, *Ranacaire* roi de Cambrai, furent les malheureuses victimes de son ambition sanguinaire. Ce dernier prince, son parent, vaincu & trahi par ses sujets, ayant été conduit en sa présence, les mains liées, avec *Ricaire* son frère : *Lâche*, lui dit *Clovis*, *pourquoi te laisser charger de chaînes ? Ne valoit-il pas mieux périr, que de souffrir qu'on te traitât en esclave, & déshonorer ta race ?* Et aussitôt il lui fendit la tête de sa hache-d'armes. Puis se tournant du côté de *Ricaire* : *Et toi*, lui dit-il, *si tu avois secouru ton frère, il n'eût pas été en cet état ; en même temps, d'un autre coup, il lui ôta la vie.* Les traîtres dont il se servit pour faire périr ces deux princes, lui ayant fait dire qu'ils avoient été trompés, puis que les présens qu'il leur avoit faits, au lieu d'être d'or, comme il le leur avoit fait croire, n'étoient que de cuivre doré : *C'est à eux de se taire*, dit-il ; *qu'ils me sachent gré de la vie que je veux leur laisser.* *J'ai dû payer en fausse monnoie le service de ces faux amis, qui ont trahi leur maître & leur honneur.* Ayant surpris un prince des petits états qui environnoient les siens, & qui portoit le titre de roi, dont il étoit exclusivement jaloux, dit *Mercier*, il le fit raser, sans avoir même un prétexte plausible. Le fils voyant son père dans le désespoir, & lui ayant dit pour le consoler, *que les branches repousseroient un jour, puisque le tronc n'étoit pas coupé ;* *Clovis* leur fit trancher la tête à l'un & à l'autre. Cependant il réparoit quelquefois les injustices ; mais son caractère cruel perceoit, même lorsqu'il se montroit équitable. Ses troupes avoient pillé les églises. Celles du Soissonnois ayant été du nombre, l'évêque le

supplia de lui faire rendre un calice d'or d'une grandeur extraordinaire, & par conséquent d'un très-grand prix. Lorsque le partage se fit, *Clovis* demanda comme une grace, qu'on mit ce calice à part. Personne n'osa le refuser ; mais un so dat étourdi & insolent, dit en donnant un coup de sa hache sur le vase : *Que Clovis l'auroit, s'il tomboit dans son lot.* Le calice fut donné au roi, qui dissimula l'insulte ; mais un an après, ayant remarqué ce soldat dans une revue générale, il alla à lui, lui reprocha sa négligence à tenir ses armes propres, & lui arracha sa hache qu'il jeta à terre. Le soldat s'étant baissé pour la ramasser, il lui déchargea la sienne sur la tête, & le fit tomber mort à ses pieds, en disant : *C'est ainsi que tu as frappé le calice que je demandois à Soissons.* Le président *Hejnault* prétend que les évêques, en haine de l'Arianisme, avoient favorisé *Clovis* dans ses conquêtes, & que la reconnaissance de ce prince à leur égard, fut la source de l'autorité qu'ils ont conservée si long-temps en France. Il fonda & dota des églises ; il bâtit des monastères. Il avoit la plus profonde vénération pour *S. Martin*. Souvent il répétoit avec exclamation : *Comment obtiendrions-nous la victoire, si nous avions le malheur d'offenser le grand S. Martin ?* Un soldat ayant coupé de l'herbe autour de l'église de ce Saint, il le fit mettre à mort comme coupable d'une profanation sacrilège. *Clovis* fut enterré dans l'église de Saint-Pierre & Saint-Paul, qu'il avoit commencée, (aujourd'hui Sainte-Geneviève.) Ses quatre fils, *Thierry*, *Clodomir*, *Childebert* & *Clotaire*, partagèrent entre eux les états de leur père. C'est sous ce prince que les premiers vers à soie furent apportés des Indes. En 1788, *Viallon*, char-

noine de Sainte-Genève, a publié une *Vie de Clovis*, terminée par un abrégé de celle de *S. Remy*.

II. CLOVIS II, fils de *Dagobert*, régna après lui en 638 dans les royaumes de Neustrie & de Bourgogne, étant à peine âgé de neuf ans, sous la tutelle de *Nantilde* sa mère, qui gouverna avec les maires du palais. Ce prince épousa *Baïlle*, & mourut en 655, à 23 ans. Il fut le père des pauvres. Dans un temps de disette, après avoir épuisé ses coffres pour secourir ses sujets, il fit enlever les lames d'argent dont son père *Dagobert* avoit fait couvrir le chevet de l'église de Saint-Denys, & en fit distribuer le produit aux pauvres. Il laissa trois fils, *Thierry*, *Clotaire III* & *Childeric II*. Les historiens ne sont point d'accord sur le caractère de ce prince. « Selon les uns, il étoit abandonné à toutes sortes de débauches, brutal & sans cœur. Selon d'autres, il avoit de la sagesse, de belles inclinations, du courage, de l'équité & de la piété. » (*HIST. de France* du P. *Daniel*.) *Archambaud*, maire du palais, régna sous son nom, & on peut le mettre à la tête des rois fainéans. Ce fut lui qui le premier donna le spectacle sans dignité, où l'on vit.

*Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille & lent,  
Promener dans Paris le Monarque indolent.*

Cette voiture n'avoit jusques-là servi qu'à nos reines.

III. CLOVIS III, fils de *Thierry III*, roi des François, lui succéda en 691. Il régna cinq ans sous la tutelle de *Pepin Heristel*, maire du palais, qui s'étoit emparé de l'autorité royale. Il mourut en 695, à 14 ans.

IV. CLOVIS, (Le faux) Voyez ÉBROÏN.

CLUENTIUS, Romain, fut accusé par sa mère *Sofie* d'avoir fait mourir *Oppianicus* son beau-père l'an 54 avant J. C.; mais *Cicéron* prit sa défense, & prononça en sa faveur la belle oraison *pro Cluentio*.

CLUGNY, (François de) né l'an 1637 à Aigues-Mortes en Languedoc, entra fort jeune dans la congrégation de l'Oratoire à Paris. Après avoir enseigné avec réputation dans divers collèges, il fut envoyé à Dijon en 1665. Il y passa le reste de ses jours, occupé à la direction des âmes, prêchant, confessant, catéchisant. Il mourut à Dijon en 1694, à 57 ans. Ses *Œuvres Spirituelles* sont en 10 volumes in-12. On les lit peu, quoiqu'elles ne manquent pas d'onction. Elles parurent en Traités séparés, sans nom d'auteur, mais avec ce simple titre : *Par un Pêcheur*. C'est un titre que beaucoup de gens pouvoient prendre; mais le P. de Clugny le méritoit moins qu'un autre: car il mourut consumé de mortifications & de travaux spirituels.

CLUNY, (Pierre de) Voyez PIERRE, n.° XIII.

CLUSEUS, Voyez ÉCLUSE.

I. CLUVIER, ou plutôt CLUWER, (Philippe) naquit à Dantzick en 1580. Il quitta l'étude du droit, pour s'adonner entièrement à la géographie. Il voyagea en Angleterre, en France, en Allemagne, en Italie, & se fit par-tout des amis illustres. On le sollicita puissamment de rester à Rome, où son génie pour les lettres, & principalement pour les langues, trouva beaucoup d'ad-

mirateurs. Il en parloit dix avec facilité : le grec, le latin, l'allemand, le françois, l'anglois, le hollandois, l'italien, le hongrois, le polonois & le bohémien. On doit à ses veilles plusieurs ouvrages géographiques : I. *De tribus Rheni alveis*, in-4<sup>o</sup>, ouvrage plein d'érudition ; il se trouve aussi dans le suivant. II. *Germania antiqua*, à Leyde 1616, 2 vol. in-folio. III. *Italia antiqua, Sicilia, Sardinia & Corsica*, à Leyde 1624, 3 vol. in-fol. ; écrit dans le même goût que le précédent, c'est-à-dire, avec beaucoup d'exactitude. IV. *Introductio in universam Geographiam, tam veterem quam novam* ; traduite en françois par le Père Labbe, 1697, in-4<sup>o</sup>, Amsterdam, avec les notes de Reiskius ; & réimprimée en latin en 1727, in-4<sup>o</sup>, par les soins de Bruyèn de la Martinière, qui l'a enrichie de ses remarques & de celles de divers savans. Clavier mourut à Leyde en 1623, à 43 ans : regardé, avec raison, comme le premier géographe qui ait su mettre en ordre ses recherches, & les réduire à des principes certains.

II. CLUVIER, (Jean) fils du précédent, devint professeur d'histoire à Leyde. On a de lui un assez bon *Abrégé* d'histoire universelle, réimprimée plusieurs fois en Hollande, & dont l'une des dernières éditions est de 1668.

CLYMÈNE, (Mythol.) Nymphé, étoit fille de l'Océan & de Thétis. Apollon l'aima & l'épousa. Elle eut de lui Phadon, & ses sœurs Lampétie, Phatuse & Lampétuse. Voyez PHAËTON.

CLYMÉNUS, Voyez HARPALICE.

CLYTEMNESTRE, fille de Tyndare & de Léda, fut mariée à

Agamemnon, roi d'Argos. Cette princesse pendant l'absence de son mari qui étoit au siège de Troie, s'abandonna à de criminelles amours avec Égysthe. Agamemnon, de retour de son expédition, fut massacré en sortant du bain par les deux amans. Après ce meurtre, Clytemnestre épousa publiquement Égysthe, & lui mit la couronne sur la tête. Oreste, fils d'Agamemnon, vengea la mort de son père, & tua ses meurtriers.

CLYTIÉ, (Mythol.) fille de l'Océan & de Thétis, fut aimée du Soleil, & conçut une telle jalousie de s'en voir abandonnée pour Leucothoé, qu'elle se laissa mourir de faim ; mais Apollon la métamorphosa en une fleur appelée *héliotrope* ou *turnesol*, parce qu'elle regarde toujours l'astre de la lumière.

CLYTIUS, (Mythol.) fut l'un des géans qui déclarèrent la guerre aux Dieux. Vulcain, armé d'une massue de fer rouge, l'affomma.

CNAGÉUS, ami de Castor & Pollux, fut conduit par eux à Phidna. Il y séduisit la prêtresse de Diane, & l'enleva avec la statue de la Déesse.

CNEF ou CNEPH, (Mythol.) nom de l'Être suprême, chez les Egyptiens. Ils le représentoient sous la forme d'un homme au teint bleu couronné de plumes éclatantes, & ayant à la bouche l'œuf primitif dont toutes les productions de la nature sont sorties. Les peuples de la Thébàide, suivant Plutarque, ne connoissoient anciennement que ce Dieu. Il avoit son temple à Sienne.

CNOT, CNOX, Voyez KNOT, &c.

COCALE, roi de Sicile, donna l'hospitalité à Dédale, persécuté



par *Minos* roi de Crète. Ce dernier redemanda en vain le fugitif; *Cocale* ne voulut point trahir l'asile qu'il avoit donné, & malgré la guerre que lui fit *Minos*, il défendit & sauva son hôte.

**COCCAIE**, (*Merlin*) Voyez **FOLENGO**.

**I. COCCÉIUS**, habile architecte de Rome, que quelques-uns disent être un des ancêtres de l'empereur *Nerva*, qui s'appeloit du même nom, s'est rendu célèbre par plusieurs beaux édifices. Le temps en a respecté quelques-uns; tel que le temple que *Calpurnius* dédia à *Auguste*, dans la ville de Pouzzoles au royaume de Naples, & qui est aujourd'hui la cathédrale de cette ville. Une entreprise encore plus considérable l'a immortalisé : c'est la grotte qui alloit de Cumès au lac d'Averne. Une tradition ancienne, dont la construction du temple de Pouzzoles & l'entreprise de la grotte de Cumès sont peut-être la source, lui attribue également celle de Naples ou de Pouzzoles. C'est une montagne creusée de la longueur d'environ un mille, où deux voitures peuvent passer commodément. *Addisson*, voyageur très-sensé, pense avec assez de vraisemblance, qu'on n'eut d'abord en vue que de tirer des pierres de la montagne, pour construire la ville & les môles de Naples; & qu'ensuite on imagina de percer la montagne jusqu'au bout pour y pratiquer un chemin. Sa conjecture est fondée sur ce qu'on ne voit aucun amas autour de ce mont.

**II. COCCÉIUS**, ou **COCK**; (*Jean*) né à Brême en 1602, professeur de théologie à Leyde, a encore aujourd'hui un grand nombre de sectateurs appelés Coc-

céiens. *Volté* & *Desmarêts* combattirent avec beaucoup de zèle ses sentimens, & firent passer leur auteur pour hérétique. *Cocceius* croyoit qu'il devoit y avoir dans le monde un règne visible de JÉSUS - CHRIST, qui aboliroit le règne de l'Ante-Christ, & que ce regne étant établi avant la fin des siècles, après la conversion des Juifs & de toutes les nations, l'Église catholique seroit dans sa gloire. Il s'étoit fait un système particulier de théologie, disposant l'économie du vieux & du nouveau Testament, d'une manière nouvelle, & trouvant presque partout la venue de J. C. & celle de l'Ante-Christ. Ses *Commentaires* sur la Bible, outre qu'ils sont trop diffus, sont remplis des singularités dont il étoit entiché. Ce savant bizarre mourut à Leyde en 1669, à 66 ans. On a recueilli ses *Ouvrages* en dix tomes in-fol., dont les huit premiers parurent à Francfort-sur-le-Mein en 1689, & les deux derniers à Amsterdam en 1686. On a donné de lui, en 1703, *Opera, Anecdota, Theologica & Philologica*, 2 vol. in-folio. Cette énorme collection ne peut être lue en entier que par un Coccéien. *Jurieu* peint son auteur comme un homme de bien, doux & modeste, capable d'un grand travail, mais né plutôt pour compiler les rêveries des autres, que pour penser de lui même solidement. — Les principales opinions des Coccéiens sont : « Que le décalogue est un formulaire de l'alliance de grace, dont il explique les conditions, & ils sont fort éloignés de croire qu'il fasse partie de la loi de *Moïse*. Ils soutiennent que le précepte du Sabat n'est que typique & cérémonial, qu'il ne renferme rien de moral & d'immuable; & que ce n'est point une loi na-

tuelle ou divine, que de déterminer un jour de la semaine pour ne l'employer qu'à des œuvres de religion. Mais la principale différence de cette secte, consiste dans la méthode particulière d'expliquer l'Écriture. Leurs principes sont, qu'il faut donner aux paroles du texte sacré toute l'énergie possible, que tout est mystérieux & allégorique, & que l'histoire de l'Église chrétienne y est entièrement renfermée. C'est pour cela qu'un Cocceien, à qui M. de Juncourt demandoit un jour quel choix il falloit faire dans l'histoire des Patriarches, pour y prendre des types, & quelle partie de leur vie étoit allégorique, lui répondit sans balancer : *Qu'il ne falloit rien choisir, ni démembrer ; que toute leur histoire étoit allégorique, & qu'il n'y avoit pas un chameau ni un bœuf qui n'entrât dans le sens mystique ; & que sans cela, ce seroit une aussi misérable histoire qu'il y en eût au monde...* Cette méthode d'expliquer l'Écriture, que l'on trouve dans tous leurs écrits, s'étend aussi à leurs sermons, qui ne sont remplis que de raisonnemens peu solides, de mystères, de types & de visions prophétiques ; & où il n'y a rien de tout ce qui peut porter les hommes à la véritable piété. » (*Mémoires de Nicéron*, tom. 8.) Ses adversaires l'appellèrent *Scripturarius*.

III. COCCÉIUS, (Henri) né à Brême en 1644, fut professeur en droit à Heidelberg, à Utrecht & à Francfort. Après s'être perfectionné dans l'étude du droit public par des voyages en Angleterre, en France, en Allemagne ; l'Empereur, qui l'avoit employé dans des affaires secrètes & importantes, l'honora en 1713 de la qualité de baron de l'Empire. Il

mourut à Francfort-sur-l'Oder le 18 août 1719, à 76 ans, laissant plusieurs enfans. On a de ce savant jurisconsulte plusieurs ouvrages sur la science qu'il avoit professée, très-estimés en Allemagne : I. *Juris publici prudentia compendiosè exhibita*, 1695, in-8.° II. *Hypomnemata Juris*, 1698, in-8.° III. *Prodromus justitiae gentium*, in 8.° IV. *Deductiones, Consilia*, in-folio. V. Un recueil de ses *Thèses*, en 4 volumes in-8.° *Cocceius* n'étoit redevable de son habileté qu'à la méditation & au travail. Il n'avoit jamais entendu de leçons que sur les *Institutions du Droit*. Son caractère étoit doux & obligeant ; sa probité & son désin-téressement étoient extrêmes. Il ne se vengeoit de ses ennemis que par de bons offices. Il avoit tant d'ardeur pour l'étude, qu'il donnoit peu de temps au sommeil, & qu'il s'abstint de dîner pendant plusieurs années.

IV. COCCÉIUS, (Samuël) baron Allemand, fils du précédent, né à Francfort-sur-l'Oder vers la fin du dernier siècle, mort en 1755, s'éleva, par sa profonde connoissance du droit public, aux places de ministre d'état, & de grand-chancelier du feu roi de Prusse. Ce roi philosophe confia au baron *Cocceius* la réformation de la justice dans ses états. Le *CODE Frédéric*, que ce ministre forma en 1747, prouva qu'il étoit digne du choix de son prince & aussi philosophe que lui. Outre cet ouvrage, qui est en 3 vol. in-8.°, on doit au baron *Cocceius* une édition latine du *Traité de la Guerre & de la Paix* de *Grotius*, plus ample qu'aucune qui eût paru encore. Elle a été imprimée en 1715, à Lausanne, 5 volumes in-4.° Le tome premier, qui sert d'intro-

duction à l'ouvrage, est de *Coccius* le père.

**COCCHI**, (Antoine) Florentin, professeur de médecine à Pise, puis de chirurgie & d'anatomie à Florence, naquit à Mugello en 1695, & mourut en 1758, à 63 ans. Ce savant étoit lié d'amitié avec *Newton* & *Boerhaave*. L'empereur le fit son antiquaire. Il fut estimé comme théoricien & comme praticien. On a de lui *Epistola Physico-Medica*, 1732, in-4°, dont *Fabroni* a oublié de faire mention dans son Recueil sur les vies & les ouvrages des savans d'Italie. — *Cocchi* a publié un manuscrit grec avec la traduction latine, sur les *Fractures & Luxations*, tiré d'*Oribase* & de *Soranus*, Florence 1754, in-fol., & d'autres ouvrages. Quoique le but principal de ses études eût été la médecine, il excella aussi dans la littérature. Ce fut lui qui traduisit en latin le roman d'*Ambrosio* & *Anthia* par *Xénophon*, qui fut imprimé à Londres 1726, grec & latin, in-4°. Il prononça aussi plusieurs *Discours* italiens sur des sujets de médecine, & sur la vie de quelques savans; ils ont été imprimés à Florence en 1761, deux parties. Son discours sur le *Régime Pythagoricien* a été traduit en françois, in-8°. *Cocchi* fut marié deux fois; & cependant il écrivit contre le mariage un *Ragionamento*, imprimé en 1762.

**COCCIUS**, (Joffe) savant controversiste natif de Bilsfeld, d'abord Luthérien, embrassa la religion Catholique à Cologne, & fut chanoine de Juliers. On a de lui un long traité de controverse en latin, intitulé : *Le Trésor Catholique*, qu'il publia en 1599 & 1600, & qui fut réimprimé à Cologne, 1674, en 2 volumes in-folio;

moins lu que *Bellarmin*, & moins digne de l'être. C'est un ouvrage d'un grand travail, selon *Dupis*, mais qui n'est pas composé avec le choix & le discernement qu'on y desireroit.

**COCCOPANI**, (Jean) professeur de mathématiques à Florence sa patrie, mort en 1649 à 67 ans, étoit un architecte distingué. Il bâtit, pour le grand-duc, le palais de *Villa-Imperiale* & le couvent des Carmélites.

**I. COCHET DE SAINT-VALLIER**, (Melchior) d'abord secrétaire du duc d'*Orléans*, régent, ensuite conseiller & président au parlement de Paris, mourut dans cette ville, le 19 décembre 1738, à 74 ans. Il est principalement connu par un *Traité de l'Indule*, en 3 volumes in-4°. Tous les journaux en ont parlé avec éloge. L'auteur approfondit une matière, qui jusqu'alors n'avoit été traitée que fort légèrement par *Raynaudin* & par *Pinsson*. Ce savant jurifconsulte forma, en 1735, un fonds de dix mille livres de rente, pour marier, chaque année, à perpétuité, une demoiselle de Provence. Tous les bons citoyens ont loué la fondation & le fondateur, à qui les malins avoient tort de reprocher son extrême économie, puisqu'elle tourna au profit du public.

**II. COCHET**, (Jean) professeur de philosophie au collège Mazarin, né à Favergues, dans le diocèse de Genève, publia un *Cours* de philosophie abrégé, écrit avec clarté, mais avec trop peu de profondeur. La logique, la métaphysique, la morale & la physique forment chacune un volume petit in-8°. Cette dernière partie, qui devoit être la plus étendue, est

est la plus superficielle. L'auteur avoit été recteur de l'université, où il jouissoit d'une considération méritée. Il étoit prêtre, & attaché aux dogmes de la religion. On a de lui un traité des *Preuves de la possibilité de la présence réelle de J. C. dans l'Eucharistie*, 1764, in-12. On lui doit encore des *Éléments de Mathématiques*, tirés des cahiers de *Varignon*. *Cochet* mourut à Paris le 8 juillet 1771.

I. COCHIN, (Henri) né à Paris, le 10 juin 1687, avec les dispositions les plus heureuses, se consacra de bonne heure au barreau, pour lequel il sembloit que la nature l'avoit fait naître. Il joignit à l'étude de la jurisprudence, celle des orateurs & des philosophes anciens & modernes, Grecs, Latins, Italiens, & François. Reçu avocat en 1706, il s'attacha d'abord au grand conseil, & y plaida sa première cause à vingt-deux ans, avec le même succès qu'auroit eu un vieux orateur dans sa dernière. Ses progrès furent si rapides, qu'à trente ans son nom étoit compté parmi ceux des plus habiles avocats plaidans. Dès qu'il parut au parlement, il balança la réputation du fameux *le Normant*, appelé *l'Aigle du Barreau*. Sa bouche & sa plume devinrent bientôt l'oracle du public. Il fut consulté de toute la France, & mourut à Paris, le 24 février 1747, à 60 ans, après plusieurs attaques d'apoplexie. — Une modestie singulière rehaussait l'éclat de ses vertus & de ses talens. Un de ses confrères, le même M. *le Normant*, lui dit après sa première cause, qu'il n'avoit jamais rien entendu de si éloquent. *On voit bien*, lui répondit *Cochin*, *que vous n'êtes pas du nombre de ceux qui s'écourent*. — Une

dame de qualité lui dit un jour

dans la grand'-chambre : *Si nous étions au temps du Paganisme, je vous adorerois comme le Dieu de l'éloquence*. — *Non, Madame, répondit Cochin, nous sommes dans la vérité du Christianisme, & dans cette sainte religion, l'homme n'a rien dont il puisse s'approprier la gloire*. — Ayant un jour commencé un plaidoyer d'une voix presque éteinte, le premier président *Portail* l'interrompit pour lui demander ce qu'il avoit ? *Rien, Monsieur, répondit Cochin ; ce n'est qu'un rhume qui ne m'empêchera pas de plaider*. Alors le magistrat, du consentement de la compagnie, ajouta : « La cour, M.<sup>e</sup> *Cochin*, a trop d'intérêt à vous ménager, pour souffrir que vous plaidiez dans l'état où vous êtes. » Et l'orateur fut obligé de s'asseoir. — Cet homme si vit, si éloquent devant un public qui l'animoit, étoit froid & taciturne dans les sociétés particulières. *Si ceux qui me voient, disoit-il, ont du jugement & de la religion, peu de paroles leur suffisent ; s'ils n'ont ni l'un ni l'autre, pourquoi me lierai-je avec eux ?* — Ce que l'on a pu recueillir des ouvrages de *Cochin*, forme six vol. in-4<sup>o</sup>, Paris 1751 & suivantes. On y trouve des *Mémoires*, des *Consultations*, des *Discours*, des *Plaidoyers*, &c. On a dit de lui, qu'il étoit dans le barreau, ce que *Bourdaloue* étoit dans la chaire. Son éloquence est noble, simple, pleine de nerf & de précision. Il réduit toutes ses preuves à une seule, qu'il fait paroître sous des faces différentes, & toujours avec le même avantage. Il plaidoit la plupart de ses causes sur de simples extraits : les endroits les plus pathétiques & les plus brillans naissoient dans le feu de l'action. L'on n'a conservé de ses plaidoyers, que ceux qu'il avoit fait imprimer

I i

Tome III.

lui-même en forme de mémoires. Les lecteurs qui voudront connoître plus particulièrement ce grand homme, peuvent consulter la Préface dont *Bernard* a orné le premier volume de ses ouvrages : *Cochin* y est peint comme orateur, comme écrivain, comme chrétien, comme citoyen. — On lit dans le *Mercure* d'avril 1782, une notice de *M. de La Cretelle*, où il parle très-sévèrement des talens de *Cochin*. Comme le jugement qu'il porte sur ce fameux avocat, paroît réfléchi, nous le rapportons, sans l'adopter, ni sans le rejeter en entier. « En lisant, dit *M. de La Cretelle*, les six volumes in-4.<sup>o</sup> de *Cochin*, on cherche les causes d'une si belle gloire, & on est forcé, pour l'expliquer, de croire que le *Cochin* de l'audience, étoit un autre homme que celui que nous retrouvons dans ses écrits. Tant de bons juges qui l'ont entendu, déposent assez de toute l'admiration qu'il excitoit. Je souffris volontiers à des témoignages si universels, si imposans. Je n'examine ici que le talent de l'écrivain, & dans cette partie même, personne ne sent plus que moi son vrai mérite ; mais j'avoue qu'il falloit avoir une grande envie d'établir un modèle dans l'éloquence du barreau, pour lui déférer cet honneur. *Cochin* doit certainement rester un des premiers avocats : mais il n'est ni un grand jurisconsulte, ni un grand orateur. Lisez ses plus beaux Mémoires : vous y verrez une discussion nette & précise ; jamais, ni de vastes développemens, ni de grands principes créés, ni d'erreurs & de préjugés détruits. Communément dans son style, il ne tombe ni ne s'élève, parce que son style n'est guères que celui d'une discussion d'affaires. Il a ce-

pendant un certain nombre de Mémoires vraiment distingués ; dans ceux-ci, ses plans sont conçus avec peu d'étendue, mais avec une grande justesse d'esprit ; son style a de la force, de la simplicité, mais de la sécheresse ; il n'élève jamais ni l'ame ni l'esprit. Il a si peu le talent du style, que toutes les fois qu'il veut ou animer sa pensée, ou colorer son expression, il approche du mauvais goût. Cependant, dans une douzaine de ses ouvrages, il recient & il atache son lecteur. C'est qu'il possède à un haut degré une des qualités les plus précieuses de l'art d'écrire, la rapidité ; il presse ses idées, il serre sa phrase, il avance toujours, & comme il y a une très-bonne logique dans sa composition, on le suit sans embarras & sans fatigue. Je suis d'autant plus étonné qu'on ait voulu l'ériger en modèle, qu'on a mieux fait avant & après lui, qu'il n'a rien corrigé, rien ajouté dans son art, & qu'il paroît plutôt s'être proposé d'en retrécir l'enceinte, que d'en reculer les bornes. Je le répète, c'est un avocat d'un grand mérite ; mais, j'ose le dire, c'est un talent du second ordre. » Ajoutons, que si *Cochin* s'est borné le plus souvent à être clair, judicieux & précis, c'est que la plupart des affaires qu'il traitoit, n'exigeoient pas d'autre mérite.

II. COCHIN, (Jean-Denys) docteur de Sorbonne, curé de Saint-Jacques du Haut-Pas, né à Paris le 1<sup>er</sup> janvier 1726, mourut dans la même ville le 3 juin 1783, emportant les regrets de ses ouailles. Il fonda un hospice pour les pauvres malades de sa paroisse. La charité, l'amour actif des pauvres, le zèle éclairé, la connois-

force du cœur humain; voilà ce qui fit respecter ce digne pasteur. On trouve le même caractère dans ses écrits. On a de lui : I. *Des Prônes*, 4 vol. in-12. II. *Exercices de retraite*, in-12. III. *Cœuvres spirituelles*, ou *Homélies sur différens caractères de la charité*, in-12.

III. COCHIN, (Charles-Nicolas) graveur célèbre, Parisien, étoit d'une famille originaire de Troyes, qui avoit produit dans le 17<sup>e</sup> siècle, deux bons graveurs, *Nicolas & Noël*. Il s'occupa dans sa jeunesse à la peinture, ce qui lui donna beaucoup de facilité pour la gravure. On trouve dans ses ouvrages cet esprit, cette pâte, cette harmonie & cette exactitude qui constituent l'excellence de cet art. Ses principales estampes sont *Rebecca*, *S. Basile*, *l'Origine du feu*, d'après *Fr. le Moine*; *Jacob & Laban*, d'après *Reslout*; *la noce de village*, d'après *Vatteau*; & le recueil des *Peintures des Invalides*, que des soins pénibles & un travail continué pendant près de dix ans, l'ont mis à portée de publier avec succès. Il mourut en 1754, à 66 ans.

IV. COCHIN, (Charles-Nicolas) fils du précédent, né à Paris le 22 février 1715, mort dans la même ville le 29 avril 1790, illustra la profession de graveur par la supériorité de ses talens & de ses lumières. La gravure à l'eau-forte reçut de lui la plus grande perfection. Une touche légère, une composition ingénieuse, un faire moëlleux distinguent toutes ses productions. *Cochin*, à son retour d'un long voyage en Italie, fut nommé garde des dessins du Louvre, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, & secrétaire de l'académie de Peinture. Il méritoit cette dernière place par

ses écrits sur son art. On lui doit : I. *Lettres sur les peintures d'Herculanum*, 1751, in-12. II. *Dissertation sur l'effet de la lumière & des ombres, relativement à la peinture*, 1757, in-12. III. *Voyage d'Italie*, ou Recueil d'observations sur les ouvrages d'architecture, de peinture & de sculpture que l'on voit dans les principales villes d'Italie; Lausanne, 1773, 3 vol. in-8.° IV. *Les Mystéchniques aux enfers*, 1763, in-12. V. *Lettres sur les Vies de Slodtz & de Deshayes*, 1765, in-12. VI. *Projet d'une salle de spectacle*, 1765, in-12.

COCHLÉE, en latin *Cochleus*, (Jean) natif de Nuremberg, chanoine de Breslau, disputa vivement contre *Luther*, *Osiander*, *Bucer*, *Mélancthon*, *Calvin*; & les autres auteurs des nouvelles opinions. Ses invectives contre les hérésiarques sont un peu fortes; mais les intentions étoient droites. Il ne fut pourtant pas aussi estimé qu'*Eckius* par les Catholiques, ni tant craint par les Protestans. Il s'en tenoit ordinairement aux principes généraux, sans approfondir les questions particulières; & s'attachoit plutôt à réfuter les erreurs, qu'à établir solidement les vérités contestées. Son style est assez facile, mais négligé. En 1539, il reçut d'Angleterre une réfutation par *Richard Morysin*, docteur Anglois, du Traité qu'il avoit publié contre le mariage de *Henri VIII*. Il y fit une réponse sous ce titre : *Balai de Jean COCHLÉE, pour secouer les Araignées de Morysin*. Cet Anglois lui avoit reproché d'avoir été fait chanoine de Merzbourg, à condition qu'il n'écrirait plus contre *Luther*, & d'avoir manqué à sa parole, parce qu'il s'étoit laissé séduire par les promesses du pape. *Cochlées* déclare qu'il n'est point

chanoine de Mertzbourg; que le prince *Georges* de Saxe l'a fait venir à Mayence, où il étoit chanoine de Saint-Victor, pour lui donner un canonicat de l'église cathédrale de Misnie, afin d'aider *Jérôme Emser* dans la défense de la foi catholique. Il ajoute, qu'il est si peu vrai qu'il ait promis de ne plus écrire contre *Luther*, que l'année précédente il avoit publié six ouvrages contre lui. Il défend ce qu'il avoit écrit contre le divorce de *Henri VIII*, & se vante qu'*Erasme* a approuvé son ouvrage. Ses principales productions sont: I. *Historia Hussitarum*, in-folio, livre rare & curieux, & l'un des meilleurs de cet auteur. II. *De actis & scriptis Lutheri*, in-folio, 1549. *Cochlée* avoit beaucoup lu les écrits de ce patriarche de la Réforme, & ceux des autres Protestans. Il s'en servoit utilement pour les convaincre de variations & de contradictions. III. *Speculum circa Misfam*, in-8.° IV. *De vitâ Theodorici Regis Ostrogothorum*, Stockholm 1699, in-4.° V. *Consilium Cardinalium anno 1538*, in-8.° VI. *De emendandâ Ecclesiâ*, 1539, in-8.°, rare. Pour faire voir que les Luthériens pouvoient abuser de l'Écriture-sainte, il fit paroître, l'an 1527, un Livre tissu de passages sacrés, pour prouver que Jésus-Christ n'est pas Dieu; & un autre, en 1528, pour prouver qu'on doit obéir au Diable, & que la *Sac-Sainte-Vierge* avoit perdu sa virginité. Il mourut à Breslau, le dix janvier 1552, à 72 ans; & comme il n'avoit point reçu de récompense considérable dans cette vie de ses travaux infatigables, il est à croire qu'ils ont été récompensés dans l'autre, d'autant plus qu'il étoit plein de piété.

COCKBURN, (Catherine FROTTER, épouse de M.) née à

Londres en 1679, morte en 1749, à 71 ans, cultivâ la poésie Angloise avec assez de succès. On a recueilli ses *Ouvrages*, en 2 vol. in-8.° Cette Dame se fit aimer par son caractère, autant que par son esprit. Son principal écrit en prose, est une *Apologie* de l'ouvrage de *Locke*, sur l'Entendement humain.

COCLES, Voyez I. HORACE.

COCLES, (Barthélemi) vivoit dans le 15<sup>e</sup> siècle. Il se mêla de prédire, & plusieurs de ses prédictions se trouvèrent véritables. Il en composa un *Recueil*, Strasbourg, 1536, in-8.°, où son art étoit expliqué. *Achillini* l'orna d'une préface, également admirée des amis & des ennemis de l'art de deviner. *Cocles*, dit-on, prédit à *Luc Gauric*, fameux juriconsulte, qu'il endureroit bientôt un supplice sans l'avoir mérité; mais qu'il n'en mourroit pas. En effet, *Bentivoglio* seigneur de Boulogne, ayant appris que *Gauric* s'étoit avisé de prophétiser qu'avant la fin de l'année il seroit chassé de son état, lui fit donner l'estrépade. *Cocles* mourut, ainsi qu'il l'avoit prédit lui-même, d'un coup sur la tête. *Hermès* de *Bentivoglio*, fils du seigneur de Boulogne, le fit assassiner par *Capponi*, qui lui donna un coup de hache sur la tête, comme il ouvroit sa porte. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que *Capponi* étant allé consulter *Cocles*, dont il n'étoit point connu, celui-ci lui dit: *Hélas! mon ami, vous commetrez un meurtre avant qu'il soit nuit*. Après sa mort, on trouva dans son cabinet des prédictions sur ceux de sa connoissance, dont il avoit vu la main & le visage, qui se trouvèrent presque toutes aussi véritables que celle-ci, du moins si l'on a la bonhomie

de s'en rapporter à *Varillas*; auteur qui d'ailleurs ne mérite aucune croyance.

**COCONAS**, gentilhomme Piémontois, décapité en 1574, pour avoir voulu, avec *la Mole*, enlever le duc d'Alençon, qu'ils vouloient mettre à la tête des rebelles. Sa mémoire fut rétablie en 1576: ce qui prouve que son crime n'étoit pas bien avéré. Mais ce qu'il y a de bien certain, c'est que dans l'affreuse journée de la *Saint-Barthélemi*, il exerça les plus grandes cruautés contre les Calvinistes.

**COCTIER**, Voyez **COYTIER**.

**I. COCUS**, (Robert) théologien Anglois, vicaire de Léeds, mort en 1604, s'est fait estimer des savans par son ouvrage intitulé: *Censura quorundam Scriptorum, qui sub nominibus Patrum antiquorum à Pontificiis citari solent*, Londres 1523, in-4.<sup>o</sup> Il y discerne avec beaucoup de sagacité les vrais ouvrages des Pères de l'Église, d'avec ceux qu'on leur attribue faussement. *Cocus* étoit un homme d'une érudition peu commune, & d'une assiduité infatigable au travail.

**II. COCUS**, peintre, natif d'Anvers, s'attacha principalement à représenter des batteries de cuisine.

**COCYTE**, (Mythol.) fleuve des enfers, représenté sous la forme d'un vieillard tenant une urne, d'où s'échappent des flots qui, après avoir circonscrit un cercle, vont se perdre dans l'Acchéron. Ces flots n'étoient formés que des larmes des méchans. Les mânes de ceux qui n'avoient point été inhumés, erroient pendant cent ans sur ses bords, avant que de pénétrer dans l'Élysée. La furie

*Alecton* y faisoit son principal séjour. — On connoit sous ce nom un médecin des siècles héroïques, disciple de *Chiron*, & qui guérit le bel *Adonis* de la blessure que lui fit sur le mont *Liban* un sanglier furieux.

**CODDE**, (Guillaume-Vander) né à Leyde en 1575, fut professeur de langue hébraïque dans sa patrie; mais les Calvinistes lui ôtèrent sa place, pour avoir pris le parti des Arméniens. Ses trois frères, *Jean*, *Adrien* & *Gilbert*; donnèrent naissance à la secte des *Prophètes*, ainsi nommés, parce qu'ils prétendoient avoir reçu de *Saint-Esprit* comme les apôtres, & que quand il descendit sur eux, la maison trembla. Ils soutinrent qu'il n'étoit pas permis aux Chrétiens de porter les armes & d'être magistrats; ils employèrent le baptême par immersion, & adoptèrent l'opinion d'*Arminius*. *Guillaume* mourut en 1619, après avoir publié: I. *Des Notes* sur le prophète *Osee*, 1621, in-4.<sup>o</sup> II. *Sylloge vocum versuumque proverbialium*, 1623.

**CODINUS**, (George) Européen de Constantinople, vers la fin du xv<sup>e</sup> siècle, laissa: I. *Un Extrait sur les Antiquités de Constantinople*, 1655, in-folio, avec *Constantin Manassès*, qui fait partie de la *Byzantine*. II. *Un Traité curieux des Offices du Palais & des Églises de Constantinople*, & d'autres ouvrages imprimés en grec & en latin, 1648, in-folio.

**L. CODRUS**, dernier roi d'Athènes, consulta, dit-on, l'Oracle sur les *Héraclides* qui ravageoient son pays. Il fut répondu, que le peuple dont le chef seroit tué, demeureroit vainqueur. Cette réponse lui inspira la pensée généreuse de se déguiser en paysan;



pour se dévouer, il fut tué par un soldat qu'il avoit blessé à dessein d'accomplir l'oracle, l'an 1095 avant J. C. Les Athéniens réduisirent après sa mort leur état en république, & furent gouvernés par des magistrats, auxquels on donna le nom d'*Archontes*, *Médon*, fils de *Codrus*, fut le premier.

II. CODRUS, poète Latin, dont parle *Juvonal*, étoit si pauvre, que son indigence a passé en proverbe : *Codro pauperior*. Ce poète vivoit sous l'empire de *Domitien*, & avoit composé un poème intitulé, la *Théjéide*, qui ne nous est point parvenu.

III. CODRUS, (Urcéus) Voy. URCEUS CODRUS.

CODURE, (Philippe) natif d'Annonay, mort en 1660, embrassa la religion Catholique, apres avoir été ministre à Nîmes. On a de lui un bon *Commentaire sur Job*, Paris 1651, in-4°; & quelques autres ouvrages, tels que le *Traité des Mandragores*, contre lequel *Bochart* a écrit. Il étoit savant dans la langue hébraïque.

COECH ou KOECK, ou KOUCK, (Pierre) architecte, peintre & graveur, natif d'Alost dans les Pays-Bas, voyagea en Italie & en Turquie, pour perfectionner ses talens, & revint se fixer à Anvers. Il fit dans l'empire Ottoman une *Suite de Dessains*, gravés depuis en bois, qui représentoient les cérémonies propres à la nation chez laquelle il étoit. Il mourut en 1551, peintre & architecte de *Charles-Quint*. On a de lui des *Traités de Géométrie*, d'architecture & de perspective, avec quelques gravures en bois & en cuivre.

COEFFETEAU, (Nicolas) né à Saint-Galais dans le Maine en

1574, Dominicain en 1588, s'éleva, par son mérite, aux premières charges de son ordre. Il mourut en 1623, nommé à l'évêché de Marseille par *Louis XIII*. Quoiqu'il n'eût alors que 49 ans, la goutte, à laquelle il étoit fort sujet, l'avoit rendu très-infirmes. Il avoit été fait, quelque temps auparavant, évêque de Dardanie *in partibus*, avec la qualité d'administrateur & suffragant du diocèse de Metz. Son éloquence parut avec éclat dans ses sermons & ses livres, écrits très-purement, pour le temps auquel il vivoit. Les principaux sont : I. *Des Réponses au Roi de la grande-Bretagne*, à *Dupleffis Mornai*, & à *Marc-Antoine de Dominis*. *Henri IV* l'avoit choisi pour écrire contre le premier, & *Grégoire IV* pour répondre au second. La controverse y est traitée avec dignité, noblesse, & non avec cet emportement de quelques théologiens de son temps. II. *Histoire Romaine depuis Auguste jusqu'à Constantin*, in-fol., Paris 1647 : ouvrage qui, quoique inexact, étoit lu encore avec quelque plaisir, avant les derniers livres publiés sur cette matière. *Marolles* & *Cl. Malingre* l'ont continuée d'une manière fort inférieure. III. Une *Traduction de Florus*, dont on ne fait plus aucun usage. IV. Plusieurs livres de piété, dont les titres annoncent peu de goût & qui ne sont guères connus : la *Marguerite Chrétienne*, dédiée à la reine *Marguerite*; la *Montagne Sainte de la tribulation*, &c.

COELLO, gentilhomme Portugais, fut l'un des trois assassins d'*Inès de Castro*. Voy. INÈS.

COETIVY, (Pregent, seigneur de) gentilhomme Breton, se distingua par sa valeur & sa prudence en plusieurs sièges & combats. R

fut fait amiral de France en 1439, & tué d'un coup de canon au siège de Cherbourg en 1450, après s'être signalé à la bataille de Formigny. « Ce fut un grand dommage & perte pour le roi, dit l'historien de *Charles VII*, il étoit tenu des vaillans chevaliers & renommés du royaume, fort prudent & encore de bon âge. » Il ne laissa point d'enfans. L'un de ses frères n'eut qu'un fils, mort vers 1500. Celui-ci eut une fille, qui porta les biens de sa maison dans celle de la *Trimouille*. — *Alain DE COETIVY*, son frère, fut successivement évêque de Dol, de Cornouailles, d'Avignon, & ensuite cardinal. Il fut employé dans diverses affaires importantes, & mourut à Rome le 22 juillet 1474, à 69 ans. C'étoit un homme habile, mais téméraire & trop hardi. On dit qu'il reprocha en plein consistoire au pape *Paul II*, qu'il étoit orgueilleux, avare, dissimulé, & qu'il avoit masqué tous ses vices, pour surprendre les suffrages du sacré collége.

**COETLOGON**, (*Alain-Emmanuel*) né en 1646, d'une famille noble de Bretagne, passa du service de terre à celui de mer en 1670. Il se trouva à onze batailles navales, entr'autres aux combats de *Bantry* en Irlande, en 1688, de la *Hogue* en 1692, & de *Velez-Malaga* en 1704. Le maréchal de *Châteauneud* étant mort en 1716, la vice-amirauté dont il étoit pourvu, fut donnée à *Coetlogon*, avec l'applaudissement du public. Trois jours avant la mort du vice-amiral, dont le fils unique avoit épousé une sœur du duc de *Noailles*, celui-ci surprit au régent un brevet de retenue de 120000 livres. « *Coetlogon*, dit *Ducloux*, à qui on vint demander le paiement de ce brevet, répon-

dit qu'il n'en payeroit pas un sou, qu'il avoit toujours mérité les honneurs où il étoit parvenu, & n'en avoit jamais acheté. Il s'expliqua enfin si publiquement & si énergiquement, que le duc de *Noailles* se vit réduit à rapporter ce honteux brevet au régent, qui fit payer les 120000 livres aux dépens du roi. Le duc devenu premier ministre, fit, le 1<sup>er</sup> janvier 1724, une promotion de maréchaux de France, où *Coetlogon* fut oublié, quoique nommé par le public & par les étrangers. Le duc crut apparemment le dédommager en le faisant chevalier de l'ordre. *Coetlogon* n'en jugea pas ainsi; mais il ne fit pas plus de plaintes qu'il n'avoit fait de sollicitations. Peu d'années après, il se retira au noviciat des Jésuites, pour ne plus s'occuper que de son salut. Sous le ministère du cardinal de *Flury*, le duc d'*Antin*, appuyé du comte de *Toulouse*, vint offrir à *Coetlogon*, de la part du cardinal, le bâton de maréchal & telle somme d'argent qu'il voudroit pour la démission de la vice-amirauté, qu'ils vouloient faire avoir à un petit-fils du duc d'*Antin*. » *Coetlogon*, toujours le même, répondit que, quant au bâton de maréchal, il lui suffisoit de l'avoir mérité; qu'à l'égard de l'argent, il n'en vouloit point, & qu'il ne vendroit pas ce qu'il avoit refusé d'acheter. Enfin quatre jours avant la mort de ce généreux marin, on lui envoya le bâton de maréchal. Il répondit à son confesseur, qui lui annonça cette nouvelle, qu'une telle grace l'auroit flaté autrefois, mais que prêt de sortir du monde, il le prioit de ne lui parler que de son néant. Il finit sa carrière le 7 juin 1730, âgé de 83 ans 6 mois, ayant toujours vécu dans le célibat.

— Ses frères ont laissé une postérité.

**COETLOSQUET**, (Jean-Gilles) né en 1696, mort le 21 mars 1784, fut nommé évêque de Limoges en 1740. Il se démit de cet évêché en 1758, pour remplir la place de précepteur des Enfants de France, à laquelle le Dauphin, père de *LOUIS XVI*, l'avoit appelé. Il inspira à ses élèves les vertus qui étoient dans son cœur. Bienfaisant sans ostentation, pieux sans aigreur, la bonté, la modestie & la modération furent la base de son caractère. Il fut inaccessible à l'ambition, comme à l'esprit de parti; & dans les disputes qui agitérent l'Église de France, il se contenta de prier pour la paix. Ayant été élu membre de l'Académie française, il dit à un seigneur de ses amis : *C'est à ma place, ce n'est pas à moi que cet honneur appartient.* Il avoit cependant lu avec fruit tous les bons Auteurs anciens & modernes, & si son savoir ne fut pas plus remarqué, c'est qu'il fut sans faste comme sa vertu. D'ailleurs, il aimoit les lettres & les gens-de-lettres. On attaquoit devant lui les principes & le caractère de *d'Alembert*. — *Je ne connois point sa personne*, dit l'évêque de Limoges, qui n'étoit point encore son confrère dans l'académie, *mais j'ai toujours ouï-dire que ses mœurs étoient simples & sa conduite sans reproche. Quant à ses Ouvrages, je les relis souvent, & je n'y trouve que beaucoup d'esprit, de grandes lumières & une bonne morale. S'il ne pensoit pas aussi bien qu'il écrit, il faudroit le plaindre; mais personne n'est en droit d'interroger sa conscience.*

**CŒUR**, (Jacques) natif de Bourges, quoique fils d'un marchand, se poussa à la cour de

*Charles VII*, & devint son argentier, c'est-à-dire trésorier de l'épargne. Il servit aussi bien le roi dans les finances, dit un homme d'esprit, que les *Dunois*, les *la Hire* & les *Saintvaillies* par les armes. Il lui prêta deux cent mille écus d'or, pour entreprendre la conquête de la Normandie, qu'il n'auroit jamais reprise sans lui. Son commerce s'étendoit dans toutes les parties du monde; en Orient avec les Turcs & les Perses, en Afrique avec les Sarrasins. Des vaisseaux, des galères, trois cents facteurs répandus en divers lieux, le rendirent le plus riche particulier de l'Europe. *Charles* le mit, en 1448, au nombre des ambassadeurs envoyés à *Lansanne* pour finir le schisme de *Félix V*. Ses ennemis & ses envieux profitèrent de cette absence pour le perdre. Le roi, oubliant ses services, l'abandonna à l'avidité des courtisans, qui partagèrent ses dépouilles. On le mit en prison; le parlement lui fit son procès, & le condamna à l'amende-honorable & à payer cent mille écus. On l'accusa de concussion : on osa même lui attribuer la mort d'*Agnès Sorel*, qu'on croyoit morte de poison; mais on ne put rien prouver contre lui, sinon qu'il avoit fait rendre à un Turc, un esclave Chrétien, qui avoit quité & trahi son maître; & qu'il avoit fait vendre des armes au soudan d'Égypte, deux actions qui n'étoient certainement pas des crimes. *Jacques Cœur* trouva dans ses commis une droiture & une générosité qui le dédommagèrent des persécutions intéressées des courtisans & de l'injuste oubli de son roi. Ils se cotisèrent presque tous, pour l'aider dans sa disgrâce. Un d'eux, nommé *Jean de Village*, qui avoit épousé sa nièce, l'enleva

du couvent des Cordeliers de Beaucaire où il avoit été transporté de Poitiers, & lui facilita le moyen de se sauver à Rome. Le pape *Calixte III* lui ayant donné le commandement d'une partie de la flotte qu'il avoit armée contre les Turcs, il mourut en arrivant à l'isle de Chio, sur la fin de l'année 1456. Ce que l'on a dit de sa nouvelle fortune, de son voyage dans l'isle de Cypre, de son second mariage, des filles qu'il en eut, est une fable sans aucun fondement ; *Bonamy*, de l'académie des inscriptions & des belles-lettres, l'a démontré dans un *Mémoire* lu dans les assemblées de cette compagnie. L'auteur de l'*Essai sur l'Histoire Générale*, n'a pas eu apparemment connoissance de cette Dissertation, ou n'en a pas voulu profiter, puisqu'il dit que *Jacques Cœur* alla continuer son commerce en Cypre. Une partie des biens de cet illustre négociant fut rendue à ses enfans, en considération des services de leur père. — Un d'eux, *Jean Cœur*, fut archevêque de Bourges, se fit estimer par son mérite, & mourut en 1483. Il fut enterré dans sa métropole, avec cette épitaphe : *Memorare qua mes substantia*. C'étoit lui-même qui l'avoit choisie.

CŒUVRES, Voy. V. ESTRÉES.

COFFIN, (Charles) naquit à Buzanci dans le diocèse de Rheims, le 4 octobre 1676. C'est à Paris qu'il vint achever ses études, commencées à Beauvais. Des productions en vers & en prose, où l'on remarquoit la latinité du siècle d'*Auguste*, des *Poèmes* sur les événemens publics, des *Discours* sur des circonstances qui lui étoient personnelles, un talent singulier pour former la jeunesse, le firent nommer principal du collège de

Beauvais en 1713. Il sortit de cette école une foule de sujets dignes du directeur de leurs études par leur piété & leurs connoissances. En 1718 l'université de Paris l'élu rector, & son rectorat fut illustré par l'établissement de l'instruction gratuite : événement auquel il eut beaucoup de part, & qu'il célébra par un très-beau Mandement. Cet homme, également cher à la religion & à la littérature, fut enlevé à l'une & à l'autre en 1749. Il mourut à Paris le 20 juin, à 73 ans. « A l'inhumanité près, dit l'auteur de son Éloge, il réalisoit le sage des Stoïciens : toujours le même au milieu des occupations les plus dissipantes & des circonstances les plus épineuses, sérieux par réflexion, gai par caractère, doux sous un air de sécheresse, poète sans caprice, savant sans ostentation. » Il est principalement connu par les *Hymnes* qu'il composa pour le Bréviaire de Paris, adoptées depuis dans tous les Bréviaires nouveaux. De grandes images, une heureuse application des endroits les plus sublimes de l'Écriture, une simplicité & une oration admirables, une latinité pure & délicate, leur donneront toujours un des premiers rangs parmi les ouvrages de ce genre. Si *Santeuil* s'est distingué par la verve & la poésie, *Coffin* a eu cette simplicité majestueuse qui doit être le caractère de ces sortes de productions. On a publié en 1775 un *Recueil complet de ses Œuvres*, en 2 vol. in-12. Il y a plusieurs petites *Pièces* de poésie, entre autres l'*Ode* sur le vin de Champagne, dignes d'*Ovide* & de *Catulle*, par la délicatesse & la facilité. Mais on ne doit pas oublier ses harangues, bien faites, bien écrites, & convenables aux circonstances. Son *Discours sur les Belles-Lettres*,

dont il montre les dangers & les avantages, sa *Harangue sur l'utilité de l'Histoire*, son *Oraison funèbre du duc de Bourgogne*, méritent surtout d'être distingués.

COGER, (François - Marie) licencié en théologie, professeur d'éloquence au collège de *Mazarin*, & ancien recteur de l'université, naquit à Paris en 1723, & mourut dans cette ville à la fin de mai 1780, à 57 ans. Outre le mérite propre à son état, il avoit des mœurs pures, douces, humaines, & un caractère bien-faisant. Les familles malheureuses trouvèrent en lui un homme charitable & généreux; il encouragea par des libéralités plusieurs jeunes gens pleins de mérite, mais dénués de fortune. On a de lui : *l'Examen de l'Éloge du Dauphin*, par *Thomas*, 1766, in-8°; & celui du *Bélicaire de Marmontel*, 1767, in-8°. Ces deux écrits, qui respirent le bon goût, & qui menent aux vrais principes, irritèrent beaucoup *Voltaire*, qui n'est pas ménagé dans le dernier. Il n'appela plus le centeur que *Coge Pecus*. Ce dernier, pour se venger de cette injure, fit proposer pour sujet du prix de l'université, cette question : *La Philosophie de nos jours n'est-elle pas aussi ennemie des Rois que de la Religion ?* *Coger* a encore publié une oraison funèbre de *Louis XV*, 1774, in-4°, & diverses pièces de vers latins, d'un style pur & correct, mais foibles de poésie.

COGESHALE, (Radulphe) savant religieux Anglois, vivoit dans les 12<sup>e</sup> & 13<sup>e</sup> siècles. Il étoit de l'ordre de Citeaux, & passa pour un des hommes les plus instruits de son temps. Le surnom sous lequel nous mettons ici son article, lui fut donné de l'abbaye à la tête de laquelle il fut placé.

Le principal ouvrage qui nous reste de lui, est une *Chronique de la Terre-Sainte*; & elle est d'autant plus précieuse, que l'auteur a été témoin oculaire des faits qu'il rapporte. Il étoit à Jérusalem, & y fut même blessé, lorsque *Saladin* fit le siège de cette ville. On croit qu'il mourut en 1228. Cette *Chronique* a été publiée en 1729, par les Pères *Martenne* & *Durand*, dans le cinquième volume de l'*Amplissima Collectio veterum Scriptorum & Monumentorum*, &c. On trouve encore dans ce volume deux autres ouvrages du même auteur; le premier intitulé : *Chronicon Anglicanum, ab anno MLXVI ad annum MCC*, & le second : *Libellus de moribus Anglicanis sub Joanne Rege*.

COGLIONI ou COLÉONI, (Barthélemi) naif de Bérgame, d'une famille qui avoit la souveraineté de cette ville, & qui en fut dépouillée en 1410 par une faction, eut le commandement des troupes de Venise contre celles de *Philippe Visconti*, duc de Milan. Après s'être signalé contre ce prince, il se jeta dans son parti. Les Vénitiens le rappelèrent, & le firent général d'une armée destinée contre les Turcs. Il mourut presque dans le même temps, en 1475. Le sénat de Venise lui fit élever une statue equestre de bronze. C'est lui qui a introduit l'usage de traîner l'artillerie en campagne.

COGNATUS, Voy. COUSIN.

COGOLIN, (Joseph de Cuers de) gentilhomme Provençal, servit d'abord dans la marine, quoique la mer l'incommodât au point qu'il ne put jamais s'y accoutumer. Après avoir lutté pendant 27 ou 28 ans contre la nature,

une fluxion opiniâtre sur les yeux le détermina enfin à quitter une profession si contraire à son tempérament. Il avoit été successivement garde de la marine, brigadier, enseigne, lieutenant de vaisseau, & capitaine d'une compagnie de la marine. Il se retira en 1744, avec douze cents livres de pension & la croix de saint Louis. La poésie l'occupa alors entièrement. Après différens séjours dans les cours de Berlin, de Dresde, de Mannheim, de Cologne, de Munich & de Vienne, il se rendit à Rome en 1757, & y obtint une place dans l'académie des Arcades. De retour d'Italie, il tomba malade à Lyon, & y mourut le 1<sup>er</sup> janvier 1760, à 56 ou 57 ans, après 8 à 9 mois de langueur. Le chevalier de *Cogolin*, né homme de condition, avoit de l'esprit, du savoir, un caractère doux, une gaieté charmante, & des talens agréables; mais les égards qu'il croyoit dûs à sa naissance, le rendoient délicat, difficile, & quelquefois épineux. Une imagination vive & forte, mais qui avoit besoin d'être réglée, lui donnoit pour la poésie une facilité dont il abusoit quelquefois. On a de lui la *Traduction* en vers françois de l'épisode d'*Aristée*, au 14<sup>e</sup> livre des *Géorgiques*, & de la *Dispuse d'Ajax & d'Ulysse* pour les armes d'*Achille*, tirée d'*Ovide*. On admire dans ces deux morceaux un grand nombre de vers heureux.

I. COHORN, (Mémion) le *Vauban* des Hollandois, naquit en 1632. Son génie pour la guerre & pour les fortifications se développa de bonne heure. Ingénieur & lieutenant-général au service des Etats-Généraux, il fortifia & défendit la plupart de leurs places. « Ce fut un beau spectacle, dit

le président *Hesnault*, de voir en 1692, au siège de Namur, *Vauban* assiéger le fort Cohorn, défendu par *Cohorn* lui-même. Il ne se rendit qu'après avoir reçu une blessure jugée mortelle, & qui ne le fut pourtant pas. En 1703, l'électeur de Cologne, *Joseph Clément*, ayant embrassé le parti de la France, & reçu garnison Françoise dans Bonn, *Cohorn* fit un feu si vif & si terrible sur cette place, que le commandant se rendit trois jours après. Ce grand homme mourut à la Haye en 1704, laissant aux Hollandois plusieurs places fortifiées par ses soins. *Bergopzoom*, qu'il disoit son chef-d'œuvre, fut pris en 1747, par le maréchal de *Loëwendahl*, malgré les belles fortifications qui la faisoient regarder comme imprenable. On a de *Cohorn* un *Traité en flamand* sur une nouvelle manière de fortifier les places.

II. COHORN, (Joseph) de la même famille que le précédent, naquit à Carpentras au mois d'avril 1634. Il servit dans la seconde compagnie des Mousquetaires de la garde du roi, d'où il passa au service de la marine royale. Il fut fait successivement enseigne de vaisseau, capitaine de brûlot, lieutenant & capitaine de vaisseau. Il se distingua dans toutes les occasions par son courage, sur-tout à l'attaque de *Gigery* en Barbarie, sous les ordres du duc de *Beaufort* en 1664. Il se couvrit de gloire en 1675, en traversant la flotte Espagnole qui formoit un blocus devant Messine: il pénétra dans cette ville avec tout son convoi chargé de vivres. Les habitans le reçurent comme leur libérateur, répandant de l'eau de fleur d'orange & des parfums sur son passage, & le comblèrent

de riches présens. Cette place étoit réduite à la famine. *Cohorn* se chargea du dernier morceau de biscuit qui y restoit, qu'il rapporta au roi. Le combat qu'il livra aux ennemis fut opiniâtre & meurtrier. Il y reçut une blessure dans le flanc gauche, qui ne l'empêcha pas de continuer de commander. Enfin, son convoi étant entré entièrement dans le port de Messine, l'armée d'Espagne leva le siège, & *Cohorn* retourna à Toulon, d'où il se rendit à Versailles. *Louis XIV* le combla de biens & de faveurs. Ce brave homme mourut à Carpentras, le 6 juin 1715.

**COIGNARD**, (Jean) imprimeur de l'académie Française, a publié de belles éditions, revues par lui-même avec soin. On lui doit sur-tout le beau *S. Ambroise des Bénédictins*, qui parut en 1690, en un vol. in-folio.

**COIGNET**, (Michel) mort à Anvers en 1623, à l'âge de 74 ans, publia en 1581, un *Traité de la Navigation*, estimé de son temps.

**COIGNY**, (François de Franquetot, duc de) maréchal de France, chevalier des ordres du roi, & de la Toison d'or, naquit au château de Franquetot en basse-Normandie l'an 1670, & mourut le 18 décembre 1759. Il servit le roi & l'état avec distinction, & offrit les vertus d'un citoyen & les talens d'un général. Il gagna la bataille de Parme sur les Impériaux le 29 juin 1734, & celle de Guastalla, à laquelle le roi de Sardaigne se trouva, le 19 septembre suivant. La victoire remportée à Parme fut la première du règne de *Louis XV*. Celle de Guastalla fut encore plus complète. — Voyez XVII. **BERNARD** dans ce

Dictionnaire, & la *Chronologie historique des Baillis & Gouverneurs de Caen*, pag. 146.

**COINTE**, (Charles le) né à Troyes le 4 novembre 1611, entra fort jeune dans la congrégation de l'Oratoire, où il fut reçu par le cardinal de Bérulle. Le P. *Bourgois*, l'un des successeurs du cardinal dans le généralat, le regarda longtemps comme un homme inutile, parce qu'il s'appliquoit à l'histoire. La prévention de ce bon homme étoit si forte à cet égard, que lorsqu'il vouloit, selon *Richard Simon*, désigner un ignorant, il disoit : *C'est un historien*. Cependant *Servien*, plénipotentiaire à Munster, lui ayant demandé un Père de l'Oratoire pour aumônier, il lui proposa le Père *Le Cointe*, qui le suivit, travailla avec lui aux préliminaires de la paix, & fournit les mémoires nécessaires pour le traité. *Colbert* lui fit accorder une pension de mille livres en 1659, & trois ans après une autre de cinq cents. Ce fut alors qu'il commença à publier à Paris son grand ouvrage intitulé : *Annales Ecclesiastici Francorum*, en 8 vol. in-folio, depuis l'an 235 jusq' en 835. C'est une compilation sans ornemens, mais d'un travail immense, & pleine de recherches singulières, faites avec beaucoup de discernement & de sagacité. Sa chronologie est souvent différente de celle des autres historiens; mais quand il s'éloigne d'eux, il dit ordinairement ses raisons. Le premier volume parut en 1665, & le dernier en 1679. Quelqu'un lui remontra que cet ouvrage paroïsoit trop long; l'auteur lui répondit avec ingénuité qu'il pensoit de même, mais qu'il craignoit que la pension qu'il recevoit de la cour, ne finit avec ses *Annales*. Le Père

de *Cointe* mourut à Paris le 18 janvier 1681, à 70 ans, aussi estimé par ses lumières que par son caractère. Ce double avantage le fit rechercher des personnes du premier rang, dans tous les lieux où il demeura. *Alexandre VII*, qui l'avoit connu à Munster, l'honoroit souvent de ses lettres. *Louis XIV* même avoit pour lui une estime particulière, & loua plusieurs fois son zèle & sa fidélité. « On n'a guères vu, dit *Niceron*, de savant plus poli & plus affable. On étoit toujours sûr d'obtenir ce qu'on lui demandoit. Il prêtoit ses livres & communicoit ses lumières avec une égale facilité. Son unique plaisir étoit de s'entretenir familièrement avec ses amis, qui goûtoient infiniment sa conversation, pleine d'une gaieté douce, & ornée d'anecdotes instructives. Il partageoit son temps entre la prière & l'étude; mais il ne s'occupoit jamais la nuit, parce qu'il regardoit les travaux nocturnes comme funestes à la santé. »

I. COISLIN, (Pierre du Cambout de) cardinal, évêque d'Orléans, grand-aumônier de France, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, mort le 5 février 1706, à 69 ans, étoit fils du marquis de *Coislin*, colonel-général des Suisses & Grisons. Quoiqu'élevé à la cour, & recherché du plus grand monde, il conserva la pureté de ses mœurs & l'intégrité de ses vertus. Son exactitude à la résidence, sa sollicitude pastorale, & sur-tout sa généreuse charité le firent aimer & respecter. Après la révocation de l'édit de Nantes, on envoya un régiment à Orléans pour ramener les Protestans. L'évêque ne voulant pas se servir de cet étrange moyen de conversion,

logea tous les officiers chez lui, les défraya, contint les soldats & ne souffrit point que les Huguenots fussent inquiétés. Cette conduite humaine & chrétienne fit plus de Catholiques que la contrainte & la persécution. Lorsque *Louis XIV* lui présenta le chapeau rouge, il lui demanda si on le verroit avec les habits de sa nouvelle dignité. *Moi, SIRE*, répondit le nouveau cardinal, *je me souviendrai toujours que j'étois prêtre, avant que d'avoir été cardinal.* Il tint parole, & ne changea rien à la simplicité de ses habillemens & de sa table; il n'eut de rouge sur lui que fa calotte & le ruban de son chapeau.

II. COISLIN, (Henri-Charles du Cambout, duc de) neveu du précédent, évêque de Metz, mort en 1732, avoit des vertus & des lumières. Sa ville épiscopale lui doit des casernes & un séminaire. Il légua à l'abbaye de Saint-Germain-des-Près la fameuse bibliothèque du chancelier *Séguier*, dont il avoit hérité. Le P. de *Montfaucon* a publié le *Catalogue* des manuscrits grecs de cette collection en 1715, in-folio. Le *Rituel* que ce prélat fit imprimer en 1713, in-4°, rempli d'instructions utiles, fut fort applaudi. Son *Mandement* pour l'acceptation de la bulle *Unigenitus*, fit du bruit dans le temps. La cour de Rome le censura, & se plaignit des distinctions de sens qu'il donna aux cent & une propositions condamnées. Il fut supprimé par un arrêt du conseil du 5 juillet 1714.

COITER, (Volcard) né à Groningue en 1534, exerça la médecine en Italie, en Allemagne, & à la suite des armées de France. Il mourut en 1600, avec la réputation d'un excellent anatomiste.



Il la méritoit par les deux ouvrages suivans : I. *De Cartilaginibus tabula*, 1566, in-folio. II. *Exter-narum & internarum principium hu-mani corporis partium tabula , atque anatomica exercitationes , observa-tionesque varia*, 1573, in-folio. On a réimprimé ce dernier ou-vrage à Louvain en 1663.

COKE, (Edouard) chef de justice du banc royal en Angle-terre, naquit à Mileham en 1549, & mourut à Stokepoges en 1635, après avoir exercé divers emplois. Son principal ouvrage est : *Les Institutes des Loix d'Angleterre*, 2 vol. in-folio. C'est un Commentaire sur *Litleton*.

I. COLARDEAU, (Julien) procureur du roi à Fontenay-le-Comte, sa patrie, mourut le 20 mars 1669, âgé de 69 ans. Il fut allier les amusemens de la poésie à l'étude sèche des lois. On a de lui : I. *Larvina, Satyricon in chorcarum lascivias & personata tri-pudia*, Paris 1629, in-12. Les vers de cette pièce se ressentent du style obscur d'*Apulée*, que l'auteur a affecté d'imiter. II. *Les Ta-bleaux des victoires de Louis XIII*, Paris 1630, in-12. III. *Description du Château de Richelieu*, in-4.<sup>o</sup> Ces deux poèmes, en vers fran-çois, annoncent du talent dans l'auteur. Il y a de l'aifance dans ses vers, & de la force dans ses descriptions; mais ces ouvrages sont peu connus.

II. COLARDEAU, (Charles-Pierre) né à Janville dans l'Or-léanois en 1735, cultiva, dès l'enfance, les Muses françaises. Il débuta, en 1758, par la traduc-tion en vers de l'*Épître d'Héloïse à Abailard* par *Pope*. L'original est plein de feu, & la copie réunit le chaleur du sentiment à celle de

l'expression. Les amateurs de la bonne poésie, la savent par cœur. S'il est au-dessous du poète An-glois pour les images, il lui est supérieur par la sensibilité. L'hé-roïde d'*Armide à Renaud*, imitée du *Tasse*, n'eut pas un aussi grand succès, quoiqu'on y trouve de l'élégance & de l'harmonie dans les vers. Ses tragedies d'*Astarbi* & de *Caliste*, l'une jouée en 1758, & l'autre en 1760, ne réussirent pas : on y admira plutôt le mé-canisme d'une versification heu-reuse & brillante que le talent du théâtre. On y trouva des détails heureux; mais point d'action, point d'entente de la scène. Sa couleur est, à la vérité, triste & même sombre, mais jamais tra-gique. La dernière sur-tout, imi-tée de la pièce angloise de *Rowe*, intitulée la *belle Pénitente*, ne rend point les beautés du modèle. L'*Ode* sur le Patriotisme, le *Temple de Gnide*, deux *Nuits d'Young*, mis en vers françois, l'*Épître à Mi-nette*, celle à *M. Duhamel*, le poème des *Hommes de Prométhée*, qui parurent depuis, offrent des détails agréables, & sont en gé-néral versifiés d'une manière douce & harmonieuse. Ce dernier est une imitation du chant de *Milton* sur *Adam & Ève*. L'*Épître à M. Duhamel*, qui est remplie de pein-tures champêtres & de sentimens de bienfaisance & d'humanité, offre des tirades pleines de verve, & a été comparée, par quelques admirateurs, aux meilleures *Epi-tres* de *Boileau*. Ces divers ou-vrages indiquoient l'auteur à l'a-cadémie Française : cette compa-gnie le nomma à la place vacante, par la mort du duc de *Saint-Aignan*, au commencement de 1776; mais il ne put prononcer son discours de réception. La mort l'enleva à la fleur de son âge par une hydro-

pièce de poitrine, le 7 avril de la même année, avant qu'il eût été reçu, &c, comme *le Tasse*, à la veille de son triomphe. « Il est sans exemple dans les fastes académiques, dit *M. de La Harpe*, qu'un homme élu ait été ainsi prévenu par la mort, avant de venir prendre sa place. C'est descendre dans le tombeau une couronne à la main. *Colardeau* avoit reçu la sienne avec bien de la joie, & cette joie, même pendant quelques jours, avoit paru ranimer ses forces. Il écrivit à l'académie une lettre pleine de sensibilité. Le dernier effort de sa vie fut de sentir son bonheur, mais il ne lui fut pas donné d'en jouir. » Des mœurs douces, un caractère indulgent & ennemi de la faute, rendoient son commerce facile & sa société agreable. Il avoit des amis, & il faisoit tout ce qu'il faut pour en avoir. Ayant appris que *Watelet* traduisoit la *Jérusalem délivrée* du *Tasse*, il discontinua une traduction qu'il avoit commencée du même poëme. Il fit plus encore : il eut le courage de se lever de son lit de mort, pour jeter au feu, de ses mains défaillantes, plusieurs chants déjà traduits. Ce poëte, qui a si bien peint la nature dans ses vers, & qui savoit même dessiner, ne voyoit dans les couleurs que le noir & le blanc, & que les nuances diverses des clairs & des ombres. Cette conformation particulière n'affoiblit point les charmes de son imagination. Ses *Œuvres* ont été recueillies en 2 vol. in-8°, à Paris, figures, 1779. Outre les ouvrages que nous avons cités, on y lit une comédie intitulée *les Persidies à la mode*, où l'on remarque quelques jolis vers, deux ou trois portraits assez bien faits, mais à peine une foible étinelle de comique. On y verra en-

core, avec plaisir, quelques pièces fugitives pleines de naturel & de graces.

**COLASSE**, (Paschal) maître de musique de la chapelle du roi, naquit à Rheims en 1636, & mourut à Versailles en 1709. D'abord enfant de chœur de l'église Saint-Paul à Paris, il devint l'élève & le gendre de *Lulli*, qui ne lui donna pas son talent, en lui donnant sa fille. *Colasse* le prit pour modèle dans toutes ses compositions; mais il l'imita trop servilement :

*Collasse de Lulli craignit de s'écarter ;*

*Il le pillà, dit-on, cherchant à l'imiter.*

Cependant, son opéra de *Thétis & Pélée* sera toujours regardé comme un bon ouvrage. Mais on ne peut pas donner le même éloge à son *Achille*, tragédie-opéra, dont *Campistron* avoit fait les paroles, & sur lequel on fit l'épigramme suivante :

*Entre Campistron & Colasse*

*Grand débat s'émut au Parnasse ;*

*Sur ce que l'Opéra n'eut pas un sort heureux ;*

*De son mauvais succès nul ne se crut coupable.*

*L'un dit que la musique est plate & misérable ;*

*L'autre, que la conduite & les vers sont affreux ;*

*Et le grand Apollon, toujours juge équitable,*

*Trouve qu'ils ont raison tous deux.*

On fit encore celle-ci sur le poëte & le musicien :

*Lulli près du trépas, Quinault sur le retour,*

*Abjurent l'Opéra, renoncant à l'amour ;*

*Pressés de la frayeur que le remords  
leur donne,  
D'avoir gâté de jeunes cœurs  
Avec des vers touchans & des sons  
enchanteurs,  
Colasse & Campifiron ne gâteront  
personne.*

On a encore de *Colasse*, des *Motets*, des *Cantiques*, des *Stances*. Ce musicien avoit la manie de la pierre philosophale, passion qui ruina sa santé & sa bourse.

I. COLBERT, (Jean-Baptiste) marquis de *Seignelay*, naquit à Rheims, le 31 août 1619, d'une famille originaire d'Ecosse, suivant *Moréri*, & établie en Champagne dans le 13<sup>e</sup> siècle. Cette famille étoit, dit-on, tombée dans l'obscurité; aussi l'abbé *le Laboureur* appliquoit-il à *Colbers* ces vers de *Fortunat* :

*Mens generosa tibi pretioso lumine  
fulget,  
Quæ meritis propriis amplificavit  
avos.*

Malgré les flatteries de *le Laboureur*, & quoique *Colbert* se piquât d'une grande naissance, on fait que son grand-père étoit un marchand de laine à Rheims; & *Nicolas COLBERT*, son père, ne fut nommé conseiller d'état, qu'après l'élévation du fils. *Jean-Baptiste Colbert* avoit un oncle, secrétaire du roi & riche négociant à Troyes, qui le plaça chez *Mascranni* & *Cenami*, banquiers du cardinal *Mazarin*. Ce ministre connut ses talens, & lui confia ses affaires. Prêt à mourir, il le choisit pour être un de ses exécuteurs testamentaires. On doit compter parmi les services que ce cardinal rendit à la France, celui d'avoir tellement préparé la confiance de roi pour *Colbert*, dit le président *Hénault*, qu'elle se trouva toute établie quand il mourut. Il

le recommanda comme un homme d'une application infatigable, d'une fidélité à toute épreuve, & d'une capacité supérieure dans les affaires. *Je vous dois tout, SIRE*, dit-il au roi; *mais je crois m'acquitter en quelque sorte envers Votre Majesté, en vous donnant Colbert*. Après la disgrâce de *Fouquet*, à laquelle il eut beaucoup de part, & qu'il poursuivit avec trop d'acharnement, *Colbert* gouverna les finances, sous le titre de contrôleur-général. Tout le monde connoit le sonnet injurieux que le poëte *Hénault* lança contre lui; & sa réponse à ceux auxquels il demanda si le roi y étoit offensé: *Non*, dirent-ils. — *Je ne le suis donc pas*. Le nouveau ministre rétablit bientôt l'ordre que son prédécesseur avoit troublé, & ne cessa de travailler à la gloire du roi & à la grandeur de l'état. Le beau siècle de *Louis XIV* commença à éclore. On accorda des gratifications aux savans de la France & aux savans étrangers. Les lettres dont le ministre accompagnoit ces graces, étoient encore plus flatteuses que les présens mêmes. *Quoique le roi ne soit pas votre souverain*, écrivoit-il à *Isaac Vossius*, *il veut néanmoins être votre bienfaiteur*. *Recevez cette lettre-de-change, comme une marque de son estime & un gage de sa protection*. Le roi, connoissant par lui-même le mérite de *Colbert*, le fit surintendant des bâtimens en 1664. Persuadé, comme il le disoit lui-même, que, dans cette charge, *il ne s'agissoit pas seulement de mettre pierre sur pierre*, il fit revivre tous les arts qui ont quelque rapport aux bâtimens. La France vit des chefs-d'œuvre de peinture, de sculpture, d'architecture; la façade du Louvre, la galerie de la colonnade, les écuries de Versailles, l'observatoire de Paris, &c.

De

De nouvelles sociétés de gens de lettres & d'artistes, furent formées par ses soins. L'académie des Inscriptions prit naissance dans sa maison même, en 1663. Celle des Sciences fut érigée trois ans après, & celle d'Architecture en 1671. Les compagnies qui avoient été fondées long-temps auparavant, comme l'académie Française & celle de Peinture & de Sculpture, se ressentirent de la protection que le nouveau *Médecin* accordoit à tous les arts. Non content d'avoir rétabli les finances, & d'avoir encouragé tous les gens de mérite, il porta ses vues sur la justice, sur la police, sur le commerce, sur la marine. Un conseil formé, pour discuter toutes ces matières, donna ces réglemens & ces belles ordonnances, que l'on a pris encore aujourd'hui pour fondement de notre droit civil. Le commerce, que la France n'avoit exercé jusqu'alors qu'imparfaitement, fut généralement cultivé. Il se forma trois compagnies, l'une pour les Indes Orientales, l'autre pour les Indes Occidentales, & la troisième pour les côtes d'Afrique : toutes ces compagnies furent encouragées & récompensées. Le conseil de commerce fut rétabli. Le canal de Languedoc, entrepris pour la communication des deux Mers, transporta jusques dans le cœur de la France les denrées & les marchandises de toutes les parties du monde. Un grand nombre de vaisseaux & de galères, fut construit en peu de temps. Des arsenaux bâtis à Marseille, à Toulon, à Brest, à Rochefort, renfermerent tout ce qui étoit nécessaire à l'armement & à l'équipement de plusieurs flottes. Les draps fins, les étoffes de soie, les glaces de miroirs, le fer-

*Tome III.*

blanc, l'acier, la belle faïence, le cuir marroquiné, que les étrangers nous vendoient très-chèrement, furent enfin fabriqués en France. Chaque année de son ministère fut marquée par l'établissement de quelque manufacture : on compta, dans l'année 1669, quarante-quatre mille deux cents métiers en laine dans le royaume. Le but du grand *Colbert* étoit d'enrichir la France & de la peupler. En entrant dans les finances, il fit remettre trois millions de raiiles, & tout ce qui étoit dû d'impôts depuis 1647 jusqu'en 1656. Telles étoient les occupations continuelles de ce digne ministre, lorsqu'il mourut le 6 septembre 1683, à 64 ans & six jours, consumé, dit un historien, par les chagrins que lui donnoit *Louvois*, en le forçant à ruiner, par des vexations, le peuple qu'il avoit enrichi par le commerce ; seul martyr que le bien public ait eu, seul ministre des finances qui soit mort dans son emploi. Il ne fut que huit jours malade. Le roi lui écrivit une lettre, telle que le méritoit un homme qui, en créant le commerce & en animant tous les arts, avoit donné cent millions de rente à sa patrie : le mourant la mit sous son chevet, sans l'ouvrir, disant qu'on étoit peu sensible à ces attentions, quand on étoit prêt à rendre compte au Roi des Rois. Il répondit à *Mad. Colbert*, qui ne cessoit de lui parler d'affaires : *Vous ne me laissez donc pas même le temps de mourir !... Au milieu des occupations du ministère, il trouvoit le temps de lire chaque jour quelques chapitres de l'Écriture-sainte, & de réciter le Bréviaire : il en fit imprimer un pour son usage & celui de sa maison, Paris 1679, in-8°, qui est peu*

K k

commun. *Colbert* est regardé, avec raison, comme le plus grand ministre des finances qu'ait eu la France. Avec l'exactitude & l'ardeur pour le travail qu'avoit *SULLY*, il eut des vues beaucoup plus étendues pour la grandeur du souverain & le bonheur des peuples. Un jour qu'il regardoit, de sa maison de Seaux, les campagnes fleuries qui embellissent les environs de Paris, il dit, les yeux baignés de larmes : *Je voudrois pouvoir rendre tout ce pays heureux ; & loin de la cour, sans appui, sans crédit, voir croître l'herbe jusques dans mes cours.* La populace de Paris voulut pourtant le déterrer à Saint-Eustache ; mais les bons citoyens rougirent de cette frénésie, & pensèrent sur ce grand homme comme la postérité. Il avoit dédaigné, pendant sa vie, les murmures, souvent injustes, de cette populace. Ayant supprimé quelques rentes sur l'hôtel-de-ville, acquises à vil prix depuis 1656, les rentiers, plus sensibles à leurs intérêts particuliers qu'à l'utilité de tous les établissemens que *Colbert* procuroit à la France, cherchoient à décrier son ministère. Ils osèrent même le menacer ; & soit qu'il entrât ou qu'il sortît, ce ministre étoit assiégé, à toute heure, par ces gens qu'il dépouilloit. Un jour que *Colbert* se trouvoit chez le chancelier *Séguier*, plusieurs d'entr'eux se présentèrent à lui, & après les plaintes, osèrent en venir aux menaces. Le ministre les écouta avec un grand sang froid & beaucoup de tranquillité, il parut même entrer dans leur peine. Ensuite il leur demanda leurs noms, qu'ils eurent l'indiscrétion de lui dire, se flattant de l'avoir touché. *Colbert* ne les oublia pas ; il en rendit compte au roi, qui fit arrêter les plus coupables. Cet exemple, loin

d'effrayer les mécontents, acheva de les irriter. Les rentiers crièrent si haut, que les commis de *Colbert*, moins courageux que leur maître, craignirent que l'orage ne crevât enfin sur leur tête. *Picon*, son premier commis, homme habile dans les affaires, mais livré au vin, s'étant couché demi-ivre, & les menaces des rentiers dans la tête, s'éveilla en sursaut, s'imaginant que ces gens le tenoient à la gorge. Il fit un bruit épouvantable, & réveilla toute la maison. *Colbert* se leva comme les autres, sans témoigner aucune crainte. Informé de la cause de ce grand bruit, il se restra, & le lendemain *Picon* fut renvoyé. Ce ministre avoit dans la figure quelque chose de repoussant. Ses yeux étoient creux, ses sourcils noirs & épais. Il parloit peu, & affectoit même une sorte de silence négatif. *Mad. de Cornuel*, femme d'un trésorier, & connue par ses réparties, l'entretenoit un jour d'affaires ; le ministre ne lui répondoit rien : *Monseigneur*, lui dit-elle, faites quelque signe que vous m'entendez. Cependant, malgré son air froid & austère, il étoit dans la société bon, officieux, & sa probité étoit à toute épreuve. Il ne put jamais prendre ni le ton, ni les vices des courtisans, & *Louis XIV* disoit qu'il avoit conservé à la cour l'air d'un bourgeois de Paris. Le président de *Lamoignon*, qui l'avoit beaucoup connu, lui reprochoit encore de vouloir fortement tout ce qu'il vouloit, de conduire toutes choses despotiquement, de craindre trop le partage de son autorité, & d'être susceptible des différentes impressions que ses commis vouloient lui donner. « Ce ministre, dit un écrivain, doit être l'objet éternel de la reconnaissance de la France.

Plus loué, plus admiré qu'imité, des enthousiastes lui ont rendu un culte hypocrite, pour se faire égal à lui par la multitude prévenue & toujours trompée. D'autres enthousiastes, conduits par la folie, & détracteurs de ce grand homme, ont détruit ses heureux travaux. Ce fondateur de la richesse du royaume, par ses utiles & nombreux établissemens, par les tributs qu'il a tirés de toutes les parties du monde, en joignant les deux mers, en protégeant le commerce, en rendant la marine redoutable, *Colbert* animoit tous les arts & tous les artistes. Protecteur de tous les savans, François & étrangers indistinctement, il répandoit sur eux les dons de la magnificence royale, & la grace dont il les accompagnoit, en rehaussoit encore le prix. » Sa *Vie* se trouve dans le tome V<sup>e</sup> des *Hommes illustres de France*, par d'Auvinai : Voyez l'article *COURTILZ*. Il avoit épousé *Marie Charron*, fille de *Jacques Charron*, seigneur de Menars, & de *Marie Begon* ; il en eut six fils & trois filles.

II. COLBERT, (Édouard-François) comte de *Maulevrier*, frère du précédent, ministre d'état & chevalier des ordres du roi, fut lieutenant-général de ses armées. Sa valeur éclata dans plusieurs occasions. Les qualités de son cœur & de son esprit lui méritèrent l'estime du roi. Il mourut le 31 mai 1693. Voyez VI. COLBERT.

III. COLBERT, (Jean-Baptiste) marquis de *Seignelai*, & fils aîné du grand *Colbert*, naquit à Paris en 1651. Il marcha sur les traces de son père, fut ministre & secrétaire d'état, acheva d'élever la marine & le commerce au plus haut degré de splendeur,

protégea les arts & les sciences, & mourut d'une maladie de langueur le 3 novembre 1690, à 39 ans. Son patriotisme, son goût pour les arts, ses manières nobles & généreuses, le firent vivement regretter. Il eut cinq enfans de son second mariage avec *Catherine-Thérèse de Matignon*. — *Seignelai* vouloit, comme son père, être d'une illustre famille. Il étoit de bonne-foi sur cette chimère, & se croyoit descendre des rois d'Écosse. Il avoit nommé un de ses fils *Édouard*, nom qu'il disoit être celui des aînés de sa maison en Écosse. Un ministre m'a pourtant dit, ajoute l'abbé de *Choisi*, de qui nous tirons ces particularités, que *Colbert* en frappant son fils, ce qui lui est arrivé plus d'une fois, lui disoit en colère : *Coquin, tu n'es qu'un bourgeois ; & si nous trompons le public, je veux au moins que tu saches que tu es*. Au reste, *Colbert* s'étant illustré par des services, qu'avoit-il besoin de généalogie ?

IV. COLBERT, (Jean-Baptiste) marquis de *Torcy*, frère du précédent, naquit le 19 septembre 1665. Envoyé de bonne heure dans différentes cours, il mérita d'être nommé secrétaire d'état au département des affaires étrangères en 1686, surintendant-général des postes en 1699, & conseiller au conseil de la régence pendant la minorité de *Louis XV*. Il remplit, avec beaucoup de distinction, ces postes différens. Ses ambassades en Portugal, en Danemark & en Angleterre, le mirent au rang des plus habiles négociateurs. Il mourut à Paris le 2 septembre 1746, à 81 ans, honoraire de l'académie des Sciences. Il avoit épousé une fille du ministre d'état *Arnauld de Pomponne*, dont il eut plusieurs enfans. On a publié,

dix ans après sa mort, en 1756, ses *Mémoires pour servir à l'Histoire des Négociations, depuis le Traité de Ryswick jusqu'à la Paix d'Utrecht*, 3 volumes in-12, divisés en quatre parties. La première est consacrée aux négociations pour la succession d'Espagne; la seconde, aux négociations avec la Hollande; la troisième, à celles faites avec l'Angleterre; & la quatrième, aux négociations pour la paix d'Utrecht. « Ces mémoires, dit l'auteur du *siècle de Louis XIV*, renferment des détails qui ne conviennent qu'à ceux qui veulent s'instruire à fond. Ils sont écrits plus purement que tous les mémoires de ses prédécesseurs: on y reconnoît le goût de la cour de *Louis XIV*. Mais leur plus grand prix est dans la sincérité de l'auteur: c'est la vérité, c'est la modération elle-même qui conduisent sa plume. » — On a peint avec raison *Torcy*, comme intelligent dans les grandes affaires, plein de ressources dans les temps difficiles, sachant porter avec la même sagesse le poids de la bonne & de la mauvaise fortune. Quoiqu'il son caractère fût sérieux, il étoit dans la société plein d'agrémens, sur-tout quand il se livroit à un ton de plaisanterie fin & délicat qui lui étoit propre. Son humeur toujours égale ne fut ni dérangée, ni obscurcie par les circonstances les plus épineuses. A cette qualité il joignoit celles de bon mari, de père tendre, d'ami fidelle, de maître doux & humain.

V. COLBERT, (Jacques-Nicolas) autre fils du grand *Colbert*, docteur de la maison & société de Sorbonne, abbé du Bec, & archevêque de Rouen, mourut à Paris le 10 décembre 1707, à 53 ans. Son zèle, sa charité, sa

science le mirent au rang des plus illustres évêques du règne de *Louis XIV*.

VI. COLBERT, (Charles) marquis de *Croissy*, second frère du grand *Colbert*, fut chargé par *Louis XIV* de plusieurs négociations & ambassades importantes, & s'en acquitta avec succès. Il mourut le 28 juillet 1696, à 67 ans, emportant les regrets des bons citoyens. — Son fils *Charles-Joachim COLBERT*, qui embrassa l'état ecclésiastique, ne regarda point l'habit clérical comme une simple décoration; il eut toutes les vertus que cet habit annonce. Il n'étoit que bachelier, & il se préparoit à sa licence, lorsque le pape *Innocent XI* mourut. Cet événement lui fit naître le desir d'aller à Rome; le cardinal de *Furstenberg* le prit pour un de ses concavistes. En partant de Rome, après l'élection d'*Alexandre VIII*, il fut enlevé par un parti Espagnol, blessé, conduit à Milan, & enfermé dans le château de cette ville. Il eut beaucoup à souffrir dans cette captivité, dont il profita pour apprendre la langue Espagnole. Des qu'il eut recouvré la liberté, il revint à Paris, entra en licence, & prit le bonnet de docteur. Nommé à l'évêché de Montpellier en 1697, il édifia le diocèse confié à ses soins, instruisit les Catholiques, les affermit dans la foi par un excellent *Catechisme*, Voy. l'article *POUGET*, travailla à la conversion des hérétiques, & en ramena plusieurs à l'église. Il prit trop de part aux disputes relatives à la bulle *Unigenitus*, à laquelle il s'opposa par une foule de *Lettres*, de *Mandemens*, dans lesquels il oublia souvent la modération envers les évêques ses collègues, & la soumit-

Non qu'il devoit aux jugemens de l'église. Plusieurs de ses ouvrages furent condamnés à Rome. Ils ont été recueillis en 3 vol. in-4°, 1740. Voy. BERRUYER. Ce prélat mourut le 8 avril 1738, à 71 ans. — La famille de Colbert a produit plusieurs autres personnes de mérite dans le ministère, l'église & l'épée.

**COLDORÉ**, graveur en pierres fines, tant en creux qu'en relief, se fit un nom célèbre sur la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, par la finesse & l'élégance de son travail. Ses portraits étoient aussi ressemblans que délicats. On présume que *Coldoré* est un sobriquet, & que le vrai nom de cet artiste est *Julien de FONTENAI*; le même que *Henri IV* qualifia, dans ses lettres-patentes du 22 décembre 1608, du titre de son valet de chambre, & de son graveur en pierres fines.

**COLÉONI**, Voy. **COGLIONI**.

**COLET**, (Jean) né à Londres en 1466, docteur & doyen de l'église de Saint-Paul, fonda une école dans cette cathédrale, & mourut en 1519. On a de lui des *Sermons*, un *Traité de l'Éducation des Enfants*, & d'autres ouvrages. Voyez **COLLET**.

**COLÈTE BOILET**, réformatrice de l'ordre de Sainte-Claire, naquit à Corbie en Picardie, d'un charpentier, l'an 1380. Ayant pris l'habit du *Tiers-Ordre* de Saint-François, elle travailla à réformer les Clarisses. Mais n'ayant pas pu réussir en France, elle se retira en Savcie, où elle établit sa réforme, qui se répandit ensuite dans plusieurs provinces. Elle mourut en odeur de sainteté, à Gand, le 6 mars 1447, à 66 ans. Quelques religieux de Saint-François, touchés des exemples & des vertus

de *Colète*, ayant embrassé l'austérité de sa règle, furent appelés **COLETANS**. *Léon X* les réunît, en 1517, aux Observantins. *Pie VI* a canonisé, en 1780, *Ste Colète*, dont le corps fut transporté de Gand à Poligny en Franche-Comté, en 1783. L'abbé de *Montis* a donné la *Vie* de cette réformatrice, 1771, in-12.

**I. COLIGNI**, (Gaspard de) 1<sup>er</sup> du nom, seigneur de Châtillon-sur-Loing, d'une ancienne maison de Bresse, est le premier de sa famille qui se soit établi en France, depuis que cette province fut réunie à la couronne. Il suivit *Charles VIII* à Naples, en 1494. Il commanda un petit corps à la bataille d'Aignadel en 1509, & un autre plus considérable à celle de Marignan en 1515. Son mariage, pour le moins autant que son mérite, contribua à l'avancer. Il avoit épousé, vers la fin de 1514, *Louise de Montmorenci*, veuve de *Ferril de Mailli*, baron de *Conti*, & sœur aînée d'*Anne* duc de *Montmorenci*, qui depuis devint connétable. Le crédit de son beau-frère, qui étoit alors tout-puissant, hâta la récompense qui lui étoit due: il fut fait maréchal en 1516, puis chevalier de l'ordre, & lieutenant de roi en Champagne & en Picardie. *Henri VIII*, roi d'Angleterre, s'étant engagé de rendre Tournai à la France en 1518, *Coligni* fut envoyé pour en prendre possession. Il se présenta pour y entrer, enseignes déployées: mais l'Anglois qui y commandoit, lui dit qu'il ne permettroit pas qu'il entrât comme un conquérant dans une place que le roi de France ne tenoit que de la pure grâce du roi d'Angleterre; & il fallut qu'il plât les drapeaux avant que d'entrer dans cette ville. Il fut un des juges



du tournois qui se fit au camp du Drap-d'or, en 1520. L'année suivante, il différa d'un demi-jour d'attaquer *Charles-Quint*, comme il pouvoit le faire avec avantage, & il manqua une occasion presque certaine de le vaincre. Il mourut à Acqs, l'an 1522, en allant secourir Fontarabie.

II. COLIGNI, (Odet de) cardinal de *Châillon* à dix-huit ans, archevêque de Toulouse à dix-neuf, & évêque de Beauvais à vingt, né en 1515, fut le second fils du précédent, & se distingua de bonne heure par son esprit & par son amour pour les belles-lettres. Son frère d'*Andelot*, qui avoit déjà entraîné l'amiral dans le Calvinisme, y précipita le cardinal. Le pape *Pie IV* le priva de la pourpre & de la dignité épiscopale, après l'avoir excommunié. *Coligni*, qui avoit quitté l'habit de cardinal, & qui se faisoit appeler simplement le *Comte de Beauvais*, le reprit, & se maria en soutane rouge. Il étoit alors titulaire, outre son archevêché & son évêché, de treize abbayes & de deux prieurés. Sa femme *Isabelle de Hauteville*, dame de *Loré*, s'affeyoit chez le roi & chez la reine, en qualité de femme d'un pair du royaume, & on la nommoit indifféremment, *Mad. la Comtesse*, *Mad. la Cardinal*. Après la mort de son époux, elle osa demander son douaire; mais elle en fut déboutée par arrêt du parlement de Paris, en 1604. Son mari, condamné au concile de Trente, ne fut pas plus fidelle à son souverain qu'il ne l'avoit été à sa religion: il prit les armes contre lui, se trouva à la bataille de Saint-Denys, en 1568, & fut décrété de prise de corps. S'étant retiré en Angleterre, il y fut empoisonné

par un de ses domestiques, le 24 février 1571. Ce dernier s'étant sauvé en France, fut pris à la Rochelle & puni de mort.

III. COLIGNI, (Gaspard de) second du nom, frère du précédent, amiral de France, naquit le 16 février 1516, à Châtillon-sur-Loing. Il porta les armes dès sa plus tendre jeunesse. Il se signala sous *François I*, à la bataille de Cérifoles, & sous *Henri II*, qui le fit colonel-général de l'infanterie Française, & ensuite amiral de France, en 1552. Il mérita ces faveurs par les belles actions qu'il fit à la bataille de Renti, par son zèle pour la discipline militaire, par ses conquêtes sur les Espagnols, sur-tout par la défense de Saint-Quentin. L'amiral se jeta dans cette place, & fit des prodiges de valeur; mais la ville ayant été forcée, il resta prisonnier de guerre. Après la mort de *Henri II*, il se mit à la tête des Calvinistes contre les *Guises*, & forma un parti si puissant, qu'il faillit à ruiner la religion Catholique en France. *Voy. LÉRI*. - La cour, dit un historien, n'avoit point d'ennemi plus redoutable, après *Condé*, qui se l'étoit associé. Celui-ci étoit plus ambitieux, plus entreprenant, plus actif. *Coligni* étoit d'une humeur plus posée, plus mesurée, plus capable d'être chef d'un parti; à la vérité aussi malheureux à la guerre que *Condé*, mais réparant souvent par son habileté ce qui sembloit irréparable; plus dangereux après une défaite, que ses ennemis après une victoire; orné d'ailleurs d'autant de vertus, que des temps si orageux & l'esprit de parti pouvoient le permettre. Il ne comptoit son sang pour rien. Ayant été blessé, & ses amis pleurant autour de

lui, il leur dit avec un flegme incroyable : *Le métier que nous faisons ne doit-il pas nous accoutumer à la mort d'homme à la vie ?* » La première bataille rangée, qui se donna entre les Huguenots & les Catholiques, fut celle de Dreux, en 1562. L'amiral combattit vaillamment, la perdit, & sauva l'armée. Le duc de Guise ayant été massacré par trahison, peu de temps après, au siège d'Orléans, on l'accusa d'avoir conseillé ce lâche assassinat ; mais il se justifia par serment. Les guerres civiles cessèrent pendant quelque temps pour recommencer avec plus de fureur en 1567. Coligni & Condé donnèrent la bataille de Saint-Denys contre le connétable de Montmorenci. Cette journée indécise fut suivie de celle de Jarnac, en 1569, fatale aux Calvinistes. Condé ayant été tué d'une manière funeste, Coligni eut sur les bras tout le fardeau du parti. Il soutint seul cette cause malheureuse, & fut vaincu encore à la journée de Moncontour, dans le Poitou, sans que son courage pût être ébranlé. Une paix avantageuse vint bientôt terminer en apparence ces sanglantes querelles, en 1571. Coligni parut à la cour, & fut accablé de caresses, comme tous ceux de son parti. Charles IX lui fit donner cent mille francs de l'épargne, pour réparer ses pertes, & lui rendit sa place au conseil. De tous côtés on l'exhortoit à se délier de ces caresses perfides. Un capitaine Calviniste, qui se retiroit en province, vint prendre congé de lui. Coligni lui demanda la raison d'une retraite si brusque : *C'est, dit le militaire, parce qu'on nous fait ici trop de caresses. J'aime mieux me sauver avec les fous, que de périr avec ceux qui seroient trop sages.* Un projet horrible éclata bientôt.

Un vendredi, l'amiral venant du Louvre, on lui tira un coup d'arquebuse, d'une fenêtre, dont il fut blessé dangereusement à la main droite & au bras gauche. Maurevert s'étoit chargé de l'assassiner, à la prière du duc de Guise, qui avoit proposé cet attentat à Charles IX : ce fut ce malheureux qui tira le coup, d'une maison du cloître de Saint-Germain-l'Auxerrois, où il étoit caché. *Voilà, s'écria Coligni, le fruit de ma réconciliation avec le duc de Guise.* Le roi de Navarre, le prince de Condé se plaignirent au roi de cet attentat. Charles IX, exercé à la dissimulation par sa mère, en témoigna une douleur extrême, fit rechercher les auteurs, & donna à Coligni le nom de père. *Mon père, lui dit-il, la blessure est pour vous, & la douleur pour moi.* C'étoit dans le temps même qu'il étoit occupé du massacre prochain des Protestans. Le carnage commença, comme on sait, le 24 août, jour de Saint-Barthélemi, 1572. Le duc de Guise, bien escorté, marcha à la maison de l'amiral. Une troupe d'assassins, à la tête desquels étoit un certain Besme, domestique de la maison de Guise, entra l'épée à la main, & le trouva assis dans un fauteuil. *Jeune homme, dit-il à leur chef, d'un air calme & tranquille, tu devrois respecter mes cheveux blancs : mais fais ce que tu voudras, tu ne peux m'abrégier la vie que de quelques jours.* Ce malheureux, après l'avoir percé de plusieurs coups, le jeta par la fenêtre dans la cour de sa maison, où le duc de Guise attendoit. Coligni tomba aux pieds de son lâche ennemi, & dit, suivant quelques-uns, en expirant : « Au moins si je mourois de la main d'un honnête homme, & non pas de celle d'un goujat ! » Besme lui avan-

marché sur le corps, dit à sa troupe : *C'est bien commencé ! allons continuer notre besogne.* Son cadavre fut exposé pendant trois jours à la fureur du peuple, & enfin pendu par les pieds au gibet de Mont-faucon. *Montmorenci*, son cousin, l'en fit tirer, pour l'enterrer secrètement dans la chapelle du château de Chanilli. Un Italien ayant coupé la tête de l'amiral, pour la porter à *Catherine de Médicis*, cette princesse la fit embaumer & l'envoya à Rome. *Coligni* tenoit un Journal manuscrit, qui fut remis, après sa mort, entre les mains de *Charles IX.* On y remarqua un avis qu'il donnoit à ce prince, de prendre garde, en assignant l'apanage à ses frères, de leur laisser une trop grande autorité. *Catherine* fit lire cet article devant le duc d'*Alençon*, qu'elle savoit affligé de la mort de l'amiral : *Voilà votre bon ami*, lui dit-elle; *voyez le conseil qu'il donne au Roi.* — *Je ne fais pas*, répondit le duc, *s'il m'aimoit beaucoup; mais je sais qu'un semblable conseil n'a pu être donné que par un homme très-fidèle à Sa Majesté, & très-zélé pour l'État...* *Charles IX.* trouvoit ce Journal digne d'être imprimé; mais le maréchal de *Retz* le lui fit jeter au feu. Nous terminerons cet article par le parallèle que fait l'abbé de *Mabli*, de l'amiral de *COLIGNI*, & de *François de Lorraine*, duc de *GUISE*. « *Coligni* étoit le plus grand capitaine de son temps, aussi courageux que le duc de *Guise*; mais moins hardi, parce qu'il avoit toujours été moins heureux. Il étoit plus propre à former de grands projets, & plus sage dans le détail de l'exécution. *Guise*, par un courage plus brillant, & qui étonnoit ses ennemis, ramenoit les conjonctures à son génie, & s'en rendoit pour ainsi dire le maître. *Coligni* leur obéissoit, mais

en capitaine qui leur étoit supérieur. Dans les mêmes circonstances, les hommes ordinaires n'auroient remarqué dans la conduite de l'un que du courage, & dans celle de l'autre que de la prudence; quoiqu'ils eussent l'un & l'autre ces deux qualités, mais diversement subordonnées. *Guise* plus heureux, eut moins d'occasions de développer les ressources de son génie: son ambition adroite, & fondée en apparence, comme celle de *Pompeé*, sur les intérêts mêmes du prince qu'elle ruinoit, en seignant de le servir, se vit appuyée de son nom, jusqu'à ce qu'elle eût acquis assez de force pour se soutenir par elle-même. *Coligni*, moins coupable, quoiqu'il le parût davantage, fit, comme *César*, ouvertement la guerre à son prince & à toute la France. *Guise* fut vaincre & profiter de la victoire. *Coligni* perdit quatre batailles, & fut toujours l'effroi de ses vainqueurs, qu'il sembloit avoir vaincus. On ignore ce qu'auroit été le premier dans les malheurs qui accablèrent *Coligni*; mais il est aisé de conjecturer que celui-ci auroit paru encore plus grand, si la fortune lui avoit été aussi favorable. On le vit porté dans une litière, & pour ainsi dire entre les bras de la mort, ordonner & conduire les marches les plus longues & les plus difficiles, traverser la France au milieu de ses ennemis, rendre, par ses conseils, le jeune courage du prince de Navarre plus redoutable, & le former à ces grandes qualités, qui en devoient faire un roi bon, généreux, populaire & capable de gouverner l'Europe entière, après en avoir fait un héros, savant, terrible & clément dans les combats. L'union qu'il maintint entre les François & les Allemands

de son armée, que l'intérêt de la religion seule ne lioit pas assez; la prudence avec laquelle il fut tirer des secours d'Angleterre, où tout n'étoit pas tranquille; son art à ébranler la lenteur des princes d'Allemagne, qui n'ayant pas tant de génie que lui, désespéroient plus aisément du salut des Protestans de France, & différoient d'envoyer des secours, dont l'espoir du butin ne hâtoit plus la marche dans un pays ravagé, sont des chefs-d'œuvre de sa politique. *Coligni* étoit honnête homme. *Guise* avoit le masque d'un plus grand nombre de vertus; mais toutes étoient empoisonnées par son ambition. Il avoit toutes les qualités qui gagnent le cœur de la multitude. *Coligni*, plus renfermé en soi-même, étoit plus estimé de ses ennemis, & respecté par les siens. Il aimoit l'ordre & sa patrie. L'ambition put bien le soutenir, mais elle ne le fit point commencer à agir. Aussi bon Calviniste que bon François, jamais il ne put, par trop d'austérité, accorder sa doctrine avec les devoirs de sujet. Aux qualités d'un héros il joignoit une ame timorée. S'il eût été moins grand homme, il auroit été fanatique; il fut apôtre & zéléteur. " Le premier, il envoya une colonie dans le Brésil, qui disparut bientôt devant celle des Portugais. Nous ne citerons point sa *Vie* par *Gatien de Courtily*, 1686, in-12; on en trouve une beaucoup plus exacte & mieux écrite dans les *Hommes illustres de France*.

IV. COLIGNI, (François de) seigneur d'ANDELOT, 4<sup>e</sup> fils de *Gaspard de Coligni*, 1<sup>er</sup> du nom, naquit à Châtillon-sur-Loing en 1521. Il signala sa valeur dans les guerres civiles. Les Protestans eurent en lui un défenseur plein d'es-

prit, & un héros fécond en ressources. Il fut colonel-général de l'infanterie, en 1551, par la démission de l'amiral son frère. Il se jeta, en 1557, dans Saint-Quentin, avec ce frère dont il partageoit la valeur. Ils furent faits prisonniers. D'Andelot trouva le moyen de se sauver, & servit l'année suivante au siège de Calais. Peu de temps après, ses intrigues en faveur du Calvinisme, le firent conduire à Melun. Son épouse l'engagea à entendre la messe pour recouvrer sa liberté; mais cette démarche, inspirée par la politique, ne l'empêcha pas de prendre le parti des Protestans, pendant les guerres civiles. Il se distingua à la bataille de Dreux, en 1562, & l'année d'après il défendit Orléans. La prise de cette ville fut suivie de la paix, qui ne dura que jusqu'en 1567. L'année suivante, il fit la guerre en Bretagne, dans le Poitou, & il se montra par-tout aussi entreprenant qu'insaisissable. La dernière journée où il se trouva, fut la bataille de Jarnac, donnée le 13 mars 1569. Il mourut environ deux mois après, à Saintes, d'une fièvre contagieuse selon les uns, & de poison suivant d'autres. *Voyez* CHARRY.

V. COLIGNI, (Gaspard de) 3<sup>e</sup> du nom, colonel-général de l'infanterie & maréchal de France, né en 1584, de *François de Coligni*, amiral de Guienne, se signala en divers sièges & combats. Il gagna, en 1635, la bataille d'Avein, avec le maréchal de *Breté*; s'empara, deux ans après, d'Ivoy & de Damvilliers; prit Arras en 1640, avec les maréchaux de *Chaulnes* & de la *Meillerie*; perdit la bataille de la Marfée, contre le comte de *Soissons*, en 1641,

& mourut en son château de Châtillon, le 4 janvier 1646, à 62 ans. L'intrepidité fut sa qualité caractéristique. Au siège d'Arras, il signala son zèle patriotique par un trait digne de mémoire. Son fils ayant été renversé d'un coup de mousquet, le bruit courut qu'il étoit mort. *Il est bien heureux*, dit le maréchal en apprenant cette nouvelle, *d'être mort dans une si belle occasion pour le service du Roi*. Ce père courageux eut bientôt le plaisir de revoir son fils, couvert de gloire.

VI. COLIGNI, (Gaspard de) 4<sup>e</sup> du nom, duc de Châtillon, fils du précédent, abjura l'hérésie en 1643, fut lieutenant-général, & mourut à Vincennes, d'une blessure qu'il avoit reçue à l'attaque de Charenton, le 9 février 1649, à 39 ans. Sa veuve *Elisabeth - Angélique de Montmorency*, sœur du duc de Luxembourg, fut une des personnes les plus agréables & les plus ingénieuses de la cour de Louis XIV. Elle épousa, en 1664, le duc de Meckelbourg, & mourut à Paris, en 1695, à 69 ans; c'est elle dont il est question dans le roman satirique de *Buffi - Rabutin*. Elle avoit eu du duc de Châtillon un fils posthume, mort en 1657; & en qui finit la branche de l'amiral. — *Gaspard IV* avoit un frère, *Jean*, comte de COLIGNI, qui commanda les troupes françoises à la bataille de Saint-Godard, en 1664, & mourut en 1686. Son fils, *Gaspard - Antoine*, mort en 1694, n'eut point d'enfans, & fut le dernier rejeton de cette famille illustre.

COLIGNON, (François) graveur de Nancy, élève & émule de *Callot*, laissa la *Bataille de Roi*, gravée en quatre feuilles.

COLIN, (André) apothicaire à Lyon, a publié, à la fin du dernier siècle, une *Histoire des drogues, épiceries & médicaments simples*.

COLIN, Voyez COLLIN & BLAMONT.

COLIN MACLAURIN, Voy. ce dernier mot.

COLINES, (Simon de) célèbre imprimeur François, succéda à *Henri Étienne*, dont il épousa la veuve. La netteté de ses éditions françoises, latines & grecques, les fait rechercher. « Il passe, dit le savant *Peignon*, dans le Dictionnaire bibliographique qu'il vient de publier, pour avoir introduit en France l'usage du caractère italique dont *Alde - Manuce* est l'inventeur. On se servoit auparavant de caractères assez approchans de la forme gothique, tels que ceux de plusieurs livres imprimés par *Vérard*, & de quelques préfaces de *Colines* lui-même. Ce dernier a imprimé un grand nombre d'ouvrages, sur lesquels on peut consulter les *Annales typographiques de Maittaire*. Il corrigeoit avec grand soin ses épreuves. C'est à Meaux qu'il exerça d'abord son art; & en 1521, il y donna les commentaires latins de *Jacques Lefèvre*, sur les quatre Évangiles. Il paroît que cette même année il s'établit à Paris; car on connoît l'ouvrage latin des *Femmes illustres & mémorables*, imprimé par lui, sous la date de 1521, & sous l'indication de Paris. Il composa, en 1533, un livre intitulé: *Grammatographia*; ouvrage rare aujourd'hui, dans lequel il y a des tables ou des cartes sur lesquelles sont des lettres en très-gros caractère, pour faciliter aux enfans les élémens de la lecture. Il a donné à

Paris, en 1541, la Bible latine, in-fol. pour *Galiot-Dupré*. Il mourut en 1547. Les derniers ouvrages sortis de ses presses, portent la date de 1546. « On lui a reproché d'avoir retranché de sa belle édition du *Nouveau-Testament*, le passage de la Vulgate: *Tres sunt qui testimonium dant in Cælo*, &c. Joan. Ep. I. Voyez GRYPHE.

COLLANGE, (Gabriel de) né à Tours en Auvergne, l'an 1524, fut valet-de-chambre de *Charles IX*. Quoique bon Catholique, il fut pris pour un Huguenot, & comme tel, assassiné à la Saint-Barthélemi, en 1572. Il a traduit & augmenté la *Polygraphie* & l'*Écriture cabalistique* de *Trithème*, à Paris 1561, in-4°, qu'un Frison, nommé *Dominique de Hontinga*, a donnée sous son nom, sans faire mention ni de *Trithème*, ni de *Collange*; à Embden 1620, in-4°. *Collange* avoit aussi quelques connoissances dans les mathématiques & dans la cosmographie.

COLLATINUS, (Lucius-Tarquinius) fut époux de *Lucrece*, violée par *Sextus*, fils de *Tarquin*. Il fut en partie cause de cet outrage, par les éloges indiscrets qu'il lui fit de sa femme. *Collatinus* s'unit à *Brutus*, chassa les *Tarquins* de Rome, & fut fait consul avec lui, l'an 509 avant J. C.; mais comme il étoit de la famille royale, on le déposa quelque temps après. Ce qui hâta son exil, fut d'avoir été favorable à la demande faite par *Tarquin* au sénat, de lui rendre ses biens, & ceux des amis qui l'avoient accompagné dans sa fuite. Le peuple Romain, grand & généreux, partagea l'opinion de *Collatinus*; & malgré l'opposition de *Brutus*, il décida que les profonds auroient la faculté de vendre leurs biens. Voyez LUCRÈCE.

COLLATIUS, Voy. VII. APOLLONIUS.

COLLÉ, (Charles) secrétaire ordinaire & lecteur du duc d'Orléans, né à Paris en 1709, mort dans la même ville, le 2 novembre 1783, à 75 ans, étoit un homme aussi aimable qu'estimable. Il réunissoit dans son caractère une disposition singulière à la gaieté & une sensibilité rare; la mort d'une épouse chérie avança la sienne. Sans afficher la bienfaisance & l'humanité, il fut humain & bienfaisant. Le genre dramatique lui ayant plu dès l'enfance, il le cultiva avec succès. Sa *Partie-de-Chasse* de *Henri IV*, pleine d'esprit, excita quelquefois l'attendrissement le plus touchant, par la vérité des caractères, & sur-tout par la fidélité du portrait de ce bon roi. On comparoit devant lui, cette pièce avec la *Bataille d'Ivry* de *du Rosoi*, jouée à la même époque au théâtre italien, & on lui disoit que plusieurs personnes préféroient cette dernière. *Collé* s'écria avec naïveté: *Ce n'est pas moi, toujours*. Sa comédie de *Dupuis & Desronais*, pièce dans le goût de *Terence*, est dénuée peut-être de ce que l'on appelle le *vis comica*; mais elle attache tous les spectateurs par des sentimens vrais, par des caractères bien soutenus, par un dialogue naturel, enfin par des scènes qui arrachent des larmes. Une autre comédie, intitulée: *la Vérité dans le Vin* ou *les Désagrémens de la Galanterie*, est remplie de traits pétillans d'esprit & de gaieté. Il y a d'autres pièces de lui, où il peint, d'une manière aussi faillante que vraie, les mœurs de son temps; mais son pinceau est souvent aussi libre que ces mœurs. On lui reprochoit un jour qu'il ne drapoit

pas assez ses portraits. — *Comment voudriez-vous qu'on reconnût une Vieille dédentée, si on lui donnoit la figure d'une Nymphé de quinze ans ?* Son talent pour les chansons, qui l'a fait nommer l'*Anacréon du siècle*, égaloit son mérite dramatique. Il avoit tout ce qu'il falloit pour réussir dans ce genre : beaucoup d'esprit naturel, une tournure facile dans les vers, & une chute heureuse dans les couplets. On lui a désiré seulement plus de graces & de décence. Sa *Chanson* sur la prise de Port-Mahon, lui valut de la cour une pension de six cents livres. C'est, je crois, le premier chansonnier qui ait obtenu une pareille faveur ; mais il la méritoit. Il étoit un des derniers survivans de ces beaux-esprits francs & enjoués, qui avoient formé entr'eux une société appelée le *Caveau*. Cette assemblée, dit un journaliste, valoit bien une académie. *Collé* regrettoit beaucoup ce bon vieux temps, où l'esprit vivoit avec l'esprit ; où les gens-de-lettres, libres & indépendans, n'étoient ni les tristes parasites d'un épais financier, ni les bas esclaves d'un grand seigneur, qui souvent les méprise. *Collé* avoit fait un *amphigouri*, c'est-à-dire le couplet suivant qui n'avoit aucun sens :

*Qu'il est heureux de se défendre,  
Quand le cœur ne s'est pas rendu !  
Mais qu'il est fâcheux de se rendre,  
Quand le bonheur est suspendu !  
Souvent, par un mal-entendu,  
L'amant adroit se fait entendre.*

Ce badinage avoit tellement l'apparence de signifier quelque chose, que *Fontenelle* en l'entendant chanter chez *Mad. de Tencin*, crut le comprendre, & pria de le recommencer pour le saisir mieux. *Mad. de Tencin* interrompit le chanteur,

& dit à *Fontenelle* : « *Ma grosse bête, ne vois-tu pas que ce couplet n'est que du galimathias.* » — Il ressemble si fort, répondit le bel-esprit, à tous les vers que j'entends lire ou chanter ici, qu'il n'est pas étonnant que je me sois mépris. — Les ouvrages de *Collé* ont été réunis en trois volumes in-12, sous le titre de *Théâtre de Société* ; mais il en a laissé plusieurs autres en manuscrit, qui ne sont ni moins piquans, ni moins ingénieux. Il est à souhaiter qu'on ne publie que ceux qui peuvent inspirer l'enjouement, sans corrompre les mœurs. Cet écrivain a encore rendu un service au théâtre, en rajeunissant plusieurs anciennes comédies qui avoient vieilli, pour les adapter à nos mœurs actuelles : ces pièces sont le *Menteur* de *Corneille*, la *Mère coquette* de *Quinault*, l'*Andrienne* de *Baron*, l'*Esprit Follet* de *Hauteroche*. *Collé* sentant son esprit s'affoiblir, ne voulut plus écrire, en disant : *Il faut dételé avant la nuit*. Il étoit cousin du poète *Regnard*, dont il se rapprocha par son originalité piquante, comme la nature l'en avoit rapproché par les liens du sang. La modestie de *Collé* égaloit son mérite. On peut en juger par ce passage de l'un de ses opuscules, intitulé : *Épanchement secret de l'amour propre*. « On m'accable, dit-il, de louanges indiscrètes sur mon petit talent pour la comédie. Quel est, en effet, le connoisseur & l'homme de sang froid, qui ne se soulèvent pas contre moi, en lisant cette ridicule hyperbole de *Fréron* : *Depuis Molière, je ne connois que M. Collé qui ait reçu de la nature un talent supérieur & décidé pour le genre de la Comédie*. Et moi je déclare, avec la bonne foi la plus gauloise, que la *Mère coquette* de *Quinault*, que les bonnes comédies de *Dufresny*, de *Regnard*,

de *Destouches* & de *Marivaux*, dessinées à grands traits, sont infiniment au-dessus des bagatelles dramatiques que j'ai crayonnées en petit, & dont je n'ai heureusement fait que mon amusement & non mon métier. Quant à *Molière*, après lequel on me place, je m'en crois plus éloigné dans le comique, que *Campistron* ne l'est, dans le tragique, du grand *Cornéille*. Tout ce que je peux permettre à mon amour propre, c'est de dire que ces écrivains, mille fois plus proches de *Molière* que moi, ont eu sur moi l'avantage inappréciable d'avoir pu consacrer leurs premières années à l'étude réfléchie d'un art, qui est beaucoup plus difficile & plus étendu qu'on ne l'imagine communément. Pour moi, ce n'est qu'à 37 ans, que ne devant plus mon temps à personne, j'ai suivi avec passion mon goût pour la comédie, en homme entièrement indépendant. Éloigné de la scène par les affaires, & par cette façon de penser, je suis donc resté écolier dans cet art, pour n'en avoir pas fait assez tôt mon occupation unique & mon seul objet... Que l'on ne me fasse donc pas l'injustice de penser que je suis assez simple ou assez vain pour m'être laissé tourner la tête par mes petits succès dramatiques, soit en société, soit publics, & que j'aie respiré trop fort l'encens capiteux des journalistes. »

**COLLENUCCIO**, (Pandolfe) né à Pésaro, fut envoyé en qualité d'ambassadeur par le duc de Ferrare, à l'empereur *Maximilien I*, & se distingua dans cette négociation. De retour dans sa patrie, il voulut en défendre les droits contre *Jean Sforce*, qui y avoit usurpé le souverain pouvoir. Celui-ci fit emprisonner & étrangler *Collenuccio* en 1507. On a de ce

dernier plusieurs ouvrages estimés, entr'autres une *Histoire* du royaume de Naples, en italien : elle va jusqu'à l'an 1459; & elle a été traduite en latin par *Supano*, Basse, 1572, in-4.<sup>o</sup>

**COLLEONI**, Voyez **COGLIONI**.

**I. COLLET**, (Jean) Voyez **COLET**.

**II. COLLET**, (Philibert) né en 1643, avocat au parlement de Dombes, passa quelque temps chez les Jésuites. Il mourut à Châtillon-lès-Dombes, sa patrie, en 1718, à 76 ans. Il étoit très-laborieux; mais il avoit des opinions fort singulières, même sur la religion. Il passa long-temps pour n'en point avoir, quoique son impiété fût plutôt sur sa langue que dans son cœur. On a de lui : I. Un *Traité des Excommunications*, en 1689, in-12. C'est une histoire de l'excommunication de siècle en siècle. L'auteur étoit dans les censures lorsqu'il publia cet ouvrage, pour avoir empêché, avec violence, qu'on n'enterrât une personne dans une chapelle dont il étoit patron. II. Un *Traité de l'Usure*, in-8<sup>o</sup>, 1690, dans lequel il défend l'usage de la Bresse, de stipuler les intérêts avec le capital d'une somme exigible. III. *Entretiens sur les Dîmes & autres libéralités faites à l'Église*, in-12. Il veut y prouver que les dîmes ne sont ni de droit divin, ni de droit ecclésiastique, mais de droit domanial. IV. *Entretiens sur la Clôture des Religieuses*, in-12, dans lesquels il combat pour la liberté de la clôture, contre le cardinal *le Camus*, évêque de Grenoble, qui venoit de gagner son procès avec les religieuses de Montfleuri. V. *Des Notes sur la*



coutume de Bresse, 1698, in-fol. ; & plusieurs ouvrages manuscrits. La figure de *Collet* étoit originale, ainsi que son esprit : il avoit l'air d'un philosophe de l'ancienne académie. Tout ce qui s'éloignoit des opinions communes lui plaisoit, & il soutenoit ses idées avec feu. Ceux qui vivoient avec lui, étoient charmés de l'étendue de sa mémoire & de la vivacité de sa pénétration ; & ce qui vaut encore mieux, ils trouvoient en lui un homme officieux, & un ami ardent & sincère.

III. COLLET, (Pierre) prêtre de la congrégation de la Mission, docteur & ancien professeur de théologie, né à Ternay dans le Vendomois, le 6 septembre 1693, & mort le 6 octobre 1770, à 77 ans, s'est fait un nom distingué parmi les théologiens, & a mérité l'estime des personnes pieuses par ses écrits & par ses mœurs. Ses ouvrages sont en grand nombre. Les principaux sont les suivans : *Vie de St. Vincent-de-Paul*, 2 vol. in-4°, 1748 ; *Histoire abrégée du même*, un volume in-12, 1764. L'Abrégé vaut mieux que la grande Histoire, qui est fastidieuse par une multitude de détails minutieux qui n'intéressent presque personne : ce défaut est celui de presque tous les ouvrages historiques de cet écrivain. *Vie de Boudon*, 2 vol. in-12, 1754. *La même, abrégée*, un vol. in-12, 1762 ; *Vie de saint Jean de la Croix*, 1769, 1 vol. in-12 ; *Traité des Dispenses en général & en particulier*, 3 volumes in-12, 1753. Cet ouvrage est rempli de recherches. *Traité des Indulgences & du Jubilé*, 2 volumes in-12, 1770 ; *Traité de l'Office Divin*, 1 volume in-12, 1763 ; *Traité des saints Mystères*, 2 vol. in-12, 1768 ; *Traité des Exorcismes*

*de l'Eglise*, 1 vol. in-12, 1770. Ces différens Traités sont bons, & on les consulte avec fruit. *Abrégé du Dictionnaire des Cas de Conscience*, de Pontas, 2 vol. in-8°, 1764 & 1770. *Morénas* avoit donné un *Abrégé de Pontas*, en deux petits volumes in-8° : *Collet* s'en empara, le corrigea, l'augmenta de plus d'un tiers, & le publia en deux volumes in-4°. Il accuse *Pontas* de se contredire : on lui a fait le même reproche ; mais, en général, l'Abrégé de *Collet* est bien fait & utile. *Leures critiques*, sous le nom du *Prieur de St-Edme*, 1 vol. in-8°, 1744. L'abbé de *Saint-Cyran* y est très-peu ménagé. *Bibliothèque d'un jeune Ecclésiastique*, 1 vol. in-8°. Cette brochure est peu de chose, & l'auteur n'y indique pas toujours les meilleurs livres. *Theologia moralis universa*, 17 vol. in-8°. *Institutiones Theologicae, ad usum Seminariorum*, sept vol. in-12, 1744 & suivantes ; *Eadem, breviori formâ*, 4 volumes in-12, 1768 ; *De Deo, ejusque divinis attributis*, 3 volumes in-8°, 1768 ; *Les Devoirs des Pasteurs*, 1 vol. in-12, 1769 ; *Devoirs de la Vie Religieuse*, 2 vol. in-12, 1765 ; *Traité des Devoirs des Gens du Monde*, 1 vol. in-12, 1763 ; *Devoirs des Ecoliers*, 1 vol. petit in-12 ; *Instructions pour les Domestiques*, 1 volume in-12, 1763 ; *Instructions à l'usage des Gens de la Campagne*, petit in-12, 1770. Ces différens traités sont solides, mais ils manquent un peu d'onction. *Sermons & Discours Ecclésiastiques*, 2 vol. in-12, 1764, écrits avec plus de netteté que d'éloquence. *Méditations pour servir aux Retraites*, 1 vol. in-12, 1769 ; *La Dévotion au sacré Cœur de Jésus, établie & réduite en pratique*, 1 vol. in-16, 1770. Il préparoit, lorsqu'il mourut, d'autres ouvrages. On voit

par ce catalogue que la plume de cet écrivain étoit tres-séconde ; mais son style est dur en latin , & incorrect en françois. — *Collet* avoit , dans la conversation , de l'esprit & du feu : on remarque ces deux qualités dans quelques-uns de ses livres Il mêle quelquefois la plaisanterie aux sujets les plus sérieux , mais malheureusement ses railleries sentent le collège , & ne sont guères à leur place. Il s'étoit corrigé , dans sa vieillesse , de ce défaut ; & à tout prendre , ses livres sont estimables , par l'abondance des recherches , & par l'ordre qu'il a su y mettre.

IV. COLLET , (N.) secrétaire de l'ordre de Saint-Michel , mourut en 1737. Ses vertus égaloient ses talens. L'un de ses meilleurs ouvrages est une Épître à l'*Hymen*. Ce Dieu , rarement célébré par les poètes , a obtenu de celui-ci , l'hommage de très-bons vers.

I. COLLETET , (Guillaume) avocat au conseil , l'un des quarante de l'académie Française , naquit à Paris en 1598 , & mourut dans cette ville , le 10 février 1659 , à 61 ans , ne laissant pas de quoi se faire enterrer. Le cardinal de *Richelieu* le mit au nombre des cinq auteurs qu'il avoit choisis pour la composition des pièces de théâtre. *Colletet* fit seul *Cymide* , & travailla aux comédies intitulées *l'Aveugle de Smyrne* & les *Tuileries*. Il lut le monologue de cette dernière pièce au cardinal , & lorsqu'il fut à l'endroit qui commence par ce vers :

*La Canne s'humble dans la bourbe de l'eau...*

*Richelieu* lui fit présent de six cent livres pour six mauvais vers qui

suivolent celui-là. Sur quoi *Colletet* fit ce distique :

Armand , qui pour six vers m'as  
donné six cents livres ,

Que ne puis-je à ce prix te vendre  
tous mes Livres !

En lui faisant ce présent , le cardinal lui dit que les six cent francs n'étoient que pour les six vers , qu'il trouvoit si beaux , que le roi n'étoit pas assez riche pour payer le reste. Mais il ne renonça pas à son droit de protecteur & de connoisseur ; il ne voulut pas payer ces vers sans les critiquer : au lieu de s'humble de la bourbe de l'eau ; il prétendit que *Colletet* devoit mettre barboter dans la bourbe de l'eau... *Colletet* résista à cette critique ; & non content d'avoir défendu son vers en présence du cardinal , il lui écrivit encore à ce sujet en rentrant chez lui. Comme le cardinal achevoit de lire sa lettre , des courtisans vinrent le complimenter sur le succès des armes du roi , en disant que rien ne pouvoit résister à son éminence ! — Vous vous trompez , leur répondit-il en riant ; car , même à Paris , je trouve des personnes qui me résistent. On lui demanda quels étoient ces audacieux ? C'est *Colletet* , dit-il ; car , après avoir combattu hier avec moi sur un mot , il ne se rend pas encore , & voilà une grande lettre qu'il vient de m'en écrire. Cette opiniâtreté n'irrita pas le ministre , qui continua de le protéger. *Colletet* eut d'autres bienfaiteurs. *Harlay* , archevêque de Paris , récompensa généreusement son *Hymne* sur l'Immaculée-Conception ; il lui envoya un *Apollon* d'argent. *Colletet* avoit épousé trois fois ses servantes. Les gages qu'il leur devoit , leur tenoit lieu de dot. *Claudine* fut la troisième. Pour tâcher de justifier son choix aux

yeux du public, il fit paroître, sous son nom, plusieurs pièces de poésie : mais les honnêtes gens sentirent sa petite ruse, & se moquèrent de la *Sapho* supposée, & du dieu mesquin qui l'inspiroit. *La Fontaine* s'ézaya sur ce sujet, par la pièce de vers suivante :

*Les oracles ont cessé ;  
Colletet est trépassé.  
Dès qu'il eut la bouche close,  
Sa femme ne dit plus rien ;  
Elle enterra vers & prose  
Avec le pauvre Chrétien.  
Sans glojer sur le mystère  
Des madrigaux qu'elle a faits,  
Ne lui parlons désormais  
Qu'en la langue de sa mère.  
Les oracles ont cessé ;  
Colletet est trépassé.*

Ce mariage, joint aux pertes qu'il fit pendant les guerres civiles, & à son caractère dissipateur, le réduisirent à une extrême pauvreté. Les *Œuvres de Colletet* parurent en 1653, in-12 : ce sont des *Odes*, des *Stances*, des *Sonnets*, & quelques ouvrages en prose, tels qu'une traduction du roman d'*Isménè & Isménias*, qui sont depuis longtemps au nombre des livres qu'on ne lit plus. Quelques-unes de ses Poésies, sans être du premier mérite, prouvent de l'esprit, de la fécondité, & font quelquefois d'une tournure agréable.

II. COLLETET, (François) fils du précédent, n'est guères connu que par la place que *Boileau* lui a donnée dans ses *Satires*. Il fit, comme son père, des vers & de la prose, des *Cantiques* spirituels, & des *Pièces* bachiques, amoureuses & burlesques. Sa *Muse coquette* est en quatre parties in-12. Il vivoit encore en 1672.

COLLIBUS, (Hippolyte) juriconsulte Italien, naquit à

Alexandrie-de-la-Paille en 1561 ; enseigna le droit à Balle, devint chancelier du prince d'*Anhalt*, & fut employé avec succès dans diverses négociations en France, en Angleterre & en Allemagne. Il mourut le 21 février 1612. On lui doit divers ouvrages sur le droit : *Consiliarius principis*. — *Commentarius de diversis regulis juris*. — *Axiomata de nobilitate*. Il avoit du savoir, mais trop d'orgueil, ce qui nuisit à la tranquillité de sa vie.

COLLIER, (Jérémie) né à Stowqui, dans la province de Cambridge, en 1656, devint lecteur de Grays-Inn ; mais ayant refusé de prêter le serment du Test, il perdit cette place. Les écrits qu'il publia pour défendre son procédé, lui attirèrent la disgrâce & les reproches des grands. On lui promit inutilement, sous la reine *Anne*, des récompenses considérables ; il vécut & mourut zélé non-Conformiste. Il réunissoit parfaitement l'esprit de retraite du Chrétien, avec la politesse du gentilhomme. Également profond dans la philosophie, la théologie, l'éloquence, les antiquités sacrées & profanes, il a enrichi sa nation de plusieurs ouvrages estimables : I. D'un *Dictionnaire historique, géographique, généalogique*, traduit en partie du *Moréri*, & augmenté d'un grand nombre d'articles, en quatre vol. in-folio, 1701 — 1721. II. Des *Essais de Morale* sur différents sujets, 1696 — 1709, trois volumes in-8.° III. D'un *Traité* où il démontre que Dieu n'est pas l'auteur du mal. IV. D'une *Histoire Ecclésiastique de la Grande-Bretagne*, 1708 — 1714, 2 volumes in-folio. V. De la *Critique du Théâtre Anglois*, comparé aux théâtres d'Athènes, de Rome & de France ; avec l'*Opinion des auteurs*, tant profanes

profanes que sacrés, *touchant le Spectacle* : traduit en françois par le Père de Courbeville, Jésuite. Collier mourut le 26 avril 1726, à septante-six ans.

I. COLLIN, (l'abbé N.) mort en 1754, trésorier & vicaire-général du chapitre de l'église de Paris, étudia de bonne heure les finesses de la langue Latine & celles de la Françoisé. Cette connoissance lui servit à traduire, avec autant d'exactitude que d'élégance, l'*Orateur de Cicéron*, in-12. Cette version, le fruit du travail long, pénible & assidu d'un homme d'esprit, parut avec une excellente préface, qui est en même temps un commentaire raisonné sur l'ouvrage, & un solide abrégé de rhétorique. On y trouve des jugemens sur nos orateurs modernes, & des réflexions sur les rhéteurs de l'antiquité. Il avoit remporté trois prix à l'académie Françoisé. On a encore de lui, la *Vie de Marie de Lumague*, institutrice des filles de la Providence, 1744, in-12.

II. COLLIN DE VERMOND, (Hyacinthe) membre de l'académie royale de Peinture pour la partie de l'histoire, naquit à Versailles. Il étoit filleul & élève du fameux Rigaud, qui démêla son talent. Il fit d'excellentes études en Italie, & en rapporta le bon goût du dessin, dont l'art consiste autant à présenter la nature sous des aspects favorables, qu'à la rendre avec élégance & avec pureté. Dans ses exercices de professeur, il réussit à poser supérieurement le modèle, à le dessiner correctement, & à remplir avec habileté toutes les fonctions de l'école. Ses ouvrages respirent la douceur, l'honnêteté, la décence de son caractère. Les principaux sont : I. *La Présentation au Temple*,  
Tome III.

placée à Saint-Louis de Versailles. II. *La Maladie d'Antiochus*. III. Plusieurs Tableaux, dans la nef des Capucins du Marais. IV. *L'Annonciation*, à Saint-Medéri. V. *La Manne qui tombe dans le Désert*, à Saint-Jean-en-Grève. Collin mourut à Paris en 1761, à 68 ans.

III. COLLIN, Voy. BLAMONT & MACLAURIN.

I. COLLINS, (Jean) né à Wood-Eaton près d'Oxford, en mars 1624, membre de la société royale de Londres en 1667, procura l'édition des meilleurs livres de mathématique. On le nommoit le *Merjetne Anglois*, & il méritoit ce titre. Il étoit en commerce avec tous les savans de l'Europe. Les Anglois prétendent qu'on peut prouver clairement, par son *Commercium Epistolicum de Analyfi promotâ*, imprimé in-4.° en 1712, par ordre de la société royale, que c'est à lui qu'on doit l'invention de la méthode analytique. On a encore de lui une *Arithmétique*, 1665, in-fol., en Anglois, & divers mémoires dans les *Transactions philosophiques*. Cet habile mathématicien mourut le 10 novembre 1683, à 59 ans.

II. COLLINS, (Antoine) né à Heston, à dix milles de Londres, le 21 juin 1676, d'une famille noble & riche, occupe une place dans la liste des incroyables. On devient ordinairement impie, par un excès de perversité ou de libertinage; Collins le devint par bonté de caractère. Le tableau des maux qu'avoient occasionnés les abus que des hommes ambitieux avoient faits de la religion, l'ayant indisposé contre elle, il l'attaqua avec beaucoup de hardiesse. Son impiété lui attira plusieurs adversaires; mais, loin de s'emporter, contr'eux, il leur indiquoit la

manière de le combattre avec plus de force : il fournissoit des livres à ceux qui travailloient à le réfuter. Sa bibliothèque étoit autant pour le public que pour lui-même. On doit aussi lui savoir gré d'avoir évité dans ses écrits l'obscénité, ressource vile des impies, qui se font pour la plupart des armes de tout. Il exerça, avec beaucoup d'applaudissement, la magistrature dans la province d'Essex. On étoit si persuadé de sa bonne foi & de son désintéressement, que, malgré sa réputation d'impiété, on lui confia l'administration des deniers de cette province. Il mourut le 13 décembre 1729, à Hartley-Square, après avoir protesté « qu'il avoit toujours pensé que chacun devoit faire tous ses efforts pour servir de son mieux Dieu, son prince & sa patrie, & que le fondement de la religion consistoit dans l'amour de Dieu & du prochain. » Les principaux ouvrages par lesquels il a signalé son incrédulité, sont : I. *Essai sur l'usage de la Raison, dans les propositions dont l'évidence dépend du témoignage humain.* Un esprit foible apprendroit dans cet ouvrage à abuser de la sienne, & un esprit fort à séduire celle des autres. II. *Recherches Philosophiques sur la Liberté de l'Homme* : « ouvrage si bon, dit un auteur fort suspect, que le docteur Clarke y répondit par des injures. » Ne prenoit-il pas dans ce moment, comme tant d'autres, les raisons pour des injures ? Celles de Clarke étoient bien capables d'embarasser son adversaire. III. *Discours sur les fondemens & les preuves de la Religion Chrétienne*, avec une *Apolo-gie de la liberté d'écrire* : elle fut ataquée par le célèbre *Crouzas*. IV. *Modèle des Prophéties littérales.* C'est une suite du livre précédent,

réfuté par divers écrivains, surtout par le docteur *Jean Rogers* dans sa *Nécessité de la révélation Divine*. V. *Discours sur la liberté de penser* : ouvrage qui fit beaucoup de bruit dans sa naissance, & qui est encore lu en Angleterre par les partisans de *Collins*. Il fut traduit en françois in-8.<sup>o</sup> en 1714.

III. COLLINS, (Guillaume) poète Anglois, né le 25 décembre 1720, à Chichester, s'étoit d'abord destiné à l'état ecclésiastique ; mais la fureur des vers le fit renoncer à la cléricature, pour mener la vie indolente d'un poète : il donna des *Eglogues*, des *Odes*, sans pouvoir se tirer de la misère. Un oncle qui servoit en Flandre dans l'armée Angloise, lui laissa une riche succession. Il avoit été le joindre, & il repassa en Angleterre pour jouir des avantages de sa nouvelle fortune. Mais son esprit, déjà altéré par ses besoins précédens, finit de s'aliéner ; & il mourut dans l'enfance, en 1756. *Cazin* a publié à Paris, in-12, quelques-unes de ses poésies avec celles d'*Hammond*.

COLLINSON, (Pierre) membre de la société royale de Londres, né dans le West-Moreland, en 1693, mourut en 1768. Il fut utile aux nations par la transplantation de beaucoup de végétaux d'Europe en Amérique, & de végétaux américains en Europe. C'est par ses conseils que la vigne fut cultivée en Virginie, & qu'on forma une bibliothèque publique à Philadelphie. Il étoit ami du docteur *Franklin*, Quaker comme lui. Il l'instruisit des premières expériences sur l'électricité, en 1745, & lui envoya la première machine électrique qu'on eût vue dans le nouveau monde. Leur correspondance à ce sujet a été

Imprimée. On a encore de lui un *Mémoire sur les émigrations des troupeaux de la plaine sur les montagnes, & des montagnes dans la plaine.*

COLLIUS, ( François ) l'un des docteurs du collège Ambroisien de Milan, & grand pénitencier de ce diocèse, mort en 1640, dans un âge assez avancé, se rendit très-célèbre par son traité *De animabus Paganorum*, publié en 2 vol in-4°, à Milan, en 1622 & 1623. Il y examine quel est le sort, dans l'autre vie, de plusieurs Payens illustres. Il forme des conjectures ingénieuses & hardies sur des choses, dont la connoissance n'appartient qu'à Dieu. Il sauve les sages-femmes Egyptiennes, la reine de Saba, *Nubuchodonosor*, &c. Il ne désespère pas du salut des *Sept-Sages* de la Grèce, ni de celui de *Socrate*; mais il damne sans miséricorde *Pythagore*, *Aristote*, & plusieurs autres, quoiqu'il reconnoisse qu'ils ont connu le vrai Dieu. Cet ouvrage n'est, à proprement parler, qu'un jeu d'esprit, choisi par l'auteur, pour faire parade de son érudition. Il y en a effectivement beaucoup dans ce livre. Il est d'ailleurs bien écrit, curieux & rare. On a encore de lui *Conclusiones Theologicae*, 1609, in-4°; & un traité *De sanguine Christi*, plein de recherches & de citations: il parut à Milan en 1617, in-4°.

COLLOREDO, ( Rodolphe ) comte de Wals, chevalier de Malte, grand-prieur de Bohême, & maréchal-général des armées des empereurs *Ferdinand II* & *Ferdinand III*, se signala par sa valeur & par son attachement à la maison d'Autriche. Il mourut le 24 janvier 1657.

I. COLLOT, ( Germain ) chirurgien François, sous *Louis XI*,

est le premier François, qui tenta l'opération de la pierre par le grand appareil. Avant lui, on appelloit des chirurgiens Italiens pour cette maladie. *Collot*, les ayant vus opérer, s'essaya sur des cadavres, & enfin sur un criminel condamné à mort: ce misérable soutint courageusement l'opération, & par ce moyen, il racheta sa vie; *Louis XI* la lui ayant accordée en cas qu'il échappât, & ne fut plus tourmenté de la pierre. *Collot* fut récompensé comme il le méritoit. Sa famille, héritière de son adresse, n'a cessé, depuis lui jusqu'à nos jours, de travailler avec les mêmes succès. — *Philippe COLLOT*, mort à Luçon en 1656, à 63 ans, mit en pratique les préceptes de l'art de ses pères avec une dextérité supérieure à celle qu'ils avoient montrée. Il dégagea leur manière d'opérer, de tout ce qu'elle avoit de rude & de difficile. Il étoit tellement occupé à Paris, que le cardinal *Chigi*, depuis *Alexandre VII*, ne put l'engager à se rendre à Cologne.

IJ. COLLOT - D'HERBOIS; ( J. M. ) débuta dans la carrière théâtrale, où il eut peu de succès: Il joua à Genève, à la Haye & à Lyon, où ayant été souvent mal accueilli par le parterre, il voua à cette ville la haine la plus cruelle. Le rôle que *Collot* remplissoit le mieux étoit celui de Tyran dans la tragédie; il ne parut pas l'avoir quitté, lorsque parvenu à la Convention, & choisi pour l'un des membres du comité de salut public, il inonda la France de sang. Lyon sur-tout devint le théâtre de sa fureur. Pendant le siège de cette ville, il se flattoit hautement que bientôt elle expiroit par sa destruction, les coups

de sifflet qu'il y avoit éprouvés ; & en effet, si-tôt qu'elle eut ouvert ses portes aux assiégeans , au mois d'octobre 1793, *Collot* y organisa les démolitions, y multiplia les décombres, y ordonna les fusillades ; & , ne trouvant pas que les exécutions fussent assez nombreuses, assez meurtrières, il imagina de faire expirer les prisonniers sous des coups de canons chargés à mitraille. Deux cents neufs périrent dans une seule soirée : & c'est après cet horrible massacre, qu'il s'honora du titre de *mitrailleur des Lyonnais*. Une jeune femme, une fille intéressante & belle, étoient venues se jeter à ses pieds pour réclamer la grace d'un époux & d'un père ; *Collot* les en punit, en les faisant attacher pendant trois heures sur l'échafaud, où ces derniers venoient d'expirer. Il avoit demandé, dès la première séance de la convention, l'abolition de la royauté, pour se venger de *Louis XVI*, qui n'avoit pas voulu l'appeler au ministère de la justice ; quelques jours après, il proposa la peine de mort contre les émigrés, & poursuivit ensuite avec acharnement, soit les défenseurs de la monarchie expirante, soit les républicains connus alors sous le nom de *Girondins*, & qui desiroient un gouvernement fondé sur des lois stables. Son intimité avec *Robespierre*, lui fit partager tous ses sentimens ; mais si-tôt qu'il vit celui-ci prêt à succomber le 9 thermidor, il se réunit à ses accusateurs pour le renverser : enfin, il fut dénoncé lui-même & condamné, le premier avril 1795, à être déporté à Cayenne. *Collot* subit son jugement ; mais à peine étoit-il arrivé, qu'il s'efforça de soulever les noirs contre les blancs de la colonie. Renfermé alors dans le fort de Sinamary, il y mourut

en novembre 1796. Cet homme séroce avoit failli à être assassiné, deux ans auparavant, par *Lamiral*, qui lui tira deux coups de pistolet sans l'atteindre. Il apporta à la convention un esprit orné par la littérature, une physionomie sombre, mais offrant de beaux traits, une constitution forte, un organe imposant, une déclamation théâtrale, & sur-tout un grand desir de jouer un rôle. Il avoit de la facilité pour improviser. Des pensées ingénieuses, souvent énergiques, le talent d'échauffer les ames, lui donnèrent bientôt de l'influence sur l'assemblée & dans le club des Jacobins. D'ailleurs, il étoit plus brusque & plus impétueux dans les affaires publiques, qu'adroit & insinuant. Les moyens extrêmes lui sembloient toujours les meilleurs. Ce qui paroitra extraordinaire, c'est qu'on a dit que *Collot-d'Herbois* n'étoit pas né méchant ; il le devint par orgueil. On lui connut des momens de sensibilité ; mais à quoi ne porte pas le desir extrême de se signaler ! De tous les amours propres, le plus odieux est celui qui ne peut plus se satisfaire que par des cruautés. *Collot* avoit écrit des opuscules politiques, & un grand nombre de pièces de théâtre. Parmi les premiers, l'*Almanach du père Gérard* fit quelque bruit. Il est curieux d'y voir l'auteur y développer les avantages du gouvernement monarchique ; mais alors il avoit conçu l'espoir d'être appelé au ministère. Ses pièces de théâtre sont : *Lucie ou les Parents imprudens*, 1772. *Clémence & Monjair*, drame. *Le bon Angevin*. *L'Amant loup-garou*, 1777. *Le Nouveau Nostradamus*. *L'Inconnu ou le Préjugé vaincu*, 1789. *Adrienne ou le Secret de famille*. *Le Procès de Socrate*. *Les Porte-feuilles*, 1791. *L'Ainé & le Cadet*, 1792. Il n'est

aucune de ses pièces qui ait mérité quelque succès. La meilleure, imitée de l'Espagnol *Caldéron*, est intitulée le *Payfan magistrat*; elle fut jouée en 1781 à Bordeaux, & à Paris en 1789.

**COLLUTHUS**, prêtre & curé d'Alexandrie, devint schismatique dans le temps qu'*Arius* mit au jour ses erreurs, vers l'an 315. Il s'avisa d'ordonner des prêtres, & eut la ridicule ambition d'usurper le gouvernement de son église, & de former un épiscopat imaginaire. Le concile d'Alexandrie le condamna en 321, & déposa les prêtres qu'il avoit ordonnés.

**COLMAN**, (Saint) *Colomannus*, fut martyrisé en Autriche le 13 octobre 1012. Son corps fut transféré de Stolckeraw à Melck.

**COLMENAR**, (Jean Alvares de) écrivain Espagnol, a publié deux ouvrages estimés. Le premier est intitulé, *Délices de l'Espagne & du Portugal*; la plus belle édition est celle de Leyde 1715, 6 vol. in-8°; mais elle a été tronquée par un ennemi de l'église. Le second a pour titre; *Annales d'Espagne & de Portugal*, 1741, 4 vol. in-4°, ou 8 vol. in-12.

**COLMENARES**, (Diego) Espagnol, né à Ségovie, où il fut curé, y mourut en 1651. Il a publié l'*Histoire* de la ville de Ségovie, avec l'abrégé de celle de Castille, en Espagnol.

**I. COLOMB**, (Christophe) naquit, en 1442, d'un père cardeur de laine, à Cogureto, village sur la côte de Gènes. Quelques voyages sur mer, & le bruit que faisoient alors les entreprises des Portugais, lui donnèrent du goût pour la navigation. Il conçut qu'on pouvoit faire quelque chose

de plus grand que ce qu'on avoit tenté jusqu'alors, & par la seule inspection d'une carte de notre hémisphère, ou par des raisonnemens tirés de la disposition du monde, il jugea qu'il devoit y en avoir un autre. Il résolut d'aller le découvrir. Gènes, sa patrie, l'ayant traité de visionnaire, & *Jean II* roi de Portugal, ayant refusé son service, *Colomb* se rendit à la cour d'Espagne, où la reine *Isabelle* lui confia trois vaisseaux, non sans avoir éprouvé, de la part de la populace, des marques réitérées de mépris. Il s'est même conservé en Espagne une tradition, qui apprend que lorsque *Colomb* passoit dans les rues avec cet air rêveur que devoit lui donner le grand projet qu'il rouloit dans son esprit, les hommes les plus sensés, portant le doigt au milieu de leur front & secouant la tête, se disoient les uns aux autres par ce signe, que *Colomb* avoit perdu la cervelle. Des isles Canaries où il mouilla, il ne mit que treize-trois jours pour découvrir la première isle de l'Amérique, en 1492. C'étoit celle de Guanahani. Pendant ce petit trajet, son équipage ne cessa de murmurer. Il y en eut même qui dirent assez haut que le plus court étoit de jeter dans la mer cet aventurier, qui n'avoit rien à perdre, & qu'ils en seroient quittes en disant qu'il y étoit tombé en contemplant les astres. Sa petite flotte ayant essuyé un coup de vent qui la mit dans le plus grand danger, ses officiers voulurent faire tourner les voiles, pour chercher une rade où ils pussent abriter les vaisseaux. *Colomb* seul s'opposa à cette résolution. *Messieurs*, leur dit-il avec colère, il faut suivre notre destinée; ce n'est que dans l'autre monde que vous pouvez



*espérer de trouver un abri.* Enfin , des que ses compagnons de voyage eurent pris terre à l'isle de Guanahani , l'une des Lucaies , ils saluèrent , en qualité d'amiral & de viceroi , ce téméraire qu'ils vouloient noyer. Les insulaires , effrayés à la vue de trois bâtimens Espagnols , gagnèrent les montagnes. *Colomb* ne put prendre qu'une femme , à laquelle il fit donner du pain , du vin , des confitures & quelques bijoux : ce bon traitement fit revenir les Sauvages. Les Castillans leur donnoient en guise d'or , ce qu'en Europe on ne s'aviserait pas de ramasser , des pots de terre cassés , des morceaux de verre & de faïence. Le Cacique , ou le chef de ces insulaires , leur permit de construire un fort de bois dans l'isle qu'ils avoient appelée *l'Espagnole*. *Colomb* y laissa trente-huit de ses siens , & partit pour l'Europe. *Ferdinand* & *Isabelle* le reçurent comme il le méritoit : ils le firent asseoir & couvrir en leur présence comme un grand d'Espagne , l'anoblirent lui & toute sa postérité , le nommèrent grand-amiral & viceroi du Nouveau-Monde ; & le renvoyèrent avec une flotte de dix-sept vaisseaux en 1493. Il découvrit de nouvelles isles , comme les Caraïbes & la Jamaïque. Il seroit mort de faim dans cette dernière isle , sans un stratagème singulier. Il devoit y avoir bientôt une éclipse de Lune : il envoya chercher les Sauvages des environs , leur reprocha leur dureté à son égard , les menaça qu'ils seroient bientôt un exemple terrible de la vengeance du Dieu des Espagnols ; & leur prédit que dès le soir la Lune rougiroit , s'obscurciroit , & leur refuseroit sa lumière. L'éclipse commença effectivement quelques heures après. Les Sau-

vages épouvantés , poussant des cris effroyables , allèrent se jeter aux pieds de *Colomb* , en lui jurant de ne plus le laisser manquer de rien. *Colomb* , après s'être fait prier quelque temps , se radoucit , & leur promit de demander à son Dieu de faire reparoître la Lune. Elle reparut quelques momens après ; & les infidèles , qui le regardoient déjà comme un homme d'une nature supérieure , furent convaincus qu'il dispoit à son gré du ciel & de la terre. Comme il revenoit de ce second voyage , assailli par une tempête furieuse , il se vit , lui & les siens , près de périr. Environné de toutes les horreurs de la mort , il ne songe qu'à une seule chose , il n'a qu'un seul regret : c'est que le fruit de ses courses va être perdu pour l'humanité. Il entre dans sa chambre : il écrit rapidement , au bruit de la tempête & des cris de l'équipage , sur du parchemin , un *Journal* de sa navigation ; l'enveloppe d'une toile cirée ; le met ensuite dans un gâteau de cire , & le jette à la mer dans un tonneau bien bouché : espérant que le ciel conservera un dépôt si précieux , & le fera parvenir de quelque façon aux hommes. Ce fut au retour de cette expédition , en 1505 , qu'il confondit ses envieux par une plaisanterie devenue célèbre. Ils disoient que rien n'étoit plus facile que ses découvertes , dues à un peu de hardiesse & à beaucoup de bonheur. Il leur proposa de faire tenir un œuf droit sur sa pointe ; & aucun n'ayant pu le faire , il cassa le bout de l'œuf en appuyant un peu dessus , & le fit ainsi tenir. *Rien n'étoit plus aisé* , dirent les assistans. — *Je n'en doute point* , reprit *Colomb* ; mais personne ne s'en est avisé , & c'est ainsi que j'ai découvert les Indes.

C'étoient ces mêmes envieux qui l'avoient mis mal auprès de *Ferdinand* & d'*Isabelle*. Des juges envoyés sur les vaisseaux mêmes dans son second voyage, pour veiller sur sa conduite, le ramenèrent en Espagne, les fers aux pieds & aux mains. *Voy. BOVAPILLA*. On le retint prisonnier quatre années, soit qu'on craignit qu'il ne prit pour lui ce qu'il avoit découvert, comme ses ennemis l'avoient insinué; soit qu'on voulût lui donner le temps de se justifier. Enfin, on l'avoit renvoyé dans le Nouveau - Monde; & c'étoit dans cette troisième course qu'il avoit aperçu le continent à dix degrés de l'Equateur, & la côte où l'on a bâti Carthagènes. *Colomb*, de retour de ce dernier voyage, termina peu après à Valladolid, le 8 mai 1506, à 64 ans, une carrière plus brillante qu'heureuse. On lui a élevé une statue dans Gênes. Les armes que lui avoit données *Ferdinand*, étoient une mer d'argent & d'azur, flanquée de trois isles d'or, & surmontée d'un globe pour cimier.

— *Ferdinand COLOMB*, son fils, écrivit la *Vie* de son père, traduite en françois par *Cotolendi*, Paris 1681, 2 volumes in-12.

*Voyez COLOMB*, n.º III. *Améric Vespuce*, négociant Florentin, a joui de la gloire d'avoir donné son nom à la nouvelle moitié du globe. Il prétendit avoir découvert le premier le continent.

« Quand il seroit vrai qu'il eût fait cette découverte, dit l'auteur de l'*Histoire générale*, la gloire n'en seroit pas à lui; elle appartient incontestablement à celui qui eut le génie & le courage d'entreprendre le premier voyage. *Colomb* en avoit déjà fait trois en qualité d'amiral & de vice-roi, cinq ans avant qu'*Améric Vespuce*

en eût fait un en qualité de géographe. C'est donc à *Colomb* qu'est dû l'honneur d'avoir découvert un nouveau monde. Mais la gloire humaine est bien rarement pure. » Quelques historiens reprochent au navigateur Génois, d'avoir souffert que ses compagnons fissent dévorer les malheureux Indiens par des dogues affamés, qui savoient discerner à l'odorat ces insulaires, & étoient récompensés de leur sagacité par une double ration de vivres. Mais ces atrocités, qu'on a peut-être exagérées, doivent moins être mises sur le compte de *Colomb*; que sur celui des aventuriers Castillans qui le suivirent. *Columbus*, en général, d'humanité envers les peuples conquis par lui. C'est cependant encore un problème si ses découvertes ont fait plus de mal que de bien aux hommes. La honteuse & cruelle maladie que les Espagnols rapportèrent de l'Amérique, après leur premier voyage, qu'ils communiquèrent à Naples aux François, & que ceux-ci donnèrent aux peuples du Nord; cette maladie connue d'abord sous le nom de *Mal de Naples*, ensuite sous celui de *Mal François*, fut bientôt le fléau de toute l'Europe.

« Peut-être que les trésors du Nouveau - Monde, dit l'abbé *Milloy*, ont été encore plus funestes. Combien de sang ont-ils coûté! combien de ravages ont-ils produits! Le sucre, le café, le cacao, la cochenilla, le quinquina peuvent-ils compenser tout ce que l'Europe a perdu pour dévaliser l'Amérique? Cette conquête est cause de l'affreux esclavage des Negres, qu'on y fait travailler comme de vils animaux, après les avoir enlevés à leur patrie par la violence ou par la fraude.

Elle est cause d'une partie de nos guerres, devenues plus fréquentes & plus longues, par l'avarice jointe à l'ambition. "

II. COLOMB, (Don Barthélemi) frère de *Christophe*, se fit un nom par les *Cartes marines* & les *Sphères*, qu'il faisoit fort bien pour son temps. Il avoit passé d'Italie en Portugal, avant son frère, dont il avoit été le maître en cosmographie. — Don *Ferdinand Colomb*, son neveu, dit que son oncle s'étant embarqué pour Londres, fut pris par des corsaires, qui le menèrent dans un pays inconnu, où il fut réduit à la dernière misère; qu'il s'en tira en faisant des cartes de navigation; & qu'ayant amassé une somme d'argent, il passa en Angleterre, présenta au roi une mappemonde de sa façon, lui expliqua le projet que son frère avoit de pénétrer dans l'Océan beaucoup plus avant qu'on n'avoit encore fait: que le prince le pria de faire venir *Christophe*, promettant de fournir à tous les frais de l'entreprise; mais que celui-ci ne put se rendre à cette invitation, parce qu'il étoit déjà engagé avec la couronne de Castille. Une partie de ce récit, & sur-tout cette proposition faite au roi d'Angleterre, paroissent imaginaires. Quoiqu'il en soit, *Barthélemi* eut part aux libéralités que le roi de Castille fit à *Christophe*; & en 1493, ces deux frères, & *Diègue Colomb* qui étoit le troisième, furent anoblis. Don *Barthélemi* partagea avec *Christophe* les peines & les fatigues inséparables des longs voyages où ils s'engagèrent l'un & l'autre, & bâtit la ville de *Saint-Domingue*. Il mourut en 1514, comblé d'honneurs & de biens.

III. COLOMB, (Don Ferdinand) fils de *Christophe*, entra

dans l'état ecclésiastique, & forma une riche bibliothèque, qu'il laissa en mourant à l'église de Séville. C'est cette bibliothèque qu'on a surnommée *la Colombine*. Il écrivit la *Vie* de son père, vers l'an 1530. Voy. COLOMB, n.º I.

I. COLOMBAN, (Saint) né en Irlande l'an 560, apprit dès sa jeunesse les arts libéraux, la grammaire, la rhétorique, la géométrie. La nature l'avoit doué de toutes les qualités de l'esprit & de tous les agrémens de la figure. Il craignit les attraits de la volupté, & les vains plaisirs que le monde lui promettoit; & se mit sous la conduite d'un saint vieillard nommé *Silen*, dans le monastère de Bancor. Pour se détacher de plus en plus du monde, il passa dans la Grande-Bretagne, & de là dans les Gaules, avec douze religieux. Un vieux château ruiné, dans les déserts des Vosges, fut sa première retraite. Une foule de disciples s'étant présentée à lui, il bâtit, vers l'an 600, un monastère dans un endroit plus commode, à Luxeuil, & bientôt un autre à Fontaine. Le roi *Thierry II* l'exila à Besançon, à la sollicitation de *Branehaut*, à laquelle le saint abbé donnoit vainement des avis salutaires. Il passa ensuite en Italie, fonda l'abbaye de Bobio, & y mourut le 21 novembre 615. *Colomban* avoit une opinion sur la Pâque, qui le rapprochoit des *Quarto-Décimans*; & il faut avouer qu'il auroit pu être plus circonspect & plus modéré en la soutenant. On a de lui une *Règle*, qui a été long-temps pratiquée dans les Gaules, quelques *Pièces de poésie*, quelques *Leures*, & d'autres *Traité*s ascétiques, qui se trouvent dans la *Bibliothèque des Pères*. Ses

Ouvrages ont été publiés séparément à Louvain, 1667, in-fol. Ce saint est fort maltraité par l'abbé Velli dans son *Histoire de France*; mais il est justifié, d'une manière victorieuse, des fausses imputations de cet écrivain, dans l'Avvertissement du douzième volume de l'*Histoire Littéraire de France*, pag. 9, par les savans Bénédictins de Saint-Maur.

II. COLOMBAN, (Antoine) Lyonnois, écrivit en 1533, un ouvrage de jurisprudence, intitulé: *Sommaire formel de procéder extraordinairement aux causes criminelles*.

I. COLOMBE, (Sainte) vierge & martyre de Cordoue, fut mise à mort par les Sarrafins en 852. — Il y a une autre *Ste COLOMBE*, vierge native de Sens, où l'on croit qu'elle reçut la couronne du martyre en 273.

II. COLOMBE, (Jean-Baptiste-Sébastien) Barnabite, né à Pau en 1712, & mort à Paris en 1778, a publié divers ouvrages de piété: *Vie Chrétienne*, 1774, 2 vol. in-12; *Manuel des Religieuses*, 1779, in-12; *Éternité malheureuse*, 1788, in-12. Ce dernier est une traduction de l'ouvrage latin de *Drexélius*. On doit encore au P. Colombe: I. Un *Plan raisonné d'Éducation publique*, Paris, 1762, in-12. II. Un *Dictionnaire portatif de l'Écriture-Sainte*, 1775, in-8.<sup>o</sup>

COLOMBEL, (Nicolas) peintre, élève d'*Eustache le Sueur*, né à Sotteville, près de Rouen, l'an 1646, demeura long-temps en Italie pour se former d'après *Raphaël* & *le Poussin*, qu'il n'a cependant guères suivis. Son dessin est correct, ses compositions riches, & accompagnées de beaux fonds d'architecture qu'il entendoit bien,

de même que la perspective. Mais son ton de couleur est trop dur; & ses têtes, très-communes, se ressemblent toutes. Son chef-d'œuvre est un *Orphée jouant de la lyre*, qui se voyoit à la ménagerie de Versailles. *Colombel* mourut à Paris en 1717, à 71 ans. Il étoit membre de l'académie de peinture.

COLOMBI, Voy. COLUMBI.

COLOMBIER, (Jean) médecin de Paris, fut nommé inspecteur des hôpitaux militaires, & mérita cette place par les ouvrages suivans: I. *Code de Médecine militaire*, 1772, 5 volumes in-12. II. *Précipies sur la santé des Gens de guerre*, 1775, in-8.<sup>o</sup> Cet ouvrage fut réimprimé en 1779. III. *Médecine militaire, ou Traité des Maladies tant internes qu'externes*, 1778, 7 volumes in-8.<sup>o</sup> IV. *Du Lait considéré dans tous ses rapports*, 1783, in-8.<sup>o</sup> Cet écrit, moins diffus que les autres, est estimé. *Colombier*, membre de la société de médecine de Paris & de l'académie de Lyon, est mort en 1788.

I. COLOMBIÈRE, (Claude de la) jésuite célèbre, né à Saint-Symphorien-d'Oson, à deux lieues de Lyon en 1641, se fit un nom dans sa compagnie par ses talens pour la chaire. La cour du roi *Jacques II* l'écoutra pendant deux ans avec plaisir & avec fruit; mais soupçonné, & non convaincu, d'être entré dans une conspiration, il fut banni de l'Angleterre. Il mourut à l'âge de 41 ans, le 15 février 1682, à Parai dans le Charolois. C'est lui qui, avec *Marie Alacoque*, a donné une forme à la célébration de la solennité du *Cœur de Jésus*, & qui en a composé l'office. « Ce Jésuite avoit l'esprit fin & délicat, & on le sent

malgré l'extrême simplicité de son style, dit l'abbé *Trublet* en parlant de ses *Sermons*, publiés à Lyon, 1757, en 6 vol. in-12. Il avoit sur-tout le cœur vif & sensible : c'est l'onction du P. *Cheminais*, mais avec plus de feu. L'amour de Dieu l'embrasoit. Tout dans ses *Sermons* respire la piété la plus tendre, la plus vive : je n'en connois point même, qui ait ce mérite dans un degré égal, & qui soit plus dévot sans petitesse. " Le célèbre *Patru*, son ami, en parloit comme d'un des hommes de son temps, qui pénétrait le mieux les finesse de notre langue. On a encore de la *Colombière* : I. *Reflexions morales*. II. *Lettres spirituelles*. III. *Harangues latines*. IV. *Retraite spirituelle*, formant 3 vol. in-12.

## II. COLOMBIÈRE, Voyez VULSON.

COLOMBINI, (Jean) né à Sienne, se retira dans la retraite, & y institua l'ordre des *Jésuates*, ainsi nommés parce que leur fondateur invoquoit sans cesse *Jésus*. Il mourut le 31 juillet, 1667, trente-cinq jours après que le pape *Urbain V* eut approuvé son institut. Celui-ci suit la règle de *St. Augustin*. Les religieux s'occupent particulièrement de la pharmacie & du soulagement des maladies des pauvres. *Clément IX* supprima les *Jésuates* en 1668 ; & il ne reste plus en Italie que quelques maisons de religieuses de cet ordre. *Moriggia* général des *Jésuates* a publié la vie de *Colombini* son prédécesseur.

COLOMIÈS, (Paul) né à la Rochelle en 1638, d'un médecin Protestant, parcourut la France & la Hollande, & mourut à Londres le 13 janvier 1692, à 54 ans. La république des lettres lui doit plu-

sieurs ouvrages sur les citoyens qui l'ont illustrée. I. *Gallia Orientalis*, réimprimée en 1709, in-4<sup>o</sup>, avec ses autres opuscules, par les soins du savant *Fabricius*. Cet ouvrage plein d'érudition, roule sur la vie & les écrits des François savans dans les langues Orientales. II. *Italia & Hispania Orientalis*, in-4<sup>o</sup>, 1730, dans le goût du précédent. III. *Bibliothèque choisie*, en françois, réimprimée en 1731 à Paris, avec les remarques de la *Monnoie* & de *Bourdelot* : on y voit une grande érudition bibliographique. IV. *La Vie du Père Sirmond*, 1671, in-12. V. *Theologorum Presbyterianorum Icones*. Il fait éclater dans cet ouvrage, son attachement pour le parti des *Épiscopaux*. Le ministre *Jurieu*, beaucoup moins impartial & moins honnête homme que *Colomiès*, qui rendoit justice à tous les partis, le déchira d'une manière indigne dans son libelle intitulé, *l'Esprit d'Arnauld*. VI. *Des Opuscules critiques & historiques*, recueillis & mis au jour, en 1709, par *Albert Fabricius*. VII. *Mélanges historiques*, &c. in-12. C'est un recueil de plusieurs petits traits curieux & agréables, sur quelques gens-de-lettres. *Colomiès* n'étoit pas un savant à découvertes. Son talent étoit de profiter de ses lectures : il mettoit à part les choses singulières, & en ornoit ses livres. Il y a du bon dans les siens ; mais l'ordre y manque. Il connoissoit bien la bibliographie, & il a été utile à ceux qui se sont appliqués à cette science.

## COLOMNA, Voyez XVI. COLOMNE & COLUMNNA.

COLONIA, (Dominique de) né à Aix en 1660, Jésuite en 1675, mourut à Lyon le 12 septembre 1741, à 82 ans. Cette ville, qui le posséda pendant cinquante-neuf

années, lui faisoit par estime & par reconnoissance une pension annuelle. Les fruits de ses travaux littéraires sont : I. Une *Rhétorique* en latin, in-12; réimprimée jusqu'à vingt fois, parce qu'elle est assez méthodique, & ornée d'exemples en général bien choisis. Cet ouvrage, adopté dans presque tous les collèges des Jésuites, a eu moins de vogue depuis leur destruction. II. *La Religion Chrétienne, autorisée par les témoignages des Auteurs Payens*, in-12, 2 vol. *Colonia* avoit lu cet ouvrage, par parties dans l'académie de Lyon, dont il étoit membre; cette compagnie applaudit à l'entreprise & à l'exécution. L'auteur n'avoit jamais séparé l'étude de la religion, de celle des auteurs profanes: on le voit assez par les recherches qui enrichissent cet ouvrage. III. *Histoire Littéraire de la ville de Lyon*, avec une *Bibliothèque des Auteurs Lyonnais, sacrés & profanes*, in-4°, 2 vol. Le premier est consacré aux antiquités de Lyon; le second, à l'histoire littéraire de cette ville. L'historien a omis beaucoup d'écrivains Lyonnais, & a parlé ou superficiellement ou inexactement de plusieurs autres. IV. *Bibliothèque des Livres Jansénistes*, in-12, 2 vol. censurée à Rome en 1749, & reproduite à Lyon, sous le titre de *Didionnaire des Livres Jansénistes*, in-12, 4 vol., 1752. On trouve à la fin une *Bibliothèque Anti-Janséniste*. Les hommes sages verront que dans l'une, l'auteur auroit pu se livrer à un zèle moins amer, & dans la seconde, indiquer quelquefois des auteurs plus modérés. V. *Laudatio funebris Camilli de Neuville*, 1693. VI. *Dissertation sur le Taurobole*, 1705. VII. *Oraison funèbre du prince de Condé*. VIII. *Panegyriques du B. Régis & de François Xavier*, avec des Mé-

*ditations*, F717, in-12. IX. *Oraisons, Præfations latina, &c.*, 1700, in-12. Ce recueil a eu trois éditions. *Colonia* se piquoit beaucoup de connoître l'antiquité: les ennemis que sa présomption lui avoit faits à Lyon, se proposèrent d'essayer ses forces en ce genre. On fait faire un pot de plomb, avec une inscription antique; on l'enterre pendant quelques jours; & on le lui envoie, comme un monument déterré dans un champ. L'habile antiquaire donne dans le piège, & fait imprimer une Dissertation dans le *Journal de Trévoux*, décembre 1724, dans laquelle il prodigua une érudition qui l'auroit couvert de ridicule, si ces sortes de méprises ne lui avoient été communes avec d'autres savans. *Atterbury*, évêque de Rochester, arrivé à Lyon, ne demanda à y voir que *Colonia*. Dans un voyage que ce dernier fit en Italie, le pape Clément IX voulut lui confier l'éducation de ses neveux; mais le Jésuite préféra sa liberté, & le plaisir de revoir sa patrie à toutes vues d'ambition. — Voyez l'article d'Étienne CHAMILLARD.

COLONIA, (Victoria) Voyez I. AVALOS. — & METELLI.

COLONNA, (Victoria) fille de *Fabrice Colonne*, seigneur Romain, mariée à *Ferdinand-François d'Avalos*, (Voyez ce mot,) se distingua dans plus d'un genre de sciences, & excella dans la poésie. Après la victoire de Pavie, à laquelle son mari eut beaucoup de part, le pape Clément VII & les princes d'Italie firent offrir à ce héros le royaume de Naples, qu'ils vouloient soustraire à la domination de *Charles-Quint*; mais la généreuse femme fit voir à son époux l'injustice & le danger de cette offre; & le retint dans les

bornes de la modération & de la prudence. Cette sage héroïne ne voulut jamais, après la mort d'*Avalos*, qu'elle perdit à la fleur de son âge, accepter aucun des partis avantageux qui lui furent présentés; & se retira, sur la fin de sa vie, dans le monastère de Sainte-Marie à Milan, où elle mourut vers l'an 1541. *Augustin Niphus*, *Paul Jove*, le président de *Thou*, *Matthieu Tofcan*, *Joseph Bétussi*, *Louis Jacob*, & quantité d'autres auteurs, lui ont prodigué des éloges. On a d'elle un beau Poëme latin, où elle célèbre les exploits de son époux.

I. COLONNE, (Jean) est un de ceux qui ont le plus contribué à la grandeur & à l'élevation de sa famille, l'une des plus illustres d'Italie, & très-séconde en grands hommes. Fait cardinal par *Honoré III*, en 1216, & déclaré légat de l'armée chrétienne, il contribua beaucoup à la prise de Damiette, par l'ardeur avec laquelle il anima les chefs & les soldats. Les Sarrasins l'ayant fait prisonnier, le condamnerent à être scié par le milieu du corps; mais, sur le point de subir ce supplice barbare, sa constance surprit si fort ces infidèles, qu'il lui donnèrent la vie & la liberté. Il mourut en 1245. L'hôpital de Latran est un monument de sa piété.

II. COLONNE, (Jean) Dominicain, de la même famille que le précédent, archevêque de Messine, fut chargé de plusieurs affaires importantes. Il mourut en 1280. On a de lui : I. *Traité de la gloire du Paradis*. II. Un autre *Du malheur des Gens de Cour*. III. *La Mer des Histoires* jusqu'au règne de *S. Louis*, roi de France. Il ne faut pas confondre ce livre avec une compilation intitulée :

*La Mer des Histoires*, Paris, 1488, 2 volumes in-folio, & imprimée depuis avec des augmentations. Celle-ci est d'un théologien Dominicain nommé *BROCHART*, qui la fit paroître, en latin, l'an 1475, sous le titre de *Rudimentum Novitiorum*; in-folio.

III. COLONNE, (Gilles) autrement GILLES DE ROME, *Egidius Roma*, général des Augustins, puis archevêque de Bourges, fut le premier de son ordre qui enseigna dans l'université de Paris. Son siècle, prodigue de titres, le surnomma le *Docteur très-fondé*, (*DOCTOR fundatissimus*.) *Philippe le Hardi*, à qui son mérite l'avoit rendu cher, lui confia l'éducation de *Philippe le Bel*. Le maître inspira à son élève le goût des belles-lettres. Ce fut pour ce prince qu'il composa le traité *De Regimine Principum* : Rome, 1492, in-folio, & Venise, 1498. L'art du gouvernement y est comparé au jeu des échecs. *Jean de Vignay* en fit, sous *Philippe de Valois*, une traduction qui est en manuscrit dans quelques bibliothèques. Dans un chapitre de son ordre, on statua qu'on recevoit ses opinions dans les écoles. *Colonne* mourut à Avignon en 1316. Son corps fut porté à Paris, où l'on voit son tombeau, chargé de cette Épitaphe emphatique : *Hic jacet aula morum, vitæ munditas, Archi-Philosophia Aristotelis perspicacissimus commentator, clavis & Doctor Theologia, lux in lucem reducens*, &c. On a encore de lui divers Ouvrages de philosophie & de théologie : Rome, 1555, in-folio. Voy. AVERROËS.

IV. COLONNE, (Jacques) fut élevé au cardinalat par *Nicolas III*. Il eut beaucoup de part aux démêlés qui agitèrent Rome, sous *Boniface VIII*. La famille de

te pontife, qui étoit celle de *Cajetan*, du parti des *Guelfes*, n'avoit jamais été en bonne intelligence avec celle des *Colannes*, de la faction des *Gibelins*. (Voyez **BUONDELMONTE**.) Les cardinaux de cette famille s'étoient opposés à l'élection de *Boniface*, dont ils connoissoient l'humeur altière & emportée. Pour s'y dérober, *Jacques Colonne* & *Pierre* son neveu, cardinal comme lui, se jetèrent dans *Palestrine*, où *Sciarra Colonne*, un de leurs cousins, commandoit alors. *Boniface* s'étant rendu maître de la ville, lança les foudres ecclésiastiques contre les rebelles, priva *Jacques* & *Pierre* de la pourpre; excommunia *Sciarra*; & mit leurs têtes à prix. *Sciarra* fuyant cette persécution; fut pris sur mer par des pirates, & mis à la chaîne. Cette condition, toute déplorable qu'elle étoit; lui paroïssoit préférable à celle où la vengeance du pape l'auroit réduit. *Philippe le Bel* le fit délivrer à *Marseille*, où les pirates l'avoient conduit, & l'envoya en Italie, l'an 1303, avec *Guillaume de Nogaret*, pour enlever *Boniface*. Ils surprisrent le pontife à *Anagni*, où l'on dit que *Sciarra Colonne* lui donna sur la joue un coup de son gantelet: Voyez **BONIFACE VIII**. *Jacques Colonne*, l'objet de cet article, mourut en 1318.

V. COLONNE, (François) né à Venise, & mort en cette ville en 1527, à l'âge de plus de 80 ans, étoit Dominicain. Il s'est fait connoître par un livre singulier & rare, intitulé *Hipnerotomachia Poliphili*, (c'est le nom sous lequel il s'est déguisé) imprimé à Venise, en 1499 & en 1545, in-folio. Le style obscur & énigmatique de cet ouvrage, a donné lieu à bien des interprétations ar-

bitraires de la part de ceux qui ont cherché à l'approfondir. Des gens, d'ailleurs pleins de savoir & de bon sens, ont prétendu y trouver les principes de toutes les sciences. Des adeptes y ont cherché le grand-œuvre, & n'ont pas manqué de l'y trouver. Ce livre a été traduit en françois, par *Jean Martin*: Paris 1561, in-fol.

VI. COLONNE, (Jean) cardinal, fut maltraité par *Sixte IV* & par *Alexandre VI*; & très-estimé par *Jules II*, qui lui confia les charges les plus importantes de la cour de Rome. Il mourut le 26 septembre 1508, à 51 ans.

VII. COLONNE, (Fabrice) célèbre capitaine, fils d'*Édouard Colonne* duc d'*Amalfi*, s'attacha au roi de Naples, & devint l'ennemi irréconciliable de la maison des *Ursins*, à laquelle il fit la guerre. Le roi de Naples le nomma connétable, & *Charles V* lui continua cette charge importante. *Fabrice Colonne* commandoit l'avant-garde à la bataille de *Ravenne*, en 1512, où il fut fait prisonnier. *Alfonse*, duc de *Ferrare*, le mit en liberté. *Fabrice* rendit à son tour de grands services à son libérateur contre *Jules II*. Ce héros mourut en 1520, avec la réputation d'un homme également habile dans la politique & dans les armes.

VIII. COLONNE, (Marc-Anroino) se signala dans les guerres d'Italie, principalement contre les François. La paix ayant été conclue en 1516, François I l'attira dans son parti, & en reçut de grands services. Il fut tué au siège de *Milan*, en 1522, d'un coup de coulevrine, que *Prosper Colonne*, son oncle, avoit fait pointer contre lui, sans le connoître. Il étoit dans la 50<sup>e</sup> année de son âge.



IX. COLONNE; (Prosper) de la même famille, fils d'Antoine, prince de Salerne, embrassa le parti des François, lorsque Charles VIII entreprit la conquête du royaume de Naples; mais sa politique le jeta ensuite dans le parti de leurs ennemis. En 1515, il entreprit de défendre le passage des Alpes contre les François, qui le surprirent en dinant à Ville-Franche du Pô. Il fut fait prisonnier & mené en France. Des qu'il eut sa liberté, il reprit les armes avec plus de vigueur. Également animé par la vengeance & par son couraige, il défist les François à la bataille de la Bicoque, en 1522. Bonnivet ayant bloqué Milan quelque temps après, Colonne le força de s'éloigner. Ce général mourut l'année suivante, le 30 décembre 1523, à 61 ans. Il avoit une si grande réputation, qu'on n'entendoit que ces mots dans le camp des François : *Courage ! Milan est à nous, puisque Colonne est mort.* Il fit la guerre avec plus de sagesse que d'éclat, manquant de l'activité nécessaire pour fatiguer ou surprendre l'ennemi; mais ayant une vigilance extrême pour n'être pas surpris.

X. COLONNE, (Pompée) eut pour tuteur Prosper Colonne, son oncle, dont nous avons parlé dans l'article précédent. Ce fut par son ordre qu'il s'attacha à l'état ecclésiastique. Son penchant étoit pour les armes, & il ne les quitta point. Pourvu de l'évêché de Riéti, de quelques abbayes & de plusieurs prieurés, il se bätit en duel avec un Espagnol, & fut si fâché qu'on vint le séparer, qu'il mit sa soutane en pièces. Léon X l'honora de la pourpre. Pompée Colonne, toujours emporté par son humeur guerrière, se signala dans les que-

relles qu'occasionna l'élection de Clément VII, appelé auparavant Jules de Médicis. C'est ce qui donna lieu à cette épigramme :

*Ecce iterum è summo dejectam culminè  
Romam,*

*Pompei & Juli mens furiosa premit.*

*Brute ! pium Photine ! pium nunc  
stringite ferrum :*

*Quid servasse juvat, si peritura fuit ?*

Clément VII l'ayant privé du cardinalat & de ses bénéfices, Colonne prit Rome avec Hugues de Moncade. L'année d'après, 1527, le connétable de Bourbon vint assiéger cette ville, livrée au dedans à la discorde, & exposée au dehors aux armes des impériaux. Clément, arrêté au château Saint-Ange, eut recours à celui qu'il avoit dépouillé du cardinalat. Colonne, assez généreux pour tout oublier, travailla à procurer la liberté du pontife, qui le rétablit, & lui donna la légation de la Marche-d'Ancone. Il mourut le 28 juin 1532, à 53 ans, vice-roi de Naples. Ce cardinal aimoit les lettres, & les cultivoit avec succès. On a de lui, un poëme *De laudibus Malierum*, qu'on trouva en manuscrit dans la bibliothèque Vaticane. Il y célèbre les vertus de Victoire Colonne, sa parente, veuve du marquis de Pescaire, inviolablement attachée à la mémoire de son époux, auquel elle consacra son talent pour la poésie. Voyez XVI. COLONNE.

XI. COLONNE, (Etienne) capitaine du 16<sup>e</sup> siècle, fut élevé dans le métier des armes sous Prosper Colonne, son parent, & se signala par sa valeur & par sa prudence. Il mourut à Pise, en 1548.

XII. COLONNE, (Marc-Antoine) duc de Palliano, grand-

connétable de Naples, vice-roi de Sicile, s'acquît beaucoup de gloire en commandant pour les Espagnols. Il combattit en qualité de lieutenant-général & de général des galères du pape, à la célèbre bataille de Lépante contre les Turcs, en 1571. A son retour, *Pie V*, qui eut une joie extrême de cette victoire des Chrétiens, voulut que *Colonne* entrât à Rome en triomphe, à l'imitation des anciens généraux Romains. On dressa des arcs triomphaux, sous lesquels il passa, accompagné des captifs, entr'autres, des entans du bacha *Ali*. Il monta au Capitole, & vint de là au Vatican, où le pape, entouré des cardinaux, le reçut comme le chef du Christianisme pouvoit recevoir le vainqueur des Infidèles; & le célèbre *Muret* fit son panégyrique. Il mourut en Espagne, le 1<sup>er</sup> août 1585. — *Marc-Antoine COLONNE*, est aussi le nom d'un savant cardinal de la même famille, qui fut archevêque de Salerne, & bibliothécaire du Vatican. *Grégoire XIII*, *Sixte V* & *Grégoire XIV*, l'employèrent dans diverses légations. Il mourut à Zagarolla, le 13 mars 1597.

XIII. COLONNE, (Ascagne) savant cardinal, vice-roi d'Aragon, évêque de Palestrine, étoit fils de *Marc-Antoine Colonne*, duc de Palliano. Il mourut en 1608. On a de lui des *Lettres* & d'autres ouvrages, entr'autres, un *Traité* contre le cardinal *Baronius*, au sujet de la Sicile.

XIV. COLONNE, (Frédéric) duc de Tagliacozzi, prince de Bureto, connétable du royaume de Naples, & vice-roi de celui de Valence, fut élevé à Madrid. Il rendit des services importans à *Philippe IV*. Son courage, sa probité & sa modération, lui concilièrent tous les cœurs. Il mourut en 1641, à 40 ans.

XV. COLONNE de Gioèni, (Laurent-Onuphre) connétable de Naples, neveu du précédent, fut grand d'Espagne, chevalier de la Toison d'or, prince de Palliano & de Castiglione, & mourut le 15 avril 1689. Il eut pour femme *Marie MANCINI*, nièce du cardinal *Mazarin*, laquelle s'étoit flattée d'épouser *Louis XIV*. On prétend qu'en partant pour suivre son époux en Italie, elle dit à ce monarque : *Vous êtes Roi, vous m'aimez ; vous pleurez ! & il faut que je parte ! . . .* Elle s'est rendue célèbre par son apo'logie, qu'elle publia sous le titre de *Mémoires*, petit in-12, Cologne 1676, & en italien 1678, par rapport aux tracasseries qu'elle eut à essuyer avec son mari, dont les manières étoient bien différentes de cette agréable vivacité qu'elle avoit vue chez les François. Elle mourut en 1715, laissant trois fils, dont le cadet, *Charles COLONNE*, est mort cardinal en 1739.

COLONNE, (autres Personnages de ce nom.) Voy. ARAGON I. AVALOS & V. GONZAGUE.

XVI. COLONNE, (Fabio) ou *COLOMNE*, naquit à Naples, en 1567, de *Jérôme*, fils naturel du cardinal *Pompée Colonne*. Il se livra, dès sa plus tendre jeunesse, à l'histoire naturelle, & sur-tout à celle des plantes. Il chercha à les connoître dans les écrits des anciens; & par une application opiniâtre, il dévoila, à travers les fautes dont les manuscrits fourmilloient, ce qui auroit été caché pour tout autre, moins pénétrant, moins constant au travail. Les langues, la musique, les mathématiques, le dessin, la peinture, l'optique, le droit civil & canonique, remplirent les momens qu'il ne donnoit point à la botani-

nique. Les ouvrages qu'il a donnés dans ce dernier genre, étoient regardés comme des chefs-d'œuvre, avant qu'on jouit du fruit des travaux des derniers horanistes. On lui doit : I. *Plantarum aliquot ac Piscium Historia*, en 1592 in-4°, accompagné de planches gravées, selon quelques-uns, par l'auteur même, avec beaucoup de vérité. La méthode qu'il suit fut très-applaudie. Il y en a une édition de Milan, 1744, in-4°, qui vaut moins que la première. II. *Minus cognitarum rariorumque stirpium Descriptio; itemque de aquatilibus, aliisque nonnullis animalibus Libellus*: Rome, 1616, 2 parties in-4°. Cet ouvrage, qu'on peut regarder comme une suite du précédent, reçut les mêmes éloges. L'auteur, en décrivant plusieurs plantes singulières, les compare avec les mêmes plantes, telles qu'on les trouve dans les livres des anciens & des modernes. Cette comparaison lui donne lieu d'exercer souvent une critique judicieuse, contre *Matthiæ*, *Diocoride*, *Théophraste*, *Plin.*, &c. L'auteur donna une seconde partie, à la sollicitation du duc d'*Aqua-Sparta*, qui avoit été très-satisfait de la première. L'impression de l'une & de l'autre fut confiée à l'imprimeur de l'académie des *Lyncæi*, compagnie de Savans, que ce duc avoit formée, & dont l'objet étoit de travailler sur l'histoire naturelle. Cette société utile, qui ne subsista que jusqu'en 1630, c'est-à-dire jusqu'à la mort de son illustre protecteur, a été le modèle de toutes celles de l'Europe. *Galilée*, *Porta*, *Achillini*, *Colonne*, en étoient les ornemens. III. Une *Dissertation sur les Glossopètres*, en latin, qui se trouve avec un ouvrage d'*Augustin Scilla*, sur les corps marins; Rome, 1747, in-4°. IV. Il a travaillé aux *Plantes de*

*l'Amérique de Hernandez*; Rome, 1651, in-fol. fig. V. Une *Dissertation sur La Pourpre*; en latin; pièce fort estimée, mais devenue rare, & réimprimée à Kiel, 1675, in-4°, avec des notes de *Daniel Major*, médecin Allemand. La première édition est de 1616, in-4°.

XVII. COLONNE, (François-Marie Pompée) habile philosophe, laissa quelques ouvrages curieux, dont le principal est *l'Histoire naturelle de l'Univers*, 1734, 4 vol. in-12. Il périt dans l'incendie de la maison qu'il habitoit à Paris, en 1726.

COLVIUS, (Pierre) né à Bruges, & mort à Paris en 1594, à 26 ans, a publié des éditions d'*Apulée* & de *Sidoine Apollinaire*, avec d'excellentes notes, dont *André Schott* a fait sentir le mérite.

COLUMBI, (Jean) Jésuite, né en 1592, à Manosc en Provence, enseigna successivement différentes sciences dans les collèges de son ordre. Il mourut en 1679, à 86 ans, à Lyon, après avoir publié plusieurs ouvrages, dans lesquels il y a plus d'érudition que de saine critique. Les principaux sont : I. *Hierarchia angelica & humana*, in-fol. Lyon, 1747. II. *Opuscula varia*, in-fol. ibid. 1668. III. *In S. Scripturam*, tom. I. in-fol. ibid. 1656.

COLUMELLE, (Lucius Junius Moderatus) natif de Cadix, philosophe Romain, sous *Claude*, vers l'an 42 de J. C., laissa XII Livres sur *l'Agriculture*, & un *Traité sur les arbres*. Ces ouvrages sont précieux par les préceptes & par le style : celui de *Columelle* se ressent encore de la latinité du siècle d'*Auguste*. On trouve le traité *De re rustica*

&amp;c

& celui de *Arboribus*, dans les *Rai russica Scriptores*, Leipzig, 1733, 2 vol. in-4.° M. *Saboureux de la Bonnetrie* a donné une traduction françoise du premier, avec des notes curieuses, Paris, 1773, 2 vol. in-8°, qui font partie de l'*Économie Rurale*, 6 volumes in-8.°

**COLUMNA**, (Guy) natif de Messine en Sicile, suivit *Edouard I* en Angleterre, à son retour de la Terre-Sainte. Il composa, vers l'an 1287, une *Chronique* en trente-six livres, & quelques *Traitéz historiques* sur l'Angleterre. L'ouvrage le plus curieux de *Columna* est l'*Histoire du Siège de Troie*, en latin, imprimée à Cologne, en 1477, in-4°, & à Strasbourg, 1486, in-folio. Ces éditions sont très-rare, de même que les *Traductions* italiennes de cette Histoire; Venise, 1481, in-fol., Florence 1610, in-4°; mais l'édition de Naples, 1655, in-4°, l'est bien moins.

**COLUTHUS**, poète Grec, natif de Lycopolis, vivoit sous l'empereur *Anastase I*, au commencement du 6<sup>e</sup> siècle. Il nous reste de lui un poème de l'*Enlèvement d'Hélène*, Basle, 1555, in-8°; Francfort, 1600, in-8°: traduit en françois par *du Molard*, en 1742, in-12, avec des remarques. Dès l'an 1552, *Brodeau* l'avoit fait imprimer avec le poème d'*Oppien sur la Chasse*, avec des notes. Le jugement de *Paris* est ce qu'il y a de meilleur dans cette production, qui n'est guères supérieure à son siècle. Son dessin est petit, & son style froid & languissant. *Coluthus* vint dans un temps où la bonne poésie étoit perdue, & son génie n'étoit pas assez fort pour s'élever au-dessus de ses contemporains.

Tome III,

**COMBABUS**, jeune seigneur de la cour d'*Antiochus Soter*, roi de Syrie, fut nommé par ce prince pour accompagner la reine *Stratonice* dans un voyage. Cette commission lui parut délicate. La reine étoit femme, & *Combabus* étoit bel-homme. Ces circonstances lui firent craindre les suites de l'honneur qu'il recevoit. Pour les prévenir, il se priva lui-même de ce qui pouvoit lui inspirer ces craintes, & l'ayant enfermé dans une boîte cachetée, il supplia le roi avant que de partir, de la lui vouloir garder jusqu'à son retour. Ce que *Combabus* avoit prévu, ne manqua pas d'arriver. *Stratonice*, qui le voyoit tous les jours, en devint éperdument amoureuse: elle parla, elle voulut même le pousser à bout; & ce ne fut qu'en justifiant son impuissance, qu'il arrêta ses tentatives. Ce défaut, en frustrant la reine de toute espérance, ne put éteindre son amour, elle chercha à se consoler dans de fréquens tête-à-têtes. Les courtisans, jaloux de la faveur de *Combabus*, l'accusèrent d'avoir souillé la couche royale. On lui fit son procès: déjà même on le trainoit au supplice, lorsqu'il demanda pour dernière grâce qu'on eût à produire la boîte fatale. Elle fut ouverte, & l'innocence de *Combabus* ne fut pas problématique. Le roi de Syrie plaignit son infortuné, fit punir les délateurs, & le renvoya auprès de la reine, pour la construction du temple qu'elle avoit entrepris. On y éleva en bronze la statue de *Combabus*. Quelques-uns de ses amis furent assez fous, dit-on, pour se traiter eux-mêmes comme il s'étoit traité... Cette historiette est tirée de *Lucien*, & on ne la rapporte ici que pour montrer ce que peuvent trois passions égales.

M m

ment funestes, l'ambizion, l'amour & l'envie.

**COMBADAXUS**, Bonze Japonois, annonça que las de la vie, il alloit se retirer dans une caverne, pour y dormir dix millions d'années. Après y être entré, on scella sur-le-champ l'entrée avec d'énormes rochers. Les peuples du Japon pensent que *Combadoxus* y dort encore, & ils l'honorent comme un Dieu.

**COMBALUSIER**, (François-de-Paule) medecin, né au bourg Saint-Andéol dans le Vivarais, mort le 24 août 1762, avoit des connoissances très-étendues dans son art. Elles lui méritèrent la place de professeur de pharmacie dans l'université de Paris, & celle de membre de la société royale de Montpellier. Il est connu par des *Écrits Polémiques* sur les querelles des chirurgiens & des medecins; & par un *Traité latin sur les vents* qui affligent le corps humain, 1747, in-12, traduit en françois par *Jault*; 1754, 2 vol. in-12.

**COMBAULT**, (N.) mort à Paris en 1785, embrassa la profession d'avocat, & se délassa de l'aridité de ses occupations, en cultivant la poésie latine. Ami de *Coffin*, il l'aïda dans la composition des hymnes que l'église de Paris a adoptées. Celle pour la fête de *S. Pierre*, *Tandem laborum*, &c., dont le pape témoigna sa satisfaction à *Coffin*, est de son ami.

**I. COMBE**, fille d'*Azope*, passoit chez les Grecs pour avoir inventé les premières armures d'acier.

**II. COMBE**, (Jean de) *Voyez COMBES*.

**III. COMBE**, (Marie de) *Voyez CIZ*

**IV. COMBE**, (le P. La) Barnabite, *Voy. II. GUYON*.

**V. COMBE**, (Guy du Rouffeau de la) reçu au serment d'avocat au parlement de Paris en 1705, mort en 1749 à 44 ans, a donné au public: I. Un *Recueil de Jurisprudence Civile du Pays de Droit-écrit & Coutumier*, 1 vol. in-4°, dont il publia une seconde édition beaucoup plus ample en 1746, & encore réimprimée en 1769. II. Il donna en 1738 une édition nouvelle du *Praticien Universel de Couchot*, augmentée d'un petit *Traité sur l'exécution provisoire des Sentences & Ordonnances des premiers Juges en différentes matieres*, & sur les *Arrêts de défense & autres Arrêts sur requête*. III. Une nouvelle édition des *Arrêts de Louet*, augmentée de plusieurs Arrêts. IV. Un *Nouveau Traité des matieres Criminelles*, 1736, in-4°, nouvelle édition, 1769, in-4°. V. *Recueil de Jurisprudence Canonique & Bénéficiale*, pris sur les Mémoires de *Fuet*, 1 vol in-fol. 1748. VI. On a publié après sa mort un *Commentaire sur les nouvelles Ordonnances concernant les donations, les testamens, le faux, les cas Prévéaux*.

**VI. COMBE**, (François la) né à Avignon, mort à Paris en 1793, a publié les ouvrages suivans: I. *Lettres du comte d'Ortery*, sur la vie de *Swift*, traduites de l'Anglois, 1753, in-12. II. *Lettres choisies de Christine*, reine de Suède, 1759, in-12. III. *Lettres sur l'Enthousiasme*, traduites de l'Anglois de *Shafesbury* avec sa vie, 1762, in-12. IV. *Dictionnaire du vieux langage françois*, 1767, 2 vol. in-8°. V. *Dialogues sur le blé, la farine, & le pain*, avec un traité de la *Boulangerie*, 1777, in-8°. VI. *Observations sur Londres & ses environs* 1780, in-8°.

**COMBÉFIS**, (François) né à Marmande dans la Guienne, en 1605, de parens honnêtes, Dominicain en 1625, fut gratifié d'une pension de mille livres par le clergé de France, qui l'avoit choisi pour travailler aux nouvelles éditions & versions des Peres Grecs. Avant lui, aucun régulier n'avoit eu de pareilles récompenses. La république des lettres lui est redevable : I. De l'édition des *Œuvres de Saint Amphiloque*, de *Saint Méthodius*, de *Saint André de Crète*, & de plusieurs Opuscules des Pères Grecs. II. D'une *Addition à la Bibliothèque des Pères*, en grec & en latin, 3 vol. in-fol. III. D'une *Bibliothèque des Pères pour les Prédicateurs*, en 8 vol. in-fol. IV. De l'édition des cinq *Historiens Grecs*, qui ont écrit depuis *Théophane*, pour servir de suite à l'Histoire Byzantine, 1 vol in-fol. Paris, 1685. Ce fut par ordre du grand *Colbert*, qu'il travailla à cet ouvrage. Ce savant religieux mourut à Paris en 1679, consumé par les austérités du cloître, les travaux du cabinet, & les douleurs de la pierre. Il auroit été à souhaiter que le P. *Combéfis* eût su aussi parfaitement la langue latine que la grecque : ses versions seroient plus claires & plus intelligibles. Son latin est quelquefois barbare.

I. **COMBES**, (Jean de) avocat du roi au présidial de Riom, publia en 1584 un *Traité des Tailles & autres subsides*, & de l'institution & origine des *Offices concernant les Finances*. Cet ouvrage, écrit assez purement pour son temps, est surtout estimable par des recherches utiles, & par une critique judicieuse. — Il ne faut pas le confondre avec *Pierre DE COMBES*, qui donna en 1705, in-folio les *Procédures civiles des Officialités*. Il

y a aussi de lui les *Procédures criminelles*, in-4.°

**COMBES-DES-MORELLES**, (Perrette-Marie de) née à Riom, le 19 mai 1728, morte dans ces derniers temps, fut élevée à Saint-Cyr, & a publié : I. Des *Méditations* sur les évènements de la vie. II. Des *Œuvres spirituelles*, 1778, 2 vol. in-12. Elles renferment des poésies & des cantiques.

**COMBET**, (Claude) né à Lyon en 1614, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, & se fit connoître par son talent pour la chaire. Il a fait imprimer, en 1643 & en 1666, les oraisons funèbres du cardinal *Alphonse de Richelieu* & d'*Anne d'Autriche*. Il mourut à Lyon en 1689.

COME, Voyez COSME.

**COMÉNIUS**, (Jean-Amos) grammairien & théologien Protestant, naquit en Moravie l'an 1592. Chassé de son pays par l'édit de 1624, qui proscrivoit les ministres de sa communion, il alla enseigner le latin à Lesna, dans la Pologne. Il s'entêta d'une nouvelle manière d'apprendre les langues. Son livre *Janua linguarum reſerata* ; traduit non seulement en douze langues Européennes, mais en Arabe, en Turc, en Persan, en Mogol, répandit son nom par-tout, sans pouvoir faire adopter ses idées. Après avoir couru dans la Silésie, en Angleterre, en Suède, dans le Brandebourg, à Hambourg, &c., il se fixa à Amsterdam. C'est dans cette ville qu'il fit imprimer in-fol. sa *Nouvelle Méthode d'enseigner* ; production qui n'offre rien de praticable, ni dans les idées, ni dans les règles. La formation des écoles ne fut pas sa seule folie ; il donna encore dans celle des prétendus nouveaux prophètes, qui s'imagi-

noient avoir la clef des prédictions de l'*Apocalypse*. Cet écerelé promit aux fous qui l'écoutoient, un règne de mille ans, qui commenceroit infailliblement en 1672 ou 73. Il n'eut pas le temps de voir l'accomplissement de ses rêveries, étant mort en 1671, à 80 ans, regardé comme un prophète par ses disciples, & comme un radoteur octogénaire dans le public. *Voyez* KOTTER. On a de Comenius : I. Des *Commentaires* sur l'*Apocalypse*. II. Un livre intitulé : *Pan-sophia prodromus*, Oxford, 1637, in-8.° III. *Historia fratrum Bohemorum*, Halæ, 1702, in-4.° IV. Enfin le livre dont nous avons déjà parlé, *Janua linguarum reserata*, qu'il publia à Lefna en 1631, in-8.°, & dont l'édition de 1661, in-8.°, est en cinq langues.

COMÈS, (Natalis) ou Noël LE COMTE, Vénitien, appelé par Scaliger, *homo futilissimus*, quoiqu'il eût beaucoup d'érudition, a laissé I. Une *Traduction d'Athènes*, en latin, oubliée pour celle de Daléchamp. II. Une *Histoire* de son temps, en trente livres, depuis 1545 jusqu'en 1581. III. Une *Mythologie* latine in-8.°, traduite en françois, in-4.° C'est par ce dernier ouvrage qu'il est principalement connu. Plusieurs écrivains l'ont pillé en le décriant. On lui doit un poème sur la *Chasse*, en quatre livres, qui est imprimé ordinairement à la suite de sa *Mythologie*, publiée à Venise chez Aldé en 1551 & 1581, à Francfort en 1584, à Paris en 1605, & à Genève en 1612. Il mourut vers 1582. — Jérôme COMÈS, poète de Syracuse, a publié plusieurs poèmes, vers l'an 1655.

COMESTOR, *Voyez* PIERRE, n.° XVI.

COMÈTHO, (Mythol.) fut fille de *Pitérèlas*, dont la vie dépendoit de la conservation d'un cheveu. *Amphytrion* étant venu mettre le siège devant Taphos, capitale des états de *Pitérèlas*, sa fille en devint amoureuse. Celle-ci priva son père du cheveu fatal, lui fit perdre aussitôt la vie, livra Taphos, & fut tuée par le vainqueur, indigné de sa perfidie.

COMIERS, (Claude) chanoine d'Embrun, sa patrie; mort aux Quinze-Vingt en 1693, professa les mathématiques à Paris, & travailla quelque temps au Journal des Savans. On a de lui plusieurs ouvrages de mathématique, de physique, de médecine, de controverse; car il se mêloit de toutes ces sciences. Les principaux sont : I. *La nouvelle Science de La nature des Comètes*, II. *Discours sur les Comètes*, inséré dans le *Mercur* de janvier 1681. L'objet de cet ouvrage est de prouver que les Comètes ne présagent aucun malheur : ce que Bayle démontra, vers le même temps, avec autant de force & plus d'agrément. III. *Trois Discours sur l'art de prolonger la vie*. L'auteur les composa à l'occasion d'un article de la Gazette de Hollande, sur un *Louis Galdo*, italien qu'elle faisoit vivre quatre cents ans. Ils sont curieux, par un mélange heureux de l'histoire & de la physique. IV. *Traité des Lunettes*, dans l'extraordinaire du *Mercur* de juillet 1682. V. *Traité des Prophéties, Vaccinations, Prédications & Pronostications*, contre le ministre Jurieu, in-12. VI. *Traité de la Parole, des Langues & Écritures*, & *l'Art de parler & d'écrire occultement*, à Liège, 1691, in-12, rare.

COMINES, *Voyez* COMMINES.

**COMITOLO**, (Paul) Jésuite de Pérouse en Italie, mourut dans sa patrie en 1626, à 80 ans. Il passa, avec raison, pour un des meilleurs casuistes de sa société. Il lui a fait honneur par plusieurs ouvrages. On a de lui *Confilia moralia*, in-4°; un *Traité des Contrats*, &c.

**COMMANDIN**, (Frédéric) né à Urbin en 1509, mort en 1575, possédoit les mathématiques & le grec. Il se servit de ses connoissances pour traduire en latin *Archimède*, *Apollonius de Perge*, *Euclide*, &c. *Bernardin Balde*, son disciple, a écrit sa *Vie*. *Commandin* avoit une humeur douce & un commerce aisé. Sa conversation étoit pesante, & il paroissoit fait pour écrire plutôt que pour parler. Sa mémoire & sa conception étoient lentes; mais dès qu'il avoit appris une chose, il ne l'oublioit jamais.

**COMMANVILLE**, (l'abbé N. Échard de) prêtre du diocèse de Rouen, vivoit à la fin du 17<sup>e</sup> siècle. Il a publié : I. Une *Vie des Saints*, 4 vol. in-8°. II. *Tables géographiques & chronologiques des Archevêchés & Evêchés de l'Univers*, Rouen, 1700, 1 volume in-8°, auxquelles on a reproché des inexactitudes, & que plusieurs auteurs n'ont pas laissé de copier.

**I. COMMELIN**, (Jérôme) célèbre imprimeur, natif de Douai, exerça d'abord sa profession en France; mais l'Allemagne lui paroissant un plus beau théâtre, il s'établit & mourut à Heidelberg en 1598. Il porta l'exactitude de la presse, jusqu'à corriger sur les anciens manuscrits les auteurs qu'il imprimoit. On a de lui de savantes *Notes sur Héliodore & sur Apollodore*. Les reviseurs qu'il employoit, répondoient à ses soins

& à son zèle. *Casaubon* faisoit beaucoup de cas de ses éditions. Il y a eu d'autres imprimeurs célèbres du même nom.

**II. COMMELIN**, (Gaspard) mort en 1731, a donné, avec son oncle *Jean Commelin*, *Hortus Amstelodamensis*, 1697 & 1701, 2 volumes in-folio. Il a donné, seul, *Planta rariores exotica Horti Amstelodamensis*, 1713, in-4°, & d'autres livres de botanique. C'est lui qui a fait le catalogue de l'*Hortus Malabaricus*, 1696, in-folio, qu'on a joint à cet ouvrage, 1678, & années suivantes, 12 volumes in-folio, figures. On lui doit encore une *Description* en latin de la ville d'Amsterdam, 1694, in-4°. — *Jean COMMELIN*, son oncle, est auteur d'une *Vie de Frédéric-Henri*, prince d'Orange, qui a été traduite en françois, 1656, in-fol. avec figures.

**COMMENDON**, (Jean-François) naquit à Venise en 1524, d'un père philosophe & médecin. Des l'âge de dix ans il composoit des vers latins, même sur le champ. Son mérite naissant lui procura une place de camérier auprès du pape *Jules III*. Ce pontife dit "qu'il valoit trop, pour ne l'employer qu'à faire des vers;" il lui confia plusieurs affaires aussi difficiles qu'importantes. *Marcel II*, *Paul IV* & *Pie IV*, qui l'honora de la pourpre, à la prière de *S. Charles Borromée*, le chargèrent de plusieurs commissions non moins intéressantes. *Pie V*, son successeur, l'ayant nommé légat en Allemagne & en Pologne, *Commendon* contribua beaucoup, par ses soins, à la publication des décrets du concile de Trente, dans cette partie de l'Europe. *Grégoire XIII* ne rendit pas la même justice à *Commendon*; il l'aban-



donna à la haine de plusieurs membres de la faction de l'Empereur, qui lui reprochoit d'avoir préféré les intérêts de la France aux siens, pour l'élection d'un roi de Pologne. Les cardinaux d'Est, de Médicis, & quelques autres, justes appréciateurs de son mérite, parce qu'ils en avoient eux-mêmes beaucoup, prirent hautement la défense du grand homme opprimé. Grégoire XIII étant tombé malade, ils formèrent le dessein de l'élever sur la chaire pontificale, & ils l'auroient exécuté, si elle fût alors devenue vacante. Commendon mourut peu de temps après, à Padoue, en 1584, à 60 ans. « La cour de Rome, dit Fléchier, n'eut jamais de ministre plus éclairé, plus agissant, plus désintéressé, ni plus fidèle. Il soutint le poids des négociations les plus importantes, en des temps très-difficiles. Il passa dans les royaumes les plus éloignés, avec une diligence incroyable. Il s'acquitt l'amitié des princes, sans jamais condescendre à leurs erreurs, ni à leurs passions. Il travailla, sans relâche, à rétablir la foi & la discipline de l'église; & il s'opposa au torrent des hérésies naissantes, avec une fermeté & une sagesse extraordinaires. » Il laissa quelques Pièces de Vers dans le recueil de l'académie des *Oculi*, dont il avoit été le protecteur. On a une *Vie* de ce cardinal en latin, par Gratiani, évêque d'Amélie, traduite élégamment en françois par Fléchier, évêque de Nismes, in-4°, & 2 vol. in-12.

COMMERSON, (N.\*\*\*) naturaliste renommé, né à Châillon-lès-Dombes, quitta jeune son pays, pour se livrer à son goût extrême pour les voyages & les découvertes. Après avoir séjourné longtemps dans les îles de France &

de Bourbon, il s'embarqua pour parcourir les régions les plus lointaines, & arriva à l'île d'Oraïti, sur laquelle il a laissé des *Observations* curieuses, & dont il a décrit un grand nombre de plantes. Commerçon eut un caractère vif, ardent, une grande passion pour les femmes, un courage extraordinaire pour tous les travaux qui pouvoient avancer les progrès de l'histoire naturelle. Son cœur fut sensible & ouvert à l'amitié. Il est mort en 1793.

COMMINES, (Philippe de la Clite de) né en Flandre d'une famille noble, qui avoit possédé la seigneurie de *Commines*, passa les premières années de sa jeunesse à la cour de Charles le Hardi, duc de Bourgogne. Il quitta ce prince pour s'attacher à Louis XI. On n'a jamais bien su le motif qui déterminâ Commines à abandonner la maison de Bourgogne, puisqu'il ne s'en est pas expliqué lui-même. Il faut que ce motif ne dût pas lui faire honneur, & on pourroit sans témérité l'attribuer aux grandes promesses & aux offres flatteuses du roi. Jacques Marchand, dans sa *Description de la Flandre*, livre premier, pag. 167, rapporte qu'il avoit entendu dire à un vieillard, homme de qualité, « que *Commines*, pendant la jeunesse du comte de Charolois, avoit vécu très-familiairement avec lui; que ce comte qui l'aimoit, l'admettoit à tous ses amusemens; qu'à un retour de chasse, *Commines* fatigué, s'étant assis; avoit poussé la familiarité ou plutôt le manque de respect, jusqu'à dire à son jeune maître: Charles, tirez-moi mes bottes... » que le prince en effet les avoit tirées en riant; mais qu'en riant aussi, il avoit pris une des bottes, & en avoit frappé rudement la tête

Le *Commines*, qui étoit devenu le fable de la cour de Bourgogne ; que le ressentiment de cet affront, quoique mérité, l'avoit indisposé contre le comte, dont il avoit quitté le parti, dès qu'il en eut trouvé l'occasion favorable. » Quoi qu'il en soit, le nouveau maître, auquel il s'étoit attaché ou vendu, le fit chambellan, sénéchal de Poitiers, & vécut si familièrement avec lui, qu'ils couchaient souvent ensemble. *Commines* gagna sa confiance par les services qu'il lui rendit à la guerre & dans diverses négociations. Il mérita également bien de son successeur *Charles VIII*, qu'il accompagna dans la conquête de Naples. Sa faveur ne se soutint pas toujours. On l'accusa, sous ce roi, d'avoir favorisé le parti du duc d'Orléans, depuis *Louis XII*, & de lui avoir vendu le secret de la cour, comme il avoit vendu, disoit-on, ceux du duc de Bourgogne au roi de France. Il fut arrêté & conduit à Loches, où on l'enferma huit mois dans une cage de fer. Il disoit alors, qu'il avoit voulu roquer dans la grande mer, & qu'il avoit essuyé une tempeste. Après une prison de plus de deux ans, tant à Loches qu'à Paris, il fut absous de tous les crimes qu'on lui imputoit. Ce qu'il y a de surprenant aux yeux de quelques historiens, mais ce qui ne l'est point aux yeux des philosophes : c'est que le duc d'Orléans, pour lequel il avoit essuyé cet ouvrage, ne fit non-seulement rien pour le soulager dans sa longue détention, mais encore ne pensa pas à lui, étant parvenu à la couronne. *Commines* avoit épousé *Hélène de Chambes*, de la maison des comtes de Montfort en Anjou ; & il mourut dans son château d'Argenton en Poitou, le 17 octobre 1509, à 64 ans. Il joignoit

aux agrémens de la figure, les talens de l'esprit. La nature lui avoit donné une mémoire & une présence d'esprit si heureuses, qu'il dictoit souvent à quatre secrétaires en même temps des lettres sur les affaires d'état les plus délicates. Il parloit diverses langues, le françois, l'espagnol, l'allemand. Il aimoit les gens d'esprit, & les protégeoit. Ses *Mémoires* pour l'histoire de *Louis XI* & de *Charles VIII*, depuis 1464 jusqu'en 1498, sont un des morceaux les plus intéressans de l'histoire de France, & lui ont mérité le surnom de *Tacite François*. — *Commines*, a-t-on dit, n'a ni les grâces, ni la belle ordonnance des historiens anciens, auxquels on l'a souvent comparé ; mais plus naturel, plus ouvert, moins mystérieux que *Tacite*, plus sincère que *Polybe* trop attaché aux Romains, *Commines* moins admiré, sera plus aimé qu'eux, & sa probité l'emportera sur leurs charmes. On trouve en lui, selon *Montaigne*, avec ce beau naturel qui lui est propre, le langage doux & agréable d'une naïve simplicité. L'historien, vieilli dans les affaires, amuse les lecteurs frivoles & instruit les politiques. Il est sincère en parlant des autres, & modeste en parlant de lui-même. Sa sincérité n'est pourtant pas cet emportement de quelques écrivains, plus amis de la satire que du vrai. On l'a même accusé d'écrire avec la retenue d'un courtesan qui craignoit encore de dire la vérité, même après la mort de *Louis XI*. Cependant, les vues saines, le sens droit & profond, le jugement solide qui régne dans son ouvrage, dit *Durolot*, lui ont acquis à juste titre la réputation dont il jouit, & qu'il conservera toujours. Ceux qui font de l'histoire leur étude particulière,

conviennent qu'il n'a écrit que des Mémoires, & non pas une histoire. Indépendamment des fautes qui sont relevées dans les notes marginales de la dernière édition, il lui en est échappé plusieurs autres. Je les marquerai hardiment, parce que c'est un de mes devoirs. Toutes les fois que je ne me suis pas trouvé d'accord avec lui, mon sentiment m'est devenu suspect; & je n'y ai persisté qu'après les recherches les plus exactes. Ces fautes ne sont pas ordinairement importantes, mais on peut toujours relever celles des grands hommes. La meilleure édition des Mémoires de *Commines*, qui ont occupé successivement un grand nombre de savans, est celle de l'abbé *Langlet du Fresnoy*, 4 vol. in-4<sup>o</sup>, en 1747, à Paris, sous le titre de Londres. Elle est revue sur le manuscrit, enrichie de notes, de figures, d'un ample recueil de pièces justificatives, & d'une longue préface très-curieuse. L'édition d'*Élévir*, 1648, in-12, est d'un format plus commode, & n'est pas commune. *Sleidan* & *Gaspard Barthelemy*, ont traduit *Commines* en latin. Sa fille épousa *René de Brosse* comte de Penthievre, en Bretagne.

COMMIRE, (Jean) Jésuite, né à Amboise le 25 mars 1625, mourut à Paris le 25 décembre 1702. La nature lui donna un génie heureux pour la poésie; il le perfectionna par l'étude des auteurs anciens. On a de lui 2 volumes de *Poésies latines* & d'*Œuvres posthumes*, 1754. L'aménité, l'abondance, la facilité, sont en général le caractère de sa versification; mais, plus propre à embellir qu'à s'élever, il n'a que rarement cette hardiesse, ce feu, cette énergie, cette précision, qui sont de la

poésie le premier de tous les beaux arts. Dans ses *Paraphrases sacrées*, il n'a pas toujours connu la simplicité sublime des livres saints; il se contente d'être élégant, & il a des tirades qui offrent de très-beaux vers. Ses *Idylles sacrées* & ses *Idylles profanes*, offrent un style plus propre à leur genre que ses *Paraphrases*; des images riantes, une élocution pure, des pensées vives, une harmonie heureuse. Il réussissoit encore mieux dans les *Rables* & dans les *Odes*, dans celles sur-tout du genre gracieux: il sembloit avoir emprunté de *Phèdre* sa simplicité élégante, & d'*Horace* ce goût d'antiquité, qu'on ne trouve presque plus dans les poètes latins modernes. Il y a même quelques-unes de ses *Odes* héroïques où il prend un son noble & élevé. Quoique le Père *Commiré* eût un goût décidé pour les belles-lettres, il ne laissa pas de professer, pendant plusieurs années, la théologie, & de se consacrer à la direction. Il joignoit une piété douce à beaucoup de franchise & de probité, & ne se mêla guères des affaires du monde. Il aimoit la paix. Lorsque *Barbier d'Aucour* publia la critique des entretiens d'*Ariste* & d'*Eugène*, par le Père *Bouhours*, le Père *Commiré* conseilla à son confrère de modérer une sensibilité que son amour propre ne pouvoit dissimuler:

*Ne sit, Buhursi, magnanimo pudor,  
Vanum Cleanthem ferre silentio;  
Tuâque ne digneris ira  
Pugna avidum juvenem superbâ.*

COMMODO, (*Lucius - Ælius - Aurelius*) naquit à Rome l'an 165 de J. C., d'*Antonin* le philosophe, & de *Fausline*. Quelques jours après la mort du père, le fils fut proclamé empereur, l'an 180. Des philosophes, également sages &

favans, cultivèrent son cœur & son esprit ; mais la nature l'emporta sur l'éducation. On vit en lui un second Néron. Comme lui, il fit périr les plus célèbres personnages de Rome, & persécuta cruellement les Chrétiens. Ses parens ne furent pas à l'abri de sa fureur. Un certain Cléandre, Phrygien d'origine, esclave de naissance, devenu son ministre en favorisant ses débauches, seconda la cruauté du tyran. Il avoit déjà eu pour ministre un Perennis, mis en pièces par les soldats. Commode avoit abandonné le soin des affaires à ce dernier favori, devenu, à force de crimes, préfet du prétoire. La foiblesse de l'empereur augmenta l'insolence du ministre, sans que personne osât se plaindre de sa tyrannie. Un jour que le prince assistoit avec tout le peuple aux jeux Capitolins, un inconnu, qui portoit le manteau de philosophe, s'avança au milieu du théâtre, & lui dit : *Prince mon & effeminé, tandis que tu te prêtes à ces vains divertissemens, Perennis se prépare à te ravir l'empire.* Cet avertissement inespéré fut le commencement de la disgrâce de Perennis, qui fut massacré peu de temps après. Cléandre eut le même sort ; mais Commode n'en fut pas plus humain. Un jeune homme de distinction lui présenta un jour un poignard, lorsqu'il entroit par un endroit obscur, & lui dit : *Voilà ce que le Sénat s'envoie.* Voy. l'article LUCILLE. Depuis, l'empereur conçut une haine implacable contre les sénateurs. Rome fut un théâtre de carnage & d'abominations. Lorsqu'il manquoit de prétexte pour avoir des victimes, il feignoit des conjurations imaginaires. Aussi lascif que cruel, il corrompit ses sœurs, destina trois cents femmes & autant de jeunes

garçons à ses débauches. Son imagination, aussi déréglée que son cœur, lui persuada de rejeter le nom de son père, & de donner celui de sa mère à une de ses concubines ; au lieu de porter le nom de *Commode*, fils d'*Antonin*, il prit celui d'*Hercule*, fils de *Jupiter* ; & malheur à quiconque nioit sa divinité. Le nouvel *Alcide* se promenoit dans les rues de Rome, vêtu d'une peau de lion, une grosse massue à la main, voulant détruire les monstres, à l'exemple de l'ancien. Il faisoit assembler tous ceux de la lie du peuple qu'on trouvoit malades ou estropiés ; & après leur avoir fait lier les jambes, & leur avoir donné des éponges au lieu de pierres, pour les lui jeter à la tête, il tomboit sur ces misérables, & les affoimoit à coups de massue. Il ne rougissoit point de se montrer sur le théâtre, & de se donner en spectacle. Il voulut paroître tout nu en public comme un gladiateur. *Martia*, sa concubine, *Latus*, préfet du prétoire, & *Él.æ*, son chambellan, tâchèrent de le détourner de cette extravagance. *Commode*, dont le plaisir étoit, non pas de gouverner ses états, ou de conduire ses armées, mais de se battre contre les lions, les tigres, les léopards, & ses sujets, alla dans sa chambre écrire un arrêt de mort contre ceux qui avoient osé lui donner des avis. *Martia*, ayant découvert son projet, lui présenta un breuvage empoisonné au sortir du bain. *Commode* s'affoupi, se réveilla, vomir beaucoup : on craignit qu'il ne rejetât le poison, & on le fit étrangler dans sa 31<sup>e</sup> année, 192<sup>e</sup> de J. C. Son nom est placé parmi ceux des *Tibères*, des *Domitiens*, & de ces autres monstres couronnés qui ont déshonoré le trône & l'humanité.

*Commode*, tout barbare qu'il étoit, avoit la lâcheté des tyrans : n'osant se fier à personne pour se raser, il se brûloit lui-même la barbe, comme *Denys* de Syracuse.

**COMMODIANUS GAZÆUS**, espèce de versificateur Chrétien du quatrième siècle, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Instructions*. Il est composé en forme de vers sans mesure & sans cadence. Il a seulement observé que chaque ligne comprit un sens achevé, & qu'elle commençât par acrostiche. L'auteur prend la qualité de *Mendiant* de *J. C.* Il prêcha la pauvreté dans un style fort dur. Son ouvrage a été long-temps dans l'obscurité. *Rigaud* le publia pour la première fois en 1650, in-4° ; & *Davis* l'a donné en 1711, à la fin de son *Minutius - Félix*.

**COMMUNES**, (de l'origine des) Voyez **LOUIS le Gros**, vers la fin.

**COMNÈNE**, Voyez les articles des princes de cette famille illustre, sous leurs noms de baptême : **ALEXIS**, **ANNE**, **JEAN**, **ANDRONIC...**

**COMO**, (Ignace - Marie) Napolitain, mort en 1650, a fait des vers & quelques ouvrages en prose. Le plus remarquable est un recueil d'*Inscriptions* sur la vie des souverains pontifes & des cardinaux Napolitains.

**I. COMTE**, (Louis le) sculpteur, natif de Boulogne, près Paris, reçu membre de l'académie de peinture & de sculpture en 1676, mourut en 1694. Parmi les morceaux de sculpture dont il a embelli Versailles, on distingue un *Louis le Grand* vêtu à la Romaine, un *Hercule*, la *Fourberie*, le *Cocher du Cirque* ; deux groupes

représentant *Venus & Adonis*, *Zephyre & Flore*. Cet artiste se signala également par son talent pour la figure & par son goût pour l'ornement.

**II. COMTE**, (Louis le) Jésuite, mort à Bordeaux sa patrie, en 1729, dans un âge avancé, fut envoyé à la Chine en qualité de missionnaire & de mathématicien en 1685. À son retour, il publia 2 vol. de *Mémoires* in-12, en forme de Lettres, sur l'état de cet empire. On y lut que ce peuple avoit conservé pendant deux mille ans la connoissance du vrai Dieu ; qu'il avoit sacrifié au Créateur dans le plus ancien temple de l'univers ; que les Chinois avoient pratiqué les plus pures leçons de la morale, tandis que le reste de l'univers avoit été dans l'erreur & dans la corruption. L'abbé *Boileau*, frère du satirique, dénonça cet éloge des Chinois, comme un blasphème, qui mettoit ce peuple presque au niveau du Juif. La faculté proscrivit ces propositions, & le livre d'où on les avoit tirés. C'est le même motif qui porta le parlement à condamner au feu ce livre, par son arrêt du 6 mars 1762. Les *Mémoires* du *P. le Comte* se faisoient lire avec plaisir, avant que nous eussions l'*Histoire de la Chine* du *P. du Halde*. On peut encore les consulter, en se défiant un peu de l'impartialité de l'auteur, & en se tenant en garde contre les idées trop favorables qu'il veut donner des Chinois. Son style est plus élégant que précis.

**III. COMTE**, Voyez **COMÈS**, (*Natalis*) — & **CONTE**.

**IV. COMTE**, (Florent le) sculpteur & peintre Parisien, est plus connu par le Catalogue des ouvrages d'architecture, de sculp-

sure, de peinture & de gravure des différens maîtres, que par les siens propres. Les curieux, surtout en gravure, le recherchent, par les notions qu'il donne du caractère, des marques & du nombre des ouvrages des différens graveurs. Son livre est intitulé : *Cabinets de singularités d'Architecture, Peinture, Sculpture & Gravure*; Paris, 3 vol. in-12. Les deux premiers furent donnés en 1699; mais l'auteur sentant les défauts de ces deux volumes, fit de nouvelles recherches, qui, jointes aux éclaircissements pour les précédens, en formèrent un troisième qu'il publia en 1700. Il écrit assez mal, & l'histoire des différens auteurs est exposée d'une manière un peu confuse. Le Comte mourut à Paris vers 1712.

COMUS, ( Mythol. ) Dieu qui présidoit aux festins, aux réjouissances nocturnes, aux toilettes des femmes & des hommes qui aimoient à se parer. Ceux qui s'enrôloient dans la milice de *Comus*, couroient la nuit en masque à la clarté des flambeaux, la tête couronnée de fleurs, accompagnés de jeunes garçons & de jeunes filles qui chantoient & dansoient en jouant des instrumens. Ils alloient ainsi par troupes dans les maisons, comme les masques qui courent les bals. Ces débauches commençoient après souper, & se continuoient jusque bien avant dans la nuit. On représentoit *Comus* en jeune homme chargé d'embonpoint, couronné de roses & de myrthe, un vase d'une main, & un plat de fruits ou de viandes de l'autre.

CONCHYLIIUS, Voyez COQUILLE.

- CONCEPTION, ( Ordre de LA ) Voyez SYLVA.

CONCHES, ( Guillaume de ) grammairien & théologien Normand; mort vers l'an 1150, publia une *Glose* sur les évangiles, où il embrassa l'erreur d'*Abailard* sur la Trinité. Il s'en rétracta ensuite dans un écrit intitulé *Dragmaticon*, qui s'est conservé en manuscrit dans la bibliothèque du mont Saint-Michel. L'ouvrage le plus considérable de *Conches*, est un traité *De Naturis Creaturarum, sive de operè sex dierum*. Il a paru dès l'origine de l'imprimerie, en 2 vol in-8°, sans date, ni lieu d'impression.

CONCINNA, ( Daniel ) théologien Dominicain, né dans un village du Frioul vers 1686, passa tout le temps de sa vie à prêcher & à écrire. *Benoît XIV*, qui connoissoit tout son mérite, forma tres-souvent ses décisions sur les avis de ce savant religieux. Il mourut à Venise le 21 février 1756, à 69 ans, regardé comme le plus grand antagoniste des casuistes relâchés. L'amour de la saine morale étoit son caractère distinctif. Il plaida toute sa vie pour elle, comme prédicateur, comme jurisculte, comme théologien, & comme philosophe. L'église lui doit un très-grand nombre d'ouvrages, les uns en italien, les autres en latin. Les principaux sont : I. *La discipline ancienne & moderne de l'Église Romaine sur le jeûne du Carême*, exprimée dans deux Brefs du pape *Benoît XIV*; avec des observations historiques, critiques & théologiques, 1742, in-4.° II. *Mémoire historique sur l'usage du Chocolat les jours de jeûne*, Venise, 1748. III. *Dissertations théologiques morales & critiques sur l'histoire du Probabilisme & du Rigorisme*, dans lesquelles on développe les subtilités des probabilistes modernes, & on leur

oppose les principes fondamentaux de la théologie chrétienne ; 1743, à Venise , 2 volumes in - 4.<sup>o</sup>  
 IV. *Explication des quatre Paradoxes qui sont en vogue dans notre siècle* ; in-4.<sup>o</sup>, 1746 : cet ouvrage a été traduit en françois. V. *Dogme de l'Église Romaine sur l'usure* ; in-4.<sup>o</sup>, Naples , 1746. VI. *De la Religion révélée, &c.* in-4.<sup>o</sup>, Venise, 1754. Tous ces ouvrages sont en italien. Les plus connus en latin sont : I. *Theologia Christiana, dogmatico-moralis*, en 12 vol. in-4.<sup>o</sup>, 1746. Cette Théologie que l'on a trouvée un peu diffuse, est cependant estimée de toutes les écoles d'Italie, quoique proscrite dans celles des Jésuites. Cette société l'attaqua vainement auprès de *Benoit XIV*, aussi ami du P. *Concinni*, qu'ennemi des querelles & de la délation. II. *De Sacramentali absolutione impertinentiâ aut d'fferendâ recidivis consuetudinariis*, en 1755, in - 4.<sup>o</sup> On a traduit cette Dissertation en françois, & on l'a enrichie de l'éloge historique de l'auteur & du catalogue de ses ouvrages. III. *De Spectaculis theatralibus*, Rome, 1752, in - 4.<sup>o</sup> L'auteur est peu favorable au théâtre, &c. &c.

**CONCINI** ou **CONCINO**, connu sous le nom de maréchal d'ANCRE, naquit à Florence de *Barthélemi Concino*, dont le père de simple notaire devint secrétaire-d'état. *Concini* vint en France en 1600, avec *Marie de Médicis*, femme de *Henri le Grand*. D'abord gentilhomme ordinaire de cette princesse, il s'éleva de cette charge à la plus haute faveur par le crédit de sa femme, *Léonore Galigai*, fille de la nourrice de *Marie de Médicis*. Après la mort de *Henri IV*, *Concini* acheta le marquisat d'Ancre, fut fait premier gentilhomme de la chambre, & obtint le gouver-

nement de Normandie. Il devint maréchal de France, sans jamais avoir tiré l'épée, dit un bel-esprit ; & ministre, sans connoître les lois du royaume. La fortune de cet étranger excita la jalousie des principaux seigneurs de France, & les hauteurs leur ressentiment. *Concini* leva sept mille hommes à ses dépens, pour maintenir contre les mécontents l'autorité royale, ou plutôt celle qu'il exerçoit sous le nom d'un roi enfant & d'une reine foible. La *Galigai* n'abusoit pas moins de sa faveur ; insolente dans sa fortune, & bizarre dans son humeur, elle refusoit sa porte aux princes, aux princesses, & aux plus grands du royaume. Cette conduite avança la perte de l'un & de l'autre. *Louis XIII*, qui se conduisoit par les conseils de *Luyne* son favori, ordonna qu'on arrêtât le maréchal. *L'Hôpital-Vistry*, chargé de cet ordre, lui demanda son épée de la part du roi ; & sur son refus, il le fit tuer à coups de pistolet, sur le pont-levis du Louvre, le 24 avril 1617. Son cadavre, enterré sans cérémonie, fut exhumé par la populace furieuse, & trainé par les rues jusqu'au bout du Pont-neuf. On le pendit par les pieds à l'une des potences qu'il avoit fait dresser pour ceux qui parleroient mal de lui. Après l'avoir trainé à la Grève & en d'autres lieux, on le démembra & on le coupa en mille pièces. Chacun vouloit avoir quelque chose du *Juif excommunié*, c'étoit le nom que lui donnoit cette populace mutinée. Ses oreilles sur-tout furent achetées chèrement, ses entrailles jetées dans la rivière, & ses restes sanglans brûlés sur le Pont-neuf, devant la statue de *Henri IV*. Le lendemain on vendit ses cendres, sur le pied d'un quart d'écu l'once. La fureur de la voye,

geance étoit telle, qu'un homme lui arracha le cœur, le fit cuire sur des charbons, & le mangea publiquement. Le parlement de Paris procéda contre sa mémoire, condamna sa femme à perdre la tête, & déclara leur fils ignoble & incapable de tenir aucun état dans le royaume. La même année 1617, il parut in-8<sup>o</sup>, la tragédie du *marquis d'Ancre*, en quatre actes, en vers, ou la *Victoire du Phébus François contre le Python de ce temps*. On trouva dans les poches de *Concini*, la valeur de dix - neuf cents quatre - vingt - cinq mille livres en papier, & dans son petit logis pour deux millions deux cent mille livres d'autres rescriptions. C'étoit là un assez grand crime aux yeux d'un peuple dépouillé. La *Galigai* avoua qu'elle avoit pour plus de cent vingt mille écus de pierreries. On auroit pu la condamner comme concussionnaire; on aimait mieux la brûler comme forcière. On prétendit qu'un juif Italien, nommé *Montalto*, étoit magicien, & qu'il avoit sacrifié un coq blanc chez la maréchale. Cependant ce magicien ne put la guérir de ses vapeurs: elles avoient été si fortes, qu'au lieu de se croire forcière, elle s'étoit crue enforcée. Elle avoit fait venir deux moines de Milan pour l'exorciser. On ne la poursuivit pas moins comme forcière. Les juges prirent des *Agnus Dei* qu'elle portoit, pour des talismans. Un conseiller lui demanda de quels charmes elle s'étoit servie pour enforcer la reine. *Galigai*, indignée contre le conseiller, & mécontente de *Marie de Médicis*, lui répondit avec fierté: *Mon sortilège a été le pouvoir que les ames fortes doivent avoir sur les esprits foibles*. De deux rapporteurs qui instruisèrent le procès de la maréchale d'Ancre, l'un étoit *Courtin*,

vendu au duc de *Luynes* & qui sollicitoit des grâces; l'autre étoit *Deslandes-Payen*, homme intègre, qui ne vouloit jamais conclure à la mort. Cinq juges s'absentèrent; quelques - uns opinèrent pour le seul bannissement. Mais *Luynes* sollicita avec tant d'ardeur, que la pluralité fut pour le bûcher. La maréchale fut donc traînée dans un tombereau à la Grève, comme une femme de la lie du peuple. Toute la grâce qu'on lui fit, fut de lui couper la tête, avant que de jeter son corps dans les flammes. L'arrêt fut exécuté le 8 juillet 1617. Cette malheureuse Italienne, & son époux, ne furent ni soutenus, ni regrettés par aucun courtisan. L'évêque de *Luçon*, depuis cardinal de *Richelieu*, créature de *Concini*, étant entré dans la chambre du roi, un peu après l'exécution de son bienfaiteur: *Monsieur*, lui dit ce prince, nous sommes aujourd'hui, Dieu merci! délivrés de votre tyrannie. Sa liberté fut de peu de durée. Voyez *GALIGAI*. Au reste, *Anquetil*, dans son *Intrigue du Cabinet*, sous *Henri IV* & *Louis XIII*, dit qu'il seroit injuste de croire le maréchal d'Ancre, tel que l'ont représenté quelques historiens contemporains. *Bassompierre* & le maréchal d'Estées, le jugeant long-temps après sa mort, & par conséquent avec assez d'impartialité, disent que « *Concini* étoit un galant homme, d'un bon jugement, d'un cœur généreux, libéral jusqu'à la profusion, de bonne compagnie & d'un accès facile. Avant les troubles, il étoit aimé du peuple, auquel il donnoit des spectacles, des fêtes, des tournois, des carrousels, des courses de bague, dans lesquelles il brilloit, parce qu'il étoit beau cavalier & adroit à tous les exercices. Il jouoit beaucoup, mais noblement & sans



passion. Il avoit l'esprit solide, enjoué, d'une tournure agréable. Le marquis de *Bonnivet*, seigneur Flamand, étant prisonnier de guerre dans la citadelle d'Amiens, dont *Concini* étoit gouverneur, imagina de paroître malade pour faire ensuite le mort, être emporté hors de la citadelle & se sauver. *Concini* lui dit : *Il seroit bien fâcheux que vous mourussiez sous ma garde : car, comme on fait passer les Italiens en France pour de grands empoisonneurs, je serois obligé de vous faire ouvrir.* Cette plaisanterie, dit *Siri*, fut un excellent élixir pour le malade, qui ne tarda pas à guérir... La conversation du maréchal d'*Ancre* étoit pleine de saillies & de gaieté. Il est vraisemblable que, s'il n'avoit pas uni son sort à l'insolente & insatiable *Galigai*, dont il fut forcé de partager les rapines, il seroit mort dans son lit. Il laissa un fils âgé de 14 ans, qui se retira à Florence.

**CONCORDE**, (Mythol.) divinité que les Romains adoroient, & en l'honneur de laquelle ils avoient élevé un temple superbe, sur le Capitole où s'assembloit le sénat. Elle étoit fille de *Jupiter* & de *Thémis* : on la représente couronnée d'une guirlande de fleurs, tenant d'une main deux cornes d'abondance entrelacées ; & de l'autre, un faisceau ou une grenade. Deux mains qui se joignent & tiennent quelquefois un caducée, sont l'un de ces emblèmes.

**CONDAMINE**, (Charles-Marie de la) chevalier de Saint-Lazare, des académies Française & des Sciences de Paris ; des académies royales de Londres, Berlin, Pétersbourg, Nanci ; de l'institut de Bologne, naquit à Paris en 1701, & y mourut le 4 février 1774, des suites d'une opération pour la

cure d'une hernie dont il étoit attaqué. Avec une ame ardente & une constitution forte, il dut être entraîné vers le plaisir : il s'y livra beaucoup dans sa jeunesse ; mais il y renonça bientôt, ainsi qu'à l'état militaire qu'il avoit embrassé, pour se livrer aux sciences. Il entreprit divers voyages, où il recueillit plusieurs observations qui en hâtèrent les progrès. Après avoir parcouru, sur la Méditerranée, les côtes de l'Afrique & de l'Asie, il fut choisi en 1736, avec MM. *Godin* & *Bouguer*, pour aller au Pérou déterminer la figure de la Terre. Les fruits de ce voyage, où il fit paroître tant d'activité & de courage, ne répondirent pas à l'attente du public. Il manqua même d'y périr par l'imprudence d'un de ses compagnons, nommé *Senicrgues*. Le libertinage & le ton hautain de ce jeune homme ayant irrité les citoyens de la nouvelle Cuença, ils s'élevèrent en tumulte contre les voyageurs ; mais heureusement le seul coupable en fut la victime. *La Condamine* descendit la rivière des *Amazones*, & fit sur cette rivière, un trajet de plus de cinq cents lieues, après avoir failli vingt fois à échouer & à périr. De retour dans sa patrie, il partit quelque temps après pour Rome ; le pape *Benoît XIV* lui fit présent de son portrait, & lui accorda la dispense d'épouser une de ses nièces. Notre philosophe pensoit que la société d'une femme raisonnable & sensible, serviroit à adoucir les infirmités dont il étoit accablé. Il épousa à l'âge de 55 ans cette nièce, qui fit son bonheur, qu'à lui prodigua les soins les plus tendres ; &, de concert avec la philosophie, le consola de l'espece d'injustice qu'il avoit éprouvée à son dernier voyage d'Angleterre, & dont on lui avoit refusé la réparation. Il s'en plaignit dans un *Écriq*

public à la Nation Angloise, qui répandit au philosophe Parisien, « qu'elle aimoit mieux avoir moins de police & plus de liberté. » Toujours semblable à lui-même jusqu'au dernier moment, il fit les délices de la société, par son caractère vif, actif & enjoué. Deux jours avant sa mort, il fit un *Couplet* assez plaisant sur l'opération chirurgicale, qui le mit au tombeau; & après avoir dit ce couplet à un ami qui venoit le visiter: « *Il faut que vous me laissiez*, continua-t-il; *j'ai deux lettres à écrire en Espagne; peut-être, l'ordinaire prochain, il ne sera plus temps.* » Ce fut l'un des premiers que l'académie Françoisise choisit dans l'académie des Sciences pour en faire l'un de ses membres, parce qu'il fut, comme *Fonsenelle*, embellir les sciences par l'agrément. Il étoit sourd quand il y fut reçu, & lui-même fit alors cette épigramme sur sa réception :

*La Condamine est aujourd'hui  
Reçu dans la Troupe immortelle;  
Il est bien sourd; tant mieux pour lui:  
Mais non muet; tant pis pour elle.*

La Condamine avoit l'art de plaire aux savaus par l'intérêt qu'il leur monroit pour leurs succès, & aux ignorans par le talent de leur persuader qu'ils l'avoient entendu. Les gens du monde le recherchoient, parce qu'il étoit plein d'anecdotes & d'observations singulières, propres à amuser leur frivole curiosité. Aux qualités que nous avons louées dans ce philosophe, il joignoit quelques défauts. Son activité alloit jusqu'à l'inquiétude, & le rendoit quelquefois importun. Il mettoit souvent aux petites choses, une importance fatigante pour les autres. Sa curiosité devoit le rendre indiscret: c'étoit en lui une véritable passion, à laquelle il sacrifioit les

bien-séances ordinaires. Avidé de réputation, il aimoit ces détails de correspondances & de visites qu'elle entraîne. Il est peu d'hommes célèbres avec qui il n'ait eu des liaisons ou des disputes, & presque point de journal dans lequel il n'ait inféré quelques pièces. Répondant à toutes les critiques, & flatté de toutes les louanges, il ne méprisoit aucun suffrage, pas même ceux des hommes méprisables. Dans un voyage que fit la Condamine, dans sa jeunesse, à Constantinople, il se lia avec un astrologue, favori du sultan. Celui-ci écrivit alors à l'académie des Sciences de Paris, pour lui demander les meilleurs livres d'astrologie; l'académie répondit au grand-seigneur: *Qu'elle n'en connoissoit ni de bons, ni de mauvais, aucun digne de lui être offert.* Dans le même voyage, la Condamine dut la vie à son courage. Il se défendit contre soixante hommes, & brava tous les dangers, plutôt que de livrer au cadi de Bassa, un dépôt d'argent qui lui avoit été confié. Il força même ce dernier, par sa fermeté, à être plus juste & à s'excuser. Nous avons de la Condamine divers ouvrages: I. *Relation abrégée d'un Voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale*, 1745, in-8.° II. *La Figure de la Terre, déterminée par les observations de MM. de la Condamine & Bouguer*, 1749, in-4.° III. *Mesure des trois premiers degrés du Méridien dans l'hémisphère austral*, 1751, in-4.° IV. *Journal du Voyage fait par ordre du Roi à l'Equateur, avec un Supplément*, en deux parties, 1751-1752, in-4.°; suivi de *l'Histoire des Pyramides de Quito*, qui avoit été imprimée séparément en 1751, in-4.° V. *Divers Mémoires sur l'Inoculation*, recueillies en deux vol. in-12; Il ne contribua pas peu à répandre

l'usage de cette opération en France, & il mit dans cet objet beaucoup de chaleur. Le style des différens ouvrages de *la Condamine* est simple & négligé ; mais il est semé de traits agréables & plaisans, qui lui assurent des lecteurs. La poésie étoit un des talens de notre ingénieux académicien : on a de lui des *Vers de société*, d'une tournure piquante. On peut en juger par ceux-ci, adressés à sa femme, le lendemain de ses noces :

*D'Aurore & de Titon vous connoissez l'histoire ;*

*Notre hymen en rappelle aujourd'hui la mémoire ;*

*Mais de mon sort Titon seroit jaloux ;*

*Que ses liens sont différens des nôtres !*

*L'Aurore entre ses bras vit vieillir son époux ;*

*Et je rajeunis dans les vôtres.*

On lui doit des pièces d'un plus haut style, telles que la *Dispute des armes d'Achille*, & d'autres morceaux traduits des poëtes Latins ; l'*Epiire d'un Vieillard*, &c.

**I. CONDÉ**, (Turstin de) archevêque d'Yorck, naquit au village de Condé-sur-Seule, près de Bayeux. Il reçut, l'an 1119, la consécration des mains de *Calixte II*, dans le concile de Rheims, où il se trouva, malgré la défense du roi d'Angleterre, qui le bannit de son royaume. Rappelé au bout de deux ans, il se livra tout entier aux fonctions de son ministère, & se fit chérir de ses diocésains. Les moines de Cîteaux lui furent redevables de leur introduction en Angleterre. *Turstin* fut allier le courage du militaire, à la douceur du ministre de l'Évangile. Les Écossais ayant fait une

irruption dans la partie septentrionale de l'Angleterre, il assembla son peuple, l'encouragea par de vives exhortations, le mena lui-même au combat, & remporta une victoire complète sur les ennemis. Cet évêque guerrier finit par se faire moine, l'an 1140, & mourut peu de temps après. Il eut pour frère *Audouën DE CONDÉ*, évêque d'Evreux, un des plus recommandables prélats de Normandie, par sa science, sa douceur & sa libéralité.

**II. CONDÉ**, (Louis I<sup>er</sup> DE BOURBON, prince de) naquit en 1530, de *Charles de Bourbon*, duc de Vendôme. Il fit sa première campagne sous *Henri II*, se signala à la bataille de Saint-Quentin, & recueillit à la Fère les débris de l'armée. Il ne se distingua pas moins aux sièges de Calais & de Thionville, en 1558 ; mais, après la mort funeste de *Henri II*, les mécontentemens qu'il essuya, le jetèrent dans le parti des Réformés. Il fut, dit-on, le chef muet de la conspiration d'Amboise, & il auroit péri par le dernier supplice, si la mort de *François II* n'eût fait changer les affaires. *Charles IX* le mit en liberté, & le prince de *Condé* n'en profita que pour se mettre de nouveau à la tête des Protestans. Il se rendit maître de diverses villes, & il se proposoit de pousser plus loin ses conquêtes, lorsqu'il fut pris & blessé à la bataille de Dreux, en 1562. Il perdit ensuite celle de Saint-Denys, en 1567, & périt à celle de Jarnac, le 13 mars 1569, à l'âge de 39 ans. Il avoit un bras en écharpe le jour de la bataille. Comme il marchoit aux ennemis, le cheval du comte de *la Rochefoucault*, son beau-frère, lui donna un coup de pied qui lui fit une blessure considérable à la jambe. Ce prince,

sans

sans daigner se plaindre, s'adressa aux gentilshommes qui l'accompagnoient : *Apprenez*, leur dit-il, *que les chevaux fougueux nuisent plus qu'ils ne servent dans une armée.* Un moment après, il leur dit : *Le Prince de Condé ne craint point de donner la bataille, puisque vous le suivez ;* & chargea dans le moment, avec son bras en écharpe & sa jambe toute meurtrie. Dans ce cruel état, il ne laissa pas de poursuivre les ennemis. Pressé de tous côtés, il fut obligé de se rendre à deux gentilshommes, qui le traitèrent avec assez d'humanité ; mais *Montesquiou*, capitaine des gardes du duc d'Anjou, qui avoit à se venger de quelque injure particulière, eut la basse cruauté de le tuer de sang froid d'un coup de pistolet. Quelques historiens, entr'autres *Desormeaux*, attribuent ce crime aux ordres secrets du duc d'Anjou. Ce qu'il y a de vrai, c'est que ce prince eut la lâcheté d'aller examiner *Condé*, baigné dans son sang, & de le faire charger mort sur une vicille ânesse. Le prince de *Condé* étoit petit, bossu ; & cependant plein d'agrémens, spirituel, galant, adoré des femmes. Jamais général ne fut plus aimé de ses soldats ; on en vit à Pont-à-Mousson un exemple étonnant. Il manquoit d'argent pour ses troupes, & sur-tout pour les Reistres, qui étoient venus à son secours, & qui menaçoient de l'abandonner. Il osa proposer à son armée, qu'il ne payoit point, de payer elle-même l'auxiliaire ; & ce qui ne pouvoit jamais arriver que dans une guerre de religion, & sous un général tel que lui, toute son armée se cotisa, jusqu'au moindre goujat. Il ne manqua à ce prince, né pour le malheur & pour la gloire de sa patrie, que de soutenir une meilleure cause.

*Tome III.*

On a beaucoup parlé des jetons d'argent sur lesquels les Protestans avoient fait mettre la figure du prince de *Condé*, avec l'inscription : *Louis XIII, roi de France.* *Desormeaux* prouve, dans son *Histoire de la maison de Bourbon*, que ce prince n'eut aucune part à la fabrication de cette monnoie. *Condé* avoit été marié deux fois, la première à *Éléonore de Roye*, morte de jalouise en 1564 ; la seconde, à *Françoise d'Orléans Longueville*, morte en 1601, dont il eut *Charles* comte de Soissons. On imprima en 1565 un *Recueil de pièces* qui concernent les affaires où *Condé* eut part, en 3 vol. petit in-12 ; auxquels on ajoute un in-16 imprimé en 1568, & un autre en 1571. Mais l'édition de ces différens *Mémoires*, donnée par *Secousse* & l'abbé *Lenglet*, en 1743, 6 vol. in-4°, est beaucoup plus ample : elle a fait diminuer le prix de l'édition originale, qui est toujours fort rare.

III. CONDÉ, (Henri II DE BOURBON, prince de) premier prince du sang, né posthume à Saint-Jean-d'Angeli, en 1588, de *Henri I*, fut très-aimé d'abord par *Henri IV*, qui le fit élever dans la religion Catholique. Il épousa, en 1609, *Charlotte de Montmorenci*, & nous détaillons dans son article, *Voyez MONTMORENCI*, n.° X, les suites de cette union, qui brouilla le prince de *Condé* avec le roi, devenu éperdument amoureux de la jeune princesse. Pendant la régence de *Marie de Médicis*, il fut tantôt bien, tantôt mal avec la cour, qui étoit le centre des cabales & des intrigues. Il fut mis à la Bastille en septembre 1616, & n'en sortit qu'en 1619. De nouveaux désagrémens l'obligèrent, en 1625, de quitter la

N n

cour. En 1636, il commanda une armée en Franche-Comté, & ne fut pas heureux devant Dôle, dont il avoit formé le siège. Il réussit mieux dans le Rouffillon, où il prit le château de Salses en 1639, & la ville d'Elne, en 1642. Après la mort de *Louis XIII*, il fut établi chef du conseil, & ministre d'état sous la régente. Il servit utilement dans ces places importantes; & mourut à Paris le 26 décembre 1646. Sa plus grande gloire est d'avoir été le père du grand *Condé*, qui suit.

IV. CONDÉ, (Louis II DE BOURBON, prince de), premier prince du sang & duc d'Enguien, naquit à Paris en 1621, de *Henri II*, prince de Condé. Il montra un génie précoce. Le cardinal de Richelieu, qui se connoissoit en hommes, dit un jour à *Chavigni*: *Je viens d'avoir avec M. le Duc une conversation de deux heures sur la guerre, la religion & les intérêts des Princes; ce sera le plus grand capitaine de l'Europe, & le premier homme de son siècle, & peut-être des siècles à venir.* « La plupart des grands capitaines, dit un historien, le sont devenus par degrés: *Condé* naquit général; l'art de la guerre sembla en lui un instinct naturel. » A vingt-deux ans, en 1643, il gagna la bataille de Rocroi sur les Espagnols, commandés par le comte de *Suentes*. On a remarqué que le prince, ayant tout réglé le soir veille de la bataille, s'endormit si profondément, qu'il fallut le réveiller pour la donner. *Gassion* craignoit d'engager une action générale entre l'armée Espagnole & l'armée Française inférieure en nombre. *Mais si nous perdons la bataille*, dit-il, *que deviendrons-nous?* — *Je ne m'en mets point en peine*, répondit le

prince, *parce que je serai mort auparavant.* Il ne mourut pas, & il fut vainqueur. Il remporta la victoire par lui-même, par un génie qui se passoit d'expérience, par un coup d'œil qui voyoit à la fois le danger & la ressource, par son activité exempte de trouble. Les Espagnols perdirent dix mille hommes dans cette journée; on fit cinq mille prisonniers. Les drapeaux, les étendards, le canon & le bagage restèrent au vainqueur. Le duc d'Enguien honora sa victoire par son humanité: il eut autant de soin d'épargner les vaincus, & de les arracher à la fureur du soldat, qu'il en avoit pris pour les vaincre. Un général François, jaloux & flatteur, lui dit: *Que pourront dire maintenant les envieux de votre gloire?* — *Je n'en fais rien*, lui répondit le prince; *je voudrois bien vous le demander.* Le pommeau de sa selle fut emporté d'un coup de canon, & le fourreau de son épée brisé d'un coup de mousquet. Cette victoire fut suivie de la prise de Thionville & de plusieurs autres places. L'année suivante 1644, il passa en Allemagne, attaqua le général *Merci*, retranché sur deux éminences vers Fribourg, donna trois combats de suite en quatre jours, & fut vainqueur toutes les trois fois. Il se rendit maître de tout le pays, de Mayence jusqu'à Landau. On dit que, dans un de ces combats, le jeune héros jeta son bâton de commandant dans les retranchemens des ennemis, & marcha pour le reprendre, l'épée à la main, à la tête du régiment de *Conti*. Le maréchal de *Turenne*, auquel il laissa son armée, ayant été battu à Mariendal, *Condé* vole reprendre le commandement, & joint à l'honneur de commander *Turcane*, celui de réparer encore

la défaite. Il attaque de nouveau *Merci* dans les plaines de Nortlingue, & y gagne une bataille complète, le 3 août 1645; le général ennemi resta sur le champ de bataille, & *Glesne*, qui commandoit sous lui, fut fait prisonnier. La gloire du duc d'*Enguien* fut à son comble. Il assiégea Dunkerque l'année suivante, à la vue de l'armée Espagnole, & il fut le premier qui donna cette place à la France. La cour le tira du théâtre de ses conquêtes, pour l'envoyer en Catalogne; mais ayant assiégé, en 1647, Lérida avec de mauvaises troupes, mal payées, il fut obligé de lever le siège. Bientôt les affaires chancelantes obligèrent le roi de le rappeler en Flandre. L'archiduc *Leopold*, frère de l'empereur *Ferdinand III*, assiégeoit, en 1648, Lens en Artois; *Condé* rendu à ses troupes, qui avoient toujours vaincu sous lui, les mène droit à l'armée ennemie, & la taille en pièces. C'étoit pour la troisième fois qu'il donnoit bataille avec le désavantage du nombre. Sa harangue à ses soldats fut courte, mais sublime. Il ne leur dit que ces mots : *Amis, souvenez-vous de Rocroi, de Fribourg & de Nortlingue.* Tandis que le prince de *Condé* comptoit les années de sa jeunesse par des victoires, une guerre civile, occasionnée par le ministère de *Maçarin*, déchiroit Paris & la France. Ce cardinal s'adressa à lui pour l'appaiser; la reine l'en pria les larmes aux yeux. Le vainqueur de Rocroi & de Lens termina à l'amiable ces querelles funestes & ridicules, dans une conférence tenue à Saint-Germain-en-Laye. Cette paix ayant été rompue par les factieux, il mit le siège devant Paris, défendu par un peuple in-  
nombrable, avec une armée de

sept à huit mille hommes, & y fit entrer le roi, la reine & le cardinal *Maçarin*, qui oublia bientôt ce bienfait. Ce ministre, jaloux de sa gloire & redoutant son ambition, fit enfermer, le 18 janvier 1658, son libérateur à Vincennes; & après l'avoir fait transférer, pendant un an, de prison en prison, il lui donna la liberté. La cour crut lui faire oublier cette sévérité, en le nommant au gouvernement de Guienne. *Condé* s'y retira tout de suite; mais ce fut pour se préparer à la guerre & pour traiter avec l'Espagne. Il courut de Bordeaux à Montauban, prenant des villes & grossissant par-tout son parti. Il passa d'Angen, à travers mille aventures, & déguisé en courrier, à cent lieues de là, pour se mettre à la tête d'une armée commandée par les ducs de *Nemours* & de *Beaufort*. Il profite de l'audace que son arrivée imprévue donne aux soldats, attaque le maréchal d'*Hocquincourt*, général de l'armée royale campée près de Gien, lui enlève plusieurs quartiers, & l'eût entièrement défait, si *Turenne* ne fût venu à son secours. Après ce combat, il vole à Paris, pour jouir de sa gloire & des dispositions favorables d'un peuple aveugle. Déjà, il se saisit des villages circonvoisins, pendant que *Turenne* s'approchoit de la capitale pour le combattre. « Les deux généraux s'étant rencontrés près dit faubourg Saint-Antoine, le 2 juillet 1652, se battirent avec tant de valeur, que la réputation de l'un & de l'autre, qui sembloit ne pouvoir plus croître, dit un historien célèbre, en fut augmentée. » Cette journée auroit été décisive contre lui, si les Parisiens n'avoient ouvert leurs portes pour recevoir

son armée. La paix se fit peu de temps après; mais il ne voulut pas y entrer. Il se retira dans les Pays-Bas, où il soutint, avec assez de gloire, les affaires des Espagnols. Il en acquit beaucoup par le secours qu'il jeta dans Cambrai, & par la fameuse retraite qu'il fit à la levée du siège d'Arras en 1654. Deux ans après, il fit lever le siège de Valenciennes; mais il fut battu à la journée de Dunes, où *Turenne* fut vainqueur. La paix des Pyrénées rendit ce prince à la France, en 1659. Le cardinal *Mazarin*, qui traita de cette paix avec *Don Louis de Haro*, ne consentit au rétablissement du *Grand Condé*, que par l'insinuation que lui fit le ministre Espagnol, que l'Espagne, au cas de refus, procureroit à ce prince des établissemens dans les Pays-Bas: établissemens qui auroient causé peut-être bien des inquiétudes. Le prince de *Condé*, rendu à sa patrie, la servit utilement dans la conquête de la Franche-Comté en 1668, & dans celle de Hollande en 1672. Il prit *Wesel*, fut blessé près du fort de *Tolhuis*, & continua, les années suivantes, à rendre des services importans. En 1674, il mit en sûreté les conquêtes des François, s'opposa au dessein des armées des Alliés, & défit leur arrière-garde à la célèbre journée de *Senef*. Cette bataille fut très-meurtrière. *Condé* averti qu'on murmuroit contre la boucherie horrible qui s'y étoit faite; *Bon*, dit-il, pour la réparer, c'est tout au plus une nuit de *Paris*: sentiment dur, que l'humanité doit lui reprocher. *Oudenarde* assiégée lui dut sa délivrance. Après la mort du vicomte de *Turenne* en 1675, il continua la guerre d'Allemagne avec avantage. La goutte, dont il étoit tourmenté, l'obligea de se retirer;

& dans la douce tranquillité de sa belle maison de *Chantilli*, il cultiva les lettres, & fortifia son ame par la pratique des vertus chrétiennes. Il mourut à *Fontainebleau* en 1686, à 65 ans; il s'y étoit rendu pour voir *M. d. la duchesse* sa petite-fille, qui avoit la petite vérole. Peut-être que le désir de faire par-là sa cour au roi, ajoutoit encore à l'intérêt qu'il prenoit à cette princesse: on ne l'en auroit pas soupçonné en 1652, dans le temps des troubles de la Fronde. « Il voulut, sans doute, après avoir fait les mêmes fautes que son père, dit le président *Hesnault*, donner le même exemple d'un retour sincère & d'un dévouement sans réserve. » Il dit pourtant à ses courtisans, à l'occasion d'un écrit du cardinal de *Retz*, où il étoit peu ménagé: *Vous êtes surpris du plaisir que j'éprouve à lire cet ouvrage; c'est qu'il me fait connoître mes fautes que personne n'ose me dire.* Le génie du *Grand Condé* pour les sciences, pour les beaux-arts, pour tout ce qui peut être l'objet des connoissances de l'homme, ne le cédoit point dans lui à ce génie presque unique pour conduire & commander les armées. Il donnoit toujours par écrit ses ordres à ses lieutenans, & leur imposoit la loi de les suivre. *Turenne* disoit aux siens ce qu'il croyoit convenable, & s'en rapportoit à leur prudence. Il arriva de là que celui-ci eut beaucoup d'illustres élèves, & que l'autre n'en forma point, ou peu. Ces deux grands hommes s'estimoient: *Si j'avois à me changer, disoit Condé, je voudrois me changer en Turenne, & c'est le seul homme qui puisse me faire souhaiter ce changement-là.* Sa physionomie annonçoit ce qu'il étoit:

On disoit qu'il avoit le regard d'un aigle, & le cœur d'un lion. Ce feu, cette vivacité qui formoient son caractère, lui firent aimer la société des beaux esprits : *Cornelle, Bossuet, Racine, Despréaux, Bourdaloue* étoient souvent à Chantilly, & ne s'y ennuyoient jamais. Dans ces entretiens littéraires, il parloit avec beaucoup de grace, de noblesse & de douceur, quand il soutenoit une bonne cause. Mais son sang & ses yeux s'enflammoient, lorsqu'il en soutenoit une mauvaise, & qu'il étoit contredit. *Boileau* fut tellement effrayé un jour du feu de ses regards, qu'il dit tout bas à son voisin : *Dorénavant, je serai toujours de l'avis de monsieur le Prince quand il aura tort.* *Desformeaux*, son historien, le représente d'une taille au-dessus de la médiocre, aisée, fine, pleine d'élégance & d'agilité. Il avoit le front large, le nez aquilin, les yeux grands, bleus, extraordinairement perçans, la tête belle, avec une forêt de cheveux. Le bas du visage ne secundoit point, à la vérité, la beauté des autres traits. Sa bouche étoit trop grande; les dents sortoient trop; mais, malgré ces imperfections, il y avoit dans son air quelque chose de grand, de noble & de fier, tempéré par une politesse pleine de dignité. Vrai, magnanime, il détestoit la ruse & les subterfuges. *Il n'y a qu'un seul moyen*, disoit-il, *d'agir avec sûreté & gloire dans les grandes affaires & dans les petites, la candeur, la droiture & la vérité.* Il auroit pu ajouter *le secret*; car il l'étoit jusqu'au scrupule. Ces grandes qualités étoient balancées par plusieurs défauts, le penchant à la raillerie, la hauteur, l'inégalité, l'extrême vivacité, l'impatience. S'il louoit de bon cœur les grandes actions, il

blâmoit durement les fautes. Aussi sa franchise, la plus noble des vertus, lui attira presque autant d'ennemis que sa gloire; & la fierté de son ame, qui repousoit les avis, le priva plus d'une fois de conseils salutaires. Cette ardeur de génie qui l'animoit, le porta à examiner les différentes religions du monde. Il lut avec avidité les livres les plus fameux des Sectaires, des Athées, des Déistes. Il conféra souvent avec les plus habiles docteurs & les plus grands philosophes de son siècle. Enfin, après des lectures immenses & des discussions infinies, il conclut que la religion Catholique étoit la seule véritable, & que toutes les autres étoient l'ouvrage de l'imposture ou de la friponnerie. Des flatteurs de sa cour s'efforçoient de lui insinuer l'inérodulité; mais ce prince tint toujours ferme contre leur séduction. Il leur disoit souvent : *Vous avez beau faire, la dispersion des Juifs sera continuellement une preuve invincible de notre Religion.* Ce seroit donc témérairement que l'on voudroit accréditer des soupçons injustes sur sa foi; car, au lit de la mort, où il faut bien enfin que les flateurs laissent aborder la vérité, le prince déclara, pour détruire ces soupçons, qu'il n'avoit jamais douté des mystères de la Religion, quoi qu'on eût dit. — Nous ne pouvons mieux terminer cet article que par le parallèle de *Condé* & de *Turenne*, fait par l'éloquent *Bossuet*. « Ça été dans notre siècle un spectacle de voir dans le même temps & dans les mêmes campagnes ces deux hommes, que la voix commune de toute l'Europe égaloit aux plus grands capitaines des siècles passés; tantôt à la tête des corps séparés, tantôt unis plus encore par le concours des mêmes penées, que



par les ordres que l'inférieur recevoit de l'autre; tantôt opposés front à front, & redoublant l'un dans l'autre l'activité & la vigilance; comme si Dieu, dont souvent, selon l'Écriture, la sagesse se joue dans l'univers, eût voulu la montrer sous toutes les formes, & nous faire voir, ensemble, tout ce qu'il peut faire des hommes. Que de campemens! que de belles marches! que de hardiesse! que de précautions! que de périls! que de ressources! Vit-on jamais en deux hommes les mêmes vertus avec des caractères si divers, pour ne pas dire si contraires? L'un paroît agir par des réflexions profondes, & l'autre par de soudaines illuminations. Celui-ci par conséquent plus vif, mais sans que son feu ait rien de précipité; celui-là, d'un air plus froid, mais sans jamais avoir rien de lent; plus hardi à faire qu'à parler, résolu & déterminé au dedans, lors même qu'il paroïssoit embarrassé au dehors. L'un, dès qu'il paroît dans les armées, donne une haute idée de sa valeur, & fait attendre quelque chose d'extraordinaire, mais toutefois s'avance par ordre, & vient comme par degrés aux prodiges qui ont fini le cours de sa vie. L'autre, comme un homme inspiré dès la première bataille, s'égale aux maîtres les plus consommés. L'un, par de vifs & continuel efforts, emporte l'admiration du genre humain, & fait taire l'envie. L'autre jette d'abord une si vive lumière, qu'elle n'osoit l'attaquer. L'un enfin, par la profondeur de son génie & les incroyables ressources de son courage, s'élève au-dessus des plus grands périls, & fait même profiter de toutes les infidélités de la fortune. L'autre, & par l'avan-

tage d'une haute naissance, & par ces grandes pensées que le ciel envoie, & par une espèce d'instinct admirable dont les hommes ne connoissent pas le secret, semble né pour entraîner la fortune dans ses desseins, & forcer les destinées. Et, afin que l'on vît toujours dans ces deux hommes de grands caractères, mais divers, l'un emporté d'un coup soudain, meurt pour son pays, comme un *Judas Macchabée*; l'autre, élevé par les armes au comble de la gloire, comme un *David*, meurt comme lui dans son lit, en publiant les louanges du Seigneur, en instruisant sa famille, & laisse tous les cœurs remplis tant de l'éclat de sa vie, que de la douceur de sa mort. " *Desormeaux* a donné la *Vie* de ce prince, à Paris 1766, 4 volumes in-12; elle a effacé celle de *Coste*, in-4° & in-12. On en trouve une autre dans les *Hommes Illustres de France*, par *Ch. Perrault*.

V. CONDÉ, (Henri - Jules DE BOURBON, prince de) fils du *Grand Condé*, né en 1643, & mort en 1709, étoit un prince très - éclairé, aimant les gens d'esprit, & en ayant beaucoup lui-même : Voyez *CRETIN*. Il se signala dans diverses occasions sous son illustre père, & sur-tout en 1672, au passage du Rhin, & en 1674, à la bataille de Senef. Il voulut faire peindre l'histoire de son père, mais il s'y trouvoit un obstacle. Celui-ci dans sa jeunesse avoit pris les armes contre son souverain & sa patrie, & obtenu divers succès. Pour ne les point oublier, son fils imagina une allégorie très - ingénieuse. Il fit peindre la Muse de l'histoire, tenant un livre, sur le dos duquel étoit

écrit : *Vie du prince de Condé*. Cette muse en arrachoit des feuilles, qui, répandues ça & là, laissoient lire ces mots : *Secours de Cambrai, retraite devant Arras, secours de Valenciennes, &c. Voyez IV. BOURBON - CONDÉ.*

CONDÉ, ( la Princesse de )  
Voyez X. MONTMORENCY.

CONDILLAC, ( Étienne Bonnot de ) de l'académie Française, & de celle de Berlin, abbé de Mureaux, ancien précepteur de S. A. R. l'infant Don Ferdinand, duc de Parme, naquit à Grenoble vers 1715, & mourut d'une fièvre putride, dans sa terre de Flux, pres Baugenci, le 2 août 1780. Un grand sens, un jugement sûr, une métaphysique nette & profonde, une littérature aussi choisie qu'étendue, un caractère solide, des mœurs graves sans austérité, un ton un peu sentencieux, plus de facilité d'écrire que de parler, plus de philosophie que de sensibilité & d'imagination : tels sont les traits principaux du portrait de l'abbé de Condillac. On a recueilli en trois volumes in-12, sous le titre de ses Œuvres, son *Essai sur l'origine des Connoissances humaines*; son *Traité des Sensations*; son *Traité des Systèmes* : ouvrages excellens, pleins d'idées justes, lumineuses & neuves, écrits avec clarté, pensés avec profondeur, & dans lesquels le ton philosophique paroît la langue naturelle de l'auteur. Son *Cours d'Etudes*, en 16 vol. in-12, 1776, composé pour l'instruction de son illustre élève, mérite les mêmes éloges. Toutes les fois qu'il raisonne, qu'il discute, qu'il étudie la morale & la politique à travers les révolutions des empires, on est très-content de lui : mais dans

la partie historique, d'ailleurs assez bien faite & pleine de vues nouvelles, on desiroit souvent plus de chaleur & plus de vivacité, & un style plus pittoresque. Ce livre, qui respire l'humanité la plus sincère, & le plus vif desir de rendre les souverains bienfaisans & les hommes heureux, n'est pas écrit avec ce ton pénétrant & touchant, que prenoit Fénelon pour parvenir au même but. Sa narration est foible, sèche & commune. On a encore de lui : *Traité des animaux*, 1753 in-12; *Recherches sur les idées que nous avons de la beauté*, 1749, 2 vol. in-12; une *Logique*, in-8°; *Le Commerce & le Gouvernement considérés relativement l'un à l'autre*, in-12 : livre qui a été décrié par les anti-économistes, quoiqu'il y ait une grande clarté, de la méthode & des choses bien vues. M. de La Harpe le nomme le *livre élémentaire de la Science économique*; mais on auroit voulu qu'il n'eût pas égayé certains systèmes sur le commerce des grains, qu'il eût donné à ses principes un air moins profond & moins abstrait, & que dans des manières qui intéressent tous les hommes, il eût écrit pour tout le monde. On a remarqué dans quelques ouvrages de l'abbé de Condillac, qu'il avoit une haute opinion de son mérite; il ne se faisoit point un devoir de le cacher. Un homme qui savoit si bien faire l'analyse & le calcul des idées, devoit savoir exactement combien il en avoit eu de nouvelles; & cette connoissance pouvoit excuser son amour propre. On lui a encore reproché que, dans son *Traité des Sensations*, il a établi des principes dont les matérialistes ont tiré de funestes conséquences; que dans son *Cours d'Etudes*, il a jugé en connoisseur inhabile,

plusieurs tirades de *Boileau*, en soumettant la poésie, libre, irrégulière & audacieuse de sa nature, au compas de la géométrie, &c. Mais, s'il a adopté quelques-unes des opinions de la philosophie moderne, on peut dire qu'il les a souvent tempérées par un caractère modéré & un esprit sans enthousiasme. L'abbé de *Lignac* & *Rossignol*, ont combattu quelques opinions de *Condillac*; le premier, dans ses *Lettres d'un Américain*; le second, dans sa *Théorie des Sensations*, imprimée à Embrun, en 1780. « En général, a dit un écrivain célèbre, *Condillac* fut l'un des esprits les plus sages & les plus judicieux que nous ayons eus dans ce siècle. Il a eu le mérite, fort rare parmi nous, de mettre de la clarté dans la métaphysique, en la débarrassant de toute hypothèse, & en la réduisant, d'après *Locke*, à des notions simples & très-exactement analysées. Son style d'ailleurs est correct & pur, quoique moins élégant & moins animé que celui de *Malbranche*. » Toutes les œuvres de *Condillac* ont été réunies en 1798, à Paris, & forment 23 vol. in-8.° On y trouve plusieurs écrits posthumes de l'auteur, qui n'avoient point encore été publiés, entr'autres, *la Langue des Calculs*.

**CONDITOR**, (Mythol.) dieu Romain, qui veilloit, après la moisson, à la conservation des grains.

**CONDORCET**, (Marie-Jean-Antoine-Nicolas *Caritat*, marquis de) originaire du Comtat - Venaissin, naquit à Ribemont en Picardie, le 17 septembre 1743. Sa naissance lui faisoit espérer de l'avancement dans la profession des armes, mais il lui préféra la culture paisible des sciences. Il n'avoit

encore que 21 ans, lorsqu'il présenta à l'académie de Paris, un mémoire sur le *Calcul différentiel*, qu'elle jugea digne d'entrer dans la collection des travaux des *Savans étrangers*. Ses liaisons intimes avec *d'Alembert* & avec *Voltaire*, sa correspondance avec le roi de Prusse, lui acquirent bientôt de la célébrité. Reçu à l'académie des Sciences, il en devint le secrétaire, & justifia ce choix par plusieurs écrits & par divers éloges de ses confrères. Chargé en 1777, de celui du duc de la *Vrièrre*, *M. de Maurepas* lui fit des reproches de ce qu'il tarδοit trop à le prononcer; *Condorcet* lui déclara que jamais il ne loueroit un pareil ministre: aussi, pendant toute la vie de *M. de Maurepas*, ce dernier l'empêcha-t-il d'être reçu à l'académie Française. Il y parvint en 1782, & son discours de réception eut pour objet, de développer les progrès que les connoissances physiques & morales ont faits de nos jours, & l'influence que les sciences doivent avoir sur le caractère d'une nation, & sur son gouvernement. L'auteur y annonçoit déjà cet esprit d'indépendance, ces idées républicaines, qui déterminèrent ensuite sa conduite politique, lui firent quitter le cabinet du savant pour la tribune législative, & au milieu des orages, des chagrins & des erreurs, le conduisirent à une fin funeste. Dès l'aurore de la révolution, il favorisa son essor. Sous l'assemblée constituante, il fut désigné pour gouverneur du Dauphin; & lorsque *Louis XVI* fut détenu aux Tuileries, après sa fuite à Varennes en 1791, *Condorcet* fut l'un des premiers à réclamer dans une feuille la déchéance du monarque, & l'établissement de la république. Il contribua bientôt à faire décréter

Fune & l'autre. Le 14 juillet de la même année, il fit mettre, le premier, au-dessus de sa porte un transparent, avec ces mots si prodigués ensuite : *La constitution ou la mort* ; quelqu'un écrivit au-dessous : *Les bains froids ou bicêtre*. Condorcet fut appelé successivement à l'assemblée législative & à la convention. Là, ses opinions eurent pour objet, de distinguer les émigrés en deux classes, pour ne punir de mort que ceux qui seroient pris les armes à la main ; de faire déclarer la guerre à l'empereur ; d'autoriser des commissaires dans les archives & les dépôts publics, à faire la recherche de tous les titres & preuves de noblesse, pour les anéantir ; d'établir l'utilité de la souveraineté immédiate du peuple ; de faire juger Louis XVI par des députés particuliers des départemens, en réservant seulement à la convention le droit d'adoucir le jugement ; de combattre enfin la constitution de 1793. Ses deux derniers discours le rendirent suspect aux dominateurs de la France, & Robespierre le regarda dès-lors comme un ambitieux hypocrite, qui, sous le manteau de la philosophie, cachoit l'envie de s'élever à son détriment. Sa perte fut jurée. Dénoncé comme partisan des Girondins, il fut mis hors de la loi, le 28 juillet 1793. Condorcet se cacha quelque temps chez une femme généreuse, qui exposa sa vie pour garantir la sienne. C'est là qu'il composa son écrit sur les *Progrès de l'esprit humain*. Ayant appris par les journaux, qu'une loi barbare, faisant un crime de la pitié & de l'hospitalité, punissoit de mort ceux qui donnoient asile aux proscrits, il dit à celle qui l'avoit reçu : *Il faut que je vous quitte, je suis hors de la loi.* « Si vous êtes

hors de la loi, répondit-elle, vous n'êtes pas hors de l'humanité. » Malgré ses instances pour le retenir, il sortit de chez elle, & passa les barrières de Paris sans passe-port, vêtu d'une simple veste, & ayant un bonnet sur la tête. Son intention étoit de se cacher pendant quelques jours chez un ancien ami, résidant aux environs de Seaux ; mais lorsqu'il parvint chez lui, cet ami étoit à Paris, & le fugitif fut forcé de passer plusieurs nuits dans les carrières, dans la crainte d'être reconnu. Pressé par la faim, il osa entrer dans un petit cabaret de Clamart ; son avidité à manger, sa longue barbe, son air inquiet, furent remarqués par un révolutionnaire qui le fit arrêter. Conduit au comité du lieu, il déclara être domestique, & s'appeler Simon ; mais, ayant été fouillé, un *Horace* qu'il portoit, avec des notes marginales en latin, devint la cause de sa perte. Le paysan qui l'interrogeoit, le trouvant trop savant pour n'être pas suspect, le fit conduire au Bourg-la-Reine. Là, il fut enfermé le soir dans un cachot. Celui qui vint le lendemain matin lui apporter un peu de pain & d'eau, le trouva sans aucun mouvement & glacé. Il paroît que perdant toute espérance, Condorcet périt, ou par un poison actif, qu'il avoit, dit-on, toujours sur lui, ou d'inanition & de défaillance, étant épuisé de peines, de fatigues, de sa marche, & par de trop longs jeûnes. Ainsi finit misérablement un géomètre célèbre, un savant distingué, qui eût pu être heureux, s'il n'eût pas voulu jouer un rôle dans la révolution. Né avec trop de penchant pour les nouveautés, il adopta des systèmes qu'il auroit peut-être rejetés, dans des temps plus calmes ; & celui qui avoit été assez vain

de sa naissance, ne dédaigna pas même de prendre part à une gazette, & de descendre dans l'arène pour y combattre des politiques subalternes. On lui a fait le reproche plus grave, d'avoir abandonné dans les derniers temps le duc de la Rochefoucault, qui lui avoit fait obtenir des pensions, & s'étoit toujours montré son ami. « Il y a eu des géomètres plus grands que lui, a dit un écrivain, mais peu ont annoncé de meilleure heure des talens plus distingués; il y a eu des philosophes, qui ont mieux éclairé la métaphysique, l'économie politique & la législation; mais aucun n'a étendu ses travaux sur plus d'objets importants; son érudition étoit vaste, profonde, mais son style étoit plus propre à la discussion & au sarcasme, qu'il n'étoit noble & élevé. Il avoit tout lu, & n'avoit rien oublié, depuis les fabliaux jusqu'aux publicistes du 11<sup>e</sup> siècle, depuis le roman du jour jusqu'au recueil de l'académie des inscriptions. » *Condorcet*; que *d'Alembert* appeloit un *Volcan couvert de neige*, eut pour amis les écrivains les plus distingués. Les principaux ouvrages de *Condorcet*, sont : I. *Du Calcul intégral*, 1765. II. *Problème des trois corps*, 1767. Cet écrit valut à l'auteur son entrée à l'académie des Sciences. Il y détermina l'attraction de la lune par la terre, & de ces deux planètes par le soleil. Il y examina les perturbations que les planètes & les comètes peuvent éprouver de leur action mutuelle. III. *Essai d'Analyse*, 1768, in-4.<sup>o</sup> Il y développe les principaux problèmes sur le système du monde, & de la gravitation établie par *Newton*. IV. *Lettres écrites par un théologien*, 1772, in-8.<sup>o</sup> Ce théologien n'est nullement orthodoxe, & se livre à des systèmes peu

religieux. V. *Mémoires sur les suites infinies & les équations différentielles*. VI. *Éloges de Michel de l'Hôpital, David Bernouilli, Constantinvaux, d'Alembert, Euler, Jussieu, Trudaine, Franklin, Buffon*, & de quelques autres membres de l'académie des Sciences, morts depuis 1666 jusqu'en 1699. *Condorcet* étoit devenu secrétaire de cette compagnie, & ces éloges le firent recevoir en 1782 à l'académie Française. *Bailly* fut son concurrent; sur trente-un suffrages, *Condorcet* en obtint seize, & *Bailly* quinze. Après cette élection, à laquelle *d'Alembert* prenoit l'intérêt le plus vif, celui-ci s'écria : « Je suis plus content d'avoir gagné cette victoire, que je ne le serois d'avoir trouvé la quadrature du cercle. » VII. *Éloge & Pensées de Pascal*. *Voltaire* ne dédaigna pas d'ajouter à cet écrit des notes & des commentaires, qui parurent dans une seconde édition faite en 1778. VIII. *Du Commerce des Grains*, in-8.<sup>o</sup> IX. *Reflexions sur l'esclavage des Nègres*. L'auteur y soumit le système de leur indépendance. X. *Lettres sur l'unité du pouvoir législatif*. XI. *Essai sur l'application de l'analyse à la probabilité des décisions rendues à la pluralité des voix*, 1785. XII. *Vie de Turgot*, 1786, deux vol. in-8.<sup>o</sup> L'auteur commença à y développer ses principes républicains. XIII. *Essai sur les lois criminelles & les prétentions des parlemens*. XIV. *Des Fonctions des États-Généraux*, 1789, 2 vol. in-8.<sup>o</sup> On y trouve de la profondeur & des idées saines. XV. *De la Forme des Élections*. XVI. *De la Banque nationale*, 1789, in-8.<sup>o</sup> XVII. *De la Fixation de l'Impôt*, 1790. XVIII. *Vie de Voltaire*. Elle parut d'abord à Genève en 1787, puis à Londres en 1790. XIX. *Discours sur les*

conventions nationales, 1791, in-8.° XX. *Réflexions* sur la Révolution de 1688 & 1792, in-8.° Elles ont été traduites en hollandais. XXI. *Pièces* extraites du recueil périodique, intitulé le *Républicain*, 1792, in-8.° XXII. *La République Française*, aux hommes de lettres, 1792, in-8.° XXIII. *Plan* d'une Constitution Française. XXIV. *Rapport* sur l'instruction publique, présenté à la Convention. XXV. *Tableau historique* des progrès de l'esprit humain, in-8.° C'est l'ouvrage auquel il travailla dans la retraite où il s'étoit caché pendant que les satellites de *Robespierre* le proscrivoient & le cherchoient pour l'immoler. Il n'a été publié qu'après la mort de l'auteur, & a été traduit en Angleterre & en Allemagne. XXVI. *Condorcet* travailla encore à la Bibliothèque de l'homme public, au Journal encyclopédique, au Journal de Paris & à la Chronique du mois; Il ajouta des notes aux *Lettres d'Euler* sur diverses questions de physique & de philosophie, & à l'ouvrage économique de *Smith*, traduit par *Reucher*. M. de la Harpe a publié, dans le tome I<sup>er</sup> de sa Correspondance littéraire, un dialogue entre *Diogène* & *Aristippe* sur la flatterie, par le même auteur. Si la conduite politique de *Condorcet* ne fut pas à l'abri de reproches, ses mœurs le furent. Son caractère non exempt d'orgueil, se montra presque toujours paisible & obligeant; ses lumières furent étendues, ses talens variés, ses idées profondes, mais pas toujours justes. M. *Diannyère*, membre de l'institut, a publié une notice sur la *Vie* & les *Ouvrages* de *Condorcet*, dont le portrait a été gravé dans ces dernières années par *Saint-Aubin*.

CONDREN, (Charles de)  
N<sup>o</sup> général de la congrégation de

l'Oratoire, docteur de la maison de Sorbonne, fils d'un gouverneur de Monceaux, fort chéri de *Henri IV*, naquit à Vaubain près de Soissons, en 1588. Son père, qui avoit dessein de le pousser à la cour ou dans les armées, voulut l'empêcher d'embrasser l'état ecclésiastique; mais sa vocation étoit trop forte. Le cardinal de *Berulle*, auquel il succéda, le reçut dans sa congrégation, & l'employa très-utilement. Le Père de *Condren* fut confesseur du duc d'Orléans, frère unique du roi. Il refusa constamment le chapeau de cardinal, l'archevêché de Reims & celui de Lyon. Ses vertus ne parurent pas avec moins d'éclat dans sa place de général. Après avoir travaillé long-temps pour la gloire de Dieu & pour le salut du prochain, il mourut à Paris le 7 janvier 1641, à 53 ans. Son *Idée du sacerdoce de J. C.*, in-12, ne fut mise au jour qu'après sa mort: il ne voulut jamais rien donner au public pendant sa vie. On a de lui des *Lettres* & des *Discours* en 2 vol. in-12. C'est lui qui comparoit les vieux docteurs ignorans aux vieux jetons, qui, à force de vieillir, n'avoient plus de lettres. Le Père *Amelotte* a écrit sa *Vie* in-8.°

CONFUCIUS ou CONFUTZÉE, le père des philosophes Chinois, naquit à Chanping, d'une famille illustre, qui tiroit son origine de *Ti-Y*, 27<sup>e</sup> empereur de la seconde race, vers l'an 550 de J. C. Il parut philosophe dès son enfance, & sa philosophie s'accrut par la lecture & par la réflexion. Devenu mandarin & ministre d'état du royaume de Lu, aujourd'hui *Chann-Ton*, il montra combien il étoit important que les rois fussent philosophes, ou eussent des philosophes pour ministres. Il n'avoit accepté le ministère, que dans l'es-

pérance de pouvoir répandre plus aisément les lumières, d'un lieu élevé. Le désordre s'étant glissé à la cour, par la séduction de plusieurs filles que le roi de Tci avoit envoyées au roi de Lu, il renonça à son emploi, & se retira dans le royaume de Sin, pour y enseigner la philosophie. Son école fut si célèbre, que, dans peu de temps, il eut jusqu'à trois mille disciples, parmi lesquels il y en eut cinq cents qui occupèrent les postes les plus éminens dans différens royaumes. Il divisa sa doctrine en quatre parties, & son école en un pareil nombre de classes. Ceux du premier ordre s'appliquoient à cultiver la vertu, & à se former l'esprit & le cœur : ceux du deuxième s'attachoient, non-seulement aux qualités qui font l'honnête homme, mais encore à ce qui rend l'homme éloquent : les troisièmes se consacroient à la politique : l'occupation des quatrièmes, étoit de mettre dans un style élégant, les réflexions les plus justes sur la conduite des mœurs. *Confucius*, dans toute sa doctrine, n'avoit pour but que de dissiper les ténèbres de l'esprit, bannir les vices du cœur, & rétablir cette intégrité, présent du ciel, si rare dans tous les siècles. Obéir à Dieu, le craindre, le servir ; aimer son prochain comme soi-même ; se vaincre, soumettre ses passions à la raison, ne penser à rien qui lui fût contraire : telles étoient les leçons que ce grand homme donnoit & pratiquoit. Aussi modeste que sublime, il déclaroit qu'il n'étoit pas l'inventeur de sa doctrine ; mais qu'il l'avoit tirée d'écrivains plus anciens, sur-tout des rois *Yao* & *Xun*, qui l'avoient précédé de plus de 1500 ans. Ses disciples avoient une vénération si extraordinaire

pour lui, qu'ils lui rendoient des honneurs qu'on n'avoit accoutumé d'accorder qu'à ceux qui étoient élevés sur le trône. Il revint avec eux au royaume de Lu, & y mourut à 73 ans. Quelque temps avant sa mort, il déplorait les désordres de son siècle : *Hélas !* disoit-il, *il n'y a plus de Sages, il n'y a plus de Saints. Les Rois méprisent mes maximes ; je suis inutile au monde : il ne me reste plus qu'à en sortir.* Son tombeau est dans l'académie même où il donnoit ses leçons, proche la ville de Rio-fu. On voit, dans toutes les villes, des collèges magnifiques élevés en son honneur, avec ces inscriptions en lettres d'or : *Au grand Maître... Au premier Docteur... Au Précepteur des empereurs & des rois... Au Saint... Au Roi des lettrés.* Quand un officier de robe passe devant ces édifices, il descend de son palanquin, & fait quelques pas à pied pour honorer sa mémoire. Ses descendants sont mandariniens, & ne payent aucun tribut à l'empereur. On attribue à ce philosophe quatre *Livres de Morale*, que l'on regarde comme son véritable portrait & son plus bel éloge. Sa vertu & son mérite ont été extraordinaires, si l'on en croit les historiens Chinois. Il étoit équitable, poli, doux, affable, gai, plus sévère pour soi que pour les autres, censeur rigoureux de sa propre conduite, parlant peu, méditant beaucoup, modeste malgré ses talents, & s'exerçant sans cesse dans la pratique du bien. Parmi la foule de ses maximes qu'on a recueillies, on ne citera que celles-ci : *La raison est un miroir que l'on a reçu du Ciel ; s'il se ternit, il faut l'essuyer. Il faut commencer par se corriger, pour corriger les hommes. — Je ne voudrais pas que l'on sût ma pensée ; ne la disons donc pas. Je ne*

voudrais pas que l'on sût ce que je suis tenté de faire ; ne le faisons donc pas. — Le Sage craint, quand le Ciel est serein. Dans les tempêtes, il marcheroit sur les flots & sur les vents. — Voulez-vous minuter un grand projet ? écrivez sur la poussière, afin qu'au moindre scrupule, il n'en reste rien. — Un riche montreroit ses bijoux à un sage : Je vous remercie des bijoux que vous me donnez, dit le Sage. Vraiment je ne vous les donne pas, répartit le riche.... Je vous demande pardon, répliqua le sage, vous me les donnez ; car vous les voyez, & je les vois : j'en jouis comme vous. — Ne parlez jamais de vous aux autres, ni en bien, parce qu'ils ne vous croiront pas ; ni en mal, parce qu'ils en croient déjà plus que vous ne voulez. — Avouer ses défauts quand on est repris ; c'est modestie : les découvrir à ses amis, c'est ingénuité, c'est confiance : se les reprocher à soi-même, c'est humilité ; mais les aller prêcher à tout le monde, si l'on n'y prend pas garde, c'est orgueil. On a rédigé cet article d'après le Comte, du Halde & quelques autres Jésuites. Mais on fait aujourd'hui qu'il faut beaucoup réduire les éloges donnés par ces missionnaires aux Chinois & au fondateur de la philosophie Chinoise. Quant à ses livres, supposé qu'ils soient de lui, ils n'ont pas plus corrigé les peuples de la Chine, peuples vains, frivoles & avides, que Sénèque n'a réformé les mœurs des Européens. Il est pourtant bon de citer leurs leçons de morale aux uns & aux autres, en les avertissant qu'il n'y a qu'une religion vraie & sainte, qui puisse changer le cœur de l'homme. Le Père Couplet a donné au public les trois premiers livres de la *Morale de Confucius* ou attribuée à *Confucius*, en latin, avec des notes : Paris 1687, in-fol. ; & on en a publié en 1788 l'extrait, traduit en fran-

çois, sous le titre de *Morale de Confucius*, in-12. M. l'Evêque a donné aussi l'*Abrégé de la Morale* de ce philosophe, Paris, Didot ; 1782, in-16 ; & M. Pastoret l'a comparée avec celle de Moïse. « *Confucius*, dit Sonnerat dans son *Voyage aux Indes*, ce grand législateur qu'on a élevé au-dessus de la sagesse humaine, a fait quelques livres de morale, adaptés au génie de sa nation, mais qui ne contiennent, en plus grande partie, qu'un amas de choses obscures, de visions, de sentences & de vieux contes, mêlés d'un peu de philosophie. Ses ouvrages n'en sont pas moins adorés. Il a écrit des milliers de sentences, qu'on a accommodées aux évènements ; comme nous avons interprété celles de *Nostradamus* & du *Juif-errant*. Aujourd'hui, en France, il n'y a que les bonnes femmes & les petits enfans, qui y croient. Mais à la Chine, c'est d'après celles de *Confucius*, qu'on dirige toutes les opérations. » On lui attribue le *Tchun-Tseou*, nom qui signifie le printemps & l'automne. C'est une chronique des rois de Lu, qui commence vers l'an 720 avant notre ère, & où les éclipses sont notées avec une assez grande exactitude. Voy. HERDYRLICH.

CONGRÈVE, (Guillaume) né en Irlande dans le comté de Cork, en 1672, mourut en 1729, à 57 ans. Son père le destina d'abord à l'étude des lois ; mais il s'y livra sans goût, & par conséquent sans succès. La nature l'avoit fait naître pour la poésie, & sur-tout pour la poésie dramatique. C'est peut-être, de tous les Anglois, celui qui a porté le plus loin la gloire du théâtre comique. Ses pièces, qui l'ont fait appeler le *Térence Anglois*, sont pleines de



caractères nuancés avec finesse. On n'y effuie guères de mauvaises plaisanteries. On y voit par-tout le langage de ceux qui se nomment les honnêtes gens, avec des actions de fripon : ce qui prouve qu'il connoissoit ce qu'on appelle, souvent très-improprement dans un certain monde, *la bonne Compagnie*. Son mérite & sa réputation l'élevèrent également à des emplois lucratifs & honorables. Il quitta de bonne heure les Muses, se contentant de composer, dans l'occasion, quelques *Pièces fugitives*, que l'amitié ou l'amour lui arrachoit. Il sembloit même qu'il rougissoit d'être homme-de-lettres, quoiqu'il dût sa fortune aux lettres. Il ne vouloit être regardé que comme un *Gentilhomme, qui menoit une vie simple & aisée*. C'est ce qu'il dit à *Voltaire* dans la première visite que celui-ci lui fit. Ce propos parut si étrange au poëte François, qu'il ne put s'empêcher de répondre : *Si je n'avois considéré en vous que le Gentilhomme, je me serois dispensé de venir vous voir*. Voici le titre de ses Comédies : *Le vieux Garçon ; le Fourbe ; Amour pour amour ; l'Épouse du matin ; le Chemin du Monde*. On a encore de lui plusieurs autres pièces, des *Opéra*, des *Odes*, des *Pastorales*, & des Traductions de quelques morceaux des poëtes Grecs & Latins. Ses *Œuvres* parurent à Londres, 1730, 3 vol. in-12 ; & à Birmingham, 1761, 3 vol. in-8.°

CONINCK, (Gilles) Jésuite, né à Bailleul, en 1571, & mort à Louvain, en 1636, à 65 ans, a publié des *Commentaires* sur la Somme de S. THOMAS, sous ce titre : *Commentariorum ac disputationum, in universam Doctrinam D. Thomæ, de Sacramentis & censuris ; auctore Ægid. de Coninck,*

*Societatis Jesu : postrema editio, Rothomagi, 1630, in-fol.* Ces *Commentaires* ont été condamnés par les différens parlemens dans le temps de la proscription des Jésuites.

CONNAN, (François de) seigneur de *Coulon*, maître des requêtes, se distingua sous le règne de François I par sa science. Il mourut à Paris en 1551, à 43 ans. Il a laissé quatre livres de *Commentaires* sur le Droit civil : à Paris, 1558, in-folio, que Louis le Roy, son intime ami, dédia au chancelier de l'Hôpital. *Connan* avoit aussi le dessein de donner au public un ouvrage semblable à celui que *Domat* a exécuté depuis. Ce juriconsulte joignoit à une mémoire heureuse, un esprit juste & capable de réflexion.

CONNIDES, gouverneur donné au jeune *Thésée* par son père *Pithée*, fit de son élève un héros. Les Athéniens, en reconnaissance, établirent des sacrifices en son honneur, où l'on immoloit des bœufs.

CONNOR, (Bernard) médecin & philosophe Irlandois, vint en France à l'âge de vingt ans. Il fut chargé de l'éducation des fils du grand-chancelier du roi de Pologne, qui étoient à Paris. Après avoir voyagé avec eux en Italie, en Sicile, en Allemagne & ailleurs, il devint médecin de S. M. Polonoise, qui le donna à l'électrice de Bavière, sa sœur. Il repassa en Angleterre, devint membre de la société royale, & embrassa extérieurement la communion de l'église Anglicane. Un prêtre Catholique, déguisé, ayant obtenu de l'entretenir en secret dans sa dernière maladie, on vit au travers d'une porte, qu'il lui donna l'ab-

solution & l'extrême-onction. Le malade mourut le lendemain 30 octobre 1698, à 33 ans. On a de lui un livre intitulé : *Evangelium Medici* ; seu *De suspensis natura legibus ; sive de miraculis , reliquisque qua Medici indagari subjici possunt* ; in-8°, Londres 1697. Le philosophe médecin, trop jaloux de son art, s'efforce d'expliquer, selon les principes de la médecine, les guérisons miraculeuses de l'Évangile. Le docteur Anglican qui l'assista à la mort, lui en ayant parlé comme d'un livre très-suspect, il répondit qu'il ne l'avoit pas composé dans le dessein de nuire à la religion Chrétienne, & qu'il regardoit les miracles de JÉSUS-CHRIST comme un témoignage de la vérité de sa doctrine & de sa mission. On peut croire que l'auteur avoit des intentions droites ; mais son ouvrage n'en est pas moins dangereux. On doit encore à ce médecin un *Voyage en Pologne*, imprimé en anglois, à Londres, en 1698, 2 vol. in-8.°

I. CONON, général des Athéniens, prit de bonne heure le dessein de rétablir sa patrie dans sa première splendeur. Ses concitoyens lui ayant donné le gouvernement de toutes les isles dépendantes de la république ; & ayant été renfermé dans le port de Mitylène par *Callieratidas*, général des Lacédémoniens, il fit si bonne contenance que l'ennemi fut obligé de se retirer. Mais, peu après, *Lyfandre*, autre général de Sparte, l'ayant vaincu dans un combat naval, près d'Égros-Potamos, l'an 405 avant J. C., il se retira en Crète, auprès du roi *Evagore*, où il resta jusqu'à ce que *Artaxercès*, roi des Perfes, déclarât la guerre aux Lacédémoniens. *Conon* se rendit sur sa flotte

pour la commander avec *Pharnabaze* ; & voyant que les secours du roi de Perse venoient trop lentement, il alla lui-même à la cour les solliciter. Le roi le reçut parfaitement bien, & lui accorda non-seulement ce qu'il lui demandoit, mais il le fit amiral de sa flotte. Alors, il chercha à engager un nouveau combat avec les Lacédémoniens ; il remporta sur eux la victoire navale de Cnide, l'an 394 avant J. C., coula à fond cinquante galères, tua un grand nombre de soldats, & enveloppa dans le combat l'amiral *Lyfandre* qui y perdit la vie. Cet avantage dédommagea Athènes de toutes les pertes qu'elle avoit faites à la journée de la Chèvre, seize ans auparavant. *Conon*, qui venoit de donner à ses concitoyens l'empire de la mer, poursuivit ses conquêtes l'année suivante. Il ravagea les côtes de Lacédémone, rentra dans sa patrie couvert de gloire, & lui fit présent de sommes immenses qu'il avoit recueillies dans la Perse. Avec cet argent & un grand nombre d'ouvriers que les Alliés lui envoyèrent, il rétablit, en peu de temps, le Pyrée & les murailles de la ville. Les Lacédémoniens ne trouvèrent d'autre moyen de se venger de ce grand homme, leur plus implacable ennemi, qu'en l'accusant auprès d'*Artaxercès*, de vouloir enlever l'Ionie & l'Éolide aux Perfes, pour les faire rentrer sous la domination des Athéniens. *Tiribase*, satrape de Sardes, le fit arrêter sous ce vain prétexte. On n'a pas su précisément ce qu'il devint. Les uns disent que l'illustre accusé fut mené à *Artaxercès*, qui le fit mourir ; d'autres assurent qu'il se sauva de prison. Il laissa un fils, appelé *Timothée*, qui, comme son père, se signala dans les combats.

II. CONON, astronome de l'isle de Samos, étoit en commerce de littérature & d'amitié avec *Archimède*, qui lui envoyoit de temps en temps des problèmes. C'est lui qui métamorphosa en astre la chevelure de *Bérénice*, sœur & femme de *Ptolomé-Évergète*, vers l'an 300 avant J. C. Cette reine, inquiète du sort de son époux, qui étoit alors dans le cours de ses conquêtes, fit vœu de consacrer sa chevelure aux Dieux, s'il revenoit sans accident. Ses desirs ayant été accomplis, elle s'acquitta de sa promesse. Les cheveux consacrés furent égarés quelque temps après. *Conon*, bon mathématicien, mais encore meilleur courtisan, consola *Évergète* désolé de cette perte, en assurant que la chevelure de *Bérénice* avoit été enlevée au ciel. Il y a sept étoiles près de la queue du lion, qui jusqu'alors n'avoient fait partie d'aucune constellation; l'astronome, les indiquant au roi, lui dit que c'étoit la chevelure de sa femme, & *Ptolomé* voulut bien le croire. *Catulle* a laissé, en vers latins, la traduction d'un petit Poème grec, de *Callimaque*, à ce sujet.

III. CONON, originaire de Thrace, né en Sicile, pape après la mort de *Jean V*, le 21 octobre 686, mourut le 21 septembre de l'année suivante. C'étoit un vieillard vénérable par sa bonne mine, ses cheveux blancs, sa simplicité & sa candeur.

I. CONRAD, (Saint) issu d'une famille illustre d'Allemagne, fut élevé dans les bonnes lettres par *Notino*, évêque de Constance, & lui succéda. Après avoir rempli, pendant quarante-deux ans, tous les devoirs de l'épiscopat, *Conrad* mourut en 976. Un pape l'a canonisé en 1120; & un phi-

losophe a écrit sa Vie. Sa canonisation est due à *Calixte III*, sa Vie à *Leibnitz*.

II. CONRAD I<sup>er</sup>, comte de Franconie, fut élu roi de Germanie en 912, après la mort de *Louis IV*. *Othon*, duc de Saxe, avoit été choisi par la diète; mais se voyant trop vieux, il proposa *Conrad*, quoique son ennemi, parce qu'il le croyoit digne du trône. « Cette action n'est guères dans l'esprit de ce temps presque sauvage, dit un historien qui contredit souvent tous ceux qui l'ont précédé. On y voit de l'ambition, de la fourberie, du courage, comme dans tous les autres siècles; mais, à commencer par *Cloyis*, ajoute-t-il non moins témérairement, on ne voit pas une action de magnanimité. » C'est calomnier la nature humaine. Il est très-sûr qu'il y avoit moins de raffinement dans ce siècle que dans le nôtre; mais il faut être bien hardi, pour avancer que l'on n'y vit aucune action de vertu. — Tous les peuples reconnoissent *Conrad*, à l'exception d'*Arnoul*, duc de Bavière, qui se sauva chez les Huns, & les engagea à venir ravager l'Allemagne. Ils portèrent le fer & le feu jusques dans l'Alsace & sur les frontières de la Lorraine. *Conrad* les chassa par la promesse d'un tribut annuel, & mourut le 23 décembre 918, sans laisser d'enfants mâles. Il imita, avant de mourir, la générosité d'*Othon* à son égard, en désignant, pour son successeur, le fils du même *Othon*, *Henri*, qui s'étoit révolté contre lui.

III. CONRAD II, dit *le Sallique*, fils d'*Herman*, duc de Franconie, élu roi d'Allemagne, en 1024, après la mort de *Henri II*, eut à combattre la plupart des ducs révoltés

révoltés contre lui. *Ernest*, duc de Souabe, qui avoit aussi armé, fut mis au ban de l'empire. C'est un des premiers exemples de cette proscription, dont la formule étoit : *Nous déclarons ta femme veuve, tes enfans orphelins, & nous t'envoyons, au nom du Diable, aux quatre coins du monde.* L'année d'après, 1021, *Conrad* passa en Italie, & fut couronné empereur à Rome avec la reine son épouse. Ce voyage des empereurs Allemands étoit toujours annoncé une année & six semaines avant que d'être entrepris. Tous les vassaux de la couronne étoient obligés de se rendre dans la plaine de Roncale, pour y être passés en revue. Les nobles & les seigneurs conduisoient avec eux leurs arrière-vassaux. Les vassaux de la couronne, qui ne comparoissent pas, perdoient leurs fiefs, aussi bien que les arrière-vassaux qui ne suivoient pas leurs seigneurs. C'est depuis *Conrad* principalement, que les fiefs sont devenus héréditaires. *Conrad II* acquit le royaume de Bourgogne, en vertu de la donation de *Raoul III*, dernier roi, mort en 1033, & à titre de mari de *Gisèle*, sœur puînée de ce prince. *Eudes*, comte de Champagne, lui disputa cet héritage; mais il fut tué dans une bataille, le 17 décembre 1037. *Conrad* mourut à Utrecht, un an & demi après, le 4 juin 1039. Ce fut un prince d'un grand courage, d'un esprit prévoyant, avide de gloire, plein de bonté & de douceur, & d'une libéralité peu commune. Un gentilhomme ayant perdu une jambe à son service, reçut de lui autant de pièces d'or qu'il pouvoit en entrer dans sa botte. Un seigneur nommé *Babon* lui ayant amené un jour trente-deux de ses fils, tous sortis du même lit & en âge de porter les

armes; il combla le père de présents, & donna à chacun des enfans un emploi conforme à son âge.

IV. CONRAD III, duc de Franconie, fils de *Frédéric*, duc de Souabe, & d'*Agnès*, sœur de l'empereur *Henri V*, naquit en 1094. Après la mort de *Lothaire II*, à qui il avoit disputé l'empire, tous les seigneurs se réunirent en sa faveur le 22 février 1138. *Henri* de Bavière, appelé *le Superbe*, s'opposa à son élection; mais ayant été mis au ban de l'empire & dépouillé de ses duchés, il ne put survivre à sa disgrâce. Le margrave d'Autriche eut beaucoup de peine à se mettre en possession de la Bavière. *Welfi*, oncle du défunt, repoussa le nouveau duc; mais il fut battu par les troupes Impériales, près du château de Wansberg. Cette bataille est très-célèbre dans l'histoire du moyen âge, parce qu'on prétend qu'elle a donné lieu aux noms des *Guelfes* & des *Gibelins*. Le cri de guerre des Bavaois avoit été *Welfi*, nom de leur général; & celui des Impériaux *Weiblingsen*, nom d'un petit village de Souabe, dans lequel *Frédéric*, duc de Souabe, leur général, avoit été élevé. Peu à peu ces noms servirent à désigner les deux partis. Enfin, ils devinrent tellement à la mode, que les Impériaux furent, dit-on, toujours appelés *Weiblingiens*, & que l'on nomma *Welfi* tous ceux qui étoient contraires aux empereurs. Les Italiens, dont la langue plus douce que l'Allemande, ne pouvoit recevoir ces mots barbares, les ajustèrent comme ils purent, & en composèrent leurs *Guelfes* & leurs *Gibelins*. C'est l'étymologie que quelques historiens donnent à ces deux noms; mais elle n'est pas

avoués généralement, & nous en rapportons quelques autres ailleurs *Voyez BUONDELMONTE*. Quoi qu'il en soit, l'expédition de *Conrad III* dans la Terre-Sainte fut beaucoup moins heureuse que la guerre contre la Bavière. L'intempérance fit périr une partie de son armée, & non pas le poison que les Grecs étoient soupçonnés de jeter dans les fontaines; à moins que l'on ne veuille croire que l'une & l'autre de ces causes contribuèrent à ces pertes. *Conrad*, de retour en Allemagne, mourut à Bamberg, le 15 février 1152, sans avoir pu être couronné en Italie, ni laisser le royaume d'Allemagne à son fils. Quelques auteurs ont raconté un trait de générosité de ce prince. Après la prise de Wimsberg, il ordonna de faire prisonniers tous les hommes, & de donner la liberté aux femmes. *Conrad* accorda à celles-ci d'emporter ce qu'elles pourroient. Elles prirent leurs maris sur leurs dos, & leurs enfans sous leurs bras. L'empereur, touché de leur amour, pardonna à tous les habitans... *Conrad* fut un prince humain, libéral & pieux; mais d'un génie très-médiocre, donnant avec facilité dans les grandes entreprises; peu sûr, peu heureux, peu constant dans l'exécution, quoique brave dans le péril. Simple dans ses manières & dans sa conduite, il eut une douceur de caractère qui dégénéra souvent en faiblesse. « Guerrier intrépide, bon prince, foible empereur; ces trois mots, dit *Montigni*, renferment ses qualités & ses défauts. »

V. CONRAD IV, duc de Souabe, & fils de *Frédéric II*, se fit élire empereur après la mort de ce prince en 1250. Le pape *Innocent IV*, au lieu de le cou-

onner empereur, fit prêcher une croisade contre lui & contre *Mainfroi*, bâtard de *Frédéric II*, fidèle alors à son frère & aux dernières volontés de son père. *Mainfroi*, prince de Tarente, gouvernoit Naples & la Sicile au nom de *Conrad*. Le pape vouloit disposer de ces deux royaumes, que les factions des *Gibelins* & des *Guelfes* partageoient & défolioient. Elles avoient commencé par les querelles des papes & des empereurs. Ces mots avoient été par-tout un mot de ralliement, du temps de *Frédéric II*. Ceux qui prétendoient acquérir des fiefs & des titres que les empereurs donnoient, se déclaroient *Gibelins*; les *Guelfes* paroissoient plus partisans de la liberté Italique, quoique la plupart de ceux des états de l'Église fussent pour les papes. Ces factions se subdivisoient encore en plusieurs partis différens, & nourrissoient les discordes civiles & domestiques. Ce fut au milieu de ces troubles que *Conrad* passa en Italie pour se faire reconnoître roi des Deux-Siciles. Il prit Naples, Capoue, Aquino, & mourut bientôt après à la fleur de son âge, le 19 mai 1254. On accusa, sans doute à tort, *Mainfroi* de l'avoir fait empoisonner. Son médecin, *Jean Maurus* de Salerne, suivant les historiens, hâta sa mort en lui faisant prendre de la poudre de diamant, mêlée à celle de scammonée; mais ces deux poudres ne sont point un poison; & la dernière est un purgatif souvent employé en médecine. *Conrad* eut d'*Élisabeth*, fille du duc de Bavière, l'infortuné *Conradin*. Voy. ce mot.

VI. CONRAD, de précepteur de l'empereur *Henri IV*, devint, l'an 1075, évêque d'Utrecht. Il

Il est guères connu que par son zèle excessif pour cet empereur contre le pape Grégoire VII. Il fut assassiné, l'an 1099, dans son palais, où il étoit en prière, après avoir dit la messe. Les uns en accusent les partisans du marquis d'Egbert, dont ce prélat retenoit les terres, quel'empereur lui avoit données jusqu'à trois fois; les autres, un maçon, dont il avoit surpris le secret pour bâtir solidement une église en terre marécageuse. On lui attribue divers *Ecrits* en faveur de Henri IV, dans le *Recueil des Pièces apologetiques* de cet empereur; Mayence, 1520, & Hamovre, 1611, in-4.°

VII. CONRAD DE MAYENCE, (*CONRADUS Episcopus*) auteur de la *Chronique de Mayence*, depuis 1140 jusqu'en 1250, imprimée en 1535: compilation indigeste, mais utile pour l'histoire de ce temps-là.

VIII. CONRAD, cardinal, archevêque de Mayence, mort en 1202, fut élevé à la pourpre par Alexandre III; & l'on dit que c'est le premier qui ait été cardinal, n'étant pas de Rome, ni d'Italie.

IX. CONRAD, connu sous le nom d'*Abbas Uspergensis*, abbé d'Usperg au diocèse d'Ausbourg, mort vers 1240, laissa une *Chronique* qui finit à l'an 1229, & qui fut continuée par un anonyme, depuis Frédéric II jusqu'à Charles-Quint. On en a une édition de Balle en 1569, in-fol., enrichie de cette continuation. L'auteur flatte trop les empereurs, & ne ménage pas assez les pontifes Romains qui ont eu des querelles avec eux.

CONRADIN, ou CONRAD le Jeune, né le 25 mars 1252, de Conrad IV, & d'Elisabeth, fille d'Otton, duc de Bavière, n'avoit

que trois ans lorsque son père mourut, laissant la régence du royaume de Naples à Mainfroi, qui fatigua les papes par ses courses sur les terres de l'Eglise. Urbain IV, cherchant un vengeur, donna l'investiture de ce royaume à Charles d'Anjou, frère de S. Louis. Mainfroi ayant été tué dans la bataille de Benevent, que Charles lui livra, Conradin, âgé de 13 ans, prit le titre de roi de Sicile, & passa en Italie, où l'appelloit une faction puissante. Les Gibelins le reçurent dans Rome au Capitole, comme un empereur. Tous les cours étoient à lui, & par une destinée singulière, dit un historien, les Romains & les Musulmans se déclarent en même temps en sa faveur. D'un côté, l'infant Henri, frère d'Alfonse X, roi de Castille, vrai chevalier errant, passe en Italie, & se fait déclarer ténant dans Rome, pour y soutenir les droits de Conradin. De l'autre, un roi de Tunis lui prête de l'argent & des galères; & tous les Sarrasins, restés dans le royaume de Naples, prennent les armes pour le défendre. Ces secours furent inutiles. Conradin, fait prisonnier par son compétiteur, au Champ-de-Lys, près du lac Fucin, le 23 août 1268, après avoir perdu une bataille, eut la tête tranchée par la main du bourreau, au milieu de la place de Naples, le 26 octobre de la même année. Son cousin, le duc d'Autriche, eut le même sort. « Mais auparavant, dit Fleuri, on les mena dans une chapelle, où on leur fit entendre une messe des morts, pour le repos de leurs ames. » On les exécuta ensuite. « Charles, dit Hardion, voulut être témoin de ce triste spectacle; & sacrifiant l'intérêt de sa gloire à une cruelle politique, il ne se fit point de scrupules

acquérir une couronne par un crime. » Le malheureux *Conradin* jeta son gant de l'échafaud dans la place, pour marque de l'investiture qu'il donnoit à celui de ses parens qui voudroit le venger. Un cavalier, ayant eu la hardiesse de le prendre, le porta à *Jacques*, roi d'Aragon, qui avoit épousé une fille de *Manfroi*. C'est ainsi que fut éteinte, par la mort la plus ignominieuse, cette race des princes de Souabe, qui avoit produit tant de rois & d'empereurs. L'infortuné *Conradin* n'avoit que seize ans, lorsqu'il fut décapité. Le bourreau qui lui trancha la tête, périt lui-même, dit-on, par la main d'un autre exécuteur, afin, dit *Brantôme*, qu'il ne pût se vanter d'avoir répandu un si noble sang. Quelques historiens prétendent que ce fut le pape *Clément IV* qui conseilla à *Charles* de se défaire de *Conradin*, par ces mots : *CONRADI vita, Caroli mors*; *CAROLI vita, Conradī mors* : « La vie de *Conradin* est la mort de *Charles*; & la vie de *Charles* est la mort de *Conradin*. » Mais ce fait est très-faux, & quelque forts qu'on suppose les mécontentemens que la maison de Souabe avoit donnés aux prédécesseurs de *Clément*, il n'est pas probable que ce pontife, qui étoit de mœurs austères, eût porté si loin le ressentiment. D'ailleurs, suivant les meilleurs chronologistes, *Clément IV* étoit mort avant l'exécution de *Conradin*. Cependant il falloit que ce bruit populaire eût été accrédité; car on lit encore aujourd'hui sur le tombeau de *Conradin*, une Épigraphe en vers latins, dont le sens est : « Hélas ! la prédiction du peuple ne s'est que trop accomplie, la vie de *CHARLES* ayant enfin été sa mort. Que les lois se taisent, & que tout soit renversé, puisqu'un

roi exerce un tel empire sur un autre roi. » Quelque temps après la mort de *Conradin*, les Allemands prétendirent qu'un jeune homme, nommé *Stock*, fils d'un maréchal, étoit *Conradin*, à la place duquel on avoit substitué un criminel sur l'échafaud de Naples. Mais *Stock* ne jugea pas à propos de soutenir long-temps un personnage si dangereux; & de lui-même, il retourna, dit *Cabnet*, à son enclume.

CONRART, (Valentin) conseiller - secrétaire du roi, né à Paris en 1603. L'Académie Française, dont il fut secrétaire perpétuel, le regarde comme son père. Ce fut dans sa maison que cette illustre compagnie se forma en 1629, & s'assembla jusqu'en 1634. *Conrart* contribua beaucoup à rendre ces assemblées agréables, par son goût, sa douceur & sa politesse. Aussi il a encore de la célébrité; quoiqu'il n'eût jamais fait imprimer que son nom, suivant une mauvaise épigramme de *Linière*, & quoiqu'il ignorât le grec, & qu'il fût très-peu de latin. Ses *Lectures à Félibien*, Paris, 1681, in-12; son *Traité de l'Action de l'Orateur*, Paris, 1657, in-12, qui a reparu en 1686, sous le nom de *Michel le Faucheur*; ses *Extraits de Martial*, 2 vol. in-12, & quelques autres petits morceaux qui nous restent de lui, n'ont pas un grand mérite. Il mourut le 23 septembre 1675, à 72 ans. *Conrart* gouvernoit son bien sans avarice & sans prodigalité. Il étoit d'un caractère généreux, très-sensible à l'amitié; & lorsqu'une fois on avoit la sienne, c'étoit pour toujours: si l'on pouvoit lui reprocher quelque chose à cet égard, c'étoit de trop excuser ses amis. Peu de personnes ont eu, comme lui,

Famitié, la confiance & le secret de ce qu'il y avoit de plus grand dans tous les états du royaume, en hommes & en femmes. On le consultoit sur les plus grandes affaires; & comme il connoissoit le monde très-parfaitement, on avoit, dans ses lumières, une ressource assurée. Il gardoit inviolablement le secret des autres, & le sien; on ne pouvoit pourtant pas dire qu'il fût caché, & sa prudence n'avoit rien qui tint de la finesse. On l'accusoit d'être un peu opiniâtre. Il étoit Protestant, & il resta attaché à sa religion. On dit qu'il revoyoit les écrits du célèbre *Claude*, avant que ce ministre les publiât. *Conrart* étoit parent de *Godeau*, depuis évêque de Vence. Lorsque celui-ci venoit de la province, il logeoit chez lui; les gens-de-lettres s'y assembloient, pour entendre l'abbé faire la lecture de ses poésies: & voilà la première origine de l'académie.

**CONRINGIUS**, (*Hermannus*) professeur de droit & de médecine à Helmstadt, né à Norden en Frise l'an 1606, mort le 12 décembre 1681, à 75 ans, fut consulté par plusieurs princes sur les affaires d'Allemagne & sur l'histoire moderne, qu'il possédoit parfaitement. On a de lui beaucoup d'ouvrages de jurisprudence & d'histoire. Les plus remarquables sont: I. *De finibus imperii Germani*, Francfort, 1693, in-4°. L'auteur y traite des droits de l'empire Germanique, sur les pays qui sont hors de l'enceinte de l'Allemagne. Il n'est pas toujours exact sur les faits. II. *De antiquitatibus Academicis Dissertationes septem*. Ces dissertations, réimprimées en 1739, in-4°, sont savantes & curieuses. III. *Opera Juridica, Politica & Philosophica*. IV. *De origine Juris*

*Germanici*, &c. Sa passion pour l'Allemagne & sa crédulité lui ont fait avancer bien des choses au hasard, sur-tout lorsqu'elles ont paru favorables à sa patrie. On a attribué à *Conringius* un discours, *De imperatore Romano Germanico*, qui parut en 1642. On y prétend, que non-seulement les souverains d'Allemagne & de Lombardie n'ont jamais été soumis à l'empire Romain, mais que jusqu'à *Grégoire VII*, inclusivement, les empereurs confirmoient les papes sur leur siège. Le corps des ouvrages de *Conringius* a paru en 7 vol. in-fol., à Brunswick, 1730. Il étoit marié & avoit eu onze enfans.

**CONSCIENCIEUX**, Voy. **KNUSEN**.

**CONSENTES**, (Mythol.) nom qu'on donnoit aux Dieux & aux Déeses du premier ordre. Ils étoient douze, savoir: *Jupiter, Neptune, Mars, Apollon, Mercure, Vulcain, Junon, Vesta, Minerve, Vénus, Diane, Cérés*. Ces douze divinités présidoient aux douze mois de l'année. Chacune avoit un mois qui lui étoit assigné; & leurs douze statues, enrichies d'or, étoient élevées dans la grande place de Rome. On appelloit leurs fêtes *Consentia*.

**I. CONSTANCE**, (St.) magistrat de la ville de Trèves, souffrit le martyre dans le troisième siècle, sous *Ricliovarus*, préfet des Gaules. Ses restes, recueillis par *Félix*, évêque de Trèves, sont déposés dans une ancienne église de cette ville.

**II. CONSTANCE I<sup>er</sup>**, surnommé *Chlore*, à cause de sa pâleur, fils d'*Europe* & père de *Constantin*, dut le jour à un seigneur distingué de la haute Moësie, vers



L'an 250. Connu de bonne heure pour un homme plein de vertu, de sagesse & de courage, il fut nommé César en 292, & mérita ce titre par ses victoires dans la Grande-Bretagne & dans la Germanie. Il répudia alors sa première femme, pour épouser *Théodora*, fille de *Maximien-Hercule*, collègue de *Dioclétien*. Devenu empereur par l'abdication de *Dioclétien*, il partagea l'empire avec *Galère-Maximien* en 305. Il s'attacha à faire des heureux, & y réussit. Les Chrétiens ne furent point tourmentés dans les pays de son obéissance. Il feignit de vouloir chasser de son palais, ceux de ses officiers qui ne renonceroient pas au Christianisme. Il y en eut quelques-uns qui sacrifièrent leur religion à leurs intérêts; & d'autres qui aimèrent mieux perdre leurs charges, que de trahir leur conscience. Il ne voulut plus voir les premiers, disant: « que des lâches qui avoient trahi leur Dieu, trahiroient bien plus aisément leur prince; » & il confia aux seconds sa personne & ses secrets, après les avoir comblés de bienfaits. Ce grand prince mourut à York le 25 juillet 306, après avoir déclaré César son fils *Constantin*. Il eut de sa seconde femme, *Jules-Constantine*, qui fut père de *Julien* dit l'*Apostat*, & de *Gallus*... La valeur de *Constantine-Chlore*, dit *M. Thomas*, n'ôta rien à son humanité. Empereur, il fut modeste & doux. Maître absolu, il donna, par ses vertus, des bornes à un pouvoir qui n'en avoit pas. Il n'eut point de trésor, parce qu'il vouloit que chacun de ses sujets en eût un. Les jours de fête, il empruntoit la vaisselle d'or & d'argent de ses amis, parce qu'il n'en avoit pas lui-même. Il fut humain en religion comme en politique; &

tandis que les autres empereurs, ses collègues, persécutoient par une superstition inquiète & féroce, il ne fit ni dresser un échafaud, ni allumer un bûcher. »

III. **CONSTANCE II.** (*Flavius-Julius-Constantius*) second fils de *Constantin* le Grand, & de *Fausste* sa seconde femme, naquit à *Sirmich* l'an 317 de l'ère chrétienne. Il fut fait César en 323, & élu empereur en 337. Les soldats, pour assurer l'empire aux trois fils de *Constantin*, massacrèrent leurs oncles & leurs cousins, Voy. *HANNIBALIS*, & tous les ministres de ce prince, à l'exception de *Julien l'Apostat* & de *Gallus* son frère. Quelques historiens ont soupçonné *Constance* d'avoir été l'auteur de cet horrible massacre, & *St. Athanase* le lui reproche ouvertement: d'autres prétendent qu'il ne fit que céder à la nécessité & à la violence. Après cette exécution barbare, les fils de *Constantin* se partagèrent l'empire: *Constance* eut l'Orient, la Thrace & la Grèce. Il marcha, l'an 338, contre les Perses, qui assiégeoient *Nisibe*, & qui, à son arrivée, levèrent le siège & se retirèrent sur leurs terres, après avoir été vaincus près de cette ville. Ces avantages furent de peu de durée. Les généraux Perses, vainqueurs à leur tour, taillèrent en pièces ses armées, & remportèrent neuf victoires signalées. L'Occident n'étoit pas plus tranquille que l'Orient. *Magnence*, Germain d'origine, proclamé empereur à *Aulun* par les soldats, & *Véranion*, élu aussi vers le même temps à *Sirmich* dans la Pannonie, s'étoient partagés les états de *Constantin* le jeune & de *Constantin*. *Constance* leur frère marcha contre l'un & l'autre. *Véranion*, abandonné de ses soldats,

vint implorer la clémence de l'empereur, & en obtint des biens suffisans pour passer le reste de sa vie dans l'abondance. *Magnence*, vaincu à la bataille de Murfie, après une vigoureuse résistance, fut obligé de prendre la fuite. *Constance*, qui, pendant le fort de l'action, s'étoit retiré dans une église, voyant la campagne couverte de cadavres, pleura amèrement, & donna ordre d'avoir soin des blessés & d'enterrer les morts. *Magnence*, défait de nouveau dans les Gaules par les lieutenans de *Constance*, se donna la mort, pour ne pas tomber dans les mains du vainqueur. Ainsi, tout l'empire Romain, partagé entre les trois enfans de *Constance*, se vit alors réuni l'an 353 sous l'autorité d'un seul. *Constance*, n'ayant plus de rival à craindre, s'abandonna à toute la rage de son ressentiment. Il suffisoit d'être soupçonné d'avoir pris le parti de *Magnence*, d'être dénoncé par le plus vil délateur, pour être privé de ses biens, emprisonné, ou puni de mort. Quiconque passoit pour riche, étoit nécessairement coupable. Trois ans après, en 356, *Constance* vint à Rome pour la première fois, y triompha, & s'y fit mépriser. On transporta, par ses ordres, l'obélisque que *Constantin* avoit tiré d'Héliopole en Egypte, & il fut dressé dans le Grand-Cirque. Les prospérités de *Julien*, alors vainqueur dans les Gaules, réveillèrent sa jalousie, sur-tout lorsqu'il apprit que l'armée lui avoit donné le titre d'Auguste. Il marchoit à grandes journées contre lui, lorsqu'il mourut à Mopueste au pied du Mont-Taurus, le 3 novembre 361, à 45 ans, après en avoir régné 25. *Exvoius*, Arien lui donna le baptême quelques momens avant sa mort. Cette secte avoit triomphé

sous son règne, & la vérité & l'innocence furent opprimées. Ce prince ambitieux, jaloux, méfiant, gouverné par ses eunuques & ses courtisans, fut enfin dupe de ses foiblesses; & s'il n'eût perdu la vie, dit un historien, il eût au moins perdu l'empire. Il n'héritoit point du goût de son père pour les gens-de-lettres. « Il se défoit, dit *Ammien - Marcellin*, de tous ceux qui montreroient quelque talent extraordinaire, & qui surpassoient les autres dans la cour. » Non moins bizarre que despotique, il voulut entrer dans les disputes de l'Arianisme, chassa de leurs sièges les plus grands évêques, assembla synodes sur synodes : de sorte que le même *Ammien-Marcellin* dit plaisamment qu'il avoit ruiné les voitures publiques à force de faire voyager les chefs de l'église. Le tableau fidèle que cet historien a tracé de son caractère, nous engage à l'insérer ici en l'abrégé : Il commence par ses bonnes qualités. « *Constance*, dit-il, étoit avare dans la distribution des grandes charges. Il ne se permit que peu de changemens dans l'administration des finances. Il ménageoit extrêmement le soldat. Appréciateur quelquefois scrupuleux du mérite, il n'accordoit, pour ainsi dire, que la balance à la main, les places de palais. Les premiers postes de la cour ne se donnoient ni brusquement, ni à des inconnus. On favoit d'avance qui seroit celui qui après dix ans de service rempliroit les places. Rarement un militaire passoit-il à un emploi civil, & les soldats n'avoient pour chefs que des gens endurcis aux fatigues de la guerre. Il cultiva les sciences avec soin; mais son génie n'étoit pas fait pour la rhétorique; & il réussit mal dans les vers qu'il essaya de composer.

Sa vie tempérante & sobre, sa modération dans le boire & dans le manger conserva sa santé. Il dormoit peu, lorsque les circonstances & la raison l'exigeoient. Il fut chaste pendant toute sa vie, et ne laissa pas même soupçonner de dépravation dans ses mœurs; dépravation que la malignité se plaît, pour l'ordinaire, à attribuer aux grands. Semblable dans le reste aux princes médiocres, pour peu qu'il trouvât un prétexte d'accuser quelqu'un d'avoir aspiré au trône, il employoit indifféremment des moyens justes ou injustes pour s'en défaire. Il ordonnoit alors des enquêtes plus rigoureuses que les lois ne les permettent, établissoit pour juges de ces affaires des hommes cruels, donnoit par la force des tortures, à des faits même douteux, un air de vérité, & prolongeoit dans les supplices la mort des malheureux qu'on exécutoit. N'ayant point réussi dans les guerres étrangères, il s'enorgueillissoit de ses succès dans les troubles civils, & érigea à grands frais des arcs de triomphe, chargés de l'histoire de ses exploits, ou plutôt des maux qu'il avoit faits. Les provinces furent écrasées sous le poids des impôts, & la rapacité des exacteurs des tributs augmenta encore la dureté de son règne. Confondant la religion Chrétienne, qui est simple & dégagée de superstitions, avec des préjugés de vieille, il excita plusieurs disputes sur les mystères de cette doctrine, & les nourrit par un vain babillage.

IV. CONSTANCE DE NYSSÉ, général des armées Romaines, sous *Honorius*, qui lui fit épouser, en 417, *Placidie* sa sœur, & l'associa à l'empire. Il vainquit *Constantin le jeune*, *Constans*, *Géronce*, *Jovin*, chassa les Goths des

Gaules, & fit prisonnier le rebelle *Attilus*. Il ne posséda la dignité impériale qu'environ sept mois. Il mourut en 421, regretté comme un guerrier & un poliaque, & comme le bouclier de l'empire. *Valentinien III*, son fils, régna après lui dans l'Occident.

V. CONSTANCE, (*Constantinus*) né à Lyon, ami de *Sidoine Apollinaire*, se fit prêtre, & a écrit la *Vie de S. Germain d'Auxerre*, insérée dans la collection de *Savrius*. Son éloquence ramena le calme à Clermont, que les Goths avoient ravagé, & qu'ils vouloient entièrement détruire. *Tillemont* lui attribue la *Vie de St. Just*, traduite par *le Maître*, & placée dans le Recueil des *Vies des Pères du Desert*.

VI. CONSTANCE-FALCON, étoit fils d'un cabaretier de Céphalonie, suivant le chevalier de *Forbin*, ou d'un noble Venitien qui étoit fils du gouverneur de cette île, selon d'autres. Il devint, par son esprit & sa politesse, *bacalon*, c'est-à-dire premier ministre ou grand-vivir du royaume de Siam. Cet homme, né avec beaucoup d'ambition, & voulant introduire le Christianisme à Siam, déterminina le roi, dont il étoit ministre, à envoyer une ambassade à *Louis XIV*. Il fit partir, par le conseil des Jésuites, trois Siamois, avec de grands présens pour le roi de France, à qui le roi de Siam rendoit cet hommage. Les envoyés devoient faire entendre que le prince Indien, charmé de la gloire du monarque François, ne vouloit faire de traité de commerce qu'avec sa nation, & qu'il n'étoit pas même éloigné de se faire Chrétien. Les premiers envoyés périrent sur mer, en 1680; les seconds arrivèrent à Versailles

en 1684. La grandeur du roi flattée, & l'espérance de convertir les infidèles, l'engagerent à envoyer au roi de Siam deux ambassadeurs, le chevalier de Chaumont & l'abbé de Choisi, avec six Jésuites. Ils furent magnifiquement reçus. Le roi de Siam promit de s'instruire de notre religion ; mais ce ne fut qu'une vaine promesse. Quelques mandariens, à la tête desquels étoit *Pitracha*, fils de la nourrice du roi, ayant aperçu de la méfintelligence entre *Constance*, & des *Fargues*, général des troupes Françaises, voulurent en profiter pour chasser les François du pays, & se rendre maîtres des affaires. *Constance* périt dans des tourmens. *Pitracha*, chef d'une conspiration contre le monarque Siamois & son ministre, tint ce prince captif dans son palais, & monta sur le trône après sa mort, non sans soupçon d'avoir abrégé les jours de son maître. La femme de *Constance* fut d'abord sollicitée, par le fils de *Pitracha*, à entrer dans son sérail ; mais l'ayant refusé, elle fut condamnée à servir dans la cuisine de l'usurpateur, qui lui confia depuis l'éducation de ses enfans. On a deux *Vies* de *Constance* : l'une par le Père d'Orléans, 1690, in-12, qui le peint comme un chrétien zélé & vertueux ; l'autre par *Deslandes*, 1755, in-12, qui le représente comme un aventurier qui fut la victime de son ambition. De ces deux portraits si différens, on pourroit en faire un troisième, qui seroit peut-être plus ressemblant.

CONSTANCE, (l'impératrice)  
Voyez HENRI VI.

CONSTANCE DE PROVENCE,  
Voyez HENRI I. n° IX., & ROBERT, n° III.

I. CONSTANT I<sup>er</sup>, (*Flavius-Julius-Constantin*) troisième fils de *Con-*

*stantin-le Grand* & de *Fausta*, naquit en 320, & fut proclamé César en 333. Il eut l'Italie, l'Afrique, l'Illyrie, au partage des états de son père ; & les Gaules, l'Espagne & la Grande-Bretagne, après la mort de *Constantin* son frère, qui venoit de lui déclarer la guerre. *Constant*, maître de tout l'Occident, protégea la vérité contre les erreurs des Ariens. Les Hérétiques profitoient de la facilité de *Constance* pour persécuter les Catholiques ; *Constant* lui écrivit que s'il ne rendoit pas justice à *St. Athanase*, il iroit lui-même à Alexandrie le rétablir, en chasser ses ennemis, & les punir comme ils méritoient. Il fit convoquer le concile de Sardique en 347, & s'efforça d'éteindre le schisme des Donatistes. Ce protecteur de l'Église périt d'une manière bien funeste. *Magnence* s'étant fait proclamer empereur en Afrique, le fit tuer à Éine dans les Pyrenées, l'an 350. Les Chrétiens ont beaucoup loué ce prince. Les Payens l'ont accusé des plus grands vices ; mais, comme il se déclara contre ces derniers, leur témoignage doit paroître suspect. *Constant* n'avoit que trente ans, lorsqu'il fut égorgé ; il en avoit régné treize. Voyez CONSTANTIN III, à la fin.

II. CONSTANT II, empereur d'Orient, fils d'*Héraclius Constantin* & petit-fils d'*Héraclius*, fut mis à la place de son oncle *Heracléonas*, en 641. Les Monothélites l'avoient élevé ; il les protégea & s'en laissa gouverner. Le Patriarche *Paul*, maître de son esprit, l'engagea à supprimer l'*Ékhèse*, & à mettre en sa place le *Type*. C'étoit un édit, dans lequel, après avoir exposé les raisons pour & contre, on défendoit aux orthodoxes & aux hérétiques de disputer sur les

deux volontés de Jésus-Christ. Le pape *Martin I*, nouvellement élevé sur la chaire de Rome, condamna le *Type*, en 649, dans un concile. *Constant*, irrité contre *Théodose* son frère, à qui le peuple marquoit beaucoup d'amitié, le força à se faire ordonner diacre, de peur qu'on ne l'élevât à l'empire ; mais cette cérémonie ne le rassurant point, il le fit massacrer inhumainement. Les remords, fruits amers du crime, l'assaillirent aussitôt, & présentèrent sans relâche à son esprit égaré, l'image de *Théodose*, qui le poursuivoit un calice à la main, en lui disant : *Buvez, buvez, mon frère !* L'an 662, il passa en Italie, pour réduire les Lombards. Il entra, le 5 juillet 663, dans Rome, où il enleva tout ce qui servoit à décorer cette ville. Après l'avoir dépouillée de tout ce que la fureur & l'avarice des Barbares n'avoient pu enlever, il alla en Sicile y établir sa cour. Aussi mauvais prince à Syracuse qu'à Rome, il ruina les peuples par ses exactions, & enleva des églises les trésors, les vases sacrés, & jusqu'aux ornemens des tombeaux, & fit périr les plus grands seigneurs dans les tourmens. *André*, fils du patrice *Troïle*, le suivit un jour aux bains, sous prétexte de lui aider ; il prit le vase avec lequel on versoit de l'eau, & lui en porta un coup si violent sur la tête, qu'il le renversa mort, le 15 juillet 668, après 27 ans de règne. Odieux aux peuples, encore plus odieux à sa famille, persécuteur des Catholiques, personne ne pleura la mort de ce tyran. Il eut tous les défauts, sans aucune vertu. Il vit, avec tranquillité, les Sarrasins conquérir ses états, s'emparer de l'Afrique & d'une partie de l'Asie, sans oser paroître à la tête de ses troupes.

III. CONSTANT, (*Germain*) juge-garde de la monnaie de Toulouse, publia, en 1657, à Paris, un savant *Traité de la Cour des Monnoies & de l'étendue de sa Jurisdiction*, un vol. in-fol. L'auteur avoit fouillé dans les archives publiques, dans les dépôts, dans les bibliothèques, dans plusieurs cabinets de savans.

IV. CONSTANT, (*David*) professeur de théologie dans l'académie de Lausanne, né en 1638, mort le 27 février 1733, à 95 ans, s'est fait connoître des savans par plusieurs ouvrages pleins d'érudition. Il étoit en commerce littéraire avec *Daillé*, *Amyraut*, *Turretin*, *Bayle*, *M. Strezat*. On a de lui : I. Des éditions de *Florus*, des *Offices de Cicéron* & des *Colloques d'Érasme*, enrichies de remarques choisies & judicieuses. II. Des *Dissertations sur la femme de Loth*, sur le buisson de Moïse, sur le Serpent d'airain, & sur le Passage de la Mer-Rouge. Ces dissertations, estimées pour le style & pour le fonds, sont en latin. III. Un *Abrégé de Politique*, dont on a une édition de 1687, fort augmentée. IV. Son *Système de Morale Théologique*, en vingt-cinq dissertations. — Il ne faut pas le confondre avec *Jacques CONSTANT*, mort en 1730, à Lausanne, où il exerçoit la médecine. On a de lui un livre assez médiocre, intitulé *le Médecin, Chirurgien & Apothicaire charitable*, Lyon, 1683, 3 vol. in-8°, & la *Pharmacopée des Suisses*, 1709, in-12.

I. CONSTANTIA, (*Flavia-Julia*) fille aînée de l'empereur *Constance-Chlore* & de *Théodora*, joignoit à une beauté régulière & à un esprit pénétrant, un courage au-dessus de son sexe, & une vertu qui ne se démentit jamais.

On croit qu'elle embrassa le Christianisme en 311, avec son frere *Constantin*, qui deux ans après lui fit épouser *Licinius*. Les deux beaux-frères s'étant brouillés irréconciliablement, la guerre fut allumée pour savoir qui resteroit maître de l'empire. Le sort des armes fut funeste à *Licinius*. Après avoir été vaincu dans trois batailles rangées, il fut étranglé par ordre de *Constantin*. A peine *Constantia* avoit-elle achevé le temps du deuil de son époux, qu'elle perdit *Licinius* son fils unique, prince d'une grande espérance, & qui faisoit toute sa consolation. *Constantin* le sacrifia à la fureté de ses fils, & le fit mettre à mort à l'âge de douze ans. *Constantia* étouffa ses soupirs, & après la mort de sa mère *Hélène*, elle eut le plus grand ascendant sur l'esprit de son frere. Elle soutint à la cour les Ariens, dont elle avoit embrassé les erreurs à la persuasion d'*Eusèbe*, évêque de Nicomédie, & mourut dans leur communion, vers 330.

II. CONSTANTIA, (*Flavia-Julia*) première femme de l'empereur *Gratien*, étoit fille posthume de *Constance II* & de *Faustine*. Elle naquit en 362. Le tyran *Procope*, qui se disoit son parent, s'étant fait reconnoître empereur en 366, porta cet enfant illustre dans ses bras, pour s'attacher les soldats, à qui la mémoire de *Constance* étoit chère. *Constantia* étoit dans sa 13<sup>e</sup> année, lorsqu'elle quitta Constantinople, pour aller épouser *Gratien*, qui l'aima passionnément, & qui la perdit l'an 383. Elle n'avoit que vingt-un ans.

I. CONSTANTIN, Syrien, fut élevé sur la chaire de Rome après la mort de *Sifinnius*, le 25 mai 708. Il gouverna saintement l'Église,

fit un voyage en Orient, où il fut reçu avec magnificence par l'empereur *Justinien*, & mourut le 9 avril 715. Ce pape illustra la tiare par son zèle & par ses vertus. *Grégoire II* fut son successeur.

II. CONSTANTIN-TIÈRE, antipape, s'empara du saint-siège avant l'élection d'*Étienne III*, & le tint plus d'un an. Enfin, le 6 août 768, il fut chassé de l'église de Rome, condamné à perdre la vue, & enfermé dans un monastère.

III. CONSTANTIN, (*Flavius-Valerius-Constantinus*) dit le GRAND, fils de *Constance-Chlore* & d'*Hélène*, naquit à Naïsse, ville de Dardanie, en 274. Lorsque *Diocétien* associa son père à l'empire, il garda le fils auprès de lui, à cause des agrémens de sa figure, de la douceur de son caractère, & sur-tout de ses qualités militaires. Après que *Diocétien* & *Maximien-Hercule* eurent abdicqué l'empire, *Galère*, jaloux de ce jeune prince, l'exposa à toutes sortes de dangers, pour se délivrer de lui. *Constantin* s'étant aperçu de son dessein, se sauva auprès de son père. L'ayant perdu peu après son arrivée, il fut déclaré empereur à sa place, le 25 juillet 306; mais *Galère* lui refusa le titre d'Auguste, & ne lui laissa que celui de César. Il hérita pourtant des pays qui avoient appartenu à son père, des Gaules, de l'Espagne, de l'Angleterre. Ses premiers exploits furent contre les Francs, qui alors ravageoient les Gaules. Il fait deux de leurs rois prisonniers; il passe le Rhin, les surprend & les taille en pièces. Ses armes se tournèrent bien ôt contre *Maxence*, ligué contre lui avec *Maximin*. Comme il marchoit à la tête de son armée, pour aller en

Italie, on assure qu'il aperçut un peu après midi, une croix lumineuse, au-dessous du soleil, avec cette inscription : *In hoc signo vinces* : « C'est par ce signe que tu vaincras. » JÉSUS-CHRIST lui apparut, dit-on, la nuit suivante : il crut l'entendre, qui lui disoit de se servir pour étendard, de cette colonne de lumière qui lui avoit apparu en forme de croix. A son réveil il donna des ordres pour faire cette enseigne, qui fut nommée le *Labarum* : elle figuroit une espèce de P, traversé par une ligne droite. Quelques jours après, le 28 octobre 312, ayant livré bataille proche les murailles de Rome, il défit les troupes de *Maxence*, qui, obligé de prendre la fuite, se noya dans le Tibre. Le lendemain de sa victoire, *Constantin* entra en triomphateur dans Rome. Il fit sortir de prison tous ceux qui y étoient détenus par l'injustice de *Maxence*, & fit grâce à tous ceux qui avoient pris parti contre lui. Le sénat le déclara premier Auguste, & grand prêtre de *Jupiter*, quoiqu'il fût alors catéchumène : singularité que l'on remarque dans tous ses successeurs jusqu'à *Gratien*. L'année suivante 313 est remarquable par l'édit de *Constantin* & de *Licinius*, en faveur des Chrétiens. Ces princes donnoient la liberté de s'attacher à la religion qu'on croiroit la plus convenable, & ordonnoient de faire rentrer les Chrétiens dans la possession des biens qu'on leur avoit enlevés durant les persécutions. Il fut défendu non-seulement de les inquiéter, mais encore de les exclure des charges & des emplois publics. C'est depuis ce rescrit que l'on doit marquer la fin des persécutions, le triomphe du Christianisme, & la ruine de l'idolâtrie. *Licinius*, jaloux de la gloire de *Constantin*, conçut une

haine implacable contre lui, & commença à persécuter les Chrétiens. Les deux empereurs prennent les armes ; ils se rencontrent le 8 octobre 314, auprès de *Cibalas* en Pannonie. Avant que de combattre, *Constantin*, environné des évêques & des prêtres, implora avec ferveur le secours du Dieu des Chrétiens. *Licinius*, s'adressant à ses devins & à ses magiciens, demanda la protection des Dieux. On en vint aux mains : le dernier fut vaincu, & contraint de prendre la fuite. Il envoya demander la paix au vainqueur, qui la lui accorda ; mais la guerre se ralluma bientôt. *Licinius*, irrité de ce que *Constantin* avoit passé sur ses terres pour combattre les Goths, viola le traité de paix. *Constantin* remporta sur lui une victoire signalée près de *Calédoine*, & poursuivit le vaincu, qui s'étoit sauvé à *Nicomédie*. Il l'atteignit, & le fit étrangler en 323. Par ce mort le vainqueur devint maître de l'Occident & de l'Orient. Il ne s'occupa plus qu'à assurer la tranquillité publique, & à faire fleurir la religion. Il abolit entièrement les lieux de débauche. Il voulut que tous les enfans des pauvres fussent nourris à ses dépens. Il permit d'affranchir les esclaves dans les églises, en présence des évêques & des pasteurs : cérémonie qui ne se faisoit autrefois qu'en présence des prêtres. Il permit, par un édit, de se plaindre de ses officiers, promettant d'entendre lui-même les dépositions, & de récompenser les accusateurs lorsque leurs plaintes seroient fondées. Telle avoit été jusqu'à lui la tyrannie des formules, que l'erreur dans une syllabe annuloit un acte ; il affranchit les testateurs de ce joug, & ordonna l'exécution de leurs dernières volontés, en quel-

ques termes qu'elles fussent conçues. Sous prétexte de zèle pour l'état, des particuliers vindicatifs, ou avides, en accusoient d'autres de posséder des biens qui appartiennent au public, & une partie de l'amende leur étoit adjudgée. *Constantin* proscrivit ces délations, & ne permit qu'aux avocats du fisc de veiller à ses intérêts. Les juges étoient dans l'usage de condamner au fouet ou à la prison, les contribuables, trop lents à payer les taxes; *Constantin* le leur défendit, se bornant à mettre le délinquant sous la garde d'un soldat. Il baissa d'un quart l'impôt sur les terres; & pour obtenir une répartition plus juste, il fit faire un nouveau cadastre. Le fisc confisquoit à son profit le bien des criminels; *Constantin* exempta de la confiscation les biens de leurs femmes, & adoucit le sort de leurs enfans. La mort dans une prison étant cruelle pour un innocent, disoit-il, & trop douce pour un coupable, il ordonna la prompte émission du jugement des prisonniers. Il défendit même les cachots mal sains, & les chaînes qui bleffoient. Son principe étoit qu'il faut s'assurer de l'accusé, & non le faire souffrir. Il permit aux infirmes, aux orphelins, aux veuves d'appeler à lui des sentences rendues par le juge du lieu, & défendit cet appel à ceux qui plaideroient contre eux. Lorsqu'un homme mouroit, ses héritiers partageoient entr'eux les esclaves: *Constantin* défendit que dans ce partage on séparât les maris des femmes, & les pères de leurs enfans. Depuis long-temps les divorces étoient si faciles & si communs parmi les Romains, que *Sénèque* disoit que les femmes de son temps comptoient leurs années, non par les consuls, mais

par le nombre de leurs maris. *Constantin*, sans prohiber absolument le divorce, le rendit beaucoup plus difficile. Il permit non-seulement aux Chrétiens de bâtir des églises, mais encore d'en prendre la dépense sur ses domaines. Au milieu des embarras du gouvernement & des travaux de la guerre, il pensa aux différends qui agitoient l'Église. Il convoqua le concile d'Arles, pour faire finir le schisme des Donatistes. Un autre concile œcuménique, assemblé à Nicée en Bithynie, l'an 325, à ses frais, fut honoré de sa présence. Il entra dans l'assemblée revêtu de la pourpre, demeura debout jusqu'à ce que les évêques l'eussent prié de s'asseoir, & baissa les plaies de ceux qui avoient confessé la foi de J. C. pendant la persécution de *Licinius*. Les Ariens, outrés de ce qu'il s'étoit déclaré contre eux, jetèrent des pierres à ses statues. Ses courtisans l'exhortèrent à s'en venger, lui disant qu'il avoit la face toute meurtrie; mais, ayant passé sa main sur son visage, il dit en riant: *Je n'y sens aucun mal*; & ne voulut tirer aucune vengeance de ces insultes. *Constantin* avoit formé depuis quelque temps le projet de fonder une nouvelle ville, pour y établir le siège de l'empire. « C'étoit bien mal connoître, dit l'abbé de *Mably*, les intérêts de l'empire, que de construire une nouvelle capitale, tandis qu'il étoit si difficile de conserver l'ancienne! » Les fondemens en furent jetés, le 26 novembre 329, à Byzance dans la Thrace, sur le détroit de l'Hellepont entre l'Europe & l'Asie. Cette ville avoit été presque entièrement ruinée par l'empereur *Sévère*; *Constantin* la rétablit, en étendit l'enceinte, la décora de quantité de bâtimens, de places publiques, de fon-



taines, d'un cirque, d'un palais, & lui donna son nom, qu'elle conserve encore aujourd'hui. Vou-  
lant rendre sa nouvelle ville sem-  
blable en quelque chose à la pre-  
mière, il choisit un terrain coupé  
par sept éminences ou petites mon-  
tagnes qu'il couvrit de maisons ;  
ce qui rend cet emplacement un  
peu fatigant, parce qu'il faut  
souvent monter & descendre. On  
distingue deux parties dans cette  
ville : celle qui est en deçà du  
port, est l'ancienne Byzance, dont  
l'enceinte s'est conservée jusqu'à  
ce jour ; celle qui est au-delà, est  
la ville de *Constantin*, dont le  
plan approche assez d'un triangle.  
La situation de cette ville, la plus  
grande de l'Europe, est en même  
temps la plus agréable & la plus  
avantageuse ; car il semble que le  
canal des Dardanelles & celui de  
la Mer noire, aient été faits pour  
lui apporter les richesses des qua-  
tre parties du monde. Byzance de-  
vint la rivale de Rome, ou plutôt  
lui fit perdre tout son éclat ; &  
l'Italie tomba dans le dernier abais-  
sement. La misère la plus affreuse  
y régna, au milieu des maisons  
de plaisance & des palais à demi-  
ruinés, que les maîtres du monde  
y avoient autrefois élevés. Toutes  
les richesses passèrent en Orient ;  
les peuples y portèrent leurs trib-  
uts & leur commerce, & l'Occi-  
dent fut en proie aux Barbares.  
Une suite encore plus fâcheuse de  
la transmigration de *Constantin*,  
ce fut de diviser l'empire. Les  
empereurs d'Orient, dans la crainte  
d'irriter les Barbares, & de les  
attirer sur leurs domaines, n'osè-  
rent donner aucun secours à l'Occi-  
dent. Ils lui suscitèrent même  
quelquefois des ennemis, & don-  
nèrent une partie de leurs richesses  
aux Vandales & aux Goths, pour  
acquiescer le droit de consumer l'an-

tre dans les plaisirs. *Constantin* ne  
se borna donc pas à cette trans-  
migration : il changea la constitution  
du gouvernement, divisa l'empire  
en quatre parties, sur lesquelles  
présidoient quatre principaux gou-  
verneurs, nommés préfets du pré-  
toire. Ces quatre parties, consi-  
dérées ensemble, comprennoient  
quatorze diocèses, dont chacun  
avoit un vicaire ou lieutenant,  
subordonné au préfet, qui rési-  
doit dans la capitale du diocèse.  
Les diocèses contenoient cent  
viingt provinces, régies chacune  
en particulier par un président,  
dont le séjour ordinaire étoit la  
plus considérable ville de la pro-  
vince. *Constantin*, après avoir af-  
foibli Rome, frappa un autre coup  
sur les frontières. Il ôta les lé-  
gions qui étoient sur les bords des  
grands fleuves, & les dispersa dans  
les provinces ; ce qui produisit  
deux maux, dit un homme d'es-  
prit ; l'un, que les barrières furent  
ôtées ; & l'autre, que les soldats  
vécurent & s'amollirent dans le  
cirque & sur les théâtres... La  
gloire que *Constantin* acquit par  
son zèle pour la religion chré-  
tienne, fut ternie sur la fin de  
ses jours par la foiblesse qu'il eut  
de servir la fureur des Ariens con-  
tre leurs plus illustres adversaires.  
Séduit par *Eusèbe* de Nicomédie,  
l'un des plus ardens auteurs de  
l'Arianisme, il exila plusieurs évê-  
ques Catholiques. Il tomba malade  
peu après en 337, près de Nico-  
médie. Il demanda le baptême, &  
on le lui donna, avec les autres  
sacrements de l'église. Il mourut  
le 22 mai de la même année ;  
jour de la Pentecôte, à 65 ans,  
après en avoir régné trente-un.  
*Constantin* avoit ordonné par son  
testament, que ses trois fils, *Con-  
stantin*, *Constance* & *Constant*, par-  
tageroient l'empire : autre faute

que la postérité lui a reprochés. On peut y joindre le meurtre de *Crispe*, son fils du premier lit, que *Fausla*, sa seconde femme, avoit faussement accusé d'avoir voulu la séduire ; sa lenteur à se faire initié dans les mystères de la religion ; le zèle mal-entendu qui le porta à se mêler trop souvent des affaires de l'église, & quelquefois contre ses vrais intérêts. « La religion, dit *Crevier*, ne réforme pas la nature, dans ceux qui se contentent d'en embrasser les dogmes & les pratiques, sans en prendre l'esprit. L'attachement de *Constantin* au Christianisme, paroît dans les discours & dans les lettres qu'*Eusebe* rapporte de lui, très-dépendant des prospérités temporelles, que Dieu lui avoit accordées. Il y insiste souvent & fortement sur la punition visible des princes persécuteurs ; & l'on y remarque peu de traces des vertus intérieures, qui font l'ame de notre sainte religion. » On l'a accusé encore d'une ambition qui ne put souffrir de rival ; d'une prodigalité & d'une magnificence poussées trop loin. Il dépensoit l'argent du public à des bâtimens inutiles, & à enrichir des ministres, qui, loin de mériter le moindre bienfait, abusoient de sa confiance, & en faisoient l'instrument de leurs passions. Des qualités plus grandes que ses défauts en ont caché une partie. Il étoit brave à la tête des armées, doux & affable envers ses sujets, l'amour de son peuple, la terreur des ennemis. L'empereur *Julien*, quoique neveu de *Constantin*, s'est trop acharné à peindre son oncle livré à la mollesse & noyé dans les délices. Un prince qui fut presque toujours en guerre, n'eut pas le loisir de s'endormir dans l'inaction & l'incurie. L'activité même ne manqua pas à

ses dernières années. En 332, il fit la guerre avec succès contre les Goths, qui avoient déjà éprouvé sa vigueur & sa puissance. Ce peuple féroce ayant recommencé ses hostilités, il envoya contr'eux son fils aîné, qui les vainquit en divers combats, & en fit périr près de cent mille par l'épée, par la faim, par la misère. *Constantin* profita de ses avantages en prince habile & modéré. Ayant abattu la fierté des Goths par la force & la terreur, il ne refusa pas d'entrer avec eux en négociation ; & comme cette nation étoit composée de plusieurs peuples, qui n'avoient pas tous pris part à la guerre, en traitant avec eux il suivit des plans différens. Il soumit à des conditions plus dures ceux qu'il avoit fallu vaincre : il exigea d'eux des otages, & entr'autres, le fils de leur roi *Ariaric*. Les autres furent invités & engagés à reconnoître la majesté de l'empire sous le nom d'amis & d'alliés. Les fruits de cette victoire & de la paix qui la suivit, furent grands en même temps pour le vainqueur & pour les vaincus. *Constantin* s'affranchit du tribut honteux que ses prédécesseurs avoient payé à ces Barbares, & il assura sa frontière du côté du Danube. Les Goths, par un commerce plus étroit avec les Romains, commencèrent à adoucir leurs mœurs sauvages & à devenir des hommes. Les Sarmates donnèrent aussi dans ce même temps de l'exercice aux armes de *Constantin*. C'étoit pour eux qu'il avoit entrepris la guerre contre les Goths. Peu reconnoissans de ce bienfait, les Sarmates osèrent faire des courses sur les terres Romaines ; mais *Constantin* les força de rentrer dans le devoir. Deux ans après, ils furent réduits, par une aventure singulière, à venir,

non plus ravager les terres de l'empire, mais à y chercher un asile. La guerre s'étant rallumée entr'eux & les Goths, ils s'avisèrent d'une ressource qui fut pire que le mal. Ils armèrent leurs esclaves ; & ceux-ci, qui étoient en plus grand nombre que les maîtres, se voyant la force en main, les chassèrent du pays. Les Sarmates, au nombre de 300 mille, hommes, femmes & enfans, se réfugièrent dans les états de *Constantin*, & implorèrent sa bienfaisance. L'empereur les reçut avec bonté : il enrôla dans ses troupes ceux d'entr'eux qui étoient en état de servir, & il assura aux autres la subsistance, en leur donnant des terres à cultiver dans la Thrace, dans la petite Scythie, dans la Macédoine, & jusqu'en Italie. *Constantin* étoit si peu amolli, il conserva si bien jusqu'à la fin l'humeur guerrière, qu'agé de plus de soixante ans, il se préparoit à marcher à la tête de ses armées contre les Perses, lorsqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut. Au goût des armes, il joignit celui des lettres ; il les favorisoit par des bienfaits & des distinctions. Un jour qu'il devoit assister à une harangue de parade, ses courtisans lui proposèrent à la place une partie de plaisir. *Vos prières sont inutiles*, lui répondit *Constantin*, rien n'excite autant les hommes de génie à bien faire, que quand ils savent que le prince lira ou entendra leurs ouvrages. Il lisoit beaucoup ; il écrivoit lui-même presque toutes ses lettres. On voit dans *Eusebe* plusieurs preuves de son savoir. Il composa & prêcha plusieurs sermons. On en a encore un, intitulé : *Discours à l'assemblée des Saints*, prêché à Constantinople pour la fête de Pâques. Plusieurs Martyrologes de différentes églises

d'Occident, qui l'ont honoré depuis long-temps comme un saint, marquent sa fête le 22 mai. Les Grecs & les Moscovites la célèbrent encore le vingt-un du même mois. Les philosophes modernes s'étonnent que l'Église ait fait un saint d'un prince, dont la conversion ne leur a pas paru sincère. *Gibbon*, qui n'est pas suspect pour eux, ne pense pas de même dans son *Histoire de la décadence de l'Empire Romain*. « Les philosophes de ce siècle, dit-il, n'hésiteront point à prononcer que les desseins ambitieux de *Constantin*, le guidèrent seuls dans le choix d'une religion ; & que, selon l'expression d'un poëte profane, il fit servir les autels de marche-pied au trône de l'empire. Ce jugement hardi & absolu, n'est pas justifié par la connoissance que nous avons du cœur humain, du caractère de *Constantin*, & de la foi Chrétienne. Dans les temps de ferveur religieuse, on observe communément que les plus habiles politiques éprouvent une partie de l'enthousiasme qu'ils tâchent d'inspirer. *Constantin* aimoit à se croire envoyé du ciel, pour régner sur la terre. Cette idée flattoit sa vanité. Le succès de ses armes avoit justifié son titre divin ; & ce titre étoit fondé sur la vérité de la révélation chrétienne. Comme on voit souvent germer la vertu au milieu des applaudissemens précoces qui l'ont fait naître ; de même la piété apparente de *Constantin*, en supposant qu'elle ne fût d'abord qu'apparente, peut avoir pris de profondes racines dans son cœur, & s'être changée en une dévotion fervente & sincère. Les évêques & les prédicateurs de la secte nouvelle, dont les mœurs & le costume sembloient peu propres à l'ornement d'une cour, étoient admis

admis à la table de l'empereur. Sans cesse, avec leur souverain, dont ils avoient évalué la pénétration, ces habiles maîtres de controverse pouvoient guetter l'instant favorable, & employer à la persuasion des argumens convenables à son caractère, & proportionnés à son intelligence... Il n'est point du tout incroyable qu'un soldat ignorant ait adopté une opinion fondée sur les preuves qui, dans un siècle plus éclairé, ont satisfait & subjugué la raison d'un *Grotius*, d'un *Locke*, d'un *Pascal*. On croit ne devoir point parler de la prétendue donation que ce prince fit au pape *St. Sylvestre*, de la ville de Rome & de plusieurs provinces d'Italie. On connoit la réponse ingénieuse de *Jérôme Donato*, ambassadeur de Venise, au pape *Jules II*, qui lui demandoit le titre des droits de sa république sur le Golfe Adriatique : *Votre Sainteté trouvera la concession de la Mer Adriatique*, dit-il à ce pontife, *au dos de l'original de la donation que Constantin a faite au pape Sylvestre, de la ville de Rome & des autres terres de l'État Ecclésiastique*. Il étoit dangereux, dans les siècles d'ignorance, de rejeter cette donation, réprouvée depuis long-temps par tous les savans, par ceux-même d'Italie. Ceux qui la nioient furent sévèrement châtiés à Rome & dans d'autres villes. On assure même qu'en 1478, il y eut des hommes condamnés au feu à Strasbourg, pour l'avoir combattue trop ouvertement. Cette erreur historique vient, selon quelques savans, de ce que dans les temps d'ignorance, on confondit les donations de *Pepin*, avec la permission accordée aux églises par *Constantin*, d'acquérir des places & des fonds de terre. *Constantin* avoit eu de *Minervina*, sa première femme, le

*Tome III.*

prince *Crispe*. Il eut de l'impératrice *Fausla*, *Constantin le jeune*, *Constance* & *Constant*; & deux princesses, *Constantine*, femme de *Hannibalica* & ensuite de *Constantius Gallus*, & *Hélène*, femme de *Julien*. Voyez la *Vie du Grand Constantin*, par *D. de Varennes*, Paris, 1728, in-4.<sup>o</sup>

IV. CONSTANTIN II, dit le JEUNE, (*Flavius-Julius-Constantinus*) fils aîné du précédent, naquit à Arles en 316. Après la mort de son père, il eut en partage les Gaules, l'Espagne & la Grande-Bretagne. S'étant imaginé que la partie de l'empire que possédoit son frère *Constant*, étoit plus considérable que la sienne, il marcha contre lui. Les troupes ennemies lui dressèrent des embûches : il y tomba, fut défait & tué près d'Aquilée, en 340, à 25 ans. Son corps fut jeté dans la rivière d'Alse, aujourd'hui Ansa, d'où on le retira pour lui ériger un tombeau à Constantinople auprès de celui de son père. Son ambition, sa mauvaise foi & son imprudence indignèrent ceux que ses victoires remportées sur les Sarmates, les Goths & les Francs, son zèle pour la foi catholique & sa douceur envers ses sujets, avoient prévenus en sa faveur.

CONSTANTIN, Voyez HÉRAGLIEN.

CONSTANTIN-TIBÈRE, Voyez ce dernier mot, n<sup>o</sup> II.

CONSTANTIN, fils de Léon IV, Voyez THÉODORE STURDITE.

V. CONSTANTIN III, fut surnommé *Pogonat*, c'est-à-dire *Barbu* : parce que, lorsqu'il partit de Constantinople pour aller combattre le rebelle *Mixri*, il n'avoit

P p

point de barbe, & qu'elle lui étoit venue lorsqu'il reparut. Il étoit fils de *Constant II*. Après avoir puni ce *M'zi*, il fut couronné empereur au milieu des acclamations du peuple, en 668. Quelque temps après, en 672, les Sarrasins vinrent avec de nombreux vaisseaux pour assiéger Constantinople : *Constantin* instruit de leur dessein, rassembla sa flotte, leur livra bataille & les vainquit. Ces barbares ne purent résister aux vents qui leur étoient contraires, aux efforts des Romains, qui étoient animés par la présence de leur empereur, & à l'adresse du fameux *Callinique*, qui inventa un artifice dont l'eau n'éteignoit point le feu. Lorsque le combat étoit prêt à commencer, l'ingénieur envoyoit des plongeurs mettre le feu sous les vaisseaux des Sarrasins ; & quelque chose qu'on fit pour l'éteindre, il n'étoit pas possible d'y réussir : c'est ce qu'on a appelé *le feu Grégeois*. Les Sarrasins revinrent sept ans consécutifs, & toujours inutilement. Enfin, ils demandèrent la paix ; mais *Constantin* ne la leur accorda que sous la promesse d'un tribut. Après avoir pacifié l'état, il voulut pacifier l'église : il fit assembler le sixième concile général de Constantinople, en 681. Il y présida, & fit condamner les Monothélites. Ce zèle lui donna une place dans les Annales ecclésiastiques ; mais le meurtre de ses deux frères, *Tibère* & *Héraclius*, le rendit odieux à son siècle & à la postérité. Quelques séditieux dirent publiquement qu'il falloit trois empereurs, & que *Constantin* devoit partager la puissance souveraine avec *Tibère* & *Héraclius*. Par les ordres de *Constantin*, les auteurs de ce discours furent pendus, & ses frères furent secrètement mis

à mort, après qu'on leur eut coupé le nez. Il mourut l'année d'après, 685, ayant 17 ans de règne. Prince trop ambitieux, mais vaillant, il se fit respecter au dehors par ses armes, craindre & aimer au dedans par une sévérité ménagée. Voyez *MOAVIAS*. — Il ne faut pas le confondre avec le tyran *Constantin III*, simple soldat, qui se fit déclarer empereur dans la Grande-Bretagne, sous le règne d'*Honorius*, en 409, & qui s'étant retiré dans les Gaules, fut assiégé dans la ville d'Arles, pris & décapité. Son nom qui lui paroissoit d'un heureux augure, fut cause en partie de son usurpation. Ce rebelle avoit un fils nommé *CONSTANT*, qu'il tira du cloître pour l'envoyer en Espagne avec la qualité de César. *Constant*, dit le Père *Longueval*, quitta le froc pour prendre la pourpre & une femme : deux tentations puissantes qui ont fait beaucoup d'apostats. Il soumit l'Espagne, & fut déclaré Auguste. Mais la fortune ne lui fut pas plus long-temps fidelle qu'il ne l'avoit été à son Dieu : il fut tué peu de temps après.

VI. CONSTANTIN, IV. *Copronyme*, (ainsi appelé parce qu'il fit les sons baptismaux lorsqu'on le baptisoit,) naquit à Constantinople en 719, de *Léon l'Isaurien* & de *Marie*. Il succéda à son père le 18 juin 741, & enchérit sur sa fureur contre les images des Saints : il les foula aux pieds, jeta leurs reliques au feu ; fit périr des évêques, des ecclésiastiques, des religieux, défenseurs des choses que cet impie profanoit : il fit couper le nez aux uns, crever les yeux aux autres, & reignie toutes les villes de son empire, du sang de ces illustres martyrs. Les Bulgares, inquiétés par ces

Empereur, l'inquiéterent à leur tour. Il marcha contre eux, lorsqu'il fut attaqué du charbon qui l'emporta en 775, après un règne de 34 ans. Il fut enterré dans l'église des Apôtres. L'empereur Michel III, qui le mettoit au rang des Néron & des Caligula, le fit exhumer cent ans après, ordonna de brûler le cadavre & de détruire le tombeau de ce monstre, qui avoit été de son vivant également haï de ses sujets & méprisé de ses ennemis. Ce fut sous son règne, en 763, qu'il y eut un si grand froid en automne, que le Bosphore & le Pont - Euxin furent glacés dans l'espace de 60 lieues, depuis la Propontide ou la mer de Marmara, jusqu'aux environs des embouchures du Danube. La glace avoit en plusieurs endroits trente coudées de profondeur; elle fut couverte de neige à une pareille hauteur. Au dégel, les masses de glace, entassées les unes sur les autres comme des montagnes, poussées par un vent furieux, ébranlèrent les murailles des villes, & manquèrent de renverser la citadelle de Constantinople.

VII. CONSTANTIN VII, *Porphyrogénète*, fils de Léon le Sage, né à Constantinople, en 905, monta sur le trône à l'âge de sept ans, sous la tutelle de sa mère Zoé, le 11 juin 911. Lorsqu'il eut en main les rênes du gouvernement, il chassa quelques tyrans en Italie, prit Bénévent sur les Lombards, éloigna à force d'argent les Turcs qui pilloient les frontières de l'Épire; mais il se laissa gouverner ensuite par Hélène sa femme, fille de Romain Lécapène, grand amiral de l'empire. Elle vendit les dignités de l'église & de l'état, accabla le peuple

d'impôts, le fit gémir sous l'oppression; tandis que son époux employoit tout son temps à lire, & devoit aussi habile architecte & aussi grand peintre que mauvais empereur. Romain, fils de ce prince indolent & d'Hélène, impatient de régner, fit mettre du poison dans une médecine destinée pour lui; mais Constantin en ayant rejeté la plus grande partie, ne mourut qu'un an après, le 9 novembre 959, à 54 ans, après un règne de 48. Ce prince, ami des sciences & des savans, laissa plusieurs ouvrages qui auroient fait honneur à un particulier, mais pour lesquels un prince n'auroit pas dû négliger les affaires de son empire. Les principaux sont : I. *La Vie de l'empereur Basile le Macédonien*; son aïeul, insérée dans le recueil d'*Attalius*. Elle manque quelquefois de vérité, & sent trop le panégyrique. II. *Deux livres de Thèmes*, c'est-à-dire des positions des provinces & des villes de l'empire, publiés par le Père Banduri dans *l'Imperium Orientale*, à Leipzig 1754, in-fol. On a peu d'ouvrages aussi importants pour la géographie du moyen âge; mais il n'en faut croire l'auteur, que sur ce qu'il dit de l'état des lieux tel qu'il étoit de son temps; il est plein de fautes grossières dans tout le reste. III. *Un Traité des affaires de l'Empire*, dans l'ouvrage cité du Père Banduri. Il y fait connoître l'origine de divers peuples, leur puissance, leurs progrès, leurs alliances, leurs révolutions, & la suite des princes qui les ont gouvernés. Il renferme d'autres avis intéressans. IV. *De re rustica*, Cambridge, 1704, in-8.° On prétend que ce traité appartient plutôt à *Cosstanus Bissus*, avocat de Constantinople. V. *Excerpta ex Polybio*; *Diodoro Siculo*, &c. &c. *Paris*.

1634, in - 4.<sup>o</sup> VI. *Excerpta de Legatis, grec. & Lat.*, 1648, in-fol., qui fait partie de la Byzantine. VII. *De Ceremoniis aula Byzantina*, à Leipzig, 1751, in-fol. VIII. *Une Tattique*, in-8.<sup>o</sup>

CONSTANTIN MONOMAQUE, Voyez II. Zoë.

VIII. CONSTANTIN - DRAGASÈS, quinzième du nom, fils de Manuel - Paléologue, naquit en 1403. Il fut mis sur le trône de Constantinople par le sultan Amurat en 1448. Mahomet II, successeur d'Amurat, ayant eu des mécontentemens de l'empereur, vint assiéger Constantinople par mer & par terre. Son armée étoit de trois cent mille hommes, & sa flotte de quatre cents galères à trois rangs. Les Grecs n'avoient que sept mille hommes en état de porter les armes, & treize galères. Constantinople, après un siège de 58 jours, fut emporté le 29 mai 1453. Constantin, voyant les Turcs entrer par les brèches, se jette, l'épée à la main, à travers les ennemis. Il voit tomber à ses côtés les capitaines qui le suivoient; tout couvert de sang, & resté seul, il s'écrie : *Ne se trouvera-t-il pas un Chrétien qui m'ôte le peu de vie qui me reste !* A l'instant un Turc lui décharge un coup de sabre sur la tête, un autre lui en porte un second, sous lequel il expira, à l'âge de 50 ans. Une mort aussi glorieuse est le plus bel éloge. Ce prince, véritablement grand, magnanime, religieux, étoit digne d'un meilleur sort. Les enfans & les femmes qui restoient de la maison impériale, furent massacrés par les soldats, ou réservés pour assouvir la lubricité du vainqueur. Telle fut la fin de l'empire de Constantinople l'an 1123, depuis la fondation par le grand Constantin.

— Dragasès avoit un frère, nommé Thomas Paléologue, dont la fille Sophie fut mariée à Jean Basilde, prince de Moscovie.

IX. CONSTANTIN II, roi d'Écosse, se mit à la tête d'une armée pour repotiffer les Danois qui venoient ravager ses états. Il surprit leur chef Hubba, & le mit en fuite. La victoire l'abandonna quelque temps après; & il fut tué dans une bataille près du bourg de Cararia, en 874. Son corps fut transporté dans l'isle de Jéna, où on lui donna la sépulture. L'église l'a honoré depuis comme un saint.

X. CONSTANTIN, surnommé l'Africain, parce qu'il étoit originaire de Carthage, étoit membre du collège de Salerne. Il florissoit vers l'an 1070. La jalousie de ses concitoyens l'obligea de se réfugier en Sicile, où il prit l'habit de bénédictin. Constantin fut un des plus grands compilateurs en médecine, & il semble avoir été le premier qui ait introduit en Italie la médecine Grecque & Arabe. Ses Ouvrages furent publiés à Basse en 1536, in-fol.

XI. CONSTANTIN, (Manasès) historien Grec, florissoit vers l'an 1150, sous l'empereur Manuel Comnène. Il écrivit, en vers grecs, un *Abrégé de l'Histoire*, traduit en latin par Leucclavius, & imprimé au Louvre, en 1655, in-fol. : il fait partie de la *Byzantine*. C'est proprement une *Chronique*, depuis Adam jusqu'à Alexis Comnène. Elle a-tout les défauts du siècle de l'auteur, la grossièreté du style & une sottise crédulité. On a encore de lui les *Amours d'Aristandre & de Callistrée*, dont on lit des fragmens dans les *Anecdota Græca* de M. Villoison, Venise, 1781, 2 vol. in-4.<sup>o</sup>

**XII. CONSTANTIN ;** (Robert) docteur en médecine, & professeur de belles-lettres en l'université de Caen sa patrie ; vécut, suivant le président de Thou, jusqu'à 103 ans. Une vieillesse si avancée ne diminua ni les facultés de son corps, ni celles de son ame. Il mourut d'une pleurésie le 27 septembre 1605. On lui doit : I. *Lexicon Græco-Latinum*, 2 vol. in-fol., Genève, 1592. *Henri Étienne* avoit rangé, dans le sien, les mots grecs sous leurs racines ; *Constantin* les a mis dans l'ordre alphabétique. Cette méthode plus commode lui fit donner par quelques-uns la préférence sur celui d'*Étienne*, qui lui est d'ailleurs très-supérieur. II. Trois livres d'*Antiquités Grecques & Latines*. III. *Thesaurus rerum & verborum utriusque linguae*. IV. *Supplementum linguae Latinae, seu Dictionarium abstrusorum vocabulorum*, &c. Genève, 1573, in-4.<sup>o</sup> Il avoit été domestique ou plutôt pensionnaire & disciple de *Jules Scaliger* ; & il publia après la mort de ce savant, une partie de ses *Commentaires* sur *Théophraste* : à Lyon, 1584, in-4.<sup>o</sup> *Joseph Scaliger*, fils de *Jules*, jaloux de la confiance que son père avoit pour *Constantin*, conçut une haine violente contre lui. Il le déchira avec acharnement. Il le traita de faux, d'impudent, & d'âne dans l'intelligence des anciens auteurs : mais ces injures ne firent tort qu'à celui qui les vomissoit. Au reste, le P. *Nicéron* doute que *Constantin* soit parvenu à l'âge de 103 ans ; & l'on peut voir ses raisons dans le tome 27<sup>o</sup> de ses *Mémoires*, page 247.

**CONSTANTINE**, (*Flavia-Julia-Constantina*) fille aînée de l'empereur *Constantin* & de *Fausla*, fut mariée l'an 335, par son père

à *Hannibalien*, tué quelque temps après ; puis donnée, l'an 351, par son frère *Constance*, à *Gallus* son cousin, qui reçut, à l'occasion de ce mariage, le titre de César. Cette princesse, fière, avare & inhumaine, abusant de son caractère dur & borné de son époux, lui fit commettre des injustices criantes & des cruautés sans nombre ; elle le précipita de crime en crime, jusqu'à vouloir usurper l'empire. Mais *Constance*, instruit de l'attentat de *Gallus*, lui fit perdre l'espérance de la couronne avec la vie, l'an 354 ; & *Constantine* ne se déroba au même châiment, que parce qu'elle étoit morte, peu de temps auparavant, après une maladie de quelques jours, occasionnée par un excès de fatigue.

**CONSTANTINI**, (Angelo) né à Vérone, se distingua par ses succès à la Comédie italienne. Il y débuta, en 1682, & joua les rôles d'arlequin, lorsque le célèbre *Dominique* ne les remplissoit pas. Bientôt, *Constantini* s'apercevant qu'il lui falloit un rôle propre, en imagina un singulier & grotesque, sous le nom de *Mezzetin*, qui est toujours le personnage d'un aventurier. Le théâtre italien ayant été supprimé, en 1697, *Constantini* passa au service d'*Auguste*, électeur de Saxe & roi de Pologne, qui, charmé de ses talents, lui fit expédier un brevet de noble, & de son *Comédien* intime. *Constantini* eut l'imprudence d'offrir ses vœux à la maîtresse du roi, qui l'ayant entendu, faillit à lui abattre la tête d'un coup de sabre. L'acteur se mit à fuir ; mais le roi le fit arrêter & conduire au château de Königstein, où il resta plus de vingt ans. Au bout d'une aussi-longue détention, il



obtint sa liberté, revint à Paris, & reparut sur le théâtre en 1728. Cet artiste a été peint en 1689, par de Troy, & gravé par Vermeulen. La Fontaine composa ces six vers, que l'on lit au bas de l'estampe :

*Ici, de Mezzetin, rare & nouveau  
Frothée,*

*La figure est représentée ;*

*La nature l'ayant pourvu*

*Des dons de la métamorphose,*

*Qui ne le voit pas, n'a rien vu ;*

*Qui le voit, a vu toute chose.*

Gacon le satirique, dit, en lisant ces vers qu'un discours si flatteur, n'étoit qu'un Conte de la Fontaine. *Consus* n'y retourna à Verone sa patrie, sur la fin de ses jours, & y mourut en 1729.

**CONSUS**, ( Mythol. ) dieu des conseils. Les Romains lui avoient élevé un autel, sous un petit toit, dans le Grand-Cirque, à l'extrémité de la lice. Ce petit temple étoit enfoncé de la moitié en terre, pour montrer que les conseils doivent être secrets. On y célébroit des fêtes magnifiques en son honneur, le 22 août de chaque année, pendant lesquelles les chevaux & les mulets ne travailloient pas, & étoient couronnés de fleurs. On prétendoit que ce dieu avoit conseillé à *Romulus* d'enlever les Sabines.

**CONTANT**, ( Pierre ) né à Ivry-sur Seine en 1698, mort à Paris en 1777, fut le disciple de *Watteau* pour le dessin, & de *Dulin* pour l'architecture. Il fit de si grands progrès dans ce dernier art, qu'il fut reçu de l'academie à 28 ans. Les écuries de Bissy, où il pratiqua le premier ces voûtes en brique, si hardies; l'église de Beuthenmont, celle de Condé en

Flandre, celle de *Saint-Waast* d'Arras, celle de la *Magdeleine* à Paris; l'amphithéâtre de *Saint-Cloud* & le *Belvédère*, l'hôtel du gouvernement à Lille, le *Palais royal*, ont été élevés par lui ou sur ses dessins. Il a laissé un vol. in-fol., gravé, de ses procédés d'architecture. *Dulin*, qui avoit épousé sa fille unique, a soutenu la réputation de son beau-père.

**II. CONTANT DE LA MOLLETTE**, ( Philippe du ) né dans le Dauphiné, mort en 1793, embrassa l'état ecclésiastique, & s'est distingué par son érudition. On lui doit les ouvrages suivans : I. *Thèses sur l'Ecriture sainte*, soutenues en Sorbonne, en six langues, 1763, in-4.° II. *Essai sur l'Ecriture sainte*, 1775, in-12. III. *Nouvelle Méthode pour entrer dans le vrai sens de l'Ecriture sainte*, 1777, deux vol. in-12. IV. *La Genèse*, expliquée d'après les textes primitifs, 1777, 3 vol. in-12. V. *L'Exode expliqué*, &c. 1780, 3 vol. in-12. VI. *Les Pseaumes expliqués*, &c. 1781, 3 vol. in-12. VII. *Traité sur la Poésie & La Musique des Hébreux*, 1781, in-12. VIII. *Le Lévitique expliqué*, 1783, in-12.

**I. CONTARINI**, ( Gaspard ) naquit en 1483. Il étoit de l'ancienne famille des *Contarini* de Venise, féconde en hommes illustres dans les armes & dans les lettres, & fut ambassadeur de la république auprès de l'empereur *Charles-Quint*. Il s'acquitta si bien de sa commission, qu'à son retour, il eut un gouvernement considérable. Il ne le servit pas moins utilement en plusieurs autres occasions importantes. *Paul III* l'honora de la pourpre Romaine, en 1535, & l'envoya légat en Allemagne, en 1541, & l'année d'après à Bou-

logne, où il mourut, âgé de 59 ans. Sa dernière maladie fut une fièvre qu'il gagna, pour avoir soupé, un jour d'été, dans un salon où l'air frais se faisoit trop sentir. On lui doit plusieurs *Traité*s de philosophie, de théologie & de politique, imprimés à Paris en 1571, in-fol. Il écrivoit en latin avec beaucoup de politesse & de netteté; mais il étoit plus profond dans la philosophie que dans la théologie. Ses principaux ouvrages sont : I. Un *Traité de l'immortalité de l'Âme*, contre Pomponace son maître. II. Un *Traité des Sacramens*, qui est plutôt une belle instruction, qu'un ouvrage de controverse. III. Des *Scholies sur les Épîtres de saint Paul*, excellentes pour l'explication du sens littéral. IV. Une *Somme des Conciles*, qui n'est qu'une histoire abrégée; mais elle est bonne dans son genre. V. Différens *Traité*s de *Controverse contre Luther*, dans lesquels il désapprouve les sentimens de *St. Augustin* sur la prédestination. Il conseille sagement aux prédicateurs, obligés de parler sur cette matière, de le faire rarement, avec beaucoup de réserve, & de recourir toujours à la hauteur des jugemens de Dieu, plutôt que de discuter les vaines idées des hommes. VI. Deux livres *Du devoir des Évêques*, très-utiles pour la conduite des premiers pasteurs. VII. Un *Traité*, en latin, *du gouvernement de Venise*. *Jean Charrier* en fit imprimer la traduction à Paris, en 1344, in-8.° Ce n'est qu'une description des anciennes magistratures & des tribunaux de Venise; mais l'auteur, comme Vénitien, n'avoit garde d'en expliquer le gouvernement.

II. CONTARINI, (Vincent) professeur d'éloquence à Padoue,

mort à Venise, sa patrie, en 1617, à 40 ans, cultiva, comme *Muret* son ami, les belles-lettres, avec beaucoup d'application & de succès. Parmi les divers ouvrages qu'il a laissés, on estime sur-tout son traité *De re frumentaria*, celui *De militari Romanorum stipendio*: Venise 1609, in-4.°, tous deux contre *Juste-Lipse*; & ses *Varia Lectiones*, Venise 1606, in-4.°, qui renferment de savantes remarques.

CONTE, (Antoine le) *Contius*, natif de Noyon, mort à Bourges en 1586, professa le droit, avec réputation, à Bourges & à Orléans. Il écrivit contre *Duaren* & *Hotman*. Ses *Œuvres* ont été imprimées en un vol. in-4.° Le public leur fit, dans le temps, un accueil assez favorable.

CONTENSON, (Vincent) né à Auwillars dans le diocèse de Condom, en 1640, dominicain en 1657, mort à Creil, au diocèse de Beauvais, en 1674, à 34 ans, se distingua dans son ordre par ses talens pour la théologie & pour la prédication. On a de lui une théologie intitulée: *Theologia mentis & cordis*, en 9 vol. in-12, & 2 vol. in-fol. L'auteur a corrigé la secheresse des scolastiques, en faisant un choix de tout ce que les Pères ont écrit de plus beau & de plus solide, & en joignant le dogme à la morale.

I. CONTI, (Armand de BOURBON, prince de) fils de *Henri II* du nom, prince de *Condé*, fut chef de la branche de *CONTI*. Il naquit à Paris l'an 1629. Son père l'ayant destiné à l'état ecclésiastique, il eut les abbayes de Saint-Denys, de Cluni, de Lérins & de Moïême. Après la mort de son père, il quitta l'église pour

les armes. Il se jeta dans les intrigues de la Fronde, par inclination pour la duchesse de Longueville, & en fut fait généralissime. On l'opposa à son frère, le grand Condé, qui défendoit alors la reine & le cardinal Mazarin. Ils se réunirent ensuite, l'un & l'autre, contre cette princesse & contre son ministre. Conti fut arrêté & conduit à Vincennes avec son frère, & n'en sortit que pour épouser une des nièces du cardinal, auquel il avoit fait la guerre. Ce mariage le mit dans la plus haute faveur. Il fut fait gouverneur de Guianne, en 1654, puis général des armées en Catalogne, où il prit quelques villes; enfin grand-maitre de la maison du roi, & gouverneur du Languedoc, en 1662. Il mourut quatre ans après à Pézenas, dans de grands sentimens de religion, que lui avoit inspirés sa vertueuse épouse, *Marie Martinozzi*. On a de lui, un *Traité de la Comédie & des Spectacles, selon la tradition de l'Eglise.* (Voyez I. VOISIN). Il n'avoit pas toujours pensé de même sur les spectacles. (Voyez MOLIERE)... *Devoirs des Grands, avec un Testament... Devoirs des Gouverneurs de Province, Paris 1677, 3 vol. in-12.* Il eut de son mariage deux fils, *Louis Armand de Bourbon, prince de CONTI*, mort de la petite vérole en 1685, qui avoit donné de grandes espérances; & *François-Louis de Bourbon*, qui suit cet article. *Louis Armand* avoit épousé, en 1680, *Mlle de Blois*, fille de *Louis XIV* & de la duchesse de la Vallière, également célèbre par son esprit & sa beauté. On publia dans le temps que *Mulci Ismaël*, roi de Maroc, étoit devenu amoureux d'elle, en voyant son portrait, *Rouffau* fit à cette occasion les vers suivans :

*Votre beauté, grande Princesse ;  
Porte les traits dont elle blesse  
Jusques aux plus sauvages lieux  
L'Afrique avec vous capitale ;  
Et les conquêtes de vos yeux  
Vont plus loin que celles d'Hevcléus*

Ce même portrait, trouvé dans les Indes au bras d'un armateur François, par dom *Joseph Valetto Capillan*, fils du vice-roi de Lima, lui inspira une passion violente. On peut voir *la Déesse Monas, ou Histoire du Portrait de Mad. la Princesse de Conti*; 1698, in-12. Elle mourut en 1739.

II. CONTI, (François-Louis de BOURBON, prince de la Roche-sur-Yon, puis de) fils du précédent, né en 1664, marcha sur les traces de ses ancêtres. Il se distingua au siège de Luxembourg, en 1684; dans la campagne de Hongrie, en 1685; au combat de Steinkerke, aux batailles de Fleurus & de Nerwinde, & dans d'autres occasions. L'art de plaire & de se faire valoir, avoit répandu son nom avant que sa valeur. Il fut élu roi de Pologne en 1697; mais son rival, l'électeur de Saxe, nommé par un autre parti, lui enleva cette couronne. Le prince de Conti fut obligé de retourner en France, avec le désagrément d'avoir paru inutilement en Pologne. Il mourut à Paris en 1709, âgé de 45 ans. Il eut de son mariage avec *Thérèse de Bourbon*, sa cousine, *Louis Armand de Bourbon*, père du prince qui suit.

III. CONTI, (Louis-François de BOURBON, prince de) 4<sup>e</sup> du nom, petit-fils du précédent & fils de *Louis Armand de Bourbon*, vit le jour à Paris, le 13 août 1717. Né avec beaucoup d'esprit & de courage, il signala ses talens militaires pendant la guerre

de 1741. Le théâtre de cette guerre fut en Italie comme en Flandre. Pour pénétrer au-delà des Alpes, il falloit des sièges & des combats. Le prince de Conti se rendit maître, le 23 avril 1744, de Montalban, & ensuite de la citadelle de Ville-Franche. Après avoir pris Steüré, Château-Dauphin & Derron, il forma le siège de Coni, dont la tranchée fut ouverte la nuit du 12 au 13 septembre de la même année. Le roi de Sardaigne étant accouru pour secourir cette importante place, on en vint aux mains le 30, & quoique supérieur en nombre, il perdit près de cinq mille hommes & le champ de bataille. Conti, à la fois général & soldat, eut sa cuirasse percée de deux coups, & deux chevaux tués sous lui. Mais la rigueur de la saison, la fonte des neiges, le débordement des torrens, rendirent cette victoire inutile : le vainqueur fut obligé de lever le siège & de repasser les Monts. Le prince de Conti, de retour à Paris, y cultiva la littérature & les arts. Il mourut dans cette ville le 2 août 1776, à 59 ans. Ses talens militaires acquirent plus d'éclat par ses sentimens de citoyen qu'il prouva en plusieurs occasions importantes. Il étoit d'un caractère ferme & généreux. Dans la lettre qu'il écrivit à Louis XV, après la bataille de Coni, il ne parla pas de ses blessures ; il ne fit mention que des services des officiers qui s'étoient signalés. Il auroit été employé, sans doute, dans la malheureuse guerre de 1757 ; mais son aversion pour la gêne que la cour impose, & son peu d'égards pour les personnes qui y dominoient alors, fermèrent les yeux sur ses talens. Son courage ne se démentit point dans sa dernière maladie. Quoique sûr de ses pouvoirs, pas

guérir, il ne perdit rien de sa gaieté, ni de sa présence d'esprit. Dans son dernier voyage à l'Isle-Adam, il se fit apporter son cercueil de plomb, & s'y coucha pour l'essayer. Un de nos poètes l'a peint avec assez de fidélité dans les vers suivans :

*Des héros de son sang il augmenta  
l'éclat.*

*Mécène des savans, idole du soldat,  
Favori d'Apollon, de Themis, de  
Bellone,*

*Il protégea les arts, & défendit le  
trône.*

IV. CONTI, (la princesse de)  
Voy. III. LOUISE.

V. CONTI, (Giusto de) poète Italien, d'une ancienne famille, mourut à Rimini, vers le milieu du 16<sup>e</sup> siècle. On a de lui un recueil estimé de vers galans, sous ce titre : *La bella Mano*, Paris, 1595, in-12 ; avec quelques pièces de vers de divers anciens poètes Toscans. Ce recueil avoit été publié, pour la première fois, à Venise en 1492. in-4.<sup>o</sup> L'abbé Salvini, (& non Silvini) en a donné, en 1715, une nouvelle édition à Florence, avec des préfaces & des notes ; mais elle est moins complète que celle de Paris, & que celle de Vérone, 1753, in-4.<sup>o</sup>

VI. CONTI, (l'abbé Antoine) noble Vénitien, mort en 1749, à 71 ans, voyagea dans une partie de l'Europe, & se fit estimer des gens de lettres par ses lumières & son caractère. Il a laissé des *Tragédies*, imprimées à Lucques en 1765, qui sont plus agréables pour le lecteur, qu'intéressantes pour le spectateur. Un essai d'un poème intitulé : *Il globo di Venere* ; & le plan d'un autre, où il se proposoit de traiter à peu près le

même sujet que *Leibnitz* a traité dans sa *Théodicée* : mais ces poèmes sont plus métaphysiques que poétiques. L'abbé *Conti*, dans un voyage qu'il fit à Londres, se lia étroitement avec *Newton*, qui, quoique le plus mystérieux des hommes, lui communiquoit ses idées, & lui révéloit tous les secrets de sa science. Il rapporta en Italie un esprit & un cœur tout Anglois. Ses *Ouvrages* de prose & de poésie ont été recueillis à Venise 1739, 2 vol. in-4°, & ses *Œuvres posthumes* en 1756, in-4°. Quoique les opuscules de l'abbé *Conti* ne soient que des embryons, comme l'a dit un journaliste Italien, ils donnent une idée avantageuse de leur père. Ce sont des pensées, des réflexions, des dialogues sur des sujets intéressans. — *Voy. CASTADI & LEIBNITZ*, à la fin.

**CONTIÈLE**, (Luc) de l'académie de Venise, né dans l'état de Sienne, s'est fait connoître au 16<sup>e</sup> siècle par des ouvrages de différens genres : I. *Traduzione della Bolla d'Uro*, 1558. II. *Origine degli Elettori*, 1559, in-4°. III. *La Pejiara, la Cesarea Gonzaga, e la Trinoria*, comédies, 1550, in-4°. IV. *La Nice*, 1551, in-4°. V. *Rime con le vi Canzoni dette le sei Sovrelle di Marte*, 1560, in-8°. VI. *Lettere*, 1564, 2 volumes in-8°. VII. *Fatti de Cesare Maggi*, 1564, in-8°. VIII. *La proprietà delle imposte degli affidati*, 1547, in-fol.

**CONTINENS**, *Voy. TATIEN*.

**CONTO-FERTANA**, (Don Joseph) mort à Lisbonne en 1735, a donné dans son poème épique de *Quitteie la finisee*, un des meilleurs ouvrages que le Portugal ait produits. Il a, avec l'imagination du *Camoëns*, plus de

goût & de naturel ; cependant son ouvrage n'a pas la réputation de la *Lusiade*.

**CONTUCCI**, (André) architecte & sculpteur Italien, mort en 1529, exerça son art à Gènes, à Florence, à Lisbonne, à Rome, & sur-tout à Lorene. Les bas-reliefs qui ornent la *Santa-Casa*, sont de lui.

**CONTZEN**, (Adam) Jésuite, natif de Montjoie dans le duché de Juliers, savoit les langues, & disputa, avec succès, contre les Protestans. Il enseigna avec distinction à Munich, où il mourut en 1635. Il a laissé des *Commentaires* sur les Évangiles, 1626, 2 vol. in-folio. *Disceptatio de secretis Jdoisatis Jesu* ; Mayence, 1617, in-8° ; & d'autres ouvrages dont le mérite est médiocre.

**COOK**, (Jacques) né le 25 octobre 1728, à Marton, village du duché d'Yorck, d'un journalier, commença par servir aux mines de charbon. Mis en apprentissage, à dix-huit ans, chez un marchand de ce minéral, il apprit les premiers élémens de la navigation sur les vaisseaux qui transportoient cette marchandise. Lorsqu'en 1755 la guerre se déclara entre la France & l'Angleterre, *Cook* fut enlevé par la presse, & servit en qualité de simple matelot sur le vaisseau de *Hugh Palliser*. Bientôt, son application & ses talens lui méritèrent l'emploi de *Maitre-d'équipage*. Le général *Vulfe*, faisant le siège de Québec, demanda un marin instruit & courageux, qui pût sonder la profondeur du canal du fleuve Saint-Laurent, en face du camp François, fortifié à Montmorenci & à Beauport. *Palliser* proposa *Cook* qui se chargea de cette périlleuse entre-

prise, & l'exécuta dans l'intervalle de sept nuits. Quelque temps après, il examina encore la partie du fleuve au-dessous de Québec, & publia une Carte de son cours, avec les sondes assez exactes, pour qu'on ait jugé inutile d'en faire d'autres. La Carte même du fleuve Saint-Laurent, publiée en France, n'est qu'une copie de celle de *Cook*, sur une échelle réduite. Parvenu de grade en grade à celui de capitaine en pied, il partit pour son premier voyage autour du monde, avec MM. *Banks* & *Solander*, le 30 juillet 1768. De retour en juillet 1771, après une course qui lui avoit fourni les observations les plus précieuses, il repartit en juin 1772, avec *Foster*, qui partagea ses travaux, & recueillit ses remarques sur la géographie, l'histoire naturelle & la philosophie morale. Il pénétra jusqu'au 71° degré de latitude méridionale, où il fut arrêté par les glaces, qui l'empêchèrent de passer plus avant dans une mer qui ne lui offroit plus que des périls nouveaux & des obstacles insurmontables. Il confirma dans ce voyage la non-existence du continent austral, déjà assurée par M. de *Surville*, en 1769. *Cook* revenu en Europe le 20 juillet 1775, repartit encore un an après pour sa dernière expédition. Après avoir doublé la terre de Diémen, & la nouvelle Zélande, il arriva au mois d'août 1777, dans l'île d'Otaïti, où il s'étoit arrêté dans son second voyage, & où il rendit à sa famille le sauvage *Omah*, qui l'avoit quittée pour le suivre en Europe. Il repartit au mois de décembre, & dans le mois de mars suivant, il gagna les côtes Américaines, plus au sud du Kamtschatka. Il poussa fort loin sa route du côté du détroit qui

sépare l'Asie de l'Amérique; mais des montagnes de glace l'obligèrent de la diriger d'un autre côté. Il trouva le muscadier dans une petite île près de la Nouvelle-Guinée; & après plusieurs autres découvertes, il débarqua dans la baie de Cara-ca-Cossa, dans l'île d'Owhyhee, & y fut massacré le 24 février 1780, à 55 ans, par les insulaires qui l'avoient d'abord accueilli très-favorablement. Sa mort fut une perte irréparable. Le capitaine *Keing*, l'un de ses compagnons de voyage, s'exprime ainsi, en parlant de ses découvertes: « Jamais peut-être aucune science n'a été portée, par les travaux d'un seul homme, à un aussi haut degré de perfection, que l'a été la géographie par ceux du capitaine *Cook*. Dans son premier voyage à la mer du Sud, il découvrit les îles de la Société, s'affura que la Nouvelle-Zélande étoit une réunion de deux îles, & découvrit le détroit qui les sépare, qui est aujourd'hui nommé de son nom. Il visita ensuite les côtes orientales de la Nouvelle-Hollande, inconnues jusqu'à nos jours, sur une étendue de vingt-sept degrés de latitude. Dans cette seconde expédition, il résolut le grand problème du continent méridional, ayant traversé cette partie de l'hémisphère entre les 40 & 70° degrés de latitude, de manière à s'affurer de l'impossibilité de son existence, à moins de placer ce continent près du Pôle & hors de la portée de la navigation. Pendant ce voyage, il découvrit la Nouvelle-Calédonie, qui forme la côte de la mer Pacifique la plus étendue au midi: après la Nouvelle-Zélande, il découvrit l'île de Géorgie, & une terre inconnue qu'il nomma *Terre de Sandwich*, ayant deux fois tra-

versé les mers du Tropicque, il détermina dans son dernier voyage la position de ses anciennes découvertes, & en fit de nouvelles. Outre plusieurs petites isles dans la partie méridionale de la mer Pacifique, il découvrit au nord de la mer Équinoxiale, le groupe d'isles qu'il nomma les *Isles de Sandwich*, qui, par leur situation & la variété de leurs productions, peuvent devenir d'une plus grande importance dans le système de la navigation Européenne, qu'aucune autre découverte dans les mers du Sud. Il découvrit ensuite tout ce qui nous étoit resté inconnu sur la côte occidentale de l'Amérique, depuis le 43° jusqu'au 70° degré de latitude Nord, sur une étendue de près de douze cents lieues; s'assura de la proximité des deux grands continens de l'Asie & de l'Amérique; entra dans le canal qui les sépare, & visita les côtes opposées, à une assez grande hauteur de latitude septentrionale, pour démontrer l'impossibilité de trouver un passage qui conduise de la mer Atlantique dans l'Océan Pacifique, soit qu'on dirige sa course vers l'est ou vers le couchant. Enfin, si nous exceptons la mer d'Amur & l'Archipel Japonois, qui ne sont pas encore bien connus des Européens, on peut dire que le capitaine *Cook* a complété l'hydrographie du globe habitable. Il unissoit aux talens de sa profession, les qualités qui font aimer. Dans sa jeunesse, un de ses amis le pria d'être parrain de sa fille; il l'accepta, en lui promettant d'épouser un jour sa filleule. Le genre de vie qu'il avoit embrassé, ne l'empêcha pas de tenir sa parole: il donna la main à cette enfant, dès qu'elle eut quinze ans. Lorsqu'il parloit pour un voyage, il disoit à ses amis: *Le*

*Printemps de ma vie a été orageux & mon Été est pénible; mais je laisse dans ma patrie un fonds de joie & de bonheur qui embellira mon Automne.* Pendant les hostilités entre la France & l'Angleterre, relatives à l'indépendance de l'Amérique, *Louis XVI* défendit aux officiers de ses vaisseaux de porter aucun dommage à ceux de *Cook*, & leur ordonna de respecter son pavillon. Jamais marin n'entendit mieux que celui-ci l'art de conserver, dans les voyages de long cours, son vaisseau en bon état & son équipage en santé: on fait que dans sa seconde course, qui avoit été de plus de trois ans, pendant lesquels il avoit parcouru tous les climats du 52° degré de latitude septentrionale, au 71° degré de latitude méridionale, il n'avoit perdu qu'un seul homme, sur cent dix-huit, dont son équipage étoit composé. Sa sévérité, nécessaire dans les voyages de long cours, s'étendit trop souvent sur son équipage & sur les étrangers: & cette sévérité contribua peut-être à sa fin malheureuse. Le capitaine *Clarke*, qui commanda après *Cook*, sa petite escadre, mourut en revenant au *Kamtchatka*, le 22 août 1779. *M. Gore*, son successeur dans le commandement, ramena les vaisseaux en Europe par la Chine, & ils arrivèrent à Deptford le 6 octobre 1780. *Keing*, l'un des compagnons de *Cook*, s'étoit rendu à Nice, pour rétablir sa santé, y mourut en 1784. Les découvertes du célèbre navigateur Anglois ont été gravées en Angleterre, dans le *Pilote de l'Amérique Septentrionale*; & en France, dans le *Pilote de Terre-Neuve*, avec une explication, 1786, in-4°. On a traduit en François la *Relation* de son premier voyage, avec celle de *Byron Carnarvet* & *Wallis*, 4 vol. in-4° &

in-8°, Paris, 1774 ; celle du second a paru en 1778., 4 volumes in-4°, avec un cinquième volume, contenant les *Observations* de M. *Forster* ; enfin, celle du troisième en 4 vol. in-4°, avec un Atlas, ou 8 vol. in-8°. On a donné un Abrégé pour servir de suite à l'*Histoire des Voyages*, par M. de *La Harpe*, en 2 volumes in-8°. Ces différentes relations sont précieuses aux navigateurs. *Cook* réunissoit aux connoissances pratiques, le talent rare dans un marin de bien décrire ce qu'il avoit vu ; & à l'art d'observer, celui de peindre. En France, son *Éloge* a été proposé par l'académie de Marseille, & MM. *Lemoyne* & *Paris* ont publié leurs discours sur ce sujet. En Angleterre, la société royale de Londres a fait frapper une médaille en honneur de ce célèbre & hardi navigateur. *Voyez COKE.*

COOPER, (Thomas) né à Oxford en 1517, fut l'un des favoris de la reine *Élisabeth*, qui le nomma à l'évêché de Lincoln & ensuite à celui de Winchester. Il mourut dans cette dernière ville, en 1594, après avoir publié, I. Un *Dictionnaire* de la langue romaine & britannique, 1665, in-fol. II. Une *Chronique* d'Angleterre, in-4°.

CÖOTWICH, (Jean) d'Utrecht, docteur en droit canon & en droit civil. Après avoir parcouru divers pays de l'Europe, il passa en Asie, alla dans la Terre-sainte, & visita exactement tous les lieux qui pouvoient intéresser sa curiosité. La relation de son voyage du Levant parut en 1619, sous le titre de *Voyage de Jérusalem & de Syrie*, en latin, in-4°. Cet ouvrage, devenu rare, est curieux par diverses particularités sur les mœurs des Levantins.

COP, (Guillaume) médecin de Basle, vint en France sous le règne de *Louis XII*, et fut honoré du titre de premier médecin de *François I*, vers 1530. C'est un des savans que ce prince chargea d'écrire au fameux *Érasme*, pour l'engager à venir en France. Il est connu par des Traductions de quelques ouvrages grecs d'*Hippocrate*, de *Galien* & de *Paul Éginète*. — *Nicolas COP*, son fils, fut professeur au collège de Sainte-Barbe, & recteur de l'université ; mais ayant embrassé les erreurs de *Calvin*, il fut obligé de se sauver à Basle, où il mourut, après avoir publié quelques écrits.

COPERNIC, (Nicolas) naquit à Torn, ville de la Prusse royale, le 19 février 1473. Après avoir étudié en philosophie & en médecine, il se fixa aux mathématiques & à l'astronomie, pour lesquelles la nature l'avoit fait naître. Son goût pour ces sciences lui persuada d'aller consulter ceux qui les cultivoient avec plus de succès dans les différentes parties de l'Europe. Il s'arrêta long temps à Bologne auprès de *Dominique Maria*, habile astronome ; ensuite long-temps à Rome, où il professa les mathématiques. De retour dans son pays, il eut un canonicat dans l'église de Warmie, dont son oncle maternel étoit évêque. Ce fut alors que, jouissant du repos nécessaire pour faire un système, & muni d'observations recueillies de toutes parts, il renouvela les anciennes idées de *Philolaüs*, philosophe Pythagorien, agitées & défendues quelque temps avant lui par le cardinal de *Casa*. Le *Soleil*, suivant ce système, est au centre de l'univers. *Mercur*, *Vénus*, la *Terre*, *Mars*, *Jupiter* & *Saturne* tournent sur leur axe



autour de cet astre , d'Occident en Orient. Les différentes révolutions de ces six planètes , sont proportionnées à leur différente distance du *Soleil*. Les cercles qu'elles décrivent , coupent l'écliptique en des points différens. La *Terre* fait aussi son mouvement dans un cercle qui environne celui de *Vénus* , & ce mouvement s'accomplit en un an : elle en a encore un autre , qui se fait en vingt-quatre heures autour de son axe ; & c'est par ce mouvement qu'on explique le jour & la nuit. La *Lune* n'est pas dans la règle générale : elle se meut & décrit son cercle autour de la *Terre*. Les cieux sont immobiles dans ce système , & les étoiles y sont placées à une distance immense du *Soleil*. *Copernic* ne crut pas devoir rendre ses idées publiques , sans s'assurer par lui-même que ce nouvel arrangement répondoit à tous les phénomènes célestes. Cependant son système ayant été soutenu par *Galilée* comme le seul véritable , fut condamné , en 1616 , par l'inquisition de Rome , qui le croyoit contraire à l'Écriture-sainte. Ce tribunal permit néanmoins , quatre ans après , de l'enseigner comme hypothèse. On prétend que *Copernic* ne l'avoit jamais envisagé autrement. Cet homme illustre mourut le 24 mai 1543 , à 70 ans. *M. de Laplace* a fait ces quatre vers pour son portrait :

*C'est lui dont la science éclairée &  
profonde ,  
En écartant le faux des systèmes  
divers ,  
A placé le flambeau du monde  
Dans le centre de l'univers.*

Nous avons de lui deux traités excellens : l'un *De motu oclava Sphære* , dans lequel il développe son système ; & l'autre *De Orbium*

*caelestium revolutionibus* , imprimés ensemble , in-fol. 1566. *Gassendi* a écrit sa *Vie* , qui est un vrai modèle pour les philosophes. Voyez *DUMÉE*. *Copernic* , uniquement passionné pour les sciences , exempt d'ambition , & de la retraite , sage & circonspect , ne se mêla jamais des vaines querelles des hommes , & goûta fort peu leurs tristes plaisirs. Il étoit aussi bel homme que grand mathématicien.

**COPPIER** , (Guillaume) né à Lyon , voyagea long-temps & publia , en 1645 , une *Histoire des Indes Occidentales* , Lyon , *Huguetan* , in-12 ; & en 1670 , une *Cosmographie spirituelle des vices & des vertus*. On lui doit encore un *Essai sur les définitions des mots* , avec les noms des premiers inventeurs des arts.

**COPPINGER** , Voy. **HACQUET**.

**COPPOLA** , (François) comte de *Sarno* , étoit d'une noble & ancienne famille de Naples. Ses parens ne lui laissèrent que fort peu de bien ; mais ayant fait le commerce maritime , il acquit de si grandes richesses , qu'il acheta le comté de *Sarno*. Sa réputation le fit connoître de *Ferdinand I* , roi de Naples. Ce prince , après s'être associé avec lui dans son commerce , le fit venir à la cour , & l'éleva aux premières dignités. Mais *Coppola* , abusant de l'autorité qu'il avoit , & emporté par une ambition déréglée , forma une conspiration contre la personne du roi , & excita une guerre civile qui fut cause de sa perte : il fut convaincu d'avoir conjuré contre son souverain , & condamné , par les barons , à avoir la tête tranchée ; ce qui fut exécuté , le 15 mai 1487. Voyez **DU PUY** , *Histoire des Favoris*.

**I. COPROGLI-PACHA,** (Mahomet) grand-vifir durant la minorité de *Mahomet IV*, étoit Albanais, fils d'un père Grec, & neveu d'un renégat, à la persuasion duquel il embrassa le Mahométisme & s'établit dans l'isle de Chypre. Le pacha de cette isle le mena avec lui à la guerre de Perse. Le jeune *Coprogli* y signala sa valeur. Son mérite parvint à la cour : on lui donna le gouvernement de Baruth, & ensuite celui d'Alep. Le grand-vifir *Achmet*, jaloux de sa faveur, le fit emprisonner, dans le dessein de le mettre à mort. Mais ce méchant ministre ayant été tué, & l'empereur *Ibrahim*, qu'il gouvernoit, étranglé, *Mahomet IV*, son successeur, tira *Coprogli* des fers, pour l'élever à la dignité de grand-vifir, par les conseils de la sultane sa mère, régente de l'empire. Il justifia ce choix par sa douceur, par son zèle pour le bien de l'état & la gloire de son prince, par ses égards pour les grands & sa clémence envers les petits. Il conquit une partie de la Transilvanie, & mourut à Andrinople, en 1663, regretté du sultan & du peuple : chose extraordinaire dans l'empire Ottoman, où les ministres ne meurent guères dans leur lit, ni dans leur emploi.

**II. COPROGLI-PACHA,** (Achmet) fils du précédent, grand-vifir après son père, à l'âge de 22 ans, se rendit maître de Candie, en 1669. Les prodiges de valeur que firent les troupes auxiliaires de France au siège de cette isle, obligèrent ce ministre de conseiller au sultan de rechercher l'alliance des François. Après avoir travaillé utilement à l'agrandissement de l'empire Ottoman & à la gloire de son prince, il donna ses soins au bien public, & ôta une

partie des impôts. Ses ennemis voulurent le perdre auprès de *Mahomet*. Il découvrit leurs menées, punit les plus coupables, & pardonna aux autres, quoiqu'il eût pu les écraser sous le poids de son autorité. La paix de Pologne fut le dernier ouvrage de ce grand ministre, mort en 1676, à 35 ans, pour avoir bu trop immodérément d'une eau de canelle, dont il se servoit au lieu de vin.

**III. COPROGLI-PACHA,** (Mahomet) frère du précédent, grand-vifir en 1689, rétablit les affaires des Turcs en Hongrie, où ils avoient essuyé bien des échecs. Ses succès le conduisirent jusqu'à Belgrade qu'il prit d'assaut, & où il fit passer six mille Chrétiens au fil de l'épée. De là, il fit jeter du secours dans plusieurs places bloquées depuis long-temps, en prit plusieurs autres, & finit par l'incendie de Valcovart. Il attaqua les Impériaux, le 19 août 1691, près de Salankemen, & commençoit à espérer une victoire complète, lorsqu'un coup de canon termina ses jours & ses succès.

**I. COQ, (Le) Foyer NANQUIER & MACHAULT.**

**II. COQ, (Pierre le) né dans la paroisse d'Isis près Caen, le 29 mars 1728, entra, en 1753, dans la congrégation des Eudistes. Après avoir été successivement supérieur du grand séminaire de Rennes & de celui de Rouen, les Eudistes l'éluèrent, le 6 octobre 1775, supérieur-général de leur congrégation. Il ne jouit pas long-temps de cette place, étant mort à Caen des suites d'une paralysie, le premier septembre 1777, âgé de près de 50 ans. C'étoit un ecclésiasti-**

que vertueux, humble, aimant la retraite, & faisant ses délices de l'étude. On a de lui quelques ouvrages de morale: I. *Dissertation Théologique sur l'usure du Prêt du Commerce, & sur les trois Contrats*, Rouen 1767, in-12. II. *Lettres sur quelques points de la Discipline Ecclésiastique*, Caen 1769, in-12. III. *Traité de l'état des Personnes, selon les principes du Droit François & du Droit Coutumier de la province de Normandie, pour le for de la conscience*, Rouen 1777, 2. vol. in-12. IV. *Traité des différentes espèces de biens*, 1778. V. *Traité des Actions*, 1778. — Il ne faut pas le confondre avec François LE COQ DE VILLERAI, né à Rouen & mort à Caen en 1777, dont nous avons un *Traité du Droit Public d'Allemagne*, 1748, in-4°; un *Abrégé de l'Histoire de Suède*, 1748, 2 vol. in-12; & le roman d'*Ariane ou la Patience récompensée*, 1757, in-12.

COQUELET, (Louis) né à Péronne, mort le 29 mars 1754, à 78 ans, a amusé le public frivole de son temps, par quantité de pièces badines qui prouvent moins de goût & de fonds, qu'un esprit superficiel & ami des bagatelles. Voici le nom de ces brochures: *Eloge de la Goutte, de Rien, de Quelque chose, de la méchante Femme, de l'Ane; le Triomphe de la Charlatanerie; le Calendrier des Fous; l'Almanach burlesque; l'Almanach des Dames*. Il a eu part aux *Mémoires Historiques d'Amstot de la Houffaye*.

COQUEREAU, (Charles-Jacques-Louis) médecin, né à Paris en 1744, étoit parent du célèbre Lorry, dont il suivit les traces. Il fut l'un des premiers membres de la société de médecine, & il déposa dans ses *Mémoires* plusieurs observations utiles

sur son art. Il mourut en 1796, à 52 ans.

COQUES, (Gonzales) peintre d'Anvers, naquit l'an 1618. Il se forma sur les ouvrages de Rubens & de Vandyck. Le portrait fut le genre où cet artiste eut le plus de réputation, après l'histoire. Il devint amoureux, quoique marié, d'une jeune Flamande, qu'il fit déguiser en Polonois, & avec laquelle il se sauva. On ne fait dans quel pays Coques alla cacher ses talens & ses foiblesses. Ce peintre avoit reçu de la nature une belle taille & une figure aussi agréable qu'intéressante.

COQUILLART, (Guillaume) official de Rheims vers l'an 1478, dont les *Poésies* parurent à Paris, en 1532, in-16, eut beaucoup de réputation de son temps. Sa muse est grossière, mais elle a les grâces piquantes de la naïveté. Les *Œuvres de Coquillart* ont été réimprimées par Coustelier, à Paris 1723, in-8°.

COQUILLE, (Gui) *Conchilino Romanus*, né à Decise dans le Nivernois, le 11 novembre 1523, seigneur de Romenai & avocat au parlement de Paris, mort en 1603, à 80 ans, conserva jusqu'au dernier moment la mémoire la plus fidelle & l'esprit le plus sain. Henri IV lui offrit une place de conseiller-d'état, s'il vouloit quitter sa province; mais il la refusa par modestie, ou par amour pour sa patrie. A des lumières très-étendues sur le droit coutumier, Coquille joignoit un cœur très-modeste & plein de probité. Il mérita le surnom de *Judicieux*, qu'on lui accorda dans les tribunaux. Son amour pour les pauvres étoit extrême: il les aidoit de sa bourse & de son crédit, & mettoit à part, pour faire ses

largesses,

largesses, une portion de ce qu'il gagnoit. La plus grande partie de ses ouvrages, qui intéressèrent dans un temps l'église & l'état, ont été recueillis à Paris en 1665, & à Bordeaux 1703, en 2 vol. in-fol. Les principaux sont : I. Plusieurs *Mémoires* concernant la coutume du Nivernois. II. D'autres *Mémoires sur divers événemens du temps de la Ligue*. III. *Mémoire touchant la réformation de l'état Ecclésiastique*. IV. Plusieurs *Traité des Libertés de l'Eglise Gallicane*. V. *Institution au Droit François*. VI. On a encore de lui des *Poésies latines*, 1590, in-8.° VII. *Pseaumes mis en vers latins*, Nevers, 1692, in-8.° VIII. *L'Histoire du Nivernois*, Paris 1612, in-4.° C'est la meilleure qu'on ait de cette province.

CORAL, (Étienne) né à Lyon, fut le premier qui porta l'art de l'imprimerie à Parme, vers l'an 1474.

I. CORAX, (Mythol.) fils de *Coronus*, succéda à son père au royaume de Siccyone. Après un règne de trente ans, pendant lesquels il rendit ses peuples heureux, il mourut sans enfans, & eut pour successeur *Épopée*.

II. CORAX & THYSIAS, tous les deux presque contemporains, & Siciliens de nation, se distinguèrent par leur éloquence. Ils furent les premiers, selon *Cicéron*, qui donnèrent des préceptes sur l'art oratoire, & qui firent les premiers traités de rhétorique. *Aristote* & *Quintilien* disent au contraire, que ce fut *Empédocles* qui inventa les règles de cette science.

CORARIO, (Ange) Voyez GRÉGOIRE XII.

I. CORAS, (Jean de) né en 1513 à Réalmont au diocèse d'Albi, fit de si grands progrès

dans l'étude du droit, qu'il en donna des leçons publiques à Toulouse, avant l'âge de 18 ans. Il professa ensuite à Angers, à Orléans, à Paris, à Padoue, à Ferrare, & en<sup>en</sup> encore à Toulouse, où il cueillit de nouveaux lauriers. Devenu conseiller au parlement de cette ville, puis chancelier de Navarre, & s'étant déclaré avec beaucoup de chaleur pour la nouvelle réforme, il fut chassé en 1562. Le chancelier de l'Hôpital, son ami, le fit rétablir; mais ce retour lui coûta la vie. Après les nouvelles de la fameuse journée de la Saint-Barthélemi en 1572, les écoliers le massacrèrent, avec deux autres conseillers. On les revêtit ensuite de leurs robes de cérémonie, & on les pendit à l'ormeau du palais. Ses différens *Ouvrages* sur le Droit civil & canonique, en latin & en françois, ont été recueillis en partie à Lyon, en 1556 & 1558, 2 vol. in-fol. Les plus estimés sont ses *Mélanges latins de Droit civil*, en trois livres.

II. CORAS, (Jacques de) de la famille du précédent, dont il a écrit la *Vie* en françois & en latin, in-4.°, en 1673, étoit originaire de Toulouse. Il abjura le Calvinisme, après avoir lu les *Controverses* du cardinal de Richelieu. Il avoit beaucoup d'amour pour la poésie françoise, mais très-peu de talent : son poëme de *Jonas* ou *Ninive pénitente*, seche dans la poussière, suivant l'expression de *Boileau*, & ne mérite pas d'en être tiré. Il mourut en 1677, entièrement oublié, quoiqu'il eût beaucoup travaillé pour se faire un nom. Ses *Ouvrages* ont été imprimées en 1665, in-12.

CORBEIL, (Pierre de) docteur de Paris, fut successive-

ment chanoine de cette capitale, évêque de Cambrai & archevêque de Sens. Il eut pour disciple le pape *Innocent III*, qui employa ses talens dans plusieurs affaires importantes. Sa science, sa vertu & ses ouvrages, qui ne sont point parvenus jusqu'à nous, lui firent un nom distingué. Il mourut à Sens, le 3 juin 1222. On a quelques fragmens de ses *Ordonnances Synodales*, & elles peuvent servir à la connoissance de la discipline de son siècle.

**CORBIAN**, (Pierre de) troubadour du 13<sup>e</sup> siècle, a décrit ce qu'il étoit dans une de ses pièces. « Je suis riche d'esprit, dit-il, & quoique je n'aie pas de grands héritages, châteaux, bourgs, ni autres domaines; quoique je n'aie ni or, ni argent, ni soie, mais pour tout bien ma seule personne, je ne suis cependant pas pauvre; je suis même plus riche que tel qui auroit mille marcs d'or. *Pierre* est mon nom; le lieu de ma naissance est Corbian, où j'ai mes parens & mes amis; mes rentes sont modiques; mais ma courtoisie & mon esprit me font vivre en honneur parmi les honnêtes gens. Je vais la tête haute, comme un riche; & en effet je le suis, par le trésor que j'ai amassé, plus précieux que l'argent, l'or & les pierres; il ne peut périr, ni m'être enlevé par les voleurs; & loin de diminuer, il s'accroit de jour en jour. C'est ma science. » On voit par cette citation, que si l'auteur se trouvoit heureux dans la culture des lettres, du moins il n'étoit pas modeste. Il annonce dans la même pièce, qu'il fait le latin, la grammaire, l'arithmétique, la géographie, l'histoire, la médecine, le plain-chant, chanter

au lutrin, danser, faire des chansonsnettes & des pastourelles, se faire aimer des clercs, des chevaliers & des dames, & se donner pour sage ou pour fou, selon les cas & les gens.

**CORBIÈRE**, (Pierre de) religieux de l'ordre de Saint-François, fut élu antipape l'an 1328, sous le nom de *Nicolas V*, par l'autorité de *Louis de Bavière*, roi des Romains; mais, l'année suivante, ce pontife intrus fut mené à Avignon, où il demanda pardon au pape *Jean XXII*, la corde au cou: il avoit déjà fait son abjuration à Pise. Il mourut deux ou trois ans après. La plupart des annalistes dévoués à *Jean XXII*, parlent de *Pierre de Corbière*, comme d'un hypocrite & d'un débauché; mais l'ignorance & la passion les ont guidés. Les écrivains plus sensés nous le représentent comme un homme de bien, doué de toutes les vertus. Les premiers prétendent que la femme qu'il avoit épousée avant d'être cordeier, & qui étoit encore en vie, intenta un procès au nouveau pape son mari, qui fut condamné, dit-on, par l'évêque de Riéti, à retourner avec elle. Mais c'est une comédie qu'on fit jouer pour le rendre ridicule. *Jean XXII* s'en divertit beaucoup, & voulut en réjouir tous les princes de la Chrétienté, puisqu'il leur envoya la sentence de l'évêque de Riéti. *Maimbourg* est fort choqué de la démarche du pontife, qu'il regarde comme indigne de lui. « En effet, dit-il, qui ne voit qu'une vieille sexagénaire, laquelle n'a rien dit, ni rien fait pour avoir son prétendu mari, durant l'espace de quarante ans qu'il étoit cordeier, prêtre & pénitencier apostolique, & qui s'avise de le demander en justice,

aussitôt qu'il est proclamé pape, à l'âge de 70 ans, doit avoir été subornée pour jouer cette farce? » Malgré toutes les vertus de *Pierre de Corbière*, *Maimbourg* le blâme avec raison d'avoir accepté le pontificat : « Que l'on se fie, dit-il, à tous ces éclatans dehors de réforme, de mortification & de piété! » Il est cependant des vertus qui résistent aux prestiges de l'ambition ; celle de *Pierre de Corbière* ne fut pas de ce genre.

CORBIN, (Jacques) avocat, natif du Berri, mourut en 1653, laissant un fils de même profession, qui plaida sa première cause à 14 ans, & ne la plaida pas mal. On a du père un *Recueil de Plaidoyers*, 1630, in-4°, & plusieurs *Livres de Jurisprudence*, imprimés en différentes années. Il entendoit très-bien la partie qui concernoit son état ; mais, voulant briller en d'autres genres, il n'a pas réussi de même : témoin sa mauvaise *Traduction de la Bible*, en 8 vol. in-16, 1641 & 1661 ; son *Histoire des Chartreux*, in-4°, 1653, & des *Poësies* insipides, qui ont excité contre leur auteur la bile de *Boileau* dans son *Art Poétique*.

I. CORBINELLI, (Jacques) Florentin, étoit allié de la reine *Catherine de Médicis*. Il vint en France sous le règne de cette princesse, qui le plaça auprès du duc d'*Anjou*, en qualité de savant & d'homme de mérite, digne d'être consulté, Il fut lié avec le chancelier de l'*Hôpital*, protégea tous les gens-de-lettres, & fut leur consolateur dans le besoin. Il faisoit souvent imprimer leurs écrits à ses dépens, & y joignoit des notes. C'est ainsi qu'il publia le poëme de *Fra-Paolo del Rosso*, intitulé : *La Fisica* ; Paris, 1578, in-8°... & le *Dante*, *De vulgari*

*eloquentiâ*, 1577, in-8°. Il expliqua les anciens historiens Grecs & Romains, au duc son élève, à qui il parloit plutôt en ami qu'en courtisan. Lorsque *Henri IV* étoit aux portes de Paris, *Corbinelli* l'informa de ce qui se passoit de plus secret, & de tout ce qui pouvoit servir à faire réussir son entreprise. Il écrivoit tout ce qu'il apprenoit, & le portoit hardiment à la main comme un papier d'affaires ; trompant ainsi les gardes, qui le laissoient passer sans défiance.

II. CORBINELLI, (Raphaël) petit-fils du précédent, mort à Paris le 19 juin 1716, âgé de plus de 100 ans, se fit rechercher par l'enjouement de son caractère & de son esprit. Il se piquoit d'une volupté délicate. On a de lui quelques ouvrages peu connus. I. Un *Extrait de tous les beaux endroits des Ouvrages d.s plus célèbres Auteurs de ce temps*, en 1681. II. *Les anciens Historiens Latins réduits en maximes*, en 1694, avec une Préface attribuée au P. *Bouhours*. III. *L'Histoire généalogique de la Maison de Gondi* ; Paris, 1705, in-4°. Tous ces ouvrages sont au-dessous du médiocre. Sa conversation valoit mieux que ses écrits, & il étoit recherché dans les meilleures sociétés. On fut que, dans un de ces soupers libres qui se donnoient entre les princes & les princesses ennemis de *Mad. de Maintenon*, tous ceux de la cour qui n'étoient pas de ce parti, avoient été chansonnés. On crut pouvoir apprendre ce qui s'y étoit passé, par *Corbinelli*. D'*Argenson*, lieutenant de police, se transporta chez le gouteux *Épicurien*, & lui demanda : Où avez-vous soupé un tel jour ? — Il me semble que je ne m'en souviens pas, répond

en bâillant Corbinelli. — *Ne connoissez - vous pas tels & tels Princes ? — Je l'ai oublié. — N'avez-vous pas soupé avec eux ? — Je ne m'en souviens pas du tout. — Il me semble qu'un homme comme vous devroit se souvenir de ces choses-là. — Oui, Monsieur ; mais devant un homme comme vous, je ne suis pas un homme comme moi. . . . Voyez SÉVIGNÉ, à la fin.*

**CORBINIEN**, (St.) né à Châtres près d'Orléans, passa 14 ans dans une cellule solitaire. Le bruit de ses vertus attira près de lui d'autres religieux ; *Corbinien* les quitta pour se rendre à Rome, où le pape lui ordonna de se rendre dans la Bavière, pour y prêcher la foi aux idolâtres. *Corbinien* fixa son principal séjour à Freisingue. Il reprocha courageusement au duc *Grimoald*, son mariage incestueux avec *Biltrude*, veuve de son frère ; & ayant échappé au fer des assassins que le duc avoit apostés pour lui ôter la vie, il mourut en 730. *Aribon*, troisième évêque de Freisingue, a publié la vie de son prédécesseur.

**CORBUEIL**, (François) dont le nom étoit *VILLON*, encore plus connu par ses friponneries que par ses Poésies, naquit à Paris en 1431. Ayant été condamné à être pendu pour ses vols, sa gaieté ne l'abandonna point ; & il fit deux Epitaphes, l'une pour lui, l'autre pour ses compagnons. Il appela de la sentence du châtelet au parlement, qui commua la peine de mort en celle du bannissement. Il n'en fut pas plus honnête. Ses recitatives lui méritèrent une seconde fois la corde ; mais *Louis XI* lui sauva la vie. Depuis cette aventure, *Villon* ne parut plus ; il seroit difficile de fixer le lieu & le temps de sa mort. Il se

retira, si l'on en croit *Robelais*, en Angleterre, & y fut accueilli par *Edouard IV*, qui en fit son favori. La nature l'avoit fait naître avec du talent pour la poésie, du moins pour la poésie simple, naïve & badine. *La Fontaine*, qui avoit beaucoup lu ce poëte, en a quelquefois profité. Pour la langue, dit *Patru*, il eut le goût aussi fin qu'on pouvoit l'avoir en ce siècle. C'est le premier, suivant *Despréaux*, qui débrouilla, dans les siècles barbares, l'art confus de nos vieux Romanciers ; mais il tomba comme eux dans la bassesse & dans l'indécence, & ses ouvrages se ressentent beaucoup de la corruption de ses mœurs. *François I*, qui aimoit ce poëte, chargea *Marot* de donner une édition correcte de ses Poésies. Celui-ci y mit pour épigraphe, ces deux vers gothiques :

*Prou de Villons en decevoir,  
Peu de Villons en bon savoir.*

Ils devinrent proverbe, pour dire qu'on trouve plus de fripons que de bons poëtes. C'est sur cette édition que fut faite celle du célèbre *Coustelier*, in-8°, en 1723. On en a donné une autre à la Haye, même format, en 1742, enrichie de notes.

**CORBULON**, (*Domitius*) général Romain, célèbre par sa valeur, rétablit l'honneur de l'empire sous *Claude* & sous *Néron*. Il prit plusieurs provinces sur les Arméniens, assiégea *Artaxate* leur capitale, rasa ses murs, en brûla toutes les maisons, & en épargna toutefois les habitans qui lui avoient ouvert leurs portes. Il chassa *Tiridate* d'Arménie, remit *Tigrane* sur le trône, & contraignit les Parthes à demander la paix. *Néron*, plus jaloux que reconnoissant de ses services, ordonna

de le mettre à mort au port de Cenchrée. L'illustre général ayant appris ce cruel ordre, tira son épée & s'en perça l'an 66 de J. C., en disant : *Je l'ai bien mérité !*

**CORCUD**, fut proclamé sultan des Turcs, après la mort de son aïeul *Mahomet II*, & pendant que son père *Bajazet*, étoit allé en pèlerinage à la Mecque. Il consentit à prendre le souverain pouvoir, pour empêcher son frère *Gem* de s'en emparer, & le restituer ensuite à son père; ce qu'il fit. Après la mort de ce dernier, *Corcud* fut privé de l'empire par *Selim*, son autre frère, & fut étranglé à Magnésie, par ses ordres, en 1512.

**CORCYRE**, (Mythol.) nymphe aimée par *Neptune*, donna son nom à une île de la mer Ionienne, maintenant Corfou. *Ulyse* y aborda après son naufrage, & y fut reçu amicalement par *Aleinoüs*, dont les jardins étoient célèbres par leur beauté.

**CORDARA**, (Jules - César) jésuite, né à Alexandrie de la Paille, le 16 septembre 1704, mort dans sa patrie le 6 mars 1784, s'est distingué par son savoir & la variété de ses talens. Outre plusieurs poésies latines, on lui doit : I. *L'Oraison funebre de l'empereur Charles VI*, prononcée à Rome en 1741. II. *Vie de la B. Eustachie*, religieuse de Padoue, 1769. III. *Histoire de la Société des Jésuites*, Rome, 1750, in-folio. Elle a été continuée par *Orlandin*, *Sacchin* & *Jouveny*.

**CORDAX**, (Mythol.) satyre, fut l'inventeur d'une danse lascive, appelée *Cordace* de son nom, qui étoit en usage chez les habitans du mont Sipyre.

**CORDAY D'ARMANS**, (Marie - Anne - Charlotte) fille de Jean-François *Corday*, & de Charlotte *Godier*, naquit à Saint-Saturnin près de Séez en Normandie, en 1768, & passa sa jeunesse à Caen, chez une parente qui prit soin de son éducation. Elle unit bientôt la beauté de son sexe au courage du nôtre. Le jeune *Belfunce*, major en second d'un régiment caserné à Caen, l'avoit distinguée, & s'en étoit fait aimer. La mort de cet officier, massacré par des scélérats foudroyés, & animant le peuple avec une feuille de *Marat*, où *Belfunce* étoit traité de conspirateur, excita *Charlotte Corday* à la vengeance. Menant une vie très-retirée, livrée presque entièrement à la lecture, elle avoit déjà puisé dans celle de l'histoire ancienne, la haine des tyrans & des oppresseurs. L'action vraie ou supposée de *Mutius Scévola*, se sacrifiant pour venger Rome, lui fit sur-tout la plus grande impression. Elle résolut de donner à son pays le même exemple de dévouement, en poignardant *Marat*, premier auteur du meurtre de son amant, & regardé comme le chef des désorganiseurs désignés sous l'horrible nom de *Ruerveurs de sang*. Un autre motif vint encore l'enhardir dans son dessein. Des députés, dont elle estimoit les talens & les opinions, pros crits par *Marat* & la convention, fugitifs dans le Calvados, y appeloient vainement au secours de la liberté les François anéantis sous la terreur. *Charlotte* ne balance plus, & pour les seconder, elle quitta Caen, arrive à Paris le 12 juillet 1793, achète au Palais royal un couteau à gaine, & se présente chez *Marat*, où, malgré ses instances, elle ne peut être admise. Elle lui écrit alors la lettre suivante : « Citoyen, j'arrive



de Caen, votre amour pour la patrie me fait présumer que vous connoîtrez avec plaisir les malheureux événemens de cette contrée de la république : je me rendrai chez vous ; ayez la bonté de me recevoir, & de m'accorder un moment d'entretien. J'ai à vous révéler des secrets importans, & je vous mettrai à même de rendre un très-grand service à la France. » Vers les sept heures & demie du soir, *Charlotte Corday* vient chez *Marat*, qui, sortant du bain, & entendant sa voix, ordonne de la faire entrer. L'entretien eut d'abord pour objet les rassemblemens du Calvados; *Marat* s'informoit avec plaisir des noms des députés, des administrateurs qui les formoient; il les écrivoit sur des tablettes, sous la dictée de *Charlotte*, & il ne tarda pas à lui annoncer que tous ceux qu'elle lui désignoit, iroient bientôt expier leur rébellion sur l'échafaud. Ces mots devinrent son arrêt de mort. *Charlotte* tire aussitôt le couteau de son sein, & le plonge en entier dans le cœur du député, qui ne poussa que ce seul cri : *A moi ?* Il expira à l'instant même. Celle qui venoit de l'immoler, resta calme au milieu du tumulte des domestiques & des voisins : l'officier de police étant survenu, & ayant dressé procès-verbal de l'événement, elle le signa, & fut traduite dans les prisons de l'Abbaye. Son premier soin fut d'écrire à son père, pour lui demander pardon du chagrin qu'elle alloit lui causer, en disposant de sa vie sans lui en avoir fait part. Conduite devant le tribunal révolutionnaire, elle y parut avec dignité; ses réponses furent concises & nobles. Ni la présence des juges, furieux d'avoir perdu leur ami, ni le frémissement d'un peuple féroce, rien ne parut

troubler un seul moment sa tranquillité. Loin de défendre ses jours, elle parla de son action, comme d'un devoir qu'elle avoit rempli envers sa patrie. « J'avois le droit de tuer *Marat*, dit-elle, puisque lui-même commandoit le meurtre. L'opinion du public l'avoit depuis long-temps condamné, & je n'ai fait qu'exécuter son jugement. » Son défenseur, étonné de tant de courage, s'écria alors : « Vous venez d'entendre les réponses de l'accusée; elle avoue son crime; elle en avoue avec sang froid la longue préméditation; elle en avoue toutes les circonstances; elle ne cherche pas même à se justifier. Ce calme imperturbable, & cette entière abnégation de soi-même, qui n'annoncent aucun remords, en présence de la mort même; ce calme & cette abnégation sublimes, ne sont pas dans la nature. Ils ne peuvent s'expliquer que par l'exaltation politique, qui lui a mis le poignard à la main; & c'est à vous, citoyens jurés, de décider de quel poids doit être cette considération morale, dans la balance de la justice. » On pouvoit s'attendre qu'elle ne produiroit aucun effet favorable sur des juges ne respirant que le sang, & ayant du moins, en cette occasion, à punir un attentat contre l'ordre public, qui ne permet à personne de frapper les scélérats mêmes. Après sa condamnation à la mort, *Charlotte* dit à son défenseur, *M. Chauveau-la-Garde* : « Vous m'avez défendue d'une manière aussi délicate que généreuse. C'éroit la seule qui pût me convenir. Je vous en remercie; elle m'a fait avoir pour vous une estime dont je veux vous donner la preuve. Ces messieurs viennent de m'apprendre que mes biens sont confisqués; il me reste quelques petites dettes à acquitter

dans ma prison, & c'est vous que je charge de ce devoir. " Vêtue d'une chemise rouge, elle fut conduite à l'échafaud, en souriant au peuple. Un témoin a écrit, que, « monée sur le théâtre de son supplice, son visage avoit conservé toute la fraîcheur & le coloris d'une femme satisfaite; & qu'à l'instant de l'exécution, le voile qui couvroit sa gorge ayant été enlevé, on distingua sur ses joues, dans ce dernier moment, le rouge adorable de la pudeur. " *Charlotte Corday* n'étoit âgée que de vingt-quatre ans & neuf mois; e:le descendoit, dit-on, du côté des femmes, de *Pierre Corneille*. On ne peut oublier, que dans la foule des spectateurs qui la virent aller à l'échafaud, un député de la ville de Mayence, nommé *Adam Lux*, pénétré d'admiration pour son courage, & voulant la suivre au tombeau, s'écria: qu'elle étoit plus grande que *Brutus*; il l'écrivit au tribunal en demandant la mort & la mort lui fut accordée. Voyez *MARAT*.

**CORDELET**, (Claude) maître de musique de Saint-Germain-l'Auxerrois, né à Dijon, mourut à Paris en 1760. On a de lui quelques *Morceaux* qui obtinrent les suffrages des connoisseurs.

**I. CORDEMOI**, (Géraud de) naquit à Paris d'une famille noble, originaire d'Auvergne. Il s'attacha d'abord au barreau, qu'il quitta pour la philosophie de *Descartes*. *Buffon*, qui avoit le même goût que lui pour ce philosophe, le donna au Dauphin en qualité de lecteur. Il remplit cet emploi avec succès & avec zèle, & mourut le 8 octobre 1684, membre de l'académie Française, dans un âge assez avancé. On doit à sa plume: *L. L'Histoire générale de France*,

durant les deux premières races de nos Rois, en 2 vol. in-fol., 1685, déprimée par le P. *Daniel*, mais qui n'en vaut pas moins. Il ne trouva guères, dit un auteur, dans les anciens écrivains que des absurdités & des contradictions. La difficulté l'encouragea, & il débrouilla le chaos des deux premières races. Il éclaircit beaucoup de faits équivoques ou douteux. Il en fit connoître d'autres qui n'étoient pas connus, ou qui l'étoient peu. Il écrit d'un style ferme, mais diffus, & il adopta trop facilement quelques récits fabuleux. *Cordemoi* devoit d'abord se borner à l'*Histoire de Charlemagne*, à l'usage du Dauphin, pour qui *Flecher* avoit entrepris son *Histoire de Théodose*. Celui-ci, plus orateur que critique, eut bientôt fini son ouvrage; mais l'auteur, ne voulant rien dire que sur de bonnes preuves, remonta jusqu'aux temps les plus obscurs de la monarchie, & s'engagea dans des digressions étrangères à ce sujet, dans des discussions longues & épineuses, qui, en nous procurant l'*Histoire* des deux premières races, nous privèrent de celle de *Charlemagne*. D'ailleurs, son érudition, dit l'abbé d'*Olivet*, se montre trop à nu & dépourvue des agrémens dont il pouvoit l'orner sans la surcharger. Il. Divers *Traité de Métaphysique*, d'*Histoire*, de *Politique* & de *Philosophie morale*, réimprimés in-4.° en 1704, sous le titre d'*Œuvres de feu M. de Cordemoi*. On y trouve des recherches utiles, des pensées judicieuses & des réflexions sensées sur la manière d'écrire l'histoire. Il avoit adopté en philosophie, comme nous l'avons dit, les sentimens de *Descartes*; mais sans en être l'esclave; il s'en éloigne même quelquefois.

II. CORDEMOI, (Louis-Géraud de) fils du précédent, licencié de Sorbonne, & abbé de Fenières, aida son père dans la composition de son *Histoire de France*, & la continua par ordre du roi. Cette suite, depuis *Hugues Capet* jusqu'à la mort de *Henri I*, en 1060, est restée manuscrite. Aussi habile controversiste, que son père avoit été profond philosophe, il rapporta presque toutes ses études à la conversion des hérétiques. Il mourut en 1722, à 71 ans. On a de lui : I. *Traité de l'invocation des Saints*, in-12. II. *Traité des saintes Reliques*. III. *Traité des saintes Images*. IV. *La Conférence du Diable avec Luther*, en latin, françois & allemand, in-8.° V. *Traité contre les Sociniens*, in-12, dédié au grand *Bossuet*. L'auteur y développe la conduite qu'a tenue l'Église dans les trois premiers siècles, en parlant de la Trinité & de l'incarnation du Verbe. Il appuie ses preuves sur l'écriture & sur la tradition : méthode qu'il a suivie dans tous ses autres ouvrages, qui sont solides, écrits avec ordre, & faciles à entendre.

CORDER, (Balthazar) Jésuite d'Anvers, plus connu sous le nom de *Balthazar Cordéus*, professa long-temps la théologie à Vienne en Autriche, avec beaucoup de réputation. Il mourut à Rome le 24 juin 1650, à 58 ans. Le succès avec lequel il cultiva la langue grecque, le mit en état de donner : I. Une édition des *Œuvres de St. Denys l'Aréopagite*, en 2 vol. in-fol. 1634, grec & latin. II. *La Chaîne des Pères Grecs sur les Pseaumes*, Anvers 1643, 3 vol. in-fol. Voyez IV, ORLÉANS. III. *Job elucidatus*, 1646, in-fol. IV. *Catena in Lucam*, 1628,

in-fol. V. — in *Joannem*, 1630, in-folio.

I. CORDES, (Jean de) né en 1570, chanoine de Limoges sa patrie, homme d'une grande littérature, amateur des bons livres, en forma une collection choisie, vendue, après sa mort, en 1742, au cardinal *Maçarin*. On a de lui : I. Une Édition des *Ouvrages de Georges Cassander*, in-fol. II. La Traduction de l'*Histoire des différens entre le Pape PAUL V & la République de Venise*, par *Fra-Paolo*, in-8.° III. Une autre Traduction de l'*Histoire des troubles du royaume de Naples sous Ferdinand I*, par *Camillo Portio*. On lui attribue aussi la *Version françoise du Discours de Mariana sur les grands défauts du gouvernement des Jésuites*, in-8.° Le traducteur avoit été quelque temps dans cette société; mais il eût dû y prendre quelques leçons pour le style : le sien est fort mauvais. *Nandé* a publié le catalogue de la bibliothèque de *de Cordes*, en 1643, in-4.° Il y a suivi un ordre de bibliographie, différent de celui généralement adopté de notre temps. Il comprend les bibles, les livres de théologie, les bibliographes, la chronologie, la géographie, l'histoire, l'art militaire, le droit, les conciles, la philosophie, la politique & les belles-lettres.

II. CORDES, (Denys de) de la même famille que le précédent, étoit avocat au parlement de Paris, & conseiller au Châtelet. Il cultiva la littérature avec beaucoup de succès, & devint le modèle d'un magistrat Chrétien, par une douceur mêlée de fermeté. Son intégrité étoit reconnue au point, qu'un homme condamné à mort par le Châtelet, voulant en appeler au parlement, se fournit, dès qu'il apprit que *de Cordes* avoit été un de ses juges, *Il faut*, dit-il,

que je mérite. La mort, puisqu'un si grand homme de bien m'a condamné. Ce sage magistrat mourut à Paris en 1643, plein de jours & de vertus. La maison de Saint-Lazare est en partie l'ouvrage de sa charité & de son zèle. Godeau a écrit sa *Vie*.

I. CORDIER, (Noël) peintre Lyonnais, se distingua, sous le règne de François I, par ses tableaux de perspective.

II. CORDIER, (Mathurin) Normand, mort Calviniste, le 8 septembre 1565, à 85 ans, laissa des *Colloques Latins* en IV livres, dont on a fait bien des éditions; & le petit traité de la *Civilité*, qui en a obtenu un plus grand nombre encore, & qui a servi jusqu'à nos jours, de base aux préceptes d'honnêteté, puisés dans les petites écoles. On a encore de lui les *Distiques* attribués à *Caton*; avec une interprétation latine & française; & d'autres ouvrages, qui réussirent mieux dans leur temps que dans le nôtre.

III. CORDIER DE SAINT-FIRMIN, (Claude-Simon) né à Orléans en 1704, mort chanoine de cette ville, le 17 novembre 1772, a publié la *Vie de Mad. de Chantal*, 1772, in-12. Elle est écrite avec intérêt.

CORDILLON, philosophe stoïcien de la ville de Pergame, se faisoit une gloire de mépriser souverainement l'amitié des princes & des rois. *Caton* d'Utique envoyé en Macédoine avec une armée, obtint de lui, à force de prières, qu'il le suivroit dans son camp, & il regarda comme une grande victoire, d'avoir pu engager un homme aussi sévère à faire cette démarche.

CORDONNIERS, (FRÈRES)  
Voyez BUCHE.

CORDOUE, Voyez GONSALVE (Fernandès de).

I. CORDUS, (*Euricius*) médecin & poète Allemand, mourut à Brème, le 24 décembre 1535, après avoir publié divers ouvrages de médecine. Il étoit en liaison avec plusieurs savans de son temps, entr'autres avec *Érasme*; mais sa trop grande sincérité & son caractère trop ouvert, lui firent quelquefois des ennemis. Ses *Poésies latines* parurent à Leyde en 1623, in-8.<sup>o</sup>

II. CORDUS, (*Valérius*) fils du précédent, & digne de son père, naquit à Simesuse dans la Hesse, en 1515. Il s'appliqua, avec un succès égal, à la connoissance des langues & à celle des plantes. Il parcourut toutes les montagnes d'Allemagne, pour y recueillir des simples. Il passa ensuite en Italie, s'arrêta à Padoue, à Pise, à Lucques, à Florence; mais, ayant été blessé à la jambe, d'un coup de pied de cheval, il finit ses jours à Rome, en 1544, à 29 ans. On lui fit cette épitaphe:

*Ingenio superest Cordus, mens ipsa  
recepta est*

*Cælo; quod terra est, maxima Roma  
tenet.*

Les ouvrages dont il a enrichi la botanique sont: I. *Des Remarques sur Dioscoride*, à Zurich, 1561, in-fol. II. *Historia stirpium, libri 7*; Strasbourg, 1561 & 1563, 2 vol. in-fol.; ouvrage posthume. III. *Dispensatorium Pharmacorum omnium*; à Leyde 1627, in-12. La pureté de ses mœurs, la politesse de ses manières, & l'étendue de son esprit, lui concilièrent les éloges des justes estimateurs du vrai mérite.

**CORÉ**, fils d'*Isaar*, un des principaux chefs de la révolte des Lévites contre *Moïse* & *Aaron*, auxquels ils vouloient disputer le pouvoir dont Dieu les avoit revêtus, fut englouti tout vivant dans la terre. (*Voyez* **ARIRON**.) Selon une tradition des Mahométans, *Coré* voyant ses trésors s'abymer sous terre, & s'y voyant lui-même plongé jusqu'aux genoux, demanda quatre fois pardon à *Moïse*, qui fut inflexible. DIEU apparut quelque temps après à ce prophète, & lui dit : *Vous n'avez pas voulu accorder à Coré le pardon qu'il vous a demandé quatre fois; s'il m'en eût prié une seule fois, je ne le lui aurois pas refusé.* Mais cette tradition n'a aucun fondement dans les livres saints, & paroît opposée au caractère de *Moïse*. Les fils de *Coré* ne furent pas compris dans le châtement de leur pere, & *David* accorda de plus grands honneurs à leurs descendants. Ce roi leur donna l'office de portiers du temple, & les chargea de chanter devant l'Arche.

**CORELLA**, (Jacques de) surnommé *Capucin* Espagnol, fut prédicateur de *Charles II* roi d'Espagne, & a laissé dans son pays un grand nombre d'ouvrages. Les plus estimés sont : I. *Les Devoirs des Confesseurs*, réimprimés pour la vingt-quatrième fois à Madrid, en 1742. II. *Des Conférences morales*, en 3 vol. in-folio, qui ont eu dix éditions. *Corella* est mort à l'âge de 42 ans, en 1699.

**CORELLI**, (Arcangelo) musicien Italien, mort à Rome en 1713, âgé d'environ 60 ans, étoit né à *Fusignano* dans le Boulonnois, et s'est fait un grand nom par ses symphonies, en Italie & en France. Il a eu l'art de piquer le goût de ces deux nations, & de réunir leurs suffrages, presque toujours opposés en matière de musique. C'est lui qui fit goûter les sonates aux

François. On a dit que cet habile homme ne méprisoit pas la musique Française, quoiqu'Italienne; & que le cardinal d'*Estrées* le louant de la belle composition de ses *Sonates*, il eut la modestie de lui répondre: *C'est, Monseigneur, que j'ai étudié Lulli.* Ses compositions sont grandes & majestueuses. *Corelli* étoit dans la société un homme aimable, plein de douceur & de modestie : il sembloit avoir entièrement oublié sa supériorité. Il exerça son talent à Paris, depuis 1672 jusqu'en 1680, qu'il passa en Allemagne, d'où il retourna en Italie.

**CORET**, (Pierre) chanoine de Tournai, né à Ath dans le Hainaut, mort en 1574, a publié l'*Anti-politique* contre *Jean Bodin*, 1599; & la *Défense de la Vérité* contre les assertions de la *Nouè*, 1591. — Un Jésuite du même nom, mort à Liège en 1721, a laissé diverses productions ascétiques, & dont les titres découvrent l'esprit. Ce sont, le *Journal des Anges*, la *Maison de l'Eternité*, &c.

**CORIE**, (Mythol.) fille de *Jupiter* & de *Corippe*, nymphe de l'Océan, inventa, dit-on, les chars connus sous le nom de *quadriges*.

**CORILLA OLYMPICA**, *Voyez* **MORELLI**.

**CORINI**, (Antoine) chevalier de l'ordre de Saint-Étienne de Florence, jurisconsulte du dix-septième siècle, natif de *Pontremoli*, enseigna le droit avec réputation à Pise, à Sienne & à Florence. Le grand-duc de Toscane lui donna divers emplois considérables. On a de lui plusieurs ouvrages.

**CORINNE**, surnommée *la Muse Lyrique*, entra en lice avec *Pindare*, & le vainquit jusqu'à cinq fois, quoique fort inférieure à ce poète.

Cette muse dut ses succès plutôt à sa beauté qu'à ses talens, selon *Pausanias*. *Pindare*, outré de l'injustice des juges, n'épargna pas à sa rivale les injures & les plaisanteries. *Corinne* avoit composé un grand nombre de *Poësies*; mais il ne nous en reste aujourd'hui que quelques *Fragmens*, dont on peut voir les détails dans la *Bibliothèque Grecque* du savant *Fabricius*. — *Ovide* a célébré, sous le nom de *Corinne*, une de ses maîtresses: c'est *Julie*, fille d'*Auguste*, suivant quelques favans.

**CORINUS**, poëte Grec, plus ancien qu'*Homère*, selon *Suidas*, étoit, dit-on, disciple de *Palamède*. Il écrivit en vers l'histoire du siège de *Troyes*, & de la guerre de *Dardanus*. On ajoute qu'il employa dans ses Poëmes les lettres *Doriques*, inventées par *Palamède*, & qu'*Homère* profita beaucoup de ses vers; mais tous ces récits ont bien l'air d'être fabuleux.

**CORIO**, (Bernardin) né en 1460, d'une famille illustre de Milan, fut choisi par le duc *Louis Sforzes*, surnommé *le Maure*, pour écrire l'histoire de sa patrie. Le chagrin vint troubler son travail. Les François s'étant emparés du Milanès, & le duc son protecteur ayant été fait prisonnier, il mourut de douleur en 1500, à 40 ans. La meilleure édition de son *Histoire*, est celle de Milan, en 1503, in-fol. Elle est belle, rare, & beaucoup plus recherchée que les suivantes, défigurées par un éditeur qui les a mutilées. On suit cependant quelque cas de celle de Venise, 1554, in-4<sup>o</sup>; & de Padoue, 1646, in-4<sup>o</sup>. Quoique cet historien écrive d'un style dur & incorrect, il est estimé, à cause de son exactitude à mettre des dates certaines, & à rappor-

ter les circonstances des faits qui intéressent la curiosité. — Son neveu, *Charles CORIO*, s'occupa du même objet que son oncle; & nous a laissé, en italien, un *Portrait de la ville de Milan*, où se trouvent rassemblés les monumens antiques & modernes de cette ville infortunée.

**CORIO LAN**, (*Caïus MARCIUS*, dit) d'une famille patricienne de Rome, servoit en qualité de simple soldat au siège de *Corioles*, l'an 493 avant J. C. Les Romains ayant été repoussés, il rassemble quelques-uns de ses camarades, tombe sur les ennemis, entre avec eux pêle-mêle dans la ville & s'en rend maître. Le général lui décerna la portion la plus riche du butin; mais il ne voulut accepter que le seul nom de *Coriolan*, un cheval, & un prisonnier, son ancien hôte, auquel il donna aussitôt la liberté. Deux ans après, n'ayant pu obtenir le consulat, malgré ses services, & ayant été accusé d'affecter la tyrannie & de vouloir emporter d'autorité les suffrages, il fut condamné par le tribun *Décies*, à un bannissement perpétuel. Rome le vit bientôt à ses portes, à la tête d'une armée de Volques, ennemis les plus implacables du nom Romain. Il reprit toutes les places qu'ils avoient perdues, entra dans le *Latium*, & vint assiéger sa patrie. Le sénat lui envoya deux députations pour fléchir sa colère; la première composée de consulaires; la seconde de pontifes, revêtus de leurs habits sacrés. *Coriolan* les reçut en roi & en vainqueur, assis sur son tribunal, & environné de la plus brillante noblesse des Volques. Il fut inexorable. *Veturie*, mère de *Coriolan*, & *Volunnie* son épouse, accompagnées de plusieurs dames Romaines, eurent plus de pouvoir

sur lui : leurs larmes le touchèrent. Il reprit le chemin d'*Anium*, sans commettre sur son passage aucune hostilité. Les Romains élevèrent un temple à la *Fortune féminine*, dans le lieu où les dames avoient triomphé de *Coriolan*, à quatre milles de Rome. Au moment où ce vainqueur ramenoit l'armée chez les Volſques, il fut maſſacré comme coupable de trahison. *Accius Tullius*, ſon collègue, jaloux de ſa gloire, fut ſon accuſateur auprès des Volſques, & le peuple ſon bourreau, l'an 489 avant J. C. Les dames Romaines, à la prière deſquelles il avoit ſauvé Rome, prirent, à cette nouvelle, le deuil pour ſix mois. — Avec une certaine grandeur d'ame, *Coriolan* avoit cette ambitieufe férocité qui anima les *Marius* & les *Sylla*, dans un temps où Rome fut plus puiſſante & la république plus foible. C'eſt ce que dit un hiftorien. Si les Volſques le firent périr, ajoute-t-il, ce fut une aſſez juſte punition de l'eſpece de trahison qu'il avoit commiſe envers eux. *Fabius Piclor*, hiftorien fort ancien, le fait mourir de vieilleſſe dans ſon exil ; & ce ſentiment paroît avoir été ſuivi par *Tite-Live*.

**CORIPPUS**, (*Flavius Creſconius*) grammairien Africain, vivoit au temps de l'empereur *Juſtin* le jeune. Il étoit aſſi mauvais poète, que flatteur outré. On a de lui un *Poème latin*, en quatre livres, à la louange de ce prince ; Paris 1610, in-8.°

**CORISANDE** d'*Andouins*, comteſſe de *Guiche*, Voyez **GUICHE**.

**CORMEIL**, (N.) n'eſt connu que par la tragi-comédie du *Raviſſement de Floriſe*, représentée en 1632.

**CORMIER**, (Thomas) hiftorien & jurifconſulte, mort vers 1600, étoit né à Alençon, de *Guy Cormier*, médecin de *Henri II* d'*Albret*, roi de Navarre. Il fut pourvu d'une charge de conſeiller à l'échiquier d'Alençon, & député du bailliage de cette ville aux états de Blois, en 1676. Sa femme, après quatorze ans de mariage, lui ſuccéda, en 1573, un procès devant l'official, pour cauſe d'impuiſſance. Les médecins & chirurgiens furent conſultés, & ſur leur rapport, l'official prononça la nullité du mariage, & il fut permis à la femme de ſe remarier. *Cormier*, qui paroît s'être fait Proteſtant vers ce temps-là, prit une ſeconde femme, ſans y rencontrer aucune oppoſition : il en eut deux fils & trois filles. Son neveu entreprit, après ſa mort, de faire déclarer ſes enfans bâtards : ce qui occaſionna un procès célèbre au parlement de Normandie. La veuve ſoutint que la ſentence de l'official n'avoit pas défendu à *Cormier* de ſe remarier, ce qui prouvoit que ce juge n'avoit attribué ſon impuiſſance qu'à quelque charme. Les enfans furent déclarés légitimes, par arrêt rendu en la chambre de l'édit, le 24 août 1602. *Cormier* eſt auteur de pluſieurs ouvrages d'hiſtoire & de jurisprudence. Les premiers ſont : I. *Une Hiſtoire de Henri II*, en cinq livres, imprimés à Paris en 1584, in-4.° II. Celles de *François II*, de *Charles IX* & de *Henri III*, qui ſont reſtées en manuſcrit. Tous ces ouvrages ſont en latin. Ceux de jurisprudence ſont : I. *Henrici IV... Codex Juris civilis Romani... incertum & perſpicuum ordinem artiſciosè redacti, unâ cum Jure civili Gallico* : Lyon 1602, in-fol. II. *Le Code de Henri IV*, Paris 1608, in-4.°, & réimprimé en 1615.

**CORMIS**, (François de) avocat au parlement d'Aix sa patrie, laborieux, savant & très-consulté, mourut dans cette ville en 1734, à 70 ans. On a publié ses *Consultations*, qui sont estimées : Paris 1725, 2 vol. in-fol.

**CORMOULS**, (N.) avocat au parlement de Toulouse, & ancien capitoul de cette ville, se fit connoître, au commencement du siècle dernier, par ses *Poësies*, & sur-tout par une fable ingénieuse de la *Pudeur*. *Boyer de la Rivière* se l'attribua quelque temps après ; mais le plagiat fut reconnu. Elle est insérée dans le *Mercuré Galant de Mars*, 1701.

**CORNARA-PISCOPIA**, (*Lucertina-Helena*) de l'illustre famille des *Cornaro* de Venise, naquit dans cette ville en 1646. Sa rare érudition, jointe à la connoissance des langues latine, grecque, hébraïque, espagnole & française, lui auroit procuré une place parmi les docteurs en théologie de l'université de Padoue, si le cardinal *Barbarigo*, évêque de cette ville, n'eût cru devoir s'y opposer. On se contenta de lui donner le bonnet de docteur en philosophie. Elle le prit, avec les autres ornemens du doctorat, dans l'église cathédrale, les salles du collège n'ayant pu suffire à l'affluence du monde. Plusieurs académies d'Italie se l'affo-cièrent. Cette fille savante avoit fait vœu de virginité dès l'âge de douze ans ; mais dans la suite elle y ajouta les vœux simples de religion, en qualité d'oblate de l'ordre de Saint-Benoit. La république des lettres la perdit en 1684, à 38 ans. On recueillit, quatre ans après, tous ses ouvrages, en un vol. in-8°, enrichi de sa Vie. On y trouve un *Panegyrique* italien de la République de Venise ; une Tra-

duction de l'espagnol en italien, des *Entretiens de Jésus-Christ avec l'Amo dévoto*, par le chartreux *Lanspergius* ; des *Lettres* ; &c. Ces ouvrages ne justifient pas les éloges excessifs, dont plusieurs savans la comblèrent ;

**CORNARIUS**, Voyez **HAGUENBOT**.

**CORNARO**, (Louis) de Venise, étoit d'une famille illustre qui a donné plusieurs doges à sa patrie, & qui a produit une reine de Chypre, *Catherine Cornaro*, dans le 15<sup>e</sup> siècle, laquelle, en mourant, laissa son royaume aux Vénitiens. (Voyez la *Chronologie* ; article **CHYPRE** ; & **CORNARA**.) Louis *Cornaro* mourut à Padoue le 26 avril 1566, âgé de plus de cent ans, sain de corps & d'esprit. Dès l'âge de 25 ans, il fut attaqué de maux d'estomac, d'un commencement de goutte & d'une fièvre lente. Sa santé continuoit à 40 ans d'être mauvaise, malgré une multitude de remèdes, & peut-être à cause de ces remèdes mêmes. Alors il les abandonna entièrement, & se réduisit à la plus grande frugalité. Il a peint les bons effets de ce régime dans son livre *Des avantages de la vie sobre*, publié en italien, à Venise en 1558, in-8°, traduit en latin par *Lessius*, & en français sous le titre de *Conseils pour vivre longtemps*, 1701, in-12. L'année d'après, on publia l'*ANTI-CORNARO*, ou *Remarques critiques sur le Traité de la vie sobre*, de Louis *Cornaro*. Il est certain que les principes de *Cornaro* ne sont pas bons pour tous les tempéramens : mais l'effet en fut si heureux pour lui, que les infirmités disparaissant peu à peu, firent place à une santé ferme & robuste, accompagnée d'un sentiment de bien-être & de contentement qui lui avoient



été inconnus jusqu'alors. *Cornaro* avoit écrit trois autres petits traités sur la même matière, dont la traduction Française fut imprimée à Paris en 1652, in-12, sous ce titre : *Trois discours nouveaux & curieux*, &c. A l'âge de 95 ans, il écrivit un ouvrage sur la naissance & la mort de l'Homme, dans lequel il fait le portrait le plus intéressant de lui-même. « Je me trouve sain & dispos comme on l'est à vingt-cinq ans. J'écris sept ou huit heures par jour. Le reste du temps, je me promène, je cause, ou je tiens ma partie dans un concert. Je suis gai. J'ai du goût pour tout ce que je mange. J'ai l'imagination vive, la mémoire heureuse, le jugement bon; &, ce qui est surprenant à mon âge, la voix forte & harmonieuse. »

**CORNAZANI**, (Antoine) Italien de Ferrare ou de Parme, florissoit vers 1480. On a de lui : *La Vie de Jésus-Christ & la Création du Monde*, en vers latins & italiens, 1472, in-4°; *la Vie de la Vierge*, en vers italiens, 1472, in-4°; *Poema supra l'Arte militari*: Venise, 1493, in-fol. : Pezaro, 1507 in-8°.

**I. CORNEILLE**, (St.) capitaine Romain d'une Compagnie de cent hommes, reçut le baptême par les mains de *St. Pierre*, l'an 40 de Jésus-Christ. Cet apôtre étant à Joppé, eut une vision, dans laquelle une voix venue du ciel lui ordonna de manger de toutes sortes de viandes indifféremment, sans distinction des animaux mondes & immondes, & de suivre sans hésiter trois hommes qui le cherchoient. C'étoit *Corneille* qui les envoyoit. *Pierre* se rendit à Césarée, où demouroit le Centenier, qui se fit instruire avec

toute sa famille. Le *Saint-Esprit* descendit sur eux, & cet apôtre les baptisa sur-le-champ.

**II. CORNEILLE**, (St.) successeur de *St. Fabien* dans le siège de Rome, le 2 juin 251, après une vacance de plus de seize mois, fut troublé dans son élection par le schisme de *Novatien*, choisi par quelques séditieux, à la sollicitation de *Novat*, prêtre de Carthage. (Voyez l'article *NOVATIEN*.) Une peste violente, qui ravageoit l'empire Romain, ayant été l'occasion d'une nouvelle persécution contre les Chrétiens, le saint pontife fut envoyé en exil à Centumcelles que l'on croit être *Civita-Vecchia*, & y mourut le 14 septembre 252. Il y a deux Lettres de ce pape parmi celles de *St. Cyrien* & dans les *Epistola Romanorum Pontificum* de *Don Coustant*, in-folio.

**III. CORNEILLE DE LA PIERRE**, *Voy. PIERRE*, n.° XXVI.

**IV. CORNEILLE**, (Antoine) *Voyez CORNELIUS*.

**V. CORNEILLE**, (Claude) peintre Lyonois, se rendit célèbre par la ressemblance de ses portraits sous *François I. Catherine de Médicis*, passant à Lyon, alla plusieurs fois le voir peindre dans son atelier.

**VI. CORNEILLE**, (Pierre) né à Rouen le 6 juin 1606, de *Pierre Corneille*, maître des eaux & forêts, parut au barreau, n'y réussit point, & se décida pour la poésie. Une petite aventure développa son talent, qui avoit été caché jusqu'alors. Un de ses amis le conduisit chez sa maîtresse; le nouveau venu prit bientôt, dans le cours de la demoiselle, la place

de l'introduit. Ce changement le rendit poëte, & ce fut le sujet de *Mélite*, sa première pièce de théâtre. Cette comédie, toute imparfaite qu'elle étoit, fut jouée avec un succès extraordinaire. On conçut, à travers les défauts dont elle fourmille, que la poésie dramatique alloit se perfectionner; & sur la confiance que l'on eut au nouvel auteur, il se forma une nouvelle troupe de comédiens. *Mélite* fut suivie de *la Veuve*, de *la Galerie du Palais*, de *la Suivante*, de *la Place Royale*, de *Clitandre*; & de quelques autres pièces, qui ne sont bonnes à présent que pour servir d'époque à l'histoire du théâtre François. *Clitandre* est entièrement dans le goût Espagnol. Les personnages combattent sur le théâtre; on y tue, on y assassine, on voit des héroïnes tirer l'épée; des archers courent après les meurtriers; des femmes se déguisent en hommes. Il y a de quoi faire un Roman de dix tomes, & cependant rien n'est si froid, ni si ennuyeux. *Cornille* prit un vol plus élevé dans sa *Médée*, imitée de *Sénèque*. Cette tragédie n'eut qu'un succès médiocre, quoiqu'elle fût au-dessus de tout ce qu'on avoit donné jusqu'alors. Une magicienne intéresse peu dans une tragédie régulière, sur-tout quand l'ouvrage n'est pas animé par une passion vive & par un grand intérêt. On n'y trouve que de longues déclamations; & *Cornille* ne seroit pas sorti de l'obscurité, s'il n'avoit pas fait d'autre pièce; mais il jeta les fondemens de sa brillante réputation dans le *Cid*, tragédie comédie jouée en 1636, par laquelle commença le siècle qu'on appelle celui de *Louis XIV*. Quand cette pièce parut, le cardinal de *Richelieu*, jaloux de toutes les espèces de gloire, en fut aussi jaloux,

dit *Fontenelle* dans la *Vie* de son illustre oncle, que s'il avoit vu les Espagnols devant Paris. Il souleva les auteurs contre cet ouvrage, ce qui ne dur pas être fort difficile, & se mit à leur tête. L'académie Françoisse donna, par l'ordre de ce ministre, son fondateur & son protecteur, ses *Sentimens* sur cette tragédie. Mais elle eut beau critiquer: le public, pour me servir de l'expression de *Despréaux*, s'obstina à l'admirer. En plusieurs provinces de France, il étoit passé en proverbe de dire: *Cela est beau comme le Cid*. *Cornille* avoit dans son cabinet cette pièce traduite dans toutes les langues de l'Europe, hormis l'Esclavone & la Turque. Les Espagnols, dont il avoit emprunté ce sujet, voulurent bien copier eux-mêmes une copie dont l'original leur appartenoit; mais qui, à la vérité, par les embellissemens dont l'avoit accompagnée l'auteur François, étoit au-dessus de tout ce qu'a produit le théâtre Espagnol. *Cornille* ne répondit à *Richelieu* qu'en tâchant de faire quelque autre pièce supérieure au *Cid*. Comme il voyoit dans ce ministre deux hommes différens, son bienfaiteur & son ennemi, il fit les vers suivans après sa mort:

*Qu'on parle mal, ou bien, du fameux Cardinal,*

*Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien.*

*Il m'a trop fait de bien, pour en dire du mal;*

*Il m'a trop fait de mal, pour en dire du bien.*

Les *Horaces*, tragédie représentée en 1639, ne fut point critiquée comme le *Cid*. On répandit cependant le bruit qu'elle alloit l'être. *Cornille* n'en fut pas fort ému. « *Horace*, dit-il, fut condamné

par les deux vairs, mais il fut absous par le peuple. « Le sujet des *Horaces* qu'entreprit *Cornille* après le *Cid*, étoit bien moins heureux & bien plus difficile à manier. Il ne s'agit que d'un combat, d'un événement très-simple, qu'à la vérité le nom de Rome a rendu fameux, mais dont il semble impossible de tirer une fable dramatique. « C'est aussi, dit M. de la Harpe, de tous les ouvrages de *Cornille*, celui où il a dû le plus à son génie. Ni les anciens ni les modernes ne lui ont rien fourni. Tout est de création. Les trois premiers actes, pris séparément, sont peut-être, malgré les défauts qui s'y mêlent, ce qu'il a fait de plus sublime... C'est le rôle étonnant & original du vieil *Horace*; c'est le beau contraste de ceux d'*Horace* le fils, & de *Curace*, qui produit tout l'effet de ses trois premiers actes. Ce sont ces belles créations du génie de *Cornille*, qui couvrent de leur éclat des défauts mêlés de tant de beautés, & qui, malgré le hors d'œuvre absolu des deux derniers actes, & la froideur inévitable qui en résulte, malgré le meurtre de *Camille*, si peu tolérable & si peu fait pour la scène, conserveront toujours cette pièce, moins comme une belle tragédie, que comme un ouvrage, qui, dans plusieurs parties, fait honneur à l'esprit humain, en montrant jusqu'où il peut s'élever, sans aucun modèle, & par l'élan de sa propre force. Un sentiment intérieur & irrésistible, plus fort que toutes les critiques, ajoute le même auteur, nous dit qu'il seroit trop injuste de ne pas pardonner, même les plus grandes fautes, à un homme qui monroit si haut, en créant à la fois la langue & le théâtre. On peut bien l'excuser, lorsque emporté

par un vol si hardi, il ne songe pas même comment il pourra s'y soutenir. Il tombe, il est vrai, mais ce n'est pas comme ceux qui n'ont fait que des efforts inutiles pour s'élever; il tombe après qu'on l'a perdu de vue, après qu'il est resté long-temps à une hauteur où personne n'avoit atteint. Des juges sévères, en trouvant tout simple que l'admiration ait entraîné les esprits dans la nouveauté des ouvrages de *Cornille*, s'étonnent que, long-temps après, le nombre & la nature de ses fautes n'aient pas nui à l'impression de ses beautés. Ils attribuent cette indulgence, à la seule vénération qui est due à son nom : je crois qu'il y a une raison plus puissante. Dans un siècle où le goût est formé, on voit toujours, avec une curiosité mêlée d'intérêt, ces monumens anciens, sublimes dans quelques parties, & imparfaits dans l'ensemble, qui appartiennent à la naissance des arts. La représentation des pièces de *Cornille* nous met à la fois sous les yeux, son génie & son siècle. Ses beautés marquent le premier; ses défauts rappellent le second. Celles-là nous disent : voilà ce qu'étoit *Cornille*; celles-ci : voilà ce qu'étoient tous les autres. » Après les *Horaces* vint *Cinna*, au-dessus duquel on ne trouveroit pas facilement quelque chose, ni dans l'antiquité, ni dans les tragiques modernes. C'est après avoir lu cette pièce, que *Marmonel* s'écrie :

Combien de fois, ô grand homme,  
ô *Cornille* !

Puisant génie, étonnant créateur,  
De son vol d'aigle observant la  
hauteur,

J'ai vu l'aurore interrompre ma  
veille !...

De quels rayons le ciel s'illumina,

Quand

Quand du faux goût rompaient les  
lourdes chaînes,  
Et s'élevant de Clitandre à Cinna,  
Paris devint la rivale d'Athènes.

« Le *Cid*, dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, n'étoit, après tout, qu'une imitation de *Guillem de Castro*; & *Cinna*, qui le suivit, étoit unique. » Le grand *Condé*, à l'âge de vingt ans, étant à la première représentation de cette pièce, versa des larmes à ces paroles d'*Auguste* :

Je suis maître de moi, comme de  
l'Univers;  
Je le suis, je veux l'être. O siècles!  
6 mémoire!  
Conservez à jamais ma nouvelle vic-  
toire.  
Je triomphe aujourd'hui du plus juste  
courroux,  
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à  
vous.  
Soyons amis, Cinna; c'est moi qui  
t'en convie...

C'étoient là des larmes de héros. Le Grand *Cornaille* faisant pleurer le Grand *Condé*, est une époque bien célèbre dans l'histoire de l'esprit humain. On voit dans *Cinna* le même pinceau que dans les *Hornes*; mais l'ordonnance du tableau est très-supérieure. Il n'y a point de double action. Ce ne sont point des intérêts indépendans les uns des autres, des actes ajoutés à des actes; c'est toujours la même intrigue. Les trois unités sont parfaitement observées. Il y a toujours de l'art, & l'art s'y montre rarement à découvert. La première scène du second acte, est un chef-d'œuvre d'éloquence, & plusieurs morceaux de cette tragédie, sont dignes de cette scène. On trouve presque par-tout de la noblesse, des sentimens vrais, de

Tome III.

la force, de la véhémence, de grands traits, sans cette emphase & cette enflure qui ne sont qu'une fausse grandeur. Le théâtre François étoit au plus haut point de sa gloire; *Cornaille* le soutint dans ce degré par son *Polyeuste*. En vain la critique voulut fermer les yeux sur la beauté de cette pièce; en vain l'hôtel de Rambouillet, asile du bel esprit comme du mauvais goût, lui refusa son suffrage; en vain *Vauvray* avoit alarmé *Cornaille* sur son succès, & l'avoit décidé à la retirer du théâtre: elle a été toujours regardée comme un de ses plus beaux ouvrages. Le style n'en est pas si fort, ni si majestueux que celui de *Cinna*; mais elle a quelque chose de plus touchant. L'amour profane y contraste si bien avec l'amour divin; qu'il satisfait à la fois les dévots & les gens du monde. Il est vrai, dit *Voltaire*, que *Polyeuste* n'excite guères ni la pitié, ni la crainte; mais il a de très-beaux traits dans son rôle, & il falloit un très-grand génie pour manier un sujet si difficile. Nous ne parlons pas de l'extrême beauté du rôle de *Sévère*, de la situation piquante de *Pauline*, de sa scène admirable avec *Sévère*, au quatrième acte. Toutes ces beautés effacent les défauts de cette pièce. Le principal est peut-être dans le sujet même. Le zèle inconsidéré de *Polyeuste*, qui renverse les vases sacrés & brise les statues des dieux; la cession qu'il fait de sa femme à un payen, ont paru à quelques censeurs, choquer la prudence, la justice, les bienséances & les lois même du christianisme. La première *Dauphine*, en parlant de *Pauline*, disoit: .. Eh bien! ne voilà-t-il pas la plus honnête femme du monde, & qui cependant n'aime point du tout son mari!

R r

Après *Polyeucte* vint *Pompée*, dans laquelle l'auteur profita de *Lucain*, comme dans sa *Médée* il avoit imité *Sénèque*; mais dans les endroits où il les copia, il paroît original. Plein de la *Pharsale*, il répandit la pompe de ce poëme & la hardiesse de ses pensées dans sa pièce; & cette pompe; dans le poëte françois comme dans le latin, va quelquefois jusqu'à l'enflure. Cependant *Pompée* est un ouvrage d'un genre unique, que le seul génie de *Cornaille* pouvoit faire réussir. La meilleure critique de cette pièce a été faite par une femme, qui disoit, qu'elle n'y voyoit qu'une chose à reprendre; *c'est qu'elle y voyoit trop de héros*; & en effet, l'émotion que l'un pourroit faire éprouver, est détruite par le sentiment qu'inspire l'autre. On s'est plaint qu'il a dégradé la grandeur Romaine dans l'amour de *César* pour *Cléopâtre*; amour ridicule & traité ridiculement. Si l'on excepte les scènes de *Chimène* dans le *Cid*, & quelques morceaux de *Polyeucte*, cette passion ne fut jamais peinte par *Cornaille*, comme elle doit l'être. Ce poëte avoit donné le modèle des bonnes tragédies; il donna celui de la comédie dans la pièce du *Menteur*, jouée en 1642. Ce n'est qu'une imitation de l'Espagnol; mais c'est probablement à cette imitation que nous devons *Molière*. La comédie de *Cornaille*, quoique defective, eut longtemps une si përiorité marquée sur toutes les pièces de ses contemporains. La scène troisième de l'acte cinquième est pleine de force & de noblesse; on y voit la même main qui peignit le *vieil Horace* & *Don Diègue*. La *Suite du Menteur*, représentée en 1643, & imitée aussi de l'Espagnol, ne réussit point d'abord, mais elle eut ensuite

un succès heureux. L'intrigue de cette seconde pièce est beaucoup plus intéressante que celle de la première; & l'auteur, en donnant de l'âme au caractère de *Philiste*, en tâchant d'amener un peu mieux les beaux sentimens & la plaisanterie, en retranchant quelques mauvaises pointes, eût fait de cette pièce une des plus agréables qu'on eût vues au théâtre. *Théodore vierge & martyr*, jouée en 1645, ne servit qu'à montrer que le génie le plus élevé tombe quelquefois le plus. La versification est celle des meilleures pièces de *Cornaille*, tantôt forte, tantôt foible; toujours la même inégalité de style, le même tour de phrase, la même manière d'intriguer. Mais l'action principale étant la prostitution de l'héroïne, cette pièce dut révolter un parterre délicat. On y trouve des vers qui présentent les images les plus basses. On menace *Théodore* de la livrer à l'infamie; & elle répond, que si on la réduisoit à cene extrémité,

*On la verroit offrir, d'une ame résoluë,  
A l'époux sans macule une épouse impolluë.*

*Fontanelle*, à qui l'on récitoit un jour ces vers, sans lui dire de qui ils étoient, s'écria: *Quel est le Ronsard qui a pu écrire ainsi?* — *C'est*, lui répondit-on, *notre cher oncle le Grand CORNEILLE*. On prétend que *Molière* disoit de *Cornaille*: *Il a un lutin qui vient de temps en temps lui souffler d'excellens vers, & qui ensuite le laisse là en disant: voyons comment il s'en tirera quand il sera seul, & il ne fait rien qui vaille*. *Cornaille* choisit le sujet de *Théodore*, parce qu'il connoissoit plus son cabinet que le monde. A cette pièce indécente, succéda une tragédie dont le sujet

est aussi grand & aussi terrible que celui de *Théodore* étoit bizarre & ridicule. C'est *Rodogune*, que *Cornéille* aimoit d'un amour de préférence. Il disoit que, « pour trouver la plus belle de ses pièces, il falloit choisir entre *Rodogune* & *Cinna*, » quoique le public penchât plus du côté de la dernière. *Rodogune*, avec très-peu de raches, a des beautés sans nombre. L'intérêt y devient plus vif d'acte en acte : le second est supérieur au premier, le troisième est au-dessus du second, & le dernier l'emporte sur tous les autres. *Héraclius* parut ensuite, & le public ne le trouva point indigne des chefs-d'œuvre qui l'avoient précédé. Le fonds en est noble, théâtral, attachant. Cette tragédie est si chargée d'incidens, qu'une première représentation est plutôt un travail qu'un amusement; mais en excitant la curiosité, l'intrigue occupe l'esprit du spectateur, dont l'amour propre est très-flaté lorsqu'il l'a débrouillée. *Boileau* l'appeloit un *logogriph* : il faut avouer qu'il y a de très-beaux morceaux dans cette énigme; & quoique la diction n'en soit ni assez pure, ni assez élégante, on la lit toujours avec plaisir. *D. Sanche d'Aragon*, *Andromède*, *Nippide*, *Perthariss*, n'eurent que des succès équivoques, & la dernière ne fut jouée qu'une fois. *Cornéille* ne put cependant se dégoûter du théâtre. Cédant à l'impulsion de son génie poétique & aux sollicitations de *Fouquet*, il donna son *Œdipe* en 1659. Cette pièce réussit, & lui procura de nouveaux bienfaits du roi. Il la dédia par une épître en vers à *Fouquet*, comme il avoit dédié *Cinna* à *Montauron*, trésorier de l'épargne, qui lui donna mille pistoles. On appela depuis les dédicaces lucratives, des *Épîtres à la Montauron*. Le nom de *Fouquet* ne

sera point passer à la postérité la tragédie d'*Œdipe*, où l'auteur est plus occupé à disserter, qu'à inspirer le pathétique d'un tel sujet & d'un poète tel que *Sophocle*. Son génie se montra avec plus d'éclat dans *Sertorius*, joué en 1662. Malgré une certaine dureté de style, il y a de beaux éclairs. L'entrevue de *Sertorius* & de *Pompe* intéressa tous les spectateurs qui aimoient l'ancienne Rome. Les deux généraux y déploient toute la noblesse & la fierté des héros, & paroissent en même temps épuiser les grandes ressources de leur politique. *Turenne* étant un jour à une représentation de *Sertorius*, s'écria, dit-on, à cette scène : « Où donc *Cornéille* a-t-il appris l'art de la guerre ? » *Voltaire* dit que cette anecdote est fautive, & n'en donne pas les raisons. Au reste, le dénouement de *Sertorius* est assez froid, & il n'a jamais remué l'ame des spectateurs. *Othon*, joué en 1664, n'a rien de bien attachant. Ce n'est qu'un arrangement de famille; on ne s'y intéresse pour personne; on y cherche en vain un style pur, noble, coulant & égal. Cette pièce réussit cependant, en faveur des beautés des premières scènes & de quelques heureuses imitations de *Facie*. *Cornéille* tâcha de peindre la corruption de la cour des empereurs, du même pinceau dont il avoit peint les vertus de la république; mais il s'en faut beaucoup que ses couleurs soient aussi fortes & aussi brillantes que dans ses premières pièces. Le maréchal de *Grammont* dit, à l'occasion de cette tragédie qui eut des suffrages illustres, que *Cornéille* devoit être le *bréviaire des Rois*; & *Louvois* ajouta qu'il faudroit un *parterre composé de ministres d'état pour la bien juger*. — *Cornéille*, encouragé par ces éloges, donna de nouvelles pièces,

mais toutes indignes de lui. Ce fut par *Agésilas*, *Attila*, *Bérénice*, *Pulchérie* & *Surténa*, que ce père du théâtre finit sa carrière. *Boileau* s'apercevant, dès les deux premières pièces, que le génie de *Corneille* baïssoit, fit cet impromptu :

Après l'Agésilas,  
Hélas !  
Mais après l'Attila,  
Hola !

Ces deux tragédies, & les trois suivantes sont, à quelques endroits près, ce que nous avons le moins digne de ce grand homme, par la sécheresse, la roideur & la platitude d'un style plein de termes populaires, de phrases barbares, de constructions louches; par la froideur de l'intrigue, mal imaginée & mal conduite; par des amours déplacées & insipides; par un tas de raisonnemens de politique & d'amplifications alambiquées. Mais on ne juge, dit très-bien *Voltaire*, d'un grand homme que par ses chefs-d'œuvre, & non par ses fautes. Ce sont les ouvrages d'un vieillard; mais ce vieillard est *Cornille*. Si nous n'en jugeons que par les pièces du temps de sa gloire, Quel homme! Quel sublime dans ses idées! Quelle élévation de sentimens! Quelle noblesse dans ses portraits! Quelle profondeur de politique! Quelle vérité, quelle force dans ses raisonnemens! Chez lui les Romains parlent en Romains; les Rois en Rois; par-tout de la grandeur & de la majesté. On sent, en le lisant, qu'il ne puïsoit l'élévation de son génie que dans son ame. C'étoit un ancien Romain parmi les François, un *Cinna*, un *Pompée*, &c. — *Cornille*, débarassé du théâtre, ne s'occupa plus qu'à se préparer à la mort. Il avoit eu dans tous les temps beaucoup

de religion. Il traduisit l'*Imitation de J. C.*, en vers : version qui eut un succès prodigieux, mais qui manqua du plus beau charme de l'original, de cette simplicité touchante, de cette onction naïve, qui opèrent plus de conversions que tous les sermons. Il fit cette traduction, dit-on, par ordre de son confesseur, le P. *Paulin*. Ce grand homme s'affoiblit peu à peu, & mourut doyen de l'académie Française, dans la nuit du dernier septembre au 1<sup>er</sup> octobre 1684, à 78 ans. Comme c'est une loi dans ce corps, que le directeur fasse les frais d'un service pour ceux qui meurent sous son directorat, il y eut un combat de générosité entre l'abbé de *Levan*, qui finissoit son directorat, & *Racine* qui commençoit le sien. Le premier l'emporta. Ce fut à cette occasion que *Benserade* dit à *Racine* : Si quelqu'un pouvoit prétendre à entrer *Cornille*, c'étoit vous; vous ne l'avez pourtant pas fait. Ce discours a été pleinement vérifié, dit l'illustre neveu de ce grand poète. *Cornille* a la première place, & *Racine* la seconde, quoique supérieur à son rival dans une des plus belles parties de l'art du théâtre, dans la versification. On fera à son gré l'intervalle entre ces deux places, un peu plus, ou un peu moins grand : c'est là ce qu'on trouve, en ne comparant que les ouvrages de part & d'autre. Mais si l'on compare les deux hommes, l'inégalité est plus grande. Il peut être incertain que *Racine* eût été, si *Cornille* ne fût pas venu avant lui; il est certain que *Cornille* a été par lui-même. On ne peut s'empêcher de placer ici le portrait de ce grand homme, tracé par la même main. — *CORNILLE* étoit assez grand & assez plein, l'air fort simple & fort commu-

toujours négligé, & peu curieux de son extérieur. Il avoit le visage assez agréable, un grand nez, la bouche belle, les yeux pleins de feu, la physionomie vive, des traits fort marqués, & propres à être transmis à la postérité dans une médaille ou dans un buste. Sa prononciation n'étoit pas tout-à-fait nette. Il savoit les belles-lettres, l'histoire, la politique; mais il les prenoit principalement du côté qu'elles ont rapport au théâtre. Il n'avoit pour toutes les autres connoissances ni loisir, ni curiosité, ni beaucoup d'estime. Il parloit peu, même sur la matière qu'il entendoit si parfaitement. Il n'ornoit pas ce qu'il disoit, & pour trouver le Grand *Cornaille*, il falloit le lire. Il étoit mélancolique. Il lui falloit des sujets plus solides pour espérer ou pour se réjouir, que pour se chagriner ou pour craindre. Il avoit l'humeur brusque, & quelquefois rude en apparence; au fond, il étoit très-aisé à vivre; bon père, bon mari, bon parent, tendre & plein d'amitié. Son tempérament le portoit assez à l'amour, mais jamais au libertinage, & rarement aux grands attachemens. Il avoit l'ame fière & indépendante; nulle souplesse, nul manège: ce qui l'a rendu très-propre à peindre la vertu Romaine, & très-peu à faire sa fortune. Il n'aimoit point la cour; il y apportoit un visage presque inconnu, un grand nom qui ne s'attiroit que des louanges, & un mérite qui n'étoit point le mérite de ce pays-là. Rien n'étoit égal à son incapacité pour les affaires, que son aversion; les plus légères lui causoient de l'effroi & de la terreur. Il avoit plus d'amour pour l'argent, que d'habileté pour en amasser. Il ne s'étoit point trop endurci aux louanges, à force d'en

recevoir; mais, quoique sensible à la gloire, il étoit fort éloigné de la vanité. Quelquefois il s'affueroit trop peu sur son rare mérite, & croyoit trop facilement qu'il pouvoit avoir des rivaux. » Sa devise étoit :

*Et mihi res, non rebus me submittere conor.*

J'ai su tout me plier, sans me plier à rien.

On peut ajouter à ce portrait de *Cornaille*, par *Fontenelle*, le jugement que porte sur ses écrits l'auteur des *Trois Siècles*. « *Cornaille*; dit-il, ne cessera jamais d'être le grand *Cornaille*, malgré les efforts de ceux qui, n'ayant pu l'imiter, cherchent à miner le colosse de sa réputation. Ses ouvrages conserveront, sans altération, en dépit des critiques & des commentateurs, la vive expression de son génie & du caractère de son ame; c'est-à-dire qu'ils retraceront le tableau de ces édifices antiques, majestueux, solides, qui, malgré quelques irrégularités, n'en font pas moins sentir la petitesse de cette architecture moderne, où l'ornement & la symétrie s'efforcent en vain de suppléer à la noblesse & à la magnificence. » *Fontenelle* a assuré que son oncle avoit l'air fort simple & fort commun, *Dom d'Argonne* dit que la première fois qu'il le vit, il le prit pour un marchand de Rouen, & qu'il ne reconnut point en lui cet homme qui faisoit si bien parler les Grecs & les Romains. Il dit lui-même dans des vers à *Pellisson* :

*En matière d'amour, je suis fort indgal;*

*J'en écris assez bien, je le fais assez mal.*

*J'ai la plume féconde, & la bouche stérile.*



*Bon galant au théâtre, & fort mauvais en ville;*

*Et l'on peut rarement m'écouter sans ennui,*

*Que quand je me produis par la bouche d'autrui.*

*Cornille* lisoit très-mal ses vers. Il reprochoit à *Boisrobert* d'en avoir critiqué plusieurs au théâtre. « Comment aurois-je pu le faire, lui répliqua ce dernier, puisque je les ai trouvés bons, lors même que vous les lisez. » *Cornille* reçut au spectacle, l'hommage le plus flatteur. Il n'y avoit pas paru depuis deux ans. Si-tôt que les acteurs l'aperçurent, ils s'interrompirent. Le grand *Condé*, le prince de *Conti*, & tous ceux qui se trouvoient sur le théâtre, se levèrent; les loges suivirent leur exemple; le parterre applaudit avec enthousiasme, & réitéra cet accueil à tous les entr'actes. *Cornille* épousa la fille d'un lieutenant-général d'Andely, qu'il obtint par la protection du cardinal de *Richelieu*, qui la demanda au père. Il en eut trois fils: le premier capitaine de cavalerie; le second, lieutenant; le troisième, ecclésiastique & abbé d'Aiguevive, près de Tours. Le lieutenant de cavalerie fut tué au siège de Grave, & son aîné ne laissa pas de postérité. — *Joly* publia en 1738, une nouvelle édition du *THÉÂTRE de Pierre Cornille*, en 10 vol. in-12. C'est la plus correcte que nous ayons. *Voltaire*, qui devoit tant au grand *Cornille*, & pour nous servir de ses expressions, soldat de ce général, prit chez lui, à la fin de 1760, sa petite nièce. Après lui avoir donné une éducation digne de sa naissance & de ses talens, il la maria d'une manière avantageuse. Il ajouta à ce bienfait, celui de lui céder le fruit de la nouvelle

édition des *Œuvres de son grand oncle*, qu'il publia en 1764, en 12 vol. in-8°, avec de jolies figures. On l'a réimprimée depuis avec des augmentations en 8 vol. in-4°, & en 10 vol. in-12. Le célèbre éditeur joignit au texte des tragédies & des comédies: I. Un *Commentaire* sur la plupart de ces pièces, & des réflexions sur celles qui ne sont plus représentées. II. Une *Traduction de l'Héraclius Espagnol*, avec des notes au bas des pages. III. Une *Traduction littérale en vers blancs du Jules-César de Shakespear*. IV. Un *Commentaire sur la Bérénice de Racine*, comparée à celle de *Cornille*. V. Un autre *Commentaire* sur les tragédies d'*Asiane* & du *Comte d'Esses* de *Thomas Cornille*, qui sont restées au théâtre. Cette belle édition du *Sophocle François*, par *l'Euripide* de notre siècle, est remplie d'observations critiques, & peut-être trop critiques. *Didot* l'aîné a donné une belle édition de ses chefs-d'œuvre, 1783, 2 vol. in-4°. On trouve les principales remarques faites sur *Cornille* dans un livre imprimé à Paris en 1769, in-12, sous ce titre: *Parallèle des trois principaux Poètes tragiques François, avec les Observations des meilleurs Maîtres sur le caractère particulier de chacun d'eux.* — Voy. CANTENAC.

VI. CORNEILLE, (Thomas) frère du Grand *Cornille*, de l'Académie Française, & de celle des Inscriptions, naquit à Rouen en 1625, & mourut à Andely le 8 décembre 1709, à 84 ans. Il courut la même carrière que son frère, mais avec moins de succès. Quoiqu'il observât mieux les règles du théâtre, & qu'il fût au-dessus de lui, & peut-être au-dessus de nos meilleurs poètes pour la conduite d'une pièce, il avoit

moins de feu & de génie. *Des-préaux* avoit raison de l'appeler un cadet de Normandie, en le comparant à son aîné; mais il avoit tort d'ajouter qu'il n'avoit pu faire jamais rien de raisonnable. Le fatirique avoit oublié apparemment un grand nombre de pièces, dont la plupart ont été conservées au théâtre, & qui, outre le mérite de l'intrigue, offrent quelques bons morceaux de versification. Ces pièces sont : *Ariane*, le *Comte d'Essex*, *Stilicon*, *Darius*, *Laodice*, *Antiochus*, *Annibal*, *Achille*, *Théodat*, *Maximien*, *Pyrrhus*, *Bérénice*, *Camma* & *Timocrate*, tragédies; le *Geolier de soi-même*, le *Baron d'Albikrac*, la *Comtesse d'Orgueil*, le *Festin de Pierre*, l'*Inconnu*, comédies en cinq actes. *Thomas Corneille* avoit une facilité prodigieuse. *Ariane* ne lui coûta que dix-sept jours, & le *Comte d'Essex* fut fini dans quarante. Il est vrai que quand on fait attention aux vers profaïques, aux sentences froides & aux autres défauts de ces deux pièces, on est moins surpris de cette facilité. Cependant *Ariane* est au nombre des pièces qu'on joue souvent. Une femme qui a tout fait pour *Thésée*, qui l'a tiré du plus grand péril, qui s'est sacrifiée pour lui, qui se croit aimée, & qui mérite de l'être, qui se voit trahie par sa sœur & abandonnée par son amant, est un des plus heureux sujets de l'antiquité: mais dans cette pièce il n'y a qu'*Ariane*; le reste de la tragédie est foible. On y trouve cependant des morceaux très-naturels & très-touchans, & quelques-uns même très-bien écrits. « On peut remarquer, dit *Voltaire*, qu'il y a moins de solécismes & moins d'obscurité que dans les dernières pièces de *Pierre Corneille*. Le cadet n'avoit pas la force & la profon-

deur du génie de l'aîné; mais il parloit sa langue avec plus de pureté, quoique avec plus de foiblesse. » Le sujet du *Comte d'Essex*, tragédie représentée en 1678, est bien moins heureux que celui d'*Ariane*. La pièce est médiocre, & par l'intrigue, & par le style: mais il y a quelque intérêt, quelques vers heureux, & on l'a jouée longtemps sur le même théâtre où l'on représentoit *Cinna* & *Andromaque*. Les acteurs, & sur-tout ceux de province, aimoient à faire le rôle du comte d'*Essex*, à paroître avec une jarretière brodée au-dessous du genou, & un grand ruban bleu en handoulière. Le comte d'*Essex* donné pour un héros du premier ordre, persécuté par l'envie, ne laisse pas d'en imposer. On est touché; on pleure quelquefois; & dans cet attendrissement, on n'examine pas si l'auteur a changé les faits & les caractères, comme l'a fait *Corneille*; si le style est toujours pur & élégant; si les passions y parlent le langage qui leur est propre. C'est ce qui est arrivé au *Comte d'Essex*: on a été enivré par la situation; & on n'a fait attention, ni aux discours qui ne sont pas toujours nobles, ni aux bienséances qui y sont souvent blessées. La tragédie de *Timocrate*, aujourd'hui dédaignée, eut quatre vingts représentations dans sa naissance. Enfin, comme le parterre la redemandoit encore, un acteur vint annoncer de la part de ses confrères, « que quoiqu'on ne se lassât point d'entendre cette tragédie, on étoit las de la jouer. D'ailleurs, ajouta-t-il, nous courrions risque d'oublier nos autres pièces. » Voy. *CAMMA*. « Sa tragédie de *Maximien* a quelques scènes intéressantes. *Fausta* se trouve dans cette pièce entre son mari & son père: ce qui produit,

dit *Voltaire*, des situations fort touchantes. Le complot est fort intrigué ; & c'est une de ces pièces dans le goût de *Camma* & de *Timocrate*. Elle eut beaucoup de succès dans son temps ; mais elle est tombée dans l'oubli, parce que l'intrigue trop compliquée ne laisse pas aux passions le temps de paroître ; parce que les vers en sont foibles ; en un mot parce qu'elle manque de cette éloquence, qui seule fait passer à la postérité les ouvrages de prose & les vers. » *Cornille* avoit une mémoire si prodigieuse, que lorsqu'il étoit prié de lire une de ses pièces, il la récitoit tout de suite sans hésiter, & mieux qu'un comédien n'auroit pu faire. Il joignoit à ses talens, toutes les qualités de l'honnête homme & du citoyen. Il étoit sage, modeste, attentif au mérite des autres, charmé de leurs succès ; ingénieux à excuser les défauts de ses concurrents, comme à relever leurs beautés ; (*Voy. BOURSAULT*) cherchant de bonne foi des conseils sur ses propres ouvrages, & sur les ouvrages des autres donnant lui-même des avis sincères, sans craindre d'en donner de trop utiles. Il conserva une politesse surprenante jusque dans ses derniers temps, où l'âge sembloit devoir l'affranchir de beaucoup d'attention. L'union entre son frère & lui, fut toujours intime. Ils avoient épousé les deux sœurs ; ils eurent le même nombre d'enfans. Ce n'étoit qu'une même maison, qu'un même domestique, qu'un même cœur. Après vingt-cinq ans de mariage, ni l'un ni l'autre n'avoient songé au partage du bien de leurs femmes, & il ne fut fait qu'à la mort du grand *Cornille*. Le *Théâtre de Thomas* a été recueilli en 5 volumes in-12 ; mais ce ne sont pas ses seuls ou-

vrages. On a encore de lui : I. *La Traduction en vers françois des Métamorphoses d'Ovide*, d'une partie des *Élégies* & des *Épîtres* du même poète, en 3 vol. in-12, II. Un *Dictionnaire des Arts & des Sciences*, en 2 volumes in-folio qui parut pour la première fois l'an 1694, en même temps que celui de l'Académie Française, dont il étoit comme le supplément. L'illustre *Fontenelle*, neveu, & ce qui vaut mieux, ami intime de *Thomas Cornille*, donna une seconde édition de l'ouvrage de son oncle en 1731. Il le revit, le corrigea, l'augmenta considérablement, & sur-tout pour les articles de mathématique & de physique. III. Un *Dictionnaire universel, Géographique & Historique*, en 3 volumes in-fol., 1707 ; très-exact pour la partie géographique qui concerne la Normandie, & fautive dans beaucoup d'articles qui ne regardent pas cette province. Quoique *Thomas Cornille* fût devenu aveugle sur la fin de ses jours, il préparoit une nouvelle édition de ces deux Dictionnaires ; mais la mort l'empêcha de donner au dernier toute l'exactitude dont il seroit susceptible. Il n'avoit rien oublié cependant pour perfectionner son ouvrage, & avoit tiré des provinces d'excellens Mémoires qui ne se trouvent que dans son livre. Aussi, malgré ses défauts, il ne mérite pas le mépris que tant de personnes en ont fait, souvent sans connoissance de cause. C'est le jugement qu'en porte *Le Marinière*. IV. Des *Observations sur les Remarques de Vaugelas*, réimprimées dans l'édition de 1738, en 3 vol. in-12. *Thomas Cornille* connoissoit bien notre langue, la parloit avec grace, & l'écrivoit assez purement.

VII. CORNEILLE, (Michel) peintre & graveur, naquit à Paris

En 1642. Un prix de peinture, qui lui fut adjugé, lui mérita la pension du roi pour le voyage de Rome. De retour à Paris, après s'être formé sur les tableaux des Carraches, il fut reçu à l'académie, & ensuite nommé professeur. Le roi employa son pinceau à Versailles, à Trianon, à Meudon & à Fontainebleau. Louis XIV aimoit & estimoit ses ouvrages. A une grande intelligence du clair-obscur il joignoit un dessin correct. Ses airs de tête sont pleins de noblesse & d'agrément. Il excelloit dans le paysage; mais il avoit contracté une manière de coloris qui tiroit trop sur le violet. Il mourut à Paris en 1708, à 66 ans, sans avoir été marié.

VIII. CORNEILLE, (Jean-Baptiste) frère du précédent, professeur de l'académie de peinture ainsi que lui, mourut à Paris, sa patrie, en 1695, à 49 ans. On voyoit de lui quelques tableaux à Notre-Dame de Paris, aux Chartroux, &c. Il fut élève de Gillos.

CORNEILLE - BLESSEBOIS, (Pierre) poète dramatique du 17<sup>e</sup> siècle, dont on a *Eugénie*; *Marthe-le-Hayer*, ou *mademoiselle de Scay*; *les Soupîrs de Sifrey*; *Sainte-Reine*; un roman intitulé, *Le Lion d'Argelle*, 1676, deux parties en un volume in-12.

CORNÉJO, (Pierre) Espagnol, mort en 1615, étoit en France du temps de la Ligue, & s'en montra un chaud partisan. Il en a laissé l'*Histoire* depuis 1585 jusqu'en 1590. Elle est écrite en espagnol, & fut publiée à Paris en 1590, & à Madrid, deux ans après, in-8.° On lui doit encore une *Histoire des guerres de Flandre*, traduite en français par Chapuys, Lyon 1578, in-8.° De Thou, dans son *His-*

toire, ne loue pas l'exacitude de *Cornéjo*.

I. CORNÉLIE, fille de *Scipion l'Africain*, & mère des deux *Gracchus*, posséda toutes les vertus propres à son sexe, & tâcha de les inspirer à ses fils. Une dame de la Campanie, aussi forte que glorieuse, ayant fait étalage devant *Cornélie* de ses bijoux, la pria de lui montrer les siens à son tour. *Cornélie* appelant ses enfans: *Voilà*, dit-elle, *mes bijoux & mes ornemens!* On peut cependant lui reprocher d'avoir trop excité leur ambition: passion qui, augmentant avec l'âge, devint fatale à la république & à eux-mêmes. Voyez GRACCHUS. Cette femme illustre eut la gloire de se voir ériger, de son vivant, une statue de bronze, sur laquelle on mit cette inscription: *Cornelia mater Gracchorum*. Que de grandeur dans ces trois mots! *Physcon*, roi de Lybie, ayant eu occasion de la voir à Rome, lui fit proposer de l'épouser; mais elle rejeta ses offres, & crut qu'il étoit plus honorable pour elle d'être une des premières citoyennes de Rome, que reine de Lybie.

II. CORNÉLIE, fille de *Cinna*, devint femme de *Jules-César*, dont elle eut *Julie* qui épousa *Pompée*. *César* eut tant d'amour pour elle, qu'il fit son oraison funèbre, et rappela de l'exil *Cinna* son frère, à sa considération, vers l'an 46 avant l'ère chrétienne.

III. CORNÉLIE, (Maximille) Vestale, fut enterrée toute vive par arrêt du barbare *Domitien*, qui conçut l'extravagante pensée d'illustrer son règne par un tel exemple. Il la fit accuser de galanterie avec *Celer*, chevalier Romain; &, sans vouloir qu'elle se justifiât, il condamna cette vierge innocente

au supplice des Vestales criminelles. Elle s'écria en allant au supplice : *Quoi ! César me déclare incestueuse ! moi , dont les sacrifices l'ont fait triompher.* Comme il fallut l'enfermer dans le caveau , & qu'en la descendant sa robe fut accrochée ; elle se retourna & se débarrassa avec autant de tranquillité que de modestie , conservant , jusqu'au dernier moment , une ame pure & inébranlable. *Sutone* prétend qu'elle fut convaincue ; mais la plus commune opinion est qu'elle étoit innocente.

I. CORNÉLIUS , (*Antonius*) licencié en droit , de Billy en Auvergne , vivoit au commencement du 16<sup>e</sup> siècle. Il est auteur d'un livre rare , intitulé : *Infantium in limbo clausorum Querela adversus divinum Judicium ; Apologia divini Judicii ; Responsio Infantium & aqvi Judicis Sententia* ; Parisiis , Wechel 1531 , in-4.<sup>o</sup> Cet ouvrage singulier renferme plusieurs propositions hasardées , qui le firent supprimer ; il fut , sinon la cause , du moins l'époque de la ruine de l'imprimeur.

II. CORNÉLIUS COSSUS , étant tribun militaire , tua de sa main dans une bataille *Laerce Volumianus* , roi des Véiens , & remporta les secondes dépouilles Opimes , qu'il consacra dans le temple de *Jupiter Fércrien*.

III. CORNÉLIUS NÉPOS ,  
Voyez NÉPOS.

IV. CORNÉLIUS SÉVÉRUS , a été compté au nombre des poètes épiques. Il avoit beaucoup de génie , & faisoit aisément des vers. Cependant *Quintilien* dit de lui , qu'il étoit meilleur versificateur que grand poète. Il avoit commencé un Poème sur la guerre de Sicile , qu'il ne put achever , parce

que la mort le prévint. Nous n'avons de lui , qu'une belle *Épique* sur la mort de *Cicéron*.

V. CORNÉLIUS TACITUS ;  
Voyez TACITE.

CORNET , (*Nicolas*) docteur en théologie de la faculté de Paris , né à Amiens en 1592 , déféra , l'an 1639 , en qualité de syndic , sept propositions de *Jansénius* , dont les cinq premières étoient celles qui ont été condamnées depuis. Il laissa quantité de legs pieux , & mourut en 1663 , à 71 ans , après avoir refusé l'archevêché de Bourges , que lui offrit le cardinal *Mazarin*. Ce ministre l'avoit fait président de son conseil de conscience. Le cardinal de *Richelieu* l'avoit aussi admis à son conseil , & s'étoit servi de lui , dit-on , pour la préface de son *Livre de Controverse*. Ce ministre avoit voulu l'avoir pour confesseur ; mais *Cornet* refusa un emploi si délicat.

CORNÉTO , (*Adrien CASTELLES* , dit *le Cardinal*) né de parents pauvres , prit le nom de *Cornéto* du lieu de sa naissance , dans le patrimoine de Saint-Pierre. S'étant fait connoître par son esprit à *Innocent VIII* , ce pape l'envoya en ambassade auprès de *Henri VII* roi d'Angleterre , qui lui donna les évêchés de Hereford , de Bath & de Wels. Il passa en France pour les mêmes fonctions , retourna à Rome & devint secrétaire d'*Alexandre VI* , qui lui donna le chapeau de cardinal en 1503. Peu de mois après , *César Borgia* , fils de ce pontife , ayant voulu , selon quelques-uns , l'empoisonner pour avoir sa dépouille , il s'empoisonna lui-même. Mais , ni *Borgia* ni *Cornéto* n'en moururent. Ce dernier racontoit à *Paul Jove* , que le vin qu'il but dans le repas

où il reçut le poison, lui avoit causé une soif inexprimable, & l'avoit fait changer de peau. " Jules II, successeur d'Alexandre VI, exila le cardinal Cornéto. Léon X le rappela; mais ce ne fut que pour le voir entrer dans une conjuration contre lui. Le cardinal Cornéto fut obligé de s'enfuir. Il partit, dit-on, de Rome pendant la nuit, déguisé en moissonneur, au commencement de 1518, sans qu'on ait jamais pu savoir ce qu'il étoit devenu. *Pidrius Valerianus*, qui écrivoit en 1534, dit qu'on l'avoit cru assassiné par son valet, qui vouloit profiter des pistoles que son maître avoit cousues dans sa chemisette. Ce prélat, méprisable par son caractère, étoit illustre par ses talens. Il fut un des premiers écrivains d'Italie, qui dégagèrent le style latin des mots barbares du moyen âge, & qui l'ornèrent des expressions du siècle d'Auguste. Son traité *De Sermones Latino*, dédié à Charles V, pour lors prince d'Espagne, contient d'excellentes remarques sur la pureté de cette langue. Cornéto fut aussi poète. Il reste de lui quelques productions dans ce genre, recueillies à Lyon en 1581, in-8.<sup>o</sup> Il est auteur d'un Poème sur la Chasse, en vers phaléuques, qu'il dédia au cardinal Ascarne. Il fut imprimé à Strasbourg en 1512, à Basse en 1518, à Cologne en 1522, à Paris chez Colines, en 1532, & à Venise chez Alde Manuce, la même année. On a encore de ce prélat, un traité *De la vraie Philosophie*, Cologne 1548. Il avoit commencé une version de l'ancien Testament.

**CORNHERT** ou **COORNHERT**, (Théodore) enthousiaste du seizième siècle, gagna d'abord sa vie, en exerçant son talent pour la gra-

vure. S'étant dégoûté du burin, il apprit le latin. Ses progrès furent rapides, & il devint secrétaire de la ville de Harlem. Le prince d'Orange, gouverneur de Hollande, se servit de sa plume pour composer son premier manifeste, en 1566. La duchesse de Parme, ayant su qu'il en étoit l'auteur, le fit enlever de Harlem, & conduire à la Haye. Sa femme, craignant qu'il ne sortit jamais de sa prison, voulut gagner la peste, pour la lui communiquer & mourir avec lui. Cornbert n'eut pas besoin de cette ressource extravagante. Il s'évada furtivement, & reprit son métier de graveur. Ce fut alors qu'il commença à dogmatiser. Quoique ennemi de la religion Catholique, il ne laissa pas de s'élever contre Luther, Calvin, & contre les ministres du Protestantisme. Il prétendoit que, sans une mission extraordinaire, personne n'avoit droit de se mêler des fonctions du ministère évangélique. Les différentes communions avoient, suivant lui, besoin de réforme; mais en attendant que Dieu suscitât des apôtres & des réformateurs, toutes les sectes Chrétiennes devoient se réunir sous une forme d'Interim. Son plan étoit, qu'on lût au peuple le texte de la parole de Dieu, sans proposer aucune explication, sans rien prescrire aux auditeurs. Il croyoit que, pour être véritablement Chrétien, il n'étoit pas nécessaire d'être membre d'aucune église visible. Il se conduisit suivant ces principes, ne communiquant ni avec les Catholiques, ni avec les Protestans, ni avec aucune autre secte. On vouloit le faire renfermer pour le reste de ses jours; mais on crut qu'il valoit mieux le laisser rêver & mourir en paix. Il mourut en 1590. Ses

*Œuvres* furent imprimées en 1630, 5 vol. in-fol.

**CORNIFICIA**, soeur du poëte *Cornificius*, brilla par son esprit sous l'empire d'*Auguste*. Elle égala en tout genre de poésie son frère *Cornificius*. *La science*, disoit-elle, est la seule chose indépendante de la fortune.

**CORNIFICIUS**, faisoit admirer son génie pour la poésie, en même temps que *Salluste*, *Lucilius* & *Cornelius Népos* s'immortalisoient par l'histoire. Il fut ami de *Cicéron*, comme le prouvent plusieurs lettres qui sont parmi celles du premier livre à ses amis.

**CORNILLEAU**, (Jean) imprimeur de Paris au 16<sup>e</sup> siècle, se qualifioit, en tête de ses éditions, de très-grand artiste : *Diligentissimus optimusque opifex*, & méritoit ce titre, par la beauté de celles qu'il a publiées. Ce sont principalement, l'ouvrage de *Robert Gaguin* sur l'histoire de France, le *Dictionnaire de Calepin*; le recueil des conciles généraux, en 2 vol. in-fol. dont on voyoit un exemplaire superbe sur vélin, dans la bibliothèque du collège de Navarre.

**I. CORNUTUS**, philosophe stoïcien de la ville de Leptis en Afrique, fut exilé vers l'an 54 de J. C. par *Néron*, à cause de la liberté avec laquelle il avoit jugé de ses vers. Ce n'étoit pas comme philosophe qu'il en avoit jugé, mais comme ayant lui-même beaucoup de goût pour toute sorte de littérature. Il avoit été précepteur de *Perse*.

**II. CORNUTUS**, (Jacques) médecin de Paris au 17<sup>e</sup> siècle, a donné en latin une *Description*

*des Plantes de l'Amérique*, à Paris 1635, in-4<sup>o</sup>.

**CORÆBUS**, fils de *Megdon*; à qui *Priam* avoit promis sa fille *Cassandra*. Étant venu au secours des Troyens contre les Grecs, *Cassandra* voulut en vain lui persuader de se retirer, pour éviter la mort infaillible qui l'y attendoit. Il s'obstina à rester, & fut tué par *Pénélope*, la nuit que les Grecs se rendirent maîtres de Troie.

**CORÆSUS**. Voy. CALLE-  
RHOË.

**L. CORONEL**, (Alfonse) grand seigneur Espagnol, se désignant de *Pierre le Cruel*, roi de Castille, forma un parti dans l'Andalousie, pour se maintenir contre ce monarque. Il leva des troupes, fortifia des places, & envoya en Mauritanie *Jean de la Cerda*, son gendre, pour demander du secours. Il comptoit principalement sur la ville d'*Aguilar*, où il commandoit. Le roi de Castille mit le siège devant cette place. *Coronel* s'y défendit avec beaucoup de vigueur pendant quatre mois. Enfin la ville fut emportée d'assaut en février 1353. Ce rebelle y fut pris & puni du dernier supplice, comme criminel de lèse-majesté. *Marie*, l'une de ses filles, mariée à *Jean de la Cerda*, conserva si précieusement la mémoire de son mari, qu'elle aima mieux se donner la mort, que de s'exposer à lui être infidelle.

**CORONEL**, (Grégoire) Voyez  
MINES.

**II. CORONEL**, (Paul) savant ecclésiastique de Ségovie, professeur de théologie à Salaz

manque, fut employé par le cardinal *Ximènes*, pour l'édition des Bibles d'Alcala. Il mourut en 1534, regardé comme un des meilleurs interprètes des langues orientales.

**CORONELLI**, (Vincent) cordelier, naif de Ravenne, Cosmographe de sa république, ensuite professeur public de géographie, fut enfin général de son ordre. Le cardinal d'Estrées l'employa à faire, pour *Louis XIV*, deux globes qui ont douze pieds de diamètre, & qui se voient à la bibliothèque nationale. Ce religieux mourut à Venise en 1718, après avoir fondé une académie cosmographique, & publié plus de quatre cents *Cartes géographiques*. On a de lui d'autres ouvrages, la plupart très-mal dirigés, & une *Description du Péloponnèse*, traduite en françois in-8°, qui manque d'exactitude.

**CORONIS**, (Mythol.) fille de *Phlégyas*, roi des Lapithes. *Apollon* l'aima; mais un jour elle le quitta pour un jeune homme, appelé *Ischys*. Cette infidélité piqua tellement ce Dieu, qu'il les tua l'un & l'autre. Cependant il tira des flancs de *Coronis* un enfant qu'il fit élever par *Chiron* le centaure, & qu'il nomma *Esculape*. *Apollon* se repentit bientôt de la vengeance qu'il avoit prise sur *Coronis*, & pour punir le corbeau qui l'avoit informé de son infidélité, il le changea de blanc en noir. — On connoit une autre *CORONIS*, fille d'un roi de la Phocide, qui, pour fuir les importunités de *Neptune*, invoqua *Minerve*, qui la changea en Corneille.

**CORRADINI de Sezza**, (Pierre-Marcellin) né en 1658 à Sezza, devint, dès sa première jeunesse, un des plus célèbres avocats de

Rome. Son mérite lui procura la pourpre sous *Clément XI* en 1721. Il mourut, le 8 février 1743, à 84 ans, laissant plusieurs ouvrages. I. *Vetus Latium profanum & sacrum*, in-folio 2 volumes; réimprimé à Rome, de 1704 à 1736, 7 vol. in-4°: production curieuse & pleine de savantes recherches. II. *De civitate & ecclesiâ Sasinâ*, Rome 1702, in-4°. C'est l'histoire ecclésiastique & profane de la patrie de l'auteur: elle est faite avec soin.

**I. CORRADO**, (Sébastien) professeur de belles-lettres à Bologne, né au château d'Arceto, près de Modène, & mort à Reggio en 1556, eut un nom parmi les grammairiens du 16<sup>e</sup> siècle. On a de lui: *Quæstura in quâ Ciceronis vita refertur*, Bologne, 1555, in-8°: livre utile à ceux qui veulent lire les ouvrages de ce père de l'éloquence Romaine. *Corrado* forma une académie de littérature à Reggio, qu'il anima par ses leçons & ses exemples.

**II. CORRADO**, (Quinto-Maria) né en 1508 à Orta dans le royaume de Naples, y enseigna la rhétorique, la poésie, la philosophie & le droit. Il y procura l'établissement d'un collège, & mourut en 1575, à 68 ans. Les principaux de ses ouvrages sont *De lingua Latinâ*, 1575, in-4°. *De copid Latini sermonis*, 1582, in-8°.

**I. CORRÉA**, (Thomas) de Coimbre en Portugal, d'abord Jésuite, quitta de bonne heure cette société, & mourut, le 24 février 1595, à 59 ans, à Bologne, où il enseignoit la grammaire. On a de lui des *Ouvrages Latins* en vers & en prose, estimés dans sa patrie.



II. CORRÉA DE SA, ( Salvador ) naquit en 1594 à Cadix, où son aieul maternel étoit gouverneur. Son père étant mort dans le gouvernement de Rio de Janeiro, le fils lui succéda en cet emploi, augmenta & embellit la ville de Saint-Sébastien, bâtie & peuplée par son grand-père paternel. Il fonda celle de Pernagua dans le Brésil. Après avoir remporté plusieurs victoires sur les ennemis de l'Espagne, il devint vice-amiral des Côtes du Sud. Dans cette partie du monde, il se signala contre les Hollandois, & contre le roi de Congo, leur allié; il conquist Angola, & défit entièrement les troupes de ce roi nègre. Le roi de Portugal lui permit d'ajouter à ses armes deux Rois nègres pour supports, en mémoire de ses belles actions. *Corréa* mourut à Lisbonne, en 1680, à 86 ans.

CORRÉE, *Corraus*, général des Bellovaciens, anciens peuples des Gaules, qui occupoient le pays qu'on nomme à présent le Beauvoisis, rendit son nom illustre par son courage, & par la vigoureuse résistance qu'il fit à *César*. Il se dégagea une fois d'un poste défavorable, par un stratagème assez ingénieux. Il fit ranger à la tête du camp les bottes de paille sur lesquelles les soldats avoient coutume de s'asseoir lorsque l'armée demouroit en bataille; & les ayant fait allumer sur le soir, il favorisa, par cet artifice, la retraite de ses troupes. Il s'empara ensuite d'un terrain mieux situé, d'où il croyoit pouvoir attirer les Romains dans quelques embuscades: mais *César* prévint ses desseins. Ce héros disposa si bien les choses, que le combat particulier qui se donna dans la plaine que *Corréa* avoit choisie, devint

une bataille générale, où l'armée des Gaulois fut contrainte de plier; il n'y eut que le brave *Corréa* qui résolut de se défendre jusqu'au dernier soupir. On voulut lui donner quartier: mais il le refusa, & mourut les armes à la main.

CORRÈGE, ( Antoine ALLEGRI, dit le ) naquit à Corrégio, dans le Modénois en 1494. La nature l'avoit fait naître peintre; & ce fut plutôt à son génie qu'à l'étude des grands maîtres, qu'il dut ses progrès. Il ne vit ni Rome ni Venise, & peignit presque toujours à Parme & dans la Lombardie: il est le fondateur de cette dernière École. Son pinceau étoit admirable; c'étoit celui des Graces. Un grand goût de dessin, un coloris enchanteur & vigoureux, qui donne de la rondeur & du relief à tout ce qu'il traite; une ordonnance riche & féconde dans ses compositions; une intelligence & une harmonie exquises; une expression si naturelle, une action si juste & si vraie, qu'elles semblent respirer; ajoutez à cela une manière svelte; légère, & des agréments infinis répandus dans tous ses ouvrages, qui ferment la bouche des critiques. On ne s'apperçoit presque pas qu'il y a un peu d'incorrection dans ses contours; & quelquefois un peu de bizarrerie dans ses airs de tête, qu'il se répète dans ses attitudes & ses contrastes. C'est le premier qui ait représenté des figures en l'air; & celui de tous qui a le mieux entendu l'art des raccourcis & la magie des plafonds. Il étoit grand-homme, & il l'ignoroit. Le prix de ses ouvrages étoit très-modique: ce qui, joint au plaisir de secourir les indigens, le fit vivre lui-même dans l'indigence. Un jour étant allé à Parme pour recevoir des

Chanoines, le prix des peintures du dôme de la cathédrale, le Chapitre peu reconnoissant, lui donna deux cents livres en monnoie de cuivre. L'empressement qu'il eut de porter cette somme à sa famille pendant les plus grandes chaleurs, lui procura une fièvre dont il mourut à Corregio en 1534, à 40 ans. Ce qu'il a peint à fresque au dôme dont nous venons de parler, est un de ses meilleurs ouvrages. Les *Farnésés* ducs de Parme, témoignèrent le desir le plus vif de joindre son *Tableau de la sainte Famille* à leur immense collection. Mais les chanoines de la cathédrale, sentant enfin le mérite du peintre, déplacèrent ce tableau, & le faisant passer de main en main, ils le déroberent à la recherche de leurs princes, pendant quarante ou cinquante ans. Ses tableaux de chevalet sont très-rare, & d'une cherté surprenante. Ses *Paysages* sont traités fort légèrement, & d'une fraîcheur admirable. On estime sur-tout ses *Vierges, ses Saints, ses Enfants & ses Femmes*. Il donnoit à ces dernières une expression si douce & un sourire si agréable, qu'elles font naître la volupté; leurs ajustemens, leurs cheveux, pleins de mollesse, tout paroît inspirer le même sentiment. Ses draperies, dont les plis sont larges & coulans, sont peintes d'une manière moëlleuse, & font leur effet de près comme de loin. Il joignit au talent de la peinture celui de l'architecture & des mathématiques. On connoit son exclamation, après avoir considéré long-temps dans un profond silence un tableau de *Raphaël*: *ANCH'IO, SON PITTORE! c'est - à - dire: Je suis Peintre, aussi, moi!* Il avoit coutume de dire, que sa pensée étoit au bout de son pinceau. L'un

des plus beaux tableaux du *Corregio* est un *Christ* détaché de la croix, qui a été apporté d'Italie en France, où il est exposé dans la superbe collection du Musée central à Paris, sous le n.º 757. *Rosapina*, graveur de Bologne, qui avoit commencé à le graver dans sa patrie, l'a suivi à Paris, pour finir son ouvrage. Voy. DUCHANGE.

CORROZET, (Gilles) libraire, né à Paris en 1510, dont on a divers ouvrages en vers & en prose, mourut à Paris le 15 juin 1568, à 58 ans. Il avoit pris une devise qui faisoit allusion à son nom. C'étoit une main étendue qui tenoit un cœur au milieu duquel étoit une rose épanouie, avec ces mots: *In corde prudentis revirescit sapientia*. Il fut connu comme auteur & comme imprimeur. Nous avons de lui: I. *Les Antiquités de Paris*, 1568, in-8.º II. *Le Trésor des Histoires de France*; 1583, in-8.º Ce n'est qu'un recueil court & imparfait des noms des rois & des princes, de leur âge, du temps de leur règne, &c. Le reste de ce Trésor est une rapsodie pleine de contes ridicules: III. *Les Divers propos des illustres hommes de la Chrétienté*, Lyon, 1558, in-16, rare. IV. *Le Parnasse des Poëtes François*, 1572, in-8.º; recueil où il a fait entrer les poëtes du plus bas étage. V. *Hécatongraphie*, ou cent figures, contenant des sentences & des proverbes, tant des anciens que des modernes, 1543. VI. *Le Tableau de Cebes*, 1543. VII. *Le conte du Rossignol*, 1547. VIII. *Conseil des sept Sages*, 1540. — *Jean CORROZET*, son petit-fils, se rendit digne de son aïeul, tant dans l'imprimerie que dans la littérature. Il augmenta considérablement le *Trésor*, &c. composé par *Gilles*, & l'imprima en 1628, avec,

des additions. Il publia un *Traité des Anges*, par Maldonat, & celui de l'*Apparition des Esprits*, par Taillepied.

**CORSIGNANI**, (Pierre-Antoine) savant Italien, né à Celano dans l'Abruzze en 1686, mort à Sulmone, dont il étoit évêque en 1751, a laissé plusieurs ouvrages sur l'histoire de son pays, pleins de recherches & d'érudition. On distingue parmi eux : I. *Mémoires topographiques & historiques sur la province de Marsi*. II. *De viris illustribus Marforum*; Rome 1712, in-4.° III. *De Aniene ac Via Valeria Fontibus, cum inscriptionibus locorum adjacentium*.

**CORSIN**, (S. André) évêque de Fiezoli, né à Florence en 1302, de l'illustre famille de *Corfini*, mourut en 1373. Il avoit été Carme. Les exercices de la plus austère pénitence, & sa vie vraiment pastorale, le firent mettre au nombre des Saints.

I. **CORSINI**. Voyez CLÉMENT XII.

II. **CORSINI**, (Edouard) religieux des Écoles-Pies, né à Fanano l'an 1702, mourut, âgé de 63 ans, en 1765, à Pise, où le grand-duc lui avoit donné une chaire de philosophie. Cette science remplit ses premières études, & ses succès parurent d'abord par des *Institutions Philosophiques & Mathématiques*, en 6 vol. in-8°, 1723 & 1724. Il substitua aux rêves d'*Aristote*, qui subjugoit alors une partie de l'Italie, un genre de philosophie plus vraie & plus utile. Encouragé par l'accueil favorable qu'on fit à cet ouvrage, il publia, en 1735, un nouveau *Cours d'Éléments Géométriques*, écrit avec précision & clarté. Dès qu'il eut été nommé

professeur à Pise, il revit & retoucha ces deux ouvrages. Le premier parut avec des corrections considérables à Bologne en 1742; & le second augmenté des *Éléments de Géométrie pratique*, fut publié à Venise l'an 1748, en 2 vol. in-8.° L'hydrostatique & l'Histoire lui étoient connues. Après s'être nourri, pendant quelques années, des auteurs classiques, & particulièrement des Grecs, il se proposa d'écrire les *Fastes des Archontes d'Athènes*. Le premier volume de cet important ouvrage parut en 1734, in-4°; le quatrième & dernier, dix ans après. Nommé en 1746 à la chaire de morale & de métaphysique, & entraîné par son goût, il composa un *Cours de Métaphysique*, qui parut depuis à Venise en 1758. Bientôt les savans *Muratori*, *Gorio*, *Maffei*, *Quirini*, *Passionel*, ses amis l'enlevèrent à la philosophie: leurs sollicitations le rendirent aux objets de critique & d'érudition. En 1747, il mit au jour quatre *Dissertations* in-4° sur les jeux sacrés de la Grèce, où il donna un catalogue très-exact des athlètes vainqueurs. Deux ans après, il publia un excellent ouvrage sur les abréviations des inscriptions Grecques, sous ce titre: *De notis Græcorum*, in-fol. Ce livre exact & plein de sagacité, fut suivi de beaucoup de *Dissertations* relatives aux objets d'érudition. La haute estime que ses vertus & ses travaux avoient inspirée à ses confrères, interrompit ses travaux mêmes. Il fut nommé général de son ordre en 1754. Le loisir que les fonctions pénibles de sa place lui laissent, il l'employa à ses anciennes études. Le terme de son généralat étant expiré, il s'empressa de retourner à Pise & d'y reprendre ses fonctions de professeur. Elles valurent

valurent au public plusieurs nouvelles *Dissertations*, & sur-tout un ouvrage d'un grand mérite, l'un des meilleurs de l'auteur, intitulé, *De præfectis urbis*. Enfin, il s'occupa uniquement de l'*Histoire de l'Université de Pise*, dont il avoit été nommé historiographe. Il étoit prêt d'en publier le premier volume, lorsqu'il fut frappé d'une apoplexie qui l'enleva malgré toutes les ressources de l'art.

**CORT**, (Corneille) maître de gravure d'*Augustin Carrache*, étoit de Homes en Hollande, où il naquit l'an 1536; mais les chefs-d'œuvre de Rome l'attirèrent & le fixèrent dans cette ville superbe. Il mourut en 1578, à 42 ans. Il est au rang des graveurs les plus corrects.

**CORTE**, (Gorhlied) né à Besow dans la Basse-Lusace en 1698, professeur de droit à Leipzig, mort en 1731, âgé seulement de trente-trois ans, travailla aux journaux de cette ville, & publia, en 1724, in-4<sup>o</sup>, une excellente édition de *Salluste*, avec de savantes notes, & les *Fragments des anciens Historiens*. On a encore de lui *Tres Guaira Menippea*; à Leipzig, 1720, in-8<sup>o</sup>, & d'autres ouvrages.

**I. CORTEZ**, (Fernand ou Ferdinand) gentilhomme Espagnol, né à Medellin, se dégoûta de bonne heure des belles-lettres, & se sentit un violent penchant pour les armes. Il passa dans les Indes en 1504. *Velasquez*, gouverneur de Cuba, le mit à la tête de la flotte qu'il destinoit à la découverte de nouvelles terres. *Cortez* partit de San-Jago le 18 novembre 1518, avec dix vaisseaux, 600 Espagnols, 18 chevaux, & quelques pièces de campagne, pour tenter cette grande entreprise. Il avança

le long du golfe du Mexique, tantôt caressant les naturels du pays, tantôt répandant l'effroi par ses armes. Les Indiens de Tabasco furent vaincus & perdirent leur ville. La vue de ces animaux guerriers sur lesquels combattoient les Espagnols, le bruit de l'artillerie qu'on prenoit pour le tonnerre, les fortresses mouvantes qui les avoient apportés sur l'Océan, le fer dont ils étoient couverts, tous ces objets, nouveaux pour ces peuples, d'ailleurs lâches & amollis, leur causèrent un étonnement mêlé de terreur. *Cortez* entra dans la ville de Mexico le 8 novembre 1519. *Montezuma*, roi du pays, le reçut comme son maître, & ses sujets le prirent, dit-on, pour un Dieu & pour le fils du Soleil. Un des premiers soins du général Espagnol fut de faire purifier le grand temple du Mexique, dont les horribles ornemens étoient les crânes des infortunés qu'on y immoloit, en y substituant des images de la *Vierge* & des *Saints*. Cependant il s'avançoit toujours dans le pays, faisant alliance avec plusieurs Caciques ennemis de *Montezuma*, & s'attachant les autres ou par les armes ou par des traités. Un général de ce souverain, qui avoit des ordres secrets, ayant attaqué les Espagnols, *Cortez* se rend au palais impérial, fait brûler vifs le général & les officiers, & met aux fers l'empereur. Ensuite il lui ordonne de se rendre publiquement vassal de *Charles-Quint*. Le prince obéit; il ajoute à cet hommage un présent de six cents mille marcs d'or pur, avec une quantité prodigieuse de pierres. Voy. **MONTEZUMA**. Cependant le gouverneur de Cuba, *Velasquez*, envoyoit une armée contre son lieutenant, dont la gloire excitoit sa jalousie. L'heureux *Cortez*, aidé d'un res-

fort venu d'Espagne, défait & range sous ses drapeaux ces troupes qui venoient pour le détruire, & en profite pour subjuguier les Mexicains révoltés contre *Montezuma* & les Espagnols, auxquels cet empereur paroissoit s'être attaché de bonne foi. *Montezuma* ayant été tué dans un combat, *Guatimozin* ou *Gatimofin*, son neveu & son gendre, que les Mexicains avoient reconnu pour empereur, eut d'abord quelques succès. Il défendit sa couronne pendant trois mois; mais il ne put tenir contre l'artillerie Espagnole. *Cortez*, après plusieurs combats livrés sur le lac & sur la terre-ferme, reprit Mexico, dont il avoit été contraint de sortir, après avoir couru de grands dangers. Plus de 200 mille Indiens s'étoient soumis à lui dès la fin du siège. L'empereur, son épouse, ses ministres & ses courtisans tombèrent entre les mains du vainqueur en 1521. Nous cherchons, avoit-il dit à ses soldats, de grands périls & de grandes richesses : celles-ci établissent la fortune, & les autres la réputation. Cette double passion, sur-tout celle de s'enrichir, fit commettre des cruautés horribles. Les soldats n'ayant pas trouvé tout l'or qu'ils espéroient, mirent sur des charbons ardents *Gatimofin* & un de ses favoris, pour les forcer par ce supplice à découvrir les trésors de *Montezuma*. Ce fut dans cet état violent, que le prince entendait un cri que la douleur faisoit pousser à son favori, lui dit en le regardant fierement : « Et moi, suis-je donc sur un lit de roses ? » *Cortez* qui n'avoit pu, dit-on, arrêter la fureur des soldats, fit enfin tirer le prince Indien, à moitié mort, de cette affreuse question. Maître absolu de la ville de Mexico, il la rebâtit en 1529, dans le goût des villes de l'Eu-

rope. Bientôt le vainqueur fut forcé d'y revenir pour défendre ses biens contre le procureur-fiscal du conseil des Indes. Il suivoit cette grande affaire à la cour d'Espagne, lorsque l'empereur partit pour la seconde expédition d'Afrique. Ce prince lui avoit fait présent de Guaxaca vallée de la nouvelle Espagne, érigée en marquisat, de la valeur de cent-cinquante mille livres de rente : mais, malgré ce titre & ses trésors, il fut traité avec peu de considération. A peine put-il obtenir audience. Un jour il fendit la presse qui entouroit la voiture de l'empereur, & monta sur l'étrier de la portière : *Charles* lui demanda : *Qui êtes-vous ?* — *Je suis un homme*, lui répondit fièrement le vainqueur des Indes, *qui vous a donné plus de provinces, que vos pères ne vous ont laissées de villes.* Il mourut dans sa patrie le 2 décembre 1554, à 63 ans. Les découvertes de *Cortez* furent-elles avantageuses à ses compatriotes ? c'est encore un problème, aux yeux des politiques. Les mines du Mexique ne valoient pas sans doute les richesses solides que l'Espagne auroit tirées de son propre fonds en le cultivant, & ne servirent qu'à faire négliger cette culture. Avec tant de trésors *Philippe II* fit banqueroute. « L'Espagne, dit *Montesquieu*, a fait comme ce roi insensé qui demanda que tout ce qu'il toucheroit se convertit en or, & qui fut obligé de revenir aux Dieux, pour les prier de finir sa misère. » La meilleure Histoire des conquêtes de *Cortez*, & la mieux écrite sans contredit, est celle de *Don Antonio de Salis*, traduite de l'espagnol en français, par *Citri de la Guette*, & imprimée à Paris en 1701, 2 vol. in-12, réimprimée en 1775. Le traducteur raconte sommairement dans sa préface les

actions de *Cortez*, depuis qu'il s'étoit rendu maître du Mexique, jusqu'à sa mort. Voyez encore la *Préface* qui est à la tête de *Fernand-Cortez*, tragédie de *Piron*. Nous avons aussi sur les exploits de *Cortez*, trois *Lettres* écrites par lui-même, traduites, en 1778, par *M. de Flavigni*. « La naïveté, dit ce dernier, la modestie, la simplicité qui caractérisent ces lettres, attestent la vérité des traits qui peignent ce conquérant ; il est clair qu'il n'a pas songé à lui dans le récit des événemens qu'il décrit. On y retrouve par-tout la même ingénuité ; pas un mot de déclamation sur quelques usages révoltans de Mexico, sur le culte meurtrier de ses habitans, sur leurs infidélités & leurs trahisons ; c'est toujours en courant & sans la moindre apparence d'intérêt, qu'il touche ces détails presque imperceptibles dans sa narration. »

II. CORTEZ ou CORTÉZIO, (Grégoire) né à Modène, d'une ancienne famille, entra dans l'ordre de Saint-Benoît, & passa par toutes les charges. Il étoit dans le célèbre monastère de Lerins, dans lequel il avoit fait renaitre la piété & le goût des lettres sacrées & profanes, lorsque *Paul III* l'honora de la pourpre en 1542. *Cortez* étoit digne de ce choix. Il mourut à Rome en 1584, laissant plusieurs écrits en vers & en prose. Les plus connus sont des *Lettres Latines*, imprimées à Venise en 1573, in-8° ; recueil curieux, qui est un monument de ses liaisons avec les savans de son temps, & de son zèle pour les progrès des sciences. On y trouve des éloges de quelques gens-de-lettres, & des faits utiles à ceux qui écriroient l'histoire de son siècle.

CORTÉZI, (Paul) naquit en 1465 à San-Geminiano en Toscane. Dès sa première jeunesse, il s'appliqua à former son style sur la lecture des meilleurs auteurs de l'antiquité, & en particulier de *Cicéron*. Il n'avoit qu'environ 23 ans, quand il mit au jour un *Dialogue sur les Savans de l'Italie*. Cette production élégante & utile pour l'histoire de la littérature de son temps, a demeuré dans l'obscurité jusqu'en 1734, qu'*Alexandre Politi* l'a fait imprimer à Florence, in-4°, avec des notes & la vie de l'auteur. *Ange Polisien*, à qui il l'avoit communiqué, lui écrivit : « Que cet ouvrage, quoique supérieur à son âge, n'étoit point un fruit précoce. » On a encore de ce savant quelques *Commentaires* sur les quatre livres des *Sentences*, 1540, in-fol., écrits en bon latin, mais souvent avec des termes profanes, qui dégradent la majesté de nos mystères : c'étoit la manie de son siècle, en particulier celle de *Bembo*, &c. On lui doit aussi un *Traité de la dignité des Cardinaux* ; plein d'érudition, de variété & d'élégance, suivant quelques auteurs Italiens ; & dénué de toutes ces qualités, suivant *du Pin*. *Cortézi* mourut évêque d'Urbain en 1510, dans la 45<sup>e</sup> année de son âge. Sa maison étoit l'asile des Muses & de ceux qui les cultivoient.

CORTONE, Voyez BÉRETIN.

CORVAISIER, (Pierre-Jean le) naquit à Vitré en Bretagne, l'an 1719. L'académie d'Angers le choisit pour son secrétaire. Cette compagnie se voyoit menacée d'une chute prochaine ; *le Corvaisier* la releva par son activité & par ses lumières. Il ranima dans l'Anjou l'amour des lettres, & dans son académie celui du travail. La

littérature le perdit en 1738, à 39 ans. Écrivain sage & citoyen paisible, il méritoit l'estime des connoisseurs & celle des honnêtes-gens. On a de lui : I. *L'Éloge du Roi*, imprimé à Paris en 1754, in-12. II. Un *Discours* lu à l'académie de Nanci, qui lui avoit ouvert son sein, ainsi que les academies de la Rochelle, d'Orléans, & la société littéraire & militaire. III. Quelques petits *Ouvrages de Critique*. IV. Le recueil des *Pièces présentées à l'Académie d'Angers*.

**CORVIN**, Voyez **HUNIADÉ**.

**CORUNCANUS**. *Tito-Live* remarque qu'il fut le premier Plébéien qui parvint au grand Pontificat : & *Cicéron* dans son discours *Pro domo sua ad Pontifices*, le représente comme un homme recommandable par sa sagesse & par sa prudence. Ayant été envoyé en ambassade vers *Teucer*, roi des Illyriens, il fut assassiné par les Barbares, contre le droit des gens.

**CORYATE**, (Thomas) Anglois, né dans le comté de Somerset en 1577, passa sa vie entière à voyager & mourut à Surate en 1617. Ses *Observations* sur les pays qu'il a parcourus, font partie du recueil de *Purchas*. Celles sur l'Asie ont été publiées à part en 1615, in-4°, & celles sur l'Europe en 1777. Elles forment 3 vol. in-8°.

**CORYBANTES**, Voyez **DACTYLES**.

**CORYNÈTE**, (Mythol.) fameux brigand, fils de *Vulcain*, fut ainsi nommé de la massue avec laquelle il affoimoit ses hôtes, car auparavant il s'appeloit *Péripate*. Il infestoit les environs d'Épidaure, où il fut tué par *Thésée*.

**CORYNNE**, Voyez **CORINNE**.

**CORYTHUS**, (Mythol.) fils d'*Ænone* & de *Pâris*, devint amoureux d'*Hélène* que celui-ci venoit d'enlever. Son père le tua dans un accès de jalousie.

*Fin du Tome troisième.*

J.B. 4









